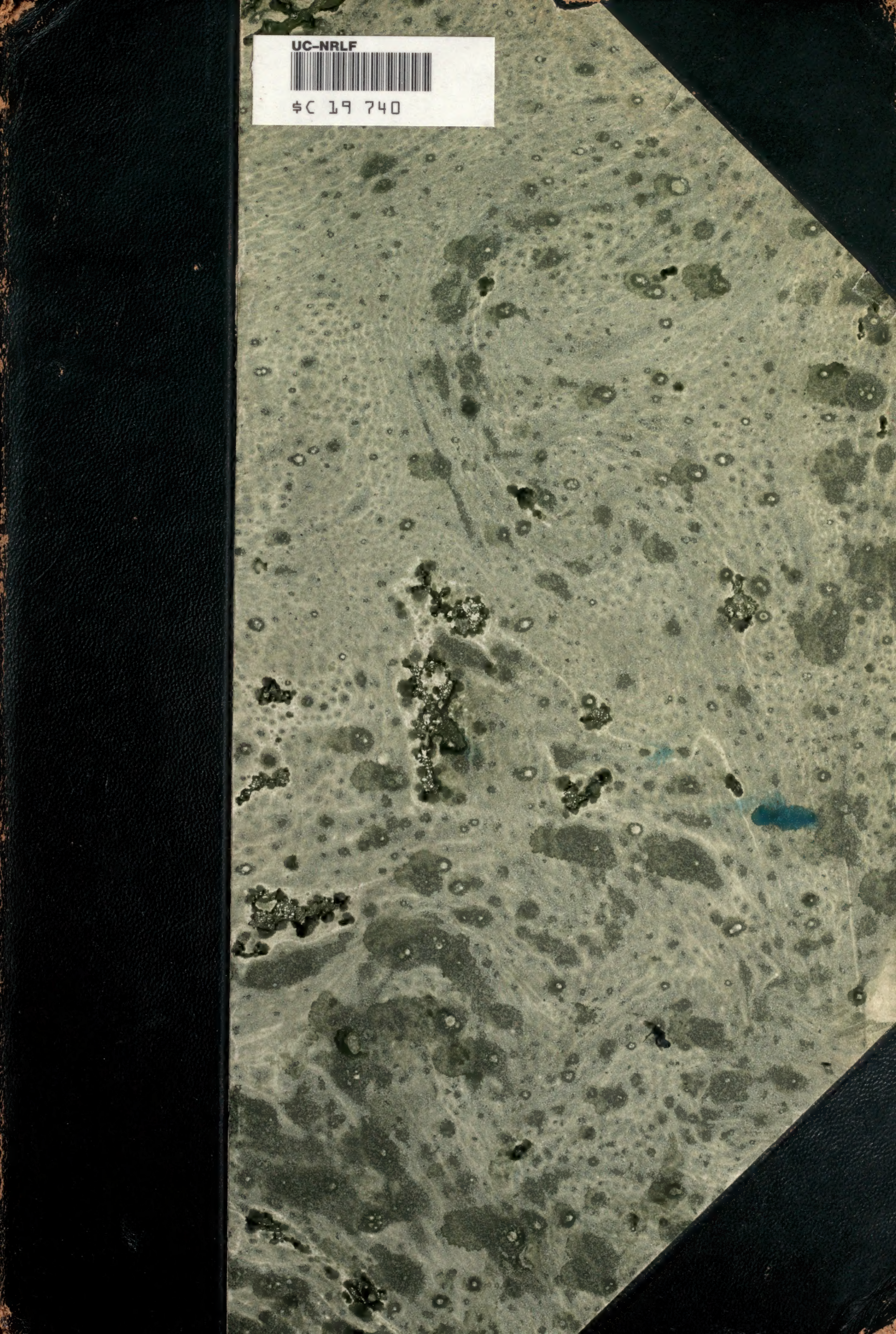
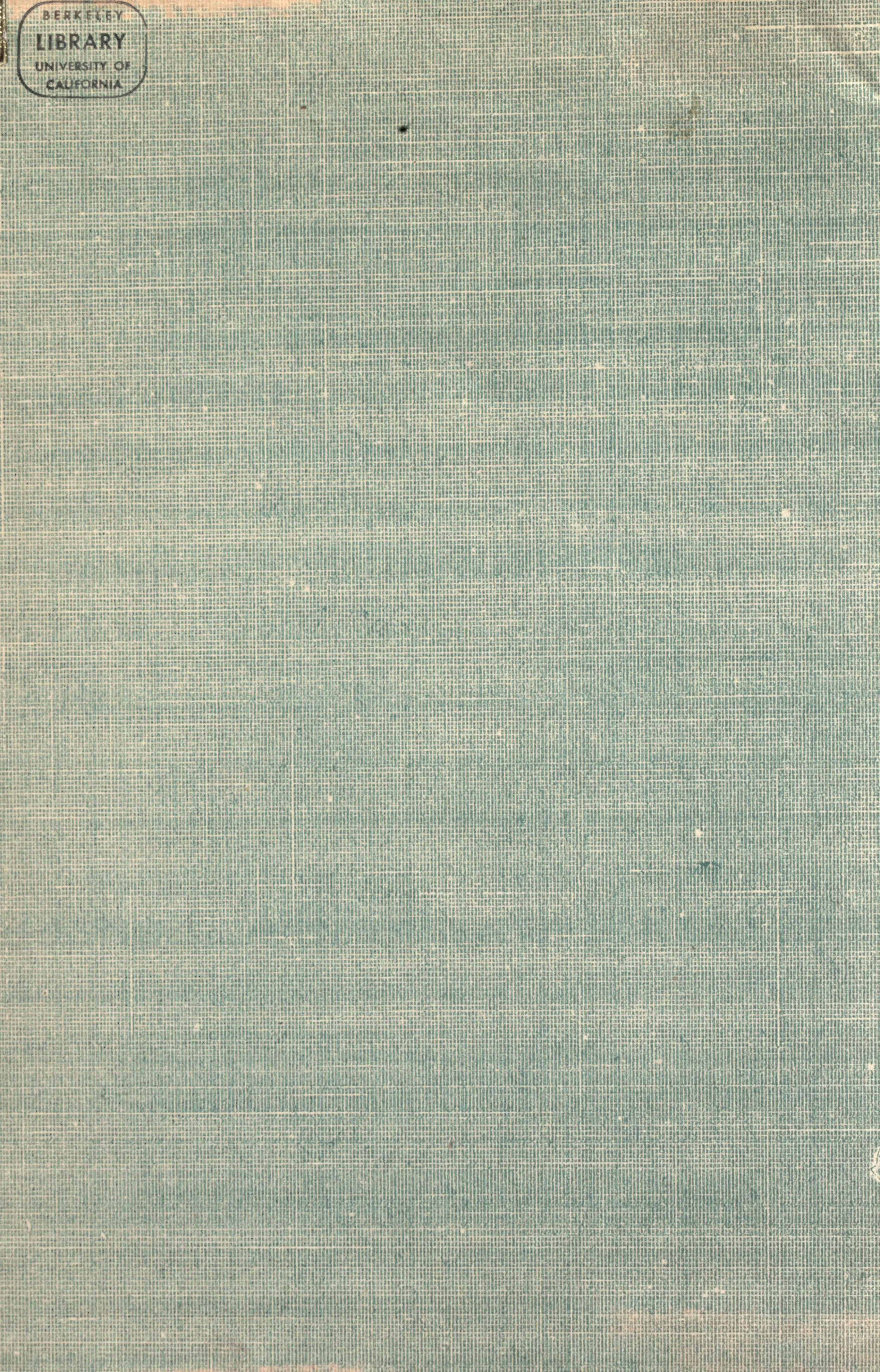
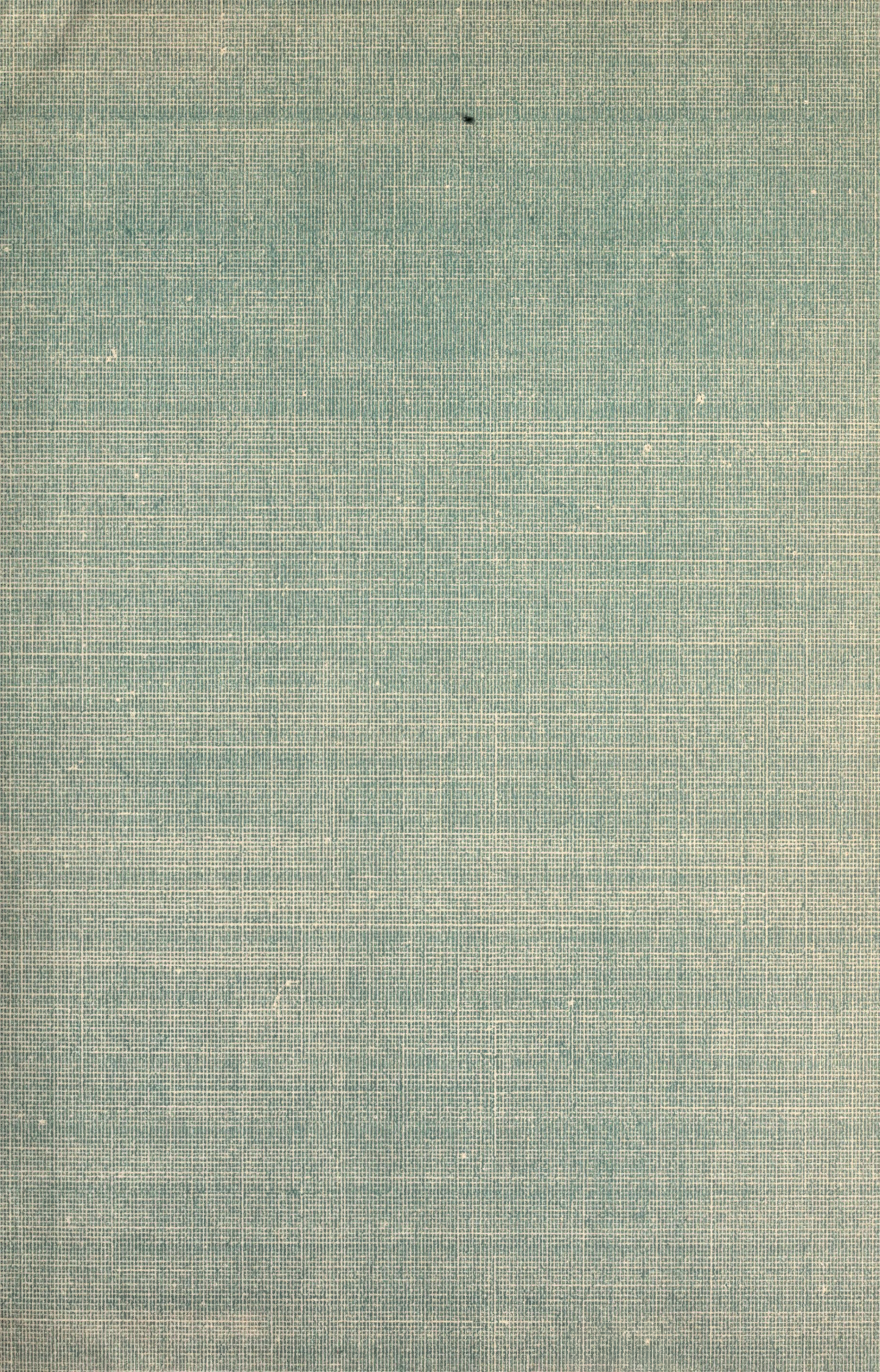
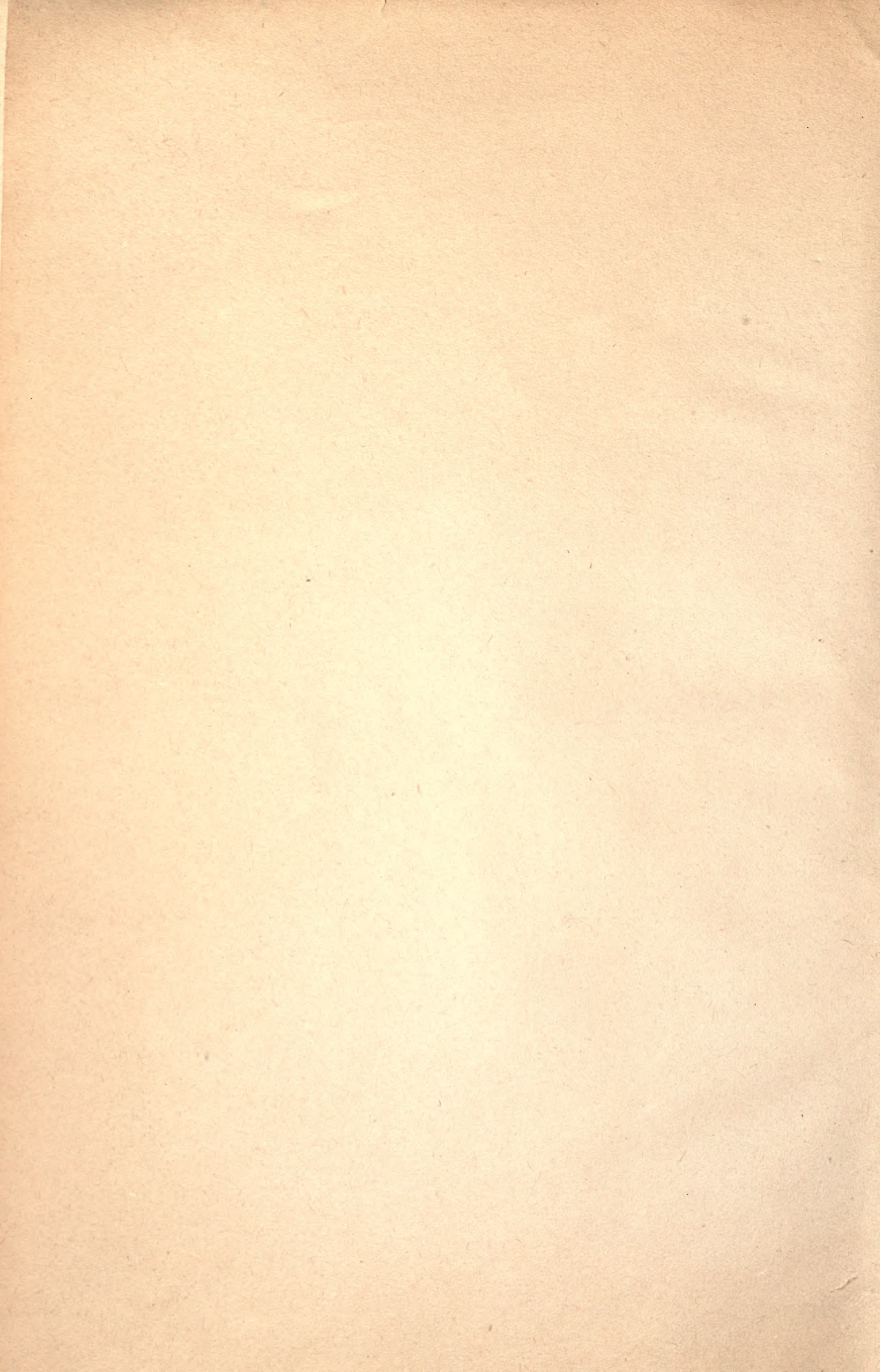
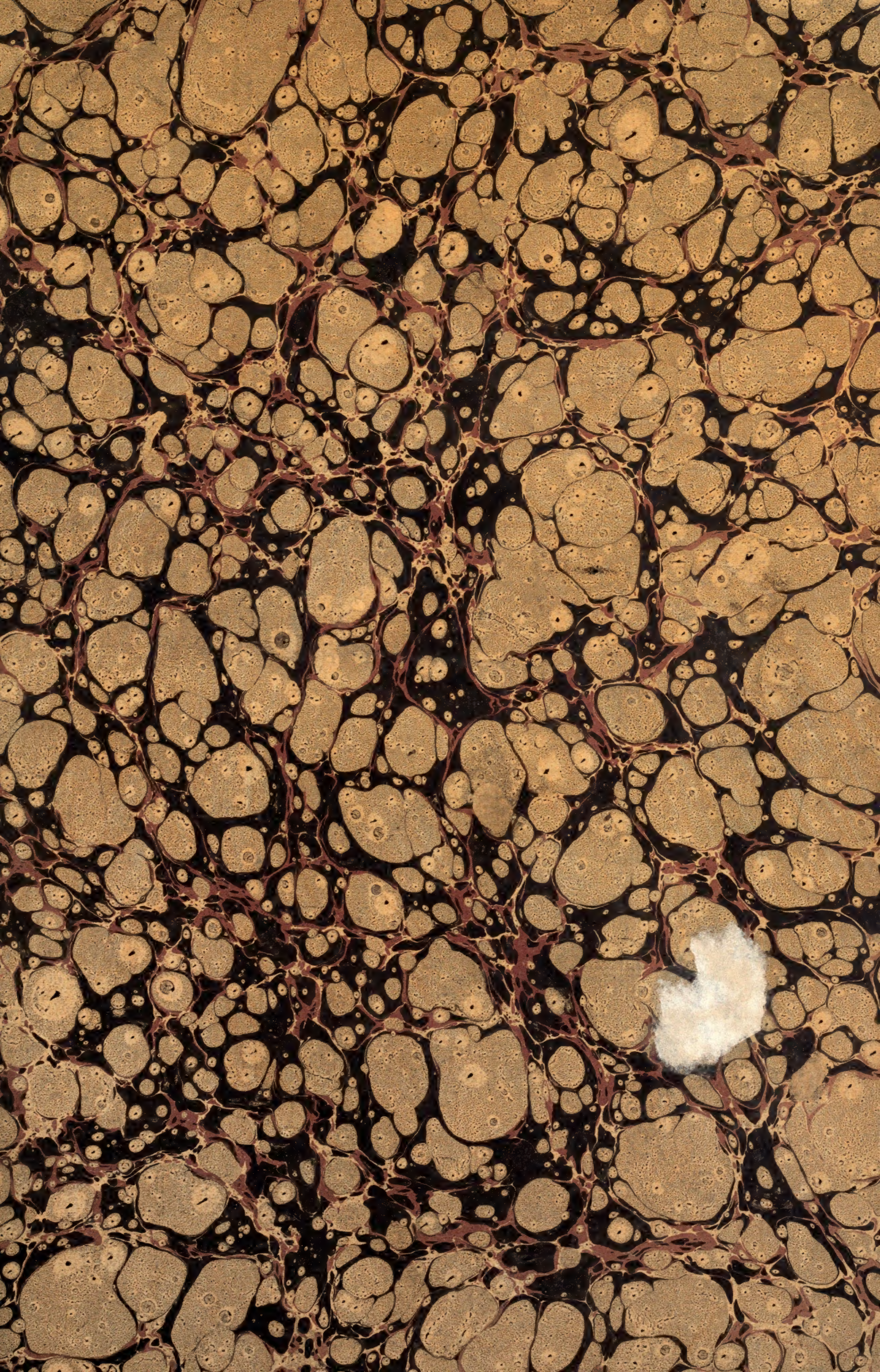



BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA









1 folding map.
134 plates.

Early mention of California





Christophe Colomb,
né dans l'Etat de Gênes en 1441.



Guillaume Penn,
née à Londres en 1644



Frederic Henry Alexandre
Baron de Humboldt,
né à Berlin en 1769.



Alcide d'Orbigny,
né à Couëron (france)
en 1802.

VOYAGE

PITTORESQUE

DANS LES DEUX AMÉRIQUES

PARIS. — Imprimerie PANCKOUCKE, rue des Poitevins, 14.

VOYAGE

PITTORESQUE

DANS LES

DEUX AMÉRIQUES

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DE TOUS LES VOYAGES

DE COLOMB, LAS-CASAS, OVIEDO, GOMARA, GARCILAZO DE LA VEGA, ACOSTA, DUTERTRE, LABAT, STEDMAN, LA CONDAMINE, ULLOA, HUMBOLDT, HAMILTON, COCHRANE, MAWE, AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE, MAX. DE NEUWIED, SPIX ET MARTIUS, RENGGER ET LONGCHAMP, AZARA, FRESIER, MOLINA, MIERS, POEPPIG, ANTONIO DEL RIO, BELTRAMI, PIKE, LONG, ADAIR, CHASTELLUX, BARTRAM, COLLOT, LEWIS ET CLARKE, BRADBURY, ELLIS, MACKENZIE, FRANKLIN, PARRY, BACK, PHIPPS, ETC., ETC.

PAR LES RÉDACTEURS DU VOYAGE PITTORESQUE AUTOUR DU MONDE

Publié sous la Direction de

M. ALCIDE D'ORBIGNY

NATURALISTE-VOYAGEUR,

AUTEUR DU VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, PUBLIÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

ACCOMPAGNÉ DE CARTES

Et de nombreuses Gravures en taille-douce sur acier

D'APRÈS LES DESSINS DE M. DE SAINSON

DESSINATEUR DU VOYAGE DE L'ASTROLABE

ET M. JULES BOILLY



PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

1841



INTRODUCTION.

Les Croisades ayant ouvert aux voyageurs le chemin de l'Asie occidentale, le juif Benjamin de Tudèle parcourut (1160), pendant plusieurs années, les bords de la mer Caspienne, la Tartarie chinoise, et visita une partie de l'Inde. A son retour, il fit connaître les richesses de ces pays. D'une part, le zèle religieux, de l'autre, le commerce, stimulé par le voyage de Marco Polo (1269), négociant qui, le premier, pénétra dans ces contrées éloignées, donnèrent une telle réputation aux produits de l'Orient, que toutes les idées se portèrent de ce côté. L'invention de l'aiguille aimantée (1322) vint augmenter les moyens de découverte et imprimer un nouvel essor à la navigation, réduite, jusqu'alors, à suivre la côte.

Les Espagnols retrouvent les îles Fortunées; et les Portugais, alors les premiers navigateurs, découvrent, successivement, diverses parties de la côte d'Afrique (1412); ils poussent même jusqu'au Cap-Vert (1433), où la crainte de devenir aussi noirs qne les habitans les retient quelque temps; enfin, guidés par les Génois et les Vénitiens (1449), les plus habiles marins de ce siècle, ils abordent aux Açores et dans la Guinée (1484). Barthélemy Dias (1486) voit la partie méridionale de l'Afrique, l'appelle le *Cabo Tormentoso*, nom que son roi change en celui de cap de Bonne-Espérance; dès ce moment, on est certain de pouvoir arriver, par mer, aux Indes orientales, et toutes les idées se portent vers ce point.

Christophe Colon (Colomb), Génois d'origine, reçoit une éducation brillante; mais, pressé par la pauvreté de sa famille, il se décide à se faire marin; il visite la Méditerranée, le pôle arctique, et surtout les côtes d'Afrique, pour arriver dans l'Inde par l'E., convaincu, du reste, que cette partie du monde est bien plus étendue qu'on ne le pense. Il ne la suppose pas très-éloignée, à l'O., des Canaries, d'autant plus que les courans apportaient souvent des productions d'une nature inconnue, et qui dénotaient le voisinage d'une terre. L'imagination active de Colon résume tous ces faits (1474). Il ne cherche plus qu'un gouvernement qui veuille faire les frais de sa découverte. En vain il s'adresse successivement au sénat de Gênes, au roi de Portugal; en vain il envoie son frère en Angleterre, et va lui-même en Espagne (1484); la cour l'y reçoit avec intérêt; mais l'ignorance du siècle combat son projet, et peut-on croire qu'il lui faut descendre aux supplications, pour doter Ferdinand et Isabelle d'un monde nouveau? Il ne reçoit partout que refus et sent son courage défaillir; Isabelle craint pourtant que cette gloire ne lui échappe; elle offre ses diamans pour subvenir aux frais de l'expédition dont elle retient tous les avantages pour le royaume de Castille. Un traité est signé (1492); Colon y est nommé vice-roi des terres qu'il va découvrir, et reconnu propriétaire du dixième de leurs produits. Les préparatifs se font en hâte. Trois navires, *la Santa Maria, la Pinta* et *la Niña*, sont armés au port de Palos de Morguer. L'intrépide Colon s'embarque, le 3 août, ayant pour compagnons les frères Pinzon. Les vœux d'un peuple immense le suivent dans cette entreprise hasardeuse. Ce grand homme part de Gomera, l'une des Canaries, le 6 septembre; et, bientôt, il a à lutter contre l'insubordination de son équipage; la rébellion augmente de moment en moment; Colon est sur le point d'être forcé de revenir; il demande trois jours, persuadé que la terre désirée n'est pas loin; en effet, *la Niña* rencontre une branche d'arbre couverte de feuilles et de fruits; plus de doutes.... Les vœux sont exaucés; et, le 11 octobre, vers dix heures du soir, les cris de : Terre! terre! se font entendre à bord de *la Pinta*. L'allégresse la plus vive succède à la crainte; l'Amérique est découverte (1492). Le lendemain, la plus belle végétation se déploie aux yeux des Espagnols, les chaloupes armées abordent au rivage, et Colon, le premier, met le

pied sur le nouveau monde, dont il prend possession au nom de l'Espagne, au son bruyant de l'artillerie, qui étonne et effraie la foule des naturels attirés par cette apparition subite. Cette île, l'une des Lucayes, la *Guanahani* des indigènes, est appelée par lui *San Salvador*. Si les habitans sont surpris des objets nouveaux qui les frappent, les Espagnols ne le sont pas moins de tout ce qui les entoure. Colon quitte bientôt ces lieux; traversant les autres Lucayes, il arrive à l'île de Cuba, où il est reçu comme un dieu. Quelques mots mal compris lui font croire qu'il est près du royaume de Cathay, décrit par Marco Polo. Le 6 décembre, il se rend à l'île d'Haïti (Saint-Domingue), parcourt une partie de la côte, recueille de l'or, et croit encore être dans l'Inde, par l'analogie de *Cipango* avec *Cibao*. De cette erreur est venu le nom d'Indes occidentales, conservé pendant si long-temps à l'Amérique. Confiant en l'amitié d'un cacique, il fonde le port de Natividad, y laisse trente-huit hommes (1493), et repart pour l'Europe, où il est reçu comme il le mérite, et porté en triomphe par le peuple. Dès-lors, ce continent tout entier retentit du bruit de cette glorieuse découverte, qui devait amener, un jour, de si grands changemens dans le commerce de l'univers.

Avant de pousser plus loin l'histoire des progrès faits en Amérique, je crois devoir exposer rapidement son état à cette époque. L'Asie, pas plus que les autres parties du monde, ne paraît avoir été le berceau de ses habitans; je ne chercherai pas, dans l'analogie que l'on a trouvée entre les langues asiatiques et quelques-unes de celles de l'Amérique, une preuve que les Américains sont venus de cette contrée.... L'Amérique étant la partie de la terre où l'on parle le plus de ces langues distinctes, dont la filiation est impossible à suivre, il devait nécessairement, dans le nombre, s'en trouver plusieurs dont quelques mots eussent plus ou moins d'analogie avec les langues de l'Asie, comme avec certaines autres. En supposant même qu'il y ait eu quelques migrations venues par le pôle N., cela ne détruirait, en rien, le fait positif que l'Amérique était peuplée long-temps avant; d'ailleurs, les monumens trouvés dans le nord de l'Amérique septentrionale, les traits prononcés des habitans actuels, si rapprochés, par la longueur de leur nez, des sculptures des Mexicains, ne démontreraient-ils pas que ceux-ci sont, tout simplement, venus du nord-ouest de l'Amérique?

On trouve, au sein des forêts des Etats-Unis, beaucoup de ruines dont l'âge est ignoré, mais qui peuvent avoir quelques rapports avec les temps historiques. Ces restes d'une demi-civilisation éteinte consistent en tombeaux, dont quelques-uns ont cent pieds de haut et huit cents de diamètre, comme ceux des environs de Saint-Louis (*American Boston*) et des rives de l'Ohio; en murailles de forts, en briques ou en terre, dont l'ouverture est à l'E., comme ceux du Pérou, et qui forment une ligne de défense de cinquante milles de développement, au S. du lac Erié. Ces forts, d'après les calculs approximatifs de M. Culter, remonteraient à douze siècles; ils consistent en bâtimens, divisés en plusieurs salles, comme ceux qu'on a découverts dans la Louisiane; on y trouve des idoles et des inscriptions. En considérant que les plus grands tombeaux sont dans les parties méridionales, ne serait-on pas porté à croire, puisque la civilisation des habitans actuels ne permet pas de supposer qu'ils descendent de ces anciennes nations, que ceux-ci ont émigré vers le sud, et sont peut-être ces Mexicains qui peuplèrent le pays d'Anahuac, tandis qu'ils auraient été remplacés, aux Etats-Unis, par des hordes errantes des parties plus boréales?

Le pays d'Anahuac, ou Mexique, était habité, primitivement, par plusieurs nations, parmi lesquelles se trouvaient les Olmèques, qui poussèrent leurs migrations vers le sud, jusqu'au lac de Nicaragua, et qui ont, peut-être, construit les monumens de Palenqué, qu'on explore maintenant. S'il en est ainsi, ces monumens seraient bien antérieurs à l'arrivée des Toltèques; l'époque de leur édification serait plus ancienne que celle de tous ceux du Mexique, et l'on pourrait en tirer la conséquence qne les Toltèques n'ont pas apporté une civilisation supérieure à celle des Olmèques. C'est une question importante, car elle prouverait que la civilisation, formée dans le pays d'Anahuac, ne serait pas entièrement venue du nord. Les premiers peuples qui descendent des parties septentrionales sont les Toltèques; dans leur mythologie ils admettent trois âges, qui, ensemble, durèrent 18,028 ans, selon M. de Humboldt, et 1417 selon d'autres: l'âge de la terre, l'âge du feu et l'âge du vent. Un quatrième, celui de l'eau, fit périr la race humaine par un déluge. Les hommes furent changés en poissons; leur Noé, Coxcox et sa femme, se sauvèrent dans un tronc d'arbre flottant, repeuplèrent la terre, et donnèrent naissance aux Toltèques, qui, vers 544 de notre ère, vinrent du nord dans le pays d'Anahuac, où ils subjuguèrent les habitans, les civilisèrent, fondèrent les pyramides, donnèrent à l'année solaire une division plus parfaite que celle des Romains, et imaginèrent les peintures hiéroglyphiques. En 1051, ils poussèrent leurs migrations vers le sud.

C'est probablement avant les Toltèques qu'apparût, sur les rives du golfe du Mexique, le Quatzalcohualt, homme blanc à longue barbe. Ce prophète, qui se bouchait les oreilles lorsqu'on lui parlait de guerre, fonda une religion, ordonna des offrandes de fleurs et de fruits, et disparut ensuite. C'est ce qui fit regarder les premiers Espagnols comme le Quatzalcohualt que l'on attendait toujours. Il est vraiment singulier de trouver une apparition semblable dans les temps héroïques des Péruviens et des Muyscas.

Les Chichimèques, venus du même lieu que les

Toltèques, arrivent au Mexique en 1170, tandis que les Aztèques, sortis du pays d'Aztlan, en 1091, n'y paraissent qu'en 1179. Ceux-ci peuplent une partie des rives de Mexico, où l'oracle, qui les forçait toujours à voyager, pour en chercher l'accomplissement, fait enfin cesser leurs migrations; ils voient, en 1325, un aigle assis sur la cime d'un cactus dont les racines percent à travers les fentes d'un rocher ; dès-lors, plus d'indécisions; ils se fixent autour de ce lieu, y bâtissent le Teocalli ou maison de Dieu, et y fondent Mexico, où ils eurent bien des différends à soutenir avec leurs voisins. Jusqu'à l'arrivée des Espagnols (1503), ils comptèrent neuf rois. D'un côté, leur domination s'étendait jusqu'au Yucatan, tandis qu'il y avait, même à trente lieues seulement de la capitale, des parties non soumises. Il est donc bien prouvé que, quelque riche que fût ce royaume, il n'était pas à comparer à celui du Pérou, pour son extension. Cependant, les Mexicains avaient des villes plus opulentes que celles des Incas; Mexico était orné d'édifices remarquables ; palais pour les rois, temples magnifiques, parmi lesquels les fameux Teocallis dédiés aux divinités, et qui ont tant de ressemblances avec celui de Jupiter Bélus. Le temple de Cholula avait, sur sa plate-forme, 4200 mètres carrés; les jetées établies sur le lac annonçaient aussi une civilisation croissante; les lois étaient sévères, la police bien faite, l'industrie en progrès, comme le prouve l'écriture hiéroglyphique exécutée par des peintures grossières; la sculpture était aussi connue; et l'état florissant de la culture attestait l'abondance.

Pourquoi faut-il qu'avec un caractère doux dans leur vie privée, ces peuples fussent si féroces dans leurs cérémonies religieuses? Pourquoi, chez eux, la divinité était-elle environnée de terreurs? Des jeûnes, des mortifications étaient ordonnés par les prêtres, et jamais on n'approchait des autels sans les arroser de son sang. Les offrandes humaines étaient regardées comme les plus agréables; les prisonniers étaient voués à une mort cruelle ; leur tête et leur cœur consacrés à un dieu sanguinaire, tandis que le reste se dévorait dans un festin avec des amis. A la mort d'un roi, une partie de ses domestiques étaient immolés, afin de l'accompagner.

Détournons les yeux de ce spectacle d'horreur et passons à l'Amérique méridionale, où nous trouverons des tableaux plus doux de la vie humaine. Cette partie du Nouveau-Monde n'avait eu aucune communication avec les Mexicains, pas plus que les deux autres centres de civilisation, celui de Condinamarca et celui du Pérou, n'en avaient eu entre eux. Je parlerai d'abord du premier.

Dans les temps les plus reculés, avant que la lune accompagnât la terre, les habitans du plateau de Bogota vivaient comme des barbares, nus, sans agriculture, sans lois, sans culte. Tout-à-coup, à l'E. de chez eux, paraît un vieillard à longue barbe; ce vieillard, connu sous les trois noms de Bochica, de Nemqueteba et de Zuha, civilisa les hommes, comme Manco Capac; il avait amené avec lui une femme portant aussi trois noms, ceux de Chia, de Yubecayguara et de Huythaca. Cette femme était belle, mais d'une méchanceté excessive; elle contraria son époux dans tout ce qu'il entreprit pour le bonheur des hommes, et fit enfler la rivière de Funzha, dont les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Ce déluge fit périr la plupart des habitans et quelques-uns seulement se sauvèrent sur la cime des montagnes voisines. Le vieillard irrité chassa la belle Huythaca loin de la terre, et c'est elle qui fut transformée en la lune qui éclaire notre planète durant la nuit. Bochica, ayant pitié des hommes, brisa, d'une main puissante, les rochers qui retenaient les eaux dans la vallée du côté de Canaos et de Tequemdana, réunit les peuples dans Bogota, bâtit des villes, y introduisit le culte du Soleil, nomma deux chefs entre lesquels il partagea les pouvoirs ecclésiastique et séculier, et se retira, sous le nom d'Idacanzas, dans la sainte vallée d'Iraca, où il vécut deux mille ans. Avant d'abandonner tout-à-fait la terre, il nomma *zaque*, ou souverain, un des chefs de tribus, révéré par sa sagesse; celui-ci régna deux cent cinquante ans, et soumit tout le pays qui s'étend depuis San Juan de los Llanos jusqu'aux montagnes d'Opon; après quoi Bochica disparut mystérieusement d'Iraca, la ville la plus populeuse de l'Etat, et fut regardé comme le symbole du soleil.

A Condinamarca, le gouvernement était différent de celui des Incas : les pouvoirs ecclésiastique et séculier y étaient distincts, tandis que, chez les Péruviens, ils étaient réunis. Les grands-prêtres d'Iraca étaient nommés par les quatre chefs des tribus établis par Bochica. La ville d'Iraca était, pour les Muyscas, ce qu'était Cholula pour les Mexicains, et l'île de Titicaca pour les Incas : c'était la ville sainte, où l'on faisait annuellement des pélerinages, traversant, en sûreté, le territoire ennemi, même en temps de guerre. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que là, comme au Mexique et au Pérou, les Espagnols furent appelés Zuha, un des noms de Bochica, et qu'ils furent aussi nommés *fils du Soleil*. Les Muyscas étaient agriculteurs, et connaissaient le tissage du coton; tous portaient des vêtemens; et le calendrier que Bochica leur avait laissé donnait l'année divisée par lunes. Il est pénible de retrouver, même parmi ce peuple agriculteur, la coutume barbare d'immoler des victimes humaines. Tous les cycles de cent quatre-vingt-cinq lunes, un jeune homme de quinze ans, élevé dans les temples, était sacrifié par des prêtres masqués représentant Bochica, dans une de ces places circulaires, au centre desquelles s'élève une colonne.

Avant de parler des temps historiques de l'empire des Incas, je crois devoir dire un mot des mo-

numens qui lui sont antérieurs et dont aucune tradition historique ne fait mention. Ces monumens sont ceux de Tiaguanaco, situés sur les rives du lac de Titicaca, au sommet des Andes, au milieu de la nation Aymara. J'ai examiné des édifices immenses qui annoncent une civilisation plus avancée peut-être que celle des Incas, et que le genre de leur architecture ne permet pas de confondre avec d'autres; il est impossible de n'y pas voir un centre de civilisation au moins aussi ancien que celui de Palenqué, sans peut-être même lui céder pour la grandeur des monumens. Ceux-ci sont surtout remarquables par les énormes dimensions des blocs de pierres taillées qui les composent et qui doivent avoir été apportés de loin, puisque la roche ne se rencontre qu'à de grandes distances, fait dont on ne trouve d'exemple que dans l'antique Egypte. Effectivement, au milieu d'une vaste plaine, un *tumulus*, élevé de près de cent pieds, est soutenu par des suites de pilastres. Il est entouré de plusieurs temples de 3 à 500 pieds sur chaque face, bien exposés à l'orient, formés de pilastres colossaux, de portiques monolithes, couverts de reliefs plats, représentant des allégories et d'une exécution très-régulière, quoique d'un dessin grossier. On y voit aussi des statues colossales couvertes de sculptures allégoriques, représentant toujours le Soleil et le condor, son messager.

Je passe maintenant aux temps historiques des peuples péruviens. J'ai parlé des restes d'une ancienne civilisation, sur les bords du lac de Titicaca; il est singulier de voir les Péruviens, dans leurs annales, faire descendre leur premier roi, le fils du Soleil, Manco Capac, et sa femme, Mama Oello Huaco, des bords de ce même lac; ne seraient-ils pas les derniers dépositaires de cette même civilisation, à laquelle appartiennent ces monumens; civilisation qu'ils auraient transportée au Cuzco, où la barbarie régnait encore?

Manco Capac et Mama Oello, sa sœur et sa femme, vécurent au XIe siècle; ces demi-dieux se disent fils du Soleil; ils prétendent qu'ils viennent donner une nouvelle vie au monde, en l'instruisant; les sauvages les croient: l'Inca enseigne la culture aux hommes; Mama Oello apprend aux femmes à filer et à tisser; Manco Capac établit des lois, un gouvernement sage et paternel, et le royaume du Pérou existe. Borné d'abord à une vingtaine de lieues autour du Cuzco, il s'accroît successivement pendant le règne de douze rois, que le zèle religieux pousse à faire des conquêtes, jusqu'à étendre leur domination, sous le onzième roi, Tupac Inca Yupanqui, depuis l'équateur jusqu'au 36° S., sur tout le versant occidental des Andes, sur leurs plateaux et sur leur versant oriental seulement, sans descendre dans les plaines, c'est-à-dire depuis Quito jusqu'au Rio Maule, au Chili. Dès le XIVe siècle, une prédiction préparait une conquête facile aux Espagnols. Le septième Inca, Yahuar-huacac envoie son héritier légitime, qui lui avait déplu, garder les troupeaux du Soleil. Ce jeune homme se livrait depuis trois ans à cette occupation, lorsqu'endormi au pied d'un rocher, il rêve qu'un homme étrange, de figure barbue, se présente à lui, disant se nommer Viracocha, être son parent, et fils du Soleil; lui annonce qu'une armée vient attaquer son père, lui ordonne de l'en prévenir, et l'assure qu'il peut compter sur son appui; le jeune homme court avertir son père, qui le traite d'imposteur. Peu de jours après, on apprend une révolte des troupes marchant contre le Cuzco; l'Inca abandonne la ville du Soleil; mais le prince vient à son secours et met en déroute les assaillans, prétendant avoir été aidé par des hommes barbus. Il monte sur le trône, sous le nom de Viracocha, et fait sculpter une statue d'homme barbu, pour perpétuer la mémoire de son rêve; lors de la conquête, cette statue existait encore. De là vient le nom de Viracocha, qu'on donne encore aujourd'hui aux Espagnols, et auquel, sans doute, ils doivent la conquête du Pérou. C'est un rapprochement bien singulier que cette apparition d'hommes barbus parmi les peuples américains, presque tous imberbes; car on ne peut douter de l'analogie qui existe entre le Quetzalcohualt des Mexicains, le Bochica des Muyscas et le Viracocha des Incas.

Huaina Capac, douzième Inca, fait roi de Quito son fils Atahualpa; peu après, il apprend que des étrangers ont été vus sur la côte du nord, en 1515. Il tombe malade; et, avant de mourir, rappelle aux siens l'ancienne apparition de Viracocha, leur dit que les étrangers aperçus sont, sans doute, des fils du Soleil, qu'ils sont supérieurs aux Péruviens, qu'ils doivent envahir l'Etat; et finit par ordonner qu'on leur obéisse en tout. Son fils, Huascar, lui succède en 1523; il demande vasselage à son frère Atahualpa; mais celui-ci rassemble des troupes, surprend le Cuzco, fait Huascar prisonnier, appelle les Incas de toutes les parties du royaume et les fait tous égorger. Tel était l'état politique du Pérou lors de la conquête.

Le premier Inca législateur, envoyé du ciel, avait donné ordre à ses descendans, fils du Soleil comme lui et qui exerçaient une autorité illimitée, puisqu'ils commandaient comme des dieux, d'épouser leur sœur légitime, afin de ne pas altérer leur sang et de mériter toujours le même respect. Leur religion était fondée sur la nature. Le soleil, source de la lumière et fécondateur de la terre, la lune et les étoiles recevaient leurs hommages. Leurs cérémonies étaient pacifiques. Pas de sacrifices sanglans, comme chez les Mexicains et chez les Muyscas. On offrait au soleil des fruits que sa chaleur avait produits; à peine immolait-on de paisibles llamas; mais jamais le sang humain ne souilla leurs autels. L'Inca jouissait d'un pouvoir tout patriarchal; il était roi et prêtre en même temps. S'il combattait pour augmenter le nombre des adorateurs du soleil, il le faisait avec clémence et quand

la persuasion restait sans pouvoir, bien convaincu que le soleil l'avait chargé de civiliser les peuples barbares. Partout les terres étaient divisées en trois parties : une pour le soleil dont le produit profitait à ceux qui construisaient les temples; la seconde pour l'Inca, comme provision de guerre, et enfin la troisième, qui était la plus considérable, pour tous les habitans. Aucune propriété n'était exclusive; les terres étaient partagées, tous les ans, selon les besoins des familles; on travaillait en commun et en chantant; c'est, sans aucun doute, la société qui a été la plus unie. L'agriculture des Péruviens était au moins égale à celle du Mexique; partout ils avaient construit des aqueducs, des canaux d'arrosement, qui fertilisaient les plaines arides de la côte; et l'Inca donnait l'exemple, en cultivant lui-même, tandis que sa femme filait, tissait et instruisait les personnes de son sexe. Ils avaient des temples magnifiques d'une architecture particulière, semi-cyclopéenne, indépendamment de maisons, pour les vierges du Soleil. De Cuzco à Quito, ils établirent une grande route de quinze pieds de largeur sur plus de cinq cents lieues de longueur, et y placèrent, de distance en distance, des *tambos* ou maisons de refuge. Ils firent des ponts suspendus, genre de construction qui n'est arrivé en Europe que dans le xixe siècle. Ils avaient des artisans héréditaires qui savaient sculpter et qui étaient bons orfèvres. Ils connaissaient l'année solaire; mais, pour toute écriture, ils n'avaient que des nœuds ou quipos, à ce que nous assurent les premiers historiens, quoiqu'il soit impossible de douter, d'après les reliefs de Tiaguanaco, que la civilisation antérieure n'eût des sculptures allégoriques. Chez eux l'art militaire était dans l'enfance; les lois étaient fort sévères et le coupable était toujours puni de mort.

Les Mexicains envahissaient tout pour établir les sacrifices humains, que les Incas prohibaient, propageant une religion pleine de douceur, imités en cela par les Muyscas, modérés dans leurs sacrifices. Le Mexique devait sa force à l'union intime de ses prêtres avec sa noblesse. Le grand-prêtre était toujours du sang royal, et aucune guerre ne pouvait se faire sans son consentement. Les Péruviens réunissaient les deux pouvoirs, religieux et séculier, sur une même tête. Ces deux puissances avaient donc de bien plus vastes moyens de prospérité que les Muyscas, dont le grand-prêtre était nommé par les chefs. Les Mexicains et les Péruviens paraissent avoir atteint le même degré de civilisation; ceux-là étaient plus belliqueux, ceux-ci plus humains; mais cette civilisation ne peut être comparée à celle de l'Europe à cette époque. Il est à remarquer que ces trois centres de civilisation étaient placés sur les plateaux élevés et tempérés, tandis que les peuples qui les entourent, au sein des forêts, restèrent tous sauvages; ce qui vient appuyer l'observation que la culture peut seule amener les hommes à se réunir en société, tandis que l'homme chasseur s'éloignera de ses frères et gagnera les déserts pour trouver, loin de toute concurrence, une chasse plus abondante.

Le sol de l'Amérique est couvert d'un grand nombre de nations distinctes, composées de peuples guerriers, parmi lesquels se trouvent des anthropophages qui, par vengeance, mangent la chair de leurs ennemis. Ce sont presque toujours des chasseurs nomades, voyageurs par nécessité, plus féroces que les agriculteurs, qui sont sédentaires et vivent en société. Leurs systèmes religieux sont aussi multipliés que leurs coutumes et leurs langages. Tous paraissent croire à une autre vie, et presque tous ont pour base de leurs sentimens religieux la crainte d'un Dieu malfaisant plutôt que la confiance en un Dieu de bonté. Quelques-uns, quoique nomades, ont une cosmogonie, un polythéisme complet. Il serait difficile de caractériser la race américaine d'une manière absolue; car elle ne présente aucun caractère général, sauf celui d'avoir les cheveux noirs, plats et longs. L'inclinaison des yeux n'est pas commune à toute la race; on la trouve chez les Botocudos et chez les Guaranis; mais les Patagons et les Araucanos ont les yeux horizontaux. La longueur ou la largeur du nez ne peut être un caractère; les Américains du Nord, les Mexicains et les Péruviens l'ont prononcé, tandis que les Guaranis et les Patagons l'ont court et très-épaté. Si nous cherchons des caractères dans l'expression de la figure, nous verrons les Chiquitos, toujours le sourire sur les lèvres, l'air ouvert et gai, tandis que le plus grand nombre des autres peuples ont l'air triste et taciturne. Le défaut de barbe est loin d'être général; tous ont des moustaches et du poil au menton, et si les Guaranis sont presque imberbes, ils ont, parmi eux, les Guarayos, pourvus d'une barbe patriarchale qui leur descend sur la poitrine; presque tous s'épilent. La taille ne peut être regardée, non plus, comme un caractère; les Patagons sont grands et forts, tandis que les Péruviens et les Guaranis sont petits et trapus: souvent même la taille est différente, dans une même nation. La couleur est très-variée; les Américains du Nord sont cuivrés et rougeâtres; les Péruviens, les Patagons et autres nations du Sud bistrés, et les peuples des sombres forêts seulement jaunâtres ou presque blancs. Ce n'est donc que d'après le langage qu'on peut établir les grandes divisions des races américaines.

Si nous voulons étudier ces nations sous le rapport de l'espace de terrain qu'elles occupaient avant la conquête, nous verrons que la plus répandue de toutes, quoiqu'elle ne fût pas la plus civilisée, était celle des Guaranis. On trouve le langage de ce peuple agriculteur depuis l'Orénoque jusqu'à la Plata, et depuis le pied oriental des Andes jusqu'à la mer, sur tout le nord-est de

l'Amérique méridionale, tandis que les montagnes de l'ouest étaient, dans les régions équatoriales, habitées par les nations Quichua et Aymara; et, au sud, par les Araucanos; celles du nord étant le séjour des Muyscas, et les plaines australes celui des Puelches et des Patagons. Indépendamment de ces grandes nations, il y en avait une multitude de petites, semées au milieu des forêts de l'Amazone, de l'Orénoque, de la Plata et de leurs affluens, ainsi que sur les montagnes brésiliennes. Dans ses parties septentrionales, l'Amérique du Nord était aussi couverte d'un grand nombre de peuples chasseurs qui pouvaient rivaliser avec ceux de l'ancien Caucase et de l'Asie-Mineure. La langue aztèque était la seule qui occupât une partie du golfe du Mexique. Telle était l'Amérique, lorsque Colon y aborda. Suivons maintenant l'ordre des découvertes qui ont amené à peupler ce pays d'Européens, et à le faire connaître autant qu'il l'est aujourd'hui.

Une bulle du pape Alexandre VI donnait à l'Espagne tous les pays à découvrir, situés à l'O. des Açores, tandis que les Portugais se trouvaient maîtres de tout ce qui était à l'E. de la même ligne. Colon, dans un second voyage (1593), où il est accompagné de beaucoup de nobles castillans, découvre Marie-Galante, la Guadeloupe, Antigua et Porto-Rico, aux Antilles; trouve son fort de Natividad détruit, le fait reconstruire et montre, pour la première fois, des chevaux aux Américains surpris. Une bataille leur est livrée (1495) : ils la perdent; et, dès ce moment, leur esclavage commence en même temps que d'injustes récriminations contre Colon, qui se voit forcé de revenir en Europe.

L'habile Gaboto (Sébastien Cabot) découvre la côte du Labrador et Terre-Neuve (1497), visitée, en 1504, par les Normands, qui s'y établissent quatre années après; ce n'est qu'en 1520 qu'ils reconnaissent le Cap-Breton.

Malgré les entraves qu'on veut mettre à son départ, Colon s'apprête à faire un troisième voyage. L'ingrat Ferdinand avait déjà commencé à l'abreuver des amertumes qu'il lui réservait pour prix de ses actions glorieuses. Cet homme intrépide visite cependant encore la Trinité (1498), le continent de la côte ferme; il touche à la Bouche du Dragon, à Paria, à Cumana; et, en revenant, à Saint-Domingue, où il trouve sa colonie soulevée, il découvre Cubagua et Margarita. Cependant Alonzo d'Ojeda (1499), profitant de la dernière relation du voyage de Colon, arrive à Paria, suit la côte jusqu'au cap Vela, et mouille à Venezuela. Il était accompagné, dans cette expédition, d'Amerigo Vespucci (Améric Vespuce), noble florentin qui, en publiant son voyage, enleva à Colon la gloire de la découverte, et finit même par donner son nom au nouveau continent, dit Amérique, par une injustice qu'ont perpétuée les géographes et l'habitude. Alonzo de Niña et Guerra voient (1500) aussi le Paria. L'année suivante, Vicente Pinzon, compagnon de Colon, dans son premier voyage, passe, le premier, la ligne, et touche près du Marañon, à l'embouchure de l'Amazone.

L'Amérique s'agrandissait ainsi tous les jours, sans qu'on pût juger encore de l'étendue du continent. Quelques mois après le voyage de Pinzon, Pedro Alvarez Cabral doit au hasard la découverte du Brésil; en se rendant dans l'Inde, il est poussé par les vents et touche à Porto Seguro et à Santa Cruz, dont il prend possession au nom du Portugal. Cependant le malheureux Colon, calomnié, se voit jugé et chargé de fers par Bovadilla, et il est ainsi traîné en Espagne, quoiqu'ayant doté cette couronne d'un monde entier. Ferdinand lui pardonne néanmoins, mais sans lui rendre aucun des droits acquis par son traité, et le laisse en vain désirer de se rendre encore utile.

(1501) Rodrigo de Bastidas et Jean de Costa suivent la côte du Paria jusqu'à Santa Marta et *Nombre de Dios,* en visitant une partie de la côte de la Colombie. Ojeda, premier associé d'Amerigo Vespucci, suit la même route; mais il obtient des renseignemens qui lui révèlent la richesse du pays. Dans cet intervalle, Colon a la douleur de voir Ovando envoyé gouverneur à sa place. Enfin il obtient (1502) quatre petites barques pour aller faire de nouvelles découvertes; un coup de vent le force à relâcher à Saint-Domingue, et Ovando ne veut pas même le recevoir dans le port où, le premier, il avait abordé. Il part donc, et reconnaît Guanaja, près d'Honduras, où il apprend des habitans que l'or vient de l'ouest; il suit encore la côte de l'isthme de Panama, reconnaît le cap Gracias á Dios, s'avance jusqu'à Portobello et Varagua et poursuit, en vain, le passage qu'il cherche vers l'Inde (1503). A son retour, il perd ses navires à la Jamaïque; il envoie sur des pirogues demander du secours à Ovando, qui, pendant huit mois, lui en refuse et le laisse seul se défendre contre des matelots mutinés (1504); enfin, il est transporté à Saint-Domingue et de là en Espagne, où l'assaillent encore des incriminations calomnieuses. En vain il réclame du monarque espagnol l'accomplissement de ses promesses; il n'obtient rien, et meurt à Valladolid, le 20 mai 1506, payé par la plus noire ingratitude de tout ce qu'il a fait pour ses contemporains. Les siècles suivans rendirent seuls justice à ce grand homme. L'esclavage des Américains devenait plus cruel de jour en jour et avait déjà fait disparaître une grande partie de la population indigène. L'espoir de faire des découvertes ne laissait pourtant pas en repos ces hommes turbulens, ces aventuriers qui habitaient alors les Antilles; aussi vit-on Ponce de Léon (1508) s'établir à Porto-Rico; Jean de Solis et Yanez Pinzon découvrir le Yucatan, la première partie du Mexique actuel; parcourir ensuite la côte du Brésil; reconnaître l'embouchure de la Plata (1509), et pousser leurs découvertes jusqu'au 40° de lat. S. Des colonies commencent à s'établir sur la côte ferme;

Diego Colon, gouverneur, donne à Ojeda les terres comprises entre le cap Vela et le golfe de Darien et de Nicuesa, de ce golfe au cap Gracias; ils veulent soumettre les habitans par la force, sont battus et réduits à une petite colonie sur le golfe de Darien, sous les ordres de Balboa; Velazquez fonde Cuba (1510); Ponce de Léon découvre la Floride (1512); Balboa apprend d'un cacique qu'une opulente région existe à peu de distance; il part avec des volontaires et des chiens (1513); et, après un voyage pénible, aperçoit une mer sans limites, se jette à genoux, entre seul dans l'eau l'épée à la main, le bouclier au bras, et prend ainsi possession de l'Océan, au nom du roi d'Espagne; découverte qui fut, pour les conquérans, la source d'inépuisables richesses. L'existence du Pérou est alors révélée à Balboa (1514); mais par suite d'une injustice, dont les hommes supérieurs sont trop souvent les victimes, Pedrerias d'Avila est choisi pour commander à sa place; plus tard, quoique son beau-père, il le fait condamner à mort (1515), et éloigne ainsi, par sa pusillanimité, le moment de la conquête. Jean de Solis découvre Rio de Janeiro (1516) et le Parana Guaçu, auquel Sébastien Gaboto donne le nom de Rio de la Plata. Déjà le vertueux Las-Casas (1517) défendait avec force la liberté des indigènes contre la barbarie des colons; d'abord triomphant dans cette noble cause, il se voit, bientôt après, obligé de renoncer à ses généreux desseins, lorsqu'il veut fonder, près de Cumana, une colonie de religieux et d'artisans.

Pedrerias et Nuñes de Cordoba visitent le Yucatan (1517), où ils voient les premiers Américains vêtus, et des maisons en pierre, qui leur rappellent leur patrie. Peu de temps après, Grijalva parcourt les côtes du Mexique, qu'il nomme *Nueva España*, à cause de ses villes, de ses édifices et de l'aspect tout européen du pays; il est reçu comme un dieu à Oajaca, où il recueille beaucoup d'or. Par une fatalité commune à plusieurs de ses devanciers, dans cette glorieuse carrière, Hernand Cortez lui est préféré, pour entreprendre la conquête du Mexique (1519). Après avoir triomphé des obstacles que lui suscite Velazquez, gouverneur de Cuba, cet intrépide Espagnol s'avance jusqu'à San Juan d'Ulloa, où Montezuma, souverain du pays, lui envoie plusieurs députations et des présens pour l'engager à partir; mais les malheureux Mexicains ignoraient que leur générosité même ne ferait qu'enflammer la cupidité de ces aventuriers, qui, malgré les dissensions qui règnent entre eux, osent affronter la plus puissante nation de l'Amérique, et vont jusqu'à brûler leurs vaisseaux, voulant s'interdire tout moyen de retraite. Ce trait seul peint ces temps d'héroïsme. Cortez trouve d'autant moins de résistance, que les Mexicains attendent toujours Quetzalcohualt, l'homme barbu, déjà venu par ce chemin. Il fonde Vera Cruz, s'allie à quelques tribus fatiguées du joug de Montezuma, triomphe à Tlascala, gagne la ville sainte de Cholula, met tout à feu et à sang et arrive près de Mexico, dont les tours dorées, les temples pompeux, la splendeur presque européenne, mettent le comble à sa surprise, qui ne fait qu'augmenter encore, à la vue du brillant cortége du monarque, venu lui-même à sa rencontre. Les Espagnols sont accueillis par la foule sous le nom de *teules* (dieux). Cependant Cortez ne tarde pas à se repentir de son imprudence, en se trouvant au sein d'une ville ennemie, où il serait si facile de le vaincre : il conçoit et exécute le hardi projet de s'emparer de Montezuma et de le garder comme ôtage : dès-lors il gouverne en despote (1520), il force l'infortuné monarque à exiger de ses sujets un tribut annuel et leur soumission au roi d'Espagne. Velazquez envoie Narvaes chasser le conquérant. Ce dernier s'annonce aux Mexicains comme venant combattre leur oppresseur : Cortez court à sa rencontre, et a la joie de voir les troupes de son rival se réunir aux siennes. Il revient en hâte à Mexico. La guerre commence avec acharnement : les habitans ont à défendre leur liberté et leurs dieux : l'infortuné Montezuma se laisse mourir de faim, et ses sujets sentent redoubler leur courage. Cortès est forcé d'abandonner la ville. Une bataille générale s'engage au-dehors : de la prise d'un étendard sacré dépend la victoire; le chef audacieux se dévoue, saisit l'étendard ; tous les Mexicains prennent la fuite, et il va enfin à la Vera Cruz jouir en paix de son triomphe.

Alors l'esprit de découverte était dans toute sa force. Magellan (*Magallanes* ou *Magalhaens*) cherche un passage qui conduise à la mer inconnue que Balboa avait signalée le premier, passe à Rio de Janeiro (1520), et va hiverner au port Saint-Julien, où il trouve ces gigantesques Patagons dont la taille, depuis, s'est successivement réduite à celle d'hommes ordinaires; il découvre le détroit qui porte son nom, appelle *Terre du Feu* la côte méridionale, et ne débouche que l'année suivante dans cette mer nouvelle, qu'il nomme Océan-Pacifique. Tel fut le premier voyage autour du monde, qui donna une idée exacte de la distance de l'Amérique à l'Inde par l'Est, et fixa les doutes des géographes sur la forme du globe terrestre.

Cortez, ayant reçu des renforts, se décide à marcher contre Mexico (1521); il fait transporter par morceaux des brigantins construits par son ordre, et devient possesseur du lac, au moyen de sa petite flottille. Un assaut est livré; les Espagnols, d'abord vainqueurs, sont bientôt obligés de se retirer avec perte; mais la ville, en proie aux horreurs de la famine, est enfin contrainte à se rendre..... Cortez est maître du Mexique (1522); et les pauvres habitans sont assujettis au travail des mines. Quant à leurs magnifiques monumens, ils sont, ainsi que presque toutes les traces de leur histoire ancienne, anéantis par le fanatisme de

Juan de Zumaraga, premier évêque. Cortez meurt en Espagne, en 1547, sans avoir reçu aucune récompense digne de sa brillante conquête.

Giovani Veranzani, envoyé par François Ier (1524), visite la Floride, et prend possession de la Nouvelle-France. A la même époque se forme, à Panama, pour la conquête du Pérou, une association entre Francisco Pizarro, Almagro et l'ecclésiastique Luque; ils se partagent une hostie pour consacrer leur union. F. Pizarro s'embarque (1525), parcourt la côte de Quito (1526), est forcé de l'abandonner, faute de secours, et se retire à l'île *del Gallo*. Il refuse au nouveau gouverneur de Panama de renoncer à son expédition; treize des siens consentent à s'attacher à son sort, et ils sont abandonnés dans l'île de Gorgona (1527), où, cinq mois après, un navire vient enfin les chercher. Pizarro va à Tumbez (Guayaquil); il y voit des temples, des richesses immenses, une civilisation inconnue pour lui; de retour à Panama, il part pour l'Espagne, dans l'espoir d'intéresser le gouvernement à ses projets. Il revient avec le titre de gouverneur du Pérou (1531). Jeté à la côte de San Mateo, il poursuit son voyage par terre, massacre tout ce qui l'arrête, et arrive à Tumbez et à Piyura. L'année suivante, il rencontre l'armée d'Atahualpa à Caxamarca, et reçoit des présens de la part de ce monarque, qui vient lui-même visiter le quartel des Espagnols : le chapelain Valverde veut le convertir à la foi chrétienne; l'Inca n'est pas convaincu et refuse la protection du roi d'Espagne; Valverde lui montre son bréviaire; l'Inca prend le livre, le feuillète, le met à son oreille et répond : « Ce que tu me donnes ne » parle pas; » et, à ces mots, jette le livre à terre avec mépris : le religieux en fureur crie alors : « Aux armes, chrétiens! la parole de Dieu a été » profanée. Vengez ce crime dans le sang des in- » fidèles. » Le signal de l'attaque est donné; le canon résonne avec fracas; les pauvres Indiens sont impitoyablement massacrés, et Atahualpa est emmené prisonnier au quartel. Un instant suffit à F. Pizarro pour se trouver maître de toutes les richesses de l'Inca. Atahualpa offre, pour sa rançon, de remplir d'or sa prison; il ordonne à ses sujets d'exécuter sa promesse. Dans cet intervalle, des Espagnols, envoyés par F. Pizarro dans tout le Pérou, y sont partout traités comme des dieux; ce qui prouve, après les anciennes prédictions, combien il eût été facile de conquérir cet opulent pays par la douceur. L'exorbitante rançon d'Atahualpa arrive enfin (1533), et les vainqueurs se la distribuent : chaque soldat a, pour sa part, 142,500 fr. L'infortuné monarque n'est pourtant pas mis en liberté : F. Pizarro, intéressé à s'en défaire, lui impute des crimes et le fait condamner à être brûlé vif; pour se soustraire aux affreuses tortures de ce supplice, il se fait chrétien, et obtient ainsi de n'être que pendu.

L'extinction de la famille des Incas livre le Pérou à la plus complète anarchie; F. Pizarro en profite pour étendre ses conquêtes. Il réunit à l'Espagne une grande partie du territoire des Incas, et fonde la ville de Lima (1534). D'un autre côté, Almagro s'avance vers le Chili, où il est arrêté par les belliqueux Araucanos, et forcé de revenir au Pérou. Ainsi la conquête du Chili resta suspendue jusqu'en 1540, époque à laquelle Valdivia, envoyé par Pizarro, y fonda Santiago, en réunissant, non sans beaucoup de peine, à la couronne d'Espagne, une partie de ce pays, après une guerre acharnée de près de dix ans.

Des dissensions commencent entre les Espagnols (1536); le sang européen coule de toutes parts. Jean Pizarro, frère du conquérant, est au nombre des victimes; Almagro tombe au pouvoir de F. Pizarro et est pendu par son ordre; mais ce chef cruel est bientôt assassiné lui-même à Lima, en 1541. Le désordre s'appaise enfin. Une ordonnance de Charles V, qui accorde aux Indiens la liberté de ne pas travailler aux mines, vient, de nouveau, animer les mécontens, qui mettent à leur tête Gonzalo Pizarro; celui-ci fait décapiter le premier vice-roi (1546); et vaincu à son tour, par Pedro de Gasca, il est condamné à mort (1548).

Si l'on compare la conquête du Mexique à celle du Pérou, on verra facilement la différence qui existait entre leurs deux conquérans. Cortez, homme instruit et bon capitaine, eut à soumettre une nation guerrière et féroce, ce qui peut lui faire pardonner les taches restées sur sa mémoire. Francisco Pizarro, au contraire, des plus ignorans, versa gratuitement le sang d'un peuple pacifique et disposé à bien recevoir l'étranger.

Pendant la conquête du Pérou, l'intrépide Gaboto (1526) fait une expédition glorieuse et pourtant peu vantée : il entre dans le Rio de la Plata, fonde le fort de *Santo Espiritu*, en remontant le Parana, jusqu'à la grande cascade, revient sur ses pas, au confluent avec le Paraguay, et navigue dans cette rivière jusqu'au-dessus de l'Assomption actuelle. Ce fut le premier voyage dans l'intérieur des terres, par le cours des fleuves; et le bruit de cette découverte fit envoyer, en 1535, dans cette partie de l'Amérique, la colonie la plus nombreuse qu'on eût encore vue, sous le commandement de Mendoza, nommé gouverneur de ces contrées, et qui, à la tête de 3,000 colons, vint fonder Buenos-Ayres. Un de ses officiers, Ayolas, entreprend un voyage des plus extraordinaires; il va fonder l'Assomption, remonte le Paraguay jusqu'à Chiquitos; et, de là, se rend par terre au Pérou (1536).

En 1531, Souza est envoyé aux Brésil par les Portugais, et donne le nom de Rio de Janeiro à la baie visitée par Magellan. Diego Ordax remonte l'Orénoque jusqu'au Meto, dans une navigation de près de quarante lieues. Jean Cartier de Saint-Malo

(1534) visite, pour la France, Terre-Neuve, le fleuve Saint-Laurent, l'île de l'Assomption, remonte le fleuve du Canada, et découvre l'île d'Orléans. Cartier (1540) retourne, pour la troisième fois, au Canada, et établit, au port Sainte-Croix, la première colonie française. Deux ans plus tard, le comte de Roberval fonde Québec, fondation que quelques écrivains renvoient à 1608, cinq ans après le voyage de Champlain; dans ce cas, cette colonie aurait été établie par concession du gouverneur de Dieppe. On sait qu'elle fut long-temps le théâtre du commerce des Normands; mais elle souffrit beaucoup du bombardement de 1694 et fut tout-à-fait anéantie après les guerres de 1763.

Benalcazar part de Guallabamba (1435), passe à Pasto, à Popayan : alors commence la fable du Dorado, qui porte tous les esprits vers ce prétendu centre de richesses. Benalcazar arrive au plateau de Condinamarca; il voit les pacifiques Muyscas; il n'y trouve pas l'explication de cette contrée si opulente, qu'il pense, comme les autres conquérans, devoir aller chercher ailleurs; dans ce but, des voyages multipliés sont entrepris. Ainsi, Ximenez de Quesada entre dans la Colombie par Santa Marta, tandis qu'Alonzo de Herrera recommence le voyage de Diego Ordax, et c'est aussi pour rechercher ce pays chimérique, que Gonzalo Pizarro (1340) commence cette fameuse expédition de la Canela, dans laquelle il franchit les montagnes à l'E. de Quito, et descend, de ravin en ravin, au milieu des torrens de monts abruptes et des forêts épaisses où il pleut presque continuellement. Il arrive ensuite au Rio Coca ou Napo, affluent du Marañon; là, il fait construire un brigantin sur lequel Orellana, l'un de ses officiers, s'embarque avec cinquante soldats, pour aller chercher des vivres et le rejoindre, après, au confluent du Marañon. Ils sont emportés par le courant; puis l'esprit d'aventure, joint à l'ambition de rendre son nom célèbre, porte Orellana à se détacher de son chef. Il poursuit sa navigation vers le grand fleuve, bravant les souffrances, et descend ainsi, l'espace de douze cents lieues, le plus grand cours d'eau américain jusqu'à son embouchure. Nouvelles peines : il arrive à Cubagua et se rend en Espagne, où, pour couvrir sa faute et faire ressortir sa découverte, il fait les contes les plus exagérés sur ce qu'il a vu. Il parle d'une nation de femmes guerrières : de là le nom d'*Amazona* donné à la rivière. Arrivé au confluent, Gonzalo Pizarro reconnaît qu'il est abandonné; il s'avance cinquante lieues au milieu des bois et rencontre un Espagnol de la troupe d'Orellana. Ses funestes prévisions se réalisent. La nouvelle qu'il est trahi lui est confirmée; il voit toute l'horreur de sa position, et revient à Quito, après deux ans de voyage, ayant perdu une partie de son monde et souffert tout ce qu'il est possible de souffrir. Cette expédition fait connaître l'intérieur de l'Amérique et sa véritable largeur; c'est certainement une des plus hardies et des plus extraordinaires de ces temps chevaleresques. C'est encore pour chercher ce Dorado que Quesada passe la Cordillère de Condinamarca au Guaviare, et que, vingt ans plus tard, Orsua, dont Aguerre continue le voyage, parcourt une partie de la Colombie. Les expéditions du Hollandais Janson en 1579 et de Domingo Vera, qui, en 1593, prit enfin possession de la Guiane au nom de l'Espagne, avaient aussi pour objet la découverte du Dorado. Il faut joindre celles de l'Anglais Raleigh, qui fit plusieurs voyages dans l'Orénoque depuis 1595 jusqu'à 1617. Enfin, ne faut-il pas avouer à la honte des Européens que, de tous côtés, ils se dirigèrent vers ce Dorado, du Brésil et même du Paraguay? La dernière expédition date de 1775.

Alvar Nuñez (1542) débarque à Sainte-Catherine au Brésil, et se rend par terre au Paraguay. Il remonte, l'année suivante, la rivière de ce nom jusqu'aux Chiquitos, qu'il trouve tous peuples agriculteurs. D'un autre côté, Roxas s'avance vers le Tucuman par le Haut-Pérou, et, peu de temps après, les communications s'établissent entre le Pérou et la Plata. Irala, en 1547, se rend par terre du Paraguay à la frontière du Pérou, d'où il expédie un courrier à Lima. On s'étonne de voir avec quelle facilité les Espagnols de cette époque se transportaient d'une partie de l'Amérique à l'autre, franchissant des centaines de lieues au milieu des déserts, traversant d'immenses forêts et gravissant des monts sans nombre.

Souza, au nom du Portugal, fonde San Salvador, sur la côte du Brésil (1549). Des Normands obtiennent du roi de France la permission d'aller s'établir dans cette contrée. Les réfugiés calvinistes, guidés par Villegagnon (1555), y forment une colonie qu'ils nomment *France antarctique;* les Portugais les chassent en 1565, prennent leur place et bâtissent Rio de Janeiro. Les Français (1560) continuent à faire de vaines tentatives de colonisation sur plusieurs point de l'Amérique; un des leurs, Jean Ribault, fonde Charlesfort en Acadie. Landonnière conduit des Normands à la Floride (1564); mais cet établissement naissant tombe bientôt au pouvoir des Espagnols.

L'Angleterre veut aussi avoir sa part dans le Nouveau-Monde : Gaboto (1553) et Frobisher (1576) cherchent vainement un passage dans l'Inde par le nord-ouest. Les voyages de ce dernier et ceux de Drake (1578) sur les côtes de Californie donnent du courage aux Anglais; une compagnie tente de former une colonie dans l'Amérique septentrionale. Ces deux premières expéditions n'ont pas un brillant succès (1580). Raleigh (1584) aborde dans la Floride, visite la Caroline du Nord, la nomme *Virginie;* et s'efforce d'y fonder une colonie qu'il abandonne en 1587.

Au Brésil, les Portugais rivalisent avec les Espagnols, en formant des établissemens littoraux; mais ils sont continuellement harcelés par le corsaire anglais Cavendish et par Lancaster, qui re-

nouvelle la fable du Dorado et détermine le voyage de sir Walter Raleigh (1593). Le Dieppois Riffault tente d'établir une colonie au Maranhan (1594). Le Portugais Suarez (1595) s'avance des côtes de l'Océan jusqu'à Matto-Grosso. Coelho remonte l'Amazone (1603); et, dans une nouvelle expédition, revient accompagné de beaucoup d'Indiens, qu'il vend ensuite comme esclaves, genre de commerce auquel se livraient alors les Portugais. Bientôt ceux-ci n'ont plus affaire aux Français et aux Anglais, mais ils ont à combattre les Hollandais, qui s'emparent d'une partie de la côte du Brésil, la possèdent trente années, et en sont eux-mêmes chassés en 1651, en dépit d'une résistance opiniâtre.

A la fin du xvie siècle, cent ans seulement après la découverte de l'Amérique, on avait vu les Espagnols découvrir les Antilles, le Mexique, la Floride, le Pérou, la Colombie, le Chili, la Plata, remonter ou descendre les trois plus grands fleuves de ces contrées, l'Amazone, la Plata et l'Orénoque. Une partie du Brésil était déjà peuplée par les Portugais, qui avaient pénétré au loin dans l'intérieur. Les Français, momentanément établis à la Floride et à Rio de Janeiro, avaient été forcés d'abandonner ces possessions; mais ils étaient encore maîtres du Canada. Les Anglais avaient aussi parcouru le littoral de l'Amérique, surtout celui du Labrador et de la Virginie. Depuis long-temps déjà les Hollandais rôdaient sur les côtes, pillant les colonies espagnoles et portugaises. On peut donc en conclure que l'Amérique méridionale était alors presque entièrement connue dans son intérieur, tandis que l'on n'avait encore visité que les côtes de l'Amérique septentrionale.

Il est à remarquer que cent six ans après la découverte des parties N. de l'Amérique septentrionale par Gaboto, et vingt ans après la première tentative de colonie, il n'y avait pas encore un seul Anglais établi en Amérique. Le moment approchait pourtant où l'on allait voir jeter, par ces mêmes Anglais, les fondemens de l'une des plus grandes nations du monde, destinée à dominer, dès son origine, tous les peuples américains. En 1596, la compagnie de Virginie avait cédé ses droits à Thomas Smith. Le rapport favorable de Gosnold, après son voyage à Massachussets (1603), est, sans aucun doute, le premier moteur de ce goût de colonisation qui s'empare tout-à-coup de l'Angleterre. Jacques Ier divise l'Amérique septentrionale en deux parties, qu'il nomme, l'une Virginie, l'autre colonie du Nord. Il donne la seconde partie à des commerçans et à des nobles de Plymouth et de Bristol (1606), et la première à sir Thomas Gates, à sir George Summers et à Richard Hackluyt qui, avec le capitaine Smith, arrivent à la baie de Chesapeak, et fondent James-Town sur la rivière de Powhatan; mais la mésintelligence éclate bientôt; la guerre avec les naturels commence, et la moitié des colons périssent. Smith est fait prisonnier dans une bataille. Une Indienne l'arrache à une mort certaine. Il redevient protecteur de la colonie, et lui rend d'immenses services; cependant il a la douleur d'apprendre que lord Delaware est nommé gouverneur de la Virginie (1609). Il part pour l'Angleterre; et, pendant l'espace de temps qui s'écoule jusqu'à l'arrivée du nouveau chef, l'établissement tombe dans la plus grande anarchie et est en proie aux horreurs de la famine. Lord Delaware débarque enfin, ranime le courage abattu des Anglais, régularise la colonie, y ordonne des travaux (1611) et apprend aux Indiens à respecter ses armes. Un traité est conclu avec eux en 1612; mais la répugnance des Anglais à s'unir aux familles indiennes donna toujours peu de sûreté aux relations qu'ils eurent ensemble, et jusqu'à ce que ces peuplades eussent entièrement disparu des lieux voisins, les guerres se renouvelèrent fréquemment; l'une d'elles, faite par surprise, faillit anéantir ce nouvel établissement (1619); les trois quarts des colons périrent de la main des Indiens, que l'on poursuivit dès-lors comme des bêtes féroces. Depuis la colonie répara peu à peu ses pertes; l'industrie s'y développa et la prospérité s'accrut de jour en jour.

La seconde compagnie qui devait coloniser la côte du N. de l'Amérique est forcée d'abandonner son projet. Le malheureux Smith visite le littoral en 1614; son récit intéresse le roi, qui donne à ces contrées le nom de *Nouvelle-Angleterre*.

Les guerres de religion qui désolent l'Europe portent les idées vers une terre nouvelle, où chacun peut exercer librement son culte. Les Puritains (1617) et la secte des Brownistes (1620) obtiennent des commissions. Les derniers, partis pour la baie d'Hudson, arrivent au cap Lod et se fixent au New-Plymouth, dans la province de Massachussets, où ils ont beaucoup à souffrir du froid et des guerres avec les indigènes. La Caroline subsiste avec toutes ses prérogatives, tandis qu'on enlève à la Virginie tous ses droits de propriété. Les Puritains partent en 1629, arrivent à la Nouvelle-Angleterre et rencontrent la colonie d'Endicott à Salem. Ils se lient dans des intérêts religieux; bientôt leur exemple est suivi; on voit s'unir entre eux les établissemens de Boston, de Charlestown, de Dorchester, de Roxborough et plusieurs autres, professant tous la même religion. Il y a, en 1634, une assemblée générale, et bientôt Rhode-Island, Connecticut, Exeter, etc., sont fondés en chassant les Hollandais; on s'étend dans l'intérieur, et la grande colonie qui devait, un jour, envahir presque toute l'Amérique septentrionale, existe déjà, prête à rivaliser avant peu, pour l'industrie et le commerce, avec la mère-patrie.

Des marchands rouennais (1624) viennent habiter la Guyane en s'établissant au Rio Sinamary. Bientôt une compagnie organisée sous Louis XIII dispute aux Hollandais la possession du territoire; et, dès qu'elle est soutenue par la colonie des

Indes, elle prend de la consistance. Ce sont aussi les Français qui fondent Surinam en 1640 ; mais l'ayant abandonné, il est occupé par les Anglais, qui y sont remplacés à leur tour, en 1668, par les Hollandais.

On sait combien peu de renseignemens géographiques la politique défiante de l'Espagne nous laissa parvenir sur l'intérieur de ses possessions, jusqu'à l'émancipation du territoire ; ainsi, je crois devoir citer les principaux voyages qui ont commencé à jeter du jour sur ce continent, en y joignant l'époque où commencèrent les voyages scientifiques. A la tête de tous doivent être mises les expéditions faites sur l'Amazone, de 1637 à 1639. Des missionnaires péruviens descendent de Quito au Para ; puis ils guident l'entreprise de Texeira, qui remonte l'Amazone, avec une suite qu'on évalue à 2,000 Indiens. Après six mois de voyage, ils arrivent à Quixos et se rendent par terre à Quito, d'où, bientôt, les jésuites Cristoval, d'Acuña et Arteida se rembarquent sur le Napo, avec Texeira. C'est alors qu'ils eurent connaissance de la communication de l'Orénoque à l'Amazone par le Rio Negro, laquelle fut confirmée, plus tard, par les voyages du P. Roman et l'expédition d'Isturiaga, qui virent l'embouchure du Madeira. Le P. Acuña publia une relation très-importante qui reproduisit la vieille idée de l'existence des Amazones ou république de femmes ; mais si, quelque temps encore, l'intérieur du continent devait rester couvert d'un voile, le pôle N. devait, au contraire, se faire connaître de plus en plus. Visité, dès 1587, par Davis, qui donne son nom à un détroit, qu'il découvre en cherchant toujours le passage dans l'Inde, il l'est encore, vingt-trois ans après, par Hudson, qui s'avance bien plus avant ; puis par Button, qui passe le détroit d'Hudson, et enfin par G. Baffin qui y vient aussi à trois fois différentes, et retourne persuadé qu'on chercherait en vain un passage. Dès-lors l'Amérique du Nord devait, avant peu, être mieux connue que l'Amérique méridionale (1673). On aime à citer le voyage extraordinaire du jésuite Marquette, qui, parti du Canada pour le pays des Illinois, descend la rivière du Mississipi jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique.

La source de l'ignorance dans laquelle on resta long-temps sur l'Amérique du Sud doit donc se chercher dans la défiance du gouvernement espagnol, qui voulait garder pour lui seul les notions incomplètes que lui transmettaient quelques voyageurs. Ceux-ci étaient alors obligés d'aller, loin d'une inquisition ombrageuse et cruelle, publier, chez des peuples avides de connaître ce nouveau continent, des observations souvent imparfaites et quelquefois mensongères. Ce n'était qu'à la dérobée que les circumnavigateurs recueillaient des renseignemens plus ou moins exacts. Ainsi, Fresier visite une partie du Chili (1708) sur les traces de Feuillée, et, plus tard, les grandes expéditions des Bougainville, des Wallis, des Cook, des Fleurieu, des La Pérouse, etc., etc., touchent quelques points de l'Amérique ; mais le premier voyage scientifique sur le continent est celui des académiciens espagnols et français qui, chargés, avec La Condamine, en 1734, d'observations astronomiques, firent connaître le grand plateau de Quito et les versans orientaux, et descendirent ensuite le grand fleuve des Amazones jusqu'à son embouchure. Ce voyage jeta de grandes lumières sur la géographie de ces contrées. D'un autre côté, Molina, après avoir visité le Chili, en donnait l'histoire naturelle, et Stedman décrivait assez judicieusement ce qu'il avait vu d'important dans la Guyane hollandaise. Le premier voyageur qui ait généralisé ses observations est D. Félix d'Azara, savant qui, pendant vingt ans (de 1781 à 1801), s'est occupé de la géographie et de l'histoire naturelle du Paraguay, et nous a fait bien connaître ces contrées, jusqu'à lui imparfaitement décrites, malgré le volumineux ouvrage de Lozano et celui, bien meilleur, de Charlevoix.

Nous arrivons enfin au voyage-modèle pour le centre des continens, à celui de MM. de Humboldt et Bonplan, voyage médité long-temps, et exécuté sur une si grande échelle pour les sciences qu'il devait embrasser ; la géographie, basée sur des observations astronomiques ; la géologie, la botanique, les différentes branches de la zoologie, l'histoire des peuples, leur ethnologie, etc. Il n'est personne qui ne sache combien toutes les sciences doivent à ces savans voyageurs. On les vit, en 1799, s'embarquer en Espagne, toucher à Ténériffe ; là, soulever les cendres qui couvraient le Teide, passer à la côte de Cumana, à la côte ferme, parcourir tour à tour les sommets de la Silla, de Caracas, et les plaine de San Fernando ; s'élancer, sur l'Orénoque, jusqu'à sa communication avec l'Amazone par le Rio Negro ; redescendre ce fleuve ; se rembarquer, pour aller à la Havane, revenir sur le continent près de Carthagène, parcourir le S. E. de la Colombie, les environs du Chimborazo, Quito, Guayaquil, et s'avancer jusqu'à Lima ; puis, non contens de leurs brillantes moissons, explorer l'antique Anahuac ou Mexique et revenir (en 1803) par les États-Unis. C'était le premier voyage de ce genre : a-t-il été refait ?........

Pour donner une idée claire et précise des principales expéditions dans les deux Amériques, il est indispensable de les diviser ; car peu de voyageurs ont parcouru également les deux parties. Le pôle vit tour à tour s'approcher de ses glaces éternelles, au N. O., Krusenstern, et, d'un autre côté, l'infatigable Parry. Il fut suivi par le capitaine Ross, tandis que le capitaine Franklin tentait, par terre, de joindre ces navigateurs. Le centre de l'Amérique du Nord devait ainsi devenir l'objet, mais plus attrayant, des recherches des voyageurs ; aussi, dès 1802, Robin visita-t-il la Louisiane, la

Floride et le Mississipi. Deux ans après, le capitaine Lewis et Clarke s'élancèrent les premiers de l'embouchure aux sources du Missouri, traversant les Montagnes-Rocheuses et redescendant, à l'O., le cours du Rio Colombia, jusqu'à l'Océan-Pacifique; le major Montgommery, Pike, en 1805, visitèrent le N. O. de la Louisiane, passèrent au Mexique et aux sources du Mississipi. Plus tard, cette rivière vit Hearne, Mackenzie, Cook parcourir son cours, jusqu'à ses sources, au milieu des Montagnes - Rocheuses; puis redescendre par le Colombia. Les voyages plus ou moins étendus de Stuart sur le Mississipi, du major Long sur la chaîne qui sépare les deux versans et aux premiers affluens de la rivière Saint-Pierre ainsi qu'au lac Winnipeg, ceux des Schoolcraft à travers les lacs nombreux du centre de ce continent, firent bien connaître les rivières qui sillonnent le milieu de ces riches contrées, ainsi que les montagnes qui les divisent; notions rendues plus complètes encore par les voyages de John Melish dans le N., de Lambert dans le Bas-Canada, de Hall dans les mêmes lieux, de notre courageux compatriote Milbert sur l'Hudson et sur l'Ohio; cette dernière entreprise fut on ne peut plus avantageuse aux sciences naturelles, par le grand nombre d'animaux dont elle enrichit les collections zoologiques de la France. Deux princes même qui parcoururent cette partie de l'Amérique, le prince de Saxe-Weimar, et tout récemment, mais d'une manière plus utile, le prince de Neuwied, firent au milieu d'une civilisation toujours croissante, au milieu d'un pays peuplé de personnes entreprenantes, des observations qu'une foule de petits voyages partiels développèrent encore. Après M. de Humboldt, il ne restait plus qu'à glaner au Mexique; aussi le capitaine Basil Hall ne décrivit-il que quelques points des côtes. Bullock, en 1822, fit sa promenade de la Vera Cruz à Mexico, et donna quelques détails intéressans. Trois ans après, Thompson visita de nouveau ce beau pays ainsi que Guatemala, et Hardy parcourut l'intérieur du Mexique.

Quant à l'Amérique méridionale, elle laissait encore un vaste champ à l'observateur; car M. de Humboldt n'avait exploré qu'une partie du Pérou et de la Colombie. Cette dernière contrée vit aussi sur ses côtes occidentales l'Anglais Stevenson. En 1823, M. Mollien en parcourut l'intérieur, de même que le colonel Hall, Hamilton, Robinson, Lavaisse et Hippioley. Le Brésil, cette immense portion du continent austral de l'Amérique, était presque inconnu. En 1809, Maw en décrivit une fraction, après son voyage dans la province des Mines et à San Paulo. Au même moment, Hostel en faisait autant; et, l'année suivante, Eschwege parcourut Rio de Janeiro et l'Ilha Grande. Walsh marcha sur ses traces; mais au prince de Neuwied était réservé le premier voyage scientifique au Brésil. Il partit en 1815, visita le littoral et une partie de l'intérieur, de Rio de Janeiro à Bahia, étudiant plus particulièrement la zoologie. En 1816, notre savant compatriote, M. Auguste Saint-Hilaire, s'exilait de la France pour six ans, voulant, tout en s'occupant de la flore brésilienne, recueillir toute la zoologie des pays qu'il devait parcourir. Il visita Rio de Janeiro, Goyaz, les Mines, San Paulo, et suivit la côte jusqu'à l'embouchure du Rio de la Plata, faisant ainsi connaître tout le Brésil austral. Mais le voyage le plus étendu sur ce territoire est, sans contredit, celui des académiciens Spix et Martius, envoyés par le grand-duc de Toscane. Ils débarquèrent à Rio de Janeiro en 1817, allèrent à San Paulo, dans la province des Mines, au Rio de San Francisco, à Caxoeira, à Bahia; et visitèrent ensuite l'embouchure de l'Amazone, qu'ils remontèrent au-delà du Yapura. Ils explorèrent scientifiquement, dans cette expédition, des contrées entièrement neuves, et les importans résultats de leur investigation pour la géographie, l'ethnologie et les sciences naturelles, leur assurent à jamais la reconnaissance du monde savant. Il faut citer encore les voyages successifs de MM. Ritter, Natterer, de Maria Graham, et surtout de Langsdorf, qui, en 1827, traversa de Rio de Janeiro à Matto Grosso, sur les frontières de la Bolivia, et descendit à l'Amazone par les affluens du Rio Topayos.

Immédiatement après la déclaration de son indépendance, Buenos-Ayres vit beaucoup de voyageurs, principalement anglais, visiter ses provinces, mais sans aucun but scientifique; ainsi Haigh, en 1817, passa de la capitale Argentine au Chili par les Andes, et traversa ensuite le Pérou, suivant à peu près la route que Stevenson avait parcourue en 1807. John Miers fit de même l'année suivante, sans pourtant aller au Pérou, ainsi que Head, Matison, Caldcleugh; mais ce dernier passa par Cordova et donna une idée des provinces intérieures. Toutes ces traces furent suivies par Basil Hall, qui, de là, se rendit sur les côtes du Pérou, par Schmith Meyer et par Maria Graham. Il est à remarquer que, parmi tant de voyageurs anglais dans ces contrées, la plupart venus pour s'occuper de l'exploitation des mines, aucun n'a décrit scientifiquement le pays qu'il avait visité. Depuis Azara, malgré toutes ces expéditions, on n'avait donc rien appris de nouveau.

Ce fut alors que le Muséum d'histoire naturelle de Paris me confia la mission de parcourir la République Argentine, le Chili et le Pérou. Parti en 1826, je touchai à Ténériffe, vis Rio de Janeiro, me rendis par mer à Montevideo, et de là à Buenos-Ayres, par le sud de la *Banda oriental*. Suivant les traces d'Azara, je remontai le cours du Parana jusque bien au-dessous de son confluent, visitant pendant plus d'une année les provinces limitrophes du Paraguay, celles de Corrientes, des Missions, et redescendant par celles d'Entre-Rios et de Santa Fe. De là je me rendis dans cette contrée

fabuleuse de la Patagonie, où un séjour de huit mois me mit à portée de décrire le pays. Je doublai ensuite le cap Horn, restai quelque temps au Chili et suivis la côte septentrionale jusqu'à Arica. Plus tard, je gravis le sommet des Andes boliviennes; je parcourus le plateau jusqu'au versant opposé, passant au pied de l'Ilimani et du Zorata et sur les bords du lac mystérieux, d'où la tradition fait descendre Manco Capac. Je visitai les montagnes et les plaines qui séparent les Andes du Brésil, les provinces de Santa Cruz et de Chiquitos jusqu'à la rivière du Paraguay; puis je descendis au milieu des nations indigènes jusqu'au Guaporé, par Moxos; et, de là, au grand confluent de cette rivière avec le Mamore, que je remontai ensuite, sur plusieurs points, jusqu'à ses sources et même jusqu'aux Montagnes-Neigeuses. Revenu à Santa Cruz, je franchis de nouveau les montagnes qui séparent cette ville de celle de Chuquisaca; et, passant à Potosi, je revis encore tout le grand plateau des Andes. Lors donc que j'abandonnai la république de Bolivia, que j'avais explorée pendant près de quatre ans en tous sens, ce fut pour voir encore successivement Arica, Islay, Lima et le Chili. Enfin je revins en France après huit années de voyages continuels, dans le cours desquels j'avais parcouru l'Amérique du Sud dans toute sa longueur, du 11e au 43e degré de latitude méridionale; rapportant sur toutes les branches des sciences naturelles, zoologie, botanique, géologie, géographie, ethnologie, etc., de nombreux matériaux, dont le gouvernement a bien voulu ordonner la publication.

Une partie du Pérou et les montagnes de la Bolivia avaient été, avant moi, visitées par M. Pentland, qui s'était spécialement occupé de géologie et de géographie, et a rendu de grands services à cette dernière science, en fixant la position de différens points.

Les voyages de Helms et de Temple, de Buenos-Ayres au Pérou, donnent une idée de ces contrées. Celui de M. Pœpig, exécuté de 1827 à 1832, est, sans contredit, un ouvrage capital. Ce savant parcourut tout le sud du Chili; de là, passant par mer au Pérou, il traversa les Andes, descendit le Hualaga jusqu'au Rio Marañon et l'Amazone même jusqu'à la mer, suivant les traces de Lister Maw; mais, de plus que lui, recueillant, partout, des matériaux précieux pour la botanique de ces contrées. M. de Raigecourt parcourut aussi quelques points du continent méridional, également visité par M. Meyen, en 1830, dans le cours de son voyage autour du monde, comme il l'avait été par nos expéditions de *l'Uranie* et de la *Coquille*.

En retraçant ici les noms et les excursions des voyageurs qui ont fait connaître les deux Amériques, j'ai complètement signalé les sources diverses dans lesquelles nous avons puisé les observations qui constituent notre *Voyage pittoresque*.

Dans la description spéciale de chacune des contrées composant l'Amérique, nous donnerons ce qui a rapport à leur géographie particulière. Je n'ai donc à en parler ici que d'une manière générale. Je ne chercherai pas à décrire les différences et les rapports de forme qui existent entre le continent américain et l'ancien monde; je ne parlerai pas non plus de la figure de l'Amérique. Tout le monde la connaît.

Mais, pour traiter d'abord ses systèmes orographiques, on me permettra de remarquer combien les pentes sont courtes à l'O., sur la cote du Grand-Océan, tandis que les pentes douces sont toutes à l'E. et que les eaux se versent dans l'Océan-Atlantique. Les faîtes de partage des eaux forment des chaînes de montagnes que l'on a divisées en plusieurs systèmes. On en distingue deux dans l'Amérique septentrionale : 1° le système *Orégo-Mexicain*, qui commence au N. du continent et vient, pour ainsi dire, s'achever au golfe de Darien, ne laissant plus que de petites chaînes qui s'unissent à celles des Andes. Il se compose de deux chaînes distinctes, l'une occidentale, qui suit la côte depuis le Nouveau-Cornouailles jusqu'en Californie l'autre orientale, formée des monts *Orégon* ou Montagnes-Rocheuses, qui s'élargissent dans la Cordillère du Nouveau-Mexique et constituent le plateau de Mexico, puis se rétrécissent encore pour former l'isthme de Panama; 2° le systèm. *Alléghanyen* qui se compose de beaucoup de chaînes réunies par groupes qui suivent une direction opposée au premier; mais il ne peut, en aucune manière, lui être comparé pour son importance. Les Antilles figurent aussi, dans leur ensemble, une chaîne dont on ne voit que les sommités qui se rattachent par Cuba au Yucatan, et par la Trinité au système *Parrimien*, formant un immense bassin de la mer des Antilles.

Les chaînes de l'Amérique du Sud peuvent aussi se diviser en plusieurs systèmes : 1° celui des Andes qui commence à l'extrémité méridionale du continent et suit la côte jusque près de Popayan, où il prend une direction différente, vient former les montagnes de Bogota et finit vers la côte de Caracas. Cette chaîne pousse, sur plusieurs points, d'immenses rameaux parallèles, qui se séparent, s'unissent de nouveau, divisés en trois comme près de Popayan, ou en deux seulement comme à Quito et à la Paz, et devenant perpendiculaires aux autres, vers les plaines de l'intérieur, comme ceux de Cochabamba et de Potosi en Bolivia; le deuxième système, celui qu'on nomme *Parrimien*, composé de plusieurs chaînes qui se dirigent parallèlement au cours de l'Amazone et séparent les versans de celle-ci de ceux de l'Orénoque. Cette chaîne est basse et n'est nullement comparable aux Andes ni même à un troisième système qui est le système *Brésilien*, formé de cette multitude de chaînes qui suivent la côte du Brésil, depuis Parahiba jusqu'à la Plata et même au-delà, au sein des Pampas de Buenos-Ayres,

au Tandil, ou s'élançant de la côte vers l'intérieur, comme la *Cordillera Geral*, qui va jusque bien à l'O. de Matto Grosso.

Le système Orégo-Mexicain est presque tout granitique ou d'origine ignée. Son point le plus élevé est le mont Saint-Elie, dans le Nouveau-Cornouailles, sur la chaîne occidentale; il est haut de 5513 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les chaînes mexicaines sont trachétiques, porphyritiques ou basaltiques. Le sommet le plus élevé qu'elle présente est le Popocantepec, élevé de 5,400 mètres. Le système Alléghanyen n'offre ni hautes montagnes ni volcans. Il est composé de diverses roches ignées, granitiques et secondaires. Dans le système des Andes, on trouve presque partout des roches porphyritiques ou trachétiques, et ces colosses américains qui, après la chaîne du Thibet, sont les plus élevés du monde; l'Ancumani ou Sorata, situé dans la Bolivia, a 7,696 mètres; l'Ilimani, son voisin presque aussi élevé que lui, et enfin le Chimborazo dressant sa tête neigeuse à 6,530 mètres au-dessus du niveau de la mer, près de Quito. C'est cette chaîne aussi qui offre le plus grand nombre de volcans, dont les plus élevés sont l'Antizana de 5,833 mètres, le Cotopaxi et le volcan d'Arequipa. Quant aux systèmes Parrimien et Brésilien, ils sont granitiques et leurs plus hauts sommets ne s'élèvent pas au-dessus de la mer de plus de 1,900 mètres.

Ce sont ces différens systèmes qui dessinent les grands bassins géographiques et séparent les différens cours d'eau qui sillonnent le continent américain. Quelquefois ces bassins forment d'immenses plaines, comme celles des Pampas, ou se couvrent de forêts d'une étendue extraordinaire, comme celles de l'Amazone, ou bien, entre leurs chaînes, se montrent des plateaux tempérés ou même froids, quoique sous les tropiques, comme ceux du Pérou, de la Bolivia ou de Quito, tandis que, dans les plaines basses, on respire une chaleur suffocante, comme dans celle de Moxos en Bolivia.

Le bassin du Grand-Océan n'offre pas, sur toute la longueur de l'Amérique méridionale, une seule rivière de plus de soixante lieues de cours. L'Amérique septentrionale en a de bien plus grandes; car le Colombia ou Orégon a 420 lieues. C'est sur le versant E. que nous devons chercher le plus vaste cours d'eau. En effet, l'Amérique du Nord peut mettre en tête le Mississipi qui, avec le Missouri, a 1,600 lieues de cours, et dont les affluens, tels que l'Ohio, la Rivière-Plate, l'Arkansas et la Rivière-Rouge n'ont pas moins de 4 à 500 lieues de développement. L'Amérique du Sud sur son versant oriental a : 1° l'Amazone, dont le cours est de 1,035 lieues et dont les affluens, tels que le Madeira, en ont jusqu'à 650; 2° le Rio de la Plata de 650 lieues et dont les affluens ont presque autant; 3° l'Orénoque, avec ses 500 lieues de cours. Les autres rivières sont beaucoup moindres. Un caractère remarquable des faits de partage de beaucoup d'entre elles, c'est qu'ils se réduisent souvent à presque rien et que les grands fleuves même communiquent entre eux, comme l'Orénoque et l'Amazone, par le Rio Negro. C'est à tort, cependant, que l'on a supposé le même genre de communication du Paraguay avec le Guaporé.

L'Amérique septentrionale a des lacs nombreux, comme ceux de l'Esclave, d'Assiniboine, etc., entourés de milliers d'autres plus petits. Ceux de Michigan, Huron, Ontario, etc., forment des mers d'eau douce et limpide. L'Amérique méridionale ne voit pas ses lacs paraître et disparaître, comme on l'a dit de ceux d'Ibera et de Xarayes; mais ils sont formés d'immenses marais bourbeux qui augmentent considérablement aux temps des pluies et diminuent beaucoup pendant les sécheresses. Cependant l'Amérique du Sud a peut-être le lac le plus important pour son étendue et son élévation au-dessus du niveau de la mer; celui de Titicaca, en Bolivia, situé sur un plateau élevé de 4,000 mètres et dont la longueur n'est rien moins que de vingt-cinq lieues.

On doit concevoir combien un pays qui offre successivement les contrées les plus froides et les plus chaudes, les plus élevées et les plus basses, des plaines et des montagnes, des terrains humides, d'autres secs, des lieux entièrement découverts et d'immenses et impénétrables forêts; on conçoit, dis-je, combien un pays ainsi constitué doit être fécond en animaux de toute classe; aussi l'Amérique est-elle une contrée des plus variées en espèces purement américaines. Si on les compare à celles des mêmes latitudes en Afrique et en Asie, on verra que les mêmes conditions d'existence amènent, quelquefois, des êtres voisins pour la forme et appartenant aux mêmes genres; mais comme l'Amérique a ses habitans autocthones, elle a aussi ses animaux particuliers et qui ne se trouvent que sur son continent. La zône chaude et boisée est couverte de singes nombreux, de genres différens de ceux d'Afrique, plus petits et moins industrieux. Une espèce d'ours vit sur les versans des Andes et une autre espèce aux Etats-Unis. Le rusé raton, le gai coati, le kinkajou dormeur, ainsi que le glouton, dont le nom seul désigne les habitudes, remplacent, en Amérique, nos blaireaux et autres genres voisins de l'Inde. Les perfides mouffettes sont aussi propres au nouveau continent qui a, de même que les autres parties du monde, sa loutre ichthyophage, son chien fidèle, partout compagnon de l'homme; son astucieux renard et son loup alerte, mais tous d'espèces différentes. Les bords de ses rivières retentissent souvent des rugissemens du jaguar sanguinaire, représentant américain du tigre de notre hémisphère dont, pourtant, il n'a pas toute la férocité. Le couguar, de taille à se faire craindre, n'attaque néanmoins jamais l'homme. Les côtes méridionales du Nouveau-Monde fourmillent de milliers d'amphibies du genre phoque,

tandis que ses forêts et ses plaines nourrissent ces singulières sarigues, qui, tant que leurs petits sont jeunes, les portent dans une large poche contenant aussi les mamelles. Si, parmi les animaux féroces, le jaguar est beaucoup plus petit que le tigre d'Afrique, il n'en est pas de même des rongeurs dont l'Amérique possède les plus grandes espèces connues. Le cabiai est le géant de cette classe d'animaux; au reste, elle a aussi ses pétulans écureils, ses rats dévastateurs, ses porcs-épics, la biscacha, voisine de notre marmote; les paresseux, à la démarche lente; les tatous cuirassés et les bizarres fourmiliers purement américains, tandis que des espèces de pécaris et de tapirs représentent seuls les énormes pachydermes, les hippopotames, les éléphans et les rhinocéros de l'ancien monde. Les paisibles llamas des Andes, la seule bête de somme des Américains, reproduisent, en petit, les chameaux asiatiques. De nombreuses espèces de cerfs parcourent incessamment les plaines chaudes tempérées et même jusqu'aux sommets des Andes; mais les bœufs de l'Amérique, le bison et le bœuf musqué, sont relégués seulement dans les parties septentrionales du continent du Nord. Notre bœuf domestique et nos utiles chevaux ont si bien peuplé les plaines américaines, depuis la conquête, qu'aujourd'hui, s'il ne nous restait pas, dans l'histoire, des preuves de leur exportation, nous pourrions les en croire indigènes.

L'Amérique est surtout riche en oiseaux aux vives couleurs. En effet, si les contrées froides et les montagnes élevées sont couvertes d'espèces voisines des nôtres, il n'en est pas de même des parties chaudes, où tout le luxe des êtres aériens se déploie de la manière la plus brillante. Les oiseaux-mouches scintillent comme des pierres précieuses aux rayons du soleil, tandis que les tangaras éblouissent l'œil de leurs teintes éclatantes et que les perroquets se confondent avec le joli vert des forêts, après avoir inspiré des craintes au cultivateur, dont ils compromettent la récolte. Le condor, à la collerette argentée, plane majestueusement au niveau des plus hautes montagnes, paraissant le chef de cette gent ailée, de ces oiseaux de proie si nombreux qu'on retrouve par tout, de ces babillardes bécardes, de ces gobe-mouches si communs, de ces cotingas pourprés qui, au milieu des bois dans les régions chaudes, disputent le prix de la beauté aux brillans coqs de roches et aux manakins; des légères hirondelles, des cassiques, des carouges aux nids suspendus, et des troupiales qui couvrent la plaine de leurs nuées épaisses; des brillans todiers, des pics ingénieux, des coucous, et des toucans au bec monstrueux. Les bois et les plaines chaudes et tempérées ont leurs pigeons, leurs timides tourterelles, leurs hoccos criards, leurs dindons sauvages et leurs perdrix. Les plaines du Sud nourrissent leurs autruches ou ñandus, leurs pluviers, leurs vanneaux. Les marais retentissent du cri rauque des hérons et de la blanche aigrette. La cicogne, la spatule rose, les ibis, les bécassines sont les représentans des espèces analogues de l'ancien monde, tandis que les jacanas et les kamichis n'appartiennent qu'au nouveau. L'Amérique a aussi ses cygnes, ses canards, ses pélicans, etc. Enfin, à l'exception de quelques genres qui lui sont particuliers, on peut reconnaître facilement que les oiseaux ont été répartis également sur les deux continens. Les plaines chaudes et les montagnes ont leurs lézards, ainsi que de nombreux serpens; les marais et les rivages des fleuves, leurs caïmans féroces et leurs lentes tortues. Ces fleuves mêmes et les rivages de la mer sont riches en poissons de couleurs brillantes et variées à l'infini. Des coquillages terrestres et fluviatiles habitent d'une extrémité à l'autre de l'Amérique, de même que les espèces marines parent les côtes. Les forêts, les plaines voient, dans la saison d'été, des myriades d'insectes, les uns brillans et recherchés par le naturaliste, les autres malfaisans ou incommodes au voyageur et tous trop communs, couvrir la végétation de toutes les contrées, et souvent disputer au papillon aux ailes diaprées l'honneur de briller au milieu des plus belles fleurs de ces régions chaudes. Quant aux contrées froides ou élevées, elles présentent un contraste étonnant avec ces dernières.

Cette belle végétation dont on gratifie toute l'Amérique, cette verdure perpétuelle et si fraîche, cette variété si pittoresque de formes des diverses plantes, ces roseaux géans, ces palmiers élancés et élégans, ces lianes entrelaçantes, ce pêle-mêle qui plaît tant au voyageur, tout est réservé pour les zônes équatoriales; car la nature des parties septentrionales est plus grave; les arbres sont majestueux, sans pourtant avoir cette grâce facile...... Ce sont de superbes sapins de trois cents pieds de hauteur, des platanes, des tulipiers d'une grosseur immense. Passe-t-on aux plaines du Sud, aux Pampas? L'horizon le plus complet se présente; pas une plante élevée ne borne la vue; des graminées verdoyantes dans la saison des pluies; des déserts arides dans les sécheresses..... Veut-on gravir les plateaux élevés? On n'y trouvera plus la pittoresque végétation des régions équatoriales, ni la majesté de celles du Nord, ni même l'uniformité des Pampas. Ce sera une nature mixte; plus d'arbres, quelques buissons, des plantes rabougries, un sol rocailleux, couvert d'efflorescences salines, ou fortement accidenté; mais plus de glaciers, plus cet aspect de notre Suisse, couverte de magnifiques sapins. Les hautes montagnes des Andes offrent bien ces monts neigeux qui s'élancent vers les cieux; la nature y est bien grandiose, mais non séduisante. Le voyageur se reporte, même au sein de ces colosses américains, aux jolis et pittoresques sites de nos montagnes, et se sent, malgré lui, ramené vers l'Europe.

Il ne me reste plus qu'à donner une idée des grandes divisions politiques actuelles. Je commencerai par l'Amérique du Nord. Le Groënland appartient au Danemark; les Russes ont aussi les îles Aléoutiennes et l'extrémité N. O. du continent américain. L'Angleterre possède encore toute la Nouvelle-Bretagne, depuis le Nouveau-Cornouailles jusqu'à Terre-Neuve, et le Canada; puis, en marchant vers le sud, commence la république des Etats-Unis, qui occupe toute la largeur de l'Amérique et comprend la Floride et la Louisiane. La république du Mexique est formée de toute la Nouvelle-Espagne et la Californie, jusqu'au Yucatan. Il ne reste plus que la petite république de Guatemala ou Provinces-Unies de l'Amérique centrale, qui ne comprend que le golfe d'Honduras jusqu'au golfe Dulce. Quant à l'Amérique de l'Ouest (les Antilles), elle appartient à plusieurs nations; ainsi, la France possède encore la Guadeloupe, la Martinique et Marie-Galante. L'Espagne a conservé la plus grande de toutes ces îles, celle de Cuba avec Porto-Rico et l'île Pinos. L'Angleterre a la Jamaïque, la Trinité, toutes les Lucayes, Tabago, Sainte-Lucie et Saint-Vincent; le Danemark, les petites îles de la Tortola, les Vierges et Sainte-Croix. Enfin, la Hollande est maîtresse de Curaçao, d'Urula et de Buen-Ayre. Pour Saint-Domingue, en devenant une république de nègres, elle a repris son ancien nom d'Haïti.

L'Amérique méridionale est moins morcelée; cependant, elle paraît tendre à se fractionner de plus en plus. La république de Colombie, formée par Bolivar, est maintenant divisée en trois républiques : celle de Venezuela, dont la capitale est Caracas ; celle de la Nouvelle-Grenade, dont Santa Fe de Bogota est le chef-lieu; et enfin celle de l'Ecuador, dont Quito est le centre. Les Anglais ont leur Guyane sur les confins de la Colombie; les Hollandais ont la leur ou Surinam, et la France possède aussi la sienne qui porte le nom le Cayenne. Mais ce sont trois petits États restreints, à côté surtout de l'immense empire du Brésil, dont les possessions s'étendent sur tout le cours de l'Amazone ; et, de là, jusqu'au 32° de lat. S. depuis le Pérou jusqu'à la mer, enveloppant à lui seul la moitié de la superficie de l'Amérique méridionale. La république du Pérou occupe la côte O., depuis la Colombie. Elle est limitrophe de celle de la Bolivia, formée aux dépens de l'ancien Haut-Pérou. Au S. E. commence la république des provinces unies du Rio de la Plata, dont la province du Paraguay est aujourd'hui entièrement séparée, ainsi que celle de la *Banda oriental*, qui constitue la *Republica oriental* de l'Uruguay. Au S. O. s'étend le gouvernement du Chili, qui occupe la lisière du versant O. des Andes. Quant à tous les terrains du S., qui forment, sur les cartes, la Patagonie, division imaginaire, ils appartiennent, pour le versant E., à la république de la Plata, qui y possède même des établissemens sur la côte. Le reste est habité par des nations indépendantes et nomades. Après, il n'y a plus que la Terre-de-Feu et des terrains encore non occupés par aucune puissance. Pour les îles Malouines, aujourd'hui elles sont aux Anglais qui les ont récemment enlevées à la république de la Plata.

Il n'existe aucun recensement qui puisse donner une idée exacte de la population américaine. M. de Humboldt l'évalue à 28 ou 29 millions. Il est positif, d'après ce que nous en connaissons, que ce chiffre est un peu élevé, et il est assez singulier de voir que l'immense territoire de l'Amérique est moins peuplé que notre France, quoique la superficie en soit près de quarante fois plus étendue.

J'ai fait successivement connaître l'Amérique sous les rapports de ses habitans primitifs et de leur histoire et sous le point de vue des conquêtes des diverses nations; j'ai rappelé les principaux voyages scientifiques qui nous l'ont décrite; j'ai parlé de ses grandes divisions naturelles et de ses principales productions, et j'ai terminé par l'indication de ses divisions politiques. C'en est assez, je crois, pour préparer le lecteur à l'intelligence des courses qu'entreprend notre voyageur fictif dans les diverses parties de ce continent, qu'il va examiner dans tous ses détails.

Paris, le 20 avril 1836.

ALCIDE D'ORBIGNY.

VOYAGE PITTORESQUE

DANS LES DEUX

AMÉRIQUES.

CHAPITRE I.

DÉPART DE BORDEAUX. — SÉJOUR A LA HAVANE.

On naît avec le goût des voyages, on ne l'acquiert pas. Exalté par le temps, mûri par les obstacles, ce goût devient une passion. Alors on peut lui reprocher sans doute quelques mauvais côtés, des tendances exclusives, un cosmopolitisme mobile, un faible pour le merveilleux ; mais ces travers même lui profitent ; ils servent à en faire l'une des plus grandes et des plus utiles passions que l'on connaisse. Otez à l'homme cet instinct explorateur, ce besoin de mouvement, qui le poussent vers l'inconnu, tantôt par un simple élan de curiosité, tantôt dans un but commercial, et vous rayez d'un seul trait de l'histoire du monde les voyages gigantesques qui ont lié entre eux les peuples et les continens. Le nomade Marco-Polo n'est plus compris ; Colomb lui-même reste inexplicable. Chacun pour soi, chacun chez soi ; telle est la devise étroite qui domine alors. Il faut que chaque État se bastionne comme la Chine, se défende par sa grande muraille. Rien ne se mêle, rien ne s'enchaîne plus, ni les races, ni les idées, ni les mœurs, ni les cultes, ni les civilisations. Oui, ôtez à l'homme la passion de voir et de savoir, et le globe se fractionne pour dépérir dans l'isolement. La passion des voyages est un instrument providentiel, le plus actif, le plus puissant de tous. Dans l'ordre physique, ne voit-on pas la brise s'emparer de la graine qui a mûri dans le vallon, et la jeter sur la lande nue pour qu'à son tour cette lande verdisse et soit féconde? Il en est de même dans l'ordre moral. La semence du progrès doit voyager sur toute la surface du globe. Il faut que l'homme la propage ; c'est sa mission ; car à lui aussi une voix d'en haut semble crier à toute heure : Marche ! marche !

Dis-je cela pour me justifier? pour expliquer ce long pélerinage qui commence ? Est-ce une thèse générale que je soutiens, ou une précaution oratoire que je prends? Ni l'un ni l'autre ; car la thèse nous mènerait trop loin, et nulle précaution ne vaut celle d'aller droit au but. J'entendais établir un seul fait : c'est que, dominé dès l'adolescence par le goût des voyages, il avait fallu, pour me distraire de cette pensée tyrannique, tout l'amour d'une famille aux habitudes sédentaires, tout le désir d'achever quelques études sérieuses ; enfin une foule d'impossibilités moins avouables, mais aussi réelles, comme le manque d'occasion et d'argent. Je dévorais mon frein ; je maîtrisais mes velléités nomades. Paris n'était plus assez grand pour moi ; il avait à mes yeux un aspect d'uniformité et de monotonie qui gâtait jusqu'à ses beautés : pour jouir de ses magnificences, il me fallait sans doute des points de comparaison. Jusqu'à trente ans je vécus ainsi, malheureux de mes désirs combattus, de ma vocation manquée. A cet âge, resté seul des miens, avec un patrimoine modique, je ne songeai qu'à rassembler quelques épargnes pour acquérir le droit de locomotion. D'abord, je n'entrevis pas mieux que la Suisse ; la Suisse, et l'Italie son corollaire ; puis du littoral sicilien j'osai pourtant regarder l'Afrique ; la vieille Numidie, la Cyrénaïque et l'Egypte ! Une tournée dans l'Orient, si vieux et si battu, eût réalisé alors la somme la plus forte de mes désirs !

Voilà ce qu'étaient mes rêves, quand la petite poste m'apporta une lettre d'un banquier de Paris, lettre poétique dans son prosaïsme, lettre de vingt lignes, dont chacune valait mille écus. Les comédies, les vaudevilles n'avaient pu accaparer tous les oncles d'Amérique. Moi aussi j'en avais un, un oncle germain, véritable providence pour ma passion voyageuse. Jeune, le frère de ma mère s'était établi à Cuba ; marié à une mulâtresse, et père

de plusieurs enfans, il avait vécu heureux et oublié au milieu de sa nouvelle famille. Il n'écrivait jamais ; on eût dit qu'il rougissait de sa mésalliance. Une caisse de sucre, quelques futailles de café nous disaient seules, de temps à autre, que ce parent vivait toujours. La lettre du banquier m'apprit qu'il était mort, mort millionnaire, et qu'un legs de douze mille piastres en ma faveur était consigné dans son testament comme un souvenir européen. C'était le seul.

Digne oncle! il me devinait. Je ne voulus pas être en reste avec lui. « Ce qui vient de l'Amérique retournera en Amérique, » me dis-je. Mon oncle habitait l'Amérique; je visiterai l'Amérique, je la parcourrai du nord au sud. L'Amérique fera les premiers frais de ma fureur de voyages. Son continent, ses archipels m'appartiennent. L'Amérique ne peut pas m'échapper; je la tiens; elle est à moi. »

Voilà sous quelle impression je partis.

Nous étions au 15 avril 1826, quand je quittai Bordeaux sur le brick *le Jefferson*, capitaine Shaftsbury. Par le jusant du soir, le navire s'était laissé dériver, et je rejoignis le bord, dans la nuit, au mouillage des Purgues. Glissant sur cette belle Gironde qui roule ses eaux jaunes et vaseuses entre deux rives vertes et fleuries, je vis tour à tour Blaye et sa forteresse, Pauillac et ses gabarres, Royan et ses bateaux lamaneurs. Deux jours après le départ, *le Jefferson* était sous le phare de Cordouan. Cordouan! Phare hardi dont la tête touche au ciel, et dont le pied baigne dans l'écume! Tour isolée et mélancolique qui se mire dans les flots de la base au sommet, tant que le jour dure, et qui, la nuit venue, s'efface et devient une étoile mobile, reflétée et balancée sur la vague!

Quand nous passâmes sous ce phare, mes idées, il m'en souvient, étaient moins poétiques et moins riantes. La mer, dure et creuse, me secouait et me troublait. Déconcerté par le jeu vacillant des agrès et des mâts, par ce frémissement indéfinissable d'un navire que tourmentent les eaux et la brise, ma tête s'en allait déjà, mes oreilles sifflaient, mes yeux se voilaient. L'épreuve était commencée; j'avais le *mal de mer*, triste mal auquel peu échappent; agonie sans danger, mais cruelle, qu'escortent des spasmes, des hoquets et d'angoissantes nausées; mal d'autant plus affreux qu'il n'est jamais plaint, et qu'au lieu de secours, il ne rencontre guère que la moquerie et le sarcasme. Le sarcasme que j'eus à subir pour ma part, ce fut le spectacle d'un déjeuner sur le pont. Dix convives attablés autour d'un jambon de Bayonne et d'un pâté de Périgueux, dix convives mangeant, et sablant une caisse de vin de Grave, quelle ironie pour un pauvre diable tourmenté de haut-le-corps, et dont l'ame était sur les lèvres! J'aurais voulu voir couler le navire.

Peu à peu pourtant le mal cessa, les vertiges se calmèrent : la tête retrouva son aplomb, l'estomac son appétit. Je pris ma revanche. Une fois qu'elle connaît les gens et qu'elle leur a fait payer une sorte de bienvenue, la mer est bonne princesse. Elle tient en joie et en santé. Moins ennuyeuse, elle vaudrait autant que la terre, mieux peut-être. Mais on est vite las de cet uniforme horizon dont la tempête accidente à peine les lignes monotones, on sait vite par cœur les petites scènes de manœuvre, de pêche au croc, au harpon ou à la traîne; on a vite épuisé les émotions de la vie maritime; surtout on est promptement au bout des ressources qu'offre la société du bord: créoles sortis des colléges parisiens, subrécargues ne voyant rien au-dessus du compte simulé et de la facture, pacotilleurs racontant leurs prouesses mercantiles, aventuriers, industriels des deux sexes, qui rêvent un nouveau monde beaucoup plus crédule que l'ancien. Deux semaines de traversée suffisent pour épuiser ces distractions et user ces physionomies; on se prend alors à désirer de nouveau la terre. J'en étais à ce souhait, non que je regrettasse la France, mais j'appelais l'Amérique. L'odeur du goudron et le bœuf salé de la table du bord m'avaient fait revenir à l'espoir de la viande fraîche et de la brise embaumée des mornes.

Que dire d'une navigation jusqu'aux Antilles? Tout en est dit. Les poissons volans qui bruissent sur l'eau comme les demoiselles sur les fleurs de nos prés, le jeu des marsouins dans le sillon phosphorescent, la rencontre de deux navires, le baptême du tropique, l'apparition du requin dans le calme et des pétrels dans la tempête, qui ne sait toutes ces choses aujourd'hui? Qui ne les a lues, sinon vues? *Le Jefferson* ne fit pas autrement que le commun des bâtimens de commerce. Il reconnut Madère, trouva dans ses parages les vents alisés, ouvrit ses voiles et les laissa comme endormies sous la brise, jusqu'à l'arrivée dans le golfe du Mexique. Vingt-sept jours après le départ, on signala devant ses bossoirs l'une des Lucayes, la *Guanahani* de Colomb, sa première découverte, et le 16 mai, à l'aube faite, nous étions à six lieues du port de la Havane, en face du *Pan de Matanzas*, grande

montagne qui sert de reconnaissance aux vaisseaux européens.

Dans la matinée, *le Jefferson* longea la côte dont l'aspect variait à chaque minute. Tantôt de gros mornes projetaient leurs rameaux jusqu'à la mer, ou s'arrêtaient en brusques falaises; tantôt s'ouvraient de jolies et profondes vallées avec leurs diverses nuances de verdure, depuis le vert tendre de la canne à sucre, jusqu'au vert plus prononcé du caféier. A côté de nous, bercés sur une mer calme, glissaient des felouques, des goëlettes aux voiles triangulaires. C'était un tableau ravissant, tout rempli de teintes suaves et harmonieuses.

Vers deux heures, nous passions sous les forts *el Morro* et *la Cabaña*, dont le canon commande toute l'étendue des passes; puis, au-delà d'un petit chenal, se développa le port de la Havane, ovale immense dans lequel se pressaient douze cents navires de tous les ports et de toutes les formes, anglais, américains, danois, français, hollandais, russes, autrichiens, portugais, espagnols, sardes, suédois (Pl. I—1). Saisi par ce coup-d'œil, je ne songeais pas à la ville, d'ailleurs invisible. On eût dit que toute la Havane était concentrée dans cette cité flottante. Vers le rivage paraissaient seulement un vaste quai et un rempart dont le blanc monotone chatoyait sous un soleil vertical. Quelques arbres se montraient à la gauche du bassin, devant les maisons du petit village de *la Regla*.

Le Jefferson était à peine amarré le long du quai, que son canot nous porta à terre avec nos malles. Le môle, couvert de têtes noires, offrait alors un mouvement et une confusion étranges. Vingt nègres sautèrent dans le canot dès qu'il toucha au débarcadère. On nous enlevait d'assaut; on se disputait l'honneur de nous servir. Sans un soldat qui fit jouer sa canne sur cette foule officieuse, nous n'aurions jamais pu défendre nos bagages. On parvint pourtant à les charger sur une charrette qui se dirigea vers la ville.

Vingt pas plus loin, autre ennui, autre retard. C'était un douanier qui voulait savoir, au nom du roi de toutes les Espagnes, combien nous avions de chemises et d'habits à notre usage. Il les compta gravement et nous laissa passer. Sortis de la douane, nous traversâmes la *Plaza de armas* pour arriver, à travers des rues boueuses, jusqu'à la *Fonda de Madrid*, l'une des plus belles hôtelleries de la Havane, mesquine auberge qui donnait une bien pauvre idée des autres. J'y pris une chambre, ou, pour mieux dire, un petit cabinet nu, triste, dégarni, avec un lit de sangle pour tout meuble, un lit sans matelas: le matelas est de luxe à la Havane.

L'aspect de cette hôtellerie, la morgue du maître, la perspective d'un mauvais gîte et d'une mauvaise chère, me firent songer à quitter la *Fonda de Madrid;* mais où aller? Presque tous les Européens ont leurs amis, leurs correspondans à la Havane. C'est là qu'ils descendent. Les auberges ne logent que les aventuriers. Trois chevaliers d'industrie et deux actrices émérites faisaient alors les délices de la *Fonda de Madrid*. La place n'était plus tenable. Je me décidai à solliciter à mon tour l'hospitalité créole. Je nommai à mon hôtellier la veuve de mon oncle, ma tante la mulâtresse. Cet homme la connaissait; il m'apprit qu'elle était en ville, et me donna un nègre pour me conduire vers sa maison, j'allais dire son palais; c'était un vrai palais auprès de la triste auberge. Introduit, je me nommai, et l'on m'accueillit avec des larmes de joie. Ma tante était une femme de quarante ans, belle encore, quoiqu'un peu replète, douce, instruite et spirituelle. Trois grandes filles se tenaient à ses côtés, sveltes et gracieuses cousines, dont l'âge roulait entre quinze et vingt ans, charmantes créatures, bonnes autant que jolies. L'accueil que je trouvai au milieu de cette famille tiendra toujours une place dans mes souvenirs. Je n'étais pas un hôte pour ces femmes, mais un chef; pas seulement un parent, mais presque un maître. Dans leurs affectueuses prévenances, dans leurs soins minutieux, dans leurs attentions raffinées, perçait toujours quelque peu de ce respect que la population de couleur porte à la population blanche. On eût dit qu'en me logeant, qu'en me défrayant, elles étaient mes obligées. On m'avait arrangé dans cet intérieur une sorte de vie orientale qui ne me laissait pas un souhait à faire, pas un service à réclamer. J'étais devancé en tout. Au lieu du cabinet sombre et nauséabond de la *Fonda de Madrid*, j'avais une vaste chambre de trente pieds de haut, aérée, commode, garnie de meubles, somptuosité assez rare à la Havane; j'avais un lit surmonté d'un dais d'où pendait une longue cousinière; j'avais des domestiques, des esclaves, des chevaux, des *volantes* à mes ordres. C'était un faste de prince.

Belle, vaste et carrée, la maison de ma tante avait une cour intérieure entourée d'arcades, et au premier étage des galeries fermées de persiennes. Cette ordonnance constituait toutefois une exception. Les maisons ordinaires n'ont qu'un étage, et leurs toits sont aplanis en terrasses. Les fenêtres, qui commencent à

un pied du niveau de la rue, montent souvent jusqu'à une hauteur de trente pieds, et sont fermées de haut en bas par des grilles de fer ou de bois. Cette clôture est assez transparente, pour que de la rue on puisse apercevoir les Espagnoles assises sur leur sofa, l'éventail à la main, des fleurs dans les cheveux, les bras et le sein nus, toilette d'intérieur, simple et diaphane, accusant les formes avec une coquetterie trop peu gazée.

Mon grand plaisir des premiers jours fut de courir le pays en *volante*. La volante a l'aspect d'une chaise de poste, montée sur des ressorts, et flanquée de roues très-hautes : un rideau de drap, préservatif contre le soleil et la poussière, s'abaisse à volonté et ferme ce char comme une boîte. Au brancard est attelé un mulet ou un cheval que monte le *calesero*, nègre habillé comme le *groom* anglais, avec le chapeau à galon d'or, la veste rouge, le pantalon blanc, les bottes à l'écuyère, et le *machete* ou sabre droit. La volante et le calesero sont deux choses inséparables, deux meubles essentiels d'une bonne maison havanaise. On donne à la volante un logement d'honneur; elle orne et garnit l'antichambre, quelquefois le salon. Il n'est pas rare de voir le cheval traverser la salle à manger, guidé par le calesero qui doit l'atteler dans la pièce voisine.

Ce fut dans une magnifique volante que je me rendis au *Paseo*, sorte de promenade publique située à la porte de la ville. Ce *Corso* de la Havane consiste en une large allée de 1,500 mètres de longueur, avec deux allées latérales pour les piétons; de beaux arbres jalonnent toute cette étendue. Au milieu du Paseo est une fontaine, et à l'une de ses extrémités une statue de Charles III. Là se rangent à la file quatre à cinq cents volantes, chargées de femmes parées comme pour le bal. Les volantes de louage n'y sont point admises. La promenade même a ses catégories et ses priviléges. Le Paseo n'est pas du reste le seul rendez-vous de la société élégante. L'*Alameda* qui longe la baie réunit aussi chaque soir une foule choisie et nombreuse.

La promenade ne fut pas ma seule distraction. La Havane en a d'autres: raffinée comme Paris et Londres, elle connaît le spectacle, le bal et le concert; elle en use pour les siens, elle en fait les honneurs à l'étranger qui la visite. J'allai d'abord au théâtre, salle assez grande, pouvant contenir dix-huit cents spectateurs, garnie ce jour-là de femmes dont les lumières relevaient le teint un peu jaune, et animaient les yeux toujours vifs. Les toilettes et les figures étaient ravissantes. Assis dans une *luneta*, espèce de stalle, je parcourais, je détaillais les cinq rangées de loges où se groupaient les beautés de la ville, et cette revue m'absorba au point de me faire oublier le mauvais opéra italien qui se chantait sur la scène. L'introduction de l'opéra italien dans cette colonie espagnole est du reste un progrès et une conquête. Il y a dix années à peine, on y jouait encore des mystères. En 1818, un succès de vogue était acquis au *Triomphe de l'Ave-Maria*, pièce édifiante où l'on voyait accourir au dénouement un vaillant Croisé qui galopait sur la scène et portait fichée au bout de sa pique la tête saignante d'un Sarrasin. Les dames trouvaient cela fort beau; elles ne grimaçaient pas, ne respiraient pas des sels, ne tombaient pas en syncope. La fiction du Sarrasin décollé n'était rien auprès des réalités meurtrières du combat de taureaux.

Après les plaisirs du spectacle, vinrent ceux du bal. Comme il existe encore à la Havane une ligne de démarcation bien tranchée entre la population blanche et la population de couleur, il me fallut, pour pénétrer dans la haute société espagnole, un patronage plus relevé que celui de ma nouvelle famille. Ce fut le consul de France, M. Angelucci, qui, avec une grâce et une bonté parfaites, se chargea de me présenter. Sans lui peut-être m'eût-on repoussé comme un paria, tant les préjugés de la peau ont encore d'empire et de force dans la plupart des colonies ; mais, sous son aile, on avait droit à l'accueil le plus bienveillant. Les salles de bal et de jeu se trouvant à un quart de lieue de la ville, il fallut s'y rendre en volante. Quand j'y arrivai, une société nombreuse et variée encombrait toutes les pièces. Le bal était le prétexte, le jeu le vrai motif de ces fêtes. Là se coudoyaient et circulaient le moine espagnol et le capitaine hollandais, l'un avec son rosaire dans les mains, l'autre avec son cigarre à la bouche. Le magistrat, l'hidalgo, le négociant, le militaire, le subrécargue, toutes les notabilités de la ville, et tous les étrangers qu'elle renferme, accouraient à ces réunions les poches pleines d'or. Ce soir-là, chaque table de jeu était couverte de sommes énormes; ici, un colonel enlevait d'assaut le portefeuille d'un riche banquier; là, une marquise s'essayait contre un pacotilleur, adversaires acharnés dont l'un risquait, dans une seule soirée, le revenu de sa sucrerie, l'autre les bénéfices de son voyage. C'était une rage, une exaltation fébrile dont les plus sages se défendaient à peine.

Quant au bal, il était triste et froid. Les

créoles, parées comme des madones, mal à l'aise dans des souliers étroits, marchaient et ne dansaient pas. Il y a quelques années, elles en étaient encore au menuet. La contredanse française s'y est à peine naturalisée. Le galop et la valse y feraient révolution. Sous ces climats chauds, les plus grandes jouissances sont dans l'état d'immobilité : tout mouvement, tout exercice est une fatigue. A une heure du matin, la danse était finie; des joueurs seuls restaient dans les salles. Ils vidèrent la place fort tard et chassés par le jour.

Cependant je parcourais, je visitais la ville, pauvre en monumens, mal tenue, bourbeuse, encombrée par sa population de 112,000 ames. A chaque instant ma volante était arrêtée par des chariots de transport, par des files immenses de mules et de nègres, d'enterremens et de processions. Encore novice dans l'étude des mœurs locales, je faillis plus d'une fois me compromettre avec les autorités du pays. L'usage veut, par exemple, que toutes les volantes rencontrées par le Saint-Sacrement soient mises à la disposition des officians qui le portent. Ne connaissant pas cette coutume, croyant d'ailleurs qu'on voulait me faire une injustice et me violenter, je résistai jusqu'à ce qu'on m'eût appris que je subissais la loi commune.

La ville, du reste, est presque impraticable dans l'été à la suite des longues pluies. Le milieu de la rue devient une sorte de marais dont il est fort difficile de deviner les accidens et de sonder les profondeurs. On ne sait plus ce qui est guéable et ce qui ne l'est pas. Si peu favorisée sous ce rapport, la Havane ne l'est pas davantage sous d'autres. Insalubre et mal tenue, elle n'est pas sûre non plus. A dix heures du soir les voleurs et les assassins s'en rendent maîtres; la ville leur appartient; ils y règnent par le droit des ténèbres. A Cuba, comme trop souvent encore en Italie, la vie d'un homme peut être mise à prix. Les nègres assassinent à raison d'une once par tête, 84 francs environ. En vain appelleriez-vous à l'aide quand on vous attaque; au lieu d'ouvrir les portes, on les fermerait devant vous. Quand le soleil se couche, la terreur et l'égoïsme s'emparent de la Havane. Elle a pourtant une garnison et un gouverneur.

Ce gouverneur est logé sur la *Plaza de armas*, dans un fort beau palais qui fait face à celui de l'intendant. L'architecture de ces deux édifices a quelque chose d'indécis et de bâtard, quoique son aspect général ne manque ni de grandeur ni de noblesse. Des arcades, des fenêtres, des soldats aux portes, tout cela n'offre pas un mauvais coup-d'œil; c'est digne et convenable. Vis-à-vis du palais du gouverneur est une chapelle bâtie, dit-on, sur le lieu même où se célébra la première messe à l'époque de la découverte par Colomb. On y montrait encore, il y a peu d'années, l'immense *ceiba* dont l'ombre protégea l'officiant et les fidèles.

Les seuls monumens de la Havane consistent en quelques vieilles églises d'architecture mauresque. Dans la cathédrale, se voit, sur le mur, à côté du maître-autel, un bas-relief figurant la tête de Christophe Colomb entourée d'une couronne. On prétend que ses os sont sous la paroi, fait au moins douteux, prétention qu'affichent plusieurs des Antilles, et qui n'est probablement fondée pour aucune. On sait que Colomb mourut à Valladolid en Espagne. Quoi qu'il en soit, cette cathédrale, comme toutes les églises de la colonie espagnole, est un asile privilégié pour les malfaiteurs; ils y jouissent tous du droit de refuge. Un voleur, un assassin est sauvé, s'il touche la muraille du lieu saint.

Depuis une semaine je vivais ainsi à la Havane, presque fait au pays, devenu moi-même demi-créole, demi-espagnol. La semaine qui suivit fut employée à des courses dans l'intérieur de l'île. Je vis d'abord la Regla, petit bourg situé à un quart de lieue de la ville, repaire des forbans qui croisent dans le golfe du Mexique. Les autorités espagnoles supportent ce voisinage. Insouciance ou crainte, elles ferment les yeux. La Regla est peuplée d'une race amphibie qui a deux élémens et deux existences. A terre, elle vit suivant les lois, se montre obéissante, jalouse de ses devoirs religieux, hantant les églises, loyale et coulante en affaires; à bord, elle oublie son pacte avec la société, attaque, égorge, pille, incendie, extermine, défie la justice humaine, assise sur l'or de son butin. Ce commerce de boucaniers enrichit la Regla. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir vingt, trente, quarante tables de jeu en permanence sur la place du bourg. Ces tables sont entourées de *monteros* (paysans) qui risquent jusqu'à deux ou trois onces d'or à la fois (168 à 242 francs). Maigres, élancés, avec des physionomies expressives et régulières, ces monteros portent un chapeau de paille, une chemise et un pantalon de toile rayée; ils ont au côté le machete, et le cigarre à la bouche.

Je vis à la Regla un combat de coqs, spectacle si commun dans les colonies espagnoles.

Il se passait dans une enceinte circulaire qui regorgeait de curieux. A mon arrivée, le jeu commençait. Les champions, lancés deux à deux dans la lice, se jetèrent les uns sur les autres avec une sorte de rage; mais peu à peu cet élan se calma, et bientôt le sol fut couvert de blessés et de vaincus. Les propriétaires, tremblant pour leurs enjeux, cherchaient en vain à ranimer les forces de leurs athlètes; en vain leur soufflaient-ils dans le bec, et y pressaient-ils un peu de canne à sucre : rien n'y faisait; on avait beau les chatouiller sous la queue, leur gratter le bec, leur tirer les pattes : toute velléité guerrière était morte. Quand il fut bien prouvé que les vaincus renonçaient, on régla les bénéfices et les pertes.

Cette manie de combats de coqs n'est pas limitée aux classes populaires; les hidalgos, les grands et les gouverneurs eux-mêmes en font parfois une affaire fort sérieuse. Parmi ces derniers, on pourrait citer le général Vivès, qui a toujours été plus occupé de la santé et de l'éducation de ses coqs, que du bonheur de la colonie. Une magnifique basse-cour attenait à son palais; là, chacun de ses élèves, animaux superbes et choisis avec soin, avait un logement distinct, sur lequel figuraient écrits son nom, sa généalogie et ses exploits les plus éclatans. Le général Vivès avait fait plus encore; il avait écrit sur les coqs un livre classique intitulé : *Gallomachia*. Nobles et graves études d'un gouverneur colonial!

Après la Regla, je vis le village de Guanajay, le petit bourg de Hoyo-Colorado, le district de San-Marco et la ville de Matanzas. Cette campagne de Cuba, sèche et triste dans quelques localités, a des parties, des districts entiers fertiles et pittoresques. Des montagnes boisées jusqu'au sommet, des collines, des vallées, des allées de palmiers, des bosquets de citronniers, des arcs de bambous, voilà quelle est la physionomie générale des territoires favorisés. Le district de San-Marco surtout est un jardin. Ses plaines unies sont couvertes d'une terre rougeâtre sur laquelle tout vient à souhait. Les plus beaux caféiers de l'île sont dans cet Éden aux sites délicieux. De longs portiques de cocotiers, des massifs d'orangers qui jonchent le sol de leurs pommes d'or, des allées d'ananas avec leurs fruits à forme pyramidale, des buissons de rosiers odorans, et une foule d'arbres fruitiers, comme le mango, la caïmite, la sapotille, le corossole, le bananier, l'avocat, enfin toutes les espèces intertropicales abondent dans cette zône privilégiée. Il n'y a point d'hiver pour elle : en toute saison, elle a des feuilles, des fleurs et des fruits.

Là je vis des *cafesales* (caféieries) et des *ingenios* (sucreries). Les caféieries forment en général des espèces de quinconces plus ou moins étendus, et dont les plants, presque tous étêtés, n'ont guère que quatre pieds de hauteur. D'un plant de caféier à un autre, existe ordinairement un intervalle de quinze à vingt pieds qu'occupent des orangers, les uns en fleurs, les autres chargés d'oranges qui se nuancent dans tous les tons, depuis le vert foncé jusqu'au jaune le plus vif. Quand le café est mûr, on l'écosse et on le fait sécher pour le mettre ensuite en futailles. Un intendant blanc ou mulâtre préside à ces divers travaux.

La fabrication du sucre est plus longue et plus compliquée. Entre le premier jus de la canne et la cassonnade pilée qui nous arrive en Europe, se pratiquent une foule d'autres préparations qui occupent plusieurs milliers de bras. C'est la nuit principalement qu'a lieu le travail des sucreries. Il s'accomplit à la lueur de vastes feux, au chant monotone et discordant d'une foule de nègres. On dirait une scène de sabbat qui se déroule confusément au milieu de la vapeur et de la fumée. Ici les noirs se passent de main en main les cannes qu'ils empilent; là ils les glissent par un bout sous d'énormes cylindres qui les absorbent et les broient. Ailleurs on excite les bœufs qui tournent au manége; plus loin on surveille la cuve où bouillonne le sirop, on écume la clairée, on cherche à deviner l'instant précis de la cuisson. Partout du feu, du bruit, de la vapeur, des chants, des figures noires et huileuses, des bras en activité, des hommes, des femmes, des enfans empressés autour d'immenses chaudières en ébullition; et, au milieu de cette foule, l'intendant, despote de l'atelier, contre-maître blanc qui a sur ces travailleurs le droit du fouet et de la prison, l'intendant obéi sur un signe, terreur des esclaves qui ne peuvent voir sans trembler le machete qu'il dégaîne au besoin.

Ces campagnes riantes ont aussi, à côté de tant d'avantages naturels, leurs inconvéniens et leurs petits fléaux. Au milieu d'une végétation aussi riche, on ne devrait rencontrer que les oiseaux particuliers aux latitudes équatoriales, oiseaux dont le plumage est si vivement coloré qu'on le dirait peint, les perroquets, les perruches, les todiers, les colibris et les tangaras Mais des animaux malfaisans ou hideux pullulent dans ces plaines. Ce n'est pas assez que les moustiques et les maringouins vous y dévorent;

on y voit encore par milliers de monstrueuses araignées velues, des mille-pattes, des scorpions énormes, et une bête noire nommée *manca-perro*, parce qu'elle fait boiter les chiens qu'elle touche, bête fort venimeuse et fort commune. Le soir, avant de se coucher, il est prudent de faire la visite de ses draps; car fort souvent des scorpions s'y logent, et la blessure de leur dard n'est pas sans danger. Un autre ennemi de l'homme est une sorte de crabe qui pullule sur les bords de la mer. Cet animal s'y retranche et y creuse des caves profondes qui s'éboulent et enterrent les passans. Il faut se défier aussi d'un insecte que les habitans nomment *nigua* et les Français *chique* (*pulex penetrans* des savans), espèce de puce presque imperceptible. Souvent elle s'introduit sous la peau, s'y loge, s'y enfonce et s'y développe à la grosseur d'un pois. C'est là un insecte fort incommode et fort désagréable sans doute; mais on a ridiculement exagéré sa malignité. Les niguas sont absolument sans danger quand on les enlève sur-le-champ. Les mulâtresses, habiles dans de pareilles cures, extirpent adroitement l'insecte et pansent ensuite le pied avec du tabac et de l'huile. Les jambes des nègres sont remplies de niguas qui accidentent la surface de leur peau. Quand elles se glissent sous les ongles, elles sont beaucoup plus difficiles à déloger.

Le règne végétal a lui-même ses dangers dans l'île de Cuba. On y trouve sur les sommets élevés le mystérieux *guao* (*comocladia dentata*), sorte d'arbre vénéneux, doué, dit-on, d'une énergie plus grande que celle du mancenillier lui-même. Le mancenillier tue, comme l'opium, par l'engourdissement et le sommeil; le guao cause des douleurs égales à celles d'une mort par l'arsenic. Le contact n'est même pas nécessaire pour être frappé par cet arbre. Il a des poisons subtils qui descendent sur la tête du voyageur; on peut en être atteint de mille manières, au visage, aux oreilles, aux mains, aux pieds. Les parties lésées se tuméfient ou se crevassent; on a des démangeaisons horribles sur tout le corps, on éprouve des frissons, on est saisi par la fièvre. Le guao a le tronc fort, les branches larges et nerveuses, les feuilles courtes et minces; il ne croît que dans les zônes élevées.

Un autre fléau des campagnes cubanaises, ce sont les nègres marrons campés dans *las Tomas*, ou montagnes de San-Salvador et de Cusco. Descendus par bandes dans les caféieries isolées, ils brûlent et ravagent tout. Aussi leur donne-t-on la chasse comme à des bêtes fauves. Les chiens des habitations, dressés à cette poursuite, les relancent et les traquent. Il n'est pas rare de les entendre donner de la voix quand ils ont flairé la trace d'un nègre marron.

La population de Cuba peut se diviser en quatre classes: les blancs, les mulâtres libres, les nègres libres, et les nègres esclaves. Les blancs européens, ou créoles, ont conservé les costumes espagnols et les habitudes espagnoles, modifiés par ceux de la colonie. Les riches parures, les vêtemens de soie, les dentelles, les blondes, les éventails de luxe, les peignes d'écaille, les ombrelles de prix, les diamans, les perles, les rubis, les émeraudes, rien n'est ignoré de ces dames, qui prodiguent les onces d'or aux capricieuses fantaisies de leur toilette. Malgré leur désir d'égaler ces hautes et nobles dames, les mulâtresses et les négresses libres ne le font pas, faute de hardiesse ou faute de moyens. Elles portent en général des robes faites avec l'écorce du *dagilla* (*liber*), ou arbre à dentelle, découpé en tranches minces dans la longueur de la branche. Ces robes de dagilla sont ornées parfois d'insectes phosphorescens (*elater*), placés dans la ceinture et dans les plis, artistement et de telle sorte qu'ils ne puissent bouger de place. Dans les ténèbres, le soir, ces robes sont vraiment rayonnantes. Les dames des classes riches élèvent aussi de ces insectes et les nourrissent de la partie délicate de la canne à sucre.

La cuisine des Européens est toute espagnole; l'*olla podrida* en forme la base, et la graisse y domine. D'ordinaire c'est le calesero qui remplit les fonctions de cuisinier. Le calesero est le factotum d'une maison havanaise, son maître-jacques, son homme de confiance. Au besoin il cumule les emplois utiles et les talens d'agrément; il soigne les chevaux et fait danser les dames au son de sa guitare, courtise les négresses de l'habitation et tient la place du chef d'office.

Le service le plus varié et le plus appétissant d'une table havanaise, c'est le dessert; trente sortes de fruits y figurent, la banane, l'ananas, la sapotille, l'orange, la caïmite, le mango au goût de térébenthine, la grenade, le citron, l'avocat, la noix de coco, la pomme cannelle, la pomme rose, l'icaque, l'abricot de Saint-Domingue, le tamarin, le cœur-de-bœuf.

Un usage singulier et assez répandu parmi les classes distinguées, c'est de s'envoyer l'un l'autre, à table, de petits morceaux choisis et friands embrochés sur une fourchette. Un pareil envoi est une faveur très-grande, comme aussi, de la part d'une dame, la galanterie qui consiste à boire dans le verre d'un cavalier avant que celui-ci y ait porté les lèvres.

Je m'étais assez bien fait à tous ces usages, à cette cuisine un peu relevée d'épices, à ces politesses singulières, à ce flegme imperturbable et monotone; mais une chose que je ne pus souffrir long-temps, ce fut la taciturnité des hommes et des femmes dans les réunions du soir. Une fois introduit, il fallait s'asseoir dans une espèce de chaise à dossier élevé qui ressemble à nos demi-baignoires. Chacun se tient ainsi mollement accoudé, à distance l'un de l'autre, au milieu de salons immenses, dont quelques meubles épars font ressortir la triste nudité. Là, on fait comme le maître de la maison: on dort. Parler est une fatigue. On se réveille pour accepter un verre d'eau et partir. A part le théâtre, les bals et les concerts, telle est la vie du soir à la Havane.

De telles habitudes auraient suffi pour m'en chasser, quand il y survint un véritable fléau. Le *vomito negro* ou fièvre jaune, cette endémie des Antilles, venait de reparaître à Cuba. On avait signalé quelques cas de ce genre à la Havane et à Matanzas. Un de nos passagers du *Jefferson* en était mort au bout de quelques heures. Le subrécargue lui-même, jeune et vigoureux garçon, frappé le matin, donnait le soir de sérieuses inquiétudes. Ma tante ne voulait pas que je restasse plus long-temps sous le coup de cette peste. Les volantes étaient attelées; toute la maison était sur pied. On voulait me tenir en séquestre au sein d'une habitation charmante située dans les montagnes de San-Salvador, zône aérée et salubre que ne visitait jamais la fièvre jaune. J'allais céder, j'allais partir, quand mes pensées favorites prévalurent: « Non, dis-je à cette bonne parente, j'aime mieux quitter l'île. Avec un long pélerinage à faire, il ne faut pas s'attarder ainsi dès la première journée. Il faut que je voie encore quelques-unes des Antilles avant d'aborder le continent. » Après bien des résistances, il fut convenu qu'on arrêterait mon passage sur le premier caboteur cinglant pour le Port-au-Prince. Le calesero de la maison, Joseph, alla choisir le navire. Une jolie petite goëlette mettait à la voile le surlendemain. Je fis marché avec le capitaine.

Pendant les vingt-quatre heures qui me restaient, je pus voir de près les foudroyantes phases de la terrible maladie, saisir le triste aspect de cette ville, entendre le tintement de vingt cloches qui sonnaient un glas de mort, rencontrer ici le viatique, là un cercueil, voir partout des églises ouvertes et des prêtres affairés. Malgré les terreurs de ma tante, j'allai visiter le subrécargue du *Jefferson*, seul individu avec qui j'eusse pu frayer dans la traversée. Il gisait sur un mauvais grabat, dans une sale auberge, abandonné aux soins d'une vieille mulâtresse qui semblait désespérer de lui. Les vomissemens n'avaient pas cessé depuis la veille; la fièvre tourmentait le moribond; sa tête était prise; il ne me reconnut pas; lui-même était méconnaissable. Je sortis le cœur navré; et, quand deux heures après, je reparus avec le meilleur médecin de la ville, il n'était plus temps; la fièvre avait emporté le malade.

Le *vomito negro* n'attaque guère que les Européens non acclimatés; il respecte les créoles et les nègres. Comme le choléra, comme la peste, comme la petite-vérole, ce fléau est un mystère, même pour ceux qui l'ont étudié et suivi. Les médecins de bonne foi conviennent de leur impuissance à le prévenir et à le combattre; les empiriques ont essayé de tout sans rien trouver d'efficace contre lui. La science humaine est donc obligée de s'humilier devant cet agent de destruction. Quand le mal cède, c'est presque toujours aux ressources de la nature et aux soins des négresses, plus expertes en cela que les plus habiles docteurs.

CHAPITRE II.

ILE DE CUBA. — COUP-D'OEIL HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE.

Cuba est une des premières îles que vit Colomb après Guanahani. Il la découvrit le 27 octobre 1492. Plus tard, conquise par Velasquez, elle devint colonie espagnole, et eut pour capitale d'abord Baracoa, puis Santiago de Cuba. La ville de la Havane fut aussi bâtie vers ce temps, et fortifiée au milieu du seizième siècle, après qu'elle eût été ravagée et mise en cendres par un corsaire français.

L'histoire de Cuba, depuis cette époque, n'offre qu'une importance et un intérêt fort médiocres. Le changement de quelques gouverneurs, un petit commerce de cabotage avec les Antilles, et des échanges plus riches avec la métropole, tels sont les faits les plus essentiels de ses annales jusqu'au moment où ses relations s'étendent, se développent et embrassent le continent américain.

L'île de Cuba est située entre les 19° 48' et 23° 12' de lat. N. et entre les 76° 30' et 87° 18' de long. O. En longueur, du cap Mayzi au cap Saint-Antoine, en suivant la courbe la plus courte pour passer dans le centre, elle a 216 lieues; elle en compte 30 dans sa plus grande

largeur, 7 et un tiers dans sa plus petite. Sa circonférence totale est de 573 lieues. Quant à sa forme, c'est un arc fort irrégulier qui s'arrondit vers le nord. Une foule de petits îlots, les Jardinillos, les Cayos, les Caïmans, les Pinos, entourent la grande terre. Les côtes sont dangereuses, basses, hérissées de récifs.

Dans la moitié de son étendue à peu près, Cuba n'offre que des terres basses. C'est un sol couvert de formations secondaires et tertiaires, à travers lesquelles ont percé quelques roches de granit et de gneiss, de syénite et d'euphodite. Les montagnes de l'intérieur, dont la géognosie n'est pas encore bien connue, renferment des sites imposans et curieux. Ici se dresse, non loin de Trinidad, le mont Potrillo qui porte sa tête à une hauteur de 7,000 pieds; plus loin bondit, des sommets de la Sierra de Gloria, la rivière Turnicu, qui ne descend vers la mer que par cascades successives de 100 à 300 pieds; ailleurs, sur les flancs du mont de Saint-Jean-de-Latran, se révèlent, derrière un rideau de cocotiers, un bassin circulaire formé par les eaux du Guarabo; et, près de ce bassin, une grotte, dont les parois intérieures étalent des stalactites brillantes et bizarres, concrétions aux mille formes, où le roc semble s'être coulé, tantôt en colonnes, tantôt en cônes, ou en pyramides renversées; enfin, sur tout cet ensemble montueux, domine la Sierra-Maestra, chaîne principale de ce système, suite de sommets granitiques, âpres et nus, qui laissent voir d'ombreuses vallées au travers de leurs fissures béantes.

De toutes ces montagnes s'échappent des cours d'eau, vastes, mais peu étendus, impétueux dans la saison pluvieuse, mais à sec dans l'été; le Rio-Cauto, navigable sur une étendue de vingt lieues; l'Ay, ou Rio de los Negros, qui sort de la caverne del Fumidero; les petites rivières de Zarucco et de Santa-Cruz, sur lesquelles s'embarquent la majeure partie des sucres destinés pour l'Europe.

Quoique pauvre en grands cours d'eau, Cuba est une terre riche et féconde. Son sol nourrit des plantes nombreuses et diverses; le *mammea* (haricot des Antilles), cinq sortes de palmiers, le *ceiba* au feuillage touffu, l'élégant *jobo* et le *cecropia peltata*. Les bois de construction et de teinture couvrent les versans de toutes les chaînes. L'acajou, le cèdre, l'acana, l'ébène s'y présentent entourés de plantes parasites qui les enlacent. De vieilles écorces se couvrent de la riante verdure d'un pothos; sur la racine dépouillée du *jaguey* croît le dolic gigantesque; et, dans les crevasses d'un tronc fendu par l'âge, s'épanouit la belle fleur du *pitcairnia*. Dans la plaine, l'agave bleuâtre grandit immobile à côté du champ de cannes à la surface onduleuse: et, près du *boniato*, de la nourrissante *yuca* et du *name* farineux, s'alongent les tiges du *many colorado*. Ainsi animée par ses richesses végétales, cette campagne a des hôtes harmonieux et diaprés. L'oiseau y chante sur la canne à sucre qui oscille et bruit. Dans les taillis, sur la crête des arbres, voltigent le cardinal huppé et l'*azulejo* d'un bleu si tendre, tandis que l'ibis rouge et le pélican rose (*alcatras*) se tiennent le long des grèves. Mille papillons ou *mariposas* étalent leurs ailes d'or et d'azur, véritables arcs-en-ciel volans, jusqu'à ce que, la nuit venue, ils s'effacent devant le *cocuyo* ou *elater* qui se détache comme un lampion sur le vert sombre de la forêt ou file dans le ciel comme une étoile.

La véritable division de l'île qui en a plusieurs autres, la seule acceptable pour la géographie moderne, c'est celle qu'a créée récemment le gouverneur-général Vivès. Elle scinde l'île en trois districts: occidental, central, oriental, subdivisés en sections ou *partidos*. La capitainerie-générale a son siége à la Havane, chef-lieu du district occidental. Les deux autres districts obéissent à un brigadier-général.

De toutes les villes de Cuba, la plus importante est la Havane. Vue du large, elle étonne et plaît. Sa ceinture de forts, son bassin bordé de villages, les aiguilles de ses clochers, les toits rouges de ses maisons, les palmiers panachés de ses jardins, tout semble annoncer des splendeurs grandioses et inconnues. L'intérieur de la ville affaiblit cette impression sans la détruire. On se fait peu à peu à l'odeur suffocante du *tasajo* (viande salée), à la saleté et à l'encombrement des rues, à l'aspect souvent misérable des habitations. La Havane grandit chaque jour et se civilise. Elle a des quais, des entrepôts, un mouvement d'affaires que nos cités marchandes pourraient envier; elle a des *alamedas*, promenades délicieuses, où la société élégante vient respirer la brise du soir; elle a des théâtres fréquentés, elle a des édifices fort beaux et fort bien bâtis, la douane, l'hôtel des postes, le palais du gouverneur, la manufacture où l'on fabrique ces cigarres dont la réputation est si grande, des maisons fastueuses, et entre autres celle du comte Ferrandina, qui n'a pas dû coûter moins de quinze cent mille francs. On y cite, en outre, des institutions utiles, des établissemens scientifiques et littéraires; des cours spéciaux pour les diverses

branches des connaissances humaines, un musée, une bibliothèque, un jardin botanique et des écoles lancastriennes.

La population de la Havane s'élevait, dans le dernier recensement, à 112,000 habitans, y compris 23,000 esclaves. On y comptait 2,700 voitures de maîtres et de louage. La moyenne annuelle de ses importations était de soixante millions de francs; celle de ses exportations allait à cinquante millions. Le mouvement de son port constatait, à cette époque (1827), une entrée de 1,053 navires jaugeant 170,000 tonneaux, et une sortie de 916 navires jaugeant 140,700 tonneaux. Depuis lors ces chiffres ont dû s'élever encore.

Après la Havane vient, par ordre d'importance commerciale, Matanzas, dont le nom espagnol signifie *le Massacre*. On dit, pour expliquer cette étymologie, qu'une grande boucherie d'Indiens eut lieu dans des grottes naturelles qui avoisinent cet endroit. Matanzas, située sur la côte de l'île, à vingt-deux lieues de la Havane, est le centre d'un grand commerce de sucre. Insignifiante il y a soixante ans, Matanzas a aujourd'hui 22,000 ames, une manufacture de tabac fort renommée, des promenades publiques bordées de citronniers et d'orangers, de jolies maisons, des entrepôts, des églises bien construites. Les deux seules villes à citer après la Havane et Matanzas, sont Puerto-Principe et Santiago de Cuba; la première misérable et malsaine, malgré une population de 49,000 ames; la seconde, ancienne capitale et actuellement encore métropole religieuse de l'île, avec une population réduite à 27,000 habitans.

De ces détails de localités, si l'on passe à un coup-d'œil d'ensemble, il est facile de reconnaître que seule, parmi les Antilles, Cuba est en voie de progression et de prospérité ascendante. Sa fortune nouvelle, si rapide et si remarquable, ne date guère que de 1763. Avant ce temps, elle n'avait que 40,000 habitans; en 1827, elle en comptait 704,487, divisés de la façon suivante: blancs, 311,051; mulâtres libres, 57,514; noirs libres, 48,980; noirs et mulâtres esclaves, 286,942. Ainsi Cuba compte 201 habitans par lieue carrée, et la population libre y est à la population esclave comme 1,45 est à 1.

Les causes de cette augmentation sont diverses et multipliées. On ne saurait dire ce qu'était l'île vers le temps où Christophe Colomb y aborda. Mais un fait qui semble incontestable, c'est qu'au bout d'un demi-siècle, les races indigènes n'existaient plus. Dès 1523, la cour de Madrid autorisa l'introduction de travailleurs nègres qui formèrent le premier noyau de la population esclave. Ces importations d'hommes et l'arrivée de nouveaux colons repeuplèrent Cuba, mais d'une façon lente et progressive. La prise de la Jamaïque par les Anglais, en 1655, y conduisit de nouveaux émigrans espagnols; la cession de la Floride par suite de la paix de 1763, celle de Saint-Domingue en 1795, et de la Nouvelle-Orléans en 1803, l'émancipation graduelle, la révolte des colonies espagnoles sur le continent américain, firent de Cuba le dernier asile des créoles dépossédés, et y jetèrent un grand nombre de familles d'Europe devenues américaines par un long séjour sous ces douces latitudes. A ces causes politiques, si l'on ajoute une foule de facilités commerciales, des franchises bien entendues et accordées à propos, la traite devenue libre, la culture du sucre considérablement accrue, on se rendra compte de cette prospérité toute récente et presque soudaine.

Dans les premiers jours de la conquête, les Espagnols ne demandèrent à Cuba que de l'or, et la délaissèrent pour le Mexique et le Pérou, quand ils l'en virent dépourvue. Plus tard pourtant, on comprit que l'or n'était pas la vraie richesse. On éleva des bestiaux à Cuba, on y naturalisa nos céréales. En 1580, le tabac et le sucre y furent essayés, mais timidement, avec défiance; aujourd'hui ils sont la base de cette agriculture et de ce commerce, fécondes et inépuisables mines, plus riches que celles du Pérou.

Le sucre, le tabac, le café, voilà quelles sont les ressources principales de Cuba. La culture de la canne à sucre y date de la catastrophe de Saint-Domingue, qui fit affluer sur son territoire une foule de colons français. Depuis lors une foule de procédés plus avancés, l'emploi de la *bagasse*, résidu de la canne, comme combustible, la meilleure construction des fourneaux, le perfectionnement des appareils, l'entente plus parfaite du terrage, ont tout ensemble amélioré et augmenté les produits de cette denrée. En 1760, on n'exportait guère de la Havane que 13,000 caisses de sucre; en 1827, on expédiait à l'étranger 367,000 caisses, produit de mille *ingenios* ou sucreries. La progression a dû se continuer depuis lors.

L'extension de la culture du café date aussi des émigrations de Saint-Domingue. Cet arbuste était inconnu aux Antilles au commencement du siècle dernier, quand Declieu, nommé lieutenant du roi à la Martinique en 1723, y transporta un des plants que l'ambassadeur de Hol-





1. Vue de S.t Pierre, (Martinique).



2. Antiquités aux Antilles.

lande avait donnés à Louis XIV. Pendant la traversée, l'eau étant venue à manquer, Declieu employa une partie de sa ration à arroser l'arbuste. Il le sauva ainsi, le plaça dans son jardin, et en distribua des rejetons et des greffes dans les principales habitations. De la Martinique le caféier se répandit dans toutes les Antilles. On comptait, en 1800, 80 *cafesales* (caféieries) à Cuba; en 1826, 2,067. Il y aurait aujourd'hui quelque chose à rabattre de ce nombre.

La culture du tabac aurait été susceptible, au contraire, de progrès et de développemens nouveaux, si le monopole n'en avait longtemps arrêté l'essor. Ce monopole, aboli en 1817, a été remplacé par des droits exorbitans qui ne déterminent pas des résultats moins funestes. Grevé de charges pareilles, le commerce du tabac est presque tout entier dans les mains de fraudeurs; il échappe ainsi à la juridiction fiscale et à l'appréciation statistique.

On conçoit qu'au milieu de cette progression agricole et commerciale, Cuba ait vu monter peu à peu, et dans une proportion analogue, le chiffre de ses revenus. Aussi, pendant que les autres possessions coloniales coûtent et pèsent à leurs métropoles respectives, Cuba s'administre à ses frais, se gouverne à ses frais, et peut encore donner à l'Espagne, à divers titres, quinze millions qu'elle prélève sur ses revenus. Ces revenus s'élevaient en 1827 à 44,890,000 fr., dans lesquels la Havane seule était pour moitié. Avec les millions qui lui restent, Cuba entretient un état militaire respectable; elle solde douze mille hommes de troupes, un personnel de marine distribué sur quatorze bâtimens; elle agrandit et améliore ses fortifications, ses routes, ses chantiers, ses machines hydrauliques; elle paie sa police et son administration.

Ainsi, malgré la métropole, malgré des exigences souvent fatales, privilégiée par son sol, par sa position géographique, par le génie industriel des Européens qui l'habitent, Cuba est devenue la reine des Antilles, la colonie modèle; elle marche la première dans cette voie de progrès et d'émancipation, seul avenir de ces terres lointaines; elle tend à se faire une vie qui lui soit propre, à se créer une sphère d'activité en dehors de l'influence espagnole. En présence de résultats pareils, on peut dire que l'abbé Raynal avait à la fois tort et raison quand il disait : « Cuba seule peut former un beau royaume à l'Espagne. » Oui, Cuba seule peut former un beau royaume; mais à la condition que l'Espagne lui rendra légères les entraves de sa suprématie, et n'en fera pas une chose onéreuse et funeste à cette île américaine.

CHAPITRE III.

HAÏTI : — PORT-AU-PRINCE. — LES CAYES.

Je quittai la Havane, le 26 mai 1826, sur la petite goëlette qui devait me conduire à Haïti. Il y eut à l'heure du départ tout ce qui se passe en pareille circonstance, des embrassades, des larmes, des promesses de se revoir. Une foule de malles et de caisses remplies d'objets à mon usage, un porte-feuille garni de traites à mon ordre, et de bonnes lettres de recommandation, témoignaient des sollicitudes de ma famille havanaise. La refuser eût été une humiliation pour elle; j'acceptai.

Après deux jours de navigation côtière, la goëlette donna dans la baie du Port-au-Prince, capitale de la nouvelle république haïtienne. A mesure que nous gagnions du chemin, on pouvait reconnaître toute cette côte depuis Arcahaï jusqu'à la capitale. C'est un pays bien accidenté que terminent de magnifiques chaînes de montagnes. Du reste pas un bateau pêcheur sur la baie, et pas une ame sur la grève. Tout semblait morne et désert. Les rares habitations qui se montraient de temps à autre avaient un air d'abandon et de délabrement. Ce spectacle était triste; il serrait le cœur.

Ce fut sous cette impression que nous aperçûmes le Port-au-Prince. Vue à distance, cette ville charmait le regard; mais de près, elle avait une moins belle apparence. Coupé à angles droits, et pourtant irrégulier dans sa régularité, mal bâti, dépourvu de monumens, le Port-au-Prince ressemble en somme à un camp de Tatars. Le territoire environnant a surtout un aspect de végétation sauvage. On dirait une de ces terres vierges que la main de l'homme n'a pas fécondées, une île de la mer du Sud avec son pêle-mêle d'arbres élancés et d'arbustes rabougris. Seulement, et comme contraste, le long des côteaux penchés vers la ville, blanchissent quelques maisons élégantes et coquettes, demeures des plus riches négocians du Port-au-Prince. Dans le nombre se fait remarquer l'habitation Letor, jadis propriété d'un riche Français, passée depuis entre les mains d'une fille du président Pétion.

Le Port-au-Prince semble assez bien fortifié du côté de la mer. Les forts Belair et Alexandre, des batteries établies sur une petite île, défendent les abords de la côte et commandent toute la rade.

Le lendemain, 29 mai, un bateau de louage me porta vers le môle, dont quelques douaniers gardaient les abords; puis, après la visite subie, je m'ouvris un chemin au milieu de cette foule nègre qui encombrait la place. Haïti n'est pas, comme Cuba, un pays où la population blanche balance en nombre la population de couleur. Haïti est un État noir et mulâtre; les Européens qu'on y rencontre sont une exception et une rareté. Quelques négocians, quelques commis venus d'Europe, des équipages de navires anglais, français, américains, hollandais ou espagnols, voilà ce que l'on trouve çà et là dans les ports; mais, à l'intérieur, tout est noir ou mulâtre.

J'avais une lettre pour une maison de commerce, MM. Lallemand frères; je me fis conduire chez eux. Sur la route on me montra tour à tour le cénotaphe de Pétion et une plateforme en bois, sorte de tribune d'où le président harangue quelquefois les troupes. Ombragée par un magnifique palmier royal, cette estrade se nomme encore l'*autel de la patrie*. Plus loin paraissait le palais du président, ancienne résidence du gouverneur colonial, vaste édifice garni d'un perron qui aboutit aux salles d'audience. Conduit par l'un des MM. Lallemand, je le visitai mieux le lendemain. Boyer l'habitait alors. Il se montra charmant pour nous. Le président Boyer est un mulâtre de petite taille, mais doué d'un coup-d'œil expressif et intelligent, homme fort poli d'ailleurs, avec des manières nobles et convenables (Pl. I — 4). Les salles du palais me parurent en général fort bien décorées; des meubles d'Europe, des bronzes, des glaces de prix, en ornaient les pièces principales. Dans l'une d'elles figuraient les portraits des chefs de la révolution haïtienne, Pétion, Christophe, Toussaint, Biassou, Jean-François, tous noirs ou mulâtres. De ces portraits, méchamment peints, mais richement encadrés, un seul me frappa, celui de Toussaint-Louverture. Cette figure noire, d'un type si africain, portait dans ses yeux vifs et sanguinolens une expression profonde et caractéristique (Pl. I — 5). C'était donc là ce Toussaint, ce Spartacus nègre, qui, de simple esclave, était devenu général d'armée; Toussaint dont la vie comptait de si belles pages, ce noir révolté à qui Napoléon n'avait pas dédaigné d'écrire, ennemi assez dangereux pour qu'on l'ait laissé périr dans un cachot du fort de Joux!

La semaine qui suivit mon arrivée fut employée tout entière à une reconnaissance exacte de la ville et de ses environs. Les maisons du Port-au-Prince, presque toutes en bois, et hautes de deux étages au plus, ont une pauvre et pitoyable apparence. Ce mode de construction avait, du reste, été adopté par les Français comme une garantie contre les tremblemens de terre. Parmi les édifices publics, le palais seul est à citer. L'arsenal, qui a brûlé en 1827, les prisons, la monnaie, l'hôpital militaire, le lycée, sont des constructions fort insignifiantes. L'église, assez peu remarquable par elle-même, rappelle un fait historique qui se passa devant ses portes. C'est là que le colonel Mauduit, tour à tour l'idole et le martyr de la populace, fut impitoyablement massacré par les soldats de son régiment. En face s'étend le cimetière où un pieux esclave ensevelit son maître, et se brûla ensuite la cervelle sur sa tombe.

Capitale de la nouvelle république d'Haïti, le Port-au-Prince sert de résidence habituelle aux principales autorités. Quand j'y passai, le fonctionnaire le plus éminent était le secrétaire-général Inginac, qui cumulait les fonctions de secrétaire de la guerre avec celles de ministre des relations extérieures et intérieures. Il contresignait presque toutes les lois et ordonnances officielles. Le ministre des finances Imbert, le trésorier-général Nau, le grand-juge, dignitaire plutôt militaire que civil, complétaient à peu près le personnel de la haute administration.

La ville et le fort Bizotton, sur la route de Léogane, contiennent des garnisons de troupes régulières, astreintes à un service rigoureux et constant. Divers corps-de-garde en surveillent les avenues; et des factionnaires, placés d'intervalle en intervalle, semblent chargés de faire respecter une consigne militaire. La plupart de ces postes sont pourvus de chaises pour la sentinelle, et de hamacs pour les autres soldats. Près de la porte de Léogane, j'aperçus deux de ces hommes qui achevaient leur faction assis d'une façon nonchalante, l'arme entre les genoux et le cigarre à la bouche. Cette attitude insoucieuse et calme cessait pourtant lorsque passait un cavalier au galop. « Au pas! » criait la sentinelle en se levant. Le galop et le trot sont interdits devant un poste haïtien. Puis, ce sacrifice fait aux exigences de la consigne, le factionnaire se replaçait sur son siége. Une activité générale ne régnait dans le poste que lorsqu'il s'agissait d'aller sur les marchés publics confisquer les bananes, les ignames et autres fruits dont on voulait tenter la vente clandestine à des jours défendus. La patrouille alors, pour venger l'insulte faite à la majesté du code rural, saisissait bravement le corps du délit, et

en faisait un supplément à son frugal ordinaire.

Cette indolence n'est pas, du reste, l'apanage des soldats seuls; elle forme un des traits les plus caractéristiques de la population haïtienne. Une langueur qui n'est pas le repos et un air singulier d'apathie sont communs à toutes les classes. Courir est un mot qu'il faudra rayer peut-être un jour du dictionnaire de ce peuple; on court rarement à Haïti; on craint trop le mouvement et la fatigue. Cela se conçoit : l'état de repos est, sous un ciel ardent, la jouissance la plus complète et la plus facile.

Dans cette ville endormie au soleil, les quais et les marchés offraient seuls quelque mouvement et quelque bruit. Le principal jour de marché pour le Port-au-Prince est le samedi. On y voit arriver, ce jour-là, de toutes les campagnes environnantes, des bœufs, des moutons, des volailles, des porcs, des légumes, des fruits de toute sorte, mais peu de poisson, quoiqu'il abonde sur cette côte. Les fruits les plus communs dans ces marchés sont les espèces inter-tropicales. On y trouve pourtant, de temps à autre, quelques variétés d'Europe, comme la pêche, le raisin, la poire, mais cultivées à grands frais et fort mauvaises pour la plupart. Le prix des denrées alimentaires, de celles surtout qui forment la base des repas du peuple, n'est ni exorbitant, ni variable; mais toutes les choses de luxe se tiennent à des prix fous. Les objets d'Europe, les vins fins, la viande et le poisson de choix trouvent des enchérisseurs qui se les disputent. Les prix des loyers surtout s'élèvent à des sommes ruineuses. Il n'est pas rare de voir demander 20,000 francs par an d'une maison non garnie : pour 5,000 francs on est assez pauvrement logé.

Encaissé dans le centre d'une baie profonde et ceint de plaines marécageuses, le Port-au-Prince n'est pas une résidence salubre. Le principal agent d'assainissement pour ces contrées, la brise de mer, n'y a pas un jeu libre et régulier, arrêtée qu'elle est par l'île de Gonave, terre avancée qui abrite le port. La résidence est donc malsaine, dangereuse, mortelle souvent aux Européens. La fièvre y décime tous les équipages de relâche; et, sur dix personnes qui s'établissent dans le pays, il est rare qu'elle en laisse vivre cinq.

La population du Port-au-Prince se compose d'un petit nombre de négocians étrangers, et de citoyens de la république haïtienne, nés sur les lieux ou naturalisés. Ces citoyens se divisent en trois classes, les blancs en fort petit nombre, les mulâtres dans toutes leurs nuances, et les nègres. Les droits civiques ne sont pas égaux toutefois entre les trois catégories; les mulâtres et les noirs se sont réservé quelques privilèges à l'exclusion des blancs. Par l'art. 34 de la Constitution, tout Indien, Africain, tout homme de sang nègre ou de sang mêlé, est citoyen d'Haïti, après un séjour de douze mois, avec la faculté d'y devenir maître, propriétaire, député, ministre, membre du gouvernement. Le blanc, au contraire, n'obtient jamais qu'avec peine des lettres de naturalité; et, quand il les a obtenues, il se trouve en face d'un art. 38 de la Constitution qui dit : « Aucun blanc, quelle que soit sa nation ne pourra mettre le pied sur ce territoire à titre de maître ou de propriétaire.» Il faut ajouter pourtant que cette exclusion injurieuse avait été désapprouvée par Christophe, et que Vasti, dans ses *Réflexions politiques*, proposait de remplacer « aucun blanc, » par « aucun Français. »

Du reste, si la loi constitutionnelle a stipulé une exclusion, les habitudes sociales en restent complètement affranchies. Nulle part ne règne une égalité plus caractérisée et plus complète. Le Président est à la tête de l'État, et, après lui, viennent les officiers militaires et civils; mais en dehors de cette hiérarchie de pouvoirs, aucune distinction n'existe parmi les citoyens; il n'y a ni haute classe, ni classe moyenne, ni classe inférieure. Les emplois et l'argent, l'argent surtout, voilà ce qui peut constituer une façon d'aristocratie, et encore les riches et les puissans frayent-ils avec les hommes du peuple, sans croire pour cela se compromettre. Les mulâtres ont bien voulu, à diverses reprises, reconstituer le privilége de la peau au détriment des noirs; mais les souvenirs d'une révolution récente ont fait avorter jusqu'à présent ces tentatives d'usurpation. Quel beau dénouement c'eût été à une guerre d'indépendance faite par et pour les noirs, si les mulâtres étaient parvenus à se substituer aux blancs dans leurs droits de maîtres du pays!

Le Port-au-Prince n'est pas un séjour ennuyeux. On s'y visite, on s'y fait des politesses. Les dîners, les déjeuners y sont à la fois une distraction et un lien. Le luxe des vins et des mets y est poussé jusqu'à des raffinemens incroyables, surtout dans la société des négocians étrangers. Chaque jour invité, obligé chaque jour de prendre part à de copieux repas, je serais mort à la peine, si mon séjour se fût prolongé. Mes hôtes me promenèrent aussi de bal en bal, de concert en concert. On me présenta aux soirées des consuls français, anglais et américains; on me produisit dans les salons des négo-

cians les plus riches et les plus répandus. Rien ne m'y frappa. C'était à peu près comme en Europe, moins bien seulement. Les bals des indigènes avaient seuls un autre caractère.

J'en vis un, entre autres, que donnait un riche Haïtien, noir indigène, à l'occasion du mariage de sa fille. L'assemblée se composait principalement de nègres et de mulâtres, hommes et femmes. Les hommes étaient plus ou moins bizarrement vêtus, tels en veste, tels en habit; quant aux femmes, elles étalaient un luxe remarquable de robes de soie, de parures de corail et de perles, de blondes et de dentelles du meilleur goût. Seulement, comme il eût été difficile de donner un pli convenable à des chevelures crépues, la plupart des danseuses portaient des madras coquettement noués sur leurs têtes. Les autres dames, celles qui étaient venues au bal dans l'intention de faire tapisserie, s'étaient coiffées de turbans blancs, turbans sacrés comme un drapeau d'armistice. Les cavaliers laissaient sur leurs siéges celles qui arboraient ce signe de *statu quo*.

La danse se composait de quadrilles, entremêlés d'une espèce de cotillon qu'on nommait *la carabinière*. C'était la ronde du pays, importation française sans doute et restée dans les mœurs des indigènes, ainsi qu'une foule d'autres coutumes. Les femmes en général dansaient en mesure et presque toujours avec grâce; les hommes, quoique plus empruntés et plus gauches, se tiraient aussi passablement d'affaire. La seule chose vraiment détestable dans cette fête, c'était l'orchestre, composé de trois clarinettes fêlées et de cornets à bouquin. Les rafraîchissemens, un peu bourgeois, étaient servis avec une prodigalité que limitait seul le nombre des verres. L'orgeat, le sirop, la limonade, le rhum, en formaient la base. Les hommes avaient en outre un buffet chargé de viandes salées et de bouteilles de vin.

Tels sont les bals de ville, déjà raffinés et se rattachant, de loin, aux vieilles traditions créoles; mais les bals champêtres sont tout primitifs et tout africains. On y danse la *congo* et la *chega* des esclaves. Ces bals ont lieu dans des cabanes dont les branches d'un arbre forment le toit. Le musicien, habillé d'une façon fantastique, s'accroupit dans un coin devant un tambour énorme. Il le frappe d'abord lentement, puis avec une vitesse toujours croissante. Les couples danseurs suivent cette progression dans leurs pas et dans leurs figures.

Les terrains qui avoisinent le Port-au-Prince ont été distribués à une foule de petits propriétaires. Ils y récoltent des légumes et du fourrage, et y élèvent quelques volailles. On en voit peu dans le nombre qui cherchent à agrandir ou à améliorer leur domaine. Pourvu qu'ils y trouvent de quoi vivre et de quoi se procurer quelques verres de rhum, le reste leur importe peu. La fortune d'ailleurs serait trop payée au prix d'une existence active. Quel trésor pourrait valoir le bonheur de ne rien faire ou de faire peu! Les chefs de l'Etat ont vainement essayé de combattre l'apathie de ces natures indolentes. Des primes affectées au travail, des peines infligées à la paresse n'ont rien gagné contre un vice qui est dans le sang. On a bien fait un code rural; mais les officiers publics chargés de son exécution sont les premiers à l'enfreindre; et il en est de même dans toutes les branches du service. Les Chambres rendent des lois assez sages qui avortent entre les mains des agens subalternes. Ainsi, pour réprimer la fureur de la danse qui absorbe toutes les facultés de ce peuple, on avait restreint le nombre des jours où ce plaisir était autorisé. Qu'arriva-t-il? C'est qu'au Port-au-Prince, le chef même de la police donnait des bals en contravention à la loi, ouvrait chez lui un tripot, et, comme pour cumuler l'exemple de tous les vices, entretenait ouvertement un sérail de six femmes. Avec de tels magistrats, comment obtenir l'obéissance du peuple?

Livrée à des mains nonchalantes, la campagne d'Haïti a l'aspect sauvage et triste de terres en friche. La canne à sucre, qui constituait la richesse principale de la colonie, a presque disparu de ses plaines; il n'y reste que le caféier qui donne des quantités abondantes, mais une qualité médiocre. Des plaines jadis cultivées sont aujourd'hui couvertes de forêts de campêches et d'acacias, si vigoureux, si forts, qu'on les prendrait pour des bois séculaires.

D'après les conseils de M. Lallemand, je séjournai peu au Port-au-Prince, où la fièvre ne m'eût point épargné, et j'employai mon temps à parcourir les environs. Partout je rencontrai une hospitalité touchante. Dans l'habitation Letor, chez M. Inginac, propriétaire de *Mon-Repos*, dans la maison de campagne de M. Drouillard, anciens quartiers d'été de Christophe, puis à la Roche-Blanche, enfin chez MM. Nau et Lerebours, ce fut à qui me fêterait, à qui me donnerait une meilleure idée de la politesse haïtienne. Ces colons, que je viens de nommer, sont au nombre de ceux qui voudraient asseoir la prospérité du nouvel Etat sur le travail agricole; ils cherchent aujourd'hui à enseigner la pra-



3. Une Rue de la Martinique.



4. Une Vente de Nègres.



tique, après avoir long-temps préconisé la théorie.

Depuis dix jours environ je poursuivais ces reconnaissances rapides dans la ville et hors de la ville, quand une affaire de commerce nécessita le départ d'un de mes hôtes pour le Cap-Haïtien. Un caboteur devait l'y conduire; et, comme on le pense, je profitai de l'occasion pour compléter mes documens sur Haïti. Nous nous embarquâmes le 10 juin, et n'arrivâmes au Cap que le 14. Sur la route, nous avions vu la petite ville de Gonaïve, capitale de l'Artibonite, le cap de Saint-Nicolas du Môle, hâvre militaire fortifié tour à tour par les Français et par les Anglais, mais dégarni aujourd'hui, et gardant à peine le canon de rigueur pour répondre aux saluts des bâtimens de guerre. Nous avions vu encore et longé l'île de la Tortue, si célèbre dans l'histoire des Antilles, repaire de ces hardis boucaniers qui régnèrent si longtemps sur ces mers américaines.

La ville qui se nomme aujourd'hui le Cap-Haïtien a changé bien des fois de nom. Tour à tour elle s'est appelée Cavo-Santo, Cap-Français, Cap-Républicain, Cap-Henri. Aussi la désigne-t-on par le simple mot générique le Cap. Le Cap est bâti au pied d'un morne qui l'abrite contre les vents du nord et du sud. La rade, qui court nord et ouest, est formée par une langue de terre prolongée vers le nord. Au milieu de cette baie se trouve le bourg dit de la Petite-Anse. L'entrée en est difficile; mais le mouillage y est bon. La ville du Cap est grande, belle, plus apparente que le Port-au-Prince; elle a des rues spacieuses et bien pavées, de vastes places, des marchés commodes et une foule de fontaines. Les fortifications, déjà respectables sous la domination française, ont été successivement augmentées par Toussaint, Dessalines et Christophe. L'arsenal, bâti sous Louis XIV, garde encore, comme une date historique, les initiales de ce prince, gravées sur les portes et les croisées. L'église, belle jadis, tombe en ruines; il en est de même d'un ancien collége des jésuites, du théâtre et du palais du gouvernement. En somme, il est facile de voir que la ville du Cap fut, à son apogée, la plus agréable résidence de l'archipel occidental; mais les débris, qui attestent cette grandeur et cette opulence passées, sont tristes au coup-d'œil, mornes, affligeans. On s'aperçoit que le fer et le feu ont passé sur cette enceinte. La plupart des habitations sont désertes et en ruines; l'herbe croît dans les plus belles, et parfois même un arbre s'élance de leurs murailles crevassées, comme pour constater l'énergie toujours active de la nature au milieu d'une civilisation qui dort ou qui se meurt.

Le Cap a été, du reste, une ville malheureuse à toutes les époques. Divers incendies y éclatèrent avant la révolution haïtienne, et deux incendies l'ont encore ravagée depuis. C'est une sorte de fatalité qui ne semble pas tenir à des causes politiques, puisqu'elle s'est reproduite sous le nouveau régime. La population de la ville est composée à peu près des mêmes élémens que celle du Port-au-Prince. Seulement les traditions de cordialité, de politesse et de bonnes manières, semblent plus vivantes au Cap que dans les autres localités haïtiennes. On y reconnaît encore la vieille métropole française.

Mon séjour au Cap n'aurait présenté qu'un assez médiocre intérêt, sans une course demi-champêtre, demi-historique aux ruines de Sans-Souci ou Millot, dernière résidence de Christophe. Comme nous devions visiter en même temps la citadelle Henri ou La Ferrière, distante de trois lieues de Sans-Souci, un capitaine d'état-major du général Magny devint notre compagnon et notre guide. A cet officier, homme complaisant et spirituel, se joignirent quelques Européens, dont l'un M. Johnson, originaire d'Écosse, me parut être un naturaliste et un archéologue distingué. C'était lui qui, après de longues excursions au sein de l'île, avait cru reconnaître, dans la direction de Cibao, quelques montagnes aurifères, et qui avait donné au gouvernement haïtien le premier éveil sur ces richesses imprévues. Des projets de fouille avaient été résolus sur-le-champ, puis abandonnés presque aussitôt. M. Johnson n'en persistait pas moins à croire qu'une exploitation de mines serait praticable et fructueuse à Haïti. Il avait, mieux qu'un autre, étudié la géologie de la contrée, et semblait fort au courant de son état ancien et moderne. Son cabinet était riche en objets curieux, en antiquités recueillies dans les environs. Dans le nombre je remarquai des figurines d'animaux et d'hommes, des pierres sculptées analogues à celles que l'on a trouvées à Saint-Domingue en 1720, et dont les dessins existent à la Bibliothèque Royale (Pl. II — 2).

M. Johnson s'offrit donc à être des nôtres dans l'excursion à Sans-Souci, et sa compagnie fut pour moi une bonne fortune. L'officier nègre et deux créoles complétèrent notre caravane. Nous partîmes à cinq heures du matin. Sans-Souci est situé sur les confins de la plaine du nord et dans le district de Limonade, district dont la possession avait donné au gé-

néral Prévost le titre de duc de la Limonade.

La route qui conduit au château était belle, large, plantée de beaux arbres, bordée de champs et de plantations assez négligées. De temps à autre, pourtant, se présentaient quelques habitations plus vastes, plus fertiles, mieux tenues que les autres. Celle de la Victoire entre autres, autrefois Grand-Pré, se distinguait par le nombre de ses constructions, et par sa position pittoresque au pied d'un morne et sur les bords d'une petite rivière (Pl. I — 3).

Dans la matinée même, nous arrivâmes au village de Millot, qui s'étend au pied de la résidence royale. De ce point, on pouvait saisir l'ensemble du palais, son ordonnance incorrecte et bizarre, son luxe de fenêtres, son perron aux brusques talus, ses appendices et sa double enceinte (Pl. 1 — 2). Sans-Souci, adossé à une montagne fort haute, semble, vu d'en bas, se découper, avec ses murs d'un blanc mat, sur une verdure triste et rabougrie. L'aspect général me parut sombre et délabré; il semblait révéler l'histoire sanglante et lugubre de l'édifice. Là, avait régné Christophe; là, il avait abdiqué par un suicide. La révolte du district de Saint-Marc, la défection des troupes envoyées pour l'apaiser, enfin le soulèvement de la capitale, étaient venus surprendre le roi, qui souffrait d'une paralysie partielle. S'il eût pu monter à cheval, peut-être les armes lui auraient-elles été favorables; il essaya, il se donna de l'énergie à l'aide de stimulans; mais ses forces le trahirent. L'élite de son armée, sa dernière ressource, partit sous les ordres du prince Joachim, et, au lieu de se battre, passa à l'ennemi. Alors, se voyant abandonné de tous, Christophe (Henri Ier) aima mieux se brûler la cervelle que de tomber au pouvoir des révoltés.

Nous vîmes la chambre où s'était passée la catastrophe le 20 octobre 1820. Le commandant du palais, le colonel Belair, devenu notre cicérone, nous la raconta dans tous ses détails, en y ajoutant une foule d'épisodes sur la vie du roi suicide.

Christophe était tyran par goût et cruel par nature. S'il n'eût pas été roi, il se serait fait bourreau. Un jour, ayant surpris un de ses domestiques de Sans-Souci dérobant un morceau de petit-salé, il le fit coucher à plat-ventre dans la cuisine et fouetter jusqu'à la mort. On eut beau le supplier, il fut inflexible et prit plaisir à voir expirer ce malheureux.

Débauché et ivrogne, il mandait chez lui à tour de rôle les dames du Cap, et les forçait à partager ses saturnales. Une résistance à ses ordres était rarement impunie; la corde, le poison, le poignard, tout était bon pour ses vengeances. Il se défit ainsi tour à tour de deux archevêques et de l'agent français de Médina.

Quelquefois pourtant, dans des jours de bonne humeur, il se prenait à oublier et à faire grâce. Un jour, il avait mandé devant lui un capitaine américain qui avait enfreint quelque loi commerciale. Quoiqu'il sût très-bien l'anglais, il le fit interroger par un interprète, se donnant ainsi le temps de la réflexion. Ennuyé de se voir interpellé et sermoné ainsi, le capitaine américain se prit à grommeler entre ses dents : il ne croyait pas que son juge pût le comprendre. « Oh ! si je te tenais à Charleston ! disait-il. — Eh bien ! répliqua Christophe, quel prix tirerais-tu de moi ? Combien paierait-on un roi nègre à Charleston ? » A cette apostrophe directe, l'Américain se crut perdu; mais le roi était dans l'un de ses bons jours; il pardonna et renvoya le capitaine.

Ces détails, ces anecdotes, nous étaient racontés par le colonel, qui remplissait à la fois les fonctions d'historiographe et de cicérone officieux. Grâce à lui, nous visitâmes tout avec connaissance de cause; nous parcourûmes le jardin planté d'arbres fruitiers, et animé par des eaux jaillissantes; nous vîmes l'arbre sous lequel, dans les beaux jours, Christophe tenait ses petits levers; nous aperçûmes sous la remise des carosses royaux souillés et ternis. Tout cela, meubles et constructions, se trouvait dans un état pitoyable; le village lui-même, où la noblesse haïtienne s'était fait bâtir quelques demeures, s'en allait en ruines; l'église, avec son dôme en coupole, menaçait de tomber quelque jour sur la tête des fidèles. Ce délabrement général rappelait une puissance déchue.

Après déjeuner, nous quittâmes Sans-Souci et poursuivîmes notre route vers La Ferrière, appelée aussi *la Citadelle*. Pendant quatre heures environ, il fallut gravir des sentiers pierreux et bordés de précipices. Enfin, sur le point culminant d'une chaîne élevée, se révéla La Ferrière, château-fort de Christophe, comme Sans-Souci était son palais. Arrivés devant ses bastions, nous insistâmes en vain pour pénétrer dans l'intérieur. Non-seulement une consigne rigoureuse en interdisait l'accès; mais encore, à notre vue, un piquet de soldats sortit de la poterne et vint surveiller nos mouvemens. Une observation barométrique, un relevé de hauteur, paraissaient choses suspectes à messieurs de la patrouille. Il fallut y renoncer et se contenter d'un examen superficiel. Le château avait trois

rangées de canons, des murs fort épais, et des logemens intérieurs pour une garnison considérable. Notre guide nous parla d'un fort beau mausolée où reposent les restes du roi Christophe; mais il nous fut impossible, comme je l'ai dit, de pénétrer jusque-là.

A La Ferrière, les souvenirs de ce roi étaient encore plus vivans qu'à Sans-Souci. On énuméra devant nous les forces immenses qu'il avait pu y rassembler; le parc de quatre cents pièces d'artillerie, toutes traînées à bras d'hommes; puis les sommes prodigieuses en or et en argent enfouies dans les casemates; quatre cents millions suivant les uns, trois cents, deux cents, cent suivant les autres. A ces faits essentiels se mêlaient des anecdotes puériles. Par exemple, on nous fit voir une pièce de canon que Christophe pointa lui-même, au dire des habitans, contre un homme qui se promenait à neuf milles de là. Le conteur ajoutait naïvement que l'homme avait été coupé en deux. Ces traditions attestent jusqu'à quel point le roi nègre avait su fasciner son armée; ses soldats le croyaient doué d'une puissance surnaturelle, divine ou satanique; ils n'osaient ni décliner ni discuter ses ordres. La construction de La Ferrière était la meilleure preuve de cette obéissance toute passive. Que de bras dévoués n'avait-il pas fallu pour élever cette citadelle en des lieux où les aigles seuls bâtissaient leurs aires! pour amener une à une toutes ces pierres, tous ces canons, à travers des précipices et des crêtes inaccessibles, pour asseoir un fort à pic sur un abîme! Le despotisme seul peut réaliser ces coûteux et inutiles prodiges!

A quelque distance de La Ferrière se trouve le petit palais du Ramier, édifié aussi par Christophe. Nous voulions pousser notre excursion jusque-là; mais le jour baissait et il nous restait à peine assez de temps pour regagner la ville du Cap. La caravane rebroussa donc chemin en piquant ses montures.

Je n'étais pas venu au Cap seulement pour voir la ville: mon espoir était d'y trouver une occasion prompte et sûre pour les autres Antilles. Mais aucun navire ne s'était présenté depuis mon arrivée; je pouvais attendre encore une, deux, trois semaines, sans être plus heureux. Une seule ressource me restait: c'était d'aller aux Cayes, l'un des ports les plus actifs et les plus florissans d'Haïti. Monté de nouveau sur un caboteur, j'y arrivai le 27 mai.

La ville des Cayes n'a presque qu'une seule et longue rangée de maisons alignées sur la grève. Ces maisons sont d'une ordonnance mieux entendue que celles du Port-au-Prince et du Cap. Fondée en 1720, la ville des Cayes fut, en 1793, la capitale de l'Etat du Sud, où quelques noirs dissidens restèrent campés sous les ordres du général Rigaud, jusqu'à ce que le parti de Toussaint eût pris le dessus dans toute l'île.

Quand j'arrivai aux Cayes, la ville était en voie de prospérité et d'opulence. Plusieurs maisons de commerce, soit étrangères, soit indigènes, avaient fondé leurs comptoirs dans ce port, et y entretenaient un riche mouvement d'échanges soit avec l'Amérique, soit avec l'Europe. Cette progression ascendante ne s'est point arrêtée là. Elle a, je l'ai su depuis, grandi et continué jusqu'en 1831, année fatale où un horrible ouragan vint fondre sur la ville. Dans la nuit du 12 au 13 août, après une journée assez calme, un vent furieux souleva les eaux de la mer, les refoula dans les rues jusqu'à une hauteur de cinq pieds, renversa ces maisons élégamment disposées sur la plage, emporta au loin les toitures, déracina les arbres, roula dans ses tourbillons les navires mouillés sur la rade, et en poussa les débris jusqu'à une demi-lieue dans les terres. Epouvantable tempête dans laquelle s'abîma la richesse de la cité naissante! Plaie saignante encore, et qui sera longue à cicatriser! Le chancelier du consul de France, M. Letellier, m'a raconté depuis les détails de ce désastre, détails épouvantables, mêlés de quelques épisodes doux et consolans; il m'a dépeint le deuil des malheureux restés sans asile et sans pain, le dévouement du naturaliste Ricord arrivé depuis peu dans la ville, et le sang-froid actif du consul Cerfbeer, alors titulaire aux Cayes.

Ce que j'avais espéré d'une relâche dans ce port se trouva réalisé presque sur l'heure. Un brick danois devait appareiller le 30 mai pour Saint-Thomas; j'y pris passage. Près de quitter Haïti, je regrettais néanmoins de n'avoir pu parcourir la partie ci-devant espagnole, moins riche et moins belle sans doute, mais marquée à un type distinct, intéressante et curieuse. Les districts de l'E. qui la composent ne sont pas moins féconds en sites pittoresques que ceux de l'O.; quelques villes anciennes et importantes se montrent par intervalles sur les côtes; ici Santiago, bâtie en 1504, et ravagée dernièrement par Dessalines; Port-Plate, Altamira, Monte-Christo; là Saint-Domingue, ancienne capitale de toute l'île, cité fondée dans les premières années de la découverte, embellie depuis, par les soins des divers gouverneurs, de palais, d'églises, d'arsenaux et de colléges;

mais peu à peu déchue, et réduite aujourd'hui à un rôle subalterne. Du reste, cet état d'infériorité est général pour toute la partie d'Haïti qui fut espagnole. Quoique plus étendue en territoire, elle n'a pas cette importance que l'activité française avait donnée aux districts de l'O., et qu'ils ont conservée depuis.

CHAPITRE IV.

HAÏTI. — GÉOGRAPHIE. — HISTOIRE.

Haïti fut découverte par Colomb le 5 décembre 1492, lors de son premier voyage. Il lui donna le nom d'*Española*, oublié pour celui de Saint-Domingue, qui prévalut pendant trois cents ans. Aujourd'hui le nom indigène d'Haïti a été rendu à l'île.

L'île d'Haïti, située entre Porto-Rico, Cuba et la Jamaïque, compte environ 160 lieues de l'E. à l'O., et 40 lieues du N. au S. Quatre courans principaux la baignent : le Neiba qui court vers le S.; le Yuna qui court à l'E.; le Yayn ou Yaqui qui arrose les plaines du N.; enfin l'Artibonite, rivière principale de l'O. Trois grandes chaînes de montagnes partent du groupe central de Cibao pour rayonner dans diverses directions. Le sol de cette partie montueuse est fertile, boisé, susceptible de culture; celui des plaines est doué d'une fécondité prodigieuse. Les produits des trois règnes y sont riches et variés. Ses oiseaux, ses poissons, ses insectes, ses quadrupèdes, ses bois de teinture, ses produits agricoles, ses denrées d'échange, ses mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer et d'étain, ont, en tout temps, fait de cette île une contrée intéressante pour le naturaliste.

Le premier établissement de Colomb sur le territoire haïtien fut *Isabela* (la première des villes américaines), fondée sur la côte nord. Saint-Domingue, bâtie par son frère Diégo, ne devint que plus tard la capitale de l'île en lui donnant son nom. Le peuple que Colomb trouva sur ces rivages était doux, bon, sobre, hospitalier. Les hommes marchaient nus avec des peintures sur le corps; les femmes portaient une espèce de ceinture qui descendait jusqu'au genou. Débarqués, les Espagnols ne trouvèrent d'abord chez ces tribus que l'accueil le plus bienveillant et le plus empressé; mais l'abus de la force et des excès sans nombre amenèrent bientôt une réaction. Les caciques, princes du pays, se liguèrent contre les envahisseurs. On en vint aux mains, on lutta avec des chances diverses. Des garnisons espagnoles furent massacrées tout entières; des partis de sauvages périrent jusqu'au dernier homme. La supériorité des armes à feu put seule mettre fin à ce débat. Un million à peu près d'indigènes existait sur l'île à l'époque de la découverte; soixante ans après, il en restait à peine quelques milliers. Vers la fin du XVIe siècle, la race primitive était éteinte.

Ces choses se passèrent sous les deux Colomb, sous Bovadillo, sous Ovando et surtout sous Roderigo Albuquerque qui donna le premier l'idée de la traite en vendant les Indiens et en les adjugeant aux enchères. Dans ces jours de massacres systématiques, un seul homme osa se montrer doux et miséricordieux; ce fut un prêtre, un saint apôtre dont le nom plane sur cette histoire comme un symbole de clémence et de charité. Las-Casas avait paru dans les Antilles, lors du second voyage de Colomb; il avait vu les naturels; il les avait aimés. De retour en Espagne, il s'en constitua le défenseur. Ce beau et pieux patronage fut l'œuvre de sa vie entière. Il sollicita si instamment soit auprès de Charles-Quint, soit auprès du ministre Ximenès, qu'il parvint à faire nommer des inspecteurs coloniaux chargés d'une sorte de contrôle vis-à-vis des gouverneurs militaires, et d'un protectorat officieux à l'égard des Indiens. Mais ces mesures sages et douces n'amenèrent que des résultats précaires et partiels. Que pouvaient les bonnes intentions d'un seul homme contre des conquérans ivres encore de leur récente victoire?

La dépopulation des Antilles fut donc consommée. Les naturels s'y éteignirent peu à peu, décimés par le fer, par la faim, par la misère. En revanche, les Espagnols y affluaient. L'île de Saint-Domingue, plus que les autres, attira les émigrans. Sa capitale, Santo-Domingo, était déjà une ville de luxe et de magnificence; elle avait des palais, des maisons en pierre, une cathédrale, chef-d'œuvre d'architecture gothique. Cette prospérité dura peu néanmoins. Au commencement du XVIIe siècle, elle était déjà en décadence, quand des rivalités européennes vinrent compliquer la situation.

Dès 1725, les Français et les Anglais avaient occupé en commun l'une des Antilles du Vent, l'île de Saint-Christophe, conquise sur les Caraïbes dont il sera question plus tard. L'Espagne jugea bientôt ce voisinage trop dangereux pour elle, et, sur sa route vers le Brésil en 1730, Frédéric de Tolède attaqua cette colonie mi-partie d'Anglais et de Français, dispersa les colons et détruisit l'établissement. Ce qui échappa au fer des Espagnols s'était dis-







séminé dans toutes les directions; un petit nombre d'hommes, monté sur de grandes chaloupes, vint attérir et se fixer sur la côte N. de Saint-Domingue et sur l'île de la Tortue qui en est séparée par un canal de quelques lieues.

Là, ces aventuriers vécurent du bétail qu'ils trouvaient sur l'île, puis de celui que Saint-Domingue leur fournit. Animés d'intentions pacifiques, ils voulaient d'abord y fonder une colonie à la fois agricole et commerçante, exploiter le sol et organiser des échanges avec les Hollandais; mais les Espagnols ne l'entendaient pas ainsi: ils ne voulaient pas laisser aux nouveaux occupans le droit de paisible jouissance. Ils les attaquèrent, firent diverses descentes sur leur île, enlevèrent les femmes et les enfans, détruisirent les plantations, tuèrent sans merci tous les hommes qui tombaient en leur pouvoir. A cette guerre d'extermination, les aventuriers répondirent par une guerre de pirates. On les avait nommés d'abord *boucaniers*, parce qu'ils boucanaient leurs viandes à la façon des sauvages; on ajouta alors à ce nom celui de *flibustiers*, resté depuis dans la langue comme synonyme d'écumeur de mer.

Organisés dans leur anarchie, les boucaniers avaient une sorte de code à l'usage de la troupe. Ils vivaient en famille, avec des biens communs, dépouillant les autres, mais ne se volant jamais. Une chemise teinte du sang des animaux tués, un caleçon, une ceinture d'où pendait un sabre court, un chapeau à un seul rebord, voilà quel était leur costume. Hardis, intrépides, farouches, altérés de sang, les uns par instinct, les autres parce qu'ils avaient des représailles à exercer, ces hommes armèrent de petites barques avec lesquelles ils infestèrent les côtes. Peu à peu tous les Français et les Anglais de l'établissement de Saint-Christophe se retrouvèrent sur la Tortue, et grossirent le premier noyau des flibustiers. Plus nombreux que les autres, les Anglais imposèrent à la communauté un chef de leur nation nommé Willis; mais le gouverneur général des Antilles, de Poincy, envoya à temps l'officier Le Vasseur, qui chassa Willis et ses compagnons. La Tortue et la côte qui y fait face devinrent françaises. En vain l'Espagne envoya-t-elle une escadre contre les aventuriers: Le Vasseur repoussa toutes les descentes.

Ce fut alors le beau moment des courses et des déprédations maritimes. Formés par groupes de cinquante hommes, les flibustiers prenaient le large sur de petits brigantins qu'une seule bordée aurait pu couler. Quand ils voyaient un navire, gros ou petit, armé ou non armé, ils lui couraient sus et sautaient à l'abordage. Alors ce n'étaient plus des hommes, mais des démons. Exaltés par la soif du butin, fanatisés par un courage fébrile, altérés du sang des Espagnols et n'attendant aucun quartier, il était rare qu'un navire leur échappât. Au bout de quelques mois de courses, leur réputation était si bien établie, que tout bâtiment sur lequel ils avaient lancé leurs grapins demandait merci et se rendait. Quelquefois ils faisaient quartier, d'autres fois ils jetaient les vaincus à la mer. Rentrés à la Tortue avec leurs prises, ils procédaient au partage. Chaque pirate jurait qu'il n'avait rien détourné à son profit personnel. Tout parjure était puni de mort. Après cette déclaration, on réglait les parts, dont le produit s'en allait ensuite en débauches et en orgies.

La vie de ces flibustiers est le roman de la marine française, roman mêlé d'horreurs sanglantes et d'héroïsme merveilleux. Si quelque chose peut faire excuser une vie de meurtre et de pillage, on peut dire que, rentrés plus tard sous la loi commune, ces forbans expièrent leurs crimes antérieurs par des services exemplaires, et que les flibustiers de la Tortue devinrent pour la France une pépinière d'excellens marins. C'est à eux aussi que l'on dut la possession si contestée d'une partie de Saint-Domingue. Pour qu'une poignée d'hommes résistât ainsi à la première puissance du monde, pour qu'elle se jouât de ses vaisseaux et qu'elle bravât ses escadres, il fallait bien des ressources d'intrépidité, bien des combinaisons audacieuses et surnaturelles. Aussi que de traits prodigieux dans cette histoire! Que d'incroyables faits d'armes! Que de choses réalisées qui paraissaient impossibles! Ici, c'est Pierre-le-Grand, un Dieppois, qui, avec quatre canons et vingt-huit hommes, accoste le vice-amiral des galions, monte à bord après avoir coulé sa propre barque, surprend le capitaine dans sa chambre, lui fait amener pavillon et ramène sa prise en France. Là, c'est Michel le Basque, qui, sous le canon de Porto-Bello, s'empare de *la Margarita*, chargée d'un million de piastres; puis, Jonqué et Laurent le Graff, qui capturent des vaisseaux de guerre devant Carthagène, ou Brouage allant surprendre les autorités espagnoles jusque dans leur palais, et les traînant à bord, malgré leurs gardes, pour les échanger contre d'énormes rançons. Ailleurs, nous voyons le fameux Monbart, Monbart l'exterminateur, véritable type du héros de mélodrame, né avec des passions furieuses, préférant le sang au butin, et le ver-

sant à tout propos. Et l'Olonais ! qui, de simple flibustier, devint l'un de leurs chefs célèbres, l'Olonais, qui prit et pilla tour à tour Venezuela et Maracaybo ! Enfin Morgan le Gallois, vainqueur de Porto-Bello et de Panama, traître aux flibustiers après en avoir été l'un des plus braves chefs, et nommé, après sa défection, lieutenant-gouverneur de la Jamaïque !

Les flibustiers continuèrent leur vie de pillage et de meurtre jusque vers 1666, époque vers laquelle un gentilhomme angevin, Bertrand d'Ogeron, entreprit d'utiliser ces courages farouches pour la colonisation de Saint-Domingue. La tâche était difficile. Il s'agissait de donner des goûts sédentaires à des esprits actifs et aventureux, d'assujettir aux lois des pirates habitués à n'en écouter aucune, d'élever dans le respect du monopole de la compagnie des Indes-Occidentales un peuple d'écumeurs de mer brouillé depuis long-temps avec toutes les idées de propriété. Le sage administrateur réussit en partie; il fit venir des femmes, et créa pour ces forbans le lien de la famille; il attira des cultivateurs et les attacha au sol par les résultats de la culture; il distribua des primes d'argent, affecta des priviléges au travail, évita de blesser des caractères irritables, de contrarier trop brusquement des habitudes prises. Ces mesures ne furent pas trompées par les résultats : à la mort d'Ogeron, la colonisation était avancée.

Elle se continua progressivement sous les gouverneurs qui lui succédèrent. On s'établit sur les côtes N. et E. de Saint-Domingue : on y fonda des villes. Une foule de colons arrivés de France exploitèrent d'abord tout le littoral, pour se porter ensuite vers les plateaux intérieurs. La culture s'étendit, l'île devint riche et peuplée. Quelques disputes de limites, des guerres intermittentes, des représailles entre les Français et les Espagnols, retardèrent par intervalles cet élan vers le bien, mais sans pouvoir l'arrêter. Les guerres maritimes avec l'Angleterre, les émeutes intérieures de colons ou de nègres, la catastrophe de la banque de Law, dont le contre-coup fut terrible dans nos possessions coloniales, rien ne put empêcher Saint-Domingue de marcher dans une voie de prospérité progressive. Au moment où éclata notre révolution de 1789, l'île semblait avoir atteint l'apogée de sa richesse.

Les événemens de la métropole réagirent alors sur la colonie américaine. Une société, formée à Paris sous le titre *d'Amis des Noirs*, et dans laquelle figuraient Mirabeau, Brissot, Condorcet, Pétion et l'abbé Grégoire, servit de point d'appui aux réclamations des hommes de couleur qui voulaient appliquer sur-le-champ aux Antilles les principes absolus de l'émancipation française. En adoptant les couleurs nationales, Saint-Domingue croyait avoir proclamé, comme nouveau code, la déclaration des droits de l'homme, c'est-à-dire l'égalité entre des classes jusque-là bien tranchées, le maître et l'esclave. Une déclaration de l'Assemblée constituante, en date du 8 mars 1790, qui plaçait les colonies hors de la loi commune, ne fit qu'aigrir les esprits sans les ramener à l'obéissance. Dès-lors l'île fut un volcan. Il y eut bien quelque intermittence dans les éruptions; mais le feu souterrain continua toujours.

Deux hommes se partageaient alors l'autorité, le gouverneur Peynier, qui avait succédé à Ducasseau, et le colonel Mauduit; le second exerçait de fait les pouvoirs dont le premier était le titulaire. Le colonel Mauduit était un homme actif, adroit, conciliant. Il s'était fait bien venir des hommes de couleur, les flattant, les berçant de promesses, et s'acquérant ainsi une popularité éphémère. Cette popularité l'enhardit à dissoudre, par une sorte de coup d'Etat, une assemblée de deux cent treize colons, les notables du pays, qui avaient déjà dressé une espèce de charte pour Saint-Domingue. Cet acte de violence eut lieu sans effusion de sang. Les membres de l'assemblée ne voulurent pas protester par les armes. Ils aimèrent mieux passer en France au nombre de quatre-vingt-cinq, pour aller plaider leur cause devant l'Assemblée constituante.

Pendant que *le Léopard* emportait ces avocats de l'émancipation coloniale, la révolte d'Ogé traduisait en fait un droit que l'on s'obstinait à disputer. Ogé, jeune mulâtre de trente ans, était plus Français que créole; élevé à Paris, ayant servi en Allemagne, il avait connu et fréquenté les hommes célèbres de ces deux pays; il faisait partie de la société des *Amis des Noirs*, dans laquelle Lafayette et Grégoire l'avaient fait admettre. Soit qu'il ne fût que l'agent de la société, soit qu'il agît sous ses inspirations seules, Ogé, de retour à Saint-Domingue, s'entoura de mulâtres mécontens, et parvint à réunir, du côté de la Grande-Rivière, à quinze lieues du Cap, un parti de trois cents révoltés; mais un corps d'armée envoyé à sa poursuite l'attaqua, le défit et tua un grand nombre des siens. Réfugié lui-même sur le territoire espagnol, il y vécut errant jusqu'à ce que l'extradition l'eût livré à la justice française. Ogé fut traîné au Cap et

roué avec ses complices au mois de mars 1791. Blachelande avait alors remplacé Peynier comme gouverneur.

Ainsi, de toutes parts, on cherchait à comprimer le mouvement des esprits vers les choses nouvelles. Paris lui-même se prêtait à ces biais réactionnaires, et, au lieu d'une approbation éclatante, les membres de l'assemblée coloniale trouvèrent dans un rapport de Barnave le désaveu complet de leurs actes et des mesures rigoureuses contre leurs personnes. C'était là un triomphe du parti conservateur; mais il coûta cher et dura peu. Dans la colonie, il provoqua le meurtre de Mauduit, massacré par ses propres soldats; à Paris, il amena la motion de Grégoire, par laquelle les hommes de couleur étaient reconnus citoyens français au même titre et avec les mêmes droits que les blancs. « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! » dit l'un des membres de l'Assemblée, et le décret passa.

A peine était-il connu à Saint-Domingue, qu'une double révolte y éclatait; les blancs se soulevaient contre la métropole; les nègres s'insurgeaient contre les blancs. Cette seconde rébellion fut terrible; elle annula la première. Le 23 août 1791, les noirs, agissant avec un effrayant accord, se révoltèrent à la fois sur quatre ou cinq habitations, en massacrèrent les maîtres, et se groupèrent ensuite pour marcher contre les autres paroisses plus voisines du Cap. La guerre était aux portes de la capitale. En vain quelques planteurs essayèrent-ils de se défendre et de se liguer contre l'ennemi commun. La masse des noirs insurgés augmentait à chaque seconde. Toute la campagne se couvrait de partis accourus des montagnes. Cinquante, cent habitations incendiées à la fois marquaient le passage de la révolte. Le Cap trembla pour sa population; il se fortifia, il organisa ses milices. Pendant un mois on se battit ainsi. Deux mille blancs et dix mille insurgés périrent dans cette première période d'hostilités. Cent quatre-vingts plantations de sucre, neuf cents plantations de café, de coton et d'indigo, furent détruites. Née dans les paroisses du nord, la révolte gagna les districts de l'ouest, et embrasa bientôt toute la partie française de Saint-Domingue.

Depuis lors cette guerre d'extermination, souvent suspendue, souvent reprise, déroula ses diverses phases. La première aboutit à une sorte de compromis avec l'insurrection triomphante. Un nouveau décret fut rendu le 4 avril 1792, et trois commissaires arrivés de France eurent pour instructions secrètes de prendre les noirs sous leur tutelle officieuse. C'était la conséquence des événemens; la révolution marchait à Paris: il fallait qu'elle marchât à Saint-Domingue. En vain Galbaud, gouverneur nouvellement nommé, voulut-il lutter contre la pensée et le mandat des commissaires. Sa résistance ne servit qu'à provoquer une guerre civile, à l'aide de laquelle les noirs surprirent le Cap français, l'incendièrent et égorgèrent tous les blancs qui ne s'étaient pas réfugiés à bord des vaisseaux.

La seconde phase, de 1793 à 1798, embrasse les tentatives d'invasion accomplies par les Anglais. Saint-Domingue leur parut en effet vers ce temps une proie riche et facile; ils l'attaquèrent sur divers points, s'emparèrent du môle Saint-Nicolas, de Jérémie, du Port-au-Prince, et s'y maintinrent pendant plusieurs années. Mais les efforts réunis des blancs, des noirs et des mulâtres, l'insuffisance des troupes d'invasion, les maladies, l'insalubrité du climat, rendirent bientôt la position insoutenable, et forcèrent l'évacuation. Les généraux White, Brisbane, Forbes, Simcoe et Maitland échouèrent tour à tour dans une entreprise où nos généraux républicains devaient aussi user vainement leur expérience et leur bravoure.

Pendant l'occupation anglaise, le parti des noirs s'était constitué. A côté des chefs primitifs Jean-François, Biassou, Boukmant et Rigaud, un nouveau chef avait paru, un noir nommé Toussaint-Louverture. Dans sa jeunesse, Toussaint, doué d'intelligence et d'activité, avait été distingué entre 300 noirs par l'intendant de l'habitation Noé. On lui avait appris à lire, à écrire et à calculer. Sa condition était donc heureuse et douce quand l'insurrection éclata. Il n'y trempa point sur-le-champ; il attendit que les événemens se fussent dessinés d'une manière nette. Alors devenu lieutenant de Biassou, puis général en chef des nègres, il prit un tel ascendant sur eux, que le gouvernement français crut devoir se l'attacher en le confirmant dans son grade. Tour à tour royaliste et républicain, Toussaint resta, avant tout, chef de ses noirs, leur ami, leur père. Dans toutes les stipulations, dans tous les traités, c'était à eux qu'il songeait d'abord. Nulle ambition personnelle ne venait se placer entre eux et lui; il s'oublia souvent; il ne les oublia jamais. Dès que l'évacuation des Anglais eut laissé le pays libre, son premier soin fut de faire reconnaître et proclamer l'affranchissement des hommes de couleur; puis, comprenant bien que l'indépen-

dance sans le travail est un droit illusoire, il dirigea la population vers la culture des terres, ne garda qu'une portion de son armée, qu'il ploya à la discipline et au maniement des armes ; il fit rouvrir les églises, encouragea les théâtres, et posa la première pierre d'un édifice élevé à l'indépendance du pays. Connu, respecté dans toute l'île, il parcourut même en triomphateur la partie espagnole cédée à la France par le traité de 1795.

La colonie allait renaître, colonie noire sous le patronage français, quand le premier consul Bonaparte crut devoir poursuivre, par la voie des armes, une souveraineté moins nominale et moins précaire. La mer étant devenue libre à la suite du traité d'Amiens, une flotte appareilla de Brest pour Saint-Domingue avec une armée de 25,000 hommes, sous les ordres du général Leclerc. Cet armement parut, le 2 février 1802, devant la ville du Cap où commandait le général noir Henri Christophe. Sommé de se rendre, Christophe répondit par un refus; attaqué, il évacua la ville après y avoir mis le feu. Les Français occupèrent des ruines. Cependant on essayait sur Toussaint d'autres moyens que ceux de la violence. A bord de la flotte se trouvaient deux de ses fils, élevés en France et préparés à leur rôle ; on croyait que leurs larmes et celles de leur mère décideraient Toussaint à signer au moins une neutralité complaisante. Bonaparte lui-même s'en était mêlé ; il avait écrit de sa main une lettre au général noir, lettre touchante et grave où il disait entre autres choses : « Nous avons conçu pour vous de l'estime; nous nous plaisons à reconnaître et à proclamer les services importans que vous avez rendus au peuple français. Si le drapeau national flotte à Saint-Domingue, c'est à vous et à vos braves noirs que nous en sommes redevables..... Souvenez-vous, général, que, si vous êtes le premier de votre couleur qui ait atteint un aussi haut degré de puissance, et qui se soit distingué par tant de bravoure et de talent, vous êtes aussi devant Dieu et devant les hommes responsable de leur conduite. »

Tant d'influences diverses n'ébranlèrent pas Toussaint; entre les offres du premier Consul, les larmes de sa famille et l'avenir de son peuple, il n'hésita pas. Au milieu de ces réticences et de ces promesses, il vit bien que sur le drapeau de l'armée d'invasion était écrit : « Esclavage des noirs; » il ne voulut pas que, lui vivant, cette devise se réalisât. Il se prépara à combattre. Les généraux Christophe, Dessalines et Laplume reçurent ses instructions. Ses troupes admirablement organisées pour cette guerre d'embuscades mettaient aux abois la bravoure et l'activité françaises. Le siége seul de la *Crête-à-Pierrot* occupa presque toute l'armée. Voyant qu'on ne finirait rien par les armes, Leclerc essaya de la diplomatie, maladroite d'abord, puis mieux conduite et plus heureuse. On promit aux noirs une liberté et une égalité inconditionnelles; on reçut leurs généraux à capitulation, en leur conservant leurs honneurs et leurs grades. Christophe, Dessalines, Toussaint transigèrent ainsi tour à tour. La paix fut signée. Mais, dès le lendemain, Toussaint était enlevé de sa retraite, transféré à bord d'un vaisseau, conduit en France, où il périt, en 1803, dans les cachots du fort de Joux.

Cet odieux manque de foi, cette violation du droit des gens dessillèrent les yeux des généraux noirs capitulés; ils rouvrirent la campagne, et Leclerc ne fut plus en état de les y suivre. Minée par la chaleur et par la fièvre jaune, son armée s'affaiblissait chaque jour. Une foule d'officiers-généraux avaient succombé; le général en chef lui-même était souffrant et malade. La conquête de l'île devenait impossible. On tenta bien d'effrayer les noirs, ne pouvant les vaincre; on les exécuta en masse, on détacha contre eux des chiens affamés, atroce moyen de destruction, renouvelé des premiers temps de la conquête; mais ces mesures extrêmes ne servirent qu'à provoquer d'horribles représailles. Enfin, les choses empirèrent à tel point, qu'il fallut quitter la partie. La mort de Leclerc, une nouvelle rupture entre la France et la Grande-Bretagne, des attaques hardies du général Dessalines qui assiégeait la ville du Cap, l'incertitude de l'avenir, l'impossibilité de recevoir des renforts, tout provoqua et nécessita une évacuation. Rochambeau, successeur de Leclerc, capitula avec Dessalines, et fut ensuite obligé de se livrer avec ses troupes et sa flotte à la merci des Anglais.

Le 30 novembre 1803, jour de l'évacuation, Saint-Domingue appartint de nouveau aux noirs. Le général Dessalines fut nommé gouverneur-général de l'île qui reprit son nom primitif d'Haïti. Cet homme, né avec des sentimens moins élevés que Toussaint, marqua la première période de son pouvoir par le plus épouvantable massacre. Dans les premiers mois de 1804, Haïti eut ses *Vêpres siciliennes*. On égorgea tous les blancs sans distinction d'âge et de sexe. A peine quelques prêtres et quelques médecins furent-ils épargnés. Cette boucherie se prolongea pen-





dant six mois, au bout desquels il ne restait dans le pays que des hommes de couleur et quelques citoyens de l'Union américaine. Le nombre des victimes s'éleva à un chiffre inappréciable.

Dessalines fonda un trône sur ces cadavres. Le 8 octobre 1804, il fut couronné empereur d'Haïti. Dessalines était nègre; il servait, en 1791, un autre nègre dont il prit le nom, et qu'il fit son sommelier lors de son avénement à l'empire. Une fois couronné, Dessalines afficha du faste et de la dignité. Il marchait couvert de broderies; il avait à sa suite un maître de danse qui ne lui épargnait pas les leçons de tenue et d'allures impériales. Dessalines était actif et brave, mais sanguinaire et défiant. Quand il ne trouva plus de blancs à sacrifier, il se prit à faire tuer des noirs, en commençant par ses propres officiers. Ces barbaries impolitiques provoquèrent un complot parmi ses troupes. Le 17 octobre 1806, Dessalines périt assassiné.

Il eut pour successeur Christophe, son rival, et qui semblait alors désavouer les cruautés de ce tyran nègre. Le nouveau souverain se contenta d'abord du titre de chef du gouvernement d'Haïti. Sa puissance, toutefois, ne fut bien établie que dans le nord de l'île. Le commandant du Port-au-Prince, mulâtre nommé Pétion, ingénieur habile et officier fort instruit, se refusa à reconnaître le nouveau titulaire, et se fit un parti puissant qui balança le sien. Pendant cinq ans les deux compétiteurs se disputèrent la préséance sans que la querelle fût vidée. Christophe avait bien le dessus; il conservait toujours l'avantage sur Pétion; mais il y avait chez ce dernier tant de ressources d'opiniâtreté et de tactique, qu'il fallait recommencer éternellement la lutte. Enfin, de guerre lasse, les deux chefs haïtiens mirent bas les armes. Le pays souffrait de ces discordes sanglantes; on oublia des ambitions personnelles pour songer à lui. Christophe se couronna roi sous le nom d'Henri Ier, Pétion se fit nommer président, et ces deux souverains songèrent dès-lors à faire refleurir, l'un son royaume, l'autre sa république. De 1811 à 1818, on garda ainsi les dehors de la bonne intelligence. Mais Pétion étant mort, et Boyer lui ayant succédé dans son poste, Christophe crut l'heure venue de réaliser ses empiétemens. La guerre recommença dans le quartier de la Grande-Anse; elle fut heureuse pour Boyer. Sage, persévérant, habile, le nouveau président acheva de gagner par ses actes ceux que ses armes n'avaient pas soumis. Christophe au contraire, chaque jour plus injuste et plus cruel, mécontenta les siens et s'aliéna même son armée. Une conspiration militaire éclata contre lui dans la première quinzaine d'octobre 1820; elle se fût dénouée par un assassinat, si Christophe n'eût préféré le suicide. Le 26 octobre, la partie française d'Haïti ne formait plus qu'une seule république, sous la présidence du sage Boyer. En 1822, un coup de main lui livra la partie espagnole. Ainsi Haïti entière ne forma plus dès-lors qu'un seul État dans la main d'un même chef.

Quand l'indépendance de l'île fut devenue ainsi un fait accompli, le gouvernement français ne dédaigna plus de traiter avec Boyer. Depuis long-temps, les Bourbons avaient cherché à obtenir la reconnaissance au moins nominale d'une suprématie métropolitaine; on s'était adressé tour à tour à Pétion et à Christophe, puis à Boyer; tous les trois avaient refusé. Ils demandaient que le point de départ fût la reconnaissance du nouvel État. Le cabinet des Tuileries résistait; il voulait, comme fiche de consolation, qu'on lui attribuât dans le traité une *souveraineté extérieure* sur Haïti. M. Esmangart usa son éloquence diplomatique à expliquer aux envoyés haïtiens que cette concession était sans valeur réelle, et n'impliquait aucune réserve sérieuse. L'affaire échoua pour cette fois. Elle se reprit d'une façon plus heureuse, en juillet 1825, par l'entremise du baron Mackau. La France reconnut l'indépendance d'Haïti, moyennant une indemnité de 150,000,000 de francs, payable en cinq termes égaux, dont le premier devait échoir le 31 décembre 1825. Ces conditions, trop onéreuses pour la nouvelle république, n'ont pas été, comme on le sait, exactement remplies. Cent cinquante millions, en dehors des charges ordinaires, étaient une dette si lourde qu'on aurait dû, en signant le traité, craindre et prévoir ce résultat.

La république d'Haïti n'a, du reste, été jugée de notre temps que d'une manière exclusive et passionnée. Les uns l'ont dénigrée systématiquement; les autres l'ont exaltée hors de toute mesure. Il n'est pas jusqu'à la langue des chiffres, la statistique, qui ne se soit prêtée, dans cette occasion, à des mensonges de parti. Chaque voyageur a son point de vue et ses calculs. Celui-ci parle de progression dans la population, celui-là de diminution. Suivant l'un, l'île est merveilleusement cultivée; si l'on en croit l'autre, elle est toute en jachères. La vérité est entre toutes ces opinions, intéressées pour la plupart.

L'île n'est pas riche encore et ne peut pas l'être. Un pays ne supporte pas une guerre d'ex-

termination, il ne bouleverse pas son pacte social, sans que sa vie en soit largement atteinte; un sol ne change pas de maîtres, sans en être profondément ébranlé. Des hommes nés esclaves ou façonnés à l'esclavage se réveillèrent libres un jour. Calmes, ils regardèrent autour d'eux, ils virent des propriétés sans maîtres, des champs, des maisons, des denrées, des sacs d'or et d'argent. Ils se dirent: « Ces richesses ne s'épuiseront pas. Qu'est-il besoin de travailler? Travailler, c'est l'état de l'esclave; nous ne sommes plus esclaves. » La guerre, d'ailleurs, occupait tous ces bras, et tant que la terre n'était pas définitivement conquise, ils ne voulaient pas la remuer; ils craignaient toujours de planter pour les autres. Les idées d'ordre et de propriété, de labeur opiniâtre, de perfectionnemens agricoles, ne pouvaient donc s'infiltrer que peu à peu dans ces populations nonchalantes par nature. En outre, quoique maîtres chez eux, les Haïtiens restèrent long-temps au ban des nations européennes. Le commerce, ce corollaire de l'agriculture, était à refaire dans leurs ports. Le calme gouvernement de Boyer, ses talens élevés, sa justice, sa douceur, ont déjà fermé quelques-unes de ces plaies; les autres disparaîtront avec le temps. Haïti traverse encore aujourd'hui une époque transitoire et confuse; on ne jugera que plus tard, d'une façon impartiale, ce que lui aura valu la conquête de son indépendance.

CHAPITRE V

ANTILLES. — SAINT-THOMAS. — MARTINIQUE.

Le 3 juin, j'arrivai à Saint-Thomas, petite île danoise, avec 3,000 habitans au plus, mais importante et riche, à cause de son commerce interlope avec les Antilles françaises, anglaises et espagnoles. Saint-Thomas, privilégiée comme port franc, perçoit d'énormes droits de passage sur toutes les denrées qui s'exportent ou s'importent par fraude, dans les ports soumis à un monopole européen. Les farines des États-Unis que les caboteurs vont jeter la nuit sur les plages de la Martinique et de la Guadeloupe, les sucres qui s'en exportent malgré les prohibitions douanières, tout vient faire échelle à Saint-Thomas et se grever des frais obligés d'un intermédiaire onéreux. Le port de cette île, sûr, commode et vaste, se prête à toutes les exigences d'un grand commerce. Des navires du monde entier y affluent et s'y croisent (Pl. III — 3). La population de l'île a elle-même ce caractère de cosmopolitisme qui préside aux échanges qu'on y fait. Les maisons anglaises, françaises et américaines, y priment les établissemens danois. Les juifs y sont si nombreux qu'ils se sont bâti récemment une synagogue.

Je ne restai qu'un jour à Saint-Thomas, et ce temps suffisait pour bien en saisir la physionomie active et marchande. Dès le 5 juin, un caboteur m'emportait vers la Martinique, que nous aperçûmes deux jours après. De loin cette île figure une sombre et affreuse montagne toute déchirée par des ravins; mais peu à peu la verdure se détache, se nuance, en accusant mieux les accidens divers de sites romantiques. Nous doublâmes la pointe du *Prêcheur*, longeant une plage couverte d'habitations; ici des cases champêtres, là des moulins à sucre, partout des constructions qui promettaient une terre riche et populeuse. Plus loin, le fort Saint-Pierre parut avec la ville à ses pieds, se révélant comme une longue ligne blanche et presque écrasée par les hautes montagnes qui la surplombent.

Nulle rade n'est plus belle et plus riante que celle de Saint-Pierre. Dans son bassin qu'encaissent des mornes massifs, glissent ou louvoient d'élégantes escadres de navires, des bricks europens aux larges huniers carrés, des schooners élégans avec leur voilure latine, des bateaux pontonnés qui rasent la côte, et de magnifiques vaisseaux de guerre noblement endormis sous les batteries du fort (Pl. II — 1).

Aujourd'hui, comme du temps du P. Labat, on peut diviser la ville en trois quartiers, celui du milieu dit de Saint-Pierre, celui du Mouillage et celui de la Galère. Les rues de l'intérieur et des hauts quartiers sont assez calmes, et peuplées seulement de marchandes négresses et mulâtresses (Pl. II — 3); mais celles qui longent le port sont larges, riches, vivantes, encombrées de négocians qui courent à leurs travaux, bordées de magasins richement fournis. Si les maisons n'étaient aussi basses, le sol aussi poudreux, le soleil aussi chaud, on pourrait, par intervalles, se croire dans une de nos rues parisiennes. Le bon goût de l'étalage, le luxe des assortimens, la variété des enseignes, le bruit de la foule, le mouvement des travailleurs, intéressent le regard par des scènes toujours variées.

Quoique habitué déjà à cette physionomie coloniale, je ne pus me défendre d'un sentiment d'orgueil et de plaisir quand elle s'offrit sous l'aspect français. Ce n'était plus le flegme espagnol, ni la nonchalance haïtienne, ni l'impassibilité danoise : c'était notre vivacité nationale naturalisée sous les tropiques, notre goût, nos habitudes, nos mœurs, nos costumes retrouvés

à mille lieues de la patrie. Après quelques mois d'absence, on ne saurait croire combien ces choses frappent et plaisent, avec quel charme on revoit des objets qui gardent un parfum du sol natal, avec quel élan on ressaisit des impressions que l'on croyait perdues avec lui, des analogies de sentimens et de formes, de types et d'allures, de langage et de passions. Ces plaisirs-là sont des oasis sur une longue route, d'autant plus doux qu'ils sont plus rares.

Je vis donc peu, je vis mal la Martinique, car je n'y étais plus en voyageur. Je jouissais; je n'observais pas : j'avais cette insoucieuse apathie de l'homme qui a long-temps vécu au même lieu. J'étais créole, j'étais colon de Saint-Pierre, connu et fêté de tous, déjà vieux camarade de cette jeunesse si bonne et si liante. Voir, observer; mais en avais-je le temps? Une partie de théâtre aujourd'hui, un bal demain; le café, le billard, le jeu, des dîners, des pique-niques, des courses en rade, il fallait suffire à tout pour ne désobliger personne. J'étais vraiment l'homme le plus affairé de la colonie.

Que de fois, au moment où je méditais un voyage sérieux dans le cœur de l'île, un de mes nouveaux amis ne vint-il pas traverser mes sages combinaisons par des projets moins raisonnables! Un jour il fallait courir avec lui dans les réunions de femmes de couleur. Là, étendue sur son canapé de bambou, rieuse et spirituelle, une mulâtresse faisait les honneurs d'un salon où se pressaient les négocians de la ville. Que de coquetterie, que de grâces dans ces femmes, blanches comme des créoles, coiffées du madras aux vives teintes, voilant à peine sous une robe de mousseline leurs formes jeunes et gracieuses (Pl. III — 2)!

Un autre jour on arrangeait pour moi une partie de campagne, mais si bruyante et si dissipée, qu'il était impossible de se recueillir pour classer les choses que l'on voyait. Au fond, la culture ne différait pas à la Martinique de ce que j'avais remarqué à la Havane; la végétation, le sol y étaient à peu près les mêmes. Des champs de cannes à sucre entrecoupés de caféieries occupaient la majeure partie du terrain. Du reste, un air d'aisance et d'activité témoignait que ces cultures étaient heureuses et productives. Les nègres qui passaient avaient la physionomie ouverte, la figure pleine, l'œil vif, les formes robustes. Sans les sillons du rotin qui zébraient leurs épaules, on eût pu croire ces hommes plus heureux que nos serviteurs européens; mais ce stigmate saignant de l'esclavage révoltait le cœur. L'esclavage, sans le fouet, pourrait passer pour une domesticité; mais le fouet lui donne un caractère de martyre. Quelques colons y ont déjà renoncé; d'autres suivront cet exemple, et dans quelques années ces corrections cruelles seront tombées en désuétude. On s'étonnera peut-être alors de les avoir si long-temps maintenues.

Le sort des nègres, leur vie, leurs mœurs, voilà ce qui me préoccupa le plus vivement dans le cours de mes promenades champêtres. C'est, en effet, ce qui frappe d'abord tout nouveau débarqué. Le sentiment de l'égalité humaine, la compassion, la bienveillance pour ce qui souffre, dominent, quoi qu'on en ait, toutes les considérations d'existence coloniale. On revient ensuite de cette première impression; on se blase sur des tableaux chaque jour reproduits; on trouve un moyen terme entre des opinions radicales et exclusives; mais c'est une affaire de raison et de calcul. Quand on arrive, le cœur parle seul. Aussi avouerai-je que je ne pus me défendre d'un sentiment pénible, quand je vis une vente publique de nègres, faite aux enchères par l'office d'un priseur juré. C'était à la suite de la faillite d'un planteur. On vendait les esclaves de son habitation, qui figuraient comme actif dans les colonnes de son bilan. « Trois cents piastres le nègre! » disait le crieur. Et le sujet posé devant les chalands subissait l'examen le plus scrupuleux. Un cheval amené au marché par des maquignons n'aurait pas été l'objet de plus de défiance. Celui-ci lui ouvrait la bouche pour compter ses dents; celui-là se baissait pour inspecter ses pieds, ses jambes, ses cuisses et son buste, cherchant à s'assurer qu'on ne lui dissimulait rien, ni varices ni hernies (Pl. II — 4). Les femmes elles-mêmes se mêlaient de cette inspection, et les petits enfans venaient apprendre quel cas ils devaient faire de créatures ainsi marchandées.

Une fois répartis dans les habitations, ces nègres y mènent une vie douce et tranquille. Si l'humanité manquait aux planteurs, l'intérêt seul leur conseillerait de soigner une chose qui est devenue leur propriété. Il est donc rare que la misère atteigne les esclaves. Dans leurs heures libres, ils cultivent quelques petits morceaux de terrain pour leur propre compte, et se font une épargne qui leur appartient. Des hommes laborieux ont ainsi gagné leur rançon en fort peu d'années. Sur les habitations, chaque ménage nègre a sa case plus ou moins ornée, suivant que l'esclave est plus ou moins riche, plus ou moins industrieux. Je visitai cinq ou six de ces réduits, dont le moindre valait nos chaumières

d'Europe. Des poules, des cochons vaguaient devant la porte, et de petits enclos, plantés de légumes, leur servaient d'attenances (Pl. III—1). Une pareille aisance échoit rarement, il est vrai, à de simples travailleurs; elle est le lot des nègres qui exercent un métier, des charpentiers, des maçons, des serruriers, des tonneliers, des raffineurs; puis encore de ceux que leur figure ou leur intelligence destine à des services d'intérieur et qui sont dans la maison du maître à titre de valets de chambre, de cuisiniers, de cochers, de sommeliers. Ainsi l'esclavage lui-même admet des nuances dans les conditions, et des priviléges dans l'obéissance.

Le gros des nègres est appelé au travail dès six heures du matin par la cloche de l'habitation. Chaque travailleur prend alors sa longue pioche et se dirige vers le champ en culture sous la conduite de deux intendans européens ou créoles. Arrivés sur le terrain, les noirs s'alignent en longues files, et frappent leur coup presque à l'unisson, en chantant un de ces refrains du Congo si mélancoliques et si doux (Pl. III — 4). Les intendans les surveillent, appuyés sur le manche d'un long fouet dont ils se servent de temps à autre pour les exciter au travail. A onze heures, la cloche sonne le dîner, qui se compose de manioc et de bananes, quelquefois de poisson et de porc salé. Ce repas dure une heure, puis le travail recommence pour ne cesser qu'à six heures du soir.

Ces nègres sont bons en général, doux et patiens, mais vindicatifs, dissimulés et enclins à la paresse. Tous de race africaine, ils se divisent cependant en noirs indigènes et en noirs nouvellement arrivés de la côte de Guinée. Ces derniers sont bien moins estimés que les autres, et, même entre noirs, on leur donne le surnom de nègres d'eau salée. Arrivés sur les habitations, ils contractent entre eux des mariages volontaires, et gardent presque toujours la foi promise. Le défaut le plus commun et le plus fatal à cette race est son goût immodéré pour les boissons spiritueuses.

Ces nègres forment la partie la plus nombreuse de la population. La Martinique compte plus de 80,000 esclaves. La population libre, qui va à 29,000 ames, se compose de deux autres races, les blancs et les hommes de couleur, presque égaux aujourd'hui devant la loi, mais séparés par de profondes nuances sociales. Les blancs se subdivisent eux-mêmes en Européens et créoles; les premiers accourus de loin pour faire fortune, actifs, remuans, intéressés; les autres presque tous nés dans l'aisance, indolens, légers, prodigues. Le créole de la Martinique et des Antilles en général a tous les défauts et toutes les qualités des races nées sous les zônes ardentes. Passionné pour le bien comme pour le mal, vif, présomptueux, hospitalier, inconstant, débauché, doué de poésie et d'intelligence, il abuse sans jouir, il se blase de bonne heure, gaspillant tout, croyances et illusions. Quoique pâle et brun, son visage est généralement beau, expressif, d'un caractère hardi; sa taille est gracieuse, son air élégant et noble. Les femmes sont à l'unisson des hommes. Pâles et incolores, elles rachètent cela par un laisser-aller parfait, par des traits spirituels et doux, par une taille ravissante de souplesse. Chez elles le premier abord est froid; mais elles montrent ensuite de l'abandon et du naturel. Rien ne saurait rendre la mollesse onduleuse de leur pose, quand, couchées sur un sofa et entourées d'esclaves attentives, elles semblent éviter la fatigue d'un mot ou d'un geste, et ne ramasseraient pas un mouchoir tombé à leurs pieds. Délicieuses créatures, qu'on dirait toutes nées pour être reines! Le soir pourtant quand la bougie étincelle, quand l'orchestre marque le temps pressé d'une valse, il faut les voir s'élancer fortes et légères, ne demandant merci à aucun danseur.

Au milieu de cette population de sybarites, je ne pensais plus qu'aux fêtes et aux plaisirs. Saint-Pierre était devenu pour moi une sorte de Capoue. A peine avais-je eu le temps d'aller voir le Fort-Royal, capitale et chef-lieu militaire de la colonie, ville de 12,000 ames, plus officielle, mais moins gaie que Saint-Pierre. Là résidaient le gouverneur et les autorités sous ses ordres. Je vis tout rapidement, les casernes, l'église, l'arsenal, les prisons, les rues tirées au cordeau, la belle promenade des Savanes. Je poussai aussi jusqu'au Lamantin, bourg intérieur, célèbre par le commerce de détail qu'y entretiennent les habitations voisines. J'y arrivai un dimanche, jour de marché, au moment où les nègres venaient échanger les denrées, résultat hebdomadaire de leur travail libre. C'était un spectacle bizarre et curieux. Ici un robuste commandeur s'avançait enterré sous une charge de végétaux, sorte de jardin ambulant qu'il voulait convertir en toiles et en madras. Là une jeune négresse proposait des ananas et des ignames contre des grains de verre; ailleurs la métisse étalait un pain de sucre, produit d'un commerce suspect et frauduleux. Le bruit de ces voix, le mouvement de ces denrées troublaient la vue et fatiguaient les oreilles.





1. Vue de Cayenne.



2. Rade de Paramaribo.

Si j'avais écouté mes nouveaux amis, je serais resté éternellement leur hôte. Arrivé depuis quinze jours, j'avais, à diverses reprises, préparé mon départ sans qu'il me fût possible de le réaliser. Quelque joyeuse ruse déjouait toujours mes plans. Les navires sur lesquels j'arrêtais mon passage semblaient conspirer contre moi; ils partaient sans me prévenir. Enfin, ayant trouvé un bon Hollandais inaccessible aux mauvaises plaisanteries je fis porter mes malles à son bord, et le 24 juin nous appareillâmes pour Cayenne. On m'attendait le même soir dans un banquet de francs-maçons.

Voir trois îles parmi les Antilles, c'était faire assez pour elles. Je ne les regardais que comme le péristyle de l'Amérique : elles étaient pour moi comme la préface d'un long et sérieux ouvrage. Débarqué à la Guyane, je mettais le pied sur le continent que je ne devais plus quitter jusqu'à mon retour en France. Ce n'est pas que je regrettasse des colonies florissantes et belles comme la Jamaïque et Porto-Rico, mais ces îles demi-européennes, demi-créoles, n'avaient pas une physionomie bien distincte de celles que j'avais visitées. Quelques bonnes notions recueillies sur la route me paraissaient d'ailleurs devoir suppléer amplement à cette lacune de mon itinéraire.

CHAPITRE VI.

ANTILLES. — GÉOGRAPHIE.

Les Antilles sont situées dans l'Océan-Atlantique, depuis le 10° jusqu'au 23° de lat. N., et entre le 62° et le 83° de long. O., méridien de Paris. La surface entière de l'archipel renferme près de 8,300 lieues carrées de 20 lieues au degré. On a écrit de longues et belles pages sur la formation de ces terres. Quelques savans y ont vu les crêtes d'un continent submergé; d'autres une suite de créations volcaniques. Nous ne hasarderons pas une hypothèse entre ces opinions, fort hypothétiques elles-mêmes.

Lors de la conquête, les Espagnols divisèrent ce vaste archipel en deux parties bien distinctes : les îles du Vent et les îles sous le Vent; les Petites-Antilles ou les Grandes-Antilles.

L'histoire des Grandes-Antilles est celle de Cuba et de Saint-Domingue; celle des Petites-Antilles a d'autres incidens. On y voit, en 1625, un Normand, le capitaine Dernambuc, qui aborde à Saint-Christophe, la partage avec les Anglais, puis fonde une colonie à la Martinique pendant que son lieutenant Lolive occupe la Guadaloupe. Après lui arrive Poincy, qui se maintient dans cet archipel malgré les attaques furieuses des Caraïbes, et finit par assurer à la France la possession tranquille de ces îles.

Ces Caraïbes, habitans primitifs des Antilles du Vent, sont une race curieuse à étudier. Longtemps on la crut éteinte; et, en effet, elle n'existe plus dans l'archipel; mais les travaux récens de quelques voyageurs ont établi d'une façon incontestable que les Indiens des Guyanes n'étaient pas autre chose que les descendans dégénérés des Caraïbes. A l'époque de la découverte, ces peuplades occupaient le long demi-cercle d'îles qui part de la Trinité pour aboutir à Porto-Rico. C'était des hommes sauvages et belliqueux, redoutés dans les îles sous le Vent, où ils portaient souvent la guerre. Chasseurs infatigables et pêcheurs agiles, ils semblaient dédaigner la vie agricole et industrielle : ils avaient la peau d'un jaune clair, les yeux petits et noirs, les dents blanches, les cheveux plats et luisans, mais point de barbe ni de poils sur le corps. Pour se garantir des insectes, ils s'enduisaient le corps de plusieurs couches de roucou. Les hommes étaient tous guerriers; les femmes devaient songer et pourvoir seules aux besoins de la famille. Du reste, leurs tribus ne semblaient soumises à aucune forme de gouvernement; les naturels vivaient égaux, réunis en familles, et groupés dans des hameaux qu'ils nommaient *carbets*. En temps de guerre, les guerriers élisaient un grand capitaine, qui conservait ce titre pendant toute sa vie. Quant aux fonctions religieuses, il ne semble pas qu'il y en eût aucune chez eux; ils n'avaient ni temples ni cérémonies; ils se bornaient à reconnaître les deux principes du bien et du mal; leurs *boyès*, magiciens, évoquaient le bon esprit (chacun avait le sien) qui chassait le *mabouya* ou mauvais esprit.

Il faut croire que les Caraïbes étaient un peuple susceptible d'un haut degré de civilisation. Leur langue était harmonieuse et riche, leur maintien noble et fier. Mais les Espagnols de Colomb n'avaient à leur offrir que l'esclavage; ils aimèrent mieux périr que d'accepter un tel sort. Peu à peu cette race a donc délaissé les Antilles où régnaient les Européens; elle s'est réfugiée sur le continent, promenant ses carbets nomades le long des fleuves et des rivières de l'Amérique équatoriale.

Tels étaient les premiers habitans des Petites-Antilles, possesseurs d'un territoire fécond, baigné par des mers poissonneuses. Ce territoire fut bientôt divisé entre les diverses puissances européennes. Les gouvernemens et les aventuriers s'y précipitèrent à l'envi; chacun voulut

avoir son lot dans la curée. Il serait trop long de raconter comment et combien de fois ces possessions diverses changèrent de mains. C'est assez de déterminer leur état actuel.

Les Antilles peuvent se diviser en Antilles françaises, anglaises, espagnoles, danoises, suédoises, et en Antilles indépendantes.

Des Antilles françaises, on a cité la Martinique. Il ne reste plus à nommer que la Guadeloupe et les îlots qui en dépendent.

La Guadeloupe est divisée en deux parties, la Grande-Terre, nom générique donné à toute portion d'île située au vent, et la Basse-Terre, nom qui s'applique à la portion située sous le vent. Cette dénomination est vicieuse, car la Grande-Terre est la plus petite des deux, et la Basse-Terre est la plus haute. Mais l'usage a consacré le mot.

La Guadeloupe a deux villes principales: la Basse-Terre, résidence du gouverneur colonial, de la cour royale et du tribunal de première instance. Sa mauvaise rade foraine a empêché de tout temps son commerce de s'accroître et sa population de grandir. Elle n'a que 9,000 ames. La Pointe-à-Pitre en a 16,000. Située à l'embouchure du canal qui sépare les deux moitiés d'île, la Pointe-à-Pitre est un port florissant et riche; elle rivalise avec Saint-Pierre, métropole commerciale de la Martinique.

Les Antilles anglaises sont bien plus vastes et bien plus importantes. En première ligne figure la Jamaïque, la plus grande île de cet archipel, après Cuba et Haïti, longue de cent-soixante milles sur quarante-cinq de large, et contenant quatre mille acres de terrain. La Jamaïque a plusieurs villes importantes: Kingston, d'abord, bâtie sur la côte méridionale de l'île, au fond d'une baie magnifique défendue par deux forts. C'est une ville d'une belle apparence, avec des rues droites et larges, des maisons élégantes et bien bâties. On peut l'appeler l'entrepôt général de l'Amérique anglaise. Elle est le centre d'un commerce immense. Sa population n'est pourtant que de 33,000 habitans. Ensuite viennent, Spanish-Town, intéressante par son antiquité, et résidence du gouverneur colonial; puis Port-Royal, qui a une population de 15,000 ames; Montego-Bay; enfin Balize, ville nouvelle, dépendance de la Jamaïque, située dans le Yucatan sur le territoire mexicain.

Après la Jamaïque, il faut nommer les Barbades, autrefois si florissantes, mais ravagées récemment par un ouragan terrible, qui y causa un dommage évalué à dix millions de piastres. Là se trouve Bridgetown, une des plus jolies résidences des Antilles, avec des monumens curieux et des forts inexpugnables.

Les Anglais ont encore les Lucayes, composées de six cent cinquante îlots et de quatorze îles, dont Nassau seule est à citer; Antigoa, dont la capitale, John's-Town, est une ville populeuse, belle et forte; Saint-Christophe, premier établissement anglais dans les Antilles; Mont-Serrat et Nevis, Barboude et Anguille, les Vierges, la Dominique, long-temps française, ainsi que le dit le nom du chef-lieu Roseau; Sainte-Lucie, française jadis comme la précédente; Saint-Vincent, Grenade, Tabago, et enfin la Trinité, que les Anglais ont enlevée à l'Espagne, et dont ils ont débaptisé la capitale Puerto-España, pour en faire Spanish-Town, ville pourvue de beaux chantiers et centre d'un florissant commerce.

Après Cuba, dont il a été question, l'Espagne possède encore une île importante et riche, Porto-Rico. Sur une échelle moindre, son commerce et son agriculture ont suivi également un mouvement progressif. Sa population, en 1778, était de 80,000 ames. On y compte aujourd'hui 290,000 ames, dont 28,000 seulement sont esclaves. La capitale de l'île, San-Juan de Porto-Rico, est bâtie sur une presqu'île de la côte septentrionale, et dans le centre d'une vaste baie. C'est une ville forte et riche, avec 30,000 ames environ de population. Puis viennent San-German, bâtie en 1511, et Mayaguez, bourgade célèbre par la descente contemporaine de l'aventurier Ducoudray.

Les Antilles contiennent encore, pour les Danois, Christiansted et Saint-Thomas; pour les Suédois, Gustavia dans l'île de Saint-Barthélemy; enfin, pour les Hollandais, le gouvernement de Curaçao et sa capitale Willemstadt. Quant à la partie de cet archipel indépendante de tout patronage européen, elle se borne à Haïti qui a été mentionné à part.

Cette vaste aggrégation d'îles situées dans la même zône jouit à peu près de la même température. Deux saisons seules s'y partagent l'année, l'été et l'hivernage; l'une est une saison sèche qui se prolonge pendant neuf mois; l'autre une saison pluvieuse qui dure trois mois seulement. Cette alternative d'humidité persistante et de chaleurs intolérables semble être l'un des motifs de ces épidémies terribles qui frappent les Européens. L'éternelle brise alisée qui souffle du N. à l'E. pendant les douze mois de l'année ne suffit pas pour assainir complètement ces terres noyées par la pluie et secouées par l'ouragan.

Plus forte que ces tourmentes, la végétation

des Antilles s'offre sous des couleurs riches et belles. Jamais elle ne s'arrête : les fleurs s'ouvrent sur le même arbre où pend le fruit mûr. Le figuier porte des produits exquis ; le jaquier, le sapotillier, l'acajou à pomme, l'ananas épineux croissent dans la plaine et sur le versant des coteaux ; des plantes potagères d'Europe y viennent à souhait auprès du chou caraïbe fort estimé des naturels.

Dans les autres règnes, les richesses ne sont pas moins variées. Des mines de toutes sortes, des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons, des mollusques, des zoophytes, des insectes sans nombre, composent la nomenclature scientifique de cet archipel.

CHAPITRE VII.

GUYANE FRANÇAISE. — CAYENNE.

Partis de Saint-Pierre le 24 juin, nous avions vû le lendemain la Barbade, et, le 30, un changement dans la couleur des eaux nous apprit que nous étions par le travers des bouches de l'Orénoque. Là, au lieu de rester transparente et blanche, la mer avait pris une teinte roussâtre et limoneuse. A diverses reprises, notre capitaine hollandais jeta l'ancre, et trouva de vingt-cinq à vingt brasses de fond.

Le 1er juillet, nous aperçûmes le Mont-Maillet, plateau couvert de grands arbres, seule reconnaissance apparente au milieu de ces terres basses et noyées ; ensuite parut le cap Cachipour, qui pousse sa pointe au large, puis le cap d'Orange, l'une des têtes avancées que forme, en se jetant dans la mer, la rivière de l'Oyapock. Quand ce promontoire fut doublé, nous ralliâmes la terre pour reconnaître le mont Lucas, grand rocher coupé à pic du côté de la mer. Enfin, après avoir évité l'écueil du Grand-Connétable, nous découvrîmes la côte élevée de Remire, à laquelle Cayenne est comme adossée.

Quant à la ville elle-même, située au bord de la mer, dans une petite île qu'un canal étroit sépare du continent, il est impossible de l'apercevoir du large. Ce n'est qu'après avoir gagné un peu de chemin, qu'on distingue sur un second plan, et au milieu d'une grande savane, de longues files de maisons tirées au cordeau, tandis que, sur le premier plan, se dresse un fort en terre flanqué d'assez mauvais remparts (Pl. IV—1). La physionomie générale de la contrée n'a rien qui repose le regard et qui lui sourie. De vastes marécages semblent former une ceinture autour des constructions bâties sur la plage. La ville se coupe en deux moitiés : l'une, l'ancienne ville, renfermée dans l'enceinte des remparts, sale, à demi-ruinée ; l'autre, la nouvelle ville, bien bâtie, et offrant quelques édifices remarquables, l'église, les entrepôts et plusieurs maisons de négocians. Au-dedans des remparts, on trouve le palais du gouvernement et la ci-devant maison des Jésuites, qui occupent deux faces opposées de la place d'armes.

Débarqué sur une espèce de pont-volant, je traversai cette place ; elle est magnifique, vaste, bordée d'une double allée d'orangers sur lesquels viennent se percher les plus gracieux colibris que l'on puisse voir. Arrivé dans la cité nouvelle, j'y trouvai des rues coupées à angle droit et presque toutes pavées. Centre du commerce de toute la Guyane française, située à l'entrée d'un fleuve, Cayenne a su attirer une grande partie des richesses de la colonie ; elle a plutôt cherché à bâtir qu'à défricher ; elle a cédé à la passion du luxe avant de savoir si le nécessaire ne lui manquera point.

Quand je regardai autour de moi, je ne crus pas avoir quitté les Antilles. C'était le même mélange de population de couleur et de population blanche ; seulement à Cayenne les esclaves noirs marchaient moins couverts que dans l'archipel américain. Les hommes ne portaient qu'un *langouti* ou *calimbé*, à peine suffisant pour cacher les parties naturelles. Les femmes allaient la poitrine nue, avec une simple jupe attachée au-dessus des reins. Un petit nombre y ajoutait une chemisette qui leur couvrait le ventre. A la suite de cette brassière était roulé un pagne qu'elles nomment *camisa*.

Ces indigènes font partie des tribus d'Indiens fixées dans le voisinage. Ils parlent assez fréquemment un français corrompu, tutoyant tout le monde, et donnant à chaque créole qu'ils rencontrent le nom de *banare* (ami).

Observant toutes ces choses sur ma route, j'arrivai au logis d'un négociant européen à qui j'étais recommandé. Il m'accueillit avec une cordialité parfaite, et me présenta à sa femme, jolie et spirituelle créole. Je n'avais que peu de jours à passer dans la ville ; il fut décidé que je serais l'hôte de la maison.

Quand on m'introduisit dans la plus grande pièce du logis, le salon sans doute, ce ne fut pas pour moi une surprise médiocre que d'y voir figurer deux hamacs accrochés au plafond. Il est vrai que c'était deux meubles du travail le plus fini et le plus curieux, vrais hamacs indiens, dont le luxe augmentait le prix. Tous les deux pendaient en guirlande comme des escarpolettes. A l'aspect de ces lits mobiles,

je témoignai quelque surprise. Mon hôtesse s'en aperçut. « Ce meuble vous étonne, dit-elle en montrant le plus élégant des deux; ils sont d'usage ici ; ce sont nos berceaux dans les jours de chaleur. Voici le mien. » Et elle sauta lestement dans le hamac; puis, étendue à moitié, avec une jambe pendante, elle imprima à sa couche un mouvement oscillatoire, dont la prolongation devait provoquer le sommeil. On eût dit une sylphide balancée dans son écharpe flottante, ou plutôt une de ces femmes indiennes comme les forêts voisines en recèlent tant, au milieu de ces ménages nomades qui suspendent leur lit chaque soir aux vieux arbres de la Guyane centrale.

Après plusieurs heures de douce causerie, on se mit à table, et quelques Européens survinrent comme convives. Evidemment j'allais payer mon écot en nouvelles de France; il fallait leur dire ce qui se passait dans cette terre qu'ils ne pouvaient oublier. Je m'exécutai de mon mieux, et mon succès fut immense. Les moindres détails étaient des choses précieuses pour ces pauvres exilés, perdus dans les marécages de la Guyane, ne sachant que ce que leur jettent, par grâce, des capitaines marchands, plus occupés de leurs affaires que de petites historiettes.

Après le dîner, la société tout entière voulut me servir de guide pour une promenade dans la ville. On se rendit au jardin botanique, pépinière où ont été naturalisées quelques plantes d'Asie et d'Europe. Presque tous ces essais ont été heureux. L'arbre à thé seul n'y a pu réussir comme au Brésil. Dans cette dernière localité il en existe déjà une fort belle plantation, tandis que tous les sujets confiés au sol de la Guyane ont graduellement dépéri. Vingt-sept Chinois, amenés de Manille pour diriger cette culture, n'ont pas mieux prospéré que leurs arbres ; ils sont tous morts successivement.

Ce premier jour avait été donné à mes hôtes; ceux qui suivirent furent consacrés à des études sérieuses. Je vis mieux la ville, je parcourus les environs; je préludai, par un examen de détail, à un travail d'ensemble sur la Guyane française et sur les Guyanes en général.

L'île de Cayenne forme à elle seule presque tout le territoire de la colonie de ce nom. En des temps plus reculés, elle a sans doute adhéré au continent dont un petit bras de fleuve la sépare. Elle est fermée au nord par la mer, et dans le reste de sa circonférence par les rivières d'Oyac, de Cayenne et d'Oyapock. On lui donne cinq à six lieues de longueur sur trois de large. Le terrain y est bas, noyé, couvert de bosquets de palétuviers, parsemé de collines riantes et vertes. Quoique sablonneux, le sol offre à la surface une croûte noirâtre, qui est remplacée par une terre rouge à deux pieds de profondeur. Le café, la canne à sucre, l'indigo, le maïs, le manioc, réussissent indistinctement dans ces plaines. Pendant la saison des pluies, se forment des pâturages qui se fanent et meurent avec la sécheresse.

Ce petit territoire de Cayenne, d'une occupation onéreuse pour la France, demanderait à être évacué sur-le-champ, si l'espoir de colonisations nouvelles sur la terre-ferme n'offrait une perspective de futures indemnités. Les solitudes de la Guyane, forêts touffues, où l'homme ne trouve un passage qu'avec la hache, offrent sur tous les points de magnifiques bois de construction que des rivières rapides et nombreuses pourraient faire descendre jusqu'à la mer. Dans ce pays tout est fleuves et bois. On y trouve de ces colosses de végétation dont les proportions épouvantent, et que les Anglais ont déjà su utiliser pour leur marine. On y rencontre tant d'espèces d'arbres utiles, que M. Noyer en élève la nomenclature au chiffre de deux cent cinquante-neuf. L'Oyapock, l'Approuague, l'Oyac, le Kourou, le Sinnamary, le Maroni, le fleuve du Cap-Nord, baignent cette étendue de terrain, et en font comme un vaste lac semé d'îles immenses. Que de richesses dorment dans cet espace! Quel sol fécond doit être celui qui nourrit de tels rameaux, et pousse vers le ciel des cimes si belles! Que la hache ou le feu déblaient cette Guyane, et sans doute des merveilles naîtront dans son sein. Ce n'est pas que des expériences n'aient été faites; mais, basées sur une échelle trop minime, elles ont dû aboutir à des avortemens. Les postes d'Approuague, d'Oyapock et de Kourou, ont pourtant servi à livrer quelques terres à la culture. Des dessèchemens s'y poursuivent encore, et donneront tôt ou tard, à la patience humaine, gain de cause contre la nature.

L'exploitation agricole du territoire de Cayenne rappelle celle des Antilles françaises. Une habitation s'y compose d'un assez grand nombre de bâtimens. On se sert pour les construire de deux mauvaises espèces de pierres, mêlées avec des briques passables; mais le plâtre y est inconnu. Toute la charpente est en fort beau bois, très-commun aux environs. Quant à la chaux, elle se fabrique avec des coquillages marins. La maison du planteur n'a guère plus d'un étage, avec un rez-de-chaussée garni de

3. Barge du Rio de Surinam.



Campement dans la Forêt de la Guyane.



galeries extérieures, péristyle où les colons se promènent dans les jours chauds ou pluvieux. La cuisine, le magasin à vivres, la case à cassave, la buanderie, sont autant de bâtimens spéciaux à la proximité du bâtiment principal. Ensuite s'échelonnent les cases à nègres longues de trente-six pieds environ sur douze de large. On les aligne sur deux files, séparées par un intervalle de vingt pieds. Au-delà des cases sont le moulin à sucre, la case à bagasse, la distillerie, la roucouerie, l'indigoterie, ateliers des nègres, et placés à la porte de leurs demeures. Une habitation forme ainsi un hameau, avec cinquante, soixante, cent cases attenantes au logis du maître, et bâties à peu près sur le même plan.

Le régime des noirs y est presque le même qu'aux Antilles : seulement, au milieu des travaux de défrichement que nécessite l'état du terrain, les esclaves de Cayenne sont sujets à plus de maladies, et subissent une mortalité bien plus grande. Parmi les fléaux du pays, il faut, en première ligne, citer le pian, sorte de mal vénérien importé, dit-on, de la côte d'Afrique, et qui pardonne rarement à ceux qu'il atteint. Il se révèle extérieurement par une gangrène sèche qui détermine des douleurs cuisantes et continuelles.

La chique, la carapate, et d'autres insectes sont aussi des fléaux auxquels les noirs ne peuvent opposer que la résignation et la patience. Leur nudité les laisse à la merci de ces animaux rongeurs. Le ver macaque les poursuit aussi; gros comme un tuyau de plume, il naît sous la peau, s'y développe et croît jusqu'à ce qu'on puisse l'extraire. Le ver de Guinée est plus dangereux encore; mais il n'attaque guère, à ce qu'il paraît, que les esclaves nouvellement arrivés d'Afrique: c'est un ver longitudinal, qui, délié comme un fil, acquiert parfois jusqu'à six aunes de développement. Ces incommodités nombreuses ne sont rien toutefois auprès d'un mal terrible qui frappe comme la foudre et moissonne les naturels par centaines : ce mal est le tétanos. A une époque où les défrichemens n'avaient pas encore assaini la contrée, les trois quarts environ des nègres employés à la culture succombaient après quelques années de séjour. Le malade était emporté en peu d'heures. Ses mâchoires se serraient, ses extrémités devenaient raides; il expirait dans un tressaillement convulsif. Les enfans, surtout, mouraient par centaines. Aujourd'hui, cette mortalité n'est plus dans les mêmes proportions. De prompts secours arrêtent le mal dès son origine.

En peu de jours j'eus visité la zône circonscrite des cultures qui entourent Cayenne. Tout le travail des plantations, la nature des produits, leur préparation, étaient à peu près ce que j'avais vu ailleurs. J'assistai à la manipulation du manioc, produit d'un arbrisseau à la tige noueuse, dont les feuilles sont d'un vert obscur en dessus, d'un vert glauque par dessous. Des noirs rapèrent devant moi les racines, puis les pressèrent pour les convertir en couac ou farine, ou en cassave, produit préféré par les créoles. Je vis apprêter encore l'aouara, fruit d'un fort beau rouge que porte une sorte de palmier prospérant sur les grèves. Je suivis les travaux de récolte et de fabrication pour le café, le coton, le sucre et l'indigo, denrées qui se retrouvent dans diverses possessions coloniales, et qui sont peut-être mieux traitées ailleurs; mais une industrie spéciale à la Guyane est celle du roucou, qu'on y fabrique en qualité supérieure.

L'arbrisseau qui le donne était déjà connu des sauvages, à cause de ses qualités tinctoriales. On a dit comment les Caraïbes, peuples primitifs des Antilles, et encore aujourd'hui indigènes de la Guyane, préservaient leur chair de la piqûre des insectes, au moyen de fortes couches de roucou. Malgré cette tradition historique, il ne semble pas qu'on ait retrouvé le roucou ni dans les Antilles ni dans la Guyane, et quelques naturalistes le croient originaire du Brésil. Le roucou est un grand arbuste, avec des feuilles cordiformes, des fleurs polyadelphes et pendantes en bouquets roses. Son fruit, qui parvient à la grosseur d'une châtaigne, est rougeâtre, composé de deux valvules aux épines moelleuses, et tapissées d'une membrane qui recèle la graine colorante.

La récolte du roucou se fait deux mois environ après que la graine a été semée. Dès ce moment on peut faire deux récoltes par année. La récolte d'hiver est la plus abondante des deux. Une fois épluché et pilé, le roucou est jeté dans une auge de bois pleine d'eau. Il y trempe six jours; après quoi on le tamise pour le faire bouillir ensuite dans de grandes chaudières. C'est le précipité de cette ébullition étendu et refroidi, qui s'exporte en Europe, et nous donne l'article de teinture qui sert à des fabrications si importantes et si diverses. Le roucou de bonne qualité a une couleur de feu, plus vive intérieurement qu'extérieurement; il a une consistance telle qu'un corps dur, même doué de quelque force, n'y pénètre pas.

Sachant quel désir j'avais de voir des pays

nouveaux pour un Européen, et où rien ne trahit le passage de notre civilisation envahissante, mon hôte me ménageait une surprise. Il avait organisé pour moi une excursion de rivière, difficile à cette époque de l'année, un voyage dans le Haut-Oyapock, le plus grand cours d'eau de la Guyane française après le Maroni. Tout était prêt pour le lendemain; une petite goëlette devait me conduire d'abord à l'Approuague, puis à l'embouchure de l'Oyapock. Je m'embarquai le 5 juillet, et, malgré quelques retards de navigation, je me trouvai le 10 à l'entrée du fleuve. C'est là que l'Oyapock, se jetant dans la mer, donne son nom à une vaste baie dont le cap d'Orange forme la limite S. S. E., et la montagne d'Argent la limite N. N. O.; la première distante de l'autre de sept lieues. La côte, depuis l'embouchure de la rivière jusqu'au cap d'Orange, est une surface plate et monotone, étalant une longue lisière de palétuviers qui défendent l'accès du rivage.

A son embouchure, l'Oyapock a une lieue de large, coupée en deux portions à peu près égales par deux îles étroites, l'île Perroquet et l'île Biche. A la hauteur de cette dernière et sur la rive gauche du fleuve était située, dans le dernier siècle, la paroisse de l'Oyapock, où les missionnaires avaient groupé un bon nombre d'Indiens sous la protection d'un fort. Les Anglais ont pris et incendié, en 1724, cet établissement qui n'a pu se relever depuis.

A l'embouchure de l'Oyapock, j'avais pris deux canots pour remonter le fleuve. L'un de ces canots contenait les femmes des Indiens chargés de leur manœuvre, leurs vivres, leurs pagaras, et une foule de menus objets qu'ils ont coutume d'emporter en voyage. Sur l'arrière de chacun de ces canots était un *ponacari* ou dôme en branchages, recouvert des branches d'une sorte de palmier. Ces ponacaris étaient si bien tressés que la plus forte averse ne pouvait les traverser.

A mesure que nous avancions dans l'intérieur des terres, la rivière diminuait de largeur, et des habitations défilaient sur les deux rives. A nos côtés glissaient d'autres embarcations de pêcheurs, qui cherchaient leur proie, et la tuaient à coups de flèche. De l'embouchure de la rivière au premier saut de l'Oyapock, c'est-à-dire dans une étendue de quatorze lieues, se succèdent les sites les plus variés et les plus pittoresques. De temps à autre, des îlots verts coupent le cours du fleuve, et le font serpenter en cinq ou six bras. Cette succession d'îles ne finit qu'au premier saut, où l'Oyapock forme comme un lac encaissé dans les terres. C'est à ce site que se rattache l'épisode raconté par Malouet, ordonnateur de la colonie. Sur un îlot que baigne l'écume de la cascade, il trouva, en 1776, un vieil invalide de Louis XIV qui s'y était retiré après la bataille de Malplaquet. Cet homme avait alors cent dix ans. Depuis quarante ans, il vivait dans ce désert. Aveugle et nu, avec un visage décrépit, mais des jambes et des bras jeunes encore, l'invalide se nourrissait de sa pêche et des produits d'un petit jardin, seul reste d'une plantation plus considérable. De trente esclaves qu'il avait eus, il ne lui restait plus alors que deux vieilles négresses qui l'aidaient et le servaient. Du reste, content de peu, ce vieillard n'avait, depuis vingt ans, ni mangé de pain, ni bu de vin. Quand Malouet lui eut fait servir de l'un et de l'autre, il éclata en une joie folle. Il retrouva alors ses vieux souvenirs de patrie, parla de la perruque noire de Louis XIV, de l'air martial de Villars et de la bonté de Fénelon, à la porte duquel il avait jadis monté la garde à Cambrai. Malouet resta deux heures dans la maison de cette ruine vivante, attendri, ému, au spectacle de tant de privations et de misères. Avant de le quitter, il offrit au vieillard de le ramener à Cayenne, et d'y pourvoir à ses besoins d'une manière convenable. Qui le croirait! Cet homme refusa. Il était, disait-il, habitué au bruit de ces eaux, à l'exercice de la pêche, au spectacle de cette nature si riche et si imposante. Cet air sain et pur lui convenait. Malouet n'insista plus; et, en effet, déplacer un vieillard à cet âge et changer ses habitudes, c'eût été le tuer. Ce centenaire se nommait Jacques; il a légué son nom à une partie du saut, qui se nomme encore aujourd'hui *Jacques-Saut*.

A ce point s'arrête la population civilisée de l'Oyapock. Florissante jadis, cette population se compose aujourd'hui de gens de couleur, de nègres libres confondus avec un petit nombre de blancs. Leur méthode de culture consiste à défricher une portion de terrain, travail qui a pris le nom d'*abatis;* puis, sur l'espace que la hache et le feu ont préparé, ils plantent du manioc, des ignames, des bananes. Ces cultures du reste sont si ingrates et si peu productives que, çà et là, on peut remarquer des champs entiers dont la récolte pourrit sur l'arbre. L'indolence des naturels est en outre un obstacle à des travaux suivis et exécutés en grand. Presque tous les jours de l'année sont pour eux des jours de repos. Seulement, quand une famille veut faire un abatis, elle annonce à ses amis et parens qu'à tel jour il y aura *mahuri*, c'est-à-dire régal pour

tous les hommes qui viendront aider les exploitans dans leur besogne.

Au-delà de la zône qu'habitent ces colons blancs ou de couleur, commencent les tribus indiennes dont on aperçoit çà et là les carbets le long de la rivière. Le carbet, hutte de ces peuples, se compose de quelques pieux enfoncés dans le sol, et supportant un toit de feuilles de palmier. Voilé d'ordinaire par un rideau d'arbres, il se trouve au centre de la plantation, espace de quelques toises carrées, couvert de tronçons d'arbres à demi-dévorés par le feu. Sans la chasse et la pêche, le produit de ces cultures ne suffirait pas à nourrir ces peuples.

Ces Indiens, je l'ai déjà dit, semblent descendre des Caraïbes. Quoique vivant à la porte des établissemens européens, et mêlés chaque jour à la population blanche, ils n'ont adopté aucun de nos usages. Au lieu de gagner quelque chose à un pareil contact, ils y ont perdu la franchise et la bonne foi des tribus qui habitent l'intérieur. Fort doux d'ailleurs, ils vivent en bonne intelligence entre eux et avec les maîtres du rivage.

Ces naturels sont de diverses races et de diverses tribus. Barrère en exagérait le chiffre, quand il le portait à cinquante-six; il confondait les peuples de l'Amazone avec ceux de la Guyane française. Le savant M. Lacordaire a rectifié depuis cette nomenclature exorbitante. Suivant ce voyageur, il faut compter dans la Guyane française les Galibis, qui habitent sous le vent des rivières de Sinnamary, Iracoubo, Organabo et Mana, au nombre de quatre cents environ; les Arouas, moins nombreux et peuplant aussi la même zône; les Palicoubs, qui campent, au nombre de cent, sur les savanes d'Ouassa et de Rocawa; les Pirious, les Cariacouyous et les Noragues, presque éteints; les Marawanes, tribu émigrée du Brésil et établie sur la rivière d'Approuague; les Oyampis, aussi originaires des bords de l'Amazone, et aujourd'hui la plus forte tribu de la Guyane, comptant près de quatre mille nomades entre les sources de l'Oyapock et celles de l'Orawari; enfin les Coussanis et les Emerillons, plus sauvages et moins connus. Ces Indiens ont le teint qui varie du rouge cuivré au jaune brun, les cheveux gras, lisses, noirs, coupés ras sur le front; la barbe et les poils assez rares. Leurs traits, sans avoir rien de distingué, n'ont pas cette expression stupide qu'on leur a généralement attribuée. Ils aiment à se barbouiller de genipa et de roucou, mais sans pratiquer, comme le font certaines peuplades brésiliennes, aucune mutilation hideuse aux lèvres, au nez et aux oreilles. Le seul vêtement des hommes est le *calimbé;* celui des femmes est la *camisa :* ces dernières marchent quelquefois complètement nues, ce qui n'arrive jamais aux hommes. Demi-nomades, demi-sédentaires, ces Indiens excellent à tirer l'arc, arme qui fournit à la fois à leur pêche et à leur chasse. Toute leur industrie consiste dans la confection de leurs arcs et de leurs canots. Ces canots, légèrement construits, semblent doués d'une élasticité qui vaut mieux que de la force. Se heurtant à chaque minute contre les roches à fleur d'eau qui barrent le cours des rivières, ils se briseraient cent fois, s'ils ne glissaient comme des poissons sur ces pointes aiguës. Une ouverture, une voie d'eau est d'ailleurs vite bouchée, et quand le sinistre va jusqu'au chavirement, les naturels, admirables nageurs, se jettent dans le fleuve, relèvent leur pirogue, puis la vident et la réparent.

En me proposant ce voyage, mon hôte de Cayenne ne m'en avait pas dissimulé les périls. Habituellement on ne les affronte que dans la saison sèche, de juillet en novembre, quand les eaux de l'hivernage sont rentrées dans leur lit. Malgré cet obstacle, je résolus de poursuivre mon chemin. L'Oyapock, encore gonflé par les pluies, roulait avec la rapidité d'un torrent, et quoique j'eusse choisi des canots solides, un équipage robuste et nombreux, nous n'avancions qu'à très-petites journées.

Enfin, après quinze jours de navigation, nous arrivâmes à la hauteur du premier saut de l'Oyapock. Ces sauts sont de véritables rapides ou raudales qui barrent le fleuve dans toute sa longueur. Les pirogues seules parviennent à franchir cette ligne de récifs, et encore est-on obligé souvent ou de les traîner sur les roches, ou d'organiser un passage par terre. Cataractes sous-marines comme celles d'Assouan en Égypte, ces sauts ont leur genre de beauté qui ne le cède en rien à celle d'une chute perpendiculaire. A son premier saut, l'Oyapock, dans une largeur de cinq cents toises, offre une confusion de courans et de contre-courans, d'eaux tumultueuses et calmes, de cascatelles et de lagunes, de rochers nus et d'îlots verts, au milieu desquels sautent, frétillent ou dorment des milliers de poissons qui se plaisent dans ces parages tourmentés.

Tous les cours d'eau des Guyanes roulent dans un lit accidenté de la même manière; tous ont des barrages successifs qui les rendraient innavigables pour tout autre peuple que les Indiens. Mais ceux-ci, agiles et vigilans, ont trouvé le pro-

cédé d'une navigation exceptionnelle; ils ont fait de leurs barques des sortes d'amphibies, qui vont aussi bien par terre que par eau. Un rocher se présente-t-il sur le fleuve? à l'instant ils amarrent une longue liane sur l'avant, et hâlent le canot jusqu'à ce qu'il ait franchi l'obstacle. Ce moyen décisif ne s'emploie que rarement et à la dernière extrémité; mais, pendant la moitié du voyage, les équipages indiens quittent la pagaie devenue inutile, pour s'élancer sur les rochers des barrages. Là, soit avec la main, soit avec le pied, ils poussent la pirogue au milieu d'un labyrinthe de blocs à fleur d'eau. Aucune description ne saurait rendre ni l'adresse qu'ils y mettent, ni le succès qu'ils en obtiennent. Sautant d'un roc à l'autre, choisissant la ligne d'eau la moins rapide, calculant leur impulsion de manière à ce qu'elle ne soit ni trop vive ni trop molle, visant à maintenir à la fois leur propre équilibre et l'élan de la barque, ils font des prodiges de gymnastique et de force corporelle. Tel est le travail de ces mariniers indigènes, quand ils guident leurs barques vers le Haut-Oyapock. La tâche n'est pas moins difficile, quand ils les laissent glisser vers la mer. Alors l'embarcation file comme l'oiseau; elle s'engage dans une suite de défilés rocailleux, et tombe de cascade en cascade. Quand la hauteur de la cataracte est trop considérable, ils fixent une liane sur l'avant; et, se jetant à l'eau, ils résistent sur cette amarre, de manière à ne céder que peu à peu. Malgré ces précautions, plus d'une fois le canot chavire, et il faut alors le pêcher pour le remettre à flot.

Arrivé au premier barrage, je vis bien qu'un voyage dans le Haut-Oyapock offrait alors des obstacles immenses, sans offrir la perspective de compensations réelles. J'y renonçai. D'autres après moi, venus dans une saison plus favorable, ont été plus intrépides et plus heureux; ils ont visité les peuplades qui campent sur le bord de ce fleuve et de ses affluens. Dans le nombre il faut citer M. Baudin, qui mourut trop vite pour donner sa relation; puis MM. Lacordaire et Leprieur.

M. Lacordaire fit cette excursion au mois d'octobre 1831. Arrivé le 20 au premier saut, il franchit les jours suivans ceux de Marypa et de Cachiry, ce dernier haut de cinquante pieds. Près de Cachiry M. Lacordaire reçut la visite du chef des Pirious, le capitaine Alexis, vieillard octogénaire, vêtu à l'européenne, et portant la canne à pomme d'argent qu'il avait autrefois reçue, comme insigne de son autorité, des mains d'un gouverneur colonial. Ce chef indien parlait assez bien créole; il raconta à notre voyageur l'histoire de sa tribu, détruite par des guerres contre les Oyampis. Grâce à lui, on put s'arranger pour compléter les équipages. On fixa les salaires des mariniers indiens à vingt-cinq francs par mois, ou plutôt à trois aunes d'indienne ou de guinée bleue, dont ils devaient faire des calimbés pour eux et des camisas pour leurs femmes. Les sabres d'abatis, les haches, les couteaux, les miroirs, les rassades, les hameçons, sont aussi des objets prisés par les sauvages, pour qui l'argent n'a point de valeur. Ils donnent en échange de ces marchandises du couac, des *coques* ou canots faits d'un seul tronc, des arcs, des hamacs, des animaux vivans. Un canot vaut plusieurs haches, un hamac vaut une hache, un arc un couteau et un miroir, un perroquet aussi.

Après avoir quitté le chef des Pirious, M. Lacordaire passa devant l'emplacement où florissait il y a un siècle la mission de Saint-Paul, poste fondé par les Jésuites dans une situation admirable. Aujourd'hui quelques poutres en bois de nacapou indiquent seules qu'une petite ville a existé sur ce point. La solitude y est complète, et la végétation sauvage a déjà reconquis l'espace que la culture lui avait arraché.

Le 24 octobre, M. Lacordaire fit une halte sur l'habitation d'un chef indien nommé Kasrar, franchit les jours suivans plusieurs barrages où le rocher affectait des formes toujours plus pittoresques, et arriva le 28 à l'embouchure du Camopi, au pied d'une croix élevée en 1826 par l'expédition de l'ingénieur Baudin. Le Camopi, dont les sources sont inconnues, est l'affluent le plus considérable de l'Oyapock. Au-dessus le fleuve se rétrécit jusqu'à n'avoir plus que cent toises de largeur. Là commence la zône qu'occupent les tribus des Oyampis.

La première habitation oyampi devant laquelle s'arrêta notre voyageur, appartenait à un Indien nommé Awarassin, chez lequel étaient alors réunis vingt individus des deux sexes, barbouillés de la tête aux pieds de roucou et de genipa. On servit dans les couïs, vases fabriqués avec la moitié d'une calebasse, la liqueur fermentée du cachiry. On but à la ronde et on fit quelques échanges. La case où il se trouvait alors était un *koubouya*, demeure basse, en forme de ruche, destinée à recevoir les étrangers et à tendre les hamacs durant le jour. Non loin paraissaient de grandes *suras*, autres cases qui servent à la fois d'entrepôt pour les meubles précieux, de cuisine et de chambre à coucher. Ces dernières sont des constructions plus vastes,





1. Pêche d'Indiens dans le Massaroni.



2. Chute de Corumarow dans le Massaroni.

élevées de quinze à vingt pieds au-dessus du sol, d'une forme quelquefois octogone, quelquefois quadrilatère. Pour y monter il faut gravir une poutre posée obliquement, entaillée de distance en distance et munie d'un garde-fou.

Après avoir quitté l'habitation d'Awarassin, M. Lacordaire rencontra pour la première fois deux Indiens Emerillons âgés de vingt ans à peine, et grands de cinq pieds dix pouces, avec des figures pleines d'une expression de douceur, et des formes arrondies et féminines, communes à plusieurs races indiennes. Ces individus étaient descendus du Haut-Camopi pour rendre visite à des familles de l'Oyapock. Dans la même case, M. Lacordaire aperçut aussi deux jeunes filles de seize ans, dans un état de nudité complète, ayant seulement au cou d'énormes colliers de rassades, dont quelques branches flottaient sur leurs reins.

Au-delà l'on était en pure contrée Oyampi, et la race prenait un caractère plus athlétique et plus mâle. Dans le premier carbet visité, se trouvaient vingt individus armés d'arcs et de flèches, le corps peint avec soin, les bras et la tête ornés de bracelets et de couronnes. Ils saluèrent le voyageur du nom de *bonaré* (ami) et lui offrirent un cachiry dans toutes les règles. Il fallut vider plusieurs coupes de ce spiritueux, et tenir tête aux Indiens qui s'enivrèrent en l'honneur des nouveaux venus.

Le cachiry se fait avec le manioc rapé soumis à l'ébullition pendant sept ou huit heures et à la fermentation pendant deux jours. Tamisée, cette boisson est blanche comme du lait; elle a un petit goût aigre et agréable. C'est une liqueur au reste fort innocente et dont on peut boire plusieurs bouteilles sans accident fâcheux. Pour s'enivrer, les Indiens en absorbent des quantités énormes.

Aussi, quand une fête est annoncée, les Indiennes fabriquent-elles le cachiry par tonnes. Elles en remplissent tous les vases qu'elles peuvent avoir. Pour cent Indiens, il faut tenir en réserve la valeur de huit à dix barriques. Au jour indiqué, les conviés arrivent : pendant deux jours ils dansent et ne boivent que de l'eau; puis on pêche et on chasse, et un grand repas a lieu, arrosé d'eau seulement; mais quand il est fini, commence l'orgie la plus dégoûtante que l'on puisse imaginer. Couchés dans leurs hamacs, les hommes reçoivent le cachiry des mains des femmes. Là il faut qu'ils s'enivrent, qu'ils boivent toujours, car l'usage veut que pas une goutte de cachiry ne reste dans les vases.

Ces excès sont rares, il faut le dire, car les Indiens de la Guyane sont plutôt naturellement sobres et tempérans.

Rembarqué sur le fleuve, le voyageur franchit le saut Ako; et, dans une plantation située à cette hauteur, sur la rive gauche, il vit le chef Waninika qui travaillait avec une de ses femmes entièrement nue. Quand elle aperçut un étranger, elle ne songea pas à se couvrir, quoique sa camisa fût à ses côtés. Ce Waninika avait été le plus puissant chef des Oyampis. Ses *poïkos* (vassaux), nombreux et soumis, travaillaient et pêchaient pour lui. Lui, de son côté, les gouvernait paternellement. La chose dura jusqu'au moment où l'Indien fit un voyage à Cayenne. Là on lui fit une sorte de réception officielle. Le gouverneur Milius l'admit à sa table, l'affubla d'un uniforme de capitaine de vaisseau, le fit assister à quelques bals, puis le renvoya chargé de cadeaux, au nombre desquels se trouvaient des fusils et des munitions. Comblé de tant d'honneurs, le pauvre Waninika perdit la tête; de bon prince qu'il était, il devint despote, s'amusa, pour imiter les Européens, à tirer des coups de fusil sur ses sujets, et fit si bien que tout le monde l'abandonna. Alors son carbet tomba en ruines, et ses plantations périrent faute de soins.

M. Lacordaire s'arrêta peu chez le capitaine, mais il fit une halte assez longue chez son frère, l'Indien Tapaïarwar. Les carbets de ce dernier, situés au centre d'une presqu'île, contenaient vingt-cinq personnes, toutes de sa famille. Ses fils et ses gendres pêchaient pour lui; ses femmes soignaient l'abatis : lui, véritable pacha, n'avait rien à faire. Étendu dans son hamac, il buvait, dormait et causait.

Chez Tapaïarwar, pendant un séjour de deux semaines, M. Lacordaire put observer les Oyampis dans leurs mœurs et dans leurs usages. Il ne lui est resté à leur sujet que des impressions douces et favorables. La meilleure intelligence ne cessait de régner parmi eux. Tous se levaient au point du jour, allaient se baigner à la rivière, revenaient au carbet pour prendre du repos, puis allaient au travail journalier, les hommes au hamac, les femmes à l'abatis. C'était une vie patriarcale, que troublaient, de temps à autre, quelques débauches de cachiry.

Le voyageur vit des danses indiennes en grand costume. Les acteurs s'y préparaient plusieurs jours à l'avance, à cause du confectionnement des parures et des instrumens de musique. La parure consiste en une sorte de bonnet à poils, dont la carcasse en écorce d'arouma se garnit de plumes omnicolores, que surmontent trois longues

plumes d'oie. Une visière en plumes, appendice placé sur le devant, cache une portion de la figure. Pour ces jours de fête, les Indiens étaient mieux barbouillés que de coutume; des dessins réguliers, noirs et rouges, leur zébraient le corps. Le calimbé était aussi ce jour-là plus long : ses deux bouts pendaient jusqu'à terre.

Les seuls instrumens de musique sont des flûtes fabriquées avec la tige du bambousier. Chacune de ces flûtes donne une note, et les Indiens se contentent de trois notes pour leurs symphonies. Ils en fabriquent ainsi un grand nombre qui, lorsqu'on en joue à la fois, produisent l'effet le plus monotone et le plus discordant. Le seul accompagnement de ces flûtes consiste dans le bruit que font des colliers de noyaux d'ahouaye, attachés au-dessus de la cheville.

A l'approche de la nuit, les danseurs arrivent précédés d'une jeune fille qui porte un bâton surmonté d'une sorte d'éventail trifide, composé de trois longues plumes d'oiseau. La danse des Indiens ne consiste ni en figures ni en gambades. C'est simplement une promenade où les danseurs, marchant à la file l'un de l'autre, ont chacun la main gauche posée sur l'épaule de celui qui précède; la main droite soutient la flûte. Quant aux danseuses, elles enlacent le danseur avec leur bras droit. Les flûtes commencent, les grelots d'ahouaye marquent la mesure. Alors les danseurs s'ébranlent, se retournant à chaque pas comme s'ils se saluaient. Exécutées à la lueur des torches, ces danses doivent avoir une physionomie fantastique.

M. Lacordaire était encore chez son hôte Tapaïarwar, quand il fut rejoint par un autre voyageur, M. Adam de Bauve, dont l'intention était de remonter le cours du Yarupi. L'un des chefs qui habitent les rives de ce cours d'eau, un indien nommé Paranapouna, avait passé chez Tapaïarwar, les reins couverts d'un bel uniforme portugais, avec le seul calimbé pour complément de toilette. Il avait offert aux voyageurs l'hospitalité de son carbet. MM. Lacordaire et de Bauve profitèrent de cette ouverture. Le projet d'une excursion sur le Yarupi fut arrêté en commun.

La navigation de cette rivière était la même que celle de l'Oyapock, dangereuse à cause de ses barrages et de ses sauts de trente à quarante pieds de hauteur. Arrivés chez le capitaine Paranapouna, ils en reçurent l'accueil le plus singulier. Ce chef, couché dans son hamac ainsi que toute sa famille, ne se dérangea pas d'abord; mais quelques minutes après, s'élançant hors de sa couche, il parla et gesticula pendant une demi-heure, parcourant le carbet à grands pas d'un air sérieux et fâché. C'était une apostrophe qu'il adressait à ses fils pour leur reprocher leur paresse. « Des blancs arrivent, disait-il, et je n'ai pas un poisson, pas le moindre gibier à leur offrir! » Ses fils furent sensibles au reproche : dès ce jour-là ils chassèrent et pêchèrent pour les visiteurs.

M. Lacordaire suivait les Indiens à la chasse; il tua divers oiseaux assez rares, et un jeune couguar occupé à dévorer une biche. Ses guides étaient tous d'habiles chasseurs; ils marchaient si doucement dans les bois, que le gibier les laissait toujours venir à portée; alors ils tiraient, tuaient et laissaient l'objet sur place, pour le reprendre au retour.

Le séjour de M. Lacordaire parmi les riverains du Yarupi ne fut pas de longue durée. Malade d'ailleurs, et miné par la fièvre, il n'avait plus assez de force physique pour continuer cette reconnaissance intérieure. Il se rembarqua, descendit le Yarupi et l'Oyapock, et arriva à Cayenne après quatre-vingts jours d'absence. Voyageur érudit et intelligent, il avait vu beaucoup en peu de temps.

Les cours d'eau de la Guyane française, coupés, de distance en distance, par de larges barrages, ne seront jamais des voies de communication suivies pour le commerce intérieur. Si les défrichemens ouvraient le pays à la culture, il faudrait, pour compléter l'œuvre de colonisation, que des chemins coupassent le territoire en divers sens. Jusqu'ici ces barrages ont arrêté même la fusion des peuplades indiennes; ils ont servi de frontières naturelles aux tribus disséminées sur ce vaste territoire.

A ces difficultés de navigation, il faut attribuer la ruine de tous les établissemens tentés sur les rives de l'Oyapock. Les postes que les missionnaires avaient fondés à Saint-Paul et sur le Camopi, sont devenus ce qu'ils étaient auparavant, des solitudes immenses. Le quartier de l'Oyapock n'a plus aujourd'hui qu'un fort petit commerce en planches, madriers et couac, commerce qui se fait à l'aide de deux ou trois goëlettes.

On a vu ce que sont les Indiens des forêts intérieures. Apathiques et indolens, ils ne sortent guère de leurs hamacs que lorsque le besoin les y force, et cultivent à peine le terrain nécessaire pour les nourrir. Sobres par habitude, débauchés par boutades, mélancoliques, défians, doux, hospitaliers, ils sont atteints de la manie de l'empoisonnement. Habiles dans la connaissance des plantes vénéneuses, ils en font usage

souvent à l'égard des Européens au service desquels ils se mettent.

Les naturels vont à peu près nus, les uns faute de vêtemens, les autres par une sorte de préjugé. Cependant les hommes ont le calimbé, les femmes la camisa, ou tout au moins un *couyou*, sorte de tablier triangulaire, tissu de grains de rassades. Les hommes ont quelquefois les joues percées de manière à pouvoir y introduire des plumes ou d'autres ornemens. Leur visage est d'ailleurs assez régulier. Les femmes, sujettes à l'obésité, ont le visage doux et engageant, les formes gracieuses et bien proportionnées (Pl. V — 4). La nudité complète, fort commune chez elles, n'exclut pas, ainsi qu'on pourrait le croire, tout sentiment de pudeur. Plus ou moins barbouillées de genipa, elles paraissent sales, et pourtant nulles créatures ne sont plus jalouses d'une propreté constante. A peine sortis de leurs hamacs, les Indiens, hommes et femmes, vont prendre un bain dans la rivière, et il est rare qu'ils n'y retournent pas dans le jour.

Le travail est réparti entre les deux sexes, de manière à ce que chacun en ait son lot. On a exagéré dans quelques livres la part que l'usage du pays a affectée aux femmes. La culture du sol les regarde, il est vrai; mais pour les indigènes, les récoltes ne sont qu'une ressource accessoire. La chasse et la pêche sont une nécessité plus impérieuse de leur vie, et une condition plus essentielle de leur bien-être. Les hommes seuls y pourvoient. La construction des canots et leur manœuvre, le gros du travail dans un abatis sont également choses qui les regardent. Ce qui reste aux femmes est donc la partie la moins pénible de la besogne. Tout cela d'ailleurs est si parfaitement réglé que la concorde la plus parfaite règne dans le ménage. Quand une femme commet une négligence punissable, le mari la corrige sans éclat et sans bruit; elle subit le châtiment, soumise et résignée; puis tout est fini jusqu'à nouvelle faute. L'adultère seul est aux yeux des Indiens un crime irrémissible, presque toujours puni de mort.

L'Oyapock a été encore visité, depuis M. Lacordaire, par un autre voyageur, M. Leprieur, qui, sur une foule de points, ne fait que confirmer le récit de son devancier. M. Leprieur, après avoir navigué quelque temps sur ce fleuve, au-dessus et au-dessous des bouches du Camopi, résolut de se hasarder à travers les forêts pour aller à la recherche de ses sources. Il partit, le 8 novembre 1832, accompagné de quatorze Indiens, et s'engagea sous des voûtes de verdure impénétrables au soleil. D'un bois marécageux de palmiers entrelacés de balisiers, d'orchidées, de pteris et de dioscorées, il passa sur des collines couvertes de méliacées et de cactées, foulant aux pieds des poivres, des géonomes, des psychotries et des fougères. Enfin, après quatre jours de marche sous cette végétation primitive, il arriva aux *Coqs-de-Roche*, à deux lieues au nord des sources de l'Oyapock, après avoir traversé quatre fois cette rivière ou ses branches.

Sur ce point, les rochers étaient de feldspath ou de syénite, mêlés de quelques graviers, quoique en quantité assez minime, portant tous d'ailleurs des marques irrécusables de l'action du feu.

Arrivé dans cette zône de la Guyane, centre d'une foule de cours d'eau, M. Leprieur en parcourut plusieurs, la Rouapera, la Couve, et surtout le Haut-Jari. Il fut moins heureux dans une tentative qu'il fit pour atteindre le Maroni, ou quelques-uns de ses affluens. Avec trois nègres seulement, obligé de traverser de profonds marécages et des bois peuplés de jaguars, vivant de palmier coumou et de choux palmistes, il persista, pendant vingt-cinq jours, dans cette entreprise périlleuse, et ne s'arrêta que lorsque tout le monde tomba malade autour de lui. Alors il rebroussa chemin et regagna l'Oyapock.

Ce pays, que nul Européen n'avait foulé jusque-là, était accidenté, mais bas, avec des collines élevées de 600 mètres au plus. Les roches y étaient presque toutes feldspathiques; aucune trace de dépôt calcaire ne s'y faisait voir; les terrains d'alluvion, communs sur la côte, manquaient dans ce rayon.

Toute la partie de l'Oyapock supérieure au Camopi est habitée par les Oyampis, dont l'apparition sur ce cours d'eau date de 1816 ou 1817. Les Émerillons, plus grands et plus fluets que les Oyampis, habitent les rives du Camopi. Cette dernière tribu est l'une des plus arriérées parmi celles qui habitent la Guyane française. Pendant que les Oyampis se livrent à quelques travaux industriels, soit qu'ils filent quelques cotonnades ou tissent de fort jolis hamacs, les Émerillons se bornent à poursuivre et à tuer le gibier nécessaire pour leur nourriture. Ils touchent à peine au poisson qui abonde dans toutes leurs rivières.

La langue des Oyampis est riche, douce et harmonieuse. Les mots qu'on en sait ont de l'éclat et du nombre. M. Lacordaire a constaté qu'ils comptaient jusqu'au nombre dix, particularité qui présenterait une analogie de plus

entre cette langue et les autres langues américaines, où le nombre *dix* se retrouve toujours à cause des dix doigts. De son côté, M. Leprieur a rapporté une liste de cinq cents mots environ, soit oyampis, soit palicours, qui pourront servir de base à des recherches futures.

CHAPITRE VIII.

GUYANE HOLLANDAISE.

J'avais donc renoncé à un voyage d'intérieur, en remontant le cours de l'Oyapock. Trois jours passés aux environs du premier barrage m'avaient donné une idée assez complète de la physionomie du territoire. Deux fois nous avions campé sur la rive du fleuve, dans une sorte de carbet improvisé. Chaque soir, mes Indiens coupaient trois perches de douze pieds de long; ils les attachaient avec des lianes à l'une de leurs extrémités; puis, les mettant debout et les écartant, ils obtenaient un triangle dans les intervalles duquel on suspendait trois hamacs. Ce système de campement improvisé se nomme *tapayas* dans la langue des Indiens. Comme appendice à ce trièdre portatif, ils ajoutaient, en cas de pluie, un toit de feuilles de tourloury qui garantit à peu près le hamac et lui sert de dôme verdoyant.

Le 23 juillet, je m'embarquai de nouveau sur la goëlette, qui reparut devant Cayenne vers la fin du deuxième jour. Ma nouvelle station dans cette ville devait être courte. La Guyane française n'avait plus rien qui m'intéressât. Le hasard servit à l'abréger encore. Mon capitaine hollandais, après avoir terminé quelques affaires à Cayenne, allait appareiller pour Paramaribo. Je ne voulus pas manquer l'occasion. Mes bagages furent sur-le-champ transportés à bord; je dis adieu à mes hôtes, et nous partîmes.

La traversée de Cayenne à Paramaribo se fit sans autre incident qu'une relâche d'un jour à Sinnamary, savane déserte, célèbre seulement pour avoir servi de lieu d'exil aux proscrits du 18 fructidor. Les noms de Barbé-Marbois, de Barthélemy, de Ramel, de Tronçon-Ducoudray, me vinrent à la mémoire, tandis que je considérais cette lande stérile et nue. Je comprenais comment la mort devait paraître plus douce que l'exil en pareil lieu.

Après huit jours de navigation côtière, nous arrivâmes aux bouches du Surinam, beau fleuve large d'une lieue jusqu'à Paramaribo, capitale de la Guyane hollandaise. A l'instant même, servi par la marée, notre brick donna dans les passes et glissa bientôt entre deux rives parées d'une verdure brillante. Çà et là, des deux côtés, fuyaient des maisons de campagne délicieuses, des plantations en plein rapport, des bouquets d'arbres ou fleuris ou chargés de fruits; des jardins, des parterres, des quinconces merveilleusement entretenus.

Onze milles environ au-dessus de l'embouchure, et au confluent de la Commewine, belle rivière qui se jette dans le Surinam, parurent d'un côté le fort Leyde, de l'autre le fort Zelandia, et enfin, sur la rive occidentale du Surinam, les batteries de Pouromerent. Au-delà, le fleuve s'animait davantage encore; on pressentait le voisinage de la grande ville. De temps à autre nous voyions accourir sur la berge des troupes d'adolescens et de jeunes filles presque nus, qui se jetaient dans la rivière et semblaient s'y jouer comme des poissons. D'autres fois notre attention était distraite par d'élégantes barges, sortes de bateaux à l'usage des créoles, et munis chacun de quatre rameurs. Ces barges avaient sur l'arrière un pavillon à stores mobiles, sous lequel s'étendaient les sybarites européens, pendant que leurs nègres faisaient voler l'embarcation sur le fleuve. Un patron noir se tenait au gouvernail; et quand des dames étaient de la partie, une négresse de service se plaçait sur le dôme. Nous rencontrâmes plusieurs de ces barges dont l'aspect était élégant et pittoresque (Pl. IV — 3).

Il était quatre heures quand nous passâmes devant le beau fort Zelandia, qui commande à la fois la ville et la rade. Après l'avoir doublé, nous aperçûmes Paramaribo assise sur la rive gauche du fleuve, étalant ses longues lignes de maisons régulières et blanches, tandis que plus près de nous des navires à l'ancre animaient le premier plan du tableau (Pl. IV — 2). Vue de ce point, la ville prévenait en sa faveur; elle avait un aspect d'ordre et d'élégance qui signalait la présence des Hollandais. A terre, cette prévention favorable se justifiait. Les rues étaient larges et bien alignées, bordées de chaque côté d'arbres chargés de fleurs ou de fruits.

La place sur laquelle je descendis faisait face à l'hôtel du gouvernement, joli bâtiment élevé de deux étages. Le fort Zelandia est vis-à-vis, et dans l'intérieur de ses murailles sont un arsenal et plusieurs magasins construits en briques. Entre la citadelle et l'hôtel du gouvernement s'étend la promenade publique, garnie de tamarins touffus, dominant la rivière ainsi que la rive opposée, où se groupent d'élégantes maisons.



3. Carbet d'Indiens [illegible].



4. Indiens de la Guyane Française.



Une autre place fort jolie est la place d'Orange, toute plantée de beaux arbres comme celle du Gouvernement. Sur l'un des côtés de cette place s'élève l'hôtel-de-ville, bâti en briques, édifice spacieux, mais peu élégant; de l'autre, se trouvent le temple protestant, où le service se fait en hollandais et en français; puis des synagogues allemandes et portugaises; enfin une foule de maisons, propriétés des négocians du pays. Tous ces logemens sont en bois, hauts de deux étages, et revêtus à l'extérieur d'une couche de peinture gris perle, qui leur donne une fort bonne apparence. De petites planches fendues couvrent la toiture et simulent assez bien l'ardoise. Peu de maisons ont des fenêtres vitrées, à cause de la chaleur qui résulte de cette clôture; mais on y supplée par des treillis en gaze. L'eau de la rivière n'étant pas potable, chaque maison a son puits pour les esclaves et le bétail, et sa citerne pour les maîtres.

L'intérieur de ces maisons est en général décoré avec luxe. Au lieu de tapisseries, les murailles sont garnies de panneaux en bois précieux. Le parquet est nettoyé chaque jour fort soigneusement avec des oranges à demi-mûres que l'on coupe en deux. Les serviteurs le frottent ainsi avec force, et non-seulement il en résulte une propreté parfaite, mais encore une odeur suave qui embaume l'appartement.

La vie des créoles qui habitent ces maisons propres et jolies a quelque chose du raffinement colonial et du luxe américain. Tout ce que les continens connus produisent de plus délicat et de plus coûteux couvre la table des riches Hollandais. Leur plus grand luxe est le luxe gastronomique. Aussi les vivres y sont-ils d'une cherté incroyable. Un voyageur assure avoir payé un dindon trente-six francs. Suivant lui, la farine de froment valait de huit sous à vingt-quatre sous la livre; le beurre, cinquante sous; la viande de boucherie, de vingt-quatre à trente-six sous. Un autre luxe fort caractéristique chez les créoles hollandais, c'est celui des étoffes. Ils ne portent que du linge de la plus grande finesse et d'une blancheur éblouissante. Les esclaves au service des habitans ont une sorte de chemise en toile de Guinée; les autres se contentent d'une jupe qui part de la ceinture pour tomber jusqu'à mi-cuisse. Le costume des femmes de sang mêlé se rapproche davantage de celui des Européennes. Les mulâtresses connaissent les robes de soie et les fines percales; elles se couvrent de bijoux, de bracelets de toutes sortes; mais elles marchent nu-pieds, les souliers étant l'apanage des personnes libres.

Paramaribo est une grande et belle ville. Elle peut avoir un mille de long sur une largeur qui varie de trois quarts de mille à un demi-mille. La population, qu'on évalue à vingt mille ames, se compose de diverses races bien distinctes. Les Européens de toute nation, anglais, français, allemands, hollandais, figurent dans ce chiffre pour deux mille; les juifs portugais et allemands pour trois mille; les hommes de couleur libres pour quatre mille; les esclaves pour onze mille. Cette multitude de types si différenciés donne à la ville un aspect bruyant et animé. Les rues sont vivantes avec cette foule qui bruit, soldats, marins, esclaves, planteurs, négocians; avec ces carrosses qui roulent au milieu d'un nuage de poussière; la rade vit aussi, grâce aux navires qui s'y croisent, les uns nouveaux venus, les autres en partance; grâce aux barques de pêcheurs, aux chaloupes qui embarquent ou débarquent le sucre, le cacao, le coton, le café; grâce à de sveltes canots de luxe qui glissent sur la rivière avec leurs avirons blancs et leurs bordages verts.

J'étais descendu à l'hôtel des *Armes du Roi*, logis commode, élégant et propre, quoiqu'un peu cher. Là se trouvait, en même temps que moi, un honnête Israélite, habitant de Savanah-la-Juive, bourgade florissante et populeuse située à vingt lieues au-dessus de Paramaribo, sur la rive droite du Surinam. Ce négociant avait une barge à lui, fort commode et fort belle; il voyageait en grand seigneur. Quand il repartit, je m'offris comme compagnon de route, et il m'accepta de grand cœur. Ce n'était guère qu'une absence de huit jours; et, quoique pressé d'attaquer la Colombie, je ne voulus pas me priver d'une petite excursion dans la Guyane intérieure.

Le 28 juillet, je m'embarquai donc dans la barge du négociant de Savanah, que les rameurs noirs firent bientôt glisser sur le fleuve. Ce fut une navigation charmante sur un fleuve uni, entre deux vastes forêts qui semblaient tendre leurs bras immenses pour se rejoindre. Des oiseaux se croisaient sous cette verdure foncée, pendant que des milliers de poissons sautaient au-dessus de l'eau calme et limpide. Toutes les beautés d'une nature sauvage et puissante se déroulaient devant moi avec une telle rapidité, que souvent cette verdure, ces bois, ces eaux, m'apparaissaient comme une fantasmagorie confuse, comme une vision nuageuse et insaisissable.

Nous vivions à bord de la barge; mais nous n'y couchions pas. Les moustiques ne nous auraient pas laissé de repos sur le fleuve. Le soir

venu, on choisissait un espace défriché, sec, élevé, commode, propre à un bivouac. La barque était amarrée sur le Surinam, et les mariniers allaient, à l'aide de quatre pieux et d'un toit en feuilles de bananier, improviser pour chacun de nous un abri sous lequel il pût suspendre son hamac. A côté de ce carbet demi-sauvage, demi-européen, d'autres serviteurs allumaient un grand feu, tant pour chasser les insectes que pour préparer le repas du soir. Mon hamac une fois installé, j'avais plaisir à m'étendre sous ces grands arbres séculaires, avec mon fusil placé à portée, en cas d'attaque, soit de quelques Indiens maraudeurs, soit de jaguars ou d'autres bêtes féroces (Pl. IV — 4).

Sur ce territoire, bien plus riche que celui de la Guyane française, je reconnus une foule de défrichemens nouveaux, exécutés sur une vaste échelle. Ici, la campagne était peuplée du moins ; la culture n'émigrait pas avec les carbets des Indiens. Des planteurs européens, maîtres d'un certain nombre de noirs, exploitaient des portions de terrain plus ou moins considérables. Pour conquérir ce sol à la culture, il avait fallu combattre à la fois et la végétation et les eaux ; car le littoral de la Guyane hollandaise était non-seulement boisé, mais encore inondé. Des forêts primitives y grandissaient au sein des marécages. Un système d'écluses simple et facilement praticable devait concourir, avec l'incendie et la hache, au grand travail de la mise en rapport. La patiente énergie des Hollandais pouvait seule obtenir un tel résultat. Grâce à l'activité des planteurs, les eaux ont été refoulées vers les rivières ou encaissées en des canaux, également utiles comme voies de transports. Ces canaux sont nombreux et bien tenus ; ils sillonnent les plantations de telle manière, que les champs forment comme autant d'îles liées entre elles par des ponts ou de magnifiques levées revêtues de gazon. Rien n'est riant comme ces quinconces d'arbres fruitiers, ces plants de cannes, de cacao, de café, qui prospèrent au milieu de ces lagunes.

La culture et les produits de la Guyane hollandaise sont à peu près les mêmes que ceux des autres Guyanes. L'exploitation des terres qui avoisinent Paramaribo se fait par des esclaves venus de la côte d'Afrique. Dans mon court passage, ces noirs ne me parurent pas plus malheureux que ceux des Antilles et de Cayenne. C'était le même système de condition, la même charge de travail. Pourtant le voyageur qui a le plus longuement écrit sur la Guyane hollandaise, Stedman, raconte que de son temps les plaines de Paramaribo étaient l'enfer des populations nègres. Il affirme avoir vu un malheureux esclave accroché par les côtes à une potence ; et ailleurs une jeune fille de seize ans déchirée à coups de lanières. Il cite surtout ce trait horrible d'une maîtresse créole qui, allant un jour en barge vers sa plantation, fut importunée par les cris d'un enfant qu'allaitait son esclave. Sans prendre en pitié les cris de la mère, elle saisit la pauvre petite créature, la plongea dans l'eau et l'y tint jusqu'à ce qu'elle fût noyée. On fouetta en outre la négresse pour qu'elle séchât ses larmes.

Il faut croire que de pareils faits constituent des exceptions même dans la Guyane hollandaise. Pour ma part, sur toutes les habitations que j'ai visitées je n'ai rien trouvé de semblable à ces barbaries stupides. Le rotin règne bien dans ces campagnes, il y résume bien, comme ailleurs, toute la loi pénale des nègres ; mais, dans leur intérêt même, les colons n'en abusent pas. Les mêmes douceurs de position que j'avais remarquées aux Antilles existent pour l'esclave de Paramaribo. Il a aussi son petit jardin fruitier, sa case, son épargne, sa compagne d'infortune et ses enfans. Pour les consoler des travaux de la semaine, ces pauvres captifs ont leurs danses du dimanche, le *Congo* et le *Loango*, le *Vacycotto* et le *Socsa*, douces traditions de la patrie, les seules qui restent à ces exilés d'un autre continent.

Après trois jours d'une navigation entrecoupée de haltes tantôt dans les forêts, tantôt sur les habitations, nous arrivâmes à Savanah-la Juive. Les maisons en sont fort jolies, et leur propreté indique une aisance à peu près générale. Savanah a toujours servi de refuge à cette nation si long-temps tourmentée en Europe, à ces Israélites que leur patiente et courageuse industrie a fini par racheter de la persécution. Savanah a été pour les Juifs une Sion américaine. Ils en ont fait une riche et populeuse bourgade. Depuis long-temps ils y vivent libres et maîtres sous le patronage hollandais, ayant payé depuis long-temps, en progrès agricoles, ce qu'on leur a accordé en indépendance sociale et politique.

Au-delà de Savanah-la-Juive, la Guyane hollandaise n'est guère habitée que par des tribus indiennes qui peuplent les bords des grands cours d'eau, le Surinam, la Sarameca, la Commewine et la Marawine. Ces tribus sont aussi nombreuses et aussi diverses que celles de la Guyane française. On y compte des Warrows, des Caraïbes des Accawaus des Arrowauks, des Taï-

ras, des Piannacotaus, des Macoushis, et plusieurs peuplades moins importantes.

On verra, dans le chapitre de la Guyane anglaise, ce que sont les Warrows, tribu qui habite plus spécialement le littoral entre Paramaribo et Demerary. Les Caraïbes, tribu nombreuse, industrielle et brave, occupent aussi les côtes; ils sont d'une taille moyenne et bien prise, plus blancs que les autres Indiens, les seuls Arrowauks exceptés. Les Arrowauks campent presque tous auprès des rivières Essequibo, Demerary et Berbice. Ils sont d'une stature élevée et d'un teint fort clair. Les Arrowauks habitent l'intérieur des terres; ils sont grands et bien faits; ils ont les traits réguliers, les dents blanches, les yeux noirs et vifs, les cheveux noirs aussi, longs et plats. Ils ne laissent croître de poils sur aucune partie du corps. Les Taïras, suivant Stedman, errent entre le Maranham et le Surinam; les Piannacotaus ne quittent guère les solitudes de l'intérieur; les Macoushis occupent le pays de ce nom.

Malgré quelques dissemblances, ces diverses races d'Indiens se rapprochent par le type général. Elles ont la poitrine élevée et pleine, le cou épais, les épaules carrées, les membres charnus et robustes. Leur visage, quoique souvent ingrat, ne manque pas d'une certaine régularité. Le nez est légèrement aquilin, la bouche et les lèvres sont moyennes, les dents petites, blanches et bien rangées; le menton arrondi, les angles de la mâchoire inférieure assez marqués. L'un et l'autre sexe se frotte le corps d'huile de *Caraba*, dans le double but de s'assouplir la peau et de la garantir contre les piqûres des insectes. Comme les races déjà décrites, ils se teignent de roucou et zèbrent parfois de lignes bleues leur corps et leur visage. « Pourquoi vous barbouillez-vous ainsi? dit un jour Stedman à un jeune Indien. — Parce que ma peau est plus douce, répondit-il, et qu'elle est à l'abri des piqûres. Voilà, Monsieur. Mais vous, pourquoi vous peignez-vous en blanc? Je ne vois pas pour quelle raison vous perdez ainsi votre farine, et pourquoi vous salissez vos habits? Est-ce pour paraître blancs avant l'âge? »

Du reste, le caractère de ces naturels est grave, réservé, plein de finesse et de ruse. La manie de l'empoisonnement se retrouve chez plusieurs tribus. Les occupations de ces peuplades se réduisent à quelques défrichemens et à la construction de leurs carbets, de leurs hamacs et de leurs pirogues. Leur religion n'est guère plus appréciable que celle des tribus qui habitent les bords de l'Oyapock. Ces Indiens croient à de bons et à de mauvais génies; ils ont des espèces de sorciers nommés *peiis* ou *piaches*, qui ont, suivant eux, le pouvoir de conjurer les esprits malfaisans.

Quand un Indien est malade ou blessé, il fait appeler le peii, qui arrive à l'entrée de la nuit avec les instrumens du sortilége. Le principal agent est une grande calebasse garnie de cailloux blancs et de graines sèches, et traversée par un bâton qui, d'un côté, forme manche, et de l'autre se termine par de fort belles plumes. Arrivé près du malade, le peii commence ses exorcismes, en imprimant à sa calebasse un mouvement circulaire, et entonnant une supplication à l'*Yowahou*, supplication qui dure jusqu'à minuit. Alors il simule une entrevue avec l'esprit, et soutient pendant quelques minutes un monologue dialogué. Après deux séances de ce genre, le peii donne son avis sur l'affection morbide, et fait suivre cette consultation de l'emploi de quelques simples dont le hasard lui a révélé les vertus.

Le poste de peii est fort recherché parmi les Indiens, à cause de l'influence qu'il donne; mais ni le talent ni l'audace ne poussent un homme à cette dignité. Elle est héréditaire; elle passe du peii mort à son fils aîné, initié aux mystères de son ordre par une suite de cérémonies superstitieuses, qui durent plusieurs semaines. Entre autres épreuves, il faut qu'il s'habitue à avaler le jus du tabac, jusqu'à ce qu'il n'opère plus comme émétique. Il s'abstient même de manger, durant ce noviciat, de tout animal d'origine européenne; mais une fois élu peii, il a droit aux prémices de toute espèce d'alimens.

Les armes de ces Indiens sont la massue ou casse-tête en bois de fer, l'arc et les flèches, et des espèces de sarbacanes ou tubes de bambou, par lesquels ils lancent des flèches empoisonnées. Ces flèches se taillent dans les éclats de bois provenant de la première couche de l'arbre appelé *cokarito*. Elles ont douze pouces de long, et sont un peu plus grosses qu'une aiguille à tricoter. L'une des deux extrémités est imprégnée, suivant Bancroft, d'un poison provenant de la racine du *woorara;* l'autre est entourée d'un petit morceau de coton adapté à la cavité du tuyau. Les Indiens lancent jusqu'à une distance de cent pieds ce projectile dont la blessure est mortelle. Le poison *wourali* est le plus actif et le plus violent de ceux qu'emploient ces tribus indiennes. Le voyageur Watertown en a donné la recette; il se compose de la plante rampante du *wourali*, d'une racine amère, de deux plantes

bulbeuses, de deux sortes de fourmis, l'une grande et noire, dont la morsure détermine la fièvre, l'autre rouge, qui pique comme une ortie, de poivre fort, enfin des crochets réduits en poudre des serpens *labarie* et *counacouchi*. Ces divers ingrédiens sont pulvérisés et bouillis ensemble sur un feu lent, jusqu'à ce que la liqueur brunâtre arrive à la consistance d'un sirop épais. Ce poison est infaillible. A peine a-t-il pénétré sous la peau, qu'il tue sans altérer la couleur du sang et sans vicier la chair.

Les habitations de ces tribus sont encore des carbets, construits en une heure sur quatre pieux fichés en terre. D'ordinaire ces cabanes sont ouvertes de tous les côtés; les Macoushis seuls les ferment, en y laissant une large ouverture. Les Arrowauks, plus industrieux que les autres Indiens, ont des habitations plus grandes, quoique dressées de la même manière, avec des perches fourchues perpendiculaires, et d'autres perches horizontales sur le sommet, le tout couvert de feuilles de *troulier* attachées aux supports par de petits liens de *nibbis*.

Ces peuples vont à demi-nus, avec un simple pagne fait d'écorce d'arbre ou de la fibre du coco. Les femmes ont quelquefois une pièce d'étoffe carrée formée de fils de coton et de rassades. Le contact européen a du reste modifié déjà la simplicité du costume primitif. Dans les jours de fête, les Indiens se coiffent de chapeaux surmontés de plumes brillantes, se dressant autour de leur tête, et retenues par un bandeau circulaire de deux pouces de largeur. Les femmes portent des garnitures de rassades au cou, aux bras, aux genoux et au-dessus des chevilles.

La nourriture des Indiens se compose d'ignames, de plantains, de bananes, de racine de cassave et de manioc, de crabes, de poisson, de tortues de terre et de mer, enfin de lézards. Ils mangent aussi la chair du singe qu'ils font bouillir avec du poivre de Cayenne. Leur boisson ordinaire est une liqueur de manioc fermentée. Quelques-unes de ces tribus ont été soupçonnées d'anthropophagie par plusieurs voyageurs. Bancroft raconte que, « dans la derniere insurrection des esclaves de Berbice, les Caraïbes, auxiliaires des Anglais, tuèrent beaucoup de nègres et les mangèrent. » Cet auteur ajoute que les Caraïbes sont les seuls Indiens de la Guyane qui manifestent ce goût dépravé.

Les coutumes de ces Indiens ne sont pas différentes de celles des Oyampis, des Galibis et des autres tribus de la Guyane inférieure. La polygamie est permise chez eux, mais rarement pratiquée. Ils n'ont qu'une femme, et ne lui donnent guère de rivale, que quand elle est trop vieille et trop repoussante. Le mariage des jeunes filles a lieu ordinairement dès qu'elles ont atteint l'âge de puberté. Le lien nuptial n'a pas de longs préliminaires. Le futur offre à sa fiancée une certaine quantité de poisson et de gibier; si elle l'accepte, le mariage est célébré dans un festin. L'enfantement des femmes est un acte de nature fort peu pénible pour elles; jamais il n'est accompagné d'accidens graves ni de souffrances laborieuses. La mère se délivre sans secours. A peine la parturition est-elle accomplie, que la mère et l'enfant sont plongés dans l'eau, et l'Indienne retourne le lendemain à son travail. Par un usage assez singulier, que constatent quelques voyageurs, si la femme est valide à la suite de l'enfantement, son mari doit feindre une maladie. C'est de rigueur; il faut qu'il garde le hamac, qu'il se plaigne, qu'il observe un jeûne très-sévère. On dirait presque une de nos accouchées européennes. Empressés autour de lui, les voisins viennent le féliciter sur son heureuse délivrance, lui témoigner tout le désir qu'ils ont de le voir promptement rétabli. Il se laisse faire; il écoute tout comme si vraiment il avait éprouvé les souffrances de la maternité. Au bout de trente jours, on le fait descendre de son hamac pour le fouetter et lui appliquer sur les bras de grosses fourmis. Ceci toutefois n'a lieu que dans son intérêt, afin de le dégourdir après une longue et complète inaction. Tel est le récit de quelques voyageurs; d'autres ne font durer que trois jours cette inexplicable comédie.

CHAPITRE IX.

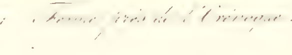
GUYANE ANGLAISE. — DEMERARY.

Je ne restai qu'un jour à Savanah-la-Juive, et je profitai d'une barge pour descendre de nouveau à Paramaribo. Là, l'occasion d'un caboteur s'étant offerte pour Demerary, je ne voulus pas la laisser échapper, et je m'embarquai le soir même. On dériva de nuit; et, quatre jours après l'appareillage, le 10 août, nous étions en vue de la colonie anglaise et de sa capitale Stabroek ou George-Town.

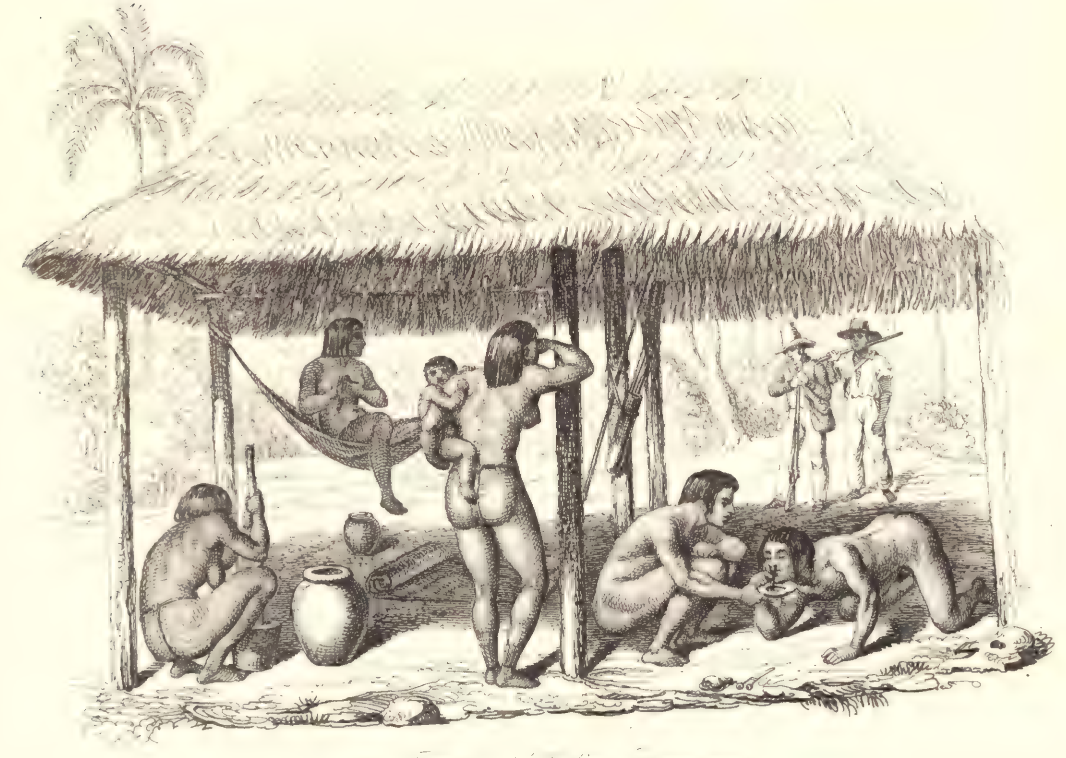
Il était deux heures de l'après-midi quand nous entrâmes dans le port de cette cité populeuse et marchande. Bâtie sur une grève plate et stérile, coupée de canaux qui la traversent dans tous les sens, George-Town n'était point, comme Paramaribo, une ville verte et fleurie; mais, en revanche, elle avait l'aspect d'une place active et affairée, d'une Tyr industrieuse et opulente. Ses maisons de bois, ornées de







1. Ferme près de l'Orénoque.



2. Ferme d'Indiens Guaraunos

portiques, sont rangées avec cet esprit d'ordre qui est si bien dans les allures commerçantes. Symétriquement alignées, elles ont rarement plus de deux étages. Les toits sont d'un bois rouge qui joue l'acajou. Au lieu de fenêtres vitrées, les appartemens ont des stores et des jalousies au travers desquels l'air glisse et se tempère. Partout des kiosques ouverts, des belvéders aérés, des appentis qui semblent appeler la brise, si bonne et si rare dans ces chaudes latitudes. La coupe des maisons, presque toujours en croix, semble avoir été imaginée dans le but de procurer une ventilation constante.

Dès le soir même, je débarquai sur un môle encombré de caisses et de balles, au milieu d'une foule de noirs couverts d'un pantalon de guinée bleue ou d'un simple langouti. Quelques créoles paraissaient çà et là, presque tous vêtus de blanc, avec des vestes et des pantalons en *gingham*, calmes au milieu de ce bruit, à l'ombre sous ce soleil brûlant, grâce à un large parasol soutenu par un esclave, donnant des ordres à cette foule noire qui se remuait, tourbillonnait, roulait les boucauds, empilait les caisses, population de peine dont la peau huileuse montrait une goutte de sueur à chaque pore.

George-Town, située également à portée du Demerary et de l'Essequibo, est devenue l'entrepôt de la Guyane anglaise. On y compte dix mille ames environ de population blanche, noire ou de couleur. Peu de pays offrent un plus grand pêle-mêle de nations européennes : Hollandais, Anglais, Allemands, Prussiens, Russes, Suédois, Danois, Français, Américains, Portugais, Italiens, juifs de divers pays; on trouve de tout sur ce rivage. C'est une véritable Babel, un congrès de nations. La ville est grande; elle a un mille de long sur un quart de mille de large. Les principales rues ont des trottoirs pavés en briques; elles sont garnies de lampions qui constituent une espèce d'éclairage public. De chaque côté de la rue, existe un canal navigable qui se vide et se remplit avec la marée. Parmi les édifices publics, il faut citer la maison du gouvernement et une longue file de bâtimens qui servent à la fois de douane, d'entrepôt, de bourse et de tribunal de commerce. Le marché de George-Town est bien approvisionné; mais, comme à Paramaribo, tout y est d'une cherté excessive.

Nulle part, du reste, même dans les Antilles si hospitalières, on n'accueille l'étranger avec plus de bienveillance et plus de grandeur. On se dispute presque les nouveaux venus; et, dès qu'ils ont mis le pied dans une maison, ils en sont les commensaux pour un temps illimité. Leur hamac est dressé, leur couvert est mis; ils sont de la famille, invités avec elle à tous les bals, à tous les concerts.

Les environs de Demerary, surtout en remontant le fleuve, sont couverts d'habitations productives et riantes. On en rencontre encore à deux cents milles; mais, au-delà, le fleuve cesse d'être navigable, et les cultures disparaissent. Ces habitations, presque toutes peuplées de Hollandais, les anciens maîtres du pays, sont jolies, commodes et bien tenues. Les ponts, les portes, les fenêtres, les maisons, les cases des nègres, les ateliers, tout y est peint en blanc, couleur favorite de cette nation. Des chemins plantés d'arbres serpentent au milieu de ces campagnes, et rappellent souvent les plus belles avenues de l'Europe. Les bras qui exploitent ces vastes domaines sont encore ceux des noirs esclaves; mais il paraît qu'on les traite avec plus de douceur que ceux de Paramaribo.

J'avais à passer dans la Guyane anglaise un mois, au bout duquel un navire de commerce, alors sous charge, devait me transporter en Colombie, à Cumana. Je profitai de ce temps pour faire diverses excursions sur ce territoire si fécond et si étendu. Je visitai le district de l'Essequibo qu'occupent des Indiens bien plus industrieux qu'aucune des tribus que j'avais étudiées jusque-là; j'allai passer quelques jours sur le district de Berbice et dans sa capitale, la Nouvelle-Amsterdam.

Le district de Berbice s'étend sur le fleuve du même nom, et entre celui de Corentin et la crique Abary, sur la côte de l'Océan. Le fleuve Berbice, quoique large, est obstrué à son embouchure par une barre qui ne livre passage qu'aux navires tirant moins de quatorze pieds. Cet obstacle sera un empêchement éternel à la prospérité de cette colonie.

La Nouvelle-Amsterdam est assise sur la rive méridionale de la rivière Canje. C'est une ville salubre, où chaque maison forme une sorte d'île entourée de canaux. Ces maisons, à un seul étage, sont entourées de galeries où l'air circule libre et frais. Au lieu de les revêtir d'un toit en planche, les habitans les couvrent de feuilles de troulier ou de bananier. Les plantations de ce district sont riches et belles.

Ces petits voyages faits, il me restait encore près de trois semaines à séjourner dans la Guyane anglaise. J'étais au bout de mes recherches, et ne savais vraiment qu'imaginer pour remplir un si long espace de temps, quand le hasard m'offrit un voyage instructif et aven-

tureux. Deux naturalistes anglais allaient partir de George-Town pour explorer, aux frais de la Société de géographie de Londres, le cours du Masaroni et de quelques-uns de ses affluens. Je demandai à me mettre en tiers dans cette reconnaissance. Ils y consentirent.

Nous nous embarquâmes le 20 août sur un canot qu'escortait une petite pirogue de chasse. Nos provisions étaient : dix douzaines de couteaux, une douzaine de coutelas, six douzaines de pièces de calicot, cinq livres d'hameçons, une provision de colliers de rassades, des aiguilles et des épingles, des rasoirs et des miroirs, vingt livres de poudre, du plomb et des pierres à fusil, des ciseaux et quatre mousquets. Notre équipage se composait d'un capitaine accawau et de vingt-deux Indiens de sa tribu. Le salaire de ces hommes consistait en une pièce de cotonnade, un coutelas et quatre couteaux pour chaque homme de l'équipage. Le capitaine devait avoir une pièce de calicot et un mousquet. L'accord était fait non par jour, mais pour tout le voyage.

Le premier soir, nous couchâmes sur l'île de Caria, à trois milles environ du dernier poste anglais établi sur le fleuve. A la hauteur de cette île, le Masaroni commence à prendre sa physionomie spéciale. Les deux côtés du fleuve y sont rarement visibles à la fois, tant son cours est entrecoupé d'îles vertes et touffues. Caria était autrefois un poste hollandais, jadis cultivé, aujourd'hui désert : quelques plants de cacao encore debout y indiquent seuls le passage du travail humain. Plus loin, et près d'une petite île qu'occupe un ménage caribi, commencent les rapides ou raudales du Masaroni. Celui de Warimambo, que nous franchîmes dans la première journée, ressemblait aux sauts les plus tourmentés de l'Oyapock. Il fallut que notre équipage sautât hors du canot pour le pousser au milieu de ce labyrinthe tantôt calme tantôt écumeux. Nous eûmes huit de ces sauts à franchir dès la première journée. C'était, on le voit, commencer par de rudes épreuves.

Au campement du soir, une difficulté se présenta. Le palmier était rare sur les bords du Masaroni, et nous n'avions rien pour couvrir nos hamacs. Pour y suppléer, il fallut détacher la voile du canot et s'en servir comme d'une tente. Malheureusement la pluie survint et la transperça.

Le lendemain, après une halte à Aramatta, petit campement indien, nous vînmes bivouaquer à Cupara. Déjà notre vie voyageuse se réglait, grâce à notre équipage. Chaque matin, à peine éveillés, nous trouvions notre café prêt, et chauffé sur ce même feu où les Indiens faisaient bouillir leur soupe au poivre. L'habitude de ces sauvages est de manger dès le matin. Quand ils ont pris ce premier repas, peu leur importe de rester sobres tout le jour, pourvu que, de temps à autre, ils puissent s'humecter le gosier avec quelques gorgées de *pywori*, boisson composée d'eau chaude et de cassave. Ils boivent ainsi tant de cette liqueur, sans compter celle qu'ils boivent à leurs repas, qu'il faut en emporter avec soi des provisions énormes.

Notre journée de marche commençait ordinairement à sept heures et finissait à trois ou quatre, suivant qu'on trouvait plus tôt ou plus tard une place commode pour le campement. Un sable sec, entouré d'arbres, tel était notre bivouac favori. Là on avait toujours de l'espace pour se promener, un bassin pour se baigner et des perches pour y suspendre les hamacs. Cela valait mieux que les carbets indiens, toujours infects et pleins de moustiques.

Il serait trop long de suivre jour par jour cette navigation fluviale, de dire les accidens à toute heure renouvelés qui menaçaient de compromettre notre frêle barque, les détours continuels du fleuve qui semblait former un long coude, les brusques variations du paysage qui se plaisait à des métamorphoses capricieuses.

Les Indiens que nous rencontrâmes d'abord étaient des Accawaus. Nous leur achetâmes des paquets de *haï-arry*, sorte de vigne qui porte une petite touffe de fleurs bleuâtres, produisant une cosse de deux pouces de long, avec des fèverolles grises au nombre de dix. La racine, dont la croissance est fort longue, a trois pouces de diamètre dans son plus grand développement. Elle contient une sorte de lait gommeux, puissant narcotique dont les Indiens se servent pour empoisonner l'eau où vit le poisson. Ils battent cette racine avec des bâtons fort durs jusqu'à ce qu'elle soit en filasse, la font macérer ensuite dans une eau qui en devient blanchâtre, puis versent cette infusion dans le lieu qu'ils ont choisi pour la pêche. Quand cette eau empoisonnée a été répandue dans quelque bassin, au bout de vingt minutes environ, on voit paraître à la surface tous les poissons qu'il contient, et les Indiens peuvent alors ou les prendre avec la main, ou les *flécher* avec facilité. Un pied cube de cette racine suffit pour empoisonner un acre d'eau, même dans les endroits où l'eau se précipite avec force. Le poisson, du reste, n'est pas détérioré par l'atteinte du poison; il ne se gâte pas plus vite, ainsi tué, que pris de toute autre manière. Le poisson nommé

pacou se pêche au moyen de l'*haï-arry*. Voici comment : les Indiens choisissent assez ordinairement une des chutes du fleuve où croît en abondance l'herbe aquatique *weya*, dont se nourrissent les pacous. Ils entourent l'endroit d'une muraille de pierres non liées, et l'élèvent à un pied au-dessus de la surface de l'eau, ne laissant que deux ou trois espaces, larges de dix pieds, pour que le poisson puisse s'y engager. Deux heures avant le coucher du soleil, ces espaces sont fermés tout-à-coup à l'aide de claies préparées d'avance, et si le pacou s'y trouve en quantité suffisante, on bat, dans la nuit, le haï-arry nécessaire pour l'empoisonnement de tout le bassin. Nous vîmes, en moins d'une demi-heure, prendre ou flécher, par cette méthode, deux cent quatre-vingts pacous, sans compter une quantité énorme d'autres poissons. Quand le poisson est pris, on l'ouvre, on le sale et on le fait sécher sur les rocher (Pl. V — 1).

Le long de son cours, le Masaroni forme une foule d'anses ou de lacs dormans qui semblent la conséquence nécessaire de ces raudales dans lesquels le fleuve tourbillonne. Nous franchîmes ainsi l'anse de Cabouny, celles de Massawine, de Pounouny et d'Acouva. Sur ce dernier point, le cours du Masaroni se dégageait un peu de ces myriades d'îles qui lui donnent l'aspect d'un interminable archipel. L'horizon s'étant agrandi, nous pûmes voir la *Table d'Arthur*, le premier point visible des montagnes de Saint-George, grande chaîne de la Guyane centrale. Devenu plus calme et plus grandiose, le Masaroni tournait alors de nouveau vers l'ouest, et prenait l'apparence d'un vaste lac dominé par cette *Table d'Arthur*, véritable montagne atlantique auprès des terres basses et noyées de la Guyane littorale.

Plusieurs journées pénibles nous conduisirent à l'anse Corobung, quand nous eûmes tour à tour fait halte à Kiguay, au saut de Teboco, à l'anse Caranang, aux campemens d'Aramayka et d'Abadukaye, aux anses de Carowa-Aikura et de Ehping.

La scène qu'offre l'anse de Corobung n'a pas, ne doit point avoir, sous le ciel, rien qui la surpasse ou qui l'égale. L'eau de cette anse, quoique parfaitement transparente, affecte dans son ensemble un ton chocolat, et les sables environnans viennent s'y briser en nuances pourpres. La crique change souvent de direction; et, à chaque coude, se présente une longue bande de sable blanc, mat et triste, qui tranche désagréablement avec la couleur de l'eau. En général, le paysage n'a point de plan intermédiaire. De tout le circuit du bassin noir et calme, bordé d'une ligne uniforme d'arbres, s'élève, comme un décor magique, une colline verticale de quinze cents pieds d'élévation, colline éloignée en réalité, mais si étrangement menaçante, qu'on croirait la voir à toute minute tomber, dans ce lac qu'elle surplombe, pour barrer la route aux navigateurs. Entre ces murs de roches, et jetés à travers le fleuve, paraissent de loin à loin des blocs énormes de granit qui semblent vouloir emprisonner les eaux et livrer à peine passage aux plus petites barques. Au-delà seulement se présente le bassin, noir comme de l'encre, et bordé d'une bande de sable crayeux qui fatigue l'œil.

Nous dressâmes nos tentes sur cette grève de sable, presque en face du saut de Macrebah, qui ajoute encore à l'ensemble pittoresque de ce lieu. Le fleuve, se précipitant d'une hauteur de cent pieds dans ce lac qui en était à peine ridé sur les bords, offrait un sévère et majestueux spectacle.

Du bassin de Corobung nous remontâmes jusqu'à la crique de Coumarow, où devait se faire notre dernière halte. Cette cascade était une des plus magnifiques que l'on pût voir; l'eau s'y précipitait d'une hauteur de quatre cents pieds, avec un tel fracas et un tel volume que nos oreilles en étaient brisées, et qu'un nuage d'écume couvrait tous les environs (Pl. V — 2). Ce lieu avait une physionomie austère et sauvage : d'un côté, des forêts impénétrables; de l'autre, des chaînes de montagnes échelonnées à perte de vue; puis, sur le devant du tableau, cette cascade à la voix terrible, dont la nappe se nuançait, dans ses cent pieds de largeur, de toutes les couleurs du prisme solaire.

Sur les bassins supérieurs nous trouvâmes une foule d'Indiens occupés à la pêche, ou battant l'haï-arry. Rien n'était plus joli que ce coup-d'œil. Les femmes, les enfans, les jeunes garçons, les vieillards, tout se livrait à cette chasse facile du poisson endormi. Quoique notre équipage ne fût pas fort habile, nous prîmes en peu de minutes près de deux cents poissons de toutes les dimensions et de toutes les qualités.

Dix-huit jours s'étaient écoulés depuis mon départ de George-Town, et il était à craindre que je ne trouvasse plus sur la rade le caboteur en charge pour Cumana. Je dis adieu à mes compagnons de route, et, louant un canot indien, je redescendis seul le Masaroni. Ce trajet eut lieu avec la rapidité de la flèche. En trente-six heures la distance était franchie;

nous glissions sur les cascades du fleuve, rasant la mousse du rocher, souvent même en effleurant les pointes aiguës. Nulle vitesse n'est comparable à celle qui nous poussait alors : nous devions filer douze milles à l'heure.

Arrivé près de l'embouchure de la rivière, j'y trouvai un village de Warrows, dont quelques carbets construits sur pilotis offraient une demeure sèche et commode sur une plaine toute inondée (Pl. V — 3). Les Warrows, pour construire ces carbets, enfoncent des pieux dans la vase jusqu'à ce qu'ils trouvent un fond solide; puis ils ajoutent les solives qui doivent soutenir la plate-forme, et bâtissent ensuite là-dessus une espèce de charpente qu'ils recouvrent de feuilles de palmier *mauritia*. Tout cela, quoique assez imparfait, atteste un instinct industrieux; car ils n'emploient, dans ces constructions, rien de ce qui rend les nôtres si faciles, ni clous, ni mortaises, ni chevilles.

Les mœurs de ces Warrows sont à peu près celles des Indiens dont il a été déjà question. Le même caractère général, ainsi que le même type, modifiés l'un et l'autre par quelques nuances légères, dominent parmi toutes les peuplades de la Guyane. L'usage du roucou, les habitudes de propreté, la nudité presque primitive, la nourriture de poisson, de cassave, d'ignames, la sobriété mêlée d'orgies, la vie molle et indolente, tout cela se retrouve chez les Warrows.

Après une halte de quelques heures dans un de leurs villages, je me rembarquai et j'arrivai à George-Town le 15 septembre. Mon caboteur s'y trouvait encore; quelques affaires l'y avaient retenu. Il ne fut prêt à partir que le 19; ce qui me donna le temps de résumer mes souvenirs sur les Guyanes et de compléter par quelques documens généraux, recueillis sur les lieux, la somme de mes observations directes et personnelles.

CHAPITRE X.

GUYANES. — RÉSUMÉ HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

On doit à Colomb la découverte de la Guyane. Après avoir reconnu la Trinité, il vit, le 11 août 1498, ce continent américain, auquel il conserva le nom indigène de *Terre-de-Paria*. Quelques dangers qu'il courut aux bouches de l'Orénoque, qu'il nomma *Bouches du Serpent*, le forcèrent à s'éloigner, sans avoir achevé sa découverte.

L'année suivante, Alphonse Ojeda, Jean de La Casa et Frédéric Vespuce furent plus heureux; ils visitèrent toute la côte, en s'avançant vers l'ouest. Après eux, Diégo de Ordaz tenta vainement de s'y établir. Vivement repoussé par les indigènes, ce fut lui qui créa la fable de ce *Dorado*, de ce lac Parina, dont l'or et les rubis jonchaient les rives. A ces récits, Pedro de Ordaz et Gonzale de Ximenès voulurent tenter l'aventure; ils entraînèrent une foule d'Espagnols qui périrent presque tous au milieu de ces immenses solitudes.

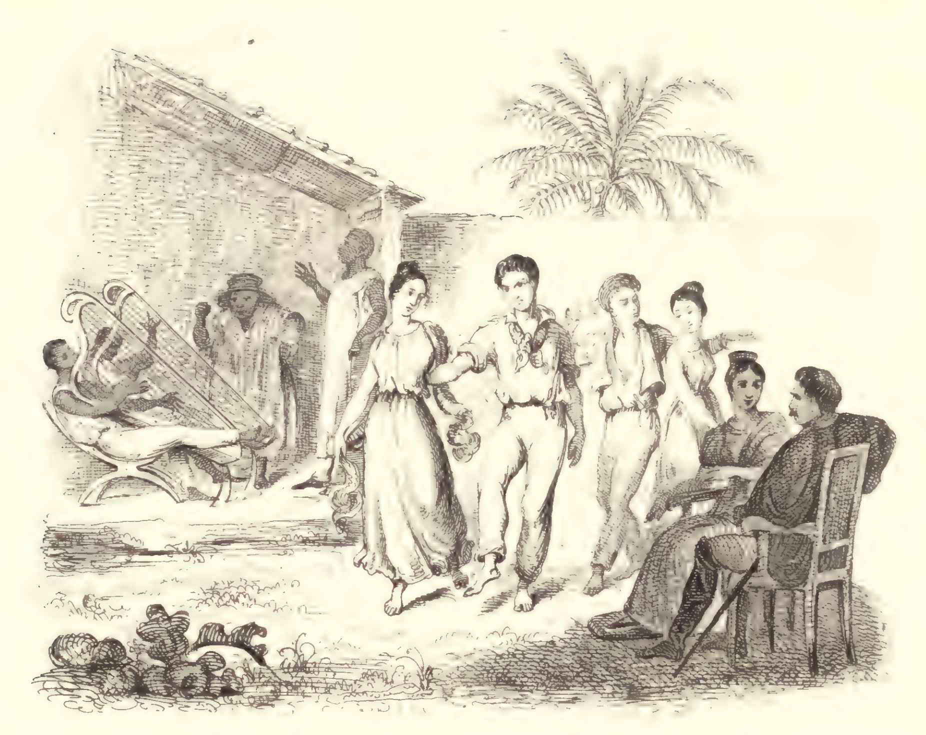
Cependant Diégo de Ordaz avait obtenu de Charles V le monopole d'une exploration au pays de Dorado. Après diverses tentatives infructueuses, il finit par fonder la ville de San-Thomé, à soixante lieues de l'entrée de l'Orénoque, au confluent du Carony. Ce village ne compta jamais plus de 150 habitans.

Au bruit des conquêtes espagnoles dans le Nouveau-Monde, les ambitions rivales se réveillèrent Les Anglais, à leur tour, songèrent à la Guyane et à ce fabuleux Dorado qui passionnait tant de têtes. Walter Raleigh parut en 1594 devant l'île de la Trinité, brûla la ville de San-José, et se présenta aux bouches de l'Orénoque. Après Walter Raleigh vint Laurent Keymis qui ne fut guère plus heureux.

Ce fut vers 1624 que les Français parurent pour la première fois dans la Guyane. Quelques marchands de Rouen, fixés à Sinnamary, mirent en produit les plaines environnantes. Leur exemple fut imité; la Compagnie du cap du Nord envoya des planteurs à Cayenne; et, dès lors, cette colonie eût pu devenir florissante sans les divisions intestines qui la déchirèrent.

En 1669, ce territoire que l'on nommait pompeusement la France équinoxiale, passa entre les mains de la Compagnie des Indes occidentales qui, à peine installée, fut obligée de lutter contre les Hollandais, ses voisins et nos ennemis. La colonie de Surinam devint l'antagoniste implacable de la colonie de Cayenne. En 1676, cette dernière fut conquise par les forces bataves, mais reprise bientôt après par le maréchal d'Estrées. Comme représailles, le gouverneur français Ducasse essaya, en 1688, de surprendre Surinam, d'où il fut repoussé avec perte. Vers le même temps les Portugais fondèrent leur Guyane et leur établissement de Macapa.

Il serait trop long de suivre le mouvement progressif de ces quatre possessions coloniales. Les Hollandais, plus industrieux, plus actifs, plus persévérans que les autres colons, eurent bientôt déterminé en leur faveur une suprématie qui n'a jamais pu s'effacer depuis. L'établissement français resta long-temps une misérable



3. Danse Créole à Cumana.



4. Intérieur de Salle à manger à Ste. Marthe.



et insignifiante bourgade. En 1723, Cayenne ne comptait que 90 colons, 125 Indiens et 1,500 nègres. En 1763, Louis XV voulant essayer de lui imprimer un mouvement de progression, 15,000 hommes furent transportés dans la Guyane française, et on leur céda en propriété tout le terrain qui va de l'anse Cayenne jusqu'à la rivière Kourou. Un vaste système de défrichement devait ainsi donner une nouvelle face à la colonie; on croyait que des bras suffiraient pour renouveler la contrée. Malheureusement les nouveaux colons, amollis par le climat, affaiblis par les fièvres, énervés par la débauche, trompèrent les prévisions des colonisateurs. Sur les 15,000 hommes partis de France, il en périt 12,000; trente-trois millions furent dépensés, sans qu'il en résultât une seule création utile.

La Guyane a été, depuis, bien tourmentée par les grands ébranlemens de la politique européenne. Presque dépossédée par les Anglais, la Hollande a été obligée de leur céder le plus magnifique lot de son territoire. La France elle-même, long-temps privée de Cayenne, ne l'a retrouvée qu'à la paix. Si cette paix se prolonge, si les colons persistent dans la voie d'amélioration où ils sont entrés récemment, la Guyane française et les autres Guyanes deviendront de beaux fleurons pour chacune des couronnes européennes dont elles sont la propriété; car le sol en est riche, arrosé, fécond; il n'attend que des capitaux et des bras.

Qu'on jette, en effet, les yeux sur la carte, et l'on verra quelle position favorisée occupe ce pays, enclavé à peu près entre l'Orénoque et la rivière des Amazones, dont la communication par le Rio-Negro et par le Cassiquiari en fait une île de deux cent vingt-cinq lieues du nord au sud sur trois cent vingt-cinq lieues de l'est à l'ouest. Les Guyanes sont de plus sillonnées de mille rivières qui les coupent dans tous les sens.

Situées sous l'équateur, les Guyanes jouissent d'une température fort chaude, que rafraîchissent pourtant d'immenses forêts. Les jours y sont égaux aux nuits. La plus grande variation dans les levers et les couchers du soleil est de quarante minutes. On y compte deux saisons : l'une sèche, l'autre pluvieuse.

La Guyane se compose de deux parties : le littoral, qui est visiblement un terrain d'alluvion, et la contrée intérieure, où commencent les chaînes montueuses, dont l'étude géologique n'est pas encore bien avancée. Le sol peut se diviser en deux espèces très-distinctes, les terres basses et les terres élevées. Ces dernières ont d'abord attiré les planteurs. On incendia les forêts, et sur leurs cendres même, utilisées comme engrais, on obtint de magnifiques récoltes. Mais bientôt les eaux pluviales emportèrent au loin la première couche de terre végétale, et le roc resta à nu. Ce ne fut que plus tard que l'on reconnut le gisement du véritable sol propre aux plantations. On dessécha alors des savanes marécageuses au moyen de saignées et de coupures, et l'on y créa des cultures durables à l'abri de l'atteinte des élémens. Là prospèrent la canne à sucre, le cacaotier, le caféier, et les autres espèces intertropicales.

Les forêts de la Guyane abondent, comme on l'a vu, en magnifiques essences, l'acajou, le jacaranda, le panacoco, le bois de rose, le bois violet, le bois satiné, et toutes sortes de bois résineux et oléagineux. Parmi les plantes médicinales, on y trouve le sassafras, le gayac, le simarouba, le tamarin, le copahu, la salsepareille et l'ipécacuanha. Dans la foule des palmiers qui croissent sur les bords des rivières, sont le pinau, dont on fait des lattes; le sampa, l'aouara, dont on obtient une huile fort utile : l'arrouma, qui sert à fabriquer des ouvrages de vannerie; enfin le latanier, dont les indigènes tirent le plus grand parti. Les arbres fruitiers sont ceux des Antilles, le citronnier, le manguier, le sapotillier, l'avocatier, l'abricotier, le pitanga ou cerisier, le goyavier, l'acajou à pommes, le corossolier, le bananier, le cocotier. A l'état sauvage, on compte le balisier, le pekea, ou boulet de canon, dont le fruit est gros et doux ; le conana palmiste avec son amande agréable ; le genipa, ressemblant à une mauvaise pomme cuite; le mabouier, dont le fruit est une espèce de prune acide ; la poire de la Guyane, grosse à peine comme une noix. Les plantes utiles sont nombreuses aussi; on y cultive l'igname, la patate, le manioc, le maïs, la tayove, l'arachis, l'agave, et d'autres encore. Les raquettes et divers aloës, puis une foule d'espèces grimpantes ou rampantes, achèvent de caractériser la magnifique végétation de ce territoire.

Les animaux particuliers à cette zône sont le tapir, le jaguar, les singes en espèces innombrables, les coatis, les agoutis, les paresseux, les pécaris, les cerfs et les daims. Les animaux domestiques d'Europe ont réussi dans les Guyanes. Quant aux oiseaux, ils y fourmillent en espèces magnifiques. L'autruche d'Amérique parcourt ces savanes immenses; des vautours, des flamants qui peuplent les bords des fleuves,

des spatules, des canards, des oiseaux-trompettes, des dindons, des aras rouges et bleus, des tangaras, des toucans, des colibris, des cotingas, cette longue liste n'offre qu'une nomenclature incomplète des espèces les plus communes. La nomenclature des poissons n'est pas moins riche : le machoiran, poisson de mer qui combat l'espadon; les raies, l'acoupa, la loubine, le mulet, et une foule d'autres. Les crabes abondent sur toute la grève, où ils se creusent des espèces de terriers. Les indigènes leur donnent la chasse et en sont très-friands. Enfin, parmi les insectes, il faut citer d'incommodes moustiques, des fourmis de diverses sortes, des ravets, des scorpions et des araignées hideuses.

CHAPITRE XI.

COLOMBIE. — CUMANA.

Au bout de quatre jours de navigation côtière, dont rien ne rompit l'uniformité, on signala devant nous l'île de la Trinidad, si longtemps espagnole, aujourd'hui anglaise.

Située en face des bouches de l'Orénoque, la Trinidad a la forme d'un carré long; les géographes espagnols la comparaient à un cuir de bœuf. Elle a soixante milles de l'est à l'ouest, et quarante-cinq milles du nord au sud. Entre cette île et le continent s'étend le golfe de Paria, que se disputent la mer et le fleuve, bassin tourmenté dans lequel l'Orénoque se décharge par plusieurs bouches. Ce mouvement des eaux rend ce bras dangereux et presque innavigable pour les navires; des bancs de sable qui se déplacent, des courans sous-marins, et des tourbillons impétueux en font comme un vaste et périlleux Charybde que fuient les navigateurs. C'est la fameuse *Bouche du Dragon*.

Le port principal de la Trinidad, Puerto-España (aujourd'hui Spanish-Town), fait face aux bouches du fleuve, mais à une distance de douze lieues, et quand l'action des eaux a déjà été amortie par les terres méridionales de la Trinidad. Puerto-España est une grande ville de dix mille ames, avec un fort beau môle en pierre qui s'avance jusqu'à deux cents mètres dans la mer. Après la baie Charagaramus, située à trois lieues dans l'ouest, c'est le havre le plus sûr d'une île qui en compte plus de vingt.

Le littoral de la Trinidad a des marais que les Espagnols nomment lagunes, les créoles lagons, et sur les bords desquels croissent des bois de palétuviers. Dans la saison sèche, ces lagunes se changent en savanes au sein desquelles on lâche le bétail. On y trouve beaucoup de tortues de terre de diverses espèces, dont la chair est aussi délicate que nourrissante. Les oiseaux de mer, les perdrix grises, les poules d'eau, les flamants, les bécasses blanches abondent dans ces marécages, et il est difficile de se former une idée de la quantité de canards sauvages qu'ils recèlent. Leurs vols projettent une ombre immense qui cache le soleil. On en compte de trois espèces, outre la sarcelle. La plus grosse espèce ressemble à la canne de l'Inde; la seconde au canard commun; la troisième est un petit canard fort joli, bleu, rose, jaune et blanc, avec une étoile bleue sur le front.

Serrant de près toute la côte orientale de la Trinidad, nous pûmes suivre les mouvemens de terrain de cette île, soit qu'elle se prolongeât en grèves basses et boisées, soit qu'elle projetât ses mondrains verdoyans et fertiles. Nous doublâmes ainsi la pointe de Guataro, celle du Mancenillier, puis enfin la pointe de la Galère, qui termine la Trinidad au nord; après quoi notre caboteur laissa porter à l'ouest plein pour aller attaquer le port de Cumana.

Jusque-là, une brise de S. E. constante et douce nous avait poussés sur la plus belle mer du monde. Grâce à ce souffle tempéré, nous n'avions pas éprouvé de chaleurs trop fatigantes. La cabine seule était un séjour intolérable, mais nous n'y descendions que fort rarement; nous avions pris même l'habitude de tendre nos hamacs sur le pont et d'y passer la nuit sous un dais parsemé d'étoiles. C'était jusque-là une navigation charmante, heureuse et promptement faite.

Mais à peine avions-nous dépassé la pointe nord de l'île Trinidad et couru pendant quelques heures à l'abri des terres, que la brise refusa tout-à-coup; les voiles fasièrent, battirent le mât, puis restèrent immobiles. Le calme se fit complet et profond : la mer dormait; l'atmosphère semblait saisie de torpeur. Sur une eau flasque comme de l'huile, des requins montraient çà et là leurs nageoires dorsales, prêts à nous divertir par le spectacle d'une pêche, si nous avions voulu y mettre tant soit peu de bonne volonté. Ces gloutons se jetaient à l'étourdie sur tout ce qu'on lançait à la mer. Débris de repas, plumes de volailles, défroques de marins, chiffons, papier, dépouilles d'animaux, tout était de bonne proie pour eux, tout leur semblait d'une excellente digestion.

Le calme nous retint de la sorte, pendant trois jours entiers, à trente ou quarante lieues de Cumana. Nous fîmes à peine cinq lieues en soixante et douze heures. Enfin, le quatrième

jour, quelques risées folles ayant soufflé du N. E., on franchit la pointe occidentale de la Trinidad. Cinq lieues au-delà de l'île Chacacharreo, et à la hauteur de la Bouche du Dragon, nous éprouvâmes l'effet d'un courant qui drossait la goëlette, et semblait la tirer vers le sud. C'était l'action des eaux qui, précipitées dans cette ouverture, entre le continent et la terre, y éprouvaient un mouvement alternatif du nord au midi et du midi au nord. La sonde, dans cet endroit, signalait quarante brasses d'eau sur un fond d'argile verte.

La goëlette doubla ainsi le cap Paria et le cap des Trois-Pointes, qui détachait sur un ciel pur et bleu ses cimes aiguës et dentelées. Au-delà parurent les Testigos, pâté d'écueils qui pointent au-dessus des eaux, et sur les acores desquels flottent d'énormes paquets de varech. Ces fucacées obstruaient alors tellement la mer, qu'on eût dit que notre léger bâtiment naviguait dans un marécage.

Le cap Malapasqua nous était resté au S. E. le 4 octobre au soir, et, le 5 au matin, l'île Marguerite était en vue dans l'ouest. Nous fîmes route pour passer entre elle et l'île Coche, plus rapprochée du continent. L'îlot Coche est une large dune de sable, déserte et non cultivée. Çà et là, quelques cactus cylindriques, s'élevant comme des candelabres, ne projettent pas assez d'ombre pour empêcher les réverbérations solaires sur l'arène du rivage. Quand nous passâmes près de l'écueil, vers midi, le sol paraissait ondoyer ; les arbres semblaient çà et là se briser par un phénomène de réfraction et par une illusion d'optique. Nous avions le spectacle du mirage comme il se produit au sein des déserts libyques.

Il était dix heures environ; nous étions en face de l'île Cubagua, jadis célèbre par la pêche des perles, et en travers du cap Macanao, pointe occidentale de l'île Marguerite, quand deux pirogues accostèrent la goëlette. C'étaient des pêcheurs guayqueries qui venaient nous offrir du poisson et des fruits. Les vivres frais nous manquant, on leur acheta tout ce qu'ils portaient en poissons, en bananes, en tatous, en crescentia cujete. Ces Guayqueries appartenaient à cette tribu d'Indiens indigènes qui habite les côtes de la Marguerite et les faubourgs de la ville de Cumana. Nulle race de la Terre-Ferme, à l'exception des Caraïbes de la Guyane, n'est plus belle que la race des Guayqueries ; nulle, sans exception, n'est plus honnête, plus sûre, plus fidèle. Le roi d'Espagne, dans ses cédules, les nommait « ses chers, nobles et loyaux Guayqueries. » Nus jusqu'à la ceinture, cuivrés, musculeux, on les prendrait pour des statues de bronze. Leurs pirogues sont construites d'un seul tronc d'arbre, et chacune d'elles porte de douze à vingt hommes.

Ces embarcations indigènes venaient de nous quitter, à la suite d'un marché conclu, quand une chaloupe nous accosta. C'était le bateau lamaneur, qui devait nous piloter jusque dans le golfe de Cariaco, cette vaste baie de Cumana où tiendraient toutes les flottes de l'univers. Dès que le patron fût monté à bord, il mit le cap au S. S. E., et bientôt les hautes montagnes de la Marguerite s'abaissèrent à l'horizon. Le soir du 6 octobre, on aperçut, au soleil couchant, les sommets de la Nouvelle-Andalousie, que le soleil empourprait de ses rayons. Cumana, ses clochers, son château, mobiles au travers d'un rideau de cocotiers, se présentaient sous des aspects variés et pittoresques. Il en résultait un panorama aux mille scènes, dont une molle brise de terre et les clartés mourantes du jour doublaient le mouvement et la magnificence. Peu à peu et à mesure que les ténèbres s'épaississaient, ces beautés disparaissaient une à une; la teinte des feuilles s'assombrissait, le vert mat des collines boisées bleuissait par dégradations imperceptibles et douces, jusqu'à ce qu'il ne restât plus à l'horizon qu'une masse opaque, et devant nous une mer où le phosphore faisait scintiller ses paillettes d'argent. Le vent ayant pris du côté de la terre, il fallut louvoyer jusqu'à l'aube, et ce fut vers neuf heures seulement que nous atteignîmes le mouillage, situé dans le golfe de Cariaco, vis-à-vis du mouillage du rio Manzanarès.

Pendant ce trajet, je pus saisir mieux que la veille l'ensemble de cette marine et de ce paysage. Devant nous, se déployait ce vaste bassin de Cariaco, long de trente-cinq milles sur six à huit milles de large. Ce golfe est aussi sûr, aussi calme qu'un lac méditerranéen. Là, jamais de ces ouragans qui passent sur les Antilles et y balaient tout au niveau du sol; point de ras de marée, point d'envasement, point d'écueils même, si ce n'est un bas-fond, celui du *Morne-Rouge*, qui a neuf cents toises de l'E. à l'O., écueil tellement acore, qu'on peut le raser sans le moindre péril.

Sur la plage, en face de nous, se déroulait comme un ruban le rio Manzanarès, dont une double allée de cocotiers, élancés en parasols gigantesques, signalait de loin tous les coudes et tous les méandres. La double plaine qui le borde se parait de touffes vertes de casses, de

capparis et de mimoses arborescentes, qui arrondissent leurs têtes en champignon. Sur le ciel d'un bleu pur se découpait, humide de la rosée du matin, la feuille pennée du palmier, tandis que sur les mornes blanchâtres se groupaient des cierges, des raquettes et des cactiers cylindriques. La grève, à son tour, prenait de la vie; elle s'animait de légions d'alcatras, d'aigrettes et de flamants qui semblaient saluer le réveil de la nature par leurs cris et par les battemens de leurs ailes; et, plus près encore des habitations littorales, des vautours gallinazos (le chakal des oiseaux) cherchaient les cadavres des animaux dont ils se repaissent.

La ville dominait sur ce cours d'eau, sur la plaine et sur la mer. Adossée à une colline nue et commandée par un château, Cumana élance, au-dessus de ses terrasses, des tamariniers et des cocotiers gigantesques, qu'on pourrait prendre pour autant de mâts de pavillon. De tous les environs, les rives du Manzanarès sont seules vertes et fraîches; le reste est triste et poudreux. La colline de Saint-Antoine, isolée, blanche et nue, composée de brèches à pétrifications marines, fait réverbérer sur tout le territoire une chaleur qui le dessèche. Plus loin, vers le sud, se déroule un vaste et noir rideau de montagnes, alpes calcaires de la Nouvelle-Andalousie. Cette cordillère de l'intérieur, sauvage et boisée, se lie par un vallon couvert d'arbustes aux terrains plats et argileux de Cumana.

A peine notre petite goëlette était-elle mouillée devant le Manzanarès, que vingt pirogues de Guayqueries se présentèrent pour nous conduire sur la plage. Je descendis dans l'une d'elles et gagnai l'embarcadère situé sous la batterie de la Boca, au-delà de la barre de la rivière. De ce point à la ville même existe une distance d'un mille environ, qu'il fallut parcourir à pied au milieu d'une plaine sablonneuse. Une demi-heure de marche pénible me conduisit au faubourg des Guayqueries, jolie bourgade aux maisons régulières et blanches. Je traversai promptement le faubourg; et, franchissant le Manzanarès sur un joli pont de bois, je me trouvai dans la ville, où je préférai l'hospitalité intéressée d'une hôtellerie à la gêne toujours inséparable d'une hospitalité bourgeoise. Un séjour trop prolongé à Cumana m'eût enlevé d'ailleurs un temps précieux, destiné à mes explorations d'intérieur. D'autres localités plus importantes m'attendaient.

Je descendis donc dans la meilleure hôtellerie de la ville, au dire du moins du Guayquerie qui se chargea de m'y conduire. Arrivé sur le seuil, j'y aperçus le noble maître de la maison étendu sur une chaise et fumant son cigarre avec un calme indicible. Quand il me vit avancer vers lui, à peine se priva-t-il d'une aspiration de fumée. « Juanita, dit-il, recevez ce seigneur étranger qui vient loger chez nous. » A cet appel, une jeune enfant parut, la fille de l'hôtellier, à ce que je crus d'abord. C'était sa femme; elle avait quinze ans, des yeux expressifs et noirs, des traits réguliers, quoiqu'un peu fiers, des formes si juvéniles qu'on souffrait à la sentir déjà en la possession d'un homme. On eût dit un de ces gracieux boutons destinés à se flétrir avant l'heure de l'épanouissement.

La vive Juanita m'eut bientôt installé dans une petite chambre assez propre pour une hôtellerie espagnole, et ayant vue sur le paysage et sur le golfe. Devant passer quelques jours à Cumana, mon premier soin fut d'établir mes prix avec ma jeune hôtesse. Quelle fut ma surprise quand je l'entendis me demander huit *medio-reales* pour mon logement et ma nourriture journalière, c'est-à-dire cinquante sous de notre monnaie! Je crus qu'elle s'était trompée; je lui fis répéter le chiffre. « Oui, monsieur l'étranger, huit medio-reales; on ne vous surfait pas; mais vous serez traité comme un hidalgo. » Plus tard je vis que l'hôtellier faisait encore de bonnes affaires avec moi, même à ce prix. Tout était presque pour rien sur les marchés de la ville. La livre de bœuf y valait deux sous fraîche, et deux sous et demi salée. Le poisson ne s'y pesait pas; on en donnait dix, quinze livres pour un ou deux medio-reales. Quand les barques revenaient du golfe, les pauvres accouraient sur la plage avec des galettes de maïs et des œufs, sorte de valeur d'échange, en retour desquels ils emportaient tout le poisson nécessaire à leur nourriture. Le billon manquant à Cumana, on avait imaginé de le remplacer par des œufs, qui sont la monnaie courante du pays.

Moyennant mes huit medio-reales par jour, j'avais à déjeuner des viandes froides, du poisson, du café ou du thé, ou bien l'inévitable chocolat espagnol. Au dîner, c'était une profusion de mets tous variés et fort bons, s'ils n'eussent été trop relevés d'épices. D'excellent vin d'Espagne arrosait tous les repas. Cumana était ainsi une ville de cocagne, une terre de promission pour le gastronome à petits moyens. Encore, dans un ménage particulier, la dépense eût-elle été bien moindre.

Le lendemain, je sortis pour parcourir la ville. Elle avait un aspect assez pauvre et assez né-









gligé. Ses monumens se réduisaient à deux églises et à deux couvens d'hommes. La salle de spectacle était une espèce de cirque ouvert, d'arène à l'air libre, qu'entourait un cercle de loges pourvues d'un toit. Dans ces colonies équatoriales, ces théâtres sont les seuls possibles. Y transporter les nôtres avec leur dôme écrasant, leurs lumières qui absorbent l'air, leurs miasmes lourds et nauséabonds, ce serait vouloir asphyxier les spectateurs. Du reste, nul auteur européen n'a encore poussé sa course jusqu'à Cumana. C'est un terrain vierge pour les chanteurs secondaires de France et d'Italie. Quelque jour, ils y arriveront; car il est dans la destinée de ces propagandistes des jeux scéniques de faire peu à peu le tour du monde. Les Antilles ont déjà presque toutes leur théâtre et leur personnel d'acteurs venant d'outre-mer. Je devais en rencontrer plus tard dans toute l'Amérique du sud.

La population de Cumana, forte en 1802 de 24 à 26,000 ames, n'a fait que décroître depuis lors. A mon passage on n'y comptait guère plus de 12,000 habitans. Cette population est en général polie, grave, affectueuse, sobre et tranquille. Les jeunes gens passent rarement en Europe pour s'instruire dans nos écoles; on les élève assez bien sur les lieux même. Ils apprennent la grammaire castillane, le calcul, les premiers élémens de géométrie, le dessin, un peu de latin et de musique. Cette jeunesse ne semble pas aussi dissipée que l'est en général la jeunesse créole; elle a de l'ordre, de la conduite, du goût pour le travail. Les arts mécaniques, le commerce, la navigation font partie des enseignemens pratiques dont se compose cette éducation sagement entendue.

La vie commerciale forme la base de l'existence cumanaise. Le commerce de détail y appartient presque tout entier à des Catalans, à des Biscayens et à des Canariens. Ces négocians sont ordinairement des matelots arrivés à la fortune à force de travail et d'économie. Les Catalans dominent dans le nombre et forment entre eux une espèce d'association qui s'étend jusqu'aux nouveaux débarqués. Qu'un Catalan, qu'un pauvre habitant de Siges ou de Vigo débarque sur le môle, et vingt compatriotes, vingt Pulperi catalans ou galiciens se le disputeront pour l'avoir chez eux comme intendant, comme commis, comme associé. C'est une fraternité touchante, mais trop exclusive. Du reste, les sujets catalans justifient presque tous cette préférence nationale; ils sont à la fois laborieux et fidèles, nobles de cœur et pleins d'activité. Avant que la colonie catalane fût venue donner au pays un élan industriel, les Cumanais négligeaient une foule de produits de leur territoire. Si l'on fait aujourd'hui de l'huile avec les pulpes intérieures du coco, c'est aux Catalans qu'on doit ce progrès. Ils fabriquent en outre avec cette pulpe une émulsion semblable à celle de l'orgeat. Les premiers, ils ont établi dans les villes des corderies où l'on fait de bons câbles avec l'écorce du mahot (genre *bombax*), des ficelles et des cordes avec la pite (*agave fœtida*).

Après ce premier coup-d'œil jeté sur ce qui m'entourait, je quittai la ville sous la conduite d'un guide noir, et me dirigeai vers le faubourg des Guayqueries. Sur cette route et aux approches du rio Manzanarès, plusieurs arbres curieux fixèrent mon attention. Je vis entre autres un magnifique fromager (*bombax heptaphyllum*), dont le tronc, jeune encore, avait deux pieds de diamètre. Plus loin se présenta un beau guama chargé de fleurs, remarquable par l'éclat argenté de ses étamines.

J'arrivai ainsi sur les bords du rio Manzanarès, qui, né dans les savanes élevées, descend vers la mer par la pente méridionale du Cerro-Sant-Antonio. Cette rivière a des eaux limpides dans lesquelles se mirent des mimoses, des ceibas, des érythrinas d'une taille gigantesque. A chaque heure du jour, son courant est brisé par la foule des baigneurs. Les enfans de Cumana passent leur vie dans l'eau, si bonne sous ces latitudes. Tous les habitans, même les dames les plus riches, les jeunes demoiselles de bonne maison, savent nager. On se baigne en famille. Le bain est un acte essentiel de la journée. Quand on se rencontre le matin, on ne se demande pas « quel temps fait-il? mais bien « les eaux du Manzanarès sont-elles fraîches aujourd'hui? » On prend quelquefois le bain le soir, au clair de la lune. Des sociétés tout entières, vêtues d'habits fort légers, s'asseoient sur des chaises disposées en cercle dans l'endroit le plus frais du courant. Elles y passent la veillée, servies par des noirs qui viennent leur porter quelques verres de limonade ou leur présenter des cigarres. Hommes et femmes font ainsi la conversation au milieu de la rivière, sans s'inquiéter des petits crocodiles ou *bavas*, qui ne font jamais de mal à l'homme, et des dauphins du golfe, qui remontent le Manzanarès, en soufflant de l'eau par leurs évents. On conçoit que sous des climats si chauds, quand l'air est à 30 et 33 degrés, on recherche une température qui descend jusqu'à 22 degrés. L'eau est un bienfait par de telles ardeurs caniculaires, et les

ondes du Manzanarès sont si peu tourmentées que nul danger n'y existe pour les baigneurs. Ses bords seuls, couverts de capparis, de bauhinias et de bromelias odorantes, recèlent quelquefois des serpens à sonnette. Arrivé près de la mer, le Manzanarès s'y envase; il n'est pas navigable, même pour les petits bâtimens qui mouillent sur le *Placer*, banc de sable, à quelques toises de l'embouchure.

J'avais traversé le pont de bois du Manzanarès, et je me trouvais alors dans le faubourg des Guayqueries. Cette dénomination de Guayqueries provient, au dire du savant M. de Humboldt, d'une sorte de malentendu. Les compagnons de Christophe Colomb, en longeant l'île Marguerite, rencontrèrent quelques indigènes qui harponnaient des poissons à l'aide d'un bâton aigu que retenait une corde de rappel. Ils demandèrent à ces hommes, en langue haïtienne, quel était leur nom. Les sauvages comprirent mal ce qu'on voulait d'eux; ils crurent qu'on les interrogeait au sujet de leurs harpons, fabriqués avec le bois dur du palmier macana. *Guaike! guaike!* répondirent-ils. De-là le mot Guayqueries, appliqué improprement à une tribu de Guaraounas.

J'étais arrivé dans le faubourg de ces Indiens avec la pensée de louer une de leurs barques pour un petit voyage scientifique. L'île Marguerite étant peu fréquentée, je désirais la voir et me faire ensuite débarquer sur la pointe d'Araya, d'où je serais revenu à Cumana, en faisant le tour complet du golfe de Cariaco, moitié par terre, moitié par mer. Moyennant dix piastres, l'affaire fut conclue, et le jour du départ arrêté pour le 15 octobre. Le temps qui me restait fut employé à compléter mes documens sur la ville et sur les environs.

Outre le faubourg des Guayqueries, on en compte deux autres plus petits et moins importans, celui de Serritos, où croissent de fort beaux tamariniers, et celui de Saint-François. Je parcourus l'un et l'autre, et poussai cette reconnaissance jusqu'au château Saint-Antoine qui commande la ville. Cherchant à couper au plus court, j'essuyai d'abord un échec auquel je ne m'attendais guère. Un bois de cactiers épineux s'étant offert sur la route, je m'y engageai, dans l'espoir de le traverser; mais les pointes aiguës de ce végétal m'arrêtaient à chaque seconde et déchiraient mes habits, de manière à les percer jusqu'à la peau. J'ignorais que ces bois de cactiers, nommés *Tunales*, entraient pour quelque chose dans le système de défense de la forteresse. J'avançais toujours, examinant avec une attention curieuse les combinaisons diverses qu'affectaient ces cierges épineux; je ne m'effrayais pas de quelques sifflemens étranges qui signalaient la présence de vipères et de serpens à sonnette, dans cette enceinte où les hommes ne s'aventuraient jamais. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure, et après avoir vu mes vêtemens s'en aller en lambeaux, que je renonçai à cette poursuite inutile. Revenu sur mes pas, je trouvai facilement un sentier battu et libre d'arbustes pour me conduire au château Saint-Antoine. Là seulement on m'apprit que les ingénieurs espagnols plantaient ces bois de cactiers autour des places de guerre, par le même principe de défense qui leur faisait multiplier les crocodiles dans les fossés de circonvallation.

Le château Saint-Antoine, bâti sur une colline nue et calcaire, n'est élevé que de trente toises au-dessus des eaux du golfe: dominé lui-même par un sommet nu, il commande la ville et se détache en clair sur le rideau sombre des montagnes. Vers le S. O. et sur la pente du rocher, se distinguent les ruines de l'ancien château de Sainte-Marie. De ce point élevé la vue s'étend dans toutes les directions, sur la presqu'île, sur les îlots adjacens, sur la baie et sur un horizon immense. Les hautes cimes de la Marguerite se dressent au-dessus de la côte rocheuse d'Araya, et semblent se confondre avec elle. Les petites îles de Caracas, Pituita et Boracha, affectent des formes bizarres et volcaniques, tandis que les plaines salines qui bordent l'Océan fatiguent l'œil par des réverbérations calcaires.

Du haut de ce fort, la topographie littorale se dessine d'une manière exacte et nette. Cumana se présente comme assise sur un delta dont le château serait le sommet, et que continueraient les petites rivières de Manzanarès et de Santa-Catalina. Ce petit territoire est un terrain couvert de mammeas, d'achras, de bananiers, que les Guayqueries cultivent dans leurs petits jardins. De-là aussi se révèle tout le système géologique de cette zône rocheuse. La côte, autrefois couverte des eaux de la mer, a été lentement mise à sec par leur retraite graduelle. Peut-être même est-ce à la formation du golfe de Cariaco, produit évidemment par une irruption pélagique, qu'on doit la création des terres qui l'avoisinent, et sur lesquelles on trouve des monticules de gypse et de brèches calcaires de la formation la plus récente.

C'est à l'un de ces monticules gypseux, qui formait jadis sans doute une île du golfe, que se trouve adossée Cumana. Elle s'y montre au milieu de sa forêt épaisse de cierges et de raquettes

gigantesques. Les Européens, qui ne connaissent que les raquettes étiolées de leurs serres, ne peuvent se faire une idée de la force et de la magnificence des nopalées équatoriales.

Le soleil descendait à l'horizon, quand je quittai le château Saint-Antoine. Je pris la route de la plage qu'animait alors la foule des promeneurs attirés par la brise du soir. Les bords du Manzanarès et du rio Santa-Catalina étaient aussi couverts de monde ; tandis que la population de couleur, occupée aux travaux de la plaine des Charas, retournait gaiement vers le faubourg des Guayqueries. Tout ce paysage était vivant et gai ; il contrastait avec ce mur élevé de vertes et noires cordillères qui formaient le fond du tableau. Des forêts majestueuses, des oiseaux aux magnifiques et brillantes envergures donnaient à cette nature un air de grandeur originale et d'harmonie imprévue. Les hérons pêcheurs et les alcatras au vol pesant, les gallinazos volant par myriades, semblaient régner sur cette grève plutôt que les hommes.

L'aspect serein du ciel et des eaux semble, dans le territoire de Cumana, former contraste avec les déchiremens de la charpente montagneuse. Ce contraste s'explique quand on sait à quels bouleversemens est exposée la côte de la Nouvelle-Andalousie. Nul ouragan n'y sévit; mais d'horribles tremblemens de terre s'y font sentir de temps à autre.

Le golfe de Cariaco (et les Indiens ont conservé la tradition de ce cataclisme) fut ouvert il y a quatre siècles par une secousse violente, qui jeta une mer entière dans cette fissure béante. Les naturels en parlèrent à Colomb, à l'époque de son troisième voyage. En 1530, de nouveaux ébranlemens eurent lieu ; la mer inonda les terres ; et, dans les montagnes de Cariaco, s'ouvrit une cavité profonde, d'où jaillit une grande masse d'eau salée, mêlée d'asphalte. D'autres tremblemens de terre successifs se firent sentir depuis cette époque, et l'Océan déborda bien des fois sur les terres arables. Enfin, le 21 octobre 1766, la ville de Cumana fut entièrement détruite. Peu de minutes suffirent pour en mettre toutes les maisons au niveau du sol, et la côte entière trembla pendant près d'une année. Il fallut bivouaquer dans les rues. Pendant que le sol oscillait, l'atmosphère semblait se résoudre en eau. Des ondées continuelles donnèrent à ces champs, d'ordinaire si secs, une fécondité incroyable, et les Indiens, au lieu de s'effrayer à la vue de ces désordres, disaient que l'ancien monde n'allait disparaître que pour faire place à un nouveau, bien plus agréable à habiter.

En l'année 1797, les mêmes malheurs se reproduisirent. Cette fois, au lieu d'un simple mouvement oscillatoire, le sol éprouva une commotion de bas en haut, et en peu de minutes la ville fut une vaste ruine. Heureusement qu'une petite ondulation s'était fait sentir avant que le coup décisif et fatal arrivât. Les habitans eurent le temps de se sauver en poussant le cri ordinaire : *Misericordia! tembla! tembla!* Les indigènes ont, du reste, presque toujours le pressentiment de la catastrophe. Les animaux, dont les organes sont plus aptes que les nôtres à saisir les émanations tellurines, semblent aussi, par leurs inquiétudes et par leurs cris, deviner et annoncer le désastre. Une demi-heure avant celui de 1797, une forte odeur de soufre se fit sentir près de la colline du couvent de Saint François, localité où le bruit fut le plus fort. Des flammes sortirent également le long du Manzanarès, près de l'hospice des Capucins, et dans le golfe de Cariaco, près de Mariguitar.

Cet état du terrain avait déjà, à une autre époque, fixé l'attention du savant M. de Humboldt; et ce fut à la suite de cet examen, qu'il posa et débattit sa thèse de la corrélation que ces vastes ébranlemens doivent avoir avec les éruptions volcaniques. Chez moi l'aspect de la côte ne provoqua point de si vastes pensées. Ses déchiremens, sa surface torturée me frappèrent bien comme lui; mais je n'eus ni l'énergie, ni la puissance de créer aussi mon hypothèse scientifique, et de demander compte à la nature de ses mystérieux bouleversemens.

CHAPITRE XII.

ILE MARGUERITE. — PRESQU'ILE D'ARAYA.

Je continuai ainsi pendant deux jours encore mes excursions dans la campagne de Cumana. L'une d'elles me conduisit dans une plaine riante située près du faubourg des Guayqueries, et couverte de petites cases en roseaux qui forment les laiteries du pays. Les vaches que j'y aperçus étaient petites, mais bien portantes ; leur lait avait un goût exquis. Ces fermes sont la propriété des créoles espagnols. Ils y vivent heureux et tranquilles, satisfaits des petits revenus de leurs bestiaux et de leurs champs. Plus d'une fois, quand j'entrais dans ces fermes américaines, j'apercevais des couples gracieux dansant au son d'instrumens du pays. La plus jolie de ces scènes me fut offerte dans une métairie de la plaine des Charas. Sous un hangar, deux artistes indiens promenaient leurs doigts sur une espèce de harpe fabriquée dans le pays,

tandis qu'un noir contrefait et bossu marquait la mesure en agitant une calebasse remplie de pois secs, qui résonnaient comme des castagnettes. Les joueurs de harpe se tenaient mollement renversés sur une *butaca* ou chaise de prêtre, siége dont la forme est antérieure à la conquête, et qu'on assure avoir été trouvé dans le pays par les Espagnols (Pl. VI — 3).

Une autre scène d'une nature moins gaie et plus touchante attira mes regards sur les bords du rio Santa-Catalina. C'était bien encore une danse; mais une danse funèbre. Des Indiens et des nègres célébraient ce qu'ils appellent un *Velorio*. Un enfant mort récemment était placé sur une table à la porte de la maison, froid déjà, et tenant une croix dans ses mains jointes et crispées. La pauvre mère pleurait en silence, assise à ses côtés : les autres assistans exécutaient une danse du pays, sautant sur un pied et frappant des mains, tandis qu'accroupies autour d'eux, des femmes battaient la mesure. L'orchestre se composait d'une flûte à tuyau de plume, d'un *curulao*, tambour fait avec le tronc creusé d'un palmier, et recouvert d'une peau sur le dessus seulement. La différence de sons obtenue sur ce tambour provenait de la distance à laquelle l'exécutant l'élevait du sol. Pour accompagner le mouvement, l'un d'eux tenait, comme un violon, une *maraca* (mâchoire d'âne ou de cheval), dont il grattait les dents branlantes d'un morceau de bois de palmier avec une gravité bouffonne. Ce velorio avait une signification toute allégorique. On dansait et on chantait en l'honneur de l'ame du petit ange, pour qu'elle allât droit vers le ciel, d'où elle était venue. Cette mère en pleurs auprès de son enfant, en face de ces hommes qui gambadaient et de cette musique qui détonait, le chagrin et la gaieté, la mort et la résurrection, tout ce tableau formait un contraste qui laissait dans l'ame une teinte de mélancolie douce et vague. J'en revins tout ému (Pl. VII — 1).

Le jour suivant, je partis avec mon pilote guayquerie. A six heures du matin, une petite barque mit à la voile; à midi, elle était mouillée sur l'île Marguerite, devant Pampatar, port principal de l'île. Cette côte paraissait en général ingrate et triste. A peine quelques cactiers arborescens et quelques mimoses hérissées de pointes se montraient-ils sur la grève. Quelques chèvres, quelques mulets paissaient çà et là, et semblaient demander à une terre ingrate plus qu'elle ne pouvait leur fournir. De charmans colibris et des troupiales animaient seuls la monotonie de cette scène désolante. Après une halte à Pampatar, je pris une monture pour me rendre à l'Asuncion, capitale de l'île, située dans l'intérieur des terres.

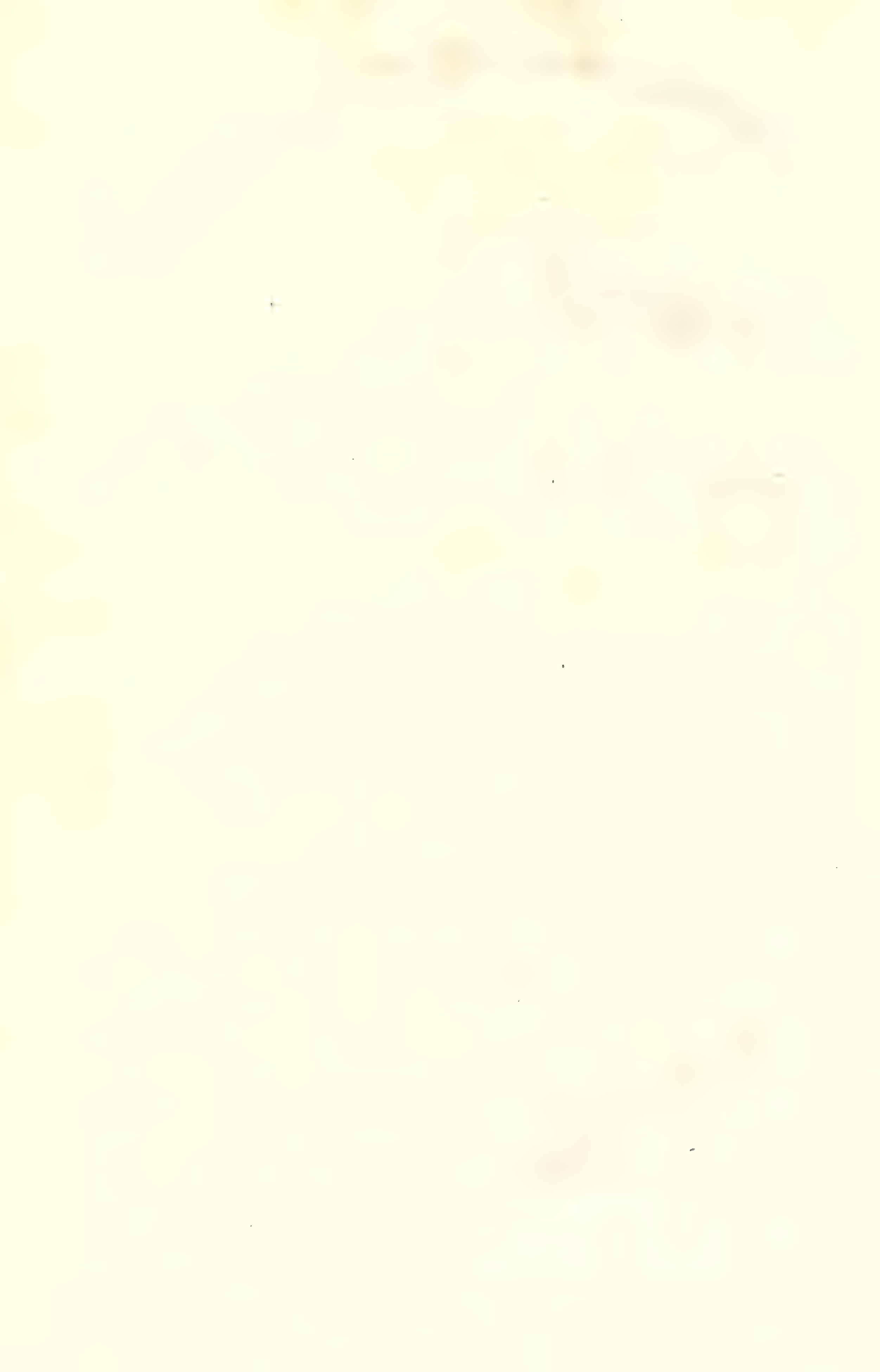
L'Asuncion est une ville petite, mais assez bien bâtie. Les habitans en sont actifs et industrieux. On y voit deux églises paroissiales et un couvent. Les autres postes à citer sur l'île sont Pampatar, beau et large bassin que commande une forteresse, centre d'un commerce actif de contrebande avec le littoral colombien; puis Pueblo-de-la-Mar, rade foraine, située à quelques lieues à l'ouest de Pampatar; enfin Pueblo-del-Monte, port difficilement praticable à cause d'un récif qui en barre l'entrée.

L'île Marguerite fit long-temps partie de la province espagnole de Cumana. Aujourd'hui elle est terre colombienne. L'île n'a guère d'autre ressource que la contrebande; la culture suffit à peine pour nourrir les habitans : le maïs, la cassave et les bananes, ces dernières excellentes, quoique petites, sont les principales productions du pays. La canne à sucre, le café, le cacaotier se montrent dans les plaines, quoiqu'en petites quantités. Les chèvres et les brebis y donnent un lait délicieux, à cause des herbes aromatiques qui poussent dans les pâturages. Il n'y a point d'auberge dans l'île; mais toutes les maisons y accueillent un étranger, pourvu qu'il offre de contribuer aux dépenses du ménage. La pêche est aussi un objet capital pour cette petite colonie. On la fait à l'îlot Coche, à l'aide de quelques Indiens de la Marguerite. Le poisson est si abondant sur ce point, qu'on est obligé de couper quelquefois les mailles du filet devenu trop lourd, afin de pouvoir le hâler à terre. L'espèce la plus commune qu'on y prenne est le mulet des îles Caraïbes. On sale une grande partie du poisson pêché.

Les salines seraient encore une richesse pour la Marguerite, si le sel n'était pas, dans ces parages, une denrée commune et par conséquent dépréciée. Un baril de trois cents livres vaut vingt-cinq sous à la Marguerite.

Cette île se divise en deux parties qui communiquent entre elles par un isthme ou une chaussée naturelle qui n'a guère plus de quatre-vingts à cent pas de largeur, sur dix à vingt pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Le point culminant est la montagne de Macanao, dont le sommet de schiste micacé sert de reconnaissance aux navires qui veulent attaquer le port de Cumana. L'île a seize lieues marines dans sa plus grande longueur. Elle peut compter 16,000 habitans.





Au bout de deux jours passés sur la Marguerite, il ne me restait plus rien à voir. Je me rembarquai sur le bateau du patron guayquerie, qui devait me laisser en passant à la pointe d'Araya. Le trajet se fit de nuit, par un ciel magnifiquement étoilé, et sur une mer à peine ridée par la brise. Des peaux de jaguar étendues au fond de la barque formaient une couche sur laquelle je m'étendis. Quand je me réveillai, le jour naissait, et nous abordions vers la tête du promontoire, près de la nouvelle saline. Ce que j'avais devant moi n'était ni une ville, ni un village, ni un hameau; c'était une simple maison, seule debout sur la plaine nue; puis à côté une redoute armée de trois canons. Cette saline, l'une des plus importantes connues, cette saline que les Anglais et les Hollandais ont enviée tour à tour, et dont la tradition historique remonte à Colomb et à Améric Vespuce, n'est pas même aujourd'hui accompagnée d'un petit village. A peine y voit-on sur les récifs de la pointe quelques cabanes de pêcheurs indiens. La maison unique est habitée par l'inspecteur de la saline, qui passe sa vie dans un hamac, bercé de l'idée qu'il remplit des fonctions éminemment utiles.

La nouvelle saline d'Araya renferme cinq réservoirs ou vasets dont la profondeur moyenne est de huit pouces. Des pompes mues à bras d'hommes transportent l'eau de la mer d'un réservoir principal dans les vasets. L'évaporation est favorisée par le mouvement perpétuel de l'air; aussi la récolte du sel se fait-elle dix-huit à vingt jours après qu'on a rempli les bassins.

Outre la saline actuelle, il existe une saline ancienne que l'on n'exploite plus et connue sous le nom de la Lagune. Le jour même, je poussai jusque-là avec l'intention de visiter en même temps les ruines du château d'Araya. Un guide guayquerie me montrait le chemin. Je traversai d'abord une plaine stérile et couverte d'argile muriatifère, puis deux monticules de collines de grès, et enfin un sentier étroit que la mer bordait d'un côté, et que terminaient de l'autre des bandes de rochers coupés à pic. Ce sentier nous mena au pied des ruines du vieux château d'Araya. C'était un triste et imposant spectacle. Ces murailles croulantes qui posaient sur une montagne couronnée d'agaves, de mimoses, et de cactus en colonnes, ressemblaient moins à des ruines architecturales qu'à ces rochers granitiques découpés en forme bizarre, dont la nature seule fait, à son gré, ou des fronts de palais, ou des aiguilles de temples gothiques. Après un court examen, nous continuâmes notre course jusqu'à une case indienne, dans laquelle nous devions faire une halte pour le repas. Au détour d'un petit bois de raquettes, cette chaumière s'offrit à nous, jolie, propre à l'extérieur, habitée par de bonnes gens qui m'offrirent tout ce qu'ils avaient, du poisson, des bananes et de l'eau exquise, trésor inappréciable sous la zône torride.

Cette case faisait partie d'un petit massif d'habitations assises sur les rives du lac salé. On y distinguait même les ruines d'une église, enterrées sous les broussailles. Quand on démolit, en 1762, le château d'Araya, il y avait là un village considérable dont ces cases sont les débris. Le reste de la population quitta une localité devenue ingrate. Les habitans émigrèrent, les uns à Maniquarez, les autres à Cariaco, d'autres enfin dans le faubourg des Guayqueries. Le plus petit nombre persista à demeurer dans ce site sauvage. Ils y vivent encore au milieu de privations que supporte sans peine leur organisation indolente. Quand on leur demande pourquoi ils ne cultivent pas un petit coin de terre, pourquoi ils n'ont pas de jardins: « Nos jardins, répondent-ils, sont à Cumana. Nous y portons du poisson, et l'on nous y donne des bananes, des cocos et du manioc. » Ce système est celui de tous les habitans de la presqu'île d'Araya. A Maniquarez et à Cariaco on retrouve ces habitudes molles et apathiques. La principale richesse du pays consiste en chèvres qui vaguent dans les campagnes où elles sont devenues sauvages. Elles ont seulement sur le poil l'estampille du maître. Quand un colon tue une chèvre qui ne lui appartient point, il la rapporte à son propriétaire.

Du reste, je ne pus retrouver, dans le village de la Lagune, le cordonnier que le récit de M. de Humboldt a rendu célèbre, et qui lui a fourni une des figures épisodiques les plus originales de son voyage. Ce cordonnier était un homme de couleur de croisement espagnol. Il reçut les voyageurs dans sa case avec cet air de gravité qui caractérise les individus qui se sentent forts de leur valeur intrinsèque. Comme tous les habitans marchaient nu-pieds, son talent d'artiste en souliers était à peu près une sinécure. Au lieu de tirer l'alène, il chassait; il avait un arc, des flèches, et s'en servait assez bien, quoiqu'il laissât échapper çà et là de dures plaintes sur la nécessité d'employer, faute de poudre, les mêmes armes que les Indiens: pour un homme de sa qualité, c'était une dérogation. Le noble savetier était d'ailleurs le savant du lieu; il connaissait la

formation du sel par l'influence du soleil et de la pleine lune, les symptômes des tremblemens de terre, les indices par lesquels on découvre les mines d'or et d'argent; puis encore les plantes médicinales, qu'il divisait, comme tous les Américains, en *plantes chaudes* et en *plantes froides*, sténiques ou asthéniques du système de Brown. Il avait suivi à fond le commerce du pays, et savait mille détails curieux sur la pêche des perles de Cubagua. Non pas que ces perles fussent de quelque prix à ses yeux; il foulait aux pieds ces hochets vaniteux du riche, et citait à toute minute l'humble et pieux Job de l'Ecriture-Sainte, qui avait préféré les leçons de la sagesse a toutes les perles de l'Inde. Ce désintéressement religieux et philosophique ne résistait pas pourtant au désir d'avoir un bel et bon âne, qui pût transporter sa provision de bananes du débarcadère jusqu'à son logis. Cet âne était dans ses vœux : *Hoc erat in votis*.

M. de Humboldt ne se tira pas des mains du puritain d'Araya, sans essuyer, pour sa part, un long discours sur l'instabilité des choses humaines, au bout duquel cet homme tira d'une poche de cuir des perles petites et opaques qu'il le força d'accepter. Ensuite, montrant au voyageur ses tablettes d'itinéraire, il lui enjoignit presque d'y écrire qu'un cordonnier indigent d'Araya, mais individu blanc et de race noble castillane, avait pu donner à des Européens ce qui, de l'autre côté de la mer, était regardé comme une chose fort précieuse.

L'aronde aux perles abonde sur les récifs qui vont du cap Paria jusqu'à celui de la Vela. La Marguerite, Cubagua, Coche, la pointe d'Araya, et l'embouchure du Rio-la-Hacha, avaient, chez les Espagnols de la conquête, la réputation que le golfe Persique et l'île Taprobane s'étaient faite chez les anciens. On y pêchait en grande quantité des perles, d'un débit sûr et prompt sur le continent européen. Mais, depuis cette époque, elles y sont devenues beaucoup plus rares, et celles qu'on trouve encore sont d'une qualité fort inférieure. L'aronde aux perles est d'une constitution plus délicate que la plupart des autres mollusques acéphales. L'animal ne vit que neuf à dix ans, et c'est dans la quatrième année que les perles commencent à se montrer. Il faut souvent recueillir des masses considérables d'huîtres avant d'y trouver une seule perle de prix : quelquefois dix mille arondes ne suffisent point pour cela.

Après un séjour de quelques heures dans le village de la Lagune, je me remis en route pour aller coucher à Maniquarez. Le chemin était aride et brûlé du soleil, sans autre verdure que celle de cactiers cylindriques qui ne fournissent point d'ombre. Je passai devant le château Santiago, construction fort ancienne et remarquable par ses beaux massifs en pierre de taille, où l'on trouve à peine une crevasse. On y voit une citerne de trente pieds de profondeur, qui fournit de l'eau douce à toute la péninsule d'Araya.

Sur les collines qui avoisinent le village de Maniquarez, on remarque au-dessous de la roche secondaire le schiste micacé blanc d'argent, à texture lamelleuse et ondulée, qui se prolonge dans une chaîne de montagnes de 150 à 180 toises d'élévation. Des couches de quartz, dont la puissance varie de trois à quatre toises, traversent le schiste dans les ravins.

Maniquarez est un village célèbre dans cette zône par la fabrication des poteries dont le procédé, livré aux femmes indiennes, remonte aux jours de la conquête. On tire l'argile du voisinage, et les ouvrières, après avoir choisi les morceaux les plus chargés de mica, façonnent, avec une adresse infinie, des vases qui ont deux à trois pieds de diamètre ; puis, entourant ces pots de broussailles, elles les font cuire à l'air.

De Maniquarez, je revins à Cumana, et je me préparais à faire une autre course à Cariaco, quand s'offrit à moi l'occasion d'une excursion intéressante dans le pays des Indiens Chaymas. Un naturaliste espagnol, José Figueroa, voulait aller, l'itinéraire de M. de Humboldt à la main, y vérifier quelques points importans de géologie et d'histoire naturelle. C'était, comme moi, un commensal de l'espiégle Juanita, mon voisin de chambre et mon convive de tous les jours. La partie fut bientôt arrangée entre nous.

CHAPITRE XIII.

CUMANACOA. — VALLÉE DE CARIPE. — GROTTE DU GUACHARO. — CARIACO. — INDIENS CHAYMAS.

Nous quittâmes Cumana le 25 octobre, au lever du soleil, munis du bagage le plus mince possible, guidés par deux Indiens et accompagnés de deux bêtes de somme. La matinée était belle, quoique un peu nuageuse. Au sortir de la ville, nous prîmes le sentier qui conduit à Cumanacoa, par la rive droite du Manzanarès, en longeant l'hospice des Capucins, situé dans un petit bois de gayacs et de capriers arborescens. Du haut de la colline de San-Francisco, nous vîmes le jour naître, et la campagne se-

couer peu à peu les ombres qui pesaient sur elle. La ville et la rade se réveillèrent, la plaine s'émailla de fleurs que dorait un soleil matinal. Tout semblait sourire à notre pélerinage.

Après avoir franchi le petit plateau qui domine Cumana, nous nous engageâmes dans les hautes chaînes de l'intérieur, véritables Alpes américaines. La nature changeait d'aspect dans ces zônes élevées; elle affectait des formes plus grandioses et plus sauvages. Les portions de terrains cultivés ne se présentaient plus que de loin à loin. Les cases des métis, les enclos solitaires devenaient rares : au-delà des sources du Quetepe, on n'en voyait plus. Ce fut à cet endroit que nous commençâmes à gravir l'*Imposible*, chaîne aride et escarpée, boulevard de Cumana, en cas d'invasion. Son double versant n'est que roc et sables. La végétation reparaît seulement dans le vallon intérieur, au pied du pic. Là, commence une fort belle forêt, où croissent des cuspas (le quinquina de la Colombie), des cecropias aux feuilles argentées, des dorstenias qui cherchent un sol humide, puis des orchidées, des pipers et des pothos, enroulés autour de courbarils (figuiers d'Amérique), ou bien encore des polypodes arborescens, des papayers et des orangers à l'état sauvage. Ces arbres ont tous leurs festons et leurs arabesques de lianes, qui grimpent jusqu'au faîte, et passant ensuite d'une cime à l'autre, à cent pieds de hauteur, se promènent ainsi sur toute la forêt. Çà et là, de branche en branche, voltigeaient des essaims d'oiseaux: ici, des carouges élégans; là, des aras richement vêtus. Les aras n'allaient que par paires ; les carouges se formaient par troupes.

Une allée d'iaguas, sorte de bambousiers, nous conduisit à San-Fernando, village de Chaymas, de cent vingt feux environ. Les cases de ces Indiens n'étaient point isolées et entourées de jardins, mais elles s'alignaient en véritables rues coupées à angle droit. Les murs minces et frêles étaient de terre glaise, raffermie par des lianes. Dépendance de la mission de Cumanacoa, San-Fernando a un aspect d'ordre et d'aisance; elle rappelle les hameaux moraves. Outre son jardin, chaque Indien cultive le *conuco* ou champ commun, dont les revenus sont affectés à l'entretien de l'église.

Sur la route de San-Fernando à Cumanacoa, se trouve le petit hameau d'Arenas, qui eut une certaine réputation dans le monde savant, au commencement de ce siècle. C'était là, en effet, qu'avait vécu ce Lozano[1], ce laboureur chayma qui allaita son fils pendant cinq mois, en lui donnant à téter deux ou trois fois par jour.

Cumanacoa où nous arrivâmes le 27 octobre, est le poste le plus important de cette vallée. La ville, placée au pied de montagnes sourcilleuses et dans une plaine circulaire, peut compter 2,300 ames. Elle fut fondée en 1717 par Domingo Arias. Située sous la zône équatoriale, Cumanacoa n'en éprouve pas les ardeurs ; son climat est tempéré, pluvieux, même froid. La végétation de la plaine, monotone, mais active, est caractérisée par une solanée arborescente de quarante pieds de hauteur. Le terrain est fertile, il produit l'un des meilleurs tabacs que l'on connaisse. Ce tabac se sème en septembre, et se transplante deux mois après, en rangeant les boutures à trois ou quatre pieds les unes des autres. On sarcle ensuite, et on étête la tige principale. Vers le quatrième mois, et quand la feuille se couvre de taches d'un bleu verdâtre, le tabac est mûr ; on le récolte.

L'indigo est un autre produit essentiel de la vallée de Cumanacoa. Il vaut mieux que celui de Caracas. Pour le fabriquer, on a deux cuves ou *trempoirs* qui reçoivent l'herbe destinée à la *pourriture*. Ces deux cuves, appliquées l'une à l'autre, versent le liquide dans les *batteries*, entre lesquelles est placé le moulin à eau. L'arbre de la grande roue qui traverse les deux batteries est garni de *cuillères* à longs manches, propres au battage. La fécule *colorante* se rend d'abord dans un *reposoir*, pour être portée ensuite sur des *séchoirs* à toiture inclinée, et faits en planches de brésillet.

Parmi les montagnes qui dominent la vallée, les plus hautes sont le Cuchivado et le Turiquimini. Il faut gravir la rampe de cette dernière, pour aller à la vallée de Caripe, l'un des sites les plus délicieux de ces environs. La route qui y mène passe par Sant-Antonio et Guana-Guana, villages situés au milieu de plateaux fertiles.

La mission de Caripe était jadis administrée par des moines aragonais, qui en avaient fait une sorte d'Eden, planté de vergers et couvert de moissons fécondes. Quand même la fraîcheur d'un climat toujours tempéré, le spectacle d'une nature agreste et belle, n'y auraient pas attiré les visiteurs, une merveille célèbre dans le pays eût conquis à la vallée quelques explorateurs curieux. Cette merveille était la *cueva* ou caverne du *Guacharo*.

Cette caverne était le but de notre course à Caripe. Nous ne fîmes que passer dans le hameau pour y prendre des guides. Arrivé au pied de la sierra du Guacharo, on longe, sous une voûte de rocs, le torrent qui en sort, jusqu'à ce que la caverne se présente. C'est une ouverture gigan-

tesque haute de soixante et douze pieds sur quatre-vingts de large, couronnée de genipayers et d'erythrinas. De cette immense grotte sort la rivière bordée, même à l'intérieur, d'arbres et d'arbustes, comme si elle y coulait encore à l'air libre et au soleil. L'entrée est si vaste, qu'on peut faire deux cents pas sous la voûte sans qu'il soit nécessaire d'allumer des torches. Au-delà de ce point seulement commence la région obscure où vit le guacharo, sorte d'oiseau que les naturels regardent comme particulier à cette caverne. Quand on pénètre sous ces profondeurs, un bruit épouvantable et des cris aigus comme ceux de la corneille révèlent la présence de ces guacharos, qui s'y cachent par milliers. Leurs nids sont suspendus, en forme d'entonnoirs, à soixante pieds de hauteur, dans toute l'étendue de la voûte, qui en est ainsi tapissée.

Les Indiens fabriquent, avec la graisse de cet oiseau, une huile qui sert à l'assaisonnement de leurs mets. Pour se la procurer, une chasse annuelle a lieu vers la Saint-Jean. Les Indiens entrent dans la caverne, et, avec de longues perches, ils abattent une partie des nids adhérant aux parois. Les vieux oiseaux défendent leur domicile; ils tourbillonnent sur la tête des chasseurs en poussant des cris horribles; mais les petits tombent à terre et sont éventrés sur-le-champ. On en tue ainsi plusieurs milliers. On les ouvre, on en tire la couche adipeuse qui se prolonge de l'abdomen jusqu'à l'anus; puis on fait fondre et couler, dans des pots d'argile, la graisse de ces jeunes oiseaux. Demi-liquide, transparente et inodore, on la conserve plus d'un an sans qu'elle rancisse. Dans le jabot et l'estomac, on recueille des fruits secs et durs que les naturels nomment *semilla de guacharos*, et dont ils usent comme d'un remède infaillible contre les fièvres intermittentes. Du reste, cette chasse annuelle ne semble pas devoir anéantir la race des guacharos qui pullulent dans ce souterrain. On n'a pas encore remarqué que le nombre en soit pour cela devenu moindre.

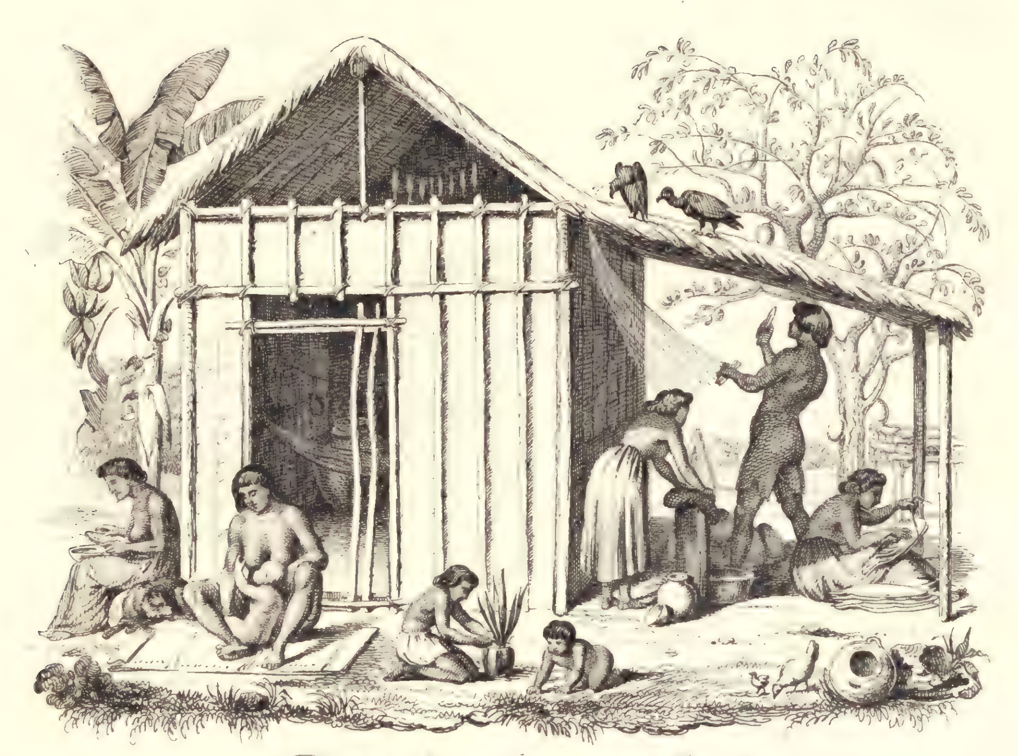
La grotte de Caripe est une des plus uniformes et des plus régulières que l'on connaisse. La première partie, qu'on pourrait appeler son péristyle, conserve une hauteur de 60 à 70 pieds, sur une étendue de 470 mètres. Dans toute cette partie, la rivière coule paisiblement sur une largeur de 30 pieds. Plus loin, commence la seconde partie de la grotte, où les Indiens ne pénètrent qu'avec effroi, persuadés qu'ils y retrouveront les ames de leurs ancêtres. S'aventurer là, suivant eux, c'est s'exposer à mourir. Aussi, à mesure que la voûte s'abaissait, nos Indiens poussaient-ils des cris de plus en plus perçans. Il fallut renoncer à poursuivre une exploration qui ne pouvait se faire sans leur concours. Cette crainte des guides a toujours empêché d'achever cette reconnaissance souterraine.

Notre retour de la vallée de Caripe n'eut pas lieu par la route qui nous y avait conduits. Nous tirâmes droit sur le plateau de la Guardia pour aller aboutir à Santa-Cruz et à Cariaco. Dans le cours de ce trajet, on traverse la forêt de Santa-Maria, qui abonde en magnifiques essences d'arbres, comme des curucays hauts de cent trente pieds, des hymæneas de dix pieds de diamètre, des sangs-dragons aux veines pourpres, des palmiers aux feuilles pennées et épineuses. Aucune bête féroce ne se montra à nous dans ces bois touffus; mais nous y aperçûmes plusieurs bandes de singes hurleurs ou alouates. Le plus intéressant de tous était l'araguato (*stentor ursinus*), qui ressemble à un jeune ours par son pelage touffu et brun. La figure de ce singe, d'un bleu noirâtre, est couverte d'une peau fine et ridée; elle a beaucoup d'analogie avec la face humaine. Cet animal a l'œil, la voix, la démarche tristes; même apprivoisé, il conserve cet air mélancolique et sérieux : il ne gambade pas, il ne joue pas comme les petits sagouins. Rien n'est plus plaisant que de voir ces araguatos parcourir toute une forêt de branche en branche. Quand la distance est trop forte, le singe se suspend par la queue; il se balance jusqu'à ce que le mouvement oscillatoire l'ait mis à même de saisir la branche voisine. Cette manœuvre s'exécute à la file et avec une précision admirable. Le chef de la famille commence; les autres suivent. Les Indiens prétendent même que cet ordre existe pour les cris de ces singes : l'un d'eux donne le ton; les autres l'imitent.

De la forêt de Santa-Maria, l'œil plongeait sur le golfe et sur Cariaco. Cariaco sourit d'abord au regard; les cases en sont propres, les plantations bien entretenues; mais, sous cette verdure fraîche, la fièvre règne; elle tient couchée sur les hamacs une grande partie de la population. Malgré ce fléau, la ville compte 6,000 ames; elle a un commerce étendu et des exploitations agricoles fort considérables. Les fièvres régnant alors à Cariaco, nous n'y fîmes pas un long séjour : une barque guayquerie nous ramena à Cumana, où nous arrivâmes le 15 novembre.

Les peuples indiens que nous avions trouvés sur notre chemin appartenaient à la tribu des Chaymas, assez remarquable pour qu'on s'en





1. Famille de Pêcheurs Indiens, sur la Magdalena.



2. Marché de Mompox.

occupe un instant. Les Chaymas sont d'une petite taille; ils atteignent rarement cinq pieds. Trapus et ramassés, ils ont les épaules larges, les membres charnus, la poitrine aplatie. Ils ont la peau bronzée, le front petit et déprimé, les yeux noirs, les pommettes fortes, les cheveux plats, la barbe rare, le nez proéminent, la bouche grande avec des lèvres larges, le menton court et rond. L'ensemble de leur physionomie est triste, grave, mélancolique. Leurs dents seraient belles, s'ils ne se les noircissaient pas avec des plantes acides.

Malgré les remontrances des prêtres, les Chaymas aiment mieux marcher nus que vêtus. Si, pour traverser le village, ils se couvrent d'une tunique de coton, qui ne descend qu'au genou, rentrés une fois dans leurs cases, ils rejettent loin d'eux cette enveloppe gênante. Les femmes, souvent nues aussi, sont rarement belles, quoiqu'elles aient dans le regard quelque chose de touchant et de doux. Leurs cheveux sont réunis en deux longues tresses. Elles ne se barbouillent ni ne se tatouent la peau, et leurs seuls ornemens consistent en colliers et en bracelets formés de coquilles, d'os d'oiseaux et de graines.

La vie des Chaymas est régulière et tranquille. Leurs cases, propres et bien tenues, contiennent leurs hamacs, leurs esteras (nattes de jonc), leurs pots pleins de maïs fermenté, leurs arcs et leurs flèches. Autour de ces cases, se trouvent les *conucos* ou champs, qu'ils cultivent avec quelque soin. Le plus fort du travail pèse sur les femmes. Quand le couple revient des champs le soir, l'homme ne porte que son machete, qui lui sert à frayer le chemin à travers les broussailles; mais la femme succombe sous la charge des bananes ou d'autres fruits. Souvent même elle est obligée de porter deux ou trois enfans, tant sur ses bras que sur ses épaules. Ces Indiens sont en général peu intelligens; ils apprennent fort difficilement l'espagnol, et ne le prononcent presque jamais d'une façon passable.

Les Indiens Chaymas ne sont pas les seuls autochtones de cette portion de l'Amérique méridionale. On y compte encore une foule d'autres tribus, comme les Guayqueries, les Pariagotos, les Quaquas, les Araucas, les Caraïbes, les Cumanagotos, et enfin les Guaraunos. Sans différer sur les points essentiels, ces races ont chacune leurs caractères spéciaux à côté du type général. Le nombre n'en est pas précisément connu. Parmi les Indiens des montagnes que nous avions visitées, les Chaymas sont une des tribus les plus nombreuses. On en compte quinze mille au moins dans les vallons et les plateaux élevés qui les entourent. Ils ont pour voisins les Cumanagotos à l'ouest, les Guaraunos à l'est, et les Caraïbes au sud. Ces derniers, plus belliqueux que les Chaymas, ont, il y a un siècle, porté la guerre sur leur territoire. A cette époque, des villages entiers furent détruits par les flammes, et une partie de leur population périt égorgée. Cent années de calme et de paix n'ont point encore réparé ces désastres. Vingt hameaux rasés jusqu'aux fondemens sont demeurés depuis lors ce que les Caraïbes les avaient faits, des solitudes et des ruines.

CHAPITRE XIV.

LA GUAYRA. — CARACAS. — VOYAGE AUX LLANOS DE L'ORÉNOQUE.

Je quittai Cumana le 30 novembre sur un caboteur, et, le 6 décembre, je débarquai à la Guayra, le faubourg maritime, l'entrepôt de Caracas, dont elle n'est distante que de quelques lieues. La Guayra adossée à une montagne qui la surplombe, resserrée dans un espace de 140 toises, entre la mer et ses parois rocheuses, contient une population marchande de 5,000 ames environ, qu'étouffe l'ardeur du soleil, que déciment tous les ans la fièvre jaune et d'autres maladies endémiques.

Au-dessus de la Guayra, et quand on a franchi une rampe étroite taillée dans le roc, on entre dans la vallée de Caracas, capitale du département de Venezuela.

Jusqu'ici, nul souvenir d'une histoire récente n'avait trouvé place dans mes explorations colombiennes. L'île Marguerite aurait dû pourtant me rappeler son Arismendi, l'un des chefs les plus actifs de la révolution contemporaine; Cumana, son Marino et d'autres guerriers qui se signalèrent dans la presqu'île de Paria. Mais ce rayon oriental n'avait jamais pris l'initiative des mouvemens militaires ou politiques. Il recevait l'impulsion et ne la donnait pas. Caracas, au contraire, était une ville toute historique. Il était impossible de ne pas s'y ressouvenir des graves événemens de ces guerres locales. C'était de Caracas, berceau de la révolution colombienne, qu'une junte avait, en juillet 1811, lancé ce premier manifeste signé Domingo et Mendoza, où se trouvait en germe l'indépendance future du pays. Là encore avaient passé Bolivar et Paëz, vainqueurs ou vaincus, maîtres aujourd'hui de la ville, obligés demain de fuir devant Morillo, et de chercher un asile dans les plaines de l'Orénoque.

Ce caractère politique n'a pas un seul jour manqué à la ville de Caracas. Remuante et fière, elle a de tout temps disputé à Bogota le titre de chef-lieu des Etats colombiens. Peut-être ces rivalités funestes se confondront-elles un jour dans un système de fédéralisme durable et calme. Du froissement des guerres intestines, il ne restera bientôt, espérons-le, que cette noble émulation d'intelligences nationales, marchant toutes vers un but commun. Ce sera comme une seconde ère d'indépendance, complément de la première, et plus féconde en résultats utiles.

Située sur le rio Guayre, à l'entrée de la plaine de Chacao, Caracas jouit d'un printemps presque perpétuel : dans la saison sèche, le ciel s'y maintient toujours pur ; mais, en décembre et janvier, les montagnes sur lesquelles la ville s'appuie, claires le matin, se chargent le soir de traînées de vapeurs qui s'y condensent en couches superposées. Détachées ensuite par la brise, ces zônes aériennes se morcèlent par flocons, et quittent les sommets arrondis ou dentelés de la Silla ou du Cerro de Avila, pour venir se résoudre en pluie dans la vallée. La douce température de ce plateau se prête à toutes les cultures. La canne à sucre, le cafier, le cacaotier y prospèrent. Tous les fruits d'entre les Tropiques, la banane, l'ananas, la mangue, y mûrissent à côté des plus délicates variétés des fruits d'Europe, la pêche, le coing, le raisin, la pomme.

Chef-lieu de ce département de Venezuela auquel on accorde un million d'habitans, Caracas fut fondée en 1566 par Diégo de Lozada. Elle resta long-temps le siége d'une *audieneia* (haute-cour de justice) et de l'un des huit évêchés de l'ancienne Amérique espagnole. Ses rues, larges, se coupent à angle droit ; inégales et accidentées, comme le terrain, elles gagnent en effet pittoresque ce qu'elles perdent en régularité. Les maisons, les unes à toiture inclinée, les autres à terrasses, sont bâties, soit en briques, soit en terre pilée ; le tout couvert en stuc. Presque toutes ont des jardins, ce qui fait que la ville occupe un espace considérable. Toutes ont à l'intérieur leur filet d'eau courante.

Si je séjournai long-temps à Cumana, ce fut à cause de la saison des pluies et bien malgré moi ; car j'étais devenu un vrai nomade. Le séjour des villes me pesait ; j'étais désormais l'homme des savanes et des solitudes. Une navigation sur les raudales du fleuve, une marche ouverte avec le machete à travers la forêt, une ascension sur les montagnes rocheuses, voilà quelle vie m'attendait. J'allais avoir pour lit un hamac suspendu sous un dôme d'étoiles ; pour nourriture, du poisson pêché dans le fleuve et quelques fruits cueillis dans le chemin.

Je quittai Caracas vers la fin de février 1827, accompagné de deux guides, tirant au sud pour franchir la chaîne montueuse qui se déploie entre Baruta, Salamanca et les savanes d'Ocumare. De là, nous devions gagner les llanos d'Orituco, traverser Cabruta, près de l'embouchure du rio Guarico, et nous diriger ensuite sur Calabozo.

Ce fut le 12 mars, et au pied des monts Ocumare, que nous entrâmes dans les llanos. Je voyais pour la première fois ces plaines immenses, et leur aspect de lugubre uniformité me serra le cœur. On eût dit un lac à perte de vue, dormant et monotone, un Océan couvert d'algues marines. Sous les réfractions du soleil, l'horizon était uni et pur dans quelques parties, ondoyant et strié dans quelques autres. La terre semblait se confondre avec le ciel. Sur toute cette plaine couverte de maigres graminées, pas un bouquet d'arbres, pas un taillis. A peine çà et là quelques palmiers moriches, presque tous découronnés, dressaient-ils leurs troncs vers le ciel comme autant de mâts de navires. Ces arbres ne faisaient que compléter l'illusion; ils formaient l'accessoire obligé de cette mer de savanes.

La caravane s'engagea dans ces interminables plaines où l'on changeait d'horizon sans s'en apercevoir. Les guides seuls pouvaient retrouver leur chemin dans ces vastes solitudes. Seuls ils reconnaissaient les imperceptibles mouvemens du sol qui constituent quelques inégalités au milieu de cette fatigante monotonie: les *bancos*, véritables hauts-fonds de grès ou de calcaire compacte; les *mesas*, plateaux étendus, mais imperceptibles à l'œil, dont quelques-uns servent de point de partage aux rivières qui se croisent dans les savanes.

Quoique les llanos de l'Orénoque se prolongent le long de ce fleuve dans une étendue de 150 lieues environ, presque sans solution de continuité, on a pourtant partagé ce territoire immense en diverses parties distinguées par des noms divers : llanos de Cumana, de Barcelona, de Caracas, de Valencia. Plus loin, tournant vers le S. et le S. S. O., ces plaines deviennent les llanos de Varinas, de Casanare, du Meta, du Guaviare, du Caguan et du Caqueta.

Nous étions alors dans les llanos de Caracas. A peine avions-nous fait quelques lieues au milieu de ces plaines, qu'un *hato de ganado* se présenta à nous. On appelle ainsi une maison isolée et entourée de petites cabanes cou-

vertes en roseaux et en peaux. Le bétail et les bœufs vaguent autour de l'habitation. Quand ils s'éloignent trop des pâturages de la ferme, quelques *peones llaneros*, hommes de peine de la maison, s'élancent à leur poursuite, montés sur d'agiles chevaux. Ils les ramènent ainsi, soit pour les marquer d'un fer chaud, soit pour les maintenir dans un rayon plus restreint. Ces hatos de ganado, misérables taudis, logent parfois des llaneros qui possèdent huit à neuf milliers de bœufs, de chevaux ou de vaches.

Nous mîmes pied à terre devant la première de ces fermes, afin d'y demander un peu d'eau et un peu d'ombre. Il était midi; le soleil dévorait la plaine; un sable alcalin et pénétrant se glissait dans les yeux et dans la gorge. On nous offrit l'ombre d'un palmier moriche, à demi-brûlé par la canicule, et l'eau bourbeuse d'une mare voisine. Quoiqu'on trouve des sources à dix pieds de profondeur dans une couche de grès rouge, les habitans sont si apathiques qu'ils aiment mieux s'exposer à mourir de soif pendant une partie de l'année, que de creuser des puits dans la terre. La vie des llaneros alterne ainsi entre six mois d'inondation et six mois de sécheresse. Ils filtrent pour leur usage une eau croupissante, et laissent les troupeaux chercher eux-mêmes leurs abreuvoirs. L'instinct indique aux chevaux et aux mulets le gisement des mares; on les voit s'élancer dans la plaine, la queue en l'air, la tête haute, les narines au vent; ils cherchent à distinguer, dans un courant d'air plus vif et plus frais, la direction de l'eau qu'ils désirent; et, quand ils l'ont trouvée, ils l'annoncent par des hennissemens.

Après quelques heures de halte, nous nous remîmes en route. Le soleil était moins haut alors sans être moins ardent; en s'abaissant vers l'horizon, il déterminait sur beaucoup de points une foule de phénomènes de mirage, étranges pour des yeux qui n'y étaient point habitués. Ici, les rares bouquets de palmiers moriches, qui défilaient le long de notre chemin, semblaient comme suspendus en l'air, sans qu'on pût dire sur quoi posait leur tige; ailleurs, un troupeau de bœufs sauvages paraissait prêt à s'élancer en des nuages fantastiques.

Il nous fallut trois jours entiers pour atteindre Calabozo. A mesure que nous nous engagions plus avant dans les plaines, ces solitudes se peuplaient d'un plus grand nombre de chevaux, de mulets et de bœufs, paissant en liberté. Parfois encore, nous y rencontrions quelques troupeaux de *matacani*, sortes de chevreuils plus gros que les nôtres et fort bons à manger. Leur pelage ressemble à celui du daim, lisse, fauve-brun et moucheté de blanc. Ces matacani paissaient avec les autres troupeaux, et ne semblaient pas avoir peur de l'homme.

La végétation de ces llanos, si stériles et si nus, se réduit à quelques graminées qui, dans les zônes sèches, n'atteignent pas au-delà de dix pouces, et qui peuvent s'élever jusqu'à quatre pieds le long des rivières. En fait d'arbres, on n'y voit guère que des palmiers; le *palma de cobija* (palmier de toiture), végétal de vingt à trente pieds de haut sur huit à dix pouces de diamètre, excellent d'ailleurs comme bois de construction; puis çà et là, de petits bosquets de coryphas ou *palma real de los llanos*, le piritu à feuilles pennées, et enfin le palmier murichi (moriche), ce sagoutier de l'Amérique, arbre nourricier des Guaraunos, auxquels il donne ses fruits écailleux et sa liqueur rafraîchissante. Le moriche n'est pas seulement un bienfait, il est encore un ornement pour ces déserts. Rien de plus gracieux que ses feuilles lustrées et plissées en éventail.

J'arrivai ainsi à Calabozo, petite ville que les guerres de Bolivar et de Paëz ont rendue célèbre. Calabozo est une réunion de cinq à six villages, riches en pacages et en troupeaux. On porte à plus de cent mille le nombre des têtes de bétail qui paissent dans les environs. Le commerce du pays consiste principalement en cuirs secs, dont il s'exporte des quantités considérables. Les chevaux des llanos sont une race sauvage qui descend d'une fort belle race espagnole. Petits, presque tous bai-bruns, ils mènent une vie tourmentée entre les inondations de la saison pluvieuse et les insectes de la saison sèche; ce qui, toutefois, ne met point obstacle à leur propagation. Ces chevaux sont, en effet, si communs à Calabozo, qu'ils n'y valent que de deux à trois piastres. Les bœufs sont aussi très-nombreux et à très-vil prix dans les llanos.

Les mares qui avoisinent Calabozo abondent en gymnotes, cette anguille électrique qui offre de curieux phénomènes d'organisation. Pour se procurer de ces poissons trembleurs, il faut long-temps insister auprès des Indiens, qui les craignent. D'ordinaire, on ne les prend pas avec des filets, mais avec du *barbasco*, sorte de phyllanthus, qui, jeté dans la flaque d'eau, enivre et engourdit les poissons. Parfois aussi on emploie des chevaux à cette pêche. Il faut, pour cela, en réunir une trentaine et les forcer d'entrer dans la mare. Leur piétinement fait sortir les gymnotes de la vase et les provoque au combat. C'est un spectacle curieux que de voir ces an-

guilles jaunâtres, apparaissant tout d'un coup à la surface du bassin, se presser sous le ventre des quadrupèdes qui viennent troubler la paix de leurs demeures. Une lutte horrible s'engage, et les Indiens qui bordent la mare cherchent à la prolonger en empêchant les chevaux de quitter le champ de bataille. Plusieurs de ces animaux renoncent à la partie, tant sont énergiques les appareils électriques des poissons attaqués. Il est des chevaux qui, recevant des atteintes violentes dans des organes délicats, s'évanouissent et disparaissent sous l'eau. D'autres, haletans, la crinière hérissée, les yeux hagards, cherchent, dans leur angoisse, à regagner la rive. Sans les Indiens qui les repoussent, ils déserteraient tous le combat. Enfin les serpens aquatiques se lassent, leurs batteries électriques agissent avec moins de puissance, leur jeu mollit, leurs forces s'épuisent. Des gymnotes de cinq pieds de long flottent sur le bassin, et sont jetés sur les bords, immobiles, à demi-morts. On les recueille.

Le gymnote, quand on le touche, imprime à la main une commotion plus forte que celle causée par la décharge d'une bouteille de Leyde. Il suffit de poser les pieds sur un de ces poissons pour éprouver pendant tout le jour une vive douleur dans toutes les articulations. C'est le même symptôme que l'on éprouve au contact d'une torpille; seulement celui que causent les gymnotes est plus énergique. On attribue à la présence des gymnotes le manque absolu des autres espèces de poissons dans les lacs et dans les étangs des llanos. Les lézards eux-mêmes, les tortues, les grenouilles, ne peuvent supporter un tel voisinage. On va jusqu'à citer plusieurs gués de rivières qu'il a fallu changer quand des gymnotes s'y étaient établis en trop grand nombre, parce qu'ils tuaient les mulets en les attaquant au passage.

Après quelques jours passés à Calabozo, je continuai ma route, en tirant vers le sud des llanos. Là le sol était plus poudreux, plus sec, à cause d'une longue sécheresse. Les palmiers avaient disparu. De temps à autre, des trombes de poussière nous enveloppaient et nous frappaient au visage. Au-delà de l'Uritucu commença la *Mesa de los Pavones*, solitude affreuse où l'herbe s'élevait à peine à quelques pouces. Une ferme seule, sorte d'oasis, entourée de vergers et d'eaux jaillissantes, nous offrit l'occasion d'une halte. Plus loin, sur les rives du rio Guarico, parut aussi un petit village fondé par des missionnaires. Enfin, après avoir franchi le rio Guarico, et bivouaqué dans les savanes au sud du Guayaval, nous arrivâmes le 28 mars à la ville de San-Fernando, chef-lieu des missions de Varinas. Là, devait se terminer pour nous cette longue excursion à travers les terres. Nous allions quitter les mules pour les pirogues, les llanos pour les rivières.

Situé sur l'Apure, et près d'un confluent considérable, San-Fernando fait un commerce assez actif en cuirs, cacao, coton et indigo. Dans la saison pluvieuse, de grands bateaux remontent de l'Angostura pour venir trafiquer dans la province de Varinas. Je profitai du retour d'une de ces barques pour descendre vers l'Orénoque. C'était une chaloupe, de celles que les Espagnols nomment *lanchas*, large et vaste, mais facile à gouverner. Un pilote et cinq Indiens suffisaient pour la manœuvre. Vers la poupe, existait une cabane couverte de feuilles de palmier, assez spacieuse pour contenir une table et des bancs. J'avais pris à San-Fernando toutes les provisions nécessaires pour un long voyage, des bananes, des œufs, de la volaille, de la cassave. On devait aussi pêcher en route : l'Apure, sur lequel nous nous embarquions, abondait en poissons de toute espèce, en lamantins et en tortues, dont les œufs sont une nourriture saine et substantielle. La chasse n'offrait pas moins de ressources. Des vols immenses d'oiseaux couvraient l'une et l'autre rive, et dans le nombre se trouvait une espèce de gallinacé, le faisan du pays. Quelques barils d'eau-de-vie, des armes, des vêtemens de rechange, complétèrent le petit équipement de nos lanchas.

Dans la matinée du 3 avril, à peine sortis de San-Fernando, nous vîmes, sur la rive gauche de l'Apure, quelques cabanes d'Indiens Yaruros, vivant de leur chasse et de leur pêche. Cette tribu, puissante autrefois par le nombre et par le courage, est aujourd'hui fort réduite et très-misérable. Les individus que nous aperçûmes avaient néanmoins un air de fierté et de noblesse qui prévenait en leur faveur. Leurs caractères distinctifs étaient l'œil alongé, le regard sévère, les pommettes saillantes, le nez proéminent. Ils étaient plus bruns et moins trapus que les Chaymas.

La première halte, après San-Fernando, est le *Diamante*, point au-delà duquel on ne trouve guère qu'un terrain habité par des jaguars, des caïmans (*alligator sclerops*) et des cabiaïs. Des nuées d'oiseaux y obscurcissent le soleil. Plus bas, le fleuve s'élargit; de ses deux rives, l'une est sablonneuse, l'autre couverte d'arbres de haute futaie. Sur le côté boisé, on voit d'abord des *sausos*, formant



Champan sur la Magdalena



comme une haie taillée de la main de l'homme, puis au-delà un taillis de cedrela, de brésillet et de gayac. A peine aperçoit-on quelques cimes de palmiers. Çà et là, dans le fourré qui borde le fleuve, apparaissent, par de larges ouvertures que les jaguars ont pratiquées, des pécaris ou sangliers américains, qui viennent boire à la rivière. Cette zône abonde en scènes de terreurs sauvages. Ici c'est un jaguar qui montre son œil étincelant et fixe au coin d'un taillis; là, un caïman, dont la couleur terreuse se confond avec le sable du rivage. Couchés sur la berge au nombre de dix ou douze, immobiles et côte à côte, ces alligators ne semblent s'inquiéter ni de leurs voisins, ni des barques qui passent. Presque toujours inoffensifs, ils sont plus hideux que dangereux. Rien de plus repoussant, en effet, que leurs yeux à fleur de tête, leur gueule dentelée, leur peau écaillée et sale. Leur longueur ordinaire est de dix-huit à vingt pieds; quelques-uns pourtant atteignent une dimension de vingt-cinq pieds. L'apathie la plus complète est l'état habituel de ce reptile; mais, quand il en sort, ses allures ont quelque chose d'effrayant dans leur brusquerie. En courant, il fait entendre un bruit sec qui provient du frottement des plaques de la peau; son mouvement est presque toujours rectiligne, quoiqu'il puisse tourner sur lui-même. Quand il n'est pas excité par la faim, il se traîne avec la lenteur d'une salamandre; mais, s'il s'élance sur sa proie, il a des mouvemens inattendus et rapides; il courbe son dos, et paraît beaucoup plus haut sur ses jambes. Excellent nageur, il remonte facilement le courant le plus rapide.

La principale nourriture des caïmans de l'Apure se compose de cabiaïs, animaux de l'ordre des rongeurs, qui vivent sur les bords du fleuve par troupes de cinquante à soixante. Grands comme nos cochons, ces cabiaïs sont à peu près amphibies. Sur terre comme dans l'eau, ces pauvres bêtes n'ont pas une heure de sûreté ni de calme. Ici, les jaguars les dévorent; là, les caïmans les attaquent. Décimés par deux ennemis si puissans, ils se multiplient néanmoins d'une manière prodigieuse. Plus d'une fois, dans le cours de notre navigation, notre barque se trouva subitement entourée par des bandes nombreuses de cabiaïs, qui nageaient en élevant leur tête au-dessus de l'eau. A terre, on les voyait assis sur leur derrière comme des lapins, remuant aussi comme eux leur lèvre supérieure. Le cabiaï est le plus grand animal de la famille des rongeurs. Sa chair, qui a une odeur de musc, se sale et se prépare en jambons.

Les haltes du soir se faisaient tantôt dans un lieu désert, tantôt auprès de quelques cases isolées. Dans le premier cas, nous ne quittions pas la barque; dans le second, nous tendions nos hamacs sous l'abri du toit. Ces huttes indiennes étaient habitées par des métis, race croisée de sang espagnol, et qui avait conservé quelque chose de la fierté des premiers *conquistadores*. Cette fierté cadrait mal avec leur costume et l'état de leur maison; car ils étaient, eux et leurs femmes, dans un costume tout primitif, ou couverts de misérables guenilles; et l'ameublement de leur case n'allait guère au-delà d'une table grossière et de quelques hamacs.

Quelques jours après notre départ de San-Fernando, nous visitâmes un petit hameau de Guamos, composé d'une vingtaine de cases couvertes en feuilles de palmier. Ces Guamos forment avec les Achaguas, les Guagivos et les Ottomacos, les nomades des plaines de l'Orénoque : ils sont, comme toutes ces tribus, malpropres, perfides, vivant de pêche et de chasse. La nature du terrain qu'ils occupent influe, sans doute, beaucoup sur leur genre de vie. Ils ne peuvent pas, dans des plaines toujours inondées, entre l'Apure et le Meta, prendre les habitudes agricoles et douces des Piaroas, des Macos et des Maquisitares, qui habitent la partie montueuse d'où descend l'Orénoque. Les Guamos que nous vîmes se montrèrent toutefois bienveillans et hospitaliers à notre égard. Ils nous offrirent du poisson sec et de l'eau excellente, rafraîchie dans des vases poreux.

Plus d'une fois nos bivouacs furent dressés sur la plage, quand les moustiques nous chassaient de la rivière. Alors nous allumions un grand feu contre les jaguars, précaution que les Indiens regardent comme infaillible, et dont une foule d'accidens semblent démontrer l'insuffisance. D'autres fois nous étendions nos hamacs sous les arbres de la berge. Quand la nuit arrivait, cette nature, où les bêtes régnaient seules, prenait tout-à-coup des teintes sauvages et lugubres. Attirés par notre foyer, les caïmans venaient s'aligner le long du rivage, au nombre de dix ou douze, regardant avec une sorte de plaisir cette colonne de flamme étincelante, dardant sur nous une longue rangée d'yeux inertes et luisans. Parfois aussi des jaguars rôdaient à l'entour du bivouac, plus étonnés qu'inquiets de cette scène étrange pour eux. Du reste, partout du silence, un silence de mort jusqu'à minuit. Mais comme si, à cette heure, les animaux se fussent donné le mot d'ordre pour un sabbat général, des cris, des

hurlemens confus, s'élevaient de tous les points de la forêt. Les cris flûtés du sapajou, les gémissemens de l'alouate, les rugissemens du jaguar et du couguar, les clameurs du pécari, du paresseux, celles du hocco et de quelques autres gallinacés, formaient alors comme un concert immense au milieu de ces solitudes. La plainte y prenait tous les tons; elle éclatait à toutes les distances. Parfois même les jaguars semblaient se faire entendre du haut des arbres sous lesquels nous étions couchés, pendant que les alouates, fuyant devant ces terribles ennemis, poussaient des sifflemens de détresse. Chaque buisson avait ses hôtes bruyans, sa scène d'amour ou de colère, ses fureurs et ses épouvantes. De tels concerts de voix nous tinrent éveillés pendant les premières nuits; mais, après quelques insomnies successives, la nature l'emporta : nous dormîmes au milieu du vacarme. Le seul ennemi incommode auquel nous ne pûmes nous habituer, fut une énorme chauve-souris, qui venait tourbillonner le soir autour de nos hamacs, et qui parfois nous froissait de l'aile, ou nous blessait de ses dents aiguës. Pourvues d'une longue queue comme les molosses, ces chauves-souris étaient sans doute des phyllostomes, sorte de vampires dont la langue est garnie de papilles.

Nos Indiens, de leur côté, se montraient fort empressés à pourvoir à notre nourriture. Ils pêchaient tous les matins du poisson de plusieurs sortes, entre autres des caribes, poisson avide de sang et qui attaque les nageurs. Ce n'est pas leur grosseur qui rend ces animaux dangereux, mais leur férocité. Longs de quatre à cinq pouces à peine, ils s'élancent sur l'homme et lui enfoncent leurs dents pointues dans les mollets, dans les cuisses, ou dans les parties charnues du corps. Une première blessure faite en attire vingt autres. A peine, du fond vaseux où il se cache, le caribe a-t-il aperçu des gouttes de sang à la surface du fleuve, qu'il se précipite par milliers vers le lieu où il espère trouver une proie. Aussi n'ose-t-on pas se baigner dans les lieux où il abonde. Le caïman lui-même n'inspire pas autant de terreur!

Plus loin, et dans les environs du Caño de Manati, nos Indiens pêchèrent un lamantin, cétacé herbivore qui atteint douze pieds de long et pèse jusqu'à huit cents livres. Ces parages sont ceux où cet animal vit par troupes; il abonde dans l'Orénoque, au-dessous des cataractes, dans le rio Meta et dans l'Apure, auprès des deux îles des Carrizales et de la Conserva. Le lamantin, qui absorbe d'énormes quantités de graminées, a une chair assez bonne, ayant le goût du cochon plutôt que celui du bœuf. Les Guamos et les Ottomacos, qui en sont très-friands, se livrent à cette pêche, et salent ce qu'ils ne consomment pas sur-le-champ. Le lamantin a la vie fort dure; après l'avoir harponné, on le lie, et on ne le tue que dans la pirogue. On extrait du lamantin une graisse connue sous le nom de *manteca de Manati*, qui sert pour la préparation des alimens et pour l'éclairage des églises. Le cuir, coupé par tranches, tient lieu de cordes dans toute l'étendue des llanos. On en fait aussi des lanières, terribles pour la peau des malheureux nègres.

Ainsi, le long de l'Apure, je relevai à peu près tout ce que l'histoire naturelle des llanos m'offrit d'intéressant et de curieux. Dans une traversée de dix jours, depuis le départ de San-Fernando, trop d'objets m'avaient frappé pour que je pusse les explorer tous. Ces observations n'étaient pas d'ailleurs sans présenter quelques dangers. Parfois, au milieu de la forêt, on se trouvait face à face d'un jaguar, qui se prêtait d'assez mauvaise grâce à l'examen du naturaliste, ou bien on rencontrait sur la grève un caïman, qui, d'abord immobile comme une statue de bronze, se réveillait pour montrer aux curieux indiscrets un ratelier de dents luisantes et pointues.

Le 2 avril, nous quittâmes l'Apure pour entrer dans l'Orénoque. Comme les attérissemens sont énormes vers le confluent, il fallut se faire hâler le long de la rive. Quand, au bout d'une heure de travail, nous glissâmes des dernières eaux de la rivière dans celles du grand fleuve, un tableau grandiose se déroula devant nous. Ce n'était plus un cours d'eau que les forêts couvraient par intervalles de leur ombre; ce n'était plus cette nature animée par mille oiseaux, par mille quadrupèdes; des cabiaïs, des hérons, des flamants et des spatules, se poursuivant sans fin ni trêve d'une rive à l'autre. Ce spectacle avait cessé. La mer était devant nous avec ses lignes unies et monotones, avec ses vagues et ses brises. L'horizon était bien garni de forêts chevelues; mais la plage se montrait aride et plane; elle continuait le fleuve sans qu'on pût dire de loin où cessait la terre, où commençait l'eau. Ce spectacle avait ses pompes et ses majestés.

Notre lancha ouvrit sa voile à la brise pour remonter l'Orénoque. La route fut d'abord au S. O. jusqu'à la plage des Guaricotos, où elle fit un petit coude vers le S. jusqu'au port de l'Encaramada. Ce port, ou plutôt cet embarca-

dère, est le rendez-vous de la population indigène, qui vit de commerce et de pêche. A l'époque de notre passage, on y voyait, dans leurs barques peintes en rouge, des tribus de Caraïbes qui allaient à la récolte des œufs de tortue. Ces Caraïbes sont la race la plus forte des bords de l'Orénoque. D'une stature athlétique, élancés et musculeux, ces nomades se retrouvent partout, sur les plaines inondées et dans les forêts, au-dessus et au-dessous des cataractes. Déjà pourtant, dans la zône d'Encaramada, on rencontre des indigènes sédentaires, livrés à l'agriculture, les uns propriétaires directs et exploitant le sol pour leur compte, les autres travaillant comme journaliers aux champs des propriétaires métis. Je visitai l'une de ces fermes, située à peu de distance du fleuve. C'était une maison petite et basse, en avant de laquelle se trouvait une pelouse. Elle avait pour seules dépendances un moulin à sucre, dans lequel on passait les cannes pour en extraire la liqueur du guarapo qu'on faisait fermenter ensuite, et des perches pour étendre de la viande de génisse découpée en lanières (Pl. VI—1).

De l'Encaramada, nous remontâmes à la Boca de la Tortuga, île célèbre dans le pays pour la récolte des œufs de tortues. Un bruit confus de voix et une affluence considérable d'indigènes nous la signalèrent de loin. C'était l'époque où cet endroit, ordinairement désert, réunissait d'une part la foule des tribus environnantes, et de l'autre un essaim de petits marchands créoles ou *pulperos*, venus d'Angostura pour ce commerce. Sur la plage régnaient un mouvement et un bruit semblables au bruit et au mouvement de nos foires européennes. Là, campaient des Guamos, des Otomacos, des Guahibos, des Chiricoas et autres indigènes qui s'y distinguaient les uns des autres par les pigmens peints sur la peau. La récolte des œufs de tortues détermine chaque année cette agglomération de tribus diverses.

Les tortues que nourrit l'Orénoque sont de deux espèces : la première est la tortue *arrau*, animal timide et défiant, qui ne remonte pas le fleuve au-delà des cataractes. L'arrau est une grande tortue d'eau douce, à pattes membraneuses et palmées, d'un gris noirâtre sur la carapace et orange par-dessous. Elle pèse jusqu'à cinquante livres, et ses œufs sont plus gros que des œufs de pigeon. La seconde sorte est la tortue *terakay*, plus petite que les arraus. Celle-là, d'un vert olive, ne se rassemble pas en troupes à l'époque du frai, et pond isolément.

La ponte des œufs a lieu aux basses eaux, vers les derniers jours de mars. Déjà, depuis le commencement de ce mois, les arraus se réunissent par troupes, et nagent ensemble vers les quatre ou cinq îles privilégiées, sur lesquelles elles déposent leurs œufs, alongeant de temps à autre la tête hors de l'eau, pour voir si elles n'ont rien à redouter des hommes. Loin d'être disposés à les troubler, ces derniers les respectent et les protègent : une espèce de cordon est établi sur le rivage, vis-à-vis des îlots où a lieu l'incubation ; on en écarte les jaguars, et on empêche les pirogues de les longer de trop près. La ponte a lieu dans la nuit, pêle-mêle, confusément, avec une sorte de hâte et d'épouvante. Les tortues, comme pressées de se délivrer, se précipitent ensemble sur la grève, et y déposent leurs œufs par couches, en les plaçant les uns sur les autres et en les recouvrant de sable. Dans le tumulte de ce travail, une grande quantité d'œufs se casse et se perd.

Quand la ponte est achevée, la récolte a lieu. Elle se fait sous la surveillance d'un délégué des chefs de la mission, qui sonde le terrain au moyen d'un jonc pour voir jusqu'où s'étend le banc ou le *strate* des œufs. Ce strate plonge dans le sol jusqu'à une profondeur de trois pieds environ, et s'étend jusqu'à une distance de cent pieds du rivage. La récolte s'évalue au pied cube, et s'arpente comme un terrain. Quand l'adjudication des lots est faite, les Indiens déterrent les œufs avec leurs mains, les arrangent dans de petits paniers nommés *mapiri*, puis les portent au camp commun. Là, sont des auges pleines d'eau, où l'on jette tous les œufs, pour que, brisés et remués avec des pelles, ils laissent surnager leur partie huileuse. Bouillie à un feu très-vif, cette substance devient le *manteca de tortugas*, d'un grand usage dans le pays, où les créoles la préfèrent à la meilleure huile d'olive.

Au-delà de la Boca de la Tortuga, parut sur notre droite l'embouchure de l'Arauca, large cours d'eau qui a servi de théâtre à divers épisodes de la guerre de l'indépendance. Plus loin, et sur la rive opposée, est le village d'Uruana, distant de deux cents lieues des bouches de l'Orénoque. A cette hauteur, l'aspect du fleuve change : il ne coule plus entre deux terres unies et plates, mais de hautes montagnes l'encaissent et lui donnent un aspect nouveau. Parmi les défilés qu'il baigne, le plus pittoresque est celui de Baraguan : il aboutit à la plage de Pararuma, lieu renommé aussi pour la récolte des œufs de tortues, et peuplé, à cette époque, de tribus indiennes. Ces tribus appartiennent toutes aux races qui habitent la zône moyenne et la zône

supérieure de l'Orénoque. On y voyait des Macos, des Salivas, des Maquiritares, des Curancucanas et des Parecas, peuples doux et faciles à civiliser, à côté des Guahibos et des Chiricoas, toujours intraitables et insoumis; les Indiens des plaines auprès des Indiens de la forêt; les *Monteros* et les *Llaneros*. A Pararuma, commence, pour les deux types indigènes, une sorte de terrain neutre où ils se rencontrent et se tolèrent. Il est peu de ces Indiens qui aient des formes et des figures agréables. Le corps couvert de terre et de graisse, accroupis près du feu, ou assis sur de grandes carapaces de tortues, ils se tiennent des heures entières, le regard fixé sur le sol, immobiles, et dans un état voisin du crétinisme.

Les pigmens sont à peu près le seul vêtement des naturels. Plus ces sauvages sont riches, plus les peintures dont leur peau est couverte sont vives et multipliées. Quand on veut parler d'un Indien très-misérable, on dit : « Il n'a pas de quoi se peindre le corps. » Cela signifie le dernier degré d'abjection. Le plus beau des pigmens est fait avec une bignone qui fournit une couleur d'un rouge éclatant. Les Caraïbes et les Otomacos s'en peignent seulement la tête; mais les Salivas, le peuple le plus industrieux de tout le pays, s'en couvrent le corps entier. Après cette bignone que l'on a nommée *chica*, vient l'*onoto* ou roucou, dont l'emploi est si fréquent dans la Guyane. Les peintures ne sont ni uniformes ni régulières ; elles affectent des configurations bizarres. Tantôt c'est la forme d'un habit européen que l'on a voulu reproduire; par exemple, un habit bleu avec des boutons jaunes ou noirs; tantôt, l'effet cherché est de pure fantaisie, comme celui qui résulte de larges stries rouges transversales, sur lesquelles on applique des paillettes de mica argenté. On dirait de loin des habits brodés de galons.

Au-delà de Pararuma, il fallut changer d'embarcation : nous allions entrer dans la région des raudales ou cataractes de l'Orénoque. Mon guide me choisit une pirogue surmontée, sur l'arrière, d'un *toldo*, espèce de toit en feuilles de palmier, qui devait me servir d'abri contre la pluie. Nous partîmes accompagnés de six rameurs indiens, munis de pagaies de trois pieds de long. Ces hommes, complètement nus, s'assirent deux à deux sur le devant de la pirogue, entonnèrent un chant fort monotone, et se mirent à ramer en cadence.

La pirogue passa devant le *Mogote* ou *Cocuyza*, l'ancien fortin des missionnaires, près de l'embouchure du Parnari; et, après avoir traversé le *raudal de Marimara*, elle arriva dans une vaste baie formée par le fleuve, et nommée le port de Carichana. C'est un endroit d'un aspect sauvage. L'eau y reflète des masses granitiques couvertes d'une croûte de couleur d'encre. Carichana est un petit hameau occupé par des Salivas, peuple intelligent et docile. Le territoire environnant offre une plaine couverte de vigoureuses graminées. La lisière des forêts ne se présente que dans le lointain. On trouve dans ces environs : le paraguatam, belle espèce de *macrocnemum*, dont l'écorce teint en rouge; le guaricamo à la racine vénéneuse; le *jaracanda obtusifolia;* enfin le *serrape* des Indiens Salivas, dont le fruit aromatique est connu en Europe sous le nom de fève de Tonca.

Au-delà de Carichana, commencent les rapides du fleuve, parmi lesquels il faut citer, comme l'un des plus dangereux, le raudale de Cariven. Quand on l'a franchi, on trouve l'embouchure du Meta, l'affluent le plus considérable de l'Orénoque après le Guaviare, et celui de tous qui se rapproche le plus de Bogota et de la partie occidentale de la Colombie. A la hauteur des bouches du Meta, nous rencontrâmes, sur le fleuve, des radeaux de Guahibos, liés l'un à l'autre par des tiges de lianes. Ainsi assujettis, ces radeaux ou *balsas* traversent, sans se désunir, des cataractes très-périlleuses. Les Guahibos qui les montaient ne différaient pas de ceux que nous avions vus ailleurs. Le visage peint et le corps entièrement nu, ils semblaient avoir plus d'énergie et de vivacité que les Indiens des villages du Bas-Orénoque : leur regard était plus triste que farouche. Plusieurs d'entre eux avaient de la barbe, et semblaient fiers de cet ornement.

Ainsi naviguant, nous étions arrivés aux grandes cataractes d'Aturès et de Maypurès qui coupent en deux parties à peu près égales le long cours de l'Orénoque. Le cours supérieur a été évalué à 260 lieues marines; le cours inférieur, à 167 lieues. Au-delà des cataractes commence une terre inconnue, en partie montagneuse, en partie unie, qui reçoit à la fois les affluens de l'Amazone et de l'Orénoque. De tout temps ce pays a été un pays de fables. Les missionnaires y avaient placé des peuples de leur façon, espèces de Cyclopes ou de Garamantes, qui avaient l'œil dans le front, une tête de chien et la bouche au-dessous de l'estomac. Comme on le pense, nous ne vîmes rien qui ressemblât à cette race fantastique.

Le passage des raudales d'Aturès et de Maypurès faillit être funeste à notre pirogue. Dans







ce long et large barrage, où le fleuve se brise en écume, vingt fois elle courut le risque d'être engloutie ou brisée sur le roc. L'adresse de nos Indiens nous tira seule d'affaire.

Aturès est un petit hameau peuplé d'Indiens Salivas, doux, mais paresseux. La colonie, fondée sur un territoire fertile, aurait pu devenir florissante avec des cultivateurs moins insoucians. Le village de Maypurès, bien situé aussi, offre des cultures encore plus considérables. Dans l'un et l'autre établissement, la population est en progression décroissante. C'est là du reste un résultat à peu près général. Partout où la civilisation européenne a voulu fixer des Indiens, la mortalité a décimé leurs pleuplades. Arrachées à une vie sauvage et nomade, les tribus ont presque toutes dépéri. Les émigrations vers la forêt, les avortemens systématiques des femmes qui usent de plantes vénéneuses, tout a contribué à cette diminution dans le chiffre des Indiens colonisés. L'abaissement a été si rapide qu'on peut calculer aujourd'hui que les hameaux fondés il y a un siècle n'ont pas conservé, l'un dans l'autre, le cinquième de la population qu'ils avaient alors.

Auprès des maisons d'Aturès et de Maypurès vaguent des troupeaux de cochons sauvages ou domestiques. Ces cochons sont de deux sortes. L'un, le petit pecari, s'appelle en langue maypurès *chacaro*, tandis que l'autre, plus grand et d'un brun noirâtre, se nomme *apida*.

Quand on a franchi les grandes cataractes, la navigation de l'Orénoque devient plus pénible et plus fatigante. Les caïmans s'y montrent plus farouches et plus gigantesques, tandis que les insectes tipulaires, les moustiques et les zancudos, se montrent chaque jour plus nombreux, plus incommodes et plus cruels. Quelque patient que l'on soit, il est impossible de supporter sans se plaindre ces attaques répétées, cette conjuration d'ennemis ailés qui percent les vêtemens de leur suçoir, qui se glissent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles, dans les yeux. Les créoles eux-mêmes, vieux habitués de ce rivage, ne se souhaitent point le bonjour sans se demander : « Comment les zancudos vous ont-ils traité cette nuit? » Pour qualifier le fléau, ils ont même inventé la dénomination de *plaga de los mosquitos* (plaie des moustiques). « Que l'on doit être bien dans la lune! disait un Indien Saliva au père Gumilla; si belle et si claire, elle doit être libre de moustiques. » Ces insectes, on le voit, n'épargnent personne. Les moines espagnols qui habitent les forêts du Cassiquiare y ont au bout de quelques mois, la peau entièrement tigrée, chaque piqûre laissant un petit point d'un brun noirâtre. Contre les atteintes de ces infatigables assaillans, nul préservatif, nul remède n'existent. Les Indiens, couverts de roucou, de terre bolaire, ou de graisse de tortue, ne semblent pas être à l'abri des piqûres. La peinture atténue peut-être la vivacité du dard de l'insecte, mais elle n'en garantit pas. La seule méthode à employer contre les moustiques et les zancudos, c'est de les laisser épuiser l'action de leur suçoir. Vive au premier moment, la douleur diminue par degrés, et quand l'animal est parti de son plein gré, elle cesse, tandis que lorsqu'on le chasse ou qu'on le tue sur la plaie, la piqûre s'envenime et détermine une enflure de la peau.

Aux environs des grandes cataractes, et près de l'embouchure du rio Cataniapo, se voit la caverne d'Ataruipe, hypogée d'une ancienne peuplade d'Aturès. On trouve, sous ces voûtes souterraines, des squelettes peints de roucou, et de grands vases de terre cuite qui semblaient réunir les ossemens d'une même famille. L'un des plus beaux paysages de cette zône se découvre près de Maypurès et du haut de la petite montagne de Manimi, arête de granit qui sort de la savane. Ce mondrain domine une nappe d'écume d'un mille d'étendue. Du sein de ce lit s'élancent d'énormes pierres, noires comme le fer. Les unes sont des mamelons groupés deux à deux, semblables à des collines basaltiques; les autres simulent des tours, des châteaux forts, des édifices en ruines. Chacun de ces rochers ou îlots est couvert de bouquets d'arbres, et du pied des mamelons, à travers un brouillard blanchâtre, se projette la cime de hauts palmiers. Les magnifiques vadgiaïs du genre oreodoxa dressent leur tronc jusqu'à une hauteur de quatre-vingts pieds, puis élancent de là leurs feuilles lustrées et droites. Cette végétation grandiose, la blancheur saillante et mobile de l'écume, les couleurs prismatiques qu'elle affecte, les petits arcs-en-ciel qui se forment et meurent sur cette surface, tout cela forme le coup-d'œil le plus beau, le plus pittoresque, le plus varié.

Les naturels de ces environs cultivent les bananes et le manioc. Ils sont sobres, doux et propres. L'usage des liqueurs spiritueuses est encore inconnu chez eux; leur seule boisson fermentée est celle que fournit le *seje*, palmier sauvage qui croît sur les bords de l'Arauca, et qui se charge de fruits et de fleurs innombrables. On jette les fruits dans de l'eau bouillante, afin

d'en détacher le noyau; puis on en fait une infusion à froid qui donne une liqueur jaunâtre, semblable, pour le goût, au lait d'amande. La campagne environnante nourrit aussi une sorte d'unona, que les créoles nomment *fruta de burro*. Les branches de cet arbre s'élèvent droites et pyramidales comme celles du peuplier, faussement appelé d'Italie. On use des fruits aromatiques de ce beau végétal comme d'un puissant fébrifuge.

Notre itinéraire au-dessus des cataractes aboutissait d'abord, par une foule de petites rivières, à San-Fernando de Atabapo, d'où nous devions remonter le Temi et le Tuamini, pour arriver à cette partie de terres inondées qui établit une communication entre l'Orénoque et le rio Negro. De là on pouvait descendre ce dernier fleuve, remonter le Cassiquiare, et retrouver ensuite le Haut - Orénoque. Comme dans ce dédale de rivières toute erreur eût été funeste, nous eûmes le soin de choisir les meilleurs pilotes du pays, en nous les attachant par un fort salaire et par la perspective d'une récompense.

San-Fernando de Atabapo, où la pirogue aborda le 28 avril, est placé près du confluent de l'Orénoque, du Guaviare et de l'Atabapo. Ce poste ne fut fondé d'une manière définitive qu'en 1756, à l'époque de l'expédition d'Ituriage et de Solano. Avant ce temps, on avait eu à se défendre contre les attaques chaque jour renouvelées des Indiens des environs, les Manitivizanos, les Tamanaques, les Amarizanos, les Marepizanos. Enfin la ruse et la force, tour à tour employées, réduisirent ces intraitables ennemis. Leur chef le plus puissant, le Napoléon de ces contrées, Curutu, dîna à la table du général espagnol, et dès-lors fut acquis aux colonisateurs. De roi qu'il était, il devint maire de village, et s'établit avec les siens à la mission de San-Fernando de Atabapo. Les autres chefs imitèrent son exemple, si bien que le bon père Gili, l'un des missionnaires qui vivaient sur ce point au commencement de ce siècle, disait à un savant voyageur : « Dans ma mission, j'avais cinq *reyecillos* ou petits rois; les rois des Tamanaques, des Avarigotes, des Parecas, des Quaquas et des Maypures. A l'église, je les plaçais tous sur le même banc ; mais je donnais la première place à Monaïti, roi des Tamanaques, parce qu'il m'avait aidé à fonder le village. »

Cette mission de San-Fernando de Atabapo est aujourd'hui bien déchue de ce qu'elle était dans l'origine. De six cents individus composant sa population, le hameau en a conservé à peine une cinquantaine, qui cultivent de petites plantations de cacaotiers. L'un des plus utiles ornemens de cette campagne est le palmier pirijado, au tronc épineux, haut de soixante pieds, aux feuilles pennées, minces, ondulées et frisées vers les pointes. Les fruits du pirijado sont plus beaux et plus extraordinaires que son port. Chaque régime porte cinquante à quatre-vingt fruits, pourprés à mesure qu'ils mûrissent, jaunes dans l'intérieur, sucrés et nourrissans. Ce fruit, qui se mange comme la banane, est un aliment agréable et sain : on compte autant sur cette récolte que sur celle du manioc.

Le rio Atabapo, au milieu duquel nous naviguions alors, est un paradis auprès de l'Orénoque. Sur ses eaux limpides et fraîches, plus de moustiques, plus de zancudos. On peut dormir la nuit sans être dévoré. Des deux côtés de la rivière se succèdent des palmiers aux cimes panachées, de tous les ports, de toutes les feuilles, de toutes les formes. Ce contraste entre cette rivière et le grand fleuve n'est pas une singularité ; il existe dans toute cette région intérieure, où l'on classe les rivières en eaux blanches et en eaux noires : les premières, chargées de vase et de matières putrescibles; les secondes, claires et pures. Le rio Atabapo est une rivière aux eaux noires. On n'y trouve plus de crocodiles véritables, mais seulement des bavas ; on y voit beaucoup de dauphins d'eau douce, et point de lamantins. On cherche aussi vainement, dans les forêts qui le bordent, le cabiaï, l'araguato, le zamuro, le guachacaro, si communs sur les fleuves aux eaux blanches; mais, en revanche, paraissent alors d'énormes couleuvres d'eau, espèce de boas dangereux pour les Indiens qui se baignent.

Nous fîmes route ainsi jusqu'à la mission de San-Baltasar, l'un des hameaux les mieux bâtis que j'eusse vu depuis mon départ de Caracas. Les cases en étaient régulières et propres ; les plantations belles et bien tenues. C'est au-dessus de ce village que l'on entre dans le rio Temi; mais, avant d'arriver à son confluent, notre pirogue passa devant la *Piedra de la Madre*, butte granitique à laquelle se rattache un touchant épisode déjà raconté ailleurs, mais trop caractéristique pour être omis.

A une époque où, pour renforcer la population des villages, on avait organisé des battues contre les Indiens, un jour, des créoles entrè dans une cabane où se trouvait une mère guahiba avec trois enfans, dont deux n'étaient point encore adultes. Toute résistance fut impossible : le père était allé à la pêche, et la mère n'avait

d'autre espoir de salut que dans une prompte fuite. On courut après elle ; on la saisit ; on la garrotta avec ses deux enfans, on la transporta à San-Fernando. Séparée de son mari et de ses deux fils aînés qui avaient suivi leur père, cette pauvre femme n'eut désormais d'autre pensée que la fuite. On avait cru assez la dépayser pour lui enlever toute chance de retrouver sa cabane. Elle n'y renonça point malgré la distance. A diverses reprises, elle s'enfuit avec ses enfans. Rattrapée chaque fois et cruellement fustigée, elle recommença toujours, jusqu'à ce qu'on l'eût séparée de sa famille pour la conduire vers les missions du rio Negro. Une pirogue la reçut; elle y fut amarrée à la poupe ; mais, ayant rompu ses liens, elle se jeta à la nage et gagna la rive gauche de l'Atabapo. Elle y prit terre, s'enfonça dans les bois, où ses gardiens la poursuivirent. On la ressaisit vers le soir ; on l'étendit sur la butte granitique que nous avions alors sous les yeux, et qui fut nommée, à cette occasion, *la Piedra de la Madre;* on l'y déchira à coups de lanières de cuir de lamantin, on la reconduisit dans une barque vers la mission de Javita. Là, jetée dans un de ces caravanserais qu'on nomme pompeusement *casa del Rey*, elle brisa ses liens dans la nuit, et s'échappa avec l'intention d'aller reprendre d'abord ses enfans captifs dans le village de San-Fernando de Atabapo, pour les ramener à leur père sur les bords du Guaviare. C'était un voyage de cinquante lieues à travers des forêts inondées et presque impraticables. L'Indien le plus robuste n'eût pas osé l'entreprendre. Cette mère l'accomplit en grande partie. Elle traversa les bois, malgré leurs innombrables réseaux de lianes, moitié à pied, moitié à la nage; franchit plusieurs cours d'eau, vécut de fourmis noires qui montent sur les arbres pour y suspendre leurs nids résineux, et arriva ainsi jusqu'aux environs de la mission où ses enfans étaient détenus. La fatalité poursuivait la pauvre Guahiba : on s'empara d'elle de nouveau, et, au lieu de récompenser tant de dévouement maternel, on l'envoya mourir loin de ses fils, dans une des missions du Haut-Orénoque. Elle s'y laissa expirer de faim.

Nous étions alors dans le rio Temi, dont le cours, du sud au nord, est ombragé de pirijaos et de mauritias au tronc épineux. Ces arbres forment un berceau au-dessus de son lit, qui est profond, mais étroit. De temps à autre, la rivière déborde dans la forêt, et souvent, pour raccourcir les sinuosités du Temi, nos mariniers indiens engagèrent notre pirogue dans les *sendas*, ou sentiers d'eau au milieu de la forêt. Dans l'une de ces promenades par eau, au milieu des terres, nous vîmes sortir d'un buisson inondé une bande de *toninas* (dauphins d'eau douce) longs de quatre pieds, qui s'enfuirent à notre aspect en soufflant de l'eau par les narines. Quelquefois, engagés dans ces plaines submergées, nous avions de la peine à regagner le lit du fleuve, et nous étions obligés de passer la nuit, flottant au sein de la forêt.

La mission de Javita est la première que l'on trouve en remontant le rio Temi. Elle est peuplée de Poimisanos, d'Echinovis et de Paraginis, qui s'occupent principalement de la construction des pirogues. Ces pirogues se creusent dans les troncs du sassafras, espèce de grand laurier qui atteint jusqu'à cent pieds de hauteur, arbre jaune, résineux, presque incorruptible dans l'eau, et d'une odeur très-agréable. Toutes ces forêts abondent d'ailleurs en magnifiques essences d'arbres; on y trouve de *ocoteas*, de véritables *laurus*, des *amazonias arboreas*, des *curvanas*, des *jacios*, des *jacifates*, du bois rouge comme le brésillet, des *guamufales*, des *amyris caranas* et des *manis*, arbres gigantesques qui s'élèvent presque tous à une hauteur de cent à cent dix pieds.

Le portage d'une pirogue à travers la forêt est chose délicate et difficile. Il s'exécute au moyen de rouleaux de bois qu'on place sous la pirogue, et qu'on roule de l'arrière à l'avant, à mesure que la pirogue avance. Il faut deux jours pour qu'un petit canot passe des eaux du Tuamini dans celles du Caño Pimichin, qui débouche dans le rio Negro.

Pendant que le portage s'opérait, nous pûmes recueillir quelques particularités sur les peuplades des environs. Là, pour la première fois, nous apparut une sorte de culte religieux, chose que je n'avais pas remarquée ailleurs, soit que le hasard m'eût mal servi, soit qu'il n'existât, dans le fait, rien de semblable sur le Bas-Orénoque. Les peuples de cette zône ont leur bon principe, *Cachimana*, et leur mauvais principe, *Jolokiamo*, l'un puissant, l'autre rusé. Les desservans de cette religion sont de vieux Indiens, auxquels est confié le *botuto*, ou trompette sacrée, qu'ils font résonner dans les jours de grande conjuration. On n'est initié aux mystères du botuto que si l'on reste pur et célibataire. Ces trompettes sacrées ne semblent pas être fort nombreuses : la plus célèbre est placée au confluent du Temi, et son timbre est si fort, suivant les Indiens, qu'on peut l'entendre à la fois à Tuamini et à San-Davide,

c'est-à-dire à dix lieues de distance. La trompette est un fétiche de premier ordre et de grande distinction. On place à ses côtés des fruits et des boissons spiritueuses. Tantôt le grand esprit la fait résonner lui-même; tantôt il se contente de la faire emboucher par le prêtre. La vue du botuto est interdite aux femmes. Si l'une d'elles jette, même par hasard, les regards sur l'objet sacré, à l'instant elle est immolée sans pitié.

Pour arriver au Caño Pimichin, nous eûmes à traverser des bois infestés de couleuvres. Nos Indiens éclairaient la route en battant les buissons. Dans le milieu d'un taillis, ils surprirent un grand serpent mapanare de cinq pieds de long. C'était un magnifique animal, blanc sous le ventre, tacheté de brun et de rouge sur le dos.

Le Pimichin sur lequel notre pirogue venait d'être mise à flot, est l'une des plus sinueuses et des plus jolies rivières d'une contrée qui en a tant. Les Indiens l'appellent un ruisseau, quoique son lit soit aussi large que celui de la Seine. Arriver jusqu'à lui, est un voyage pénible et qui se fait rarement. Il est le point d'attache des bifurcations qui font un seul et même fleuve de deux fleuves immenses, l'Amazone et l'Orénoque. Dans les temps d'inondation complète, le portage par terre n'est pas même nécessaire sur ce point. Ce bassin, entièrement couvert d'eau, établit la communication directe entre les deux grands fleuves, à l'aide des petits débordemens partiels du Temi, du Tuamini et du Pimichin. Grâce à cette communication et à celle du Cassiquiare, la Guyane ne forme qu'une île immense, et une pirogue qui entrerait par les bouches de l'Amazone, pourrait ressortir par celles de l'Orénoque, après un trajet de mille ou douze cents lieues.

Quand on donne dans le rio Negro, on s'aperçoit tout d'abord d'un changement dans la couleur des eaux. Le fleuve a une couleur de succin, et, partout où la profondeur est grande, une couleur de marc de café, qui ne s'altère pas même quand des rivières considérables portent au fleuve des eaux blanches. La première halte sur le rio Negro est la mission de Marva, village peuplé de 150 Indiens qui vivent dans l'aisance. Ensuite vient San-Miguel de Davide, au-dessous duquel se jette un bras du Cassiquiare ou rio Conorichite qui a long-temps servi de théâtre à la contrebande des marchands d'esclaves. Ce commerce, organisé dans ces pays de l'intérieur entre les Brésiliens et les Indiens, fut long-temps la seule cause active de cette guerre d'extermination que les Caraïbes avaient déclarée, il y a un demi-siècle, aux autres peuplades de l'Orénoque. Les Caraïbes se battaient pour faire des prisonniers et pour les vendre. Aujourd'hui que les acheteurs se sont retirés, les pourvoyeurs se tiennent tranquilles.

De San-Davide à l'île Dapa, il y a une demi-journée de navigation. Cette île, à notre passage, avait quelques cultures, et deux ou trois cases, dans lesquelles se pressaient une vingtaine d'Indiens, hommes et femmes, tous complètement nus. A notre approche, deux femmes fort jeunes et assez jolies descendirent de leurs hamacs et vinrent nous offrir des tourtes de cassave et des gâteaux de pâte blanche, nommés *vachacos*, fabriqués avec des fourmis pilées, puis séchés à la fumée.

A San-Carlos, nous touchâmes la frontière. San-Carlos du côté de la Colombie, San-José de Maravitanos du côté du Brésil, sont les deux postes avancés des puissances limitrophes sur cet angle de la Haute-Guyane. De ce point j'aurais pu descendre presque en aussi peu de temps vers les possessions portugaises que dans les llanos de la Colombie. Mais je ne devais entrer dans le Brésil qu'après avoir exploré entièrement la Colombie. La pirogue se remit donc en route pour regagner l'embouchure du Cassiquiare, qui forme le confluent de l'Orénoque et du rio Negro, route praticable en tout temps, même dans la saison sèche, et qui ne nécessite aucun portage. Ainsi, d'un côté, un canal naturel, de l'autre un isthme large à peine de quelques lieues et facile à couper; le portage du Tuamini au Pimichin, la communication par le Cassiquiare, tel est, en quelques mots, l'ensemble de l'hydrographie des hauts bassins du rio Negro et de l'Orénoque.

Au confluent du rio Negro et du Cassiquiare est le poste de San-Francisco-Solano, fondé en l'honneur de l'un des chefs de l'expédition des limites. Il est habité par deux nations indigènes, les Pacimonales et les Cheruvichahenas. Les plantations des environs semblaient assez négligées; elles étaient dévastées par des bandes de toucans. Voleur et familier, le toucan entre impudemment dans les maisons et y dérobe tout ce qui s'offre à lui. Il n'est pas vrai que, par la structure de son bec, cet oiseau soit obligé de jeter en l'air sa nourriture pour pouvoir l'avaler. Il la relève, il est vrai, assez difficilement de terre; mais, quand une fois il l'a saisie, il n'a qu'à hocher la tête pour opérer la déglutition. Pour boire seulement, il fait des contorsions si extraordinaires, que les religieux y avaient vu un signe de croix et un *benedicite*. Les plumes de cet



oiseau sont un objet de parure pour les dames du Brésil, et c'était là sans doute un des ornemens des anciens peuples de la contrée, toujours dépeints avec des diadèmes de plumes.

Après une pénible navigation sur le Cassiquiare, notre pirogue avait abordé enfin au dernier point connu de l'Orénoque, au poste de l'Esmeralda qui forme la limite des terres colonisées. L'Esmeralda, réduit à une centaine d'habitans, est un joli hameau, situé dans une plaine charmante, véritable prairie qu'ombragent des bois de mauritias. On parle trois langues indiennes à l'Esmeralda, l'idapaminare, le catarepeno et le maquiritain. Dans le Bas-Orénoque dominent le saliva, le caribe, l'otomaque, le tamanaque et le maypure.

C'est à l'Esmeralda que se fabrique le meilleur *curare*, l'un des poisons les plus actifs que l'on connaisse. On apporte à la confection de cette substance une sorte de mystère et d'apprêt, et on la célèbre comme une fète appelée la *fiesta de las juvias*. Les juvias sont les fruits du *bertholletia*, liane qui fournit le curare. Une orgie à peu près complète précède la fabrication. Quand les fumées des spiritueux sont dissipées, on dispose de grandes chaudières pour la cuisson du suc vénéneux. Le poison n'est ni dans les fruits, ni dans les feuilles de l'arbre, mais dans l'aubier. On râcle la liane qui est le *bejuco de mavacure*, et l'écorce enlevée est réduite en filamens très-minces sur une pierre à broyer. Le suc vénéneux étant jaune, toute la masse filandreuse prend la même couleur. Une infusion à froid, puis une concentration par évaporation, suffisent pour obtenir ce poison terrible dont on ne connaît pas encore l'antidote.

Quand le curare est terminé, commence le premier acte de la fête des juvias. La scène se passe dans de grandes cabanes autour desquelles sont rangés de grands singes, des marimondes et des capucins rôtis et noircis par la fumée. Les naturels font grand cas de la chair de ces singes, et ils en destinent toujours un grand nombre au repas de la fête. Ces anthropomorphes, grillés et alignés de la sorte, ont l'air de petits enfans brûlés dans un incendie, ou de momies rangées dans un caveau. Les Indiens sont ravis de ce spectacle; mais il est dégoûtant pour les Européens. Il paraît que tous ces peuples, à une époque même récente, avaient des habitudes d'anthropophagie qu'on a eu de la peine à déraciner.

Après avoir dévoré leurs grands singes, les Indiens commencent les danses. Les hommes seuls ont le privilége de ce divertissement, ce qui en augmente la monotonie. Tous ces Indiens, jeunes ou vieux, tournent en rond, tantôt à droite, tantôt à gauche, avec une gravité silencieuse. Presque toujours les danseurs eux-mêmes sont les musiciens. Ils soufflent dans une espèce de syringe à tuyaux inégaux, et pour marquer la mesure ils plient leurs genoux en cadence. Tout cela se fait sur un mode triste et lent. Pendant ce temps, les femmes sont laissées à l'écart, admises tout au plus à servir aux convives du singe rôti des boissons fermentées, du chou-palmiste et de la farine de poisson séchée au soleil. Ces Indiens, presque tous idolâtres, sont aussi polygames; les femmes, fort peu considérées, établissent pourtant encore entre elles une espèce d'hiérarchie domestique.

Au-delà de l'Esmeralda, et en remontant vers ses sources, on trouve les bouches du Macova; puis les tribus indomptées des Guaicas et des Guaharibos, qui ne souffrent pas qu'on pénètre plus avant. C'est dans cette zône montueuse que la tradition antique place des tribus de nains blanchâtres qui ne sont autre chose que des races mêlées de Guaicas et de Guaharibos. La petite taille des uns, la peau blanche des autres ont porté quelques voyageurs à en faire des albinos: ce sont simplement des tribus d'Indiens que leur vie montagnarde, des croisemens de races, et d'autres causes inappréciables, ont dotées d'une peau plus blanche que celle de leurs limitrophes. Ces tribus habitent les chaînes qui s'étendent entre les sources des affluens supérieurs de l'Orénoque, contrée connue jadis sous le nom de Parimo, et où se trouvait, dit-on, situé le fameux Dorado de Walter Raleigh et des premiers conquérans espagnols; le lac Parimo et le Dorado, fables qu'on a tour à tour transportées sur toutes les chaînes et à toutes les latitudes; leurre jeté pendant deux siècles, comme une pâture, à la cupidité humaine, et auquel on doit peut-être le grand mouvement colonisateur qui entraîna, il y a trois siècles, tant d'Européens en Amérique!

Nous quittâmes l'Esmeralda le 18 mai. Désormais cette navigation de l'Orénoque n'allait plus être qu'un jeu : le fleuve nous emportait. Nous pouvions garder le milieu du courant, d'où une ventilation constante chasse les moustiques; nous allions rentrer dans des pays moins incultes et moins sauvages. Santa-Barbara et San-Fernando de Atabapo passèrent devant nous avec la rapidité d'une flèche; nous traversâmes les grandes cataractes presque en nous jouant, grâce aux mariniers les plus habiles qui eussent jamais fait voguer une pirogue de

l'Angostura à San-Carlos. Pararuma, Carichana, Uruana, postes déjà visités, reparurent tour à tour. Dans une halte sur ce dernier point, nous pûmes observer de près deux peuplades réunies d'Otomacos et d'Amarizanos, fort remarquables par leurs mœurs, par leurs usages et par leur manière de vivre.

Dans ces Otomacos, je vis pour la première fois des géophages ou mangeurs de terre. Soit par goût, soit par besoin, les Otomacos avalent une certaine quantité de matière argileuse sans que leur santé en soit altérée. Cette terre se prépare en *poyas* ou boulettes qu'ils avalent à diverses reprises dans le courant du jour. Cette dépravation de goût n'appartient pas exclusivement aux Otomacos; on la retrouve chez les Guamos et chez d'autres tribus indiennes. La terre dont se composent ces boulettes est une glaise fine et onctueuse, d'un gris-jaunâtre, qu'ils font cuire légèrement au feu. Ce fait de physiologie a été remarqué aussi dans d'autres continens, et l'on sait que les nègres de la côte de Guinée mangent avec délices une terre jaunâtre appelée *caouac*. Le même usage se remarque en Asie et dans l'archipel Malais.

Les Otomacos et les Amarizanos ont encore une passion bizarre et funeste, celle de la poudre de *niopo*. Ce niopo provient d'une espèce de mimose mise en morceaux, humectée et fermentée. Quand les graines commencent à noircir, ils les pétrissent comme une pâte, y mêlent de la farine de manioc et de la chaux tirée d'une coquille, puis exposent le tout à un feu vif, où la pâte prend la forme de petits gâteaux. Cette substance se prise avec délices, en tous lieux, à toute heure. Quand un étranger entre, on la lui offre comme un gage de prévenance hospitalière. Pour ma part, je n'y échappai point. A peine fus-je entré dans une case d'Amarizanos, qu'une jeune femme vint m'offrir du niopo, en m'invitant à me coucher par terre pour le prendre. Mes Indiens acceptèrent, et je restai là pour voir l'opération.

Quand on eut placé le niopo réduit en poudre fine sur un plat de cinq à six pouces de large, le naturel prit ce plat d'une main, et, de l'autre, il s'appliqua à la narine un os fourchu de gallinazo, à travers lequel il aspira cette espèce de tabac en poudre. Pour que cette opération lui procurât des voluptés plus grandes, l'Indien s'était couché par terre, et il y resta quand la poudre l'eut enivré. La cabane dans laquelle cette scène se passait avait un air misérable et nu; couverte de feuilles de palmier, mais ouverte de toutes parts, elle laissait voir le hamac de rigueur suspendu au toit. Des flèches empoisonnées étaient appendues à un poteau, et une mère donnait ses soins à son enfant, pendant qu'une vieille femme pilait dans un coin des fruits de palmier moriche (PL. VI — 2).

Le niopo n'agit pas toujours comme spasmodique et soporatif; il excite parfois les Indiens à un tel point, que leur ivresse dure pendant plusieurs jours. Alors ils se déchirent et s'entretuent, et souvent, à la suite de ces rixes, on voit des cadavres flotter sur la rivière.

D'Uruana à l'Angostura, ville principale du Bas-Orénoque, notre traversée ne fut que de douze jours. Ce ne fut pas sans un vif sentiment de joie, qu'après cette pénible navigation le long de rives sauvages, j'aperçus une terre civilisée. Il était temps qu'à ces solitudes muettes et mornes succédât le mouvement d'une petite ville demi-européenne, demi-créole. J'y débarquai le 30 mai, et m'installai à terre dans une petite maison qui, agrandie par le contraste de ce que je venais de voir, me paraissait presque une résidence royale.

Située sur la rive droite de l'Orénoque, Angostura est adossée à une colline de schiste dont le talus se prolonge jusqu'à un demi-mille de la berge. Les rues, bien alignées et parallèles à la rivière, sont bordées de maisons assez jolies, les unes en pierre, les autres en terre, revêtues de bambous. La plus belle et la plus considérable de ces maisons est celle du gouverneur, qui fait face à l'Orénoque, et qui a devant elle quelques canons en batterie pour se défendre contre une agression imprévue. Les autres édifices sont, l'église dont l'aspect extérieur rappelle plutôt une prison qu'un temple, la caserne, l'hôpital, le corps-de-garde et la maison d'arrêt. Les autres habitations appartiennent aux marchands d'Angostura, qui font le commerce d'Europe et du Haut-Orénoque. On peut s'y procurer du rhum, du vin, du tabac, du fromage, quoiqu'à des prix excessifs. Vers la partie élevée de la ville, se trouve le fortin qui la protège.

Angostura est une ville riche. Sa population connaît les raffinemens du luxe bourgeois et les plaisirs de la vie européenne. Les femmes y sont gracieuses et jolies; elles y portent un costume de bon goût que font ressortir encore de magnifiques dentelles. Comme toutes les créoles des colonies américaines, elles aiment à fumer, et offrent un cigarre aux visiteurs qui se présentent chez elles. Le cigarre entre hommes et femmes a son langage de politesse et de faveur. C'est, par exemple, une politesse de la part d'une femme, d'allumer elle-même et de porter à la bouche le

cigarre qu'elle veut offrir. C'est, de la part d'une dame, une faveur de laisser un cavalier approcher son cigarre du sien, et cette faveur devient très-significative quand le couple fume ainsi long-temps à l'unisson.

Angostura, si éloignée de la Colombie centrale, fut un des principaux théâtres de la guerre de l'indépendance. Emancipée dès les premiers jours, cette place servit de point de ralliement aux convois de patriotes vénézuéliens qui arrivèrent d'Angleterre, en 1818, sur *l'Indien*, *le Dowson*, *le Prince* et *l'Emeraude*. C'est là qu'on organisa cette petite armée dévouée, mais désunie, qui alla se mesurer avec toutes les forces royalistes dans le Haut et le Bas-Orénoque, qui fit la campagne de l'Arauca, livra les batailles de Barcelona, Cumana, Calabozo, Ortiz, Villa-de-Cura, San-Carlos, Cojeda, etc., expéditions plus coûteuses que profitables, heureuses toutefois, en ce sens qu'elles perpétuaient la guerre et préparaient les voies aux triomphes futurs.

Angostura ne pouvait pas me retenir long-temps. Aucune observation essentielle n'était à recueillir sur ce point éloigné de tout itinéraire. Pour rentrer dans les riches provinces colombiennes, deux moyens s'offraient, l'un de recommencer mon pélerinage à travers les llanos, l'autre de descendre l'Orénoque sur un caboteur, pour gagner de là ou Cumana, ou la Guayra, ou Portobello.

En attendant qu'une occasion se présentât, je faisais des excursions aux environs d'Angostura, où je vis, sur les îles d'alluvion que forme l'Orénoque, une foule de campemens de Guaraunos, la tribu la plus nombreuse parmi celles qui occupent les terrains inondés. Dans la saison des pluies, les Guaraunos, comme les Warrows de la Guyane, habitent des carbets bâtis sur pilotis. Ces carbets, adossés au palmier moriche, ont une espèce de plate-forme fabriquée avec les jeunes rejetons des cacaotiers, et sur laquelle les naturels suspendent leurs hamacs. La richesse de ces tribus consiste dans le grand nombre de palmiers moriches qui croissent sur leurs îles et sur leurs terrains submergés et qui leur fournissent à la fois la boisson et la nourriture. Ainsi l'existence de ces Guaraunos, qui sont au nombre d'environ dix mille, paraît liée à celle de la famille des palmistes, comme celle de certains oiseaux ou insectes tient à certaines fleurs ou à certains arbres. Grands, vigoureux et bien faits, les Guaraunos sont moins indolens que les autres sauvages de l'Amérique méridionale. Ils aiment la danse avec passion, sont fort adroits pêcheurs, et dressent a cet exercice une espece de chien qui ressemble aux chiens de nos bergers. Ces chiens sont les compagnons des Guaraunos. Bons, sociables, hospitaliers, et d'un caractère gai, quand tous les Indiens des environs sont tristes, les Guaraunos ont une langue douce, harmonieuse et riche. Leur petit commerce consiste en poissons, filets et paniers.

Après quatre jours passés à Angostura, aucune occasion ne s'était offerte pour un voyage par mer. En revanche, une caravane allait partir pour les llanos de Cumana. Quoique la vue de ces plaines commençât à me paraître fort monotone, le désir de quitter le bassin de l'Orénoque l'emporta sur les ennuis et la fatigue de la route. Je quittai Angostura le 8 juin.

CHAPITRE XV.

NUEVA-BARCELONA. — TRAVERSÉE JUSQU'À LA GUAYRA. — ROUTE DE CARACAS A VALENCIA ET DE VALENCIA A MARACAYBO.

D'Angostura à Nueva-Barcelona, la première halte importante est au Cari, poste considérable de Caraïbes. Ces Caraïbes, autrefois nomades et belliqueux, sont maintenant un peuple de pasteurs et d'agriculteurs. A eux appartient, parmi les races indiennes, la suprématie physique et intellectuelle. Ils sont presque tous d'une stature colossale (de 5 pieds 6 pouces à 5 pieds 10 pouces). Les hommes, d'un rouge cuivré, le corps teint d'onoto, et pittoresquement drapés dans un morceau de toile presque noire, ressemblent, vus de loin, à des statues de bronze. Les femmes, presque nues, ne portent que le quajuco, large à peine comme une bandelette. Leur plus grande coquetterie est dans l'emploi du roucou. Sortir de sa cabane sans s'être bien peint en rouge, serait afficher un négligé que ne tolère point le bon goût caraïbe. Les deux sexes portent les cheveux coupés ras sur le front. Les Caraïbes diffèrent encore des autres Indiens par le type : ils ont le nez moins épaté, les pommettes moins saillantes, les yeux plus noirs et plus intelligens. Leur regard est triste, leur attitude sévère.

De Cari, nous gagnâmes la ville de Pao, et de là le port de Nueva-Barcelona, où j'arrivai le 20 juin. Nueva-Barcelona est une jolie et florissante ville, située sur la mer des Antilles, entre Cumana et la Guayra. Peuplée de 5,000 ames, moins peuplée par conséquent que Cumana, elle absorbe, chaque jour, une portion du commerce de cette dernière ville, par suite de sa position centrale et favorisée. Barcelona n'a aucun faubourg indien ; et, dans ses environs, on ne retrouve guere qu'un mélange de Cumanagotos,

de Palenques et de Piritus, petits de taille, trapus et adonnés à l'ivresse.

Deux jours me suffirent pour voir la ville; j'en repartis le 22 juin sur un paquebot. J'arrivai à la Guayra le 24, et le 25 à Caracas, d'où je repris mon chemin à travers les terres, pour aller visiter le district de Valencia, seul point qui me restât à parcourir des deux grandes provinces de Maturin et de Venezuela.

La route de Caracas à Valencia, pratiquée d'abord dans une gorge étroite, traverse jusqu'à dix-sept fois le rio Guayre, avant d'arriver au petit village d'Antimano. Des plantations riches se montrent néanmoins dans les endroits où les collines s'abaissent. Les caféieries dominent en général parmi ces cultures; elles tapissent tous les versans des coteaux. Au-delà d'Antimano, se développe le système montueux de l'Higuerote, qui sépare les deux vallées longitudinales de Caracas et de l'Aragua. Le premier hameau que l'on rencontre dans cette dernière est celui de San-Pedro, que terminent les petites fermes de las Lagunetas et de Garavatos, hôtelleries isolées, où les muletiers viennent faire une halte et boire une tasse de guarapo.

De las Lagunetas, la route descend dans la vallée du rio Tuy. Là commence un terrain riche et fécond, couvert de hameaux, de villages et de bourgs, qui, pour la plupart, porteraient en Europe le nom de villes. De l'E. à l'O., sur une distance de douze lieues, on trouve la Vitoria, San-Mateo, Turnero et Macaraï, qui ont ensemble plus de 28,000 habitans. Le rio Tuy serpente dans ces plaines entre des terrains couverts de bananiers et un petit bois de *hura crepitans*, d'erythrinas et de figuiers à feuilles de nymphée. Nulle eau n'est plus limpide et plus belle que celle de ce ruisseau. La culture des plaines n'est plus confiée aux Indiens; ce sont les nègres qui travaillent sur les exploitations rurales. Partout, quand on se rapproche des côtes, l'esclavage se retrouve.

A la bourgade de la Vitoria, nous trouvâmes un embranchement de deux routes. L'une d'elles, que nous suivions, allait directement de Caracas à Valencia; l'autre conduisait aux llanos de l'Orénoque par Villa-de-Cura, los Reyes et Calabozo. La Vitoria est un endroit populeux et riche. On récolte 4,000 quintaux de froment dans son territoire et dans celui de San-Mateo. L'arpent donne en froment de 3,000 à 3,200 livres. C'est trois fois autant ce que rendent, terme moyen, les terres de France; et pourtant les cultivateurs de la vallée d'Aragua trouvent plus d'avantage à planter la canne à sucre qu'à semer du grain. Du haut d'un calvaire qui couronne la Vitoria, l'œil se repose sur des jardins, des fermes, des hameaux, des bouquets d'arbres sauvages. Vers le S. et le S. O. se développe la chaîne montueuse de Palma, de Guayraima, de Thayra et de Guiripa, qui masque les plaines de Calabozo. Cette chaîne incline à l'ouest en longeant le lac de Valencia vers Villa-de-Cura, la Cuerta de Yusma et les hauteurs dentelées de Guigue.

La route au-delà de la Vitoria est un vrai jardin qui passe par Turmero, Macaraï, Cura, Guacara, pour aller aboutir à Valencia. Cette longue vallée d'Aragua, si fertile et si riante, a deux débouchés, l'un sur le lac, l'autre sur la mer qui n'en est séparée que par une chaîne de montagnes faciles à franchir. A mesure que l'on avance vers le chef-lieu de la province, la culture s'étend, la population augmente. A Macaraï, l'air d'aisance est plus général qu'à Turmero, mais il l'est moins qu'à Cura, moins encore qu'à Guacara. On arrive ainsi à Valencia, après avoir longé pendant quelque temps le lac qui porte son nom.

Le lac de Valencia, ou, suivant les naturels, Tacarigua, est le produit des nombreux ruisseaux qui arrosent la vallée d'Aragua. Son périmètre, grand à peu près comme celui du lac de Neufchâtel, offre le contraste de deux natures. La rive nord, qui s'appuie à la vallée d'Aragua, est couverte d'un magnifique tapis de verdure: des champs de cannes à sucre, de cafiers et de cotonniers, y sont coupés par des chemins où croissent le cestrum, l'azédarac et autres plantes buissonneuses; chaque maison a son bouquet de ceibas aux grandes fleurs jaunes, ou d'erythrinas aux fleurs pourprées. Sur l'autre rive, au contraire, on ne voit qu'une plaine nue, terminée par un rideau de sombres et sévères montagnes.

La profondeur moyenne du lac est de 12 à 15 brasses. Les endroits les plus profonds n'ont guère que 40 brasses. La température des eaux est, dans les temps ordinaires, de 23 à 24°. Ce lac est parsemé d'îles cultivées et fécondes qu'habitent des métis pêcheurs et pasteurs. Ils y naissent et y meurent souvent sans toucher à la terre-ferme. Pour eux ces îles sont un monde et ce lac un Océan. Le lac est poissonneux; mais les espèces qu'il nourrit ne sont pas délicates. Sur ces îles croissent des végétaux qui semblent leur être propres; on cite entre autres le papayer du lac et les tomates de l'île de Cura. Ces tomates, naturalisées depuis dans toute la Colombie, ont le fruit rond, petit et savoureux. Le papayer du





Place San [illegible] à Bogota.



[illegible] à Bogota.

lac a le tronc plus élevé que le papayer commun; les fruits en sont, d'ailleurs, plus petits, parfaitement sphériques et d'une douceur extrême.

Parmi les affluens du lac de Valencia, il faut citer les eaux sulfureuses de Mariara, qui semblent avoir toutes les vertus de nos meilleures sources thermales. Sur le rocher même d'où elles découlent, végète le *volador*, ou gyrocarpus, dont les fruits ailés tournent comme des volans quand ils se détachent du pédoncule. En secouant les branches du volador, on voit tomber à l'instant même et simultanément une nuée de ces fruits dont les ailes membraneuses et striées se développent dans leur chute et reçoivent l'impression de l'air sous un angle de 45°.

Ainsi entourée de montagnes productives, et assise à peu de distance de son lac, Nueva-Valencia est une ville vaste et populeuse. On y arrive par un fort beau pont de trois arches, bâti en pierres et en briques, pont qui forme, avec la Glorieta, les deux objets les plus remarquables de la ville. Les rues sont grandes et larges, les marchés fort beaux, les maisons basses, mais élégantes. La population, de 15,000 ames environ, est plus agricole que commerçante. Nueva-Valencia sert d'entrepôt aux riches récoltes de la vallée d'Aragua, et les verse sur Puerto-Cabello, ville maritime du district. Puerto-Cabello est un séjour aussi malsain que la Guayra, aussi funeste aux Européens qui l'habitent. Non-seulement la fièvre jaune y vient de temps en temps décimer la population, mais des fièvres ataxiques y sévissent à toutes les époques de l'année. Le voisinage de marais salans semble être la cause la plus active de cette insalubrité. Puerto-Cabello est un poste militaire autant que marchand. Des fortifications élevées à bras d'hommes n'ont fait qu'ajouter de nouvelles défenses à une position que la nature seule avait rendue presque inexpugnable. Le plus beau port du monde y est commandé et protégé au loin par une double ceinture de châteaux et de redoutes. Malgré ces redoutables ouvrages, l'armée des indépendans ne craignit pas, en 1823, d'attaquer la ville occupée par les Espagnols.

Arrivé à Valencia le 27 juin, j'en repartis le 28 pour aller à Maracaybo, après avoir doublé à distance sa vaste lagune. Mon itinéraire était par San-Carlos, Tocuyo et Merida. Le hasard m'offrit un compagnon de route, un jeune Colombien que je ne désignerai ici que par son prénom, Pablo. Passionné comme moi pour les beautés naturelles de son pays, il m'accompagna pendant tout le temps que je le parcourus : nous ne nous quittâmes qu'à la frontière.

Vers le milieu de la première journée qui fut fatigante et monotone, nous arrivâmes à Tocuyo, verte oasis au milieu de vastes savanes. A quelques lieues plus loin s'étendaient les plaines de Carabobo, champ de bataille célèbre, où Bolivar et Paëz, à la tête de leurs volontaires colombiens, mirent en fuite les Espagnols commandés par La Torre. Nous franchîmes, vers le soir, sous la teinte douteuse du dernier crépuscule, cette plaine dont le nom marquera dans l'histoire du pays. Au-delà finit la plaine et commence la montagne.

Les jours suivans, rien ne nous frappa. Nous dépassâmes Tinaquillo, village avec quelques cases assez mesquines ; San-Carlos, ville de 6,000 ames, éprouvée par le dernier tremblement de terre, riche en plantations de coton, de café et d'indigo ; Angare, village populeux, assis dans un vallon charmant, entouré de belles et productives cultures ; Barquicimeto, portant encore de cruels stigmates de la grande secousse qui jeta en 1812 ses maisons sur le sol, affreux désastre dans lequel 1,500 ames périrent sur 8,000 ; enfin Tocuyo, espèce de chef-lieu de ce district de montagnes, et ville frontière de la province de Venezuela. Tocuyo fut fondée, en 1545, par un agent de la compagnie de Welser. Le plateau sur lequel elle est assise a trois lieues à peu près de longueur : il va mourir au pied d'une chaîne calcaire qui court du N. E. au S. O. Cet espace peu étendu est d'une fertilité remarquable. Il donne à la ville une importance agricole, la seule qu'elle puisse avoir dans sa position éloignée des côtes.

La route de Tocuyo à Merida, pratiquée dans les vallons supérieurs d'une chaîne des Andes, abonde en sites d'une imposante beauté. Les rivières y roulent des flots d'argent sur des roches granitiques, et, souvent brisées dans leurs cours, elles se partagent en lignes écumeuses et rapides. A ce mouvement des eaux et à ce jeu du terrain, à ces masses sourcilleuses qui varient incessamment d'aspect, si l'on ajoute les arbres les plus beaux, les plus vigoureux des Alpes équatoriales, on pourra se faire une idée du spectacle, à toute minute changeant, de ce long et pittoresque chemin.

Nous parcourûmes ainsi la vallée de Carache, souvent semblable à la vallée de Chamouny, en y retrouvant toutes les cultures qui couvrent les versans du Tyrol et des Pyrénées, des Kar-

pathes et des Apennins, et jusqu'aux goîtres dont les montagnards européens sont affligés. Nous vîmes Pampanito, Mendoza et plusieurs autres villages; nous franchîmes le *Panamo*, c'est-à-dire le point le plus élevé de cette Cordillère; puis, traversant Mucuchies et Mucuènbar, nous arrivâmes, le 13 juillet, dans la délicieuse ville de Merida.

Merida, fondée en 1558 sous le nom de los Caballeros, est située sur un plateau de trois lieues de long sur une de large, plateau qu'arrose la petite rivière de Macujun. Situation, sol, température, tout s'est réuni pour faire un petit Eden, un jardin toujours vert, de ce territoire béni du ciel. Un seul fléau a tout annulé. Merida a été détruite de fond en comble par le tremblement de terre de 1812. A une distance de cinq cents milles l'une de l'autre, Caracas et Merida furent abîmées toutes les deux le même jour par la même secousse. Le désastre fut à peu près égal pour la cité littorale et la ville de l'intérieur. De 12,000 habitans, Merida n'en put conserver que 3,000. Depuis lors, Elle a cherché à se relever peu à peu de ses ruines, mais de telles plaies saignent long-temps! Un jour les cause, il faut des siècles pour les guérir. Merida est la capitale d'un district et la résidence d'un évêque. Autrefois, elle avait cinq couvens et trois églises; aujourd'hui, il ne lui reste plus qu'une église et un couvent.

Le désir de voir Merida nous avait fait pousser notre route beaucoup plus au S. qu'il n'eût fallu pour contourner le lac Maracaybo. Après une halte de deux jours dans cette jolie résidence, nous reprîmes la direction du N., de manière à gagner le lac à la hauteur de Gibraltar. Nous arrivâmes en effet dans cette bourgade le 17 juillet, et prîmes aussitôt passage sur une grande barque qui mettait à la voile pour Maracaybo.

Le lac de Maracaybo forme un ovale de 50 lieues de long sur 30 de large, ce qui fait une circonférence de 150 lieues. C'est une petite Méditerranée qui communique à un golfe moitié moins grand par un goulet de deux lieues de largeur sur huit de longueur. Ce lac reçoit plus de vingt rivières, dont les plus considérables sont la Zulia et le Matacan. Quoique ouvert du côté de l'Océan, ses eaux sont douces et potables, si ce n'est aux époques où la brise du large pousse constamment les flots salés vers les eaux fluviales. Le lac est rarement sujet à des tempêtes; ce n'est guère que par des vents violens du N. E. que l'on voit cette petite mer soulever ses vagues clapoteuses, assez fortes quelquefois pour faire chavirer les embarcations. La marée monte très-haut dans ce bassin.

Après trois jours de navigation, nous prîmes terre à Maracaybo. Maracaybo est une ville bien bâtie, vaste et peuplée de 20,000 ames. Sa situation sur le lac en fait une ville commerçante; ses traditions en font une ville savante et littéraire. La société y est douce, aimable et polie. Capitale du département de Zulia, elle a des forts dont le principal est celui de Barra, des écoles, des colléges et d'assez beaux chantiers.

Maracaybo n'avait pas pour nous une physionomie autre que celle de Cumana et de Caracas. C'était encore la cité littorale, en contact presque journalier avec les hommes et les marchandises du continent européen. Nous en repartîmes le 24 juillet sur un caboteur qui allait à Santa-Marta. C'était une fort jolie goëlette, fine voilière; elle nous fit débouquer promptement du golfe de Maracaybo, impasse assez dangereuse quand les vents du N. E. soufflent avec violence. On reconnut tour à tour la Punta-de-Espada et le promontoire des Gallinas; puis le cap Vela; après quoi, laissant la ville de la Hacha située au fond d'une échancrure que forme la côte, on tira droit sur Santa-Marta, où l'on jeta l'ancre le 31 juillet.

CHAPITRE XVI.

ROUTE DE SANTA-MARTA A BOGOTA PAR LE RIO MAGDALENA. — MOMPOX. — HONDA. — PASSAGE DU SARGENTO.

Santa-Marta est assise au bord de la mer, au pied d'une chaîne rocheuse, qui s'élève graduellement jusqu'à la cîme de la Nevada, haute de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Au centre du chenal, est le *Moro*, colline escarpée, dont une forteresse occupe le sommet. Du haut de ce bastion, auquel ont travaillé la nature et l'art, se déroule un magnifique panorama. D'un côté, s'étend une succession de bois, de champs et de jardins, qui vont mourir au pied de la haute Cordillère : de l'autre, l'Océan semble monter à l'horizon avec sa nappe bleue, tandis que, de chaque côté, un rivage acore prolonge ses hautes falaises comme un rempart devant la vague qui se brise.

Santa-Marta a été, de toutes les villes colombiennes, celle qui a lutté avec le plus d'obstination pour le maintien du régime espagnol. Favorisée comme port de mer, même à l'exclusion de Carthagène, Santa-Marta devait beaucoup à l'influence métropolitaine, et sa résistance à une émancipation locale provenait peut-être autant

de ses intérêts que de ses convictions. Quoi qu'il en soit, au moment où nous y passâmes, c'était une ville vaincue et déchue. Les plus riches et les plus influens citadins avaient péri dans la guerre récente, ou se dérobaient par l'exil à la proscription. De 5 à 6,000 habitans, le chiffre de la population était descendu à 3,000. Santa-Marta peut sans doute réparer ces pertes. Avec un bon port, à portée de Carthagène et du rio Magdalena, ce grand canal intérieur de la Colombie occidentale, elle peut devenir assez florissante sous le nouveau régime, pour n'avoir plus rien à regretter de l'ancien. La ville est vaste; elle a quelques églises assez remarquables.

Mon compagnon de route, Pablo, avait un parent à Santa-Marta; il me conduisit chez lui. La maison était simple, mais assez belle pour le pays. La pièce principale, celle où l'on dînait, où l'on recevait les visiteurs, était située de plein pied, et n'avait qu'un rideau pour porte. Quand j'y entrai, un père franciscain, ami et conseil de la maison, venait d'arriver pour le repas. On se mit à table. L'ameublement, le service, tout était neuf pour moi qui, depuis long-temps, ne prenais mes repas que debout ou couché sous les arbres de la forêt. Une foule d'ustensiles de ménage frappaient ma vue pour la première fois : ici, dans un coin, un hamac pendu pour les étrangers; là, une chaise appuyée contre le mur, où s'asseoient d'ordinaire les visiteurs; sur la fenêtre, des *tinajas*, vases en terre poreuse pour mettre de l'eau; des *jarros* en argent, et d'autres vases recouverts, pour éviter que des *cucarachas*, espèces de blattes, ne s'y glissent et n'infectent le contenu; puis, la bouteille d'eau-de-vie, dite de *las once*, ou coup de onze heures; enfin, un large balai en feuilles de palmier, suspendu au plafond et mis en mouvement par un esclave nègre, pour éventer les convives pendant le repas (Pl. VI—4). Ce repas se composait de deux services, l'un de ragoûts, l'autre de sucreries; le second beaucoup plus appétissant que le premier. On ne buvait qu'à la fin du dîner et de l'eau seulement, après les sucreries.

Le plus grand obstacle à la prospérité de Santa-Marta sera toujours le voisinage d'une ville maritime, sa rivale et sa supérieure. Située sur un bras de la Magdalena, Cartagena, chef-lieu de la province, se trouve dans de meilleures conditions de prospérité que Santa-Marta. Cartágena a un magnifique port, auquel on arrive par la passe de Bocachica, que deux forts commandent. C'est une ville imposante, mais triste, ayant l'aspect d'un vaste cloître. Les maisons, toutes surmontées de terrasses saillantes, semblent vouloir enlever aux rues qui la coupent l'air et le soleil. La cité a pourtant des prétentions monumentales; ses constructions offrent çà et là de longues galeries à colonnades qui visent à l'effet de l'art grec et romain. Peu élégantes et assez mal meublées, ces habitations sont néanmoins commodes et fraîches. Cartagena, ruinée par des siéges successifs et par une guerre coûteuse, est encore une place forte, qu'une garnison de quelque importance rendrait imprenable. La population de 18,000 ames ne se compose guère que d'hommes de couleur, la plupart pêcheurs, matelots ou détaillans. Ces hommes de couleur, qu'on appelle métis ou *zambos*, et que l'on retrouve dans presque toutes les villes colombiennes, sont, en général, des hommes industrieux, habiles dans les métiers qui exigent une attention patiente et minutieuse. En revanche, les travaux qui veulent de la force ou de l'agilité dans les muscles ne sont exécutés par eux que d'une manière médiocre.

Les femmes de couleur de la Colombie ne diffèrent guère de celles des Antilles. Elles y sont, en général, plus deliées et plus vives, résultat d'un croisement de sang indien et de sang espagnol. Elles ont moins de ces traits disgracieux qui caractérisent les races africaines, tels que le nez épaté, les yeux sanguinolens, les formes lourdes et promptement fatiguées.

Quoique l'hospitalité que nous avions trouvée à Santa-Marta dût nous engager à y prolonger notre séjour, dès le 3 août, nous quittâmes cette ville dans une vaste et large barque garnie de rideaux pour nous protéger contre les moustiques. Avec elle et en longeant la côte, nous allions gagner les Cienegas, espèce de lagune située sur les bords de la mer, et dans laquelle le rio Magdalena se décharge par quatre bouches.

Le littoral de ces Cienegas, ainsi que toute la partie du territoire qui s'étend de Santa-Marta à la Hacha, est habité par des Indiens Guahiros, peuplades indépendantes que les Espagnols n'avaient jamais pu soumettre. La population de ce rayon est évaluée à 40,000 ames à peu près. Bien armés, bien disciplinés, maniant aussi bien le mousquet que la flèche vénéneuse, ces Guahiros ont organisé un grand commerce interlope avec les négocians anglais de la Jamaïque. Ils échangent des mulets, des moutons, des perles, des bois de teinture, des peaux, contre du rhum, de l'eau-de-vie, des munitions et des colifichets. Ils trafiquent aussi avec la ville de la Hacha. Leurs chefs, ou caciques, se distinguent par un habit de guerre, qui se compose d'une

peau de tigre, dont les bords sont ornés de plumes de toucan et dont les dents luisantes leur servent de diadème.

Arrivés dans la lagune des Cienegas, nous fûmes frappés de la quantité d'oiseaux qui en couvraient le bassin ou qui se jouaient sur les bords. Des pluviers, des poules d'eau, des palmipèdes de cinq ou six espèces diverses, s'élevaient par troupes, ou se laissaient bercer par les petites vagues du lac, tandis qu'à terre des tourterelles grosses à peine comme nos grives et une espèce de milan se poursuivaient d'un arbre à l'autre. Le coup-d'œil du lac, semé d'îles vertes, était charmant; sur le premier plan s'étendait la forêt, dont les cimes formaient, à quatre-vingts pieds de hauteur, comme une mer aérienne et verdoyante, ondulant à la brise; sur le second plan se dressaient les Andes neigeuses. L'imagination ne saurait se faire une idée de la majesté de cette nature des chaînes équatoriales; il faut l'avoir vue.

Après une courte relâche devant Pueblo-Viejo, l'une des bourgades qui bordent le lac, nous remîmes à la voile pour atteindre les bouches du rio Magdalena. Près de Pueblo-Viejo, mon compagnon de route me fit remarquer une plaine où avait eu lieu, en 1820, un engagement opiniâtre entre les troupes colombiennes sous les ordres du général Cariñan et un petit nombre de soldats espagnols soutenus par les indigènes. La victoire, chèrement payée, était restée aux Colombiens.

Le 7 août, nous nous engageâmes dans les canaux qui aboutissent au lit principal du rio Magdalena. Le premier était le grand canal, profond, vaste, bordé d'arbres, animé par une foule de flamants, de hérons et d'autres oiseaux; ensuite vint le canal Clarin, dont les bords semblent peuplés de singes; puis le canal Abrito, enfin le canal de Soledad, dérivation directe du grand fleuve. A peine entrés sur ce canal, nous y rencontrâmes une foule de petites pirogues indiennes, simples troncsde bois creusés, surmontés de voiles grossières et quelquefois de branches d'arbre pour en tenir lieu. Sur la rive des quatre bouches, se trouvait une famille qui levait son camp. Il était dix heures environ du matin. Pour profiter de la brise qui souffle depuis cette heure jusqu'à quatre heures du soir, l'Indien venait d'ouvrir sa voile. Les femmes achevaient leur petite besogne de ménage; l'une arrangeait dans un coin de la barque les œufs d'une iguane qu'elle venait d'éventrer; l'autre revenait d'une source voisine avec deux vases de terre et son enfant sur le bras. Les femmes étaient entièrement couvertes; l'homme n'avait que le *guayuco* ou *pampanilla*, le *langouti* des nègres, le *calimbé* des Guyanais, le *maro* des Océaniens, simple morceau de toile que les peuples nus désignent tous par un mot différent et auquel il conviendrait de donner un nom scientifique qui suppléât tous les autres (Pl. VII — 2).

Le courant du canal de Soledad étant très-peu sensible, nous le remontâmes rapidement, soit avec la voile, soit à l'aide de longues gaffes avec lesquelles nos bateliers allaient chercher un point d'appui dans la vase. Notre barque du reste, montée par six Indiens, mariniers ou *bogas*, pratiques de ces parages, était excellente, bien fournie de vivres et passablement défendue contre les moustiques, auxquels le cours des rivières appartient. Ainsi préparés à une longue et pénible navigation, nous atteignîmes le rio Magdalena, le 10 août, à la hauteur de Barranca-Nueva, grosse bourgade peuplée de 1000 ames. Sur les plages de Barranca, reparurent ces légions de caïmans que j'avais presque oubliés depuis mon départ des bords de l'Orénoque. Les caïmans du rio Magdalena sont les plus gros et les plus farouches que l'on connaisse. On cite dans le pays l'histoire d'une jeune fille qui, étant allée puiser de l'eau à la rivière, eut la main saisie entre les dents d'un crocodile qui nageait à fleur d'eau. Elle cria, mais on serait accouru trop tard à son secours, et l'animal l'eût infailliblement entraînée, si elle n'avait eu recours à un moyen de défense connu des Indiens. Elle enfonça son doigt dans l'œil du crocodile, la seule partie du corps de cet animal qui soit vulnérable. Vaincu par la douleur, celui-ci céda et n'emporta que le poignet de sa courageuse victime. (Pl. VII — 3). La mémoire des Indiens qui habitent les bords de la Magdelana est bien fournie d'anecdotes pareilles. On cite entre autres celle d'un esclave qui, ayant vu son maître enlevé par un caïman, se précipita dans le fleuve armé de son machete, et força l'animal à lâcher sa proie.

Quoique le crocodile vive habituellement de poissons, cependant il attaque l'homme plus souvent qu'on ne le suppose. Les Indiens prétendent que, lorsqu'il a mangé une fois de la chair, il en devient friand. Aussi, les catastrophes de baigneurs emportés sont-elles assez fréquentes. On dirait même que les dispositions carnassières de ces animaux augmentent chaque jour avec leur nombre. Les crocodiles sont si défians et si fins, qu'on parvient difficilement à les tuer. La balle glisse sur leur peau; elle n'est mortelle que lorsqu'elle frappe dans la gueule ou au-dessous de l'aisselle. Les Indiens les atta-







quent avec des lances, ou bien les pêchent, comme on pêche les requins en mer, avec des crocs garnis d'une pièce de lard. Les riverains de la Magdalena, individus assez poltrons, étudient, dès leur enfance, les mouvemens du crocodile, et devinent, pour ainsi dire, l'attaque de l'animal. Les bogas, mariniers du fleuve, savent surtout prévoir et conjurer ses atteintes. On dirait que ce peuple tout entier a été élevé dans la peur des bêtes dangereuses. Chaque localité, pour les indigènes, est marquée par une aventure qu'ils racontent aux voyageurs. Ici, c'est une couleuvre qui a tué une mule et un homme, tandis que l'on sait bien que les couleuvres ne sont pas vénéneuses; là, c'est une femme qui a été enlevée par un caïman; ailleurs, un enfant qu'un jaguar a emporté dans sa gueule.

Au-dessus de Barranca, la brise mollit, et nos bogas furent obligés de lutter contre le courant à la seule force de leurs pagaïes. Rangeant la berge d'aussi près que possible, ils s'y aidaient de toutes les branches, de tous les troncs d'arbres qui pouvaient servir de point d'appui à leurs longues gaffes. Notre navigation continua ainsi, variée par les aspects changeans du paysage, par nos haltes du soir et par nos rencontres. A deux journées de Mompox, nous croisâmes la barque ou le *bote* qui fait le service entre cette ville et Cartagena. C'était un fort joli bateau, petit, mais bien équipé, avec un mât mobile et une seule voile, la *redonda*. Au moment où nous le vîmes, il s'était arrêté le long du rivage, où les bogas préparaient leur repas du soir et construisaient leurs *toldos*, espèce de tente peu élevée, sous laquelle ils dorment à l'abri des moustiques (Pl. VII — 4).

Comme eux, nous prenions terre aussi quand venait la nuit, couchant tantôt sur le sable, ou sous les arbres de la forêt, tantôt dans des villages, ou dans des cases isolées. Ces cases étaient habitées par des pêcheurs, dont le travail nourrissait à peine l'indigente famille. L'une de ces cases, au-dessus de Yurbertin, nous frappa surtout par son aspect d'ordre et d'activité. C'était une simple chaumière en bambous et en feuilles de palmier, ouverte par le haut et flanquée d'un appentis surmonté également d'une toiture. Quelques arbres maigres, des calebassiers aux branches grêles, des bananiers chargés de quelques régimes, étaient la seule dépendance de ce local. Sous l'appentis était un homme fabriquant un épervier (*ataraya*) pour la pêche; à ses côtés, se tenaient deux femmes : l'une broyait sur une pierre le maïs dont on devait faire les *arepas* ou galettes, pour être cuites ensuite sur une plaque chaude, espèce de gaufres de fabrication indienne : l'autre préparait des feuilles de *bijao*, le bihaï des botanistes, dont on se sert comme de papier d'enveloppe dans toute la Colombie. Ailleurs, une vieille femme égrenait du maïs, à côté de la maîtresse de la maison, qui, assise sur une natte, donnait à téter à un enfant de dix-huit mois, assis lui-même entre ses jambes. Deux autres enfans jouaient avec un coco en germination. Ce tableau de famille m'intéressa si vivement, que je le dessinai dans tous ses détails (Pl. VIII — 1).

Quelquefois, dans les villages où nous campions le soir, nous attendait la surprise d'une danse ou d'une fête. A Sembrano, on nous donna asile dans une maison de métis, qui improvisèrent un bal en notre honneur. L'orchestre se composait de deux jeunes nègres qui jouaient passablement du violon, d'un jeune garçon frappant à tour de bras sur un tambour, et d'un mulâtre qui s'évertuait à agiter une baguette d'acier dans un triangle. La musique de ces exécutans n'était pas sans quelque charme; conservant toujours la mesure, elle eût pu marquer le pas d'une danse même pour des Européens. Quand l'orchestre eut donné l'éveil, la compagnie arriva : de jeunes et jolies mulâtresses garnirent bientôt une sorte d'esplanade de gazon, qui servait d'avenue à la maison de nos hôtes. La fête fut charmante; on valsa, on dansa comme on eût pu le faire en Europe.

Dans le cours de cette navigation, nos bogas s'arrêtaient le plus souvent qu'ils pouvaient. Tout prétexte, tout incident était pour eux l'occasion d'une halte. Tantôt ils s'imaginaient voir à terre un banc d'œufs de tortues, et, comme ils sont très-friands de ce mets, ils accostaient la berge, pour inspecter et fouiller le terrain. Tantôt ils débarquaient encore pour détruire les œufs de crocodile visibles sur la plage; ou bien ils allaient cueillir des fruits, ou puiser de l'eau à quelque source. Nous n'osions pas nous fâcher de ces petits retards, parce que notre barque était lourdement chargée, et que nos gens faisaient un rude service. D'ailleurs, presque toujours ces petites relâches étaient utiles; elles nous procuraient des vivres ou une boisson plus fraîche que l'eau de la Magdalena. La destruction des œufs de caïman nous semblait une chose moins nécessaire; mais il fut impossible de les y faire renoncer. Ils faisaient cette chasse, non pour nous, mais pour eux, tuant ainsi leur ennemi au berceau. Ce ne sont pas les seuls adversaires à redouter pour les petits crocodiles. A peine éclos sur la grève, ils ont à se défendre

contre de grands hérons, qui les épient, les saisissent et les emportent dans l'air. Rien de plus curieux que de voir les jeunes caïmans, longs de quelques pouces, ouvrir leur gueule déjà garnie de dents, et se rouler de manière à n'offrir à l'oiseau que ce menaçant ratelier. Le héron bat de l'aile, renverse le petit reptile, l'étourdit et l'acheve.

Dans cette traversée de Barranca à Mompox, un site me frappa surtout, celui de l'île San-Pedro, qui n'est qu'une forêt vigoureuse et touffue, où se croisent des milliers d'aras aux ailes bleues. Cette île, toute d'alluvions, pourrait devenir d'une fertilité merveilleuse, si on la déboisait pour la livrer à la culture. Un peu plus haut, est le village de Pinto, dont la population de 300 ames s'occupe moins de la pêche que du soin des bestiaux. Les ennemis les plus redoutables de ces fermiers sont les jaguars, qui, nombreux dans les environs, enlèvent le bétail, même à la vue des cases habitées. Quelquefois même, ces animaux viennent se promener la nuit dans les rues des villages, où les chiens signalent leur présence par des hurlemens plaintifs. Quand ces cris se font entendre, on lâche à l'instant même les plus forts dogues du village, qui attaquent la bête carnassière. Lorsqu'ils sont parvenus à s'en rendre maîtres, ils la tiennent en échec jusqu'à ce qu'on vienne la tuer.

Les jaguars et les crocodiles, voilà les deux tyrans des contrées équatoriales. Heureusement que la nature n'a pas voulu qu'ils s'entendissent : ils se détestent, au contraire, et se combattent fréquemment. A terre, c'est le jaguar qui attaque le crocodile; dans l'eau, c'est le crocodile qui attaque le jaguar. Quand le jaguar surprend un caïman engourdi au soleil et dormant sur un banc de sable, il se jette sur lui et le mord sous la queue, qui est molle et adipeuse. Ainsi surpris, le crocodile cède presque sans résistance; mais s'il réussit à entraîner son ennemi dans l'eau, alors les rôles changent; le jaguar est vaincu, noyé et dévoré. Le jaguar sent si bien son infériorité dans le fleuve, que, lorsqu'il veut le traverser, il pousse de longs mugissemens sur la rive, afin d'éloigner les crocodiles qui pourraient lui disputer le passage.

Nous avions déjà laissé successivement sur l'une et sur l'autre rive du fleuve les villages et les bourgs de San-Agostino, Ténériffe, Plato, Sembrano, Tacamocho. Nous vîmes encore Talayqua avant d'arriver à Mompox, où nous abordâmes le 14 juillet.

Mompox, l'un des entrepôts de la Colombie centrale et grand canal intérieur, doit à sa situation sur la Magdalena un développement commercial et agricole qui augmente chaque jour. A cette ville viennent aboutir les productions des provinces environnantes; elle sert de premier chaînon entre Cartagena et Santa-Marta d'un côté, et Bogota de l'autre : elle reçoit d'Antioquia, de Pamplona, de Cucuta et de Mariquito, du sucre, de la poudre d'or, du café, du cacao, du bois de teinture. La population, de 800 ames environ, se compose, en grande partie, de noirs, de zambos et de bogas ou mariniers de la Magdalena. Passablement bâtie, la ville a un quai assez bien tenu et une espèce de chaussée contre les débordemens de la rivière. Avant la dernière guerre, Mompox était une ville ouverte; mais quand le général espagnol Moralès la menaça en 1823, on y improvisa quelques ouvrages pour la mettre à l'abri d'un coup de main. Un fossé et quelques canons sont restés depuis cette époque comme une sauvegarde au milieu des guerres civiles.

Mompox a quelques églises assez bien bâties, et quelques couvens sans religieux. On y remarque plusieurs rues larges, belles et propres, quelques-unes avec des trottoirs. Les maisons sont construites de manière à réunir toutes les conditions de fraîcheur et de ventilation si désirées dans ces climats ardens. Mais, en revanche, elles sont fort mal éclairées. Les marchés sont bien fréquentés et bien garnis; le principal se tient sur le quai, à l'ombre de fort beaux arbres et en face de l'église. Là, accostant le rivage, les barques se changent en véritables magasins flottans, où les habitans de la ville viennent acheter leurs provisions. Ici, c'est un boga qui propose une liasse de poissons barachinos; là, les cultivateurs de la rive opposée, qui viennent écouler, l'un son maïs, l'autre son lait débité par calebasses; plus loin, au pied d'un arbre, une femme vend de la poterie, ou un enfant cherche à se défaire de quelques *galapagos* ou tortues de terre, dont les naturels sont friands. Les fruits de toute espèce, la viande fraîche, les volailles et les végétaux abondent sur ce marché, lieu de ravitaillement pour la population qui navigue sur cette rivière (Pl. VIII — 2).

Le climat est si chaud à Mompox, qu'on y dort pendant une bonne partie de la journée. Mais, quand vient la nuit, on sort, on se réunit en famille, sur la porte des habitations, et souvent on y attend le jour. Jadis, la ville était laissée dans l'obscurité pendant la nuit; mais, depuis quelques années, une mesure de police a exigé que chaque habitant allumât une lampe entourée de

papier huilé. Mompox ressemble ainsi le soir à une ville chinoise. Muette le jour, elle devient gaie et causeuse la nuit. On s'y apostrophe de porte à porte, on y rit avec le passant, on y vit dans une familiarité naïve et douce. Les deux sexes auraient une physionomie agréable, si d'énormes goîtres ne les déparaient. Les Mompoxiens mangent beaucoup de chair de porc, et ne boivent que de l'eau à leurs repas. Faut-il attribuer à cette double circonstance cette infirmité presque générale dans la Colombie intérieure, et qui semble atteindre tous les habitans, jeunes ou vieux, blancs ou de couleur?

Après une courte station à Mompox, notre barque se mit de nouveau à remonter le fleuve. Dans ces environs, la Magdalena est active et vivante. Une foule de petites pirogues et de grands radeaux s'y croisent avec des champans énormes. Ces champans sont de longs et larges bateaux plats, à l'aide desquels se fait le commerce des provinces intérieures. L'eau n'étant plus assez profonde au-delà de Mompox pour les barques à quille aiguë, on se sert de ces pontons à cale plate pour le transport des marchandises. Les champans ont de 50 à 60 pieds de long sur 20 de large. Leur partie centrale est occupée par la *carrosa*, sorte de berceau couvert en feuilles de palmier assujetties avec des bambous. Sur l'arrière est une plate-forme en queue d'aronde, d'où le pilote debout dirige le mouvement de cette lourde masse, à l'aide d'une large et longue pagaie. Sur l'avant, un autre pilote, le *barratero*, ou homme de la barre, contribue aussi avec une grande pagaie à conduire le champan. L'équipage se compose de bateliers, ou bogas, qui, le corps nu et la tête couverte d'un chapeau de paille, se tiennent sur la pointe de la *carrosa*, et divisés en trois bandes égales, psalmodiant un éternel et monotone refrein, poussent à tour de rôle le champan, à l'aide de gaffes longues de dix-huit pieds que termine une fourchette en bois dur. Ces bogas sont ou des Indiens, ou des métis, ou des zambos indo-nègres. A côté de ces masses énormes flottent de petits radeaux formés de troncs de *balso* réunies par des lianes. Ces radeaux ramènent chez eux les bogas de renfort que l'on prend de temps à autre sur les grandes embarcations, pour remonter le courant dans les endroits les plus rapides (Pl. VIII — 3).

Ces champans ont conservé la forme et la construction de ceux que les Espagnols trouvèrent dans ces contrées à l'époque de la conquête. Soit que les vainqueurs se soient opposés à tout progrès en ce genre, soit que l'indolence des natifs ait seule déterminé ce résultat stationnaire, les champans ressemblent en tout point aux embarcations primitives des aborigènes. Ces embarcations si imparfaites coûtent pourtant assez cher; un champan de dimension ordinaire ne revient pas à moins de 3,000 piastres sur les chantiers de Mompox. Par une particularité bizarre, on retrouve en Chine de grands bateaux qui portent le nom de champans, et qui ont, comme ceux de la Colombie, une haute plate-forme sur laquelle se tient l'équipage. Peut-être n'y a-t-il à tirer de ce fait aucune induction positive; mais il est au moins singulier.

Le trajet de Mompox à Honda, sous un soleil intolérable et à travers des légions d'insectes qui ne l'étaient pas moins, fut marqué, comme tout le reste de ce voyage, par de longues haltes ennuyeuses et forcées. Nous étions à la merci de nos bogas, les moins dociles de tous les hommes. Quand on se fâchait, quand on usait de menace, ils laissaient la barque sans équipage, et il fallait presque les supplier pour les faire revenir. Ne pouvant mieux, nous nous résignâmes, cherchant à utiliser ces fréquentes stations par quelques études d'histoire naturelle. Armé d'un fusil de chasse, Pablo tira quelques oiseaux et quelques mammifères pour nos collections; il tua ou blessa une énorme quantité de singes. Ces animaux sont si nombreux que le pays semble leur appartenir. Parmi eux se trouvaient plusieurs variétés du saï, singe capucin, des atèles à ventre roux, des *titis* et des *viuditas*. Ces titis nous parurent être le saïmiri des naturalistes. Ils ont la face blanche, avec une petite tache bleuâtre sur la bouche et au bout du nez. Ce singe ressemble beaucoup à un enfant: même expression candide et malicieuse; même mobilité dans les traits. A-t-il peur? à l'instant même ses yeux se mouillent de larmes. Est-il content? il bondit de joie et grimace de la manière la plus originale et la plus gentille. Timides et délicats, les titis s'apprivoisent facilement dans des cases indiennes situées au milieu des forêts; mais, transportés dans les plaines, ils deviennent tristes et dépérissent. La *viudita* (petite veuve) est un animal au poil doux et lustré. Sa face est couverte d'un masque de forme carrée, de couleur blanchâtre tirant sur le bleu, et renfermant le nez, les yeux et la bouche. Les oreilles, presque nues et fort jolies, ont un rebord. On a cru voir dans les couleurs de quelques-unes de ses parties une analogie avec le deuil que portent les femmes, et de là est venu au petit animal le nom de *viudita*. Ce singe a

l'air doux et timide; il refuse les alimens qu'on lui offre; il fuit la société des autres singes. Tranquille en apparence, il devient furieux seulement quand il aperçoit un oiseau. Alors, avec la finesse et l'agilité d'un chat, il s'élance sur l'arbre, saute de branche en branche, et égorge sa proie s'il peut la saisir.

Notre barque passa ainsi successivement devant les villages de Peñon et de Moralès; ce dernier est peuplé de zambos fort hospitaliers et il s'y fabrique beaucoup de vin de palme; puis nous arrivâmes à Vadillo un jour de grande fête religieuse. Là, on nous donna le spectacle d'un divertissement public, dont l'épisode principal était une danse nègre, aux mouvemens doux et lascifs. Après Vadillo, la première halte est à San-Pablo, dont le territoire montueux est déjà moins riche. Débarqués sur la plage, nous trouvâmes trois ou quatre douzaines d'œufs de tortues; et, suspendus aux arbres, une foule de nids d'oiseaux de l'espece des carouges. Ces nids, singulièrement construits et n'ayant qu'un petit trou au milieu, semblent à peine tenir aux branches. De la part de ces oiseaux, c'est une précaution contre les singes, qui sont friands de leurs œufs. J'aurais voulu avoir un de ces nids, mais l'arbre sur lequel ils se trouvaient avait le tronc si large, si uni et si lisse, qu'aucun de nos bogas ne put monter jusqu'aux branches.

Le long de cette route, et sur l'une et l'autre rive entre Moralès, Vadillo et San-Pablo, paraissent, de temps à autre, des hameaux ou des cases isolées, peuplés de bogas, qui, après avoir fait pendant longues années le service du fleuve, s'établissent sur les bords, et y élèvent leur famille à ce rude métier. Une maison en jonc, bâtie au milieu du bois et entourée d'un petit clos où croissent des bananiers, des cannes à sucre pour leur nourriture et des fleurs dont se parent leurs femmes, voilà à quoi se réduit la fortune de ces indigènes. Les plus favorisés ont deux douzaines de poules; un cochon, une vache sont la plus grande somme de leur richesse. Deux ou trois chiens et quelques chats sont les commensaux ordinaires de ces pauvres ménages. Un moulin à guarapo, un métier pour les nattes, des filets, des dards, un hamac, des siéges, des calebasses et des plats, en forment le mobilier. Parmi les armes figurent le machete et la hache. Les provisions se font au jour le jour, dans le champ de maïs placé loin des bords du fleuve, ou dans la forêt à travers laquelle le maître du logis s'est frayé un passage pour aller chasser la bête fauve.

Ces riverains vivent dans une condition d'autant plus précaire et misérable, que l'air du fleuve est malsain, ses eaux mauvaises et presque impotables. Ils cultivent leur champ, construisent leurs pirogues, vendent aux bateliers des champans les excédans de leurs récoltes, et cherchent à procurer avec le produit un peu plus d'aisance à leur malheureuse famille. Ces ménages solitaires ne comptent ordinairement que le mari, la femme et quelques enfans. Ces derniers y meurent en grand nombre, et l'on y voit rarement des vieillards. L'homme et la femme dans la force de l'âge peuvent seuls résister à tant de fatigues. La femme ne s'occupe pas seulement des soins du ménage; elle travaille aux champs, tandis que le mari va à la pêche et à la chasse.

Au-delà de San-Pablo, l'aspect du pays se modifiait. Déjà l'on pressentait le voisinage des montagnes neigeuses. Les caïmans étaient moins nombreux sur la rive, le sol était moins submergé et moins humide; la végétation changeait de caractère; malgré un soleil ardent, l'eau semblait plus froide. Jusqu'à Honda, nous vîmes le paysage se transformer ainsi, de manière à nous préparer à la nature alpestre du Sargento et aux cultures européennes du plateau de Bogota.

Entre San-Pablo et San-Bartolomé s'étend la pointe de Barbacoa, célèbre par une rencontre meurtrière entre les Espagnols et les indépendans; puis au-delà de San-Bartolomé paraissent tour à tour le petit village de Garapaso et le rocher de l'Angostura. A peu de distance de cette passe dangereuse est le petit bourg de Nari, qui domine la Magdalena. Situé sur une rivière qui porte son nom, à cinq journées de Medellin, et au débouché de la riche province d'Antioquia, Nari est l'un des entrepôts les plus actifs de toute cette rive. Les marchandises et les voyageurs s'y croisent de toutes les parties de la Colombie. On y échange les cacaos des plaines de la Magdalena contre l'or recueilli dans les montagnes. Au-delà de Nari, les bords de la Magdalena sont plus déserts et plus sauvages. La forêt descend jusqu'au bord du fleuve, et pousse sur lui ses rameaux de majestueux ceibas. Au lieu d'arbres envahis par des myriades de fourmis, on aperçoit des berceaux étendus formés de lianes et de feuillage. Tout, sous ces voûtes, est ombre et silence. Une multitude d'aras aux riches couleurs troublent seuls le calme de ces fraîches solitudes.

Buena-Vista et Guarama étaient les seuls villages qui me restaient à voir avant d'arriver à Honda. Buena-Vista est dans un site délicieux, et sur un terrain accidenté de vallons et de





1. Vue d'un Pont et du Couvent de la Recoleta à Quito.



2. Vue d'une partie de Quito prise de la Recoleta.

collines, dont quelques-unes se dressent sur la Magdalena comme de vertes falaises. Guarama a les mêmes beautés pittoresques, plus saillantes, plus imprévues, plus âpres. Dans les environs, les rameaux des Cordillères se resserrent; le fleuve s'encaisse de plus en plus; il roule d'énormes pierres qui obstruent son cours; il a des courans si rapides, que nous eûmes beaucoup de peine à les rompre. A diverses reprises, il fallut mettre nos bogas à terre, pour qu'ils nous hâlassent à la cordelle. Parmi ces passages difficiles, il faut citer celui de la Guarderia, espèce de cap argileux qui fait un angle saillant sur la rivière. Sous l'abri de ce promontoire dormaient au soleil une foule de caïmans, tandis qu'à leurs côtés se tenaient des hérons blancs et des aigrettes, qui suivent ces amphibies à la chasse.

Nous arrivâmes à Honda le 30 août. Située dans une vallée qu'entourent de hautes montagnes, cette ville assez insalubre éprouve des chaleurs étouffantes. Avant d'y entrer, il faut passer deux ponts, dont l'un est jeté sur le Guali, torrent qui vient mêler ses eaux à celles de la Magdalena. Des éclats de rochers servent de culées à ces ponts. Le Guali ou Guili roule des ondes limpides sur un sable noir qui leur donne la couleur de l'encre.

Capitale de la province de Mariquita, Honda est une ville importante par sa situation. Elle était bien plus considérable avant le tremblement de terre qui maltraita si cruellement les villes de la Colombie. Beaucoup de maisons et d'églises sont encore dans l'état de ruines où la catastrophe les a laissées. Ce qui reste debout indique une ville qui a connu des jours opulens. Les rues sont pavées et tirées au cordeau. Honda a un marché bien fourni, où viennent s'approvisionner tous les Indiens des environs. Dans les rues basses, on voit circuler une foule de marchands qui vont vendre leurs denrées sur la place publique. Des pêcheurs y portent accrochés à de longues perches des *bagres*, sortes de silures tachetés de brun, et dont quelques-uns ont de quatre à cinq pieds de long. Des cultivateurs s'y rendent de leur côté avec des mulets chargés d'espèces de malles appelées *petacas*, dont le coffre en roseau est recouvert de cuir non tanné (Pl. IX — 1). Dans les rues on rencontre des femmes métisses, fumant leurs cigarres, ou faisant une halte pour acheter quelques friandises; des employés de la douane, qui surveillent les abords du marché; des Indiens, des zambos, journaliers employés au débarquement des colis destinés pour Bogota. Presque toute cette population est goîtreuse, et la prédisposition à cette infirmité y est telle que les chiens même en sont affectés. Au-dessus de Honda, la Magdalena n'est plus navigable; il faut décharger les champans.

La Magdalena, que nous allions quitter, sort du lac Sapas; et, dans presque tout son cours au milieu de la Cordillère colombienne, elle suit à peu près le même méridien. Trois températures bien distinctes caractérisent la vaste ligne qu'elle parcourt du S. au N. De son embouchure jusqu'à Mompox, les brises de mer qui prévalent entretiennent une ventilation salubre sur les eaux du fleuve: de Mompox à Moralès, nul souffle n'agite l'air; et, sans quelques rosées de nuit, les êtres vivans ne pourraient peut-être pas supporter les ardeurs caniculaires. De Moralès aux sources de la Magdalena, le voisinage des Andes neigeuses tempère le soleil, et les vents de terre assainissent l'atmosphère. Dans tout cet espace, on ne fait que changer d'ennemis: les moustiques, près de la mer; plus haut, les petites mouches et les *jejenes;* plus haut encore, les *tabaños* (taons), insectes bourdonnans et avides. Veut-on se baigner? les caïmans accourent. Veut-on se reposer sous l'ombre des bois? les serpens y habitent. Pour distraire de ces inquiétudes et de ces tourmens, à peine, çà et là, quelques beaux champs d'indigo, de cacaotiers, de cannes à sucre, viennent-ils s'offrir au regard; ailleurs on ne voit presque partout que lianes et buissons épineux, couronnés par les têtes hautes et monotones du palmier.

Nous allions quitter sans aucun regret les moustiques et le rio Magdalena. Nos mules étaient prêtes de l'autre côté du fleuve, et nous attendaient dans la maison du chef de la douane, point de départ des voyageurs. Le 1er septembre, au matin, nous les enfourchâmes et prîmes le chemin de la montagne. Ces mules ont le pied merveilleusement sûr. Quand on n'est point habitué à leur allure, on tremble d'abord en les voyant raser le bord de gouffres dont l'aspect seul donne des vertiges; mais, rassuré bientôt, on ne songe plus qu'à admirer ces sites imposans. Une mule ne pose jamais le pied que sur les traces laissées par ses devancières sur le même chemin. Tout pour elle est calculé d'avance; on compterait au besoin les pas qu'elle fait d'une étape à l'autre, tant sa marche est régulière, constante et fixe. Rarement elle bronche, plus rarement elle se couronne; aussi, n'a-t-on rien de mieux à faire que de lui laisser la bride sur le cou.

Après avoir côtoyé quelque temps les bords

de la Magdalena, nous gravîmes la colline à travers des bois épais. A la première clairière, une magnifique vue frappa nos regards. Nous découvrions toute la province de Mariquita, avec ses hameaux et ses maisons blanches; puis, plus près de nous, comme un ruban d'argent sur cette plaine verte, le rio Magdalena, qui baignait Honda et ses habitations entassées.

Après une nouvelle traite à travers les bois, la caravane franchit le rio Seco, et arriva le soir à la Venta-Grande, auberge semblable à toutes les auberges, station intermédiaire entre Honda et le Sargento. A peine peut-on y acheter quelques provisions, un peu de *chicha* (bière de maïs) et de guarapo. Quelquefois, pourtant, on cède aux voyageurs de la *carne seca*, viande séchée au soleil; de la graisse, des saucissons, quelques légumes, tels que la racine baracacha, du manioc doux, des citrouilles nommées *aciamas*. Quand on veut manger sur-le-champ de ces provisions, il faut les faire cuire soi-même. La Venta-Grande était une case assez petite, pourvue d'une toiture en chaume qui débordait de manière à former une espèce de galerie extérieure. Dans l'intérieur se trouvait un comptoir flanqué de la grande jarre de chicha ou de guarapo, qui sert à la consommation des muletiers qui passent. Pour la plus grande commodité du service, on y a pratiqué un guichet à travers lequel on donne à boire pendant la nuit. Sur le comptoir figure aussi habituellement un plat rempli de piment et d'ail pilé et mêlé dans du vinaigre. On y trempe la galette de maïs, que l'on mange en buvant. Ces ventas sont tenues par des naturels ou par des métis, qui vivent sans beaucoup de peine des profits de l'auberge. Presque toujours inoccupés, ils passent le temps, soit à fumer, soit à tourmenter une mauvaise guitare en calebasse, très-commune dans les ventas. Les attenances de la maison consistent presque toujours en un petit clos planté de bananiers et de papayers. Les maîtres des ventas y récoltent quelques fruits et quelques légumes. Ce sont, du reste, d'assez pauvres logis, où, ne trouvant presque rien pour se coucher, on se sert des hamacs que l'on porte avec soi dans un grand sac de cuir (Pl. IX — 2).

Au-dessus de cette venta, le chemin devient à chaque minute plus escarpé et plus pénible. Les symptômes de la raréfaction de l'air se faisaient sentir à mesure que nous montions. La respiration était plus courte et plus embarrassée. Toute cette route était couverte de muletiers qui gravissaient le mont ou le descendaient. Souvent il fallait se croiser en des endroits où l'on eût dit que la route pouvait à peine livrer passage à une seule caravane; mais les mules, intelligentes et adroites, trouvaient assez de place pour se glisser entre les précipices et la file des montures chargées. Une scène de ce genre nous frappa dans un sentier montueux, en vue même du pic de Tolima qui se dressait dans le lointain. Au plus haut du chemin, un muletier suivait sa bête, soutenant la charge avec son bâton, afin qu'elle ne glissât point, tandis que, plus près de nous, des marchands colporteurs descendaient avec leurs mules, les unes chargées de muchilas, les autres avec leurs bâts vides (Pl. IX — 3). Le muletier était couvert de la *camiseta*, espèce de dalmatique moins large que le *poncho*. Nous pûmes prendre de ces négocians du pays une leçon sur la manière de monter et de diriger les mules. Dans les endroits où l'animal devait sauter, le cavalier abandonnait la bride et se cramponnait au pommeau de la selle. Cette selle était à l'espagnole, avec le pommeau élevé et large et les bougettes, *alforjas*, en avant. Le marchand portait des samaros de peau de jaguar et des éperons. Entre deux précipices qui projetaient l'un et l'autre des arbres jusqu'au milieu du chemin, cette scène était vraiment curieuse et pittoresque.

Après avoir gravi ainsi jusqu'à 970 toises au-dessus du niveau de la mer, nous redescendîmes le Sargento par le versant qui conduit au village de Guaduas. Une prairie verte où paissaient des bestiaux, des cases entourées de cultures et ombragées de saules, des bois, des ruisseaux clairs et purs, tel était le coup-d'œil de ce vallon intérieur. Guaduas en forme le centre. C'est une jolie ville, avec des maisons propres et blanches, une église d'un assez bon style et des rues régulières. Après les sites sauvages de ces pics, ce gracieux vallon est un rêve, une féerie; tout y sourit, tout y invite à de douces pensées.

Guaduas est un canton composé de sept villages qui peuvent compter une population totale de 14,000 ames. A notre passage, la vallée appartenait presque tout entière au colonel Acosta, juge politique du canton, le père plutôt que le chef de ces villageois. Ce fut lui qui nous donna l'hospitalité. A Guaduas, commence un type de population qui rappelle l'Europe. Ce sont des figures régulières, des tailles élégantes, des formes souples et délicates, des yeux vifs, une bouche rose, un teint blanc et vermeil, don bien rare sous ces latitudes. Cette population n'est pas seulement belle; elle est bonne encore, douce et pré-

venante pour l'étranger. Peut-être doit-elle en partie ces bonnes qualités à la fertilité du sol, qui y laisse peu de malheureux et peu de pauvres. On récolte, dans le petit territoire de Guaduas, quarante mille arrobes de sucre, du riz, des bananes, du café, des oranges. Pour la première fois, depuis mon arrivée sur ce continent, je vis des moutons couverts d'un lainage blanc et soyeux. Ces animaux ne paraissaient inférieurs à aucun de nos moutons d'Europe : la chair en était excellente. A trois journées de Guaduas, est le petit village de Palma, qui renferme des mines d'or, de fer et d'émeraudes.

Grâce au zèle éclairé de son principal propriétaire, le vallon de Guaduas connaît déjà les élémens les plus féconds de la civilisation moderne. Le village principal a une école mutuelle, ouverte gratuitement à tous les enfans de ces montagnes. Une foule d'autres fondations non moins utiles ont été réalisées par la famille Acosta qui exerce dans ce pays une autorité patriarcale. On lui remet le soin de juger les différends qui s'élèvent parmi les montagnards, et ces derniers appellent rarement de la sentence à la juridiction de Bogota.

Au-delà de Guaduas, la route continue à peu près sur le même niveau. On parcourt une suite de vallons et de collines; on marche sur l'arête de précipices, on franchit à gué des torrens impétueux. La caravane traversa ainsi le village de Villeta où l'on trouve quelques rizières à côté de prairies. Les montagnes qui l'entourent abondent en ours. A une lieue au-delà de Villeta, se présente le rio Negro, sur les bords escarpés duquel on a jeté un pont en bambous, de la plus jolie structure. La halte de nuit est au Curador, misérable auberge à laquelle nous ne parvînmes que par des sentiers détestables. Au Curador, s'ouvre une des grandes routes de la capitale, bordée, de chaque côté, de bornes milliaires, sur lesquelles on a marqué la distance de Bogota et la hauteur du site au-dessus du niveau de la mer. Le chemin est rempli de muletiers et de bouviers. Le muletier suit de l'œil la marche de ses bêtes, attentif aux pas que fait chacune d'elles, pour qu'elles ne s'écartent pas de la route tracée. Le bouvier conduit les siennes par une corde qu'il leur a passée dans les narines comme une bride. Ces bœufs servent à la fois au labour et au transport des marchandises.

Après avoir vu Villeta et une venta située à neuf cents toises au-dessus du niveau de la mer, nous arrivâmes à Fucutiva, premier hameau du plateau de Bogota.

Sur ce plateau rien ne ressemblait à l'Amérique équatoriale. On se serait cru en Europe. Les feux de la ligne avaient fait place à une chaleur fort supportable. La plaine n'était plus couverte de cannes à sucre, de cacaotiers, de caféiers; mais d'orge et de blé, de gras et riches pacages. Ici, un laboureur poussait sa charrue; là, un berger chassait devant lui un troupeau de bêtes à laine. De longues files de mules et de bœufs se croisaient sur cette route; ceux-ci chargés de grains, de charbon et de sacs de pommes; celles-là, apportant, des vallées inférieures, des oranges, des bananes et des mangues. Les Indiens qui circulaient dans ces plaines étaient couverts de manteaux et coiffés de chapeaux fabriqués dans le pays.

La plaine de Bogota, située par 4° 30' de lat. N. à 1,370 toises au-dessus du niveau de la mer, a huit lieues d'étendue du N. au S. et seize lieues de l'E. à l'O., sur une surface extrêmement unie.

S'il faut en croire une vieille tradition locale avant que les peuplades des Muyscas se fussent établies sur ces terres élevées, la contrée avait éprouvé un horrible cataclisme. La rivière de Bogota, ne trouvant point d'issue vers la vallée, avait tout submergé, cultures et populations; les habitans s'étaient réfugiés vers les montagnes, quand un homme divin apparut. Il se nommait Zhué ou Bochica. Frappant le sol de son bâton, il ouvrit une issue aux eaux de la rivière, qui se précipita par le saut de Tequendama.

Le plateau de Bogota n'est exposé à aucun des fléaux qui désolent les contrées basses. On n'y voit ni moustiques, ni caïmans, ni jaguars: mais, en revanche, la grande raréfaction de l'air y éprouve les nouveaux venus. Tous les tempéramens ne peuvent impunément subir cette variation brusque de 15 à 20°, ce contraste de deux natures et de deux atmosphères.

Les seuls arbres qui croissent dans cette plaine sont des pommiers et des saules. Les grandes et belles essences de la vallée ont disparu; mais en revanche, toutes les céréales y prospèrent; le froment, l'orge, le riz, y couvrent le sol à une hauteur où, en Europe, on ne trouverait que des neiges perpétuelles.

Après avoir franchi la rivière de Bogota sur un beau pont en pierre, nous aperçûmes, à une distance de trois lieues environ, la capitale elle-même, située au pied d'une chaîne de montagnes qui bornent le plateau vers l'E. De cette distance, la flèche de la cathédrale, les toits des couvens Guadalupe et Mentrura sont les points les plus saillans et les plus visibles. Le soir même

du 6 septembre, nous atteignîmes la ville, où nous prîmes gîte dans une de ses meilleures *posadas*.

Bogota fut fondée, le 6 août 1538, par Quesada, qui y mourut quelques années après. Admirablement située, elle s'accrut si rapidement que, deux ans après sa fondation, la cour d'Espagne l'éleva au rang de *ciudad* (ville). Tout, en effet, avait été prévu par l'habile Quesada. Pour préserver sa ville des violens ouragans de l'est, il l'avait bâtie à mi-côte de deux montagnes, calculant en outre que, si elle devenait une place de guerre, cette position lui donnerait une ceinture naturelle de fortifications, contre laquelle les attaques de l'homme ne pourraient rien. En vue du Tolima, l'un des sommets de la chaîne du Quindiu, avec des débouchés sur l'un et l'autre versant de cette ligne de montagnes, quelle situation meilleure pouvait-on choisir pour une capitale?

Aujourd'hui, Bogota a 3,000 mètres d'étendue du N. au S., 1,700 mètres de l'E. à l'O.; elle compte 40,000 ames de population. Les rues en sont pourtant étroites et mal tenues. Un ancien vice-roi disait : « Il y a quatre agens de police à Bogota, les gallinazos, la pluie, les ânes et les porcs. » Ces quatre agens de police continuent à balayer ou à enlever les immondices de Bogota. On leur a adjoint depuis un service d'Indiens, qui viennent nettoyer les rues à l'aide de tombereaux.

Le climat de Bogota demande qu'on se précautionne contre de brusques variations atmosphériques. Des vêtemens chauds suffisent à peine, l'hiver, pour s'y garantir des atteintes du froid. Pendant six mois à peu près, le ciel est nuageux et la température pluvieuse. Trois autres mois sont incertains et variables : trois mois seulement ont des jours secs et beaux. Tout humide qu'il est, le climat n'est pourtant pas malsain. Après une fièvre de quelques jours, résultat d'une atmosphère raréfiée ou d'un long voyage dans les plaines, les Européens s'acclimatent facilement à Bogota. Il leur est plus difficile de s'habituer à une cuisine dont la base est la chair de porc assaisonnée avec de l'ail, et à la boisson de la chicha et du guarapo. Les eaux des montagnes déterminent aussi assez souvent des dyssenteries fort dangereuses. Les maisons de Bogota sont encore, en grande partie, ce qu'elles étaient dans les premiers jours de la conquête, sans élégance et sans symétrie; mais quelques constructions nouvelles attestent une tendance manifeste vers un progres architectural. Des canapés recouverts en toile, de petites tables, des chaises en cuir de forme antique, un ou deux miroirs et quelques lampes d'argent tombant du plafond, voilà à peu près l'inventaire du mobilier de ces maisons. Quelques papiers de tenture ou des fresques grossières tapissent parfois les murs. L'un des plus beaux monumens de la ville est la cathédrale, qui, bâtie en 1814, est, malgré quelques incorrections dans la façade, un édifice remarquable pour la pureté et l'harmonie des lignes de sa nef. D'autres églises sont moins belles sans être moins riches.

Outre les richesses enfouies dans leur sein, ces églises ont des revenus immenses. Les couvens y possèdent des domaines considérables. On en compte douze tant d'hommes que de femmes, dont les mieux dotés sont ceux des Dominicains et des moines de San-Juan-de-Dios. Autrefois, les trois quarts de la ville appartenaient à ces religieux. Le principal emploi de leurs richesses consistait en fondations d'hospices et de colléges, qui formaient des attenances à leurs cloîtres. Les hospices sont assez mal tenus; mais les colléges, bien situés et bien construits, sont l'objet de soins mieux dirigés. On y enseigne le latin, la philosophie, les mathématiques et la théologie.

Le palais du gouvernement est aujourd'hui un édifice élégant et riche. On a renoncé à la vieille résidence des vice-rois, édifice à toits aplatis, flanqué de maisons basses et mesquines. Le palais actuel, bâti en 1825, présente une ordonnance simple, mais noble; il compte plusieurs pièces somptueusement meublées. Les ministres y logent et y ont leurs bureaux sous la main. Le palais du sénat est une aile de l'ancien couvent des Dominicains. Le palais des députés est provisoirement une des plus grandes maisons de la ville, qu'on a disposée à cet effet. Surpris par une révolution, cet État n'a pas encore d'asile convenable à donner à ses pouvoirs politiques.

Bogota a aussi une monnaie et un théâtre. Le théâtre a été bâti par un particulier passionné pour les représentations scéniques. La salle, régulière mais obscure, a plusieurs rangs de loges grillées. Le parterre, vaste et dégarni de bancs, est disposé en talus. On s'y tient debout. Les pièces qu'on y joue sont encore de l'enfance de l'art dramatique. Les sujets patriotiques sont les mieux accueillis de la foule; mais, par une singularité fort remarquable, la satisfaction publique s'exprime, au théâtre de Bogota, de la même manière que nous exprimons en Europe le mécontentement : on siffle les pièces quand on les trouve bonnes.

A peine réveillés le jour suivant, nous par-



3. La Quebrada de Jerusalem à Quito.



4. Indiens de Maynas. 5. Indienne de Quito. 6. Ramons de Quito.

7. Habitant de la Campagne à Cheval.



courûmes la ville. Notre posada était située non loin de la place San-Vitorin, l'une des plus belles et des plus animées de Bogota. Au centre est une fontaine, massif d'architecture que surmontent des vases sculptés; et, sur l'un des côtés, se prolongent les imposantes et sombres constructions d'un couvent (Pl. X — 1). Nous y vîmes des indigènes qui se rendaient à leur travail. Un chasseur de cerfs, le lazo à la main, y caracolait à cheval; des cultivateurs poussaient devant eux leurs bêtes de somme chargées de provisions; des femmes indiennes, habitantes du plateau, revenaient du marché avec leurs cages à poulets vides, tandis que de jolies servantes métisses allaient remplir leurs jarres à la fontaine.

De la place San-Vitorin, nous nous rendîmes à la douane, où nos bagages étaient encore retenus. Cette douane est un bâtiment à arcades, sous lesquelles a lieu la vérification des marchandises qui vont dans le reste des États colombiens, ou qui en viennent. Située au centre de la ville, les abords en sont toujours encombrés par la foule qui s'y presse, pour se rendre à ses plaisirs ou à ses affaires. Pendant notre courte station, presque tous les costumes de Bogota défilèrent sous nos yeux: nous pûmes saisir toutes les nuances de classes, de conditions, de rangs. D'un côté, c'étaient les portefaix de la douane, portant les colis à l'aide de courroies, tantôt sur le front, tantôt sur les épaules; puis des mules chargées de sirop de sucre dans des outres de cuir, sirop destiné à faire de la chicha. Plus loin, venaient des dames en toilette de visite ou de messe. L'habit d'étiquette consiste dans la *saya*, la *mantilla* ou le chapeau. La saya est un jupon de satin noir un peu court, terminé souvent par des franges d'un pied et demi de long. La mantilla est une pièce de drap fin, bleu ciel ou bleu lapis, taillée en demi-cercle, et qui se dispose de manière à tomber de la tête sur les épaules, comme un long béguin de nonne. Ces dames portaient, en outre, des chapeaux de feutre et des souliers de satin ou de peau. La chaussure est ce qui distingue les femmes des hautes classes. Les filles du peuple vont nu-pieds. Quand leur beauté ou un caprice de fortune les élève à la classe qui a le droit de porter chaussure, elles sont obligées d'user de certains ménagemens, et de se faire *beatas*, c'est-à-dire de prendre un costume en tout pareil à celui des religieuses, noir ou marron, costume qui leur permet de se chausser. A côté de ces femmes, bourgeoises, beatas, ou simples servantes, marchaient des prêtres en manteau noir, coiffés d'un chapeau à la Basile; des contaderos des environs, et des mendians, race qui pullule à Bogota, comme dans tous les pays où la charité religieuse sert d'excuse et de stimulant au désœuvrement et à la fainéantise. Rien de plus hideux que l'aspect de ces hommes, couverts pour la plupart de plaies horribles, affligés de lèpre ou d'éléphantiasis (Pl. X — 2). Parmi les variétés nombreuses des mendians, on distingue celle des frères quêteurs, ployant sous le poids de leurs besaces, et celle encore des hommes qui, vêtus de noir et munis d'une sonnette, crient à toute heure: « Priez Dieu pour les trépassés. »

Déjà, quoiqu'il fût encore de grand matin, toute la population de la ville était sur pied. Les marchés, bien fournis de denrées, étaient remplis d'une foule accourue de tous les points du plateau. Les promenades, malgré leurs haies de rosiers, étaient désertes; mais toutes les rues fourmillaient de cavaliers, les uns bourgeois, les autres militaires. La plupart de ces cavaliers se rendaient à leurs maisons de campagne ou à leurs fermes situées dans les environs; ils y allaient surveiller leurs fermiers indiens, passer des baux, ordonner une plantation ou presser une récolte.

Les objets de provenance européenne sont rares et chers à Bogota; mais, en revanche, les produits du territoire s'y maintiennent à des prix raisonnables. Le pain y est bon, mais on en mange peu. On boit trois fois par jour du chocolat, que l'on accompagne de fromage et de confitures. L'ordinaire se compose de bœuf bouilli, de pommes de terre, de yuca et de bananes, d'œufs frits, de lentilles, de viande de porc. La boisson habituelle est l'eau; on boit quelquefois de la chicha, et, plus rarement, du vin. Tout le monde se sert de gobelets d'argent. Après le repas, on se lave les mains, on fume et l'on dort.

L'usage de fumer est général, même parmi les femmes. Elles ne quittent presque jamais le cigarre. Cependant une réforme semble se préparer pour elles. A l'époque de la guerre de l'indépendance, une foule de volontaires anglais étant arrivés dans le pays, quelques liaisons se formèrent. « Nos Anglaises ne fument pas; voilà pourquoi nous les aimons, » dirent les blonds officiers. Et ces mots seuls suffirent pour mettre le cigarre à l'index dans toute la société des jeunes femmes. Vives et passionnées, belles, blanches et bien faites, elles n'ont, en général, ni les mœurs austères, ni l'esprit tourné aux choses sérieuses. Leur vie se passe entre les plaisirs et les pratiques de dévotion.

Pour tout étranger qui visite la capitale colombienne, il est une excursion de rigueur, celle du saut Tequendama. Cette cascade, à quatre lieues de la ville, est formée par la rivière de Bogota, qui se précipite du plateau dans la vallée. Nous nous y rendîmes le 12 septembre. Jusqu'à Soacha, joli village situé à mi-chemin, la campagne conserve l'aspect triste et déchiré des environs de la capitale; mais au-delà, et à partir de la ferme de Canoas, le pays se couvre de cases et de plantations. Plus loin commence, sur le revers du plateau, une zône boisée et marécageuse. La route était impraticable pour les montures. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, et descendîmes pas un sentier rapide et fangeux. On n'apercevait rien encore; seulement, on entendait le mugissement de la chute. Après une demi-heure de marche pénible, nous la découvrîmes enfin. C'est vraiment un beau spectacle. Qu'on se figure une large rivière précipitée d'une hauteur de six cents mètres, et brisée çà et là par les rochers saillans de la montagne. Cette colonne d'eau et d'écume colorée comme un prisme par les rayons du soleil, ce petit ruisseau qui serpente ensuite dans la vallée pour aller mêler ses eaux à celles du rio Magdalena, ces arbres penchés sur l'abîme, cette campagne verte, ce mouvement, ce bruit monotone et perpétuel, tout commande le silence et inspire l'admiration.

Le pont naturel de Pandi n'est pas une merveille moins curieuse. Ce pont est formé d'une pierre de vingt pieds de large, qui a réuni deux montagnes séparées par une gorge étroite. Quand on plonge du regard dans l'abîme, profond de quatre cents pieds, on aperçoit un cours d'eau qui fuit au sein du précipice. Les habitans du pays ne se hasardent qu'en tremblant dans les profondeurs du gouffre. Les animaux eux-mêmes semblent fuir ses approches comme celles d'un séjour maudit.

Les environs de Bogota, dans un rayon de douze lieues, abondent en villages et en bourgades. L'E. et l'O. du plateau sont livrés à l'agriculture; mais le N. et surtout la province de Socorro sont peuplés d'industriels. Les moindres petits hameaux sur la route de Tunja tissent le coton et fabriquent la poterie. Tunja, plus riche et plus populeuse, travaille aussi la laine. En continuant la route vers le N. on trouve Paita, qui a des sources d'eau sulfureuse, dont les vapeurs se condensent dans les temps secs, et retombent sur les pâturages en sulfate de soude. Plus loin, est le lac de Tota, situé sur le paramo de Ramona, lac enchanté et maudit suivant les indigènes. Un autre lac de ces environs, le lac Guatavita, a une réputation moins terrible. Dans ce bassin, situé à 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le cacique du pays, dit la tradition, jetait chaque année d'immenses richesses en or et en pierreries. On ajoutait même que, lors de la conquête, les naturels ayant été persécutés à cause de leurs trésors, les confièrent tous au lac, leur divinité tutélaire. Stimulés par ces récits, les agens du capitaine Charles Cochrane ont tenté naguère un desséchement qui, opéré en partie, a valu, dit-on, aux entrepreneurs quelques statuettes d'or. C'est là une source de richesses bien moins sûre et bien moins féconde que les mines de plomb, de sel et de cuivre, que l'on trouve dans toute cette contrée montagneuse.

Je ne voulais point quitter Bogota sans prendre une idée, au moins sommaire, de la constitution politique de la Colombie. J'assistai aux débats de l'une et l'autre Chambre; je lus ce long code en cent quatre-vingt-onze articles, qui forme le droit public du pays.

Les pouvoirs y sont de trois sortes: législatif, exécutif et judiciaire. Le premier se compose d'un sénat et d'une Chambre des députés. Le concours des deux assemblées est nécessaire pour faire une loi d'après certaines formalités et dans des délais stipulés. Les provinces nomment leurs représentans, à raison d'un député par chaque 30,000 ames, de manière à composer une Chambre de cent cinquante membres. Les députés doivent justifier de la possession d'une valeur de deux mille piastres ou d'un revenu de cinq cents piastres. Ils ne peuvent être nommés que par la province qu'ils habitent : le mandat dure quatre ans. La Chambre des représentans a le droit de citer devant le sénat le président, le vice-président et les ministres de la république.

Ces rouages fort simples, comme on le voit, ont été empruntés presque tous au mécanisme de la constitution américaine qui est, à son tour, une modification de la charte anglaise. Le président de la Colombie, comme celui de l'Union, assemble le congrès, commande les armées, peut opposer son véto dans des cas restreints, et commuer la peine capitale de concert avec les juges.

Les ressources du gouvernement nouveau se composent de taxes semblables aux nôtres. Produits de douanes, monopole des tabacs, droits sur les eaux-de-vie, postes, papier timbré, impôt foncier, telles sont les principales branches du revenu public. Il s'élève à peu près à cinq

millions de francs, ainsi que la dépense. Avec cette somme, on entretient de 20 à 30,000 hommes sous les drapeaux. Les soldats indigènes sont vaillans, faciles à discipliner, patiens, sobres, robustes. Le budget pourvoit aussi aux dépenses d'une marine qui compte une vingtaine de bâtimens de guerre.

CHAPITRE XVII.

ROUTE DE BOGOTA A QUITO PAR IBAGUÉ, NEIVA ET LA PLATA. — POPAYAN. — QUITO.

Nous partîmes de Bogota le 20 août. Avant de quitter le territoire colombien, j'avais encore à voir toute la bande littorale qui s'étend de Bogota à Guayaquil. Entre ces deux villes, l'une intérieure, l'autre littorale, s'échelonnent une foule de stations dont les principales sont Ibagué, Neiva, la Plata, Popayan et Quito. Les autres haltes de la route n'offrent guère que des villages, des bourgs ou des villes sans importance.

Pour aller à Ibagué, il faut descendre le plateau de Bogota du côté de la Mesa. Au moment où la route arrive à pic sur cette ville, un magnifique tableau se développe devant le regard. Les hautes cimes des Cordillères semblent nager dans une mer de nuages ; mais les montagnes de second ordre accusent fortement les moindres détails de leur charpente, leurs déchirures entre lesquelles l'eau bondit, leurs forêts dont le faîte est mouillé par l'écume, tandis qu'au loin la plaine sereine et lumineuse étale les mille nuances de sa végétation, les mille sinuosités de ses cours d'eau.

Après la Mesa vient Tocayma, situé sur les rives même du Bogota, et célèbre pour les vertus de ses eaux thermales. Tocayma est la Bath de la capitale ; les convalescens, les malades, les invalides arrivent chaque année soit à Tocayma, soit à Guaduas, pour se baigner dans leurs thermes salutaires. Les affections rhumatismales et scorbutiques, très-communes sur le plateau, n'y guérissent que difficilement à cause d'un climat froid, qui tient les pores toujours fermés. Pour de semblables cures, il faut descendre à Tocayma. Les eaux minérales du pays contiennent du fer et du soufre. La population, de 1,000 ames environ, est à peu près doublée dans la saison des bains.

Le jour suivant, nous arrivâmes sur les bords du rio Magdalena, que nous devions traverser au lieu dit *Paso de Llander*. Devant nous, de l'autre côté du fleuve, s'élevait la montagne du Tolima, dont la cime, couverte de neiges perpétuelles, est le point le plus élevé de ce rameau des Andes qui court par Popayan et par la vallée du Cauca jusque dans la province d'Antioquia.

Deux jours après, nous arrivâmes à Ibagué, ville riche par son territoire et par sa situation, à proximité de mines aurifères. Quelque désir que j'eusse d'aller voir par mes yeux cette exploitation, afin de la comparer plus tard à celles que devaient m'offrir les montagnes brésiliennes, le temps, l'occasion me manquaient pour m'engager dans la chaîne de montagnes qui sépare Ibagué de Cartago. Un incident heureux suppléa à cette lacune de mon itinéraire. Un minéralogiste français, de passage à Ibagué, avait recueilli sur cette excursion les documens les plus précieux. Il voulut bien me les communiquer.

La route entre Ibagué et Cartago passe par le Quindiu, qui conduit de la vallée de la Magdalena à la vallée du Cauca, en traversant la Cordillère moyenne. Quoique de petites mules aient été dernièrement dressées à ce voyage difficile, il vaut mieux se résigner à être porté à dos d'homme (*andar en carguero*). Les porteurs indiens font ce service qui n'implique aucune idée humiliante. Des chaises très-légères sont attachées sur les épaules de ces hommes à l'aide de fortes courroies, et le voyageur, campé commodément sur ce siége, franchit les gorges affreuses et les marécages glissans de cette longue chaîne. Les cargueros portent communément soixante-quinze et jusqu'à cent kilogrammes. Pour 12 à 15 piastres, ils font ainsi la route d'Ibagué à Cartago qui dure de dix à douze jours. Loin de répugner à ce métier pénible, ils tremblent que des travaux exécutés sur ces montagnes ne leur fassent perdre ce monopole de transport ; aussi ont-ils, de tout temps, contrarié les projets d'améliorations des routes. Le métier de carguero est devenu une chose fort répandue, et il n'est pas rare de rencontrer dans les sentiers escarpés cinquante à soixante voyageurs cheminant à dos d'homme. La paresse des blancs est si grande dans ces climats que chaque directeur des mines a à sa solde deux Indiens qu'il nomme ses *cavallitos* (chevaux). Sellées chaque matin, ces montures sont prêtes à transporter le maître d'une mine à l'autre, et celui-ci, pour parler de ces Indiens, emploie les termes qui servent à caractériser les allures des chevaux et des mulets. Ce transport à dos d'homme exige quelque adresse de la part de celui qui est affourché sur la chaise. Un faux

mouvement peut le jeter dans un précipice.

Les haltes sur ces montagnes se font dans les lieux que l'on nomme *contaderos*, lieux ordinairement plats, avec une source d'eau à proximité, et un peu d'herbe pour les bêtes (Pl. X—3). D'Ibagué à Cartago on rencontre près de soixante contaderos semblables. Les compagnies de muletiers qui s'y croisent établissent des tentes provisoires avec des branches et des lianes recouvertes de bichao (bihaï). Ces tentes construites à la hâte sont fraîches et commodes. Il est rare que la pluie les transperce, la feuille de bihaï étant extérieurement pourvue d'un vernis qui la rend imperméable.

C'est au-delà de ces passages montueux que se trouvent les mines aurifères de la Cordillère moyenne. Les plus riches sont celles de Marmato, situées au N. E. de la Vega de Supia sur le versant du rio Cauca. Le terrain dans lequel ces mines sont pratiquées appartient à la grande formation de syénite et de grunstein porphyrique qui renferme les riches gisemens d'or de la province d'Antioquia. La pyrite aurifère repose ordinairement sur la roche et s'y trouve mélangée d'un peu de gangue pierreuse. L'or est disséminé dans ces couches en particules le plus souvent imperceptibles, quelquefois pourtant saisissables à l'œil nu. Pour extraire l'or de la pyrite, on la pulvérise et on la lave. A Marmato ou à la Vega de Supia, l'atelier est placé sous la pente de la montagne. Il se compose d'un hangar sous lequel peuvent se réunir environ douze travailleurs. Un trou circulaire, pratiqué dans le sol, est garni de pierres de porphyre inclinées comme les dalles d'un évier, et sur lesquelles se broie la pyrite qu'on a retirée en morceaux de la mine (Pl. X — 4). Après l'opération du broiement et de la mouture du minerai, on procède à celle du lavage. La pâte du minerai se jette dans un plat de bois nommé *batea*, où, après avoir délayé la pyrite avec la main, des négresses fort habiles à ce travail impriment à la batea un mouvement rotatoire très-rapide, de manière à ce que la partie de la pyrite la plus lourde et la plus chargée d'or se précipite peu à peu vers le fond du vase. Plusieurs lavages successifs sont nécessaires pour dégager tout l'or qui existe dans le minerai. Les femmes exécutent presque seules ce travail qui demande plus d'adresse que de force. Un contre-maître créole préside à l'atelier. Ces exploitations sont très-lucratives. Toutes les pyrites de la Vega de Supia sont aurifères, quoique la quantité d'or qu'elles contiennent varie beaucoup. Quelquefois, en brisant un morceau de pyrite, on y trouve des groupes de cristaux d'or qui pèsent plus d'une demi-once. Malheureusement, les procédés chimiques employés pour le travail du minerai sont encore arriérés et défectueux. Des bénéfices beaucoup plus considérables attendent des exploitations plus savantes et mieux dirigées.

Voilà ce que j'appris du minéralogiste rencontré à Ibagué. Ces renseignemens une fois recueillis, nous continuâmes notre route vers Neiva, en traversant le délicieux vallon de Cuello, la ville de San-Luis et le lit sinueux de la Luisa. Malgré des chaleurs accablantes, cinq jours suffirent pour atteindre Villa-Vieja, d'où nous gagnâmes Neiva le lendemain. Neiva est l'une des haltes les plus importantes de Bogota à Guayaquil. Assise sur les bords de la Magdalena, elle entretient un commerce considérable en cacao, dont on récolte deux mille charges à peu près dans la province. Neiva, Timana et leurs dépendances contiennent environ 70,000 habitans. Timana, située dans une contrée montueuse, envoie à Neiva une quantité assez forte de poudre d'or provenant du lavage des sables aurifères. Outre ces deux branches de commerce, les négocians de Neiva échangent encore avec les Indiens Andaquis de la cire éclatante et du vernis qui remplace pour les meubles la laque japonaise. Malgré cette activité industrielle, Neiva n'a que des maisons couvertes de feuilles de palmier et des rues non pavées. La population est presque toute de couleur. A cette hauteur, la navigation de la Magdalena ne se fait plus qu'au moyen de radeaux ou *balsas*.

De Neiva à Popayan, les seuls asiles où puisse s'arrêter une caravane, sont des *tambos*, espèces de chauderies ou de caravanserails, élevés aux frais des municipalités les plus voisines. Ces tambos consistent en un hangar couvert de chaume, où les voyageurs trouvent un toit pour la nuit, mais point de vivres pour leurs repas. Quelquefois une petite haie ou une enceinte en pierres met le tambo à l'abri des attaques des jaguars qui infestent cette contrée et viennent dévorer les bestiaux jusqu'au sein des fermes. Pour détruire ces bêtes féroces, les paysans forment, dans une pièce de terrain un peu retirée, une espèce d'enclos entouré de pieux très-forts et plantés sur trois rangs, ne laissant d'autre issue ouverte que celle d'une trappe qui s'abat sur le jaguar dès qu'il est entré. Pour attirer l'animal carnassier, un cochon ou un mouton en vie est placé à l'intérieur du piége. D'autres fois encore, les naturels vont à la chasse au jaguar avec des lances et des chiens. Les chiens

attaquent les premiers l'ennemi qui en étend plusieurs sur le carreau; après quoi, quand les hommes jugent que le tigre est fatigué de la lutte, ils s'avancent les yeux fixés sur lui, et présentant leur lance de manière à ce qu'il s'y enferre. Le jaguar pressent le péril; il marche vers les lances, grognant d'une façon affreuse, et tournant comme un chat autour des naturels. Enfin, quand il se voit acculé par ce rempart de fer, il s'élance, et se trouve presque toujours percé avant d'avoir atteint l'un des chasseurs. Si, au contraire, le jaguar trompe le coup, l'homme devient sa victime; car il est rare qu'on puisse le dégager à temps.

Arrivés sur les bords de la Plata et en face de la ville de ce nom, il fallut traverser un de ces ponts singuliers, si communs dans l'Amérique méridionale. Autrefois, le pont de la Plata n'était qu'une simple *tarabita*, composée d'une corde tendue sur des pieux d'une rive à l'autre, et sur laquelle les voyageurs glissaient dans une sellette mobile, suspendue à des anneaux coulans et tirée par des noirs. Mais, depuis peu d'années, on a converti cette tarabita en un pont de bambous, d'une seule arche, et formant une sorte d'échelle avec des escaliers entaillés pour la commodité des piétons.

La Plata actuelle n'est pas l'ancienne Plata, bâtie quelques lieues plus haut dans les premières années de la conquête. La ville qui porte ce nom aujourd'hui est petite, mais jolie et fort bien située. En la quittant, on remonte la jolie rivière du Paÿs, jusqu'à ce que l'on arrive au pied du Guanacas, passage ouvert à travers la Cordillère orientale, entre la Plata et Popayan. A mesure que nous montions vers le paramo, la végétation de la vallée faisait place aux plantes alpestres. Vers le sommet, à peine restait-il quelques arbres rabougris et chargés de mousse. La route, en divers endroits, serait impraticable, si de distance en distance, dans les endroits marécageux, on n'avait jeté des morceaux de bois équarris sur lesquels les mules posent le pied. Sur le paramo, l'air était vif et froid, et au tambo de Corales, où nous fîmes une halte, il fallut, quoiqu'au mois de septembre et presque sous l'équateur, allumer un grand feu. C'était, du reste, une époque où le passage de ces paramos offrait peu de dangers; mais leurs sommets, en d'autres saisons, sont témoins de catastrophes funestes. En 1819, le général Bolivar eut beaucoup à souffrir sur le paramo de Bisba, et, dans la même année, le paramo de Guanacas, que nous foulions alors, vit périr quarante-quatre soldats ou officiers d'un corps auxiliaire venu d'Europe pour la guerre de l'indépendance. Neuf ans après le désastre, on voyait encore les ossemens de ces malheureux qui blanchissaient sur le revers d'un précipice.

Ce fut au milieu de pensées aussi tristes que nous arrivâmes à Popayan. L'aspect du paysage qui l'entoure était vraiment riche et beau. On y pressentait le voisinage d'une ville importante, la plus grande que nous eussions vue depuis Bogota. Sous plusieurs rapports, Popayan est même supérieure à la capitale. Les maisons en sont mieux bâties, plus aérées, plus gaies surtout. La rue de Belen passerait en Europe pour une belle rue. Toutes les maisons, quoiqu'elles n'aient qu'un étage, y sont alignées et bordées de trottoirs. Un système de balcons ouverts règne dans toute leur étendue. Sur les onze églises de la ville, il en est dont l'ordonnance ne manque pas de goût et d'art. L'hôtel des monnaies, les hôpitaux ne sont pas non plus d'un mauvais style. Malheureusement, à côté de quartiers opulens et propres, Popayan renferme des quartiers pleins de décombres. La guerre récente a maltraité cette ville plus qu'aucune autre ville de la Colombie. Seize fois prise ou reprise, tantôt espagnole, tantôt indépendante, elle a passé par toutes les représailles des partis et toutes les horreurs de la guerre civile. Située entre Bogota, la province de Pasto et les contrées voisines de Quito, aux portes de la riche vallée du Cauca, Popayan était le point de mire des deux partis, le champ de bataille où ils se donnaient rendez-vous. Plus tard, un nouvel élément de trouble vint compliquer la situation de ces contrées. Toute cette Cordillère est peuplée de noirs ou de zambos auxquels ces luttes d'indépendance donnèrent la pensée de conquérir l'affranchissement spécial des hommes de couleur. Ils formèrent en conséquence un congrès dans la ville de Barbacoa, et, pour soumettre ces esclaves à l'obéissance, il fallut que les nouveaux républicains employassent la force armée et prissent d'assaut la ville dissidente. Cette première révolte apaisée fut suivie de plusieurs autres. En petit nombre d'abord, les noirs firent prendre le mousquet à leurs femmes, et un jour plus enhardis ils pénétrèrent jusque dans les faubourgs de Popayan, montés sur des chevaux dont ils avaient garni les sabots avec des morceaux de toile de coton. Malgré cette précaution, le bruit les trahit et on parvint à les chasser des faubourgs avant qu'ils en eussent enlevé le bétail.

La population de Popayan s'élève à environ 7,000 ames, métis, Indiens, mulâtres, créoles

ou esclaves. Les Indiens ressemblent à ceux de Bogota, leur costume est le même, à part le *montero*, chapeau semblable à ceux des mandarins chinois et peint de diverses couleurs. Les créoles ont les traits espagnols; leur maintien est grave et digne. On ne compte guère parmi eux que deux classes : l'une, composée d'un petit nombre de familles riches et d'hommes d'église; l'autre, comprenant les pulperos et les boutiquiers.

Il faut citer, comme dignes de remarque, aux environs de Popayan, le rio Vinagre, qui bondit par larges cascades, ruisseau étrange dont les eaux limpides ont l'acidité du vinaigre; et le cratère de Puracé, constamment couronné d'une épaisse fumée.

En quittant Popayan pour aller vers Quito, nous avions à traverser l'une des parties les plus dangereuses de toute la Colombie, le pays de Pasto. Quoique la guerre civile fût alors éteinte dans ce district, l'humeur farouche des habitans les maintenait sur le pied d'hostilités sourdes qui dégénéraient parfois en actes de violence contre les voyageurs. Malgré des troupes nombreuses cantonnées dans le district, on citait, de temps à autre, des voyageurs assassinés et des caravanes pillées. La misère était telle, qu'elle eût poussé aux voies de fait une population moins turbulente encore. Le long de la route, nous ne rencontrâmes partout que ruines et dévastations. Les hameaux étaient déserts; les campagnes restaient en friche.

Aventurés sur cette route, nous n'y subîmes aucune des catastrophes fâcheuses qu'on nous avait prédites. Après avoir traversé Pasto, assise entre des soufrières sur un plateau élevé, nous prîmes le chemin de Quito où nous arrivâmes le 30 septembre. Peu de sites sont plus singuliers et plus sauvages que celui de Quito, l'ancienne ville du Soleil. La cité que conquirent Belalcazar et Alvarado, soit qu'on la regarde de loin du côté de la Recoleta, et qu'on embrasse d'un coup-d'œil ces clochers placés comme autant de jalons, ces maisons, ces édifices affourchés sur les *quebradas*, ravines qui lézardent le sol sur lequel elle est fondée (Pl. XI — 2); soit que, pénétrant dans ses murs, on suive les bords de ces torrens où se croisent quelques habitans affairés, tantôt des porteurs d'eau, tantôt des marchandes de tinajas, ou bien encore des bourgeoises enveloppées de leur *reboso* (mantille), ou des hidalgos avec le manteau rabattu sur l'épaule (Pl. XI — 1); de tous les points de ce panorama, de tous les côtés et sous toutes ces faces, Quito est l'une des villes les plus pittoresques que l'on puisse voir.

Nous devions loger chez un M. Guzman dont la maison à un seul étage entouré d'une galerie ouverte était située presque au sommet de la quebrada de Jérusalem. C'était l'un des points culminans de la ville, celui qui comptait le moins de maisons, le quartier le plus retiré et le plus sauvage (Pl. XI — 3). A peine avions-nous pris possession de notre logement que la société la plus distinguée de la ville vint nous y rendre visite, et dès-lors, entre nous et les habitans de Quito, commença un échange de politesses qui durèrent jusqu'au jour de notre départ.

Quito est bâtie sur le penchant du Pichincha, cratère éteint, mais fumant encore. Les rues, disposées en talus, ne sont lavées que par les pluies; elles vont presque toutes dans une direction ou parallèle, ou transversale aux quebradas sur lesquelles la ville est, pour ainsi dire, à cheval. Au sortir de la ville ces quebradas réunissent toutes leurs eaux dans une petite rivière profondément encaissée.

Ce qui frappe le plus en arrivant à Quito, c'est la quantité prodigieuse de ses couvens, presque tous beaux et riches. Le plus important est celui de San-Francisco, monument immense et d'une ordonnance assez belle, avec une église opulente où tout semble être or, argent massif et pierreries. Après le couvent de San-Francisco vient celui des Jésuites, qui renferme aujourd'hui l'université de la ville, la bibliothèque et l'imprimerie. Des inscriptions gravées sur une dalle de marbre, à l'intérieur, rappellent les travaux de Lacondamine et de ses célèbres collaborateurs. L'imprimerie n'a guère que deux presses; la bibliothèque ne contient que des ouvrages de théologie. La façade du couvent des Jésuites, toute en pierres, est d'un beau travail. Les piliers de trente pieds de haut sont d'ordre corinthien et taillés chacun d'un seul bloc de pierre blanche; d'autres sculptures ornent les parois intérieures. La cathédrale est moins remarquable que les deux couvens cités. Une de ses tourelles, bâtie, dit-on, à dessein de la sorte, incline du côté de l'église. A côté de ces monumens, il faut citer encore le couvent de la Recoleta de la Merced, où se retirent les gens de qualité et les bourgeois de la ville pendant le temps de la retraite pascale.

Pendant notre séjour à Quito, cette époque de ferveur religieuse était passée, et le couvent de la Merced avait peu de pensionnaires. Nous ne devions pas voir cette ville dans ses beaux momens, quand les pompes de l'église animent

les rues et remuent la population. Plus heureux, un voyageur, dont le coup-d'œil est aussi juste que fin, M. de Raigecourt, a vu, après nous, une semaine sainte à Quito. Il nous en a communiqué les détails. Ce récit inédit est trop plein d'intérêt pour que nous nous privions du plaisir d'en enrichir notre itinéraire.

« Les solennités de la semaine sainte approchaient, dit M. de Raigecourt. Nous résolûmes de ne faire nos excursions dans les environs qu'après le jour de Pâques; car si la semaine sainte est imposante à Rome par l'éclat et la pompe de ses fêtes, elle n'est peut-être pas moins curieuse à Quito par l'originalité de celles-ci. Pâques tombait cette année-là le 11 avril, et huit jours avant la veille du dimanche des Rameaux commencèrent les cérémonies qui devaient se succéder sans interruption pendant toute la semaine sainte. Le soir de ce jour-là nous vîmes passer sous nos fenêtres cinq mannequins ou figures étranges habillées de blanc et précédées d'une troupe d'enfans, chantant des cantiques. Chacune d'elles était coiffée d'un énorme bonnet en pain de sucre de cinq ou six pieds de haut, duquel pendaient par derrière deux morceaux de toile ou de rubans longs et étroits qui quelquefois flottaient jusqu'à terre. Une jupe blanche, retenue par une ceinture et tombant jusqu'aux talons, couvrait le reste du corps. Toutes portaient à la main une sonnette qu'elles agitaient tour à tour. On appelle ces figures *almas santas*, ames saintes, je ne sais par quelle raison.

» Le lendemain, dimanche, je me rendis à la cathédrale pour assister à la bénédiction des rameaux. L'église était pleine de gens portant au bout de longs bâtons d'énormes paquets de verdure, consistant en branches de palmier, tronçons de roseaux ou bananiers. Les feuilles de ces derniers étaient quelquefois tressées d'une façon très-ingénieuse. La cérémonie se faisant trop attendre, je sortis et me dirigeai du côté de San-Francisco, où rentrait en ce moment la procession des religieux de cet ordre, chantant et portant chacun à la main une palme. Ils précédaient un Christ, que je crus d'abord porté à bras; mais les mouvemens singuliers que je lui voyais faire m'engagèrent à l'examiner de près, dans un moment où la procession était arrêtée sous les arcades du couvent. Je découvris alors, non sans surprise, que le porteur du mannequin était un âne, qui, embarrassé de son fardeau, l'eût infailliblement jeté à terre, si deux hommes, placés de chaque côté, n'eussent été sans cesse occupés à le maintenir en équilibre, de crainte d'accident.

» Un spectacle encore plus étrange s'offrit à moi dans l'église de Santa-Clara, dépendante d'un couvent de religieuses cloîtrées, où j'entrai dans le courant de la journée. J'aperçus, au travers des grilles, toutes les religieuses entourant un âne et empressées autour de lui, puis se mettant à genoux et prononçant des prières, quoiqu'on ne célébrât, dans ce moment, aucune cérémonie dans l'église. Je ne pus m'expliquer ce que je voyais, qu'en supposant l'animal destiné à figurer dans quelque procession du genre de celle que je venais de voir.

» Une seconde procession, plus considérable que la première, sortit le soir de San-Francisco et passa sous mes fenêtres, d'où je pus l'examiner sans en perdre aucun détail. En tête, marchait d'abord un certain nombre d'hommes, portant au bout de longs bâtons des lanternes, dont deux précédant les autres avaient la forme d'étoiles. Venaient ensuite deux mannequins, représentant, à ce qu'on me dit, l'un saint Jean l'Evangéliste, l'autre sainte Madelaine, puis trois almas santas, pareilles à celles que j'ai décrites, excepté que celle du milieu dominait ses compagnes de toute la tête, et portait une longue queue blanche, soutenue par un enfant habillé en ange et muni de deux grandes ailes. Ces trois figures agitaient tour à tour leurs sonnettes, de manière à ce que le bruit fût continu. Une quantité de femmes, parmi lesquelles j'en reconnus plusieurs de la haute société, les suivaient, rangées en ordre sur deux files, et portant chacune un cierge à la main. Entre les rangs, on distinguait quelques moines de San-Francisco, occupés à maintenir l'ordre. A leur suite venaient trois almas santas, celle du milieu dominant, comme la première, ses voisines qui étaient vêtues de noir et armées d'une longue épée au côté. Derrière elles, marchaient deux à deux, les barbiers de la ville, nu-tête et vêtus de leur costume pittoresque des grandes cérémonies, consistant en une espèce de poncho étroit, plissé dans la longueur, et en une culotte courte sans bas ni souliers.

» Ils portaient deux à deux un grand encensoir, ou plutôt un réchaud d'argent, suspendu à deux chaînes de même métal. Les barbiers étaient suivis d'un immense brancard en bois doré, recouvert d'un dais et garni de lampes, de miroirs et d'images de saints, sur lequel apparaissait le Sauveur, vêtu des pieds à la tête d'une robe entièrement brodée en or et portant sa croix. Derrière lui, était don *Simon el Cyreneo*, ainsi que l'appelaient les assistans, qui, au lieu de porter la croix conjointement avec le Sauveur, suivant

l'usage, se contentait de la soutenir d'une main. Ce dernier personnage était d'une taille svelte, cravaté jusqu'aux oreilles, coiffé d'un chapeau placé cavalièrement sur le côté et porteur de deux épaisses et formidables moustaches. Des femmes, le cierge à la main, suivaient le brancard, dont les vingt porteurs pliaient sous le faix; puis le préfet de police, portant un gros fanal et escorté de deux Franciscains; puis Notre-Dame-des-sept-Douleurs, la même que j'avais vue dans le couvent de San-Francisco, vêtue d'une belle robe de velours bleu, parsemée d'étoiles d'or. Enfin, les deux Madelaines fermaient la marche.

» De distance en distance, étaient placés des groupes de musiciens qui, par intervalles, faisaient entendre des sons discordans que je ne puis mieux comparer qu'à ceux que produit chez nous l'instrument du petit savoyard qui fait danser les marionettes. Cette procession suivait lentement une longue rue, légèrement en pente, et l'effet qu'elle produisait était assez imposant.

» Le lendemain, une seconde procession eut lieu, mais moins brillante que celle de la veille; elle était formée en entier d'Indiens, sans qu'aucun prêtre y assistât, et n'offrait rien de remarquable. Dans la journée, se présenta chez moi un personnage entièrement vêtu de violet des pieds à la tête, la figure couverte d'un masque, et portant une sangle en cuir en guise de ceinture. J'attendis en silence qu'il m'expliquât le motif de sa visite; mais il se tint modestement sur le seuil de la porte sans proférer une seule parole, et après avoir frappé trois fois avec une pièce de monnaie sur le plateau d'argent qu'il tenait à la main, il se retira sans rien dire. Un second lui succéda et répéta le même manége. J'appris que c'étaient des pénitens faisant une quête, et que les personnes les plus distinguées de la ville se chargent souvent de ce rôle.

» Une pluie continuelle qui tomba le mardi fit remettre au jour suivant la procession qui devait avoir lieu ce jour-là. Le mercredi, à dix heures du matin, elle sortit de la cathédrale dans l'ordre suivant. D'abord, parurent un nombre considérable de pénitens, pieds nus, portant, la plupart, une corde au cou et une couronne d'épines sur la tête; ensuite une alma santa avec une croix dans ses bras; deux saints dont j'ai oublié les noms; un jardin des Olives, avec un ange consolant Notre-Seigneur; un *ecce Homo*, auquel saint Pierre à genoux paraissait demander pardon; un énorme crucifix, une descente de croix, et enfin la Sainte-Vierge, vêtue d'une magnifique robe de velours violet, brodée en argent, dont un ange portait la queue. Toutes ces figures étaient loin de marcher rapprochées comme je viens de les énumérer. Entre elles, étaient placées les différens ordres religieux qui, tous sans exception, assistaient à la cérémonie; les élèves du collége de San-Fernando et San-Luis, les premiers vêtus de robes noires bordées de blanc, les seconds de robes mi-parties de jaune et de rouge, puis nombre de fonctionnaires et d'officiers de tous grades, munis de cierges. Derrière la figure de la Sainte-Vierge, marchaient sept chanoines, la tête couverte d'un capuchon de taffetas noir et vêtus de soutanes de la même étoffe, dont la queue avait plusieurs aunes de long; quatre grandes bannières noires, surmontées de croix rouges, précédaient l'évêque, qui portait le Saint-Sacrement voilé et fermait la marche. La foule qui accompagnait la procession se précipitait sans cesse sur son passage à mesure qu'elle défilait, et je faillis plus d'une fois être renversé par ce pieux empressement.

» Le jeudi-saint, il ne sortit aucune procession; on ne célébra qu'une messe dans chaque église, après laquelle on éleva un tombeau, emblème de celui où, à pareil jour, avait été enfermé le Sauveur. Tous ces tombeaux étaient d'une grande richesse et décorés avec profusion de miroirs et de mannequins, espèce d'ornement que le malheureux goût des Quitenos prodigue à tout propos. Je me rappelle, entre autres, avoir vu dans l'église des Augustins, Jésus-Christ faifaisant la cène avec ses apôtres, tous vêtus de chasubles.

» La procession du vendredi-saint surpassa en splendeur toutes celles des jours précédens, et je me promis bien de ne pas la manquer. Je commençai le matin par assister à l'office dans l'église de San-Domingo, où je fus obligé de recevoir une bannière, et d'aller processionnellement au tombeau chercher l'hostie consacrée par la communion du prêtre. La manière gauche dont je m'acquittai de cet exercice nouveau pour moi me tint d'abord au cœur; mais je m'en consolai, en apprenant, dans la journée, que le colonel Young, Anglais et protestant, avait été obligé, la veille, de figurer dans une cérémonie de ce genre avec un cierge à la main. Le soir, je revins dans la même église, d'où devait sortir la procession; j'y entrai au moment où l'on prêchait la Passion. Je vis derrière le maître-autel trois énormes croix; celle du milieu était vide; aux deux autres étaient suspendus les deux lar-

rons, l'un blanc, l'autre indien, par ménagement sans doute pour les différentes castes. Un profond silence régnait dans l'église; mais au moment où le prédicateur peignit l'arrivée de Jésus au Calvaire, on entendit le bruit du marteau, et l'on vit attacher notre Sauveur à la croix. Lorsqu'arriva le moment du récit de sa sépulture, deux prêtres montèrent au moyen d'une échelle, et déclouèrent les mains du mannequin, pendant que deux autres détachaient les pieds et soutenaient le corps; tous quatre le descendirent lentement et le montrèrent en le présentant par devant à l'assemblée qui se mit a sangloter; ils le retournèrent, et aux sanglots se joignit le bruit des soufflets que les femmes se donnèrent à qui mieux mieux. Cette double exposition terminée, le corps fut déposé dans un cercuil d'argent qui fut placé sur un brancard, et la procession se mit en marche dans le plus grand ordre.

» En tête marchaient mille almas santas dont quelques-unes avaient des bonnets si élevés (Pl. XII — 1) qu'ils atteignaient les fenêtres du premier étage des maisons et s'y accrochaient de temps à autre. De cette étrange coiffure partaient des rubans de différentes couleurs qui retombaient sur les épaules du mannequin. La robe de quelques-unes se terminait par une longue queue que portait un ange. Sur un brancard qui venait immédiatement après, était un autre ange, au pied duquel un hideux squelette représentant la mort vaincue par le Sauveur (Pl. XII — 2). Une file de prêtres suivaient revêtus d'habits sacerdotaux et portant les divers emblêmes de la Passion (Pl. XII — 3). Le premier tenait gravement à hauteur de son menton un large couteau à la pointe duquel était collée une oreille figurant celle de Malchus coupée par saint Pierre; un coq au bout d'un bâton arrivait aussitôt, puis les trente deniers de Judas, peints sur un étendard en bois, les dés sur un plat d'argent, dans d'autres des clous, le marteau et les tenailles; on y voyait également les verges qui avaient servi à la flagellation, le roseau, et enfin la tunique portée au bout d'un long bâton en guise de bannière. Ce groupe singulier était suivi d'un cortége de musiciens vêtus d'un costume violet et masqués, avec leurs instrumens couverts de crêpes en signe de deuil, et jouant des airs lugubres appropriés à la circonstance. Après eux venait notre Sauveur (Pl. XII — 7) portant sa croix et accompagné, comme précédemment, par don Simon el Cyreneo; puis le premier alcade de la ville en costume noir complet, avec chapeau à plumes et portant sur son dos une bannière noire (sur laquelle était peinte une croix rouge) renversée et traînant à terre (Pl. XII — 8). Une foule de nègres marchaient à sa suite vêtus uniformément d'un habit bleu de roi, à collets et à paremens jonquille, de pantalons bleu de ciel avec un galon jaune et une écharpe de la même couleur. Tous étaient censés faire partie de sa maison. Deux longues files de moines, dont chacun tenait à la main un crucifix, paraissaient à leur suite et précédaient les écoliers de deux colléges (Pl. XII — 9 et 10) dont j'ai parlé, vêtus de leurs uniformes. Ceux-ci étaient suivis du second alcade de la ville portant sa bannière renversée comme le premier (Pl. XII — 11). Derrière lui venait le cercueil contenant le corps de Jésus-Christ, et entouré d'une foule d'individus vêtus de costumes de toutes les couleurs, armés de bâtons, sabres, épées, lances et une lanterne à la main (Pl. XII —12 et 13). Ces derniers représentaient les juifs qui vinrent au jardin des Oliviers pour s'emparer de Notre-Seigneur. On m'assura que ce rôle était si odieux, qu'on ne trouvait personne dans la ville qui voulût s'en charger de bonne volonté, et qu'on forçait à le remplir les épiciers et les autres marchands de comestibles. A la suite des juifs marchaient tous les officiers de la garnison, un cierge à la main; puis les troupes disposées par pelotons, et d'une tenue assez régulière (Pl. XII—14). Elles portaient le fusil en bandoulière, ce qui est un signe de deuil à Quito, comme parmi nous l'arme renversée. Les officiers commandant chaque peloton étaient vêtus moins uniformément que leurs soldats : les uns portaient un bonnet de police ou une casquette, les autres le chapeau à cornes ou le shako. Enfin la procession était terminée par les religieux de la Merced, les chanoines, l'évêque, la Sainte-Vierge, vêtue d'une robe de velours brodée or et argent dont un ange tenait la queue, une foule de femmes munies de cierges, et un peloton de gendarmerie (Pl. XII — 16, 17, 18 et 19).

» Un silence solennel, interrompu seulement par les chants religieux et la musique, rendait cette cérémonie véritablement imposante, et faisait oublier le spectacle parfois grotesque qu'elle présentait çà et là. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on apercevait une double rangée de lumières se mouvant lentement, et dont l'éclat dissipait l'obscurité de la nuit. Un seul incident survint au milieu de la marche et rompit un instant la gravité de ceux qui en furent témoins. Au milieu d'une rue se trouvait un égoût, dont l'ouverture était masquée par la

foule. Au moment où les juifs, qui suivaient pêle-mêle le cercueil de Notre-Seigneur, arrivèrent à cet endroit, plusieurs d'entre eux disparurent subitement dans ce gouffre, au grand contentement de quelques-uns, qui, dans leur illusion, les prenant pour de véritables juifs, considérèrent cet accident comme une juste punition du ciel. On retira les acteurs de l'égoût, et leur chute n'eut heureusement aucune suite fâcheuse.

» Pour donner une idée exacte du nombre de personnes qui assistaient à cette procession, il suffira de dire qu'il ne s'était pas vendu ce jour-là, dans la ville, moins de cinq mille cierges. Le général Farfan (un Indien natif de Cusco, et issu d'une ancienne famille de caciques) me dit que, pour sa part, il en avait acheté pour deux cents piastres, et il ajouta qu'il eût mieux aimé donner cet argent aux pauvres soldats qui étaient à l'hôpital où ils manquaient de tout.

» Une dernière procession, dite procession de la Résurrection, eut lieu le dimanche de Pâques; mais, comme elle sortit à quatre heures du matin, je ne pus en être témoin; elle dut être, d'ailleurs, plus ou moins semblable à celles que je viens de décrire.

» J'ai observé ces cérémonies avec un vif intérêt, sans esprit de critique ou de prévention en leur faveur. Tout a été dit pour ou contre la pompe bizarre et les spectacles étranges qui les accompagnent et qui sont si loin de nos mœurs actuelles. Je ferai cependant observer que, si cette forme théâtrale donnée au culte extérieur, tend à faire perdre de vue les dogmes et la morale d'une religion, l'un et l'autre ont dû, dans les commencemens, puissamment favoriser la conversion des Indiens, dont l'esprit grossier a besoin d'images sensibles. Dans la Colombie, on la retrouve non-seulement dans les fêtes solennelles, mais encore dans les cérémonies des jours ordinaires. Chaque messe a son petit coup de théâtre, qui consiste dans l'apparition subite d'une sainte Vierge, d'un crucifix ou d'un ostensoir, entourés de cierges allumés lorsque le prêtre monte à l'autel. Le plus souvent, cela s'exécute au moyen d'un voile qui se lève tout d'un coup; mais quelquefois c'est le tabernacle qui s'ouvre en deux, ou qui, tournant sur lui-même, présente son autre face.

» Ce sont les Indiens qui fabriquent les nombreux mannequins qu'on voit figurer dans toutes ces cérémonies, et le talent dont ils font preuve à cet égard ne mérite guère d'éloges; mais il n'en est pas de même de tous les objets qui sortent de leurs mains. Ils taillent avec beaucoup d'adresse, dans une espèce de noix de coço dont l'amande est très-blanche, de petites figures de saints et d'animaux, et ils en font de petites poupées qu'ils peignent ensuite, et qui représentent parfaitement les costumes du pays. »

Ces Indiens, dont parle M. de Raigecourt, sont en effet les plus habiles industriels du pays. La mollesse des créoles les éloignant de tout travail manuel, les mulâtres et les nègres esclaves forment avec les Indiens toute la classe ouvrière. C'est à eux que l'on doit des draps, des cotonnades grossières, des tapis, des ponchos, et surtout cette étoffe imperméable en gomme élastique qui s'est popularisée depuis peu en Europe. Elle se fabrique dans le district de Pasto. Outre les Indiens de Quito, qui ont une foule d'analogies avec ceux de Bogota, on en voit d'autres accourir dans cette ville, comme les Indiens de Maynas, des vallées de l'Amazone (Pl. XI — 4). Leur costume, extrêmement pittoresque, consiste, pour les deux sexes, en une espèce de tunique faite d'une étoffe à carreaux, qui couvre le corps depuis le cou jusqu'aux genoux, et laisse à découvert les bras et les jambes. La tête est nue; les cheveux sont quelquefois ras, le plus souvent longs et lisses. Un petit nombre de ces Indiens porte une zagaie; mais l'arme la plus ordinaire pour eux est une sarbacane de six ou sept pieds de long, avec laquelle ils lancent à une soixantaine de pas de petites flèches en bois dur, dont la pointe est empoisonnée. Ces naturels viennent échanger, sur les marchés de Quito, les productions les plus précieuses de leurs vallées contre des objets d'industrie américaine ou européenne. Quant aux créoles aisés qui habitent la ville, leur costume ne diffère que très-peu de ceux que l'on a décrits à Bogota (Pl. XI — 4).

Bien que Quito soit à treize minutes de la ligne équatoriale, sa situation sur un plateau élevé, où le baromètre se soutient à vingt pouces de hauteur, lui assure, comme à Bogota, une température égale et douce, qui ne varie guère que de 10° à 18°. Le jour et la nuit y sont égaux. Autour d'elle et suivant les zônes, croissent d'un côté, en montant vers les pics, les plantes d'Europe, et jusqu'à celles qui bordent les neiges perpétuelles; et de l'autre, en descendant vers la vallée, les produits des latitudes les plus chaudes, échelonnés par climats. Comme on peut le deviner, la contrée intermédiaire participant de la richesse des deux autres, est la plus riante et la plus variée. Des troupeaux magnifiques, des haies vives de duranta et de barnadesia, de beaux champs où les blés s'inclinent sous

la brise, couvrent toute la plaine environnante. Son effet sur le voyageur est d'autant plus vif qu'elle se trouve encaissée de monts neigeux ou ignivomes; ici, le Pichincha avec son panache de fumée; là, le rang de collines nommé Panecillo, qu'on dirait taillé par la main de l'homme; plus loin, le Cayambé, dont le sommet est traversé par la ligne équinoxiale; plus loin encore, l'Antisana, le plus haut volcan connu, faisant éruption à une hauteur de 3,000 toises; enfin, plus près de Quito, l'Ilinissa, la plus pittoresque de toutes les montagnes, se coupant, à une hauteur de 2,700 toises, en deux pointes pyramidales.

Tel est le site au milieu duquel s'élève Quito, ville peuplée, à ce que l'on croit, de 40 à 60,000 ames. Les habitations sont en terre, ou en briques sèches crépies à blanc; un petit nombre est en pierres. Des tuiles creuses pour les maisons, des briques vertes ou bleues pour les églises, voilà les toitures. L'intérieur de ces logemens est assez simple. On n'y décore guère que le salon qui sert à recevoir les visites, et la plus grande décoration consiste en assez mauvaises peintures. On voit des fresques grossières sur presque tous les murs, et des tableaux de sainteté jusque dans les corridors des couvens. Des lampes attachées aux plafonds, des tapis indigènes sur le plancher, des tables pour écrire, des canapés en étoffe de soie et de coton, un lit doré et tendu de damas dans une alcôve richement sculptée, complètent l'ameublement des bonnes maisons de Quito. Parmi les pièces, on compte le vestibule, fort sale, et servant au besoin de magasin à fourrage, la cuisine, les dortoirs des domestiques, et l'*obrador*, chambre de travail, boudoir émaillé de fleurs, où se retirent les femmes. La vie est assez chère à Quito; le bœuf y est rare, le mouton peu choisi. Le chocolat et les confitures, en revanche, y sont parfaits, et les pommes de terre excellentes. Le peuple boit de la *rapsadura*, espèce de chicha que fournissent les moulins à sucre d'Ibarra. Les autres fruits ou légumes sont les poires, les pommes, diverses espèces de pêches, les fraises, les tunas (*cactus opuntia*), les aguapates (*palta*), les guabas (*mimosa inga*), les papayes et les melons.

Quelque désir que j'eusse de faire une excursion scientifique au sommet du Pichincha, je ne voulus pas abuser de la complaisance de mon compagnon de route en prolongeant mon séjour à Quito. Mais là encore M. de Raigecourt, si persévérant dans ses investigations, devait suppléer à ma reconnaissance incomplète. Dans son passage à Quito, en 1830, il fit cette course avec un colonel colombien, amateur comme lui d'explorations géologiques. Ils sortirent de la ville par le côté de la Recoleta de la Merced, et se trouvèrent, une demi-heure après, au milieu d'un cercle de pics neigeux. A leur droite, vers le S., paraissaient dans le lointain les sommets gigantesques et blanchissans de l'Ilinissa, du Chimborazo et du Cotopaxi; plus près, le Tunguragua, le Sinchulagua, l'Antisana avec sa ferme, le plus haut point habité du globe; enfin, à gauche, les glaciers du Cayambé. Au-dessus de ce point commençait le plateau du Pichincha, célèbre dans les fastes du pays par une affaire décisive qui trancha la question de l'indépendance républicaine. Là, sur les hauteurs du Panecillo, avait campé le général Sucre avec ses Colombiens, pendant que les Espagnols adossés à Quito cherchaient à défendre cette ville. Dans un mouvement stratégique, les deux armées se rencontrèrent sur le plateau du Pichincha, où s'engagea une action acharnée. Sucre y couronna sa réputation d'habile général, et les Espagnols, battus complètement, évacuèrent dès-lors et définitivement les provinces colombiennes.

Vers les onze heures, M. de Raigecourt arriva au pied du volcan, à cent cinquante toises du cratère. A cette hauteur, la route ardue était semée de petites pierres volcaniques qui glissaient sous les pieds, et, dans une atmosphère raréfiée, la respiration devenait courte et difficile. Quand le voyageur arriva, ses oreilles sifflaient, son cœur défaillait; il tomba presque évanoui aux bords du cratère. Revenu à lui, il examina les lieux.

« Le cratère, dit-il, me parut en effet immense, parce qu'un nuage s'était placé justement au milieu. La pente, jusqu'à l'endroit où l'œil peut pénétrer, est assez douce pour qu'on y puisse descendre; mais je n'osai m'y hasarder au-delà de quatre à cinq pas, craignant la difficulté de l'ascension. Le cratère exhale une forte odeur de soufre, et l'on y sent une chaleur assez forte. Cependant, et j'ai de la peine à me l'expliquer, il y a des endroits où la neige n'est pas entièrement fondue; sur ses bords le thermomètre marquait 5° au-dessus de glace.

» Bientôt après notre arrivée, le nuage qui couvrait le cratère prit plus d'extension et nous enveloppa nous-mêmes. Nous prîmes alors le parti de redescendre. Un quart-d'heure nous suffit pour rejoindre nos mules. »

—

foule. Au moment où les juifs, qui suivaient pêle-mêle le cercueil de Notre-Seigneur, arrivèrent à cet endroit, plusieurs d'entre eux disparurent subitement dans ce gouffre, au grand contentement de quelques-uns, qui, dans leur illusion, les prenant pour de véritables juifs, considérèrent cet accident comme une juste punition du ciel. On retira les acteurs de l'égoût, et leur chute n'eut heureusement aucune suite fâcheuse.

» Pour donner une idée exacte du nombre de personnes qui assistaient à cette procession, il suffira de dire qu'il ne s'était pas vendu ce jour-là, dans la ville, moins de cinq mille cierges. Le général Farfan (un Indien natif de Cusco, et issu d'une ancienne famille de caciques) me dit que, pour sa part, il en avait acheté pour deux cents piastres, et il ajouta qu'il eût mieux aimé donner cet argent aux pauvres soldats qui étaient à l'hôpital où ils manquaient de tout.

» Une dernière procession, dite procession de la Résurrection, eut lieu le dimanche de Pâques; mais, comme elle sortit à quatre heures du matin, je ne pus en être témoin; elle dut être, d'ailleurs, plus ou moins semblable à celles que je viens de décrire.

» J'ai observé ces cérémonies avec un vif intérêt, sans esprit de critique ou de prévention en leur faveur. Tout a été dit pour ou contre la pompe bizarre et les spectacles étranges qui les accompagnent et qui sont si loin de nos mœurs actuelles. Je ferai cependant observer que, si cette forme théâtrale donnée au culte extérieur, tend à faire perdre de vue les dogmes et la morale d'une religion, l'un et l'autre ont dû, dans les commencemens, puissamment favoriser la conversion des Indiens, dont l'esprit grossier a besoin d'images sensibles. Dans la Colombie, on la retrouve non-seulement dans les fêtes solennelles, mais encore dans les cérémonies des jours ordinaires. Chaque messe a son petit coup de théâtre, qui consiste dans l'apparition subite d'une sainte Vierge, d'un crucifix ou d'un ostensoir, entourés de cierges allumés lorsque le prêtre monte à l'autel. Le plus souvent, cela s'exécute au moyen d'un voile qui se lève tout d'un coup; mais quelquefois c'est le tabernacle qui s'ouvre en deux, ou qui, tournant sur lui-même, présente son autre face.

» Ce sont les Indiens qui fabriquent les nombreux mannequins qu'on voit figurer dans toutes ces cérémonies, et le talent dont ils font preuve à cet égard ne mérite guère d'éloges; mais il n'en est pas de même de tous les objets qui sortent de leurs mains. Ils taillent avec beaucoup d'adresse, dans une espèce de noix de coço dont l'amande est très-blanche, de petites figures de saints et d'animaux, et ils en font de petites poupées qu'ils peignent ensuite, et qui représentent parfaitement les costumes du pays. »

Ces Indiens, dont parle M. de Raigecourt, sont en effet les plus habiles industriels du pays. La mollesse des créoles les éloignant de tout travail manuel, les mulâtres et les nègres esclaves forment avec les Indiens toute la classe ouvrière. C'est à eux que l'on doit des draps, des cotonnades grossières, des tapis, des ponchos, et surtout cette étoffe imperméable en gomme élastique qui s'est popularisée depuis peu en Europe. Elle se fabrique dans le district de Pasto. Outre les Indiens de Quito, qui ont une foule d'analogies avec ceux de Bogota, on en voit d'autres accourir dans cette ville, comme les Indiens de Maynas, des vallées de l'Amazone (Pl. XI — 4). Leur costume, extrêmement pittoresque, consiste, pour les deux sexes, en une espèce de tunique faite d'une étoffe à carreaux, qui couvre le corps depuis le cou jusqu'aux genoux, et laisse à découvert les bras et les jambes. La tête est nue; les cheveux sont quelquefois ras, le plus souvent longs et lisses. Un petit nombre de ces Indiens porte une zagaie; mais l'arme la plus ordinaire pour eux est une sarbacane de six ou sept pieds de long, avec laquelle ils lancent à une soixantaine de pas de petites flèches en bois dur, dont la pointe est empoisonnée. Ces naturels viennent échanger, sur les marchés de Quito, les productions les plus précieuses de leurs vallées contre des objets d'industrie américaine ou européenne. Quant aux créoles aisés qui habitent la ville, leur costume ne diffère que très-peu de ceux que l'on a décrits à Bogota (Pl. XI — 4).

Bien que Quito soit à treize minutes de la ligne équatoriale, sa situation sur un plateau élevé, où le baromètre se soutient à vingt pouces de hauteur, lui assure, comme à Bogota, une température égale et douce, qui ne varie guère que de 10° à 18°. Le jour et la nuit y sont égaux. Autour d'elle et suivant les zônes, croissent d'un côté, en montant vers les pics, les plantes d'Europe, et jusqu'à celles qui bordent les neiges perpétuelles; et de l'autre, en descendant vers la vallée, les produits des latitudes les plus chaudes, échelonnés par climats. Comme on peut le deviner, la contrée intermédiaire participant de la richesse des deux autres, est la plus riante et la plus variée. Des troupeaux magnifiques, des haies vives de duranta et de barnadesia, de beaux champs où les blés s'inclinent sous

la brise, couvrent toute la plaine environnante. Son effet sur le voyageur est d'autant plus vif qu'elle se trouve encaissée de monts neigeux ou ignivomes; ici, le Pichincha avec son panache de fumée; là, le rang de collines nommé Panecillo, qu'on dirait taillé par la main de l'homme; plus loin, le Cayambé, dont le sommet est traversé par la ligne équinoxiale; plus loin encore, l'Antisana, le plus haut volcan connu, faisant éruption à une hauteur de 3,000 toises; enfin, plus près de Quito, l'Ilinissa, la plus pittoresque de toutes les montagnes, se coupant, à une hauteur de 2,700 toises, en deux pointes pyramidales.

Tel est le site au milieu duquel s'élève Quito, ville peuplée, à ce que l'on croit, de 40 à 60,000 ames. Les habitations sont en terre, ou en briques sèches crépies à blanc; un petit nombre est en pierres. Des tuiles creuses pour les maisons, des briques vertes ou bleues pour les églises, voilà les toitures. L'intérieur de ces logemens est assez simple. On n'y décore guère que le salon qui sert à recevoir les visites, et la plus grande décoration consiste en assez mauvaises peintures. On voit des fresques grossières sur presque tous les murs, et des tableaux de sainteté jusque dans les corridors des couvens. Des lampes attachées aux plafonds, des tapis indigènes sur le plancher, des tables pour écrire, des canapés en étoffe de soie et de coton, un lit doré et tendu de damas dans une alcôve richement sculptée, complètent l'ameublement des bonnes maisons de Quito. Parmi les pièces, on compte le vestibule, fort sale, et servant au besoin de magasin à fourrage, la cuisine, les dortoirs des domestiques, et l'*obrador*, chambre de travail, boudoir émaillé de fleurs, où se retirent les femmes. La vie est assez chère à Quito; le bœuf y est rare, le mouton peu choisi. Le chocolat et les confitures, en revanche, y sont parfaits, et les pommes de terre excellentes. Le peuple boit de la *rapsadura*, espèce de chicha que fournissent les moulins à sucre d'Ibarra. Les autres fruits ou légumes sont les poires, les pommes, diverses espèces de pêches, les fraises, les tunas (*cactus opuntia*), les aguapates (*palta*), les guabas (*mimosa inga*), les papayes et les melons.

Quelque désir que j'eusse de faire une excursion scientifique au sommet du Pichincha, je ne voulus pas abuser de la complaisance de mon compagnon de route en prolongeant mon séjour à Quito. Mais là encore M. de Raigecourt, si persévérant dans ses investigations, devait suppléer à ma reconnaissance incomplète. Dans son passage à Quito, en 1830, il fit cette course avec un colonel colombien, amateur comme lui d'explorations géologiques. Ils sortirent de la ville par le côté de la Recoleta de la Merced, et se trouvèrent, une demi-heure après, au milieu d'un cercle de pics neigeux. A leur droite, vers le S., paraissaient dans le lointain les sommets gigantesques et blanchissans de l'Ilinissa, du Chimborazo et du Cotopaxi; plus près, le Tunguragua, le Sinchulagua, l'Antisana avec sa ferme, le plus haut point habité du globe; enfin, à gauche, les glaciers du Cayambé. Au-dessus de ce point commençait le plateau du Pichincha, célèbre dans les fastes du pays par une affaire décisive qui trancha la question de l'indépendance républicaine. Là, sur les hauteurs du Panecillo, avait campé le général Sucre avec ses Colombiens, pendant que les Espagnols adossés à Quito cherchaient à défendre cette ville. Dans un mouvement stratégique, les deux armées se rencontrèrent sur le plateau du Pichincha, où s'engagea une action acharnée. Sucre y couronna sa réputation d'habile général, et les Espagnols, battus complètement, évacuèrent dès-lors et définitivement les provinces colombiennes.

Vers les onze heures, M. de Raigecourt arriva au pied du volcan, à cent cinquante toises du cratère. A cette hauteur, la route ardue était semée de petites pierres volcaniques qui glissaient sous les pieds, et, dans une atmosphère raréfiée, la respiration devenait courte et difficile. Quand le voyageur arriva, ses oreilles sifflaient, son cœur défaillait; il tomba presque évanoui aux bords du cratère. Revenu à lui, il examina les lieux.

« Le cratère, dit-il, me parut en effet immense, parce qu'un nuage s'était placé justement au milieu. La pente, jusqu'à l'endroit où l'œil peut pénétrer, est assez douce pour qu'on y puisse descendre; mais je n'osai m'y hasarder au-delà de quatre à cinq pas, craignant la difficulté de l'ascension. Le cratère exhale une forte odeur de soufre, et l'on y sent une chaleur assez forte. Cependant, et j'ai de la peine à me l'expliquer, il y a des endroits où la neige n'est pas entièrement fondue; sur ses bords le thermomètre marquait 5° au-dessus de glace.

» Bientôt après notre arrivée, le nuage qui couvrait le cratère prit plus d'extension et nous enveloppa nous-mêmes. Nous prîmes alors le parti de redescendre. Un quart-d'heure nous suffit pour rejoindre nos mules. »

—

CHAPITRE XVIII.

ROUTE DE QUITO A GUAYAQUIL. — CHIMBORAZO. — GUAYAQUIL. — COTOPAXI, CUENCA ET AUTRES VILLES JUSQU'AU MARAGNON.

Nous sortîmes de Quito le 6 octobre, et nous allâmes coucher le soir même à *Callo*, lieu célèbre par le tambo de l'Inca, monument des âges primitifs dont on a fait une *hacienda*. Malgré des raccords informes, on distingue encore sur ce point deux murs antiques bâtis en une sorte de basalte de la forme de nos moëllons, dont les blocs, sans aucun ciment visible, sont parfaitement joints l'un à l'autre. Quelques-uns ont environ trois pieds d'épaisseur, et les portes sont plus étroites par le haut que par le bas. Ce temple de l'Inca, qu'on attribue à Huayna-Capac, souverain du pays à l'époque de la conquête, semble avoir été un édifice de forme carrée, avec trente mètres de longueur sur chaque face. On peut y distinguer encore quatre grandes portes extérieures, et huit chambres, dont trois sont reconnaissables. La symétrie des portes, la régularité des niches, la coupe des pierres, tout rappelle l'architecture égyptienne dans ses créations les moins parfaites. Dans ses temps de splendeur, situé entre deux cimes neigeuses, le Cotopaxi et l'Ilinissa, ce monument devait avoir une physionomie grandiose et sévère.

Au-delà du tambo de l'Inca, et sur le chemin de Tacunga, la campagne était couverte d'agaves, arbre précieux pour les naturels qui en tirent divers produits. La tige de ces végétaux, haute parfois de trente pieds, remplace, pour la couverture des habitations, le bois de charpente qui est fort rare; la fleur se confit, le fruit donne un bon vinaigre, et des feuilles battues entre deux pierres on extrait une espèce de jus alcalin qui remplace le savon dans le blanchîment du linge. Parfois encore, on distille ce jus dont on fait une eau-de-vie très-forte.

Tout ce rayon de la Colombie a souffert autant que les provinces centrales des violens tremblemens de terre de 1797 et de 1812, dont les stigmates sont encore empreints sur le sol. Nous devions les retrouver surtout à Ambato, à Savoneta, et dans les plus petits hameaux. On voit dans toutes ces localités des murailles écroulées que personne n'a pu ni voulu relever depuis.

Ambato, où nous arrivâmes le lendemain, est une jolie ville située presqu'au pied du géant de ces cordillères, le Chimborazo. Quand nous y entrâmes, c'était l'heure du marché; et l'on ne peut se faire une idée de la quantité énorme de provisions que nous y vîmes affluer de tous les côtés de la campagne. La place était encombrée d'Indiens vêtus de la façon la plus variée et la plus bizarre. Les hommes, tous couverts du poncho, avaient les cheveux plus ou moins longs. Les femmes portaient une chemise plissée ou une simple pièce d'étoffe attachée par une ceinture autour des reins. Les marchés se tiennent ordinairement le dimanche, de manière à ce qu'on puisse, après les affaires terminées, enseigner le catéchisme aux naturels ou les réunir pour l'office divin. La vallée d'Ambato, encaissée et riante, offre des vergers délicieux et des jardins entourés de charmilles, que peuplent de gracieux colibris d'un vert tendre et chatoyant, oiseaux si jolis, si petits, si vivement colorés, qu'on les prendrait pour des papillons.

Après avoir côtoyé la rivière d'Ambato, nous nous engageâmes dans les montagnes. Du Tambo, la seule halte possible et la seule hacienda de cette route, nous pûmes mesurer de l'œil le Chimborazo, énorme masse granitique dont la tête blanchie avait un air triste et sévère. Qu'on se figure une montagne de sept mille mètres de largeur à son sommet, se découpant sur une voûte d'un bleu indigo et nageant dans une atmosphère transparente, tandis que des teintes vaporeuses semblent voiler les plans inférieurs du paysage (Pl. XIII — 1). Autour de nous, de quelque côté que l'œil se tournât, la nature était morne et ingrate. A peine quelques graminées poussaient-elles autour du Tambo. Cette végétation des hauts sommets est partagée en plusieurs zônes. A trois mille cinq cents mètres se perdent peu à peu les plantes ligneuses à feuilles coriaces et lustrées. Ensuite viennent les plantes alpines, les valérianes, les saxifrages, les lobelias et les petites crucifères; puis, les graminées, couvertes par intervalles de neiges fondantes, et qui forment comme une pelouse jaunâtre. Au-dessus sont les cryptogames, qui tapissent les rochers porphyriques; après quoi se présentent les glaces perpétuelles, terme de la vie organique.

Du point où nous étions, le Chimborazo ne se trouvait pas relativement plus élevé pour nous que ne l'est le Mont-Blanc au-dessus de la vallée de Chamouny; mais le tambo où nous campions s'élevait de près de 1,500 toises audessus du niveau de la mer. Rien ne peut donner, à qui n'a point vu ces lieux, une idée du magnifique système de montagnes qui s'était déroulé sous nos yeux depuis le départ de Quito, et qui devait nous escorter jusqu'au paramo de l'Assuay. Dans une étendue de trente-sept lieues,

nous avions eu ou nous devions avoir : à l'O. le Casitagua, le Pichincha, l'Atacazo, le Corazon, l'Ilinissa, le Carguairazo, le Chimborazo et le Cunambay ; à l'E., le Guamani, l'Antisana, le Passuchoa, le Ruminavi, le Cotopaxi, le Quelendana, le Tunguragua et le Capaurcu, montagnes qui sont toutes, à l'exception de deux ou trois, plus élevées que le Mont-Blanc. Loin de se masquer l'une l'autre, ces montagnes se dessinent chacune nettement sur l'azur du ciel, et on les découvre toutes en les longeant comme on pourrait le faire d'une côte élevée que l'on raserait avec un navire.

Nous étions absorbés dans ce spectacle d'une nature gigantesque, quand un incident nouveau détourna notre attention. Un troupeau de llamas traversait la vallée. J'avais déjà aperçu çà et là quelques-uns de ces animaux, mais isolés et non par troupes. Leur air leste et dégagé, leur physionomie intelligente m'intéressèrent alors; mais ce n'était que plus tard au Pérou, leur véritable patrie, que je devais étudier l'histoire naturelle de ces utiles quadrupèdes.

Le jour suivant, après avoir longé le Chimborazo pendant quelques heures, nous franchîmes le point culminant de la route, et descendîmes à Guaranda, ville populeuse, entourée de belles cultures. Le territoire par lequel on y arrive est coupé de haies d'agaves, qui bornent les champs, et les défendent contre les animaux nuisibles. On récolte dans ces vallons une qualite de pommes de terre fort estimée, dont on transporte des quantités considérables à Guayaquil. Les maisons de Guaranda sont, comme en Dauphiné, bâties en terre foulée entre deux planches. Un petit nombre est couvert en tuiles; les autres le sont en chaume.

A une demi-lieue de Guaranda nous nous trouvâmes presque sans nous en douter sur un de ces ponts naturels connus dans le pays sous le nom de *socabon*. Déjà les ponts de Pandi ou d'Icononzo, arche naturelle qui domine un torrent à cinq cents toises de hauteur, avaient pu nous donner une idée du magnifique spectacle qu'offrent des accidens de ce genre. Le socabon de Guaranda, sans avoir cette importance, ne produisait pas un effet moindre sur la vue. Au moment où nous croyions marcher sur une chaussée, tout-à-coup s'offrit à nous un ravin de chaque côté de la route. Le torrent avait creusé la montagne; il s'était ouvert un chemin dans le roc. Rien n'avait annoncé un pont, et pourtant une rivière coulait sous nos pieds (Pl. XIII — 2).

Du pied du Chimborazo jusqu'à Guayaquil, le paysage change bien des fois de physionomie. Aux âpres beautés de Guaranda succèdent les plaines nues de San-Miguel, puis commence la petite chaîne d'Angas, aboutissant à un long système de vigoureuses forêts, qui règnent de la Playa à Guayaquil, en passant par Savoneta. Notre caravane franchit rapidement ces diverses distances. A Savoneta nous quittâmes nos mules pour prendre une pirogue qui allait descendre la rivière de Guayaquil. Savoneta est la lisière de ces forêts littorales qui forment de vastes marécages pendant la saison des pluies. Aussi les maisons y sont-elles un peu élevées au-dessus du sol, avec une veranda ou galerie extérieure (Pl. XIII — 3). Presque toutes construites en roseaux, ces maisons ont pour tous meubles quelques tables, quelques chaises et les hamacs de rigueur. Ces hamacs se suspendent à l'extérieur, sous le porche formé par les verandas.

La navigation jusqu'à Guayaquil fut heureuse et prompte. Après deux haltes successives à Bodegas et à San-Borondon nous arrivâmes à Guayaquil le 12 octobre. Dans le temps de l'inondation, tout ce pays est submergé. A notre passage, il était couvert de forêts vertes et luxuriantes, au sein desquelles volaient des troupes de jolies aigrettes. Çà et là le long des rives du Guayaquil se montraient quelques habitations, tandis que sur le cours du fleuve se croisaient une foule de balsas chargées de marchandises.

La vallée de Guayaquil, ceinte de montagnes boisées, offre une succession de sites délicieux. Au nord le demi-cercle de collines a sa tangente au sommet dit de la Poudrière, tandis que les deux arcs vont mourir de l'un et l'autre côté de la grève. Dans tout ce vallon, le fleuve de Guayaquil conserve à peu près une largeur double de celle de la Tamise près de Londres. Du sommet de la Poudrière où se trouvait jadis un arsenal aujourd'hui abandonné, l'œil plane sur la ville et sur la campagne qui l'entoure. C'est l'observatoire le plus heureusement situé pour saisir l'ensemble du paysage. Mais pour avoir l'aspect général de la cité elle-même, il faut se placer, à l'intérieur, du côté de l'arsenal d'où toute cette physionomie marchande et maritime se présente sous sa véritable couleur (Pl. XIV — 1). Ensuite, si l'on se plaît aux détails curieux et originaux, il faut voir quartier par quartier, rue par rue, édifice par édifice, le port avec les navires à l'ancre et ses balsas en roseaux, les journaliers qui peuplent le môle, les marchandises aussi mobiles que les hommes (Pl. XIV — 2), les églises avec leur architecture

bizarre et pauvre et leurs magnifiques ornemens d'intérieur, les palais des autorités et les habitations bourgeoises.

Les rues de Guayaquil sont larges, mais mal pavées : l'herbe y croît sur bien des points. Les maisons sont en bois ; elles ont toutes, du moins dans le quartier élégant, des balcons en saillie, supportés par des arceaux qui, de chaque côté de la rue, forment des abris pour les passans. Ces balcons sont de vraies galeries extérieures, car ils règnent tout autour des maisons. Garnis quelquefois de rideaux qu'agite la brise de mer, ils deviennent, pour les appartemens, un moyen de ventilation et un abri contre les ardeurs du soleil. Le dehors de ces maisons est d'une assez mesquine apparence. Dans la saison des pluies, les peintures dont on les couvre s'effacent, en laissant sur toutes les parois des teintes diverses et inégales. Le quartier le plus pauvre est celui de la Poudrière. Les cases y sont de roseaux fendus et aplatis, sans aucune espèce de mortier dans les interstices, avec des toits en feuilles de bananier sauvage, ce qui fait qu'elles ressemblent plutôt à des cages d'oiseaux qu'à des habitations d'hommes. Les cloisons de toutes les constructions de Guayaquil sont en terre soutenue par des roseaux. Ce mode de bâtisse fut une chose utile à l'époque où l'amiral Guise vint bombarder la ville. Ses boulets, dont on voit partout les traces, creusaient un simple trou dans ces murs de glaise, tandis qu'ils eussent fait crouler ou voler en éclats des murailles en pierre. La ville est coupée en deux parties distinctes par un bois de magnifiques cocotiers.

A Guayaquil, comme dans toutes les villes de la Colombie, on retrouve les mœurs espagnoles, avec toutes les modifications qu'entraînent le climat, les habitudes et les exigences locales. On est autrement espagnol à Guayaquil qu'à Quito et à Bogota. Les molles allures que donnent les ardeurs équatoriales, ce nonchalant laisser-aller, qu'on ne rencontre point sur les plateaux des Cordillères, reparaissent dans la ville littorale que brûle le soleil. On s'y berce tout le jour dans des lits mobiles. Les femmes reçoivent les visites dans leurs hamacs, et offrent, au lieu de chaises, des hamacs aux visiteurs. La saison des pluies, chaude et malsaine, laisse à peine au corps la faculté de la locomotion, et quand arrive l'époque des sécheresses, un air étouffant et lourd enlève toute activité à la pensée et toute énergie aux membres. On dit pourtant que le thermomètre ne s'élève presque jamais au-dessus de 27°.

Ville de commerce maritime, peuplée de 22,000 ames environ, Guayaquil a des chantiers renommés, d'où sortent une foule de vaisseaux qui croisent sur les mers américaines. On la cite comme l'arsenal maritime de la Colombie ; elle a une école de navigation et un collége bien fréquenté. Les armemens européens abondent sur sa rade. A l'entrée même de son port, se dresse un rocher, qu'à cause de sa forme on a nommé *Amortajado* (cadavre revêtu du drap mortuaire), parce que de loin, et surtout à quelques milles au large, il figure parfaitement un corps couché les bras sur la poitrine. Dans le golfe de Guayaquil et aux bouches même du fleuve, est l'île de Puna, qu'animent des oiseaux charmans et que couvrent de délicieux ombrages, île qui forme avec la côte une espèce de hâvre où mouillent les navires avant de remonter le fleuve.

J'avais compris Guayaquil dans mon itinéraire, afin de m'y embarquer pour un port péruvien ; mais le hasard me servit mal, et toutes réflexions faites, je préférai commencer mes explorations brésiliennes avant d'aborder au vieux pays des Incas. Déjà, depuis Quito, j'avais pu apercevoir bien des traces de cette antique histoire locale, bien des traditions qui remontaient aux premiers jours de la conquête. Guayaquil m'y ramenait plus directement encore. Guayaquil était l'ancienne Tumbes, la Tumpis de Garcilazo de la Vega, résidence du cacique Huyana-Capac, lorsqu'en 1526 Francisco Pizarro y aborda pour la première fois.

Ainsi mon itinéraire définitif me ramenait forcément sur mes pas. Pour gagner les rives du Marañon sur lequel je devais m'embarquer pour entrer dans le Brésil, j'étais obligé de repasser à Quito. Ce fut dans ce nouveau voyage que je pus voir le volcan de Cotopaxi. Par des sentiers presque impraticables, notre caravane arriva au pied de la crête ignivome et fit une halte dans le petit village qui en porte le nom.

Le Cotopaxi est le plus élevé des volcans des Andes qui aient eu des éruptions récentes. Sa hauteur de 2,952 toises surpasse de huit cents mètres celle qu'aurait le Vésuve en le plaçant sur le sommet du pic de Ténériffe. A une telle élévation, le Cotopaxi n'en est ni moins redoutable ni moins redouté. Nul cratère ne vomit plus de scories avec des efforts plus convulsifs. La masse de lave qui l'entoure formerait une montagne considérable. En 1738, ses flammes s'élevèrent à une hauteur de neuf cents mètres au-dessus du cratère ; en 1744, on entendit à Honda, c'est-à-dire à deux cents lieues de dis-

tance, les mugissemens souterrains de la montagne. Le 4 avril 1768, la bouche volcanique vomit une telle pluie de cendres, que le jour en fut intercepté à Ambato et à Tacunga : les habitans ne pouvaient marcher qu'avec des lanternes. En janvier 1803, l'explosion fut précédée d'un phénomène étrange. Les couches de neiges perpétuelles qui tapissent le sommet du mont se fondirent presque subitement, laissant à nu les parois extérieures du cône, noires comme le sont des scories vitrifiées. Au moment où le phénomène eut lieu, aucune fumée, aucune vapeur ne s'étaient montrées depuis vingt ans à la bouche du cratère.

Situé au S. S. E. de Quito, le Cotopaxi est, parmi les cimes colossales des Andes, l'une des plus régulières et des plus belles. C'est un cône parfait, revêtu d'une énorme couche de neige, qui se détache sur l'azur foncé du ciel. Ce manteau glacé dérobe si bien les inégalités du sol, qu'aucune masse pierreuse, qu'aucun angle brusque ne trouble la parfaite harmonie de ce cône. C'est un pain de sucre de la plus éclatante blancheur. Près des bords du cratère, on voit pourtant des bancs de rochers qui ne se couvrent jamais de neige, et qui de loin figurent comme des lignes d'un noir foncé. Des exhalaisons d'air chaud ou la pente glissante de ce côté du cône expliquent cette bizarrerie. Le cratère semble enveloppé d'un petit mur basaltique, facile à distinguer lorqu'on arrive à mi-chemin de la montagne. On la gravit assez facilement jusqu'au pied du cône volcanique, en marchant sur un terrain couvert de pierres ponces, où végètent quelques touffes de *spartium supranubium*. Au-delà et sur la limite des neiges perpétuelles, il faut s'arrêter ; mais il est facile de saisir, du point accessible, tous les accidens du cône, les rochers saillans, les cavités, et surtout des crevasses profondes qui conduisent, dans les jours d'éruption, les scories et la pierre ponce au rio Napo.

L'une des singularités les plus caractéristiques de ce cône si régulier, c'est une masse de rochers, à demi-enterrée sous la neige, masse pleine d'aspérités, que les naturels nomment la *Tête de l'Inca*. Une tradition populaire dit que ce roc isolé faisait jadis partie de la cime du Cotopaxi, et qu'à la première éruption le mont ignivome rejeta ces rochers qui formaient comme la calotte du pic. On ajoute que cet événement ayant eu lieu lors de l'invasion de l'Inca Tupac-Yupanqui, ce phénomène fut le présage de la mort de ce conquérant. D'autres prétendent que l'explosion n'eut lieu que plus tard et au moment où l'Inca Atahualpa fut étranglé par les Espagnols à Caxamarca. Allant plus loin encore, ils cherchent à établir une connexion entre ce fait et celui d'une montagne qui jeta des cendres contre les Espagnols dans les premiers temps de la conquête, quand Pedro Alvarada se rendit du Puerto-Viejo au plateau de Quito.

Après quelques heures passées à Cotopaxi, nous reprîmes le chemin de Tacunga et trouvâmes, au-delà d'Ambato, l'embranchement de deux routes, dont l'une mène à Guayaquil par le revers oriental, l'autre à Cuenca et sur le Marañon par le revers occidental des Cordillères. Ayant pris ce dernier chemin, nous arrivâmes à la moderne Rio-Bamba, l'ancienne ayant été renversée de fond en comble par le tremblement de terre du 4 février 1797. La ville actuelle est située dans la plaine de Tapi, ouverte, aride, sablonneuse, presque sans eau, couverte par intervalles de petits monticules coniques à base très-large. Entourée de bouches ignivomes, Rio-Bamba se reconstruit lentement : on dirait que ses habitans, encore épouvantés de la catastrophe récente, n'entassent des pierres qu'avec la crainte de les voir quelque jour retomber sur eux. L'aspect de la ville engloutie justifie de telles craintes. C'est un spectacle horrible, désolant, impossible à décrire. La ville a été comme arrachée de ses fondemens; pas une maison n'est restée intacte. Dans l'espace d'un quart de lieue environ, on ne rencontre que pans de murs renversés, colonnes tombées, massifs de maçonnerie couchés sur la terre. Des blocs énormes ont été enlevés et jetés au loin à de grandes distances. Des cintres entiers paraissent çà et là dans ce champ de deuil où a péri une population nombreuse. Les seuls objets debout sont deux arcades d'une église, et encore n'ont-elles pu se maintenir qu'à l'aide d'autres ruines qui sont venues se grouper autour d'elles comme appuis et contre-forts : ces arcades sont debout, mais enterrées. Pendant la catastrophe, une partie de la montagne voisine, arrachée de sa base, s'est précipitée sur la malheureuse ville, complétant ainsi cette scène d'horreur et de calamité. Aujourd'hui que trente-huit ans ont passé sur le désastre, le voyageur peut se reporter aux tableaux déchirans qui l'accompagnèrent ; la pensée peut faire revivre cette nuit d'angoisse et de deuil, cette peuplade heureuse et opulente, surprise un jour par un déchirement, ces cris des hommes et des femmes, cette longue agonie de ceux qui vivans se trouvèrent enterrés sous ces pierres, les douleurs, les plaintes, les gémissemens de quatre à cinq mille individus,

mourant tous le même jour et à la même heure. De telles réflexions serrent d'autant plus le cœur, que l'herbe commence à recouvrir ces ruines, et que des troupeaux viennent chercher leur pâture sur ces lieux où fut une ville.

De Rio-Bamba, nous tirâmes sur Guamote, où l'on peut apercevoir le point de partage des deux rameaux des Cordillères, l'un courant à l'O., l'autre à l'E. Guamote est un joli hameau situé sur un plateau élevé et dans une île que baignent deux rivières. Aujourd'hui Guamote ne contient guère qu'un petit nombre de cases en roseaux et une église; mais, au commencement de ce siècle, elle nourrissait une population aguerrie et nombreuse. En 1793, à propos de quelques mesures fiscales maladroites et exorbitantes, les Indiens de Guamote appelèrent aux armes toute la population des environs. La révolte fut terrible, mais elle dura peu; étouffée au berceau, elle amena la ruine de Guamote qui fut détruite de fond en comble. Ce village n'a pu encore se relever de ces terribles représailles. Ainsi, dans ces malheureuses contrées, quand ce n'est pas la nature qui frappe, c'est l'homme; ce que les convulsions terrestres ont épargné, les ébranlemens politiques le renversent.

A Alausi, bourg de 5,500 habitans, commencent des forêts épaisses qui ne vont finir qu'à l'Océan. Plus loin, à Puma-Chaca, après ce vaste plateau qui se prolonge sur les Cordillères de 0° à 3° de lat. australe, paraît une masse de montagnes qui, comme une digue énorme, réunit la crête orientale des Andes de Quito. Ce groupe, dont la base est de schiste micacé et le revêtement de couches porphyriques, est connu sous le nom redoutable de Paramo d'Assuay. Dans les mois de juin et de juillet, ce passage est l'effroi des voyageurs. Surprises par la neige, des caravanes entières d'hommes et de mulets sont plus d'une fois restées englouties sur cette crête. Passant à une hauteur égale à la cime du Mont-Blanc, cette route est exposée à des tourmentes plus affreuses que celles qui règnent sur nos Alpes et sur nos Pyrénées. Pour gravir le paramo d'Assuay, on traverse Puma-Llacta, village situé à peu près à la même hauteur que Quito; puis on ne cesse de monter jusqu'à Salanag, petit plateau où l'on fait une halte. De là, on gagne celui des Piches, puis celui du Litau, où commence le paramo, point le plus haut, le plus terrible, le plus dangereux de ce chemin. Souvent le froid seul y tue; il raidit les membres et ôte toute faculté d'avancer. Échappe-t-on à la mort? Il est rare que, dans la mauvaise saison, on ne quitte pas le paramo avec un membre gelé. Au point culminant du plateau se trouvent deux étangs, l'un de 180 pieds de long, dont l'eau reste à 9° R. au-dessous de zéro; l'autre de 1,400 pieds de long sur 800 de large. Près de ces lacs, qui ne semblent nourrir aucun poisson, croissent des pelouses assez touffues de graminées alpines. Ces lacs servent de limite à la plaine de Puyal, stérile, marécageuse, n'offrant au pied des mules qu'un terrain argileux et inconsistant.

A cette hauteur, et au milieu d'une telle nature, se voient pourtant des restes imposans de la magnificence des Incas. Une chaussée bordée de pierres de taille, véritable voie romaine pour les proportions et la solidité, se prolonge sur le dos de ces Cordillères. Dans un espace de six ou huit mille mètres de longueur, cette route conserve la même direction. On peut même, au dire de quelques voyageurs, en observer la continuation près de Caxamarca, à cent vingt lieues au sud de l'Assuay, et l'on a été porté à en conclure qu'elle établissait un chemin par les crêtes des Andes entre Cuzco et Quito. A quelque distance de ce chemin, et à une hauteur de deux mille toises, gisent, au milieu des glaces et des neiges, les ruines d'un palais qu'on croit avoir été celui de l'Inca Tapac-Yupanqui, converti aujourd'hui en quelques masures nommées *los Paredones*. On s'explique difficilement le choix de ce local pour une maison de plaisance, à moins que la vue des glaces et de la neige pendant huit mois de l'année ne fût une jouissance pour le souverain qui l'a bâtie.

En descendant le paramo d'Assuay vers le S., on découvre un monument péruvien plus important encore, l'*Ingapilca* ou forteresse du Cañar. C'est une colline terminée par une plate-forme. Là s'élève, à la hauteur de cinq à six mètres, un mur construit en grosses pierres de taille formant un ovale régulier dont le grand axe a trente-huit mètres de longueur; l'intérieur de cet ovale est un terre-plein garni d'une végétation charmante. Au centre de l'enceinte se trouve une maison haute de sept mètres et ne renfermant que deux appartemens. Ces deux pièces, comme les édifices d'Herculanum et comme tous les monumens du Pérou, n'avaient point de fenêtres dans l'origine. Aujourd'hui on en a pratiqué deux. Leurs toits inclinés, soit qu'ils appartiennent à un raccord récent, soit qu'ils aient été construits par les architectes primitifs, les font assez ressembler à des maisons européennes. Cet édifice, qui semble avoir été une sorte de *maison militaire*, un petit fortin placé sur la route comme une étape, et dans le-

quel les Incas se renfermaient le soir quand ils se rendaient avec une petite escorte de Cuzco à Quito; cet édifice n'a point de ces pierres énormes qu'on peut voir dans les monumens du sud du Pérou. Acosta a mesuré, à Tiaguanaco, des pierres de dix-huit pieds de long. Un autre voyageur en a mesuré au même lieu qui avaient de vingt-huit à trente pieds de longueur. Au Cañar, les plus longues n'ont que huit pieds. C'est moins leur masse qui les distingue que l'harmonie de leur coupe. Elles sont si purement taillées, qu'il est difficile d'apercevoir du ciment dans les joints. Cependant quelques constructions secondaires du Cañar offraient une espèce de ciment d'asphalte ou béton. Les pierres du monument du Cañar sont d'un porphyre trapéen d'une grande dureté, enchâssant du feldspath vitreux et de l'amphibole. Ces pierres, comme celles du palais de la montagne, paraissent avoir été extraites de grandes carrières situées à trois lieues de là, près du lac de la Culebrita. Elles sont taillées en parallélipipèdes, dont la face extérieure est légèrement convexe et coupée en biseau vers les bords, de sorte que les joints forment de petites cannelures qui servent d'ornemens comme les séparations de pierres dans les ouvrages rustiques. Les Péruviens ont montré partout une habileté admirable dans la coupe des pierres. Au Cañar, pour suppléer aux gonds des portes, ils ont creusé des canaux courbes dans le porphyre. Bouguer et Lacondamine ont vu, dans des temples d'Incas, des mufles d'animaux en porphyre, avec des anneaux mobiles de la même pierre qui leur traversent les narines. Cette architecture péruvienne paraît, comme toutes celles qui couvrent le globe, s'être entièrement appropriée au génie et aux mœurs de ce peuple; c'est une architecture de montagnards, une ordonnance, un style comme il en fallait sur une terre que tourmentaient les volcans. Pilastres, colonnes, arcs en plein cintre, il ne faut rien chercher de cela. C'est le produit de l'art comme il est né dans un pays de forêts où l'homme a imité les fûts et les portiques des arbres. Ici, au milieu de blocs immenses, l'architecture les a combinés avec gravité, avec simplicité, avec symétrie. Le caractère général de ces édifices est sérieux; les lignes en sont pures; l'ensemble solide et durable.

D'autres ruines se voient encore près du paramo d'Assuay. Au pied de la colline que couronne la forteresse du Cañar, de petits sentiers taillés dans le roc conduisent à une crevasse qui se nomme, en langue quichua, *Inti-Guaicu* (le ravin du soleil). Dans ce lieu retiré, et sous un berceau d'arbres touffus, surgit, à quatre ou cinq mètres de hauteur, une masse isolée de grès. Sur l'une des faces de ce rocher blanc, est tracée une suite de cercles concentriques, d'un brun noirâtre, représentant l'image informe du soleil, avec des traits à demi-effacés qui semblent indiquer deux yeux et une bouche. D'après les indigènes, ce serait là un monument de création divine auquel la main de l'homme n'a rien ajouté. Quand l'Inca Tupac-Yupanqui marchait à la conquête de Quito, les prêtres péruviens découvrirent la sculpture symbolique tracée sur les flancs de la montagne et la consacrèrent à la vénération du peuple. De là sans doute cette suite de monumens sur un espace aussi resserré et dans une zône aussi ingrate.

Plus haut et sur un côteau qui domine la Maison de l'Inca, est un petit monument qui semble avoir fait partie des jardins du alais. On le nomme *Ynga-Chungana* ou Jeu de Inca; il consiste en une simple masse de pierres, qui, vue de loin, présente la forme d'un canapé, avec un dos orné d'une sorte d'arabesque en forme de chaîne. En pénétrant dans l'enceinte ovale, on s'aperçoit que ce canapé n'offre qu'une seule place, mais que la personne assise y embrassait d'un coup-d'œil la perspective entière de la vallée du Gulan, au fond de laquelle une petite rivière, voilée à demi par des touffes de mélastomes, tombe en cascades écumeuses et bruyantes. Il faut dire néanmoins que dans ce siége où le voyageur n'aperçoit qu'une sorte de belvéder à pic sur un ravin charmant, les archéologues du pays voient une sorte de jeu péruvien qui consistait à faire rouler des boules tout autour d'une chaîne taillée en creux sur le grès. L'endroit où le mur d'enceinte est le plus bas correspond à une ouverture du rocher, grotte profonde, où la tradition veut que l'Inca Atahualpa ait jadis caché des trésors.

Voilà quels vestiges d'architecture antique conserve le paramo d'Assuay. Quand on a quitté cette longue crête pour descendre dans la vallée de Cuenca, l'atmosphère se radoucit, les cultures s'améliorent, le paysage prend un aspect plus riant et plus doux. Après l'Alto de la Virgen, on voit Delek, hameau peuplé d'Indiens; puis on arrive sur le plateau de Cuenca, situé à près de douze cents toises au-dessus du niveau de la mer. A Cuenca, la température est presque toujours égale, variant à peine dans le jour de 12° à 15°, descendant parfois la nuit jusqu'à 6. Les pluies durent à Cuenca moins long-temps qu'à Quito; fréquentes durant

les solstices, elles sont rares pendant les équinoxes. Alors le temps s'épure, le soleil darde des rayons nets et brillans au milieu d'un ciel toujours bleu.

Bâtie dans une plaine sablonneuse et aride, Cuenca a des rues tirées au cordeau, pavées pour la plupart, arrosées presque toutes par des ruisseaux d'eau courante. Les maisons, construites en briques, sont basses et d'un pauvre style. Parmi les églises, celle de l'ancien couvent des jésuites est la seule qui ait quelque importance. La population de 20,000 ames environ se compose en grande partie de bourgeois et de négocians. Quatre à cinq mille Indiens y exercent les professions les plus rudes. Les objets de fabrication locale consistent en cotonnades, en chapellerie, en confitures, et en fromages dont le goût ressemble à celui du fromage de Parmésan. Cuenca reçoit de Piura du coton et du savon; de Guayaquil, le riz, le sel, le poisson, le vin, l'huile et la faïence d'Europe; de Quito, quelques étoffes indigènes des magnifiques forêts de Loxa qui forment la limite de la république actuelle, les plus belles qualités de quinquina que l'on connaisse sur le globe. En retour, elle livre à tous ces pays les produits de son industrie et de son territoire. La vallée de Paute, où l'on a découvert des mines de mercure, dépend de la ville de Cuenca. San-Cristoval sur le Supay, Urcu et Qualaceo ressortent aussi de la juridiction de Paute. Dans ces districts où se trouvent des montagnes, on récolte de la cochenille et de l'or. Près de là à Guagual-Suma est une colline sur laquelle les Indiens immolent, assure-t-on, de temps à autre, quelques jeunes enfans aux mânes de leurs Incas.

C'est à Cuenca que je quittai le compagnon de route jusque-là si fidèle à mes destinées voyageuses. Enfant de la province d'Antioquia, Pablo s'était détourné de son itinéraire pour suivre le mien; il m'avait escorté dans toute mon exploration colombienne avec une complaisance infinie. Je ne me séparai pas de lui sans un vif regret. Le jour même où il reprit le chemin de Quito, je me mis en route dans la direction opposée, résolu à suivre l'itinéraire de Lacondamine par Tarqui, Jaën et le Marañon. Arrivé le 30 octobre à Tarqui, j'entrai le lendemain dans la jolie vallée de Yunguilla, espèce de serre chaude entourée de montagnes et garnie d'arbres à fruit. Les oranges, les citrons, les limons, les bananes, les grenadilles, et surtout les *chirimoyas* (la pomme de canelle de nos colonies) abondent dans cette Tempé. Au sortir du vallon, on passe à gué la rivière de *los Jubones* que des accidens ont rendue célèbre dans le pays. Un nègre libre, établi près du gué, n'a pas d'autre métier que celui de passer les voyageurs sur un grand cheval.

Deux jours après, j'arrivai à Zaruma, le premier pays de mines que j'eusse vu depuis mon arrivée. A en juger par l'aspect misérable du lieu, l'or n'enrichit pas toujours ceux qui vont le chercher dans les entrailles de la terre. Quoique assez abondantes, les mines de Zaruma sont presque abandonnées; l'or qu'on en tirait étant d'un titre très-inférieur, on a renoncé peu à peu à des extractions coûteuses et pénibles, pour exploiter les richesses plus fécondes et plus réelles du sol. De Zaruma à Loxa, la route se compose presque tout entière de ponts de lianes ou de gués. A chaque instant un ruisseau se présente, puis un autre. Des torrens d'eau descendent du versant oriental de ces cordillères. Loxa, où je couchai le 15 novembre, est une ville déchue. De tout son antique commerce, il ne lui est resté que ses forêts de quinquina.

De Loxa à Jaën continuent les chaînes secondaires de la Cordillère orientale. La route y est encore déchirée par des gorges étroites qui coupent de temps à autre des plateaux marécageux. Sur ce chemin devaient se rencontrer des villes aux noms sonores qui se trouvent sur toutes les anciennes cartes, Loyola, Valladolid et Cumbimana, villes fondées dans les premières années de la conquête. Malheureusement ces nobles cités n'existent plus que dans les traditions des chorographes. Quelques-unes n'ont pas même une case peuplée d'Indiens pour marquer la place où elles furent. Tantôt cheminant sur des mules, tantôt flottant sur des radeaux, j'arrivai à Jaën de Bracamoros, d'où je gagnai l'embarcadère de Chuchunga. Mais avant de se confier aux eaux du Marañon et de commencer un ordre d'impressions nouvelles, il est utile de jeter un regard en arrière et de résumer les idées sur cette contrée colombienne si rapidement parcourue.

CHAPITRE XIX.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE DE LA COLOMBIE.

Quoique des scissions récentes semblent avoir séparé en trois républiques distinctes la république fondée par le génie de Bolivar et le sabre de Paëz, on peut encore, à l'heure présente, continuer à maintenir ces États dans la situation indivise et dans la communauté d'intérêts qui les rendit si forts pour la conquête de leur indépendance. Que la Colombie ait trois capitales, Quito,

Caracas et Bogota : qu'elle reconnaisse trois chefs et trois lois politiques, c'est une chose momentanément possible, un incident comme il en survient dans la vie des royaumes et des républiques ; mais, quand l'affinité de mœurs et de langues, quand le gisement géographique, les antécédens historiques, la conformité de culte lient un peuple à un autre, il est rare que les scissions soient durables ; il est impossible qu'un nouveau pacte d'union ne se scelle pas. La Colombie obéira à cette tendance fédéraliste ; la raison éternelle unira de nouveau, tôt ou tard, ce que des passions temporaires ont divisé. Ce résultat me semble inévitable. Aussi, dans cet aperçu des États colombiens, ne les a-t-on envisagés que dans leur organisation unitaire et compacte.

La république de la Colombie est comprise entre les 12° 30' de lat. N. et les 6° 3' de lat. S., et entre les 61° 5' et 84° 43' de long. à l'O. de Paris. Elle a quatre cent soixante-dix lieues du N. au S., sur une largeur très-variable. Sa surface est de cent quarante-trois mille six cent soixante-treize lieues carrées. Elle confine du côté du N. à la mer des Antilles ; du côté de l'E. à l'Océan-Atlantique, à la Guyane anglaise et au Brésil ; du côté du S. au Brésil et au Pérou ; du côté de l'O. et du N. O. au Grand-Océan et à la république de Guatimala. Ce vaste État est formé des pays qui composaient, sous la domination espagnole, la vice-royauté de Grenade et la capitainerie de Caracas ; la première, subdivisée en provinces de la Cordillère, depuis Guayaquil jusqu'à Merida, en y comprenant Casanare et San-Juan de los Llanos ; la seconde comprenant les districts de Cumana, Barcelona, Caracas, Varinas et la Guyane.

Aucun territoire, sous le ciel, n'offre l'occasion d'études plus saisissantes et plus sérieuses. D'un côté, s'élèvent des chaînes et des plateaux immenses ; de l'autre, des savanes unies s'étendent comme une mer jusqu'au pied même de ces chaînes. A son entrée dans la Colombie, la Cordillère des Andes se ramifie en trois chaînons, dont un seul, le chaînon occidental, présente quelques cimes neigeuses qui finissent au 7° 55' S., pour ne reparaître qu'au Chimborazo, tandis que les chaînons réunis du centre et de l'E. partent des montagnes boisées de Loxa pour venir former au-dessus de Cuenca le nœud de l'Assuay. Là commence un autre partage des Andes, célèbre par les travaux des astronomes français et espagnols qui, de 1735 à 1741, y mesurèrent un degré d'un méridien terrestre. Cette opération se fit à l'aide de hauteurs comparées prises sur l'une et l'autre des chaînes que sépare une plaine large de six à huit lieues, longue de soixante-quinze. Alignés à une distance si minime, se présentent, dans l'étendue de ce plateau : à l'O. le Chimborazo (3,350 toises), le Cotocaché (2,570), l'Ilinissa, le Pichincha (2,191 toises), le Corazon et le Carguairazo : à l'E. l'Antisana (2,992 toises), le Cotopaxi (3,070 toises), le Tunguragua, le Cayambé, le Sanguay. Plusieurs de ces pics sont volcaniques. La hauteur moyenne du plateau qui court au pied de ces colosses est de 1,600 à 1,800 toises. De son sein même et entre l'Ilinissa et le Cotopaxi part le nœud de Chisinche, digue étroite, simple subdivision de la vallée, crête de partage des eaux entre l'Océan-Atlantique et le Grand-Océan.

Plus loin, un peu au-delà d'Ibarra, et au milieu des cimes neigeuses d'Imbabura et de Cotocacha, les deux Cordillères se groupent en un seul massif où apparaissent les volcans de Cumbal, de Chiles et de Pasto. Là s'étend, à 1600 toises au-dessus du niveau de la mer, le plateau de Pasto, le Tibet de l'Amérique équinoxiale. Quand on arrive à sa limite vers le N., les deux divisions des Andes se prononcent de nouveau, et forment plus loin trois chaînes que M. de Humboldt nomme, la première, Cordillère orientale, qui court à l'E. du rio Magdalena ; l'autre, Cordillère centrale, qui sépare les deux vallées de la Magdalena et du Cauca : la troisième, Cordillère occidentale, qui se développe à l'O. du Cauca. Cette dernière Cordillère, que l'on nomme aussi Cordillère du Choco, la moins connue des trois, est peu élevée, comparée aux deux autres, quoique d'un accès difficile, et coupée par des chemins affreux. Le point culminant de ce système paraît être le pic de la Torre, et sur l'une de ces limites se trouve l'isthme de Rapsadura, célèbre depuis qu'un moine crut y trouver la solution de la coupure de l'Amérique en deux continens.

La Cordillère centrale qui parcourt la province d'Antioquia compte plusieurs sommets encore inexplorés ; elle se partage vers les 6 et 7° de latitude en deux masses, l'une à l'E. entre la Magdalena et le Cauca, l'autre à l'O. entre le Cauca et l'Atrato, avec le mont Santa-Rosa pour point culminant de la première, et la Sierra de Abibé de la seconde. Plus loin cette chaîne se dérobe aux aperçus géologiques. Une multitude de rameaux désordonnés courent confusément vers le N., de manière à aller rejoindre, par des plateaux boisés et marécageux, les montagnes de l'isthme de Panama. Un autre nœud de la

Cordillère centrale, qui forme le chaînon de Guanacas et de Quindiu, court à l'E. de Popayan par les plateaux de Malbasa, les paramos de Guanacas, de Huila, d'Iraca, de Tolima et de Ruiz, présentant, dans cette étendue, quelques pics volcaniques comme ceux de Sotara et de Puracé, et fermant au N. la province de Popayan par sa jonction avec le chaînon du Choco. Cette portion de la Cordillère centrale renferme le plus haut sommet des Andes boréales, le pic de Tolima, haut de 2,865 toises.

La Cordillère orientale dépourvue de crêtes neigeuses, tant que les deux autres Cordillères ses parallèles montrent des cimes blanchies, s'élève et grandit à son tour quand ces dernières s'abaissent. Au-delà du cinquième parallèle nord, elle prime ses deux rivales, sépare les affluens du Meta de ceux de la Magdalena, et se prolonge, par les paramos du Chingasa, Guacheneque, Zoraca, Almorsadero (2,010 toises), Laura, Cacota (1,700 toises), Zumbador et Porqueros, pour arriver à la sierra de Merida. D'autres chaînons intermédiaires, détachés tantôt de l'une, tantôt de l'autre Cordillère, forment entre les deux une suite de crêtes transversales, comme les monts Sargento à l'est, et à l'ouest les contreforts qui tiennent aux masses granitiques de Mariquita et de Santa-Ana.

En dehors de ces chaînes, il en est une qui semble former un système distinct quoiqu'elle ait un point d'attache avec la Cordillère orientale; c'est la chaîne du littoral de Caracas. Arrivée à la sierra de Merida, la Cordillère de l'E. se continue en effet par les paramos de Timotes, Niquitao, Bocano et las Rosas; après quoi commence une dépression très-marquée : à peine quelques hauts plateaux, comme ceux du Cerro de Altar, lient-ils les Andes de l'intérieur à la chaîne côtière. A Barquesimeto commence le nœud du nouveau système littoral. La chaîne se ramifie alors au N. O. par la sierra de Coro ou de Santa-Lucia; au N. E., par les montagnes de Capaduce, de Puerto-Cabello et de la Villa-de-Cura, formant ainsi le mur oriental d'une vaste dépression circulaire dont le lac de Maracaybo est le centre. Sur cette ligne, en allant vers l'E., se trouvent deux chaînons parallèles, à douze lieues de distance l'un de l'autre, liés entre eux par l'arête nommée Alto de las Cocuyas et par l'Higuerota. Dans le chaînon nord se trouve le plus haut sommet qui soit à l'E. des Andes, la Silla de Caracas (1,351 toises). Du reste, cette chaîne côtière varie de nom suivant les localités : ainsi elle est tour à tour montagne de Coro, de Caracas, du Bergantin, de Barcelona, de Cumana, de Paria.

A cette latitude, et vers l'O., entre le golfe de Darien et celui de Maracaybo, s'élève brusquement le groupe de Santa-Marta, couvert de neiges éternelles et haut de 3,000 toises. Mais ce groupe, tout élevé qu'il est, ne paraît se lier à l'ensemble des Cordillères, que par de faibles arêtes et quelques suites de collines, projetées d'un côté vers Caracas, de l'autre vers les bords de la Magdalena. Il en est de même du groupe de Parime, isolé dans la grande île de la Guyane, amas de crêtes granitiques, que coupent de petites plaines.

Telles sont les montagnes de la Colombie. De leurs sommets neigeux descendent, vers les deux Océans et vers la mer des Antilles, de magnifiques fleuves et de belles rivières. Du côté du Grand-Océan, la Cordillère touchant presque à la mer, les cours d'eau ont peu d'importance. On y remarque à peine le Guayaquil, las Esmeraldas, le Patia et le San-Juan. Dans l'isthme de Panama est le Chagrès qui débouche sur la mer des Antilles. Cette mer reçoit encore le Cauca et la Magdalena qui, après avoir coulé dans des bassins presque parallèles, se réunissent un peu au-dessous de Mompox, pour se décharger par plusieurs bouches dans les Cienegas, dans le golfe de Carthagène et à la hauteur de la petite île Gomez.

Du flanc oriental des Andes se détachent une foule de ruisseaux, de rivières et de fleuves qui servent à alimenter les deux fleuves-rois, l'Amazone et l'Orénoque. Du troisième parallèle N. jusqu'à la frontière méridionale de la Colombie, tous les cours d'eau vont aboutir à l'Amazone, qui, de ce point, coule sur le territoire de la République, et reçoit tour à tour le Pastaza, dont les eaux viennent de l'Assuay, le Napo qui sort du Cotopaxi, le Putumayo qui descend de la Cienega de Sebondoy, lac alpin au N. E. de Pasto, le Yupara qui se forme au pied de la même Cordillère. Mais à partir de cette hauteur, c'est-à-dire du troisième au dixième parallèle N., le versant oriental de la Cordillère envoie toutes ses eaux à l'Orénoque. Ainsi se forment et s'absorbent successivement dans le grand fleuve, l'Ariari et le Guayavera, confondus dans le Guaviare, le rio Meta composé du Pachaquiaro et du rio de Aguas-Blancas; l'Apure et ses nombreux affluens. Quand ces tributaires arrivent à l'Orénoque, le fleuve en a déjà reçu du S. et de l'E. une foule d'autres. Descendu des monts Parime, l'Orénoque court d'abord à l'O., envoie au S. le Cassiquiare, sa communication

avec le rio Negro; reçoit le Ventuari, puis le rio Atabapo; ensuite le Meta et l'Apure; tourne de l'O. au N., puis du N. à l'E.; se grossit encore dans cette direction nouvelle du Manapire, du Cauca et du Caroni; se partage, à vingt-cinq lieues de la mer, en deux bras, *Boca de los Navios* et *Bocas chicas*, subdivisés eux-mêmes en onze ou douze embouchures, dont le plus grand écartement est de quarante-sept lieues marines. La *Boca de los Navios* est presque un bras de mer. Le canal navigable y a 2,800 toises de largeur.

Outre ces rivières et ces fleuves, la Colombie a des lacs; et, dans le nombre, ceux de Guatavita, Tacarigua et Maracaybo, déjà cités; ce dernier le plus important de tous et formant une espèce de Méditerranée au sein de laquelle les Indiens avaient jadis construit une foule de villages sur pilotis. De là le nom de *Venezuela* (petite Venise) donné d'abord au lac, puis à la province entière. A l'une des extrémités du lac est une sorte de phare naturel, formé par une mine de bitume qui s'enflamme à l'air, et qui, rayonnant la nuit, guide les barques sur ce bassin.

Ainsi baigné, ainsi accidenté de hautes chaînes neigeuses ou de llanos unis comme un miroir, tantôt couvert de forêts, tantôt n'offrant que des plaines nues, ce vaste territoire comporte tous les climats, toutes les températures, presque toutes les races animales et tous les genres de végétation. Depuis les llanos jusqu'au sommet des Andes, les Colombiens comptent des *tierras calientes* (terres chaudes), la terre des vallées intérieures et du littoral maritime, des *tierras templadas* (terres tempérées), des *tierras frias* (terres froides), des *paramos* (plateaux incultes), des *nevados* (sommets neigeux. Quelquefois la même montagne offre ces diverses zônes. Quand, des terres chaudes, on monte vers les Andes, à quatre cents toises déjà l'air est plus tempéré; à six cents, il est frais; à neuf cents, il est froid; à douze cents, dans les paramos, il est glacé. Dans la Cordillère, on compte quatre saisons: deux sèches, deux pluvieuses; les premières commencent avec les solstices, les secondes avec les équinoxes. Rarement pleut-il pendant les saisons sèches, rarement encore un jour se passe-t-il sans pluie dans les saisons humides. Le vent du sud est le vent du temps serein, le vent du nord celui du temps orageux.

Toute la Colombie montueuse est riche en métaux. On dirait que tout le système des Andes n'est qu'une masse dont la croûte seule est terreuse ou porphyrique, mais dont l'intérieur est d'or, d'argent, de platine, de fer, de plomb, de zinc ou de mercure. La Nouvelle-Grenade a des mines d'or dans ses provinces de Quito, d'Antioquia, et surtout dans celle de Choco où des filons d'une richesse extrême versent, dit-on, chaque année dans le commerce 13,000 marcs d'or et une quantité considérable de platine. Les mines d'argent de Marquetones sont très abondantes. Le Venezuela, quoique moins riche, a aussi ses trésors minéraux; l'or, l'argent, le cuivre, l'amphibole, la malachite, le fer, l'alun, le sel, le kaolin, le jade, le pétrole, le soufre, s'y rencontrent dans presque toutes les chaînes; tandis que les torrens roulent des émeraudes, des pantarbes, des diamans, des hyacinthes, des grenats et des améthystes. Les mines d'émeraudes de Muzco sont célèbres dans le pays. Les productions végétales, comme on a pu le voir dans notre itinéraire, ne sont pas ni moins belles ni moins nombreuses. La plaine produit toutes les plantes d'entre les tropiques, la canne à sucre, le cacao, le cafier, le tabac et le maïs; les plateaux élevés offrent des champs de céréales et des vergers où mûrissent des fruits d'Europe. Les forêts abondent en bois de teinture et de construction; elles présentent çà et là quelques arbres singuliers, entre autres le *palo de la vaca*, qui semble être l'équivalent du *ravenala* africain, et d'où sort, à l'aide d'une incision, un lait fort agréable, pendant que son fruit présente une nourriture saine et douce. Le règne animal, on l'a vu aussi, n'a rien à envier à celui des autres contrées. Si une foule de bêtes féroces, comme le jaguar et le caïman, infestent les contrées chaudes ou tempérées, en revanche une foule d'animaux utiles ou gracieux, les chevaux, les bœufs, les mulets couvrent et animent les plaines les plus incultes. Les hauts plateaux ont le cerf, les ours, les chats sauvages, les llamas et la vigogne; les vallées recèlent mille espèces d'oiseaux, des perroquets de toutes les sortes, des singes nombreux aux fourrures diverses; mais on y voit aussi pulluler des serpens dangereux et d'insupportables insectes.

Lorsque Colomb, en 1498, découvrit cette terre qui, de nos jours, a reçu son nom par une réparation tardive, elle était peuplée de tribus errantes, dont quelques-unes existent encore, tribus morcelées qui toutes prenaient le nom de nation. On sait que Colomb ne toucha point au rivage. Après avoir reconnu le golfe de Paria et *la Boca del Dragon*, il longea la presqu'île d'Araya et fit voile de nouveau vers le nord. En 1499, Ojeda et Amé-

ric Vespuce continuèrent cette reconnaissance jusqu'au cap de la Vela. En 1510, Ojeda et Nicuesa poussèrent, à leur tour, jusqu'au golfe de Darien ; et, en 1513, Balboa s'étant avancé dans l'intérieur du pays, franchit le premier l'isthme de Panama, tomba à genoux sur la montagne d'où il découvrit le Grand-Océan, et, descendu sur la rive, s'avança avec son bouclier et son épée jusqu'au milieu des eaux pour en prendre possession au nom du roi d'Espagne.

Cependant, les Espagnols étaient accourus en foule sur la terre découverte. Les premiers pas de ces aventuriers furent marqués par le meurtre et le pillage. En vain quelques pieux ecclésiastiques voulurent-ils intervenir ; en vain l'évangélique Las-Casas et le sage Jean Ampues prirent-ils les pauvres Indiens sous leur sauve-garde ; rien ne put contenir des hommes que la soif de l'or et l'ivresse de la conquête avaient exaltés hors de toute mesure et de toute raison. La boucherie des indigènes continua : elle prit même des formes plus cruelles dans la province de Venezuela, quand Charles-Quint l'eut cédée aux Welzers, négocians d'Augsbourg, comme contre-valeur de leurs créances. Les agens de ces Allemands surpassèrent les Espagnols en férocité ; et, de 1528 à 1545, le sort des Indiens fut affreux. Plus tard même, rendus à une sorte de liberté, ces malheureux ne crurent pas à une paix durable ; ils aimèrent mieux subir une guerre d'extermination que de se fier à la mansuétude des conquérans.

Tel était l'aspect des côtes dans les premiers temps de la conquête. Jusqu'alors, cette invasion européenne était restée circonscrite dans le littoral, et rien n'avait réagi sur les tribus de l'intérieur. Là vivaient, sur les plateaux des Andes, des Indiens bien plus intelligens, bien plus civilisés. Les terrains où fut depuis la province de Cundinamarca étaient alors peuplés de Colinas, de Muros, de Guanos et de Muyzcas. Cette dernière tribu, la plus nombreuse de toutes, reconnaissait pour chef primitif, législateur ou dieu, Bocachica ou Idacanza qui, le premier, avait réuni et civilisé ces hommes, en leur enseignant le culte du soleil. Ce culte avait, dit-on, une foule d'analogies avec la religion tibétaine.

Le grand-prêtre d'Iraca ou de Sagamozo, le pontife et maître de la nation, était choisi par les chefs de quatre tribus. Il logeait dans un chunsua ou sanctuaire, où le peuple venait l'adorer. A côté de ce pontife, existait pourtant un roi séculier, qui tenait sous sa dépendance les Zippas ou princes de ces Cordillères. Cette tribu avait quelques notions vagues des sciences exactes ; elle connaissait le calendrier attribué à Bocachica, la division de l'année en vingt lunes ; elle avait en outre des périodes de quinze années, dont chacune, représentant une des quatre saisons de la grande année des soixante ans, était inaugurée par le sacrifice d'une victime humaine. Sa langue, dont l'usage est perdu, était devenue dominante dans le pays, à la suite des victoires remportées par les Muyzcas.

Ce fut dans cette région industrielle et guerrière que pénétra, en 1536, l'Espagnol Gonzalo de Quesada. Avec six cents fantassins et quatre-vingts cavaliers, il en poursuivit la conquête. Au bout d'un an, elle était achevée. Le tiers à peu près des Espagnols succomba, tant sous les intempéries du climat que sous les coups des Indiens ; mais Quesada resta maître de la contrée ; il y fonda la ville de Bogota dans laquelle il mourut.

Maîtres du pays, les Espagnols cherchèrent à y asseoir leur domination. Cette longue guerre de la conquête avait décimé les populations indiennes, celles du moins qui habitaient le littoral. Les champs y restaient en friche ; les bras manquaient au pays : afin d'y suppléer, on fit venir des nègres de la côte d'Afrique, et bientôt, à l'aide de croisemens successifs, on créa cette classe de zambos ou métis, née d'Indiens et de noirs dans toutes les nuances et à tous les degrés, classe qui forme aujourd'hui l'une des fractions importantes de la population colombienne. Sur les plateaux, la race purement indienne se maintint et s'accrut : docile et sociable, elle devint, entre les mains des Espagnols, un instrument de progrès agricoles.

Ces provinces, subdivisées alors en royaume de Nouvelle-Grenade et capitainerie de Caracas, furent paisiblement gouvernées par l'Espagne jusqu'en 1781, époque où, à la suite d'une taxe vexatoire, le Socorro, situé aux portes de la capitale, se révolta et marcha contre elle. Ce mouvement, apaisé par l'archevêque, fut suivi, en 1794, d'un ébranlement général, contre-coup de la grande secousse imprimée au monde par la révolution française. La chose alla au point, que l'on put imprimer à Bogota la *Déclaration des droits de l'homme.* Ces mouvemens sourds continuèrent, prenant pour prétexte les moindres incidens politiques, soit proches, soit lointains ; se révélant en 1796 dans une émeute à Caracas au sujet de quelques mesures de police ; en 1797, dans une conspiration militaire étouffée à la Guayra ; en 1806, dans la tentative de Miranda, réprimée aussitôt que connue ; enfin, et d'une façon plus décisive,

en 1808, à l'occasion de l'emprisonnement du roi d'Espagne Ferdinand, que Napoléon venait de détrôner. Dans cette dernière circonstance, l'explosion fut décisive. Les vieux liens qui attachaient les colonies à la métropole n'étaient pas assez forts pour qu'un changement de dynastie pût les tendre sans les rompre. Outre l'orgueil national froissé, se trouvaient encore en jeu les antipathies religieuses pour une famille qui n'avait guère ménagé l'autorité pontificale. Aussi, dès que les émissaires du nouveau souverain furent arrivés à Caracas, une révolte eut lieu. A la proclamation du roi Joseph, la population répondit par le cri de : *Vive Ferdinand!* Quito, à son tour, en 1809, proclama son indépendance; comprimé cette fois, ce mouvement se reproduisit un an après, sans exercer d'autre influence sur les pays hauts. A Caracas seulement l'émancipation se consolidait. Le 19 avril 1810, le manifeste officiel d'une junte insurrectionnelle déclara la scission entre l'Espagne et la Colombie, sous le prétexte que cette dernière voulait rester fidèle à son légitime souverain Ferdinand. Bogota répondit à cet appel le 23 juillet en courant aux armes. On arrêta le vice-roi, accusé d'avoir vendu l'Amérique à Napoléon; on l'envoya sous escorte à Carthagène. Quand ces deux insurrections presque simultanées furent accomplies, on chercha à s'entendre. Cundinamarca fit des ouvertures à Venezuela ; mais déjà cette dernière contrée pressentait une autre loi politique. La junte avait fait place à un congrès qui n'acceptait plus le point de départ de la révolution. Le 5 juillet 1811, ce congrès déclara l'indépendance de Venezuela. L'acte stipulait qu'on ne reconnaîtrait point de roi, et qu'on ne se soumettrait qu'à un gouvernement représentatif. Vers le mois de mars, le congrès tint ses séances à Valencia dans la vallée d'Araguas.

Bientôt pourtant commencèrent les jours de lutte. Les Espagnols avaient encore des troupes dans le pays. Elles marchèrent contre les insurgés. Les avantages se balançaient, lorsqu'en 1812 un tremblement de terre renversa de fond en comble la ville de Caracas, désastre physique qui devint une arme dans la main des prêtres, et terrifia les populations. Le général espagnol Monteverde, favorisé par cette panique, parvint à reconquérir le Venezuela. A peine resta-t-il alors quelques insurgés sous les ordres de Miranda, qui fut obligé de signer une capitulation violée presqu'en même temps que conclue.

Les représailles des vainqueurs déterminèrent, l'année suivante, une explosion nouvelle. Le chef, cette fois, fut Bolivar, qui, jusque-là, n'avait figuré qu'en sous-ordre à Puerto-Cabello; Bolivar, dont le nom devait grandir si vite, enfant de ces contrées, issu d'une famille de *Mantuanoes*, qu'on disait descendre des premiers conquérans l'Amérique, homme actif, spirituel, hardi, intelligent, élevé dans la meilleure université espagnole, ayant vu, ayant étudié l'Europe, récemment marié à la fille du marquis d'Ustaritz, homme de rang et de noblesse. Nul, plus que Bolivar, n'avait ces qualités supérieures, à l'aide desquelles on agit sur les masses. Avantages du corps, de l'esprit et du cœur; taille petite, mais vigoureuse et bien prise; œil noir plein de feu, nez aquilin, traits sérieux et graves; grâces de conversation, inspirations heureuses, saillies vives et piquantes, talent d'observer et de choisir les hommes, désintéressement, loyauté, enthousiasme, frugalité, tempérance, Bolivar avait tout ce qui place un homme hors de ligne; il avait, en outre, cette volonté d'arriver au but et cette persévérance dans les moyens, sans lesquelles la tête la plus vaste n'aboutit qu'à des avortemens. Voilà quel était le nouveau chef de la révolution colombienne. Sous lui, elle prit un autre caractère. Ce fut l'affranchissement de l'Amérique méridionale. Dès qu'il parut, tous les chefs improvisés de cette guerre d'indépendance se rallièrent à lui comme au seul homme qui pût donner de l'unité aux forces communes. Le jeune Marino qui avait soulevé Cumana; Rivas et Bermudès qui tenaient dans la ville de Maturin, s'empressèrent de se mettre en rapport avec le généralissime que la fortune leur envoyait.

Le 4 août 1813, entré vainqueur à Caracas, Bolivar y fut salué du nom de libérateur de Venezuela. Pendant deux années il lutta contre les forces espagnoles, battit Monteverde près d'Agua-Caliente, et vint mettre le siége devant Puerto-Cabello, qui fut vivement défendue par les Espagnols. Si, dès-lors, les indépendans avaient pu s'entendre, leur cause était gagnée; mais des divisions intestines travaillaient sourdement le parti des Colombiens. Les nègres, les mulâtres, soulevés par les Espagnols, se déclaraient contre eux. Il fallait combattre à la fois des scissions au-dedans et des divisions au dehors. Bolivar résista néanmoins jusqu'au jour où la fortune le trahit sous les murs de Carthagène. Battu sur ce point, il quitta le théâtre de ses victoires et se retira à la Jamaïque. Apres son départ, la cause des indépendans sembla per-

due. Des représailles horribles épouvantèrent la contrée. Carthagène se rendit. Nurino, qui commandait l'armée indépendante de la Nouvelle-Grenade, fut pris et fusillé. Quito, conquise par les Espagnols, vit massacrer un homme sur cinq de sa garnison. Santa-Fé de Bogota, soumise par Morillo, nouveau général envoyé d'Espagne, homme au cœur et au courage de fer, devint le théâtre d'exécutions sanglantes. Six cents personnes y furent immolées, et dans le nombre le chimiste Cabal et les botanistes Caldaz et Lozano. Cet état de choses demandait un vengeur. Il arriva.

Échappé au poignard d'un assassin, Bolivar repartit bientôt de la Jamaïque, débarqua à l'île Marguerite, où Marino et Arismendi résistaient encore, armant et expédiant des corsaires, effroi de la marine espagnole. Bientôt, malgré les forces de Morillo, malgré l'insuffisance des moyens dans une province littorale, malgré la reddition de Carthagène et la soumission de presque tout le Venezuela, le parti indépendant se refit, se réunit par les soins de Bolivar et à l'ombre de son nom. De nouveaux chefs étaient venus se joindre à lui : Brion, à qui son dévouement avait mérité le titre de citoyen de Carthagène, et qu'il nomma son grand-amiral; Torrès, Marino, Urdaneta, Zaraza, hommes d'action, admirables sur un champ de bataille; Joseph Cortez de Madariaga, homme d'excellent conseil, ame noble et dévouée, à qui la révolution naissante dut ses premières ressources; l'Écossais Mac-Grégor et une foule de volontaires anglais, écossais, allemands ou français, quelques officiers haïtiens et deux bataillons noirs envoyés par le président Péthion; une foule d'hommes du pays, intrépides et dévoués, et dans le nombre des braves comme Paëz; Paëz qui, à la tête de ses lanciers nus, devait réaliser dans les plaines de l'Apure tant de prodiges de bravoure; Paëz, fils de ses œuvres, tour à tour marchand, domestique, majordome et général; Paëz, le chef des troupes irrégulières de la contrée, brillant cavalier, chargeant l'ennemi à la tête de ses Indiens, le plus habile parmi eux au maniement de la lance.

A ces auxiliaires de Bolivar vinrent bientôt se réunir tous les mécontens du pays, que les rigueurs de Samañon, chargé de la *purification* de la contrée, chassèrent dans les plaines de l'Apure. Bientôt aussi les premiers convois d'hommes, d'argent et de munitions, arrivés de la Grande-Bretagne, furent suivis d'autres convois. Un agent dévoué, Lopez Mendez, de résidence à Londres, était chargé d'y enrôler des volontaires, qui, à diverses reprises, vinrent aider au succès des armes colombiennes. Le premier armement, composé de 5,000 soldats et de 3,000 matelots, ne rencontra pas des chances heureuses. Moissonnés par le climat et par les fatigues, les hommes qui le composaient périrent presque tous. Le second armement, recruté en Irlande par les soins du général d'Evereux, rendit des services plus réels.

Ainsi secondé, Bolivar commença le cours de ses glorieuses campagnes, long-temps mêlées de succès et de revers. Le Venezuela fut affranchi dès la fin de 1816 par la victoire de Barcelone; la bataille de Nutria signala la présence de Paëz sur la limite des llanos. Vers la fin de 1817, les patriotes, au nombre de 10,000, étaient les maîtres sur l'Orénoque et sur l'Apure, avaient un pied dans la Nouvelle-Grenade, gardaient l'île Marguerite et une portion des ports du golfe de Paria. Les débuts de 1818 furent moins heureux; mais dans les derniers mois la question de l'indépendance était presque vidée. Ayant établi son quartier-général à Angostura où il ouvrit un congrès, Bolivar ne songea plus dès-lors qu'à la question militaire; il marcha droit vers la Colombie centrale, gagna, sur la fin de 1818, la bataille de Sebanos de Caxedo, puis celle de Calabozo, qui le conduisit jusqu'aux portes de Valencia; retourna ensuite vers la Cordillère, résolu d'aller attaquer au cœur la puissance espagnole; arriva le 1er juillet dans la vallée de Sagamozo par le paramo de Chita, tailla en pièces 3500 Espagnols qui en garnissaient le revers, entra dans Tunja, où il ne resta que peu de jours, battit un nouveau corps ennemi à Boyaca, et, maître de Bogota, y fut proclamé président de la république colombienne.

Ce n'était là toutefois qu'une indépendance précaire, tant que les troupes espagnoles tenaient encore dans la contrée. Bolivar se mit de nouveau sur les traces de l'ennemi. La Torre, qui venait de succéder à Morillo, attendait le général colombien dans les plaines de Calabozo, point sur lequel il y eut une rencontre décisive pour l'armée indépendante. Cette dernière victoire était à peine réalisée que l'épisode de la révolution des Cortès donna quelque répit à l'Amérique. Sans s'entendre avec la métropole, on se maintint vis-à-vis d'elle dans un état de neutralité indécise. Quand plus tard une réaction se fut opérée contre les Cortès sur le continent européen, Moralès, qu'on envoya combattre les Colombiens, ne put tenir la campagne et fut obligé

de se renfermer dans Maracaybo où, peu de temps après, il fut forcé. Les dernières places du littoral arborèrent l'une après l'autre les couleurs de l'indépendance. Avant ce temps, le congrès de Cucuta avait réglé l'organisation de la contrée. Une constitution modelée sur celle des États-Unis limitait les pouvoirs du président, investi jusqu'alors d'une sorte de dictature, et fixait d'une manière précise le droit public des nouveaux États.

La Colombie libre ne pouvait se croire affermie dans sa liberté, tant que les Espagnols campaient à ses portes. L'indépendance du nouvel Etat impliquait l'indépendance du Pérou soumis encore à l'Espagne. Bolivar et le général Sucre donnèrent à leur œuvre commencée ce glorieux corollaire. Le passage des Andes eut lieu au milieu de périls sans nombre. Les victoires de Junin et d'Ayacucho achevèrent un triomphe dont le premier acte s'était passé dans le vallon de Pichincha, au pied même du volcan. La république péruvienne fut fondée.

Depuis cette époque, l'Espagne a été complètement effacée du continent américain, et les guerres survenues ont été des guerres civiles. Il en est toujours ainsi. L'organisation des conquêtes coûte plus que les conquêtes même. Bolivar, nommé président à 583 voix de majorité sur 602 votans, allait s'occuper d'améliorations calmes et pacifiques, quand Paëz se sépara de lui à l'instigation des habitans du Venezuela. L'ancienne scission des deux provinces se manifesta de nouveau. Bolivar se rendit sur les lieux et apaisa le premier mouvement; mais bientôt éclatèrent d'autres dissidences qu'il ne fut pas toujours facile de combattre. Le vice-président de la République, Santander, les généraux Paëz et Cordova, d'amis et de lieutenans de Bolivar, devinrent ses rivaux. Il y eut encore à lutter et contre des révoltes militaires, et contre une rupture entre la Colombie et le Pérou. On se plaignait de Bolivar, on l'accusait de viser à la dictature. Alors le président crut devoir abdiquer la gestion des affaires publiques ; il donna sa démission, la retira une fois sur les instances les plus vives, la redonna en 1830 et la maintint. Abreuvé de chagrins, il mourut bientôt, voyant avec douleur que la Colombie tendait à perdre chaque jour quelque chose de la force compacte qu'il avait cherché à lui donner, et répétant au lit de mort: « Union! union! » On dirait que ces paroles d'un homme qui sacrifia sa vie à l'indépendance de son pays n'ont pas été perdues pour ceux à qui elles s'adressaient. Quoique divisée en trois Etats, la Colombie poursuit aujourd'hui des destinées calmes et progressives.

D'après la dernière organisation, le territoire de la république de Colombie est divisé en douze départemens : Cundinamarca, Equateur, Guyaquil, Assuay, Cauca, Magdalena, Boyaca, Zulia, Orénoque, Maturin, Venezuela, Isthme, divisés ensuite en cantons, subdivisés eux-mêmes en *cabildos* ou municipalités. En 1831, ces douze départemens se séparèrent pour former la *Confédération des Etats-Unis du sud*, composée des trois républiques suivantes : la république de la Nouvelle-Grenade, dont la capitale est Bogota, la république de Venezuela, qui a pour capitale Caracas; la république de l'Equateur, dont la capitale est Quito. La population totale de ces divers départemens est de 2,800,000 habitans, dont la moitié à peu près est de race mélangée, un quart de blancs créoles, un huitième d'Indiens, un seizième de nègres, libres ou esclaves, le reste d'Européens.

Ces diverses races sont inégalement répandues sur cette surface. Les créoles mêlés, les créoles de pure origine espagnole, et les Européens depuis long-temps établis, n'offrent aucun caractère bien distinct de celui qu'on retrouve dans toutes les anciennes possessions espagnoles. C'est la même gravité hospitalière, la même douceur affable et digne, les mêmes mœurs, les mêmes usages, les mêmes habitudes. Nobles et beaux caractères qui, mieux cultivés, produiront davantage encore ! Malheureusement le climat, surtout dans les zônes chaudes, énerve les facultés physiques, et condamne presque le corps à la nonchalance. C'est là le plus grand obstacle au développement industriel et agricole d'un pays pour lequel, d'ailleurs, la nature a tant fait. Malgré cette antipathie pour le travail manuel, on fabrique en Colombie des cuirs, des maroquins, des draps, des couvertures de laine, des tissus et des hamacs de coton. Tout cela s'obtient au moyen de procédés imparfaits, car la mécanique est fort arriérée dans le pays.

Les produits du sol sont plus riches et plus nombreux : ils consistent en cacao, coton, café, sucre, indigo, tabac, bœufs, mulets, chevaux, viande sèche, baume de tolu, cuirs, bois d'ébénisterie, de construction et de teinture, quinquina, casse, amandes huileuses de Juvia, salsepareille et autres plantes médicinales ; vanille, roucou, brésillet; or, platine, argent, cuivre, pétrole, zinc, s'élevant ensemble à une somme d'environ dix millions de piastres. En échange de ces objets, la Colombie tire de l'é-

tranger, des camelots, du casimir, des draps, des cotonnades, des indiennes, de la mousseline, des chapeaux, des souliers de femme, des rubans, de la soie moulinée, des bas, des mouchoirs; du fer en barres, de l'acier, du plomb laminé, du vin, des amandes, des raisins secs, de l'eau-de-vie, et une foule d'autres articles de fantaisie et de goût. Les principaux ports par lesquels s'effectue ce commerce sont la Guayra, Rio-Hacha, Cumana, Barcelona, Santa-Marta, Cartagena, Chagrès, Portobello, Panama, Guayaquil. L'immense mouvement d'affaires de ces marchés assurerait des rentrées importantes au trésor de la Colombie, si une contrebande presque ouverte n'annulait pas, en partie, les ressources qu'il procure. La taxe de 18 à 30 % sur les importations, et de 12 % sur les exportations, a rendu, dans l'origine, quarante millions à l'Etat; mais aujourd'hui, ces produits vont à peine au quart. Il est, du reste, impossible qu'à la suite de longues guerres, et au premier essai d'une loi nouvelle, les finances d'un État se trouvent dans une situation satisfaisante. Pour payer l'arriéré de sa dette, la Colombie a dû contracter en Angleterre un emprunt de quarante millions de piastres, coté aujourd'hui aux principales bourses d'Europe. La paix et le commerce aidant, cet emprunt s'éteindra; les ressources de la Colombie sont grandes et doivent grandir encore.

L'armée colombienne, forte de 32,000 hommes, se compose d'infanterie, de hussards, de lanciers et d'artillerie. Jusqu'ici la garde du président a seule une tenue uniforme; le reste s'équipe à peu près à volonté. Un habit et un pantalon bleu, tel est leur costume ordinaire. Les lanciers n'ont que la lance; les hussards ont le sabre et la carabine. Les officiers portent un uniforme rouge et bleu, un chapeau rond ou à cornes, le tout ayant quelque analogie avec l'ancien uniforme espagnol. Des milices indiennes à demi nues complètent ce personnel d'armée et n'en sont pas la partie la moins intrépide. Si la Colombie est libre, c'est à ces milices qu'elle le doit en grande partie, à ces lanciers de Paëz, qui, entièrement nus, chargeaient les Espagnols dans les plaines de l'Apure. La marine se compose presque toute de matelots étrangers.

Dans notre exploration, nous avons parcouru une partie des villes les plus importantes; voici maintenant celles que nous avons dû laisser à droite et à gauche de notre chemin.

Dans le département de Cundinamarca, outre Boggota, la capitale, il faut citer Muzo, que le docteur Roulin indique avec Somondoco comme lieux d'origine de ces belles et nombreuses émeraudes connues dans le commerce sous le nom d'*émeraudes du Pérou*. Ce savant naturaliste a pu établir, pour prouver la richesse de cette mine, qu'en 1620, c'est-à-dire 56 ans après la découverte, elle avait payé en droits au gouvernement espagnol près de trois cent mille piastres; encore la contrebande était-elle si active qu'on fut obligé de fermer la mine. Rouverte depuis lors, elle commence à donner des produits. Outre Tunja et Honda, ce département compte encor Mariquita, célèbre pour ses mines d'or et d'argent, exploitées par une compagnie anglaise; San-Juan de los Llanos, qui forme la limite de la province avec les plaines de l'Orénoque; Antioquia, siége d'un évêché, chef-lieu d'un district; Ibagué, Santa-Rosa de Osos, remarquable par ses riches lavages d'or; Medelin, chef-lieu du district d'Antioquia, ville importante par sa population, son collége, et plus encore par son commerce.

Dans le département de l'Equateur, outre Quito, on trouve Rio-Bamba, Ambato, Esmeralda, renommé pour son cacao; Gualla-Bamba, où commence un chemin taillé dans la montagne et s'y prolongeant l'espace d'un quart de lieue.

Le département de Guayaquil, n'offre guère de remarquable que la capitale et l'île Puna déjà citées. Celui de l'Assuay où nous avons vu Cuenca et ses paramos, San-Jaen, Loxa et ses forêts, présente encore Zaruma, remarquable par ses mines d'or et les ruines de l'ancienne ville de Chulucunas, situées sur la crête des Cordillères, à la limite du Pérou; enceinte déserte où l'on trouve des rues alignées que bordent des maisons construites en blocs porphyriques, des décombres d'édifices imposans, et surtout d'un monument qu'on nomme dans le pays *bains de l'Inca*.

Le département de Cauca, outre la capitale Popayan parcourue déjà, offre Cali, importante par sa population et son collége; Barbacoas, Cartago, avec leurs mines d'or; Iscuande, avec ses mines de platine; San-Buenaventura, recommandable par sa baie; enfin, Quibdo, chef-lieu de la province de Choco, la plus abondante en platine.

La province de Choco est la partie la plus humide de toute la Colombie. Des nuages épais y laissent à peine, de temps à autre, percer quelques rayons de soleil. Il y pleut presque toute l'année. Sur un sol argileux, de 260 jusqu'à 2072 pieds d'élévation, on trouve de l'or et du platine partout où l'on creuse le sol. Malgré ces

richesses enfouies, l'homme est misérable sur ce terrain. Condamné à loger au bord des rivières, dans des huttes bâties sur pilotis, il est obligé d'établir un potager sur des planches et de vivre de quelques légumes qu'il cultive ainsi. Sur une longueur de cent lieues, le Choco compte à peine 20,000 habitans, presque tous sauvages.

Dans le département de l'Isthme, est PANAMA, la capitale, bâtie partie en paille, partie en bois. Elle a une cathédrale et un collége. Ses rues sont étroites et sales ; mais les boutiques y sont tenues avec une propreté qu'on chercherait vainement en d'autres villes de la Colombie. La population de Panama, long-temps exagérée, ne va point au-delà de 10,000 ames. Le territoire, boueux et malsain, est inondé, toute l'année, de pluies que lui envoient l'un et l'autre Océan. Sur le même isthme, mais sur l'autre mer, est le village de CRUZES, admirablement situé sur le Chagrès, rivière paisible et profonde. Des forêts touffues, que peuplent des oiseaux et des singes de mille espèces, entourent le village de Cruzes. Le même département offre encore CHORRERA, NATA et LOS SANTOS, petites villes de 4 à 5,000 ames ; enfin PORTO-BELLO dont le nom a eu quelque importance dans le monde commercial. C'est de Porto-Bello que partait le galion de Cadix. Sauf ces momens d'activité maritime, Porto-Bello avait jadis et conserve encore un aspect triste et dépeuplé, son climat étant l'un des plus malsains qui soient au monde. Les Espagnols l'avaient surnommé *la Sepultura de los Europeos* (tombeau des Européens). Malgré quelques travaux d'assainissement, ce littoral est toujours aussi insalubre et Porto-Bello compte à peine aujourd'hui 1,200 ames.

Dans le département de la Magdalena, outre les villes visitées, CARTAGENA, MOMPOX, SANTA-MARTA, RIO-DE-LA-HACHA, se trouvent encore OCANA, petite ville centrale dont il avait été question de faire la capitale de la république ; EL CARMEN, l'endroit le moins insalubre de toute la province de Carthagène ; TOLU, renommé par son baume ; TURBACO, village indien aux environs duquel sont des *volcancitos* (petits volcans) qui lancent des matières boueuses.

Dans le département de Boyaca, on remarque BOYACA, célèbre par une défaite des Espagnols en 1819 ; CHINQUIQUIRA, lieu de pélerinage où les Colombiens vont adorer l'image de la Vierge ; SANTA-ROSA, jolie ville bien bâtie ; PAMPLONA, petite ville très-déchue ; CUCUTA, célèbre par le congrès de 1821 ; SOCORRO, avec 12,000 habitans, ville industrielle et active, d'où jaillirent, dès la fin du siècle dernier, les premières étincelles de révolte ; SAN-GIL ; MONQUIRA, riche en mines de cuivre ; VELEZ, où sont des lavages d'or ; PORE, que les dernières guerres ont ruinée ; SAMAGOZO, ville antique et déchue. C'était là, suivant M. de Humboldt, que se consommait ce sacrifice humain en vigueur chez les Muyzcas, pour célébrer l'ouverture d'un cycle de quinze années. La victime était un enfant des plaines, arraché à la maison paternelle, et désigné par le nom de *guesa*, c'est-à-dire errant. Elevé dans le temple du soleil, le guesa devait se promener, de l'âge de dix à quinze ans, dans les lieux que Bochica avait parcourus et illustrés par ses miracles ; puis, à l'expiration de la quinzième année, on le conduisait vers la colonne, espèce de gnomon destiné à mesurer les ombres solsticiales et le passage du soleil par le zénith. Les prêtres ou *xeques* suivaient la victime. Masqués comme les prêtres d'Egypte, ils représentaient, ceux-ci Bochica, le dieu à trois têtes, comme le Trimourti indien ; ceux-là, Chia, la femme de Bochica ; d'autres, Famagota, symbole du mal, avec un œil, quatre oreilles et une longue queue. Quand cette procession allégorique était arrivée à la colonne, on y liait la victime, et à l'instant même une nuée de flèches venait la frapper. Son cœur, arraché tout de suite, était offert à Bochica, le *Roi Soleil ;* puis son sang était recueilli dans les vases sacrés.

Le département de Zulia n'a guère que les villes déjà vues, MARACAYBO sur un vaste lac, CORO et MERIDA. Celui de l'Orénoque offre, outre ANGOSTURA, les villes de VARINAS, GUANARE, MANTECAL, la plus peuplée du district d'Apure ; CAYCARA, dans les environs de laquelle sont des rochers de syénite, couverts de figures symboliques colossales ; ESMERALDA, au pied de pics de granit, que les premiers Espagnols prirent pour des émeraudes. Le département de Venezuela n'a guère d'importantes que les villes déjà citées, CARACAS, GUAYRA, MACARAY, MERIDA, VALENCIA, BARQUESIMETO. Celui de Maturin se trouve également épuisé, quand on a parlé de CUMANA, d'ARAYA, de MANIQUAREZ, de CARIACO, de PIRITU, de CUMANACOA et de BARCELONA.

CHAPITRE XX.

BRÉSIL. — NAVIGATION SUR LE MARANON.

Où commence le Marañon, quel est son cours principal, celui qui absorbe les autres, celui qui en conserve le nom quand les affluens perdent le leur ? Pourquoi le fleuve a-t-il plusieurs dési-

gnations dans son cours; à sa naissance, Tanguragua suivant les uns, ou Ucayali suivant les autres; puis plus bas, Nouveau-Marañon, ensuite rio Solimoës, et enfin Amazone? Voilà bien des questions qui ont été posées dans les livres de géographie, sans qu'aucun écrivain ait pu les résoudre avec la double autorité de l'expérience et de la science.

Le Tanguragua, ou Nouveau-Marañon, sur lequel j'allais m'embarquer, qu'il soit ou non la branche-mère de l'Amazone, descend du lac Lauri (*Lauri-Cocha*), situé sur un plateau supérieur des Andes péruviennes. Avant de devenir navigable à la hauteur de Jaën de Bracamoros, il court cent lieues environ au N. N. O. entre deux Cordillères. De ce point situé à une vingtaine de lieues de l'Océan-Pacifique, il se déverse sur les plaines orientales et va se jeter dans l'Atlantique, après huit cents lieues de cours, traversant ainsi l'Amérique méridionale dans presque toute sa largeur.

Chuchunga, où j'arrivai le 22 novembre, est l'embarcadère de Jaën. Le seul moyen de transport que j'y trouvai fut un grand radeau, long de ving cinq pieds, large de dix, sans gardefou, composé de grandes perches liées entre elles par des lianes. Avec un équipage de quatre Indiens, je me confiai à cette frêle et informe embarcation. Pendant les premières journées de cette navigation périlleuse, aucune étude ne fut possible. A demi-submergé, obligé de surveiller mes effets qui d'un instant à l'autre pouvaient être engloutis, j'avais à peine le loisir de jeter un coup-d'œil sur la campagne déjà beaucoup moins montueuse et plus mollement ondulée. Çà et là des torrens rapides venaient se jeter dans le Marañon, et parfois, sur l'un d'eux, je découvrais quelques-uns de ces ponts de lianes entrelacées, qui pendent sur l'eau comme des hamacs. Rien de plus curieux que de voir les Indiens courir sur ces chemins aériens qui oscillent à la brise, et qui décrivent une courbe d'autant plus forte, qu'ils ont ployé plus longtemps sous le poids des naturels qui les traversent.

A trois journées au-dessous de Chuchunga, le Marañon, grossi par le Santiago et large de deux cent cinquante toises, s'engouffre tout d'un coup entre deux parois de roches verticales et se resserre dans une largeur de vingt-cinq toises. On dirait qu'il a creusé le mur des Cordillères, désespérant de le surmonter. Ce détroit, que l'on nomme le *Pongo de Manseriché*, se prolonge de Santiago à San-Borja, et peut avoir deux lieues de longueur. La vitesse du courant y est telle qu'on pourrait difficilement examiner ce qui passe devant les yeux. On distingue seulement, d'une manière confuse, une longue galerie tortueuse, étroite et profonde, minée par les eaux, coupée par des rochers prismatiques, qui surplombent le lit du fleuve. Quelques arbres, paraissant à la cime des parois, forment, au-dessus de son cours, des voûtes de verdure et voilent le peu de jour qui arrive du haut de la galerie. Dans cet espace encaissé, le courant est si rapide qu'on parcourt, en moins d'une heure, les deux ou trois lieues qui séparent Santiago de Borja. Lacondamine a calculé que sa *balsa* ou radeau, dans cet endroit, avait une vitesse de deux toises par seconde. Peu s'en fallut que le passage ne devînt fatal à l'illustre voyageur. Son radeau y resta, pendant quelques minutes, traversé par une branche d'arbre que les eaux avaient dérobée au regard des mariniers.

Au-delà du Pongo de Manseriché, le Marañon s'élargit, s'étend, se déploie à l'aise au milieu d'une campagne marécageuse. Ce ne sont plus des escarpemens rocailleux, des montagnes gigantesques, des bois et des gorges sans fin; ce n'est plus la terre, c'est une mer d'eau douce, un labyrinthe de lacs, de rivières et de canaux, qui pénètrent dans tous les sens à travers une forêt immense, et seuls la rendent accessible.

San-Borja est une petite mission indienne qui compte à peine quelques cases placées sous les ordres d'un chef métis. Toute la contrée qui l'avoisine, en descendant le cours du Marañon, est d'une fertilité si prodigieuse, qu'au milieu d'une végétation serrée et continue, il est presque impossible de rencontrer un seul caillou sur le sol. Lorsque les Indiens de ces forêts viennent à San-Borja et qu'ils y voient des cailloux, ils les ramassent comme une chose précieuse. Ce n'est que plus tard et en reconnaissant combien une telle denrée y est commune, qu'ils les rejettent loin d'eux.

Je quittai San-Borja le 28 novembre, dans une balsa un peu plus grande et un peu plus solide que la première. De San-Borja à la Laguna, l'un des chefs-lieux de la mission de Maynas, une foule de rivières et de ruisseaux se jettent dans le Marañon, tant sur sa droite que sur sa gauche. Les cours d'eau de la droite sont presque sans importance; mais le fleuve reçoit à sa gauche, d'abord et un peu au-dessous de San-Borja, le Marona, qui descend de la Cordillère colombienne, au-dessous du volcan de Sanguay, et le Pastuca qui, formé à l'E. de Rio-Bamba, traverse le pays occupé par les Indiens Ybaros, peuplade sauvage et insoumise. Au-delà de ce point est

le confluent du Huallaga et du Marañon. Le Huallaga est un long cours d'eau qui descend de la Cordillère centrale du Pérou, et que le lieutenant anglais Lister Maw a récemment exploré avec sagacité. Au point de jonction des deux fleuves est le village de la Laguna, chef-lieu de la mission des Chaymas.

A la Laguna, je changeai encore d'embarcation. Là je pus trouver des canots formés chacun d'un tronc d'arbre long de quarante pieds et armés de huit rameurs. Je passai un jour à la Laguna. C'est le plus considérable hameau qui soit sur cette route. Les Maynas qui l'habitent ont un aspect sauvage, mais hardi et fier. Leurs traits n'ont rien de déplaisant, et les longs et noirs cheveux qui leur tombent sur les épaules leur donnent un air de grandeur et de dignité. La vue d'un Européen excita d'abord leur curiosité et leurs rires; mais peu à peu ils s'habituèrent à ce spectacle et n'y firent bientôt plus attention.

La plus grande partie de cette mission se compose de naturels réduits et convertis. Tous les dimanches ils accourent des forêts environnantes pour entendre la messe dans la chapelle de la mission. Ce jour-là est pour eux un jour de délassement et de fêtes. Quand l'office est terminé, ils passent le reste du jour à danser et à boire de la chicha.

Le district de la Laguna produit du maïs, des yucas, des bananes, de la salsepareille, de la cire. Les naturels élèvent peu d'animaux domestiques, et seulement quelques volailles. La rivière leur donne du poisson, des tortues et de la vache marine. La boisson des habitans du pays est la chicha, qu'ils fabriquent indifféremment avec le maïs, la yuca, la banane et la *chunta*, grande noix de coco de couleur rouge. La meilleure chicha est celle que l'on tire de la yuca et du maïs. Le commerce de la Laguna consiste à envoyer de la cire, du poisson salé et de la tortue à Moyobamba en échange du tucuya; et à Tabatinga, frontière des États brésiliens, de la salsepareille et de l'huile de vache marine, en échange de couteaux, d'hameçons, de couperets, de houes et de rassades. On importe dans cette contrée peu d'étoffes. Les naturels vont nus. Le gouverneur seul est couvert d'une grande chemise de cotonnade bleue et d'un pantalon en nankin anglais. Les Indiens de son ressort forment quatre ou cinq tribus, qui se partagent dans les deux villages de la Laguna et de Santa-Cruz. Ce dernier, situé plus haut sur le Huallaga, est le premier poste du fleuve hors du territoire péruvien. Santa-Cruz a de trente à quarante feux; la Laguna peut avoir cent habitans, tous plus dociles à la voix du Père, autorité religieuse du pays, qu'aux ordres de l'alcade investi des pouvoirs politiques.

Je partis de la Laguna le 4 décembre, avec les deux canots que j'avais loués. Quelques jarres de yuca mâchée pour faire de la chicha, des bananes, du poisson salé, telles furent nos provisions. Les canots arrivèrent bientôt à la jonction des deux grands fleuves, le Huallaga et le Marañon. Le bassin qu'ils formaient pouvait avoir un mille de large; mais un banc de sable existait dans le milieu, et une barre obstruait l'immersion du Huallaga dans le Marañon. Une fois rentré dans le vaste fleuve, on rencontre une multitude d'îles vertes qui accidentent son cours et font varier sa vitesse. Nos canots arrivèrent ainsi à Huarinas, district qui produit du baume de copahu, de la salsepareille, de la cire blanche, du tabac, des yucas, des bananes et du maïs; on n'y voyait ni bétail ni cochons. C'est à la hauteur de Huarinas que Lacondamine reconnut une tribu de Yameos dont Lister Maw ne fait aucune mention. Suivant Lacondamine, c'est une race paisible, docile et récemment civilisée. Leur langage fort curieux semble avoir proscrit toute espèce de voyelles. Comme plusieurs sauvages de la contrée brésilienne, ils retenaient, en parlant, leur respiration, et les mots qu'ils prononçaient étaient d'une telle longueur que, dans tout autre dialecte, il ne fallait pas moins de dix ou douze syllabes pour les rendre. Ainsi le monosyllabe *trois* s'exprimait chez eux par le mot *poetarrarorincouroac*. « Heureusement, ajoute Lacondamine, leur arithmétique ne va pas plus loin. » Les Yameos, comme les anciennes tribus américaines, sont gloutons si les vivres abondent chez eux; mais ils supportent la disette avec une grande patience. Nonchalans et mous, ils semblent craindre toute espèce de travail. La pêche et la chasse suffisent à tous leurs besoins; ils ne veulent, ils ne cherchent rien au-delà. Quand l'abondance règne, ils se livrent à des joies folles et à des rires immodérés. Leurs armes consistent en une espèce de sarbacane, à l'aide de laquelle ils lancent des flèches empoisonnées. Ces dernières sont faites de bois de palmier, et portent au bout un morceau de coton qui remplit exactement le tube. Il est rare qu'à une distance de trente ou quarante pas ils n'atteignent pas avec ces flèches l'objet qu'ils visent, et le poison dont ils saturent la pointe est tellement violent que l'animal atteint succombe en peu de minutes.

La mission de Huarinas est entourée de quelques cultures analogues à celles que nous avions vues à la Laguna. Les récoltes, le commerce, les débouchés, sont les mêmes dans les deux villages. Au-dessous, le Marañon s'encaisse et se dégage des îles qui jusque-là ont jalonné son cours. La végétation du littoral semble aussi s'étioler et se rabougrir. On n'y voit plus les arbres vigoureux et gigantesques des Andes, mais des graminées, des fougères arborescentes, des arbustes, que couronnent çà et là quelques beaux palmiers.

La première mission après Huarinas, est San-Regis, que rien ne distingue des précédentes. J'y échangeai une paire de ciseaux pour une tortue énorme. San-Regis a aussi un curé, une église et une soixantaine d'habitans vivant de bananes, de yuca et de poisson. C'est au-dessous de San-Regis que se jette dans l'Amazone cet Ucayali, l'un des plus larges affluens du Marañon, s'il n'en est pas le bras principal. A partir de ce point, le fleuve s'agrandit et devient presque une mer. Lacondamine, qui le sonda à cette hauteur, affirme avoir trouvé quatre-vingts brasses de profondeur, quoiqu'il fût alors à huit cents lieues de l'Océan. Les sondes du lieutenant Lister Maw n'ont pas donné toutefois des résultats pareils. Quinze, vingt, trente brasses, voilà tout ce qu'il trouva à cette hauteur.

Au-delà de San-Regis est la mission de Joaquin de las Omaguas, village qui se compose d'une cinquantaine de couples occupés à la pêche et à la salaison du poisson. Soit que ce peuple fût doué d'une activité naturelle, soit que l'époque actuelle fût celle d'un travail extraordinaire, je remarquai sur cette rive une ardeur au travail qui contrastait avec l'indolence des naturels du Haut-Marañon. Peut-être cela provenait-il de ce que la saison de la pêche était commencée. Les champs environnans étaient dans un très-bon état de culture. Autour des habitions, on apercevait quelques oiseaux de basse-cour. Les Omaguas, qui composent la partie principale de cette mission, formaient jadis une tribu puissante, qui occupait sur les bords de l'Amazone une étendue de six cents milles. Le nom d'Omaguas, ou têtes plates, provient de la coutume fort ancienne chez ces naturels d'aplatir entre deux planches la tête des nouveaux nés, avec la pensée de donner à l'ensemble du visage une ressemblance plus grande avec la pleine lune. La langue de ces peuples est harmonieuse à l'oreille et d'une prononciation facile et sonore. Ils usent, à ce qu'il paraît, du yopo comme certaines peuplades de l'Orénoque, au moyen d'une sorte de pipe dont le tuyau se bifurque comme un Y. La végétation du Marañon, à partir de San-Joaquin de las Omaguas, est d'un luxe et d'une richesse prodigieuse. L'espèce de plante la plus variée est celle des lianes qui y sont de mille sortes; elles entourent les forêts d'un réseau aux mille mailles vertes; quelquefois tissues et serrées, elles offrent un aspect d'ordre et de régularité qui les fait ressembler à un filet; d'autres fois brisées et pendantes, on les prendrait pour les agrès d'un vaisseau. Les Indiens fabriquent avec ces lianes des cordages pour leurs pirogues, les uns de la grosseur du bras, les autres plus minces et plus souples. La gomme, la résine, les baumes de toutes sortes découlent de tous les végétaux; on en extrait aussi plusieurs espèces d'huile. Dans quelques endroits de la contrée adjacente, les Indiens brûlent une gomme copale qu'ils tirent des feuilles du bananier. D'autres emploient pour le même objet certaines semences qu'ils mettent dans le creux d'un bâton percé; ils allument la graine et plantent ensuite le bâton dans la terre, comme ils le feraient d'un chandelier. L'arbre qui produit le caout-chouc est très-commun sur les rives du Marañon. Les Indiens en font des bouteilles.

Le Marañon, au-dessous d'Omaguas, prend un caractère plus grandiose; dans sa principale passe, il serait navigable pour des vaisseaux de guerre. Le courant, dans cet endroit, parcourt quatre milles environ à l'heure. A peu de lieues au-dessus d'Omaguas paraît la mission d'Iquitos, située sur un sol couvert de plantations bien tenues et au sommet d'une berge assez élevée. Cette mission a une fort jolie église, précédée d'une pelouse. On y fabrique des hamacs renommés dans le pays. C'est un peu au-dessous d'Iquitos que l'on trouve la jonction du Marañon avec le rio Napo, fleuve considérable qui ne se perd dans le grand fleuve qu'après un cours de cent soixante lieues. Autrefois les Portugais disputaient à l'Espagne la possession de tous les pays situés à l'orient de ce fleuve. Le fait est que son cours, peuplé de races farouches et insoumises, n'appartient réellement à personne.

Oran, où j'abordai le 9, est une mission située sur la rive gauche du fleuve, et dont le voisinage est infesté de bêtes féroces. Le matin même du jour où nos canots y passèrent, un jaguar avait enlevé un chien domestique. Plusieurs barques de pêcheurs sillonnaient alors la rivière, cherchant à harponner quelques vaches marines. Les instrumens de pêche me parurent plus perfectionnés que ceux des peuplades du Haut-Mara-

ñon; les cordes attachées au harpon me semblèrent aussi plus solides et mieux confectionnées. Le harpon était d'un bois dur et pesant, avec un morceau de bois léger au bout pour le retenir au-dessus de l'eau.

Après Oran vient la mission plus importante de Pebas, où nous abordâmes le 10 décembre. La grève était couverte d'Indiens qui semblaient ivres, et qui accueillirent nos canots avec des cris sauvages. Ils se promenaient sur le rivage armés de lances et de pieux empoisonnés. Quelques gestes d'amitié, quelques cadeaux de peu de valeur les calmèrent. Le gouverneur et alcade de Pebas me parut être l'homme le plus important que nous eussions rencontré le long du fleuve. Son district, assez riche, produit du cacao, de la salsepareille, de la vanille, de la cire, du maïs, des yucas, des bananes et des papayers.

La rivière fournit une grande variété de poissons; les forêts ont beaucoup de gibier. On trouve aussi dans leurs profondeurs des jaguars, des tapirs, des daims et des singes. Les Indiens de Pebas ont beaucoup de rapports avec les Omaguas, quoique leur hameau n'ait pas un air d'activité aussi grande. Lister Maw les divise en Yaguas et Origonés : les Yaguas, que tous leurs caractères distingués semblent faire descendre de nobles familles péruviennes et même de la famille des Incas, avec de belles et expressives figures, grands, bien faits, cuivrés, ayant la chevelure plus claire que le reste des Indiens, portant une ceinture d'écorce, se parant les bras et les jambes de longues feuilles d'assas; les Origones, plus noirs, plus petits, plus grêles, moins distingués de figure et de taille que les Yaguas, véritables autochtones de cette contrée intérieure, où les autres ne sont venus sans doute qu'à la suite de révolutions. C'est à Pebas qu'est la grande fabrique de poison pour les hameaux environnans. Les Origones ont acquis quelque réputation pour la manière dont ils préparent ce suc mortel, qui semble ne point différer du *curare* des plaines de l'Orénoque. Le poison des Origones a en effet la même violence et la même force d'activité. Des expériences faites ont prouvé à Lacondamine qu'il n'avait rien perdu de son énergie au bout de deux ans. MM. Réaumur et Hérissant ont essayé de ces flèches apportées à Paris depuis quatre ans : elles étaient aussi mortelles que le jour où on les avait trempées dans le suc vénéneux. L'animal atteint par l'une d'elles tomba en paralysie convulsive et mourut au bout d'une minute.

Au-delà de Pebas, il n'y a plus que des missions insignifiantes, comme Cochichenas et Loreto, avant d'arriver aux limites du Brésil. Durant trois jours d'une navigation pénible et stérile en observations, la seule rencontre que nous fîmes fut celle d'un grand radeau, assez semblable à ceux que j'avais vus sur l'Amazone et le rio Magdalena. C'était un assemblage de bambous liés l'un à l'autre par de longues lianes, avec plusieurs couches superposées de manière à ce que la dernière formât un plancher sec, quelque peu élevé au-dessus de l'eau. Une estrade couverte de feuilles de palmier servait à mettre les marchandises à l'abri. Des Indiens complètement nus dirigeaient cette informe et lourde embarcation (Pl. XV—1).

Le 16 décembre, j'arrivai à Tabatinga, autrement dit *Presidio de Tabatinga,* poste brésilien, limitrophe des possessions colombiennes. Tabatinga, avec son petit fort démantelé, est situé sur le bord septentrional du Marañon, au sommet d'une butte argileuse, dans l'endroit où le fleuve coule dans un seul lit encaissé et large à peine de trois quarts de mille (Pl. XV — 2). Une sentinelle hêle et arrête les étrangers qui se présentent pour pénétrer par cette frontière. On devine sans peine que ce n'est pas là un factionnaire très-occupé. Un commandant de port est chargé de la police de ce poste.

Autrefois, Tabatinga avait une importance commerciale qui semble aujourd'hui bien déchue. Les bâtimens qui datent de cette ère de prospérité tombent maintenant en ruines. Un entrepôt fondé sous le ministère du marquis de Pombal, le fort avec ses canons rouillés, tout a un aspect de délabrement et de décadence. Le poste lui-même ne se compose que de quelques maisons habitées par le gouverneur, sa petite garnison et le curé du lieu. Les peuplades indiennes se tiennent dans les forêts et ne les quittent que lorsqu'une fête, une danse, un festin les attirent à Tabatinga.

Les plus importantes de ces tribus sont celles des Tecunas et des Maxurunas; les premiers campant sur les bords du rio Yavari, qui se jette à la droite du Marañon; les seconds, plus sauvages et habitant des forêts plus lointaines. Dans notre courte relâche à Tabatinga, je vis quelques-uns de ces Maxurunas complètement sauvages. Ils avaient le nez, les oreilles et les lèvres percées; le visage garni de plumes et d'épines d'arbre; enfin, le front rayé de noir et de rouge. Dans le nombre, on remarquait un chef de cette tribu d'une figure expressive, avec les cheveux coupés de manière à laisser autour de la tête un cercle large d'un pouce; le

lieu à l'embouchure du Tijuaca, décharge du lac d'Amona et vis-à-vis de l'Uranapu, grande et profonde rivière. Là se trouvait une *factoria* (tybas), établie pour la pêche du lamantin et du piraruců. Ces factorias consistent en un hangar de feuilles de palmier et un grand échafaudage en lattes pour faire sécher le poisson au-dessus d'un grand feu. A l'époque de la pêche, une grande activité règne dans cet endroit. Le produit est parfois si considérable qu'en huit jours on y fait l'approvisionnement de toute une année. Des chaudières, disposées pour faire bouillir les graisses, utilisent jusqu'aux moindres résidus de cette exploitation.

Au bout de sept jours de navigation, Spix et Martius atteignirent Sant-Antonio de Marapi, bourgade fondée il y a une cinquantaine d'années et habitée aujourd'hui par quelques tribus des environs, des Passés, des Yuris, des Coëranas et des Yumanas. Six maisons et une église, voilà à quoi se réduit ce poste. Les Coëranas qui campent dans les environs ont quelques vagues idées religieuses. Ils admettent l'existence d'un dieu qui a tout fait pour eux, les rivières, les forêts, le soleil et les étoiles ; ils adorent ce dieu et l'invoquent. Ils ne croient pas à l'immortalité de l'ame et craignent la mort, mère du néant.

Les Indiens de Marapi se servent de flèches empoisonnées qu'ils lancent de leurs sarbacanes, ou de leurs carquois toujours pendus à leur cou. Les arcs sont en bois rouge; ils portent en outre un javelot (marucui) et une massue (cuidaraz) dont la forme et les ornemens diffèrent suivant les tribus; enfin un bouclier fait d'une peau de tapir tannée ou du dos d'un caïman. Les plus riches y ajoutent une lame de couteau. Pour obtenir des échantillons de leurs armes, Spix et Martius donnèrent à ces sauvages des verroteries, de l'indienne et des mouchoirs. On ne trouvait, dans le bassin du Yapura, ni bœufs, ni moutons, ni porcs; mais en revanche la volaille y abondait et les chiens étaient fort communs.

Un soir, en pénétrant dans une cabane d'Indiens, hommes, femmes et enfans entièrement nus, les deux naturalistes reculèrent d'effroi à la vue d'un magnifique serpent aux écailles jaunes et vertes, reptile long de quatre aunes et se tenant debout au milieu de cette habitation, comme un commensal familier et caressant. Quand les voyageurs entrèrent, ce singulier hôte se cru obligé de leur faire quelques politesses; il s'approcha d'eux en sautant, en dansant, à la voix d'un vieil Indien; puis, il se roula et se déroula en longs anneaux, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre ; puis enfin, après ces démonstrations amicales, se retira dans un angle de la case, sur un tas de foin, et n'en bougea plus. Toutes les demeures d'Indiens n'avaient pas leur serpent; les sorciers seuls savent apprivoiser ces reptiles, même les plus venimeux : ils leur arrachent les crocs à poison, et les emploient ensuite pour la cure des morsures. Cette science les conduit à dominer les autres sauvages, aussi crédules que superstitieux.

Tant que le Yapura avait couru du N. au S., la végétation de ses rives ne sembla point offrir aux deux voyageurs de dissemblances notables avec celle des bords du Solimoës; mais quand la direction du fleuve fut E. et O., des plantes que jusque-là ils n'avaient point aperçues se révelèrent à eux. Les espèces qui dominaient dans les terrains bas et marécageux, étaient la salsepareille et le cacaotier.

Spix et Martius abordèrent ensuite au village de Malloca, situé sur la rive méridionale du Yapura, près du lac d'Acunaui. Ce lac de peu d'étendue a des eaux d'une couleur sombre. Dans l'une de ses anses, se groupaient quelques cabanes coniques, peuplées d'Indiens nus jusqu'à la ceinture. C'étaient des Cauxicunas qui peuplent toute cette zône. Débarqués sur ce point, les voyageurs y trouvèrent un jeune Indien, bien fait, parlant assez correctement la *lingua geral*, et fils du chef de ce village. Il conduisit les étrangers dans une de ces grandes cases. L'attitude de ces sauvages était empreinte de timidité, mais non d'hostilité ni de malveillance. Spix et Martius avancèrent donc sans crainte ; mais quelle fut leur surprise, quand, après s'être glissés dans la cabane avec quelques-uns de leurs canotiers, ils se trouvèrent tout d'un coup dans un fort indien, en face de trente guerriers armés d'arcs et de flèches, assis sur des hamacs suspendus aux parois, ou appuyés sur les pieux intermédiaires; garnison redoutable et inquiète, immobile, silencieuse, l'arc tendu, et prête à décocher ses flèches contre les Européens, au premier geste mal compris, au premier mouvement de retraite. La situation était critique: ces hommes n'avaient pourtant médité une sorte de guet-apens, que parce qu'ils appréhendaient eux-mêmes une attaque. L'apparition de plusieurs bateaux sur le lac leur avait fait craindre une invasion préméditée : ils avaient cherché à la combattre par la ruse autant que par la force, et leur plan, on le voit, n'était pas dépourvu d'une sorte d'habileté stratégique. Attirés dans une impasse étroite, au milieu de guerriers sur leurs gardes,

les Européens auraient tous succombé avant de combiner leurs moyens de défense. La lumière, l'espace, tout leur eût manqué : ils auraient tous péri sous les flèches vénéneuses. Spix et Martius comprirent qu'on s'abusait sur leurs intentions. Au milieu de ce péril, ils gardèrent tout leur sang-froid, détachèrent leurs cravates, et les agitèrent en signe d'amitié et de paix. A ces gestes, le chef des guerriers arrêta ses gens. Il n'en voulait pas à des hommes désarmés; il s'avança, fraternisa avec eux et fit honneur à leur bouteille d'eau-de-vie. Ce chef était un homme haut de cinq pieds huit pouces, à la poitrine large, aux formes athlétiques, que sa nudité rendait plus saillantes encore. En s'approchant des deux naturalistes, il fit un mouvement qui pouvait passer pour une accolade : il frotta contre leur visage son visage fortement barbouillé de roucou. Jusqu'alors, parmi les Indiens de la classe ordinaire, ce témoignage d'affection n'avait point été remarqué. Après les premières politesses, le chef cauxicuna questionna les voyageurs, à l'aide d'un interprète, sur le roi de Portugal et de Brésil, et prit de ce monarque une idée d'autant plus favorable, qu'on le lui dépeignit comme un homme d'une taille gigantesque. A la suite de ce petit entretien, la plus parfaite harmonie régna entre les naturalistes et les Indiens. Le chef donna, en signe d'amitié, un arc en bois rouge et un paquet de flèches empoisonnées, chacune dans un roseau distinct. Ses sujets, généreux aussi dans la proportion de leurs moyens, y ajoutèrent d'autres armes et des fruits pendant, qu'en retour de tout cela, les Européens offraient à la tribu diverses bagatelles acceptées avec reconnaissance, des hameçons, des colliers, etc. Il n'y avait là que des hommes. Les femmes et les enfans, probablement par précaution, avaient été réunis dans une cabane éloignée. Tant que les voyageurs restèrent dans l'intérieur du hameau, les femmes poussèrent des cris lamentables. Les hommes étaient fort bien faits, d'une couleur foncée. Aucun tatouage ne les défigurait; mais le lobe de leurs oreilles était prodigieusement agrandi. Ils n'avaient jamais vu de blancs. Aussi, tout ce qu'ils apercevaient, costumes, ornemens, petits meubles de poche, tout paraissait vivement les intéresser. Les moindres gestes, les moindres mots étaient pour eux l'occasion d'une surprise. Ce qui les frappait surtout d'étonnement, c'était de voir le docteur Spix noter le vocabulaire de leur langue, à mesure qu'on lui en indiquait les sons et la valeur. Le chef indien gardait, du reste, un certain décorum vis-à-vis des siens. Il connaissait les droits de son titre et n'y dérogeait pas. Quand les naturalistes quittèrent la cabane, il ne bougea point et chargea son fils de leur faire la conduite jusqu'au port.

Les cabanes de ces Cauxicunas étaient les cases indiennes les mieux construites que Spix et Martius eussent vues jusqu'alors. Elles avaient trente pieds de diamètre et vingt pieds de haut. Deux portes carrées opposées l'une à l'autre et hautes de quatre pieds, et une ouverture pratiquée au sommet du bâtiment, tant pour laisser entrer la lumière que pour donner une issue à la fumée, étaient garnies de châssis mobiles pouvant à volonté se fermer ou s'ouvrir. La charpente consistait en pieux croisés et en longues tiges de matta-mattas, pliés à l'aide du feu; le tout joint ensemble par des lianes sarmenteuses. Le toit en feuilles de palmier était si épais, que la pluie n'aurait pu le pénétrer. Telles étaient les cases des Cauxicunas, semblables à celles des Mandrucus et de plusieurs tribus du Yapura.

Revenus de leur expédition sur le lac Acunaui, les voyageurs allèrent camper sur une île où l'on trouva des quantités d'œufs d'une espèce de lézard (*iguana* ou *euphyrus*). Une couche de terre et de feuilles couvrait ces lits d'œufs que des cicognes très-friandes venaient découvrir et dévorer. Quoique les petits fussent déjà formés, les Indiens mangeaient avec plaisir ces œufs, qu'ils disputaient aux cicognes. La cicogne dont il est ici question (*ciconia americana*) et quelques grands hérons (*ardea egretta*) étaient alors les seuls oiseaux aquatiques de ees parages. Encore, les Indiens disaient-ils que c'étaient là des traînards, parce que, depuis la crue des eaux de l'Amazone, ils auraient dû, ainsi que les autres, se retirer au-delà des cataractes du Yapura, et regagner les régions du nord. Ce fait concordait avec les observations de M. de Humboldt, qui a constaté que les oiseaux aquatiques de l'Orénoque, après l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire au temps des premières hautes eaux, s'en vont vers le S., parce qu'ils ne trouvent plus une nourriture suffisante le long des bords du fleuve.

Les voyageurs poursuivirent ainsi leur voyage, soit entre les îles, soit le long de la rive septentrionale du Yapura. Dans cette navigation au milieu de rives inconnues, la difficulté augmentait par l'accroissement de la vitesse du courant, par de nombreux troncs d'arbres cachés sous l'eau, par des myriades de moustiques, par une chaleur accablante, quoique dans une at-

mosphère pluvieuse et presque toujours sans soleil. Ils arrivèrent ainsi au petit village de San-Joâo do Principe, situé sur la rive septentrionale assez élevée dans cet endroit. San-Joâo do Principe est l'établissement portugais le plus reculé sur cette rivière. Fondé en 1808, il se peupla de familles de Coretas, de Yuris et de Yamas, venues des forêts voisines. Le fondateur de ce poste avait sans doute une pensée de paix et de civilisation ; mais cette pensée a échoué dans la mise en œuvre. Les Indiens de San-Joâo do Principe ont été enlevés à l'autorité de leurs chefs indigènes pour passer sous celle d'un blanc ou métis, ordinairement investi de pouvoirs arbitraires, trop éloigné, d'ailleurs, du contrôle civil et militaire, et abusant de sa position. A la suite de cet agent supérieur arrivent presque toujours le despotisme, l'intrigue, la disette, une misère profonde; fléaux auxquels les Indiens préfèrent les chances de leur vie errante et le calme de leurs forêts. Quoique sujet aux fièvres, ce lieu était bien choisi; des mulâtres de San-Paulo y avaient fixé leurs destinées nomades; car, de tous les créoles brésiliens, les Paulistos sont ceux qui ont à un certain degré l'instinct de colonisation agricole. Le terrain de San-Joâo était pour eux un magnifique champ d'exploitations; sa fertilité est vraiment fabuleuse. On y voit des racines de manioc de trente livres, et des régimes de bananes de cent livres.

Spix et Martius abordèrent ensuite au Sitio d'Uarivaui où ils furent reçus par le taubixava Miguel, chef yuri, connu dans tout le Yapura. Depuis plusieurs années, ce chef a amené des forêts du Pauhos une centaine d'Indiens qui ont de grandes cabanes semblables à celles des blancs. La plupart des familles ont en outre un vaste hangar ouvert où chacun suspend son hamac à sa guise, et se régale, suivant l'expression consacrée parmi eux, du feu qui est au-dessous. Malgré leurs communications fréquentes avec les blancs, les Yuris sont de vrais sauvages des forêts, *Indios do mato*. Ils n'ont pas d'autres vêtemens que la ceinture et le calimbé. Ils ne cultivent le manioc, le bananier, le cocotier, le roucouyer, que dans la mesure nécessaire à leurs besoins; ils vivent du produit de leur chasse et de leur pêche qui, l'une et l'autre, sont fort abondantes.

Spix et Martius virent les danses de ces naturels. Celui qui dirigeait les pas des danseurs tenait de la main gauche un long cylindre de bois léger, avec lequel il frappait la terre en marquant la mesure; il accompagnait ainsi les mouvemens des comparses, tous coiffés de masques bizarres, et poussant de grands cris. Comme pour augmenter ce vacarme, quelques-uns frappaient sur de petits tambours faits de bois de *panax montoni*. Enfin cet orchestre était dominé dans les momens qui exigeaient de l'énergie par le grand esponton du tubixava dont le timbre est aigu et vibrant. Au son de cette étrange musique s'agita une troupe d'hommes vêtus en guerriers, que commandait leur chef (le tubixava). Ils formèrent des passes militaires et figurèrent des évolutions. Cachés derrière de grands boucliers arrondis faits de peau de tapir, ils échangèrent d'abord des gestes menaçans, puis ils se lancèrent leurs javelots. Rien de plus bizarre et de plus hideux que l'aspect de ces hommes aux muscles luisans, aux grimaces affreuses, aux cris soudains et redoublés. Leur manière de se lancer leurs traits avec des contorsions épouvantables, de cacher derrière le bouclier un visage tatoué et barbouillé de roucou, contribuait encore à donner à ce spectacle une physionomie plus fantastique.

Quand les voyageurs partirent d'Uarivaui, leurs sept bateaux étaient conduits par soixante rameurs. De ces Indiens, ceux qui étaient venus de l'Amazone avaient seuls un teint de bonne santé ; les autres étaient pâles ou jaunes, et cette pâleur donnait un relief plus affreux au tatouage de leur figure. La plupart avaient le ventre très-gros ; les plus âgés révélaient quelques symptômes d'obstruction dans le foie et la rate, résultat des fièvres fréquentes qui ravagent les bords du Yapura et contre lesquelles les naturels ne connaissent aucun remède. Quand des blancs passent, ils ne songent pas même à leur en demander; ils ont, pour souffrir le mal, une sorte d'énergie indolente. On doit constater ce fait comme pouvant faire justice de ces opinions vulgaires, d'après lesquelles les Indiens ont une foule de recettes et de médicamens très-efficaces contre les maladies. Malgré leur état morbide, les rameurs travaillèrent sans relâche, et les embarcations arrivèrent bientôt à la première cataracte nommée Cupati. A mesure qu'on en approchait, les rives du Yapura devenaient plus hautes et les forêts moins touffues. Le soir, la Serra de Cupati dévoila son sommet jusque-là caché sous de gros nuages; et, le jour suivant, on avait sous les yeux ces montagnes dont la hauteur est de 600 pieds environ au-dessus du lit du Yapura. Les flancs de cette chaîne sont boisés jusque dans leurs moindres anfractuosités. Les voyageurs approchaient alors de la cataracte. Elle faisait entendre un bruit sourd qui grandit

et tonna bientôt avec un fracas terrible. Le lit de la rivière, encaissé au-dessus de la chute, n'a pas plus de 600 pieds d'élévation. Avant de trouver une issue, le Yapura semble avoir cherché dans tous les sens. Au-dessus de la cataracte, il couvre presque toute la campagne revêtue d'une végétation serrée. C'est un lac dans lequel se reflètent des bois magnifiques. Mais dès qu'il a pu se creuser un chenal dans le roc, le fleuve s'y précipite avec une violence extrême. Le halage par cette passe est fort difficile. Les Indiens parviennent pourtant à faire remonter les pirogues à l'aide de bonnes cordes.

Une lieue au-dessus de cette cataracte, il s'en présenta une seconde plus considérable encore. Pour la franchir, il fallut enlever la cargaison des pirogues. Tout fut porté à dos d'hommes, par les Indiens qui gravirent péniblement les masses immenses de rochers. Au-delà de ce point, était le village de Manacura, habité par des Yuris, peuple guerrier, qui excellent à fabriquer le suc dont on enduit les flèches avec l'omon, plante vénéneuse abondante sur leur territoire. Plus haut encore, les rives s'abaissent d'une façon graduelle et si complète, qu'au village de Miranhas (Porto dos Miranhas), les cases des naturels sont presque au niveau du fleuve. Porto dos Miranhas, ainsi nommé par les Portugais, est un village chétif, bâti sur ses bords. Les habitations, au milieu des forêts, ne rompent pas la monotonie des deux rives du Yapura, tant elles occupent peu d'espace. Cinquante Indiens environ campaient dans ce hameau, sous l'autorité d'un chef qui, suivant l'habitude des chefs indiens, avait pris un nom chrétien sans avoir été probablement baptisé. A peine les pirogues des voyageurs eurent-elles abordé à Porto dos Miranhas, que la population les entoura en poussant de longs cris, et qu'à l'instant même, on les conduisit chez le chef suprême de la contrée. Il se nommait João Manoel; il étendait son pouvoir presque absolu sur tout le Haut-Yapura. Sans doute, cet homme avait eu assez de courage et d'audace pour dominer sa tribu, et y faire des esclaves aussi bien que dans celles du voisinage. Pour vendre ces esclaves, il s'était adressé aux blancs, et ses rapports avec ceux-ci l'avaient entraîné à prendre quelques usages européens. Aussi, était-il bien fier et bien joyeux de faire voir la chemise et le pantalon qu'il portait. Il ne l'était pas moins de manger dans une assiette de porcelaine, de se raser chaque jour, de se coiffer au besoin d'un chapeau. Différent en cela de tous les Indiens qui ne peuvent souffrir les vêtemens, il se plaisait à en porter et à se distinguer ainsi de ses sujets sauvages. João Manoël ne savait pas le portugais, mais il s'exprimait avec assez de facilité dans la langue *geral*. Cette attitude, cette demi-science, ce demi-costume, cette demi-civilisation du chef, contrastaient avec l'abrutissement complet et hideux de cette horde. João Manoël était chef d'anthropophages parlant à peine leur propre langue, ne reconnaissant ni ne voulant supporter en aucune façon la domination portugaise. S'ils étaient alors les sujets et les humbles serviteurs de João Manoël, c'était par paresse, par fierté, par égoïsme.

Spix et Martius conversèrent pendant quelque temps avec le chef de Porto dos Miranhas, et cet homme se montra vraiment bien au-dessus de ceux qui l'entouraient. Sans que rien autorisât cette explosion, de temps à autre, les Indiens poussaient de grands éclats de rire, avec une vivacité, une gaieté bruyante et folle, qui semble étrangère aux autres Indiens. Ces Miranhas sont la tribu la plus nombreuse et la plus puissante de tout le bassin du Yapura, à l'E. de la grande cataracte. On dit qu'ils comptent 6,000 têtes : les forêts qu'ils occupent ont cinquante lieues d'étendue. Leurs tribus sont diverses et multipliées; chacune d'elles a son dialecte, son chef et ses usages. Elles sont rarement en paix entre elles.

A Porto dos Miranhas, les deux naturalistes se séparèrent. Martius, plus fort, plus dispos, résolut d'aller seul jusqu'aux limites du territoire brésilien; Spix resta à Porto dos Miranhas, auprès de João Manoël. Avant que cette séparation s'effectuât, les Indiens abattirent un gros *yacaré uva* (*calophyllum inophyllum*), et l'amenèrent au port, pour faire de son tronc une pirogue. Un échafaudage fut dressé avec des soliveaux; l'arbre y fut placé, et l'on se mit à le réduire à coups de hache jusqu'à l'épaisseur d'une planche. Ensuite, à l'aide d'un feu allumé dessous, on parvint à le courber graduellement (Pl. XVI—4). Pendant ce travail, les Indiennes préparaient de la cassave et du bejus, pour l'approvisionnement de la pirogue de Martius. Grâce à quelques cadeaux en verroterie et en toiles peintes, elles apportèrent une incroyable ardeur à l'ouvrage. Les femmes remplissent là toutes les fonctions des hommes. Seules, elles ont quelques notions industrielles; seules, elles façonnent des hamacs, et cela en si grande quantité, qu'on en exporte jusque dans la province du Rio-Negro et jusqu'à Belem. Ce sont les femmes encore qui cultivent le manioc et préparent la cassave. Elles ont, en outre, de petites

plantations de cotonniers, filent au fuseau le duvet de cet arbre et le teignent avec le suc extrait de diverses plantes. Ensuite, elles broient la graine, et quand elle a été cuite dans l'eau, elles y ajoutent du piment, et en font une espèce de bouillie qui se mange. Les femmes obtiennent encore de l'incinération du *yukyra uva*, et de celle de plusieurs *spadix* de palmiers, une substance saline qui, lessivée, laisse, après l'évaporation, un résidu remplaçant le sel. Toute la volaille qui circule autour des habitations est élevée par les femmes. Les petits enfans ne participent point aux menus soins du ménage; mais ils parcourent les forêts voisines, pour y ramasser des racines, des fruits, des larves d'insectes; des fourmis, de petits poissons, du frai de grenouilles; enfin, du *tata potaba*, sorte d'amadou. Une autre fabrication trouvée par les femmes, est celle de chemises obtenues de l'écorce du *turiri* violemment battue à coups de maillets, chemises qui sont réellement sans couture. Avec l'écorce du turiri brun, elles font aussi de petits coffres pour serrer leurs parures et leurs plumes, et avec le turiri blanc, des ceintures qu'elles peignent ensuite en couleur de terre. Malgré cette activité industrielle, les femmes vont complètement nues, soit que les vêtemens leur pèsent, soit qu'elles n'aient pu en fabriquer de commodes.

A peine les voyageurs étaient-ils arrivés à Porto dos Miranhas que l'on vit accourir des environs une foule d'Indiens sortis de leurs forêts. Ce qui les avait appelés, c'était le bruit des *trocanos*, frappés à l'instant. Cet instrument est composé de blocs de bois creusés, ou entaillés d'une ouverture oblongue. Couchés sur des poulies, ces blocs sont frappés avec des gourdins en bois, munis, pour la plupart, d'une tête de gomme élastique, et il en résulte un son qui retentit au loin dans la campagne. C'est ainsi que les Indiens de Porto dos Miranhas avertissent leurs voisins de ce qui peut les intéresser. La nature du bruit spécifie la nature de la nouvelle. La guerre s'annonce par un son, la demande de vivres par un autre, l'arrivée d'étrangers par un troisième. Aussi, à peine Spix et Martius avaient-ils paru dans leurs pirogues que le trocano de Porto dos Miranhas fit entendre au loin ce cri d'appel: «Etrangers arrivant!» Ce signal retentit sur l'une et l'autre rive, et le tubixava, chef de Miranhas, annonça que, dans une heure, tous les *mallocas* de Miranhas, ses amis et alliés, sauraient la venue des deux naturalistes. Ce singulier télégraphe peut parler à la contrée de nuit, de jour, lui annoncer à chaque instant ce qui se passe sur les bords du fleuve. Instrument d'une civilisation perfectionnée, arme dangereuse et terrible chez ces peuples sauvages, qui, ignorée des Européens, peut leur attirer sur les bras vingt, trente, quarante tribus, au moment où ils croiraient n'avoir affaire qu'à une seule! Spix et Martius restèrent étonnés quand on leur expliqua la nature de l'instrument et les services qu'il rendait. Dans les premiers jours de leur arrivée, et quand l'intérêt qui s'attachait à eux avait le charme de la nouveauté, ils ne pouvaient dire un mot, faire un pas, sans qu'aussitôt le trocano ne racontât tout cela aux forêts environnantes: « Le blanc mange, » disait le tambour télégraphique; « le blanc dort; » ou bien: « Nous dansons avec le blanc; » et ainsi du reste. Aussi la curiosité amena-t-elle bientôt, du fond de la contrée, une foule de naturels qui sans cela n'en seraient peut-être jamais sortis. Il n'était guère rassurant pour nos deux naturalistes de voir cette affluence, chaque jour croissante, de tribus anthropophages, qui pouvait, d'un jour à l'autre, augmenter encore. Un mot mal compris, une querelle, suffisaient pour faire naître un conflit, au bout duquel ils avaient la perspective d'être tués, rôtis et dévorés. Aussi recommandèrent-ils à leurs gens d'éviter tout motif de collision, surtout de ne pas exciter la jalousie des hommes, qui semblaient surveiller leurs femmes avec une défiance inquiète. Il fallait éviter jusqu'à l'ombre d'un reproche et d'un malentendu. L'anthropophagie était si bien dans les mœurs de ce peuple, qu'aucun de ces hommes ne cherchait à s'en défendre. Le chef lui-même et sa femme, grande et belle Indienne, avouaient naïvement avoir mangé de la chair humaine et l'avoir trouvée fort de leur goût.

La séparation projetée eut lieu. Martius se rembarqua sur le Yapura, et remonta la rivière, qui avait considérablement baissé. Les rapides qui obstruaient le lit étaient alors un véritable embarras et presque un danger. Les Indiens ne semblaient plus avoir la même énergie pour ramer; on eût dit que la morsure des *pioums*, sorte de moustiques, qui les tourmentaient chaque jour davantage, leur enlevait une portion de leurs forces. Le courant devenu beaucoup plus impétueux, les fièvres qui minaient l'équipage et le voyageur lui-même, tout rendait ce trajet triste, pénible et périlleux.

Enfin, après huit jours de navigation, Martius arriva en vue de l'*Arara-Coara* (le trou de l'Arara), la plus grande cataracte du Yapura. Dans

cet endroit, le fleuve a percé une montagne, et il se précipite en nappe d'écume au milieu du trou qu'il a fait. C'est un magnifique spectacle, tant à cause de la beauté de la chute et du volume de ses eaux, qu'en raison de la nature du paysage qui encadre ce saut fluvial (PL. XVI—3). La hauteur de la chute est de soixante pieds. A droite et à gauche du lit du fleuve se dressent des rochers granitiques que tapissent des myrtes et des psydiums; puis, quand le roc cesse, la forêt commence avec ses voûtes éternelles et sombres. On ne peut se faire que difficilement une idée de l'horreur de ces lieux qui semblent être encore dans leur état de bouleversement primitif. L'aspect de la contrée sauvage et en désordre indique bien que la main de l'homme n'a rien retranché, rien ajouté à cette végétation, que son pied n'a pas courbé ces fougères, qu'il n'a pas disputé cette voûte de feuillage aux oiseaux et aux bêtes qui l'habitent. Dans les lieux où les parois qui encaissent le fleuve laissent assez de place à la végétation, on voit percer çà et là des plantes si serrées, si touffues, qu'on dirait vraiment un tapis de mousse. Le sommet du mur, haut de cent vingt pieds, est couvert de petits arbres.

Ce fut à cette chute du Yapura, si pittoresque et si affreuse, que s'arrêta le voyageur allemand. En présence d'un pareil obstacle, toute navigation devenait impossible. Dans cet endroit, les Indiens lui firent remarquer un rocher sur lequel se montraient quelques sculptures rongées par le temps. En même temps tous les hommes de l'équipage s'en approchèrent, en prodignant tous les gestes du respect et répétant à l'envi l'exclamation : *Toupana! Toupana!* (Dieu!) Après avoir regardé long-temps, Martius découvrit cinq têtes, dont quatre étaient entourées de rayons et dont la cinquième avait deux cornes. Ces têtes étaient si frustes, qu'il fallait forcément les faire remonter à une antiquité très-reculée. Plus près de la rivière, sur un rocher aplati et horizontal qui avait à peu près neuf pieds de long, Martius distingua encore quelques autres figures que les hautes eaux devaient recouvrir, et qu'elles avaient rendu presque méconnaissables. On en comptait seize, aussi grossièrement exécutées que les précédentes, représentant des têtes de jaguars, de crapauds et d'informes visages d'hommes. Un vieux marinier indien qui faisait partie de l'équipage de Martius, l'assura qu'on en voyait beaucoup de semblables aux chutes du rio Messaï et du rio dos Enganos; et lui-même en remarqua beaucoup à Cupati.

Le lendemain de son arrivée à l'Arara-Coara, Martius alla faire une promenade avec les Indiens dans la forêt voisine, qui heureusement était exempte de pioums. Le chemin était rude et escarpé; la végétation semblait différer de celle qui se produisait le long du fleuve. Nulle part le roc ne se laissait voir; une couche épaisse de terreau noir le recouvrait partout. Martius gravit les blocs granitiques qui formaient les deux éperons du fleuve au-dessus de sa chute. De là, à pic sur ce tourbillon, l'œil était fasciné par les magiques effets de cette masse d'eau coulant comme une lave. Les parois granitiques étaient taillées à pic comme si la montagne avait été ouverte, non graduellement, mais par une catastrophe soudaine. Les bords de l'abîme étaient ombragés d'arbrisseaux et de fougères. Martius calcula que, sur ce plateau de l'Arara-Coara, il ne se trouvait guère qu'à cinq cents pieds au-dessus du confluent du Yapura et du Solimoës; et pourtant, à une hauteur si minime, la végétation prenait un caractère spécial. La présence de trois espèces de quinquina indiquait la frontière de deux grandes régions botaniques, celle du Brésil et celle de la Colombie. Rien d'ailleurs, si ce n'est cette barrière écumeuse, n'indique cette limite, ce passage d'un État à un autre État. Ces provinces éloignées n'étant peuplées que de tribus sauvages ennemies des Européens, l'autorité de ces derniers est tout-à-fait nominale dans ce rayon, et les cartes y spécifient seules la grande séparation des deux États.

Ayant ainsi atteint les limites du Brésil, Martius donna l'ordre de descendre de nouveau la rivière, et cet ordre fut accueilli avec de grands cris de joie par les équipages indiens. En trois jours, la distance fut franchie, la pirogue revit le porto dos Miranhas où Spix et tous ses hommes étaient rongés par les fièvres. La pirogue commencée avant le départ du naturaliste n'était pas prête. Joâo Manoël était absent; on attendait son retour d'un instant à l'autre. Spix et Martius pressèrent les travaux de construction; au bout de dix jours l'embarcation était à peu près terminée, quand les trocanos de la rive méridionale retentirent. C'était le signal du retour. Une flottille de pirogues couvrit en effet le fleuve, et ramena le chef et ses guerriers. Ils revenaient d'une expédition lointaine, portant avec eux un riche butin en cassave, bejus et hamacs. Les prisonniers venaient ensuite. Leurs figures étaient sombres; mais elles n'exprimaient pas la douleur; les vaincus ne faisaient entendre ni gémissemens ni plaintes, quoique les vainqueurs les poussassent devant eux

d'une manière brutale et atroce. Le butin fut porté dans les cabanes de Miranhas par les prisonniers qu'ils amenaient. Quand ce travail fut fait, on les laissa tous se promener librement, à l'exception d'un seul homme, très-robuste, à qui l'on plaça les pieds dans des entraves (*mondé*), parce qu'il avait essayé de s'enfuir. On ne donna rien à manger à ces prisonniers de toute la journée, puis on les répartit entre les guerriers vainqueurs qui, à leur tour, les revendirent au tubixava.

Vers le soir, les Indiens allèrent se livrer au sommeil; mais ils se relevèrent à l'entrée de la nuit et reparurent devant la cabane du chef qui les régala de galettes et d'autres friandises de leur goût. Les naturalistes présens furent invités à prendre leur part de cette collation. Spix était assis à côté de João Manoël, et celui-ci, lui montrant la cabane des prisonniers et accompagnant le geste d'une grimace effroyable, lui fit dire par son interprète qu'il avait fait de fort bonnes affaires dans le cours de cette campagne. En disant ces paroles, il supposait que Spix n'était descendu en toute hâte du Haut-Yapura que pour acheter autant de prisonniers qu'il y en aurait à vendre. Aussi ne fut-il pas médiocrement étonné lorsqu'en échange de quelques bagatelles, le voyageur lui donna autant de haches et de couteaux qu'il en attendait pour ses captifs. Ne voulant pas être vaincu en générosité, le chef indien joignit à ses cadeaux deux jeunes filles et trois petits garçons. Spix se garda bien de refuser ces pauvres créatures; toutes auraient péri à Porto dos Miranhas; déjà la plupart avaient la fièvre. Trois de ces jeunes enfans survécurent aux fatigues du voyage. Spix garda le plus âgé et donna les deux autres; le reste mourut. Après un séjour assez prolongé à Porto dos Miranhas, les deux voyageurs reprirent le chemin de l'Amazone; les eaux ayant beaucoup baissé, ils eurent quelque peine à franchir le saut de Cupati, mais ce passage fut le seul qui offrit quelques difficultés. Peu de jours après, ils rentraient dans le grand fleuve.

A sa jonction avec le Yapura, l'Amazone, ou le Solimoës, est un admirable fleuve. Déjà, depuis San-Paulo de Olivença, il a acquis une largeur considérable dans un lit presque constamment parsemé d'îles boisées. Rarement, à cette hauteur, aperçoit-on les deux rives du fleuve. Toutes les îles échelonnées sur le lit du Solimoës paraissent désertes et en friche. Leur végétation semblait toutefois différer de celle de la terre ferme. Les diverses familles de palmiers y étaient nombreuses et dominantes. Le cours du fleuve, d'une vitesse très-inégale, varie encore suivant la nature des courans et des contre-courans qui la modifient. D'ordinaire les courans sont de trois sortes, celui du milieu du fleuve et ceux qui s'établissent sur chacun des bords. La plus grande rapidité est de six milles à l'heure.

Après avoir dépassé l'embouchure du Yapura où nous venons de suivre les deux savans allemands, on trouve la petite ville d'Egas, nommée Tefe par les naturels, du nom d'une rivière sur laquelle elle est située, à deux lieues environ de sa jonction avec le Solimoës. Egas est une des stations les plus importantes de cette zône. Elle est l'entrepôt du commerce avec tout le Solimoës supérieur et ses divers affluens; elle est assez bien fournie en marchandises d'Europe. Plus chers qu'à Para, les divers articles y sont à bien meilleur compte que ceux qui arrivent du Pérou et de la Colombie après avoir traversé les Andes. Ce territoire est fertile et favorisé.

C'est à Egas que l'on trouve en plus grand nombre cette classe marchande de métis que l'on nomme dans le pays *Brancos*, acheteurs et vendeurs d'esclaves qui, éludant la loi par laquelle les Indiens ont été déclarés libres, s'établissent dans les comptoirs de l'intérieur pour y poursuivre leur commerce de chair humaine. Quand un branco a besoin d'Indiens, soit pour le défrichement de ses terres, soit pour aller les offrir à des planteurs qui manquent de bras, il commence par s'associer trois ou quatre spéculateurs du même genre, au nom desquels, comme au sien, il demande l'entrée des missions indiennes, c'est-à-dire de remonter le Yapura où se fait le plus grand trafic d'esclaves. Quand cette licence est obtenue, ces brancos arment une petite flottille de pirogues et s'embarquent sur le fleuve. Dans l'endroit où ils supposent que les forêts cachent une tribu, ils quittent les pirogues de nuit, se font guider vers la tribu et vont la surprendre dans ses hamacs. Cette espèce de guerre par guet-apens tient les sauvages dans des alarmes perpétuelles; elle explique l'aventure de Spix et Martius sur les bords du lac Acunaui. Les Indiens n'ont avec les brancos ni trêve, ni repos. Ces spéculateurs acharnés les surprennent au milieu de leurs fêtes, quand ils dansent devant des feux allumés, dans leurs orgies, quand, ivres de chicha, ils s'étendent dans leurs hamacs. Les armes à feu leur font sans peine raison des flèches des naturels. D'autres fois encore, au lieu de re-

courir à des poursuites personnelles et pénibles, ils profitent des guerres de tribu à tribu et obtiennent les prisonniers qui se font, moyennant quelques verroteries et quelques objets en fer. Voilà comment a lieu ce commerce d'hommes, le seul qui offre quelque avantage dans ces contrées désertes, le seul capable d'y attirer quelques Européens et quelques métis.

L'histoire naturelle des environs d'Egas semble être la plus riche de toute la contrée. Les grandes et les petites espèces d'animaux y abondent. Dans les forêts qui bordent le Tefe, on trouve le tapir (*tapirus americanus*), le *maï-puri* de Barrère ; le *miborebi* d'Azara ; l'*anta* des Espagnols. On en rencontre, à ce qu'il semble, de deux sortes : l'un, le plus grand, qui a les pointes des oreilles blanches, animal qui atteint les dimensions d'un bœuf, quoiqu'avec des jambes plus courtes, quand il a toute sa taille. Il a quatre doigts aux pieds de devant, trois seulement aux pieds de derrière. Jeune, il est nu et tacheté comme un daim; mais, à mesure qu'il grandit, les taches disparaissent, et il devient entièrement bai-brun. La tête est longue, étroite et convexe sur le front; les yeux sont petits et bleus; les oreilles ressemblent plutôt à celles d'un bœuf qu'à toutes autres, quoique plus courtes et plus larges. Le tapir a une espèce de trompe longue de quatre pouces au plus. Cet animal vit d'herbes et de branches d'arbre; il plonge quelquefois dans l'eau, et vague le plus souvent le long des rivières. Le tapir est fort, mais inoffensif; il ne combat que lorsqu'on l'attaque. Le jaguar ne l'aborde point de front, mais cherche à le surprendre par derrière. Quoique massif et traînard en apparence, le tapir fait preuve, dit-on, au besoin, d'une grande vitesse à la course.

Les bords de l'Amazone et du Tefe ont, comme l'Orénoque et le rio Magdalena, leurs races d'alligators; mais ils ne se montrent en grand nombre que dans les endroits stagnans du fleuve. Les jaguars ou *onças* se remarquent dans toute l'étendue des forêts, mais d'espèces, de tailles et de grandeurs diverses. On dit que, dans la saison sèche, ces bêtes féroces, chassées de leurs forêts par la faim, viennent sur les bords du fleuve pour y chasser la tortue, comme les Indiens pourraient le faire. Soit instinct, soit imitation, ils savent retourner ces animaux sur la carapace pour les dévorer ensuite tout à leur aise. Il y a plus; quand leur premier repas est fait, ils laissent les autres ainsi retournées et dans l'impossibilité de s'échapper. Pour eux, ce sont des provisions ménagées pour un prochain repas.

Les serpens de toutes les espèces qui infestent aussi ces bois sont l'objet de traditions merveilleuses et effrayantes. Les Indiens racontèrent à Lister Maw qu'il existait dans certains lacs un serpent d'eau, lequel ne souffrait pas qu'aucun être vivant vînt habiter avec lui dans son domaine. Seul il emplissait les lacs dans lesquels ils se logeait. Ces lacs étaient interdits à tout le monde, même aux pirogues des naturels. Avant de se hasarder sur un bassin où l'on craignait de rencontrer un hôte aussi redoutable, les canotiers sonnaient de la trompe ou faisaient un bruit de voix pour s'assurer si le serpent était logé dans la vase. Pour donner plus de crédit à leur version fabuleuse, les Indiens ne manquaient pas d'invoquer l'autorité du curé. Le curé allant prêcher dans la montagne avait découvert, disaient-ils, à travers la forêt, les traces d'un serpent, dont la grosseur était à peu près celle d'un vaisseau de ligne. Voilà ce que disent les Indiens, les plus crédules hommes qui soient au monde.

Les principales productions du district d'Egas sont le coton, le cacao, le sucre et le manioc. La salsepareille n'y vient guère qu'à l'état sauvage. On se sert dans le pays de l'écorce d'un arbre pour remplacer le papier comme enveloppe de cigarres. Les maisons d'Egas sont jolies au coup-d'œil ; quelqes-unes d'entre elles rappellent les habitations européennes, quoiqu'elles n'aient guère qu'un étage de haut. La maison du commandant du poste, la plus somptueuse de toutes, a une galerie extérieure en bois. L'église est aussi bâtie avec solidité. La population totale d'Egas peut être de 400 individus, dont la majeure partie se compose de blancs et de métis. A l'opposé du large bassin qui s'étend devant Egas est situé Nogueyra, autre poste commercial dont l'importance égale à peu près celle du poste voisin. Dans l'un et l'autre établissement, les femmes indiennes se montrent actives et industrieuses. Elles fabriquent des poteries et font des ustensiles de ménage avec des calebasses coupées et enduites d'un vernis colorié. Elles confectionnent, en outre, des hamacs, dont quelques-uns en coton seul, d'autres en un mélange de paille et de coton.

Après deux jours de repos, je quittai Egas et m'embarquai sur le Tefe, rivière aux eaux limpides et profondes, pour regagner le Solimoës. D'Egas à la Barra do Rio-Negro, les petits villages indiens se succèdent sans offrir rien de saillant et de digne de remarque. L'aspect du fleuve, monotone et sauvage, n'est guère varié

que par les bouches de ses nombreux affluens et les myriades d'îles qui l'envahissent. Le plus fort tributaire sur cette route est le Purus, qui se jette sur la gauche du fleuve. La plage la plus importante est celle de Goajaratura, célèbre par la pêche des œufs de tortue. Quand j'y passai, cette pêche était en pleine activité. Des cabanes en feuilles de palmier avaient été construites sur la grève pour y loger les Indiens accourus des environs et les marchands venus du Para. Ce petit endroit respirait le travail et l'activité. Ici sur un coin de l'île, on voyait des amas d'œufs fraîchement déterrés; ailleurs on en remplissait des pirogues, ou bien on en jetait des milliers dans d'énormes chaudières pour que la cuisson en fît séparer la graisse, qui sert de beurre dans le pays. Plus de cent cinquante hommes, indiens, mulâtres, nègres et blancs, étaient absorbés dans les travaux de cette exploitation (Pl. XVII — 3).

Aux mois d'octobre et de novembre, quand les eaux sont parvenues à une grande hauteur, les grosses tortues quittent le fleuve pour venir pondre leurs œufs sur certaines îles sablonneuses. Cette délivrance s'accomplit pour elles presque simultanément et comme à la file. A cette époque, le gouvernement a le soin d'envoyer des détachemens de soldats chargés de surveiller les abords des îles privilégiées, afin que rien ne trouble ces animaux dans leur ponte, qui est la plus grande richesse du pays. Ces soldats empêchent que les insulaires, et les Muras spécialement, ne viennent s'approprier les résultats de la ponte. Quand elle est terminée, ils font prévenir le chef de la province, et alors des lieux les plus éloignés arrivent des hommes pour ramasser les œufs. Le chef de cette espèce de récolte est un *capitão da praya* (capitaine de la plage) qui maintient l'ordre, arpente et distribue le terrain où doivent se faire les fouilles, et perçoit la dîme des divers adjudicataires. Cette première formalité une fois accomplie, chacun creuse la portion de terrain qui lui a été cédée, jusqu'à ce que les œufs se présentent, tantôt en une seule couche, tantôt en deux couches. Ce travail doit être promptement achevé; car, au bout de huit jours, les œufs commencent à se gâter. On les ramasse en tas de quinze à vingt pieds de diamètre sur une hauteur proportionnée. Ensuite, de très-grand matin, on en remplit jusqu'à moitié des pirogues parfaitement calfatées; puis, avec une fourche à trois dents en bois, on brise les œufs, et on finit par les écraser avec les pieds. Comme ces œufs ont très-peu de blanc il résulte de cette opération une sorte de bouillie jaune sur laquelle nagent des morceaux de coquille. On verse de l'eau pardessus, et on abandonne ce mélange à l'action du soleil tropical. En trois ou quatre heures sa chaleur attire à la surface la graisse qui est la partie la plus légère. On la retire avec des *cuins* ou cuillers faites des valves des grandes moules de rivière, et on la recueille dans des pots de terre. Jusqu'à trois fois on répète ce travail dans chaque pirogue, après quoi la plus grande partie de l'huile est extraite. Cette substance a complètement la couleur et la consistance du jaune d'œuf battu. On la fait cuire à un feu doux, dans une grande chaudière de fer ou de cuivre, pendant plusieurs heures; on la remue, on l'écume, on la clarifie de telle sorte que les parties vertes, et les fibres surtout, puissent se déposer. La partie fluide qui surnage est alors de nouveau retirée. Une seconde fois, on la cuit à un feu plus doux encore jusqu'à ce qu'elle ne jette plus aucune bulle. Coagulée, cette graisse acquiert la consistance et la couleur du saindoux; on la verse dans de grands pots en terre ouverts par le haut, et pouvant contenir une soixantaine de livres. Ces pots, recouverts de feuilles de palmier et d'écorces d'arbre, sont expédiés ensuite, et se vendent dans le commerce sous le nom de *manteiga de Tartaruga*. Cette graisse est d'autant plus savoureuse et plus pure, qu'elle a été extraite plus promptement après la récolte des œufs, et que ceux-ci étaient plus frais. Quand elle est convenablement reposée, elle perd entièrement l'odeur de tortue, quoiqu'elle conserve dans le goût un montant auquel les Indiens seuls peuvent s'accoutumer. La qualité inférieure est employée comme huile à brûler.

J'arrivai le 8 janvier à la Barra do Rio-Negro, ville moderne située sur la droite de ce fleuve et à deux lieues de son embouchure dans le Solimoës. Considérable aujourd'hui et le plus important du district, ce poste ne date que de 1807. Avant cette époque, le chef-lieu de la *comarca* ou district était Barcellos, situé à dix journées de marche plus haut et sur les bords du rio Negro. Depuis lors, la forteresse de Barra, qui n'avait été créée que pour la défense du confluent, parut au sénat une position plus centrale et meilleure : on en a fait la ville essentielle de la contrée. Barra do Rio-Negro compte aujourd'hui 3,000 ames. Bâtie sur un terrain que les débordemens du fleuve respectent toujours et que n'infestent point les moustiques, la ville a des maisons qui ont l'aspect européen et dont plusieurs comptent deux

étages. On y a commencé la construction d'un hôpital. L'église qui fait face à la rivière est un assez joli bâtiment, avec une place sur le devant et le fort à ses côtés. Il y a, de plus, quelques ateliers de femmes pour la fabrication du coton et des cordages, et des entrepôts pour les denrées venues des provinces intérieures. Deux ponts qui traversent une petite rivière servent à lier entre elles les diverses portions de la ville. Toute la campagne environnante, mollement ondulée, est tapissée de prairies artificielles; les flancs des côteaux sont couverts de plantations, tandis que des fôrèts épaisses garnissent les enfoncemens. La ville de Barra est le marché principal de tous les indigènes ; ils y vont échanger les produits de leur sol contre des marchandises d'Europe. Les principaux habitans de la ville ont eux-mêmes des haciendas ou métairies qui leur fournissent non-seulement des provisions, mais des objets d'échange, tels que café, coton et salsepareille.

La garnison de Barra consiste en deux cents hommes de troupes régulières. Entre Barra et Barcellos, s'échelonnent une foule de petits postes intérieurs situés sur les bords du rio Negro et du rio Branco, son tributaire. On évalue la population totale des deux districts à trois ou quatre mille ames, qui vivent isolés et par ménages. Les hauteurs du rio Branco, qui avoisinent les provinces de la Guyane, nourrissent environ quarante mille têtes de bétail. Pour remonter le rio Negro, il faut à peu près un mois. Le courant n'est pas très-fort, surtout quand le Solimoës est au moment de ses plus grandes crues.

A la hauteur de Barra do Rio-Negro et sur la rive droite du Solimoës se trouve la métairie de Manacuru, autour de laquelle se groupent des huttes d'Indiens qu'on peut distinguer de la rivière. Elles sont peuplées de Muras. Spix et Martius, qui débarquèrent sur ce point, racontent que ces sauvages arrivèrent au-devant d'eux au nombre d'une soixantaine, hommes, femmes et enfans, pour obtenir quelques bouteilles d'eau-de-vie. On se figurerait difficilement quelque chose de plus hideux que ces visages d'Indiens barbouillés de noir et de rouge et défigurés par trois dents de cochon qui leur sortent par des trous pratiqués au-dessous des narines et de la lèvre inférieure (Pl. XVI — 1). Dès que la lune se fut levée, ces Indiens commencèrent leurs danses, et les paroles qui les accompagnaient avaient quelque chose d'aussi bizarre que leurs physionomies. « Voici ton diable qui veut m'épouser, » disaient les hommes. A quoi les femmes répondaient : « Tu es un joli diable ; toutes les femmes veulent t'épouser. » Cette danse continua pendant plusieurs heures; elle mit en train les Indiens qui accompagnaient les naturalistes, et tout ce monde finit par cabrioler pêle-mêle.

C'est encore à Spix et à Martius qu'on doit des notions sur le cours du rio Madeira, devant les bouches duquel je passai le soir. Les infatigables voyageurs remontèrent ce fleuve, l'un des plus considérables affluens de l'Amazone, dont l'embouchure est en partie cachée par une île. Le courant de ce fleuve était alors très-rapide; l'eau en couvrait tellement les rives, que les arbres semblaient en sortir. Il chariait une quantité énorme d'arbres flottés, circonstance qui lui a valu le nom qu'il porte, *Madeira* (bois). Après quatre jours de navigation, Spix et Martius arrivèrent à la mission de Novo-Monte Carmel do Canoma, fondée en 1811 sur la rivière de ce nom, et peuplée de Mandrucus. Ceux qu'ils virent étaient des hommes de cinq pieds six pouces, musculeux, à poitrine large, le plus souvent d'une couleur claire, les traits du visage communs, fortement prononcés, mais doux et débonnaires; les cheveux coupés court au-dessus du front; enfin le corps bariolé de lignes étroites qui, commençant au cou, se prolongeaient jusqu'à l'extrémité des orteils (Pl. XVII — 1). Sans doute ce bariolage a pour but de se donner un air imposant et martial. La guerre est pour ces sauvages une habitude et un plaisir; aucune nation voisine n'a l'humeur plus belliqueuse. Autour de leurs cabanes, figuraient, plantées sur des pieux, des têtes d'ennemis; et un grand nombre de squelettes de jaguars, de coatis, de pecaris et d'autres animaux, donnaient à leurs villages l'aspect d'un vaste charnier. On porte les forces de ces peuplades de Mandrucus à 18,000, et même à 40,000 individus. Malheur aux tribus qui deviennent leurs ennemies ! Ils les poursuivent à outrance et avec un acharnement tel, que plusieurs d'entre elles ont été peu à peu anéanties. Quand le Mandrucu est vainqueur, il n'épargne aucun de ses antagonistes. Il renverse son homme, le saisit par les cheveux; et, avec un couteau court, fait d'un morceau de roseau, il détache avec une dextérité merveilleuse la tête du tronc. Cette adresse dans la décollation a valu aux Mandrucus le nom de *paï-quicè* (coupe-tête). Ces têtes s'arrangent et se préparent; puis, l'homme qui s'en est fait un horrible trophée ne le quitte plus. A la chasse et à la guerre, il le porte avec lui; quand il se retire dans la cabane commune pour dormir, il le

place auprès de son hamac. D'après tous les renseignemens recueillis, les Mandrucus semblent appartenir à la grande tribu des Tupis (Pl. XVII — 2).

Après quelques jours passés à Canoma, Spix et Martius en repartirent et suivirent le cours de l'Iraria, qui sort du lac de Canoma pour aller rejoindre l'Amazone, où il arrive sous le nom de Furo de Rama. On parvint le soir à la mission des Mauhes, où ces peuples vivaient mêlés aux Mandrucus. Ce village avait un aspect d'ordre et d'aisance. A Villa-Nova da Raynha ou Topinambaruna, les voyageurs retrouvèrent encore le Solimoës. Villa-Nova da Raynha est une bourgade qui consiste en plusieurs rangées de maisons basses, presque toutes sans fenêtres et couvertes en feuilles de palmier.

Mais avant d'arriver là, j'avais vu la mission de Serpa, peuplée de blancs, et consistant en quelques maisons délabrées qui se groupaient autour d'une église. La misère qui semblait avoir frappé ce lieu provient, suivant Lister Maw, d'un mauvais système de conduite vis-à-vis des Indiens, qu'un traitement barbare et des corvées trop rudes ont éloignés des pays où les métis se produisent en plus grand nombre. Ce voyageur ajoute, comme remarque générale, que, tout le long de cette route, les villages les plus rapprochés des possessions brésiliennes et des centres d'autorité, sont les plus dépeuplés d'Indiens, tandis que les villages de l'intérieur, où le joug des blancs se fait peu sentir, ont des populations nombreuses d'indigènes, vivant tranquilles sous la loi d'un père religieux. Ainsi, au lieu d'avoir attiré les naturels, la civilisation les aurait repoussés vers leurs forêts.

Villa-Nova da Raynha étant la dernière mission de la comarca du Rio-Negro, on y a établi une espèce de douane provinciale. Deux canons de fer et trente soldats veillent à la défense de ce poste. Quelques petits caboteurs stationnaient à l'ancre au rivage, quand notre transport y passa. A une lieue au-dessous de Villa-Nova et sur le même côté du fleuve, se voient différentes constructions nommées la *Comandancia*, habitation ordinaire du chef de la frontière. Près de là, je pus voir quelques fabriques du pays. La première était une briqueterie qui pouvait confectionner à la fois quatre cents jarres destinées à contenir le beurre de tortue. Plus loin, se trouvait un atelier avec forge et enclume; plus loin encore, un hangar qui servait à la préparation des gâteaux de manioc. Quand j'y passai, une vingtaine d'Indiennes travaillaient sous la surveillance de la maîtresse de la ferme, métisse active et riche. La maîtresse était assise elle-même à l'une des extrémités du hangar, avec trois ou quatre cribles, au travers desquels elle passait la fleur de manioc pour en faire des gâteaux. D'autres Indiennes pétrissaient ces gâteaux ou les portaient au four. Ces gâteaux, faits avec la partie la plus pure et la plus blanche du manioc, sont considérés, dans le pays, comme une nourriture de luxe; on les mange avec le café. Le reste du manioc sert à la distillation d'une espèce d'eau-de-vie.

Le jour suivant, j'étais à Obidos, situé sur un terrain élevé, à l'embouchure du rio das Trombetas, qui se jette à la gauche du fleuve. Obidos n'a rien de remarquable; c'est une mission comme toutes les missions déjà décrites; mais les bouches du rio das Trombetas rappellent un fait historique qui n'est point sans intérêt. Ce fut là, dit-on, qu'Orellana, le premier navigateur sur l'Amazone, ayant pris terre pour reconnaître la campagne, fut attaqué par des Indiens dans les rangs desquels combattaient des femmes. De là, fut donné au fleuve le nom des Amazones. Obidos est le point le plus occidental du fleuve où la marée soit sensible. Large en cet endroit de 4,345 pieds, l'Amazone est d'une grande vitesse; mesurée sur les bords, la profondeur en est de 100 pieds.

Au-delà d'Obidos, l'Amazone élargi est un véritable labyrinthe d'îles qui se confond avec la terre ferme. A peine a-t-on le temps de distinguer de grandes et régulières forêts, des plantations de cacao, entretenues avec un soin qui annonce le voisinage des villes purement créoles. Santarem, où nous arrivâmes le jour suivant, a déjà cet aspect. C'est un poste à la fois douanier et militaire, où l'on maintient une assez forte garnison. Sans être aussi grande que Barra do Rio-Negro, Santarem est plus régulièrement bâtie et mieux pourvue de commodités européennes. Les rues sont larges, quoique courtes; les maisons recouvertes en tuiles et crépies à blanc ou peintes en jaune. L'église, qui est sur la grève, est grande, bien bâtie, et flanquée de deux petites tours. La caserne et la maison du commandant sont en face l'une de l'autre. Santarem fait un petit commerce avec le Para, à l'aide de goëlettes dont quelques-unes appartiennent à des négocians anglais. Elle trafique également avec les peuples de la rivière Topayos, au confluent de laquelle la ville est assise.

Une journée suffit pour aller de Santarem à Porto do Moz. Porto do Moz, situé au confluent du grand fleuve et du fleuve Xingu, n'a

guère qu'une seule rue de maisons basses, couvertes en feuilles de palmier (Pl. XVIII— 1). Elle se présente alignée sur la rive au milieu de bouquets d'arbres et au centre des plantations les plus variées. La population de Porto do Moz consiste en Indiens et en métis qui descendent des Tacuhepes et des Yurunas, tribus dont les hordes errent encore entre le Tocantin et le Topayos. A son embouchure à Porto do Moz, le Xingu a près d'une lieue de largeur. En face, et sur la rive opposée, on voit la villa d'Almeirim ou Paru, l'une des villes les plus anciennes qui soient sur les bords de l'Amazone. Ses habitans actuels sont principalement issus des Apamas et des Aracajus. Aujourd'hui ce lieu a un aspect misérable. La montagne d'Almeirim, éloignée du fleuve d'environ une lieue, offre un sommet haut de huit cents pieds environ, couronné d'une forêt de grands arbres. Les flancs en sont, ainsi que les moindres accidens de la plaine qui l'entoure, tapissés d'une pelouse magnifique. C'est un paysage plein de fraîcheur et de calme, qui attire et repose l'œil.

Longeant toujours la rive septentrionale de l'Amazone, nous vîmes Arroyolos, où le fleuve tourne au N. E., pour déboucher par le canal de Bragance. Pour aborder à Garupa, sur la rive droite, il faut traverser tout le fleuve, c'est-à-dire un bras de mer. Les deux bords de l'Amazone sont si éloignés, en cet endroit, qu'on ne les aperçoit pas à la fois l'un et l'autre. Une foule d'îles coupent le fleuve, qui n'en est jamais complètement dégagé. Ces îles, que l'inondation fait disparaître, ne sont point habitées; et les pêcheurs eux-mêmes les fréquentent peu, le poisson étant rare dans cette partie du fleuve, que tourmentent les marées. En revanche, les forêts des îles de Garupa sont remplies de gibier.

Au-delà de Garupa, on n'aperçoit plus la rive gauche du fleuve; bientôt on quitte le lit principal pour entrer dans cette série de canaux d'eau salée, qui partagent l'Amazone en deux branches: l'une, la principale, allant se jeter au N. E.; l'autre, composée de mille petites branches et grossie du beau fleuve du Tocantin, allant former la baie de Para ou Belem, pour se jeter ensuite dans l'Océan, dans une direction à peu près parallèle à la grande embouchure. Quelques géographes modernes n'ont pas voulu, il est vrai, admettre que ces petits canaux nommés *Tajipuru* fussent une continuation de l'Amazone. Quoi qu'il en soit, ce mouvement des eaux du fleuve a servi à former une espèce de delta qu'on nomme l'île Marajo, île très-grande, mais souvent inondée et coupée de larges flaques d'eau. Il est impossible de donner une idée des canaux par lesquels le fleuve se jette vers le sud. Ils sont si nombreux, si variables, si peu distincts, que les Indiens eux-mêmes sont obligés de planter des perches pour les reconnaître. L'effet de la marée se fait sentir dans tous ces canaux, dont l'eau est saumâtre et presque salée. Sur les terres que l'inondation laisse à nu, on pouvait voir par intervalles des plantations de cannes à sucre, cultures qui ne se rencontrent pas dans le Haut-Marañon. Le village le plus considérable de cette route est celui de Breves, situé sur la côte S. O. C'est un hameau de quarante cabanes éparpillées entre des cacaotiers, des jambosiers et des orangers. La cabane du juge avait des murs en clayonnage; les autres ne consistaient qu'en pieux bas, supportant un toit de feuilles de palmier *ubussu*. Seulement une claie portative ou un treillis, placés du côté du vent préservent des eaux pluviales. Le palmier *ubussu* (*manicaria saccifera*) est le seul du Brésil qui ait des feuilles entières, longues de vingt pieds et larges de dix. Leur contexture est si compacte, qu'avec un peu de soin un toit ainsi fait peut durer plusieurs années. C'est, d'ailleurs, à cause de la fraîcheur qui en résulte, une toiture préférable à celle des tuiles. Les peuples qui habitent ces cabanes ont l'air d'être heureux. Pauvres, ils semblent contens de leur pauvreté, qui ne paraît point aller jusqu'au besoin et à la misère. Les habitations qu'on voit çà et là dans la campagne sont bâties avec soin et presque avec luxe. Les propriétaires sont apparemment des créoles établis au Para, ou des colons auxquels la facilité de débouchés voisins procure vite quelque aisance.

Avant d'arriver à Santa-Maria de Belem ou Belem, j'eus à relâcher encore au poste de Limoeiro, situé aux bouches du Tocantin, devenu ensuite le bras principal de cette portion de l'Amazone, qu'il semble même absorber. Du poste de Limoeiro, nous gagnâmes celui de Santa-Anna, joli endroit qui nourrit une population favorisée. C'est dans les environs de Santa-Anna que campent les Indiens Camutas, tribu belliqueuse, dont l'humeur inquiète a, plus d'une fois, troublé la tranquillité de Para. Au-delà de Santa-Anna, le lit du fleuve se rétrécit, et prend le nom d'*Igarape Merim*, ce qui veut dire *petit passage*. Au-delà des bouches du Moju, qui peuvent avoir un quart de mille de large, la navigation devient plus facile et plus douce. Les belles plantations, les maisons de

plaisance, les champs de cannes glissent le long des deux rives dans l'espace d'une douzaine de lieues. Enfin, après avoir laissé Beja sur la droite, notre transport vint s'amarrer, le 28 janvier, sur la rade de Belem.

Santa-Maria de Belem ou le Para, fondée en 1616 par Francisco Caldeira, est située sur une grève basse de l'Amazone, sur la rive droite de ce fleuve, en face de la grande île d'Oncas, que continue une suite d'îles plus petites (Pl. XVIII — 2). A une lieue environ de la ville s'élève, sur un roc entouré d'eau, le petit fort Serra, qui commande les passes, et qui reconnaît tous les navires, avant de les laisser pénétrer dans le fleuve.

La ville elle-même est défendue par deux forts bâtis l'un et l'autre sur le roc, mais peu élevés. L'arsenal est hors de la ville, à mi-chemin de l'embouchure de la rivière Guama. On dit que des frégates sont sorties de ses chantiers.

Le principal édifice du Para est le palais, vaste construction haute de deux étages, avec un balcon ouvert, des sculptures extérieures et des palmiers entre les croisées. Presque tous les employés supérieurs du gouvernement logent dans ce palais. Sur les derrières s'étend une pelouse où les troupes viennent parader chaque matin. Non loin du palais sont quelques voûtes commencées dont on avait l'intention de faire un théâtre, délaissé depuis.

La cathédrale et les huit ou neuf églises de Para sont assez belles; mais aucune n'a de caractère saillant et distinct. En face de la cathédrale se voit le palais de l'évêque. La douane est un bâtiment large et commode. Un quai particulier est affecté au mouvement de ses marchandises. Quant aux maisons bourgeoises, elles sont grandes et bien bâties pour la plupart. Les rues sont larges et pavées en partie, mais rarement animées et bruyantes. Comme tous les créoles des contrées équatoriales, les habitans du Para sont mous, indolens et peu industrieux. Les femmes sortent rarement, et quand elles le font ce n'est guère qu'étendues dans des hamacs portés sur des perches. Les plus riches propriétaires n'habitent pas la ville elle-même. Ils ont tous leurs maisons de campagne situées à de courtes distances.

Il n'y a point de marché régulier au Para. Les canots et les pirogues arrivent chaque matin de la campagne, sans jour, sans heure fixe, et y vendent les produits des récoltes des environs. On y voit deux ou trois boucheries. Le bétail et les chevaux viennent de l'île Marajo et des petites îles environnantes, où, parfois, on les trouve à l'état sauvage. Les chevaux y sont médiocres : ils ne valent guère plus de cinq piastres chaque; et on en exporte de temps à autre pour les Indes-Orientales. Une particularité curieuse qu'on raconte au sujet de ces chevaux, c'est qu'après la promenade du soir leurs maîtres les laissent abandonnés à eux-mêmes; ils s'en vont alors chercher leur repas sur les pelouses de la ville; mais le lendemain, sans qu'il soit nécessaire d'aller à leur recherche, chacun d'eux se retrouve, au point du jour, à la porte de son propriétaire. Le commerce du Para est peu considérable, surtout par suite du manque de numéraire. Les exportations se composent de cacao, de baume de copahu, de salsepareille, de coton, de cuirs secs, etc. Les importations consistent en divers articles des manufactures européennes. Le Para est la ville la plus importante de toute la région de l'Amazone, le port de mer, la capitale de cette portion du Brésil supérieur connue sous le nom de province du Para, qu'on subdivise en trois comarcas ou districts, celui du Para proprement dit, celui de la Guyane comprenant le Rio-Negro, enfin celui du Solimoës. Les divisions administratives prennent d'autres dénominations. Elles partagent le pays en comarca du Rio-Negro, comarca du Para, comarca de Marajo.

CHAPITRE XXI.

GÉNÉRALITÉS GÉOGRAPHIQUES SUR LA RÉGION DE L'AMAZONE.

Lorsque Francisco Caldeira parut pour la première fois, en 1616, sur l'une des branches de l'Amazone, et y fonda la ville de Belem, ce territoire littoral était occupé par les Tupinambas qui, fuyant devant la conquête, se retirèrent dans les pays que baigne la rivière du Tocantin. De là, profitant bientôt d'une diversion que leur offrait une attaque hollandaise, ils se jetèrent à diverses reprises sur le poste nouvellement créé et le disputèrent à ses fondateurs. De longs troubles s'en suivirent et durèrent jusqu'en 1621, époque où Bento Maciel chassa les Hollandais déjà établis sur les rives de l'Amazone, tailla en pièces les tribus les plus hostiles et les plus hardies, refoula les autres dans leurs retraites boisées ou les obligea à venir solliciter la paix. Cette pacification valut à Bento Maciel le surnom de pacificateur du Maranham.

Depuis cette époque, les gouverneurs se succédèrent au Para, soit comme gouverneurs spé-

ciaux de ce district, soit comme capitaines-généraux de l'état de Maranham. Dans ces premiers temps de la conquête, l'esclavage des Indiens, admis d'abord comme fait, fut maintenu comme coutume. Le jésuite Antonio Vieyra qui, le premier, osa prêcher l'émancipation des esclaves, soit au Para, soit à Lisbonne, ne fit des prosélytes que parmi les religieux de son ordre. Loin de se rendre aux raisons d'intérêt et d'humanité qui réclamaient des mesures moins acerbes, les autorités politiques du pays chassèrent les Pères de la province en 1671. Ce ne fut guère qu'en 1755 que le roi Joseph, rappelant une foule d'édits anciens rendus par ses prédécesseurs, en faveur des Indiens esclaves, exigea que le code d'indépendance ne fût point une dérision pour eux, et créa, pour les indigènes, une ère nouvelle, une ère de clémence. Redevenus libres, les Indiens ont été, depuis cette époque, organisés en peuplades corvéables, et surveillés, dans leurs travaux, par des inspecteurs qui avaient le monopole de leurs récoltes. De nos jours seulement l'émancipation complète a été décrétée. Du reste, il ne semble pas qu'une législation plus libérale soit appelée à exercer une influence bien décisive sur ces peuplades sauvages. Le nombre des tribus va chaque jour s'affaiblissant : on dirait que la race des métis gagne tout ce que perd la race indienne.

L'aspect de cette vaste contrée varie suivant les zônes; mais c'est, en général, un terrain plat, boisé, marécageux, fertile presque sur tous les points. Le climat y est celui des terres équatoriales, ardent et rafraîchi à peine par quelques brises de l'E. Une végétation merveilleuse enrichit les rives de tous ces fleuves où les arbres s'élèvent à une hauteur surprenante. Des cristaux, des émeraudes, du granit, de l'argent, quoiqu'en bien petite quantité, de l'argile, du plomb, voilà les richesses minérales. Il serait trop long de citer ici toutes les richesses de la végétation; les bois d'essences propres à la construction; les arbres balsamiques, comme le cumaru, le copahu, l'arbuste qui produit la gomme storax; le *merapinima*, compact, lourd et poli comme une écaille de tortue; le *sucuba*, bois violet qui donne une liqueur vermifuge; l'*assam*, qui fournit un venin subtil; le *getaïca*, dont la résine sert à vernir la poterie; le *chirurba*, dont les cendres sont excellentes pour la fabrication du savon. Parmi les fruits de cette contrée, on peut citer l'orange, la mangaba, la saracara, l'atte, l'abiu, l'inga, le bacaba, etc. On ne voit des cocotiers que dans le voisinage de la mer. La châtaigne dite du Maranham est particulière à cette contrée. L'un des arbres le plus utiles de la province est, sans contredit, le caout-chouc, du tronc duquel s'extrait, par incision, une sorte de résine qui prend toutes les formes et dont on fait des tissus imperméables. Les autres produits généraux sont la salsepareille, l'ipécacuanha, le jalap, le girofle du Maranham, le péchurim qui ressemble à la muscade, le tapioca et le laurier des Moluques. On a vu quelles espèces principales on y trouvait dans le règne animal. Toutes les bêtes sauvages déjà décrites dans les plaines de l'Orénoque errent aussi dans les forêts de l'Amazone; les oiseaux, les aras surtout, y présentent la même richesse de couleurs, le même luxe de variétés.

La géologie de cette immense contrée est presque insignifiante; mais, en revanche, son hydrographie offre une étude vaste et encore incomplètement faite. Le fleuve des Amazones, descendu des montagnes péruviennes, reçoit, comme on l'a vu, à sa droite : le Javary, qui sert de limite au Pérou et au Brésil; le Jutay ou Hyatahy; le Jurua ou Hyarua; le Tefe, qui baigne le village d'Egas; le Madeira, qui, descendu des montagnes de la Bolivie, reçoit, dans sa route, le Guaporé, au-dessous de Matto-Grosso; le Topayos, nommé Juruena dans la partie supérieure de son cours, qui traverse le pays des Mandrucus; enfin le Xingu qui, parti du plateau de Campos-Parecis, coupe le pays des Bororos, arrose le Para, et baigne Souzel et Pombal. A sa gauche, il reçoit l'Iça ou Putumayo, et le Yapura ou Caqueta, descendu des sommets de la Cordillère colombienne; le rio Negro, le plus considérable de ses affluens, par lequel l'Amazone communique à l'Orénoque, le rio Negro qui prend sa source dans la Serra de Tunuhy, et porte au grand fleuve ses tributaires immédiats, le Cassiquiare et le rio Branco; enfin, comme derniers affluens de ce côté, le rio das Trombetas et l'Anaurapara, qui descendent du versant méridional de la Serra de Tucumaque. Parmi ces fleuves, il faut classer à part le Tocantin, dont quelques géographes ne veulent pas faire un affluent de l'Amazone, avec lequel il communique par un canal d'eau salée. Le Tocantin, devenu rivière du Para, quand il se jette à la mer, ou seconde bouche de l'Amazone, le Tocantin se compose de la réunion de deux grandes branches, le Tocantin proprement dit, et l'Araguaya qui doit être regardé comme la branche la plus importante. Le principal affluent de l'Araguaya est le rio das Mortes qui parcourt la province de Matto-Grosso. La source du fleuve est dans les premiers échelons

de la Serra dos Vertentes dans la province de Goyaz.

Dans toute son étendue, l'Amazone a un courant rapide dont une foule de petites îles augmentent la vitesse. Ces îles font du lit du fleuve une sorte d'archipel prolongé pendant quatre ou cinq cents lieues, laissant à peine, à de rares intervalles, apercevoir à la fois l'une et l'autre rive. Ces îles se font et se défont, augmentent ou s'amoindrissent chaque année. Tantôt disjointes, elles se multiplient en se réduisant; tantôt réunies par de nouvelles alluvions, elles diminuent de nombre pour gagner en étendue.

Les bâtimens qui naviguent sur le Bas-Amazone sont formés de troncs d'arbres qui ont de quarante à cinquante pieds de long. On les creuse au moyen du feu, en leur laissant la plus grande largeur possible, en les renforçant de membrures extérieures garnies de planches qui servent à les tenir plus élevés au-dessus de l'eau. On donne le nom de pirogues à ces longues embarcations qui naviguent avec des mâts et avec des voiles rondes. Pour remonter le fleuve, elles profitent des vents d'E.; de la marée et du courant, pour le descendre.

L'Amazone nourrit beaucoup de poissons, parmi lesquels on cite le gorobuja, le perahyba, la dorade et le puraque, qui, comme la torpille, engourdit la main de ceux qui le touchent. Le plus important de tous les animaux amphibies est la vache marine, ainsi nommée à cause de la ressemblance qu'offre sa tête avec celle de cet animal. C'est le même poisson que nous avons décrit sous le nom de lamantin. La chair en est bonne, et on en extrait une huile pour les assaisonnemens. Cet animal fournit, avec le poisson pirarucu, le principal aliment des pêches indiennes. Le pirarucu est un gros et bon poisson, dont la langue sert aux Indiens pour faire une râpe à guarana.

La plus grande île de toute l'Amazone est celle de Marajo, où les Portugais ont créé une comarca. L'île Marajo, située entre la rivière du Tocantin et le grand fleuve, baignée au N. par l'Océan et par le canal de Tajipuru au midi, a environ trente lieues du S. au N. et quarante de l'E. à l'O. Riche, fertile et abondant en bestiaux, ce territoire ne redoute que des inondations fréquentes et le phénomène du *pororoca*, qui a lieu à l'embouchure de l'Amazone, phénomène où l'on reconnaîtra le *mascaret* ou *rat d'eau* de notre Gironde, dont Lacondamine a été témoin, et qu'il décrit ainsi :

« Pendant les trois jours les plus voisins des pleines et nouvelles lunes, temps des plus hautes marées, la mer, au lieu d'employer plus de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur. On juge bien que cela ne peut se passer tranquillement. On entend d'une ou de deux lieues de distance un bruit effrayant qui annonce le pororoca ; à mesure qu'il approche, le bruit augmente, et bientôt l'on voit s'avancer une masse d'eau de douze à quinze pieds de hauteur, puis une autre, puis une troisième et quelquefois une quatrième, qui se suivent de près et qui occupent toute la largeur du canal. Cette lame chemine avec une rapidité prodigieuse, brise et rase en courant tout ce qui lui résiste. J'ai vu, en plusieurs endroits, des marques de ses ravages, de très-gros arbres déracinés, la place d'un grand terrain récemment emporté : partout où elle passe, le terrain est net comme s'il eût été balayé. Les canots, les pirogues, les barques même n'ont d'autre moyen de se garantir de la barre qu'en mouillant dans un endroit où il y ait beaucoup de fond. J'ai examiné avec attention, en divers endroits, les circonstances de ce phénomène, et particulièrement sur la petite rivière de Guama, voisine du Para. J'ai toujours remarqué qu'il n'arrivait que proche l'embouchure des rivières, et lorsque le flot montant et engagé dans un canal étroit rencontrait en son chemin un banc de sable ou un haut-fond. »

Le littoral de l'île Marajo est, de temps à autre, bouleversé par ce phénomène, mais l'intérieur en est à l'abri. Les deux plus grands cours d'eau qui traversent l'île sortent d'un lac intérieur; on les nomme l'Anajat et l'Arary. Les naturels de cette île, les Nengahybas, convertis par le jésuite Antonio Vieyra depuis le XVIIe siècle, sont mariniers et pêcheurs. Ces peuples prenaient le surnom d'Iguaranas, d'*Iguara*, qui signifie pirogue dans la langue tupique. Le chef-lieu de l'île est Villa de Monforte ou Villa de Joannes, petite bourgade sans importance et située dans un terrain marécageux. On y cite encore le port de Chaves sur l'Océan, les hameaux de Soure, Salvaterra et Monçaras. Outre cette île immense, l'Amazone en avait jadis d'autres que couvrait une population nombreuse, et surtout celles de Machiana et de Caviana, habitées par les Aroas. Aujourd'hui ces îles sont désertes. Le fer ou la maladie ont extirpé leurs populations.

Tel est l'Amazone. De tout temps, la largeur de ses eaux, la beauté de ses rives, y attirèrent des voyageurs. L'avoir descendu était presque un titre de gloire ; et, de nos jours encore, c'est une tâche assez pénible pour que la science

et l'histoire des voyages en tiennent compte à qui l'accomplit. Le premier qui risqua cette longue navigation fut l'Espagnol Orellana qui, s'embarquant, en 1540, à cinquante lieues à l'E. de Quito, suivit le Cauca et le Napo, entra dans le grand fleuve et le descendit jusqu'au cap Nord sur la côte guyanaise. Ce fut lui qui donna à ce vaste cours d'eau le nom poétique qu'il porte encore aujourd'hui. Ce fut lui qui appliqua à cet immense Thermodon du Nouveau-Monde la fable homérique de tribus de femmes guerrières, se défendant contre les peuplades qui les entouraient et combattant avec un sein coupé, pour manier l'arc avec moins de peine. Orellana prétend avoir rencontré, sur le Bas-Amazone, une tribu de ces femmes qui l'obligea à regagner ses chaloupes. Il est à peu près établi aujourd'hui que la circonstance qui a créé cette fiction, est la vue de quelques Indiennes aidant leurs maris dans les rencontres avec les Européens, et se défendant elles-mêmes les armes à la main.

Après Orellana, parut sur l'Orénoque Pedro de Ursoa envoyé vers 1560 pour chercher le lac Parima et le pays el Dorado. Pedro de Ursoa ne vit pas lui-même les bords de l'Amazone. Un soldat rebelle, nommé d'Aguirre, l'assassina en route et se fit nommer chef de l'expédition. Il descendit le grand fleuve, marquant son passage par la dévastation et par le meurtre. Longtemps on hésita à recommencer une expédition qui, jusqu'alors, avait si mal réussi. Ce ne fut que plus tard, et après la fondation de Belem, que, sur l'ordre de Raymundo de Noronha, gouverneur de cette ville, Pedro de Texeira entreprit cette navigation sur une grande échelle. Pedro de Texeira partit de Belem le 28 octobre 1637, avec quarante-sept canots montés par douze cents indigènes et soixante soldats portugais, ce qui, avec les femmes et les esclaves, formait un total de deux mille ames. Cette colonie flottante, après des fatigues et des misères sans nombre pendant un an de navigation, arriva à Quito. Après ces voyageurs des anciens temps, voyageurs militaires plutôt que savans, parurent, dans les siècles suivans, les hommes dévoués et laborieux qui ne naviguaient pas sur l'Amazone pour en dévaster les bords, mais pour les observer; en 1690, le P. Fritz qui dressa la carte de l'Amazone et du Napo; en 1743, Lacondamine; de nos jours enfin le lieutenant Lister Maw, et surtout les habiles et patiens naturalistes Spix et Martius, qui, les premiers, ont éclairé, avec quelques détails, l'ethnologie et la phytologie de l'Amazone.

Les subdivisions géographiques de cette vaste contrée sont, pour la province du Para, le Para proprement dit, les bassins du Xingu et du Topayos, et le pays des Mandrucus.

Le Para proprement dit contient, outre la ville du PARA, celle de BRAGANCE, autrefois Cayte, chef-lieu de la petite capitainerie de ce nom, une des plus anciennes villes de la contrée. Elle est située à trois lieues de l'Océan sur la petite rivière de Cayte. Un pont la coupe en deux parties. Celle du nord est habitée seulement par les Indiens. On cite encore SAN-JOSE DE CERREDELLO, OUREM sur la rive droite du Guama; VIZIA, ancienne ville, autrefois riche entrepôt intérieur et placé sur la rivière du Tocantin; CINTRA, sur la rivière Maracana; COLLARES, ville métisse à douze lieues de la capitale, sur une île qu'un petit chenal sépare du continent; VILLA-NOVA DO RE, un peu au-dessous de l'embouchure du Curuca, peuplée en partie d'Indiens cultivateurs; BAYAO, PEDERNEIRA, riches aldées indiennes; enfin ARCOS, ville aborigène, sans compter une foule de petits endroits où les Indiens ont fondé des villages qui chaque jour s'entourent de plantations.

Le bassin du Xingu a des localités non moins importantes. La capitale du pays que les géographies modernes font dépendre de la comarca du Para est VILLA-VIÇOSA, dont le nom originaire est Cameta, l'une des plus anciennes villes de la province, située sur la rive gauche de la rivière du Tocantin. C'est l'entrepôt intérieur le plus actif, le plus riche de toute la contrée. On y compte 12,000 ames, tant Européens qu'Indiens et métis. Villa-Viçosa a de jolies maisons et de belles églises. A cette hauteur, la rivière du Tocantin forme comme une vaste baie de trois à quatre milles de large. A cinq lieues au N. E. est l'île d'Ararahy de trois lieues de circuit, terre étroite et plate, qui sépare la rivière en deux vastes criques dont l'une se nomme la baie de Marapata, l'autre la baie de Limoeiro. A trente lieues au-dessus de Villa-Viçosa sur la même rive du Tocantin sont les forts d'Alcobaca et d'Arrayos destinés, l'un et l'autre, à la surveillance des pirogues qui remontent dans la province de Goyaz. On cite encore GARUPA, PORTO DO MOZ dont il a été question; PORLET, MELGAÇO, situés sur les bords du lac Anapu; POMBAL, ville qui devient de jour en jour plus florissante.

Le bassin du Topayos, habité par plusieurs tribus indiennes, renferme, entre autres villes, SANTAREM, déjà vu; SOUZEL, ville métisse, située dans les gorges montagneuses du Haut-Xingu,

peuplé d'Indiens chasseurs, pêcheurs et industriels; ALTER DO CHAM, originairement Hybirarybe, située sur un lac près du Topayos, à quelque élévation au-dessus du niveau de l'Amazone; enfin AVEYRO, située sur la rive du Topayos qui, quoique avec le titre de ville, est un village d'une assez médiocre importance.

Le pays des Mandrucus offre une autre variété de tribus indiennes auxquelles ce territoire appartient. Outre les belliqueux Mandrucus dont il a pris le nom, on y cite encore des Yumas, des Pammas, des Muras et des Araras, chacun de ces peuples ayant ses mœurs, son idiôme, ses villages et ses chefs propres. Les uns à l'état sauvage ne quittent point leurs forêts; les autres viennent habiter des villages où ils se mêlent aux chrétiens et prennent le goût de la culture et les premières teintes de la civilisation. Les plus avancés parmi eux commencent à adopter l'usage des vêtemens; les autres marchent entièrement nus. Ils sont armés d'arcs et de flèches. On a vu ce qu'étaient les Muras et les Mandrucus. Les autres tribus ont des mœurs à peu près semblables. Les localités essentielles de ce pays sont VILLA-FRANCA, ou CAMARU, ville métisse, bâtie avec quelque régularité sur un lac qui communique avec l'Amazone et le Topayos; VILLA-NOVA DA RAYNHA, déjà citée; BORBA, petite et pauvre ville située sur une plaine verdoyante qui domine la rive droite du Madeira. Elle est distante de trente milles de l'Amazone. Sa population se compose d'aborigènes de diverses tribus mêlés à un petit nombre d'Européens et de métis. Cette mission a plus d'une fois changé de place. Elle est contiguë à une aldée considérable peuplée de Muras non convertis. VILLA-BOIN et PINHEL sont encore deux petites villes situés sur les rives du Topayos, l'une et l'autre habitées par des Indiens.

La province de Solimoës, limitrophe de celle du Para, peut se diviser en plusieurs districts qui prennent leurs noms des rivières qui les arrosent, comme Puru, Coary, Tefe, Yurba, Yutahi, Yabari. PURU n'a qu'une petite ville, CRATO, située sur le Madeira, à une grande distance au-dessus de Borba. Peuplée d'Indiens et de métis, cette ville a quelque importance agricole; c'est un des ports des pirogues qui arrivent du Matto-Grosso, et il est à croire qu'elle deviendra l'une des stations les plus importantes de la province de Solimoës. COARY a pour chef-lieu ALVELLOS, sur une large baie, à cinq lieues environ des bouches du Coary. Ses habitans descendent presque tous des tribus d'Uamanis, Solimoës, Yumas et Cuchinras qui campaient dans ces environs. Ils récoltent du cacao, du copahu, de la salsepareille, et fabriquent du beurre de tortue. Cette mission, fondée par le frère José de Magdalena, continuée par le frère Antonio de Miranda, a été mise sur le pied où elle se trouve aujourd'hui par le frère Maurice Moreyra. TEFE n'offre de remarquable que la mission d'Egas, dont il a déjà été question et qu'habitent, avec quelques métis, les Indiens Coretas, Cocurunas, Yumas, Yupinhas, Tamuanas et Achouaris. YURBA a pour chef-lieu NOGUEYRA, ville métisse, située sur la rive gauche du TEFE, en face d'Egas et à trois lieues de l'Amazone. ALVARENS tient aussi à ce district. YUTAHI, district peuplé de Tecunas et de Puirinas, a pour chef-lieu FORTE-BOA que l'on a vue déjà. YABARI, où campent les Maranhas, les Tecunas, les Yuris, les Mayurunas et les Chimanas, compte les villes des missions de San-Paulo de Olivença et San-José de Tabatinga.

La province de la Guyane, qui forme la partie nord de la contrée de l'Amazone, se prolonge du rio Negro jusqu'à l'Océan, et de la rive nord du grand fleuve jusqu'à la Guyane française, comme la délimitent l'Oyapok et la chaîne des monts Tucumaque. C'est en grande partie un pays désert, si ce n'est sur les deux rives du rio Negro et sur les bords du Solimoës. Baignée par quatre fleuves considérables, le Yapura, le rio Negro, le rio Branco, le rio das Trombetas, qui descendent les uns des Cordillères colombiennes, les autres des monts Parime ou Tucumaque, cette province a peu de villes importantes; comme celle de Solimoës, elle appartient presque toute aux Indiens. L'intérieur est dépeuplé et peu connu; le littoral de la mer et des fleuves a seul quelques missions, les unes peuplées d'Européens et de métis, les autres purement métisses, d'autres enfin presque sauvages. La côte, qui s'étend du cap Nord au cap Orange, se compose toute de terres noyées sur lesquelles aucun établissement n'est possible. Au N. du cap Nord est l'île de Maraca qui a six lieues de largeur, avec un large lac au centre. Des pororocas ou rats de marée épouvantables dévastent sa côte orientale, comme celle de l'île Marajo. En remontant l'Amazone par la rive N., on trouve, comme missions principales, MACCAPA, chef-lieu de la province, située sur une berge élevée, avec une église, un hôpital, des maisons couvertes de tuiles; puis VILLA-NOVA, aux bords de la rivière Ananirapucu; MAZAGAO, assise à la barre du Mutuaca, pays de cultures et de bri-

queteries; Arroyolos, aux bords de l'Amaruca; Espozende, sur le Tubare, dont la situation élevée commande le pays; Almeyrim, aux bords du Paru; Outeyro, mission métisse; Montalegre, ville considérable et riche, située sur une île du Gurupatuba; Prado, sur le Jurubui; Alemqueo, importante par son commerce et par ses cultures; Obidos, l'ancienne Pauxis; Serpa, qui est une petite île de l'Amazone; Faro et Sylves, villages métis, situés sur des lacs intérieurs.

La partie occidentale de la Guyane portugaise se compose des missions qui bordent les deux grands cours d'eau du Yapura et du rio Negro. Avec Spix et Martius, on a déjà visité dans le Yapura Sant-Antonio de Maripi, San-Joao do Principe et Porto dos Miranhas. Voici maintenant ce que l'on trouve en remontant le rio Negro.

Au-dessus de Barra do Rio-Negro, station importance de l'Amazone, vient la paroisse d'Ayrao avec son église dédiée à saint Elie, mission fondée sur la rive droite du rio Negro; puis, à douze ou treize lieues au-dessus et sur le même côté, Mura, d'un agréable aspect, mission de métis croisés d'Européens et de tribus indiennes, parmi lesquelles on remarque les Carahyahys, les Aroaquis, les Cocuannas, les Manaos et les Jumas. A dix lieues au-dessus et encore sur la rive droite, est la paroisse Carvoeyro, composée d'Indiens Manaos, Paraunos et Maranacuacenas, au-dessus de laquelle le rio Negro reçoit le rio Branco, son plus important tributaire. Ensuite vient la mission de Poyares, puis celle de Barcellos, jadis chef-lieu de cette province et ancienne résidence de ses gouverneurs, poste un peu déchu, dont la population se compose de marchands, de pêcheurs et de chasseurs. A seize lieues de Barcellos sont Morayra, mission de métis, puis Thomar, petite mission de métis, aux environs de laquelle campent les belliqueux Manaos, peuplade indienne qui occupe presque tout le pays entre l'Uariva et le Chiura. La religion de ces peuples, comme celle de tous les Indiens chez qui on en a découvert quelques traces, admet deux dieux ou deux principes, le bon, nommé *Maunry*, le mauvais qu'ils appellent *Sarauhe*. L'idiôme de cette tribu est celui qui domine dans ce rayon. Au-dessus de Thomar est Lamalonga, peuplé de Manaos, de Bares et de Banibas; Santa-Isabel, qu'habitent des Uapes; Macaraby, occupé par des Caraos; Caldas, où l'on trouve mêlés des Bares, Macus et Meppuris; San-Joao Nepomuceno, San-Bernardo, Nazareth, postes moins importans où l'on trouve des Ayrmeys, des Barecus et des Meppuris; San-Gabriel, près des cataractes du Crocoby, mission d'Indiens Bares; puis San-Joaquim do Coamu, à la hauteur duquel le rio Negro offre une foule de barrages et de passages dangereux; plus loin encore, San-Miguel et Santa-Anna, peuplés tous les deux d'Indiens Banibas; enfin San-José dos Marabytanas, colonie d'Indiens Marabytanas, dernier poste portugais sur ces frontières, situé à peu de distance du Cassiquiare, qui établit la communication entre l'Amazone et l'Orénoque. Du Para à San-José, les mariniers comptent cinq cents lieues; ils emploient trois mois à ce voyage.

Sur les bords du rio Branco, on trouve les paroisses de Santa-Maria, de San-Joao-Batista, de Nossa-Senhora do Carmo, de San-Felipe, de Sant-Antonio, de Santa-Barbara, de San-Joaquim, postes frontières à trois cent cinquante lieues du Para. Les peuples de ces missions sont des Indiens qui logent sous des huttes couvertes de feuilles de palmier. Parmi les magnifiques oiseaux particuliers au rio Branco, il faut citer le *gallo da serra* ou coq de roche. Le plumage de cet oiseau est magnifique, d'une belle couleur orange, avec un panache qui se déploie et se replie comme un éventail. Ce panache va de la naissance du cou jusqu'au bec; il est orange comme l'oiseau, mais il a une admirable bordure rose. Le coq de roche est très-rare.

Tel est l'ensemble des diverses contrées de l'Amazone, territoire immense et mal connu, qui, trois siècles après la découverte, attend encore aujourd'hui que la science européenne lui envoie ses Colombs et la politique ses Franklins.

CHAPITRE XXII.

DU PARA A MARANHAO.

Pendant mon séjour au Para, je pus observer d'une manière assez complète cette ville déjà exactement décrite par les deux célèbres voyageurs tant de fois cités, Spix et Martius.

Devant le Para, le fleuve, qui coule entre la terre-ferme et l'île Marajo, a près de trois lieues de large. Vue de la rade, cette ville, située sur une grève unie et plate, ne semble consister qu'en deux rues parallèles, adossées à un arrière-plan de forêts vierges, sur lesquelles il a fallu conquérir l'espace qu'occupent les maisons. De ce point de vue, les deux premiers monumens qui frappent l'œil sont la Bourse et la Douane, situées près du rivage et presqu'au centre des lignes des

maisons. Derrière, s'élèvent les deux clochers de l'église de Mercès; plus loin, le dôme de l'église Sainte-Anne, et au N. Sant-Antonio, couvent de capucins qui termine la perspective. A l'extrémité la plus méridionale, l'œil se repose sur le château et sur l'hôpital militaire, auxquels sont contigus le séminaire et la cathédrale avec ses deux clochers. Plus avant dans l'intérieur, paraît le palais du gouverneur, magnifique édifice construit sous l'administration du frère du marquis de Pombal.

En pénétrant dans la ville, on voit qu'elle tient au-delà de ce que promettait son aspect extérieur. Les maisons, bâties généralement en pierres, tantôt s'alignent à angles droits, tantôt forment de larges places. Ces maisons, presque toutes sans fenêtres, n'ont en général qu'un étage, rarement deux. L'un des plus remarquables de ces édifices est la cathédrale, construction peu élevée, mais imposante, dont les chapelles sont ornées de tableaux de peintres portugais d'un mérite assez équivoque. L'ancien collége des Jésuites et leur séminaire font honneur à l'esprit d'entreprise de cet ordre jadis si puissant. Leur église est aujourd'hui un hôpital.

C'est à l'E. du Para que le comte d'Arcos, dont la carrière politique commença au Para, fit dessécher, au moyen de coupures, un vaste espace dont on a fait une promenade publique, la seule qu'on y voie. Cette création date à peine de vingt ans, et déjà le fromager (*bombax ceïba*), l'arbre à pain (*artocarpus incisa*), le manguier (*mangifera indica*), et le monbin (*spondias mirobolanus*), sont devenus de fort beaux arbres. On croit que le Para est redevable à ce parc de la salubrité qui règne dans son enceinte. Quoique située sur un terrain bas et par 1° 28' de lat. australe, cette ville ignore les maladies qui dévastent les Guyanes; elle s'est même toujours maintenue à l'abri de la fièvre jaune, fléau de ces parages. Les seules maladies que l'on y connaisse proviennent de la mauvaise nourriture, et attaquent les classes inférieures du peuple, dont l'ordinaire consiste en cassave à demi-fermentée, en poisson et en viande salée. Cet ordinaire est, du reste, du goût des indigènes; ils le préfèrent à tout autre.

Le poisson est préparé dans l'île Marajo, où l'on élève aussi une grande quantité de gros bétail. Les bœufs sont amenés vivans au Para, ou bien on les y apporte déjà salés ou séchés. Dans cette île basse et marécageuse, obligés de marcher avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, au moins pendant la moitié de l'année, ils sont souvent attaqués par des crocodiles, et toujours inquiétés par les moustiques; aussi leur chair n'est-elle ni savoureuse ni saine. Embarqués dans des bateaux dépourvus de vivres, ils arrivent au Para demi-morts de faim. La boisson de la classe inférieure est le tafia; celle de la classe aisée se compose de vin de Portugal.

En 1820, la population du Para était de 24,500 ames. Comme cette ville est une des plus récemment bâties au Brésil, les créoles de sang européen s'y rencontrent en plus grand nombre qu'ailleurs. Les mulâtres et les nègres y sont, en revanche, plus rares; l'introduction d'esclaves de la côte d'Afrique n'ayant commencé sur ce point qu'en 1755, à l'époque où Joseph Ier publia son statut d'affranchissement des Indiens. Dans la ville et dans les métairies qui l'entourent, on trouve beaucoup d'*Angicos*, colons venus des Açores. D'autres descendent de Portugais qui, lorsque leur souverain eut en 1769 abandonné Mazagan sur la côte de Maroc, vinrent s'établir au Brésil. Ces derniers occupent Mazagâo et Macapa, villes au N. de l'Amazone.

Les gens de la campagne ou *rosseiros* se distinguent moins des citadins par leurs mœurs et leurs usages qu'on ne l'observe dans les provinces plus méridionales du Brésil. Les rosseiros s'attribuent avec plus ou moins de droit le titre de *brancos* (blancs), quoiqu'il y ait chez eux mélange assez évident. Au-dessous, sont les *cafusos* ou métis qui ne peuvent pas atteindre aux prétentions de *branco*. Ces cafusos vivent éparpillés aux environs de la ville, soit sur les rives du rio Para, soit au N. dans les petits villages de l'île Marajo. La dernière classe se compose de nègres et d'Indiens: ces derniers sont libres, et, comme l'exprime l'épithète locale, ils sont, non pas civilisés, mais seulement apprivoisés (*Indios mansos*).

Les nègres et les Indiens, très-nombreux dans la province du Para, y ont conservé tous les caractères généraux de leurs races. Mous, tranquilles, indolens, ils ne demandent que du tafia et des femmes. Des rivières poissonneuses dans le voisinage, un morceau de terre cultivable autour de leur cabane, voilà qui suffit à leurs besoins. Toute autre civilisation plus complète leur répugne : bien loin de la désirer, ils la fuient. La civilisation ne s'étant d'ailleurs présentée pour eux que sous la forme de recrutement et d'impôt, il est facile de comprendre pourquoi ils n'en ont pas saisi d'abord les avantages. Ces Indiens sont plus nombreux dans la province du Para que dans toute autre. On en voit beaucoup dans la ville, circonstance rare dans les cités du midi. Ils y remplacent les nègres

esclaves, sont pêcheurs et portefaix, matelots, caboteurs et pilotes dans la navigation fluviale : on en emploie aussi à l'arsenal et aux travaux publics. Le comte de Villaflor était même parvenu à organiser un bataillon d'infanterie indienne, qui manœuvrait avec assez de précision.

La population blanche du Para se distingue par son activité, sa franchise, sa probité, son caractère sérieux et tranquille, sa bienveillance hospitalière. Moins passionnés pour la musique que les Brésiliens méridionaux, les habitans ont plus de goût pour les études sérieuses. Capitale de la province, le Para est le siége des autorités qui l'administrent. L'arsenal et les chantiers sont sous la surveillance d'un intendant de marine. C'est de là que sortent les vaisseaux dont se renforce chaque année l'escadre brésilienne ; les bois des forêts voisines étant plus compactes et plus résistans qu'aucun de ceux qui croissent dans les autres provinces. Chantier principal de la république, le Para n'a pas de fortifications en rapport avec cette destination. Une flottille forçant les bouches du fleuve aurait facilement raison du système de châteaux et de redoutes qui la garantit contre une attaque par mer. Ce qui la protège plus sûrement que les travaux de défense, c'est la difficulté des passes. Du côté de terre, le terrain, coupé de marais et de fossés, rend la place presque inabordable.

On a vu quelle nombreuse liste d'objets d'exportation pouvait offrir le marché du Para. Tous ces objets viennent de l'intérieur du pays désigné sous le nom vague de Sertão, et qui comprend principalement les villes de Cameta, Garupa, Santarem et Barra do Rio-Negro. La ville ne s'anime que lorsque des barques richement chargées arrivent du Haut-Amazone.

Quand on a dépassé la ligne des jardins où croissent le muscadier, le giroflier, le cannellier et autres arbres à épices de la Malaisie, les environs du Para prennent tout-à-coup le caractère général d'une campagne coupée d'eaux et de forêts. Peu de chemins, mais des étangs au milieu desquels on a pratiqué de petits sentiers. Ordinairement les fermes et les métairies sont dans le voisinage des eaux, qui sont presque les seuls moyens de communication au milieu de ce réseau de fleuves, de rivières, de ruisseaux, de canaux et d'étangs. Le colon du Para, l'Indien, le mulâtre sont tellement habitués à cette existence aquatique, qu'ils traversent le fleuve à son embouchure sur une pirogue creusée dans un tronc d'arbre. Une distance de plusieurs lieues, le mouvement de la marée, le ressac de la barre, la houle du large, rien ne les intimide. Si la pirogue est renversée, on cherche à la remettre sur sa quille, puis à la vider, et si la chose est impraticable, on gagne la côte à la nage. D'ordinaire, une de ces petites barques (*montaria*) est attachée à la proue des caboteurs. Elle sert à pénétrer dans les flaques d'eau qui débordent sur les terres.

Rien de plus riche, de plus majestueux que la végétation sauvage dont le Para est entouré. Non-seulement les rivages de l'Océan sont ici bordés d'une lisière toujours verte de mangliers, mais cette ceinture gagne les pays intérieurs, et se prolonge depuis l'embouchure de l'Amazone et du rio du Para jusqu'à la villa de Cameta sur le Tocantin, puis à l'O. jusqu'à Garupa ; enfin, sur toutes les îles basses qu'on pourrait nommer l'archipel du Para. Cependant, à mesure qu'on s'éloigne de l'Atlantique, les arbres particuliers aux plages maritimes deviennent de plus en plus rares, tandis que la végétation qui caractérise l'Amazone prend le dessus, empiète, grandit, se développe jusqu'à ce qu'elle règne seule. La verdure uniforme et foncée de ces arbres se mêle peu à peu, et fait place à une verdure plus variée et plus tendre, que nuancent tantôt des fleurs magnifiques, tantôt les cimes recourbées du palmier *jubati* (*sagus tædigera*). Des troupes innombrables de guaras ou courlis rouges nichent dans les sommets de ces palmiers, et promènent çà et là sur ce fond vert leurs ailes couleur de feu.

L'ilha das Onças est séparée du Para par un bras de fleuve large de huit cents brasses, et dont la profondeur, le long des deux rives, est de quatre à cinq brasses, et au milieu, de trois et demie au plus. Quand la marée descend, les vagues ne sont ni fortes, ni dangereuses ; mais lorsqu'elle monte, surtout par les vents de S. et d'E., les petites embarcations courent le risque de chavirer. L'eau est trouble, et charie beaucoup de particules d'argile ; aussi les navires n'abordent-ils à cette aiguade qu'en cas de force majeure. La surface de l'île, toute ondulée, est coupée de ruisseaux qui éprouvent les oscillations de la marée. L'île n'a pas une seule pierre. C'est un bouquet vert qui sort de la mer. La canne à sucre et le riz prospèrent sur ce point.

Les forêts humides qui entourent le Para sont infestées de *carabatos* (*acarus ricinus*), et de *macuins* qui appartiennent au genre *trombidium*. Cet insecte aptère tourmente également les hommes et les chevaux. Les *cupins*, fourmis blanches ou termites (*termes fatale*), causent de grands ravages dans le pays. Elles pé-

nètrent dans les maisons et dévorent tout ce qu'elles rencontrent.

La petite fourmi noire (*formica destructrix*) nommée *guguyoga*, si commune dans toutes les contrées intertropicales de l'Amérique, se creuse dans la terre des cavernes et des passages d'une étendue extraordinaire. Spix et Martius, ayant fait fouiller une couche d'ananas qu'elles dévastaient, reconnurent qu'une seule colonie occupait un espace de cent quatre-vingt-dix pieds carrés. Dans les jours où le soleil luit, et surtout après les jours pluvieux, on les voit tout-à-coup sortir de terre par myriades. Les neutres se jettent sur les arbres, notamment sur les orangers qu'elles rongent avec voracité ; les autres, les ailés mâles et femelles (*icans* des Indiens), les suivent, s'élèvent dans l'air en troupes épaisses à l'instant de l'accouplement, et s'abattent sur les arbres éloignés, dont le feuillage est dévoré en quelques heures. Contre les premiers, on emploie l'eau bouillante; contre les seconds, une fumée narcotique, en couvrant le feu de solanées arborescentes. Quelque hideuses que soient ces fourmis ailées, les Indiens les estiment comme un mets friand ; ils les ramassent, les font rôtir dans une poële et les mangent. On surprend souvent des naturels accroupis devant une fourmillère avec un long bambou creux, et avalant les fourmis qui remontent par ce tube jusque dans leur bouche. La morsure de toutes ces fourmis est douloureuse ; mais il en est une venimeuse, celle du *tanibara* (*alta cephalotes*) ou fourmi noire à deux cornes, la plus grande de toutes ; c'est la *tocanteira* des Portugais, le *tapiahi* et le *quibuquibarà* des Indiens (*cryptocerus acutus*).

Il en est parmi ces fourmis qui placent leurs nids dans le voisinage de la mer et sur les mangliers. Ces nids, d'une substance coriace, sont composés de labyrinthes multipliés de la grosseur d'une tête d'enfant et d'une couleur brune noire. Établis sur la partie supérieure des arbres, ils servent de mesure à la plus grande élévation des eaux. Quand une crue extraordinaire les chasse de leurs demeures, ces fourmis viennent se former en grappes mobiles sur la cime de l'arbre, d'où elles se détachent quand on secoue le tronc. Elles ne mordent pas : elles sont inoffensives comme la *tapipitonga*, espèce noire, et une autre espèce d'un brun de rouille (*formica omnivora*), la plus petite de toutes.

Plusieurs végétaux semblent avoir été destinés par la nature à servir de logement aux fourmis. Le *tococa*, entre autres, petit arbrisseau, porte à la partie supérieure de ses feuilles un renflement dans lequel nichent de nombreuses compagnies de fourmis rouges, et les rameaux élevés du *triplaris americana* recèlent d'innombrables colonies de ces insectes. Malheur à qui brise un de ces rameaux ! Assailli par une armée d'imperceptibles ennemis, il est à l'instant couvert de plaies et de pustules.

Tous les insectes, moins brillans dans cette partie septentrionale du Brésil que dans les provinces méridionales, se produisent aux environs du Para en nombre plus considérable. Il en est de même de tous les autres animaux. La quantité de crapauds et de grenouilles qu'on aperçoit dans le voisinage des fleuves, des rivières et des marais, passe toute croyance. Plusieurs espèces pondent tous les mois, et pour peu qu'on laissât ces animaux tranquilles, ils couvriraient et infesteraient le pays. La mer, les rivières sont très-poissonneuses. De toutes les espèces qui remontent les cours d'eau, la plus intéressante et la plus recherchée des pêcheurs est le pirarucu, dont il a été question. Les plus gros de ces poissons pèsent de soixante à quatre-vingts livres. On les prépare comme la morue.

Les grenouilles pondent une telle abondance d'œufs, qu'à la marée basse on en découvre des bancs entiers. Les caïmans et les grands oiseaux aquatiques se disputent ces œufs. Les Indiens les mangent aussi, même à demi-éclos; ils les nomment alors *juins*. Plus d'une fois, dans le courant de la navigation, les mariniers s'arrêtent, accostent le rivage, remplissent de ce frai le devant de leur barque; puis, arrivés chez eux, ouvrent les œufs, les passent entre leurs doigts et les fricassent au beurre de tortue.

L'un des côtés les plus pittoresques des environs du Para, est celui que baigne le rio Guama. Là, sont des forêts vierges qui s'étendent au N. et au S. de la ville. De gigantesques troncs d'arbres se montrent dans ces solitudes touffues; on y voit des sapucaia (*lecythis*), des pao d'alho (*cratæva tapia*), des bucori (*symphonia coccinea*), dont le tronc a cinquante à soixante pieds de tour et cent pieds au collet des racines. Cette magnifique végétation trouve ses conditions de développement non-seulement dans les rayons ardens du soleil, mais encore dans l'humidité dont la terre est imbibée. Ces colosses des bois semblent en être aussi les despotes; car ils absorbent la végétation d'un ordre inférieur. On rencontre souvent dans ces forêts vierges des espaces fort étendus sans un arbrisseau et sans un arbuste. A peine, çà et là, aperçoit-t-on quelques graminées, une petite liliacée à fleurs blanches semblable au glayeul, surtout beau-

coup d'espèces de broméliacées et d'aroïdées, parmi lesquelles se distingue le *dracontium polyphyllum*, plante remarquable par sa tige tachetée qui joue les couleurs du serpent à sonnettes. Des branches des arbres pendent de très-longues tiges qu'on prendrait pour de l'écorce et qui sont des touffes de carayate. Une espèce de sapucaia est très-remarquable par son écorce d'un brun rouge, tenace, semblable à une étoffe épaisse, qui pendrait par longs morceaux. Les Indiens s'en couvrent pour se préserver des insectes. Une autre espèce du même genre a son écorce composée de longs filamens très-tenaces, qui, battus et amollis, servent à calfater les bateaux et les navires. Une autre encore, le *couratari*, donne une écorce mince d'un tissu très-fin et d'un rouge pâle. Avec des précautions, on peut la détacher en grands morceaux. Les Indiens s'en servent pour préparer des cigarres.

Les environs du Para offrent encore beaucoup d'arbres de caoutchouc ou gomme élastique. Les Brésiliens nomment cette substance *seringeira*. C'est un arbre à la tige haute et mince, à l'écorce d'un gris jaunâtre, raboteuse en bas, lisse pardessus. Cette écorce sécrète quelquefois spontanément, mais plus souvent quand elle est piquée, un suc laiteux qui se durcit à l'air et qui alors pend en cordons d'un gris pâle, de la grosseur d'une plume d'oie et de la longueur de plusieurs aunes. Quand ils recouvrent des branches minces, ces filamens forment des tuyaux élastiques qui, sans doute, ont indiqué aux naturels à quels emplois cette substance pouvait être propre. Les Indiens même en avaient fait des seringues et des tuyaux de pipes. Aujourd'hui, ce sont les cultivateurs isolés et les métis pauvres qui recueillent et préparent cette gomme. Ce travail leur a valu le surnom de *seringeiros*. Quoique l'arbre à caoutchouc abonde dans l'Etat du Grand-Para et dans toute la Guyane française, la plus importante récolte de gomme élastique vient de la capitale et de l'île Marajo. Durant une grande partie de l'année, et notamment aux mois de mai, juin, juillet et août, les seringeiros font aux arbres des entailles longitudinales et fixent au-dessous de petits moules en argile rouge d'un diamètre de dix-huit pouces. Quand le sujet est vigoureux et sain, ces moules s'emplissent en vingt-quatre heures. Leur forme ordinaire est celle d'une poire, comme nous le voyons par la forme du caoutchouc qui arrive en Europe. Quelquefois pourtant l'imagination des seringeiros varie le moule; ils font couler le caoutchouc en figures bizarres; ils imitent les fruits du pays, les poissons, les singes, les jaguars, les lamantins et même la tête d'un homme. Pour que le suc, qui s'épanche en couches très-minces, sèche plus promptement et ne soit pas sujet à se corrompre, les moules qui doivent le recevoir sont exposés préalablement à la fumée qui provient de la combustion lente du fruit cru du palmier ouasm (*attalea speciosa*). Cette fumée donne au caoutchouc, dont la couleur naturelle est un blanc sale, la couleur brun foncé que nous lui connaissons, et contribue, en outre, à le rendre plus consistant et plus compacte. Quand on veut rendre la toile imperméable à l'eau, on enduit une de ses faces d'une couche légère de suc laiteux frais, puis on la fait sécher au soleil. Cette préparation fait des manteaux et des surtouts que ne pénètrent ni la pluie ni la rosée. En revanche, ce vêtement, empêchant l'évaporation, est incommode dans les chaleurs. La milice du pays porte des capotes ainsi fabriquées.

Toute cette végétation si agréable à l'œil est facile à saisir et à peindre. Mais il n'en est pas de même du système géologique du pays, que cachent cette verdure et la terre féconde qui la nourrit. La roche aux environs du Para est ordinairement recouverte d'une ou deux puissantes couches de terreau dans les localités plus sèches, et d'argile dans les lieux bas et inondés. A Pederneira et au Castello, à une lieue au nord de la ville, Spix et Martius reconnurent le conglomérat de grès ferrugineux à couches irrégulières. Il est à fleur de terre; on l'en extrait pour la construction des maisons et surtout pour les fondemens ou les piliers. Sans doute, on le retrouve le long de la côte et dans l'île Marajo. Dans l'intérieur de la comarca du Para, c'est-à-dire vers le S., entre le rio Garupi et le rio Tury-Assu, probablement on trouve une formation plus ancienne, par exemple le micaschiste. On montre au Para de riches échantillons d'or qui en proviennent, offrant des particules de ce métal dans un quartz blanc. Sur les bords du rio Para et de ses affluens, on rencontre des dépôts considérables d'argile colorée (*tabatinga*) ou de glaise grise, et très-fréquemment ces dépôts sont revêtus d'une couche de vase fluviatile plus ou moins dure et épaisse de cinq ou six pieds.

L'une des métairies les plus riches et le mieux conduites des environs du Para, est l'engenho de Yacuarary, que visitèrent Spix e Martius. On s'y rend en dépassant l'embouchure du Guama d'où l'on gagne, sur la côte me-

ridionale de la baie de Goajara, l'embouchure du rio Majo, large de sept cents brasses. Cette rivière coule ainsi dans un lit très-large, entre deux rives boisées, pendant deux lieues et demie; puis, au confluent de l'Acara, elle se rétrécit et n'a plus que trois cents pieds de large. Un peu au-dessus de ce point est l'engenho de Yacuarary. Cette métairie était autrefois la maison de plaisance (*casa de recreio*) et la ferme-modèle des jésuites du Para. La plantation de cannes à sucre y existe encore; celle des cacaoyers a péri; le sol argileux et blanc ne se prêtait pas à cette culture. Sauf cette exclusion, tout venait à souhait dans cette campagne. Les bras employés dans l'exploitation sont ceux des nègres esclaves; les Indiens se refusent ou se prêtent mal à ce service; ils préfèrent leur pêche et le soin de leurs petits clos.

Ces Indiens habitent en assez grand nombre les îles basses que forment les bouches du Tocantin, du Majo et de l'Iguaripe-Mirim. Ils y occupent deux jolies bourgades, Villa do Conde et Beja, l'une et l'autre fondées par des jésuites, qui y agglomérèrent des tribus de Tupinambas, de Rhengahybazes, de Mamayamazes, autochtones de ces cantons; puis, plus tard, de Tochiguarazes, descendus du Haut-Tocantin. Depuis lors, ces tribus, mêlés ensemble, ont confondu leurs traits et leurs dialectes primitifs. Aujourd'hui, à demi-civilisées, elles parlent portugais. Ces Indiens, pêcheurs dès l'origine, presque habitans du fleuve dans leurs petites pirogues (*igaras*, *ubas*), ont accepté et subi la civilisation européenne qui venait camper sur leur territoire, tandis que les Indiens chasseurs du continent ont toujours reculé devant les progrès des blancs, et persisté dans leur état sauvage. Depuis long-temps ces derniers n'ont point paru sur cette côte. Les deux bourgs Villa do Conde et Beja se nommaient, dans leur origine, Murtigura et Sumauna. Le nom primitif que les jésuites donnaient à leurs missions était *aldeas* ou *missoës*, nom modeste et sans prétention. Après leur expulsion, les aldeas devinrent des *villàs* (bourgs), quoiqu'une grande partie des habitans les eût abandonnées. Les anciens noms, généralement indiens, furent échangés contre des noms portugais, de telle sorte qu'il serait difficile aujourd'hui de retrouver les traces des premiers fondateurs.

Après cette reconnaissance détaillée de la ville du Para et de ses environs, je songeai à gagner les provinces du Brésil méridional. Un caboteur devait mettre à la voile pour Maranhâo le 15 février; j'arrêtai mon passage et quittai le chef-lieu de la région de l'Amazone. Mon bâtiment tirant à peine quelques pieds d'eau, n'eut pas de peine à sortir des passes du rio du Para, dangereuses et difficiles pour les gros navires. Outre que le chenal y est étroit, de profondeur inégale et variable, les rivages, couverts de forêts monotones et uniformes, offrent très-peu de points de reconnaissance aux pilotes. Les Indiens, qui sont les lamaneurs du fleuve, se dirigent à l'aide de ceïbas d'une dimension colossale qui sont pour eux comme autant de balises naturelles. Du reste, quand un navire touche, le cas n'est pas grave; le fond de vase molle, une lame amortie et rarement tourmentée, ne mettent pas la coque en danger. Seulement il faut souvent alléger le navire ou attendre que les hautes marées viennent le remettre à flot. Pour entrer dans le fleuve et pour en sortir, on profite du mouvement de la marée. Le reflux, comme dans toutes les eaux de l'O., dure une heure de plus que le flux.

Nous passâmes devant le fort du Barra, petite île où la police brésilienne délivre aux navires des passes d'entrée et de sortie; puis devant Mosqueira, qui fournit au Para ses pierres à bâtir. Des forêts vierges ont autrefois couvert ces lieux où se voient aujourd'hui par intervalles de larges éclaircies couvertes de cultures. Les plus belles sont dans le canton de Capoeïra, peuplé d'Indiens et de mulâtres, dont on distingue les cases au travers des bouquets de bananiers, de goyaviers et d'orangers sauvages. Plus loin, le canal s'élargit, et l'on voit paraître l'île des Guaribas, tapissée de mangliers peu élevés; puis, au-delà, la pointe de Carino, où le fleuve s'étend de plus en plus. Là, il est presque une mer: l'eau en est verdâtre et phosphorescente déjà, quoique non salée encore. En gagnant toujours vers l'O., paraissent les bancs de sable au N. de Salinas, qui servent d'indication aux marins. A cette hauteur, on laisse vers le S. E. la pointe de Taïba, afin d'éviter le basfond de San-Joâo, et l'on serre le cap Magoary, pointe avancée de l'île Marajo. Pour les navires qui vont en Europe, c'est à ce point que finit la navigation fluviale: ceux qui vont vers le S. ont encore à franchir le cap Tijiocca, qui projette au large une bande de récifs dangereux. A la pointe d'Alalaya, plus à l'E. et au-delà de Salinas, est un poste devant lequel s'arrêtent les navires, quand ils ont besoin d'un pilote. Un coup de canon suffit pour l'appeler. La côte, quand on la range, se déploie comme une lisière de terre basse que domine, sur le premier plan, le Morro-Piravo, et plus loin, la Serra de Gurupy, l'une

et l'autre points de reconnaissance en venant du large : entre ces deux montagnes, s'ouvre la baie de Caïté.

L'île de San-Joâo, longue de plus de sept lieues, et située au N. O. de l'entrée de la baie de Tury-Assu, est une terre basse, boisée et inhabitée, quoiqu'on y trouve de l'eau excellente sur tous les points, et sur la côte N. N. O. une rade sûre pour les petits navires. Cette baie est vaste. Le rio Tury, qui marque la limite entre les provinces de Maranhâo et du Para, se dégorge dans cette baie ; mais l'ensablement de cette rivière, à son embouchure, près du bourg qui porte son nom, empêche que des navires d'un fort tonnage ne pénètrent dans ce port. Aussi, malgré la fertilité du territoire, le commerce de ce bourg est-il encore peu important. Au dire des créoles, le rio Tury est, de toutes les rivières comprises entre le Paranahiba et l'Amazone, celle qui a les chutes les plus considérables. Peut-être sort-il de montagnes dont les roches sont plus anciennes que les grès de la côte ; peut-être encore ses sources descendent-elles de monts boisés, peuplés d'Indiens indépendans et inaccessibles aux Brésiliens du littoral. Quoi qu'il en soit de ces deux conjectures, on a récemment découvert, dans le voisinage de Tury, des mines d'un or ayant pour gangue un quartz blanc : il est si abondant que le gouvernement du Para vient de se décider à faire construire des bâtimens pour son exploitation.

Entre le rio Miarim et le rio du Para, le long des côtes de l'Atlantique et sur tout le cours de rivières considérables, s'étend un vaste pays presque inconnu et sur lequel Spix et Martius ont recueilli récemment quelques notions curieuses de la bouche des autorités ecclésiastiques, les mieux informées en pareille matière. Dans ce rayon, peu ou point d'établissemens portugais. La campagne, d'une fertilité admirable, est presque déserte. Tant qu'ils trouvent de quoi vivre sur le littoral, les colons ne s'enfoncent pas plus avant dans les terres. Les rives du rio Guama sont celles où l'on voit le plus de fazendas, et plusieurs de ses paroisses sont habitées par des blancs venus des îles portugaises. Sur le rio de Cupim, il y a plus d'Indiens. A trois lieues de la mer, sur le rio Caïté, on trouve Villa-de-Caïté ou Braganza, lieu le plus important de ce canton, avec 2,000 blancs environ. Villa de Gurupy, dernier bourg de cette province, est une misérable bourgade peuplée d'Indiens et assise au bord de la mer. Dans l'intérieur, on ne trouve plus que Cercedello, sur la rive orientale du Gurupy ; puis tout est inconnu. La route de terre qui va de Para à Maranhâo ne s'écarte guère des points cités. A peine les messagers de l'administration la parcourent-ils de temps à autre.

Continuant notre navigation, nous vîmes, au-delà du rio Tury, la baie de Caballo de Velha, puis le morro d'Itacolomi, montagne conique, à l'entrée de la rade de Cuma, au-delà de laquelle commence la rivière de Maranhâo. C'est ordinairement à cette hauteur que les navires prennent un pilote, dont l'œil exercé peut seul, sur une côte uniforme et basse, se créer des points de reconnaissance. Les vents favorisent constamment l'entrée et la sortie des bâtimens. Il ne s'agit que d'observer avec soin les mouvemens des divers bancs de sable, les passes, les époques des marées, pour se tirer sans encombre d'une côte plus décriée qu'elle ne le mérite. Quant à nous, notre capitaine caboteur engagea hardiment son léger navire sur le chenal de la rivière, et, quelques jours après notre départ du Para, nous étions mouillés devant la capitale de la province de Maranhâo.

CHAPITRE XXIII.

PROVINCE DE MARANHAO.

San-Luiz de Maranhâo, au quatrième rang des villes du Brésil pour sa population et pour sa richesse, est située sur la côte occidentale d'une île que forment les deux rivières ou plutôt les deux baies du rio San-Francisco au N. et du rio Bacanya au S. La ville occupe le côté septentrional d'une langue de terre qui forme l'une des extrémités de l'île. Le plus ancien et le plus riche quartier de San-Luiz, le Baïro de Praia-Grande, est situé sur le rivage où il occupe un terrain très-inégal. Les maisons, hautes de deux à trois étages, sont, pour la plupart, bâties en pierres de grès taillées, et bien distribuées à l'intérieur. Les rues, toutes raboteuses, montueuses en partie, sont mal pavées ou ne le sont pas. La résidence du gouverneur est une assez pauvre construction. Elle se compose d'une longue façade qui manque de la dignité et de l'élégance convenables. L'ancien collége des jésuites, l'hôtel-de-ville et les prisons publiques, forment les autres côtés de la place où il se trouve. Plus avant dans l'intérieur, s'étend le second quartier, Baïro de Nossa-Senhora da Conceiçâo, consistant en petits bâtimens entourés de jardins et de plantations, parmi lesquels s'élève une grande caserne

nommée Campo de Urique. Naguère on avait fait venir de Lisbonne des corniches et des moulures sculptées pour tous les édifices publics ; mais, à l'essai, ces ornemens se trouvèrent trop lourds pour des constructions légères, et l'on fut obligé d'y renoncer. Ces décorations gisent encore dans un coin. Outre ces deux églises principales, la ville en a trois autres, plus deux chapelles, les églises de quatre couvens, enfin celle de l'hôpital et l'église militaire. Plusieurs de ces temples ont été érigés aux frais de riches bourgeois, ce qui atteste l'existence de grandes fortunes sur ce point.

Les fortifications de Maranhâo sont bien au-dessous de l'importance de cette place. La garnison qu'on y entretient est faible et peu capable de résister à une attaque sérieuse. Le fort de San-Marcos, à l'entrée du port, est une tour carrée sur une hauteur. On le prendrait plutôt pour un phare et une vigie que pour un ouvrage de défense. De là on peut signaler les navires qui entrent dans les passes et qui en sortent. Quelques autres forts figurent, en outre, du côté de la mer; mais nul ouvrage n'existe du côté de terre : on dirait qu'on s'est fié aux rochers et aux bancs de sable, remparts naturels qui défendent Maranhâo dans cette direction.

La population de Maranhâo, en y comprenant la ville et ses dépendances, peut s'élever à 30,000 habitans, composés de créoles portugais et de nègres esclaves. La population de la province entière était, en 1815, de 210,000 ames. Les Indiens purs ou métis sont rares. La population blanche de Maranhâo est vraiment remarquable par l'élégance de ses manières et par son exquise politesse. La richesse du pays, le désir d'imiter les mœurs européennes, dont une foule de maisons anglaises et françaises ont donné le goût, mais aussi et surtout la liberté, l'éducation parfaite, les manières polies et douces des femmes de Maranhâo, ont contribué à faire de cette ville l'une des résidences les plus agréables du Brésil. Presque toutes élevées en Portugal, les jeunes demoiselles du pays rapportent chez elles le goût du travail et de l'ordre, des habitudes de réserve et de tenue, trop souvent étrangères aux créoles. Aussi ont-elles fait les mœurs de cette ville, en prenant sur les hommes cet ascendant domestique, plus doux à subir qu'à combattre. Leurs vertus éclairées légitiment, d'ailleurs, cette part d'action et d'influence. Quant aux jeunes gens, on les envoie presque tous dans les bons colléges de France et d'Angleterre.

Le préjugé local veut que le climat de Maranhâo soit trop chaud pour qu'on tente d'y fonder des écoles qui dispensent la jeunesse de ces émigrations ; et ce préjugé, général au Brésil, a fait transporter, dans les villes d'Olinda et de Saint-Paul, les universités où l'on professe les sciences abstraites et sérieuses. Il y a pourtant à Maranhâo un gymnase et des écoles inférieures. Des religieuses augustines qui, ne faisant point de vœux, peuvent rentrer dans le monde, rendent de grands services pour l'éducation des jeunes filles élevées sur les lieux.

Située par 2° 29' de lat. S. sous un climat équatorial, San-Luiz n'a pour combattre des chaleurs constantes et intolérables que les brises de mer et de terre. La température moyenne de l'année est de 21° 12' Réaumur; elle irait beaucoup plus haut sans les vents du nord qui jettent quelque fraîcheur dans l'atmosphère. La saison des pluies commence dans l'île en janvier, plus tard par conséquent que dans les contrées intérieures; elle dure jusqu'en juin et juillet avec une violence presque continue, par ondées, accompagnées de violens éclats de tonnerre. Voisine de la ligne et entourée de forêts qui poussent dans un sol marécageux, quoique élevé de 250 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, l'île est pourtant salubre et passe pour telle dans toute l'Amérique méridionale. La petite vérole y est seule endémique ; on n'y connaît aucune épidémie. Seulement elle est infestée de myriades de moustiques et de cousins qui bourdonnent autour des fossés et canaux naturels, restés à sec à marée basse. L'île offre le conglomérat de grès ferrugineux dont il a déjà été question. L'oxide de fer qu'il contient donne à plusieurs sources une saveur de chalibé; mais on n'y reconnaît aucun principe de gaz acide carbonique. L'aspect général de l'île n'a rien de bien saillant; ce sont de hautes forêts touffues dans lesquelles on distingue peu de cocotiers, cette parure ordinaire de tous les littoraux de l'Océan situés entre les tropiques.

A peu de distance de la capitale sont deux villages d'Indiens dont les habitans, issus des Tupinambas et des Mannajos, ont peu gagné en civilisation. Gouvernés par des chefs indigènes, ils ne paient que des impôts fort légers, s'occupent de pêche, de fabrication de nattes et de poteries, ou bien se louent comme matelots à bord des navires caboteurs. Ils sont tous chrétiens et forment une paroisse.

Sur la rive gauche du rio Miarim et au nord de Maranhâo se trouve en terre-ferme la villa de Alcantara, la seconde ville de la province et autrefois capitale de la capitainerie de Cuma

sous le nom de Tapoun-Tapera. Disposée en partie en amphithéâtre sur le bord de la mer, en partie étendue dans une verte vallée de l'intérieur, Alcantara a beaucoup de maisons neuves en pierre de taille. Sa population de 8,000 ames se compose de cultivateurs actifs et industrieux qui résident la moitié de l'année dans leurs fermes pour y surveiller les plantations et la récolte du coton. Près de la mer se prolongent des marais salans que les magistrats ont affermés pour une valeur insignifiante de 1,000 reïs (6 fr. 25 c.) Ces marais, séparés de la mer par des digues étroites, ont de quatre à cinq pieds de profondeur; on y laisse pénétrer l'eau salée de juin en août, et elle s'y évapore jusqu'en décembre. Alors on racle le résidu salin, et sans le nettoyer on l'empaquète dans des corbeilles de feuilles de palmier. Le produit annuel est de 15 à 20,000 alqueires de sel, dont une portion se consomme dans la province de Maranhâo et dont l'autre est expédiée au Para.

Alcantara n'a pas, comme San-Luiz, une ceinture de forêts touffues; mais elle est entourée de prairies que dominent çà et là quelques bouquets d'arbres. Des palmiers à la tige élancée, armée d'aiguillons, des agaves dont la tête est fleurie, ornent les pentes des côteaux, et décorent la lisière des bois. De nombreux ruisseaux établissent dans le pays une canalisation naturelle. Enlacés en réseau, ils se jettent à la mer au milieu de haies de mangliers. Par intervalles, ces ruisseaux s'élargissent en étangs poissonneux que fréquentent les Indiens. Souvent ces vastes flaques se présentent sous l'aspect d'une pelouse verte, fraîche, avec des fleurs épanouies. Malheur au voyageur que ce gazon invite et appelle; malheur à lui, s'il se confie à ce tapis émaillé! A peine y a-t-il posé le pied que la prairie se détache et flotte comme une nouvelle Délos. Il vogue alors au milieu des tiges blanches de l'*arum* (*caladium liniferum*), inclinées sur l'eau comme des baguettes d'ivoire, et la masquant de leurs grandes feuilles barbelées. Le voyageur n'est plus en terre-ferme, il est sur un pont mobile, que des chaumes et des graminées vivaces ont formé au-dessus d'une eau limpide. Heureux encore si les caïmans ne s'irritent pas trop de se voir ainsi troublés dans leur domaine!

Ces singulières prairies mouvantes, connues dans le pays sous le nom de *Tremetaës* ou *Balsedos*, sont produites par le dépôt successif des particules terreuses, retenues par l'action de la marée, qui se fait sentir même dans les plus petits ruisseaux, et plus avant dans le pays, par la réunion et l'éruption des sources souterraines. Cette abondance d'eau est, comme on l'a vu, le caractère particulier du bassin de l'Amazone, où elle développe et entretient, malgré les ardeurs équatoriales, une magnificence indescriptible de végétation. Le nom indien des prairies de la province de Maranhâo est *Pari* (pluriel *Parizis*), dont la ressemblance avec les *Beriberis* ou savanes de la Floride mérite l'attention des philologues. Ces parizis s'étendent à une certaine distance au N. d'Alcantara, puis entourent la baie de Cuma, ce qui leur a valu la désignation de *Pericuma*. Au-delà du rio Tury-Assu, on les retrouve au milieu de forêts vierges. Elles servent de point de reconnaissance aux rares voyageurs qui font la route pénible de San-Luiz au Para à travers les terres. Au sud et au sud-ouest, elles vont jusqu'aux rives du rio Pindaré.

Le port d'Alcantara n'a que trois ou quatre brasses de profondeur, et n'est accessible qu'à de petits navires. Aussi n'a-t-il presque point de navigation directe; tout se fait par l'entremise de la capitale qui est son entrepôt. Les environs de la ville sont plantés de mûriers blancs qui proviennent d'un essai avorté d'introduction du ver à soie. Le climat a fait échouer cette tentative; les insectes réussissaient d'abord; mais peu à peu la chaleur les épuisait, et, à la troisieme génération, les œufs devenaient inféconds. Il a fallu renoncer à cette richesse.

L'île de Maranhâo est bornée au sud par le rio Mosquito, long de cinq lieues environ. Ce bras de mer, dont la largeur en quelques endroits n'est que de 300 pieds, unit l'une à l'autre la baie de San-Marcos à l'ouest et celle de San-José à l'est. C'est dans la baie de San-Marcos que se termine le rio Bacanya, nom que l'on donne à l'embouchure du Miarim. Un canot conduit jusqu'à la fazenda de Bacanya où l'on trouve des chevaux pour gagner la fazenda de Arrayal. Sur ce dernier point sont des tanneries. On y voit des peaux de cerf et des cuirs de bœuf que l'on assouplit à l'aide de cervelles de bœuf et de savons fins. Déjà on fabrique dans ces provinces beaucoup de savon pour divers usages.

Le temps fixé pour mon départ de Maranhâo étant arrivé, je quittai cette ville le 1er mars, avec un itinéraire tracé à travers les provinces intérieures. Je devais de là gagner Bahia. Quelques riches Portugais de Maranhâo, hommes d'études et de savoir, se mirent du voyage. Embarqués à Bacanya sur le rio Mosquito, nous arrivâmes par plusieurs canaux marécageux aux bouches de l'Itapicuru, dans la baie de San-José.

Remontant ensuite l'Itapicuru, nous vîmes sur ses deux rives un nombre infini de métairies et de fermes qui appartiennent à la paroisse d'Itapicuru-Grande. A Itapicuru, un commandant examine les passeports des voyageurs. Jadis les Portugais avaient sur la rive droite du fleuve le petit fort de Calvario ou de la Vera-Cruz, destiné à contenir les Indiens; mais aujourd'hui ce fort est en ruines, et la vigoureuse végétation de la forêt a déjà reconquis la place qu'on lui avait enlevée pour le bâtir. Vis-à-vis de ce poste s'étend une chaîne de rochers qui entrave la navigation. C'est le passage le plus dangereux du cours de l'Itapicuru. Des pilotes (*passadores*) ont besoin de toute leur attention pour diriger les bateaux lourdement chargés à travers les pointes des écueils dont la largeur est d'une portée de fusil. On rembarque les cargaisons à Paï-Simâo, hameau composé de quelques maisons éparses. Les carmes déchaussés de Maranhâo y ont une belle métairie, où des esclaves fabriquent de la poterie, des tuiles et des briques. On ne cultive du coton et on n'élève du bétail que pour les besoins de la maison. Le religieux qui l'administre garde ses pouvoirs pendant trois mois.

La paroisse voisine, San-Miguel, est riche et vaste. Les habitans sont métis, sauf trois cents Indiens Tapajaros et Cahys-Cahys, qui s'occupent de pêche et de navigation. Ces Indiens sont les restes de tribus de ce nom, restes altérés, puisqu'ils ne parlent que la langue générale ou guarani et le portugais.

Itapicuru-Miarim est situé sur un côteau de la rive droite du fleuve. Peu apparente, cette ville fait un grand commerce avec la capitale. Jadis elle se nommait Feira. C'était alors un simple marché de bétail, où les Sertanejos venaient vendre les bœufs du Piauhy et du Maranhâo, et acheter en échange les toiles de coton, la clincaillerie, la faïence, la poterie, les vins et les liqueurs du Portugal. La marée remonte jusqu'à ce point de l'Itapicuru.

Déjà, à diverses reprises, dans le cours de notre navigation, nous avions quitté le soir nos barques pour camper sur la rive. Sur le point que nous avions choisi, nos sauvages improvisaient une cabane en feuilles, à l'aide de pieux et de feuillages, et préparaient ensuite le repas devant un grand feu (Pl. XVIII — 3). Parfois plusieurs d'entre eux se détachaient pour aller à la chasse, et nous rapportaient quelques gros *siginas*, oiseaux de la famille des gallinacés (*opisthocomus cristatus*), gibier peu farouche, qu'ils tuaient aisément, et qu'ils substituaient volontiers à leur viande salée. La nuit, ces oiseaux poussaient des cris tellement perçans, que notre sommeil en était tout-à-fait troublé. Les bords de ces rivières abondent aussi en iguanes, que nos bateliers poursuivaient avec le plus grand acharnement. Ce mets était pour eux une friandise.

Au-delà d'Itapicuru-Miarim, la navigation est pénible et lente. A chaque instant, les barques touchent sur des bancs de rochers, ou restent accrochées à des arbres flottans. Les vieux patrons disent que les hauts-fonds et les passes dangereuses ont beaucoup augmenté depuis qu'on a défriché les bords du cours d'eau, dont les terrains très-meubles s'abaissent graduellement. Le lit du fleuve est composé de grès désagrégés. Sinueux et plein de coudes, il est tourmenté par des courans violens, qui jettent les barques sur des rochers, quand on ne sait ni les maîtriser ni les prévenir.

Au-dessous du confluent du rio Codo, qui vient de l'O. et dont les rives sont peuplées d'Indiens sauvages, le pays offre, entre les forêts riveraines, de grandes prairies qu'entrecoupent des bouquets d'arbrisseaux et de palmiers audajares, ou qui se prolongent, unies et vertes, de l'E. à l'O. Au N. la forêt s'étend depuis le bord du fleuve jusqu'à une distance de trois à cinq lieues.

Les terres baignées par l'Itapicuru sont couvertes de champs de cotonniers d'une fécondité incroyable. Ces gousses blanches et laineuses qui s'épanouissent dans un rayon de plusieurs lieues semblent une vaste nappe d'argent. Sous la ligne, par d'intolérables chaleurs, c'est comme un champ de neige, ondulant à la brise. Les autres productions n'ont dans ce bassin ni moins de luxe, ni moins d'éclat, ni moins d'utilité. Les vergers de bananiers viennent mourir jusqu'aux bords du fleuve, et se mirent dans son lit du haut de ses rives élevées. L'Itapicuru roule, en effet, encaissé entre deux murs de rochers qui semblent servir de culées à la plaine. Souvent le fleuve, sinueux et rapide, a si peu d'eau qu'on est obligé d'alléger les barques qui le remontent. A la Coxeira-Grande, il faut subir cet embarras. En d'autres saisons, le fleuve grossit, s'élève, déborde même, et déracine la végétation agreste qui pousse le long des rochers qui le bordent.

Nous arrivâmes ainsi à Caxias, autrefois *Arrayas das Aldeas-Altas*, l'un des bourgs les plus florissans du Brésil. On compte dans son ressort (*termo*) plus de 30,000 habitans. Ce district doit sa prospérité à la culture du coton, qui y a pris un développement immense depuis

que s'est fondée, vers la fin du siècle dernier, la société de Maranhâo et du Grand-Para, dont le but a été l'amélioration des cultures intérieures. Plus de la moitié du coton que produit la province est expédié de Caxias à la capitale. Dans ces dernières années, le nombre de balles s'est élevé de 25 à 30,000, pesant chacune cinq à six arrobas (150 livres). Le coton de Maranhâo est celui qu'on préfère pour les bas d'une finesse moyenne et pour les indiennes.

Deux tribus, dont la souche est commune, habitent ces environs. les Aponegi-Crus et les Macama-Crus. On les nomme aussi Caraoñus. On les voit souvent arriver à Caxias et courir par la ville, absolument nus. Leurs chefs les amènent de leurs forêts, situées entre le rio Miarim et le rio das Alpercatas, afin d'obtenir des blancs des vêtemens, des haches, des couteaux et autres bagatelles. En échange, ils apportent des gâteaux de cire, des plumes d'oiseaux aux riches couleurs, des arcs et des flèches artistement travaillés. Ces visites, assez fréquentes, entretiennent de bons rapports entre les indigènes et les colons qui s'y prêtent de leur mieux. C'est depuis les premières années de ce siècle, qu'une paix sûre a été établie entre les Portugais et les Indiens libres de cette province. Pour la maintenir, on comble de présens et de bons procédés ceux qui poussent leurs excursions jusqu'à Caxias; on les y indemnise de leur voyage par toutes sortes de cadeaux en tabac, toiles peintes et eau-de-vie. Ces Indiens sont de fort beaux hommes; ils ont des membres plus vigoureux, un port plus hardi, une démarche plus sûre, des mouvemens plus fermes qu'aucun des sauvages que nous devions voir par la suite. Leur taille était en général élevée. Les traits des plus jeunes étaient agréables et ouverts. Cependant les yeux petits, le nez épaté et court, le front déprimé et saillant, accusaient toujours les caractères distinctifs des races américaines. Les plus vieux étaient seuls défigurés par des trous dans la lèvre inférieure et par le prolongement des lobes des oreilles, qui avaient de deux à trois pouces. Les trous de la lèvre étaient remplis par des cylindres de résine d'un jaune brillant ou d'un blanc d'albâtre, longs de deux à trois pouces et pouvant s'enlever aisément. Les lobes de leurs oreilles, quand ils les laissent en liberté, pendent presque jusqu'à l'épaule; mais ordinairement ils les tiennent repliés sur la partie supérieure de la conque. La peau de ces hommes avait la couleur cuivrée et luisante que l'on remarque chez tous les Indiens bien portans; quand leur peau prend une teinte plus claire, c'est qu'ils sont malades ou qu'ils changent leur régime ordinaire.

On ne croit pas qu'aucune tribu indienne de la province de Maranhâo use du tatouage. Seulement le soir, quand ils dansent à la lueur des torches, souvent ils se barbouillent le visage de noir et de rouge. Leur physionomie prend un aspect de frénésie et de férocité. L'un d'eux, pour convier ses camarades à la danse, souffle dans un *boré*, grande trompette faite d'un roseau qui rend un son bruyant, tandis qu'un autre répond par un hurlement monotone que bientôt répète à l'envi la foule des Indiens. Alors commencent les gambades, les cabrioles, les contorsions qui prennent le nom de danses. Les figurans brandissent leurs armes d'une manière menaçante, hurlent, se tordent, comme des possédés. On croirait assister à une scène de convulsionnaires et de démoniaques. Presque tous les Indiens que nous vîmes avaient des caleçons de toile de coton; pendant la danse, quelques-uns les échangèrent contre des espèces de suspensoirs usités chez les peuplades du Brésil septentrional. Le petit nombre de femmes qui se montre dans les postes espagnols marche vêtu d'une façon assez décente; d'ordinaire elles ne prennent aucune part à la danse.

La langue des Aponegi-Crus et celle des Caraoñus paraît être la même. Spix et Martius n'ont pas trouvé de différence entre l'une et l'autre. Cette langue, qui a une foule de sons gutturaux, s'articule lentement, avec une intonation particulière et un jeu de physionomie très-caractérisé. D'après cette analogie de langues et celle des usages, on peut conclure à l'affinité de ces tribus.

Autrefois, les Tupinambas s'étendaient depuis le rio Muny jusqu'au rio Para; aujourd'hui, il n'en reste que quelques hordes éparses dans l'île de Maranhâo, dans les environs d'Alcantara, dans les villages qui se prolongent le long de l'Itapicuru; puis à Montâo ou Carara sur le rio Pindaré. Dans le nombre, sont les Mannajos, qui vivent indépendans au-delà des sources du Miarim, entre ce fleuve et le rio du Tocantin. Dans divers cantons, les familles se sont réunies pour former des villages dont la langue atteste la descendance de la grande nation des Tupinambas. Cette population, jadis très-nombreuse, est aujourd'hui réduite à 9,000 Indiens demi-civilisés. Ces pauvres sauvages n'ont gagné au contact des Européens que des endémies dévorantes, comme la petite vérole. On évalue à 80,000 le nombre des Indiens insoumis et sau-

vages, nombre exagéré sans doute. Les Maranhotes donnent aux Indiens libres de leur province, les noms de Timbiras, Gamellas, Bus, Xavantes, Chehs et Cupinharos; mais il est difficile de savoir si ces noms divers caractérisent des tribus distinctes, ou s'ils ne constituent que des dissemblances insignifiantes; s'ils appartiennent à des variétés d'une même famille, ou s'ils forment des familles tranchées. Ce problème ethnologique durera tant que les dispositions hostiles de ces sauvages ne laisseront pas le champ libre à des observations tranquilles et fréquentes. Jusqu'ici, toutes les tentatives des Portugais auprès de ces Indiens, pour les amener à une vie sédentaire et sociale, ont complètement échoué. Les Gamellas ont même abandonné des villages formés à Canyari. Les seules notions recueillies sur eux sont donc le fruit de reconnaissances militaires qui ont conduit les Brésiliens sur ce territoire, ou de l'apparition de quelques-uns d'entre eux dans les postes civilisés.

Les Timbiras se donnent à eux-mêmes des noms finissant par *crans*. On les divise en trois classes: Timbiras de *mata* (des forêts), Timbiras de *canella fina* (aux jambes fines), Timbiras de *boca fôrada* (à la lèvre inférieure percée). Les premiers, nommés dans leur idiôme Saccamécrans, habitent les épaisses forêts vierges, entre le rio das Balsas et l'Itapicuru. Aucun blanc n'a encore eu la hardiesse d'y pénétrer. Les Timbiras de canella fina, ou Curumécrans, errent sur les plateaux en partie déboisés de l'Alto-Miarim, de l'Alpercatas et de l'Itapicuru. Les Portugais, dans leur langue figurée, disent que leur vitesse à la course égale celle d'une flèche. La partie inférieure de leurs cuisses est entourée de bandes de coton coloré, bandes très-serrées, qu'ils portent dès leur jeunesse. Ils pensent que c'est là un moyen de se faire des jambes très-déliées.

Les Timbiras de boca forada se subdivisent en Aponégicrans (Ponégicrans), Ponicrans, Purécamécrans (Ponécamécrans) et Macamécrans ou Caraoñus. Leurs villages sont nombreux; les uns entre le Grajahu et le Miarim, et plus à l'O., jusqu'au Tocantin; les autres parmi les peuplades plus haut citées.

Les Gamellas, Acobos dans leur langue, habitent au nord des précédens dans les forêts touffues qui s'étendent entre le Tury-Assu et le Pindaré. Sauvages comme les Botocudos, portant comme eux un disque de bois à la lèvre inférieure, ils attaquent, pillent et égorgent les colons dont ils sont la terreur. Ces violences de leur part ne sont, il faut le dire, que de justes représailles. A une époque où, par toutes les voies permises ou non, on voulut les exterminer, les Portugais leur donnèrent en présent de magnifiques habits infectés du virus de la petite vérole. L'horrible fléau se répandit dans la tribu et y sévit avec tant de force que ces pauvres sauvages en furent réduits à s'achever l'un l'autre à coups de flèches pour terminer leurs souffrances. Les Acobos, ou Gamellas, sont peu aimés des autres peuplades qui s'unissent aux blancs toutes les fois qu'on entre en campagne contre eux. Sans doute ces Acobos sont une tribu identique avec celle des Bus qui campent sur la lisière occidentale de la province de Maranhâo et débordent parfois sur celle du Para.

Les Tenembas sont une autre fraction de la tribu des Bus. On dit que leur peau est blanche, particularité qu'on attribue également aux Cayacas, petite tribu qui habite entre le Miarim et le Guayaba. On ajoute que cette dernière tribu, s'abstenant de tout contact avec les autres, descend des Hollandais qui, chassés de l'île de Maranhâo, furent contraints de chercher un asile à l'intérieur, dans les forêts américaines.

Tout ce qu'on sait des Cupinharos, c'est qu'ils habitent des solitudes sur la rive droite du Tocantin. Les Chehs sont les tribus les plus septentrionales. Ils campent au nombre de six tribus, dans de petits villages entre le Tocantin et le Cupim, vivant de la chasse, de la pêche, de la culture de champs de manioc et de bananiers. Ils sont très-adroits à enlever des arbres les nids des abeilles sauvages et à séparer le miel de la cire. Quand leur récolte est faite, ils viennent la vendre aux colons du voisinage. Chez eux, ils marchent entièrement nus. Pour la danse et la guerre, ils se parent le corps et ornent leurs armes de plumes omnicolores ou de cordons de dents d'animaux et de graines luisantes du seleria. Belliqueux et nombreux, parfois leurs villages se démembrent et se font mutuellement la guerre. Le plus intrépide et le plus habile est le chef pendant que dure la lutte; il commande au son du boré et a sur ses guerriers droit de vie et de mort. La paix faite, son pouvoir cesse : sa distinction militaire est une hache de pierre, à manche court. Les Chehs connaissent l'usage des flèches empoisonnées, quoique leur arme principale soit une massue de bois très-pesante. Leurs attaques se font avec une certaine entente de la stratégie; ils calculent, ils préviennent; ils connaissent l'art des diversions et des fausses alertes. Leurs prisonniers sont rarement épargnés. Le vol et le meurtre sont défendus chez eux. Le voleur est puni en proportion de

ce qu'il a dérobé; les parens de la victime exercent contre le meurtrier la vengeance du sang. C'est la loi du talion. Les Chehs sont d'excellens nageurs; ils traversent les plus grandes rivières sur des radeaux de palmier buriti; quelquefois ils descendent ainsi celles de la province de Maranhâo pour apporter aux colons de la cire et du baume de copahu. Les divertissemens de ces Indiens commencent ordinairement au coucher du soleil, continuent à la lueur des étoiles et durent parfois jusqu'au jour. Ils ont lieu au temps de la récolte et à l'occasion des mariages. Les Chehs, très-jaloux de la chasteté des filles, le sont peu de celle des femmes. Ils comptent le temps par les phases de la lune; quand elle se couvre de nuages, durant la saison des pluies, leur période se prolonge outre mesure. Ils n'ont pas jusqu'ici cherché à obvier à cet inconvénient. La succession des nuits et des jours, des saisons sèches et humides, les éclairs, le tonnerre, sont pour eux des effets mécaniques; ils s'inquiètent peu d'en sonder les causes. L'idée d'un être suprême ne les préoccupe pas non plus d'une manière bien grave; mais ils sont fort effrayés des sorciers.

Telles sont les tribus d'Indiens qui se trouvent sur les diverses lignes qui entourent Caxias. Caxias lui-même est un point important, quoiqu'il ne communique avec Maranhâo que par l'Itapicuru. Les chemins qui longent le fleuve et vont d'une ferme à l'autre ne sont guère praticables que pour les cavaliers. Les bêtes de somme ne peuvent souvent pas s'y frayer un passage à travers d'impénétrables halliers et des forêts marecageuses.

Au-delà de Caxias, l'Itapicuru fait un coude; il faut le quitter et prendre des mules pour se rendre dans la province de Piauhy. L'Itapicuru, comme presque tous les fleuves de ces pays, a des sources encore mystérieuses. Nul Brésilien ne les a jamais reconnues. De Caxias jusqu'à la mer, il coule au nord-est, navigable presque dans toutes les saisons. De sa source à Caxias, innavigable à cause des barrages de rochers, il suit une direction plein nord à peu près parallèle à celle de son voisin le Parnahiba.

Notre route se poursuivit à travers une forêt, au milieu de laquelle paraissaient çà et là des clairières cultivées, où se montraient des métairies habitées par des colons. Nous gagnâmes ainsi le Parnahiba, le fleuve le plus considérable entre le rio San-Francisco et le rio du Tocantin. Le Parnahiba forme la limite entre la province de Maranhâo et celle de Piauhy. A l'endroit où nous le traversâmes, il roulait, sur une largeur de deux cents pieds environ, des eaux sales et jaunâtres, chargées de matières en décomposition, les seules eaux pourtant que les riverains puissent boire. Dans les métairies nombreuses qui bordent son cours supérieur, on s'occupait autrefois de l'éducation du bétail; aujourd'hui, on y cultive le coton.

Le Parnahiba vient de la partie S. O. de la province de Piauhy. Traversant un pays plat et marécageux, que couvrent des forêts de palmiers carnauva et buriti, il a un cours libre et sans cataractes. Les Brésiliens ne le connaissent guère d'une manière exacte que jusqu'au confluent du rio das Balsas, les colonisations et les défrichemens n'ayant pas été poussés plus loin. Au-delà habitent des hordes nomades d'Acroas et de Goguès. Dans la partie supérieure du Parnahiba, on navigue en pirogues; et, dans sa partie inférieure, en radeaux ou balsas faits de tiges de buriti. Son lit, généralement droit et profond, est praticable pour des navires de trois à cinq cents tonneaux. Ils viennent y charger à San-Joâo de Parnahiba, seul port maritime de la province de Piauhy, les cuirs secs et tannes, la viande salée, le tabac et le coton que produit la province. Le port de Parnahiba, peu profond et peu fréquenté pour ce motif, est situé à quatre lieues de la mer, à l'endroit où le fleuve s'y jette par six embouchures ensablées.

Après avoir traversé le Parnahiba, nous arrivâmes à la fazenda Sobradinha dans la province de Piauhy; après quoi, plus au S., parut le petit arraval de San-Gonzalo d'Amarante, au pied d'une *serra* (côteau) de grès, haute de quatre cents pieds. Ce hameau consiste en quelques pauvres cabanes que domine une chapelle délabrée. Il y a cinquante ans, un commandant d'Oeïras, ayant vaincu plusieurs tribus d'Indiens qui infestaient les districts supérieurs, en dépaysa quinze cents qu'il amena sur les bords du Parnahiba, pour y former des aldeas loin de leurs résidences primitives. Les Glicos furent placés au N. de Mercès; à l'O. d'Oeïras, les Timbiras; les Acroas et les Goguès à San-Gonzalo d'Amarante. Ces trois dernières tribus sont souvent désignées par le nom commun de Pamelos. Il ne reste plus maintenant sur ce point que cent vingt individus, dont quelques-uns d'origine mélangée. Les maladies, la petite vérole surtout, ont enlevé un grand nombre d'Indiens; d'autres se sont échappés pour retourner dans leurs foyers primitifs. Toutes les cases qui restaient avaient un aspect affligeant de désordre, de malpropreté et de misère. C'est le spec-

tacle qu'offrent à peu près toutes les aldeas indiennes où l'on a réuni presque par force des hommes habitués à la vie nomade, en leur imposant pour chef un soldat ivrogne. La colonisation agricole a toujours mieux réussi. On a obtenu quelques résultats heureux en répartissant les Indiens dans des plantations ou fazendas, tandis que, dans les aldeas, ils marchent vers un abrutissement complet. Réunis dans des villages, ils s'énervent, ils perdent leur énergie physique; sous le contact presque mortel de quelques maladies européennes, les hommes s'étiolent, les femmes deviennent stériles. Il y a dégénérescence et dépopulation.

Les Goguès habitent les cantons situés entre les parties les plus au S. O. du Parnahiba, le rio do Somino et le Tocantin qu'ils nomment Kautzchaubora. Les Acroas, leurs voisins au nord, se subdivisent en deux tribus, qui parlent un seul idiome, se rapprochant beaucoup lui-même de celui des Goguès. Les Acroas-Miarim n'ont point été réduits encore. Ils sont, ainsi que les Acroas-Assu, moins grossiers et moins belliqueux que les Timbiras. Leurs armes sont l'arc et des flèches quelquefois empoisonnées.

Après avoir quitté San-Gonzalo de Amarante, nous franchîmes la Serra et trouvâmes sur le versant méridional un pays coupé de côteaux, prolongemens de la serra de Mocambo, et traversé par une foule de ruisseaux qui en descendent. Sur ce point, les métairies deviennent rares; les chemins sont marécageux et difficiles. On ne trouve aucun toit le soir pour s'abriter; il faut camper à la belle étoile. Après avoir laissé à droite la serra de Mocambo, on se trouve en face d'un système de larges plateaux que forment des montagnes de grès coupées par terrasses. Cette nature de terrain se rencontre surtout entre les métairies royales de Gameteïra et de Mocambo. Plus loin le sol s'abaisse en vallées; les étangs deviennent plus communs, et çà et là se développent des forêts de buritis (*mauritia flexuosa*), d'aricuris (*attalea compta*), et de carnauvas, palmiers de divers ports et de diverses formes. Ensuite on passe le Caninde qui est encore peu considérable, pour atteindre les bords de l'Uhuma; puis on arrive à l'Olho-d'Agoa, montagne qu'il faut gravir par un chemin escarpé et mal entretenu. Cette montagne est de grès mêlé de veines de quartz assez riches en or. Des tentatives d'exploitation ont été essayées sur ce point, comme dans toutes les montagnes aurifères de la contrée découvertes aux premiers temps de la conquête par des aventuriers; mais, soit manque de bras, soit par suite de mécomptes, on a renoncé à ces travaux.

Une lieue plus loin, paraît Oeïras, capitale de la province de Piauhy, séparée en 1774 de celle de Maranhâo. Quoique décorée du nom de chef-lieu, Oeïras n'est qu'un amas de maisons basses en terre, avec des murs blanchis à la chaux. Quelques rues tortueuses coupent cette bourgade. Elle est arrosée par le riocho da Poma-Vergonha et le riocho da Mocha, qui, après s'être réunis, se jettent une lieue plus bas dans le Caninde. Ces ruisseaux fournissent aux habitans une eau limpide quoique un peu salpêtrée. La chaleur est forte dans ces environs. Elle s'élève en été à 29 et 30°. La saison des pluies commence en octobre et finit en avril; juillet, août et septembre sont les mois les plus secs. Le vent le plus fréquent est celui du sud. Le climat est sain, et l'usage habituel de la viande fraîche ne contribue pas peu à maintenir la population dans un bon état de santé, quoique la saison pluvieuse amène des fièvres intermittentes. La population de la paroisse est de 14,000 ames, celle de la province de 71,300.

Oeïras est à deux cents lieues de Bahia, à cent lieues de Maranhâo. On ne trouve pas chez les habitans de cette ville intérieure le vernis d'instruction qu'on remarque dans les cités littorales; mais, en revanche, on y trouve de la simplicité dans les mœurs, de l'affabilité et une hospitalité bienveillante. Quoique principale ville du pays, Oeïras le cède, pour la civilisation et la richesse, à Parnahiba, dont la position sur la mer fait le point le plus florissant de cette province. La situation d'Oeïras ne lui permet même pas de servir d'entrepôt aux districts intérieurs, à cause de son éloignement des cours d'eau navigables. Le coton, le tabac, les suifs, les viandes salées de la province se chargent sur le Parnahiba ou sur l'Itapicuru. Oeïras n'en est pas moins un endroit agréable, plein de sites pittoresques et de perspectives charmantes. Ici des montagnes de grès rougeâtre, tantôt se dressant en brusques falaises, tantôt s'étendant en plateaux, couvertes, sous l'une et l'autre forme, soit d'une végétation d'arbustes, soit de prairies d'un vert grisâtre; ailleurs des vallées riantes et sinueuses, roulant, dans leurs vertes profondeurs, des ruisseaux aux nappes d'argent.

Au sortir d'Oeïras, on voyage, entre des côteaux boisés, dans des vallées couvertes de palmiers carnauvas, sur lesquels voltigent de beaux et bruyans aras bleus; souvent on longe les rives du Caninde. Dans le voisinage d'Itha, le

terrain est imprégné de sel commun et de salpêtre. Entre les fazendas de Campo-Grande et de Castello, on franchit une portion de la Serra-Imperiatal. Ces deux fazendas, ainsi que celle de Poçoës de Baixos, font partie du domaine de l'Etat, qui en possède trente autres dans le Piauhy. Leur fondation appartient à un Portugais de Mafra qui, dans ses excursions contre les Indiens, reconnut que les terres de cette province étaient très-convenables pour l'éducation du bétail. Après la mort de cet homme, les jésuites de Bahia héritèrent de ces diverses métairies, à la charge par eux d'en fonder de nouvelles et d'en consacrer le produit à des œuvres pies. Plus tard, quand on eut expulsé ces religieux, leurs biens firent retour au gouvernement, qui trouva trois métairies de plus qu'il n'en avait concédé. Le bétail qu'on élève sur ce point est très-beau. Les chevaux y sont médiocres. La roche est granitique jusqu'à la Serra-Branca qui est de gneiss blanc ou jaunâtre. Par intervalles, paraissent de belles prairies, et dans les endroits où le terrain s'élève, des forêts de catingas. Les campos de Santa-Isabela sont parsemés de groupes de carnauvas, de buissons épais et de joas isolés. Cet arbre qui ressemble, par le port et le feuillage, à notre tilleul, couvre de son ombre une partie des pâturages où paissent les bœufs. Sur les rivières et les étangs, s'ébattent des troupes de hérons, de canards et d'autres oiseaux aquatiques. Sur la route et vers la gauche, il est impossible de ne pas remarquer le Topa, montagne de grès blanc ou rouge pâle qui, s'élevant par terrasses, se termine en un dos aplati qui court de l'E. à l'O. Des groupes de cactus, d'acacias, de mimosas, de bauhinies et de chigomiers (*combretum*), donnent l'apparence d'un jardin à ces campagnes de sable blanc revêtu d'un tapis de graminées et de fleurs.

On arrive ainsi à la serra dos Doës-Irmaos, formant une partie de la vaste chaîne de montagnes qui, sur une longueur d'au moins cinq degrés de latitude, sépare la province de Piauhy de celles de Pernambuco et de Bahia, situées plus à l'E. Les notions que l'on a sur cette chaîne sont incomplètes et vagues : de la confusion des noms est résultée une confusion dans l'état du gisement. Sa portion moyenne est nommée, sur la plupart des cartes portugaises, *Serra Ibiapaba* (fin du pays) ; dénomination qui, dans l'origine, n'appartenait qu'à son extrémité N. E. dans le Seara. Les Sertanejos de Pernambuco et de Parahiba en appellent le rameau principal Serra Borborema, ou Bronburema, tandis que, pour d'autres, cette appellation se circonscrit au rameau du N. E., qui établit la limite entre le Seara et le Rio-Grande do Norte. De nombreux rameaux latéraux, quelques-uns aurifères, d'où sortent les rivières peu abondantes de ces deux provinces, se dirigent généralement de l'E. à l'O. Le rameau méridional, le plus important de tous, est la Serra Araripé, ou dos Cayriris, laquelle forme la limite la plus septentrionale du bassin du rio de San-Francisco.

Le noyau de cette vaste chaîne est, dit-on, de granit et d'autres roches primitives. Les sommets les plus hauts, terminés en plateaux étendus, semblent être compris entre 6° et 7° de latitude. Les montagnes de ce canton, très-ramifiées et peu élevées, sont généralement couvertes de forêts, tandis que les vallées qui les séparent n'offrent qu'un tapis de graminées velues et piquantes ou des touffes de halliers épais. La température de ces pays montueux est plus inconstante que celle des versans orientaux : le ciel y est moins pur; la pluie et les rosées y sont plus fréquentes. La saison humide y commence non en septembre, comme dans les provinces plus au S. et plus rapprochées de la mer, mais en janvier : elle dure jusqu'en avril. Pendant cette période, tout est verdoyant et fleuri ; mais d'août en septembre, le pays est un désert brûlé Ce climat et ce terrain s'étendent à l'O. du plateau de Seara et sur la partie septentrionale de la province de Piauhy. Les Sertanejos nomment ce climat et la végétation qui se développe sous son influence, *agreste*, par opposition à *mimoso*. Les graminées même diffèrent. Le mimoso domine sur la pente orientale des montagnes, sur toute la comarca ou Sertão de Pernambuco, à la rive gauche du rio de San-Francisco, cantons qui, par leur position basse, leur surface égale, et peut-être la nature de leur géognosie, ont un climat plus constant, plus sec et plus chaud. L'une et l'autre zône, l'*agreste* et le *mimoso*, ont de temps à autre, de dix ans en dix ans par exemple, de grandes et désolantes sécheresses. Alors la terre se fend en larges crevasses ; la végétation languit et périt ; les animaux, les bestiaux meurent de soif et de faim. Les auteurs portugais citent une sécheresse qui commença en 1792, dans la province de Seara et ne finit qu'en 1796.

La Serra dos Doës Irmaos forme le point de partage des eaux de cette chaîne. Quoique le terrain de chaque versant soit dissemblable, la végétation n'y offre pas de notables contrastes. Dans beaucoup d'endroits de la

province de Piauhy, on remarque une terre compacte et argileuse, souvent d'une couleur rouge de brique, mêlée de fragmens de quartz bleuâtre, noirâtre et rougeâtre, à cassure celluleuse. Dans les Goyaz, où ces pierres nommées *batatas* sont fréquentes, on les regarde comme des indices certains de la présence de l'or.

La serra dos Doës-Irmaos, qui sépare la province de Piauhy de celle de Pernambuco, se traverse par un petit col (*joqueiro*) peu élevé, large de soixante pieds, courant entre deux côteaux aplatis que parent de grosses tiges de cactus. Ce site, assez peu pittoresque par lui-même, ne justifie guère le nom (mont des Deux-Frères) que lui ont donné les naïfs Sertanejos. C'est tout bonnement un large plateau qui sert de point de partage entre les eaux du Caninde et du rio San-Francisco. De-là, on descend dans la province de Pernambuco par une pente douce, dont les flancs sont tapissés d'arbres et d'arbustes. La hauteur du sommet des Deux-Frères est de 1,250 toises au-dessus du niveau de la mer. Toute cette montagne, sillonnée de ravins peu profonds, présente çà et là des promontoires aigus et saillans. Les terrains qu'on y rencontre sont le micaschiste dont la surface est souvent décomposée en un sable blanc et fin, sur lequel on remarque des fleurs à formes délicates, et des graminées d'un vert clair; puis le gneiss et le granit. Le sol est sec; il offre alternativement des catingas et des prairies. Plus loin coulent plusieurs petits ruisseaux qui vont se jeter dans le rio Pontal : pendant la sécheresse, ils tarissent ainsi que cette petite rivière. Le pays est inégal et ondulé : de longs fossés de dérivation (*sangradomos*) le coupent dans des directions diverses; ils se remplissent d'eau pendant les fortes crues du rio San-Francisco. Les bords de ces fossés, comme ceux des riviéres, sont couverts d'arbres armés d'aiguillons et de plantes sarmenteuses très-touffues: on nomme cette végétation *alagadisso*. Dans les endroits où le terrain s'élève au milieu d'enfoncemens boisés, se déroulent des prairies d'une verdure fraîche et variée. Les herbes y sont plus lisses, plus fines, plus tendres que dans les provinces du Brésil méridional. Ce sont les vraies campagnes nommées *campos mimosos*. Les colons y font pâturer leurs nombreux troupeaux de bétail. Le lait n'y est gras et savoureux que dans la saison humide ou la saison verte.

A ce point commence le Sertâo de Pernambuco, qui s'étend entre le Rio-Grande et le Pontal, affluens de gauche du San-Francisco, puis se prolonge le long de ce fleuve jusqu'à ses cataractes et ne gagne que peu vers l'O. et le N. O. C'est encore un pays chaud et sec; le petit nombre de ruisseaux qui l'arrosent tarit presque tous les ans, durant la plus terrible des sécheresses. Pour l'usage des métayers isolés et des caravanes qui traversent le pays, on a ménagé, de loin à loin, quelques citernes promptement épuisées. Souvent la moitié des chevaux et du bétail qu'on y amène du Piauhy meurt de soif ou de faim avant d'arriver au San-Francisco. Ce territoire, qui, par sa nature, diffère de ce qui l'entoure, forme aujourd'hui la subdivision politique nommée comarca do Sertâo de Pernambuco.

La nourriture et les occupations de ces Sertanejos et de ceux qui vivent plus au N. exerce une influence frappante sur leur caractère, sur leurs mœurs et sur leur organisation physique. Leur visage rond et plein respire la plus vigoureuse santé. Gais, francs, bienveillans, laborieux, robustes, ils ont cet air de hardiesse et de fôrce qui ne caractérise ordinairement que les peuples des zônes tempérées. Cette particularité est le résultat de leur vie active et occupée. Obligés de surveiller et de maintenir des troupeaux nombreux, de les défendre de leur personne contre les attaques des bêtes féroces, ces pasteurs ont puisé dans cette vie le courage et la vigueur qu'elle exige. En revanche, isolés de tout contact avec les hommes civilisés, ils sont naïfs et simples, peu instruits et ne désirant pas de s'instruire. Aussi y a-t-il loin de la simplicité de l'habitant de Piauhy et de son esprit lourd et prosaïque à la subtilité intelligente, riche et poétique de l'habitant des pays de mines (*mineiro*).

Après avoir traversé ce comarca, on arrive au Registo de Joazeiro sur les bords du San-Francisco. Ce passage est le plus fréquenté de tous ceux que l'on trouve dans le Sertâo de Bahia. C'est par-là que se fait le commerce avec le Piauhy et le Maranhâo. Tout le bétail destiné à la consommation de Bahia et s'élevant à environ vingt mille têtes passe par ce Registo. Là passent aussi les marchandises européennes et les nègres esclaves qui se rendent aux plantations de l'intérieur. Un péage a été établi sur ce point et livré à ferme par le gouvernement. On y traverse le fleuve dans un bateau à voile qui dépose les passagers à Joazeiro.

Joazeiro appartient à la province de Bahia. C'est un arrayal ou village d'une cinquantaine de maisons et de deux cents habitans, qui doit son origine à la mission jadis établie dans son voisinage, et son importance actuelle à la route

de Piauhy, qui traverse le San-Francisco, limite des provinces de Pernambuco et de Bahia. Les eaux de ce fleuve sont basses aux époques de sécheresse. Ordinairement il commence à grossir vers la fin de janvier et monte pendant deux mois; puis il baisse en quelques semaines, laissant ses rives escarpées pénétrées d'une humidité qui donne à la végétation une activité incroyable. La berge, que les Sertanejos nomment *vazante*, a de dix à vingt pieds de haut. Parfois elle est très-éloignée du lit du fleuve, qui, pendant le débordement, présente une largeur d'une à deux lieues; elle forme alors une multitude d'îles et de presqu'îles. Au moment de mon passage, le rio San-Francisco n'avait, d'un bord à l'autre, que 2,000 pieds. Son eau, d'un goût peu agréable, était sale, quoique plus verte que dans la partie supérieure. Les caïmans, et les piranhas, poissons non moins dangereux que ces reptiles, sont également plus rares ici : le premier se tient dans les étangs épars entre les halliers, le long du fleuve ; on y rencontre peu de boas. Les meilleurs poissons ne descendent en troupes nombreuses que jusqu'à Cento-Cé, et les loutres sont peu communes. Sur le bord de ce fleuve, je rencontrai des pêcheurs indiens : ces peuplades y mettent en usage un mode de pêche assez singulier et qui consiste à percer de leurs flèches les poissons qu'ils aperçoivent au travers de l'eau, sur laquelle ils laissent voguer lentement leurs pirogues (Pl. XVIII—4).

Les rives du San-Francisco, à la hauteur de San-Joazeiro, sont moins animées, moins riches, moins bien tenues que plus au S. Tantôt une chaleur continue, tantôt une inondation subite anéantissent les récoltes. Aussi l'habitant de cette province, insoucieux et nonchalant de sa nature, compte-t-il sur les ressources qui arrivent de Minas-Geraës. Les productions indigènes sont le cuir, le suif, la viande salée, un peu de tabac, et surtout le sel, qu'on recueille dans le voisinage du fleuve. La population est très-pauvre : il n'y a d'aisés que les propriétaires fonciers, sur les terres desquels des tenanciers (*aggregados*) se sont établis. Mais ces derniers n'en ont pas moins les défauts des oisifs et des riches : abusant de la facilité avec laquelle ils se procurent ce dont ils peuvent avoir besoin, ils sont joueurs et débauchés, et n'apportent que des soins insuffisans à leurs affaires.

La navigation sur le rio San-Francisco se fait en partie dans des bateaux isolés, en partie dans des pirogues attachées transversalement les unes aux autres. Elle va, en remontant jusqu'à Malhada, Salgado et San-Romão, dans Minas-Geraës; en descendant, elle ne s'étend que jusqu'à Porto da Vargem-Redonda, sur un espace de cinquante lieues : elle ne peut se prolonger plus loin, parce qu'une chaîne de roches calcaires commence à y barrer pendant douze lieues le cours des eaux, qui est, en général, très-resserré, profond, entrecoupé de rapides et de chutes, dont la plus considérable est celle de Paulo-Affonso. Çà et là quelques endroits sont encore praticables, mais la navigation non interrompue ne reprend qu'à Aldea-Caninda, à plus de trente lieues à l'O. de Villa de Penedo, située à sept lieues au-dessus de l'embouchure du fleuve dans l'Océan. Entre Vargem-Redonda et Caninda, les marchandises sont portées à dos de mulet; mais cette interruption dans la navigation est si préjudiciable au commerce, qu'elle n'a lieu directement que de Penedo à Caninda, et qu'elle ne réagit en aucune manière sur la partie du fleuve située au-delà des cataractes. Les cantons voisins de cette partie de son cours reçoivent presque toutes leurs marchandises par terre de la villa de Caxoeïra. S'il faut en croire une foule de témoins oculaires, ces obstacles à la navigation pourraient être détruits au moins en grande partie, et sans doute les progrès des échanges amèneront cette amélioration.

Les environs immédiats de Joazeiro sont unis et monotones. Le sol, composé d'une terre ou d'un sable rouge marneux, mêlé de grains de granit, est couvert de diverses plantes, et surtout de mari (*geoffroya spinosa*), arbre haut d'une quinzaine de pieds, enfin du mangué branco des Sertanejos (*hermesia castaneæfolia*), arbre qui ressemble au saule. De petites métairies, éparses le long du fleuve, sont séparées par de longues clôtures de planches et de haies épineuses. D'énormes chiens veillent ordinairement à leur garde. Au milieu de la rivière s'élève une petite île (*ilha de Fogo*), d'où surgit un rocher granitique de forme pyramidale. Des puyas, hauts de cinq pieds et ornés de belles hampes florifères, donnent au paysage un caractère singulier. Sur divers endroits de la rive, on rencontre un poudingue, dont les cailloux roulés sont unis entre eux par un ciment de terre riche en manganèse. Le granit domine à plus d'une lieue à l'entour, et on ne voit dans le voisinage aucune trace du dépôt salin qui fait la richesse de cette région.

Nous n'eûmes pas le temps d'aller vers ces dépôts pour les observer de plus près; mais Spix et Martius, plus heureux, avaient poussé une

pointe vers le rio Salitre, affluent du San-Francisco, où l'on recueille beaucoup de sel dans plusieurs métairies distantes de quatre lieues du fleuve. Pour y parvenir, il faut se diriger à l'ouest à travers des forêts peu élevées et en se faisant jour au milieu de la végétation touffue de l'agadisso. Au sortir du terrain granitique, on rencontre de la dolomie jaune-blanchâtre, disposée en couches peu élevées au-dessus du sol. Elle repose sur du micaschiste et du schiste argileux; enfin des côteaux de calcaire primitif entourent le bassin où le rio Salitre prend sa source. C'est dans des cavités artificielles pour la plupart, que l'on retire l'eau salée d'une terre d'un jaune rougeâtre, fine, douce au toucher, mêlée de débris végétaux et de galets. On obtient ensuite le sel par évaporation. Le gisement du sel s'étend au sud dans le bassin du San-Francisco jusqu'à la villa de Urubu, sur une longueur de plus de trois degrés de latitude, et sur une largeur de vingt à trente lieues; à l'est, bien au-delà de la Serra das Almas; à l'ouest, jusqu'à quinze lieues du San-Francisco. De ce côté paraissent dans les enfoncemens, surtout après les pluies, des efflorescences salines qui tapissent un terrain aride, couvert seulement d'arbres étiolés et de petits arbrisseaux. Le sel est mis dans des sacs en peaux de bœuf, dont chacun pèse une quarantaine de livres.

A Carnoïbas, distant de quatre lieues environ de Joazeiro, on quitte le terrain où croissent les carnauvas et la belle végétation qui accompagne ce palmier. On entre dans un pays sec et mort, presque toujours uni, accidenté à peine par deux monticules. Sur le terrain qui s'abaisse doucement au N. O., on ne remarque guère que des blocs de granit arrondis. A Riachineho s'étend une large vallée toute boisée et plus belle que le reste de la contrée.

Après quatre nouvelles journées de route, nous arrivâmes à Villa-Nova da Raynha ou Jacobina-Nova, misérable bourgade isolée au milieu de ces plaines. Un jour la sécheresse tuera tous ses malheureux habitans. Cette bourgade est située au pied de la serra de Tiaba, dont on franchit le sommet à 1,200 pieds au-dessus de la base. Cette montagne est granitique, couverte d'arbres plus grands à mesure qu'elle s'élève. Avant de franchir ce col, l'eau est déjà très-rare, et la terre se couvre de tiges d'euphorbes. Quand on l'a franchi, on rencontre des citernes pleines; les anfractuosités du roc recèlent ou des sources ou des amas d'eaux. Dans les sécheresses, cette zône est plus favorisée que l'autre. Cependant tous les ruisseaux y restent également à sec : le rio do Peixe et les autres rivières n'offrent que des flaques isolées où l'on ne peut puiser; l'aridité y est excessive, la végétation maigre et dépouillée, l'air chaud et à peine respirable.

Dans ces momens critiques, l'une des sources les plus abondantes de la contrée est celle de Corte. Cette source est tout simplement une fente profonde de douze pieds qui s'ouvre dans la masse granitique. Il faut s'y enfoncer pour recevoir dans une calebasse l'eau qui tombe goutte à goutte. Autour de cette ouverture se pressent chaque jour plus de trente femmes ou petites filles qui viennent recueillir la provision d'eau nécessaire pour le ménage. Quand la sécheresse est excessive et les filtrations trop maigres, le juge du lieu se tient devant la précieuse source pour maintenir le bon ordre et veiller à ce que chacun descende à son tour dans le rocher. Les hommes y viennent aussi, de leur côté, armés d'un fusil, pour y soutenir, si besoin est, les droits de leurs familles. Tout ce que ces malheureux peuvent faire alors, c'est de s'empêcher de mourir de soif. Quant aux bestiaux, il n'y faut pas songer; nul abreuvoir n'existe pour eux. A Gravata, l'eau des citernes devient saumâtre; les mulets des voyageurs la refusent; pour tromper la soif de ces pauvres montures, on leur donne du sucre. Dans cet ingrat désert, les racines de l'imbou (*spondias tuberosa*) offrent une grande ressource. Elles courent horizontalement, et forment au-dessus de la surface du sol des renflemens qui atteignent parfois la grosseur d'une tête d'enfant. Ces renflemens sont creux et remplis d'eau. Dans chacun de ces singuliers réservoirs, nous trouvâmes environ une demi-mesure d'un liquide, tantôt très-limpide, tantôt d'une teinte opale, et très-potable, malgré une saveur résineuse assez désagréable.

Ce pays désolé s'étend depuis le rio do Peixe jusqu'à Feira da Conceiçâo. Là recommencent les métairies et leurs cultures, les maisons de campagne, les vendas, toujours plus multipliées à mesure qu'on approche de la villa de Caxoeïra, située sur la rive du rio Paraguaçu.

Quand on voit reparaître ces eaux, cette verdure, cette campagne riante, les poumons se dilatent, le cœur s'épanouit, comme si l'on n'avait jamais dû les revoir. Avec la végétation, sont revenus les hôtes qui l'animent. Çà et là, au sein même des forêts, se révèlent tout-à-coup des étangs solitaires, ne réfléchissant jamais dans leurs eaux que les hautes cimes des arbres qui les entourent. Sur les bords de cette eau dormante, s'ébattent par milliers des oiseaux

de toutes les sortes, des hérons blancs et gris, des jabirus, des phénicoptères, des aigrettes, des rantales, des spatules roses, tous si bruyans, si variés de forme et d'aspect et réunis en nombre si prodigieux, qu'on dirait vraiment un magique tableau de la création (Pl. XIX — 1).

Ce fut ainsi que nous arrivâmes à la villa de Caxoeïra, assise au pied d'une chaîne de collines sur les bords du rio Paraguaçu. Quelques monumens plus importans que ceux des villes intérieures annonçaient déjà le voisinage de la côte, et des communications promptes et sûres avec la grande ville de Bahia. Vis-à-vis Caxoeïra, est le Porto-Feliz, lieu vivant et peuplé, et qui ne compte guère que comme une portion de la ville. Caxoeïra est riche et florissante. Elle a une église dédiée à Notre-Dame du Rosaire, un couvent de carmélites, un hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, une fontaine et deux ponts en pierre sur les petites rivières du Pitanga et du Caquenude, cours d'eau peu étendus qui servent à faire mouvoir quelques usines à sucre. Porto-Feliz a aussi deux églises. Les maisons de l'un et de l'autre côté de la rivière sont bâties en pierres; les rues sont pavées. On embarque sur ce point beaucoup de tabac et de coton pour Bahia. Le Paraguaçu qui sert à ce transport n'est guère navigable au-dessus de Caxoeïra. La marée qui remonte jusqu'à ce point rencontre, un peu plus haut, un barrage de rochers qui empêche toute navigation dans la partie supérieure de son cours (Pl. XIX—2).

De Caxoeïra à Bahia, la route est belle, riante, traversant des contrées toutes en culture et abondantes en ressources. Avec le reflux, peu d'heures suffirent pour ce trajet. Le 15 avril, nous étions arrivés à Bahia.

CHAPITRE XXIV.

BAHIA.

Bahia ou San-Salvador, située sur le côté oriental et presqu'à l'entrée de la baie de Todos os Santos, est une ville archiépiscopale, la plus riche, la plus florissante, la plus commerçante du Brésil, si l'on en excepte Rio-de-Janeiro. Elle a été même, pendant plus de deux siècles, la résidence des gouverneurs-généraux de la contrée. C'est depuis 1763 seulement que le gouvernement fut transféré à Rio-de-Janeiro avec le titre de vice-royauté.

Bahia est le grand entrepôt de tous les produits de ses diverses comarcas, et de ceux des provinces voisines. Sa longueur du N. au S., en y comprenant le faubourg Bom-Fim qui la termine au N., et le faubourg Victoria qui la termine au S., est de quatre milles environ. On la divise en deux parties, ville haute et ville basse. La plus haute et la plus vaste est située sur le sommet d'une charmante colline; l'autre s'étend à sa base même du côté de l'occident. La dernière partie de la ville se nomme Praya, parce qu'elle se prolonge le long de la baie. Elle n'a qu'une seule rue, où se concentrent tous les établissemens commerciaux, les magasins des marchands et les vastes entrepôts nommés *trapiches*, dans lesquels s'entassent les marchandises des environs, le sucre, le tabac, le coton et les autres objets d'exportation, comme aussi la farine, les grains, les légumes qui sont distribués au peuple. La ville basse est divisée en deux paroisses, Nossa-Senhora del Pilar et da Conceição. La dernière a une jolie église, dont la façade a été bâtie avec des pierres apportées d'Europe, et dont l'intérieur est richement décoré. Non loin de là, sont les chantiers et l'arsenal de la marine.

La cité haute (*cidade alta*) est sur un mamelon aux abords raides et escarpés. La situation est vraiment belle. La vallée avec ses *hortas* ou maisons de plaisance, une végétation toujours verte, des eaux vives, une rade calme et vaste, des navires à l'ancre ou à la voile, tout saisit le regard et force à l'admiration. Les maisons ont des fenêtres treillagées et des balcons. Quand on marche dans les rues, on rencontre à chaque instant des palanquins que portent des nègres. Ces palanquins sont d'une élégance souvent très-raffinée, avec un dôme surmonté de plumes, des sculptures dorées en relief, et des rideaux de mousseline ou de soie brodée. Les plus riches sont ceux des dames qui s'y accroupissent sur de moëlleux coussins et se font ainsi promener d'une maison à l'autre (Pl. XIX — 4). Ces palanquins, que l'on nomme aussi *cadeiras*, sont un meuble de rigueur dans toutes les bonnes maisons. Leur luxe consiste dans l'élégance du baldaquin, dans la richesse des rideaux moirés, et dans l'éclat du costume des nègres qui les portent. Il existe pourtant des cadeiras de louage, qui font à Bahia l'usage de nos fiacres et de nos cabriolets d'Europe. Pour quatre francs, on se fait ainsi transporter d'un bout de la ville à l'autre.

La ville haute n'est pas, comme la ville basse, une ville purement commerciale : on y sent davantage la vie oisive et bourgeoise; on y voit moins d'entrepôts et plus de cafés, moins de magasins en gros et plus de boutiques de dé-

tail, bouchers, boulangers, pharmaciens, fruitiers.

La viande est excellente à Bahia. Les fruits sont aussi très-bons et très-variés : on y trouve des oranges sans pepins (*ambigos*), des mangues, des figues, des gouyaves, des pitangas à la couleur vermeille, des melons d'eau, des ananas que vendent les négresses, occupées à la confection de confitures dans laquelle elles excellent. Cette portion de la ville est divisée en six paroisses, avec les églises de Nossa-Senhora-de-Victoria, San-Pedro, Santa-Anna, Sant-Antonio, San-Sacramento et San-Salvador qui est la cathédrale. Bahia renferme aussi un hospice pour les pauvres, une maison d'asile pour les orphelins et un grand nombre de magnifiques chapelles. Ces églises et ces chapelles sont l'objet de la sollicitude constante des habitans. Les rues de la ville sont encombrées de respectables bourgeois ou officiers qui, une bourse à la main, en grand habit d'étiquette et le chapeau bas, abordent les passans et leur demandent une taxe volontaire pour l'entretien du culte. Aussi, les seuls édifices remarquables sont-ils les églises et les couvens. Les jésuites avaient jadis un magnifique collége situé dans le plus beau quartier de la ville ; aujourd'hui on en a fait un hôpital et une école de chirurgie. Le palais du gouverneur est aussi une construction remarquable. L'un de ses côtés a vue sur la baie, l'autre a pour attenance une maison de conseil. La façade donne sur la *Praça da Parada*. Le palais archiépiscopal a deux faces, dont l'une regarde la mer : il communique à la cathédrale qui a une nef spacieuse.

Bahia a une monnaie, un amiral de port, un trésorier, une cour civile et un gouverneur. Avant les derniers ébranlemens politiques, on y maintenait aussi une cour ecclésiastique et une junte du trésor, composée de cinq députés : le chancelier, l'amiral, le *procurador da corea* (avocat-général) ; le trésorier et l'*escrivano* (chef du trésor) ; le tout présidé par le gouverneur. Une chambre consultative du commerce complète son organisation administrative. Les écoles publiques ont des professeurs assez distingués. On y enseigne les mathématiques, le grec, le latin, etc. Bahia a aussi une bibliothèque publique, une manufacture de glaces, quelques imprimeries et un séminaire.

Divers forts défendent la ville du côté de la mer ; dans ce nombre, il faut citer le fort de San-Marcello, d'une forme circulaire, avec deux batteries situées au centre de l'ancrage. Du côté de la terre est un lac étendu et profond qui long-temps servit de fossé et dans lequel vivaient d'énormes caïmans. La ville fut prise par les Hollandais en 1634, et canonnée, en 1636, par le prince de Nassau qui s'en empara à son tour.

Dans le faubourg de l'E. se trouve l'hôpital du Lazareth (ancienne maison de plaisance des jésuites). Il renferme la plus jolie plantation d'arbres à piment qui existe dans tout le Brésil. Le faubourg de Bom-Fim a pris son nom d'une jolie chapelle agréablement située. A deux milles environ vers l'est se trouve la paroisse Notre-Dame de Penha (vulgairement *Tapagipe*), au bout d'une péninsule où les archevêques avaient une *horta* et sur laquelle est situé aujourd'hui le chantier le plus important de Bahia. C'est un promontoire délicieux qu'égaient et rafraîchissent de magnifiques cocotiers.

Dans le faubourg de Victoria se trouve l'église de Notre-Dame de Grâce, où l'on remarque le tombeau de dona Catarina Alvarès, la sœur d'un chef indien, depuis épouse de Diégo Alvarès Corréa, le Caramuru. Cette femme accompagna Corréa en Europe, y demeura pendant quelque temps, et visita la cour de France où elle excita le plus vif intérêt. Ce fut en France qu'elle fut baptisée et nommée la reine Catherine, renonçant ainsi à son nom de Paraguaçu qui est celui de la rivière dont avons parlé plus haut.

La société de Bahia est douce, affable, polie, et renommée dans le Brésil pour ses bonnes manières. La haute classe a toutes les habitudes européennes avec les raffinemens de luxe que comporte la vie créole. Le luxe s'est aussi introduit dans les classes marchandes et ouvrières. Les femmes et les hommes marchent toujours proprement, sinon richement vêtus, les hommes avec des fracs à la mode anglaise, les femmes avec le jupon, la chemise brodée et la cape qui les entoure presque entièrement. Les femmes des classes inférieures sortent en général fort peu : elles ne sont pas même toujours admises à la table de leurs maris. Leurs occupations consistent à briquer de la dentelle grossière. Les soins du ménage, simples et peu pénibles, regardent les négresses. Ce sont ces dernières qui préparent les repas, toujours assaisonnés de piment.

La population de Bahia a été évaluée à 120,000 ames, dont les deux tiers environ sont des nègres. Cette agglomération de races africaines sur le même point a si souvent failli devenir menaçante pour les maîtres de Bahia, qu'on surveille toujours avec le plus grand soin cette partie turbulente de la population. Autrefois

les meurtres étaient fréquens et restaient presque toujours impunis. Mais, depuis le commencement du siècle, une police sévère a été organisée pour la repression des crimes et la surveillance des malfaiteurs. De nombreuses patrouilles, composées de soldats blancs, mulâtres et noirs, maintiennent l'ordre et la tranquillité dans la ville.

Les noirs sont, en général, beaucoup mieux traités au Brésil que dans les colonies françaises et anglaises. Ils se rachètent assez fréquemment, et deviennent même libres sans rançon, sous des conditions prévues. Quelquefois leurs maîtres ne les font pas travailler eux-mêmes, mais les obligent à rapporter chaque jour 240 reïs (trente sous) sur leur travail ; ce qui est une exploitation immorale et accablante. Les nègres libres sont très-nombreux à Bahia ; ils y sont admissibles à une foule d'emplois, deviennent industriels, militaires, ecclésiastiques. L'état-major du régiment noir se compose d'hommes polis, bien élevés et d'une excellente tenue. Les mulâtres marchent presque les égaux des blancs. Ils sont reçus dans la bonne compagnie, et deviennent souvent des fonctionnaires très-distingués, soit dans l'administration, soit dans la magistrature.

Le commerce de Bahia, important et riche, fut long-temps presque concentré dans les mains de quelques maisons anglaises, puissantes par leurs capitaux et par leur crédit. Aujourd'hui, la concurrence a renversé cette espèce de monopole. Le principal objet d'exportation est le sucre, dont il sort par an près de quatre-vingt mille caisses de quarante arrobes chacune. Ce sucre est de deux sortes, le blanc et le brun (*branco* et *bruno*). Les sucres de la nouvelle récolte arrivent à Bahia dans les mois de novembre, janvier et février. Les mois les plus favorables pour l'achat sont de janvier à mai. Le meilleur sucre de Bahia vient du territoire de Reconcavo. Il y en a de deux espèces : ceux qui se recueillent tout autour de la baie, dans l'intérieur (*dentro*), et ceux plus blancs qui se récoltent hors de la baie et le long de la côte (*foras*). Le tabac fournit également de belles cargaisons aux navires étrangers qui mouillent dans la baie. A l'intérieur, le monopole pèse sur cet article ; il n'est libre que pour les exportations. Le tabac arrive sur les marchés de Bahia, de janvier en mars, par l'intermédiaire des villes de Caxoeïra et Santo-Amaro. On l'entasse alors dans les entrepôts du gouvernement, où il devient l'objet de la plus rigoureuse surveillance. Le coton est encore un produit des pays intérieurs, qui vient s'échanger à Bahia contre des objets manufacturés d'Europe. Les nouveaux cotons arrivent dans le mois de février. La qualité varie suivant les districts ; la plus grande et la plus belle partie de ce qui se vend à Bahia se récolte sur la lisière méridionale de la province de Pernambuco. Le coton du dehors est préférable au coton de l'intérieur pour la finesse et la longueur du lainage ; mais il arrive si chargé de grabeau et de matières étrangères, qu'on ne l'achète qu'avec la plus grande défiance. Malgré cet inconvénient, le coton du dehors vaut toujours trois ou quatre réaux par arrobe de plus que le coton de l'intérieur. La plus grande partie de cette dernière sorte vient de Villa-Nova do Principe, dans la comarca de Jacobina, d'où on l'expédie à dos de mulets et de chevaux jusqu'à Caxoeïra. De larges bateaux le portent ensuite à Bahia. Le riz, les cuirs secs et tannés, les bois de teinture, la mélasse, l'huile de poisson, le café, diverses drogues et un peu de rum, font encore partie de ses exportations principales.

Bahia n'est pas seulement un des plus riches et des plus actifs marchés de l'Amérique méridionale ; c'est, en outre, une résidence salubre, tempérée, ne connaissant aucune de ces endémies qui dévastent la zône intertropicale, entourée d'une atmosphère qu'épurent et rafraîchissent des brises de terre et de mer. Les habitudes locales se ressentent du climat ; on y mène une vie molle et peu active. Légèrement vêtus, les Bahiens passent une partie de leur journée sur des hamacs que les noirs balancent, ou sur des nattes souples et fraîches. Le tabac, le café, le jeu, la conversation, les rafraîchissemens, les sucreries, trompent les longues heures de la journée.

Rien n'égale le spectacle animé qu'offrent le port et la rade de Bahia, surtout aux veilles des fêtes. Il faut voir alors des milliers de barques, qui accourent de vingt et trente lieues à la ronde ; il faut suivre le mouvement de ces quais, entendre les chants de ces nègres qui portent leurs fardeaux en cadence, considérer cette foule qui encombre le môle, le quai, la rue de la Praya et ses vastes entrepôts ! L'entrée de la baie a près de quatre milles de large ; la partie orientale seule présente un asile sûr pour les gros navires. Plus de deux mille bâtimens entrent et sortent chaque année. On évalue les importations de Bahia à vingt-neuf millions, et les exportations à quarante.

Quand la mer n'est pas agitée, on va en quelques heures de Bahia à l'île d'Itaparica ; la plus

grande île de la baie. Elle est couverte de cocotiers magnifiques. Sur la grève qui lui fait face se voyaient autrefois une foule de chaudières dans lesquelles on faisait fondre la graisse des baleines harponnées dans les mers voisines. Des ossemens, des vertèbres, des crânes de ces cétacés, jetés pêle-mêle sur cette plage, en faisaient un charnier qui infectait l'air. Ce commerce qui n'existe plus paraissait avoir pris quelque extension, et les armemens des Brésiliens pour cette pêche avaient été suivis de bons résultats.

CHAPITRE XXV.

DE BAHIA AU PAYS DES MINES.

Après un séjour d'une semaine à Bahia, j'en repartis le 24 avril, avec quelques négocians qui se rendaient pour leurs affaires dans le pays des Mines. Engagés de nouveau dans le Paraguaçu, nous vîmes tour à tour Maragogipe, avec ses belles plantations de cannes à sucre; puis Caxoeïra, déjà visitée, riche entrepôt qui compte 1,000 maisons et 10,000 habitans.

A Caxoeïra, il faut quitter le fleuve qui cesse d'être navigable, et prendre des montures. En deux jours de route, on arrive par un pays bien peuplé et bien cultivé à l'aldea de Tapera. Pour aller à la villa da Pedra-Branca, il faut se détourner un peu de la route. On y arrive par des sentiers étroits pratiqués à travers des côteaux boisés. Là, au bout de quelques heures de marche, paraissent deux rangées de cabanes en terre, autour d'une église également en terre. Pedra-Branca est un établissement qui ne date guère que d'une trentaine d'années, et qu'habitent des Cariris et des Sabuyas. Autrefois ces tribus vivaient dans les forêts voisines : aujourd'hui elles composent une communauté d'environ 600 ames. Quoique semblables sur bien des points, elles se distinguent l'une de l'autre par des différences dans les idiômes. Ces Indiens sont d'une taille moyenne et assez élancée, mais peu robustes. A l'opposé des autres indigènes, ils ne se défigurent en aucune manière. Fainéans et insoucieux, ils passent leur temps à tirer avec une sarbacane, soit des rats de champ, soit des oiseaux, ou bien d'autres bêtes sauvages; quelquefois encore ils s'occupent à tuer et à voler le bétail des métayers, s'inquiétant fort peu de la peine qui les menace. Ils n'obéissent aux magistrats blancs qu'avec la plus grande répugnance, cultivent à regret et à leur corps défendant le maïs et la banane, préfèrent tresser des filets, des hamacs et des corbeilles ou façonner de la poterie. De la fermentation de la farine de manioc, ils obtiennent une boisson assez agréable qu'ils nomment *canoughi*.

Jusqu'à Tapera, on a voyagé par une belle plaine; mais plus loin le pays devient aride et ingrat. A Rio-Seco commence une contrée montagneuse qui s'accidente de plus en plus à mesure que les terrains s'élèvent, jusqu'à ce que l'on parvienne à la région granitique entièrement privée d'eau. Les villages sont alors tout-à-fait dépourvus de ressources; on n'y trouve rien ni à boire ni à manger. Dans cette zône ingrate se rencontrent tour à tour Maracos, puis Yacari, dont la rivière roule, dit-on, une eau qui donne la fièvre. Au delà, il faut gravir plusieurs montagnes granitiques assez hautes avant d'arriver à Olho-d'Argoa, où les hommes et les animaux ont grand'peine à s'abreuver dans les temps de sécheresse.

On parcourt ainsi les vingt lieues qui séparent le village de Simoro de celui de Maracos. La Serra de Simoro, dont la hauteur est de 3,000 pieds, peut être regardée comme la dernière ramification de la Serra de Montiqueïra. Elle forme la ligne de séparation entre le plateau et les terres basses de la province de Bahia. A l'O. le climat est plus inconstant et plus humide; à l'E. il est plus sec. On dit que, sur la pente orientale de cette chaîne, on a trouvé des diamans. Le terrain y offre du granit, du schiste amphibolique, du schiste argileux et de la diorite schisteuse. Ces roches se montrent à la surface du sol, où elles sont recouvertes d'une couche de six à dix pieds d'un sable mêlé d'argile et d'une marne argileuse. Ce dernier terrain est seul susceptible de quelque fécondité : aussi la culture ne pourra-t-elle s'étendre dans ce district qu'avec la plus grande peine, et la population y restera-t-elle plus stationnaire que dans les cantons plus favorisés. Les fazendas n'y paraissent que par intervalles, rares, mesquines, isolées. Au lieu de sources, elles n'ont souvent qu'une mare ou une misérable citerne (*cazimba*). Les arbres, peu élevés et à branches noueuses, et les groupes nombreux de cactus, offrent un aspect semblable à celui des catingas.

Au milieu de ce pays alpin, la vallée du rio Simoro se révèle comme un mystérieux oasis. Ce torrent limpide y roule entre deux rives que couvre une végétation de plantes buissonneuses.

Plus loin on franchit une haute montagne, la Serra das Lagas, au sommet de laquelle est une fazenda qui porte le même nom. Ce sommet, écrasé et presque aplati, laisse entrevoir çà et

là des couches puissantes de minerai de fer. Ces mines très-riches, sur la route des provinces intérieures, et à une distance considérable de la côte d'où elles tirent tous leurs fers, pourront devenir par la suite une exploitation fructueuse et importante. C'est une richesse qui, aujourd'hui, gît ignorée ou méconnue.

Le pays montagneux, aride et boisé, se prolonge jusqu'à Contas. Dans cette étendue de territoire, de grands espaces sont couverts de palmiers ardus (*cocos schizophylla*), entrecoupés de bosquets d'aricuri (*cocos coronata*), autre palmier avec la tige duquel les colons fabriquent en temps de disette un pain fort peu nourrissant. Quand on n'a pas vu de ses yeux la misère de ces Sertanejos, et l'insouciance avec laquelle ils savent se contenter des alimens les plus misérables, on ne saurait concevoir qu'une population se décide à se nourrir d'un pain confectionné avec des tiges d'arbre.

Villa do Rio das Contas fait diversion à cet aspect de détresse. C'est un fort joli bourg de 900 ames. Comme le climat est peu favorable aux travaux agricoles, les habitans s'occupent de préférence de l'exploitation des mines et d'un travail d'échanges intermédiaires entre la côte et les districts intérieurs. Cette population se distingue par la politesse de ses manières, son instruction et l'aisance dans laquelle elle vit. Auprès des malheureux districts que nous venions de parcourir, Villa das Contas était un Élysée. L'élévation de son plateau lui donne un climat presque toujours tempéré. Le thermomètre y marquait le matin 14°; à une heure après-midi, 23°; et au coucher du soleil, 20°. La saison des pluies commence assez régulièrement en octobre et en novembre.

Villa do Rio das Contas n'est guère qu'à une lieue de Villa-Velha. Ces deux bourgades sont séparées l'une de l'autre par une montagne, nommée tantôt Serra do Rio das Contas, tantôt de Villa-Velha, tantôt do Brumado. Elle s'élève à deux cents toises au moins au-dessus de Villa-Velha : ses roches annoncent la présence de mines métalliques. La base de la montagne est boisée. A moitié de la hauteur et en descendant vers Villa-Velha, on voit le rio Brumado se précipitant par une chute de 150 pieds daus une vallée d'un délicieux aspect. Les rochers aurifères de ces montagnes, quoique fort mal exploités, ont cependant, depuis longues années, défrayé les mineurs de leurs pénibles travaux. Le métal précieux se retrouve aussi dans les eaux des rivières et des ruisseaux du voisinage. Les grains sont gros et très-purs. On a trouvé parfois des pépites qui pesaient jusqu'à huit livres. Aujourd'hui c'est à l'arrayal Matto-Grosso, à deux lieues au nord de Villa-Velha, que l'exploitation se poursuit avec le plus de succès et le plus d'activité.

La chaîne de ces montagnes est un prolongement de la Serra de Montiqueïra. Cette chaîne s'étend très-loin au N. O. sous diverses dénominations. Le morro Rotondo, un de ses rameaux au N. O., contient les sources du rio Brumado. Des eaux de cette rivière, les habitans ont retiré une angite si transparente et si belle, qu'ils l'ont prise long-temps pour une émeraude. Dans plusieurs endroits des environs de Villa-Velha, surtout dans le rio Sant-Antonio et dans son voisinage, on a rencontré à la surface de la terre ou enfoncés dans le sable des restes d'animaux fossiles.

Villa-Velha est un des plus anciens bourgs du Sertão de Bahia; il en était aussi l'un des plus florissans avant la découverte des mines d'or dans les montagnes voisines. Depuis cet événement, on l'a déserté peu à peu pour aller s'établir dans le voisinage des exploitations aurifères. La bourgade est située sur le rio Brumado, torrent limpide qui coule alors avec rapidité pour aller rejoindre le rio das Contas. La vallée de Villa-Velha est le point le plus fertile de tous ces environs. Les métairies y paraissent en assez grand nombre, et auprès d'elles vague un beau et nombreux bétail qui s'élève dans les pacages riverains du torrent.

Quand on quitte Villa-Velha pour aller vers l'ouest, il faut traverser la Serra de Joazeiro, pays aride et brûlé. Les fazendas sont sans ressources; à peine peut-on s'y procurer quelques poignées de maïs. Les mulets affamés broutent tout ce qu'ils rencontrent; quelquefois même, faute de mieux, ils rongent la feuille d'une espèce de caprier, feuille dont le suc les rend malades. Pendant trois jours environ, on suit ce chemin fatigant avant d'arriver à Villa-Nova do Principe ou Caïtete. C'est un pays de plantations de cotons et que cette culture a enrichi. Outre la récolte locale, Villa-Nova do Principe reçoit celles de quelques districts de Minas-Geraës, qui y versent leurs produits comme dans un entrepôt où l'écoulement est prompt et facile. Villa-Nova do Principe est presque la ville frontière du pays des Mines. On a même récemment découvert sur une montagne voisine, la Serra de San-Vicente, des indices irrécusables de la présence de l'or, mais l'exploitation n'en a point encore été ouverte. En revanche, on poursuit avec quelque activité un commerce de ma-

gnifiques améthystes d'une teinte foncée, qu'on a trouvées à dix lieues de Villa-Nova do Principe et sur le chemin du rio Pardo. Les acheteurs sont les marchands de pierres fines de Minas-Geraës, qui ont ajouté ce nouvel article à leurs prix courans.

La Serra de Caïtete n'a pas l'aspect désolé des sommets que nous avions parcourus jusque-là. Elle se pare d'une végétation vigoureuse et brillante ; comme elle, les vallons qui la continuent sont verts et bien feuillés; ils tranchent sur la Serra da Gamelleira qui leur fait face, chaîne dont le caractère est plus sauvage et plus âpre. Après l'avoir gravie, on atteint enfin les sommets de la Serra dos Montes-Altos, monts granitiques, point d'attache de tout ce système. Sur ces sommets, on a découvert des masses énormes de terre contenant du salpêtre. Cette terre est peu exploitée, parce que le salpêtre est, au Brésil, sous le poids d'un monopole, et que ces crêtes montagneuses sont trop éloignées des manufactures royales de poudres. On descend des monts Altos par une série de mamelons dont les sommets arrondis et successifs forment un paysage d'un aspect monotone qui fatigue le regard. Leurs flancs se déchirent, çà et là, en ravins profonds, tantôt très-escarpés, tantôt s'élevant par pentes douces; ici couverts de terre végétale et de cactus, là dépouillés de toute végétation, ce qui complète la physionomie âpre et la teinte foncée de ces montagnes. Après cinq jours de route, pendant lesquels on ne fait que monter et descendre, on arrive dans une plaine de grès ferrugineux, où l'on ne trouve d'autre eau que celle des mares et des creux de rochers. Encore cette eau est-elle trouble, amère et gluante. Les animaux souvent n'en veulent pas ; les hommes n'en boivent qu'en y mèlant du sucre. Au-delà de ce point, on entre dans une plaine calcaire et parfois crayeuse, couverte de cactus et d'arbres épineux.

On arrive ainsi sur la limite du Sertâo de Bahia. Dans tout le territoire que l'on traverse au-delà des fertiles plaines de Caxoeïra, on n'a rien à craindre pour soi; car les fazendas sont nombreuses, et on y trouve toujours de quoi nourrir les hommes ; mais si l'on n'a pas la précaution d'emmener plusieurs mulets de rechange, on est exposé à se voir démonté pendant la route. L'eau et le fourrage manquent presque toujours dans les étapes du chemin, et quand les bêtes meurent, ce qui arrive fréquemment, on se trouve à la merci de la bienveillance et de la générosité des Sertanejos.

De tous les villages situés sur le rio San-Francisco, le plus décrié pour son insalubrité est Malhada, où nous arrivâmes ensuite. C'est un lieu d'exil pour les soldats qui y viennent avec la pensée d'une peine à subir et le désir de quitter cette atmosphère morbide : aussi la garnison se compose-t-elle d'un petit nombre d'individus hâves et amaigris. Les habitans eux-mêmes sont évidemment dans un état d'émaciation et de souffrance. Malhada se trouvant sur la route principale de Bahia, des provinces de Goyaz et de Matto-Grosso, on y voit passer annuellement plus de vingt à trente caravanes de mulets. Le péage est avec celui du rio Pardo, bien moins productif, les seuls qui existent entre les provinces de Bahia et de Minas-Geraës.

Vis-à-vis de Malhada et à peu de distance, au N. du confluent du Carynhanha et du rio San-Francisco, est situé le village le plus méridional de la province de Pernambuco, qui se prolonge à l'O. de ce fleuve comme celle de Bahia à l'E. Le sel et l'éducation du bétail font la richesse de ce district étendu entre le fleuve et les provinces de Piauhy et de Goyaz. Le commerce du bétail est surtout très-actif à Carynhanha et à Malhada.

Accompagné de l'un des membres de notre petite caravane, je fis une excursion vers le Carynhanha, dont le cours sert de limite septentrionale à la province de Minas-Geraës. Cette rivière baigne le pied des montagnes qui forment le rameau le plus occidental de la chaîne calcaire qui accompagne le rio San-Francisco, mais qui, sous ce parallèle, s'éloigne beaucoup de ses bords. Ces montagnes offrent des masses de rochers isolées, carrées, allant en pente vers l'O., tantôt boisées sur tous les points, tantôt nues, sillonnées de ravins profonds et de cavités, ou hachées de la manière la plus singulière (Pl. XX — 1). Elevées comme les parois d'un mur sur les bords du fleuve, elles dressent pittoresquement vers le ciel leurs aspérités irrégulières.

Au moment où j'examinais avec attention cette roche calcaire, parsemée de rognons de pyrites sulfureuses, un animal s'offrit à nous, assez semblable à une belette. Il s'éloignait lentement comme pour gravir la montagne. Je ramassai une pierre pour la lui jeter, quand, levant le dos et écartant les cuisses, il lança sur moi un fluide verdâtre, d'une odeur pestilentielle et si insupportable que pour le moment je perdis l'usage de mes sens, et me trouvai dans l'impuissance absolue de poursuivre cette bête. Une puanteur repoussante et pénétrante s'était tellement imprégnée dans mes vètemens, qu'il

ne me fut plus possible d'en faire usage. Cet animal était un *juritataca* (moufette ou *mephitis phædus*), dont la liqueur ainsi projetée peut causer la cécité. Quoique cet animal soit très-commun au Brésil, il est difficile aux naturalistes de s'en procurer, parce que les chiens, une fois frappés de sa singulière arme défensive, n'osent plus le poursuivre, et que les Sertanejos laissent tranquille une bête fort innocente d'ailleurs.

Le soir, nous passâmes la nuit sous un grand joa, le seul arbre qui, dans ce canton aride, conserve ses feuilles durant la sécheresse. Le joazeiro (*zyzyphus joazeiro*), ainsi que le nomment les habitans, donne par sa cime touffue, large et arrondie, un caractère particulier aux paysages des districts intérieurs de Bahia, Pernambuco et Piauhy, où il devient un végétal fort important pour la nourriture du bétail. Son fruit, qui mûrit dans les fortes chaleurs, contient une pulpe mucilagineuse. Alors cette pulpe remplace les pâturages d'une manière presque exclusive, et une mauvaise récolte de ces baies serait une catastrophe pour les troupeaux.

Après avoir quitté les bords du San-Francisco pour se diriger vers la province de Goyaz, on marche pendant six jours dans un désert sans habitations et sans habitans. Chaque soir, à notre halte, on liait les jambes des chevaux et des mulets, et on les lâchait ensuite pour les laisser pâturer en liberté. Des feux nombreux étaient allumés autour du bivouac, pour en écarter les bêtes féroces. Le pays, du reste, était très beau. Pendant quatre jours, nous côtoyâmes le rio Formoso, qui ne mentait point à son nom. Les environs avaient toutes les beautés d'un jardin. La direction de ce courant d'eau est à l'E.; il descend vers le rio San-Francisco. Au-delà, parurent les sources du Yuqueri, affluent du Carynhanha. Parvenus au Contagem de Santa-Maria, poste frontière de la province de Goyaz, nous nous trouvions au pied du versant oriental de la Serra de Paranam, dans une vallée profonde où l'on arrive par une route escarpée et pierreuse. La chaîne des montagnes se prolonge au loin vers le N. où elle sépare les affluens du Tocantin de ceux du rio San-Francisco.

Le vâo ou vallon du Paranam est arrosé par un grand nombre de ruisseaux limpides, et parsemé de petites métairies situées entre des bouquets et des bocages entiers de palmier indraya. Comme toute la province de Goyaz, la vallée de Paranam n'est guère peuplée. Il y manque des mines d'or pour y attirer des habitans. On se borne à y élever du bétail et des chevaux, qui sont les meilleurs de toute la province de Goyaz. Dans la vallée de Paranam, on est éloigné de cent lieues de Porto-Real sur le Tocantin, où cette rivière commence à devenir navigable, et d'où l'on peut arriver au Para en quinze ou dix-huit jours.

Cette route par eau est très-dangereuse. On y est exposé aux fièvres et aux attaques des Indiens. Parmi les nombreuses tribus qu'on y rencontre, il faut citer les Xerentes qui sont très-nombreux et qui passent pour des anthropophages. On ajoute même qu'ils tuent et mangent leurs parens qui, parvenus à la vieillesse, sont trop faibles pour se procurer leur subsistance. Quand ils surprennent une métairie, ils n'épargnent personne, et dépècent tous les chevaux dont ils aiment beaucoup la chair. Leur résidence habituelle est entre l'Araguaya et le Tocantin.

La nation la plus puissante et la plus nombreuse dans le nord de Goyaz est celle des Capopos, et dans le sud celle des Chavantes, leurs ennemis mortels. Les Capopos vivent sur les bords du Tocantin et de l'Araguaya. Ils poussent leurs incursions jusque vers les métairies du rio das Balsas dans la province du Maranhâo. Déjà plusieurs de leurs aldeas ont été civilisées à demi, circonstance qui n'a pas toutefois brisé la force de leur tribu. Après quelques mois de vie sédentaire, les nouveaux colons retournaient presque tous à l'état sauvage. Ces Indiens sont de haute taille et de couleur très-claire. Courageux et robustes, ils n'attaquent leurs ennemis que de jour, tandis que les Capopos préfèrent les surprendre de nuit. Leurs armes sont l'arc, des flèches longues de six pieds, et une massue de quatre pieds, dont la partie supérieure est aplatie comme une rame. Pour s'exercer au maniement de cette arme, ils ont des luttes de divers genres, et une entre autres qui consiste à porter un bloc de bois de deux à trois quintaux, masse qu'ils agitent et lancent en courant. Le jeune homme qui n'en peut venir à bout n'a pas le droit de se marier. Ces naturels veillent avec soin sur la chasteté des jeunes gens, et assurent par là celle des filles. Ils permettent toutefois aux guerriers les plus hardis de s'approcher de leurs fiancées. L'infidélité des femmes est chez eux punie de mort. Comme dans une foule d'autres tribus brésiliennes, les soins du ménage et l'éducation des enfans pèsent entièrement sur les femmes. Les Chavantes excellent dans les travaux manuels. Moins fiers et moins insolens, ils feraient d'excellens ouvriers. Adroits dans tous les exercices du corps, intrépides nageurs, ils ont dans leurs manières un air de

franchise et de dignité qui tranche avec les manières timides et incertaines des autres sauvages. Les femmes ont surtout la physionomie ouverte et gracieuse. L'idée d'une autre vie ne leur semble pas complètement étrangère, et ils espèrent aller après la mort dans un pays meilleur. On ne remarque chez eux aucune espèce de culte, à moins qu'on ne voie quelque chose d'analogue dans les fêtes qu'ils célèbrent aux pleines lunes de mars et d'avril. Ces indigènes commercent parfois avec les voyageurs qui naviguent sur le Tocantin et l'Araguaya. Ils échangent alors des produits de leur sol, la cire, le miel, les plumes, contre la quincaillerie, l'eau-de-vie et autres articles. Quelquefois aussi on voit accourir dans le même but les Carayas, petite et faible tribu de l'intérieur, qui cultivent l'ananas, le bananier, le maïs et le manioc. Avec la racine de cette dernière plante, ils font une boisson fermentée. Quand vient la saison des pluies, ils habitent le pays haut, et pendant la sécheresse ils campent dans le voisinage des rivières.

Afin de protéger les voyageurs contre les hostilités des Indiens, et de réunir pour eux quelques ressources à des distances rapprochées, le gouvernement a pris plusieurs mesures dont aucune n'a pourtant encore obtenu des résultats décisifs. Il a, entre autres, fondé une compagnie qui devait établir des ports et des entrepôts de commerce et de vivres, moyens à l'aide desquels on devait faire disparaître en partie les obstacles qui entravent en certains endroits la navigation intérieure. Quelque heureuse que soit cette idée, elle a échoué à l'exécution. En 1809, il avait été ordonné également de bâtir une ville au confluent de l'Araguaya et du Tocantin, mais ce projet a rencontré tant de difficultés, qu'aujourd'hui encore il n'existe qu'en germe. Le commerce du Goyaz avec le Para n'est pas assez important pour que les communications par les rivières puissent être fréquentes, et il en résulte que Bahia conserve à peu près le monopole de ces rapports qui se sont organisés par la voie de terre.

La capitainerie générale de Goyaz est un vaste plateau traversé par une chaîne de montagnes qui se ramifient beaucoup. Le climat y ressemble à celui de Minas-Geraës; l'atmosphère s'y maintient presque toujours sereine; la température, égale et constante. La saison pluvieuse commence en novembre pour finir en avril; les orages et les pluies sont plus fréquens dans les montagnes que dans les plaines. Aux époques qui correspondent à l'été d'Europe, les cantons élevés éprouvent souvent de petits froids que portent tort aux bananiers, aux cannes à sucre et aux cotonniers. La plus grande partie du territoire occupé par les colons brésiliens n'a pas de forêts de grands arbres, comme celle de la côte. Les forêts sont basses et défeuillées pendant la saison sèche; on y voit d'immenses plaines herbeuses. On y élève beaucoup de bœufs, de chevaux et de cochons; mais peu de moutons, quoique le terrain leur convienne. Dans les cantons de l'intérieur, on récolte assez de sucre, de tabac et de rum pour la consommation des habitans; mais dans ceux de la lisière, et notamment dans le voisinage du rio San-Francisco, on tire ces objets du dehors. L'exportation en coton, en toiles de coton grossières, en cuirs de bœuf et de cerf, est peu importante. La principale richesse de la province est dans ses mines d'or. C'est le minerai précieux qui a amené la population créole qui y réside. Les mines, quoiqu'on se plaigne d'une baisse dans les produits, donnent encore de beaux résultats, et, mieux exploitées, elles en donneraient certainement de bien plus avantageux.

A Contagem de Santa-Maria, dans la vallée de Paranam, la chaleur est quelquefois extraordinaire. A midi, 30 à 31°; au coucher du soleil, 18 à 20°. Dans cette vallée étroite et profonde, la réverbération des rochers, la fumée produite par l'incendie des herbes, rendaient la place vraiment peu tenable. Nous rebroussâmes chemin. Tirant à l'E., nous franchîmes le Paratinga qui se jette dans l'Uruguay, affluent du San-Francisco. Au-delà de cette rivière, le pays prit un aspect délicieux, entremêlé de bocages verts, de vastes prairies, de ruisseaux limpides et de groupes majestueux de palmiers burites. Les tapirs et les bêtes fauves abondaient dans ces bois; ces animaux étaient si peu farouches que plus d'une fois nous les vîmes courir et paître près de notre bivouac. Les fazendas sont assez rares dans cette région; les colons s'y occupent plus volontiers de l'éducation du bétail.

Par intervalles, nous traversions des prairies marécageuses qui envoyaient leurs eaux au Carynhanha. Cette rivière prend sa source à l'O. dans le Matto-Grande. Elle entretient dans le pays des étangs assez considérables, et entre autres ceux nommés *Sete-Lagoas* (les sept lacs) devant lesquels nous passâmes. L'eau de ces étangs est potable; mais lorsqu'on s'y baigne, elle occasione à la peau une démangeaison insupportable. On ne sait si cette propriété singulière résulte des particules salines et des sub-

stances végétales qu'elle contient. Ces étangs nourrissent une grande quantité de boas et de caïmans, et, à l'ombre des halliers, on aperçoit des boas roulés sur eux-mêmes comme des câbles. Quand on veut traverser ces étangs dangereux, on prend la précaution de pousser de grands cris, afin d'effrayer tous ces redoutables reptiles.

Au-delà de ce point, la route continuait le long de deux rangées de côteaux, prolongement de la Serra das Araras, qui se rencontre à peu de distance. On assure que cette chaîne contient des diamans. Ce nom de Serra das Araras (des aras) a été affecté à plusieurs autres montagnes du Brésil. On descend ensuite par une vaste plaine qui s'abaisse insensiblement vers le rio das Pedras, ruisseau entouré de palmiers et de fort beaux arbres. Au-delà d'un autre ruisseau se prolonge un terrain inégal. Les hauteurs y sont en partie couvertes de halliers, tandis que les enfoncemens offrent des pelouses émaillées de fleurs et ornées de groupes de palmiers et de grandes plantes grasses. Les Sertanejos appellent *vanedas* ces espèces de prairies. C'était les premiers bois de palmiers à l'ombre desquels on pouvait se promener à pied sec sans crainte des caïmans et des boas. A mesure qu'on se rapprochait du rio San-Francisco, les vallées étaient plus vastes et plus vertes. Cet aspect du terrain dura jusqu'à Porto-Salgado, l'une des localités les plus intéressantes de la contrée.

Salgado est le chef-lieu d'une paroisse qui a quarante lieues de longueur sur vingt de large, et dont la population s'élève à 20,000 ames. Elle s'étend sur le bord du rio San-Francisco jusqu'à la rivière de Carynhaha et comprend deux succursales, San-Joâo dos Indios et San-Gaetano de Japori. Elle est du ressort civil de Sabara qui en est éloignée de cent cinquante lieues. Salgado n'est point un chef-lieu, ou termo, quoiqu'on y ait établi deux juges ordinaires, mais un *jusgado* (justice). On attribue à cette ville plus de cent ans d'existence, et c'est aux Paulistos, ces hardis colonisateurs, que l'on doit sa fondation. Son nom est celui de l'un de ses créateurs, et ne vient, comme on pourrait le croire, ni de la qualité un peu saumâtre de ses eaux, ni du commerce de sel qui s'y fait aujourd'hui. La ville ou la bourgade se compose de quatre-vingts maisons à peu près, toutes séparées les unes des autres. Les plus jolies, qu'habitent des cultivateurs dans l'aisance, se groupent toutes autour d'une petite place carrée, au milieu de laquelle se dresse un poteau surmonté d'une sphère qui signale l'existence d'une justice. Sur l'un des côtés de la place, une église a été construite, jolie, régulière et assez grande. Derrière la bourgade s'étend un *campo* très-étroit entrecoupé de marais, et au-delà duquel se dressent de petites montagnes formées presque toutes de couches de pierres horizontales et souvent à pic, entre lesquelles croissent des arbres bizarrement disposés.

Les montagnes auxquelles s'adosse Salgado dessinent la vallée du rio San-Francisco. Au-delà du village, la plaine, empiétant sur la chaîne montueuse, forme une espèce d'anse cultivée, couverte d'habitations et de sucreries. Les terres où se font les plantations sont basses et humides; on ne les laisse pas reposer plus d'une année. Quand l'herbe y a poussé, on la brûle, et les cendres servent d'engrais pour de nouvelles semailles. Les propriétés sont fort estimées dans ce rayon. M. Auguste Saint-Hilaire a constaté que tandis qu'une lieue carrée de territoire sur les bords du rio San-Francisco ne vaut que de 100 à 200,000 reïs (625 à 1,250 fr.), un quart de lieue de bonne terre, située près de Salgado, ne vaut pas moins de 500,000 reïs (3,125 fr.) Les anciennes cultures consistaient en coton. Les marchands venaient le chercher ou filé, ou tissé en toiles grossières, et, en échange, ils donnaient aux habitans les divers objets dont ceux-ci pouvaient avoir besoin. Aujourd'hui on ne plante plus de cotonniers aux environs de Salgado; mais on extrait des deux rives du rio San-Francisco le sel dont elles sont imprégnées. Les terres, sablonneuses et sèches, ne produisent guère de denrées nécessaires à la consommation. Les habitans manquent de maïs, de haricots, de sucre; mais le sel les indemnise de tout; il est pour eux une source d'inépuisables richesses. Ils le chargent sur des barques et des pirogues; puis, remontant le fleuve, ils le déposent sur toutes les fazendas ou aldeas du rio San-Francisco, et reçoivent comme contre-valeurs toutes les denrées dont ils peuvent avoir besoin, allant ainsi jusqu'au confluent du rio das Velhas. La somme produite par ces cargaisons de sel excède même toujours celle des objets qu'ils acceptent, et, avec les denrées nécessaires à leur subsistance et à leur bien-être, ils rapportent encore chez eux une somme d'argent plus ou moins forte. Quand ils n'exportent pas la précieuse matière, on vient leur en demander de toutes parts, de Formigas, de Cotendas et d'une grande partie de la province de Goyaz.

L'aisance règne parmi les habitans de Sal-

gado. Plusieurs d'entre eux ont cinq, six, dix et jusqu'à trente esclaves. Toute cette population, à l'abri du besoin et de la misère, est gaie, rieuse, vive et spirituelle. On se rassemble le soir pour faire un peu de musique, ou pour assister à quelque représentation théâtrale exécutée par des amateurs; le plus souvent pour jouer aux cartes ou au *gamâo*. Le personnage le plus important du lieu est le capitâo do Sertâo, homme riche sans doute, et devant posséder un capital d'au moins deux cent mille francs. Ce capitâo, il faut le dire, n'habite pas une maison qui puisse donner une grande idée de sa fortune et de son titre. C'est pourtant une des plus belles constructions du pays : par elle on jugera des autres. C'était, il y a quelques années, une maison qui n'avait qu'un rez-de-chaussée, et à laquelle le toit servait de plafond. Dans la pièce principale, on ne voyait d'autres meubles que des bancs de bois, quelques tabourets recouverts de cuir, une longue table immobile, sur laquelle on mangeait, et une grande cruche pleine d'eau, où chacun allait puiser avec un coco de cuivre, garni d'un long manche. Le coco en cuivre était un signe caractéristique d'opulence. D'autres signes de richesse étaient encore un très-beau couvre-pied de soie et quelques chaises de cannes qui, venues de Bahia, pouvaient être en effet, après deux cents lieues de route, considérées comme un luxe très-raffiné.

La position de Salgado est non-seulement favorisée sous le rapport agricole, mais elle réunit encore des conditions de salubrité peu ordinaires dans ces districts intérieurs. Comme les eaux du San-Francisco ne débordent point dans les environs, ses habitans ne sont pas sujets aux fièvres qui ravagent presque toute la contrée riveraine. Salgado renferme même, dit-on, de nombreux centenaires. Aussi, attirés par tant d'avantages, les blancs fourmillent-ils à Porto do Salgado. La végétation des environs de cette bourgade est plus riante que celle des districts montueux que l'on a parcourus avant d'y arriver. On y voit le *cagaitera* (*myrtus dysenterica*); le *raïz de tici*, arbre laiteux et purgatif (*iatropa opifera*); l'*unha de anta* (légumineuse). Dans un pays qui n'a point de médecins, presque tous les hommes âgés sont botanistes et naturalistes. Aussi les vieillards sont-ils très-compétens pour indiquer au voyageur les plantes utiles qui croissent dans la contrée. Parmi les plantes médicinales que l'on nous fit voir, il faut citer un sous-arbrisseau, que l'on nomme *tipi*. Sa racine est, dit-on, excellente pour les douleurs internes. Elle a, comme la tige, le même goût que quelques-unes de nos crucifères les plus stimulantes. Piron fait mention de ce tipi, et dit que de son écorce on tire un mucilage dont on frotte avec succès les membres des adultes qui éprouvent des douleurs vagues aux articulations. Piron, sans décrire le tipi, se contente de dire que c'est un arbrisseau, *frutex arborescens;* mais ces mots suffisent pour prouver que le tipi n'est point un aroïde sans feuilles, comme l'avait pensé le célèbre Jussieu. On trouve aussi à Salgado quelques *urubus reys* (vautours-rois), dont on raconte tant de merveilles. Ils s'apprivoisent aisément, et mangent la viande crue ou cuite. L'urubu-rey est le roi des vautours de Buffon (*sarcoramphus papa*). On prétend, dans le pays des Mines, qu'il s'attache à une grande troupe de vautours noirs ou urubus, et que ceux-ci lui accordent une espèce de supériorité. On ajoute encore que ces derniers ne touchent jamais à une bête morte avant que le chef en ait goûté. Le vautour-roi mange les yeux; ses sujets dévorent le corps. Il est inutile de dire que ce sont là des fables inventées pour repaître la crédulité. Elles n'ont eu d'autre résultat pour les hommes de la science que de faire douter long-temps de l'existence de l'urubu-rey, laquelle est toutefois bien constatée aujourd'hui.

Porto do Salgado, échelle intermédiaire de San-Româo à Joazeiro, deviendra sous peu une ville de premier ordre. Déjà elle est le chemin ordinaire des Sertanejos des Minas-Geraës, qui trouvent cette voie plus facile et plus expéditive vers le port de Bahia, que ne l'est le transport à dos de mulets jusqu'à Rio-de-Janeiro. En échange, l'habitant des Mines reçoit le sel des salines du fleuve et les marchandises d'Europe. San-Româo, au confluent du rio San-Francisco et du rio das Velhas, peut être regardé comme le premier port du fleuve : à quatre lieues au S. de ce bourg, son cours est interrompu par le saut de Pirapora, qui est considérable. Les barques descendent de là à Salgado en quatre ou cinq jours, en s'aidant seulement du gouvernail, et rarement d'une voile. Les embarcations qui font ce trajet sont longues, étroites et non pontées: elles n'ont qu'une petite cabane sur l'arrière et trois ou quatre mariniers pour tout équipage. La navigation la plus active a lieu après la chute des pluies. Durant le débordement, elle est peu sûre et dangereuse.

Le rio San-Francisco, dont il a été tant de fois question, doit son origine à une magnifique cascade nommée *Caxoeïra da Casca d'Anta* (cas-

cade de l'écorce d'anta, arbre du tapir; *drymis latanensis* des naturalistes) qui tombe environ par les 20° 40' de la Serra da Canastra, située dans l'O. de la comarca du rio dos Mortes, et reçoit enfin ces divers affluens dans la province de Minas-Geraës. Jusqu'au rio das Velhas, son cours est embarrassé de raudales et de barrages. Du rio das Velhas à Vargem-Redonda, le fleuve est libre dans une étendue de trois cent quarante lieues, deux cents lieues de Salgado à Joazeiro, cent quarante lieues de Joazeiro à Vargem-Redonda. Sur ce dernier point se révèle une immense caxoeïra, barrage qui a reçu le nom de Paulo-Affonso, et qui rend la navigation impraticable pendant vingt-six lieues environ. Elle recommence ensuite et reste libre jusqu'à l'Océan. L'embouchure du fleuve, embarrassée de bancs de sable, se trouve par 10° 50' de lat. S.

Dans un cours si long et si irrégulier, le San-Francisco arrose trois provinces brésiliennes. De Carynhanha jusqu'à la mer, la rive gauche appartient tout entière à Pernambuco; la rive droite à Bahia. Sur la gauche, on trouve tour à tour diverses villes: Rio-Grande; Sant-Antonio, où sont des salines; Pilão Arcado de Cabrado; Villa da Assumpção, peuplée d'Indiens depuis long-temps civilisés, et qu'administrent deux juges, l'un portugais, l'autre indien; Porto da Vargem-Redonda, située près de la caxoeïra de Paulo-Affonso; Porto das Piranhas; enfin, Villa do Penhedo, où remontent les petits bâtimens connus dans le pays sous le nom de *sumacas*. La rive droite offre, de son côté, le village de Morrinhos, qui est encore dans la province des Mines; Malhada et Paratica, situés dans la province de Bahia, les villes d'Urubu, Xiquexique, Cento-Cé, Joazeiro, Santa-Maria; enfin Villa da Propia, située vis-à-vis de Villa do Penhedo.

A mesure que le San-Francisco descend vers la mer, la contrée qu'il parcourt devient plus sablonneuse et plus sèche. Depuis la province des Mines jusqu'à son embouchure, il ne reçoit que cinq rivières. Les eaux du San-Francisco ont un cours majestueux et lent. Elles coulent dans une longue vallée, encaissée, à une ou deux lieues de leur lit, entre deux plateaux auxquels les habitans donnent le nom de Serra.

Le San-Francisco, comme tous les fleuves dont le cours est considérable, a des débordemens périodiques. Il commence à grossir en novembre, et monte jusqu'en février, pour diminuer en mars. Ses rives étant peu élevées, il prend souvent une largeur prodigieuse, et inonde tout le pays à quatre ou cinq lieues à la ronde. Dans quelques endroits, il s'échappe et glisse dans des canaux naturels de dérivation, nommés dans le pays *sangraduras;* puis coule, à travers des collines calcaires, vers l'intérieur du pays, en le couvrant d'îles sans nombre. Alors la rapidité du fleuve est si grande, qu'en douze heures un bateau fait vingt-quatre lieues par la seule force du courant. Ce débordement, comme celui du Nil, dispense chaque année à ce territoire, avec la quantité d'eau qu'il y verse, la somme de richesses qu'on y recueillera. Il est surtout favorable à la culture du sucre, pour lequel on choisit un terrain fin, noir et marécageux, connu sous le nom de *macapé*. Les habitans tirent tant d'avantages de ce débordement, qu'ils supportent avec indifférence les dégâts et les dangers qui souvent en résultent. La promptitude de la crue les contraint quelquefois à déserter leurs maisons au milieu de la nuit, et à se réfugier vers les cantons les plus élevés. Les chances les plus périlleuses sont pour les fazenderos qui élèvent des chevaux et du bétail; car ce n'est pas chose facile que d'aller les chercher sur les espaces non encore couverts par les eaux, et où ils restent long-temps exposés aux attaques des caïmans et des jaguars. Il faut, pour sauver ce bétail, parcourir plusieurs milles, au risque d'être jeté sur des cimes d'arbres et de rochers, d'être renversé par des troncs flottans, ou d'avoir à se défendre contre d'horribles reptiles qui, fatigués de nager, tâchent de grimper à bord des barques, pour y prendre un peu de repos. Quand les eaux se sont retirées, un autre fléau commence: les débris d'animaux et de végétaux en putréfaction empestent l'air, et y jettent le germe de maladies violentes et cruelles. Presque tous les habitans des bords du San-Francisco sont sujets à des fièvres intermittentes, qui sont suivies d'obstructions chroniques. Les enfans et les étrangers souffrent beaucoup plus de cette endémie que les hommes d'un âge mûr. Le remède le plus accrédité consiste en un vomitif pris à chaque cinquième ou sixième accès. En général, toute la population de ce littoral n'a ni le teint fleuri, ni la vigoureuse apparence des Sertanejos. Ces derniers ont de la répugnance à séjourner long-temps sur les bords du fleuve, et l'expérience a prouvé que cette crainte n'était pas sans fondement.

Les terrains qui d'ordinaire sont inondés portent dans le pays le nom d'*Alagadissos*, et sont communément indiqués par les bauhinias à pe-

tites feuilles et les mimoses à fleurs odorantes. Quand la sécheresse se fait sentir, cette végétation disparaît, les herbes même se fanent, et l'on ne voit plus de fleurs que sur quelques arbres, qui, comme nos amandiers et nos pêchers, fleurissent avant d'avoir des feuilles. Dans les mois les plus chauds de l'année, août et septembre, la surface du sol n'est plus qu'une poussière fine qui brûle la plante des pieds; une vapeur rougeâtre s'élève de terre comme un voile; le sable du rivage y joint les ardeurs d'une réverbération alcaline. Alors les pluies commencent. Peu abondantes d'abord, elles vont en augmentant progressivement; les champs reverdissent, les arbres se garnissent de feuilles, les champs s'émaillent de fleurs. Ces pluies ne sont pas continues, mais intermittentes. Quand elles ont duré quelques semaines, l'inondation fait des progrès.

Vis-à-vis de Porto do Salgado, et à quelques centaines de pas de la rive opposée du fleuve, est le Bejo do Salgado. Derrière Salgado même est la Serra de même nom, chaîne bien boisée, du sommet de laquelle la vue plane sur toute la vallée baignée par le fleuve. Capâo, village des environs, est situé sur les bords d'un étang qu'habitent des milliers d'oiseaux de toutes les espèces. On ne peut, si l'on n'a vu cet endroit, se faire une idée du nombre des volatiles qui animent ce paysage marécageux. L'aspect d'un second étang, situé au milieu d'une forêt touffue, est tout-à-fait différent. On n'y entend pas ces cris multipliés dont l'oreille est assourdie aux bords du premier. Un silence de mort remplit cette enceinte; aucune voix d'homme, aucune clameur d'animaux n'en troublent la solitude. Cet étang appartient tout entier aux caïmans et aux piranhas, le plus vorace des poissons d'eau douce de la contrée. Le piranha (poisson-diable, *myletes macropomus*) ne craint pas le caïman et l'attaque en toute occasion. Il attaque aussi l'homme et le jaguar. C'est pourtant un poisson à peine grand comme une carpe, avec une mâchoire armée de dents triangulaires et tranchantes. Toujours réunis en troupes nombreuses et très-avides de chair, les piranhas de ces fleuves, comme ceux de l'Orénoque, font des morsures si promptes et si vives, qu'on les sent aussi peu que la coupure du rasoir. Les bêtes fauves du Sertâo connaissent l'énergie des armes de ces poissons, et se défient des eaux qu'ils habitent. La loutre seule, par l'épaisseur de sa fourrure, est à l'abri de leurs atteintes. Les piranhas sont, du reste, d'un goût exquis; leurs arêtes n'ont pas cette ténuité fatigante qui rend le poisson d'eau douce désagréable à manger. On les prend avec des lignes dormantes qu'on arme d'un morceau de viande ou de poisson, quelquefois même d'un simple lambeau de drap rouge. Cette espèce se pêche en très-grande quantité, non-seulement dans le San-Francisco, mais dans les lacs fangeux qui se trouvent à quelque distance de ses bords. Outre le piranha, ces fleuves présentent encore le surubi, le durado, le matrinchâo, le pacu, le traira, le maudi, le jondia, le curina, l'acari, le piabanha, le curmerlan. La plupart de ces poissons se mangent secs ou salés.

Capâo de Cleto est encore une fondation pauliste. Cette aldea fut créée sur le territoire des Indiens Chieriabas, qui favorisèrent la colonisation et en furent les premiers victimes. Capâo est aujourd'hui un poste tout créole. Les Indiens se sont retirés à San-Joâo dos Indios, et en ont fait une aldea dans laquelle ils se sont mêlés depuis aux nègres et aux métis.

La végétation des environs de Capâo offre peu d'espèces nouvelles et remarquables. Autour des lacs boueux qui l'avoisinent, on remarque des bauhinias à petites feuilles; le *golfo*, plante à petites fleurs bleues disposées en épis; puis, dans la végétation plus élevée, le *quiruiri* (*myrtus quiruiri*), dont on mange les fruits dans le Sertâo, arbre touffu de la famille des myrtacées, aux rameaux rapprochés, et qui, à cinq ou six pieds de terre, présente déjà une cime arrondie. Dans ces étangs bondissaient des piranhas, tandis que sur leurs bords se promenaient des jabirus, des canards de plusieurs espèces, des hérons blancs, des hérons gris et des phénicoptères. Parmi ces oiseaux se distinguait la belle espece *culheirera* (*platalea ayaya*), oiseau dont le corps d'un rose tendre devient plus foncé à l'extrémité des ailes, à la queue courte, au col revêtu d'un duvet blanc, à la tête dégarnie de plumes et couverte d'une peau jaunâtre, avec un bec qui a la forme d'une spatule. On y voit aussi une sorte d'échassiers que les habitans du pays nomment *guaranas*, et enfin de grands hérons gris, espèce remarquable par sa taille et par sa force.

Notre halte à Porto do Salgado dura deux jours, au bout desquels nous quittâmes enfin, le 30 mai, les bords du San-Francisco pour gravir le plateau de Minas-Geraës, élevé de 550 pieds au-dessus du niveau de la vallée. Les Sertanejos de ce versant prétendent, avec quelque raison peut-être, que le sol de leurs côteaux serait propre à la culture de la vigne, car les raisins y mûrissent deux fois par an, en juillet et en novembre. Tous les autres fruits y viennent à souhait, et, sans doute, un climat sec et

égal y contribue autant que la fertilité du terrain. Les pluies y durent sans interruption de décembre en mai. Pendant cette période, les vents du N. dominent; dans les autres mois, c'est le vent d'E.; celui de N. O. apporte d'ordinaire les pluies favorables à la végétation; le vent de N. E., au contraire, est le précurseur du froid et des tempêtes. En somme, le pays élevé est beaucoup plus salubre que les bords du rio San-Francisco. La végétation change aussi de caractère, de port et de forme.

Sur cette route, le premier endroit remarquable est Contendas, territoire désert encore vers la moitié du XVIIIe siècle, aujourd'hui très-peuplé, et devant le devenir davantage à cause de la surprenante fécondité des femmes. Contendas se compose d'une douzaine de maisons groupées sur un morne et dominées par une petite église assez mal entretenue. Les environs sont couverts de bois qui sont des *catingas*, sortes de fourrés dépourvus de feuilles dans la saison ardente. Contendas n'est ni un chef-lieu, ni une paroisse; c'est une simple succursale. La paroisse est Morrinhos qui possède l'une des plus belles églises de la province des Mines.

Après Contendas, paraît Formigas, succursale elle-même de la paroisse d'Itacambira. C'est une bourgade composée de quelques maisons en terre, et dont les habitans ne jouissent pas d'une réputation excellente dans la contrée. On les traite de pillards, ce qui est peut-être une calomnie des voisins; mais du moins a-t-on pu s'assurer qu'ils étaient peu hospitaliers. On donne à ce bourg huit cents ames et deux cents maisons bâties autour d'une place régulière que termine l'église. Ces maisons sont presque toutes petites, à peu près carrées, basses et couvertes en tuiles. Formigas est l'un des points importans de la partie orientale du Sertão. On y fait un commerce considérable en bestiaux, en cuirs et en pelleteries. Le salpêtre s'exploite dans de grandes cavernes du voisinage, où l'on trouve aussi des restes d'animaux gigantesques. Les bêtes à cornes et les chevaux vont à Bahia, le salpêtre à Rio-de-Janeiro et à Villa-Rica; les cuirs servent d'emballage aux marchands du pays ou s'expédient pour Minas-Novas. Les marchandises européennes qui pourvoient à la consommation de Formigas se tirent presque toutes de Bahia. Dans les environs de Formigas, existent des fazendas importantes à cause du nombre de bestiaux qu'on y élève. Les sucreries abondent dans ces districts, où l'on cultive en outre, avec succès, les haricots, le manioc et le maïs. La sécheresse interdit presque la culture du riz.

Au-delà de l'arrayal de Formigas, le terrain s'élève. On traverse la Serra de Sant-Antonio, branche du Cerro do Frio. Cette branche forme la ligne de séparation entre les eaux du rio Verde-Grande, affluent du rio San-Francisco, et celui de l'Itacambira qui va se joindre au Jiquitinhonha. Pour arriver dans cette nouvelle zône, il faut parcourir un canton ou *termo* entrecoupé de côteaux et de vallées, et accidenté sur toute sa surface. Les habitans de ce termo de Minas-Novas s'occupent presque exclusivement de l'éducation du bétail. Les métairies y sont rares et misérables. Ils ont, en revanche, des *curraës* ou enclos dans lesquels, de temps à autre, les animaux sont rassemblés; enclos si spacieux et si nombreux, qu'il faut en conclure que leurs troupeaux sont très-considérables; mais le manque de commerce empêche que cet indice soit une mesure exacte de la richesse des propriétaires. Ne se trouvant pas suffisamment indemnisés par le travail agricole, les Sertanejos se livrent, en outre, à la recherche de l'or et des diamans, qui leur donne des résultats plus prompts et plus imprévus.

La Serra de Sant-Antonio offre deux terrasses parallèles. La plus élevée présente l'aspect d'une suite de châteaux forts. Jusqu'à une hauteur de 2,000 à 3,000 pieds, le terrain est couvert de l'espèce de végétal que l'on nomme dans le pays *taboleiro*. Au-delà, les arbres et les arbrisseaux même deviennent rares.

Nous continuâmes notre chemin sur ces crêtes élevées. A Porto-dos-Angicos, nous trouvâmes le Jiquitinhonha, qu'il fallut traverser pour arriver au plateau borné d'un côté par cette rivière, et de l'autre par l'Arassuahy. Ce plateau se prolonge au N. E. vers leur confluent. Son élévation est de 2,000 pieds tout au plus au-dessus du niveau de la mer, et on ne remarque à sa surface d'autre relief considérable de terrain, qu'une chaîne de côteaux qui forme la ligne de séparation des eaux entre les deux rivières.

A Porto-dos-Angicos, nous étions sur la lisière même du pays des Botocudos, et, avant de pénétrer dans les forêts où ils campent à l'état sauvage, il ne restait plus qu'à traverser deux villages des Minas-Novas, San-Joaquim et Xacara. C'est donc ici le lieu et le cas de parler de ces sauvages, les plus célèbres du Brésil, et si bien observés par le prince de Neuwied.

Les Botocudos, jadis nommés *Aimurès* ou *Ambores*, sont, à ce qu'on croit, la tribu la plus considérable qui soit descendue des Tapuyas. A une époque très-reculée, ces Indiens, ajoute-

t-on, furent obligés de se séparer des hommes de leur race; ils s'enfoncèrent dans les montagnes où ils prirent des mœurs plus féroces qu'aucune des tribus indiennes qui peuplent cette zône. Dans les premiers temps de l'établissement des Portugais sur le littoral, on les vit descendre en foule, massacrant tout et dévorant même leurs prisonniers. Les Tupinaës et les Tupiniquins les regardaient alors eux-mêmes comme des sauvages, et dès ce temps ils acquirent une réputation de barbarie et d'abrutissement qui s'est conservée jusqu'à nos jours. A l'heure actuelle, beaucoup moins nombreux, les Botocudos errent sur les confins de Porto-Seguro et de Minas-Geraës, habitant de préférence les bords du rio Doce et du Belmonte ou Jiquitinhonha. Ce fleuve, qui limite la province de Porto-Seguro, coule avec lenteur et majesté, et traverse, avant d'aller se jeter dans l'Océan, tout un pays de forêts touffues et primitives. C'est là que vivent les Botocudos, ainsi nommés par les Européens, parce que le singulier ornement dont ils chargent leurs oreilles et leurs lèvres a la plus grande ressemblance avec le tampon d'une barrique qui, en portugais, se nomme *botòque*. Moins nombreux que les terreurs des colons ne les ont faits, ils sont disséminés sur une étendue immense de terrain, et ne sauraient offrir d'obstacle réel à une civilisation bien comprise et bien dirigée.

Comme la plupart des Indiens, les Botocudos marchent complètement nus; ils ont les cuisses et les jambes menues, mais musculeuses, les pieds petits, la poitrine et les épaules larges, le cou court, le nez épaté, l'os des joues élevé et saillant. Ils portent leurs cheveux, toujours noirs, ras au dessus des tempes, de manière à ne laisser qu'une touffe ronde au sommet de la tête. C'est exactement la coiffure des capucins. Quoique fort laids, ils ont une physionomie plus ouverte que les autres tribus indiennes. Ce qui atteste leur disposition à la joie, c'est que chez eux les rides qui naissent du rire sont extrêmement prononcées. Comme ils attachent à des jambes menues une idée de beauté et peut-être d'utilité, ils serrent avec des liens celles de leurs enfans. La plus grande injure qu'on puisse leur faire, c'est de leur dire qu'ils ont de grosses jambes et de grands yeux.

Ce qui caractérise les Botocudos des deux sexes, c'est l'usage hideux de se percer la lèvre inférieure et les lobes des oreilles pour y introduire d'énormes rouelles ou disques en bois qu'ils agrandissent avec l'âge. Ces têtes de Botocudos avec leurs lèvres distendues chargées de morceaux de bois, ressemblant à des dames de trictrac, leurs yeux bridés, leurs cheveux taillés en champignons, ne sont pas faites pour donner une idée avantageuse des races primitives qui peuplaient le continent américain (Pl. XX — 3).

Pour fabriquer les rouelles dont ils se parent, les Botocudos emploient le bois de jeunes *barrigudos* (*emburés* dans leur langue). Quand l'enfant commence à grandir, on lui perce l'oreille et la lèvre : puis on y introduit un morceau de bois, de petite dimension d'abord, pour y substituer, quand la plaie est cicatrisée, un morceau de bois plus grand. Agrandie peu à peu, cette rouelle peut acquérir jusqu'à trois pouces de diamètre. Le disque de bois introduit dans la lèvre n'entraîne pas les chairs tant qu'il n'a pas plus d'un pouce de diamètre ; mais, lorsqu'il est plus fort, il fait pendre toute cette partie du visage, et affecte lui-même une situation horizontale. Dans cet état, l'individu peut bien encore relever assez sa lèvre pour lui donner une position oblique, mais il ne peut plus l'appliquer contre ses dents, et encore ne la redresserait-il pas si elle n'était aidée par le morceau de bois lui-même sur lequel elle s'appuie. Le disque ôté, la lèvre reste pendante jusqu'au bas du menton. Plus gracieuses et plus jolies que les hommes, les femmes cependant se défigurent de la même manière, ce qui leur donne un aspect repoussant. Quoique les Botocudos portent ce disque dès l'enfance, ils ne s'y habituent jamais d'une manière complète. Cet appendice contre nature les gêne pour manger et pour boire.

L'un et l'autre sexe se peignent tantôt en rouge, tantôt en noir. La peinture en rouge se fait avec du roucou, celle en noir avec le fruit du genipayer. Les femmes et les enfans se plaisent surtout à se barbouiller le corps avec une espèce de symétrie. Les uns n'ont que des mouches, d'autres des plaques irrégulières, d'autres des bandes qui s'étendent en divers sens ; d'autres enfin se peignent de roucou toute la partie supérieure du visage jusqu'au milieu des joues.

D'une agilité inconcevable, les Botocudos vivent presque toujours à l'état nomade, tantôt émigrant par tribus, tantôt marchant par familles. Rien de plus curieux que de les voir portant tout avec eux, se frayant tantôt un chemin à travers les bois, tantôt s'engageant dans les gués d'une rivière. La tâche de l'homme se réduit à peu de chose dans ces émigrations. Il tient d'une main ses armes, de l'autre le gibier qu'il a abattu, tandis que la femme non-seulement porte dans un large sac tout le mobilier de

la famille, mais traîne encore avec elle, soit sur les épaules, soit par la main, tous les enfans en bas âge (Pl. XX — 2).

Dans ces pélerinages forcés à travers les terres, les Botocudos cherchent à trouver un endroit où la nature leur offre des ressources abondantes. Ils établissent le plus souvent leur camp à la proximité d'un fleuve. Nulle autorité régulière ne semble régner chez eux. Leur nation est divisée en tribus de cinquante à cent guerriers, non compris les enfans et les femmes. Ces tribus, indépendantes l'une de l'autre, ont chacune leur chef, dont la dignité est élective. Le commandement est donné au plus brave : souvent il n'attend pas qu'on l'élise, et se proclame lui-même. Ces chefs ont un pouvoir presque absolu, mais dans un cercle assez limité. Leur rôle est de diriger les marches, de conduire les hommes à la guerre, d'apaiser les différends, survenant presque toujours à l'occasion des femmes. En campagne, les chefs se distinguent par une manière particulière de se peindre le corps. En toute autre occasion, nul signe ne les fait reconnaître; ils redeviennent les égaux de leurs sujets. Chacun de ces chefs a une certaine étendue de forêts où il peut, à l'exclusion de tout autre, chasser et cueillir des fruits. La violation de ce territoire de la part d'une tribu voisine est une insulte qui équivaut à une déclaration de guerre. Quand les Botocudos ont chassé, c'est le chef qui fait les parts du gibier. S'il en a tué lui-même, il l'abandonne à sa troupe. Les oiseaux sont réservés pour les femmes.

A peine une tribu est-elle arrivée dans le lieu où elle veut s'arrêter, que les femmes allument du feu à l'aide d'un morceau de bois tendre assez long, et offrant une cavité sur laquelle on place perpendiculairement un autre morceau de bois plus dur qu'on fait ensuite tourner avec rapidité entre les paumes de la main. D'autres femmes tiennent pendant ce temps, au-dessous et à portée, un peu d'étoupe faite de l'écorce d'un arbre nommé en portugais *pao d'estopa*. Cette manœuvre dure jusqu'à ce que quelques étincelles soient venues allumer l'écorce. La construction des cabanes ne coûte pas de grands travaux à ces peuplades. Les Botocudos se contentent de planter sur le sol, les unes à côté des autres, de grandes tiges feuillées du cocotier, dont les sommités forment une espèce de voûte à deux pieds au-dessus. Cependant, s'ils doivent faire un long séjour, ils élèvent des cases d'une durée moins précaire, à l'aide de pieux fichés en terre, autour desquels ils entrelacent des feuillages et qu'ils couronnent par une toiture de grandes feuilles de *paltioba*. Dans l'intérieur de ces cabanes, on ne retrouve plus le hamac des autres tribus indiennes; mais un lit d'estopa sur lequel le chef de famille reste constamment étendu, ne s'occupant, ne s'inquiétant de rien, hors de la chasse et de la pêche, et laissant aux femmes toute la fatigue des soins domestiques. A côté du maître du logis se voient ses armes et divers ustensiles, produits de son industrie, de petits pots grossièrement fabriqués, des gourdes ou calebasses pour conserver l'eau, une sorte de gobelet formé d'une tige de roseau fendue, des lignes à pêcher, faites avec les fibres du bromelia ou de l'embira; une hache en néphrite, qu'on enduit de cire et qu'on fixe entre deux morceaux de bois; des flûtes en roseau, un cornet fabriqué de la cuirasse d'un tatou; enfin un grand filet dans lequel la femme transporte en route le mobilier de la famille, et où s'entassent pêle-mêle, outre quelques bagatelles d'Europe, des pointes de flèche, des paquets d'étoupe, du roucou et du genipapo, des carapaces de tortue, de grosses boules de cire, objets d'échanges avec les Portugais, des colliers et d'autres colifichets sans valeur. Les armes de ces sauvages sont remarquables par leur forme et leur élégance. Les arcs, de six ou sept pieds, sont en bois de *pao d'arco*, bignonia d'une espèce très-haute, à belles fleurs jaunes, et fort commune sur les bords du rio Belmonte. Ce bois, travaillé, acquiert une teinte d'un rouge brunâtre, qui n'atteint jamais le noir brillant du palmier aïri, employé au même usage dans la capitainerie de Minas-Geraës. Les flèches qui se fabriquent avec des roseaux sont garnies des plumes du hocco, du jacutinga et du jacupenha. Ces flèches ont ordinairement six pieds; elles sont de deux espèces : les unes employées à la chasse et terminées par un morceau de bambou aigu; les autres, servant à la guerre et terminées par un morceau de bois. Ces dernières seules sont empoisonnées. Le prince de Neuwied affirme pourtant que les Botocudos ne connaissent pas les flèches vénéneuses. Les cabanes des Botocudos sont nommées par les Portugais *ranchos*, et leur réunion s'appelle *rancheria*.

Les Botocudos sont d'excellens chasseurs; ils découvrent la piste de l'animal ou l'attirent en imitant son cri, et le manquent rarement quand il est arrivé à portée. La pêche se fait, comme dans l'Orénoque et dans l'Amazone, à coups de flèches, après que le poisson a été endormi à l'aide de racines vénéneuses.

Rien n'égale la voracité de ces sauvages : à

un appétit insatiable, ils joignent une prodigieuse capacité d'estomac. Dès que le gibier tué à la chasse a été apporté au camp, on se contente de le flamber pour le dévorer ensuite à demi-cru. Le prince de Neuwied assure qu'ils ont trouvé un digestif inconnu à notre Europe; c'est de se fouler mutuellement le ventre quand ils se sont bien chargé l'estomac. L'époque la plus heureuse de l'année est pour eux le temps de la sécheresse, qui est celui de la maturité des sapucaïas et des cocos.

Les Botocudos n'ont aucun soin de leur santé. Couverts de sueur, ils se jettent dans l'eau la plus froide, et y prennent le germe de catarrhes violens. Leur vie nomade et l'abus des femmes ne les laissent jamais parvenir à un âge avancé. Ils meurent jeunes, mais ils voient venir la mort sans crainte. Quand un Botocudo est malade, ses parens et ses amis entourent sa couche, et le pleurent quand il est expiré. Les morts s'enterrent les bras pliés sur la poitrine, et les cuisses pliées sur le ventre. Comme ils donnent aux fosses très-peu de profondeur, les genoux sortent de la terre lorsqu'elle commence à s'affaisser. Autour de la fosse est une espèce de dais composé de bâtons verticaux et horizontaux soutenant un dôme de feuillage. Dans la croyance que l'ame du défunt doit venir rôder autour de la fosse, ils ont soin de balayer le chemin et d'orner, pour le plaisir du mort, le dais du tombeau du poil des bêtes et des plumes des oiseaux qu'ils rapportent de la chasse.

Les filles des Botocudos se marient avant l'âge de nubilité, mais on ne leur donne pour époux que des enfans impubères. Quand deux enfans se conviennent, on les fiance au milieu de danses et de fêtes. En cas de divorce, les enfans restent avec leur mère tant qu'ils sont en bas âge; mais, devenus grands, ils rejoignent leur père. Les Botocudos connaissent et respectent le lien de famille; ils ne sont pas aussi scrupuleux sur la fidélité conjugale. Rien de plus commun parmi eux que l'adultère; mais le mari châtie vigoureusement sa femme surprise en flagrant délit, comme aussi la femme peut châtier le mari pris sur le fait avec une autre femme.

Quand les Botocudos sont violemment émus, ils chantent sur un rythme lent et monotone. Leurs chants sont rauques, sourds, inarticulés; ils ne roulent guère que sur trois notes. Pendant que le chanteur les psalmodie, ses bras s'agitent en sens divers; il les promène sur sa tête, ou bien s'en caresse les oreilles. Ils connaissent aussi les narrations, et ont des conteurs qu'ils écoutent autour d'un feu, le soir après le repas. Dans les grandes occasions, on prononce aussi des harangues guerrières. Toutes les chansons qui ont pu être comprises ne sont qu'une suite de mots sans liaison ou de la plus grande trivialité. Dans l'une on dit : « Le soleil se lève; vieille, mets quelque chose dans ton pot, pour que je puisse manger et aller à la chasse. » Dans une autre : « Botocudos, allons tuer des oiseaux, tuer des cochons, tuer des tapirs, des cerfs, des canards, des hoccos, des singes, des macucos, etc. » Enfin, dans une troisième : « Botocudos, les blancs sont en fureur; la colère est grande; partons vite; femme, prends la flèche; allons tuer des blancs. »

Les Botocudos, hardis, fiers, courageux, pardonnent rarement les injures. Ils aiment la guerre, et se la font presque constamment de tribu à tribu. Pour augmenter leurs troupes, les chefs s'enlèvent les uns aux autres des femmes et des enfans. Les Botocudos du Jiquitinhonha ne craignent pas, comme on l'a dit, les Botocudos plus sauvages de l'intérieur, auxquels les Portugais font la guerre.

Les Botocudos ne semblent point aussi passionnés pour la danse que les autres Indiens. La seule qu'on leur connaisse consiste en un demi-cercle serré de femmes et d'hommes, dont chacun appuie les bras sur le col de son voisin. Alors une vieille femme accroupie entonne, d'une voix tremblotante, une chanson, à laquelle la troupe joyeuse répond en dansant et en chantant tout à la fois. Les gambades ont lieu lourdement, presque sans plier les jambes. Les danseurs placés aux deux extrémités du demi-cercle n'ont qu'une jambe par terre; l'autre est passée dans la jambe du voisin, de telle sorte que chacun des deux individus saute sur un pied.

Les Botocudos semblent n'avoir d'autre culte que celui des êtres bienfaisans et malfaisans. Ces derniers nommés *janchous* se divisent en démons supérieurs et inférieurs; Tipapakijin est le grand janchou. Le prince de Neuwied assure que la lune est le corps céleste pour lequel ils ont le plus de respect.

La langue des Botocudos est compliquée et difficile à comprendre. M. Auguste Saint-Hilaire en a donné un vocabulaire qui suffit, quoique peu étendu, pour donner une idée de cet idiôme.

De ce côté septentrional, pays des Botocudos, Santo-Domingo est le dernier village de Minas-Novas. On peut le considérer comme le

principal entrepôt des cotons qui s'expédient à Bahia, parce qu'il est sur le chemin de Conquista et seulement à six lieues de Tocayos, où les ballots, provenant de la récolte, s'embarquent sur le Rio-Grande do Belmonte. Là on traverse d'abord l'Arassuahy; puis, plus au sud, le rio Piauhy. Dans la partie supérieure du cours de cette rivière, on exploite des carrières de diverses pierres précieuses, entre lesquelles on estime surtout les chrysobérils blancs que la pureté de leur eau fait ressembler au diamant. Toute la vallée du rio Arassuahy est remplie d'exploitations du même genre. C'est une contrée bien boisée et féconde. Après avoir franchi le Morro da Agoada-Nova, on trouve à Quartel do Alto-dos-Boys un détachement de dragons chargé de protéger ce district contre les incursions des Botocudos.

Dans les environs de Tocayos, sur les bords du Jiquitinhonha et près de l'île aux Pins (*Ilha do Pao*), on voit quelques Machaculis, peuplade indigène, qui, comme les Malalis, les Monochos, les Macunis, évitent la rencontre des Botocudos, leurs ennemis acharnés. Ces Machaculis s'étaient d'abord établis à Caravellas, où l'on chercha à les fixer dans des exploitations agricoles; mais, nonchalans comme le sont la plupart des indigènes américains, ils ne purent s'habituer à cette vie d'un travail constant et pénible. Ils prirent de nouveau la route de leurs forêts, et vinrent se fixer en 1801 auprès de Tocayos, où on les retrouve aujourd'hui au nombre de cent au plus, toujours indolens, toujours aussi peu résignés à une existence sédentaire. A la culture des champs, ils préfèrent encore la pêche et la chasse. Leur village principal se compose de dix ou douze maisonnettes bâties sans ordre et semblables à celles des Macunis. Elles sont petites, carrées, couvertes de morceaux d'écorces d'arbres ou de feuilles de palmier. Quelques-unes sont en terre; d'autres n'offrent que des feuilles de palmier passées entre les perches qui leur servent de charpente. Les femmes des Machaculis portent pour vêtement une simple jupe; le chef se couvre d'un caleçon; le reste de la tribu est à peu près nu. Quoique les Machaculis soient à demi civilisés, et que, depuis un demi-siècle, ils vivent parmi les Portugais, ils n'ont pas l'habitude, comme les Macunis, d'élever des cochons et des poules; ils ont seulement établi, dans le Jiquitinhonha, des pêcheries formées de claies qui ressemblent à celles que nous avons déjà vues. Les Machaculis bornent leur culture à planter des patates, qu'ils font cuire aussitôt qu'elles sont tirées de la terre, et qui n'exigent pas les mêmes préparations que le maïs et le manioc. Ils ne les arrachent pas toutes à la fois, mais seulement à mesure qu'ils en ont besoin. Les femmes des Machaculis filent le coton en un cordonnet très-fin, dont elles se servent pour fabriquer des hamacs. Voleurs, faux, perfides, intéressés, les Machaculis ont quelques qualités qui compensent ces vices. M. Auguste Saint-Hilaire, qui les a observés avec patience et sagacité, raconte à ce propos une anecdote touchante. « Autrefois, lui disait en mauvais portugais une femme machaculi, autrefois je filais jour et nuit, je filais pour Luciena Texeira (propriétaire des environs), et elle m'avait donné un beau couteau que les Botocudos m'ont dérobé; mais j'ai perdu mes deux fils et je ne puis plus filer. » En disant ces mots, cette femme laissait tomber ses bras sur ses hanches et portait sur tout son visage l'expression de la plus amère douleur. Comme les Malalis, les Macunis et les Monochos, les Machaculis parlent du gosier et n'ont, dans leur prononciation, aucun des éclats de voix qui caractérisent les Botocudos.

La tribu qui a le plus d'affinité avec les Machaculis est celle des Macunis, qui s'est récemment fixée sur l'aldea d'Alto-dos-Boys. Alto-dos-Boys (hauteur des bœufs) est situé à mi-côte d'un morne qui domine une vallée profonde. L'aldea se compose de cases séparées les unes des autres et dispersées çà et là. Petites, basses, presque carrées et sans fenêtres, elles sont couvertes de longues feuilles des palmiers *areranga* et *catulé*, qui les rendent impénétrables à la pluie. Dans ces maisonnettes logent des Macunis bien observés par M. Auguste Saint-Hilaire. Il vit, à la porte de ces maisons, trois ou quatre Indiennes accroupies, couvertes d'une jupe grossière de coton, et laissant retomber, sans la moindre ondulation, une chevelure noire et épaisse sur des épaules d'un bistre foncé. Cette aldea, peuplée de Macunis, est un poste militaire assez important. Un bâtiment, plus vaste et plus élevé que ces misérables huttes, y sert de caserne aux soldats, et la maison du commandant, construite dans le même goût, ne se distingue guère des cases des indigènes que par ses dimensions.

Les Macunis ne diffèrent point, par leurs traits, des autres hommes de leur race. Ils ont, comme eux, les cheveux noirs et bien fournis, rudes et plats, la tête grosse, les pommettes saillantes, le nez épaté, la poitrine et les épaules larges, les pieds petits, les jambes et les cuisses menues. Leur peau est jaune comme celle des autres Indiens; elle prend seulement une teinte

cuivrée quand ils vont nus. Les femmes, mal faites et sans grâce dans la démarche, ont quelque charme dans la physionomie. La langue de ce peuple est facile, sauf ses composés qui se compliquent parfois de manière à ce que l'intelligence en devienne assez pénible.

Ces Indiens sont presque tous baptisés; mais le christianisme a peu adouci leurs mœurs. Quoiqu'unis par couples et mariés par un prêtre, ils ont un faible respect pour la fidélité conjugale. Pour le moindre petit présent, les maris laissent partager leurs droits sur leurs femmes, et les femmes, de leur côté, cèdent à la première avance. En général, ces peuples s'abandonnent à un libertinage précoce. Des pères vendent parfois leurs filles, dès l'âge de huit ans, à des hommes faits qui leur donnent le titre d'épouses.

On a enseigné aux Macunis à travailler la terre: ils la cultivent pour leur compte ou se louent chez les colons du voisinage; plusieurs d'entre eux servent même comme soldats. Les hommes et les femmes sont en général industrieux et fort adroits; mais paresseux et inconstans, ils prennent et quittent leur besogne, et conservent toujours ce caractère d'imprévoyance qui distingue les peuplades américaines. Ils mangent leur maïs avant qu'il soit mûr, ou consomment en un mois les provisions de l'année. Quand ils ont élevé des poules, il leur arrive de les tuer toutes à la fois; ou bien, s'ils ont des cochons, ils n'attendent pas que la femelle ait mis bas: ils l'éventrent pour dévorer les petits.

Les Macunis sont d'habiles chasseurs. Dès leur bas age, les enfans s'exercent à tirer sur les rats et se forment ainsi le coup-d'œil et la main. Ils conservent un grand respect pour les coutumes de leurs ancêtres, aiment à converser entre eux le soir, à parler de ce qu'étaient leurs pères et à donner des larmes à leur mémoire. Les hommes traitent les femmes à peu près comme des esclaves, en les punissant des moindres fautes. Ce sont les femmes qui préparent la nourriture et vont chercher le bois pour faire du feu; elles construisent même les huttes quand les maris vont dans de grandes chasses. Les hommes sèment le maïs; mais les femmes sont chargées de la culture des patates. Elles portent en général leurs fardeaux sur la tête à l'aide d'un cordon qu'elles passent sur l'os frontal. Ce sont les femmes encore qui fabriquent la poterie et des sacs tissus de coton et d'une espèce de cecropia. Un des plus grands plaisirs des femmes est de suivre leurs maris quand ils font de longues chasses; elles les accompagnent aussi quand ils s'engagent comme journaliers chez les colons voisins. Les femmes ne font point leurs couches dans l'aldea même, mais dans les bois où elles se rendent accompagnées des plus vieilles de la tribu. Quand on baptise les enfans, on leur impose des noms de saints et un nom de famille portugais. On laisse les enfans nus jusqu'à l'âge de puberté. Les hommes ont depuis peu appris à porter un caleçon et quelquefois une chemise; les femmes ont parfois une jupe et une camisole: mais le plus souvent elles restent nues jusqu'à la ceinture.

Les Macunis se coupent la chevelure à la façon des Européens, quoique plusieurs d'entre eux, hommes ou femmes, aient les cheveux longs comme autrefois et partagés au sommet de la tête. Ils se peignent avec un morceau de bois mince et poli, pointu d'un côté, terminé de l'autre par une spatule. Les hommes se perçaient jadis la lèvre inférieure pour y passer un morceau de bois court et un peu moins gros qu'un tuyau de plume. Ils ont renoncé à cet usage. Quant aux femmes, elles continuent à se trouer les oreilles, et à y faire entrer un petit disque de bois.

Quelques canapés rustiques (*giraos*), des pots dispersés çà et là, des flèches et des arcs, des plumes d'aras suspendues au plafond, enfin une férule de bois destinée à corriger les femmes, voilà l'ameublement des maisons macunis. Ces sauvages ne mangent point indistinctement toute espèce de gibier. Ils dédaignent plusieurs quadrupèdes, et entre autres le fourmilier. La chasse, le manioc et les patates, suffisent à leur nourriture. Leur cuisine est assez délicate. L'une de leurs passions les plus vives est celle de l'eau-de-vie, la danse l'un de leurs plus grands plaisirs. Elle n'est pourtant chez eux qu'un sautillement monotone, accompagné de chants grossiers, qui n'ont presque aucun sens. Quand ces naturels sont malades, ils n'ont point d'autres remèdes que l'ipécacuanha. Les parens entourent le lit du malade, sanglotent, mais ne lui administrent aucun soin.

Ces villes, ces peuplades, occupent les bords du Jiquitinhonha ou Rio-Grande do Belmonte, qui est le plus grand cours d'eau des Minas-Novas. Le Jiquitinhonha prend sa source à peu de distance de Tijuco, au lieu appelé *Pedra-Redonda*, et ne devient navigable qu'à la hauteur de Tocayos, village distant de la mer de quatre-vingt-seize lieues, dont trente-quatre de Tocayos à San-Miguel, et soixante-deux de San-Miguel aux bouches du fleuve. Dans cette étendue, son cours est traversé çà et là de barrages qui ren-

dent la navigation difficile, et qui obligent à décharger les pirogues et même à recourir au portage par terre. Il faut huit jours pour aller de San-Miguel à Belmonte où le fleuve a son embouchure, et dix-huit à vingt jours pour remonter de Belmonte à San-Miguel. La ville de Belmonte, située au confluent, est une bourgade chétive et ruinée, que fonda, il y a une soixantaine d'années, une tribu d'Indiens dont il ne reste aujourd'hui qu'un petit nombre. Cinquante maisons recouvertes en chaume, six cents habitans, une église, des rues tortueuses et obstruées par l'herbe qui y pousse, voilà ce qu'est Belmonte. Les habitans vivent presque tous de leur pêche. On les nomme *Méniens*, quoiqu'ils s'appellent entre eux *Camacans*, et qu'ils aient conservé une foule d'analogies de mœurs avec cette tribu aborigène. Adroits aux travaux manuels, ils fabriquent des chapeaux de paille, des corbeilles, des filets à pêcher et des nattes de roseaux (*esteras*), si bien faites qu'il est difficile de reconnaître à l'extérieur les brins entrelacés. Belmonte n'est qu'à trente-six lieues de Bahia, où l'on se rend en vingt-quatre heures par un temps favorable.

De Belmonte à San-Miguel le Jiquitinhonha traverse le pays des Botocudos, ce qui donnait jadis des inquiétudes pour la sûreté de cette navigation. Aujourd'hui cette inquiétude semble tout-à-fait dissipée; San-Miguel lui-même est occupé par des Botocudos et forme une espèce de poste demi-portugais, demi-indien. Ce nouvel état de la contrée doit reporter tôt ou tard l'attention sur une colonisation qui promet les plus beaux résultats. De San-Miguel jusqu'à l'Océan, le pays est couvert de forêts vierges qui fourniraient du bois pour toute espèce de constructions. La terre, grasse et féconde, produit abondamment le coton, le maïs, le riz, les haricots et les légumes. La canne à sucre y réussit également. Quelques essais de cafés ont donné aussi d'excellens produits.

San-Miguel est bâti sur la rive droite du Jiquitinhonha. Le village se compose d'une rangée de maisonnettes que domine une maison plus grande, et servant de caserne au commandant et aux soldats de la division. Le paysage de San-Miguel est charmant. Le Jiquitinhonha, large et imposant, offre sur sa rive gauche des montagnes vertes et touffues, tandis que, sur sa rive droite et devant le village, se prolongent quelques terrains en bon état de culture. Formant un coude au-dessus de San-Miguel, la rivière se développe alors en un lac très-alongé que bornent, des deux côtés, des montagnes couvertes de la plus belle végétation.

De San-Miguel à Fanado ou Villa-do-Fanado, la route se dirige à travers des catingas où croissent des cactus de formes différentes, les uns rapprochés des arbrisseaux par leur tige glauque, droite et épineuse, à cinq côtes, haute de quatre pieds; les autres plus semblables au *cactus opuntia*, mais dont les petites tiges, placées entre les articulations, sont moins épaisses et plus ovales. Ailleurs paraissent de grands bois dépouillés de leurs feuilles, ou bien encore des taillis décorés de la plus belle verdure et arrondis en berceaux. On traverse ainsi une foule de petits postes composés souvent d'une seule maisonnette, jusqu'à ce qu'on arrive au hameau militaire nommé Quartel de Texeira. Comme le cours supérieur du Jiquitinhonha est compté parmi les rivières diamantines, et placé, comme tout le district des Diamans, sous une loi rigoureuse et spéciale, on a échelonné, de Tocayos à Quartel de Texeira, des détachemens de soldats chargés de s'opposer à la contrebande des pierres précieuses. Ces soldats doivent empêcher qu'on ne cherche dans le lit du fleuve et à l'embouchure des rivières qui s'y jettent.

Au-delà de Quartel de Texeira nous prîmes sur la gauche pour atteindre Boa-Vista. Boa-Vista est un poste situé sur la rivière d'Arassuahy qui va se jeter dans le Jiquitinhonha un peu au-dessous de Tocayos. On a tiré autrefois de l'or du lit de cette rivière; mais, soit à cause de ses eaux profondes, soit faute d'esclaves, on a renoncé à ce genre de travail pour s'occuper d'exploitations agricoles. Des pierres précieuses, comme les chrysolithes, existent aussi dans le lit de cette rivière; mais leur extraction présente les mêmes difficultés que celle de l'or.

De Boa-Vista on gagne Sucuriu, succursale d'Agoa-Suja. Sucuriu est située sur le penchant d'un morne au pied duquel coule une rivière de ce nom. Rien de plus triste et de plus désolé que l'aspect de ce village. Les maisons, au nombre de soixante à quatre-vingts, petites et mal entretenues, attestent la misère et le besoin. L'église, au lieu d'être détachée des édifices qui l'entourent, est perdue au milieu du village. Tous les alentours sont couverts de carascos semblables à nos taillis. La rivière étroite roule des eaux sales qui contiennent pourtant différentes espèces d'excellens poissons.

Les habitans de Sucuriu furent attirés sur ce point par le désir de trouver de l'or. Il paraît en effet que les terrains supérieurs en ont autrefois beaucoup fourni; mais depuis, le travail étant devenu plus difficile, on y a renoncé. A

peine va-t-on aujourd'hui chercher quelques paillettes dans le ruisseau qui coule devant le village. En revanche la population s'occupe beaucoup de la culture et de la fabrication du coton.

De Sucuriu à Chapada, la route accidentée et pittoresque rappelle les paysages suisses et tyroliens. Chapada est une bourgade vivante et peuplée, située sur la route des caravanes qui se rendent à Rio-de-Janeiro. Elle se déploie sur la crête d'un morne alongé qui s'étend à peu près de l'orient à l'occident, et qui est dominé lui-même de tous côtés par d'autres mornes formant comme un cercle autour du village. Cette bourgade a cent soixante maisons et une église située sur une grande place. Ces maisons sont basses et recouvertes en tuiles. La population actuelle peut s'élever à environ 600 individus, mulâtres pour la plupart, occupés dans le cours de la semaine aux travaux des champs, et ne paraissant dans le village que le dimanche. Le riz et les haricots forment la principale richesse de ce pays. Jadis on y recueillait beaucoup d'or; mais de nos jours on a déserté ces lavages pour en chercher d'autres plus riches et plus productifs. Celui qui reste en exploitation à Batata, dans les environs de Chapada, a cependant des filons très-beaux. L'or s'y présente en veines, tantôt épars jusqu'à la surface du sol, tantôt en morceaux qui pèsent jusqu'à onze livres.

Villa-do-Fanado, ou Villa-do-Bom-Successo, qui vient ensuite, est située sur un plateau fortement convexe qui s'élève entre deux ruisseaux. Quand on arrive d'Alto-dos-Boys, on parcourt la plus longue de ses rues, à chacune des extrémités de laquelle est une église construite entre deux rangs de maisons. D'autres rues coupent cette grande rue en divers sens, tandis que deux autres principales divergent sur la croupe du morne de manière à donner à la ville la forme d'un Y. Plusieurs de ces rues ont été pavées dans toute leur longueur. Les maisons sont petites. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée; les fenêtres sont écartées les unes des autres, carrées et petites. On ne voit à aucune d'elles des carreaux de vitres, mais la plupart ont pour jalousies des nattes très-fines faites de bambous. Dans la construction de ces maisons, il n'entre guère que quelques pièces de bois destinées à soutenir les toits.

La principale richesse de Villa-do-Fanado consiste dans les cultures de cotons qui couvrent son territoire. La population s'y élève à 2,000 ames environ. La fondation de cette ville appartient encore aux Paulistos, qui y passèrent en 1727 pour se rendre sur les bords du rio Piauhy, dont on vantait beaucoup les richesses. Arrivés sur les bords du rio Fanado, ces aventuriers y trouvèrent beaucoup d'or, ce qui leur fit donner à ce cours d'eau le nom de Bom-Successo. On fonda d'abord sur ses rives un simple arrayal, qui, le 2 octobre 1730, fut érigé en ville sous le nom de *Villa da Nossa-Senhora do Bom-Successo;* mais l'ancien nom a prévalu, et aujourd'hui c'est encore Villa-do-Fanado.

Le pays de Minas-Novas, dont Fanado est la capitale, ne fut guère découvert et exploité que vers ce temps. Il est borné au nord par ceux d'Urubu et de Rio-das-Contas, au sud par celui de Villa-do-Principe, à l'ouest par celui de Barra, enfin à l'est par de vastes forêts et par les contreforts de la chaîne parallèle à l'Océan. Ce pays peut se diviser en quatre régions très-distinctes, celle des forêts, celle des *carrascos*, élevée et froide, celle des *catingas*, propre à la culture des cotonniers, enfin celle des *campos*, la plus chaude de toutes et la plus propice à l'éducation des bestiaux. Le termo de Minas-Novas peut avoir cent cinquante lieues de long sur quatre-vingt-six de large; il comprend une population dont le chiffre n'est pas bien connu et qui varie, suivant les auteurs, de 20 à 60,000 ames.

Dans l'origine, et le nom l'indique, ce pays était peuplé de mineurs et de laveurs d'or; mais depuis quelques années, les habitans ont reconnu que l'or n'était pas la vraie richesse de leur territoire, et ils se sont livrés à des cultures qui les indemnisent bien mieux de leurs travaux. Les paroisses de Fanado, d'Agoa-Suja, de Santo-Domingo, de Chapada, fournissent de magnifiques récoltes de cotons que quelques manufactures locales commencent déjà à mettre en œuvre. Le peu d'or que l'on recueille encore dans le termo de Minas-Novas, et surtout celui de la rivière d'Arassuahy, est de la plus belle couleur; il arrive généralement au titre de 24 karats. La Serra Diamantina a déjà fourni beaucoup de pierres précieuses, et l'on croit que les veines n'en sont pas épuisées. Les petites rivières Calhao, Americanas et Junga présentent des aigues-marines d'un vert naissant ou d'un vert bleuâtre, des chrysolithes, des topazes blanches et quelques-unes d'autres couleurs, des grenats, des tourmalines rouges et vertes, enfin des *pingas de agoa* (gouttes d'eau) qui imitent si bien les diamans, et qui ne sont que de petites topazes blanches, roulées dans les graviers des rivières. Le minerai

de fer existe près de Penha et de San-João; les cavernes du Sertão fournissent du salpêtre aux poudrières de Villa-Rica et de Rio-de-Janeiro; on trouve du soufre dans la fazenda de Tabua, et de l'antimoine sur le plateau d'Alto-dos-Boys.

L'air est pur, les eaux sont excellentes dans tout le termo de Minas-Novas. Jadis isolé de tout le Brésil, et situé à une grande distance dans les terres, ses communications sont devenues plus faciles de nos jours par la reconnaissance complète du cours du Jiquitinhonha, destiné à jouer un grand rôle dans le commerce des provinces qu'il baigne. Les habitans du termo sont presque tous des mulâtres peu riches et peu instruits.

En dehors des divisions qui ont déjà été établies, le territoire de Minas-Novas est de deux espèces distinctes, les *matos* ou bois, les *campos* ou pays découverts. Parmi les bois, les uns appartiennent à la végétation primitive, les autres à la culture de l'homme. Dans les premiers, il faut comprendre les forêts vierges (*matos virgens*); les catingas, qui perdent leurs feuilles tous les ans; les *carrascos*, forêts naines composées d'arbrisseaux placés à trois ou quatre pieds les uns des autres; les *carrasqueiros*, qui, plus élevés que les carrascos, forment une espèce de transition entre ces derniers et les catingas. A cette végétation primitive, il faut rapporter encore les *capões*, espèces d'oasis boisés qui s'élèvent çà et là du milieu des campos. Quant aux bois plantés de la main des hommes, ce sont les *capoeïras*, qui, peu à peu, se substituent aux plantations faites dans les forêts vierges, et sont, à leur tour, remplacés par les *capoeïroes*, quand on ne les soumet pas à des coupes régulières.

Le campo est tout ce qui n'est pas mato ou variété de mato. Le campo est naturel (*campo natural*) quand jamais des bois n'ont couvert le sol; il est artificiel quand il résulte d'un abattis.

Les campos naturels ont bien çà et là quelques arbres noueux et rabougris; mais c'est un accident qui ne leur enlève rien de leur caractère. On nomme encore *geraës* ou *pastos geraës*, pâturages généraux, les grands espaces couverts d'herbes,

C'est, en général, dans les catingas que réussissent le mieux les plantations de cotonniers. Pour former un champ de cotonniers, on brûle d'abord les bois qui couvrent le sol; puis, après avoir creusé des trous à cinq ou six palmes de distance, on met une semence dans chaque trou. En même temps qu'on sème ainsi le coton, on plante le maïs. Ces travaux ont lieu en octobre ou plus tôt, quand les pluies commencent de bonne heure. Dès la première année, les cotonniers rapportent, et durent cinq ou six ans. Leur ennemi le plus dangereux est une chenille arpenteuse qui en ronge les feuilles. Quand la récolte est faite, on brise les tiges au-dessus du sol, afin que la souche ait moins de bois à nourrir. La récolte dure à peu près trois mois : commençant en mai, elle finit en août. Quatre arrobes de coton avec les semences suffisent pour fournir une arrobe nettoyée et sans grabeau. Pour faire la cueillette, on laisse les capsules s'ouvrir et se dessécher, puis on tire les quatre paquets de coton qu'elles renferment sans détacher le péricarpe. Cette méthode est vicieuse, comme le prouve la quantité de coton dont le sol est jonché quand la récolte est finie. Une partie de la récolte s'emploie et se fabrique sur les lieux; on en fait des toiles et des couvertures. Ce qui s'expédie en laine est emballé dans des espèces de sacs ou de boîtes (*boroacas* ou *bruacas*) faites avec un ou deux cuirs de bœuf cousus ensemble par des lanières également en cuir. La partie velue doit toujours rester en dehors. Comme il importe de réduire ces ballots à un moindre volume pour diminuer l'embarras du transport, on les soumet à l'action d'une sorte de presse qui les rend très-compactes. A Bahia, on tire le coton des sacs de cuir, et l'on vend séparément l'un et l'autre; à Rio-de-Janeiro, on vend, au contraire, le coton sans le tirer des sacs, pour lesquels on déduit huit livres de tare.

Voilà le tableau général des Minas-Novas, tel que des savans, MM. Auguste Saint-Hilaire, Spix et Martius et le prince de Neuwied, nous l'ont tracé. Le premier de ces voyageurs a parcouru cette contrée dans tous les sens, et c'est à lui que l'on doit les notions les plus complètes. Dans un long séjour qu'il fit à Villa-do-Fanado, il poussa diverses reconnaissances aux environs. Outre les villes qui figurent dans notre itinéraire, il a visité Santo-Domingo entouré des plantations les plus belles et les plus prospères que l'on puisse voir. Non-seulement le cotonnier réussit dans ce canton, mais le maïs y rend jusqu'à deux cents pour cent. Santo-Domingo, fondé en 1728 par des aventuriers paulistes, fut aussi, dans les temps de la découverte, un district aurifère. M. Auguste Saint-Hilaire a visité encore Agoa-Suja sur les bords de l'Arassuahy. Ce village est formé d'une seule rue que bordent des maisons petites, basses et carrées, toutes couvertes en tuiles, la plupart bâties en *adobes*. Comme Santo-Domingo, comme vingt autres postes, Agoa-Suja a été bâtie par des chercheurs d'or. Les habitans construisaient

des digues pour resserrer les eaux de l'Arassuahy ; puis lavaient le sable aurifère de la partie du ruisseau restée à sec. Aujourd'hui la seule occupation des naturels est la culture des terres ; ils restent dans les champs toute la semaine et ne reviennent au village que le dimanche pour le service divin.

Pour entrer de Villa-do-Fanado dans le Sertâo, M. Auguste Saint-Hilaire n'avait pas pris le chemin que nous avions suivi. Il marcha vingt-six lieues environ vers le S. S. E., parallèlement au cours de l'Arassuahy, et traversa San-Joâo pour arriver aux forges de Bom-Fim. Ainsi il vit tour à tour Piedade, Vareda, Culao, Jose-Caetano, San-Joâo et Arassuahy. Tous ces villages se ressemblaient, ayant chacun trente, quarante, cinquante, cent maisons, disposées comme celles que l'on a déjà vues, avec une population tantôt occupée aux lavages d'or ou à l'extraction du minerai, tantôt absorbée dans la culture du coton et du maïs. La seule diversion à ce spectacle un peu monotone fut celle qu'offrirent au voyageur les forges de Bom-Fim, distantes de deux lieues à peu près d'Arassuahy.

Dans les environs de ces forges, les mornes n'offraient point à leurs sommets de larges *chapadas ;* ils finissaient par des crêtes recouvertes de graminées que quelques arbres dominaient par intervalle. A Bom-Fim commence un aspect d'aisance industrielle. Ces forges sont un des plus beaux établissemens de la province des Mines. Sous un hangar immense sont placés des martinets et des fourneaux à la catalane, destinés à fondre le fer. Le métal se travaille dans l'établissement ; on y fait des haches, des cognées, des fers à cheval. On extrait le minerai d'une montagne située à une lieue des forges ; mais des voitures traînées par des bœufs peuvent arriver jusqu'à la mine même. Le minerai s'y présente à la surface du sol ; il est d'un grain énorme et doit rendre beaucoup. Si les communications, devenant plus faciles, donnaient plus d'activité aux débouchés, on pourrait fondre de quarante à cinquante arrobes de fer par jour. L'établissement emploie quatre-vingts individus dont une partie est esclave.

CHAPITRE XXVI.

DISTRICT DES DIAMANS.

Après un court séjour à Villa-do-Fanado, notre caravane avait repris sa longue et fatigante marche. Son itinéraire était tracé à travers le district connu sous le nom de *district des Diamans*, terre sacrée, terre sainte, dont chaque caillou semblait privilégié et qui formait l'apanage exclusif du souverain du Brésil. On ne pénètre dans ce sanctuaire qu'avec une autorisation spéciale, et on n'y séjourne que sous le coup d'une surveillance perpétuelle.

La ligne douanière du district des Diamans se trouvait pour nous au pont du rio do Manzo, affluent du Jiquitinhonha. Là un poste de miliciens nous interdit le passage jusqu'à ce que le gouverneur eût envoyé la permission qui pouvait seule faire lever la consigne. Grâce à ce sauf-conduit, nous arrivâmes à Tijuco.

Cette ville est bâtie sur le penchant d'un morne, au bas duquel coule, dans une vallée étroite, un ruisseau qui porte le nom de Rio San-Francisco. Les rues de Tijuco sont larges, propres, mais mal pavées ; presque toutes vont en pente. Les maisons sont bâties en adobes, couvertes de tuiles, blanches au-dehors et généralement bien entretenues. Les murailles intérieures sont propres, les plafonds lambrissés et peints, les pièces garnies de tabourets en cuir écru, de chaises à dossier, de bancs et de tables. Chaque maison a son jardin planté de bananiers, d'orangers, de pêchers, de figuiers et d'un petit nombre de pins. On y cultive aussi des fleurs et des légumes.

Tijuco a sept églises principales et deux chapelles, petites, mais ornées avec goût et d'une extrême propreté. On y voit aussi plusieurs établissemens publics, une caserne, une prison, l'hôtel de l'administration (*contadoria*), résidence de l'ancienne *Junta diamantina ;* de tous ces édifices, le seul à citer est l'hôtel de la *Contadoria*, dont la façade, assez régulière, a de cinquante à cinquante-cinq pas de longueur. C'est là que travaillent les employés et que se trouve la caisse du trésor. Cette résidence est celle du gouverneur ; l'intendant en a une autre pourvue de la plus belle galerie de toute la province.

On boit à Tijuco des eaux excellentes fournies par de petites sources qui prennent naissance sur le morne. Ces sources alimentent les fontaines publiques et particulières. Tijuco est bien fourni de marchandises d'Europe, presque toutes de fabrique anglaise. Il a des boutiques où l'on vend des chapeaux, de la mercerie, de la quincaillerie, des faïences, de la verrerie et même une foule de petits objets de luxe. Malheureusement le transport à dos de mulets renchérit ces objets de manière à en diminuer beaucoup la consommation.

Les alentours de Tijuco présentent un sol si ingrat et si aride qu'il faut faire venir des vivres de quinze à vingt lieues pour suffire à la con-

sommation des habitans et des nègres employés au lavage des sables. A chaque heure on voit entrer dans la ville des caravanes chargées d'approvisionnemens. Aussi les denrées de première nécessité sont-elles beaucoup plus chères que dans aucune autre ville intérieure. Le manioc, le maïs, le riz, tout y est à des prix exorbitans. On ne se procure qu'avec la plus grande peine des fourrages et du bois.

Située par 18° 14' S., et à 3,715 pieds au-dessus du niveau de la mer, Tijuco jouit d'une température douce, mais variable. Le thermomètre ne s'y élève guère au-dessus de 27°, et le terme moyen est de 21°. Les mois d'octobre et de novembre sont les plus chauds et les plus orageux de l'année. Vers le milieu de janvier survient une quinzaine de beau temps que l'on a surnommée le petit été (*veranico*). Grâce à ce climat presque toujours tempéré, Tijuco ne connaît pas les maladies qui désolent les zônes plus chaudes.

La végétation des jardins de Tijuco rappelle celle d'Europe et présente presque tous ses arbres fruitiers, tandis que ceux des zônes torrides y réussissent assez mal. Les pommes de terre viennent très-bien sur ce sol, où l'on cultive aussi avec succès l'asperge, uniquement à cause de l'élégance de son feuillage. Une circonstance assez singulière de cette végétation, c'est que les pêchers perdent leurs feuilles dans le mois de septembre, pour fleurir quelque temps après et se couvrir ensuite d'un feuillage nouveau. Les pommiers, les poiriers, les cognassiers, renouvellent leurs feuilles et fleurissent à la même époque que les pêchers, mais jamais, à ce qu'on dit, ils ne sont entièrement dépouillés. Ainsi, en passant dans un autre hémisphère, ces arbres ont changé les phases de leur vie végétale, et adopté, pour ainsi dire, les habitudes des espèces indigènes.

Les habitans de Tijuco sont polis, honnêtes, bien élevés, plus instruits que ceux de tout le reste du Brésil. L'aisance et le bon goût règnent dans la ville, et les mendians y sont moins nombreux qu'à Villa-Rica et à Villa-do-Principe. Les blancs sont en général surveillans (*feitores*) dans l'extraction des diamans, marchands, propriétaires ou commis-marchands; les gens de couleur exercent divers métiers. Un garçon charpentier gagne près de deux francs par jour outre la nourriture, et les maîtres quatre francs environ. Aussitôt qu'un ouvrier libre a amassé quelque argent, il achète un esclave.

Dans le court séjour que nous fîmes à Tijuco, il nous fut facile de recueillir les renseignemens les plus étendus sur l'extraction et le commerce de diamans, qui long-temps ont rendu ce district si célèbre. Avant ces dernières années, la contrée Diamantine était une région mystérieuse, sur laquelle bien des fables avaient été débitées. Comme on s'exagérait les ressources qu'elle renfermait, on avait aussi exagéré les précautions à prendre pour en défendre les abords. Un vaste cordon de dragons portugais entourait le district de manière à ne pas laisser plus de cinq ou six milles d'intervalle d'un poste à l'autre. Quand des voyageurs se présentaient pour sortir de cette enceinte sacrée, on les fouillait tous sans exception, dans leurs malles, dans leurs bagages et même sur leurs personnes. On allait plus loin encore; et, quand on soupçonnait un étranger d'avoir avalé quelque diamant, on retenait la caravane pendant vingt-quatre heures.

Aujourd'hui ce luxe de surveillance est bien réduit. Soit que la richesse locale ait diminué, soit qu'on ait calculé que les frais du cordon douanier dépassaient la valeur des pierres recueillies, on entre et on sort beaucoup plus librement dans le district Diamantin.

Ce district, l'un des plus élevés de la province de Minas-Geraës, est une enclave de la comarca du Cerro-do-Frio. C'est à Bernardo Fonseca Leco que l'on doit la découverte d'un pays, dont, pendant long-temps, on ne soupçonna point les richesses. Les pierres brillantes du Cerro-Frio ne furent recueillies pendant près d'un siècle que pour servir de jetons au jeu. En 1729 seulement, un nommé Lorenço de Almeïda envoya à la cour de Lisbonne quelques-uns de ces cailloux transparens, qu'il se hasardait à donner pour des pierres précieuses. Alors l'importance de ce produit ne tarda pas à se découvrir.

Par un décret du 8 février 1730, les diamans furent déclarés propriété royale. Il fut permis à tout le monde de s'occuper de leur recherche; et chaque nègre employé à ce travail fut soumis à une capitation de 20,000 à 30,000 reïs (125 à 190 francs), suivant la richesse du lieu exploité. Cependant des extractions nombreuses ayant fait baisser subitement le cours des pierres précieuses, on substitua, en 1735, à ce mode de capitation, une mise en ferme pour la somme annuelle de 138 contos de reïs (862,500 francs), à la charge par les fermiers de n'employer que six cents nègres au travail. Ce système de fermage subsista jusqu'en 1772, et le bail fut renouvelé six fois.

Le marquis de Pombal, en arrivant aux affaires, résolut de changer un système dont les concessionnaires avaient toujours abusé; mais ce

ministre tomba d'un excès dans un autre, du gaspillage d'une ferme à tout l'odieux d'un monopole. A cette époque, le district de Tijuco fut érigé en État distinct, et une administration royale y fut chargée de l'exploitation des mines, dès lors interdite aux particuliers. On nomma trois directeurs-résidens à Lisbonne, trois administrateurs au Brésil, enfin un intendant-général investi des pouvoirs les plus étendus. C'était de lui que ressortissaient tous les ordres relatifs au gouvernement de la province; la police et la justice étaient concentrées dans ses mains. Il pouvait bannir de sa juridiction tout homme qui lui faisait ombrage, et confisquer même ses biens, s'il croyait qu'ils eussent été acquis par un commerce frauduleux. Sous cet intendant-général des diamans était l'*ouvidor* ou fiscal, espèce de procureur du roi, chargé de surveiller dans le conseil les intérêts du gouvernement; puis venaient les officiers de l'administration, les trésoriers (*caixos*), les teneurs de livres (*guarda-livros*), les commis et les écrivains (*escrivões*); tous se réunissant parfois en une assemblée générale qui avait pris le nom de *Junta real dos diamantes* (Junte royale des diamans).

Quand ce nouvel ordre de choses eut été établi, on fit un recensement rigoureux des habitans de la province. Quiconque ne prouvait pas nettement son origine et ses moyens d'existence était renvoyé. Si l'on essayait de s'introduire furtivement, on encourait, pour la première fois, une amende et un emprisonnement de six mois; et, pour la seconde fois, la déportation sur la côte d'Angola pendant six ans. Les esclaves eux-mêmes furent enregistrés et soumis à la plus active surveillance. Découvrait-on un esclave dont le nom n'était pas porté sur les registres; celui à qui il appartenait était condamné à trois ans de déportation, et à dix ans pour la récidive. La même peine était infligée aux esclaves.

Les travaux relatifs aux diamans sont confiés à des administrateurs particuliers, dont le nombre varie suivant les besoins du service. Chaque administrateur a sous ses ordres un nombre d'esclaves, dont la réunion forme ce qu'on nomme une *tropa*. Sous ces administrateurs particuliers sont placés des *feitores* (inspecteurs ou gérans) qui font exécuter les ordres de la junte, et surveillent les nègres pendant leur travail.

Les lieux où l'on établit un lavage de diamans et où l'on maintient une *tropa* de nègres se nomment *serviços* (services). Les nègres qui s'y rendent appartiennent à des particuliers qui les louent à l'administration. En 1776, ces travailleurs étaient au nombre de six mille; aujourd'hui quelques centaines d'esclaves au plus continuent cette exploitation. La nourriture de ces nègres consiste en *alqueira de fuba* (farine de manioc) et en haricots. On y ajoute un peu de sel, avec un morceau de tabac en corde. Quoique le travail du lavage soit fort rude et dangereux pour la santé, les esclaves le préfèrent à tout autre, soit parce qu'ils espèrent voler quelque pierre, soit dans l'espoir d'en découvrir une qui les mette à même d'obtenir leur liberté.

En effet, depuis l'origine de l'exploitation, il a été établi qu'un nègre serait acheté et affranchi dès qu'il trouverait un diamant du poids d'une *oitava* (3 grammes 6 décagrammes ou 17 karats et 1/2). Quand cet événement arrive, à l'instant même l'administration suspend le travail; on fait habiller l'esclave, on le paie à son maître et on lui rend sa liberté avec un certain cérémonial. Ses camarades le couronnent, le fêtent et le portent en triomphe sur leurs épaules. Si la valeur du diamant est moindre que le prix de son rachat, il continue à travailler pour l'administration jusqu'à ce qu'il ait complété la somme. Pour les diamans qui ne pèsent pas trois quarts d'*oitava* jusqu'à ceux de deux vintins inclusivement, les nègres reçoivent de petites récompenses qui sont en raison de la valeur et de la pesanteur du diamant : un couteau, un chapeau, un gilet, etc.

S'il y a des récompenses établies, il y a aussi des punitions. Assis sur leurs siéges d'où ils surveillent les esclaves, les feitores tiennent ordinairement à la main un grand bâton au bout duquel s'alonge une grande lanière de cuir, dont ils se servent contre le nègre qui manque à son devoir. Quand la faute est grave, la peine est plus sévère. On attache le coupable sur une échelle, et deux de ses camarades lui appliquent sur les reins et sur les parties charnues des coups de *bacalhao*, fouet composé de cinq tresses de cuir. Les administrateurs seuls ont le droit d'ordonner cette peine; et, quand ils se conforment aux réglemens, ils ne dépassent pas cinquante coups.

Voici comment on procède au lavage et à la recherche des diamans. Lorsqu'on a extrait du fond de la rivière et réuni en tas une certaine quantité de *cascalhao*, ou gravier à diamans, on creuse une fosse d'environ deux pieds et on y amène l'eau. Dans cette fosse est un banc de bois sur lequel les nègres s'asseyent pour examiner et tirer le gravier. De leur côté, les feitores se placent sur des siéges élevés d'où ils ne perdent pas un seul des mouvemens des nègres.

S'ils se laissaient aller au sommeil, ils seraient renvoyés sur-le-champ. Devant eux s'alignent les travailleurs ayant chacun une sorte de plat creux en bois, d'environ quinze pouces de circonférence. Le nègre remplit ce plat de cascalhao et l'examine avec soin. Il ôte d'abord les plus gros cailloux, imprime à sa sébile un mouvement rapide de rotation, la plonge par instant dans l'eau de manière à en chasser tout le gravier et à n'y laisser que du sable. Si, dans ce sable, il aperçoit une pierre brillante, il la prend entre le pouce et l'index, se lève de son banc, et la montre au feitore avec un air de satisfaction; puis va la déposer dans une grande sébile ou *batea*, placée au milieu du hangar commun (Pl. XXI — 1).

La grande difficulté consiste à empêcher les nègres de voler des diamans, dont ils connaissent tout le prix. Aussi les soins des feitores sont-ils dirigés vers une surveillance minutieuse. Quand les nègres ont fini, ils sont obligés de renverser leur sébile, d'étendre les bras, et d'écarter les doigts pour montrer qu'ils n'ont rien dérobé. Comme ils pourraient, s'ils restaient dans les mêmes canaux, cacher, pendant le lavage, un diamant parmi les cailloux, sauf à venir le reprendre après, on les oblige, de temps en temps, à passer d'un canal à un autre. En outre, on les fait battre des mains; puis, à la fin du travail, on leur passe les doigts dans la bouche et on les soumet à une visite scrupuleuse. Pendant le travail du lavage, les nègres sont ordinairement nus. Quand on soupçonne un esclave d'avoir avalé quelque diamant, on le met dans une prison, où on le force à digérer trois cailloux; s'ils sont expulsés sans qu'aucun diamant ait paru, on le relâche. Malgré ces précautions minutieuses, il se commet des larcins presque tous les jours. Jamais escamoteurs d'Europe n'eurent l'adresse et la subtilité de ces nègres pour dérober, sous les yeux même des feitores, les pierres qu'ils aperçoivent. Un intendant voulut un jour s'assurer par lui-même du degré où cette industrie était portée. Il fit venir un nègre qui jouissait, parmi ses compagnons, d'une certaine réputation d'adresse, plaça lui-même une petite pierre au milieu d'un amas de sables et de cailloux dans un hangar du lavage, puis promit la liberté à l'esclave, si, sous ses yeux même, il pouvait enlever la pierre sans être aperçu. L'esclave se mit à travailler, et l'intendant à le suivre des yeux sans le perdre un instant de vue. « Eh bien! où est la pierre? dit l'intendant au bout de quelques minutes. — Oh! répliqua l'esclave; si les blancs tiennent tout ce qu'ils promettent, je suis libre. » Et, en effet, il tira de sa bouche la pierre désignée et la montra à l'intendant.

Pour diminuer le nombre de pareils larcins, on a mis en vigueur une pénalité très-sévère contre les esclaves pris en flagrant délit. Tout esclave voleur de diamans était d'abord confisqué; mais on a bientôt senti que ce châtiment ne frappait que le maître. Aujourd'hui on fouette d'abord l'esclave, puis on le tient aux fers pendant un temps plus ou moins considérable. Ces esclaves condamnés aux fers forment une troupe séparée que l'on emploie aux travaux les plus rudes.

Malgré cette surveillance et cette pénalité, la contrebande la plus hardie règne dans les lavages et dans tout le district. Quand les pierres étaient plus abondantes, il existait une espèce de contrebandiers qui, réunis en troupes, allaient exploiter les ruisseaux de l'intérieur où ils étaient sûrs de faire une brillante récolte. Pendant que la masse de ces hommes travaillait à ce lavage défendu, quelques-uns d'entre eux se tenaient en sentinelle dans un endroit élevé; et, quand des soldats s'approchaient de ces gorges, à l'instant ils avertissaient toute la bande, qui se retirait alors dans des montagnes inaccessibles. C'est de là que ces hommes furent surnommés *grimpeiros* (grimpeurs). Depuis que les diamans sont devenus plus rares, à peine quelques nègres isolés poursuivent-ils cette tâche ingrate d'aller fouiller le long des ruisseaux. Aussi le tort que font ces grimpeurs est-il bien moins réel que le trafic secret des *contrebandistas* achetant aux nègres les diamans dérobés, ou cachés, pendant le travail, entre les orteils, dans les oreilles, dans la bouche et dans les cheveux. Ces contrebandistas se chargent, en outre, de faire sortir du district des Mines les diamans dérobés. En dépit de la surveillance des soldats qui gardent les frontières, ils parviennent à franchir le cordon douanier; puis cachent leur marchandise prohibée au milieu des balles de coton, dans lesquelles elle parvient facilement, soit à Bahia, soit à Rio-de-Janeiro. Quelquefois ce sont les feitores eux-mêmes qui se livrent à la contrebande, et cela avec d'autant plus de facilité qu'ils peuvent faire entrer leurs propres nègres dans les *serviços* où ils sont employés eux-mêmes. Cette complicité d'hommes qui leur sont supérieurs a été la grande raison qui, dès l'origine, a porté les nègres au larcin. Les offres brillantes des contrebandiers ont fait le reste. C'est une vie fort aventureuse que celle de ces spéculateurs. Ils ne peuvent aller aux serviços que de nuit et par des chemins détournés. Quand ils sont ar-

rivés dans les environs, ils détachent de leurs tropas, des nègres qui, moyennant une rétribution, font le courtage de ces marchés clandestins et vont chercher ceux de leurs camarades qui ont quelques ventes à faire. Les diamans sont pesés, et les nègres en reçoivent la valeur, à raison de quinze francs par vintin. A Tijuco, ces mêmes pierres valent déjà vingt francs, et vingt-cinq francs à Villa-do-Principe, hors du district des Mines. Ce bénéfice serait insuffisant pour les contrebandiers, s'ils n'en faisaient un beaucoup plus grand sur les pierres les plus grosses que les nègres leur passent au même taux et qu'ils revendent à des prix beaucoup plus élevés.

La contrebande a eu le double inconvénient de rendre le monopole illusoire et d'augmenter les extractions dans une proportion ruineuse pour la valeur des pierres. On a aussi accusé de péculat les employés subalternes de l'administration, ce qui est assez difficile à croire, quand on songe aux précautions sans nombre dont le gouvernement s'est entouré. A la fin de chaque journée, chaque feitore, surveillé par l'inspecteur, va porter chez l'administrateur particulier la sébile où a été déposé le produit du jour. Celui-ci prend le compte des diamans qui ont été trouvés ; il en fait inscrire le nombre et le poids par un feitore que l'on nomme *listario ;* puis on les dépose dans une bourse qu'il doit toujours porter sur lui. Au bout de chaque mois, les diamans sont remis au trésor ; les trésoriers les vérifient, les repèsent, les inscrivent sur un livre, avec le nom du serviço et la date de l'envoi. Chaque année on expédie pour Rio-de-Janeiro ce que l'on a pu réunir dans les douze mois de l'extraction. Avant d'être expédiées, ces pierres sont tamisées pour être classées en douze lots de diverses grosseurs. Quand ces lots ont été enveloppés dans du papier et déposés dans des sacs, on en fait une caisse sur laquelle l'intendant, le fiscal et le premier trésorier apposent leur cachet, et cette caisse est ensuite envoyée sous escorte dans la capitale du Brésil.

De 1807 à 1817, on a calculé que le district des Diamans pouvait avoir fourni de dix-sept à dix-huit mille karats, dont l'exploitation coûtait jusqu'à un million de cruzades (2,880,000 francs), somme réduite depuis à trois cent mille. Longtemps la maison Hope et compagnie d'Amsterdam en fut la seule consignataire, à cause d'anciens engagemens à éteindre ; mais aujourd'hui ces produits, une fois hors du district Diamantin, peuvent être livrés au commerce dans toute l'Europe. La junte de Tijuco ne fait guère exploiter que les environs de cette ville, et surtout les rivières de Jiquitinhonha et Rio-Pardo ; mais on rencontre des pierres semblables dans plusieurs montagnes et cours d'eau des environs. On ne trouve plus, sur aucun de ces points, les diamans dans leur matrice primitive, et cette matrice elle-même n'a été retrouvée nulle part. Sans doute peu consistante, elle aura été délayée par les eaux, et les diamans détachés, entraînés avec des cailloux, auront formé le cascalhao. Il existe quelques signes de la présence des diamans, quoique ces signes soient en général peu certains, et qu'il faille en définitive avoir recours presque toujours à des essais de lavage. Du reste, cette exploitation devient de plus en plus ingrate et difficile. Les terrains et les ruisseaux les plus riches ont été fouillés dans toute leur étendue, mis à sec, encombrés du résidu des lavages. Aujourd'hui, pour arriver au cascalhao, il faut enlever des couches épaisses de sables et de rochers. Quelquefois le cascalhao ne se tire même plus du lit des ruisseaux, mais des terrains environnans. Pour mettre à sec les petits cours d'eau, les mineurs ont recours à une roue à chapelets assez semblable à celles que l'on emploie en Europe.

L'exploitation des diamans pour le compte de la couronne a duré près de soixante années, sans jamais donner des bénéfices égaux aux frais énormes qu'elle occasionait. Ce n'est que de nos jours qu'on a reconnu ce que ce mode avait d'onéreux ; tout récemment le Brésil vient de nouveau de renoncer, pour ce district, au monopole royal, pour rentrer dans le système d'adjudication et de fermage.

CHAPITRE XXVII.

MINAS-GERAES.

Nous avions fait à peine une courte halte à Tijuco, et dans les premiers jours de juin nous étions de nouveau en route, nous dirigeant vers Villa-Nova-do-Principe. Ce chemin était déjà plus vivant et plus animé que ceux des Minas-Novas, du Sertâo et de la province de Bahia. De temps en temps des caravanes se croisaient avec la nôtre dans ces défilés montueux. L'aspect de ces troupes voyageuses était quelquefois d'un effet pittoresque et singulier. Les habitans des Mines, avec leur physionomie brune et caractérisée, avec leurs larges chapeaux, leurs pantalons collans, un manteau jeté sur l'épaule, ou roulé sur le pommeau de la selle ; des femmes en costume d'amazone, avec des cha-

peaux légers et coquets; des mendians le long du chemin, des files échelonnées de mulets et de chevaux de bât, portant des marchandises d'Europe ou des cotons venus de Minas-Novas, tout cela, varié à chaque instant, commençait à tromper les ennuis du voyage, et semblait annoncer l'approche de villes plus peuplées et d'un civilisation plus ancienne (Pl. XXI—2).

Nous traversâmes ainsi plusieurs bourgades peu importantes avant d'arriver à Villa-do Principe, capitale de la comarca de Cerro-do-Frio, qui se divise en deux termos, le Cerro-do-Frio proprement dit et Minas-Novas.

La fondation de Villa-do-Principe ne date guère que de cent années. L'or que renferment les mornes qui l'entourent y attira d'abord quelques rares habitans, dont le nombre n'a fait qu'augmenter depuis. Elle est située au bord d'un ruisseau que l'on nomma *Quatro-Vinteis*, parce que la première *batea* de sable que l'on tira de son lit fournit quatre vinteis d'or, c'est-à-dire vingt sous environ. Érigée en ville le 14 janvier 1714, sous le gouvernement de D. Braz Balthasar, Villa-do-Principe parvint en un siècle à son état actuel; elle eut 700 maisons et une population de 2 à 3,000 individus. Quoique les lavages ne soient point aussi riches qu'autrefois, on rencontre encore de temps à autre des morceaux d'or qui vont à 90, 100 et 200 oitavas (de 324 à 720 grammes). Cet or est d'une belle couleur. On le trouve disposé en filons, mais le plus souvent épars dans la terre argileuse dont se composent les mornes environnans.

Villa-do-Principe, bâtie sur le penchant d'un morne alongé, s'y présente en amphithéâtre, offrant çà et là des jardins, des églises, des pelouses qui s'entremèlent et varient le coup-d'œil. Des deux parties de la ville, la partie orientale est la plus belle : on y voit la *camara* (hôtel-de-ville), l'intendance et les églises principales. Les rues sont peu nombreuses, mais pavées pour la plupart. Les maisons, presque toutes blanchies, ont le tour des portes et des fenêtres peint en gris marbré. Les unes ont un étage; d'autres un simple rez-de-chaussée. Les maisons à un étage sont entourées de la *varanda* ou galerie, à peu près générale dans les colonies espagnoles et portugaises. Chaque habitation a son jardin et ses fenêtres donnant sur la campagne. Le mobilier des maisons ne répond pas à l'aspect extérieur. A peine y trouve-t-on quelques chaises antiques de jacaranda, à dos élevé, et dont le siége n'est qu'une planche recouverte en cuir. On n'y voit ni secrétaires, ni commodes, ni armoires. Quelques églises paroissiales sont les seuls édifices à citer. L'intendance et l'hôtel-de-ville ont à peine l'aspect de maisons bourgeoises.

Villa-do-Principe a des auberges et des boutiques. Les comestibles y étant à très-bon marché, les habitans pourraient vivre dans une honnête aisance, si l'amour désordonné des femmes pour la toilette ne venait parfois déranger l'économie intérieure de leurs petits ménages. Aucun de nos délassemens européens n'est connu à Villa-do-Principe. On n'y voit ni cafés, ni cabinets de lecture, ni bibliothèques publiques, ni musées, ni promenades. Le seul plaisir est celui de la chasse, et surtout de la chasse au cerf, qui se fait à cheval. Pour la faire, on a des chiens indigenes nommés *veadeiros*, qui semblent tenir du levrier et du grand chien courant, animaux au poil fauve, au corps étroit et long, au museau alongé, à la queue pointue, aux oreilles courtes, mais pendantes. Il y a, dit-on, aux environs de Villa-do-Principe cinq variétés de cerfs, dont l'une, nommée *cativgueiro*, doit son nom à l'odeur qu'elle exhale et qui la fait reconnaître des chiens. Ses cornes ont de deux pouces et demi à trois pouces et demi de longueur. Elles ne sont point rameuses; avec trois faces, elles ont autant d'angles mousses; presque droites, elles vont diminuant ensuite de la base au sommet, de manière à finir en pointe.

A Villa-do-Principe, je pus commencer à prendre une idée de l'exploitation et de la fonte de l'or, richesse de ces provinces. Comme les districts des Diamans, les districts des mines d'or ont leur juridiction et leurs lois spéciales.

La première restriction imposée aux colons de ces contrées, est celle de l'étendue de terrain qu'on leur accorde même pour la culture. Le gouvernement ne concède par *carta de sesmaria* (titre de possession) qu'une demi-lieue de longueur de terrain, quels que soient les moyens d'exploitation de l'adjudicataire; encore cette concession n'implique-t-elle pas le droit de fouiller le terrain afin d'y chercher des filons aurifères. Pour cela, il faut avoir un titre particulier, que le *guarda-mór* peut seul accorder, et qui porte le nom de *data*. Le chef de tous les *guarda-mòres* est un *guarda-mór geral*, dont le titre est héréditaire dans la famille d'un riche Pauliste qui a fait jadis ouvrir à ses frais la route de Rio-de-Janeiro à Villa-Rica.

Pour exploiter cette concession quelle qu'elle soit, on a deux modes de minération. Ces deux modes sont la minération de montagne (*mineraçâo de morro*) et la minération de cascalhao

(*mineraçao de cascalhao*), l'une et l'autre connues sous le nom générique de *lavra*. Dans la minération de montagne on reconnaît deux formations, l'une de sable, l'autre de pierres. L'or se rencontre, soit à la surface, soit dans l'intérieur des mornes, tantôt en poudre, en grains et en paillettes, tantôt en lames peu épaisses et plus ou moins grandes, rarement en morceaux d'un volume considérable. Il s'y présente ou disséminé dans sa matrice le plus souvent de fer, ou disposé en filons qui reposent sur un lit appelé *picarra*.

Pour extraire les substances aurifères, tantôt on fait un travail à ciel ouvert, consistant à couper les mornes perpendiculairement au sol jusqu'à ce qu'on arrive à l'or qu'ils recèlent; tantôt on ouvre des galeries, afin de suivre les filons dans l'intérieur des montagnes. Quand ces matières ont été extraites, on les brise pour exécuter ensuite l'opération du lavage. Cette opération de brisement n'est pas nécessaire pour le cascalhao qui est un mélange de sable et de cailloux contenant des parcelles d'or.

Le lavage est la seule méthode que les Brésiliens emploient pour séparer l'or des matières auxquelles il se trouve mêlé, quelle que soit d'ailleurs la nature de ces matières. Leurs procédés, peu nombreux, fondés sur la pesanteur spécifique de l'or et sa ténuité habituelle, consistent à faire entraîner par l'eau les substances qui accompagnent ce précieux métal, substances moins pesantes et plus volumineuses que lui. Pour arriver à la séparation complète du métal et des matières hétérogènes, il faut compter trois temps d'arrêt dans l'opération du lavage: 1° la séparation de l'or des substances les plus grossières par l'action d'un courant d'eau; 2° un second lavage dans un autre canal, que l'on nomme *apurar as canoas*; 3° enfin la rotation dans une *batea*, espèce de sébile dans laquelle on dégage l'or des dernières substances étrangères.

Ces procédés de lavage étaient et sont encore à peu près les seuls usités au Brésil. Le baron d'Eschwege avait pourtant essayé d'en introduire et d'en naturaliser un autre. Chez lui on plaçait les terres aurifères sur une sorte de claie disposée en pente et formée de petites planches parallèles qui, retenant les cailloux et le gros sable, laissaient assez d'intervalles entre elles, pour que les parcelles d'or pussent s'échapper avec l'eau qu'on amenait sur la claie. Ainsi les parties terreuses se délayaient dans l'eau et l'or tombait en résidu au fond de la cuve. On vidait ensuite cette eau par une ouverture latérale, en la dirigeant sur un plan incliné revêtu d'une étoffe de laine sur laquelle demeurait le peu d'or échappé à l'opération précédente. Les derniers résidus de ces lavages successifs sont encore exploités par de pauvres gens nommés *faiscadores*, qui en retirent les moindres paillettes.

L'or recueilli se porte aux intendances provinciales qui le pèsent et le fondent. L'or en poudre circulait jadis dans le pays; mais, la fraude s'en étant mêlée, on le prohiba. Alors il fallut que les mineurs portassent les petites quantités d'or dans les *casas de permuta* (maisons de change), ou à l'intendance de la province où il va aboutir en définitive. L'intendance ne reçoit pas moins de huit oitavas, valeur de soixante francs environ. Quand le métal arrive, le trésorier le pèse, et inscrit sur un papier volant le nom du propriétaire et le poids de son dépôt; puis il en prélève le cinquième du roi. L'or qui reste est ensuite remis au fondeur, qui le place dans un creuset en y mêlant un peu de limaille de fer. En dix minutes environ, l'or est fondu et décomposé par la présence du sublimé corrosif, puis versé dans un moule graissé avec de l'huile; retiré ensuite et plongé dans l'eau. Après le refroidissement, on remet le lingot entre les mains de l'essayeur en second (*adjudande ensaiador*), qui grave à l'une des extrémités les armes du Portugal et à l'autre une sphère armillaire, le tout surmonté du millésime. L'essayeur en chef prend à son tour le lingot, en constate le titre, le grave avec un poinçon et trace à côté l'R sacramentelle. Un certificat en bonne forme termine cette opération dont le résultat le plus net est de laisser dans les caisses du gouvernement 20 p. °/₀ pour le cinquième prélevé à l'entrée, 18 p. °/₀ sur le monnoyage, enfin 2 p. °/₀ pour la manière assez irrégulière dont l'essayage se pratique. Aussi la contrebande trouve-t-elle de grands avantages à exporter l'or en poudre; et, malgré la surveillance la plus active, chaque année des valeurs considérables se dérobent de la sorte à la taxation fiscale.

Les exploitations d'or se font dans presque toute la province de Minas-Geraës; les plus riches sont à Villa-Rica, ou Oro-Preto, à Villa-do-Principe, à Campanha, à Santa-Barbaca, à San-João del Rey, à Paracutu, à Peirera, à Inficionado, à Catas-Aldas de Mato Dentro, etc. Ces produits, autrefois riches, ne donnent plus que des résultats médiocres, et toutes ces villes ou bourgades, florissantes à l'époque de leur fondation, n'offrent plus qu'un aspect

d'abandon et de décadence. Il fut un temps où, pour peindre l'abondance des filons que recelait la contrée, on disait : « Arrachez une touffe d'herbes dans les Minas-Geraës, et il en tombera des paillettes d'or. » En effet, rien n'égale la facilité avec laquelle les premiers mineurs se procuraient le précieux métal. Mais les veines aurifères allaient chaque jour se perdant; et, en outre, le déplacement des terres dans lesquelles on cherchait de l'or par les excavations enlevait pour long-temps à l'agriculture des terrains qui eussent été propices à tous les produits. Les mineurs gaspillaient leurs trésors aussi facilement qu'ils les amassaient, ne songeant point à l'avenir, et croyant avoir trouvé une source inépuisable de richesses. L'or, à mesure qu'il était extrait de terre, allait enrichir les négocians de Londres et de Lisbonne, et il en restait peu dans la contrée qui l'avait recélé dans ses entrailles.

Cependant on bouleversait tout le sol sans le cultiver. Au lieu de ces champs dont la fécondité symétrique charme le regard, la province de Minas-Geraës offrait un aspect de désolation et de deuil. La terre se jonchait de cendres et de charbons, de branches énormes consumées à demi; elle était hérissée de troncs noircis et sans écorce, véritables squelettes végétaux, qui contrastaient avec la beauté majestueuse des forêts environnantes.

Toute la province de Minas-Geraës, située à l'orient de la Serra de Mantiqueïra et de la chaîne qui la continue vers le nord, fut autrefois couverte de bois qui garnissaient son terrain onduleux et fortement accidenté. Dans cette partie du Brésil, quand on a fait un petit nombre de récoltes, la terre est envahie tout-à-coup par une grande fougère nommée *pteris*, que remplace ensuite une graminée visqueuse, grisâtre et fétide, nommée *capim gordura*, ou herbe à la graisse. Cette graminée reste bientôt maîtresse du terrain; elle étouffe toute autre végétation, et se montre armée d'une telle puissance que l'homme se retire devant elle. Là où se dressaient des arbres gigantesques entrelacés de lianes gracieuses, on ne voit plus que d'immenses plaines de *capim gordura* dont les graines s'attachent aux vêtemens de l'homme et au poil des animaux. « *He una terra acabada* — c'est une terre perdue, » dit alors le cultivateur. Il paraît que cette graminée n'existe dans la province de Minas-Geraës que depuis cinquante ans à peu près. Ce court intervalle a suffi pour la rendre presque maîtresse du territoire. Quand un champ a été envahi par elle, les habitans en créent à l'instant même un autre par l'incendie des forêts. Ce déboisement marche d'une manière si rapide, qu'il commence à devenir effrayant pour l'avenir du pays. Dans quelques villes fondées au milieu des forêts, la disette de bois se fait déjà sentir, et des mines de fer de la plus grande richesse ne pourraient être exploitées aujourd'hui faute de combustible.

Ces vastes champs déserts qu'il serait si facile de purger de leurs plantes parasites, ne sont pas la seule cause de la décadence générale que l'on remarque dans l'intérieur de la province des Mines. Cet aspect de misère tient encore à ce que les bâtimens construits en terre se dégradent facilement. Dans les Mines, chacun est son propre architecte. Pour bâtir une maison, on enfonce dans la terre, à peu de distance les uns des autres, des morceaux de bois brut qui ont à peu près la grosseur du bras; puis, à l'aide de quelques lianes, on attache à ceux-ci des perches transversales très-rapprochées, de manière à former une espèce de cage que l'on remplit de terre. Quant aux toits, ils se composent des tiges et des feuilles d'une graminée qui appartient au genre *saccharum* et que les colons nomment *sape*. De minces cloisons divisent à l'intérieur ces pauvres chaumières. Ce mode si prompt de constructions si frêles doit, sans doute, contribuer beaucoup à rendre les colons nomades. Si leurs habitations étaient plus solides et plus commodes, ils les quitteraient avec plus de peine, et trouveraient des procédés de culture compatibles avec un long séjour sur le même lieu.

Les Mineiros, ou habitans des Mines, séjournent plutôt dans les campagnes que dans les villes, soit dans les districts aurifères, soit dans les districts agricoles. Ils ne se rendent guère aux villages que les dimanches, et les jours ouvrables leurs maisons restent fermées. La population habituelle des villages est en général composée de gens de couleur, cabaretiers et ouvriers. Naturellement sobres et étrangers aux besoins que font naître nos climats, ils n'ont d'autre jouissance favorite que celle de s'étendre nonchalamment et de ne rien faire. Quand ils ont de la farine pour leur journée, quelques haricots et un morceau de citrouille, ce serait vainement qu'on leur offrirait de l'argent pour travailler. Leurs seuls divertissemens consistent en une espèce de tournoi (*cavalhadas*), qui se célèbre lors de la Pentecôte, et dans une danse importée d'Afrique et devenue nationale (*la batuca*), qu'il est à peine décent de nommer. Industrieux, d'ailleurs, ils apportent dans les ouvrages manuels un soin et une dextérité qui

feraient honneur à nos meilleurs ouvriers européens. Dans les jours ordinaires, les repas ont lieu avec une promptitude dont il est impossible de se faire une idée ; mais, dans les fêtes, comme baptêmes et noces, on reste à table et l'on boit long-temps : ces grands repas consistent en une énorme quantité de viandes que l'on arrose de vin seulement. Les femmes comme les hommes boivent du vin pur. L'usage veut que chaque fois que l'on prend son verre on porte la santé d'un des assistans, qui y répond par un salut; on commence par le maître de la maison, et on passe ensuite aux personnes les plus considérables. Souvent aussi un seul verre de vin sert pour plusieurs santés, et alors on annonce successivement les personnes à qui on veut faire honneur.

La province des Mines est presque toute habitée par des colons, mulâtres et blancs. Ce n'est guère que sur la lisière de la contrée, et dans le pays limitrophe de la province d'Espiritu-Santo, que l'on rencontre la tribu des Indiens Malalis, à demi-civilisés comme les Macunis et les Machaculis dont il a été question, et les Coroados que nous verrons plus tard. Ces Malalis habitent la contrée du rio Vermelho, bornée d'un côté par les Botocudos d'Espiritu-Santo, de l'autre par la paroisse de Villa-do-Principe. Le territoire qu'ils occupent a pour chef-lieu Passanha, fort riche aldea cultivant le froment et le maïs. L'aldea des Malalis se nomme aldea de Sant-Antonio. Elle est située au milieu de bois vierges presque impénétrables aux rayons du soleil. Fondée en 1817, elle a, en quelques années, pris un accroissement assez rapide. Aujourd'hui le penchant de tous les mornes qui entourent le hameau est ensemencé, et plus près de leurs demeures ils ont planté des *aypis* (haricots), et des *jacatupés*, plante papillonacée, dont la racine tubéreuse se mange cuite sous la cendre ou dans l'eau. Les maisons, au nombre de quinze ou vingt, sont tout simplement des pièces de bois enfoncées dans la terre, revêtues de nattes de bambous et couvertes d'une graminée à feuilles jaunes, larges et longues. L'intérieur, tapissé de nattes, est assez propre.

Les Malalis sont de petite taille, poitrine et épaules larges, cuisses et jambes menues, cou peu alongé, tête grosse et ronde, cheveux noirs, plats et touffus, yeux grands, os des joues proéminens, nez épaté, bouche grande, mâchoires avancées.

Quoique la langue des Malalis diffère beaucoup de celle des Monoxos et des Coroados qui habitent la même zône, ils prétendent que leur origine est commune. Ils disent que les Panhamas, les Malalis, les Pendis, les Monoxos, les Coroados, descendent du même père; qu'ils formaient jadis une seule nation ; mais que, la discorde s'étant mise au milieu d'eux, ils se séparèrent en peuplades distinctes. Suivant eux les Monoxos, ou *Munuchus*, commencèrent la guerre entre les Botocudos et les diverses nations de souche identique. Cette guerre eut lieu, ajoutent-ils, parce que les femmes des Monoxos ne mettaient au monde que des enfans mâles, et qu'il fallut, pour continuer la race, enlever les femmes des Botocudos. De là, une lutte invétérée. Cette histoire est à moitié l'épisode des Sabines.

Les Indiens de Sant-Antonio, presque tous baptisés, ont été mariés par le curé de Passanha; ils remplissent avec exactitude leurs devoirs religieux, vont à la messe et à confesse, mais tout cela semble plutôt le fait d'un mouvement machinal que d'une conviction sincère et raisonnée. L'un de ces Malalis porte le nom de capitaine, mais ce capitaine est l'humble serviteur des Portugais, véritables chefs de cette peuplade. Dans les environs de l'aldea existe une maison du conseil qui appartient à la communauté et que personne n'habite. Les hommes les plus anciens et les plus considérés s'y rassemblent et y délibèrent sur les questions qui intéressent la tribu. C'est un de leurs anciens usages, le seul qui survive. Quoique les Malalis ne parlent pas d'autre langue que la leur, ils savent pourtant le portugais. Leurs vêtemens consistent en un caleçon de toile blanche, et en une chemise qu'ils portent comme une blouse. Les femmes ont une jupe de toile et une simple chemise sur le sein. L'agriculture et la chasse forment la principale occupation de ces naturels doux, timides et caressans. L'un des mets favoris de ces Indiens est un gros ver blanc qui se trouve dans l'intérieur des bambous au moment où ils fleurissent (*bicho do taquara*). Les Indiens font cuire ces vers et ils en retirent une espèce de graisse fine et délicate avec laquelle s'apprêtent les alimens. C'est là, à ce qu'il paraît, une nourriture assez malsaine, mais, en revanche, une nourriture merveilleuse et cabalistique. Non-seulement, en effet, les *bichos dos taquaras*, réduits en poudre, sont une espèce de panacée contre les blessures, mais c'est encore un moyen d'obtenir un sommeil extatique qui dure plusieurs jours. M. Auguste Saint-Hilaire raconte, d'après les traditions recueillies sur les lieux, que, lorsque l'amour cause des insomnies aux naturels, ils avalent

de ces vers que l'on a fait sécher sans en ôter le tube intestinal, et tombent dans un assoupissement profond ; à leur réveil, ils racontent des songes merveilleux, parlent des forêts brillantes qu'ils ont vues, des fruits exquis qu'ils ont goûtés. Toutefois, avant de manger le bicho do taquara, les naturels en enlevaient la tête regardée comme un poison dangereux. « Je n'ai vu chez les Malalis, ajoute M. Auguste Saint-Hilaire, que les bichos dos taquaras desséchés et séparés de leurs têtes; mais, dans une herborisation que je fis dans l'île San-Francisco avec mon Botocudo, ce jeune homme trouva un grand nombre de vers dans des bambous fleuris, et il se mit à les manger en ma présence. Il brisait l'animal ; il en ôtait avec soin la tête et le tube intestinal, et suçait la substance molle et blanchâtre qui restait sous la peau. Malgré ma répugnance, je suivis l'exemple du jeune sauvage, et je trouvai à ce mets singulier une saveur extrêmement agréable, qui me rappelait celle de la crème la plus délicate. Si donc, comme je ne puis en douter, les récits des Malalis sont fidèles, la propriété narcotique du bicho do taquara résiderait uniquement dans le tube intestinal, puisque la graisse environnante ne produit aucun accident. Quoi qu'il en soit, j'ai soumis à M. Latreille la description que j'ai faite de l'animal dont il s'agit, et ce profond entomologiste l'a reconnu pour une chenille qui, probablement, appartient au genre cossus ou au genre népiale. »

Quand notre caravane fut sur le point de quitter Villa-do-Principe, toutes mes observations étaient recueillies et mises en ordre. Nous traversâmes tour à tour Conceiçâo, Gaspar-Soarez, Coçâo et Sabara, au-delà de laquelle nous trouvâmes la Serra de Caraca, l'une des plus pittoresques chaînes de la province. Au pied même de la Serra, était un *rancho*, d'où le système général de ces montagnes se déroulait entièrement sous nos yeux. Ce rancho était le rendez-vous des voyageurs qui s'apprêtaient à franchir ou qui venaient de descendre la montagne. Quand nous y passâmes, une caravane chargée de cotons venait d'y arriver. Des nègres, les uns couchés, les autres accroupis autour d'un grand feu, faisaient les préparatifs du repas du soir, tandis que d'autres ferraient les mules ou les conduisaient au pâturage. Sous un hangar, on préparait les hamacs pour la nuit. Des négresses cherchaient à débiter leurs provisions (Pl. XX — 4).

Dès que la Serra fut franchie, nous entrâmes dans le territoire de Villa-Rica, ou Oro-Preto, si célèbre dans l'histoire du Nouveau-Monde; et, le lendemain, nous arrivions dans cette cité déchue, comme tout le reste de la province. Presque tous les voyageurs qui ont passé à Villa-Rica, les savans surtout, ont cité le nom du baron d'Eschwege, industriel et minéralogiste à la fois, homme érudit et bon, dont la maison s'ouvrit toujours aux propagateurs de la civilisation et de la science. Le nom du baron d'Eschwege, colonel au service du Portugal, est donc inséparable de celui de Villa-Rica.

Villa-Rica renferme à peu près 2,000 maisons, mais elles sont peu habitées. Quand les mines donnaient de l'or en abondance, une foule d'émigrans étaient accourus, de tous les coins du globe, à Oro-Preto, et on y compta, dans ces temps de prospérité, plus de 20,000 habitans. Aujourd'hui le nombre s'en élève à peine à 8,000.

Villa-Rica est située sur des collines qui font partie de la chaîne d'Oro-Preto, chaîne qui s'étend le long d'un petit ruisseau qui en baigne le pied. Les maisons, disposées par groupes inégaux, y suivent les mouvemens de ce terrain sinueux. La plupart d'entre elles sont d'une mesquine apparence. Entrecoupées de jardins longs, étroits et mal soignés, où l'oranger et le cafier étalent leur sombre verdure, ces maisons ne donnent pas une haute idée de la richesse et de l'importance de Villa-Rica. Tout, dans cette ville, au milieu des mornes nus et sévères qui l'entourent, atteste une déchéance et un abandon graduels; tout y est triste, sombre et mélancolique. Les rues qui s'étendent dans la partie de la ville que baigne l'Oro-Preto, sont toutes pavées et liées entre elles par des ponts en pierres, dont le plus beau et le plus moderne a été construit par le baron d'Eschwege. La rue principale court l'espace d'une demi-lieue environ sur le versant de la montagne. Les maisons sont en pierres et hautes de deux étages, couvertes de tuiles, recrépies presque toutes à blanc. Les édifices publics les plus remarquables sont dix chapelles particulières, deux églises paroissiales, l'hôtel des finances, le théâtre qu'exploite une troupe de comédiens ambulans, la prison où l'on n'enferme guère que les meurtriers, et surtout le château, résidence du gouverneur, qui, placé sur le sommet de la colline et armé de canons, commande une partie de la ville et d'où l'on découvre une magnifique perspective sur toute la contrée. Il existe encore, à Villa-Rica, un hôtel-de-ville, bâtiment d'assez bon goût, auquel on arrive par un perron à l'italienne, une caserne assez simplement construite, un hospice civil

entretenu par les frères de la Miséricorde, un hôpital militaire beaucoup mieux tenu, une manufacture de poudre et une fabrique de faïence.

La population de Villa-Rica ne diffère point de celle que l'on trouve dans toutes les colonies de l'Amérique méridionale. Les hommes y sont adonnés au plaisir et au jeu; les femmes y dépensent des sommes énormes pour leur toilette.

Quoique située dans l'intérieur des terres et presque cachée au milieu des gorges qui l'entourent, Villa-Rica est un marché assez fréquenté, tant par les Paulistes que par les Portugais. La population du district entier des Mines, évaluée à un demi-million d'ames, y afflue de tous les points. Tous les genres de commerce y ont leurs facteurs et leurs maisons. Les routes du littoral et de l'intérieur viennent y aboutir. On y va de Saint-Paul par la route de San-Joâo; on y arrive de Bahia par San-Româo, Tijuco, Malhada; on pénètre aussi, par ce chemin, jusqu'aux provinces de Goyaz et de Matto-Grosso; mais c'est surtout entre Rio-de-Janeiro et Villa-Rica que les rapports sont plus fréquens et les communications plus faciles. A peu près chaque semaine, il part de la ville une caravane emportant vers le littoral les productions de la contrée, cotons, cuirs, pierres précieuses et lingots d'or, pour rapporter en échange du sel, du vin, des toiles, des mouchoirs, des miroirs, de la quincaillerie, ou des esclaves achetés pour le lavage des mines.

Les environs de Villa-Rica ne semblent pas offrir de grandes ressources agricoles : le terrain sec et montueux s'y prête mal. Les richesses métallurgiques sont, en revanche, fort importantes. Presque tous les métaux s'y rencontrent: le fer qu'on trouve par masses très-riches dans presque toutes les chaînes qui bordent le rio San-Francisco; le cuivre près de Fanado, le chrôme et le manganèse dans le Paraopeha; le platine près de Gaspar-Soarez; le vif-argent, l'arsenic, le bismuth, l'antimoine, aux environs de Villa-Rica, sans compter l'or, l'une des ressources les plus réelles de la contrée. On a vu, à Villa-do-Principe, comment s'exploitait ce minéral. Les procédés d'extraction et de lavage ne diffèrent point à Villa-Rica.

Les Indiens qui habitaient la province de Villa-Rica ont été promptement expulsés par les colons accourus de tout le Brésil pour l'exploitation de l'or. Avant cette époque, on y comptait des tribus de Coroados, de Caropos, de Puris, de Botocudos, de Macunis, de Malalis, de Panhamas, de Menhams, de Paraibas. Aujourd'hui tout a disparu. A peine, de temps à autre, aperçoit-on sur la partie orientale de la capitainerie quelques troupes détachées de Cayapos. Presque toutes ces tribus ont reconnu l'autorité portugaise. Les seules peuplades dangereuses sont quelques Botocudos, cannibales qui habitent la partie inférieure du rio Doce. Dans les environs de Villa-Rica, et à six journées de chemin, campent des tribus de Coroados, de Puris et de Caropos, qu'ont tour à tour visitées le prince de Neuwied et Spix et Martius.

Spix et Martius partirent de Villa-Rica pour aller visiter les bords du rio Xipoto, l'un des bras du rio da Pomba. Ils passèrent à Marianna, située dans un vallon qu'a presque comblé la chute continuelle des roches descendues des sommets du Ribeirâo do Carmo. Marianna, ville de 4,800 ames environ, se compose de petites maisons régulières, jolies et bien alignées. Jusqu'en 1745, elle a servi de résidence à l'évêque et au chapitre des Minas-Geraës. Aujourd'hui Villa-Rica est la métropole du district.

De Marianna, les voyageurs se dirigèrent sur le village de Santa-Anna-dos-Ferros, qu'on a récemment nommé Barra do-Bacalhao. A cet endroit, le ruisseau de Bacalhao, et bientôt après le rio Turbo, se réunissent au rio Piranga, et l'un et l'autre, grossis plus bas par le Ribeirâo-do-Carmo, prennent le nom de rio Doce. Santa-Anna consiste en un petit nombre de maisons peuplées de mulâtres et de nègres. Le jour suivant, les voyageurs passèrent à la Venda-das-duas-Irmas, et frayèrent ensuite leur chemin à travers un pays montagneux et boisé. Des nuages épais voilaient la cime des bois, et donnaient à ce paysage un aspect assez semblable à celui de nos forêts d'Europe par une journée brumeuse d'automne. A mesure que les voyageurs pénétraient dans la Serra-do-Mar, les sentiers devenaient de plus en plus étroits et escarpés : à peine une mule, à qui il faut si peu d'espace, y trouvait-elle de quoi poser le pied.

C'est au-delà de cette contrée montueuse, et dans une plaine boisée, que Spix et Martius trouvèrent des cases indiennes, entremêlées d'habitations de nègres et de mulâtres. C'était un petit village de trente feux, entièrement entouré de forêts impénétrables, si ce n'est dans quelques portions isolées où l'on avait commencé de petits défrichemens.

Toutes ces colonies, ou aldeas, ressortissaient alors d'un directeur - général qui avait sous ses ordres une foule d'inspecteurs subalternes. Les Indiens ainsi parqués et soumis se nommaient *Indios aldeados*. Les inspecteurs devaient les contenir et les surveiller, aviser par tous les

moyens à les garder groupés de la sorte, et les engager à mettre en exploitation les terrains environnans. Pour leur rendre cette nouvelle condition plus douce, les aldeas récemment fondées restaient long-temps exemptes de toute espèce de contribution.

Dans le moment où Spix et Martius arrivèrent dans ce district, les Indiens Coroados étaient occupés, dans l'intérieur des bois, à la récolte de l'ipécacuanha. C'est dans de sombres forêts où l'on ne peut guère entrer sans escorte, sous des voûtes que jamais le soleil n'a percées, que se trouvent de nombreuses plantes médicinales, et entre autres la célèbre racine de l'ipécacuanha dont l'usage est si commun en Europe. La racine de l'ipécacuanha appartient à un petit arbrisseau (*cephælis ipecacuanha*), qui croît toujours par groupes sur la partie la plus élevée de la Serra-do-Mar. La récolte se fait dans le mois d'avril, époque où la plante a ses baies à peu près mûres; elle s'opère, par les soins des Indiens et des nègres esclaves, immédiatement après la saison pluvieuse. Alors, la terre étant très-molle, il est plus aisé d'en extraire les racines. Sans s'inquiéter de la propagation future de la plante, les Indiens arrachent tout ce qu'ils trouvent, de sorte qu'au bout d'un temps donné le végétal deviendra sans doute fort rare. Quand les racines sont hors de terre, on les lie en paquets, qu'on fait sécher au soleil pour les vendre ensuite aux muletiers voisins ou aux marchands qui viennent à cet effet, soit des campos des Goytacazes, soit de Rio-de-Janeiro. Le prix de la racine n'est pas fort élevé sur le lieu de l'extraction; on en donne à peu près deux cents réaux par livre, et encore les Indiens acceptent-ils comme contre-valeur des marchandises, telles que de l'eau-de-vie, de la quincaillerie et des mouchoirs de coton. On a raconté, dans ces bois, à Spix et Martius, que les sauvages avaient appris les vertus de l'ipécacuanha, de l'oiseau irara, espèce de martin, qui a, disait-on, l'habitude de mâcher la racine et les feuilles de l'arbuste, quand, après avoir bu de l'eau malsaine de quelque torrent, il veut s'exciter à vomir. Mais c'est encore là sans doute une des mille traditions fabuleuses que les Portugais ont empruntées aux Indiens ou qu'ils ont fabriquées eux-mêmes quand les Indiens n'en fournissaient pas assez. Les bois voisins de ces aldeas contiennent encore d'autres plantes médicinales moins célèbres, mais non moins efficaces, l'*anda-aça*, le *bicuiba* (*myristica officinalis*), le *piriguajo butua*, *salsa*, *raiz preta* (*chiococca anguifuga*), dont l'usage est à la fois connu des Portugais et des Indiens. Un des plus beaux ornemens de ces forêts est le *sapacuya* (*lecythis ollaria*), magnifique végétal, haut de cent pieds, arrondi en majestueuse voûte, charmant au printemps quand poussent ses feuilles couleur de rose, et dans la saison fleurie, quand il entr'ouvre ses beaux calices. Sa noix, entourée d'une écorce épaisse, est de la grosseur de la tête d'un enfant.

Enfin Spix et Martius parvinrent à l'aldea de Morro-Grandè, peuplée de Caropos. A leur arrivée une grande portion de la colonie, peu habituée sans doute à de telles visites, s'était retirées avec précipitation vers les huttes et cachée dans ses hamacs. Entrés dans les huttes, les naturalistes n'y virent que quelques vieilles femmes; les hommes restaient hors du logis, silencieux, immobiles, le dos tourné. Pendant ce temps, on pouvait observer l'intérieur de leurs cases. Hautes de quinze pieds, larges de trente, elles sont construites sur le sol, appuyées aux angles sur quatre pieux. Les portes sont en feuilles de palmier. Dans la hutte, on remarque divers foyers dont chacun semble appartenir à une famille spéciale. La fumée passe soit par la porte, soit par les claire-voies de la toiture. Les hamacs, suspendus à des pieux, sont distribués tout autour du hangar. Quelques pots de terre, des paniers en feuilles de palmier et remplis de patates, de racines de manioc, des *cujas* ou vases à boire, des plats peints avec du genipayer, un tronc d'arbre creusé pour piler le maïs, voilà quel mobilier et quelles provisions offrent ces cabanes. Les armes des hommes, des arcs et des flèches, sont appendues aux murs. Dans la cabane du chef figure une corne à l'aide de laquelle il donne des ordres dans la forêt, sonne une fête ou annonce la venue d'un étranger. Comme ornemens et comme instrumens, on y remarque la *maraca*, morceau d'écaille qui, rempli de maïs, rend un bruit pareil à celui des castagnettes; des touffes et des bandeaux de plumes de magnifiques perroquets. Enfin des tortues et des singes, rôdant en liberté autour des cases, semblent en être les commensaux.

Ces sauvages étaient tous ou presque tous complètement nus. Un petit nombre seulement portaient une ceinture; d'autres avaient au cou des colliers de rassades ou de graines rouges, quelquefois même de dents de singes. Les enfans étaient tatoués de peintures rouges et bleues; mais ces peintures n'étaient pas indélébiles: elles s'effaçaient, au contraire, de manière à ce qu'on pût les enlever et les remplacer aisément.

Les femmes des Caropos parurent en général, à nos naturalistes, fort peu attachées à leurs maris. Elles suivaient de préférence les nègres qui devenaient ainsi pour elles de véritables sigisbés. Les Indiens, au contraire, méprisaient les négresses et les regardaient comme leurs inférieures.

La contrée dans laquelle se trouve cette aldea, est composée principalement de gneiss ou de gneiss-granit sur lequel s'étendent des couches épaisses d'argile rouge. On dit que des traces de filons aurifères ont été découvertes dans les montagnes, et que les torrens roulent des fragmens de quartz, de cristal de roche, et quelques améthystes. Les récoltes des environs se composent de maïs, de manioc, de fèves et de coton.

A une centaine de pas de l'aldea des Caropos se trouvait l'aldea de Cipriana, peuplée de Coroados. Quand Spix et Martius en approchèrent, les cases étaient vides ; les habitans effrayés les avaient désertées. On les rassura ; ils revinrent pour une fête projetée depuis long-temps et qui devait avoir lieu le lendemain.

Les préparatifs de cette fête consistaient dans la confection d'une espèce de liqueur (*eivir*, *vira*, *vinassa*), obtenue de la décoction du maïs. Quelques femmes pilaient, pour cela, le maïs dans un tronc creux ; d'autres le portaient dans un vase en terre pour le soumettre à l'ébullition. Ensuite elles surveillaient la cuisson et la fermentation de cette boisson spiritueuse. Pendant que les femmes se livraient à ces travaux, les hommes se tenaient à part, oisifs et accroupis autour d'un grand feu (Pl. XXII — 3).

Vers le soir, on entendit dans les forêts le son d'une espèce de cornet. A ce signal, les Indiens accoururent peu à peu des environs, tantôt isolément, tantôt par groupes, chacun avec sa famille et ses bagages, comme s'il se fût agi d'une émigration lointaine. A mesure qu'ils arrivaient, ils se groupaient autour du vaste réservoir qui contenait la préparation fermentée. Sans se parler, ils prenaient place autour de la cuve commune, saluant à peine leurs voisins par un mouvement de lèvres et une inflexion inarticulée. Quand tout le monde fut réuni, survint une espèce de chef, qui se plaça à côté de la grande cuve. Il tenait dans sa main droite la maraca, qu'ils appellent *gringerina ;* il l'agita bruyamment, en battant en même temps la mesure avec son pied droit. Ensuite, il se mit moins à danser qu'à marcher en cadence et comme en trois temps, en exécutant un chant lent et monotone, et tenant les yeux constamment fixés vers la cuve. Plus il répétait son chant, plus son regard et sa voix prenaient d'expression et d'accent. Les autres demeuraient immobiles, regardaient fixement le chef, et, de temps à autre seulement, poussaient ensemble un cri qui paraissait être un chorus (Pl. XXIII — 1). Après cette danse circulaire, qui semblait avoir pour but de se garder des mauvais esprits, le chef s'approcha de la cuve, prit des mains de son voisin le vase à boire, l'emplit et le vida au son de la gringerina. Quand il eut avalé la première tasse de boisson, il en offrit une à tous les assistans ; après quoi les danses commencèrent, sans qu'on discontinuât pour cela d'emplir et de vider les tasses. A la fin de la fête, les jambes de ces sauvages leur refusant toute espèce de service, ils tombèrent pêle-mêle, et s'endormirent pour ne s'éveiller que le lendemain.

Près des aldeas de Caropos et de Coroados, Spix et Martius virent des Puris que le prince de Neuwied avait étudiés avant eux, dans son voyage aux campos des Goytacazes et sur le rio Doce. D'après les observations de ces savans, les Puris sont de petite taille et ont une carrure forte et trapue. Tous sont absolument nus, sauf un très-petit nombre qui ont pu se procurer quelques morceaux de toile, ou qui portent des culottes courtes que des Portugais leur ont données. Les uns ont la tête rasée, d'autres les cheveux coupés seulement au-dessus des yeux et de la nuque ; quelques-uns ont la barbe et les sourcils ras. Leurs pigmens en roucou sont tantôt sur le front, tantôt sur le corps. Sur leur poitrine, pendent des colliers composés indistinctement de graines noires et dures, ou de dents canines de singes, de jaguars, de chats et d'autres bêtes carnassières. Quand ces tribus marchent dans leurs forêts, les hommes portent à la main les arcs et les flèches, tandis que les femmes traînent à leur suite les enfans et le petit mobilier du ménage (Pl. XXI—3). Quelquefois les hommes, gardent noué autour de leur front, un morceau de peau du singe mono. Les jeunes filles ont aussi parfois des bandeaux ; et les femmes, en général, ont un cordon ou un lien d'écorce serré autour des poignets et des jointures, pour orner ces parties et les rendre plus minces.

Les Puris, les Coroados et les Caropos, semblent appartenir à la même race d'hommes ; ils sont carrés, trapus, très-charnus souvent. Ils ont la tête grosse et ronde, le visage large, les pommettes des joues ordinairement saillantes, les yeux noirs, petits et quelquefois obliques, le nez court et large, les dents très-blan-

ches. Quelques-uns se distinguent pourtant par des traits plus prononcés, un nez recourbé, et des yeux très-vifs, agréables chez un petit nombre, sombres, sérieux et caves chez la plupart. La couleur de la peau est plus ou moins cuivrée, suivant l'âge, jaune chez les enfans comme chez les mulâtres. Dans les maladies, le teint devient de la couleur du safran. Il est rare de trouver parmi eux des albinos.

Le tempérament de ces sauvages est flegmatique et mou. Toutes leurs jouissances sont purement physiques.

Leurs huttes ou *couaris* sont de la plus grande simplicité. Un hamac, tressé avec l'*embira*, écorce d'une espèce de *cecropia*, est suspendu à deux troncs d'arbres auxquels on attache plus haut, avec des lianes, une perche transversale. Du côté du vent, on a eu soin d'appliquer de grandes feuilles de palmier qui sont garnies par le bas de feuilles d'heliconia ou de pattioba. Sous ces huttes fort petites, les hommes passent la plus grande partie du jour mollement étendus sur leurs hamacs, tandis que les femmes font rôtir au foyer du ménage quelque singe *barbado* tué sur les arbres voisins (Pl. XXII — 2). Les Portugais des environs de Parahiba ont prétendu que les Puris étaient cannibales; mais ce n'est qu'un ouï-dire, à l'appui duquel on n'a articulé jusqu'ici aucun fait réel.

Ces Indiens ont-ils quelques croyances religieuses générales et définies? Le prince de Neuwied dit qu'ils adorent un être fort et supérieur sous le nom de Toupan; Spix et Martius prétendent qu'ils croient plutôt aux constellations, au soleil et surtout à la lune. D'après ces derniers, ils semblent conjurer le principe du mal sous diverses formes, celle d'un lézard, d'un crocodile ou d'un jaguar. Leur grand agent de conjuration est un *pajé*, espèce de sorcier comme nous en avons déjà trouvé sous divers noms chez ces hordes primitives. Le pajé est à la fois le prêtre et le médecin; il administre les remèdes et pratique les évocations magiques. Toutefois, en dehors de ces doubles attributions, le pajé a peu d'autorité sur ces sauvages; dès qu'il cesse d'être devin et médecin, il rentre dans les catégories ordinaires.

Les liens de la famille sont très-relâchés parmi les Puris. Il est rare que le chef daigne descendre jusqu'à prendre garde aux querelles qui surviennent dans le ménage. Il n'existe aucune préséance entre l'aîné et le cadet, même entre le père et l'enfant. Le chef de la tribu est ordinairement une espèce de capitâo que les Portugais ont choisi; cependant, quand ils vont en guerre, leur général est le meilleur chasseur, celui qui a tué le plus de jaguars. Dans les campemens, chacun ordonne et commande. Quoique diverses familles logent sous les mêmes huttes, les ménages sont parfaitement distincts, et le droit individuel de propriété y est presque toujours bien respecté. Les vivres, mis en commun, donnent lieu, au moment du partage, à peu de querelles. La jalousie seule occasione des luttes dont les pauvres femmes sont le plus souvent les victimes.

Chacun prend autant de femmes qu'il lui convient et qu'il peut en nourrir; il les quitte quand il lui plaît. Malgré cette tolérance indéfinie, on voit chez eux beaucoup de monogames. Les femmes sont mères de très-bonne heure; il n'est pas rare de voir à vingt-un ans des mères de quatre enfans, mais elles ne vont presque jamais au-delà de ce nombre. La célébration du mariage exige peu de formalités. L'épouseur fait aux parens un petit cadeau et emmène leur jeune fille.

Les hommes seuls s'occupent de chasse; mais les travaux du ménage et l'exploitation agricole retombent sur les femmes, véritables esclaves de l'homme. La répartition injuste du travail est une circonstance généralement observée parmi toutes les tribus américaines.

Ces Indiens, assujettis à un régime très-réglé, sont rarement malades, et parviennent ordinairement à un âge fort avancé. Quand ils se sentent indisposés, ils allument un grand feu à côté de leur hamac, se couchent et attendent. Si le mal empire, on appelle le pajé. Il essaie des fumigations, des frictions avec certaines herbes, ou simplement avec de la salive, soufflant, crachant, pressant de la main la partie affectée. Il pratique l'ouverture de la veine et la scarification.

Quand un Indien meurt, on l'enterre dans sa tente, et, si le mort est adulte, la tente est abandonnée. Le corps mis dans un vase, ou enveloppé de mauvaises toiles de coton, est déposé dans la terre, sur laquelle hommes et femmes viennent piétiner ensuite, en poussant des cris et des lamentations. On prononce même, à ce qu'il paraît, sur la tombe fraîche encore, une espèce d'oraison funèbre.

La vie habituelle de ces Indiens est toute insignifiante et monotone. Le matin, le Puri va au bois, pendant que sa femme s'occupe des soins domestiques; ensuite, il mange, se repose ou se baigne. Les mets qu'il recherche le plus sont le tapir, le singe, le cochon, le tatou, le paca et l'agouti; mais il mange également le coati, le daim, les oiseaux, les tortues, le pois-

son, et, dans les jours de disette, il se contente de serpens et de larves.

Les Puris ont peu de divertissemens. Ce qu'on nomme leurs danses est tout au plus une promenade, qu'ils font en marchant l'un devant l'autre, avec leurs enfans qui les tiennent enlacés, et qui s'enlacent ensuite l'un l'autre d'une façon assez plaisante. Ils décrivent ainsi un cercle presque perpétuel autour d'un vaste foyer allumé (Pl. XXII — 1).

Telles sont les tribus observées dans les environs des campos des Goyatacazes par le prince de Neuwied et par Spix et Martius. Le premier de ces voyageurs a poussé plus loin encore ses explorations. C'est à lui que l'on doit de connaître le cours du rio Doce dans ses moindres détails (Pl. XXV — 3), le dessin du barrage d'Ilheos, dont l'aspect est si pittoresques (Pl. XXV — 4). Il a aussi étudié dans ces parages les mœurs d'une foule de tribus, au nombre desquelles sont les Patachos et les Camacans qui, soit par leurs mœurs, soit par leurs traits, soit par leur langue, se rapprochent des nombreuses tribus que nous avons visitées, et qu'ils rappellent par la construction de leurs cases (Pl. XXVI — 1), par le caractère de leurs figures (Pl. XXVI — 2), enfin par leurs danses nationales, toutes monotones et sans grâce (Pl. XXVI — 3).

Dans les derniers jours de juillet, nous avions quitté Villa-Rica et faisions route vers la capitale du Brésil. Nous traversâmes d'abord Boa-Vista, puis le hameau de Capao, ensuite Oro-Bramo, village d'une cinquantaine de maisons avec une église qui semble comme appuyée à une verte et fertile montagne. A Queluz les bois cessèrent; nous primes par un pays ras et découvert. Queluz est une petite ville qui fait partie de la comarca du Rio-das-Mortes. Bâtie sur une crête élevée, elle commande la route et produit de loin l'effet le plus pittoresque.

Ensuite vient Barbacena, célèbre dans la contrée par le nombre des mulâtresses complaisantes qu'on y rencontre. Barbacena est une jolie ville qui surprend l'œil habitué à la mesquinerie des hameaux de l'intérieur. On y compte aujourd'hui 2,000 ames. Barbacena, bâtie sur deux collines alongées, a la forme d'un T. Elle a deux rues principales, larges et alignées; l'une des deux pavée dans toute sa largeur, l'autre seulement devant les maisons. Celles-ci sont petites et blanches; le plus grand nombre n'a qu'un rez-de-chaussée; toutes ont un petit jardin. Barbacena a quatre églises, plusieurs boutiques assez bien garnies, beaucoup de vendas et quelques auberges.

A Registro-Velho nous vîmes des cultures charmantes, que rendait encore plus belles l'âpreté du pays environnant. Quelques innovations d'économie agricole ont été introduites dans ce district par le propriétaire Manoel Rodriguez, qui est parvenu à faire fabriquer chez lui la laine de ses troupeaux. On y cultive aussi le lin avec des résultats non moins heureux. Au bout de trois mois, on obtient une récolte abondante. On s'étonnera sans doute de ce que le gouvernement ne cherche pas à encourager une culture aussi utile; mais, dans ces climats lointains, on donne si peu de suite aux expériences, même les plus fructueuses!

Toute la route, de Villa-Rica à Rio-de-Janeiro, ne présente des villes que de loin à loin. Nous passâmes à Ribeirão, petite halte de muletiers, à laquelle se rattache un épisode raconté par M. Auguste Saint-Hilaire, et qui donne une idée assez exacte du sort des nègres de l'intérieur.

« Suivant le cours d'un ruisseau, dit le savant naturaliste, j'arrivai à une plantation de maïs. La fumée qui s'élevait au milieu du champ annonçait quelque case à nègres; je me dirigeai de ce côté et trouvai l'une de ces baraques que les nègres de la province des Mines ont coutume de construire, quand ils sont obligés de coucher dans la campagne. Elles sont faites avec des bâtons qui, enfoncés obliquement dans la terre, se joignent à leur partie supérieure comme les chevrons d'un toit, et elles sont couvertes de feuilles de palmier le plus souvent jetées sans ordre. Quelques pots de terre et des vases faits avec des gourdes coupées par la moitié de leur longueur, composent tout l'ameublement de ces chétifs abris. Devant celui où j'étais arrivé, je trouvai un nègre assis par terre qui mangeait des morceaux de tatou grillés sur des charbons: dans l'instant même il en mit quelques-uns dans une moitié de gourde; il y joignit de l'*angu* et il me les offrit de la meilleure grâce du monde. Je le remerciai et la conversation s'engagea entre nous. « Vous devez bien vous ennuyer tout seul au milieu des bois? — Notre maison n'est pas éloignée d'ici; d'ailleurs, je travaille. — Vous êtes de la côte d'Afrique; ne regrettez-vous pas quelquefois votre pays? — Non, celui-ci vaut mieux; je n'avais pas encore de barbe lorsque j'y suis venu; je me suis accoutumé à la vie que j'y mène. — Mais ici vous êtes esclave; vous ne pouvez jamais faire votre volonté. — Cela est désagréable, il est vrai, mais mon maître est bon; il me donne bien à manger, et il me laisse cultiver un petit champ. Je travaille pour moi le dimanche; je plante du maïs et des

mandubis (*arachis*); cela me donne un peu d'argent. — Êtes-vous marié? — Non; mais je me marierai bientôt; quand on est ainsi toujours seul, le cœur n'est pas content. Mon maître m'avait d'abord offert une créole; mais je n'en veux plus : les créoles méprisent les nègres de la côte. J'aurai une autre femme que ma maîtresse vient d'acheter, qui est de mon pays et parle ma langue. » Je tirai une pièce de monnaie; je la donnai au nègre, et il voulut absolument me faire accepter quelques petits poissons et un concombre, qu'il alla chercher dans son champ de mandubis.

» Une autre fois, ajoute M. Auguste Saint-Hilaire, je faisais cette question à un vieux nègre qui, chargé par son maître de vendre, dans une venda éloignée, du maïs aux voyageurs, passait des jours tranquilles, loin de toute surveillance. « Serait-il possible, me répondit-il, qu'on pût oublier entièrement le pays où l'on est né? — Insensé que tu es, lui répliqua vivement sa femme, si nous retournions dans notre pays, est-ce qu'ils ne nous vendraient pas encore? »

On peut citer cette opinion sur l'esclavage des nègres moins pour le justifier en théorie que pour montrer que souvent on a exagéré dans les livres et dans les discours de tribune la condition des esclaves. La traite n'en reste pas moins, malgré cela, une de ces plaies que le progrès des idées fera prochainement disparaître.

A Matthias-Barbosa, nous trouvâmes la première ligne de douanes de la province des Mines, et la seconde à Simão-Pereira. Cette double visite est à la fois inutile et vexatoire; son moindre tort est de ne rien empêcher. Devant les douaniers même, on vous offre de la poudre d'or en contrebande. Ce qu'il y a de plus réel, c'est le prix exigé pour les passeports.

Nous venions de quitter la province des Minas-Geraës, parcourue, dans sa plus grande longueur, avec des fatigues infinies. Cette province fut découverte, vers la fin du XVIIe siècle, par Marcos de Azevedo, qui remonta le rio Doce et le rio das Caravellas. Quelques années après seulement, Fernando Diaz Paës sollicita et obtint la faveur d'y aller faire des découvertes; puis vint Rodrigue Arsão en 1695, et, après lui, des bandes de Paulistes, qui quittèrent leur patrie pour aller à la recherche de l'or. Alors fut fondée Villa-Rica, et, presque au même instant, Marianna, Sabara, Caëte, San-João-del-Rey, San-José et Cerro-do-Frio. Cependant des essaims d'aventuriers accoururent bientôt de toutes parts, et une guerre s'engagea sur les lieux même. Elle ne cessa qu'à l'arrivée de D. Lorenzo d'Almeïda, qu'on peut regarder comme le pacificateur du pays. Quatorze gouverneurs s'y sont depuis succédé jusqu'à la révolution qui sépara le Brésil du Portugal.

Bornée au N. par la province de Pernambuco et par celle de Bahia, au levant par celle de Espiritu-Santo, au midi par les provinces de Rio-de-Janeiro et de San-Paulo, enfin, à l'O., par celle de Goyaz, la province des Minas-Geraës présente à peu près la forme d'un carré. Elle est partagée en deux portions très-inégales par une longue chaîne de montagnes qui se prolonge du midi au nord, couverte de bois du côté de l'orient, tandis que la partie occidentale n'offre, en général, que des pâturages. Des fleuves beaux et nombreux la bordent et la traversent, et, dans le nombre, il faut compter le Jiquitinhonba et le Rio-Grande.

Le territoire du district des Mines renferme des richesses de toutes sortes, des mines d'or, de fer et de plomb, comme de gras pâturages, de belles forêts et des champs fertiles. La population disséminée sur un aussi vaste territoire ne s'élève pourtant pas à plus de 500,000 individus, ce qui fait dix individus pour chaque lieue carrée. On a divisé cette province en cinq comarcas : au midi celles de Rio-das-Mortes et de Villa-Rica, à l'E. celle du Cerro-do-Frio, au milieu celle de Sabara, et à l'O. celle de Paracata.

Dans la province de Rio-de-Janeiro, où nous entrions alors, le terrain change tout-à-coup de nature et d'aspect. Dans cette zône, comme dans une partie du Brésil, se prolonge, sur le bord de la mer, une chaîne de montagnes couronnées de forêts vierges; puis, vers le N. E. et parallèle à la première, quoique plus élevée, se voit une autre chaîne, ne laissant guère qu'une distance de trente à soixante lieues entre elle et la Cordillère maritime. Cette chaîne sépare toute la province des Mines en deux parties fort inégales, divise les eaux du rio Doce et du rio San-Francisco pour aller se perdre dans le N. du Brésil. L'espace compris entre les deux chaînes est coupé par d'autres montagnes qui, en général, se dirigent de l'E. à l'O., en laissant entre elles de profondes vallées couvertes de bois touffus. A l'O. de la chaîne occidentale, l'aspect change; des collines succèdent aux montagnes; les forêts vierges disparaissent pour faire place aux pâturages. Comme la route décrit diverses courbes, vingt-une lieues environ séparent du cours du Parahiba le point de la chaîne orientale où commencent les pâturages naturels.

Nous nous trouvâmes bientôt à la venda qui avoisine ce cours d'eau. Les vendas sont des espèces d'auberges dans lesquelles les marchandises sont placées sur des tablettes rangées autour des murailles, ou bien attachées aux solives. Comme dans toutes les boutiques, le marchand se tient derrière un comptoir qui fait face à la porte, et c'est sur ce comptoir qu'il distribue aux buveurs le *cachaca*, sorte de méchant tafia, qui a le goût du cuivre et de la fumée. On ne trouve dans les vendas aucun siége; chacun y consomme debout. Elles sont un lieu de rendez-vous pour les nègres esclaves qui viennent y dépenser en orgies les revenans-bons d'un travail extraordinaire, ou le fruit de leurs fréquens larcins.

Le Parahiba, que nous traversâmes le lendemain, est la seule rivière considérable qui coule dans la province de Rio-de-Janeiro. Il prend sa source à peu de distance de la ville de Parati, et à vingt-huit lieues environ de la capitale. Coulant entre la Grande-Cordillère et la chaîne qui lui est parallèle, il va se jeter dans la mer, à l'extrémité de la province, au-dessous de San-Salvador de Campos de Goytacazes. On traverse cette rivière dans un bac, car bien que la route de Villa-Rica à Rio-de-Janeiro soit la plus fréquentée du Brésil, on n'a pas encore eu la pensée de jeter un pont sur le Parahiba.

Après la Grande-Cordillère, commencent les sucreries. La propriété d'un moulin à sucre est dans la province une espèce de titre de noblesse. On appelle celui qui possède de tels droits à la considération publique *senhor d'ingenho* (propriétaire d'une sucrerie). Le senhor d'ingenho est d'ordinaire un homme qui porte chez lui une veste d'indienne et un pantalon mal attaché; mais, s'il met le pied hors de ses domaines, il faut que la plus grande étiquette préside à son costume, qu'il ait des bottes bien luisantes, des éperons d'argent, une selle très-propre, et un page noir avec une espèce de livrée.

A mesure qu'on s'approche de Rio-de-Janeiro, la route devient plus vivante. On pressent déjà la grande ville. Des vendas à chaque pas, des caravanes de Mineiros s'avançant à travers des tourbillons de poussière, voilà ce qu'on rencontre le long des deux versans de la Cordillère maritime. D'une auberge nommée *Bemfica* qui couronne son sommet, nous pûmes embrasser tout le coup-d'œil de sa charpente. Ces montagnes font partie de la chaîne immense qui, après avoir pris naissance dans le nord du Brésil, se prolonge parallèlement à la mer, traverse les provinces d'Espiritu-Santo de Rio-de-Janeiro, de San-Paulo, de Santa-Catharina, et qui, à l'entrée de celle du Rio-Grande de San-Pedro, décrit vers l'ouest une large courbure pour aller finir dans les Missions de l'Uraguay. Cette Cordillère, boulevard avancé du Brésil, le défendrait facilement contre une invasion; elle est toute couverte de ces magnifiques forêts vierges, première curiosité du Brésil pour l'étranger qui arrive. Rien n'est plus étonnant en effet que les grandioses proportions de ces végétaux, leurs contours, leur port, leur feuillage, leur aspect grave et austère. Quand on pénètre sous ces voûtes froides et solitaires, on se sent malgré soi saisi de crainte et de respect. Là, rien ne rappelle la fatigante uniformité de nos bois de sapins, de chênes ou de mélèzes; chaque arbre a pour ainsi dire sa forme, son feuillage, sa verdure. Les familles les plus éloignées s'y croisent et s'y enlacent. Les bignonées à cinq feuilles poussent à côté des cæsalpinias, et les fleurs dorées des casses tombent en pluie sur des fougères arborescentes. Les rameaux mille fois divisés des myrtes et des eugenias font ressortir la simplicité élégante des palmiers, et parmi les mimoses aux folioles légères se remarque le cecropia, étalant ses larges feuilles comme des candelabres. Les arbres hauts et droits, quelques-uns défendus par des épines, ne se parent pas de fleurs obscures comme nos hêtres, mais ils étalent souvent de riches et brillantes corolles. La cassia pend en grappes dorées, les vochisias redressent des thyrses de fleurs bizarres; les bignonées en arbres offrent leurs corolles jaunes et purpurines comme celles des digitales. Ailleurs des espèces rampantes en Europe prennent tout-à-coup une force et une sève extraordinaire de végétation. Des borraginées deviennent des arbrisseaux; des euphorbiacées sont des arbres majestueux, et une composée peut elle-même offrir un ombrage. Mais ce qui constitue la plus grande beauté de ces forêts, ce sont les lianes qui s'y tressent et s'y enroulent autour des arbres. Ces lianes sont des bignonées, des bauhinias, des cissus, des hypocrateas. Souvent s'élève à une hauteur prodigieuse un *cipo d'imbé*, aroïde parasite qui serpente autour du tronc des plus grands arbres. Sur sa tige poussent des feuilles qui, se dessinant sous la forme de losanges, la font ressembler à la peau d'un serpent. Un autre arbre, le *cipo matador* ou liane meurtrière, a le tronc aussi droit que celui des peupliers d'Europe. Quelques-unes de ces lianes ressemblent à des serpens ondulés; d'autres se festonnent en arabesques, ou se tordent sur elles-mêmes en larges spirales; elles pendent comme des franges,

rampent entre les arbres ou s'élancent d'une branche à l'autre de manière à former un réseau sans fin de branchages, de feuilles et de fleurs, réseau aux mille mailles dont on ne peut deviner ni la première ni la dernière.

De toutes les forêts vierges du Brésil, il en est peu qui soient plus belles que celles des environs de Rio-de-Janeiro. Cette magnificence provient, sans doute, de ce que l'humidité n'est nulle part aussi grande. Ces forêts recèlent quelques animaux venimeux, comme les serpens; mais elles sont aussi l'asile d'une foule d'animaux innocens, tels que des cerfs, des tapirs, des agoutis, plusieurs espèces de singes, comme le *macaco barbado*, dont le hurlement ressemble au bruit d'un vent impétueux. Une foule d'oiseaux s'y plaisent et y voltigent. L'un d'eux est surtout remarquable, celui que les Mineiros appellent *ferrador*, et les Brésiliens *araponga*, oiseau qui change de plumage à ses différens âges, qui, jeune, est d'un vert cendré, pour devenir peu à peu blanc comme nos cygnes. Cet oiseau se révèle dans la forêt par un bruit qui ressemble à un coup de marteau sur l'enclume, suivi d'un travail de lime sur le fer. La grosseur de ce volatile n'excède pourtant pas celle d'un merle.

Dans ces mêmes solitudes volent et bruissent des milliers d'insectes dignes de l'attention du naturaliste, soit par la singularité de leurs formes, soit par la vivacité de leurs couleurs. Les papillons couvrent les fleurs de leurs myriades, ou forment au-dessus des ruisseaux comme des nuages mouvans d'or, de pourpre et d'azur.

De Bemfica, on gagne Agasru, petit village sur la rivière de ce nom. Dans ce trajet se découvre peu à peu la rade de Rio-de-Janeiro, l'une des plus vastes, des plus belles, des plus sûres qui soient au monde (Pl. XXIII — 3). On arrive ainsi à Porto-da-Estrella, où l'on trouve des barques commodes qui transportent les voyageurs jusqu'à Rio-de-Janeiro. Ces barques, construites avec soin, sont couvertes dans une partie de leur longueur.

Ce fut sur un caboteur semblable que nous entrâmes, le 10 août, dans la capitale de l'empire du Brésil.

CHAPITRE XXVIII.

RIO-DE-JANEIRO.

A Rio-de-Janeiro, nous retrouvions l'Europe, ses impressions, ses habitudes, ses mœurs. Ce n'était plus l'Amérique primitive, celle que j'étais venu chercher. Des palais, des églises, des rues magnifiques, des navires par milliers, une population imposante, voilà ce que m'offrait Rio-de-Janeiro.

Rio-de-Janeiro ou Saint-Sébastien occupe la portion N. E. d'une langue de terre qui forme comme un parallélogramme irrégulier, dont la pointe la plus orientale est la Puenta-do-Calaboço, et la pointe la plus septentrionale l'Armazem-do-Sol, à laquelle fait face la petite *ilha das Cabras*. La partie la plus ancienne et la plus importante de la ville est bâtie entre ces deux points, le long du rivage, dans la direction du N. O. au S. E., et dans la forme d'un parallélogramme un peu oblique. Le sol en général uni ne s'élève qu'à l'extrémité septentrionale pour y former quatre collines, si voisines de la mer qu'à peine laissent-elles le long du rivage la place d'une rue. Vers le S. et le S. E., la ville est commandée par diverses montagnes et par le promontoire du Corcovado, colline boisée. L'ancienne ville, traversée par huit rues étroites et parallèles, vient aboutir au Campo-Santa-Anna, qui la sépare de la nouvelle ville, élevée depuis l'arrivée de la cour, et qui se trouve liée, par un pont jeté sur un bras de mer, au quartier du S. O., nommé de *Bairro-de-Mato-Porcos*, et par le faubourg de Catumbi au palais impérial de San-Cristovâo situé au N. O. L'église de Nossa-Senhora-da-Gloria forme un point saillant au sommet du Corcovado, et semble planer sur la baie. Dans sa plus grande longueur, la ville a environ un demi-mille. Les maisons étroites et basses sont en grande partie construites en blocs de granit, ou en bois dans les étages supérieurs, et couvertes de tuiles. Les rues sont presque toutes pavées en granit. Quelques places les coupent par intervalles et rompent leur monotonie.

Les montagnes qui s'étendent vers le N. E. sont en partie couvertes de larges constructions : on y voit le collége des Jésuites, le couvent des Bénédictins, le palais épiscopal et le fort de Conceição. Toute cette suite de monumens, vue de la mer, est d'un effet imposant, quoique de près l'architecture en paraisse lourde et sans grâce. Parmi les églises, on distingue celles de la Candellaria et de San-Francisco-de-Paulo et le couvent de San-José (Pl. XXIII — 2), qui sont établies sur des plans plus modernes et plus gracieux. Du reste, l'arrivée d'une cour à Rio-de-Janeiro a fait faire à l'art un pas immense, et la capitale n'a pas été long-temps sans se ressentir de cette impulsion toute nouvelle. La plus belle construction sans contredit est l'aqueduc

terminé en 1740, aqueduc qui amène l'eau des torrens du Corcovado jusque dans les fontaines de la cité. De ces fontaines, la plus imposante est celle de Largo-do-Passo, située sur le quai même et en face d'un palais. Là viennent s'approvisionner d'eau fraîche les navires mouillés dans la rade, tandis que des milliers de mulâtres et de nègres se pressent sur ce point pour embarquer ou débarquer des marchandises (Pl. XXIV — 1).

La baie de Rio-de-Janeiro, l'un des plus beaux hâvres qui soient au monde, est la clef de la partie méridionale du Brésil; elle a été fortifiée d'une manière assez complète depuis le jour où Duguay-Trouin y entra à pleines voiles et malgré les forts, pour rançonner la ville. Le premier ouvrage de défense est le fort Santa-Cruz bâti sur le Pico, montagne escarpée et située sur une langue de terre à l'E.; puis viennent les batteries de Saint-Jean et de Saint-Théodose situées à l'opposite, au N. du Pain-de-Sucre. Le chenal, large de 500 pieds seulement, est commandé par les canons d'un fort placé sur l'île basse et rocheuse que l'on nomme *Ilha-do-Lagem*. A l'intérieur paraissent encore les forts Villegagnon et de l'île aux Chèvres; enfin, et plus à l'intérieur, le fort de Conceição et les batteries de Monte. Le petit îlot de Bota-Fogo est couvert par les lignes de Praya-Vermelha.

On se ferait difficilement une idée du commerce immense de Rio-de-Janeiro. Le hâvre, la bourse, les marchés, les rues parallèles à la mer sont encombrés d'une foule de marchands, de matelots et de nègres. Les langages divers de cette foule si mêlée, la variété des costumes, les chants des nègres qui portent des fardeaux, le craquement de leurs chariots chargés de marchandises et traînés par des bœufs, les fréquens saluts des forts et des vaisseaux qui arrivent, le tintement des cloches qui sonnent la prière, les cris de la multitude, tout contribue à donner à cette ville une physionomie confuse, bruyante et originale.

La plus grande partie de la population de Rio-de-Janeiro se compose de Portugais et de Brésiliens blancs ou de couleur. Il est rare d'y rencontrer des Américains aborigènes. Avant qu'on eût fait de cette ville la capitale d'un royaume, elle comptait 50,000 habitans. Aujourd'hui on peut, sans exagération, regarder ce nombre comme triplé. L'arrivée d'une quantité considérable de Portugais à la suite de la cour, l'affluence toujours croissante d'Anglais, de Français, d'Allemands et d'Italiens, les uns négocians, les autres ouvriers, ont déterminé cette progression subite et considérable. A la suite de cet accroissement sont venus l'aisance, la richesse, le luxe, résultats d'un commerce et d'une industrie qui s'étendaient chaque jour.

Tout ce qui constitue un pays avancé dans la civilisation, des colléges, des chaires, des journaux, des établissemens de librairie et de lecture, des universités, des écoles, des académies, tout a été pour ainsi dire improvisé à Rio-de-Janeiro. Un climat doux et tempéré et la salubrité de l'air y attirent des visiteurs de tous les points du globe.

Depuis le jour où le commerce de Rio-de-Janeiro est devenu indépendant de celui de la métropole, il a pris une extension prodigieuse. Les importations européennes embrassent tous les besoins et semblent destinées à en créer de nouveaux, tant elles sont variées et abondantes. On évalue au moins à 20,000 le nombre des nègres que le commerce de la traite va chercher annuellement sur la côte d'Afrique.

Les articles d'exportation du commerce de Rio-de-Janeiro sont nombreux et variés. Les principaux sont les sucres, les cafés, les cotons, les cuirs, le tabac, le rum, l'huile de baleine, l'ipécacuanha, le riz, le bois de Pernambuco, le cacao, l'indigo, etc. Le total de ces exportations peut s'élever à plus de trois millions de piastres.

Si la ville de Rio-de-Janeiro offre un grand intérêt commercial, ses environs ne sont pas moins curieux à étudier, tant sous le rapport géologique que pour tout ce qui tient à l'histoire naturelle. Parmi quelques excursions que nous fîmes, il faut citer seulement celle de Tijuca, pèlerinage obligé de tout voyageur qui visite le Brésil. Pour s'y rendre on sort de Rio par la route de Saint-Christophe qu'on laisse ensuite à droite pour tourner le dos à la baie. La route, de ce côté, était bordée, quand nous y passâmes, d'une végétation luxuriante de cactus, de lantanas, de bougainvillias, de cordias, de tournefortias et de mimosa lebbek, au-dessus desquels les agaves étalaient leurs têtes fleuries. Par ces délicieux sentiers on arrive au milieu de la région verdoyante et montueuse d'où se précipite la cascade. Il est rare qu'on puisse parvenir le même jour sur le lieu de la scène. D'habitude on fait halte, soit dans une venda, soit dans une plantation, où le meilleur accueil attend le voyageur, et le lendemain, au jour naissant, on se trouve en face de la cascade. Cette chute d'eau rappelle celles de Naples et de Tivoli, ornemens d'un paysage semblable, quoique pourtant beaucoup moins riches. Un voyageur moderne, M. de Raigecourt, la compare à celle

de Gavarni, mais sur une échelle plus petite. « C'est, dit-il, comme à Gavarni, une enceinte de rochers couronnés de quelque verdure et d'où l'eau tombe en plusieurs nappes. » M. de Raigecourt n'hésite pas d'ailleurs à préférer à cette grande chute d'eau celle du petit Tijuca, moins tumultueuse, plus modeste, mais aussi plus gracieusement encadrée. Voici comment il la décrit : « Nous remontâmes le petit ruisseau qui nous mena dans un vallon plus étroit et plus sauvage que celui que nous venions de quitter. Les montagnes étaient plus rapprochées, les pentes plus rapides : le torrent mugissait par intervalles, presque inaperçu, tant le rideau de feuillage s'épaississait devant lui. Après un quart d'heure de route, le fourré s'éclaircit tout d'un coup, et nous vîmes le ruisseau bondir en cascade et se précipiter en une seule masse perpendiculaire d'une hauteur de soixante pieds. Un sentier circule autour de la cascade, et là se voit une petite maison qui a appartenu à un artiste français, M. Taunay (Pl. XXIV—3). »

Cette excursion à Tijuca ne fut que le début d'une reconnaissance plus longue poussée jusqu'au Parahiba. Après un jour de halte sur la Cordillère, nous prîmes la route de Mandioca, et bientôt se déroula devant nous un pays profondément accidenté, varié par des mamelons boisés et inégaux, offrant de loin à loin quelques vendas où l'on trouve une table et un gîte (Pl. XXIV—4). Çà et là pourtant paraissaient quelques parties de terrain plus uni sur lesquelles nous rencontrions des *Caboclos* (Indiens civilisés) qui étaient venus dans ces montagnes à la chasse du jabiru. Rien de plus curieux que la manière dont ces Indiens se posent pour cette chasse. Afin de ne pas effrayer le gibier, ils se couchent sur le dos, bandent leur arc avec force à l'aide de leurs pieds, décochent ainsi des flèches contre les oiseaux qui passent au-dessus d'eux, et les atteignent souvent à des hauteurs prodigieuses (Pl. XXIV—2). Au-delà de ce point, nous visitâmes plusieurs fazendas qui toutes avaient à peu près le même aspect et le même caractère (Pl. XXV—2); puis nous rebroussâmes chemin vers Rio-de-Janeiro, où nous étions rendus trois jours après notre départ.

CHAPITRE XXIX.

SAN-PAULO.

Le 1er septembre, après trois semaines de séjour, tout était prêt pour mon départ de Rio-de-Janeiro. Résolu de quitter le Brésil par la province de San-Paulo, je profitai de la compagnie d'un naturaliste allemand qui allait partir pour cette ville. Montés sur deux mules et escortés de deux guides, nous quittâmes Rio-de-Janeiro le lendemain à sept heures du matin. Connaissant les difficultés du chemin que nous allions parcourir, nous n'avions pris avec nous que les bagages les plus nécessaires. Chaque soir, quand la route n'offrait ni fazenda, ni venda, nous passions la nuit en plein air couchés sur des cuirs de bœuf. Nos mules, parquées dans une espèce d'enclos ou liées de manière à ne pouvoir s'échapper, paissaient dans la prairie voisine, tandis que nos gens apprêtaient le frugal repas du soir. A travers des prairies bien arrosées, nous arrivâmes à Santa-Cruz, résidence royale, éloignée de cinq lieues et demie de Campinho. Sur la route se remarque une portion de terrain entièrement couverte de sable de granit. Le bois peu élevé, mais fort joli, qui le couvre, ressemble, par son vert feuillage, à un bosquet de lauriers, plus agréable seulement et mieux caractérisé par la variété étonnante de ses guirlandes de fleurs étendues au loin.

Santa-Cruz, petite localité peuplée de 500 ames seulement, n'a reçu que depuis peu, et par une faveur royale, le titre de ville. Elle est située sur une petite éminence sablonneuse, qu'entourent des prairies. Sauf le château royal, on n'y voit que des masures. Dans les environs paissent de nombreux troupeaux, à la garde desquels sont affectés plus de mille noirs. La plus grande partie de ce bétail provient de celui qui fut, dans l'origine, importé du Portugal ; mais, au lieu d'en améliorer la race en la croisant avec celle de l'État voisin de Buenos-Ayres, parvenue à un très-haut degré de beauté et de vigueur, on l'a laissé peu à peu s'étioler et s'abâtardir. On a voulu récemment naturaliser à Santa-Cruz une colonie chinoise, tentative avortée à laquelle on a renoncé aujourd'hui. L'agriculture, l'horticulture sont, à Santa-Cruz, dans un état de dépérissement indescriptible. Un jardin botanique, fondé par le royal propriétaire, ressemble à une solitude.

De Santa-Cruz nous gagnâmes, à travers une plaine unie et coupée de marais, la sucrerie de Toguahy, autour de laquelle la végétation présentait un coup-d'œil magnifique. Une petite église, située sur une éminence, y commande toute la vallée. Là nous observâmes une espèce de pivert (*picus garrulus*) qui ne se rencontre que dans les campos, et précède le voyageur en poussant un cri perçant.

De temps à autre, adossées à des collines dé-

frichées à demi, paraissaient des habitations de planteurs, où se cultivent le café et la canne à sucre. Autour de ces petits champs clairsemés continue le luxe de végétation qui caractérise toute cette Cordillère maritime. Les myrtes, les rubiacées, les scitaminées et les orchidées, dominent dans ces bois, qui, comme celui de la Serra-da-Estrella, sont situés à une élévation de 2,500 à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Au-delà de la fazenda de Santa-Rosa, dépendance de Santa-Cruz, le chemin devient de plus en plus difficile et coupé par des mondrains et des fondrières. Les vallées étroites sont couvertes de bois touffus à travers lesquels roule presque toujours un ruisseau limpide et glacé. Ici commence une région complètement solitaire, où quelques huttes seulement apparaissent de loin à loin.

Villa de San-João-Marcos et le Retiro ne sont que deux haltes sans importance. Dans cette dernière on passe la nuit en plein air. Rien n'est imposant comme un bivouac dans ces bois déserts et majestueux. Le soir, quand l'araponga cesse ses cris vibrans et étranges, commence le bruit monotone des sauterelles, mêlé au coassement lugubre des grenouilles, pareil au roulement du tambour, puis les gémissemens du capueira, et la plainte d'une espèce de chèvre. Ces voix lamentables et tristes frappent l'ame de terreur, tandis que mille lueurs semblent l'inviter à des rêves de féerie; sur nos têtes le firmament radieux de ses constellations australes, à nos pieds des milliers d'insectes lumineux qui parsemaient le sol comme autant de pierres scintillantes. Parmi les sons qui nous frappaient se distinguait surtout le chant mélodieux d'une espèce de merle qui parcourait avec légèreté tous les tons de la gamme musicale.

A la Fazenda-dos-Negros, nous atteignîmes la seconde chaîne de montagnes d'où sortent les sources du Parahiba qui se compose de deux affluens, le Paratimuga et le rio Turbo, ce dernier d'une importance moindre. Cette seconde chaîne, comme la première, se compose entièrement de granit qui çà et là s'écaille et passe à l'état de gneiss.

Dans plusieurs endroits de la Freguezia-de-Bananal qui est adossée à la montagne, les masses de rochers suivent une direction de trois à quatre heures au compas du mineur et une inclinaison de 30° environ. Le granit s'y compose de grès et de mica argenté, de quartz blanc, et de feldspath blanc ou rouge. Cette région, quoiqu'assez déserte, nous parut cultivée avec plus d'intelligence que les pays traversés jusqu'alors. Les colons européens y ont essayé la culture du chanvre qui a parfaitement réussi; mais il est à craindre que cette exploitation prenne peu de développement, les Brésiliens donnant aux tissus de coton la préférence sur les tissus de fil.

Au Morro-do-Formozo, montagne dont la forme arrondie rappelle les chaînes de Rio, nous trouvâmes les limites entre le territoire de Rio-de-Janeiro et de San-Paulo. De ce point, en descendant vers la vallée intérieure, la route se dirige le long de montagnes basses, plus agréables et plus peuplées. La beauté du paysage, l'accroissement des cultures frappent tout de suite le regard.

Après trois jours de route, on arrive à Santa-Anna-das-Areas, joli petit village, élevé récemment au rang de ville. Elle était, il y a vingt ans encore, la résidence de quelques colons seulement; aujourd'hui, on y voit des maisons d'argile et une église assez jolie. Dans le voisinage des Areas se trouve un village considérable d'Indiens, reste des tribus nombreuses qui occupaient toute cette région avant que la Cordillère maritime eût été conquise par les belliqueux Paulistes. Ces débris de tribus indigènes se sont, ou répandus dans les forêts étendues de cette chaîne, ou mêlés avec les nègres et les mulâtres, et ils vivent aujourd'hui dans un état de demi-civilisation parmi les colonistes. Tous ces Indiens ont conservé une partie des habitudes molles et indolentes de leurs ancêtres; ils ne travaillent que le moins possible, et aiment mieux piller les troupeaux des colons que d'en élever eux-mêmes. Les planteurs nomment ces Indiens à demi-civilisés *Caboclos*. Ce n'est pas là, comme on le voit, un nom aborigène. Les noms primitifs se sont perdus, à moins qu'on ne puisse appliquer à cette portion de tribu indienne le nom de Coroados, dont il a été question ailleurs.

A Santa-Anna-das-Areas se présenta à nous un capitão do matto, espèce de chef demi-portugais, demi-mulâtre, qui avait dans le pays la double autorité d'une influence personnelle et d'une investiture portugaise (Pl. XXVI — 4). Son bonheur fut grand de voir des étrangers qui arrivaient de la capitale brésilienne, et qui pouvaient même lui donner des nouvelles de la lointaine Europe. A ce titre, nous obtînmes de lui l'accueil le plus distingué. Il daigna s'enquérir de l'état de nos mules, nous en offrant d'autres au besoin pour les remplacer si elles ne pouvaient pas faire leur service.

Notre route se dirigeait alors vers le S. et sur les crêtes d'une chaîne élevée. Nous ne la quittâmes que pour nous enfoncer dans la vallée ombreuse et profonde de Tacasava. Diverses caravanes y campaient pour se rendre ensuite aux marchés de Rio-de-Janeiro avec leurs volailles. Le pays qui entoure cette capitale offre si peu de ressources que les approvisionnemens s'y dirigent des endroits les plus éloignés. Les Paulistes eux-mêmes, actifs et industrieux, ne craignent pas de faire une centaine de lieues pour aller vendre l'excédant de leurs produits sur les marchés de Rio.

Les jours suivans nous marchâmes encore au milieu des montagnes ; mais de beaux champs de maïs, de manioc et de cannes à sucre, récréaient le regard par intervalles. Enfin, après avoir franchi le dernier sommet de cette chaîne, nous entrâmes dans la riante et longue vallée du Parahiba. Vers ce point se présentait l'embranchement de deux routes, l'une, celle que nous suivions, allant de San-Paulo à Rio-de-Janeiro, l'autre se dirigeant vers les Minas-Geraës. Un peu plus loin se trouve le village de Lorena ou Guaypacaré, hameau de quarante maisons, peu important malgré ses environs fertiles et malgré sa situation entre San-Paulo et les Minas-Geraës. Le commerce local consiste, du côté de San-Paulo, en mules, chevaux, sel, viande salée, quincaillerie et autres objets ouvrés, en échange desquels la province de Minas-Geraës donne son or, ses pierres précieuses et ses cotons. A Lorena, la végétation change; les forêts disparaissent, les campos recommencent. Au lieu de montagnes, ce ne sont que des mamelons sur lesquels on remarque les étranges fleurs brunes du *jarinha* (*aristolochia rigens*), un *ipomœa* blanc (*ipomœa Krusensternii*), deux fleurs gigantesques qui grimpent sur des haies formées de magnifiques spécimens de myrtes, d'euphorbes et de mélastomes. *L'ambrosia artemisiæfolia* se trouve aussi en buissons touffus sur les bords du Parahiba. Cette plaine est d'ailleurs l'une des plus fécondes du territoire de San-Paulo. Les récoltes de tabac forment la richesse de Lorena et de Guaratingueta, situé deux lieues plus loin, dans une savane étendue que baigne le Parahiba. Une circonstance assez singulière rapportée par Spix et Martius donnerait lieu de penser que les aborigènes de ce canton ont au moins quelques vagues notions d'astronomie. Guaratingueta en langue indienne signifie le lieu d'où le soleil revient sur ses pas. En effet, le tropique du capricorne passe tout au plus à une lieue de l'emplacement de ce village.

Au-delà de ce point, la route se dirige au S. O. à travers la vallée du Parahiba. A notre droite était une jolie chaîne de collines plantée de fèves, de maïs, de racines de manioc et de tabac. A notre gauche, la vallée élargie s'étendait jusqu'à la chaîne de la Serra de Mantiqueira. C'est une contrée ravissante, à laquelle il ne manque qu'une chose, une population. Elle est dominée par la chapelle de Nossa-Senhora Apparecida, où réside le capitâo mor. Cette chapelle, bâtie il y a une soixantaine d'années, est partie en pierres, partie en argile. Elle se trouve décorée à l'intérieur de fresques assez grossières et de tableaux à l'huile. C'est le rendez-vous de nombreux pélerins à l'époque des fêtes de Noël. Ils y viennent toujours à cheval et tenant parfois leurs femmes en croupe. Le costume de ces planteurs est tout-à-fait en rapport avec leur vie simple et occupée ; le chapeau à larges bords qui les met également à l'abri de la pluie et du soleil, le *poncho*, la veste et le pantalon en calicot noir, de hautes bottes non cirées, liées au genou par une courroie et une boucle, un long couteau à manche d'argent : tels sont les attributs distinctifs du voyageur pauliste. Les femmes portent aussi de longs et larges surtouts de drap.

Le premier village après Guaratingueta est celui de Pendamhongaba. Ce hameau situé entre trois rivières, le Parapitinga, l'Agoa-Preta et le Ribeirâo da Villa, consiste en quelques rangées de huttes basses disséminées sur une colline et en fort mauvais état. Taubaté qui vient ensuite se montre sur une colline tronquée à trois milles au S. E. de Pendamhongaba. La ville domine la plaine où se montrent quelques buissons clairsemés. On y distingue surtout, à gauche de la route, le couvent des Franciscains, à cause du joli quinconce de palmiers qui en forme l'avenue. Quoiqu'elle ne consiste qu'en une seule rue, Taubaté est pourtant l'une des villes les plus considérables de la province, et la date de sa fondation remonte presque aussi haut que celle de la capitale. Taubaté fournit, dans les premiers temps, un grand nombre de ces aventuriers qui allèrent dans les Minas-Geraës à la découverte de l'or.

Taubaté n'a guère de maisons de plus d'un étage. Les murs sont en lattes platrées de torchis, et couvertes d'une espèce d'argile que l'on trouve sur les bords de la rivière. Le mobilier de ces habitations n'est guère somptueux : quelques bancs de bois, une table, un coffre, un lit consistant en une natte de paille ou un cuir de bœuf soutenu par des chevilles. Au lieu de lits, les Taubatenos se servent souvent de

hamacs. L'aspect de la ville atteste le bonheur et l'aisance ; les femmes y gagnent leur vie dans des travaux manufacturiers. On cultive dans les environs quelques vins qui s'exportent.

Vers le S. de Taubaté, la route traverse la vallée du Parahiba, en longeant des collines boisées, que couvrent des fougères, des mélastomes et des aroïdées. La plaine n'est pas moins riche en espèces remarquables d'insectes et d'oiseaux; on y voit le *cerambyx longimanus*, un *tyrannus* à nouvelle forme et le *cuculus guira*. On laisse alors derrière soi les vendas de Campo-Grande, de Sahida do Campo, de Paranangaba et le village de San-José, pour arriver ensuite à la petite ville de Jacareni. Là nous retrouvâmes le Parahiba qui suit en cet endroit une courbe fort étendue. Cette rivière est encore peu importante à cause des cataractes nombreuses qui la barrent çà et là.

Les habitans de Jacareni peuvent se diviser en deux classes, les *Cafusos*, mélange de noirs et d'Indiens, et les *Mamelucos*, métis d'Indiens et de blancs. Les uns et les autres sont affligés de goîtres dont on ne peut se faire une idée, tant ils sont énormes. Les causes de cette difformité semblent à peu près les mêmes qu'en Europe; car elle ne se rencontre pas dans les parties élevées de ce territoire, mais dans les vallées basses et brumeuses du Parahiba. Les habitations de Jacareni sont jolies et propres. La nourriture ordinaire de la population est le maïs qui est plus usité que le manioc. Les nègres de ce pays emploient avec succès la gomme arabique comme préservatif du goître.

Après Jacareni vient Aldea-da-Escada qui n'en est guère qu'à trois milles. Auprès de l'aldea est un couvent de Carmélites, naguère bien peuplé, aujourd'hui désert. Dans l'aldea se trouvaient une soixantaine d'Indiens, que dirigeait un prêtre, directeur à la fois religieux et politique. Ces Indiens sont des débris, non pas d'une seule nation, mais de nations diverses qui se sont mêlées et dispersées dans la province. Leur physionomie n'a rien de fort attrayant Leur langue compliquée semble tenir un peu du guarani. S'il faut en croire les historiens, c'était sur ce territoire que vivaient jadis les Goyanazes, tribu distinguée, disent-ils, des Tamoyos et des Carios, parce que ses membres vivaient dans des grottes souterraines, et ne tuaient pas leurs prisonniers comme leurs voisins. Ils ajoutent qu'à l'instar de leurs frères du nord, les Goytacazes, les Goyanazes étaient une race robuste et belliqueuse. Si les Indiens d'Aldea-da-Escada sont les descendans des Goyanazes, on peut dire qu'ils sont bien dégénérés.

Nous fîmes encore une halte à Taruma, rancho solitaire dans une plaine bordée de forêts ; après quoi nous gagnâmes le village de Moggy-das-Cruzes, peuplé par des Cafusos, mélange de noirs et d'Indiens. La complexion de ces hommes est assez bizarre. Ils sont souples et musculeux, cuivrés, plus Africains, en général, qu'Américains. Leur figure est ovale; ils ont les pommettes saillantes, quoique moins larges que chez les Indiens, le nez écrasé, les lèvres aplaties, les yeux noirs et plus ouverts que ceux des Indiens, les cheveux touffus et fort longs.

Les montagnes d'Aldea-da-Escada sont les dernières de la Cordillère maritime. Un rameau insignifiant unit ici le promontoire de cette chaîne avec celle de Mantiqueira. La végétation se produit sous un aspect de plus en plus riche, et combine les formes des forêts montagneuses avec les beautés les plus délicates des campos et des marécages. De belles plumerias, des échites et d'autres apocynées en fleurs, de splendides hamelias et de hautes rhexias, avec leurs corolles de pourpre, donnent à ce district l'air d'une terre de féerie.

Le dernier village que l'on traverse avant d'arriver à San-Paulo est Moggy-das-Cruzes, dont les habitans ont déjà les formes distinguées des Paulistes. Au-delà se présente, à la suite de bois et de prairies, une jolie maison de campagne nommée Caza-Pintada. Ensuite paraît San-Paulo, à une distance de trois lieues environ. A mesure que l'on s'en approche, on distingue, on reconnaît ses monumens : la résidence du gouverneur, autrefois collége des Jésuites; le couvent des Carmélites et le palais épiscopal. Le 20 septembre, nous entrions dans San-Paulo.

La ville de San-Paulo, située sur une éminence, domine la grande plaine du Piratinunga. Le système dans lequel elle est bâtie qui, non plus qu'à Rio, n'a pas été altéré par le style moderne, lui donne le caractère d'une des plus anciennes villes du Brésil : les rues y sont larges et propres; les maisons presque toujours de deux étages. Rarement elles sont bâties en briques, plus rarement en pierres, mais avec une espèce de pisé. La résidence du gouverneur est d'un bon style, quoique le bâtiment se trouve un peu dégradé. Le palais épiscopal et le couvent des Carmélites sont de grands et beaux édifices; la cathédrale et quelques autres églises sont vastes et passablement décorées. On compte dans la ville trois couvens, un de

Franciscains, un de Carmélites, un de Bénédictins; deux monastères de femmes et deux hôpitaux. Le lieutenant-colonel Muller a élevé hors de la ville un cirque pour les combats de taureaux, et fait construire trois ponts en pierre sur les deux ruisseaux Tamandatahy et Inhagabahady, qui se réunissent un peu au-dessous de la ville.

Si l'on parcourt les annales du Brésil, on voit combien est grande l'importance de San-Paulo sous le point de vue historique. C'est ici que les pères Nobrega et Anchieta essayèrent, dès 1552, de convertir au christianisme une tribu de Goyanazes qui vivait tranquille sous son cacique Tebireça, et qu'après des efforts inouïs, ils parvinrent à fonder, dans l'intérieur du Brésil, le premier établissement ecclésiastique. Bientôt la salubrité du climat et le bon naturel des Indiens accrûrent la population de la petite colonie, et un siècle s'est à peine écoulé, que déjà on retrouve les Paulistes engagés dans les entreprises les plus hardies. Tandis que le Portugal devient le vassal de l'Espagne, on les voit non-seulement maintenir leur indépendance, mais encore prendre, en ravageant tout, l'initiative de la guerre dans les provinces espagnoles les plus reculées; ou bien, entraînés par la soif de l'or et des diamans, courir à la conquête des districts qui recélaient ces richesses.

De cette vie aventureuse il résulta que les Paulistes restèrent, au milieu du Brésil, comme une exception bien caractérisée, et que San-Paulo forma bientôt une petite république assez semblable aux républiques italiennes du moyen-âge, turbulente comme elles, souvent en guerre, surtout avec le petit établissement rival de Taubaté. Le Pauliste est fier de tels antécédens; il se classe en dehors de ces colons brésiliens qui n'ont jamais eu d'impulsion et d'énergie propre. Les Paulistes étaient, il y a deux siècles, de véritables brigands, des flibustiers de terre-ferme. Ce n'est pas sans raison que les jésuites du Paraguay les ont peints sous de telles couleurs; car on sait assez avec quel acharnement ils ont si long-temps dévasté la république brésilienne. La civilisation les a un peu changés à leur avantage; mais ils ont conservé, de leur ancien caractère, une brusque franchise, un penchant décidé pour la colère et pour la vengeance, et beaucoup d'orgueil, ce qui les fait encore redouter de leurs voisins. On les dit, d'ailleurs, hospitaliers, serviables, actifs, industrieux; vertus qui, surtout aux yeux des étrangers, peuvent racheter bien des défauts. J'ajoute que ce qui pourrait, jusqu'à un certain point, faire excuser leur orgueil, c'est qu'indépendamment du souvenir des exploits de leurs ancêtres, ils semblent avoir, sur le pays qu'ils habitent, le double droit de la conquète et des alliances, la plupart des colons s'étant mêlés à des familles indiennes et ayant formé ainsi une race mixte entre les deux continens. Il est aisé de distinguer, à la couleur du teint, ceux des Paulistes qui se sont préservés de toute espèce de mélange avec les Indiens. Ils sont plus blancs même que les créoles portugais du Brésil septentrional. Les Mamelucos, dans leurs diverses nuances, varient du café au jaune clair; mais chez eux de petits yeux noirs, une certaine hésitation dans le regard, les pommettes saillantes et élevées trahissent la descendance indienne. En général, les caractères distinctifs des Paulistes sont des traits fortement prononcés, un esprit indépendant et vif, des yeux pleins de feu et d'éclat, de la force et de l'agilité dans les muscles. Ce sont les plus robustes de tous les habitans du Brésil. Rien n'est surprenant comme leur facilité à dompter les chevaux et leur adresse à chasser le bétail avec le lasso. La fatigue, la faim, la soif, rien ne les abat, rien ne les rebute. Aujourd'hui encore ce sont les plus hardis colonisateurs du Brésil; on leur doit les découvertes récentes opérées dans les districts de Matto-Grosso et de Cuyaba, comme on a dû à leurs ancètres celles du district des Minas-Geraës.

Les femmes à San-Paulo ont la même simplicité, le même caractère expansif que les hommes. Le ton de la société est gai, sans affectation, animé et plaisant, sans manquer de noblesse. Leurs manières ne sont pas guindées; et leur ton est celui de toutes les parties du pays où l'on a conservé un naturel et un abandon que repoussent les traditions empesées de la métropole. Quoique peu svelte, la taille des femmes de San-Paulo n'est pas sans grâce. Leur physionomie est agréable, ouverte et gaie. Leur teint n'est pas aussi pâle que celui des autres Brésiliennes; aussi passent-elles pour les femmes les plus attrayantes du pays; et leur costume, demi-portugais, demi-indien, ajoute encore à leurs avantages naturels (Pl. XXVII — 2). Les métis, soit de blancs et d'Indiens, soit d'Indiens et de noirs, sont passionnés pour la *battuque*, danse importée d'Afrique (Pl. XXVII—1). Cette danse, qui reproduit au milieu de la demi-civilisation de ces contrées, des tableaux cyniques que peut seule autoriser la barbarie la plus complète, n'en est pas moins, au Brésil, la danse favorite de toutes les classes, et la seule contre

laquelle tous les efforts de la religion soient constamment restés impuissans.

Les habitans de San-Paulo appellent généralement *Bogres* les diverses races de sauvages dont ils sont environnés. J'eus occasion, dans l'une de mes excursions hors de la ville, de rencontrer quelques-uns de ces Indiens qui se rendent redoutables aux colons par leur courage et leur ruse (Pl. XXVII—4). Ceux d'entre eux que l'on parvient à civiliser deviennent d'excellens ouvriers, et donnent des preuves d'une grande intelligence.

Les Paulistes ont en général le génie inventif et l'imagination ardente. On fait chez eux des études classiques qui suivent assez bien la progression des idées nouvelles.

La population de San-Paulo, en y comprenant les paroisses qui en dépendent, a été récemment évaluée à 30,000 ames, dont la moitié forme la population blanche ou supposée telle, l'autre moitié la population de couleur. La population totale de la capitainerie de San-Paulo était, en 1815, de 215,000 ames. Dans ce nombre, il faut comprendre une certaine quantité de nègres esclaves que reçoit chaque année la province.

Le goût du luxe européen n'est pas encore arrivé à San-Paulo au point où on le trouve dans les riches cités littorales du Brésil. On y préfère la propreté à l'élégance, le comfortable antique aux formes changeantes de la mode. Il n'est pas rare de voir dans le pays de vieux meubles qui datent de la conquête, de vieilles glaces de Nuremberg, des tapis usés par l'âge. La passion du jeu, qui fanatise toutes les colonies espagnoles, y cède à la passion du chant et de la danse. San-Paulo renferme un cirque pour les taureaux, et une espèce de théâtre sur lequel les mulâtres jouent quelques pièces de leur façon ou qui sont imitées de la scène française. Le goût du chant, très-prononcé dans la ville, compte quelques amateurs fort distingués en hommes et en femmes.

La principale richesse de la province de San-Paulo consiste dans l'éducation du bétail. Dans ses vastes plaines errent, par troupeaux immenses, des bœufs, des chevaux, des mules. Sur 17,500 milles carrés que renferme la capitainerie, on n'en compte que 5,000, c'est-à-dire les deux septièmes environ, qui soient couverts de forêts, de sorte qu'il reste en champs ou en pâturages 12,500 milles carrés. A mesure que la population s'accroîtra, ces terrains prendront une nouvelle valeur et pourront centupler leurs richesses. A l'heure actuelle, la moitié des produits de la capitainerie est absorbée par sa consommation ; le reste est exporté. Les articles coloniaux, comme le tabac, le coton, le café, le sucre, le rum, les cuirs, vont en Europe ou directement ou indirectement par la voie de Rio-de-Janeiro. Les cultures principales consistent en maïs : on y voit en revanche peu de manioc. Les habitans de cette province regardent la farine de manioc comme malsaine, tandis que c'est le maïs qui passe pour malsain dans les provinces du nord. Une partie des produits agricoles de San-Paulo est envoyée à Rio-de-Janeiro pour la consommation de cette grande ville. Le sucre et le riz vont à Buenos-Ayres et à Monte-Video ; les viandes séchées ou fumées s'exportent pour Pernambuco, Ceara et Maranhâo. Le Goyaz et Matto-Grosso reçoivent, entre autres articles de San-Paulo, du sel et du riz.

Santos est le seul port de cette province qui ait un commerce direct avec Oporto, Lisbonne et les îles portugaises. Quoique éloigné à peine de douze lieues de San-Paulo, Santos en est séparé par la haute Cordillère maritime, de manière à ce que cette distance, multipliée par les obstacles, équivaut à près de soixante-dix lieues. Le chemin qui franchit les sommets du Cubatâo (c'est le nom que l'on donne à cette chaîne) s'élève, en divers endroits, jusqu'à une hauteur de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Escarpé et difficile, il est à peine accessible aux mules. Pour transporter les marchandises par-dessus ces hauteurs, il faut les diviser par petits fardeaux ; autrement les transports ne peuvent s'effectuer qu'avec des frais énormes. Les deux autres ports de mer, Paranagua et Cananea, sont sans importance. Le premier est distant de San-Paulo de cinquante-huit lieues, le second de soixante-sept. Ils servent à approvisionner le district de Curitiba qui est la véritable prairie de la province. Leurs exportations, comme celles de Santos, se composent de farines, de cuirs, de viande sèche, et de *matte* ou thé du Paraguay. Ce dernier article est d'un grand usage parmi le peuple de la partie méridionale de cette province. On le prépare avec les feuilles sèches et pulvérisées d'une espèce de fougère.

L'industrie manufacturière de San-Paulo se trouve à peu près au niveau de son commerce. On y tisse des laines grossières pour l'habillement du peuple et des chapeaux de feutre commun. Les plus riches éleveurs tannent eux-mêmes une grande partie de leurs cuirs, ou les salent pour l'exportation. Ils emploient comme tan l'é-

corce du *rhizophora mangle*. L'évêque de la province, D. Mattheo de Abreu Pereira, a essayé lui-même d'élever, dans son jardin, des vers à soie qui lui ont donné de très-beaux produits. Les mûriers venant à souhait, il est probable que cette exploitation pourra prendre quelques développemens. Mais une culture qui promet d'être bien plus profitable encor, c'est celle de la cochenille. En effet le *cactus coccenillifer*, l'insecte particulier à cette plante, se trouvent en abondance dans la province de San-Paulo, surtout dans les prairies exposées à l'action du soleil. L'aversion des habitans pour tout travail trop pénible paralyse néanmoins la propagation de cette plante.

Outre les productions particulières au pays, telles que les goyaves, les guabirobas, les grumbijamas, les sabuticabas, les acajous, etc., les cultivateurs obtiennent encore le melon-d'eau, l'orange, la figue et les autres fruits d'Europe. La cerise, la pêche et diverses espèces de pommes ne prospèrent pas moins. On a fait aussi des essais heureux sur la noix et la châtaigne ; mais la vigne y vient mal, l'olivier y porte rarement des fruits. Quoique la différence des saisons soit très-sensible à cette latitude, où chacune d'elles marque son passage par le développement des fleurs et par la maturation des fruits, cette différence ne semble pas réagir beaucoup sur la formation des forêts. Ici, comme sous la ligne, le bois est d'une grande compacité, sans qu'aucune annelure marque et caractérise son âge.

La nature géognostique de la contrée environnante offre peu de variété. Le terrain de première formation est un banc de pierre ferrugineuse, dans laquelle se rencontrent des fragmens de quartz blanc, rond en partie, en partie anguleux, mêlé d'un peu de grès brèche. A une petite profondeur, on rencontre le gneiss imitant le granit, et dont on pave les rues de la ville. Au-dessus et au-dessous, sont diverses couches de litharge d'un rouge de brique et d'ocre jaune ; elles appartiennent à une formation très-étendue, que nous rencontrâmes encore en divers endroits dans les Minas-Geraës, et qui presque toutes contiennent de l'or. Le métal est disséminé, à travers la masse du rocher, en grains plus ou moins forts, principalement dans le ciment ferrugineux. Ces mines étaient encore tout récemment exploitées, non-seulement dans le voisinage immédiat, mais encore dans les montagnes de Jaragua, situées à deux milles au S. de San-Paulo. Autrefois, il existait même dans cette ville une organisation à peu près semblable à celle que l'on a observée dans le district des Mines : on y voyait jusqu'à un établissement public pour les essais du métal ; mais aujourd'hui tout ce matériel a été transporté vers les nouveaux districts aurifères.

Le climat de San-Paulo est un des plus beaux qui soient au monde. Située sous le tropique, la province souffrirait peut-être des chaleurs qui affligent cette zône, si l'élévation de ce plateau qui compte douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, ne servait à tempérer les inconvéniens d'une latitude rapprochée de la ligne. La température moyenne de l'année est de 22° à 23° du thermomètre centigrade. La gelée blanche couvre quelquefois le sol pendant l'hiver, non pas à San-Paulo même, mais dans les environs. La saison pluvieuse commence, le long de la côte comme à Rio-de-Janeiro, dans les mois d'octobre et de novembre, pour continuer jusqu'en avril. Les plus grandes pluies ont lieu en janvier ; il neige alors quelquefois sur les sommets élevés. La position exacte de San-Paulo est par 23° 32' de lat. S. et 48° 59' de long. O.

La capitainerie de San-Paulo, formée sous le règne du roi Jean V, en 1710, d'une partie de celles de Sant-Amaro et de San-Vicente, a été dernièrement divisée en deux comarcas, celle de San-Paulo et celle de Paranagua. Comme la population augmentait, la comarca de Itu fut séparée de San-Paulo, il y a dix années. Dans le S. le siége des autorités a été transféré de Paranagua à Curitiba, située plus avant dans les terres. Le chef de chaque comarca est l'ouvidor. Excepté dans le district où le gouverneur réside, cet ouvidor est non-seulement à la tête de l'administration judiciaire, mais il a encore la direction des affaires civiles, et la première voix près de la *junta da real fazenda* (gestion des finances). Dans les affaires relatives au trésor, on lui adjoint un magistrat supérieur comme fiscal de la couronne. Dans la ville de San-Paulo existe une organisation municipale exactement semblable à celles du Portugal. Les membres de ce tribunal sont choisis par les citoyens ; ils consistent en un juge (*juiz da comarca*), différens assesseurs (*vereadores*), un secrétaire (*thesoureiro*). La direction des institutions religieuses est dans les mains des municipalités.

Dans ces dernières années, on a cherché, autant que possible, à augmenter la force armée de la province de San-Paulo. Les troupes de ligne consistent en un régiment de dragons et un régiment d'infanterie, qui sont distribués le long des côtes, dans la capitale et sur quelques points de l'intérieur, particulièrement aux fron-

tières des douanes et dans la direction des tribus sauvages. On a, en outre, une milice régulière qui forme trois régimens de cavalerie et huit d'infanterie. Cette milice doit servir dans l'intérieur, et à l'extérieur, si le cas l'exige.

Dans les environs de San-Paulo est la fonderie royale d'Ypanema, où l'on travaille le minerai extrait des montagnes. Cette fonderie est située sur une éminence qui monte en amphithéâtre sur les bords de la rivière Ypanema, laquelle se jette ensuite dans un petit lac. Autour de ce réservoir d'eau s'étendent, comme premier plan, quelques plaines fécondes; tandis que le second plan se compose des montagnes à minerai de Aarasojova (*Guarasojova*) qui descendent vers la vallée dans la direction du N. O. Les jolies maisons qui sont groupées le long de la colline, les bâtimens étendus de la manufacture qui se prolongent à sa base, contribuent à donner au paysage une physionomie active et agréable.

Le village d'Ypanema doit son origine aux dépôts de minerai de fer, trésors qui sont restés long-temps enfouis et inconnus dans les montagnes qui l'avoisinent. Ce fut en 1810 que l'entreprenant ministre comte de Linharès amena sur les lieux une compagnie de mineurs suédois, qui commencèrent par élever des ateliers en bois sur les bords de l'Ypanema, et qui y construisirent quelques fourneaux. Aujourd'hui trois contre-maîtres suédois habitent encore et dirigent la manufacture. Construite pour fabriquer quatre mille arrobes par an, elle a vu peu à peu augmenter ce produit. Dans l'essai du minerai et dans les autres opérations de la fonte, la méthode suédoise est pratiquée. Le manque de hauts-fourneaux, la difficulté de transporter le métal par grandes masses, et la demande d'articles tout ouvrés, ont conduit les spéculateurs à confectionner presque à l'instant même les produits obtenus, en fers de chevaux, clous, serrures, clefs, etc. Les ouvriers suédois ont formé des ouvriers nègres et mulâtres qui ont montré, dans ce travail, de l'intelligence et de l'habileté. On vient de donner plus de développement à une exploitation dont les résultats ont été, dès le commencement, si profitables. Au lieu d'ateliers en bois, des bâtimens élégans et solides ont été construits avec une pierre jaunâtre qu'on trouve dans les environs. Deux hauts-fourneaux et une foule d'autres plus petits y sont en activité; les soufflets sont mis en mouvement par un cours d'eau. Il y a de très-beaux magasins pour le charbon et les objets manufacturés.

La montagne qui produit cette quantité considérable de minerai s'élève à un quart de mille à l'O. de l'établissement, et se prolonge du N. au S. comme un promontoire d'une lieue de long. Son élévation au-dessus de l'Ypanema est d'environ mille pieds. Elle est couverte de bois épais, dans lesquels on entend, du matin au soir, les hurlemens du singe brun. Quand on l'a gravie, on se trouve en face de blocs gigantesques d'un fer de roche magnétique qui atteignent souvent une hauteur de quarante pieds. Tout autour, soit au-dessus, soit au-dessous, gisent des éclats plus ou moins gros. La surface de ces masses de rochers est presque partout unie; quelquefois seulement elle affecte des dépressions et des cavités, et présente une croûte de fer de roche imparfaitement oxidée. Les masses considérables n'impriment aucun mouvement à l'aiguille suspendue; les petites, au contraire, produisent un grand effet sur elle. La masse de cette pierre magnétique est ou compacte ou traversée par des veines d'ocre rouge. Le fer de roche paraît être immédiatement en contact avec un quartz jaune et un ciment argileux. Ce dernier élément se retrouve en divers endroits au pied de la montagne, aussi bien qu'à Ypanema même.

Tels furent les résultats d'un séjour d'une semaine à San-Paulo et de quelques excursions dans les environs. A cette époque, je comptais déjà sept mois de route à travers les immenses contrées du Brésil qui absorberaient la vie entière d'un voyageur. D'autres terres m'appelant, je résolus de quitter celles-là. A San-Paulo, je me trouvais dans une sorte d'impasse qui ne me donnait guère le choix d'un itinéraire. Retourner à Rio-de-Janeiro, c'eût été me vouer à un voyage stérile et monotone. Aller à Santos, c'était s'exposer à ne pas y trouver d'occasion pour Montevideo. D'ailleurs, la perspective d'une navigation ne me souriait point. Je résolus d'aborder le pays des Missions du Paraguay par la voie de terre. Peu d'explorateurs avaient fait ainsi ce voyage. Je louai des mules, je pris un guide et me remis en route le 1er octobre. Je traversai tour à tour Itapetininga, Castro, Pitangui, San-Miguel, Tauha où je vis des Charruas civilisés ou Pions (Pl. XXVII — 3), race que je devais, plus tard, observer mieux encore; puis, gagnant le rio Negro, je le remontai jusqu'au rio Paranal, où j'atteignis la frontière la plus septentrionale des Missions.

Arrivé là, j'hésitai un moment sur le parti que j'avais à prendre. Devais-je, en traversant le Paranal, entrer tout de suite dans la province des Missions par les montagnes de Tapiz, ou pren-

dre une autre route qui me montrerait en partie la province de Rio-Grande-do-Sul et celle de l'Uruguay, les seules du grand empire qui fussent à ma portée? Cette dernière route était de beaucoup la plus longue ; mais elle devait offrir à ma curiosité une plus grande variété d'objets, et me montrer encore subsistantes, le long des rives d'un des affluens de l'Uruguay, quelques-unes de ces fameuses Missions partout ailleurs entièrement détruites. Il n'en fallait pas tant pour me décider à prolonger mon voyage à travers les provinces de Rio-Grande et de l'Uruguay, au moins jusqu'à la hauteur du rio Piratini. En conséquence, je me dirigeai vers le S., en remontant le long des bords du Paranal. Je franchis assez rapidement la Serra-Bitounas, et arrivai, sans autre rencontre que celle de quelques Indiens inoffensifs, jusqu'à l'Uruguay, au point où, rapproché de sa source, ce fleuve célèbre n'est encore connu que sous le nom de Pelotas. J'eus même un moment l'idée de le reconnaître de là jusqu'à son origine ; mais je reculai bientôt devant les difficultés d'une pareille expédition ainsi improvisée, et je repris modestement mon itinéraire. Arrivé sur le territoire des Missions détruites du Rio-Grande-do-Sul, je tournai à l'O., passai l'Uruguay-Pita ; et, franchissant la Serra-Geral, j'atteignis enfin, non loin du rio Yacui, l'Estancia de San-Miguel, dans la province de l'Uruguay. Là finissait, en quelque sorte, mon itinéraire au Brésil, puisque je foulais un sol naguère encore soumis à l'Espagne; et, de fait, encore plus espagnol que portugais.

Ainsi j'avais accompli, dans sa plus grande étendue, ce long pélerinage au Brésil, inépuisable en découvertes. J'en avais vu les principales provinces; et quant aux autres, dont les caractères sont moins saillans, ce qu'il y avait à en dire pouvait être résumé dans l'aperçu sommaire et général de la contrée.

CHAPITRE XXX.

GÉNÉRALITÉS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES SUR LE BRÉSIL.

Quoique, par orgueil national, les Portugais attribuent la découverte du Brésil à leur compatriote Pedro Alvarez Cabral, cet honneur ne saurait être disputé au célèbre pilote espagnol Vincent Yanez Pinson, compagnon de Colomb dans son premier voyage. Pinson, parti d'Espagne en décembre 1499, poussa la route plus au S. que ne l'avait fait Colomb, et vint atterir, par 8° de lat. S., sur une terre qu'il nomma le Cap-Consolation, terre qui ne semble pas pouvoir être autre chose que le cap Saint-Augustin, situé à vingt milles environ au S. de Pernambuco. Pinson voulut en vain accomplir la cérémonie de prise de possession au nom du roi d'Espagne; les sauvages ne lui en laissèrent pas le loisir; et, plus tard, quand il voulut débarquer un peu plus haut vers le N., ces indigènes s'opposèrent à la descente avec des lances et des flèches.

Après Pinson, parut Pedro Alvarez Cabral, qui vit les côtes du Brésil dans son grand voyage aux Indes. Dans cette traversée, jaloux d'éviter les calmes qui règnent d'ordinaire sur la côte de Guinée, Cabral fit gouverner bien avant vers l'O. Il se trouvait par 17° de lat. S., lorsque des herbes flottantes l'avertirent du voisinage de la terre, qui parut en effet bientôt sous la forme d'une large montagne flanquée de plusieurs autres plus petites. Comme on était alors dans l'octave de Pâque, Cabral nomma ce sommet Montagne-Pascale. Le 3 mai 1500, il débarqua à Porto-Seguro qu'il consacra à la Sainte-Croix. Il éleva en conséquence une croix sur le rivage, et nomma la contrée *Terra-Nova da Vera-Cruz*, nom sous lequel elle a été chantée par le Camoëns. On trouva que le pays produisait, en grande abondance, des bois de teinture fort estimés depuis en Europe et dont la première cargaison y fut envoyée en 1515 par Juan Diaz de Solis. Ce bois fut nommé bois de Pernambuco.

Sur la trace de ces premiers aventuriers s'élancèrent bientôt une foule de marins hardis et expérimentés ; Coelho, D. Affonso Albuquerque, et Juan Diaz de Solis qui parut sur cette côte en 1509, accompagné du célèbre pilote Pinson. Solis y revint encore en 1515, par ordre du roi de Castille, avec mission de chercher un passage aux Grandes-Indes par le sud de l'Amérique; mais sa navigation n'alla pas plus loin que la rivière de la Plata qu'il nomma *Solis*. Il périt sur cette côte, massacré et, selon les historiens, dévoré par une peuplade d'anthropophages.

Vers cette époque on conçut l'idée de fonder sur cette terre des établissemens plus stables. En 1516, Christovão Jacques entra dans la baie de Tous-les-Saints avec une escadre de caravelles, y rencontra deux navires français qui s'y trouvaient à l'ancre et s'en empara ; puis, pour faciliter aux Portugais l'exploitation du bois de teinture, il établit un comptoir sur le canal qui sépare l'île d'Itamarica du continent.

En 1526, un Portugais au service de l'Espa

gne, Diego Garcia, mouilla, à son tour, dans la baie Saint-Vincent, se rendit ensuite à peu de distance des bouches de l'Uruguay, où il rencontra les navires de Sébastien Cabot, revêtu par Charles-Quint de la charge de pilote de Castille, avec la mission de se rendre d'Espagne aux îles Moluques, en tournant la côte de l'Amérique par le S.

Cependant, vers 1531, la célébrité des colonies de l'Espague ayant fait craindre au Portugal que cette puissance rivale n'empiétât sur les droits que lui avait créés le partage d'Alexandre VI, Jean III se décida à envoyer vers le Nouveau-Monde une flotte imposante sous la conduite de Martin Affonso de Souza. De Souza reconnut le cap Saint-Augustin, longea tout le rivage, vint mouiller dans la baie de Tous-les-Saints, où il amarina deux bâtimens français, relâcha à Porto-Seguro pour s'y ravitailler, pénétra pour la première fois dans la baie de Sainte-Lucie, dont il changea le nom en celui de Rio-de-Janeiro (Fleuve de Janvier), remonta la côte américaine jusqu'à Saint-Sébastien où florissait déjà une factorerie, visita Rio de la Plata et la baie dos Santos, et enfin ne quitta ces parages que lorsque la puissance portugaise s'y trouva complètement établie. Tout lui réussit dans cette expédition, sauf un essai de reconnaissance intérieure. Une centaine d'homme envoyés à la découverte furent massacrés par les Indiens Carijos.

Quelques combats avec des aventuriers français marquèrent encore cette première phase de l'occupation. Quand les Portugais se furent assuré la jouissance paisible des divers postes, ils songèrent à organiser politiquement la contrée ; ils la divisèrent en capitaineries qui furent données à titre defiefs aux grands vassaux de la couronne. Les neuf premiers donataires, d'après l'historien Jean de Barros, furent : Jean de Barros, Coelho Pereira, Francisco Pereira, Figueredo Correa, Campo Tourinho, Fernandez Couthino, Pedro de Goes, Martin Affonzo de Souza et Lopez de Souza. Ces concessions n'eurent d'abord qu'une valeur précaire et nominale, la plupart des capitaineries ne se trouvant pas même limitrophes; mais peu à peu on se rapprocha, on s'aida, on se secourut. Des défrichemens eurent lieu ; et, comme la main-d'œuvre indigène faisait défaut aux conquérans, on tira des nègres des côtes de la Guinée. San-Salvador, aujourd'hui Bahia, fut bâtie ; on conquit sur les peuplades indigènes le territoire qui l'entourait. Ce fut dans cette ère de progression qu'une expédition française se présenta sur ces parages; elle était commandée par Durand de Villegagnon. Ce chef d'escadre huguenot parut à Rio-de-Janeiro, y construisit une citadelle qui aujourd'hui encore conserve son nom, et y jeta les bases d'un établissement considérable. Malheureusement la morgue du nouveau chef et des dissensions intestines arrêtèrent dans ses débuts cette colonie naissante. Le troisième gouverneur du Brésil, aidé des missionnaires Nobrega et Anchieta, vint à bout, en 1566, d'expulser les Français du sol qu'ils avaient conquis et de s'emparer du fort Villegagnon, leur dernier point de défense. Une autre colonisation tentée sur l'île de Maranham se présenta d'abord sous des apparences plus prospères; mais bientôt les Portugais, ayant réuni toutes leurs forces sur ce point, pressèrent avec tant d'opiniâtreté la petite garnison française, qu'elle fut obligée d'évacuer ce second poste et d'abandonner le Brésil à ses premiers possesseurs. Plus tard, pourtant, lorsque la France eut une injure réelle à réparer à Rio-de-Janeiro, le brave Duguay-Trouin effaça en un seul jour de victoire éclatante cette série de revers et de défaites.

Les Français ne furent pas les seuls qui disputèrent au Portugal la possession de ce riche territoire. La Hollande dirigea contre lui des expéditions plus formidables et plus heureuses. Sous Philippe IV, une flotte batave s'empara de Bahia ; mais, assiégés dans la ville conquise, désunis entre eux et incessamment harcelés, les vainqueurs furent bientôt obligés de capituler. Plus tard, en 1630, les Hollandais firent encore une descente sur les côtes de Pernambuco, s'emparèrent tour à tour d'Olinda et du Récif, s'y fortifièrent, empiétèrent peu à peu sur la contrée environnante, et occupèrent tout le cours du rio San-Francisco jusqu'au Maranham. Cette occupation dura jusqu'au règne de Jean IV, qui reconquit le Brésil tout entier sur les Hollandais, et en fit une des puissantes annexes de son royaume d'Europe.

Ce fut alors qu'on organisa la colonisation d'une manière durable et réelle. Le système colonial avec ses restrictions y fut bien mis en vigueur; mais il ne s'y présenta point d'abord avec les accessoires funestes qui l'accompagnaient dans les diverses colonies espagnoles. Ce ne fut que peu à peu, et à la suite d'un système de monopole de plus en plus actif, que le commerce local se perdit dans le commerce de la métropole, et se vit contraint de devenir son esclave. Fermé aux étrangers, le Brésil s'épuisait pour enrichir quelques négocians de Lisbonne. Ses habitans marchaient sur du fer;

et, sous peine d'aller périr sur les côtes de Guinée, ils étaient obligés de demander au Portugal des instrumens aratoires ; avec de vastes salines sous la main, il fallait demander du sel à des compagnies européennes qui le maintenaient à un prix exorbitant.

Ce système n'était pas seulement, pour le Brésil, un principe de désunion, c'était encore un principe de ruine. Pour conserver son influence sur de puissantes provinces, le Portugal les divisait entre elles et leur créait des intérêts distincts. Chaque district avait sa ligne de douanes, sa milice, son despote, sa nature et sa qualité d'impôts. Il n'existait point de Brésil ; mais seulement une multitude de provinces brésiliennes, sans unité, sans cohésion.

Voilà où en étaient les choses, lorsque, en 1808, parut, au Brésil, Jean VI, chassé du Portugal par les Français. Devant cet événement inattendu tomba une portion du système colonial. Le Brésil ne fut plus une dépendance de la métropole ; ce fut un Etat, ce fut un empire plus puissant que le royaume européen. On ouvrit les ports à l'étranger, on modifia les restrictions imposées à la production locale ; on émancipa, dans une certaine mesure, l'agriculture et le commerce.

Malheureusement toutes ces réformes se firent avec précipitation, sans unité, sans homogénéité. Le comte de Linharès, premier ministre, avait des idées saines et utiles, mais il voulait trop faire, trop innover à la fois. Entouré d'empiriques qui ne voyaient que la théorie d'une réforme, il bâtissait au hasard des plans qui n'avaient aucune chance de réalisation, et négligeait ceux qui auraient pu être facilement réalisés. Aussi le bien produit à cette époque fut-il stérile, et il devait même plus tard aboutir à un désappointement complet. Quand Jean VI quitta le Brésil pour retourner à Lisbonne, la somme du mal l'emportait sur celle du bien.

Après son départ se réveillèrent les jalousies de capitainerie à capitainerie, et le nouveau souverain, D. Pedro, nommé empereur constitutionnel du Brésil, ne put parvenir, malgré sa fermeté et sa bienveillance, à neutraliser toutes les haines, à calmer toutes les rancunes. Entouré de ministres incapables ou intrigans, il ne sut pas toujours se défendre de leur influence et de leur mauvais vouloir.

Sous le nouvel empereur, le Brésil ne fut ni tranquille ni heureux. La guerre impolitique et désastreuse du Rio de la Plata, les pirateries de Cochrane, les révoltes de quelques provinces, contribuèrent à maintenir la contrée dans un état de trouble et d'incertitude. Un esprit de division tourmentait sourdement les provinces et semblait devoir aboutir à leur fractionnement politique. En vain, quand il eut épousé une jeune princesse allemande, issue des Beauharnais, D. Pedro voulut-il rétablir sa popularité par une tournée pompeuse dans la province des Mines. Cette démonstration d'apparat manqua complètement son but. Dès ce jour, poussé par des conseils maladroits ou par des partis exigeans, il ne fut plus le maître de la position, et à quelque temps de là il était obligé de se retirer devant une insurrection devenue toute-puissante. Il quitta le Brésil le 13 avril 1831, léguant à son jeune fils un trône bien chancelant.

Dans le pays où se passèrent ces événemens politiques, habitaient, au jour de la conquête, des tribus sauvages dont les traditions ne sont arrivées à nous qu'au milieu des fables dont les Portugais les ont enveloppées. On a vu, dans le cours de notre reconnaissance, ce qu'il reste de ces tribus, quels sont leurs noms, leurs mœurs et leurs lois. On sait moins ce qu'elles étaient dans l'origine.

Quand Pinson et Cabral arrivèrent sur ces parages, les maîtres de la côte étaient les Tupis, du mot *Toupan* (tonnerre), grande tribu qui avait conquis récemment le territoire sur les Tapuyas. Les Tupis se subdivisaient en une foule de tribus dont les principales semblent être les Tupinambas et les Tupiniquins. Comme les Américains actuels, les Tupis avaient le teint d'un rouge cuivré, le corps épilé, les cheveux noirs et brillans, coupés à la façon des Botocudos en forme de couronne ; les lèvres percées et garnies de disques, le corps tatoué avec le fruit du genipayer, la tête ornée de plumes d'aras, bleues, rouges et jaunes, le cou chargé de colliers de graines. Les hommes et les femmes marchaient nus. Ces dernières s'arrachaient, comme les hommes, les cils des paupières, mais laissaient croître et soignaient leurs cheveux ; elles se perçaient les oreilles pour y introduire des coquillages longs et arrondis, se peignaient avec soin le visage et le corps, se paraient d'un brassart composé de plusieurs fragmens d'os très-blancs, taillés en forme d'écailles de poisson.

Les armes des Tupis étaient l'arc (*pao d'arco*) et des flèches fort longues et travaillées avec soin ; des sabres-massues en bois rouge ou en bois noir et un petit bouclier découpé dans le plus épais du cuir d'un tapir. Leurs instrumens consistaient en une espèce de grande trompe (*janubia*) qui servait à animer la marche des guer-

riers, et en une maraca, destinée aux sorcelleries et aux cérémonies religieuses.

Nomades et vagabonds, les Tupis ne restaient pas six mois dans le même lieu. Ils formaient pourtant, çà et là, des villages, quelquefois au nombre de cinq à six cents individus. Les cabanes qui composaient ces espèces de bourgades pouvaient avoir plus de soixante pas de longueur; elles ne contenaient qu'une vaste pièce servant à toute la famille. Un petit champ attenait à chaque habitation. Des vases en terre grossière constituaient tout le mobilier de ces demeures.

Les Tupis vivaient de leur chasse et de leur pêche; ils boucanaient leur poisson et leur viande. Leurs cultures consistaient en manioc qu'ils apprêtaient ensuite de diverses manières encore usitées aujourd'hui. Ils en fabriquaient même une espèce de liqueur spiritueuse.

Comme les peuplades que nous avons décrites, les Tupis ne reconnaissaient guère que les deux principes du bien et du mal. Ils croyaient à une vie où les ames des guerriers iraient s'asseoir à des banquets divins. Ils avaient des sorciers ou pajés qui leur introduisaient l'esprit de force en leur soufflant dans l'oreille avec leur maraca.

La polygamie était permise chez les Tupis, mais ils respectaient dans les alliances les trois plus hauts degrés de parenté, leur mère, leur sœur, leur fille. Le père, après avoir reçu son enfant, lui aplatissait le nez avec le pouce, le lavait avec soin, le peignait de noir et de rouge. Si c'était un garçon, il lui fabriquait aussitôt un petit arc, des flèches et une massue, et lui disait: « Sois courageux pour te venger de tes ennemis; » puis il lui donnait le nom d'un animal, d'une plante ou d'une arme.

Les funérailles comportaient une espèce de cérémonial. Les femmes, s'embrassant et se plaçant les mains sur les épaules l'une de l'autre, s'écriaient : « Il est mort, celui qui nous a tant fait manger de prisonniers ; » puis, quand on s'était ainsi lamenté pendant une demi-journée, on creusait une fosse ronde et profonde de cinq à six pieds; le cadavre y était enterré presque debout, avec les bras et les jambes liés autour du tronc.

On ne saurait dire quel était le gouvernement des Tupis, si ce n'est qu'ils tenaient des conseils où tout se décidait à l'unanimité des voix. L'homicide était puni de mort; on livrait le meurtrier aux parens de la victime, et ceux-ci l'étranglaient. Quand un motif d'offense survenait de tribu à tribu, on allait demander le combat, et quelquefois le choc avait lieu entre des armées de dix mille hommes. Dans ces combats, on tâchait de faire le plus grand nombre possible de prisonniers, afin de les faire servir ensuite à d'exécrables festins. Les prisonniers destinés à ces repas étaient traités avec douceur jusqu'au moment fatal. Quand il était arrivé, on apportait à chacun d'eux des pierres et des tessons de pots cassés : « Venge-toi, avant de mourir, » lui disait-on ; et le malheureux pouvait lancer ces projectiles sur les assistans qui se couvraient de leurs peaux de tapir; après quoi l'exécuteur s'approchait avec la massue : « N'est-ce pas toi, disait cet homme, qui as mangé nos parens et nos amis? — Oui, répliquait le prisonnier, et, si tu me donnais la liberté, je te dévorerais encore toi et tes compagnons. — Eh bien! mes compagnons et moi, qui sommes tes maîtres, nous allons te dévorer. » Et il lui assénait sur le crâne un coup de massue qui l'étendait raide mort. Lorsque le corps avait été dépecé, on le boucanait comme de la venaison et on le mangeait. Les os des bras et des cuisses servaient à faire des espèces de fifres, et les dents des colliers de guerre.

Ces peuples étaient, du reste, généreux, intrépides et fidèles à leurs sermens. Leur langue, que parlent encore les indigènes du littoral, est, à ce qu'il paraît, un dialecte du guarani, dont on retrouve les radicales sur un espace de près de soixante degrés. Cette langue est privée de certaines lettres de notre alphabet, telles que *f*, *h*, *j*, *v* et *z*. Les noms substantifs ou adjectifs y sont indéclinables, sans admettre même le pluriel.

Parmi les subdivisions des Tupis, on comptait encore, à l'époque de la conquête, les Carijos, qui occupaient la côte au S. de Saint-Vincent de l'île de Sainte-Catherine; les Tamoyos, qui s'étendaient jusqu'à Angra-dos-Reys; les Tupinambas, les Tupiniquins, les Tupinoës, qui occupaient le littoral du Brésil central; les Tayabecès et les Caheles, les Pitagoares qui campaient entre le Rio-Grande et l'Amazone; les Aymores, les Puris, les Coroados et une multitude d'autres tribus dont il a été question. Comme on a pu le voir, les variétés de tribus ne constituent pas toujours des nuances bien accusées de mœurs, de coutumes, de lois et de physionomie. Au milieu de la diversité des peuplades brésiliennes, on aperçoit aisément une espèce d'uniformité qui résulte de caractères analogues. Si, au lieu de créer des subdivisions infinies, la science ethnologique cherchait à grouper et à former de grandes familles, à peine en

trouverait-on deux ou trois au Brésil qui donnassent lieu à des nomenclatures spéciales.

Dans ses limites actuelles, le Brésil s'étend des bouches de l'Oyapock par 4° de lat. N. jusqu'au-delà du Rio-Grande-do-Sul par 34° 30' de lat. australe, et du cap Saint-Roch sur l'Océan-Atlantique par 37° jusqu'à la rive droite du Yavari, un des affluens de l'Amazone, par 71° 38' de long. O. Ainsi, la plus grande longueur du Brésil est de 930 lieues; sa plus grande largeur de 825, et sa surface de 385,485 lieues carrées. Sa forme est celle d'un triangle irrégulier; il confine au S. E. et au N. E. avec l'Océan-Atlantique, au N. avec la Guyane française et avec la Guyane espagnole; à l'O. avec les républiques colombienne et péruvienne et avec les provinces du Rio de la Plata.

Cette étendue de 1,300 lieues de côtes offre une foule d'excellens ports et de magnifiques baies. A part les écueils des Abrolhos, qui sont très-connus des navigateurs, la côte est presque partout acore et sûre. Parmi un grand nombre d'îles on remarque celle de Sainte-Catherine dans le S., et dans le N. Fernando-de-Noronha, située à une assez grande distance.

Le principal noyau des montagnes du Brésil paraît être dans le 19e parallèle et dans le 45e méridien. A partir de ce point, une Cordillère se prolonge au N. parallèlement à la côte, dont elle se rapproche plus ou moins en s'abaissant vers le 13e parallèle. Cette Cordillère ou Serra porte dans sa partie la plus haute, le nom de Cerro-do-Frio et de Serra-da-Lappa. Ensuite, à l'E. de cette chaîne, s'étend une autre chaîne moins élevée et parallèle à la côte qu'elle forme même en quelques endroits. C'est la Serra-do-Mar ou Cordillère maritime qui se continue plus au sud par la Serra-de-Parananga. La Grande-Serra ou Serra-do-Espinhaço ne s'élève nulle part à une hauteur qui dépasse mille toises : adossée aux *campos gerães*, elle donne naissance à un grand nombre d'autres chaînes qui, se prolongeant dans différentes directions, se rattachent toutes plus ou moins positivement à la grande Cordillière des Andes. Les plateaux de l'intérieur ont à peu près de 450 à 500 toises de hauteur.

Peu élevées, les montagnes du Brésil séparent le plateau de l'Amazone de celui de la Plata. Les affluens de droite du rio Madeïra, l'un des principaux tributaires de l'Amazone, sont le Topayo, le Xingu et d'autres torrens du plateau des Parexis, d'où coulent le Paraguay et ses affluens supérieurs de gauche. La plupart de ces affluens sont aurifères. Du noyau des montagnes et des plateaux de l'intérieur, on voit couler au N. le Tocantin, au S. le Paranal et l'Uruguay. Le rio de San-Francisco, l'un des plus grands cours d'eau du Brésil et lui appartenant presque exclusivement, prend sa source à la Caxoeïra da Casa-d'Anta, au nœud de la Serra de Canastra. De Bahia à Rio-de-Janeiro, on rencontre encore le Rio-Grande et le rio Doce, sans compter une foule de cours d'eau moins importans. On trouve beaucoup de lacs dans le Brésil, mais ils sont peu considérables. Le Xarayes n'est que le produit des débordemens du Paraguay. Le lac dos Patos, à l'extrémité méridionale du pays, communique avec le lac de Mirim : l'un et l'autre ont leur embouchure dans l'Océan.

Le granit constitue la majeure partie des montagnes brésiliennes; le calcaire s'y trouve en beaucoup d'endroits. J'ai parlé des richesses minérales du Brésil, de ses lavages d'or et d'argent. Le règne végétal n'est pas moins riche. On a vu combien d'espèces nouvelles recelaient dans leurs profondeurs ces forêts vierges où l'homme n'est entré qu'à peine, où de si brillantes récoltes sont encore promises au botaniste; les bois de construction, de marqueterie, d'ébénisterie et de teinture; les arbres qui fournissent une liqueur agréable; ceux qui donnent la gomme élastique, le baume de copahu, la gomme élémi; le brésillet, le bois de teinture, l'écorce du tabahuga et du sapucuya; trois espèces de quinquinas, des palmiers sans nombre, la salsepareille, l'ipécacuanha, le ricin et d'autres plantes médicinales; la canne à sucre, le café, le coton, l'indigo, le tabac, la vigne, l'olivier, le figuier. Le règne animal n'a ni moins de luxe ni moins de variété. On a vu ses oiseaux sans nombre, ses serpens, ses alligators, ses insectes aux mille couleurs, ses mammifères, ses poissons.

Dans sa vaste étendue, le Brésil change plus d'une fois de climat. Tantôt c'est la différence de latitude qui occasione ces variations; tantôt ce sont les diverses élévations des terrains. Au sud du tropique, l'hiver commence en mai et finit en octobre; du tropique au cap Saint-Roch, la saison pluvieuse, sur les côtes resserrées par la grande Cordillère, dure de mai en août; le vent dominant est alors du S. O. Dans l'intérieur, cette durée est modifiée par les hauteurs et par diverses circonstances; cependant les pluies tombent généralement d'octobre en avril. Le froid ne se fait sentir que dans les cantons élevés, par exemple vers les sources du rio San-Francisco, où il gèle de juin en juillet

Au nord du cap Saint-Roch, dans les pays baignés par l'Amazone et vers les limites des Guyanes, la saison des pluies dure d'octobre en mai.

Le Brésil, à l'époque du système colonial, n'était guère accessible qu'à des voyageurs missionnaires; aussi resta-t-il long-temps assez mal connu. C'est seulement depuis 1808 que des explorateurs des nations les plus éclairées du globe semblent s'y être donné rendez-vous. Maw, Koster, le prince Maximilien de Neuwied, le baron d'Eschwege, Auguste Saint-Hilaire, Spix et Martius, Walsh, de Raigecourt, d'Orbigny, et une foule d'autres, ont tour à tour apporté le flambeau des sciences naturelles sur cette contrée si riche et dont on ne fait guère encore que soupçonner les richesses.

En 1823, on ne comptait au Brésil que 4,000,000 d'ames sur une surface de 385,000 lieues carrées; et encore les nègres esclaves formaient-ils le tiers à peu près de ce nombre. Les revenus de l'empire sont estimés à 45 millions de francs. L'armée régulière est de 24,000 hommes; la milice de 50,000, en y comprenant les hommes de couleur.

La division officielle du Brésil est aujourd'hui en provinces et en comarcas. On y compte dix-huit provinces subdivisées elles-mêmes chacune en plusieurs comarcas ou districts. Dans le cours de cet itinéraire plusieurs provinces, les plus importantes et les plus riches, ont été parcourues; il ne reste plus qu'à voir sommairement les autres sous le rapport géographique; car les caractères ethnologiques restent à peu près les mêmes. Ainsi, en mettant à l'écart les provinces de Rio-de-Janeiro, San-Paulo, Minas-Geraës, Bahia, Pernambuco, Maranhâo, Piauhy, Para, il nous restera à récapituler Santa-Catharina, San-Pedro, Matto-Grosso, Goyaz, Espiritu-Santo, Sergipe, Alagoas, Parahiba et Rio-Grande-do-Norte.

La capitainerie de San-Pedro, la plus méridionale du Brésil, est aussi l'une de celles que la nature a le plus favorisées. Les habitans sont robustes et vaillans, peu sensibles aux jouissances des arts, mais probes et hospitaliers. Le climat de cette zône est aussi tempéré que celui de l'Europe, et tous les fruits de nos vergers y réussissent. La capitale de la capitainerie, Porto-Alegre, est bâtie sur une presqu'île qui s'avance dans le lac dos Patos. Il gèle parfois à Porto-Alegre, et le *minuara*, vent du S. O. qui passe sur la grande Cordillère du Chili, vient de temps à autre y refroidir vivement l'atmosphère. Située par 30' 2' S., Porto-Alegre doit être considérée comme la limite du manioc et du sucre dans l'Amérique méridionale. Les cotonniers cessent de croître à un degré et demi au-delà. Rio-Grande est dans une position plus ingrate et plus triste que Porto-Alegre. De quelque côté qu'on la regarde, on n'aperçoit que des eaux, des marais et des sables. Dans le voisinage est le village de Francisco-do-Paulo, où l'on trouve des fabriques de viande sèche. C'est dans les environs de Rio-Grande que se voient les chiens nommés *ovelheros*, qui défendent les moutons contre les attaques des chiens sauvages.

Le chef-lieu de la province de Santa-Catharina est situé dans l'île de ce nom. C'est une ville charmante, entourée d'une ceinture d'arbres verts. Le canal qui sépare l'île de la terre-ferme est bordé de collines variées dans leurs formes, et qui, admirablement disposées sur des plans divers, prennent chacune une teinte brillante et particulière. L'azur du ciel n'est ni aussi foncé ni aussi éclatant qu'à Rio-de-Janeiro; mais il reste toujours pur et serein. C'est le ciel de notre plus belle zône méridionale. Sur le continent, à treize lieues plus au S., commencent une autre nature et une autre température. L'entrée de Sainte-Catherine est commandée par deux forts. La ville est peuplée de 6,000 ames, presque tous négocians ou marins retirés.

La province de Matto-Grosso a été long-temps fermée aux étrangers. Elle comprend une partie du Paraguay et du pays des Amazones. Des forêts vierges en couvrent la plus grande partie, et la rendent presque inhabitable. L'or et les diamans abondent dans plusieurs de ses vallées. La capitale de cette province est Matto-Grosso, ville importante par l'or qu'on y recueille, et dont la population peut s'élever à 6,000 ames. On y voit encore Cuyaba avec 10,000 habitans et un évêque. Cette vaste province, fort mal connue des Européens, est habitée en grande partie par des tribus indigènes, parmi lesquelles on peut citer les Payaguas et les Guaycurus, si redoutables encore aux Portugais, et les Bororos, dont la race semble être fort répandue. Long-temps les Guaycurus, ou Indiens cavaliers, ont tenu en haleine les troupes portugaises. Ils se partageaient la domination des campagnes pendant que les Payaguas se rendaient maîtres du cours des fleuves. Ce n'est que tout récemment que les Portugais sont venus à bout de détruire ces infatigables ennemis.

Limitrophe de Matto-Grosso, la province de Goyaz est séparée des Minas-Geraës par un plateau qui, à l'une de ses extrémités, donne naissance au Tocantin, à l'autre au rio San-

Francisco, et qui sépare les eaux de ce fleuve de celles du Paranal. On arrive à la capitale de la province de Goyaz, à Villa-Boa, après avoir traversé un désert et des pâturages, tantôt découverts, tantôt semés d'arbres rabougris. « Lorsque l'or abondait dans cette contrée, dit M. A. de Saint-Hilaire, on établit à Villa-Boa un capitaine-général et un ouvidor ; on y plaça de nombreux employés, et on y éleva un hôtel pour la fonte de l'or; mais les mines se sont épuisées ou ne pourraient plus être exploitées aujourd'hui qu'avec un grand nombre de bras, et l'éloignement de la côte ne permet guère aux habitans de trouver comme les mineurs une autre source de richesses dans la culture des terres. Ne pouvant payer l'impôt, ils abandonnent leurs habitations, se retirent dans les déserts, et y perdent jusqu'aux élémens de la civilisation, les idées religieuses, l'habitude de contracter les liens légitimes, la connaissance de la monnaie et l'usage du sel; un pays plus grand que la France s'épuise ainsi en faveur de quelques employés indolens, et les ruines même de Villa-Boa ne sont que des ruines sans souvenirs. On lui a récemment donné le nom de Goyaz; mais l'ancien nom prévaut toujours dans le pays. » Parmi les autres localités intéressantes de la province de Goyaz, il faut citer le district des Diamans, espace considérable, situé le long du Rio-Claro, affluent droit de l'Araguay; Natividade, petite ville plus florissante par son agriculture que par ses lavages ; enfin Agoaquente, célèbre par le bloc d'or trouvé sur son territoire, bloc de quarante-trois livres pesant et le plus beau qu'on ait vu jusqu'à ce jour.

Les provinces d'Espiritu-Santo, Sergipe, Alagoas, Parahiba, Rio-Grande-do-Norte, n'offrent, à la suite de ce qu'on vient de décrire, rien d'assez saillant pour qu'on s'y arrête. Des données de statistique et de géographie n'ont ici d'importance qu'autant qu'elles se rattachent à des localités de premier ordre, soit par leur importance propre, soit par une circonstance accidentelle quelconque.

Sous ce point de vue, tout le Brésil s'est déroulé devant nous avec ses mœurs anciennes et ses mœurs nouvelles, ses races indigènes qui se retirent peu à peu devant la civilisation, et ses races civilisées qui se fondent, se croisent et se transforment. Maintenant quel sera l'avenir de cet empire transatlantique, quelle formule politique et sociale y prévaudra pour le progrès et le bonheur de l'humanité? C'est ce qu'il est difficile de bien démêler à travers des élémens confus qui s'y combattent et s'y heurtent encore.

CHAPITRE XXXI.

PROVINCE DES MISSIONS.

Plus je voyais d'objets, plus ma curiosité était excitée, et plus je sentais mon esprit se former par les réflexions que faisaient naître des comparaisons, même involontaires, entre tant d'objets divers.

En abordant aux Antilles, j'y avais trouvé partout, sans trop encore y prendre garde, les signes irréfragables de la décadence presque immédiate du système colonial moderne, amenée par l'inévitable émancipation des esclaves, ruine des planteurs, mais triomphe de l'humanité.

J'avais vu dans les Guyanes française, hollandaise et anglaise, si fertiles et encore si mal connues, ce que peut l'industrie, soutenue par la persévérance; et l'inutilité de ses efforts, quand elle ne persévère pas.

La Colombie et le cours de l'Orénoque m'avaient présenté l'image d'une autre émancipation, l'émancipation politique, qui n'attend, pour porter ses fruits, que plus d'instruction dans ses chefs et l'augmentation, pour le peuple, du nombre des bras destinés à ouvrir, dans ces riches contrées, des routes propres à doubler leurs produits, en en garantissant l'écoulement par le commerce.

Je venais de reconnaître, dans l'immense empire du Brésil, à côté des élémens d'une politique trop souvent aussi jactantieuse qu'étroite, toutes les ressources que peuvent offrir à une administration éclairée, des avantages naturels sans égaux sur aucun autre territoire.

Un nouveau spectacle allait s'offrir à mes yeux dans ce qui me restait à voir de l'Amérique méridionale; l'Union de la Plata, la première province affranchie du joug de l'Europe, mais déjà si divisée dans ses membres; les républiques du Chili et de la Bolivia, qui semblent avoir mieux compris la liberté, si l'on en juge par la paix dont elles jouissent, après tant d'orages; et, enfin, la république du Pérou, si fertile en grands souvenirs; sans parler de ces terres perdues, mais pourtant si curieuses à explorer, étendues au midi du continent américain, jusqu'au détroit de Magellan, dont les habitans connus sous le nom de Patagons ont cessé d'être des monstres, sans rien perdre de leur originalité.

J'entrai dans la province des Missions vers le nord, par l'Estancia de San-Miguel, vers la fin de 1827.

Déjà, depuis long-temps, je voyageais sur le territoire des Guaranis, premiers peuples soumis par les jésuites à l'empire de la religion chré-

tienne; nation la plus nombreuse comme la plus étendue de toutes les nations indiennes, occupant, à l'époque de la découverte, tout le Brésil, les Guyanes, et s'étendant même, peut-être, jusque dans la Colombie; trouvée depuis le sud, aux environs de Buenos-Ayres, jusqu'au 30° de lat. N. chez les Chiquitos et sur les versans de la grande Cordillère des Andes; mêlée, d'ailleurs, de beaucoup d'autres nations; ou plutôt formant une nation unique, mais fractionnée en hordes indépendantes, et prenant différens noms, ce qui explique la confusion qui existe sur leur compte, dans les premiers historiens de l'Amérique, lors de la conquête.

On a remarqué que les Guaranis des contrées soumises aux Portugais, vendus souvent par leurs maîtres, avec les noirs de l'Afrique, sont aujourd'hui presque anéantis comme sauvages; tandis que ceux qui peuplaient les pays espagnols, n'ayant jamais été vendus, subsistent encore, en grande partie, libres comme aux temps primitifs.

Les Guaranis libres vivaient généralement dans les bois, où ils se nourrissaient de miel, de fruits sauvages, d'oiseaux, de singes et d'autres animaux, de maïs, de haricots, de patates, de mandioca ou manioc; différant des autres nations, en ce qu'au lieu d'être nomades comme elles, ils formaient, dans leurs retraites, des campemens permanens.

Leur langage, très-différent de celui des autres nations américaines, mais néanmoins le même pour toutes leurs branches, est entendu dans tout le Brésil, au Paraguay, au Pérou et dans beaucoup d'autres contrées; ce qui est la meilleure preuve de la presque universalité de leur empire sur le continent de l'Amérique méridionale.

Comparés aux autres Indiens, sous le rapport physique, ils leur paraissaient inférieurs pour la taille; plus carrés, plus charnus, plus laids; distingués d'eux en ce qu'ils avaient un peu de poil et de barbe; mais souvent sombres, tristes, abattus, manière d'être qui tient chez eux moins à des habitudes de caractère qu'à la manière dont on les traite; car il en est beaucoup de fort gais, qui même poussent l'enjouement jusqu'à la bouffonnerie.

Quoique armés d'arcs de six pieds de long et de flèches de quatre et demi, de la *macana*, espèce de massue, et de la *bodoqué*, espèce de fronde, ils avaient peur des autres nations et les fuyaient, passant généralement pour peu belliqueux, presqu'aussitôt vaincus qu'attaqués par leurs voisins plus turbulens; mais, sous l'empire des jésuites, ils montrèrent bientôt ce que peuvent sur les hommes les plus arriérés la discipline et le sentiment de l'honneur.

La partie septentrionale de la province des Missions est caractérisée par de vastes forêts peuplées de toutes sortes d'arbres et surtout de fougères, excepté les forêts d'orangers, plantées par les Européens et toutes homogènes; tandis que, dans le midi, ainsi que j'ai pu l'observer depuis, on ne trouve de bois de toutes espèces, et surtout de palmiers yataïs et carondaïs, deux des arbres les plus remarquables de cette famille, que le long des rivières et entre les nombreuses lagunes dont le pays est entrecoupé.

En longeant d'assez près l'une de ces forêts, dont la plus considérable, remplie d'une foule de peuplades indiennes, s'étend au loin de l'une à l'autre rive de l'Uruguay et du Parana, nous aperçûmes une petite troupe d'indigènes arrêtée sur la lisière du bois; et s'occupant à faire rôtir, auprès d'un grand feu, des morceaux de chair de vache, à peu de distance d'une hutte formée de branchages fichés en arcs dans la terre et recouverte de peaux de bœufs. Tous étaient entièrement nus. Les femmes paraissaient fort malpropres. Une jeune fille portait, en signe de nubilité, trois lignes bleues du front au bout du nez; et les hommes avaient, dans la lèvre inférieure, un morceau de bois de quatre ou cinq pouces de long sur deux lignes de diamètre. C'était le *barboté*, signe ou ornement commun à beaucoup d'autres nations indiennes, qu'on passe aux enfans deux ou trois jours après leur naissance et qui ne se quitte plus, même à la mort. Ces gens paraissaient graves et tristes, mais ils étaient bien faits, plus grands que les Espagnols, avec une physionomie ouverte et les cheveux très-longs. L'un d'eux, qui semblait être un des plus influens de la troupe, s'avança sur nous, dès qu'il nous aperçut, d'un air féroce et orgueilleux, et brandissant une longue lance dont on eût dit qu'il voulait nous percer; mais nous reconnûmes bientôt qu'il était ivre d'eau-de-vie et de chica, sorte d'hydromel dont j'ai déjà parlé. Au moment où quelques femmes ou jeunes filles s'étaient jetées au-devant de lui pour l'arrêter, je m'aperçus qu'elles avaient toutes un ou deux doigts de moins à chaque main et que d'autres avaient les bras, le sein, les flancs sillonnés de coups de lance, le tout en signe de deuil, comme je l'ai appris plus tard. Cette rencontre, assez peu agréable, n'était pourtant pas sans intérêt pour moi, quand l'un des Indiens qui m'accompagnaient me dit

que ces gens étaient des *Charruas*, nomades, lors de la conquête, de Maldonado à l'Uruguay, meurtriers de Jean Diaz de Solis, qu'ils ne mangèrent pourtant pas, quoique tous les historiens espagnols l'aient dit, sans doute pour relever d'autant la gloire des premiers conquérans. Cette nation, des plus guerrières et très-nombreuse, à l'époque de la découverte, mit la première les plus grands obstacles aux établissemens espagnols. Repoussée vers le N., lors de la fondation de Montevideo, en 1724, elle s'incorpora en partie avec les Missions des jésuites de l'Uruguay, et se trouve aujourd'hui réduite à un très-petit nombre de guerriers, conservant encore, avec l'esprit de ruse et de prudence qui les distinguait dans leurs marches, dans leurs embuscades et dans leurs fuites simulées, cette impétuosité qui rendait leur attaque si terrible. Quant à leurs habitudes domestiques, j'ai su qu'ils se marient de très-bonne heure, que le divorce est permis chez eux, et l'adultère puni seulement de quelques coups de poings, que la partie lésée administre aux complices avec plus ou moins de libéralité, en raison sans doute du plus ou moins de gravité des circonstances. Comme beaucoup de nations guerrières, on les enterre avec leurs armes; et, en signe de deuil de leur père, les fils adultes, soumis à un jeûne des plus rigoureux, se passent de longs roseaux du poignet à l'épaule, sur la partie extérieure du bras. Ce deuil dure huit à dix jours et prouverait, avec l'usage du barboté, qu'ils ne sont pas étrangers à toute idée religieuse; car il y a, sans doute, quelque chose de religieux dans l'importance qu'ils attachent à cette observance; aucune loi positive ne l'exigeant d'eux. On a dit aussi, trop légèrement, peut-être qu'ils n'avaient ni lois, ni chefs; car, indépendamment de ce qu'ils ont des caciques qui les conduisent à la guerre, les chefs de famille se réunissent en assemblée pour délibérer sur les intérêts généraux, ce qui peut bien être, je crois, regardé comme une sorte d'aristocratie patriarcale.

Peu jaloux de rester long-temps en pareille compagnie, nous nous hâtâmes de quitter nos dangereux voisins et nous poursuivîmes rapidement notre route. Nous étions entrés par l'Estancia de San-Miguel, la plus orientale des sept Réductions encore subsistantes, cédées aux Portugais par les Espagnols, en vertu du traité de limites de 1750, et dépendant d'abord de la capitainerie de Rio-Grande-do-Sul, mais qui depuis ont reçu un gouverneur. En 1801, époque où les Portugais les ont conquises, elles n'avaient ensemble pas plus de 14,160 habitans. Nous passâmes successivement par le lieu dit Puerto San-José et par les Réductions de San-Miguel, de San-Luis, de San-Nicolas qui sont à peu près sur le même plan, avec des maisons bâties en terre, formant des rues très-droites, et pourvues d'espèces d'auvens ou d'appentis qui les défendent de la pluie et de la chaleur. Beaucoup de leurs habitans savent l'espagnol et le portugais. Presque tous exercent avec intelligence divers arts mécaniques, et fabriquent de la laine et du coton. On n'en exporte que du maté. Du temps des jésuites, on y trouvait des écoles établies par l'ordre du roi, où l'on enseignait à lire, à écrire et à parler l'espagnol.

San-Miguel est regardée comme la capitale de la province, et a remplacé, à cet égard, San-Nicolas, plus rapprochée de l'Uruguay et dont elle est éloignée d'environ vingt-quatre lieues.

Près de San-Nicolas, nous passâmes l'Uruguay à la façon habituelle du pays, où l'on ne trouve ni ponts, ni bacs. Heureusement nos gens, habitués à voyager dans le pays et qui en connaissaient les ressources aussi bien que les inconvéniens, s'étaient pourvus de cuirs de bœuf. Ils les eurent en moins de rien ramassés par les quatre coins, de manière à leur donner une forme qu'un voyageur moderne compare assez plaisamment à celle d'un papier à massepains. Ils y placèrent aussitôt nos bagages, et il fallut bien que je m'aventurasse avec eux dans une de ces étranges embarcations que quelques-uns des plus lestes et des plus vigoureux se mirent à remorquer à la nage, au moyen d'une longue courroie (Pl. XXVIII — 1). Ce mode de navigation me souriait peu; mais je dus faire de nécessité vertu, et touchant enfin à l'autre bord, nous arrivâmes, sans autre inconvénient, aux ruines abandonnées de Santa-Maria la Mayor, fondée par les jésuites en 1626. Triste et douloureux aspect! Quoique prévenu, j'avais le cœur serré en arrivant là. Je savais, d'ailleurs, que nous n'étions pas loin des *Tupis*, nation plus terrible encore, quoique agricole, que celle des Charruas que nous venions de quitter; car toujours en guerre, elle ne pardonne ni au sexe ni à l'âge. Je me rappelais avoir lu qu'en janvier 1800 elle avait porté le ravage entre Santa-Maria la Mayor et la mission voisine de la Conception, souvenir qui n'était pas des plus propres à me rassurer, joint à celui que ces Tupis avaient été de tout temps les alliés des Paulistas ou Mamelou cs (*mamelucos*), les persécuteurs les plus acharnés des jésuites et de leurs établissemens. Je n'étais pas plus gai

en arrivant à Martires, à Santa-Ana, qui maintenant appartient au Paraguay et qui sert de limite entre cette dernière province et celle des Missions. Nous ne cessions de parcourir des bois d'orangers et de pêchers, qui, jadis, disposés en allées, avaient servi d'avenues à ces riantes habitations, dont une croix de bois marquait souvent la place, aujourd'hui totalement désertée. Nous atteignîmes enfin Loreto, fondation laïque de Nuflo de Chavez qui, en 1555, y avait rassemblé des Guaranis et établi ce qu'on appelait une *commanderie*, qui fut cédée aux jésuites en avril 1611, et transportée, en 1686, à l'endroit où l'on n'en trouve plus aujourd'hui que les restes. C'était la première de toutes les Réductions; et, à ce titre, elle m'intéressait davantage.

Nous devions près de là traverser le Parana pour entrer dans le Paraguay. Notre troupe fit halte, en conséquence. Pendant que nos gens prenaient les devans pour s'occuper des arrangemens nécessaires à notre passage, j'examinais les environs. Sur la place même où avait fleuri la plus ancienne des missions jésuitiques, je rappelais à ma mémoire ce que j'avais lu de l'origine, des révolutions et de la chute prématurée de cette fameuse république chrétienne, objet de tant d'écrits, sans qu'on puisse, peut-être, s'entendre jamais parfaitement sur ce qu'on en doit penser en bien comme en mal, en raison de la divergence des idées qu'on s'est faites de ses fondateurs.

Il y avait déjà long-temps que les Espagnols, en des entreprises successives, s'étaient établis au Paraguay et avaient remonté l'Uruguay, beaucoup au-delà du point où je me trouvais alors. En 1588, les jésuites Ortega, Filds et Salonio avaient déjà fait d'immenses progrès dans la province de Guayra (Paraguay); mais dès leurs premiers travaux, ils eurent à prévoir une vive opposition de la part des autorités civiles et militaires, à cause de la sollicitude trop active avec laquelle ils protégeaient constamment leurs Indiens contre la tyrannie de ces dernières. En 1609 et en 1610, après avoir fondé Loreto et San-Ignacio-Mini, les PP. Cataldino et Maceta conçurent la première idée de la république chrétienne, pour laquelle ils se hâtèrent de demander l'assentiment et la sanction du roi Philippe III. Ce prince approuva le projet, bientôt entravé par les laïques, effrayés des progrès des établissemens naissans, qu'ils ne purent pourtant pas arrêter; car, dès 1613, il fallut envoyer d'autres missionnaires au secours des P. P. Cataldino et Maceta, qu'accablait déjà le nombre de leurs néophytes

A l'opposition systématique des laïques, dont la passion exaltée attribuait, sans réserve, aux jésuites tous les réglemens faits par la cour de Madrid pour affranchir les Indiens du service personnel des *commandes*, ne tardèrent pas à se joindre d'autres maux, les fréquentes attaques des habitans de Villa-Rica et surtout des habitans de San-Paulo, qui, quoique chrétiens, ne se faisaient aucun scrupule d'enlever les Indiens des Réductions, pour les vendre ensuite dans les marchés, comme des bêtes de somme.

Tant d'obstacles à vaincre ne faisaient qu'enflammer davantage le zèle des héros du christianisme; et, non moins habiles qu'actifs, vivant en bonne intelligence entre eux, se maintenant avec adresse contre les autres réguliers, qui tous étaient leurs rivaux, et dont plusieurs étaient leurs ennemis, ils opposaient à des difficultés toujours renaissantes des moyens toujours nouveaux d'en triompher. Peu d'années après la formation de leurs premiers établissemens, ils avaient déjà vingt-neuf Réductions dans le Guayra, sur le Paraguay, sur le Parana, toutes naissant à peine et encore faibles, il est vrai; mais qui, malgré le jaloux abandon de la plupart des gouverneurs que la cour d'Espagne appelait à les protéger, se trouvèrent, bientôt, en état de soutenir une guerre réelle contre les Indiens non convertis. Ceux-ci furent plusieurs fois victorieusement repoussés par les néophytes, vengeurs de la mort de plusieurs de leurs missionnaires; car le zèle des fondateurs commençait à obtenir la sanction du martyre. Malheureusement, privés de l'appui de leurs protecteurs naturels, ils se trouvaient moins forts contre les attaques répétées des terribles Paulistas, unis aux Tupis et autres tribus non moins barbares. En 1631, il leur fallut déserter toutes les Réductions, sans en excepter les plus florissantes; et l'église du Guayra, de cent mille ames qui la formaient, se trouva bientôt réduite à douze mille. Une alternative de succès et de revers signala, dès-lors, le destin de la république chrétienne. A peine une Réduction tombait-elle d'un côté, que d'autres s'élevaient sur d'autres points et quelquefois sur le même sol, en dépit des dissensions continuelles avec les gouverneurs, qui usaient de violence contre les Indiens ou voulaient leur donner d'autres chefs que les jésuites; en dépit de guerres incessantes, où les nouveaux chrétiens étaient tour à tour vaincus ou vainqueurs; mais il est prouvé par des pièces authentiques que, de 1628 à 1630, les Paulistas ont enlevé et vendu comme esclaves plus de 60,000 habitans des Réductions.

Cependant, au moment même où les Réductions semblaient toucher à leur ruine, elles touchaient, au contraire, à leur plus grande splendeur. L'expérience avait enfin fait reconnaître ce qu'on pouvait attendre des néophytes armés et disciplinés. Les jésuites avaient obtenu pour eux l'usage des armes à feu. Dès 1641, les néophytes ne craignaient plus les redoutables Paulistas. Réunis contre eux au nombre de 4,000 seulement, dans une de leurs invasions, ils leur tuèrent 12,000 hommes, avec grand nombre de leurs auxiliaires. Les Réductions reconstruites ou multipliées étaient, dès l'année suivante, tranquilles au nombre de vingt-deux, déjà presque régulièrement gouvernées, et plus de 2,000 des captifs que les Mameloucs leur avaient enlevés leur furent bientôt restitués, grâces à la bravoure et aux talens militaires des néophytes.

Tandis qu'ils triomphaient ainsi, de nouveaux orages menaçaient leurs chefs spirituels, déjà tant persécutés. Les jésuites, dès 1640, avaient été chassés de San-Paulo à la suite d'une révolte excitée contre eux par les brefs du pape peu favorables aux Brésiliens, et surtout aux Paulistas. L'inimitié de D. Bernardin de Cardenas, évêque du Paraguay élu par surprise, et qu'ils n'avaient pas voulu reconnaître, ne tarda pas à leur devenir plus fatale encore. Après s'être vus exposés, par lui et par leurs autres ennemis, à beaucoup de calomnies facilement détruites, ils eurent bientôt à repousser des persécutions plus directes. Ils furent ignominieusement chassés de l'Assomption, et poursuivis avec acharnement par D. Bernardin, qui ne cessait de les charger d'inculpations successivement reconnues fausses et calomnieuses.

Mais la politique et la guerre devaient, aussi bien que la religion, concourir aux progrès de la république chrétienne. En 1680, les Portugais, sous le commandement de D. Manuel de Lobo, avaient fondé, sur la rive septentrionale du rio de la Plata, la colonie du Saint-Sacrement. D. Joseph de Garro, gouverneur de la province de Rio-de-la-Plata, au nom de l'Espagne, réclama contre cette usurpation de ce qu'il regardait comme un territoire espagnol. D. Manuel n'ayant tenu aucun compte de ses réclamations, D. Joseph reçut de son gouvernement l'ordre d'attaquer la nouvelle colonie. Il rassembla des troupes, et manda des Réductions 3,000 hommes, qui lui furent envoyés en diligence, bien armés et bien disciplinés. Ces néophytes contribuèrent puissamment, par leur sang-froid comme par leur bravoure, à la prise de la ville, le 6 août de la même année; action qui ne tarda pas à répandre, dans toute l'Amérique méridionale, leur réputation comme guerriers; et, le 7 mai 1682, fut signé un traité provisionnel, en vertu duquel le roi de Portugal cédait à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement, en consentant, d'ailleurs, à restituer aux Réductions 300,000 Indiens et les bestiaux enlevés par les habitans de San-Paulo.

Les jésuites étaient en paix depuis la cessation des persécutions de Bernardin de Cardenas. D'autres inimitiés les exposèrent à d'autres malheurs. Ils avaient pour eux, en Europe, le roi, son conseil, les évêques et tous les hommes les plus capables d'apprécier leurs travaux; mais, en Amérique, tous ceux qui se voyaient ruinés, eux et leurs familles, par l'établissement des Réductions, dont les progrès toujours croissans les privaient du service des Indiens, leur étaient depuis long-temps hostiles. Les plus riches propriétaires avaient toujours plus ou moins de relations avec les chefs ecclésiatiques et civils, ainsi qu'avec les ordres réguliers, secrets ennemis des jésuites. Il en résultait, contre ces derniers, un concert d'inimitiés, qui, malgré leur patience, leur adresse, leurs talens et leur courage, devait finir par entraîner leur ruine, à laquelle semblaient préluder les nouvelles poursuites que leur fit éprouver la haine aussi aveugle qu'invétérée de D. Joseph de Antequera y Castro. Ce magistrat avait été envoyé par l'audience royale de la Plata pour rétablir l'ordre troublé dans le Paraguay. Ses intrigues et ses injustices y mirent tout en combustion, en soulevant une partie du peuple contre l'autre et enveloppant dans la proscription de tout ce qu'il y avait d'honnête dans le pays, les jésuites, dont il craignait surtout l'influence. Tout fut bientôt par lui et pour lui en révolte ouverte au Paraguay. Sa mort même sur un échafaud, arrivée le 5 juillet 1731, ne fit qu'étendre l'insurrection et lui donner un caractère plus grave. Les jésuites furent, de nouveau, chassés de leur collége de l'Assomption, le 19 février 1732. Il ne fallut rien moins que l'emploi de la force pour réduire les insurgés. Battus partout, enfin la mort de leurs chefs les réduisit au silence; et, l'ordre une fois rétabli, on ne songea plus en Amérique qu'à dédommager partout les jésuites du tort que leur avaient fait les calomnies et les violences auxquelles ils étaient en butte depuis tant d'années.

On leur rendait justice au Nouveau-Monde; mais il n'en était pas de même en Europe, où les préjugés et les haines s'accumulaient incessamment sur leur tête. Un mémoire, présenté contre eux à Philippe V, dès 1716, par un ec-

clésiastique français, n'avait reçu du roi d'autre réponse qu'une cédule en date du 12 novembre de la même année, qui leur confirmait tous leurs priviléges. Reproduit en 1732, il fut accueilli par quelques personnes et donna lieu à une information régulière prise au nom du roi par D. Vasquez de Aguero, et qui, concourant avec un mémoire du P. d'Aguilar, provincial du Paraguay, ainsi qu'avec d'autres rapports non moins favorables, réfuta victorieusement toutes les calomnies dirigées contre les Pères, qu'on accusait surtout de malversations financières.

Il résulta de toutes les enquêtes faites alors que, dès 1631, il y avait vingt Réductions peuplées de 70,000 Indiens. En 1715, tant sur le Parana que sur l'Uruguay, il y en avait trente, peuplées de 26,480 ames; en 1717, les trente Réductions en comptaient, ensemble, 121,160; en 1730, il s'y trouvait 29,500 familles, présentant un effectif de 133,700 personnes; et en 1737, à la date du mémoire justificatif, le nombre des familles était réduit à 23,000, par la famine, par les maladies et par les désertions, comme l'attestent les rôles des curés, signés sous serment.

Il paraîtrait de là que l'époque de la prospérité du plus grand nombre des Missions de l'Uruguay et du Parana, constituant ce qu'on appelle la *république chrétienne du Paraguay*, est l'année 1730 et années suivantes (milieu du XVIIe siècle), concourant avec celle de la grande insurrection du Paraguay. Des trente-trois peuplades qui la composaient, vingt-neuf seulement étaient d'origine purement jésuitique; car Loreto, Sant-Ygnacio-Mini, Santa-Maria-de-Fe et Sant-Yago, fondées par les conquérans avant l'arrivée des Pères, n'avaient été que postérieurement instruites, gouvernées et civilisées par eux. Des vingt-neuf peuplades qui leur étaient réellement dues, dix-neuf furent fondées en vingt-cinq ans, de 1609 à 1634, juste dans l'intervalle pendant lequel les Portugais de Saint-Paul attaquaient et persécutaient le plus les Indiens, ce qui a fait dire, à tort ou à raison, que la terreur entrait au moins pour autant que la persuasion intime, dans la conversion de ces derniers; et, de 1634 à 1746, l'espace de cent douze ans, il n'y eut qu'une fondation. Leurs trois dernières, celles de San Joachim, de Sant-Estanislado et de Belen, datent des années 1746, 1749 et 1760. La situation géographique de ces derniers établissemens les destinait à lier les missions du Paraguay et du Parana à celles des Chiquitos, seconde république chrétienne non moins étendue, non moins florissante, sinon même plus florissante que la première, fondée de 1693 à 1745, et qui compte, comme elle, ses héros et ses martyrs, dans la personne des PP. Joseph de Arce, Cavallero, de Blande, Augustin Castagnares; mais à partir du milieu du XVIIIe siècle, aucun témoignage de l'histoire ne nous montre de progrès réels ni dans l'une ni dans l'autre; au contraire. En 1750, après de longues disputes, l'Espagne céda au Portugal, en échange de la colonie du Saint-Sacrement, les sept missions jésuitiques de la rive orientale de l'Uruguay. Aussitôt, les populations indiennes se soulevèrent sur tous les points, pour s'opposer à l'exécution d'un traité qui les contraignait à passer d'un territoire qu'ils avaient reçu *de Dieu et de leurs pères*, dans une contrée inconnue et malsaine. Ils en vinrent même à soupçonner de les avoir vendus aux Portugais, ces mêmes jésuites jusqu'alors leurs amis et leurs protecteurs; mais cette résistance aussi désespérée qu'inutile ne les livra que mieux au pouvoir de leurs ennemis. Un grand nombre d'entre eux périrent dans cette cruelle guerre, malgré les talens de leur brave chef, Sepe Tyarayu; et ceux qui, ayant échappé au fer de l'ennemi, refusaient de se soumettre, étaient forcés de s'expatrier. Cette guerre avait beaucoup augmenté les préjugés contre les jésuites. On les regardait, ou l'on feignait de les regarder comme les chefs ou comme les fauteurs de la révolte. En 1761, cependant, à l'accession de Charles III au trône d'Espagne, le traité des limites fut annulé. Les jésuites rentrèrent en possession de leurs anciens droits; mais les moyens même qu'ils avaient employés pour défendre leurs troupeaux, n'avaient fait qu'envenimer contre eux l'antique haine des ordres réguliers, toujours secrètement jaloux de leurs succès. Quoiqu'ils ne manquassent pas de défenseurs auprès des cours de Madrid et de Lisbonne, leur règne était passé; et leur influence, depuis si long-temps ébranlée par les plus atroces calomnies, devait céder, auprès des deux cours, à la force des circonstances et aux intrigues de leurs adversaires. En 1760, ils furent ignominieusement chassés du Brésil, et huit ans après.....

Assis sur une grosse pierre qui pouvait bien avoir été la pierre angulaire de l'église de Loreto, entouré de quelques livres qui ne me quittaient jamais dans mes courses, j'en étais là de ma lecture, de mes réflexions et de mes extraits, quand je me vis assez brusquement accosté par un petit vieillard vêtu de l'ancien costume castillan, la tête couverte d'un énorme sombrero, et enveloppé d'un *poncho*, espèce de chemise

ouverte sur les côtés, d'un usage universel dans le pays. Déjà fait aux mœurs locales, je me levai à son approche, et ôtant mon chapeau : « *La benedicion, señor!* (la bénédiction, seigneur!) lui dis-je. — *La tiene V. para siempre* (vous l'avez pour toujours), » me répondit-il. Puis, sans autre compliment : « Vous lisez, ajouta-t-il sur-le-champ ; » et, parcourant de l'œil mes livres : « Vous lisez l'histoire de nos bons Pères? Bien, monsieur; très-bien! Est-ce que, par hasard, vous ne seriez pas philosophe? » — « On peut être philosophe, monsieur, lui répliquai-je, assez étonné, et lire l'histoire de vos Pères. » — « Sans doute, sans doute ; mais c'est que vous autres Européens, et vous, surtout, messieurs les Français, vous ne connaissez pas nos PP. jésuites... Écoutez-moi bien, jeune homme ! je vais vous les faire connaître, moi, nos Pères!... » Et, s'asseyant à mes côtés, il reprit d'un ton plus calme :

« Vous voyez ces ruines, monsieur? C'est ici que je suis né. La pierre où nous sommes assis faisait partie de l'église où j'ai été baptisé. Ici vécurent et sont morts mon père et mon aïeul, mon aïeul, Ignace Amandau, l'un des trois caciques qui entrèrent des premiers, avec leurs colonnes de néophytes, dans la place du Saint-Sacrement, le 6 août 1680, et qui firent entendre au digne maître du camp, D. Antonio de Vera Musica, que, mettre au front de son armée, sous prétexte d'épuiser le feu des Portugais, les quatre mille chevaux sans cavaliers qui formaient sa cavalerie, c'était indubitablement conduire ses hommes à la boucherie. Mon père a été long-temps corrégidor de la peuplade, et c'est lui qui a eu l'honneur de haranguer monseigneur D. Joseph de Peralta, évêque de Buenos-Ayres, lors de la visite que ce prélat fit, en 1743, dans nos Réductions, par ordre du roi Philippe V. J'avais alors six ans, étant ne en 1737. D. Joseph me donna sa bénédiction et me prédit que je deviendrais quelque chose. Le cabinet de Madrid n'a pas laissé à sa prédiction le temps de s'accomplir. J'avais commencé des études à la Mission, je les avais complétées au collége des jésuites de Cordova. A vingt-cinq ans, malgré ma jeunesse, j'avais été élu corrégidor de Loreto, en remplacement de mon père. J'en exerçais les fonctions depuis six ans, en 1768, lors de l'expulsion des jésuites et de la destruction de leur système. Il ne leur avait fallu rien moins que le courage des martyrs et une patience céleste pour atti er, retenir, plier à l'obéissance et au travail, des hommes naturellement féroces, inconstans et paresseux. Devaient-ils s'attendre à voir renverser en un jour l'œuvre de tant d'années de dévouement et de douloureux sacrifices? Ils s'occupaient encore à faire fleurir leurs missions déjà créées sur le Paraguay, sur le Parana ; à l'O., dans le Tucuman et chez les Chiquitos ; au S., dans les Pampas de Buenos-Ayres et au Chili, sans parler de celles du Pérou et des Amazones. Sans doute ils en méditaient de nouvelles et songeaient aux moyens d'étendre encore leurs bienfaits, quand déjà leur perte était résolue dans le cabinet de Madrid et au conseil royal des Indes. L'affaire fut conduite avec le plus grand secret. D. Francisco Bukarely, chargé de l'exécution et remplaçant de D. Pedro Cevallos, fit son entrée à Buenos-Ayres, au commencement de 1767. Il avait peur, D. Francisco, et prit la précaution assez inutile de mander auprès de lui les corrégidors (j'étais du nombre) et un cacique de chacune des Missions, pour les préparer au changement. Ils l'avaient appris en route, en se rendant, par son ordre, à Buenos-Ayres; ce qui ne les empêcha pas de s'y rendre. Ils y arrivèrent le 13 septembre, affligés, mais soumis, comme leurs curés, contre qui l'exécution des ordres du conseil avait commencé dès la nuit du 9 au 10 juillet. Il ne fut point nécessaire d'user des mesures de rigueur qu'on avait prises. A quoi nous eût servi la révolte? Les jésuites de Cordoue arrivèrent à la fin d'août, au nombre de plus de cent, à l'Encenada, et, joints bientôt à ce port par ceux de Corrientes, de Buenos-Ayres, de Montevideo, ils en appareillèrent à la fin de septembre, tandis que les autres étaient en route pour la même destination. Tous furent indignement traités dans la traversée. Le marquis Bukarely partit de Buenos-Ayres pour les Missions, le 14 mai 1768, avec une armée, et trouva partout la même douleur, le même calme, la même soumission aux ordres du roi. Pour moi, monsieur, voici mon opinion sur nos Pères. Je ne prétends pas que parmi eux il ne se soit jamais glissé d'intrigans ; mais je dis que, religieux de bonne foi, le plus grand nombre ne songeaient qu'à servir Dieu et les hommes. Moi, simple Indien, je n'ai jamais rien compris à votre politique européenne. On dit qu'en Europe les jésuites ont toujours semé le trouble partout, assassiné les rois, affecté le pouvoir suprême. S'il en est ainsi, on a bien fait de poursuivre et de punir les jésuites européens ; mais nos Pères d'Amérique n'ont jamais usé d'autorité que sur des gens incapables de se gouverner eux-mêmes, et ils n'ont jamais assassiné personne; devait-on les rendre comptables des torts ou des crimes de leurs frères d'Europe? Et quand il y aurait

eu quelque peu d'ambition dans leur fait, il est beau, sans doute, d'être ambitieux, quand on l'est pour le bien de l'humanité. »

Le vieillard paraissait fort agité. Je l'écoutais bouche béante. Il fit une petite pause, et reprenant bientôt après :

« Mais comment étions-nous alors gouvernés?... Pardonnez-moi ces détails, dont le souvenir me réjouit encore. Ce que je vous dirai de l'une de nos Réductions s'entendra de toutes les autres; car, sauf quelques dispositions purement locales, l'uniformité était parfaite entre elles; et c'était un de leurs avantages.

» Un *supérieur des Missions* était chargé, au nom de la compagnie, de surveiller tous les chefs de peuplades. Il y avait ordinairement, dans chaque Mission, deux jésuites : un *curé*, administrateur de tout le temporel, et un *vicaire*, son subordonné, et chargé du spirituel. Ce dernier était, le plus souvent, ou un missionnaire récemment arrivé d'Europe, ou un jeune prêtre venant d'achever ses études de théologie au collége de Cordova, sorte de séminaire, où les diverses Missions se recrutaient de sujets capables. Le gouvernement intérieur roulait surtout sur les missionnaires, et il le fallait bien; car que pouvions-nous par nous-mêmes, pauvres Indiens ignorans et bornés? Mais il y avait, pourtant, divers officiers de notre choix : un cacique ou chef de guerre, chargé de l'administration militaire; et, comme dans les villes espagnoles, un corrégidor, chargé de celle de la justice; des *regidors* et des *alcades*, pour la police intérieure. Un magistrat nommé *fiscal* remplissait les fonctions de censeur public, et un *teniente* ou lieutenant du cacique veillait sur les enfans. Une réprimande faite par les missionnaires était la punition d'une première infraction aux lois; une pénitence publique, celle de la première récidive; le fouet, celle de la seconde.

» Tous les hameaux étaient bâtis sur un plan uniforme, et les rues en étaient tirées au cordeau. La place publique était au milieu, et l'église en face, comme ici; et là, aussi, se trouvaient l'arsenal, les magasins, les ateliers, les greniers et l'habitation des missionnaires, qui, comme vous le pensez bien, n'était pas la plus négligée. Les cimetières aussi étaient près de l'église, plantés de palmiers, d'orangers et de citronniers en allées; et, à quelque distance de chaque Réduction, s'élevait un certain nombre de chapelles, correspondant chacune à l'ouverture de l'une des rues des bourgades, et à laquelle conduisait une allée plantée de beaux arbres. La bourgade était divisée en plusieurs quartiers, dont chacun avait son surveillant.

» Les terres dépendant de chaque réduction étaient divisées en plusieurs lots cultivés, chacun, par une famille; car il n'est pas vrai, comme on l'a cru ou comme on a feint de le croire, que personne ne possédât rien en propre; mais il y avait des champs communs, cultivés par tous, qu'on nommait la *Possession de Dieu* et dont les fruits étaient affectés à l'entretien des infirmes, aux frais de la guerre, au soulagement de la communauté, dans les disettes. On les employait aussi quelquefois à l'acquittement du tribut qui se payait par familles au roi d'Espagne.

» Chaque Réduction avait deux écoles. Dans l'une, on enseignait les lettres; dans l'autre, la danse et la musique. La musique et même la danse étaient mises en usage jusque dans les cérémonies religieuses. Les PP. ne pouvaient oublier qu'ils avaient dû leurs premiers succès au chant des cantiques, dont l'harmonie attirait près d'eux les premiers néophytes, et devaient profiter du genre d'aptitude qu'ils trouvaient surtout en nous; car, si nous n'avons pas beaucoup d'imagination, au moins sommes-nous grands imitateurs. Aussi y avait-il partout des ateliers pour les arts et les métiers les plus utiles, dorure, peinture, sculpture, orfévrerie, horlogerie, serrurerie, menuiserie, tisseranderie, fonderie, etc. Nous y réussissions très-bien, exercés que nous y étions dès notre plus tendre enfance. Sans parler, en effet, des travaux agricoles, exécutés avec succès sous la direction de nos Pères, nous avons bâti et orné, sur leurs dessins, des églises qui, pour la plupart, n'auraient pas craint la comparaison avec celles du Pérou et même de l'Espagne; mais, indépendamment des soins donnés à l'éducation de tous, on choisissait, parmi le peuple, ceux des enfans qui annonçaient des dispositions particulières; et, réunis sous le nom de *congrégation*, ils recevaient une éducation particulière, propre à former des prêtres, des magistrats et des guerriers.

» Les femmes avaient pour vêtement une tunique blanche, soutenue par une ceinture; elles allaient bras et jambes nus, sans autre coiffure que leurs cheveux flottans sur leurs épaules. Les hommes portaient l'habit castillan, recouvert, pendant le travail, d'un sarreau de toile blanche, changé en un sarreau de couleur pourpre, pour ceux qui avaient mérité des distinctions. Le son de la cloche était partout le signal du travail et celui du repos. Les femmes travaillaient dans leurs ménages. On leur distribuait,

chaque semaine, une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles devaient rendre tous les samedis, prête à convertir en toiles et en étoffes ; et quelquefois, aussi, on les occupait aux travaux de la campagne. Il y avait une *maison de refuge* où se retiraient les veuves ou les femmes sans enfans, en l'absence de leurs maris. On mariait les jeunes gens de très-bonne heure ; mais les deux sexes étaient toujours séparés, même à l'église.

» Les Réductions étaient souvent inquiétées par les Espagnols, par les Portugais ou par les Indiens non convertis ; et la nécessité avait contraint nos Pères à enseigner à leurs paisibles citoyens l'art de la guerre ; mais, s'ils y devinrent bientôt habiles, au moins n'usaient-ils de leurs talens ni pour faire des conquêtes, ni pour s'enrichir des dépouilles des vaincus. Les missionnaires avaient, non sans peine, obtenu de la cour de Madrid la permission de s'armer. Ils eurent bientôt de la poudre, du canon, une milice aguerrie, souvent redoutable aux Européens eux-mêmes. Chaque bourgade entretenait un corps de cavalerie, armé du sabre, de la lance et du mousquet, et un corps d'infanterie portant les armes primitives, la macuna, l'arc, la flèche, la fronde ; et, de plus, l'épée et le fusil. Tous les lundis le corrégidor passait les troupes en revue sur la place, leur faisait faire l'exercice et les rompait aux évolutions par des combats simulés où souvent même il fallait sonner la retraite, pour prévenir les accidens.

» Ce qui caractérisait surtout les Missions, c'était l'éclat et la pompe que nos Pères déployaient dans le culte et dans les cérémonies religieuses. Ils avaient senti de bonne heure qu'il fallait stimuler par les yeux des imaginations naturellement lentes et engourdies. Nos églises brillaient d'or, d'argent et de peintures ; et, dans les jours solennels, le pavé était semé de fleurs odoriférantes et aspergé d'eaux de senteur. Qu'il était touchant de voir, tous les matins, les enfans des deux sexes s'y rendre, dès l'aube du jour, au son de la cloche, pour la prière, et le soir, après le coucher du soleil, pour assister au catéchisme ! Mais les dimanches et les fêtes, quel concours et quelle piété ! Nos visiteurs même en étaient frappés..... Il n'est pas rare de trouver, dans leurs rapports, sur la piété des néophytes, des réflexions qui ne sont pas à l'avantage des vieux chrétiens. Les visites des évêques, trop rares à cause des distances et de la difficulté des chemins, étaient reçues dans les Missions avec un mélange piquant d'appareil guerrier et religieux. Toute la milice était sous les armes sur la route, jonchée de fleurs, et ornée d'arcs de triomphe en verdure. Le même cérémonial, le même dévouement, la même soumission se montraient dans celles des gouverneurs et des commissaires royaux, seulement avec un peu plus d'éclat militaire. Mais c'était surtout à la fête du titulaire de l'église et à celle du Saint-Sacrement, que rien n'était négligé pour déployer un luxe de représentation toujours effacé par la décence et par la dévotion sincère qui en faisaient le principal ornement. Telles sont, monsieur, les institutions qui, à la longue, ont extirpé parmi nous une foule de vices auxquels nous n'étions que trop enclins, la légèreté, l'inconstance, l'ivrognerie, l'incontinence, en y substituant, dans les Missions, les vertus contraires ; triomphe inouï, sans doute, que la religion seule pouvait obtenir ! Et qu'on vienne ensuite faire un crime à nos Pères d'avoir pris tant de précautions pour interdire aux Espagnols, et, en général, aux étrangers, l'entrée de leurs établissemens, où il ne leur était permis de résider que trois jours ; de les avoir entourés de fossés profonds, palissadés, garnis de portes et de verroux et gardés avec vigilance ! Quand bien même il n'y aurait pas quelque exagération dans ces rapports, par Notre-Dame de Loreto ! n'avaient-ils pas bien acquis le droit d'empêcher les loups d'entrer dans la bergerie ? . . Ils interceptaient, a-t-on dit, toute relation avec le souverain, les gouverneurs, les évêques. . . Pure calomnie, qui n'a pas besoin d'être réfutée. Leur gouvernement, a-t-on dit encore, était tout arbitraire ; mais on avoue qu'ils déguisaient leur despotisme par des fêtes, des bals, des tournois, par la modération du travail imposé, et en nourrissant et vêtissant bien leurs esclaves. De bonne foi, monsieur, est-ce là de la tyrannie ? Nos vrais tyrans sont ceux qui ont renversé ce magnifique édifice. J'avais, depuis la révolution de 1768, perdu ma place de corrégidor de Loreto ; mais six ans de fonctions municipales m'avaient mis à même de comparer l'état des choses avant et depuis. Les moines mendians substitués à nos curés pouvaient avoir de bonnes intentions ; mais ignorans et sans culture, ils ne comprenaient ni leurs intérêts, ni nos besoins ; et quant aux administrateurs civils, ils étaient beaucoup plus attentifs à leurs propres affaires qu'aux nôtres, nous pillant et nous pressurant à qui mieux mieux. La séparation des pouvoirs avait du bon, sans doute, en théorie ; mais ne valait rien en pratique, car il y avait sans cesse entre eux conflit d'autorité. Après un long essai de ce mauvais gouvernement, et la preuve faite de ses incon-

véniens pour nous, on voulut y substituer la propriété et la liberté individuelle, qui ne nous valaient pas mieux; et enfin, soumis à des chefs qui ne savaient ni prévenir les attaques, ni nous défendre; malheureux dans nos foyers, nous nous vîmes surpris tour à tour par les Brésiliens, par les Espagnols, par les Paguayas, et exposés, en dernier lieu, sous la prétendue protection d'Artigas, aux brigandages des troupes du docteur Francia. J'ai vu ces dernières mettre, par son ordre, tout à feu et à sang chez nous, et nous enlever jusqu'à nos cloches... C'est ainsi que s'est consommée la ruine de cette république chrétienne, en politique véritable réalisation de la république de Platon [1], qu'on ne s'attendait guère à trouver un jour dans nos plaines; et en morale, la mise en action la plus complète possible en ce monde des préceptes de l'Evangile. »

Mes compagnons de voyage vinrent m'annoncer que les canots qu'ils avaient été chercher sur l'autre rive, m'attendaient, et qu'il fallait partir. Leur arrivée mit fin au discours du vieillard, que je me serais bien gardé d'interrompre. Le bon Indien se leva, m'accompagna jusqu'à la rive où il voulut assister à l'embarquement de nos bagages et à mon départ; et au moment où je montais dans mon canot, il me prit affectueusement la main, me la serra avec force, et me dit, en me faisant un profond salut: « Adieu, monsieur, bon voyage! Dieu vous garde du docteur Francia, et souvenez-vous, dans vos prières, du dernier corrégidor de Loreto! » Et il s'éloigna.

La province des Missions (*Misiones*), considérée géographiquement, est une longue bande de terre qui s'étend dans la direction N. E. et S. E., resserrée au N. par le Parana et au N. E. par la vaste forêt dans le voisinage de laquelle j'avais rencontré la famille de Charruas. Elle est baignée, sur la frontière orientale, par l'Uruguay, qui la sépare de l'empire du Brésil, et, du côté de l'O., elle a pour bornes naturelles, au N., la lagune d'Ybera, et, plus au S., le *Rio-Miriñaï* qui, sortant de cette lagune, va se perdre dans l'Uruguay, en suivant, de sa source à son embouchure, une direction N. et S. presque perpendiculaire à ce dernier fleuve. Ce Rio-Miriñaï est, avec le *Rio-Agapey*, le cours d'eau intérieur le plus remarquable de toute la province. C'est dans cet immense terrain que florissaient ces quinze belles Réductions d'entre le Parana et l'Uruguay, dont je venais de parcourir quelques-unes. La plus septentrionale en était *Corpus*, peut-être, suivant les mémoires, la plus agréable des Résidences de la province, et la plus méridionale *Yapeyu*, où les jésuites avaient un magnifique collége. Dans l'intervalle se trouvait *Caudelaria* située sur la rive gauche du Parana, et qui fut quelque temps la capitale de la république chrétienne. J'épargne à mes lecteurs la nomenclature de toutes les autres Résidences, d'autant plus que leur emplacement même, du moins pour plusieurs, est aujourd'hui devenu l'objet de controverses géographiques qui ne sont pas d'un intérêt général; mais on ne peut s'empêcher de remarquer l'immense quantité d'*estancias*, ou fermes à bestiaux, répandues par les jésuites dans tout cet intervalle, pour le service de leurs Réductions. Quoique privées de sel, substance si utile à la nourriture de leurs bêtes, ces estancias n'en étaient pas moins, sans doute, pour leurs propriétaires, une source d'immenses richesses. On pourra s'en faire une idée quand on saura que la seule estancia de Santa-Thecla nourrissait, du temps de la splendeur des jésuites, jusqu'à 500,000 têtes de bétail.

Le sol des Missions ne produit qu'assez peu de plantes rares ou utiles, qui lui soient propres; mais il faut pourtant noter, comme paraissant appartenir à cette classe, le *curiy*, espèce de pin, dont on mange la graine, planté dans la province par les jésuites; l'*ybaro*, dont ils avaient ménagé une longue allée jusqu'à la fontaine de leur peuplade d'Apostoles, parce que les fruits de cet arbre pouvaient servir de savon aux Indiennes; un arbre dit *encens*, dont la résine est, en effet, une sorte d'encens très-fin, dont on se servait dans les églises; le *palo santo* (sassafras), aussi très-odoriférant; et enfin, le fameux *aguaraïbay*, qu'on trouve, en abondance, dans toute la province, mais surtout sur les bords de l'Uruguay, grand arbre dont le tronc est quelquefois de la grosseur du corps d'un homme et dont la résine, qu'on exprime de ses feuilles par ébullition, passe, à tort ou à raison, pour une panacée, un remède universel.

Après environ une heure de navigation, employée à lutter contre un courant assez rapide, nous abordâmes enfin à l'autre rive. J'étais au Paraguay.

---

[1] Ne dirait-on pas que notre bon corrégidor avait lu Montesquieu? Il est, au reste, fort remarquable que les plus grands écrivains du dix-huitième siècle, sans même en excepter Voltaire, se soient tous accordés à faire l'éloge de la république du Paraguay.

CHAPITRE XXXII.

PARAGUAY.

Au Paraguay ! Je ne touchais pas sans un sentiment secret de crainte cette terre mystérieuse, depuis long-temps l'objet de tant d'hypothèses hasardées; cette terre, si neuve encore pour la curiosité de l'Europe et dont le moindre attrait n'est pas, sans doute, le caractère de l'homme singulier qui la gouverne, de ce Napoléon au petit pied, dont la vie semble n'être que la parodie de celle de ce redoutable dominateur de l'Europe moderne.

A peine débarqués, nous rechargeâmes nos bagages et nous nous remîmes en route, en longeant d'assez près les rives de ce beau fleuve du Parana, auquel ne nuisaient en rien, dans mon esprit, les souvenirs encore récens de l'Orénoque et du Marañon; moins varié, peut-être, dans ses accidens, parce qu'il coule invariablement en des plaines unies, mais non moins imposant par la masse de ses eaux. Malheureusement je m'y trouvais juste à cette époque de l'année où ce fleuve inonde surtout les campagnes qu'il arrose; ce qui ne laissait pas que de compliquer un peu les difficultés du voyage.

Nous approchions d'Itapua, premier lieu habité que nous devions rencontrer dans le pays, quand nous fûmes brusquement abordés par une douzaine d'hommes en veste bleue, pantalons blancs et chapeau rond, armés de sabres, de pistolets, de carabines et accompagnés de quelques autres, assez mal équipés, en habits bourgeois et portant des lances. Ils nous demandèrent impérativement nos passe-ports, et, sans attendre notre réponse, ils nous entourèrent et nous conduisirent, plus vite que nous n'y aurions été de nous-mêmes, auprès du commandant militaire d'Itapua. C'était un détachement de ces nombreuses *guardias* ou postes militaires dont le dictateur a couvert les rives du Paraguay, du Parana et de l'Uruguay, pour empêcher de sortir de son empire, qui ressemble assez à l'antre du lion de la fable; car tout y entre et rien n'en sort. Il n'en laisse pas sortir les indigènes, dans la crainte qu'à leur retour, ils n'y rapportent des idées libérales qui pourraient lui nuire; les Espagnols, parce qu'il les regarde comme des ôtages; les étrangers, pour s'en servir comme d'intermédiaires avec les puissances européennes. Il ne se dissimule pas les inconvéniens de l'entrée accordée à ces derniers; mais ces inconvéniens sont plus que compensés par l'exactitude de la surveillance qu'il exerce sur eux. Il a établi partout une police des plus inquisitoriales et des plus vexatoires, qu'il fait par tous les hommes en place. Il se charge même souvent, en personne, de l'exécution de ses décrets; mais, dans les villes, les alcades, et les commandans à la campagne, en sont particulièrement chargés. Ils ont sous leurs ordres, à cet effet, des espèces d'éclaireurs nommés *zeladores* qui, de jour comme de nuit, voient et observent tout avec une étonnante sagacité, avec un zèle tout exemplaire. Il dispose, en outre, d'une sorte de police secrète que font volontairement un certain nombre d'amateurs. Pour être plus sûr de son fait, il a supprimé la poste aux lettres, tout en laissant subsister les maîtres de poste, tant pour l'expédition des dépêches officielles que pour la perception du port des lettres particulières, resté le même qu'autrefois. Par là, il se procure de l'argent et se trouve nanti de toutes les lettres qui sortent ou qui entrent. Il les ouvre sans scrupule et les retient ou les renvoie, suivant que le contenu lui convient ou non ; aussi ne prend-on plus la peine de les cacheter. Enfin on ne peut sortir du pays ni en parcourir l'intérieur sans passe-ports, délivrés pour la sortie par le dictateur exclusivement, et pour le voyage, par les commandans.

C'était en vertu de cette dernière mesure que nous venions d'être arrêtés. Au moment où j'entrai chez le commandant, j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater de rire, en le voyant affublé d'une grande robe de chambre d'indienne, vêtement *officiel*, espèce d'uniforme que portent, à l'imitation du dictateur, les commandans, les alcades; et, en général, tous les employés, mais sans jamais le quitter, pas même pour monter à cheval. Ce commandant paraissait être un fort brave homme. Il excusa, de son mieux, ses gens de la brusquerie avec laquelle ils avaient rempli leur charge; puis, après avoir pris connaissance de mon passe-port brésilien, il m'apprit que je devais attendre quelques jours à la frontière, le retour d'un messager qu'il allait expédier pour l'Assomption, à l'effet d'instruire le dictateur de mon arrivée et de lui demander si son bon plaisir était que je traversasse le pays, dans la qualité de voyageur, sous laquelle je m'annonçais. « Au reste, ajouta-t-il, je ferai de mon mieux pour que le temps ne vous paraisse pas trop long. Votre qualité de Français n'est point à mes yeux un titre de réprobation, comme auprès de beaucoup de mes compatriotes ; au contraire.... Moi et deux ou trois autres personnes d'ici, que vous connaîtrez, nous aimons beaucoup les Français.... »

Le lendemain, le bon commandant me conduisit chez le curé et chez l'alcade d'Itapua, qu'il invita à venir passer la soirée chez lui, avec le *seigneur français*. J'avais le temps d'examiner tout à mon aise la bourgade, l'une des premières fondées par les jésuites, puisqu'elle date de 1614, mais non pas alors à l'endroit où elle se trouve maintenant. Toutes les habitations, comme dans toutes les peuplades jésuitiques, en sont couvertes en tuiles, et les murs y sont de briques cuites, le tout, d'ailleurs, disposé en rues et en places, comme en Europe, à la différence des bourgs et paroisses, dont les maisons sont disséminées dans la campagne, sauf un petit nombre groupées autour de l'église, comme celles du curé, du mercier, de l'épicier, du forgeron, qui tient, en même temps, une espèce de cabaret des plus pauvres (*pulperia*).

Je m'amusai beaucoup, dans le cours de cette promenade, à voir des enfans s'exercer dans la campagne, à ce qu'on appelle la *cimbra*, arc à deux cordes réunies, vers leur centre, par une peau, sur laquelle on pose, en guise de flèche, une boule de terre cuite qu'on fait partir, en bandant l'arc, de manière à ce qu'elle aille frapper de petits oiseaux avec assez de force pour les étourdir ou même les tuer; ce que les gens du pays font avec une précision et une adresse tout-à-fait extraordinaire, pouvant, le plus souvent, répondre au moins de la moitié de leurs coups.

« La bourgade que vous venez de voir, me dit mon hôte, à notre retour, n'a pas plus de quatorze cents habitans; mais, située sur le Parana, entre le territoire des Missions d'une part et le Paraguay de l'autre, elle pourrait acquérir une importance commerciale, comme entrepôt de commerce pour le nord et pour le midi. Son Excellence a même cherché à établir là, vers 1822, une espèce de factorerie, par laquelle elle espérait concilier l'intérêt de son isolement politique avec celui du commerce dont elle sentait la nécessité; mais les entraves qu'elle a mises elle-même aux opérations n'ont pas tardé à tout gâter et le projet a été abandonné. C'est, au reste, par Itapua que, deux fois, M. Bonpland a cherché à se mettre en communication avec Son Excellence... — M. Bonpland! interrompis-je; le connaissez-vous? — Beaucoup; et vous n'ignorez pas qu'il est, depuis 1821, prisonnier de Son Excellence; mais vous pourrez voir votre digne compatriote, car vous passerez près du lieu qu'il habite. Son Excellence l'accuse d'avoir entretenu des relations avec ses ennemis à l'époque du passage d'Artigas, en déguisant, d'ailleurs, ses mauvais desseins par la formation d'un établissement pour la préparation de l'herbe du Paraguay. En conséquence, elle envoya quatre cents hommes qui, après avoir détruit l'établissement, emmenèrent plusieurs prisonniers, et avec eux M. Bonpland, à qui elle assigna, pour résidence, Santa-Maria de Fe, dont il ne peut s'éloigner que de quelques lieues. » Et, se penchant à mon oreille, comme s'il eût craint d'être entendu : « Je crois, continua-t-il d'un ton plus bas, que Son Excellence a tort. M. Bonpland est à mille lieues des vues politiques qu'on lui prête. S'il a formé des relations avec les chefs des Missions, c'est que le succès de son établissement lui rendait ces relations nécessaires. Dans tous les cas, il ne fallait pas, pour s'emparer d'un seul homme, massacrer une partie des Indiens, et frapper d'un coup de sabre à la tête M. Bonpland, qui n'opposait aucune résistance; il ne fallait pas piller ses effets, le conduire les fers aux pieds jusqu'à Santa-Maria, et oublier que, pendant le trajet, il a soigné lui-même ceux des soldats de Son Excellence qui avaient été blessés dans l'expédition... » La communication confidentielle du brave commandant fut interrompue par l'arrivée du curé et de l'alcade, qui me traitaient déjà comme un ancien ami.

Le *maté* d'argent circula bientôt dans la petite assemblée. On sait qu'on appelle aussi maté l'infusion de la feuille pulvérisée de la *yerba del Paraguay* (herbe du Paraguay), qui a quelque rapport avec le thé, et qui est, dans la presque totalité de l'Amérique méridionale, un objet de première nécessité pour toutes les classes, dans toutes les situations de la vie. On jette d'abord dans le vase l'herbe avec du sucre; on verse de l'eau chaude dessus, et l'on aspire, chacun à son tour, l'infusion avec un tube d'argent ou petite pompe (*bombilla*). Le commandant avait, de plus, fait servir de l'eau-de-vie de canne à sucre; et le feu de cette liqueur forte, joint à celui des cigarres que les filles de la maison nous présentaient tout allumés, après en avoir elles-mêmes aspiré quelques bouffées, semblait déjà se communiquer à toutes les têtes. On parlait très-haut, on criait même un peu chez le commandant d'Itapua; chose à peine croyable dans un pays où la discrétion est souvent une affaire de vie ou de mort. J'aurais eu vraiment tout lieu de m'enorgueillir de la confiance de ces braves gens, s'ils se fussent montrés un peu plus sobres. J'étais Français, disaient-ils; j'étais incapable de les trahir.

Le curé fulminait contre le dictateur pour

avoir aboli les corporations religieuses, en manifestant pour les religieux le plus profond mépris et une haine invétérée. « Peut-être, mon père, disait l'alcade, devait-il s'y prendre plus doucement; mais vous conviendrez que nos Pères le méritaient bien, pour leurs désordres. Vous n'ignorez pas, par exemple, que le prieur des Dominicains s'est vanté d'avoir vingt-deux enfans de différentes femmes... — Soit, dit le curé; mais qu'est-ce qu'un évêque et son vicaire, un chapitre, quelques curés et seulement cinq monastères, qui ne renferment pas plus de cinquante moines, pour l'administration spirituelle de tout un pays comme celui-ci? Et puis, pourquoi réunir en sa personne le gouvernement temporel et spirituel? Aussi, qu'en est-il résulté? Nous sommes maintenant les esclaves de Francia. Il nous nomme et nous révoque à volonté; il a même introduit des changemens dans le culte. Plus de fêtes, plus de processions, excepté celle de la Fête-Dieu... — Ajoutez donc, mon père, dit l'alcade, qu'il a aussi aboli une foule de superstitions grossières, comme les imitations grotesques de la Passion, la fête de l'âne, etc.; et, en cela, il a très-bien fait. Si je regrette quelque chose, c'est qu'il donne si peu de soins à l'instruction publique. — Plaignez-vous en! reprit le prêtre; n'avez-vous pas l'enseignement mutuel dans vos écoles primaires, où vous êtes forcés d'envoyer vos enfans, qui, dès six ans, ont souvent à faire, pour s'y rendre, plusieurs lieues à cheval, allée et retour? Il est vrai qu'il n'y a point d'écoles pour vos filles, et qu'il est rare de trouver ici un homme libre qui sache lire et écrire; mais, qui sait? le dictateur pourrait bien avoir ses vues, en vous tenant tous dans la plus crasse ignorance. Les Paraguyas ont de l'esprit naturel; ils sont doux, hospitaliers, généreux; ils ont du patriotisme; et peut-être, avec plus d'instruction, seraient-ils moins faciles à conduire, au lieu qu'aidé de leur légèreté et de leur insouciance, en les fatiguant d'actes arbitraires, en leur ôtant le commerce, en les encourageant tous au désordre par le mépris de la religion, il en est bien plus facilement le maître... — Un moment, mon père, reprit l'alcade... tous ces maux, dont je conviens ont eu, pourtant, quelque compensation. Si, parmi le peuple, la morale s'est détériorée, la civilisation fait des progrès dans la classe supérieure. L'inquisition et le despotisme des prêtres une fois abolis, le goût de l'instruction a gagné chez elle. Aujourd'hui, dans les pensions particulières que renferme la capitale, nos jeunes gens des deux sexes lisent autre chose que des livres remplis d'une piété mesquine; et si Son Excellence n'encourage pas ces établissemens, du moins n'y apporte-t-elle point d'entraves. Enfin la fréquentation des étrangers nous a mis en rapport avec le siècle; et nos femmes, surtout, qui nous sont, en général, supérieures sous le rapport intellectuel, aident beaucoup à ce mouvement. Je ne parle pas de nos finances; Son Excellence en garde trop bien le secret pour qu'il soit possible d'en apprécier les ressources. Nous savons tous, nous autres fonctionnaires publics, que nos appointemens ne ruinent pas le trésor; les travaux d'utilité générale ne lui coûtent pas non plus très-cher; et les dîmes, l'*alcabala* [1], la taxe des boutiques, celle des maisons en pierre de la capitale, les droits d'entrée et de sortie, ceux du papier timbré, des postes, des amendes et confiscations, le droit d'aubaine et le produit des biens nationaux; tout cela réuni, grâce à l'ordre qu'il y a su mettre, doit lui produire une certaine somme; mais, messieurs, quand, avec tout cela, le gouvernement ne serait pas très-riche, les bois de construction et le maté nous restent; notre agriculture s'améliore; notre industrie manufacturière prend l'essor; notre commerce peut se rétablir. J'entrevois pour le Paraguay une ère prochaine de bonheur. Attendons tout du temps et... de la liberté! » allait, sans doute, ajouter le bon alcade, dont le patriotisme s'échauffait à vue d'œil... « Bien, seigneur alcade; fort bien! s'écria à son tour le commandant; mais comptez-vous pour rien l'état militaire? Oubliez-vous que nous avons, en ce moment, cinq mille hommes de troupes de ligne et environ vingt mille de milice, tandis que, sous les Espagnols, nous n'avions que des troupes de cette dernière espèce? Ne savez-vous pas que nous avons, dans notre arsenal, plus de douze mille fusils et carabines, autant de sabres et de pistolets, un nombre infini de lances, cinquante à soixante canons, soit dans la capitale, soit aux frontières? Je conviendrai que notre tenue n'est pas toujours très-militaire, quoique nous manœuvrions assez bien et que nous fassions passablement l'exercice; je sais que notre discipline, sévère jusqu'à la cruauté, n'empêche pas nos soldats de vivre dans le plus grand libertinage, auquel vous savez trop qu'il plaît trop souvent à Son Excellence de les encourager; mais nous avons l'esprit de corps et nous sommes exacts au service. Notre milice, il est vrai, mal armée, mal disci-

[1] Droit de 4 p. 100 sur toutes les marchandises vendues, soit en gros, soit en détail, ainsi que sur les objets cédés par les particuliers.

plinée, jamais exercée ni passée en revue, ne présente pas tant de garanties; et quelques personnes prétendent qu'avec ces faibles ressources nous ne pourrions pas résister à des ennemis extérieurs, ne fussent-ils que trois ou quatre mille; mais, par mon saint patron, messieurs! Croyez-m'en, nous saurions encore au besoin (montrant sa cocarde rouge, bleue et blanche) défendre nos couleurs nationales et maintenir la devise écrite sur nos drapeaux : *Libertad o muerte!* (la liberté ou la mort!) »

Le curé et l'alcade applaudirent beaucoup à cet élan du chef militaire; mais ils s'étaient pourtant, sans doute, un peu refroidis eux-mêmes, pendant son discours, car ils paraissaient surpris et même alarmés de la hardiesse avec laquelle ils avaient parlé. Je les eus bientôt rassurés. Quand ils furent partis: « Le seigneur alcade, me dit le commandant, n'a pas tout dit sur l'administration du docteur Francia, qui, dans le fait, concentre en lui tous les pouvoirs. Le *ministro de hacienda*, ou ministre des finances, n'est que son premier commis; le *fiel de fecho*, espèce de secrétaire-d'état, écrit sous sa dictée ses réponses, ses ordonnances et ses jugemens. Il dispose de même des alcades, qui sont à la fois juges civils et criminels, juges de paix et commissaires de police; du *fiel executor* (fidèle exécuteur), inspecteur du marché, et vérificateur des poids et mesures; et, enfin, du *defensor de minores* (défenseur des mineurs), chargé de la tutelle générale, y compris celle des esclaves. Le Paraguay est divisé, comme autrefois, en une vingtaine de cercles ou *commandancias*, dont chacune a son commandant, à la fois commissaire de police, juge correctionnel et juge de paix, avec des *zeladores*, ou agens inférieurs de police, sous ses ordres, un par *partido*, ou portion de cercle. La partie du pays qu'on appelle *Missions* (celle que vous allez traverser), étendue de plus de six cents lieues carrées, sur la rive droite du Parana, au S. E. de l'Assomption, est administrée un peu différemment. Elle renferme les huit peuplades d'Indiens que les jésuites y avaient établies, avec quelques blancs, qui s'y sont fixés depuis l'expulsion des jésuites; le tout soumis à un *subdelegado*, ou lieutenant du gouvernement, auquel obéissent les commandans, chargés, comme dans le reste du pays, de gouverner les blancs, et les administrateurs, qui régissent les Indiens attachés à la glèbe, et exploitant le terrain au profit de l'Etat. Quant aux lois, elles sont, de droit, les mêmes que du temps des Espagnols; mais d'exceptions en exceptions, depuis la déclaration d'indépendance, il n'y a plus eu, de fait, d'autres lois que la volonté des gouvernans successifs. Son Excellence seule les connaît; elles sont, le plus souvent, ignorées du peuple qu'elles atteignent, et même des juges qui doivent les exécuter. Ceux-ci sont presque tous des plus simples, choisis dans les dernières classes du peuple. Son Excellence a ses raisons pour cela. Les causes civiles ou correctionnelles sont ordinairement renvoyées aux alcades, ou aux commandans des cercles; mais les causes criminelles vont directement à Son Excellence qui, suivant son caprice, décide, sans avoir entendu l'accusé, ou le renvoie par-devant l'un des alcades, punissant comme crime d'Etat, toute action ou toute parole qui lui paraît attentatoire à son autorité, ou à celle du moindre de ses employés. Elle seule, d'ailleurs, juge les militaires, qu'elle fait, suivant les cas, impitoyablement fusiller ou périr sous le bâton. « Et vous pouvez vivre sous un pareil homme? — Que voulez-vous? reprit le commandant. Il se promène tous les soirs à cheval, entouré de gardes; tout doit être fermé dans les rues sur son passage, et l'imprudent qui oserait le regarder, serait sur-le-champ fusillé; mais il n'en est pas moins chéri des habitans. Tous, en prononçant son nom, lèvent leur chapeau, par respect; ils s'imaginent qu'il entend tout ce qui se dit dans le pays, et la plupart d'entre eux le croient sorcier. »

Après ce que je venais d'entendre et ma promenade du matin, la volonté seule du dictateur pouvait me retenir à Itapua. Le cinquième jour enfin, l'exprès revint avec l'autorisation demandée. Je ne songeai plus qu'à partir, après avoir, dans la perspective d'un long voyage, augmenté mon train et ma suite, avoir remercié de leur accueil, mon digne hôte et ses amis, et leur avoir réitéré l'assurance d'être prudent, et de ne pas les compromettre.

Nous nous dirigeâmes sur San-Cosme, peuplade fondée en 1634 par le jésuite Formoso. Elle n'a aujourd'hui de remarquable que sa situation, près du Parana, en face de l'île d'*Apuipé*, la plus grande du fleuve, et à proximité de l'immense *estero y bañado* de Ñembucu, terrain entièrement noyé et couvert de joncs, comme il s'en trouve en si grand nombre dans toute cette partie. Nous avions à traverser, sur la route, cinq ou six petits affluens du grand fleuve, opération lente et assez difficile, surtout quand les eaux sont élevées; mais la pelota, dont j'ai parlé, fit encore cette fois son office. Quant à notre charrette de bagages, à mesure que nous arrivions au bord de l'un des *arroyos* (ruisseaux), on la déchargeait et on la mettait à flot, traînée à la

remorque par deux chevaux qu'on y attelait, au moyen d'une longue courroie, et que guidait un homme monté sur l'un d'eux, tandis qu'un autre se plaçait debout derrière la charrette, pour lui faire contre-poids et la maintenir en équilibre, quand la force du courant la faisait pencher à droite et à gauche (Pl. XXVIII—1). C'est ainsi que se passent, dans le pays, toutes les petites rivières.

Rien ne devait nous arrêter à San-Cosme, et nous poursuivîmes notre route, en longeant de très-près l'estero de Ñembucu, couvert d'une innombrable quantité de canards, sur lesquels mes gens et moi nous ne tardâmes pas à faire main basse ; car nous commencions à éprouver le besoin d'économiser notre provision de *charque* ou *tasajo* (viande séchée), nourriture principale des habitans de ces contrées. Ils étaient en si grand nombre, qu'un coup de fusil suffisait pour les abattre par douzaines ; aussi fûmes-nous bientôt pourvus pour long-temps ; mais quelques-uns de mes Indiens qui n'avaient point de fusil, les chassaient avec non moins de succès, au moyen de trois petites boules, adaptées à l'extrémité d'autant de longues courroies, qu'ils lançaient, en les faisant tournoyer, sur les canards, de manière à enlacer leurs ailes, et à les forcer de tomber ainsi à leurs pieds, sans pouvoir se dégager de leurs liens (Pl. XXVIII — 2).

A Santiago, nous quittâmes les bords de l'estero que nous avions suivi jusqu'alors et nous commençâmes à nous enfoncer dans les terres, en nous élevant vers le nord.

En arrivant à Santa-Rosa, je vis se justifier ce que m'avait dit le commandant d'Itapua. Le nom de M. Bonpland y était des plus populaires, et c'était à qui des habitans de la bourgade me conduirait au *Cerrito* (petite colline), lieu situé entre Santa-Rosa et Santa-Maria de Fe, et qu'il avait choisi pour son habitation. Avant de m'y rendre, je voulus, pour me faire une idée de l'ancienne splendeur des missions jésuitiques, visiter ce qui restait de celle de Santa-Rosa, formée en 1698, d'un détachement tiré de Santa-Maria de Fe. Tel était l'éclat de son église que, pillée à diverses reprises par plusieurs des gouverneurs du Paraguay et par quelques-uns de ses administrateurs, puis dépouillée, plus récemment, par le dictateur, de l'or et de l'argent qui la décoraient encore, elle n'en continue pas moins à tenir un rang distingué parmi les plus belles et les plus riches églises du pays. Quant à sa prospérité agricole, Santa-Rosa, il y a soixante et quelques années, comptait plus de quatre-vingt mille têtes de bétail ; à l'époque de la révolution, il lui en restait à peine dix mille. Ce lieu et, d'ailleurs, l'époque où je m'y trouvais n'étaient pas propres à des observations suivies sur l'agriculture. Je les renvoyai à un autre temps et à d'autres localités ; mais, en remarquant sur les vaches et les bœufs que j'avais trouvés dans toute ma route, le stigmate identique d'un même propriétaire, je devais prendre note, avec empressement, des détails que je recueillais sur la façon dont s'opère cette singulière prise de possession, la marque des bestiaux, que, dans le pays, on nomme *hierra ;* détails que résume au mieux un passage du Voyage de M. d'Orbigny dans l'Amérique méridionale. L'auteur, après avoir peint un taureau qu'on va marquer, livré aux poursuites du cavalier qu'arme le terrible et inévitable lazo, représente la pauvre bête enfin abattue par les efforts combinés de l'homme au lazo et d'autres hommes, qui, faits à ce dangereux exercice, la maintiennent couchée et immobile, ceux-ci en la tenant par les cornes, ceux-là par la queue, d'autres enfin, en pesant sur elle de tout le poids de leur corps. Alors accourt le marqueur, qui lui applique son fer rougi au feu, soit sur la fesse, soit sur le milieu des côtes, soit sur l'épaule. « Cette marque, ajoute-t-il, porte ordinairement la lettre initiale du propriétaire, ornée de fleurons destinés à la faire distinguer de toutes celles qui pourraient lui ressembler ; et, dans chaque province, les habitans de la campagne, qui ont la mémoire meublée de tous ces signes, les discernent, même de loin, avec une sagacité extraordinaire (Pl. XXVIII—3). »

Je me divertis aussi beaucoup à observer, tout en cheminant, le manége des fourmiliers (*myrmecophaga*, Lin.), animaux de la famille des édentés, au corps, à la queue et au cou très-gros, avec une tête en trompette et une langue filiforme, démesurément longue. Ils l'enfoncent dans les fourmilières, et en retirent, à l'aide de la substance visqueuse dont elle est enduite, les fourmis qui leur servent de nourriture ; d'où leur nom. On en connaît deux espèces, qui toutes deux n'ont qu'un seul petit, toujours accroché sur le dos de sa mère. L'une de ces espèces, le *tamanoir*, ou *ñurumi*, la plus grande, habite les lieux bas et se défend, dit-on, même contre le jaguar. Quand il s'en voit surpris, il se couche sur le dos, il le serre de ses pattes, lui enfonce dans les flancs ses terribles ongles de quatre à cinq pouces de long ; et s'il meurt, il meurt du moins cruellement vengé. On a vu des tamanoirs d'environ quatre pieds et demi, sans compter la queue, qui en a plus de deux. L'autre espèce, le *tamandua* ou *caguari*,

n'a pas moins de deux pieds, et plus de trois et demi, avec la queue. Plus petite, mais plus leste que l'autre, elle s'en distingue encore par sa queue prenante qui lui permet de se suspendre aux arbres (Pl. XXVIII—5).

Je me rendis avec empressement au *Cerrito ;* mais je n'en pus voir le propriétaire, momentanément absent. Je fus réduit à contempler avec un sentiment pénible la résidence de ce digne missionnaire de la science, illustre collaborateur de l'illustre Alexandre de Humboldt, dont j'avais récemment retrouvé les traces dans mon exploration des rives de l'Orénoque. M. Bonpland vivait là, se livrant à des travaux d'agriculture; pauvre, car les ressources du sol suffisaient à peine à sa subsistance; mais aimé, mais respecté de tous les habitans auxquels, aussi complaisant qu'instruit, il savait se rendre éminemment utile, tant par les sages conseils que ses connaissances générales lui permettaient de leur donner, pour leurs divers travaux, que par les secours spéciaux qu'il leur prodiguait comme médecin. Je souffrais de son malheur en songeant combien devait être triste pour un homme de cette portée une vie tout entière passée loin de ses parens et de ses amis, sans autre société que des Indiens à demi-sauvages et des employés du dictateur, qui ne sont pas beaucoup plus civilisés. Je savais que plusieurs tentatives faites en divers temps pour sa délivrance lui avaient été plus nuisibles qu'utiles, et je faisais, en quittant sa demeure, des vœux assurément bien sincères pour que, victime d'un premier caprice, un autre caprice vînt bientôt le rendre à la liberté et aux sciences.

Là, pour la première fois, je remarquai plus spécialement, sur le sol même qui la produit, cette fameuse herbe du Paraguay dont on a déjà vu l'usage.

La *yerba del Paraguay* (*psoralea glandulosa*, Lin.) est la feuille d'un arbre sauvage de la taille d'un pommier moyen, mais qu'on émonde tous les deux ou trois ans pour le cultiver, de sorte qu'en état de culture, il ne se présente jamais que sous la forme d'un buisson touffu, avec un tronc de la grosseur de la cuisse, dont l'écorce est lisse et blanchâtre; des fleurs polypétales, disposées en grappes de trente à quarante chacune; des graines très-lisses d'un rouge violet et ressemblant à des graines de poivre. Parvenue à tout son développement, sa feuille, qui ne tombe jamais en hiver, est semblable à celle de l'oranger. Elle est elliptique, de quatre à cinq pouces de long sur la moitié de large, épaisse, d'un vert plus foncé en dessus qu'en dessous, et attachée par un pétiole court et rougeâtre. Pour la rendre propre à l'usage auquel on l'applique, il faut d'abord la griller légèrement, en passant la branche même dans les flammes, puis la faire bien rôtir et enfin la concasser, afin de la conserver en dépôt sous une forte pression; car, employée immédiatement, elle n'a pas bon goût. Elle est apéritive et diurétique. La partie du pays qui lui est le plus favorable paraît être le voisinage des montagnes de Maracayu, situées par les 25° 25' de lat. australe, à l'E. du Paraguay; du moins est-ce de là que les Indiens l'ont apportée pour la faire connaître aux Espagnols, et de là aussi qu'elle s'est répandue dans tout le reste du pays, avec une telle rapidité que de 12,000 quintaux qu'on en recueillait en 1726, l'extraction en était portée, au rapport d'Azara, à 50,000 quintaux, vers la fin de ce même siècle et au commencement de l'autre. Le même voyageur dit qu'on la divise en deux classes, l'une appelée *choisie* ou *douce*, qui se consomme au Paraguay et dans les provinces du Rio de la Plata; l'autre dite *forte*, qui s'exporte au Chili et au Pérou.

Revenu du Cerrito, je dônnai immédiatement à mes gens le signal du départ. Il me tardait d'arriver à l'Assomption, premier terme nécessaire de mon pélerinage au Paraguay; aussi ne m'arrêtai-je point à Santa-Maria de Fe, mission jadis si florissante, d'origine laïque, fondée en 1592 par Juan Caballero Bazan, et l'une de celles qui ont éprouvé, dans le cours des temps, le plus de révolutions.

Dans une halte nocturne sur les bords humides et boisés du Tebiquari-Guazu, je vis chasser, par mes Indiens, le fameux *tapir* ou *anta* (*tapir americanus*), connu dans le pays sous le nom de *mborebi*. La peau en est, dit-on, à l'épreuve de la balle. Les anciens Espagnols en faisaient des casques et des cuirasses. Il est caractérisé, d'ailleurs, par un long cou, plus gros que la tête, et par un museau alongé, dont la forme, par son extrême contractibilité, rappelle celle de la trompe de l'éléphant (Pl. XXVIII—4). Il est des plus voraces, jusqu'à manger de la toile, quoiqu'en liberté il ne se nourrisse que de végétaux. Sa chair est bonne à manger et il est très-facile à prendre; car les tapirs ne sortent que la nuit. On les tue à coups de fusil, en les chassant à l'aube du jour, avec des chiens courans. Le jeune de cet animal offre cette singularité qu'il est tacheté de blanc, comme le faon de biche.

Les localités que je trouvais semées sur ma route, après avoir passé le Tebiquari-Guazu,

qui sépare les Missions du reste de la province, n'avaient guère, à mes yeux, d'autre mérite que celui de me rapprocher de la capitale; aussi traversai-je assez froidement Caapucu ou les Longs-Arbres; Tipari, non loin de l'Estero-Bellaco; Ita, la plus ancienne des peuplades des Carios ou Guaranis, vaincus là par Jean d'Ayolos, en 1536; Garambaré; Ipané, anciennement *Pitun*, peuplade formée d'Indiens guaranis, fuyant les Mbayas, et souvent exposés aux attaques des Indiens du Chaco; Frontera; Lambaré. Cependant, à mesure que nous avancions, je reconnaissais avec intérèt, dans l'accumulation des lieux habités, l'indice certain du voisinage d'une grande ville, contrastant d'une manière piquante avec la dépopulation relative des immenses territoires que j'avais parcourus depuis Itapua jusqu'aux dernieres Missions situées au N. du Parana.

Enfin, j'atteignis la capitale. Mon premier soin fut de m'y prévaloir d'une lettre de recommandation que m'avait donnée mon hôte d'Itapua pour un jeune Cordoveze, chez le père duquel Francia avait logé dans sa jeunesse, pendant son séjour à l'université, ce qui ne l'empêchait pas de retenir le fils, après lui avoir confisqué tout ce qu'il avait apporté au Paraguay. « Voici déjà plusieurs années que je suis ici, me disait ce malheureux jeune homme, loin de mon pays et de ma famille, et Dieu sait quand et comment j'en sortirai, si jamais j'en sors. Je ne puis même pas nourrir l'espoir du succès d'une tentative désespérée, surtout depuis le malheureux résultat de celle de M. Escoffier, du comté de Nice, qui, passé de l'Assomption au Grand-Chaco, au travers du Paraguay, vers le milieu de 1823, a été arrêté à quelques lieues au-dessous de Ñembucu. Un de ses compagnons de fuite mourut de la morsure des serpens qui pullulent dans ces contrées sauvages; il courut lui-même le risque d'être enveloppé, avec les survivans, par un de ces incendies que les Indiens ou la foudre allument partout; il faillit mille fois être pris par les naturels; et, manquant d'armes, par imprévoyance ou autrement, peu s'en fallut qu'il ne mourût de faim, avec eux; encore avait-il pris le seul chemin qui lui offrît quelque chance de réussite; car il n'y faut pas songer du côté de l'est et du sud, hérissés de guardias, ni du côté du nord, non moins bien gardé et défendu, d'ailleurs, par un désert de cent cinquante lieues. » Un tel discours aurait pu refroidir mon ardeur de pélérinage au Paraguay; mais mon parti était pris; et, en tous cas, comment reculer? Le pauvre garçon voulut bien me servir de cicérone et de guide dans la ville, qu'il ne connaissait que trop bien.

L'Assomption (*Asuncion*), située sur la rive orientale de la rivière du Paraguay, par 25° 16' 40" de lat. S. et 60° 1' 4" de long. O. de Paris, a commencé par un fort qu'y construisirent, en 1538, D. Mendozo et D. Salazar. Erigée en évêché le 1er juillet 1547, elle fut la seule capitale de tous les établissemens espagnols dans ces contrées, jusqu'au 16 avril 1620, époque à laquelle Buenos-Ayres ayant été, à son tour, érigé en évêché, la cour de Madrid crut devoir séparer politiquement la province du Paraguay de celle de Rio de la Plata. Buenos-Ayres alors devint la capitale de cette dernière, et l'Assomption celle de l'autre.

Le rio Paraguay, en face de l'Assomption, est bordé de hautes falaises, sur lesquelles il a fallu, de distance en distance, pratiquer des espèces de débarcadères, pour en faciliter l'abord. Azara, en le mesurant sur ce point, à une époque où ses eaux étaient plus basses que jamais, lui a trouvé une largeur de 1332 pieds de Paris. A très-peu de distance au-dessous, s'y décharge le Pilcomayo, l'un de ses plus puissans affluens occidentaux et qui, prenant sa source dans l'une des provinces de la république de Bolivia, traverse une grande partie du Chaco; circonstance qui pourra devenir des plus favorables au commerce du Paraguay, si, quelque jour, ces immenses territoires, venant à se peupler d'Européens, le Paraguay, d'ailleurs, change son système actuel d'isolement contre un système d'une nature diamétralement opposée.

La ville n'a rien de bien remarquable sous le rapport monumental. Du temps d'Azara, qui lui donne 7,088 habitans, elle possédait encore un collége fondé, en 1783, par les jésuites, en faveur de ceux qui ne pouvaient aller faire leurs études à leur grand collége de Cordova. On y enseignait les lettres, la philosophie et la théologie. Francia l'a supprimé en 1822. Elle avait plusieurs couvens; un de la *Merced* ou des pères de la Merci, dont il a fait un parc d'artillerie; un de Récollets, qu'il a changé en caserne; et celui de Saint-Dominique, situé sur les bords de la rivière, dont il a fait une église paroissiale, en remplacement de celle de l'Incarnation, abattue par son ordre. La ville en amphithéâtre est, d'ailleurs, fort irrégulièrement bâtie, sur un sol sablonneux dont la pente est souvent assez rapide. Les rues en étaient étroites, tortueuses et de longueur inégale; mais, par compensation, bordées d'orangers, dont l'ombrage n'était pas moins utile qu'agréa-

ble aux habitans, au milieu des sables brûlans sur lesquels elles étaient construites. Francia, en 1821, a fait abattre, en grande partie, les arbres, démolir des façades de maisons ou des maisons entières, pour ouvrir de nouvelles rues et pour élargir les anciennes. Les maisons étaient isolées, entremêlées d'arbres, de petits jardins; les places remplies d'herbes. Des sources partout jaillissantes coulaient partout en ruisseaux et s'étendaient en mares. Aussi despotique qu'ignorant, il traça des alignemens ridicules, ordonna des nivellemens impossibles, comblant arbitrairement les sources, abattant d'un côté, édifiant de l'autre, sur la terre meuble, une foule de constructions, bientôt emportées par les orages, dans des rues non pavées, d'où les eaux enlevaient, en une nuit, les décombres qu'on y avait déposés pendant quinze jours pour les égaliser; le tout sans jamais parler d'indemniser les propriétaires, souvent forcés, d'ailleurs, de démolir à leurs frais leurs habitations. Après quatre ans d'exécution de ce beau système, presque tout était encore à faire ou à recommencer dans la capitale du Paraguay, qui, à mon arrivée, ne ressemblait pas trop mal à une ville bombardée depuis quelques mois.

Sous un régime tel que celui du docteur, un genre d'établissement ne pouvait manquer de m'intéresser. Je veux parler des prisons. Il y en a de deux sortes à l'Assomption : la prison publique et la prison d'Etat. La prison publique est un bâtiment de cent pieds de long, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, distribué en huit pièces, et une cour d'environ douze mille pieds carrés. Dans chacune des pièces, vivent de trente à quarante détenus, sans distinction de couleur, de rang, d'âge, de position sociale ; le maître et l'esclave, l'accusé et le coupable, le voleur de grands chemins et le débiteur insolvable, l'assassin et le patriote ; tous mal nourris, mal propres, inactifs, entassés douze heures sur vingt-quatre dans un local étroit, sans fenêtres ni ventilateurs, sous une chaleur de plus de trente-six degrés. La cour est encombrée de petites cabanes, où vivent ceux des prisonniers qui ne pourraient trouver place dans les chambres. Ce sont les moins malheureux. Une partie de ces derniers, condamnés aux travaux publics, sortent, tous les jours, enchaînés deux à deux, portant aux pieds, soit la *grillette*, gros anneau de fer, soit les *grillos*, anneaux de fer aussi, mais joints par une barre transversale, et souvent du poids de plus de vingt-cinq livres. Ceux-ci sont en partie nourris et vêtus par l'Etat; les autres vivent de leur travail ou d'aumônes. Les femmes habitent aussi la grande cour, où elles peuvent communiquer avec les hommes, et portent, comme eux, les fers, sans que la grossesse même puisse les en exempter. MM. Rengger et Longchamp, qui ont visité ces prisons quelques années avant moi, célèbrent l'humanité du brave Gomez, forcé par le dictateur d'en accepter la surveillance, après y avoir gémi lui-même pendant plusieurs années comme prisonnier d'Etat. Les malheureux, traités comme tels, sont plus à plaindre encore que les autres. Leurs prisons sont dans les casernes, et consistent en petites cellules sans fenêtres ou en cachots humides, où l'on ne peut se tenir debout qu'au milieu de la voûte. Toujours au secret, toujours aux fers, toujours gardés à vue, pour eux aucune communication de famille; la nourriture la plus vile, point de secours en cas de maladie, si ce n'est, quelquefois à leur dernière heure, et encore de jour seulement. Tant de peines ne suffisent pas. Il y a encore la confiscation des biens, qui n'est pas une des moindres ressources du revenu public, et que le dictateur seul prononce ordinairement, contre ceux qu'on a déclarés traîtres à la patrie, mais qui s'applique aussi, quelquefois, à de moindres crimes. Un négociant emprisonné à la suite d'une dispute avec un officier de la douane, se vit confisquer tous ses biens, parce qu'il avait eu l'imprudence d'offrir à l'Etat trois mille piastres, pour racheter sa liberté.

L'un des édifices les plus remarquables de la ville, est l'habitation des anciens gouverneurs, construite par les jésuites, peu avant leur expulsion, pour servir de retraite aux laïques, pendant certains exercices spirituels. Il est de forme à peu près carrée, isolé par de larges rues que le dictateur a fait percer à cet effet, et pourvu de deux galeries, dont l'une, extérieure, donne sur la grande place publique, et l'autre, intérieure, sur une vaste cour. C'est là que demeure Francia.

En face, sur la place, se trouve un arbre, sous l'ombrage duquel doivent se rendre toutes les personnes qui lui demandent une audience, afin qu'il puisse juger par lui-même, en les voyant de ses fenêtres, s'il doit ou non les recevoir, ce qu'on apprend, après une attente plus ou moins prolongée, par l'arrivée d'un officier, chargé d'apporter ses ordres aux postulans.

Lorsque, dans le courant d'octobre 1810, la junte de Buenos-Ayres, affranchie du joug de l'Espagne, voulut faire reconnaître son autorité au Paraguay, elle éprouva d'abord de la résistance de la part de ses habitans; mais les idées nouvelles ne tardèrent pas à s'y implanter.

En 1811, quelques officiers créoles parvinrent à convoquer un congrès qui déposa le gouverneur et le remplaça par une junte d'abord astreinte à gouverner au nom de Ferdinand VII; mais qui, bientôt, proclama l'indépendance du Paraguay. D. Jose Gaspard de Francia était secrétaire de cette junte avec voix délibérative.

Gaspard de Francia est né dans la province des Missions. On le croit généralement issu d'une famille portugaise; mais il aime à se dire Français d'origine. Ses parens l'avaient envoyé à Cordova où, après d'heureuses études, il fut reçu docteur en théologie; mais, de retour chez lui, il aima mieux exercer la profession d'avocat. On loue le courage et la probité qu'il déploya dans cette carrière, ainsi que son désintéressement, qui le portait à se contenter d'un très-modique patrimoine; mais il avait manifesté, dès sa jeunesse, cette inflexibilité de caractère et une tendance à l'hypocondrie qui, plus tard, devaient en faire un tyran et un tyran capricieux. Ses talens au moins relatifs lui ouvrirent bientôt la carrière des affaires. D'abord membre du *cabildo* (conseil municipal), il ne parut à la junte que pour lutter en vain contre des collègues aussi pervers que ridicules. Dans la conscience secrète de leur impéritie, ces derniers convoquèrent, en 1813, un nouveau congrès, qui, non moins ignorant que la junte, voulant établir à toute force un gouvernement républicain, nomma chefs de l'État, avec le titre de consuls, l'ex-secrétaire de la junte révolutionnaire et son ex-président, D. Fulgencio Yegros, qui devaient alternativement exercer l'autorité. Dès l'année suivante, le consulat n'existait plus, et Francia était dictateur du Paraguay pour trois ans, aux appointemens de 9,000 piastres, dont il ne voulut accepter que le tiers. Peut-être n'y avait-il pas alors au congrès et même dans le Paraguay tout entier dix personnes qui sussent au juste ce que c'est qu'un dictateur. Le pays ne tarda pas à l'apprendre. Francia s'était fait nommer dictateur à vie par le congrès de 1817, tout composé de ses créatures. Parvenu au terme de son ambition, il leva le masque. Un moment arrêté par Artigas, quand il l'eut vaincu et fait prisonnier, il se montra incessamment le plus cruel et le plus ombrageux des hommes, ne recevant qu'avec difficulté les personnes que les fureurs de son ennemi avaient forcées à chercher un asile au Paraguay, comparativement tranquille. C'est alors qu'il établit le singulier système administratif dont il a été question plus haut, sévissant contre tous ceux qui lui portaient ombrage, sans épargner, plus que les autres, les membres de sa famille; faisant couper les cocotiers bien loin au-delà de ses limites, établissant, sur toutes ses frontières du nord et de l'ouest, de nombreuses guardias, pour combattre ou comprimer les Indiens qui l'inquiétaient dans ces directions, et transportant de force les vaincus dans la capitale ou dans les Missions, pour les fondre avec les blancs; politique atroce, sans doute, mais qui, pourtant, par le fait, était la meilleure à suivre avec eux. Une conspiration contre lui, découverte en 1820, devint pour lui l'occasion d'exécutions sanglantes et sans nombre, qui, pendant plusieurs années, enveloppèrent dans une même terreur les Espagnols proscrits, les nationaux et les créoles. Les étrangers étaient les seuls qu'il semblât vouloir épargner, et l'on a vu comme il les traite.

Je complète cette esquisse de son histoire, par les détails curieux que nous ont transmis MM. Rengger et Longchamp, sur l'emploi d'une de ses journées. Après avoir peint sa résidence de ville, telle que je l'ai décrite moi-même : « Il y loge, disent-ils, avec quatre esclaves, savoir : un petit nègre, un mulâtre et deux mulâtresses, qu'il traite avec beaucoup de douceur. Les deux premiers lui servent à la fois de valets de chambre et de palefreniers; une des mulâtresses fait sa cuisine, et l'autre prend soin de sa garde-robe. Sa vie journalière est d'une grande régularité. Rarement les premiers rayons du soleil le surprennent au lit. Dès qu'il est levé, le nègre lui apporte un réchaud, une bouilloire et une cruche pleine d'eau, qu'il fait chauffer en sa présence. Alors le dictateur prépare lui-même, et avec tout le soin possible, son maté ou thé du Paraguay. Le maté pris, il se promène dans le péristyle intérieur qui donne sur la cour, en fumant un cigarre, qu'il a soin de dérouler auparavant, pour voir s'il ne renferme rien de nuisible, bien que ce soit sa propre sœur qui lui fasse ses cigarres. A six heures, arrive le barbier, mulâtre sale, mal vêtu et ivrogne, mais l'unique membre de la faculté auquel il se confie. Si le dictateur est de bonne humeur, il se plaît à jaser avec lui, et souvent il se sert de ce moyen pour préparer le public à ses projets; c'est sa gazette officielle. Il se rend ensuite, vêtu d'une robe de chambre d'indienne, dans le péristyle extérieur qui règne tout autour du bâtiment; et là, reçoit, en se promenant, les particuliers admis à l'audience. Vers sept heures, il rentre dans son cabinet, où il reste jusqu'à neuf. Les officiers et les autres employés viennent alors lui faire leurs rapports et recevoir ses ordres. A onze heures,

le fiel de fecho apporte les papiers qui doivent lui être remis, et écrit sous sa dictée jusqu'à midi. A cette heure-là, tous les employés se retirent, et le docteur Francia se met à table. Son dîner est très-frugal; il le commande toujours lui-même. Lorsque sa cuisinière revient du marché avec ses emplettes, elle les dépose devant la porte du cabinet de son maître, qui sort et met à part tout ce qu'il destine pour sa personne. Après le dîner, il fait la sieste, puis il prend son *maté* et fume son cigarre, avec les mêmes cérémonies que le matin. Il travaille ensuite jusque vers les quatre ou cinq heures, qu'arrive son escorte pour la promenade. Le perruquier entre alors, et le coiffe, pendant qu'on selle son cheval : cela fait, le dictateur visite les travaux publics ou les casernes, surtout celle de la cavalerie, où il s'est fait arranger une habitation. Dans ses promenades, quoiqu'au milieu de son escorte, il est armé non-seulement d'un sabre, mais encore d'une paire de pistolets de poche à double canon. Rentré chez lui à la nuit tombante, il se met à l'étude; et, sur les neuf heures, il procède à son souper, qui se compose d'un pigeon rôti et d'un verre de vin. Si le temps est beau, il se promène encore dans le péristyle extérieur, d'où il ne se retire souvent que fort tard. A dix heures, il donne le mot d'ordre, et ferme lui-même, en rentrant, toutes les portes de son habitation. »

Les mêmes voyageurs le représentent spirituel, pénétrant, très-instruit, au moins relativement, libre d'une foule de préjugés, toujours désintéressé, malgré l'inégalité de son humeur, et parfois même généreux ; du reste, tutoyant presque tout le monde, quoiqu'excessivement jaloux de son autorité et des égards dus à sa personne.

Après plusieurs séances infructueuses sous l'arbre officiel, je fus enfin admis à l'honneur de lui être présenté, pour lui demander la permission de continuer mon voyage. Fidèle aux instructions que j'avais reçues, je ne m'approchai de lui que de six pas au plus, jusqu'à ce qu'il m'eût fait signe de m'avancer, et m'arrêtai alors à trois pas, les bras étendus le long du corps et les mains pendantes et ouvertes; car il craint qu'on n'y cache des armes. Il avait soixante-dix ans; on lui en aurait donné un peu plus de soixante. Il est de taille moyenne, a une physionomie régulière, des yeux noirs, armés d'un regard vif, exprimant toujours la méfiance; un gros ventre et des cuisses grêles. Il débuta avec moi, comme avec tout le monde, par un air de hauteur affectée qui, après quelques questions répondues simplement sur mes projets, se changea en un ton plus simple. En me parlant de Napoléon, son sujet favori, il n'oublia pas de comparer l'élève de Brienne à l'écolier de Cordova, le sous-lieutenant de Toulon au secrétaire de la junte révolutionnaire, le héros du 18 brumaire au collègue d'Yegros, et enfin au dictateur du Paraguay le dominateur de l'Europe, dont il admirait le gouvernement militaire, et déplorait la chute, blâmant, d'ailleurs, vivement la France de s'être laissé prévenir par l'Angleterre dans la reconnaissance des républiques de l'Amérique du Sud, ce qu'il regardait comme une grande faute politique. Il professait, d'ailleurs, le plus grand dévouement pour la cause de ces républiques, qu'il se disait prêt à défendre envers et contre tous. Au sujet de ses droits à certains égards : « Tu dois, me dit-il, me respecter à l'égal de ton roi, et même davantage; car je puis te faire plus de bien et plus de mal que lui. » Quant à ses idées particulières sur la religion, il s'amuse souvent des superstitions auxquelles il a cherché à soustraire son pays. « Lorsque j'étais catholique, dit-il un jour à un commandant, qui lui demandait l'image d'un saint, pour la placer, comme patron, dans un fort nouvellement bâti; lorsque j'étais catholique, je pensais comme toi; mais, maintenant, je reconnais que les balles sont les meilleurs saints pour garder les frontières. » Et me racontant, en riant, l'histoire d'une pauvre femme qu'on lui avait envoyée de Curuguaty, affublée d'un immense rosaire, en l'accusant de sorcellerie : « Tu vois à quoi servent à ces gens les prêtres et la religion ; c'est à croire au diable bien plus qu'à Dieu. » Il me demanda alors quelle était la mienne, puis il ajouta, comme son dernier mot sur cette matière : « Professe celle que tu voudras; sois chrétien, juif ou musulman ; mais ne sois pas athée. » A la fin de la conférence, où il parlait souvent par brusques sentences, ayant eu occasion de lui rappeler sa noble conduite envers le fils d'une maison de Cordova, qu'il avait nommé son secrétaire, en reconnaissance des services reçus d'elle dans sa jeunesse, je crus pouvoir risquer quelques mots en faveur de mon pauvre Cordoveze, traité bien différemment. Il fronça le sourcil, ne me répondit rien, et me congédia par ce qui paraît être sa phrase obligée pour tous les étrangers qu'il admet à son audience : « Fais ici ce qui te plaira; personne ne t'inquiètera ; mais ne te mêle jamais des affaires de mon gouvernement. »

Je me retirai et me préparai à continuer mon voyage. Il ne me restait plus à visiter, pour avoir

tout vu dans l'Assomption, que le quartier des Payaguas, ou Payaguayos, situé à l'une des extrémités de la ville. Il était curieux pour moi d'observer, vivant dans leur rudesse primitive, au sein d'une civilisation telle quelle, mais, néanmoins, comparativement très-avancée, les restes de cette nation forte et puissante, qui avait donné son nom à la rivière du Paraguay, nommée d'abord Payaguay, ou rivière des Payaguas, nom altéré, depuis, par les Espagnols et donné par eux à tout le pays. Jamais agriculteurs, mais mariniers, et très-habiles à ce titre, armés de leur pagaie longue et pointue, ils régnaient, par elle, sur tout le rio Paraguay et en interdisaient la navigation à toutes les autres nations. Ils firent une guerre constante et acharnée aux Espagnols dès leur arrivée, et leur firent long-temps autant de mal dans l'ouest que les Tupis vers le nord et les Charruas au midi. En 1740 et en 1790, leurs deux hordes se réconcilièrent avec eux, soit par ruse, soit par prudence, et leur furent, depuis, très-utiles en paix comme en guerre, tant par leur valeur que par leur industrie. Voilà pour leur histoire. Quant à leurs mœurs, j'avais vu plusieurs de ces Payaguas de la taille moyenne de cinq pieds quatre pouces, bien faits, portant le barbote dont j'ai déjà parlé, superficiellement tatoués, les bras et la cheville ornés d'anneaux, des aigrettes de plumes sur la tête, et couverts d'une espèce de mante faite d'une toile de coton, que leurs femmes savent tisser. J'avais vu une femme payagua nouvellement accouchée et à qui ses amies avaient formé, avec leurs habits, de sa demeure à la rivière, une espèce de corridor, par lequel elle avait été se jeter à l'eau, elle et son enfant. Tout cela était déjà assez curieux ; mais je voulais les voir chez eux et les étudier dans leurs habitudes intimes. Mon Cordoveze, qui parlait parfaitement leur langue, me conduisit à leur quartier.

Introduit dans leurs habitations, espèces de huttes, j'y vis les hommes entièrement nus. Les femmes ont la mamelle artificiellement alongée à tel point, qu'elles allaitent, par-dessus leurs épaules ou par-dessous leurs bras, leurs enfans, suspendus à leur cou par derrière. Je vis aussi de jeunes filles qui, ayant atteint leur nubilité, se peignaient le corps d'une certaine manière, avec plus ou moins de coquetterie. Le divorce est fort rare chez les Payaguas; et, quand il arrive, la femme emmène ses enfans et emporte tout le mobilier dans sa famille, l'homme ne gardant que ses vêtemens et ses armes, qui sont la macana, des arcs de sept pieds et des flèches de quatre et demi. Un Payagua venait de mourir, quoique l'un de leurs plus habiles médecins lui eût long-temps sucé l'estomac, pour en faire sortir la maladie. On loua un homme pour le porter en terre, et je vis qu'ils ont un soin extrême des sépultures, les balayant, les couvrant de huttes et de cloches ou pots de terre, ornés de peintures. Les hommes ne portent jamais le deuil ; mais les femmes pleurent deux ou trois jours leur père ou leur mari. Ils ont une sorte d'enfer rempli de chaudières et de feu ; et un paradis peuplé de plantes aquatiques. Leur premier père fut le poisson *pacu;* celui des Européens, une dorade, d'où la blancheur qui les distingue ; et celui des Guaranis un crapaud. Ils n'ont qu'une fête solennelle commune à toutes les grandes nations, et qu'ils célèbrent en public, au mois de juin, dans l'Assomption même. « C'est un spectacle à fuir mille fois, me disait mon guide, quoique la foule s'y porte. Les chefs de famille seuls y figurent à l'exclusion des femmes et des célibataires. La veille, grande toilette, des plus extraordinaires possible; le lendemain, tous s'enivrent, et puis se déchiquètent mutuellement, pendant toute la journée, les bras, les cuisses, les jambes, avec un éclat de bois ou une arête de poisson; se perçant aussi la langue, une autre partie plus délicate, et se frottant le visage du sang qui coule de la première, tandis qu'ils reçoivent celui de la seconde dans un petit trou creusé en terre avec le doigt; et tout cela sans sourciller, sans une plainte, sans un soupir; mais, la cérémonie faite, ils sont tellement épuisés, quand ils ne sont pas infirmes, qu'ils ne peuvent travailler de plusieurs jours, d'où, souvent, privation de nourriture pour leurs familles. — Et quel est le but de cette étrange solennité?—Qui le sait? » répondit mon Cordoveze.

Mon grand objet était rempli... J'avais vu Francia. Je m'embarquai sur le rio Paraguay pour le remonter jusqu'au fort Bourbon, afin de lier mes investigations dernières avec les précédentes, et je quittai l'Assomption en souhaitant, plus que je ne l'espérais, de n'y plus retrouver mon pauvre cicérone de Cordova.

Quoique favorisée par le vent, notre *chalana* (espèce de bateau plat) allait lentement, parce qu'indépendamment de la difficulté du courant, nous avions sans cesse à louvoyer pour passer entre les canaux, souvent assez étroits, que forment les îles nombreuses dont le cours du fleuve est obstrué, serrant, le plus souvent, la rive orientale, que je voulais voir de préférence en allant, et réservant, pour le retour, l'inspection de la rive opposée. A mesure que nous nous avan-

cions, les traces de la civilisation devenaient, de moment en moment, plus rares. Nous n'eûmes bientôt plus sous les yeux que les eaux du fleuve, les falaises de son rivage et les épaisses forêts des îles qui le couvrent, retentissant, la nuit, des lugubres rugissemens des jaguars dont elles sont remplies; et, le jour, des accens moins sinistres des oiseaux de rivage de toute espèce qui couvrent les terrains inondés et en habitent les joncs; oiseaux qui présentent tous l'image d'une nature toujours animée, mais entre lesquels se distingue particulièrement le brillant phénicoptère (*phœnicopterus ignipalliatus*, d'Orb.), de l'ordre des échassiers, et vulgairement appelé *flamant*, d'autant plus remarquable, qu'il est plus rare dans ces parages; le phénicoptère, caractérisé par des jambes d'une hauteur extraordinaire, avec un cou non moins grêle ni moins long que les jambes, surmonté d'une toute petite tête. Il est, d'ailleurs, d'un brun cendré la première année; prend aux ailes un rose vif la seconde; et la troisième, se pare d'une belle couleur de feu clair qui le distingue dans l'âge adulte; d'où son nom vulgaire, selon quelques-uns. Cet oiseau singulier vit dans les marais, de coquillages, d'insectes et d'œufs de poisson, qu'il pèche à l'aide de son long cou, construisant au milieu des joncs un nid de terre, sur lequel il se met à cheval, pour couver ses œufs; car sa conformation ne lui permet pas de faire autrement (Pl. XXIX — 2).

Nous n'attérîmes qu'à *Ipita*, la dernière localité riveraine jusqu'à Villa-Real de la Concepcion, et située à l'extrémité septentrionale du grand estero d'Aguaracaty, le troisième de ceux que je rencontrais sur ma route depuis Itapua, et qui n'est pas un des moins importans du Paraguay. Attirés bientôt dans la campagne par un mouvement extraordinaire, nous ne tardâmes pas à reconnaître qu'il s'agissait de donner la chasse à un *guazu-pucu*, qu'une vingtaine des hommes du lieu avaient fait lever dans l'estero, et qu'ils poursuivaient au grand galop avec leurs lazos ou longues courroies, cette arme si redoutable et si infaillible entre les mains de la plupart des habitans de ces contrées, rompus dès l'enfance à cet exercice. Mes Indiens, en amateurs passionnés, se mirent aussi à *lacer* le pauvre cerf, qui, malgré la légèreté de sa course et ses feintes adroites, tomba bientôt les cornes embarrassées dans les liens dont on le chargeait de toutes parts; car les chasseurs avaient cerné la portion du marais où l'animal aux abois espérait trouver un refuge. Cette chasse est vive et animée, mais non pas sans danger; car la bête, une fois forcée, devient souvent furieuse, et se défend bravement avec ses cornes, qui ont quatorze pouces de long, l'animal ayant lui-même plus de cinq pieds de longueur, sans compter la queue (Pl. XXIX — 1). On compte au Paraguay quatre espèces différentes de cerfs, tous désignés par le nom générique de *guazu*. On les distingue par leur taille et par leur habitation; ainsi, après le guazu-pucu, qui ne se trouve que dans les lieux inondés, viennent le *guazu-ti*, qui n'habite que les plaines découvertes; le *guazu-pita* et le *guazu-bira*, tous deux relégués au fond des bois les plus épais. On n'emploie le lazo que contre la grande espèce, à cause de sa force. Quant aux plus petites, il suffit, pour s'en rendre maître, de les *bouler* (*bolear*), c'est-à-dire de leur lancer des boules attachées à de longues courroies, et au moyen desquelles on les fait tomber. La première est assez rare, mais les autres sont communes.

Aucun autre incident digne de remarque ne signala mon voyage jusqu'à Villa-Real de la Concepcion, si ce n'est la rencontre que nous fîmes, au confluent du rio Jejuy, dans le Paraguay, de quelques individus appartenant à l'une des huit hordes de la nation Guana, répandues dans les environs, sur les deux rives du grand fleuve. Cette nation, plus sociable que les autres, s'en distingue aussi par le soin avec lequel elle exerce l'hospitalité envers les étrangers; et la manière dont nous fûmes accueillis chez elle nous engagea à nous y arrêter un peu. Ses guerriers nous conduisirent à leurs huttes, de forme cylindrique, placées chacune au milieu d'une place carrée, formées de branches d'arbres et couvertes de paille, sans voûtes, sans fenêtres, sans autre ouverture que la porte. Elles sont balayées tous les jours avec soin. Les Guanas sont comparativement aimables, quoique flegmatiques. L'excellence de leur vue et leurs autres caractères physiques les rapprochent des autres nations. Ils sont dans l'usage de s'arracher les cils, les sourcils et les poils, et portent le barbote. Les jeunes filles à marier sont très-propres, montrent beaucoup d'amabilité et une excessive coquetterie; mais, une fois mariées, elles deviennent orgueilleuses et ne se piquent pas d'une très-grande fidélité. Les femmes se marient dès neuf ans; les hommes pas avant vingt, et même plus tard. Je fus témoin d'un de leurs mariages. Le cérémonial en est des plus simples. Le jeune homme fait un petit présent à la jeune fille et la demande à son père, après quoi la future épouse et ses parens font leurs conditions sur la manière dont elle sera

traitée; sur ce qu'elle fera ou ne fera pas dans le ménage; si elle aura plusieurs maris et combien; le nombre de nuits conjugales à accorder à chacun d'eux, etc. Les femmes sont très-portées au divorce et les hommes jaloux. D'après leur système d'éducation, les parens n'ont aucune autorité sur leurs enfans; mais ils leur font des réprimandes et leur donnent quelquefois des soufflets. Tous les enfans qui ont atteint l'âge de huit ans partent un matin à jeun en procession pour la campagne. Ils reviennent le soir chez eux, dans le même ordre, en observant le plus grand silence; et là, de vieilles femmes les pincent et leur percent les bras avec un os pointu, ce qu'ils souffrent sans se plaindre; puis leurs mères leur donnent à manger du maïs et des haricots; pratique bizarre, qui rappelle involontairement la fète sanglante dans laquelle les anciens Spartiates fouettaient leurs enfans autour de l'autel de Diane, pour les exercer à la patience. Les hommes, indépendamment de quelques fêtes de famille qui sont toutes de caprice, célèbrent cette fête solennelle que j'ai décrite en parlant des Payaguas; mais leur plus grand plaisir, comme chez tous les sauvages, est toujours de s'enivrer. Un dernier trait à ajouter au tableau des mœurs domestiques des Guanas, c'est que les mères enterrent, dès leur naissance, leurs enfans du sexe féminin, « pour faire plus rechercher les femmes, disent-elles, et pour les rendre plus heureuses. » Etrange explication, sans doute, de cette inconcevable barbarie et de l'usage non moins cruel où elles sont chez les Mbayas, leurs voisins, de se faire avorter, en se faisant administrer de grands coups de pieds dans le ventre, ou même fouler aux pieds par de vieilles femmes. Quant à la politique des Guanas, elle est des plus simples, sans en être, pour cela, plus mauvaise. Chaque horde se gouverne ordinairement par un cacique héréditaire, ce qui n'exclut pas absolument le principe électif; et, en guerre, ils n'attaquent jamais personne, mais se défendent vaillamment, tuant tous les mâles au-dessus de douze ans et adoptant les enfans et les femmes, comme font les Charruas.

Pendant que j'étais chez les Guanas, j'eus une bonne fortune vraiment digne d'un naturaliste plus fort que moi. Je trouvai dans leurs bois, le grand tatou, ou tatou géant, le plus grand de ces animaux singuliers, si fameux par les plastrons qui les couvrent, et dont Azara compte jusqu'à huit espèces distinctes, dont l'une (celle du *tatou-mataco*) se pelotonne, quand elle a peur, en une boule, en ramassant ensemble sa tête, sa queue et ses quatre pattes, dans l'espoir de se dérober ainsi aux poursuites de ses ennemis. Les Espagnols désignent les tatous par le nom générique d'*armadillos*, en raison de l'armure qui les couvre. La chair de la plupart d'entre eux est bonne à manger; aussi les habitans leur donnent-ils la chasse avec des chiens exercés à cela. Le tatou géant est fort rare : celui que j'ai vu avait de long trente-huit pouces, et cinquante-six et demi, en comptant la queue; assez fort pour porter un homme sur son dos. On dit que, dans le pays qu'il habite, il faut enterrer les morts très-profondément, et garnir les fosses de gros troncs d'arbres, pour qu'il ne les déterre et ne les dévore pas. Les tatous se creusent des terriers comme les lapins; mais n'ont pas d'autre moyen de défense. On dit qu'ils ne boivent jamais et vivent de vers, d'insectes, de fourmis et de chair même corrompue. Tous passent pour être très-féconds (Pl. XXIX—4).

Rien ne pouvait m'arrêter à Villa-Real; et, continuant ma navigation sur le Paraguay, qui, à partir de cette ville, se rétrécit sensiblement, je remontai aussi rapidement que possible, jusqu'au fort Bourbon, qui ne devait pas m'arrêter davantage. Ce fort était le dernier terme de mon voyage vers le N. du Paraguay : aussi, déjà si près de la frontière septentrionale du pays, et touchant au Mato-Grosso, province brésilienne, où rien ne piquait spécialement ma curiosité, je ne songeai plus qu'à rétrograder et à redescendre le fleuve, en en longeant seulement la rive opposée. J'aurais aimé, sans doute, à reconnaître, par moi-même, le point de jonction commercial et politique de l'empire de Francia avec l'empire brésilien, par Cuyaba; mais, pour obtenir ce résultat, il eût fallu me résoudre à m'égarer un temps presque indéfini dans la lagune de la Cruz, par 19° 12′ de lat. S., laquelle confine aux immenses lagunes de Jarayes, qu'il aurait aussi fallu affronter en partie, et je ne me sentis pas la force de m'y jeter pour le seul plaisir d'y voir des Guatos, leurs fidèles habitans, qui n'en sortent jamais, évitant l'approche de tous, et sans communication quelconque avec qui que ce puisse être. D'ailleurs (l'avouerai-je?) j'avais déjà vu beaucoup de sauvages; j'allais en voir beaucoup encore; et, soit inconstance, soit fatigue, il me tardait un peu de rentrer dans la civilisation. La partie E. du Paraguay, le long de la rive occidentale du Parana, était beaucoup trop éloignée, et séparée du point où je me trouvais par des déserts trop impraticables pour que je pusse même songer à l'explorer. Je regrettais

pourtant beaucoup de retourner à l'Assomption sans avoir admiré la fameuse cascade de Canendiyu ou le *saut de Guayra*, sur le Parana même, près du tropique du Capricorne, par 24° 7' 27" de lat. S., l'une des curiosités naturelles les plus remarquables du pays et peut-être du monde, dans son genre ; mais, parmi les hommes de ma suite, se trouvait un vieil Indien fort intelligent qui avait jadis accompagné D. Félix d'Azara dans tous ses voyages, et dont la conversation vint très-heureusement remplir la lacune que les circonstances laissaient dans le mien. « Pour voir la cascade, me disait cet homme, il aurait fallu laisser le Paraguay, au confluent du rio Jejuy, remonter cette dernière rivière jusqu'au rio Curuguaty, et le rio Curuguaty lui-même jusqu'au bourg du même nom. De là, il y a trente lieues à faire pour arriver au rio Gatemy, où l'on s'embarque avec des vivres sur des canaux formés de troncs d'arbres. Il y a encore trente lieues à faire sur le Gatemy, dont les bords sont couverts de bois et habités par des Indiens dangereux ; navigation d'ailleurs très-pénible, à cause des écueils qui embarrassent fréquemment le cours de cette rivière, ce qui oblige souvent à héler les canots ou à les porter sur les épaules. Arrivé au Parana, on a, jusqu'à la cataracte, trois lieues encore qu'on peut faire, soit sur l'eau, soit à pied, le long d'un bois sans oiseaux, mais où l'on trouve assez souvent des jaguars. Enfin on est à la cataracte, dont le bruit s'entend de six lieues. » Le narrateur s'échauffait à ce point de sa description. Quel sublime spectacle ce doit être, en effet, que celui d'une masse d'eau de 2,100 toises (près d'une lieue marine) de largeur, réduite tout-à-coup à trente, et courant sur un plan incliné de cinquante degrés, à la hauteur de cinquante-deux pieds ! Les vapeurs qui s'en élèvent montent en colonne dans les airs, où elles s'aperçoivent de plusieurs lieues, en dessinant des arcs-en-ciel des plus brillans et des mieux caractérisés. La cascade de Tequendama, que j'avais vue à quatre lieues de Santa-Fé de Bogota, paraît d'abord plus imposante, car elle a 681 pieds de hauteur; mais c'est tout; tandis que ce n'est ici que le plus gros de la cascade, qui se prolonge de trente-trois lieues au-dessous, jusqu'au rio Iguazu ou Curibita, par 25° 41' de lat. S., espace semé tout entier de gouffres et d'écueils, où les eaux s'entassent et se heurtent de manière à rendre le fleuve absolument impossible à naviguer dans tout cet intervalle. Mon homme une fois lancé ne tarissait pas sur les chutes d'eau ou *saltos ;* il me parlait du salto du rio Tiete ou Añembi, l'un des plus forts affluens orientaux du Parana par le 20° 35' de lat. S.; du salto de l'Iguazu ou Curibita, précipité à deux lieues de son confluent dans le Parana, de 171 pieds de hauteur perpendiculaire, sur une longueur de 656 toises, avec un bruit, des vapeurs et des arcs-en-ciel semblables à ceux du saut de Guayra ; et enfin du salto de l'Aguaray, par 23° 28' de lat. S., qui, pour n'être qu'un mince affluent du Jejuy, n'en a pas moins 384 pieds de hauteur perpendiculaire.

Je fais grâce à mon lecteur des autres saltos de mon géographe un peu prolixe, et je me hâte de commencer, en l'accélérant le plus possible, ma navigation rétrograde le long de la rive occidentale du Paraguay, ne m'arrêtant que rarement sur les côtes inhospitalières du grand Chaco, immense contrée encore fort mal connue, et que rend difficile à explorer le peu de sociabilité de ses nombreuses nations indigènes, assez généralement désignées sous le nom de Guaycurus. Ces tribus se sont presque toutes constamment refusées à l'adoption de la civilisation et du christianisme, que les jésuites ont, dans tous les temps, essayé d'importer chez elles.

Celle de toutes ces nations la plus reculée vers le nord, s'étend jusqu'au fort Bourbon, sur les deux rives du fleuve, et descend vers le sud jusqu'au rio Pilcomayo. C'est la nation des Mbayas, nation guerrière et conquérante, la terreur des Espagnols, dès leur arrivée dans le pays. Depuis 1661 jusqu'à 1796, et plus tard, pénétrant souvent en armes sur tous les points du Paraguay, elle fut mille fois sur le point d'en exterminer les anciens maîtres et les nouveaux habitans. Elle était, du temps d'Azara, divisée en quatre hordes présentant alors un effectif d'environ quatre milles guerriers. Elle ressemble aux autres nations de ces contrées par quelques coutumes; mais elle s'en distingue par des traits qui rapprocheraient assez ses mœurs des mœurs homériques, comme celui, par exemple, de sacrifier les chevaux d'un chef sur sa tombe. Jamais les filles mbayas ne mangent de viande, et certains mets sont interdits aux femmes, qui n'élèvent jamais qu'un fils et une fille, et tuent leurs autres enfans. Les Mbayas ont, en l'honneur de leurs parens, un deuil de trois ou quatre lunes, marqué par l'abstinence des viandes et par le silence. Ils se regardent comme la nation la plus noble du monde et méprisent les Européens. Suivant leur cosmogonie, Dieu créa toutes les nations aussi nombreuses qu'elles le sont aujourd'hui; et,

ayant ensuite formé un Mbaya et sa femme, pour les indemniser de les avoir oubliés dans le partage de la terre, il chargea un carácará de leur dire, de sa part, de faire la guerre à toutes les nations, et de tuer tous les mâles adultes, en adoptant les femmes et les enfans. Ils exceptent de cette proscription les Guanas, constamment leurs amis, leurs alliés et leurs esclaves volontaires, et qu'ils traitent avec beaucoup de douceur. Le Mbaya le plus pauvre a toujours trois ou quatre esclaves qui font tout pour le ménage et pour la culture des champs, tandis que le maître se réserve la chasse, la pêche et la guerre. Comme guerriers, leur tactique est singulière. Rien ne résiste à leur attaque, après une décharge générale, si l'on a l'imprudence d'en faire une contre eux, ainsi que l'ont souvent éprouvé les Espagnols. A nombre égal, ils ne craignent pas même les armes à feu; mais ils ne savent point poursuivre un succès et consommer une victoire. J'ai été témoin d'une espèce de fête triomphale où les femmes mbayas célèbrent la valeur de leurs maris, en finissant toujours par se battre entre elles à coups de poings, apparemment pour montrer la leur.

Nous n'avions pas, comme en allant, à lutter contre le courant du fleuve; et, secondés par de bons rameurs, qui encore n'allaient pas trop vite au gré de mon impatience, nous descendions rapidement vers le sud. Je reconnus, sur notre droite, une île considérable formée par deux branches distantes du Pilcomayo qui se jettent toutes deux dans le rio Paraguay, la supérieure un peu au-dessus d'Ipita, dont j'ai parlé, l'inférieure un peu au-dessous de l'Assomption. Dans cette île vivent les Enimagas, semblables à d'autres tribus indiennes, mais qui diffèrent des Mbayas, par exemple, dont on dit qu'ils furent autrefois les maîtres, en ce que leurs femmes ne se font pas avorter. Mais la navigation, devenue plus difficile par la multiplicité des îles déjà vues, m'annonça bientôt le voisinage de la capitale.

Je n'eus rien de plus pressé, en arrivant, que de m'informer de mon pauvre ami, le Cordoves; le malheureux y était encore. Ma seconde démarche fut de me mettre tout de suite en mesure pour obtenir la permission de sortir du pays. Je ne dirai pourtant rien d'une nouvelle conférence que j'eus avec le dictateur, à ce sujet, et dont je n'attendis pas sans inquiétude le résultat; car le vent soufflait du N. E.; et, en conséquence, suivant son habitude, dans ce dernier cas, le dictateur était fort mal disposé. Je fis cependant, par avance, toutes mes dispositions, en cas de succès; car lorsqu'on part, il faut partir, non pas seulement au jour, mais encore à l'heure prescrite, de peur de révocation des ordres. Dans ce but, je m'étais logé le plus près possible de la rivière; et, de ma galerie, qui donnait sur le *matadero* (la boucherie), je voyais en plein les opérations par lesquelles les bouchers fournissent à la ville les approvisionnemens nécessaires. Qu'on se figure un vaste espace couvert de poussière en été et de boue en hiver, et sur lequel les animaux *lacés* un à un sont ensuite tués, écorchés et dépecés sur la place, non pas, comme chez nous, par quartiers, mais en sections longitudinales, prises dans le sens des côtes. On les charge ensuite sur des charrettes, pour les transporter aux marchés, toutes souillées qu'elles sont de poussière ou de boue. Les carcasses et toutes les parties jugées inutiles sont abandonnées sans autres précautions sur le lieu, ce qui ferait de toutes les villes (car cet usage est le même partout), un foyer d'infection et de maladie, si, plus prévoyante que les hommes, la nature ne leur eût ménagé un remède à cette inconcevable négligence dans d'innombrables volées d'oiseaux de proie, parmi lesquels on distingue les urubus et les carácarás, qui se réunissent autour des habitations, pour y chercher leur nourriture. J'emprunte à M. d'Orbigny, qui a fait une étude toute particulière des mœurs de ces oiseaux, les traits principaux qui les distinguent. Tous appartiennent au genre des *cathartes* ou des *balayeurs*, ainsi nommés à cause de la nature des services qu'ils rendent aux habitans des villes américaines; mais, quoique rapprochés par leurs habitudes, ils diffèrent pourtant beaucoup les uns des autres. L'*urubu* ou *iribu* (*cathartes urubu*, Vieill.), espèce de vautour, naît blanc, et ne revêt la couleur noire, celle de l'adulte, qu'à la troisième année. Il n'a point de zône d'habitation distincte, et se trouve partout. C'est peut-être, avec le carácará, le plus commun de tous les oiseaux de proie. On en trouve jusqu'à des centaines réunies sur un seul cadavre. Dans plusieurs villes, reconnaissantes des services qu'il y rend, quiconque tue un urubu doit payer cinquante piastres (250 francs) d'amende. Cet oiseau peut rester fort long-temps sans prendre de nourriture; mais il mange avec voracité, lorsqu'il en trouve l'occasion; il n'attaque jamais, d'ailleurs, aucun animal vivant, satisfait de ceux qu'il trouve morts dans la campagne, et il dégorge sa nourriture, s'il est poursuivi après son repas,

pour retarder, sans doute, la poursuite de son ennemi. Il est des plus audacieux, au point, dit-on, de disputer sa proie au jaguar lui-même. Il n'est pas moins familier, ce qui expliquerait comment il est possible de l'apprivoiser; ce dont on a plusieurs exemples. Une odeur de putréfaction jointe à une forte odeur de musc accuse sa présence, même dans les lieux où on ne le voit pas. Quant au carácará (*polyborus vulgaris*, Vieill.), familier comme l'urubu, mais plus ou moins, selon ses espèces, M. d'Orbigny le représente comme parasite constant de l'homme sauvage ou civilisé, le suivant dans ses voyages, dans ses hameaux, dans ses villes, dans ses établissemens agricoles, et, se riant partout des piéges que lui tend la haine qu'il inspire, notamment aux fermiers (*estancieros*), dont il dévaste les basses-cours et tue les jeunes agneaux. La couleur dominante dans l'adulte, surtout dans l'espèce la plus commune, paraît être la couleur blanche (Pl. XXIX — 2).

Je n'avais plus qu'une pensée, qu'un désir : c'était de quitter le Paraguay; et le cours des journées d'attente qui coulaient si lentement pour moi, depuis mon retour à l'Assomption, m'offrait quelquefois des distractions dans le spectacle, sinon agréable, du moins très-curieux, des combats acharnés, qu'après le départ des charrettes, ces brigands de l'air se livraient sur les cadavres du matadero, qu'ils avaient, en moins de rien, dépouillés de leur dernier lambeau de chair.

Fort ennuyé, très-impatient et déjà inquiet, je me livrais un jour tout entier à cette belle occupation, quand mon Cordoves, ordinairement si mélancolique, se précipita tout-à-coup chez moi. « Je suis libre, nous sommes libres! s'écria-t-il tout radieux; je suis libre, nous sommes libres! *Viva el excellentissimo señor!* répéta-t-il en ôtant son sombrero. Mais partons, partons sur-le-champ! » Il me montra alors sous la même enveloppe, 1° un ordre du dictateur qui mettait à sa disposition une double cargaison de yerba, avec faculté de l'emporter sur-le-champ; 2° la permission, pour moi, de m'embarquer avec lui. « Vive Francia! » m'écriai-je à mon tour; et deux heures après, nous voguions à pleines voiles vers le sud.

Nous rangions constamment la rive occidentale, pour ne pas rester en vue des guardias, dans le cas où une fantaisie dictatoriale aurait voulu nous faire rétrograder; mais, rassurés enfin, à mesure que nous nous éloignions de l'Assomption, je désirai faire encore une petite halte au Chaco, pour toucher une dernière fois cette terre que je ne devais probablement pas revoir; car une fois arrivé à Corrientes, mon itinéraire était tracé pour l'intérieur. Le bon Cordoves eut la complaisance de condescendre à mon vœu; mais à peine fûmes-nous débarqués, que, derrière un petit bouquet d'arbres, nous découvrîmes un certain nombre de sauvages accroupis autour d'un feu où ils paraissaient fort attentifs à leur cuisine, qui était des plus simples; car ils se contentaient de faire rôtir des morceaux de viande sur des charbons. C'était une petite troupe de ces Tobas, l'une des nations les plus célèbres du pays parmi celles qu'ont illustrées leurs luttes avec les Espagnols, depuis l'époque de la découverte jusqu'à nos jours, où, sans être à beaucoup près aussi dangereux, ils sont encore fort redoutés. Nos gens frémirent à leur aspect et voulaient absolument retourner au rivage pour se rembarquer; mais il n'était plus temps. Ils étaient à la chasse d'une espèce de rongeur appelé *qiya*, dont les fourrures cousues ensemble leur servent à se faire des ponchos. Ces fourrures sont aussi pour eux un article important de commerce, au moyen duquel ils se procurent à Corrientes, où l'on les voit de temps à autre, les objets manufacturés qui leur sont devenus nécessaires, des haches, des couteaux, etc. Azara dit qu'ils portent un barbote semblable à celui des Payaguas; mais je n'en ai pas vu la moindre trace. Leur teint bronzé, leurs yeux inclinés, les pommettes saillantes de leurs joues ne les distinguent point des autres tribus du Chaco, qui présentent toutes les mêmes traits. Ils sont, d'ailleurs, peu communicatifs, et indolens au dernier degré, ne retrouvant quelque activité que lorsqu'il s'agit de chasse. Peints comme des hommes terribles, ils m'ont paru fort doux; mais je croirais sans peine, comme on me l'a dit, qu'ils sont tout-à-fait intraitables dans l'ivresse. L'arc, les flèches, la massue, sont leurs armes les plus ordinaires, ainsi que les bolas qu'ils manient très-adroitement. Etrangers à toute navigation, quoique habitant le voisinage des lacs et le bord des rivières, ils sont essentiellement chasseurs. Ils ont peu d'industrie; mais ils possèdent une sorte de poterie de leur façon, et leurs femmes savent faire divers tissus et surtout ceux de leurs ponchos. M. d'Orbigny, qui a vu leurs habitations dans le village qu'ils possèdent en face de Corrientes, les signale comme indiquant un degré de plus de civilisation que celles des autres Indiens. Elles présentent la forme de longs hangars, construits en roseaux, couverts d'un seul toit aussi en roseaux, et servant de retraite à

plusieurs familles. Décimés tour à tour par leurs guerres contre les Espagnols, par leurs combats contre les Bocobis, tribu qui fut toujours leur mortelle ennemie, par l'usage barbare de l'avortement volontaire, long-temps établi chez eux, de très-puissans qu'ils étaient, lors de l'arrivée des Espagnols, ils sont aujourd'hui réduits à un nombre comparativement très-peu considérable, et répandus, à de longs intervalles, entre le Pilcomayo au nord et le rio Vermejo, vers le midi (Pl. XXIX — 4).

Nous nous entretenions encore des Tobas, quand nous atteignîmes Ñembucu, dernière station un peu importante du Paraguay de ce côté, et remarquable, parce qu'on y bâtit de petites embarcations; le pays voisin fournit d'excellent bois de construction. Le Cordoves, toujours tremblant pour sa liberté, si inopinément recouvrée, n'y abordait pas sans crainte d'y trouver quelque fâcheux contr'ordre; mais il s'y décida pourtant : quelques affaires l'y appelaient impérieusement; et moi, sans être plus rassuré que lui, je n'étais pas fâché de reconnaître, dans les environs immédiats de cette localité, l'extrémité occidentale du grand estero, dont j'avais vu le commencement à San-Cosme. J'appris que les mêmes Paguayas, que j'avais vus fort tranquilles à l'Assomption, avaient long-temps exercé là de grands brigandages, s'enveloppant de peaux de jaguars, au moyen desquelles ils semaient, dans les marchés, la terreur parmi les habitans, qu'ils dévalisaient ensuite à leur aise; ce fut ce qui, vers 1820, détermina Francia à les transporter dans la capitale. Les affaires terminées, nous nous rembarquâmes en hâte.

Arrivés un peu plus bas, en face du confluent de cette dernière rivière avec le rio Paraguay, en contemplant ce beau cours d'eau, moyen si naturel de communication entre le Pérou, le Paraguay et Buenos-Ayres, je ne pouvais m'empêcher de déplorer le triste effet des passions des Européens, qui, les empêchant de s'unir pour en profiter, l'ont, jusqu'à ce jour, rendu, pour eux, tout-à-fait inutile. Le fond de la rivière est alternativement de pierre et de sable. La profondeur en varie à l'infini, mais, même dans la saison des inondations, où ses eaux s'étendent beaucoup à droite et à gauche, il y en a toujours assez pour que les embarcations ne soient pas arrêtées dans leur marche, et il ne leur est pas difficile d'éviter les troncs d'arbres et les arbres entiers qu'elle entraîne, inconvénient d'ailleurs assez rare. Il n'y a que deux îles dans toute la rivière, l'une grande et l'autre plus petite, d'un demi-mille de large, toutes deux boisées. Les courans dont il serait, au reste, difficile de déterminer le nombre et l'intensité, sont, dans tous les cas, de nature à ce qu'on en puisse triompher à la voile, à la rame ou par la vapeur. Les deux rives sont couvertes de saules, d'algarobbos, de palmiers, et d'autres arbres du pays, mêlés et confondus; de vastes plaines boisées ou des llanos s'y étendent, à droite et à gauche, à des distances plus ou moins considérables. Les diverses tribus indiennes qui en habitent les bords ne sont pas toutes également pacifiques; mais l'infériorité de leurs armes les rend peu redoutables; et, en les traitant bien, en s'entendant surtout avec leurs caciques, non-seulement on n'en aurait rien à craindre, mais encore on en pourrait attendre et recevoir de grands services, parce qu'ils connaissent très-bien la contrée tout entière. Les plus remarquables d'entre ces tribus sont, avec les Tobas que j'ai décrits, les Aguilots, les Pitilagas, les Bocobis, dont Azara évaluait le nombre total à deux mille guerriers, distribués en quatre hordes principales, et qu'il peint comme fiers, belliqueux, vivant sans agriculture, des vaches et des brebis qu'ils élèvent et de celles qu'ils volent aux Espagnols du Paraguay, de Corrientes et de Santa-Fe. Les vastes forêts qui couvrent la majeure partie du pays suffiraient seules pour fournir la moitié du monde de bois de construction, égaux en valeur à ceux que produit le Paraguay, sans parler des bois de teinture, des plantes médicinales, des gommes, des baumes, des patates, des raisins, des melons, du sucre, du cacao et d'une foule d'autres productions qu'on y trouve en immense quantité. La Providence, en un mot, semble avoir réuni, sur ce sol privilégié, tout ce qui peut être nécessaire, commode ou agréable à l'homme. L'ouverture du Vermejo ne serait pas, en un mot, beaucoup moins avantageuse à l'Amérique que ne le fut à l'Europe la découverte du cap de Bonne-Espérance. Ce serait, en effet, pour les républiques américaines, un objet de la plus haute importance, ne fît-elle que leur épargner la longue et pénible navigation du cap Horn; en assurant chez elles les progrès du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, elle y resserrerait ainsi le premier anneau de la chaîne sociale. Quoique les intéressés se soient, jusqu'à ce jour, fort mal entendus, l'histoire, pourtant, a consacré le souvenir de quelques efforts tentés dans ces vues : le voyage de Mastorras, gouverneur de Salta, du colonel Axias, du colonel Cornejo, en 1790; le voyage du colonel Espinosa, et la tentative d'Azara. Plus récemment, une asso-

ciation s'étant formée à Salta, pour la reconnaissance du cours du fleuve, chargea une commission de cette entreprise; et, partie le 28 juillet 1825, cette commission, après avoir rempli son mandat, se vit retenue par le dictateur, au Paraguay, où elle était encore à mon départ, sans avoir pu, dans tout cet intervalle, communiquer avec ses mandataires. Enfin il n'etait bruit, alors, dans le pays, que de l'aventure récente de l'intrépide Soria. Le pauvre malheureux avait fait, à la fin de 1826, pour le compte de cette même compagnie, une des tentatives les plus hardies qu'on ait jamais risquées. C'était de se rendre, par eau, de Salta, située près des Andes, à Buenos-Ayres, en traversant les immenses plaines du grand Chaco par le Vermejo, jusqu'au Parana. Il était à la veille d'y réussir, après avoir lutté contre des obstacles sans nombre; il n'avait plus que dix ou douze lieues de navigation dans le rio Paraguay pour atteindre Corrientes, terme des hasards de sa noble entreprise, qui intéressait tout le monde... Mais Francia en décida autrement. L'infortuné fut arrêté par les guardias, et il est encore aujourd'hui retenu au Paraguay.

Enfin, notre arrivée à une grande île qui semble marquer le confluent du Paraguay avec le Parana, ainsi que le changement de direction des courans, nous firent connaître que nous entrions dans ce dernier fleuve, et que nous échappions à la domination de Francia : bientôt après, nous avions atteint Corrientes, et je crus, en y abordant, renaître à la liberté.

Avant de continuer mon voyage, et de décrire mes courses dans la république Argentine, je rassemble ici, en peu de mots, sur le Paraguay, quelques généralités géographiques et historiques, destinées à compléter, autant que possible, l'esquisse que j'ai donnée de ce pays intéressant.

Le Paraguay proprement dit, considéré dans son ensemble, d'après les meilleures cartes qu'on en ait tracées jusqu'à ce jour, présente la figure d'un parallélogramme irrégulier. Il est facile d'en déterminer les limites orientales et occidentales, parce que la nature en a fait les frais, en l'encadrant entre les deux grands fleuves du Paraguay et du Parana, qui l'entourent à droite et à gauche, et courent tous deux du N. au S., presque parallèlement l'un à l'autre; le second fléchissant, d'ailleurs, horizontalement, environ à la hauteur du 27° de lat. S. d'Itapua à Corrientes, direction E. et O., pour le borner au midi, et le séparer ainsi des provinces septentrionales de la république Argentine. Quant à ses limites du côté du N., elles sont un peu plus difficiles à déterminer, parce qu'elles dépendent entièrement des conventions humaines, qui ont varié constamment et varient encore, en raison des caprices de la politique. En 1781, elles furent posées sur les bases du traité préliminaire de Saint-Ildefonse (1777), par les commissaires espagnols et portugais nommés à cet effet, vers le 16° de lat. S.; mais depuis, les empiétemens successifs des Brésiliens les ont de beaucoup reculées vers le S.; car les cartes les placent aujourd'hui au rio Mondego, bien au midi du lac Jarayes, quoique la limite politique se trouve réellement au N. de ce même lac, de sorte que l'étendue de la province brésilienne du Mato-Grosso s'est accrue de tous les terrains situés entre ce dernier point et le lieu dit Miranda, situé en face du Mondego, l'un des affluens du rio Paraguay, différence d'environ quatre degrés, au profit de l'usurpation portugaise.

On peut, en tous cas, évaluer approximativement à dix milles lieues carrées la surface totale du pays; surface qui ne présente qu'une plaine unie et sensiblement horizontale, sauf peut-être quelques collines qui n'ont pas plus de quatre-vingt-dix toises de hauteur; et, vers l'E., au 16e degré, des croupes étendues et arrondies, qui paraissent se rattacher au système général de la petite cordillère du Brésil. Cette *horizontalité* est telle, en effet, qu'au rapport d'Azara, juge compétent sur cette matière, le Paraguay n'a pas un pied de pente par mille marin, entre le 16° 24' et le 22° 57'. Les roches des petites montagnes et des collines sont, en général, sablonneuses et non calcaires. Il sort de terre des blocs qui ont quelquefois cinq ou six toises de haut, et même vers l'orient, sur une surface considérable, il n'y a pas assez de terre végétale; aussi, là ne trouve-t-on point d'arbres; mais dans le Chaco et à l'ouest du Paraguay et du Parana, cet inconvénient ne se fait plus sentir. L'intérieur du sol renferme des ardoises, des pierres à fusil, des pierres à aiguiser, des pierres d'aimant, des cornalines, beaucoup d'argiles de différentes couleurs, mais point de chaux, point de plâtre; observations toutes applicables, d'ailleurs, aux provinces plus méridionales jusqu'à Buenos-Ayres et même plus au sud; ainsi que la plupart de celles qui vont suivre, particulièrement sur l'histoire naturelle du pays; ce dont je prends note par avance, dans l'expectative de mes courses ultérieures, pour éviter les redites.

Une telle constitution géologique fera comprendre sans peine comment, dans toutes ces contrées, les eaux pluviales ou celles que ver-

sent les Andes s'épanchent en beaucoup de ruisseaux et de rivières plus ou moins considérables, mais dont fort peu vont à la mer. Il doit aussi y avoir beaucoup de lacs très-étendus et généralement peu profonds, ainsi que des *esteros* ou des *bañados*, sans nombre, dont j'ai indiqué ou vu quelques-uns des plus remarquables. Entre ces derniers, on distingue le fameux lac de Jarayes, formé surtout des pluies qui tombent dans la province de Chiquitos, en novembre, décembre, janvier et février; ce lac varie dans sa forme comme dans son étendue, qui dépend du plus ou moins d'abondance des pluies; il est long d'une centaine de lieues, large d'environ quarante, et nulle part navigable. Il n'est point, d'ailleurs, la source du Paraguay, comme le ferait croire un préjugé assez généralement répandu; il doit, au contraire, au moins en partie, son origine à ce fleuve; il est au reste, on doit le dire, encore assez mal connu.

Peu de choses à ajouter à ce que j'ai dit du système fluvial du pays. Une sèche et longue nomenclature des cours d'eau secondaires dont j'ai eu, d'ailleurs, à faire connaître les principaux, serait aussi facile que fastidieuse; mais il n'est pas indifférent de résumer quelques notes sur ceux du premier ordre. Ainsi, après avoir reconnu la source du grand Parana, entre les 17° 30' et 18° 30' de lat. S, sur la frontière de la province brésilienne de Minas-Geraës, je dirai que, formant à sa jonction avec l'Uruguay, ce qu'on appelle le *Rio de la Plata*, la masse de ses eaux est évaluée par Azara, peut-être non sans quelque exagération, à dix fois celle du Paraguay. Il est plus rapide et plus violent que ce dernier, parce qu'il vient du Brésil, où les terres sont, en général, plus inclinées. Les eaux, d'ailleurs, en sont excellentes, et ses grandes crues ont lieu en décembre; mais il n'est pas navigable dans toute son étendue, à cause de ses cataractes et de ses récifs. Le Paraguay, au contraire, qui commence dans la Sierra del Diamantino, par 13° 30' de lat. S., et dont les eaux ne sont pas moins bonnes, partout sans rochers, et toujours avec assez de fond, est navigable pour les goëlettes depuis le 16° jusqu'à son confluent dans le Parana. Son accroissement périodique a lieu de la fin de février à la fin de juin, et son décroissement s'opère dans le même espace de temps. Ses eaux s'étendent beaucoup à droite et à gauche de ses rives, pendant les crues, mais varient fort peu en hauteur. Je note comme applicable, au reste, à un très-grand nombre des rivières américaines, une observation curieuse de M. d'Orbigny sur la cause des teintes diverses des cours d'eau de ce pays. « Au temps des pluies, dit-il, des matières terreuses enlevées par les eaux et entraînées par le courant communiquent à tout le cours de ces rivières leur principe colorant, qu'on retrouve même au temps des crues dans une partie du cours du Parana, au-dessous de sa jonction avec le Paraguay, qui lui apporte les eaux rouges du rio Vermejo et du Pilcomayo, tandis que ses propres eaux ne sont que jaunâtres au-dessous de cette jonction. »

Le thermomètre de Farenheit s'élève, dans l'Assomption, à 85 degrés en été, les jours ordinaires; à 100, les jours de grande chaleur; à 45 les jours froids. Il fait toujours froid quand les vents soufflent du sud ou du sud-est, et chaud, quand ils soufflent du nord. Les vents ordinaires sont de l'est et du nord; le vent du sud ne souffle guère que la douzième partie de l'année; quand il tire vers le sud-ouest, le ciel est calme et serein. Le vent d'ouest se fait très-rarement sentir. Les ouragans sont très-rares dans le pays, mais on y a conservé la mémoire de celui du 14 mai 1799, qui renversa, en partie, la bourgade d'Atira, près de l'Assomption, y tua trente-six personnes, culbuta des charrettes et causa beaucoup d'autres accidens.

L'atmosphère est très-humide au Paraguay; mais, par un phénomène très-remarquable, du moins comparativement à l'état des choses sous ce rapport dans notre Europe, cette humidité n'influe en rien sur la santé, pas plus que le voisinage des marais, des lagunes et des terrains inondés, dont les eaux, quoique vertes, ne sont point du tout insalubres.

Si le Paraguay est un des pays les plus sains du monde, c'est aussi l'un des plus fertiles. Sans doute, comme les autres contrées de l'Amérique, il a ses végétaux et ses animaux nuisibles; mais de riches compensations en rachètent avec usure les inconvéniens reconnus. Ainsi, sur deux espèces de *mandioca* ou *manioc* (*iatropha manihot*, Lin.), qui ne viennent pas au-delà du 29e degré, le jus de l'une est un poison; mais l'autre, à racines blanches, est une manne pour le sol qui la produit, servant de pain dans tout le pays; tandis que les diverses espèces de maïs, les patates douces (*convolvulus batatas*, Lin.), procurent une abondante et précieuse nourriture. Autrefois le Paraguay fournissait du blé à Buenos-Ayres; c'est le contraire aujourd'hui. Le blé ne se cultive plus au Paraguay, ou du moins la culture en est trop peu productive pour mériter qu'on s'en occupe; mais dans les provinces méridionales (à Montevideo et à Buenos-Ayres, par

exemple), il est d'un rapport considérable; encore la culture n'en est-elle pas très-suivie sur la côte de la Plata, parce que les habitans n'y mangent point de pain et ne s'occupent guère que de l'éducation des bestiaux et du commerce des cuirs. Il y avait encore, au commencement du dix-septième siècle (1602), deux millions de pieds de vigne aux environs de l'Assomption; mais à peine y trouverait-on aujourd'hui quelques treilles. Les habitans préfèrent généralement l'eau-de-vie à toute autre boisson fermentée. Le tabac, cultivé depuis le 29e degré, était très-productif pour l'État quand il était en régie; mais aujourd'hui que le commerce en est libre, tout l'avantage en revient aux particuliers. Voilà pour les plantes cultivées. Quant aux plantes sauvages, j'ai déjà signalé les bois du Paraguay comme constituant l'une de ses principales richesses. Ils sont plus compactes, plus solides, moins combustibles que ceux d'Europe; et Azara, tout en prétendant que la végétation n'est pas variée, à cause des plaines, n'en signale pas moins un grand nombre d'espèces différentes, telles que le *tataré*, l'*yberaro* ou *lapacho*, l'*yandubay* ou *espinillo* (acacia épineux), l'*urundey-iray*, le *timbo*, le *tatayba* (mûrier sauvage), et beaucoup d'autres, tous propres aux constructions navales et aux travaux d'ébénisterie. On peut indiquer, comme plantes d'ornement, le *papamondo*, l'*higueron*, les *tunales* (*cactus*, Lin.) ou raquettes, le lys des bois. Parmi les plantes tinctoriales, l'*algarobilla* fournit une espèce d'encre; le *cebil* ou *curupay* s'emploie en guise de sumac, pour tanner les cuirs; d'autres donnent diverses nuances de rouge. Le fameux *caoutchouc* ou gomme élastique, devenu si utile à l'industrie, et que j'avais vu sur les rives de l'Amazone, se trouve au Paraguay sur celles du rio Gatemy, par les 23° et 24° de lat. S., sous le nom de *Mangaysy*. Je ne puis mieux terminer cette liste qu'en signalant, parmi les richesses du pays, les *caraguatas*, répandues, en abondance, dans les forêts, où la Providence semble les avoir placées comme des fontaines naturelles, pour le soulagement du voyageur altéré, chacune d'elles versant, de sa corolle entr'ouverte, une plus ou moins grande quantité d'excellente eau fraîche, toujours pure et claire comme le cristal.

En passant des trésors de la botanique à ceux de la zoologie, je ne les ai pas trouvés moins variés, depuis le terrible *yaguareté* (le jaguar), chef de la nombreuse famille des chats américains, jusqu'à l'*anguya mini* (la souris), dont on compte onze espèces différentes, presque toutes vivant dans les champs et n'affectant que rarement les habitudes des nôtres. Dans l'intervalle, que de quadrupèdes, que d'oiseaux, que d'insectes, que de reptiles dangereux, nuisibles, ou simplement importuns; ou, au contraire, nourrissant l'homme, partageant ses travaux et égayant sa demeure! J'en ai déjà fait connaître quelques-uns des plus singuliers. Je ne puis guère que nommer quelques autres: le fameux *micuré* (*didelphis*, Lin.), *sarigue* ou *philandre*, remarquable par la poche où sa femelle recueille ses petits, quand un danger les menace; le *capibara* (cabiaï), animal craintif, qui vit dans les lieux inondés; l'*aperea*, ou cochon d'Inde; le *caraya* ou singe hurleur, ainsi nommé à cause de ses cris, animal triste et lourd, lâchant, de peur, ses excrémens sur celui qui l'attaque; le *cay*, autre espèce de singe, gai, vif et pétulent. Les chevaux, devenus sauvages, habitent par milliers les plaines, depuis le 30e degré de lat. S. Les chevaux domestiques parcourent les champs en liberté, et l'on a vu au Paraguay donner une jument et son poulain pour deux réaux (un franc vingt-cinq centimes). Les ânes sont sans valeur comme sans usage; mais les vaches et les bœufs, tant sauvages que domestiques, constituent une des principales sources de la richesse du pays, ainsi que les brebis, conduites par certains chiens dit chiens-bergers (*ovejeros*), dont l'éducation est un des devoirs des fermiers. J'ai parlé de quelques oiseaux, mais je n'ai point encore cité le *ñandu*, autruche américaine, que la rapidité de sa course (car elle ne vole guère plus que l'autruche d'Afrique) dérobe rarement aux bolas de l'adroit chasseur. Les couleuvres et les vipères y sont désignées sous le nom générique de *boy*. Les premières ne mordent point ou leurs morsures ne sont point dangereuses. Il existe une grosse espèce de couleuvre qui nage très-bien, et qui atteint, suivant Azara, dix pieds et demi de longueur; ce serpent est l'objet d'accusations absurdes, comme de manger un homme, un cerf et ses cornes, une vache entière, d'être adoré par les Indiens, d'attirer sa proie par son haleine, et autres sottises du même genre. Entre les vipères, la *ñacanina*, de cinq à six pieds de long, est néanmoins, de toutes, la moins dangereuse; la *quiririo* ou *vipère de la croix*, qui tire son nom de la figure dont son front est orné, est déjà beaucoup plus à craindre, s'introduisant dans les maisons et même dans les lits; mais la plus redoutable, d'un pied de long et de la grosseur d'une plume, est la *ñandurié*, dont la piqûre tue infailliblement, en peu de momens le malheureux qu'elle

atteint. On distingue surtout, entre les reptiles sauriens, le *yacaré* ou *caïman* (*alligator*, Cuv.), habitant craintif des lacs et des rivières, et s'enfonçant dans l'eau à la moindre alerte, redoutable et redouté néanmoins, à cause de la force de ses terribles mâchoires; l'*yguana*, le *teyu-guazu*, puis le *teyu-hoby* ou lézard vert. Je note encore les taons et les mouches à vers, fléau du bétail; les moustiques, dans leur saison, et les *niguas* toujours, désespoir du voyageur non encore acclimaté. Certaines fourmis sont la terreur des ménagères, par la consommation qu'elles font de fruits, de viande, de sucre; parmi les nombreuses espèces de ces fourmis, il en est une rougeâtre qu'on peut regarder comme analogue à la fameuse fourmi *blanche* ou *termite* de la Guinée. Azara dit avoir vu l'une des mules de son équipage s'enfoncer dans une des fourmilières de cette espèce, de façon qu'à vingt pas on ne lui voyait que la tête. Il a vu l'un de leurs essaims ailés couvrir jusqu'à trois lieues de route. La plupart des guêpes, dont on compte jusqu'à onze espèces, piquent toutes horriblement; quelques-unes vivent en société, d'autres vivent entièrement isolées. Dans les grands bois, au plus haut des arbres, nichent plusieurs espèces d'abeilles qui ne piquent pas; mais le miel de l'une d'elles donne, dit-on, un fort mal de tête et enivre; tandis que celui d'une autre fait éprouver des convulsions. Pour clore cette nomenclature des inconvéniens d'une contrée dont je n'ai voulu cacher ni le mal ni le bien, je dois, enfin, dire un mot des sauterelles qui, non à des époques fixes, mais tous les deux ou trois ans à peu près, fondent sur le pays au mois d'octobre et le dévastent comme une vraie plaie d'Egypte. Elles changent trois fois de peau, jusqu'en février, et occupent alors des espaces de terrain considérables; venues probablement du grand Chaco, elles quittent enfin la contrée, sans qu'on sache où elles vont; mais après avoir tout rasé sur leur passage. Les habitans du Paraguay disent sérieusement *qu'ils ont des sauterelles, toutes les fois qu'il leur arrive un évêque*; réflexion telle quelle, que je cite parce qu'elle peint les mœurs.

On pourrait avancer, je crois, sans trop craindre d'être démenti, qu'à l'exception de la capitale, le Paraguay n'a pas de villes; car que sont, par exemple, *Curuguaty*, *Villa-Real de la Concepcion* et *Villa-Rica del Espiritu-Santo*, les seules localités qui semblent pouvoir prétendre à ce titre? Ce ne sont vraiment que de grands villages.

Je n'ai pu me procurer que des renseignemens extrêmement vagues sur la population totale du pays. Le seul fait sur lequel il ne puisse pas, à cet égard, s'élever le moindre doute, c'est qu'elle est fort peu considérable, eu égard à l'étendue de terrain qu'elle occupe. Le recensement fait en 1786 n'en portait pas le chiffre à 100,000 ames; vers 1801, Azara, d'après des opérations de cadastre, le porte à 170,832; et, environ vingt ans plus tard, Rengger, sans pourtant rien garantir, l'évalue à peine à 200,000, en ajoutant que le gouvernement lui-même ne le connaît pas; Rengger le compose de blancs, de sang pur espagnol, de créoles, d'Indiens, de sang-mêlés (métis, mulâtres) et de noirs, classes qui diffèrent toutes de goûts et de costumes, mais que j'aurai l'occasion de mieux connaître et de mieux décrire, en les observant dans la république Argentine.

Que dirai-je maintenant de l'histoire particulière du Paraguay? Elle est presque tout entière, pour les anciens temps, dans celle que j'ai donnée des Missions, et se complète naturellement, pour les temps modernes, par celle de Francia, qu'on vient de lire; mais un fait assez curieux, qui n'a peut-être pas encore été observé, et qui n'en est que plus digne d'attention, c'est cette espèce de parallélisme que semble affecter le mouvement des découvertes dans le pays, et que détermine, en quelque sorte, la direction naturelle des deux fleuves embrassant, à droite et à gauche, la contrée qui en est l'objet: ainsi, d'un côté, Juan de Ayolas, en 1537, remonte le Parana vers l'O., sur les traces de Sébastien Gaboto; remonte le rio Paraguay jusqu'au port de la Chandeleur, près du lieu où, l'année suivante, seront jetés les fondemens de la ville de l'Assomption, et finit par périr assassiné, là, par les Payaguas; mais, sans se laisser décourager par son mauvais sort, d'autres intrépides aventuriers, Irala, Fernand de Ribeira remontent le Paraguay, les années suivantes; et, dès 1546, la route du Marañon par le rio Guapay était déjà ouverte et connue. D'un autre côté, d'autres explorateurs militaires ou ecclésiastiques remontent le Parana vers l'E. La fondation de la ville d'Ontiveros, dite ensuite Guayra, et plus tard Ciudad-Real, établie en 1554, près du Saut de Canendyu, par D. Garcia Rodriguez de Vergera, témoigne déjà des efforts faits par les intrépides conquérans pour s'étendre et s'établir dans une direction autre que celle qu'on avait déjà reconnue. L'impulsion une fois donnée, les efforts de la religion, unis à ceux de la politique, concourent bientôt à multiplier, sur les deux points à la fois, les décou-

vertes et les établissemens. Les luttes qui, dès-lors, s'élèvent entre les chefs spirituels et les administrateurs civils, en suspendent bien, de temps en temps, les progrès, mais ne les arrêtent jamais entièrement. J'ajoute que l'intérêt tout local de ces interminables divisions, dont, au reste, on a vu ailleurs les traits les plus saillans, s'efface et disparaît tout-à-fait devant la sympathie si naturelle qu'excitent en nous les grands événemens du commencement du XIX[e] siècle, qui amènent l'émancipation générale de l'Amérique espagnole et déterminent presque simultanément, dès 1810, la scission de sa première confédération républicaine. De là, le Paraguay, tel qu'il existe aujourd'hui pour nous et tel que j'ai tenté de le peindre, indépendant de nom, esclave de fait, endormi dans ses fers rivés par la crainte, et auquel Francia, sans le vouloir certainement et peut-être aussi sans le savoir, a rendu le plus grand service qu'un despote puisse rendre à ses victimes, le service de leur révéler leur force et de leur en donner la conscience intime. Maintenant, s'il est possible d'en juger par le cours naturel des choses et par la marche la plus simple des idées, advenant, de manière ou d'autre, l'affranchissement du Paraguay, que deviendra-t-il, une fois vraiment libre? Il ne se réunira point au Brésil, dont l'éloigne à jamais une antique haine nationale; il ne se liera point non plus à la Bolivia, dont le séparent d'immenses déserts; mais il s'appuiera sur la confédération du Rio de la Plata, vers laquelle le ramènent et sa position géographique, et les anciens souvenirs d'une nationalité commune, et ses débouchés fluviaux du Parana, du rio Paraguay, du Vermejo, du Pilcomayo. Salubre par son climat, riche de ses beaux produits, dont les progrès de sa civilisation et de son industrie auront sans peine doublé la valeur, il rétablira bientôt et étendra d'autant ses relations de tout genre; ainsi se trouveront justifiées, sans autres déchiremens, sans autres secousses, les douces et légitimes espérances de mes dignes hôtes, le bon alcade et le brave commandant d'Itapua.

CHAPITRE XXXIII.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — PROVINCES DE CORRIENTES ET D'ENTRE-RIOS. — RÉPUBLIQUE ORIENTALE DE L'URUGUAY.

Enchanté d'avoir visité le Paraguay, je l'étais plus encore d'en être sorti. J'avais vu l'Assomption, la première capitale de l'Amérique espagnole, dans ces contrées. Le principal objet de ma curiosité était maintenant Buenos-Ayres, qui, après mille traverses, l'avait remplacée à ce titre, dans ces mêmes colonies, tourmentées par tant de révolutions politiques. Il me tardait donc beaucoup de passer dans les provinces méridionales; mais le cadre d'investigation que je m'étais proposé de remplir n'était pas encore rempli pour le nord. Il me restait bien des recherches, bien des excursions à faire au sein de la province où j'arrivais, de cet immense terrain que les eaux, dont il est en majeure partie couvert, la plus grande partie de l'année, sembleraient devoir interdire aux hommes; espèce de Hollande en expectative pour les populations qui pourront la créer un jour. Cette singularité même en valait bien une autre à mes yeux; et, au risque de me perdre dans les joncs de la province de Corrientes, au risque de me noyer dans ses marais, je résolus d'en parcourir les parties les plus importantes avec tout le soin dont j'étais capable.

La ville de Corrientes, sa capitale, est moins intéressante par ce qu'elle est que par ce qu'elle peut devenir. La fondation de cette ville remonte à l'année 1588. Elle est bâtie sur un sol uni et sablonneux, sous un ciel qui tient de celui de la zône torride et de celui de la zône tempérée; et, quoique les rues en soient tirées au cordeau, elle offre plutôt l'aspect d'un grand village que l'aspect d'une ville; d'ailleurs, très-médiocrement peuplée, parce que la majeure partie des habitans, qui, pour la plupart, se livrent à l'agriculture, est répandue dans les campagnes. Du temps d'Azara, Corrientes ne possédait pas plus de 4,000 ames; et je crois pouvoir en porter aujourd'hui la population effective de 5 à 6,000; mais sa position géographique, considérée sous le rapport commercial, est fort avantageuse et ne peut se comparer qu'à celle de l'Assomption. Elle est, en effet, des plus centrales. Placée à l'extrémité N. O. de la province, Corrientes se rattachera tout à la fois, par son voisinage, au Paraguay, quand il sera rouvert au commerce; par le rio Negro, au grand Chaco, quand la civilisation y aura pénétré; par le Parana supérieur, au Brésil, si cet empire cesse jamais d'être hostile aux colonies espagnoles. Elle se rattache, dès à présent, aux provinces méridionales de la république Argentine, par le Parana inférieur; au Pérou, par le rio Paraguay et ses affluens. Corrientes, néanmoins, trouvera toujours un grand obstacle aux progrès de son industrie et de son commerce dans l'excessive indolence, j'ai presque dit l'excessive paresse de ses habitans, que stimule difficilement même l'ambition de la fortune. C'est, en eux, un défaut que ne

rachètent pas, pour des intérêts de ce genre, les vertus qu'il faut leur reconnaître, telles que leur douceur, leur patience, leur sobriété et leur bienveillance pour les étrangers; aussi règne-t-il un silence de mort parmi les *Correntinos*. Ils croient, pour la plupart, avoir atteint le dernier terme de la félicité humaine, quand, après une promenade à cheval, ils sont assurés de trouver un lieu pour faire la sieste, durant la grande chaleur du jour, boire leur maté, fumer leur cigarre et s'endormir, chaque soir, à l'abri des moustiques, pour retrouver le lendemain la même oisiveté et les mêmes plaisirs.

Un pareil genre de vie n'était pas dans mes goûts; je n'avais d'ailleurs à visiter que quelques monastères insignifians et une église paroissiale dans une ville dépourvue de toute espèce de monumens qui puissent intéresser un seul moment le voyageur; et je n'y aurais fait, sans doute, qu'un séjour de très-courte durée, si je n'y eusse été retenu quelque temps par l'attachement bien sincère que me témoignait le bon Cordoves, que j'y avais accompagné. Ce brave garçon me fit faire la connaissance de plusieurs de mes compatriotes résidant en cette ville, et qui, dans la suite, facilitèrent beaucoup mes relations dans le pays.

Ses conseils et ses instructions n'avaient cessé de m'être des plus utiles, depuis le jour où je l'avais rencontré. Prêt à continuer sa navigation pour retourner chez lui, il ne voulut pas me quitter sans m'avoir encore enrichi d'une partie des fruits de son expérience.

« Il est à regretter, me dit-il un jour, en déroulant devant moi une grande feuille de papier qu'il me dit être l'esquisse d'une carte du Parana, tracée par lui pour son usage; il est à regretter que vous ne puissiez suivre, dans un développement de plus de trois cent cinquante lieues de côtes, le cours du fleuve, depuis Corrientes jusqu'à Buenos-Ayres; mais le voyage que vous projetez par l'intérieur a bien aussi son intérêt, et je veux suppléer, autant qu'il est en moi, à ce qui pourrait, sous ce rapport, vous laisser quelques regrets. La navigation sur le Parana ne présente rien de bien remarquable jusqu'à quinze ou dix-huit lieues de l'endroit où s'y jette le rio de Santa-Lucia, que vous rencontrerez infailliblement dans vos courses du centre; mais, à partir de ce point, il commence à s'obstruer de beaucoup d'îles semblables à celles que vous avez vues dans l'Orénoque, dans l'Amazone, dans le rio Paraguay; caractère commun à tous les grands fleuves de l'Amérique. Il est à remarquer, d'ailleurs, que, depuis le saut du Guayra, qu'on vous a décrit, jusqu'à Corrientes, et depuis Corrientes jusqu'à Buenos-Ayres, la navigation du Parana n'est gênée que par un salto qui se trouve près de la grande île d'Apuipé, que vous avez vue au Paraguay, en face de San-Cosme. A soixante-dix ou quatre-vingts lieues environ de Corrientes, on se trouve en face du territoire de ces fameux Abipones du grand Chaco, qui furent si long-temps la terreur des Espagnols, et qui, vers le milieu du XVIII[e] siècle, en 1745, je crois, causèrent les plus sérieuses alarmes à la ville de Corrientes, après avoir encore plus mal traité celle de Santa-Fe. Ils semèrent aussi, plus tard, le trouble et le ravage dans les environs de ma ville natale, et furent, de tout temps, la terreur des Européens établis dans ces contrées, non moins que quelques autres des tribus que vous avez rencontrées. Ces Abipones, aujourd'hui, ne vivent que par le souvenir de leurs farouches exploits : la race en est tout-à-fait détruite. Un peu au-dessous de ce point, les îles recommencent de plus belle, ornées de beaux arbres, comme le timbo, que vous connaissez, le *sangre drago*, connu en Europe sous le nom de sang dragon, et celui que nous appelons ici *palo de leche* (arbre de lait), à cause de la substance laiteuse qu'il distille. Après avoir passé quelques localités peu importantes, telles que Caballu Cuatia et Feliciano, on aperçoit à gauche, assez loin dans la campagne, la maison d'un Portugais, dont le propriétaire s'est rendu célèbre, dans tout le pays, par le courage et l'adresse avec laquelle il affronte notre terrible jaguar; et, au-delà de l'*Arroyo de las Conchillas*, ou ruisseau des petites coquilles, sur les bords duquel abondent les carácarás, les urubus et les perruches, on arrive enfin à la Bajada (la descente), capitale de la province d'Entre-Rios, ville assez grande, qui a peut-être 3,000 habitans. Son port est très-animé, surtout comparativement au silence qui règne dans tout le reste de la navigation, entre ces côtes désertes, dont le calm n'est, le plus souvent, interrompu que par les cris des oiseaux de rivage, et surtout par le cri régulier du *chàà* (kamichi huppé), qui sert d'horloge à nos marins. On suit alors assez long-temps les hautes falaises qui bordent le fleuve le long de la province d'Entre-Rios, et l'on arrive à l'*isla de los Pajaros* (île des Oiseaux), où l'on pêche de beaux poissons dits *dorados;* je me souviens d'y avoir été cruellement mordu par une *palometa*, poisson aux dents tranchantes, qui n'est pas un des moindres inconvéniens de nos fleuves, et qui empêche souvent de s'y

baigner avec sécurité. Un peu au-dessous, on aperçoit, sur la rive droite, le petit village de Rosario, remarquable en ce qu'il est, de ce côté, le dernier lieu habité de la province de Santa-Fe. Après avoir franchi la *Vuelta de Montiel*, grand coude que forme le fleuve, et passé devant *San-Nicolas de los Arroyos* (Saint-Nicolas des Ruisseaux), on entre dans le *Baradero*, bras du Parana fort étroit, où l'on échoue souvent, faute de fond; mais ces naufrages sont peu redoutés de nos marins, parce que la vase est là fort molle et qu'il est facile de s'en dégager. Les *barrancas* (falaises), côtes très-escarpées, se présentent ensuite; et enfin l'on arrive à *las Conchas* (les coquilles), où se trouvent, en grand nombre, des îles couvertes d'orangers et de pêchers sauvages. Les fruits de ces arbres, quoique amers, sont pour Buenos-Ayres, un objet de commerce considérable, à cause des diverses manières dont on les prépare pour les manger et de l'espèce de liqueur assez agréable qu'on en exprime; mais on les emploie surtout comme bois de chauffage, et il s'en fait ainsi une énorme consommation dans la province et surtout dans la capitale. Vous savez que ces deux arbres sont tout-à-fait exotiques pour nous; mais ils se sont parfaitement acclimatés en Amérique, et vous en avez vu ou vous en verrez encore beaucoup, même dans le nord. On présume qu'ils nous ont été apportés vers le milieu du XVIIIe siècle. On trouve aussi là quantité de *laureles* (lauriers) et de *seibo*, arbre épineux, aux fleurs d'un rouge éclatant, que vous aurez déjà vu souvent et qui est un des plus beaux ornemens de nos paysages. On entre alors dans un nouveau canal nommé *las Palmas*, et l'on suit une rive plantée de saules jusqu'à San-Ysidro, pour débarquer, enfin, à la *Boca*, qui est le terme ordinaire du voyage. »

Mon brave Cordoves achevait à peine sa démonstration, et je l'écoutais attentivement, les yeux fixés sur sa carte, quand notre attention fut inopinément distraite par un bruit extraordinaire qui se faisait entendre de la rue. Je mis la tête à la fenêtre, et je vis s'avancer, d'un pas grave et lent, à la suite les uns des autres, quelques Indiens à moitié nus, un poncho sur le dos et une pièce d'étoffe autour de la ceinture. Ces sauvages portaient dans le lobe des oreilles un énorme morceau de bois, fort lourd sans doute; car leurs oreilles étaient assez étirées pour descendre jusque sur leurs épaules. Ils avaient, de plus, un barbote d'une forme particulière, consistant en une lame de bois demi-circulaire, introduite diamétralement dans la lèvre inférieure, de sorte qu'ils semblaient avoir deux bouches. « Ce sont des Lenguas, me dit le Cordoves. Ils viennent, sans doute, comme ils le font de temps à autre, demander à Son Excellence le gouverneur quelque faveur ou quelque traité de commerce qu'on va, sans doute aussi, leur refuser, comme on l'a fait tant de fois, par une très-fausse politique de nos chefs européens, qui se privent ainsi des immenses ressources que pourraient leur offrir des relations et des alliances suivies avec les diverses tribus indiennes du grand Chaco, qu'ils devraient par là s'ouvrir, au lieu de se le tenir constamment fermé par la conduite contraire. Ces Lenguas errent dans le Chaco, à peu de distance du territoire de cette ville. Ils sont aujourd'hui fort affaiblis; mais ils étaient autrefois redoutables, se distinguant, sous le rapport de la guerre, par des mœurs analogues à celles des Mbayas, que vous avez vus au nord-est du Paraguay, et respectés alors, parce qu'on les craignait; présomptueux, vindicatifs, implacables, ne vivant que de chasse et de brigandage. Il faut qu'en se rencontrant (et ce cérémonial est encore celui de plusieurs tribus existantes) deux Lenguas versent quelques larmes. S'aborder l'œil sec serait une grossière impolitesse. Un fait particulier à cette nation, c'est qu'au trépas de l'un de ses membres, tous les autres changent de nom, pour dépayser la mort qui, disent-ils, a la liste de tous les vivans, et, quand elle reviendra, ne saura plus à qui s'en prendre. »

Mon plan de voyage dans l'intérieur n'était pas encore bien arrêté, et comme les habitans du pays étaient les plus capables de fixer mes doutes à cet égard, je ramenais très-souvent ce sujet dans mes conversations avec eux. « Seigneur Français, me disait un jour un riche Correntino, si vous voulez voir ce qu'il y a de mieux dans le pays, je ne connais qu'une route à suivre... C'est celle du nord, presque parallèle au Parana, jusqu'à la frontière la plus orientale de la province, en passant par le *pueblo* (village) de Guaycaras, où vous verrez, au milieu de petits lacs, une trentaine de maisons, reste de l'ancienne mission fondée là par les jésuites, en 1588, et définitivement ruinée par ce maudit Artigas. Vous passez de là par ce que nous appelons *las Ensenadas* (baies ou golfes) terrains qui forment une commandancia, et qui sont remplis de petits lacs, où l'on doit vous prévenir qu'il y a beaucoup d'*yacarés* (caïmans); comme, au reste, dans tous ceux de ce pays-ci, à telles enseignes qu'aux environs de Caacaty, on en a tué dernièrement plusieurs mil-

liers en moins de quinze jours, à la suite d'une chasse qu'on en a faite par ordre de Son Excellence le gouverneur. Ces petits lacs, ainsi que toutes nos lagunes, sont entrecoupés de petits bouquets de bois, où se trouvent beaucoup de palmiers *pindos*, de l'effet le plus agréable; et l'on y voit, en quantité, des auras, des urubus, des caracarás, mais jamais d'autres oiseaux. En passant ensuite par San-Cosme, éloigné de onze lieues de Corrientes, et chef-lieu de la comandancia de las Ensenadas, puis par le Yataïty, où sont des yataïs, mais pauvres et rabougris, vous arrivez à Itaty, sur le Parana. Les environs de ce village sont assez beaux et assez riches; mais, fondé, à ce qu'on m'a dit, par les jésuites, en 1588, et jadis très-florissant, tant qu'ils l'ont administré, il est aujourd'hui tombé dans la plus extrême misère. — Le patron, me dit tout bas un malin Français de la compagnie, ne vous dira pas qu'il s'est lui-même enrichi, en partie, aux dépens de ce pauvre village, en y achetant à vil prix les toitures en troncs de palmier de la plupart des maisons, pour les revendre bien cher à Corrientes... Mais passons. — Itaty, continua le Correntino, trouve pourtant encore le moyen d'exister par son industrie dans la confection de certaines poteries, fabriquées par les Indiennes, et dont il se fait, dans toute la province, un commerce considérable. Vous traversez ensuite plusieurs endroits, entre autres Iribucua, situé sur les falaises qui bordent le fleuve et du haut desquelles on a une vue magnifique, chose à laquelle, vous autres Français, vous attachez beaucoup d'importance; et vous atteignez enfin *Barranqueras* (les falaises), hameau situé aussi au bord du Parana, vers le N., dernier lieu habité de la province au N. E. Là, par conséquent, devra finir votre voyage, à moins que vous ne veuilliez pousser jusqu'à la laguna d'Ybera, encore éloignée de plus de quinze lieues, en gagnant *Yatebu* ou Loreto, premier village des anciennes Missions. Là se trouvent encore quelques faibles restes de l'administration des jésuites, quant aux formes administratives; mais, faisant à peu près tout ce qu'ils veulent, depuis qu'ils ne sont plus qu'imparfaitement surveillés par les curés de Caacaty, les Indiens y sont presque redevenus sauvages. Pour atteindre la lagune, il faut encore aller jusqu'à *San-Jose-Cue*, sur la rive occidentale. C'est l'ancien chef-lieu des estancias des jésuites de ce côté, et c'est là, surtout, qu'ils s'approvisionnaient de bestiaux pour toutes les Missions voisines; mais on n'y trouve plus, aujourd'hui, que des broussailles, des yataïs nains ou rampans, que les Indiens nomment *yataïs poni*, et d'anciennes allées de pêchers et d'orangers, à moitié effacées sous les grandes herbes, signe d'une splendeur qui n'est plus, comme l'indique, au reste, le mot *cue*, joint au nom du village et signifiant *qui fut*, dans la langue guarani. Ce lieu, situé au N. O. de la lagune, appartient aujourd'hui à la province de Corrientes, ainsi que tous les terrains situés à l'O. de l'Ybera; l'Ybera, le long duquel, du côté oriental, s'étend la province des Missions, que vous avez traversée; l'Ybera, qui n'est presque nulle part navigable... — Oui, interrompit le Français, qui m'avait déjà parlé; et même, selon toutes les probabilités, il n'est pas habité vers son centre, malgré tous les contes que font là-dessus les Indiens; car quelle apparence qu'il ait jamais pu se loger des hommes sur une surface inondée de plus de deux cents lieues de superficie? Il faut dire aussi à mon compatriote qu'on s'est beaucoup exagéré l'étendue de cette lagune, qui, à en croire les anciennes cartes, couvrirait à elle seule tout le nord de la province. Cette erreur provient, sans doute, de ce qu'on l'a confondue avec la *Maloya*, située beaucoup plus à l'O., et qui en est séparée par les esteros dont se forment le rio de Santa-Lucia et le rio Bateles, ainsi que par d'immenses plaines entrecoupées de petits lacs, de bouquets de bois de diverses espèces, et couvertes, pour la plupart, de vastes plantations d'yataïs. — Quant au retour, seigneur Français, reprit le propriétaire correntino, un assez joli tour à faire serait de revenir, en rebroussant chemin de Loreto à San-Miguel; puis, traversant le rio de Santa-Lucia à Serdon, presqu'en face de Caacaty, vous seriez bientôt à ce bourg, et là... — A mon tour, seigneur Pedro Alvarez, reprit M....., qui avait déjà pris la parole. Vous savez que je dois aller à ma ferme du Yataïty-Guazu, pour la récolte du tabac; et, de là, à San-Roque pour les cuirs que j'ai vendus l'année dernière à Alonzo Garcias; je serais enchanté de faire ce voyage dans la compagnie de Monsieur. » Puis, se tournant vers moi: « Mon cher compatriote, continua-t-il, que dites-vous de ma proposition? Vous voulez voir des esteros, des bañados, des cañadas, des rios... Si mon offre vous agrée, je vous en montrerai tant et tant, sans nous déranger de notre route, que vous en aurez bientôt par-dessus la tête. Je pars après-demain. »

Le surlendemain, de très-bonne heure, le jour même de l'embarquement de mon cher Cordoves, à qui j'avais affectueusement fait mes adieux, je traversais à cheval, avec M....., le

pantano ou marais d'une demi-lieue de large qui entoure presque toute la ville de Corrientes, et qui en rend les abords assez difficiles; mais sans nuire le moins du monde à la santé des habitans; car les eaux du pays, quelque stagnantes qu'elles puissent être, ont la propriété de ne jamais exhaler de miasmes délétères, phénomène des plus avérés, quelque inexplicable qu'il paraisse, par les lois ordinaires de la physique. « Il n'y a qu'une route directe pour San-Roque, me disait mon compatriote en cheminant, et ce n'est pas celle que nous suivons; car celle-ci nous mène à Caacaty, premier terme de notre voyage. Quand on veut se rendre d'abord à San-Roque, on se dirige vers le S., presque parallèlement au cours du Parana, à travers *las Lomas*, canton formé de petites collines, les seules montagnes de cette contrée, et couvert de jolies maisons isolées, où l'on cultive la canne à sucre, le manioc et le maïs. De là, passant le *Rochuelo*, petit affluent du Parana, on arrive à des plaines sèches et couvertes de bestiaux, où l'on peut chasser à son aise les cerfs et les ñandus ou autruches américaines, que vous avez vus plusieurs fois sans doute. On passe ensuite la *Cañada del Empedrado* (marais de l'Empedrado), et la rivière du même nom, ainsi appelée à cause des pierres dont son lit est tapissé; puis un autre rio, puis celui d'*Ambrosio,* sur les bords duquel il n'est pas fort commode de se trouver avec de lourdes charrettes, à cause des vases dont ils sont remplis. Viennent ensuite les *Islas* (les îles), groupes d'arbres répandus sur une campagne rase entrecoupée de lacs d'une eau limpide que couvrent des milliers de canards, et l'on arrive enfin au bord de la *Cañada de Cebollas,* ou marais des Oignons, très-profonde et de trois lieues de largeur, qu'il faut pourtant bien traverser, en ayant de l'eau fort souvent jusqu'à la sangle du cheval. On arrive enfin au rio de Santa-Lucia, bordé de palmiers carondaïs au feuillage en éventail, et, quand on a franchi cette rivière, dont le passage s'effectue ordinairement en pelota, on est à San-Roque, que vous verrez, mais où nous arriverons par une autre route. » Mon compatriote parlait encore, quand nous atteignîmes la *Laguna Brava* (le mauvais Lac), qu'a rendue fameuse la tradition superstitieuse d'une charrette à bœufs entraînée par le diable même dans les eaux, où l'on entend encore parfois, disent les habitans, les beuglemens de l'attelage. Passant bientôt le *Riachuelito*, puis longeant les bords de la *Cañada de los Sombreros* (marais des Chapeaux), nous arrivâmes à las Galarzas, que mon compagnon me dit être le premier des cinq postes ou *puestos*, espèce de succursales d'estancias, que nous devions trouver sur notre route à travers la Maloya, où nous allions entrer, avant d'arriver à Caacaty. « *Ave Maria!* » cria-t-il en frappant à la porte d'une pauvre cabane couverte en paille. « *Sin pecado concebida,* » répondit une voix de l'intérieur. La porte s'ouvrit, et je vis un homme d'un certain âge, mi-guarani, mi-espagnol; poncho, veste, culotte, cheveux pendans, teint couleur de suie. « Pepito, mon ami, je vais à Caacaty. Le seigneur Français et moi nous venons prendre le maté chez vous. — *La bendicion, señor,* » dit l'homme en se tournant vers moi. « *La tiene V. para siempre,* » répondis-je; et le même cérémonial accompli pour deux ou trois enfans garçons ou filles, un vieux père et une femme de moyen âge, la connaissance était déjà faite. Nous nous assîmes sur des cornes de bœuf; nous prîmes le maté, sans pain; nous bûmes du lait, repas magnifique chez des paysans de la Maloya, et la siesta faite sur un cuir de bœuf, nous nous remîmes en route. Nos chevaux trébuchaient à chaque pas, quelquefois même il leur fallait nager, dans un marais de trois cents lieues de superficie, planté de grands joncs, dont une espèce particulière (*andira-quice* des Guaranis et *cortadera* des Espagnols), tranchante comme un rasoir, coupe impitoyablement les jambes, quand on n'a pas eu la précaution de les envelopper de certains cuirs; sans parler d'autres joncs moins incommodes, mais si élevés qu'ils dépassent les plus hautes charrettes et interceptent la vue de tous les côtés. Là des cerfs petits et grands (*guazu-ti*, *guazu-pucu*), des taons, des moustiques sans nombre dans les grandes chaleurs, et surtout en janvier, le mois le plus chaud de l'année. Au milieu de tout cela, trois ou quatre estancias, plus ou moins bien fournies, dont les habitans, toujours dans l'eau, nourris seulement de viande sèche ou d'oiseaux aquatiques, disputent sans cesse leur vie aux jaguars.... Et, pourtant, ils sont heureux! « Que nous manque-t-il? disait un de ces pauvres diables à M. d'Orbigny. N'avons-nous pas de quoi vivre? »

Enfin nous atteignîmes Caacaty. J'étais brisé de fatigue; mais le bienveillant accueil que nous firent les habitans du bourg, tous amis de mon patron, m'eurent bientôt complètement restauré.

Le bourg de *Caacaty* (bois puant), fondé en 1780, n'est pas peuplé d'Indiens comme les autres, mais d'Espagnols et de descendans d'Espagnols. Il n'y a pas plus de sept à huit cents

habitans; mais tous sont du sang le plus pur, presque tous parens, et vivent dans la plus intime union. Les femmes du bourg de Caacaty sont les plus jolies du pays, et jouissent même, à cet égard, d'une sorte de renommée dans toute l'étendue de la province. Il est, d'ailleurs, comme tous les autres, disposé en une place oblongue, où se trouve l'église, avec des maisons basses, petites, couvertes en troncs de palmier. Politiquement, c'est un des points les plus importans de la contrée; et, sans contredit, la première de ses commandancias, réunissant toutes les autorités possibles, puisqu'on y trouve un chef militaire, un alcade, des juges annuels, élus par le peuple, un curé et un vicaire. Il est aussi des mieux partagés sous le rapport commercial, comme entrepôt, puisque, distant seulement de trente lieues de Corrientes, il est situé, d'ailleurs, dans le canton le plus fertile, qui s'étend entre la Maloya, à gauche, et le rio de Santa-Lucia, à droite, depuis le Parana, au N., jusqu'au même fleuve, au S. E., renfermant de plus, du N. au S., plusieurs pueblos, San-Antonio de Burucuya, qui tire son nom du grand nombre de grenadilles qu'on y trouve; Saladas, las Garzas, originairement fondé par les Abipones; Bella-Vista et Santa-Lucia, près du confluent de la rivière de ce nom, dans le Parana. Tous ces villages, pour se changer en villes opulentes, n'attendent peut-être que les bienfaits d'une politique plus adroite, plus consciencieuse et plus conforme, dans ses vues comme dans ses efforts, aux besoins de l'homme social au XIXe siècle. Au milieu de cette demi-civilisation, dont une localité relativement importante me présentait la piquante image, je dus être frappé, surtout, de la cordialité, de la franchise et de l'hospitalité des habitans de la campagne dans tout le nord de la république Argentine; toutes vertus contrastant, de la manière la plus frappante, avec les mœurs du midi, sous ce rapport, et plus encore, peut-être, avec le relâchement extrême observé, partout, dans les mœurs de toutes les classes, où la grossièreté des paroles et des actions, chez les deux sexes indifféremment, ferait croire à l'oubli de toute pudeur. J'ai constamment remarqué ce phénomène dans toute l'Amérique du Sud, sans en avoir jamais pu trouver, pour l'ordre physique et moral, aucune explication quelque peu plausible.

Mon compatriote, occupé de ses affaires dans le bourg, me laissa plusieurs jours à mes observations, tour à tour admirant tant de vertus et scandalisé de tant de vices. La veille de notre départ, un des principaux habitans nous donna un grand festin où figurèrent un cochon rôti tout entier, une tête de bœuf aussi entière, du maïs sous toutes les formes, avec les grains grillés de la même plante, en guise de pain; du fromage partout; un grand pot de lait au dessert, passant de main en main autour de la table, et la soupe ou *locro*, servie à peu près au milieu du repas. Le soir, grand concert, où nous entendîmes un orchestre presque complet composé d'Indiens, qui exécutaient plusieurs airs nationaux avec des instrumens de leur façon; et, entre autres, un vieux aveugle, qui jouait, avec autant d'ame que de précision, d'une espèce de double flûte en roseaux. Ainsi, la musique avait un empire dans un petit bourg ignoré du Nouveau-Monde, au sein de sauvages marais! Ainsi, un Tulou transatlantique charmait un auditoire novice, au moment même où, peut-être, celui de l'autre hémisphère préludait aux accens qui devaient bientôt ravir en extase les *dilettanti* du grand Opéra de Paris!

En partant de Caacaty, nous nous dirigeâmes vers le S., et nous arrivâmes bientôt à la ferme du *Tacuaral* (bois de bambous). J'admirai là quantité de ces immenses bambous qui n'ont pas moins de trente pieds de haut, et qui s'emploient surtout à faire la mâture de quelques légères embarcations destinées à la navigation du Parana. On s'en sert aussi pour des échafaudages, pour couvrir les toits, pour construire certains radeaux dits *angadas*, qui, à certaines époques, transportent des marchandises de Corrientes à Buenos-Ayres.

Enfin nous arrivâmes au *Yataïty-Guazu* (grand bois d'yataïs), bourg charmant, dont les environs sont couverts et parés de magnifiques palmiers yataïs, à la touffe arrondie, d'un vert bleuâtre, et aux longues feuilles courbées en jet d'eau. J'y remarquai aussi un certain nombre d'*ibopahi* (*ficus ibopahi*), arbre parasite, qui s'attache souvent aux palmiers, et, grandissant rapidement sous leur protection, finit par les étouffer.

Mon compatriote était chez lui. Il me fit les honneurs de ses domaines en propriétaire aussi entendu que discret. Il me montra d'abord sa maison, couverte, comme toutes les autres, en feuilles de palmier et divisée en deux corps de logis, l'un servant d'habitation au maître et à sa famille, l'autre renfermant les magasins et les cuisines. Il y avait, dans la cour, une grande *ramada*, sorte de treillis élevé d'une vingtaine de pieds au moyen de quatre perches. On y arrive par une espèce d'échelle; et toute la famille

y couche, dans les grandes chaleurs, à la belle étoile, sur des cuirs de bœuf, pour se préserver des moustiques, qui ne s'élèvent jamais qu'à une médiocre distance du sol. Il y a, de plus, pour les bestiaux, un parc (*coral*), enclos seulement de pieux fichés en terre. Mais les objets les plus intéressans de mon exploration furent les cultures locales, auxquelles M.... donnait d'autant plus de soin, que ce sont les articles les plus importans du commerce de la province. Je veux parler du tabac et de la canne à sucre. On fait de cette dernière, en la réduisant en sirop, une espèce de melasse appelée *miel de caña*, qu'on aime beaucoup à Buenos-Ayres, où l'on en consomme une quantité considérable. On en fabrique aussi, par la fermentation et par la distillation, une *eau-de-vie de caña*, liqueur fort capiteuse et fort estimée de toutes les classes. Quant au tabac, que les Guaranis appellent *péti*, il se cultive dans toute la province. Un champ de tabac se forme souvent de terrains d'abord couverts d'yataïs, qu'on a coupés et dont on a enlevé les troncs. Il suffit de labourer légèrement le sol ainsi dégagé et d'y semer les graines du tabac. Quand elles ont atteint de cinq à six pouces, on les plante en ligne, et, pour être bonne à cueillir, il faut que chaque feuille ait de dix à douze pouces de long et commence à devenir jaune. On réunit alors ces feuilles en *sartas*, ou faisceaux de six, qu'on fait sécher par divers moyens et surtout en les suspendant sur des cordes sous des hangars disposés pour cet usage; puis on prend plusieurs de ces liasses, on les lie ensemble par les extrémités et par le milieu, de manière à leur faire prendre une forme cylindrique acuminée aux deux bouts: on en forme ce qui s'appelle un *mazo* (une carotte). Dans cet état, on les transporte à Corrientes, par charretées; et, de là, à Buenos-Ayres, où elles passent dans le commerce sous le nom de *tabac du Paraguay*. Le gouvernement espagnol s'en était réservé le monopole, depuis 1748; et le commerce n'en était alors que peu productif; mais, devenu libre depuis l'émancipation, il est maintenant très-florissant. La récolte s'en fait en été, surtout dans les mois de janvier et de février. Celle de M.... se trouvant, cette année, un peu tardive, je pus être témoin des singuliers marchés auxquels elle donna lieu. Il la vendit encore sur pied à divers colporteurs qui, vers cette époque, parcourent les campagnes, et se paient ainsi, en expectative, du prix des marchandises qu'ils livrent aux propriétaires, et cela, sans qu'il y ait jamais aucun mécompte, ni aucune surprise de part ni d'autre. Le marché s'exécute toujours fidèlement, après que chacun a long-temps discuté ses intérêts sur le champ même, ou *tabacal*, le marchand faisant valoir de son mieux ses marchandises, et le propriétaire l'ampleur et la longueur de son tabac.

L'affaire de la vente terminée, nous partîmes, sans autre délai, pour le rincon de Luna, estancia située beaucoup plus au S. Nous longeâmes d'abord le rio de Santa-Lucia, jusqu'à un poste dit Aguirré, où il nous fallut traverser cette rivière ou plutôt les marais qui la constituent dans cette partie. Mon guide en prit occasion de m'expliquer, en homme instruit et en bon observateur, cette singulière hydrographie, dont j'avais sous les yeux le premier exemple un peu frappant. « Le cours de toutes nos grandes rivières, me disait-il, et même celui d'un grand nombre de nos petites, se forme de marais remplis de joncs ou *esteros*, ayant, à droite et à gauche, des *bañados* ou plaines rases couvertes aussi de plantes aquatiques et inondées au temps des pluies; de sorte qu'il n'est pas rare de trouver ici des rivières qui, sans être navigables, ont pourtant souvent de deux lieues et demie à trois lieues de large, et qu'il faut passer sans ponts ni bacs, comme nous faisons celle-ci, ayant de l'eau jusqu'à la sangle du cheval. Ainsi le rio de Santa-Lucia, après avoir commencé à plus de quarante lieues à l'E. de Corrientes, dans certains esteros des bords du Parana, près de las Barranqueras, et traversé diagonalement toute la province dans une direction S. S. O., ne commence à prendre quelque peu la figure d'une rivière européenne qu'un peu au-dessus de San-Roque, et va se perdre, sous cette forme, dans le Parana, par le 29° de lat. S. Il en est à peu près de même du rio Batel, ou *Bateles*, et du rio *Corrientes*, auxquels l'Ybera donne naissance. Tous deux suivent la même direction, et se rendent ensemble dans le Parana, vers le 30° de lat. S., après s'être confondus dans un immense marais, communiquant avec le grand fleuve. » Tout en traversant tour à tour des marais, des forêts d'yataïs, puis le *Batelito* (petit Batel), l'un des bras inondés du grand, et entre lesquels se trouve le rincon de Luna, nous finîmes par arriver, au milieu de belles plaines herbeuses, à l'habitation de ce rincon, en passant par sa *capilla*, ou chapelle, bâtie par les jésuites, les premiers propriétaires de l'établissement. Le rincon de Luna, qui doit son nom à l'un de ses anciens propriétaires, est presqu'au centre de la province et se développe sur une longueur de plus de vingt lieues, sans avoir jamais plus d'une lieue de large.

On ne trouve pourtant, sur tout cet espace,

que l'estancia proprement dite, la capilla, dont je viens de parler, et quelques *puestos*, ou postes. La richesse du lieu consiste en six mille bêtes à cornes, tant vaches que bœufs et taureaux, deux cents chevaux et huit cents à mille bêtes à laine. J'étais étourdi de tout ce mouvement, et je m'en expliquais à mon guide. « Gardez votre surprise pour le midi, me dit-il ; ce n'est ici qu'une toute petite estancia. Vous en verrez près de Buenos-Ayres qui comptent jusqu'à trente, soixante mille têtes de bétail, et qui encore n'ont rien de fort extraordinaire ; car il y en a beaucoup qui en ont jusqu'à deux cent mille. »

Le rincon de Luna dépend de la commandancia du *Yaguarétécora*, dont le chef-lieu est situé à quelques lieues au N. E. du rincon, entre le Batel et l'Ybèra, et tire son nom, le *Parc du Jaguar*, de l'immense quantité de ces animaux qui s'y trouvent, ce qu'explique facilement sa situation en des lieux à la fois marécageux et boisés, leur résidence habituelle. Le titulaire de cette commandance, l'un des plus fameux *laceurs* du pays, se trouvait alors au rincon, en visite ou en tournée; et l'occasion était des plus favorables pour recueillir et résumer les notions les plus précises possible sur le tyran des déserts américains. Le *yaguarété*, le jaguar (*felis onca*, Lin.), que les Espagnols appellent *tigre*, présente, à peu de chose près, les caractères extérieurs de la panthère d'Afrique, quant à la couleur et à la forme des taches dont son pelage est orné. On le dit absolument indomptable, plus féroce que le lion d'Amérique ou *puma* (couguar) et plus fort que lui, au point de pouvoir traîner jusqu'à sa retraite un cheval ou un taureau tout entier, et même traverser une rivière chargé de sa proie ; car il est excellent nageur. Il se nourrit, quand il ne trouve pas mieux, des poissons qu'il pêche la nuit, en laissant tomber dans l'eau sa salive, qui lui sert à les amorcer; il les tire avec sa patte, pour les rejeter par derrière lui sur le rivage. Il est, assure-t-on, absolument inaccessible à la crainte. Le nombre de ses ennemis peut l'étourdir, mais l'effrayer, jamais, quand une fois il est animé ou qu'il a faim ; car, dès que son appétit est satisfait, il n'attaque plus aucune espèce d'animaux, ni petits ni grands. On assure qu'il a quelquefois poussé l'audace jusqu'à monter, de nuit, sur le pont des bâtimens naviguant sur les grands fleuves. Le commandant du Yaguarétécora était trop en fonds d'anecdotes sur ce sujet, pour laisser tomber la conversation ; mais il ne s'en tint pas là, et, après nous avoir raconté, en rival généreux, les exploits du Portugais du Parana, qui braverait, dit-il, tous les yaguarétés du monde, avec son couteau dans la main droite, et sa peau de mouton roulée autour du bras gauche, il nous proposa de nous donner le spectacle d'une chasse au jaguar en règle, pour laquelle il était en mesure, ayant amené avec lui quelques-uns des meilleurs *tigreros* (chiens chasseurs de tigre) de sa résidence, auxquels plusieurs des personnes présentes joignirent les leurs.

Dès le lendemain matin, de très-bonne heure, nous étions en chasse, lui, le *capataz* ou maître berger du rincon, mon compatriote, moi et plusieurs *peones* ou domestiques de l'estancia, tous bien montés et armés jusqu'aux dents. Nous nous dirigeâmes au S., vers un fourré des plus sauvages. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue, que nos chevaux s'arrêtèrent tout court, dressant les oreilles et faisant tous leurs efforts pour reculer ; signe certain de ce que le commandant appelait une rencontre des plus heureuses. En effet, il se leva bientôt, du milieu des hautes herbes, à une très-médiocre distance des plus avancés d'entre nous, un jaguar femelle, entouré de quatre petits, dont il semblait vouloir couvrir la retraite. L'intrépide commandant, piquant des deux, s'élança contre l'animal, malgré la résistance de son coursier, en faisant tournoyer autour de sa tête son lazo tendu, en enlaça, en un clin-d'œil, l'un des petits jaguars ; et, faisant force sur l'arçon de sa selle, l'entraîna loin de sa mère, que les chiens entouraient déjà à quelque cinq pas de distance, la tenant ainsi en arrêt. La bête, dont la furie s'était accrue par l'enlèvement de son petit, poussait des rugissemens épouvantables. Déjà, deux des plus jeunes tigreros avaient payé de leur vie, sous la griffe du monstre, l'imprudence d'avoir franchi le cercle que ne passent jamais les tigreros plus expérimentés; et la scène, une fois ensanglantée, prenait un caractère de moment en moment plus sérieux. L'un de nos meilleurs cavaliers venait d'être désarçonné par son cheval épouvanté, et gisait tout froissé à quelque distance; quand le jaguar, s'élançant contre le coursier, lui mit une patte sur la crinière, de l'autre lui saisit les naseaux, lui tordit le cou en moins d'un instant, et l'étendit sans vie à ses pieds, encouragé en apparence par ce succès, et défiant, l'œil en feu, la meute aboyante. Il n'y avait pas une minute à perdre. On éloigna, en toute hâte, le pauvre diable qui, heureusement, avait eu plus de peur que de mal. On serra de plus près la bête, on lui lâcha, presqu'à bout portant, quelques balles, dont une enfin l'étendit par terre ; et déjà sans vie, elle semblait menacer

encore. C'était un spectacle horriblement beau ; mais je pus reconnaître que les plus déterminés chasseurs n'abordent pas sans des craintes très-fondées ce redoutable adversaire, dont la taille et l'énergie seraient, au besoin, l'une des preuves de l'erreur des naturalistes, qui ont cru la nature animale inférieure, en Amérique, à ce qu'elle est dans les autres continens. J'ai mesuré ce yaguarété; il n'avait pas moins de cinquante-cinq pouces un quart de long, sans compter la queue, qui en avait presque vingt-quatre, indépendamment des poils.

Mon compatriote et moi, nous partîmes pour San-Roque, le lendemain de ce bel exploit de chasse, qui dut faire bruit dans le pays; et, traversant le Batelito, puis une plaine remplie de lacs et d'yataïs, nous atteignîmes enfin San-Roque, bourg fondé vers le milieu du XVIIIe siècle, et présentant, comme Caacaty, une place alongée, sur l'un des côtés de laquelle se trouve l'église. Je n'y fis pas un très-long séjour ; et cependant, quoique fort bien reçu, grâce à M....., je dus reconnaître, au ton et aux manières des habitans, déjà pleins de morgue et de fierté, que je me rapprochais du midi. J'y fus, surtout, scandalisé de la fureur avec laquelle on y passe, dans toutes les classes, la meilleure partie du temps à jouer au *monte ;* fureur telle, que, pour assouvir cette déplorable passion, un Correntino de San-Roque jouerait, je crois, tout ce qu'il possède, sa femme, ses enfans, lui-même et son cheval, ce qui est peut-être plus dire encore. Si donc, à San-Roque ou dans les environs, on ne voit jamais d'ivrognes, il n'est pas rare d'y voir des gens s'escrimer du couteau, pour rétablir entre eux l'équilibre de la fortune; et cela, surtout, parmi la classe des bergers, la plus grossière de toutes, accoutumée, dès son enfance, à se livrer sans scrupule à toute la violence de ses passions.

Au dire des nationaux, plus intéressés que personne à me vanter leur pays, j'avais vu tout ce qu'il y avait de vraiment intéressant dans la province de Corrientes. Je me disposai, en conséquence, à la traverser rapidement, pour gagner la république orientale.

La province de Corrientes s'étend encore beaucoup au S. de San-Roque, jusqu'au rio Guayquiraro ou *rivière aux Goîtres,* nom qui lui vient, sans doute, du grand nombre de goîtreux qu'on y voit, et dont l'infirmité s'expliquerait, bien ou mal, peut-être, comme en tant d'autres endroits, par la qualité de ses eaux. Quoi qu'il en soit, cette rivière forme la limite septentrionale de la province d'Entre-Rios, qui me restait à parcourir; mais, d'après ce que j'en savais déjà, rien n'y pouvait particulièrement piquer ma curiosité. Elle est intéressante pourtant, au moins en expectative, par son immense forêt de Montiel (*monte grande del Montiel*); qui s'étend le long du Parana, à l'O., et du rio *Gualiguay-Grande*, à l'E. Elle est aussi intéressante par les eaux qui la fertilisent, et qui, l'arrosant en tous sens, y nourrissent les beaux pâturages auxquels elle devra sa prospérité agricole, quand les plaies d'une guerre récente auront été fermées pour une population de vingt à trente mille ames, si faible en comparaison de l'immense étendue du terrain. Je pouvais, en descendant vers le S., gagner la Bajada, capitale de l'Entre-Rios; et, de là, traverser, jusqu'à Paysandu, cette province, de nom comme de fait, la quatrième des Mésopotamies de l'Amérique que j'avais déjà parcourues; mais, pour en venir là, que de déserts à passer! que de rios, de bañados, d'esteros à franchir!.. Et j'en avais déjà tant vu ! Je pris le parti de me rendre dans la *république orientale de l'Uruguay*, par un chemin un peu plus court peut-être, et, dans tous les cas, moins humide. C'était bien assez d'avoir à parcourir encore d'autres déserts, où je ne devais trouver que quelques puestos et de misérables pulperias, les marais du rio Corrientes et un grand nombre d'arroyos, pour atteindre *Curusu-cuatia* (la Croix-Peinte); et, de là, gagner péniblement la capitania de Mondosovi, en notant, néanmoins, dans ma route, le *Salto-Grande* (Grand-Saut) de l'Uruguay, par 31° 12′ de lat., et le *Salto-Chico* (Petit-Saut), par 31° 23′ 5″ de lat., au-delà desquels la navigation du fleuve est libre jusqu'aux Missions, pour des embarcations médiocres. Ce trajet très-monotone me conduisit au pueblo de Paysandu, situé sur la rive gauche de l'Uruguay, et le premier lieu habité de la république orientale. Le lecteur me saura gré de l'y transporter tout d'un trait, pour lui épargner l'ennui d'un voyage gratuitement fastidieux.

Arrivé là, ce n'était plus le même pays. Toujours des rivières et en grand nombre ; toujours des plaines, mais pas aussi uniformément plates que celles que je venais de parcourir; et, au lieu de bañados, de cañadas, d'esteros, à n'en plus finir, des terrains secs, garnis de grandes herbes et d'arbustes clairsemés, qui, quoique d'un effet assez agréable, ne pouvaient se comparer, en rien, aux riches aspects des beaux palmiers que j'avais quittés en passant d'une rive à l'autre.

Je ne pouvais, d'ailleurs, entrer dans un mo-

ment plus favorable. La guerre entre Buenos-Ayres et les Brésiliens, pour la possession de Montevideo, venait de finir. D. Manuel Garcia, envoyé de Buenos-Ayres, avait conclu le traité en vertu duquel les troupes de Buenos-Ayres et celles de l'empereur du Brésil devaient évacuer le territoire de la Banda orientale. Ce traité détachait entièrement la province de la république Argentine, donnait un nouveau cours à ses destinées, et en formait un Etat particulier, sous le nom de *República oriental del Uruguay*.

Tel était l'état des choses à mon arrivée à Paysandu. Paysandu n'est qu'un hameau, formé d'une douzaine de *ranchos* (chaumières) épars çà et là, bâti sur l'Uruguay, qui là peut avoir de cent quatre-vingts à deux cents toises de large. Tout y était en émoi, comme c'est l'usage dans les révolutions politiques, qui mettent nécessairement en mouvement toutes les passions. Ce n'étaient partout que réflexions et commentaires contradictoires sur les affaires; et partout, sur toutes les routes, les cris de *viva la patria!* se mêlaient au bruit de la marche des troupes étrangères qui, en exécution du traité, commençaient déjà leur retraite. Je descendis à une *pulperia*, l'un de ces misérables cabarets où l'on ne peut guère trouver autre chose qu'un abri et de l'eau-de-vie, quoiqu'on soit trop heureux de rencontrer de pareils asiles, après avoir fait une traite considérable, sans presque voir ame qui vive. A mon arrivée, il s'y présentait un détachement de miliciens de la nouvelle république, vrais *gauchos*, sous un autre costume, qui avaient joint au couteau, au lazo et aux bolas, la carabine et le sabre, ordinairement portés derrière le cheval; chapeau rond à plumes; veste bleue, ornée d'une espèce de brandebourg, avec paremens et collets rouges; ceinture rayée; *chilipa*, espèce de tunique, sous laquelle est le *calzoncillo*, garni de longues franges. Ces hommes, qui vivent, en quelque sorte, à cheval, vont souvent les pieds et les jambes nus, toujours en plein air, dormant sur leurs chevaux ou sur la terre, sans autre couverture que leur poncho, sans autre lit que le *recado* ou selle de bois et de cuir dont ils couvrent leurs chevaux dans leurs courses; se nourrissant surtout de *charque* ou viande sèche, et combattant bravement, mais sans ordre; espèce de cosaques du Nouveau-Monde (Pl. XXX—1). Tels étaient les guerriers qui, sous les ordres de chefs courageux, les Lavalleja, les Fructuoso Rivera, avaient combattu, depuis trois ans, pour l'indépendance de leur pays et venaient de la conquérir. Ces braves se délassaient de leurs fatigues, en buvant, avec leur maté, l'eau-de-vie que le maître leur distribuait à la ronde, et dont je fus obligé de prendre ma part, sous peine d'être accusé de ne savoir pas vivre. Pour qu'il ne manquât rien aux plaisirs de la station, l'un d'eux saisissant une guitare, meuble qu'on est toujours sûr de trouver dans une pulperia, quelque pauvre qu'elle puisse être, se mit à chanter de ces espèces de romances si tristes et si monotones, que j'ai, plus tard, entendu chanter par les Péruviens, qui les appellent *yarabis*. J'appris d'eux que le blocus de Montevideo étant levé et les routes toutes libres, je ne devais trouver aucun obstacle à la suite de mon voyage, ce qui me fit d'autant plus de plaisir que j'avais l'espoir d'arriver plus tôt à Montevideo. Je voulais voir cette ville comme capitale, me rendre ensuite à Maldonado, le point le plus important de tous ceux qui se trouvent à l'E de la république, et relever ainsi la côte méridionale, seule intéressante à connaître sous le rapport de la civilisation; le reste ne présentant à parcourir que de sauvages déserts. Je m'entendis avec quelques marchands que les intérêts de leur commerce conduisaient à Montevideo. Nous louâmes en commun quelques charrettes, que nous remplîmes de marchandises et de bagages, et nous nous mîmes en route, bien armés; car la fin de la guerre ne nous rassurait pas suffisamment contre la possibilité de quelques rencontres fâcheuses. Cette manière de voyager est assez uniforme. Chaque charrette, couverte de peaux de bœufs et montée sur de grandes roues sans ferrure, à moyeux de bois, est conduite par un homme qui guide un attelage de six bœufs au moyen d'un long bambou. On part ordinairement à la pointe du jour, et l'on marche jusqu'à dix ou onze heures du matin. Alors on fait halte auprès de quelque endroit ombragé, au bord de quelque ruisseau ou d'un lac, pour laisser passer la plus forte chaleur du jour. On mange, on fait la sieste, on fume des cigarres, on s'occupe ou l'on ne fait rien, chacun suivant son goût, jusqu'à trois ou quatre heures. Cette heure venue, on attèle de nouveau les bœufs; on selle les chevaux, et l'on se remet en route jusqu'à dix ou onze heures, pour prendre enfin le repos de la nuit, en se couchant jusqu'au lendemain matin, ceux-ci dans les charrettes, ceux-là dessous, et les conducteurs sur la terre nue.

Nous eûmes plusieurs arroyos à traverser jusqu'au rio Negro, la principale rivière de la république et qui la parcourt du N. N. E. au S. S. E., pour se décharger dans l'Uruguay, à Santo

Domingo Soriano. Arrivés au rio Negro, nous traversâmes du N. au S. le rincon de *las Gallinas* (le recoin des poules) où, le 24 septembre 1825, le brave Fructuoso Rivera, à la tête de 250 Orientalistes, vainquit 700 Brésiliens commandés par le colonel Jardin, et leur fit plus de prisonniers qu'il n'avait lui-même de soldats; premier succès, suivi peu de jours après (le 12 octobre), de la bataille rangée de Sarandi, à vingt lieues environ de Montevideo, et où 2,000 cavaliers d'élite, commandés par le chef brésilien Ventos Manuel, furent complètement défaits par un nombre égal de patriotes, sous les ordres de D. Juan Antonio Lavalleja.

Après avoir passé le rio Negro, juste en face de son confluent dans l'Uruguay, nous arrivâmes à Santo Domingo Soriano, l'un des plus anciens établissemens de la province, et bâti en 1566 par des Espagnols qui parvinrent à y réunir des Indiens Chanas, habitans des îles qui couvrent le fleuve dans le voisinage. Je trouvai là ce bel Uruguay, dont j'allais bientôt contempler l'embouchure, du double au moins plus large qu'au point où je l'avais traversé dans la province des Missions. Quant au pueblo, il ne présentait rien de remarquable; et, obligés de traverser à chaque instant des arroyos, ce qui est aussi fatigant qu'ennuyeux, nous ne rencontrâmes plus aucune habitation jusqu'à *las Vacas* (les Vaches), triste hameau, formé de baraques de terre couvertes en roseaux et dont le séjour n'était guère propre à nous indemniser de nos fatigues; mais une vaste mer s'étendait devant moi. J'avais sous les yeux une partie de cet immense estuaire du Rio de la Plata que forment les eaux réunies de l'Uruguay et du Parana, avec ses passes et ses bancs de sable, si redoutés des vaisseaux. Nous entrâmes ensuite dans des plaines tout-à-fait horizontales où se trouvaient en quantité des *espinillos* (acacias épineux) à tête arrondie, où nichaient en nombre infini des anumbis et des perruches. Leurs cris étourdissans nous poursuivirent jusqu'à la petite rivière de San Juan, à l'embouchure de laquelle, en 1526, Sébastien Gaboto construisit un petit fortin détruit, quelques années plus tard, par les Charruas, ainsi que la ville fondée postérieurement au même lieu. C'est aussi là que ce célèbre aventurier accueillit le seul homme échappé au massacre de l'infortuné Solis, dans sa seconde expédition de 1515.

Nous arrivâmes enfin à la *Colonia del Sacramento*, la première des trois cités de cette côte qui, commandant le Rio de la Plata sur toute son étendue, promettait à la république naissante une prospérité que la paix seule peut lui garantir. Fondée en 1680 par le gouverneur portugais de Rio-de-Janeiro, la colonie fut ruinée, le 7 août 1680, par le gouverneur espagnol de Buenos-Ayres; et, dès-lors, commença, entre les Portugais et les Espagnols, cette longue suite de différends, en conséquence desquels, en cent quarante-neuf années, elle a changé quatorze fois de maîtres, jusqu'au moment où, en vertu du traité de D. Manuel Garcia, elle venait enfin d'être cédée à la nouvelle république. Son port est le moins avantageux des trois; car petit et peu sûr, l'île de San Gabriel et quelques autres plus petites l'abritent assez mal contre les vents dangereux du S. O. au S. E.; mais sa position sur l'estuaire n'en fait pas moins une place de commerce importante.

Au-delà de la Colonia s'étendent de belles plaines ondulées et verdoyantes, du sein desquelles s'élèvent, par intervalle, des blocs de granit d'une hauteur et d'une étendue souvent très-considérables, dont la présence, sorte de phénomène géologique très-remarquable, semble caractériser tous les terrains de cette route, jusqu'à Montevideo. Nous ne rencontrions partout d'autres êtres animés que des troupes d'urubus, qui suivent en tous lieux les voyageurs à la trace, pour se nourrir des débris de leurs repas. Sur les rochers et sur les buissons qui bordent l'*arroyo del Rosario* (le ruisseau du Rosaire), nous vîmes quantité de ces terribles guêpes, dont la piqûre est mille fois plus cruelle que celle des guêpes de nos climats; et peu s'en fallut que nous ne fussions tous empestés par un *zorillo*, espèce de mouffette (*viverra mephitis*, Gmel.), petit animal, au pelage noir rayé de blanc, à la démarche grave et lente, et de l'extérieur le plus inoffensif; mais qui, dès qu'on l'inquiète, répand une liqueur dont l'odeur infecte se fait, dit-on, sentir à plus d'une lieue à la ronde. Nous en étions presque à nous féliciter de ces petits inconvéniens du voyage, qui en rompaient un peu l'excessive uniformité; mais nous cherchions aussi quelquefois à l'égayer, soit en courant après les troupes de ñandus que le bruit de notre marche faisait lever du milieu des grandes herbes; soit en donnant la chasse aux tinamous (perdrix du pays), qui servaient aussi quelquefois à renouveler ou à approvisionner notre table. Il y en a de deux espèces, les grandes et les petites. Les grandes (*inambu guazu*, d'Azara; *tinamus rubescens*, Temm.) sont très-difficiles à prendre, parce qu'elles se nichent dans les chardons ou artichauts sauvages dont le pays est couvert. Quant aux petites,

oiseaux stupides au point de croire qu'on ne les voit pas, quand ils ont caché leur tête dans des touffes d'herbes, elles se laissent prendre par un homme à cheval armé d'une perche, au bout de laquelle est attaché un petit lacet qu'on leur lance, sans qu'elles cherchent à l'éviter. On prend les grandes avec des chiens exercés à ce genre de chasse (*perdigueros*); mais un ennemi plus redoutable pour elles, c'est l'*aguara-guazu*, ou grand renard des Guaranis (*canis jubatus*, Cuv.), espèce de loup rouge à crinière noire, animal assez rare, mais remarquable par son excessive légèreté et par la manière dont il poursuit les tinamous, dont il paraît surtout faire sa nourriture.

Le misérable pueblo de San José ne nous présentait que des maisons couvertes en roseaux, et n'est remarquable que par la grande victoire qu'Artigas y remporta, sur les Espagnols, le 28 avril 1811. Cette victoire est, avec celle de *las Piedras* remportée par le même chef sur les royalistes, le 18 mai de la même année, un peu au N. de Montevideo, l'un des avantages qui contribuèrent le plus à assurer l'indépendance des provinces du Rio de la Plata. Elle aurait pu mériter à ce guerrier la reconnaissance de ses concitoyens, si son triomphe n'eût pas été tant de fois, avant et après, souillé par le sang et le brigandage.

Au-delà de ce pueblo, après avoir passé le rio de San José, qui lui donne son nom et dont les bords sont couverts de bois, nous eûmes le spectacle désagréable d'une grande quantité de squelettes de bestiaux répandus sur toute la plaine, et qui témoignaient hautement des ravages de la guerre. De 1810 à 1820, au contraire, toute la Banda oriental était couverte de taureaux sauvages, à tel point que les voyageurs avaient souvent peine à se frayer une route au travers de leurs innombrables troupeaux; mais telle est la miraculeuse fécondité de ce sol que, malgré cette abominable tuerie, les estancias du pays en sont encore abondamment pourvues et fournissent, sans peine, aux besoins de la consommation et à ceux d'un commerce qui n'a pas cessé d'être la principale ressource de la contrée.

Parvenus aux bords du rio de Santa-Lucia, assez fort pour que nous dussions le passer en pelota, nous y fîmes halte, afin de décharger nos charrettes et faire tous les préparatifs nécessaires. Les bois dont cette rivière est couverte s'étendent, contre l'ordinaire, beaucoup à droite et à gauche de son cours. Ils sont si vastes que la forêt de Sainte-Lucie (*el monte de Santa Lucia*) est célèbre, dans un pays où les arbres ne paraissent presque jamais que de loin à loin, au milieu des plaines. Notre marche de nuit fut éclairée, cette fois, par une innombrable quantité de lampyres (*lampyris*, Lin.) ou vers luisans, dont les flambeaux s'échelonnaient pour nous tout le long de la route jusqu'à l'horizon le plus reculé, et représentant au mieux cette phosphorescence de la mer qui frappe les navigateurs dans certains parages.

Je n'ai rien à dire du pauvre village de Santa Lucia, que nous traversâmes sans nous y arrêter, et qui nous conduisit aux deux petits ruisseaux appelés *Canelon-Grande*, *Canelon-Chico* (le Grand-Canal, le Petit-Canal). Non loin de ces ruisseaux s'élèvent les clochers de la ville de *Canelones*, triste, pauvre et des plus mal bâties, quoique par circonstance, lors de l'occupation de Montevideo par les Portugais, elle ait pris rang de capitale et servi de résidence au gouverneur. L'approche nous en était annoncée par des troupes innombrables de chevaux, répandues dans les campagnes. Nous étions alors à quatre-vingts lieues de las Vacas; et, deux jours après, nous entrions dans Montevideo, après avoir traversé des plaines nues dont rien, jusqu'à l'horizon le plus reculé, ne variait la monotonie.

Mes dignes hôtes de Corrientes et de Caacaty m'avaient muni de beaucoup de lettres de recommandation pour divers négocians et autres notables de Montevideo et de Buenos-Ayres. L'effet de l'une d'elles fut de me procurer un passage par mer, aussi agréable que facile, pour Maldonado, d'où je devais revenir ensuite par terre à Montevideo, complétant ainsi ma tournée à moins de frais, et le plus commodément possible. Je remis, en conséquence, à mon retour, l'exploration détaillée de la capitale; et, en m'embarquant dans le canot qui devait me conduire à bord d'une petite goëlette de charge, j'eus occasion de voir la ville de l'ancrage et de la rade. Elle se développe sur un petit promontoire, et ses maisons blanches d'un seul étage, en amphithéâtre, entremêlées d'arbres et de jardins, présentent, à distance, avec leurs toits en terrasses (*azotea*) et sans cheminées, un coup-d'œil assez pittoresque. A l'O., s'élève le *Cerro* (la Colline), couronné d'un fort et qui a donné son nom à la ville, parce qu'en raison de son élévation relative, qui n'est pourtant pas de plus de cent toises au-dessus du Rio de la Plata, il sert de point de ralliement aux navires; et, du côté opposé, domine sur l'horizon une grande église

(Pl. XXX — 2). La rade de Montevideo est assez large pour en faire une sorte de mer ouverte, resserrée entre les pointes *del Cerro* et du S. E., à l'O., et celle de *la Caleta* à l'E. Le fond en est couvert de dunes de sable et le mouillage généralement assez bon; mais elle s'envase tous les jours et menace de devenir en peu de temps inutile. D'ailleurs, les navires qu'elle défend des vents du N. et du N. E., n'y sont pas autant à l'abri des vents du S. O. (*pamperos*), les plus dangereux de tous, comme ne l'attestent que trop, à tous les yeux, les vigies placées sur divers points de son enceinte, où de grands navires se sont perdus.

Je m'embarquai au jour fixé; et, après une traversée qui ne présenta rien de remarquable, le troisième jour nous mouillions dans la rade de Maldonado, entre l'île Gorriti et la terre, où les petits navires sont à l'abri, tandis que les grands mouillent en dehors. Un peu au S. E. de Gorriti se trouve une autre île appelée l'île des Loups (*de los Lobos*), composée, presque tout entière, de rochers dépouillés de verdure. La rade de Maldonado est resserrée entre la *punta de la Balena* (la pointe de la Baleine) à l'O., formée de rochers assez élevés, et la *punta del Este* (la pointe de l'Est) au S. E. L'enceinte en est de plus d'une lieue et demie de l'une de ces deux pointes à l'autre. La ville est située à une lieue de son port. Du mouillage, on n'aperçoit qu'un clocher, qui domine le fond de la baie; le reste est caché par des dunes assez élevées. Assise sur un terrain uni et sablonneux, Maldonado s'étend au front d'une colline de 250 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ses principaux bâtimens forment une belle place sur le côté nord de laquelle se trouve une auberge considérable; et, du côté du sud, une église non encore achevée, lorsque j'ai vu la ville, mais qui promettait d'être magnifique. Ces maisons ordinaires occupent le reste de la place; et toutes les rues adjacentes sont tirées au cordeau, mais n'ont, d'ailleurs, rien de bien remarquable.

Maldonado, considérée sous le point de vue pittoresque, paraît moins se distinguer par elle-même que par ses environs, présentant, à côté de collines de granit chargées de terre végétale, des campagnes couvertes de blés, qui, dans la saison, récompensent les soins du cultivateur par une récolte littéralement décuple de la semence. On cite, comme digne surtout de l'attention du voyageur, la fameuse montagne dite le Pain de Sucre (*Pan de Azúcar*), située à une assez grande distance à l'O. de la ville, et dans le voisinage de laquelle coule un petit ruisseau auquel on a conservé le nom de Solis, parce qu'en 1515 les rives en furent trempées du sang de cet infortuné voyageur, à qui l'Europe est redevable de la découverte du grand fleuve appelé depuis le Rio de la Plata.

Maldonado, dont les fondemens furent jetés vers 1724, ne reçut le titre de ville que beaucoup plus tard, en 1786, et l'on croira sans peine qu'elle a dû souffrir beaucoup, tant de ses guerres continuelles avec le Portugal et l'Espagne, que des divisions intestines auxquelles elle a été livrée en proie, presque sans aucun repos, depuis son origine. Sa principale ressource paraît avoir consisté toujours, et consiste encore dans son commerce en cuirs de bœufs et en peaux de loups marins, que lui fournit en quantité l'île de los Lobos, située en dehors de la baie, et dont j'ai déjà parlé. Il est facile de comprendre aussi que les derniers événemens ont dû lui faire un tort infini, en fermant à la fois pour elle tous les débouchés; mais il n'est pas douteux que le retour de la paix ne lui rende ses avantages et ne lui en présente de nouveaux.

Je songeai bientôt à retourner à Montevideo; mais j'épargnerai à mon lecteur, déjà fatigué de me suivre dans ces plaines, le récit détaillé de cette dernière course, qui me ramenait à un point central, le seul, peut-être, et bien certainement, de toute cette côte, le plus digne de son attention. Je me borne à dire que, dans la route de Maldonado à Montevideo, on franchit d'abord le seul terrain élevé du voisinage, faisant partie de la crète qui, sous le nom de Grande Cuchilla, forme l'un des principaux arcs-boutans de la table rase de ces contrées. L'extrémité méridionale en est la *Punta Negra* (la Pointe-Noire), présentant, au-dessus de l'eau, un front de trois cent cinquante pieds d'élévation perpendiculaire, et terminé par trois sommets séparés, qui le distinguent de tous les autres points de l'estuaire. Du côté de l'E., ses dentelures se voient de près de deux lieues. De l'E. à l'O., elle projette diverses branches qui divisent les eaux nées dans ses parties hautes, quoique inférieures en élévation à la crète même. En abandonnant ces hauteurs, le voyageur entre dans une plaine entrecoupée de petits cours d'eau, mais sans bois. La route tourne autour de la baie de Santa Rosa, dangereuse pour les vaisseaux, quand le vent souffle du S. E., en y précipitant la masse des eaux de l'Océan. A mesure qu'on approche de Montevideo, la montagne qui lui donne son nom et qui est constamment en vue, domine

tout le paysage, isolée, sans contreforts, indépendante de toute crête, espèce de garde avancée de la grande Plata, et qu'on peut regarder comme une position militaire de la première importance.

Montevideo, qui, d'abord, a porté le nom de *San Felipe* (Saint-Philippe), est bâtie sur une petite colline basse de roche primitive, composée de gneiss feuilleté, rempli de mica lamellaire noir et de tourmaline. Elle est entourée de murailles et de fossés ; la mer la baigne de tous les côtés, excepté celui de terre. Elle est de forme oblongue, défendue par plusieurs forts, un à son entrée, bâti par Zabala en 1724 : un sur le bord de la mer appelé *San José*, et un troisième à l'orient, sans parler de celui des Rats, construit dans une petite île du même nom, à l'entrée de la baie, ni de celui du Cerro, déjà indiqué, et dont l'aspect sévère est égayé par les belles plaines naturelles qui l'entourent. Les rues de Montevideo sont larges, tirées au cordeau, et bordées de maisons toutes bâties en brique et pour la plupart très-basses; mais on commence à en bâtir à plusieurs étages. La ville d'ailleurs n'a guère de remarquable, comme monumens publics, qu'une assez belle église dite la Matriz, dont les tours sont couvertes en faïence peinte et vernissée, et occupant un des côtés d'une place, où lui fait face un autre édifice disposé de manière à servir tout à la fois de maison de ville (*cabildo*) et de prison. Dans les sécheresses, le manque de conduite d'eau s'y fait sentir de la manière la plus fâcheuse, la source qui en alimente la ville étant à près à une lieue de distance. Les habitans boivent l'eau de pluie recueillie dans des citernes construites à cet effet dans les cours intérieures des maisons. Cette eau est pure et de très-bon goût. Il y a aussi, sur le bord de la mer, des puits d'où l'eau se transporte dans des charrettes pour le service de la ville. La vie animale n'y est pas chère. Le bœuf surtout s'y trouve en abondance. Le voisinage à près de deux lieues de rayon et l'intérieur offrent, à chaque pas, le dégoûtant spectacle de chairs crues, qui, abandonnées sur la voie publique, nourrissent d'immenses volées de mouettes et d'oiseaux de proie, et, dans l'été, des myriades de moustiques, dont il est bien difficile de se préserver.

Montevideo compte aujourd'hui environ 15,000 habitans. Sa population, avant la guerre, était de 26,000 ames. Elle est située astronomiquement entre le 58° 33′ 25″ de long. occ. de Paris et le 34° 54′ 8″ de lat. S. Elle est à quarante lieues de Buenos-Ayres.

Montevideo fait un grand commerce, étendu sur une foule d'articles divers, et dont le principal débouché a toujours été Buenos-Ayres; aussi, quand j'arrivai, les magasins de tous les négocians de la ville étaient - ils encore encombrés, par suite de l'interruption des relations avec cette dernière cité, depuis le commencement de la guerre ; mais on y entrevoyait l'espoir prochain d'un écoulement facile, qui, à peine commencé, avait eu déjà, pour les spéculateurs, les plus heureux résultats.

Les habitans de Montevideo doivent à leurs fréquentes communications avec les étrangers des habitudes pleines d'aisance et de politesse, et se montrent des plus sociables, quand ils ne sont pas dominés par des préoccupations politiques et religieuses. Ils sont doués d'un extérieur qui prévient en leur faveur. Leurs femmes, naturellement très-aimables, très-spirituelles et très-vives, ont quelquefois, dans leur démarche et dans leur maintien, un air de fierté qui les a fait accuser, par quelques voyageurs, d'une affectation dans les manières qu'elles se font bientôt pardonner par la grâce réelle avec laquelle elles tiennent la conversation et accueillent les étrangers.

Le climat de Montevideo est humide. Le temps dans les mois d'hiver (juin, juillet et août) est parfois mauvais, et le froid généralement piquant. En été, la sérénité de l'air est fréquemment troublée par des tonnerres épouvantables, précédés de terribles éclairs, qui souvent causent des avaries aux navires, et que suivent des pluies quelquefois assez fortes pour détruire les moissons. La chaleur y est très-incommode, et les moustiques, dont les appartemens sont alors remplis, en augmentent encore la fatigue, surtout pour les personnes non acclimatées.

Les environs de Montevideo sont agréablement variés de petites collines et de longues vallées qu'arrosent de jolis petits ruisseaux; mais il est rare que la culture vienne animer le paysage. On ne voit guère d'enclos que ceux des jardins des principaux marchands, et presque nulle part on ne voit de bois.

Il y a, dans le voisinage, beaucoup de fermes d'une grande étendue, plantées de tous les arbres fruitiers d'Europe, qui même l'emportent en nombre sur les arbres du pays, de sorte qu'en m'y promenant au milieu des amandiers, des orangers, des pruniers, des pêchers, des pommiers, des figuiers, des grenadiers, il n'eût tenu qu'à moi de me croire tour à tour en Provence ou en Normandie, sous la condition, néanmoins, de ne pas toucher à leurs fruits,

qui, sauf les pommes et les oranges, sont nuls ou de qualité médiocre. Ces fermes sont d'une grande étendue. Peu d'entre elles ont moins de deux lieues de long et d'une lieue de large ; et, quand les propriétés ne sont pas naturellement séparées par une chaîne de collines, un ruisseau ou une vallée, on les distingue, faute de bois, par des rangées de pierres d'une forme particulière. Avant la guerre, les *quintas*, ou maisons de plaisance des habitans riches, présentaient, à leurs propriétaires, des retraites rurales pleines de charme, dans des jardins remplis de fleurs et de fruits ; tout y annonçait l'harmonie et le bonheur ; mais beaucoup de ces délicieux asiles ont été pillés, ravagés; plusieurs de leurs hôtes fortunés sont réduits à la plus cruelle indigence; et tel homme qui, quelques mois auparavant, possédait cent mille têtes de bétail, dut acheter à trente sous la livre, pour se nourrir, cette même chair qu'il abandonnait jadis aux oiseaux de proie, ne tuant ses bêtes que pour leurs peaux.

Ici s'arrête ce que j'ai à dire de Montevideo, que je n'ai dû considérer aujourd'hui que sous le rapport descriptif. L'histoire politique de la nouvelle république, dont elle devient le chef-lieu, ne commence que de cette année même (1828), ère de son indépendance. Il n'existe point encore d'événemens pour elle ; et, quant aux faits antérieurs, ils appartiennent, soit aux anciennes annales de la domination espagnole dans ces contrées, soit aux annales plus récentes de l'émancipation américaine, que je me propose de relever plus tard. Je prends donc ici congé de la république orientale de l'Uruguay, séparée de l'empire du Brésil par les eaux du rio Cuarey et du rio Yaguaron, mais plus sûrement encore par le souvenir ineffaçable des maux dont l'ont affligée des ennemis implacables; et, faisant des vœux pour sa future prospérité, je pars de Montevideo, par le paquebot, afin de me rendre à Buenos-Ayres, où, grâce à la prudence d'un pilote habile, j'arrive sain et sauf, après avoir franchi sans accidens les bancs nombreux et les écueils de toute espèce qui obstruent, en grande partie, l'estuaire du rio de la Plata.

CHAPITRE XXXIV.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — PROVINCE DE BUENOS-AYRES.

L'Amérique du Sud espagnole a deux centres, deux foyers, deux Paris, en un mot, d'où la civilisation est appelée à se répandre un jour sur toute sa surface; l'un sur le rivage du Grand-Océan, Lima, que je décrirai dans mes courses au sein de l'antique empire des Incas ; l'autre sur le littoral de l'Océan-Atlantique, Buenos-Ayres, que je vais décrire, après avoir fait part au lecteur de mes principales observations sur le grand cours d'eau qu'elle domine; car le lecteur ne me pardonnerait pas de me taire sur le Rio de la Plata, après lui avoir parlé de l'Orénoque et de l'Amazône, qui l'égalent peut-être sous quelques rapports, mais qui ne le surpassent sous aucun.

J'ai dit que j'étais arrivé sans accident à Buenos-Ayres ; mais ce n'avait pas été sans éprouver plus d'une fois des craintes. J'avais, dans une première navigation, parcouru de Montevideo à Maldonado, et je venais tout récemment de traverser, dans un autre sens, l'immense estuaire de la Plata, formé des eaux du Parana et du Paraguay réunis, en y joignant celles de leurs innombrables affluens, depuis leur source jusqu'à leur embouchure, estuaire dont l'étendue n'a point sa pareille dans le monde, puisqu'à son ouverture, il a plus de cinquante lieues de largeur; mais l'eau en est très-douce jusqu'à quelques milles de Montevideo, et là même elle est souvent potable. La rivière est très-chargée et remplie d'une fange jaunâtre. Il serait difficile qu'il en fût autrement, vu le grand nombre de terrains divers sur lesquels elle roule dans l'immense développement de son cours, et dont elle doit nécessairement prendre les teintes principales. Les rives des deux côtés en sont très-basses, surtout vers le S. ; et celles du côté du N. quoique, de temps à autre, plus hardies et bordées de rochers, ne sont jamais faciles à distinguer d'un peu loin. La passe de l'île de *los Lobos*, que j'avais vue un peu au S. O. de Maldonado, celle de l'île de Flores, à l'O. de Montevideo; les rocs dont elle est semée dans toute son étendue, ses bas-fonds et ses bancs de sable enfin, entre lesquels on distingue surtout le *banc des Anglais*, le banc de *Ortiz*, le banc *Indio*, presqu'en face de Montevideo sur la côte de Buenos-Ayres, ne sont pas les seuls obstacles qu'y éprouvent les navigateurs. Peut-être ont-ils plus à redouter encore, dans ces parages, les vents de S. O. si impétueux, appelés *pamperos*, qui, balayant par intervalles les vastes plaines des Pampas, d'où ils tirent leur nom, se précipitent sur la Plata avec une violence que ne vient arrêter le voisinage d'aucune terre. Ces pamperos ressemblent aux *tornados* des Indes-Occidentales; mais ils durent plus long-temps. Les marins en redoutent la fureur, qui se calme rarement avant d'avoir fait beau-

coup de mal aux vaisseaux dans la rivière, et se fait quelquefois sentir au loin sur l'Océan. En conséquence de ces divers dangers, les vaisseaux qui remontent la rivière sont dans l'habitude de jeter l'ancre dans tous les endroits où ils arrivent, et quelque temps qu'il fasse, ils doivent n'avancer qu'avec les plus grandes précautions. Les pamperos sont quelquefois précédés de coups de tonnerre qui avertissent les marins de pourvoir à leur sûreté, en se réfugiant dans quelqu'un des ports du voisinage.

Buenos-Ayres est située sur la côte méridionale du Rio de la Plata, à plus de soixante-six lieues de son embouchure. Elle est bâtie sur une côte élevée au-dessus de la rivière de quinze à vingt pieds, niveau général du pays derrière elle. Sur le bord du fleuve, au midi de la ville, cette côte s'abaisse rapidement, laissant entre elle et l'eau un marais dont la largeur varie beaucoup; du côté du N. elle s'abaisse aussi, et les marais y sont généralement moins étendus.

Le port de Buenos-Ayres, situé en face de la ville même, est divisé en deux parties, l'une appelée les Balises (*Balisas*), et l'autre l'*Amarrado*. Aux Balises (port intérieur), l'ancrage est mauvais, de sorte que, dans un gros temps, il arrive souvent aux navires d'y faire quille; et l'on n'y peut décharger les petites embarcations. Les Balises sont formées par un banc de sable étendu, qui ne permet pas aux navires d'un certain tirant d'eau d'en approcher de plus de deux lieues ou près de trois. Elles ont communément deux brasses d'eau; mais, à cause du banc, les petites embarcations même n'y peuvent prendre que la moitié de leur cargaison, avant de gagner l'*Amarrado* (port extérieur ou avant port), où l'ancrage est excellent et des plus sûrs. L'eau, en cet endroit, est toujours douce. Près du centre de la ville, on avait élevé, en pierres brutes, un môle de deux cents mètres de long, douze de large et six de haut, sur lequel l'administration des douanes entretenait un poste qui devait veiller à ce qu'il ne se fît pas de contrebande; mais cet ouvrage a été emporté par un pampero, il y a environ dix ans. C'est toujours, au reste, près de la côte où il se trouvait que débarquent les voyageurs, et leurs effets doivent être transportés à la douane; mais l'eau est souvent si basse, que les canots peuvent rarement approcher de terre; et il y a toujours là un grand nombre de charrettes chargées de voiturer les arrivans à la rive. Quelquefois ces charrettes doivent s'avancer assez loin; car, lorsque les vents soufflent du N. ou du N. O., l'eau est refoulée de son lit, au point que, dans telles circonstances, on a pu faire à cheval jusqu'à trois lieues et plus, à partir de la côte. On m'a même conté qu'il y a quelques années, pendant un fort vent du N., l'eau disparut entièrement et ne laissa plus aux yeux des habitans surpris que la perspective d'un immense horizon de boue et de sable. Ceci a pu arriver, parce que, de ce côté, la rivière a dix lieues de large, sans avoir plus de trois brasses d'eau, dans sa plus grande profondeur, excepté sur la côte de la Colonia, où se trouve un étroit canal de trois, cinq ou six brasses. Un vent d'E., s'il est violent, produit un effet tout contraire, en élevant toujours les eaux à Buenos-Ayres; de sorte que, dans les gros temps, l'eau monte jusqu'au pied des maisons bâties sur le *Bajo* (la promenade), à telles enseignes que, dans un pampero, un navire est entré dans un magasin; ainsi ces vents, selon leur direction, abaissent ou élèvent tour à tour la rivière de sept pieds, plus ou moins. On ajoutait qu'on a vu les eaux refoulées un jour à trois lieues de la côte, rester toute la journée dans cet état, et reprendre ensuite graduellement leur niveau ordinaire; et je ne vois pas trop quelle raison satisfaisante on pourrait donner de ce phénomène.

Je ne fus, sans doute, pas moins surpris que beaucoup d'autres ont pu l'être avant moi du singulier mode de débarquement usité dans le pays, en voyant arriver, à une distance assez considérable de la rive, auprès du canot qui nous avait amenés, moi et mes compagnons de voyage, les légères charrettes qui venaient nous prendre, avec leurs grandes roues et leurs deux chevaux, dont l'un était monté par un gaucho à l'air farouche (Pl. XXX — 3). Un voyageur, en se plaignant du peu de solidité de ces charrettes, construites en roseaux et ouvertes par derrière, se plaint aussi de ce qu'on y est exposé à se mouiller, avant d'arriver au rivage. Il ajoute qu'ainsi traîné lentement à travers des eaux sur la côte, l'arrivant ressemble bien plus à un criminel qui va sortir de ce monde qu'à un voyageur qui entre dans une grande capitale. Moins difficile ou de meilleure humeur, la cérémonie ne me parut pas avoir un caractère aussi lugubre. Il ne tenait qu'à moi d'y voir un triomphe. Ce parti me parut le plus sage; et je pris fièrement possession du pays, en me faisant indiquer, de suite, dans la *calle de la Vitoria*, la maison d'un riche négociant pour qui j'avais des lettres d'un de ses correspondans de Corrientes.

Dire en détail comment je fus reçu de D. José Garcia serait chose assez indifférente au lecteur. Ce digne *porteño* (surnom par lequel, dans le

pays, on distingue particulièrement les habitans de Buenos-Ayres) me présenta sur-le-champ à sa femme et à sa famille, composée d'un beau garçon d'environ vingt-cinq ans, officier dans le régiment des *colorados* ou des *rouges*, et de deux charmantes filles, dont l'aînée avait dix-huit ans et l'autre seize. On but un maté avec des *bombillas* d'argent, dans un beau vase du même métal. Je reçus un gracieux sourire de la piquante Juanita, la plus jeune des deux sœurs, tandis que la grave et noble Teresa exécutait une sonate d'Adam sur un piano de Pleyel. On m'interrogea sur ce que je voulais voir. On rit un peu de mon embarras à parler le pur espagnol, que je n'avais guère pu cultiver au milieu de courses aventureuses; on s'intéressa beaucoup à mes recherches, et on se promit bien de m'y aider dans le pays. « Vous êtes chez vous, Monsieur! me dit D. José Garcia; et je remercierai mon vieil ami D. Pedro Gomez de m'avoir mis à même de vous être utile. » Aux formes près, plus gracieuses et plus élégantes, je me croyais encore chez mes chers villageois des Barranqueras et de Caacaty, pour la franchise et la cordialité; tant il est vrai que les vertus du cœur rapprochent tous les rangs parmi les hommes! Dès le lendemain, le jeune officier s'était emparé de moi, et j'avais, avec lui, commencé mes promenades dans la ville, que j'ai explorée, le plus souvent, dans sa compagnie.

Buenos-Ayres, avant l'époque où elle est devenue la résidence d'un vice-roi, passait pour la quatrième ville de l'Amérique du Sud; mais, depuis cette époque, elle le cède à peine à la ville même de Lima. Elle est régulièrement bâtie, et présente la forme d'un carré de trois quarts de lieue de long et d'une demi-lieue de large, divisé en un certain nombre de *cuadras* (carrés ou pâtés de maisons) séparés les uns des autres par des *calles* (rues) qui se coupent à angles droits. Ces rues sont droites et larges. Le milieu n'en est pas toujours pavé, mais chaque côté en est garni de trottoirs, par malheur souvent trop étroits pour que l'usage n'en soit pas incommode, d'autant plus qu'ils sont, en beaucoup d'endroits, élevés de deux ou trois pieds au-dessus de la chaussée. Les deux principales sont la *calle de la Vitoria* (rue de la Victoire), qui a reçu ce nom depuis la révolution; car, auparavant, elle se nommait *calle de San Benito* (rue de Saint-Benoît); et la *calle de la Santa Trinidad* (rue de la Sainte-Trinité). La première des deux, qui traverse presque toute la ville, est habitée par la plus haute classe. Presque toutes les maisons sont bien bâties dans cette rue et dans quelques autres du voisinage; construites en briques, blanchies avec soin, avec des cours spacieuses (*patios*), quelquefois pavées en marbre blanc et noir, et sur lesquelles on étend des voiles, pour les préserver des feux d'un soleil trop ardent. Elles ont, de plus, des toits aplatis (*azoteas*), pavés en pierre; et le devant en est souvent orné d'un portique de style espagnol, qu'il n'est pas rare de voir surmonté des armes des premiers propriétaires. Les fenêtres sont défendues par une *reja*, grillage de fer, qui leur donne un peu l'air de prisons. La plupart ont des balcons fermés par des jalousies, et sur lesquels on cultive des fleurs dont les parfums charment l'odorat, et dont l'éclat réjouit la vue, comme les œillets transplantés d'Europe, mais qui prennent à Buenos-Ayres un accroissement miraculeux; et, parmi les fleurs indigènes, l'*aniruma*, sorte de jacinthe jaune de l'odeur la plus suave; la *diamela*, qui est peut-être la reine des fleurs américaines; la *peregrina*, entièrement inodore, mais que l'éclat de ses brillantes corolles, jaspées de rouge et de blanc, rendrait digne de décorer nos plus magnifiques parterres, et beaucoup d'autres non moins agréables, que mes jeunes hôtesses arrosaient souvent de leurs propres mains, soit sur leur balcon même, soit dans les deux jardins entre lesquels leur maison était située, comme la plupart des maisons riches de la ville. Chaque jardin est arrosé par l'eau qu'on y apporte de la Plata, et dont on recueille une certaine quantité dans un réservoir dont chaque grand jardin est pourvu. L'eau, ainsi retenue, est extrêmement pure, mais tellement fraîche, que l'usage en peut, dit-on, être dangereux. Il faut ajouter, pour être vrai, que je décris ici le beau quartier, la Chaussée-d'Antin de Buenos-Ayres; car le reste de la ville et les faubourgs, habités surtout par les métis et par les nègres, ont l'air très-sale et très-misérable.

La population totale de Buenos-Ayres est actuellement estimée à 60,000 ames, sur lesquelles on peut porter à 3,000, plus ou moins, le nombre des Espagnols de pur sang. Il faut observer que je ne parle ici que des indigènes; car s'il fallait tenir compte des étrangers, évalués à environ trente mille, Anglais, Français, Allemands, Espagnols et Portugais, Européens, Nord-Américains, Orientalistes, Brésiliens, etc., on obtiendrait un total d'au moins quatre-vingt-dix mille ames.

Un voyageur anglais qui accompagnait, comme commissaire général, l'armée anglaise, en

voyée contre Buenos-Ayres en 1807, sous le commandement de Samuel Auchmuty, divise cette population en plusieurs classes. Il nomme d'abord celle des commerçans, qu'il accuse d'être, pour la plupart, étrangers aux connaissances pratiques nécessaires à leur profession, ne se laissant guider, à cet égard, que par la routine; et, si l'on en croit son témoignage, leur grande raison pour s'opposer, aussi longtemps qu'ils l'ont fait, à la liberté du commerce, serait la conscience secrète de leur propre impéritie. Si plusieurs d'entre eux ont fait des fortunes considérables, ils les auraient dues, en grande partie, à des actes multipliés d'hypocrisie religieuse, qui leur auraient mérité le patronage des familles opulentes; car on a remarqué que les vieux chrétiens espagnols, plus francs et plus loyaux, se sont enrichis beaucoup moins vite. Parmi les commerçans inférieurs, ceux qui gagnent le plus sont les *pulperos*, les magasiniers et les boutiquiers. Les pulperos détaillent du vin et de l'eau-de-vie, de la chandelle, des saucisses, du sel, du pain, du bois, de la graisse, du soufre, etc. Leurs boutiques (*pulperias*), rendez-vous ordinaire des oisifs et des mauvais sujets, sont en très-grand nombre. Les magasiniers vendent des poteries et du verre, des drogues, divers produits de l'industrie nationale, en gros ou en détail. Les boutiquiers tiennent des étoffes de laine, des soies, des cotons de toute espèce, des chapeaux et autres articles analogues. Beaucoup d'entre eux font d'immenses fortunes; ceux-là surtout qui trafiquent avec ce qu'on appelle les provinces d'*en haut*, Cordova, Tucuman, Salta, et autres, au moyen de jeunes gens qu'ils y envoient comme agens ou comme facteurs. La seconde classe des habitans de Buenos-Ayres se compose des propriétaires de terres ou de maisons, la plupart créoles; car peu d'Européens emploient leurs fonds en bâtimens ou en achats de terre, avant d'avoir réalisé une fortune suffisante à leur existence, ce qui n'arrive guère que lorsqu'ils sont avancés en âge; de sorte que leurs établissemens passent, tout de suite, aux mains de leurs héritiers. Les simples propriétaires terriens tirent si peu de profit de leurs possessions, que leurs fournisseurs sont généralement à découvert avec eux; inconvénient qu'on a dû attribuer, jusqu'à la révolution, aux mauvaises lois ou au défaut de lois quelconques sur l'agriculture, mais auquel le retour de la paix et une meilleure administration pourront, tôt ou tard, apporter un remède efficace. Au nombre des propriétaires terriens, on doit compter les cultivateurs, appelés ici *quinteros* ou *chacarreros*, qui cultivent du maïs, du blé et autres grains, mais ils sont tellement appauvris et opprimés, que, malgré l'importance du nom par lequel on les désigne et l'incontestable utilité de leurs travaux, ils n'occupent qu'un rang inférieur dans la société. Je passe légèrement sur la troisième classe composée des artisans, tels que les maçons, les charpentiers, les tailleurs, les cordonniers, qui, bien que travaillant beaucoup et recevant de gros salaires, deviennent rarement riches. Les journaliers sont ordinairement des hommes de couleur; les maîtres, des Génois pour la plupart, et toujours des étrangers; car les Espagnols méprisent ce genre d'occupations, et leur orgueil ne saurait consentir à travailler avec des nègres ou des mulâtres. Beaucoup d'hommes de la classe inférieure vivent de ces métiers et autres semblables. Ils sont chaufourniers, bûcherons, tanneurs, corroyeurs, etc. Les porte-faix constituent un corps très-nombreux; ils se tiennent dans les rues, prêts à charger et à décharger les charrettes et à porter les fardeaux; mais ils sont si paresseux et si débauchés, qu'on ne peut jamais compter sur eux. Dès qu'ils ont quelque argent, ils boivent et jouent; et, quand ils n'en ont plus, ils cherchent l'occasion d'en escamoter; vrais *lazzaroni* du Nouveau-Monde, fléau de la société contre lequel on n'a songé que fort tard à prendre quelques mesures de prudence, qui ne sauraient, de si tôt, produire tout l'effet qu'on en espère. Les fonctionnaires publics composent une quatrième classe; mais les Espagnols européens n'occupent plus les places du gouvernement, vraies sinécures, dont les titulaires n'étaient guère utiles au pays que par l'argent qu'ils y répandaient; et, depuis l'émancipation, toutes les fonctions publiques sont exercées par les indigènes, à l'exclusion de tous autres. La cinquième classe est celle des hommes qui composent l'armée, dont, avant l'arrivée des Anglais, les chefs étaient fort ignorans et les soldats mal disciplinés, mal instruits et mal payés; mais tous ont prouvé depuis qu'ils ne manquaient pas de bravoure; et nul doute qu'avec le temps ils n'acquièrent les talens et les vertus qu'on peut leur désirer encore, maintenant qu'au lieu de verser leur sang pour des maîtres égoïstes et indifférens à leur sort, ils combattent pour eux-mêmes et pour une patrie. La sixième classe enfin se compose des ecclésiastiques, entre lesquels il faut bien distinguer les séculiers, que recommandent souvent leurs lumières et leurs vertus, d'un reste de moines, dont la crasse

ignorance et la grossière superstition ne servent qu'à troubler les esprits faibles et à tourmenter les honnêtes gens; mais le gouvernement républicain a désormais pour toujours paralysé leur influence.

Le commerce de Buenos-Ayres consiste surtout dans l'exportation des cuirs et des suifs; et beaucoup de gens sont employés à recueillir ces articles dans les Pampas. Le charque ou *tasajo* (bœuf séché) est encore une branche considérable de commerce. On exporte aussi fréquemment des mules au cap de Bonne-Espérance et aux Indes-Occidentales. Les importations d'Angleterre consistent surtout en laine d'Halifax, d'Huddersfield, de Leads, de Wakefield, etc.; en cotons de Glasgow, de Paisley, de Manchester, etc.; en fers manufacturés de Sheffield et de Birmingham, en poteries de Worcester et de Staffordshire. Les marchandises françaises, indiennes et chinoises y sont aussi d'un très-bon débit.

La salubrité du climat de Buenos-Ayres, si bien indiquée par le nom même de la ville, est passée en proverbe. Située entre les 34e et 35e deg. de lat. S., Buenos-Ayres jouit d'une température qui ressemble beaucoup à celle des contrées méridionales de l'Europe. Dans un hiver ordinaire, l'eau gèle légèrement durant trois ou quatre jours, et si le phénomène se manifeste un peu plus long-temps, l'hiver passe pour dur. Les vents y sont trois fois plus violens qu'à l'Assomption, capitale du Paraguay. Le vent d'ouest, à peine connu dans cette dernière ville, est plus commun à Buenos-Ayres. Les vents y sont moins impétueux en automne, mais plus forts et plus constans au printemps et en été; à cette époque ils élèvent des nuages de poussière assez épais quelquefois pour obscurcir le soleil, et fort incommodes pour les habitans, dont ils salissent les habits, les appartemens et les meubles. Les vents les plus violens sont ceux du S. O. au S. E. Ces derniers amènent toujours de la pluie en hiver, mais non pas en été. J'ai déjà eu l'occasion de remarquer que, dans tout ce pays, l'atmosphère est très-humide, sans que jamais la santé ait à en souffrir; mais cet inconvénient se fait surtout sentir à Buenos-Ayres, où les planchers des appartemens exposés au sud sont toujours mouillés. Les murailles soumises à la même exposition sont couvertes de mousse; et ce côté des toits est garni d'un gazon épais de près de trois pieds de haut, de sorte qu'on est obligé de les nettoyer tous les deux ou trois ans, pour empêcher l'eau d'y séjourner et de filtrer au travers. Il est rare que les vapeurs se condensent assez pour former des brouillards; aussi le ciel est-il toujours pur et serein. On ne se souvient d'avoir vu qu'une fois tomber de la neige à Buenos-Ayres, et encore en très-petite quantité. La neige produit, sur les habitans, le même effet que la pluie sur ceux de Lima, qui, sortis de leur pays pour la première fois, s'étonnent de voir de la pluie, parce que chez eux il ne pleut jamais. Le signe le plus sûr de la pluie est l'apparition d'une barre fixée à l'horizon, dans l'ouest, au coucher du soleil. Un vent piquant du nord annonce de la pluie pour le surlendemain du jour où il souffle. On peut y compter aussi, quand des éclairs brillent dans le S. O., quand on éprouve une chaleur étouffante et quand, de Buenos Ayres, on voit la côte opposée. Dans toutes les saisons, mais particulièrement en été, il y a de fréquentes averses, accompagnées d'orages. Les éclats du tonnerre se succèdent presque sans interruption, et le ciel paraît en feu. La foudre est dangereuse, surtout quand les orages, fort semblables à ceux qui affligent Montevideo, viennent du N. O. On conserve la mémoire d'un de ces orages, qui éclata le 20 janvier 1793, et pendant lequel la foudre tomba trente-sept fois dans l'intérieur de la cité de Buenos-Ayres, et tua dix-neuf personnes.

Il y a, dans les rues de Buenos-Ayres, plus de vie et de mouvement que dans aucune autre ville de l'Amérique méridionale. J'en fus frappé dès ma première sortie avec le fils de mon hôte. De nombreuses charrettes grossièrement construites, avec leurs roues criardes d'une circonférence énorme, quoiqu'elles ne fussent pas tout-à-fait rondes, guidées par des demi-sauvages presque aussi brutaux que les animaux qu'ils conduisent; des commissionnaires nègres, mulâtres, indiens, chargés de ballots et de caisses de marchandises; des dames en élégantes voitures anglaises ou françaises, traînées par des chevaux du pays, petits, mais vigoureux; d'autres cheminant à pied pour faire leurs emplettes ou rendre des visites; des prêtres et des moines, des marchands et des militaires, des mendians patentés ou non, tous paraissant fort affairés; sans parler de l'éternel tintement des cloches (les églises sont toujours ouvertes à Buenos-Ayres), si insupportable pour des oreilles encore peu faites à cette harmonie; tout ce mouvement, tout ce bruit donne à la ville une physionomie particulière, et un certain air de grande cité qui ne laissait pas d'avoir son prix pour un Parisien tout récem-

ment sorti des lagunes du Paraguay et de Corrientes.

Mon nouveau guide me conduisit d'abord à la douane, où j'avais à reconnaître et à réclamer mes effets, qui, suivant l'usage, y avaient été déposés, pendant que j'entrais moi-même en ville, du côté opposé. Ce bâtiment, qui ne se re commande guère que par sa situation au bord de la rivière, est, sous ce rapport, parfaitement approprié à son usage. Le plateau sur lequel il est assis n'a pas plus de douze pieds d'élévation au-dessus de la rive ; mais la disposition du terrain est telle, qu'on ne peut embarquer et débarquer les cargaisons, comme les voyageurs, qu'à l'aide de charrettes, qui, avant d'atteindre l'eau, ont à suivre un plan incliné extrêmement rapide. Pour leur en adoucir un peu la pente, un homme à cheval attache son lazo derrière le char, s'évertuant, de toute la force des reins de la pauvre bête, à ralentir la descente jusqu'au quai, service qu'il rend successivement à toutes les charrettes sur la même route. Ces charrettes doivent ensuite parcourir, dans l'eau même, un espace souvent très-considérable, pour atteindre les canots chargés, afin, à leur tour, d'en porter le contenu jusqu'aux navires. Construites en bois du Paraguay, elles sont très-solides et montées sur des roues de huit pieds de haut ; mais les marchandises et les effets ainsi voiturés n'en sont pas moins exposés à l'humidité. Le trajet devient impraticable dans les mauvais temps ; et, d'ailleurs, il n'est pas rare de voir charrette, attelage, conducteur et chargement, faire la culbute avant d'arriver aux canots. N'y a-t-il pas lieu de s'étonner que, dans une ville de commerce si considérable, on n'ait pas encore avisé aux moyens de parer à de si graves inconvéniens?

De là, je devais aller me mettre en règle avec la police, dont les bureaux sont sur la grande place; mais, en nous y rendant, mon ami Lorenzo, économe des momens du voyageur, voulut me mener voir le fort (*el fuerte*), situé juste en face, au midi, sur le bord de l'eau. En qualité de militaire, il était là dans son élément ; mais comme, d'ailleurs, il ne manquait pas d'instruction, je recueillis de sa bouche, dans nos courses diverses, une foule de particularités précieuses sur l'objet actuel de ma curiosité.

« Voici, me dit-il, notre forteresse. Elle présente la forme d'un carré parfait garni d'ouvrages à chacun de ses quatre angles, entourés d'un fossé sans eau sur trois de ses faces. Elle communique vers le S., par un pont-levis, avec la grande place. Dans les crues d'eaux, les murs en sont battus par les vagues ; mais ordinairement il reste un passage libre entre ses murailles et la rivière. Vous apercevez derrière les églises de San Francisco et de Santo Domingo (Pl. XXXIII — 2). Le fort, comme vous pouvez le reconnaître, est bien armé, et commande l'ancrage des balises ; mais je vous avoue, en confidence, qu'il ne m'en paraît pas moins assez mal placé ; et avec un peu d'adresse, en supposant qu'il y eût assez d'eau, une flotte ennemie pourrait faire beaucoup de mal à la ville, sans être fort incommodée par le feu de la forteresse. Il est vrai qu'une attaque est peu à craindre du côté de la rivière, défendu par les obstacles naturels que les bancs de sable et les bas-fonds de la Plata opposeront toujours à une surprise par mer. Quand les Anglais l'ont pris en 1806, ils y ont trouvé environ quarante pièces de canon de divers calibres et deux mille fusils. La garnison ordinaire en est très-faible ; et, au besoin, 3,000 hommes de milice des provinces sont toujours prêts à se joindre aux troupes réglées. Il sert de résidence au président de la république, et les bureaux du gouvernement sont dans son enceinte. Vous voyez là-bas, au pied du fort, quelques femmes assises dans l'eau, avec un peignoir sur les épaules et une ombrelle tenue par une négresse. Ce sont des baigneuses du matin ; mais autrefois, le soir, une heure avant le coucher du soleil jusqu'à la nuit close, vous auriez vu là toute la ville se baignant pêle-mêle, hommes et femmes ; après le bain, ces dernières se promenaient sur la rive pour sécher leurs longs cheveux, sans que personne s'en scandalisât : c'était l'usage, et, au Nouveau-Monde comme dans l'ancien, l'usage est la loi commune. Tout cela s'est modifié, et nous avons aujourd'hui des bains en règle dans l'intérieur de la ville ; mais peut-être faut-il vous avouer qu'ils ne sont encore ni très-propres ni très-bien organisés. Vous voyez aussi près de vous des centaines de blanchisseuses occupées là, tous les jours, excepté les jours de grande fête, à laver leur linge sans savon, le frappant à grands coups de maillet, dans de petites fosses naturelles, toujours pleines d'eau, qui bordent la rive verdoyante. Mais dirigeons-nous vers le S., et rendons-nous sur la *Plaza* (la grande place), qu'ornent deux de nos principaux monumens. »

Cette place, de la forme d'un carré parfait, est en face du port. En nous y rendant, nous rencontrâmes une lourde charrette, traînée par deux bœufs, entre lesquels se tenait assis, sur leur joug même, un homme en cheveux pendans, coiffé d'un bonnet, jambes nues et armé d'une

sorte de maillet de bois. « C'est un *aguador*, me dit Lorenzo, un marchand ou porteur d'eau, comme on dit à Paris. Sa marchandise est dans le tonneau placé sur la charrette et assujetti par quatre perches, à l'une desquelles autrefois il ne manquait jamais d'attacher une image de son patron. Le maillet lui sert à conduire ses bœufs, en leur frappant sur les cornes; la sonnette suspendue entre les deux perches de devant avertit de son approche (Pl. XXXI — 4). Nous avons ici un grand nombre de ces *aguadores*, dont l'industrie nous est d'autant plus utile que les puits, quoique nombreux, ne donnent que de l'eau saumâtre, qui ne vaut rien pour la cuisine. Vous seriez sans doute blessé de la barbarie avec laquelle la plupart de ces misérables traitent les pauvres animaux, auxquels pourtant ils doivent leur existence, et il est à désirer qu'on songe bientôt à employer les ressources de l'hydraulique pour nous approvisionner à moins de frais et d'une manière plus humaine, de l'une des premières nécessités de la vie. Mais nous voici sur la place de la Victoire. — Quel est, lui dis-je, ce long bâtiment en briques blanchies et de construction mauresque, occupant tout le côté oriental de la place, avec ses arcades surmontées d'une galerie ornée de vases gigantesques et sur le milieu desquelles s'ouvre une espèce d'arc de triomphe? — C'est la *Recoba*, notre Palais-Royal, garnie de boutiques de chaque côté. Dans son état actuel, elle a cent cinquante mètres de long et environ vingt-un de large (Pl. XXXI — 3). On commence à la continuer en retour, du côté du S., où vous ne voyez encore que de très-modestes échoppes de petits marchands; mais le manque de fonds a forcé jusqu'à ce jour à remettre indéfiniment l'exécution de ce projet. En face est le *Cabildo*, maison de ville sous les Espagnols, et maintenant prison et siége du pouvoir judiciaire. Il est, comme vous voyez, orné de portiques; il est aussi construit dans le goût mauresque, quoique plus simple que la *Recoba*; et vous y remarquez, indépendamment de son double rang d'arcades et de la tour carrée qui le domine, un balcon en fer du haut duquel les officiers municipaux haranguaient autrefois les citoyens dans les occasions solennelles (Pl. XXXI — 1); enfin vous voyez, au milieu d'assez belles maisons particulières, une partie de notre église cathédrale. — Et quel est cet obélisque quadrangulaire qui s'élève au milieu de la place, entouré d'une grille que soutiennent douze pilastres surmontés chacun d'une boule? — Ce monument, qui peut avoir trente pieds de haut, dit Lorenzo, n'est certes pas très-remarquable sous le rapport de l'art; mais vous allez reconnaître à quel titre il est précieux à tous les amis de la liberté. » Nous approchâmes et j'y lus une inscription commémorative de la grande journée du 9 juillet 1816, dans laquelle les representans des provinces unies du Rio de la Plata proclamèrent leur indépendance. Un chœur de jeunes garçons vient chaque année, le jour anniversaire de cet événement, chanter, au pied de cet obélisque, l'hymne patriotique du pays, composé par D. Vicente Lopez. Cette fête se célèbre aussi par des jeux, des illuminations, des danses, des fanfares, des revues, des évolutions, au milieu de la foule empressée des nationaux et des étrangers, accourus de tous les points pour y prendre part. La *Plaza* est encore, à la Fête-Dieu, le théâtre d'une solennité d'un autre genre, la procession du *Corpus Christi*, où le catholicisme déploie toutes les pompes de son culte.

Je passais très-bien mon temps chez mon digne hôte. Je me promenais toute la journée fort à mon aise, tantôt seul, tantôt avec Lorenzo; et chaque soir nous retrouvait tous en famille auprès des dames, dans le salon où se réunissait, ordinairement, beaucoup de monde; car D. José Garcias était fort répandu. Dès le soir de ma première excursion, j'avais trouvé, en rentrant, toutes les dames assises sur le balcon. C'est là d'ailleurs qu'elles passent la plus grande partie de leur temps : elles y prennent leur café ou leur chocolat et y jouent même de la guitare; car malgré l'impatronisation des mœurs anglaises et françaises dans le pays, il s'y trouve encore quelques traces des anciennes mœurs espagnoles. Beaucoup de dames de Buenos-Ayres ont de belles voix, et, quand on parcourt la ville le soir, on peut jouir souvent du plaisir d'un concert gratis. Je devais, le lendemain, accompagner mes hôtesses à une *tertulia*, ce qui ne m'empêcha pas de me mettre en route de grand matin, pour jouir du spectacle de la *pêche à cheval* qui a lieu le soir en hiver, et le matin de très-bonne heure en été.

A environ un quart de lieue au nord de la ville, je rencontrai beaucoup de laitiers (*lecheros*) qui s'y rendaient tous à cheval, pour les approvisionnemens de la journée. Ils viennent régulièrement des estancias ou fermes situées à une demi-lieue et même à une lieue aux environs, portant leur lait de chaque côté de leur monture, dans des espèces de cruches de terre, d'étain ou de fer-blanc au nombre de quatre ou de six, et que renferment des sacs de peau

attachés à la selle et lacés avec un morceau de bois (Pl. XXXI — 2). La plupart de ces laitiers sont les enfans des petits fermiers, mal vêtus et horriblement sales, mais gais, malins et spirituels; on les surprend souvent à remplir leurs cruches dans la rivière, après avoir bu une partie de leur lait, ou bien à en jouer le prix entre eux, quand ils reviennent de la ville; ce sont de vrais polissons, en un mot, dont on peut dire, en quelque sorte, qu'ils sont nés à cheval, tant on les rompt de bonne heure à cet exercice. Ce sont presque tous, en effet, des enfans de dix ans, si petits, qu'ils sont obligés de grimper sur leur bête à l'aide d'un étrier qui descend presque jusqu'à terre. Ils se placent entre les jarres; et, dans cette posture incommode, ils galopent à bride abattue, se portant ainsi défi les uns aux autres.

Tout en m'amusant de leurs jeux, j'arrivai bientôt au lieu de la scène cherchée, qu'éclairait de ses feux un soleil levant tel qu'en présente seul le climat de Buenos-Ayres en été. On consomme énormément de poisson à Buenos-Ayres, et la manière de le pêcher est assurément très-remarquable. Les pêcheurs se rendent à la rivière avec une charrette couverte de peaux traînée par des bœufs, et avec deux chevaux, dont l'un est chargé des filets. Il faut ordinairement quatre hommes pour chaque pêche. Deux d'entre eux montent les chevaux et s'avancent ainsi dans l'eau, marchant de front côte à côte aussi long-temps qu'ils le peuvent sans perdre pied; mettant aussi quelquefois leurs coursiers à la nage et montés alors sur leur dos. Quand ils se croient assez loin, ils donnent des talons, car ils sont toujours nu-jambes, tirent l'un à droite, l'autre à gauche, déployant ainsi leurs filets, dont chacun d'eux tient un bout, sur une longueur de soixante-dix-sept à quatre-vingt-dix-sept mètres; et revenant alors à la côte, ils le traînent long-temps à leur suite, jusqu'au rivage, où ils remplissent leur charrette de tous les poissons qu'ils y trouvent (Pl. XXXII — 2).

Désirant ne rien laisser de côté dans un pays où beaucoup d'usages sont si différens de ceux de l'Europe, je voulus visiter aussi l'un des *mataderos* ou boucheries de la ville. Il y a quelques années qu'il ne s'y en trouvait encore que quatre, un à chaque extrémité et deux dans les quartiers. Il y en a aujourd'hui beaucoup plus. Le matadero que j'ai vu est situé au sud, et le faubourg où il se trouve est très-pittoresque, les cours (*patios*) des maisons y étant remplies d'orangers et de limoniers qui s'élèvent au-dessus de leurs murailles; de petits jardins plantés de ces mêmes arbres, de figuiers et d'oliviers, donnent à ce lieu un air de culture qui contraste péniblement avec l'aspect de la plaine environnante, à la distance d'une ou deux lieues. Un autre contraste non moins frappant est celui que présente, avec cette riante perspective, le champ de carnage que j'avais sous les yeux, en arrivant au matadero. J'avais déjà vu ceui de l'Assomption au Paraguay; mais celui-ci est sur une échelle beaucoup plus étendue et sent sa grande ville. Chaque matadero a plusieurs *corrales* (parcs), appartenant aux différens bouchers. On y renferme les animaux amenés de la campagne; et, quand on veut les abattre, on les en fait sortir un à un, on leur coupe les jarrets avec une dextérité qu'il faut avoir vue pour s'en faire une juste idée; couchés ainsi sur la place, on leur coupe facilement la gorge. On en tue de la sorte autant qu'on en veut; et, après les avoir écorchés, on en enlève, par tranches, toutes les chairs réservées pour la vente, en abandonnant le reste aux oiseaux de proie et à des troupes de cochons qu'on entretient toujours à portée et qui ne se nourrissent que de têtes et de foies de bœuf (Pl. XXXII — 1). Mais c'est assez entretenir mon lecteur d'un objet fort dégoûtant, d'autant plus que j'ai à lui parler encore d'un autre sujet qui n'est pas beaucoup plus agréable.

La mendicité est une plaie dont la capitale des Argentins n'est pas plus exempte que celle des Français. Les nécessités de la vie y étant en si grande abondance et le prix du travail bien plus élevé qu'en bien d'autres localités, il semblerait que Buenos-Ayres dût être préservée de ce fléau; mais l'indolence et la paresse de ce peuple expliquent facilement cette contradiction. Je ne parle pas des mendians vulgaires, tels que les aveugles et les boiteux, campés à la porte des églises, qui assaillent incessamment les passans de leur cri lamentable : *Por el amor de Dios!* Je ne parle pas non plus des *mendians privilégiés*, qui, sous l'habit religieux et l'épaule gauche chargée d'un long havresac, vont, à la honte de l'humanité, demander, de porte en porte, *por el amor de Dios*, la nourriture dont une pauvre mère privera peut-être ses enfans, afin d'en gratifier les bons Pères; mais ce qui m'a le plus frappé, ce sont les *mendians à cheval*, ceux qui sont autorisés par la police (*policia mendiga*), obligés, depuis quelque temps, à porter, sur la poitrine, une pancarte avec cette inscription et un numéro. Je vis sur l'un d'eux le n° 85! Il avait un poncho vert, une veste rouge, des pan-

talons blancs; et, à l'éperon de la selle, une peau de mouton teinte en bleu. Il tendait un vieux chapeau, où pleuvaient les *reales* des bons Porteños, et parcourait les rues entouré de paquets de chandelles, de morceaux de viande, de sacs de manioc, etc. (Pl. XXXII—3). J'étais indigné quand je revins chez mon hôte, où l'on rit de mes réflexions européennes sur cette approbation légale d'un des vices de nos sociétés.

A dîner, on servit sur la table un *surubi* (espèce de siluroïde). Ce poisson qui ressemble au brochet est caractérisé par de longues moustaches, et pèse ordinairement de dix à trente livres, quoiqu'il en échoue quelquefois sur le rivage qui n'en pèsent pas moins de soixante-dix à cent. L'apparition de ce mets fit tomber la conversation sur ma course de la matinée, et me valut, de la part de mon hôte, une dissertation en règle sur l'ichthyologie culinaire de la Plata, dont la conclusion n'était pas trop en faveur de sa patrie. « Nos pêcheurs, disait-il, prennent ordinairement beaucoup de poissons; mais il n'y a guère que cette espèce qu'on puisse regarder comme bonne, et cela, encore, par comparaison avec le reste; car le poisson est ici, en général, bien inférieur en qualité à celui qu'on prend plus bas, à Montevideo, par exemple, où l'eau est claire et profonde, et non pas basse et boueuse comme à Buenos-Ayres. Ainsi, notre *boga*, espèce de carpe, le plus commun de tous, et qui pèse de trois à quatre livres, mollasse, plein d'arêtes, n'est guère bon que salé et séché; le *dorado*, ressemblant au saumon, mais plus petit, a les mêmes défauts que le boga; le *mulet gris* n'est pas extrêmement délicat; le *manguruyu* n'a pour lui que son poids énorme de plus de cent livres; l'*armado* est plus curieux par l'armure qui le couvre, à défaut de dents, que par son goût agréable. Vous avez souvent entendu parler de notre *palometa*, dont les dents déchirent comme celles du requin; et je ne connais guère, avec celui qu'on vient de nous servir, que le *pejerey* ou poisson-roi, espèce d'éperlan, quant à la forme et à la couleur, qui vaille vraiment quelque chose. L'expérience a prouvé qu'en remontant beaucoup plus haut dans la rivière, il serait très-facile de se procurer de ces excellens poissons d'espèces toutes différentes qui abondent dans le Parana; mais le plus souvent, à Buenos-Ayres, le luxe de la table paraît consister dans la profusion des mets; et l'on tient si peu à la qualité des comestibles, que les fermiers ne prennent pas la peine de cultiver de bons fruits et de bons légumes; car on y préfère des denrées communes à bas prix à de meilleures denrées qu'il faudrait payer plus cher. » Le bon D. José Garcias était peut-être un peu trop difficile; car j'ai souvent entendu vanter, par de fins gourmets, la marée de Buenos-Ayres.

On se rendit à la *tertulia*. Une tertulia, c'est ce que nous appelons à Paris une *soirée dansante*. Les tertulias, en général, sont extrêmement agréables et tout-à-fait sans façon, ce qui en est le principal charme. La conversation y est toujours très-vive et très animée, grâce à la gaieté naturelle des Porteñas, à l'excessive mobilité de leur imagination et à la tournure de leur esprit, en général assez passablement romanesque. La musique instrumentale (le piano et la guitare) et le chant y varient aussi les plaisirs; mais c'est le bal, surtout, qui en est le principal objet; le bal, où viennent à l'envi se déployer les plus gracieuses danses de l'Europe, la pétulante valse allemande, la contredanse française, la *contradanza española*, qui paraît être la danse favorite, et d'autres danses nationales, telles que le menuet (*montonero*) qui joint à la gravité du genre le charme des figures compliquées de la contredanse espagnole, fort difficile à bien exécuter. En entrant, vous saluez la maîtresse de la maison, et c'est la seule cérémonie à laquelle vous soyez astreint; vous pouvez vous retirer sans aucune formalité, de sorte qu'il ne tient qu'à vous de visiter ainsi une douzaine de tertulias dans le cours d'une seule soirée, usage, comme on voit, fort analogue à celui de Paris. Les manières et la conversation des dames sont très-franches et très gracieuses. Les attentions délicates qu'elles témoignent aux étrangers les ont fait quelquefois accuser faussement d'un excès de liberté, accusation qui les a déterminées à recevoir moins facilement les étrangers dans leur intimité. Cet abandon sied bien cependant à ces fières et piquantes Porteñas, à la taille élégante et noble, qui ne pardonnent plus si facilement à un étranger sa gaucherie et son embarras à prendre un maté brûlant, ou à faire sa partie dans un grave menuet, dont il brouille toutes les figures. Je n'avais rien à craindre à cet égard, sous le patronage de mes deux charmantes introductrices; j'avais acquis déjà d'ailleurs quelque connaissance des mœurs locales, en parcourant plusieurs des grandes villes de la Colombie; mais il y avait bien quelque différence. Dans le nord, les anciennes mœurs espagnoles semblent prévaloir encore, au moins en grande partie, dans un grand nombre de localités; ici, au contraire, un Anglais se croira facilement à Londres, un Français plus facile-

ment encore à Paris. Les tailleurs, les marchandes de mode, sont tous d'Angleterre ou de France. Les costumes sont surtout français, pour l'un comme pour l'autre sexe, et toujours dans le dernier goût, à quelques mois près d'arriéré sur leur point de départ; car il faut bien leur donner au moins le temps de la traversée. Ma tertulia était très-nombreuse et des plus brillantes. Un essaim de femmes toutes plus jeunes et plus jolies les unes que les autres, et toutes luttant de fraîcheur et d'élégance, se pressaient dans un salon orné de glaces, de fraîches tentures, de riches tapis, de meubles brillans, et où figurait un magnifique piano, meuble aujourd'hui devenu indispensable dans une maison un peu bien montée.

Les deux filles de mon patron n'étaient pas des moins remarquables parmi tant de beautés rivales; mais plus de mantilles, plus d'antiques basquines andalouses... Aujourd'hui, corsage à la Marie Stuart, robe en satin rose, garnie de fleurs; manches bouffantes, peut-être à gigots; collier et l'inséparable éventail... L'éventail! espèce de sceptre que ne quitte jamais une Porteña sous les armes, sorte de talisman dont nos dames même ne soupçonnent peut-être pas toute la puissance; et le plus joli petit pied du monde, pressé sous des bas de soie blancs, par un soulier de même étoffe, modelé tout exprès pour lui dans les plus fameux ateliers de cordonnerie des deux capitales de la civilisation européenne. Un ornement tout spécial distinguera néanmoins toujours une Porteña de toutes les femmes du reste du monde; un ornement auquel elle tient, si j'ose le dire, autant et presque plus qu'à la vie. Cet ornement, c'est un peigne immense, dessinant, sur sa tête, un grand éventail convexe, plus ou moins riche, plus ou moins orné, suivant son rang et sa fortune, mais qui la suit invariablement partout; seulement les accompagnemens en diffèrent et varient, suivant les heures et les circonstances. La señora Porteña va-t-elle à l'église? Le peigne... mais avec une robe noire et un grand voile de même couleur, dont elle s'enveloppe les épaules, la poitrine et les bras... Elle tient ses heures à la main, et se fait suivre d'un domestique nègre, en costume de groom, qui porte sur le bras un tapis sur lequel sa maîtresse s'agenouillera; car, dans les églises, à Buenos-Ayres, il n'y a point de chaises. La señora va-t-elle à la promenade? Le peigne.... et, de plus, grand voile de dentelle brodée; surtout à manches ouvertes et pendantes, dentelées; robe à gigots, bracelets, mouchoir à la main. Son costume d'été est le peigne, avec coiffure en cheveux, chemisette blanche, châle bleu, robe jaune. En hiver, toujours le peigne; mais elle y joint un grand voile rose, un cachemire blanc à palmettes, enveloppant toute la taille, une robe de couleur quelconque et des brodequins (Pl. XXXIII — 3). Je m'arrête ici pour que mon journal de voyage n'empiète pas plus long-temps sur les droits d'un journal des modes; et je termine ma revue en faisant remarquer que les dames de Buenos-Ayres paraissent, en général, aimer beaucoup, dans leurs ajustemens, l'éclat et la variété des couleurs. Je remarque encore que la plupart des femmes de ce pays sont bien, et que beaucoup d'entre elles sont des beautés exquises. Leur teint est ordinairement de la plus éclatante blancheur, contrastant avec l'ébène de leur belle chevelure. Leur nez est aquilin. Leur sourire plein de douceur, leurs grands yeux noirs, qui rendent si justement célèbres les dames espagnoles, ont une expression qu'on ne retrouve pas souvent dans les climats septentrionaux. Elles se distinguent, enfin, par la grâce et la majesté de leur port, dansant et marchant toujours bien, sans y mettre jamais la plus légère teinte d'affectation. Les hommes, et je ne parle ici que de ceux de la première classe, ont aussi leurs avantages et leurs bonnes qualités. Les *messieurs* de Buenos-Ayres, tous beaux garçons, s'habillent avec autant de goût que ceux de Paris ou de Londres. Leurs manières sont libres de toute prétention affectée, et n'ont rien d'efféminé. Tous les jeunes gens sont bons cavaliers et aiment à faire parade de leur adresse et de leur dextérité à conduire un beau coursier andaloux. Ils sont braves, libéraux, désintéressés. On leur reproche pourtant de l'orgueil et de l'arrogance; mais ces défauts, s'ils ne sont pas tout-à-fait excusables, s'expliquent au moins pour eux par ce fait, qu'ils ont contribué, avec les habitans de toutes les autres républiques de l'Amérique du Sud, à la destruction de la tyrannie espagnole dans le Nouveau-Monde. Leurs voisins leur donnent un sobriquet qui répond à peu près à notre mot *hableur, fanfaron* (pinturero). Ils paraissent avoir, pour eux, une antipathie qui explique assez la supériorité de leurs talens et de leurs lumières sur ceux des habitans de toutes les autres républiques.

La société, en général, est agréable à Buenos Ayres. Quand on a été convenablement présenté dans une maison, on peut y venir à toute heure; mais les heures du soir ou celles de la tertulia sont celles de la bonne compagnie. A

toute heure, ai-je dit; et ceci me rappelle qu'en décrivant le mouvement général de la ville, je devais tenir compte d'une observation qui n'aura échappé sans doute à aucun voyageur un peu attentif; c'est qu'à Buenos-Ayres, comme dans beaucoup d'autres villes des pays chauds, et même du midi de l'Europe, il y a trois époques de la journée où la cité prend une physionomie toute différente; très-vivante depuis le lever du soleil, où les marchés, les rues, les places, les boutiques, les quais, sont couverts ou remplis jusqu'à deux heures; presque morte de deux heures à cinq, pendant la *siesta*, durant laquelle les affaires sont suspendues, les places désertes, les portes fermées; et, de cinq heures à la nuit, plus ou moins tard, suivant les saisons, sortant de sa léthargie pour reprendre son activité de la matinée, mais avec un autre caractère, car ce n'est plus autant l'activité du peuple, l'activité commerciale, manufacturière, ouvrière, industrielle, en un mot; c'est plutôt, en dépit des idées républicaines qui triomphent à peu près dans toutes les classes, l'activité aristocratique, celle des visites, des emplettes, des plaisirs, surtout pour ce qu'on est convenu d'appeler les gens du bon ton, la bonne compagnie. C'est l'heure de la promenade sur l'*Alameda*, ou *allée de peupliers,* assez improprement nommée puisqu'on n'y trouve que des *ombus;* l'Alameda, qui sert aussi de débarcadère, et que continue le *Bajo*. Le Bajo est le lieu le plus agréable de la ville, par la fraîcheur et la pureté de l'air qu'on y respire, et par la variété des objets qui s'y présentent sur la rade, où la vue s'étend au loin; rendez-vous presque obligé de tous les promeneurs nationaux ou étrangers qui s'y pressent à pied, en voiture ou à cheval, luttant, hommes et femmes, d'adresse, de grâces, de coquetterie. C'est vraiment un spectacle des plus originaux; et je ne sache guère que les beaux jours du *Corso* de Rome et de Naples, de *Hyde-Park* à Londres ou des *Champs-Élisées* de Paris, puissent offrir plus de variété, plus de mouvement et plus de charme.

Quoique j'eusse déjà vu un certain nombre des monumens de la ville, je n'avais encore qu'une idée vague et incertaine de son ensemble. Je désirais donc vivement remplir cette lacune dans mes observations; car ce n'est assurément pas à l'arrivée qu'on en peut prendre une idée très-avantageuse. Vue de la rivière, en effet, on y chercherait difficilement autre chose qu'une ligne d'environ une demi-lieue de longueur, formée de bâtimens de couleur blanche ou de couleur de brique, se déroulant uniformement sur une côte excessivement plate, et dont la teinte contraste avec celle de l'eau, qui est d'un vert noir. Cette ligne est à peine interrompue, dans son uniformité, par une dizaine de dômes qui dominent le reste, et qui annoncent déjà une grande ville (Pl. XXXIII — 1). Mais un point d'où Buenos-Ayres se présente beaucoup plus à son avantage, est celui qu'on appelle la *Plaza de Toros,* qui permet d'en embrasser toute la largeur depuis la rivière jusqu'à son extrémité la plus reculée vers le nord. Il est surtout très-facile de juger de là du caractère général des bâtimens de la ville, contrastant entre eux par la couleur blanche ou rougeâtre qui les distingue, suivant qu'ils sont en pierres blanchies ou en briques laissées à leur teinte naturelle, qui, se mêlant au petit nombre d'arbres plantés de distance en distance dans l'intérieur ou au pourtour de la ville, sont d'un effet très-original. On peut aussi juger très-bien du parallélisme des *cuadras* et des diverses *calles* qui les circonscrivent. Cette place est située à l'extrémité septentrionale de la ville, et se développe sous la forme d'une large arène, où les troupes font la parade et ont une caserne. Il s'y élevait autrefois un amphithéâtre qui tirait son nom de son usage, parce qu'on y donnait en été, tous les samedis et les jours de fête, des combats de taureaux, dans le goût de ceux d'Espagne. Le bâtiment était en brique, couronné tout autour, dans sa partie supérieure, de loges destinées à la haute société, et présentant au-dessous, à six pieds de terre, un rang circulaire de gradins; ces gradins n'étaient séparés du champ du combat que par une clôture en planches percée d'un grand nombre de petits corridors, par lesquels les combattans s'échappaient quand ils se trouvaient serrés de trop près. Le prix de l'entrée était de trois réaux par tête (1 franc 75 centimes), et le gouvernement tirait un profit considérable de l'exploitation de ces jeux barbares. Le général Rondeau a honoré son directorat, en ordonnant la démolition de l'amphithéâtre, ce qu'il ne fit pourtant pas sans mécontenter un grand nombre des habitans de Buenos-Ayres, quoique ces exercices eussent été plus d'une fois suivis d'accidens sérieux; sans parler du sang humain souvent versé dans ces luttes toujours acharnées, la chute d'une partie de l'édifice tua ou blessa, en 1793, plus de quinze spectateurs. Ces jeux ne sont pas pourtant tout-à-fait abolis, tant est puissante la force des habitudes nationales! mais ils n'ont plus lieu que dans des amphithéâtres provisoires construits en planches; et toujours à *Barracas*, village

des environs dont il sera question plus tard. Les combats de coqs font aussi fureur à Buenos-Ayres, comme dans le reste de l'Amérique. A la porte de tous les individus appartenant aux classes les plus pauvres, on voit toujours un coq de combat attaché par la patte. J'aurai occasion de décrire les courses de chevaux qui se font dans les Pampas; amusement tout anglais, que favorise au mieux, dans le pays, la facilité de s'y procurer des chevaux.

C'est par la Plaza de Toros qu'en 1807 une partie des troupes de sir Samuel Auchmuty pénétra dans la ville, après en avoir forcé l'entrée du côté de la campagne; mais, en y arrivant, le général Whitelock trouva l'amphithéâtre et toutes les maisons environnantes changés en autant de forteresses, dont il ne put faire taire le feu qu'à la nuit, après avoir établi, dans l'amphithéâtre même, son quartier-général, où fut signée, avec Liniers, la honteuse convention qui enleva la ville aux Anglais.

Il y a aussi, sur cette place, un bâtiment de deux étages (*altos*), fait assez peu commun hors de la ville. Ce bâtiment est remarquable pour avoir servi long-temps de chef-lieu à l'établissement anglais formé là dans le but d'approvisionner les provinces d'esclaves africains. L'*asiento* ou contrat pour l'approvisionnement des colonies espagnoles, originairement accordé à la France en 1702, fut transporté à l'Angleterre, en 1713, en vertu du traité d'Utrecht. La Compagnie de la mer du Sud avait pris l'engagement de fournir, chaque année, au moins quatre mille huit cents nègres pendant trente ans, terme de ses engagemens. Elle devait s'en tenir à ce nombre pendant les cinq dernières années; mais, dans le cours des vingt-cinq premières, elle avait le droit d'en introduire autant qu'elle en pourrait avoir a sa disposition. La même Compagnie était aussi autorisée à établir des comptoirs pour la vente de ses nègres à Carthagène, à Panama, à Vera-Cruz et à Buenos-Ayres. Elle pouvait, de plus, prendre des terres à loyer sur le Rio de la Plata, dans le voisinage de ses comptoirs, et les cultiver par ses nègres et par des Indiens loués à cet effet. La guerre qui éclata en 1739, entre l'Angleterre et l'Espagne, mit fin, pour la Compagnie de la mer du Sud, à la jouissance des bénéfices de l'asiento. A la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, ce commerce fut rendu à la Compagnie qui, moyennant une indemnité, fit remise des quatre ans dont elle devait jouir encore, et céda ses droits à des particuliers, entre les mains desquels l'établissement ne fit plus que décliner et ne tarda pas à se trouver réduit à rien. J'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt pour quelques-uns de mes lecteurs de rapprocher l'historique abrégé de ces froides spéculations des idées actuelles et des derniers actes du Parlement pour l'émancipation des noirs de ses colonies.

Après avoir vu, du haut de la maison historique dont je viens de parler, les dômes et les clochers des diverses églises de la ville, au nombre de douze ou quinze, je descendis et rentrai dans l'intérieur, pour visiter les principales. Je vis d'abord *Santo Domingo* (Saint-Dominique) qu'ont rendue célèbre les événemens militaires dont elle fut le théâtre vingt-un ans avant ma visite. Le 29 juin 1806, les Anglais, maîtres du fort par surprise, en furent chassés le 12 août de la même année; mais le 3 juillet de l'année suivante, débarqués à dix lieues à l'E., sous le commandement du général Whitelock, ils s'approchèrent de la ville par le côté du S.; et, le 5, ils tentèrent de la traverser, pour se rendre à la forteresse; haute imprudence, que peut expliquer seule l'excessive impéritie de leur commandant en chef. J'ai suivi la route de près d'une lieue qu'ils avaient eue à parcourir au milieu d'un feu terrible, partant de toutes les terrasses et de toutes les fenêtres, devenues tout-à-coup autant de forteresses plus formidables mille fois que celle qu'ils voulaient atteindre et reconquérir. Des projectiles de toute espèce pleuvaient sur eux le long du chemin; eau des puits mise en ébullition, cendres des fourneaux versées sur la tête des ennemis, pour les brûler ou les aveugler; pierres et briques des maisons, meubles pesans de toute nature, afin de les écraser. Femmes, enfans, vieillards, serviteurs, tous étaient armés pour la défense commune; animés, sans doute, par le fanatisme contre les hérétiques, non moins que par l'amour du pays; et, enfin (chose qu'on aura peine à croire), telle fut la perte des Anglais que de douze mille qu'ils étaient au débarquement, ils n'étaient plus que douze ou quinze cents quand ils arrivèrent à Santo Domingo. Ils se barricadèrent en vain dans l'église. Cent d'entre eux environ, qui y furent enveloppés, obligés de se rendre, allaient être fusillés; ils ne durent leur salut qu'à la restitution d'un riche crucifix en or, réclamé par les habitans. L'église porte encore les marques des balles dont elle a été criblée pendant l'affaire, et l'on y suspendit alors, en signe de triomphe, les drapeaux des vaincus. Elle occupe à elle seule, avec le couvent de Dominicains, dont elle dépendait, une *cuadra* tout entière. Bâtie en briques rougeâtres, délabrée et n'ayant qu'une

seule tour, elle n'avait de remarquable que ses orgues et son dôme (Pl. XXXIII — 3). Le président Rivadavia, après avoir supprimé l'ordre des Dominicains, a placé, dans le couvent, une espèce de musée, naissant à peine quand je l'ai vu, mais qui peut s'enrichir. Il ne consiste encore qu'en une collection de minéraux, de pièces d'anatomie, d'instrumens de physique, que le directeur avait fait venir à grands frais de France. J'ai appris, depuis, qu'on y avait réuni beaucoup d'animaux du pays et un grand nombre d'échantillons de géologie, ainsi qu'une suite de médailles anciennes et modernes; ces objets permettent déjà de commencer là des études fructueuses d'histoire naturelle et de numismatique, et je ne doute pas qu'en peu de temps cet intéressant établissement n'ait pris un accroissement qui pourra le rendre digne de l'attention même des étrangers, s'il a été laissé aux soins de M. Cadmis Ferraris, son premier conservateur, homme aussi zélé qu'instruit. Je ne dois pas oublier de dire qu'en face de Santo Domingo se trouve une petite maison de la plus modeste apparence, mais illustrée comme demeure particulière du président Rivadavia, fonctionnaire qu'on doit assurément regarder comme le véritable régénérateur de la patrie, et dont le seul tort est, peut-être, d'être venu quelques années trop tôt et d'avoir voulu brusquer des réformes pour lesquelles le peuple qui devait en jouir n'était pas encore tout-à-fait mûr. Buenos-Ayres est rempli de ses institutions et de son souvenir. Les réclamations exercées contre son gouvernement par une majorité turbulente l'obligèrent à laisser son œuvre imparfaite. En juillet 1827, il donna sa démission et s'embarqua pour la France. Au commencement de l'année suivante, il crut pouvoir rentrer dans ses foyers, heureux d'y vivre obscur au sein de sa famille; mais ses espérances furent trompées, et une autorité ombrageuse le contraignit encore à quitter le pays, pour aller, déjà avancé en âge, terminer ses jours dans la république nouvelle de l'Uruguay, au rincon de las Gallinas, sur les bords de l'Uruguay. Il faut ajouter que cette petite maison d'un sage se trouve, ainsi que l'église de Santo Domingo, dans une rue qui porte aujourd'hui le nom significatif de *calle de la Reconquista*.

En poursuivant ma revue des monumens religieux, j'arrive à la cathédrale, qui se trouve au nord de la place de la Victoire. Cet édifice, déjà très-remarquable, le serait davantage encore, s'il était achevé; mais la guerre avec le Brésil a contraint d'interrompre les travaux de la façade, qui formera un portique à colonnes du plus bel effet. Le monument a été commencé, par ordre de Rivadavia, sous la direction d'un architecte français. L'intérieur en est simple; mais on y voit un autel d'une construction élégante, remarquable par ses ornemens, et qui, placé au milieu de la nef, est éclairé par les jours ménagés dans une belle coupole; la concavité de ce dôme est divisée en compartimens ornés de fresques qui représentent, ainsi que les peintures du chœur, les actes des apôtres, sujets des mieux appropriés à la conversion des Indiens. Nous apprenons par l'histoire qu'avant que le gouvernement de Buenos-Ayres fût séparé de celui du Paraguay, il n'y avait qu'un évêché, dont le siége était à l'Assomption; mais, vers le commencement du XVIIe siècle, l'augmentation du nombre des habitans rendit nécessaire un second siége ecclésiastique, qui fut établi sous Philippe III, le 12 mai 1622. Depuis cette époque jusqu'en 1810, il y eut dix-huit évêques à Buenos-Ayres; et, à la mort du dernier, un sénat ecclésiastique y dirigea et y dirige encore aujourd'hui les affaires spirituelles.

Il faut indiquer aussi, parmi les autres églises, celle de la Merced et celle de San Francisco, qui sont de beaux bâtimens, avec des coupoles et des clochers élevés dans le même style que ceux de la cathédrale. L'église de San Francisco est magnifiquement ornée, enrichie de deux tours peintes et vernissées et d'un dôme tout récemment restauré. On y voit un tableau de la Cène, exécuté par un artiste du pays, l'un des Indiens des Réductions, et qui passe pour un chef-d'œuvre. Il est exécuté en plumes dont la couleur imite la sculpture et la peinture, par le seul artifice avec lequel elles sont rapprochées et jointes ensemble. Le couvent qui en dépend est le seul que Rivadavia ait conservé dans toute la ville qui, jadis, en était remplie; car l'ancien couvent de la *Recoleta* est devenu un cimetière, et celui de la *Residencia*, dont l'église est surmontée d'un dôme qui domine toute la ville, a été changé en un hôpital d'hommes. On a été moins sévère pour les femmes; elles ont conservé trois couvens encore en plein exercice.

Parmi les établissemens d'un autre genre qui vous rappellent, plus ou moins, le nom de Rivadavia, leur fondateur ou leur appui, il faut distinguer l'Université, l'Ecole normale et quelques institutions particulières. A quelque distance de la place de la Victoire, se trouve aussi un vaste bâtiment, sans contredit l'un des plus remarquables de Buenos-Ayres, sous le rapport

architectonique; car il est bâti dans le goût moderne et surmonté d'un toit incliné. Il comprend, dans sa vaste enceinte, l'ancien collége des jésuites avec leur église, la salle de la Chambre des représentans, qui est petite, mais bien appropriée à son usage, et la bibliothèque publique, qui occupe cinq ou six salles et contient environ vingt mille volumes, la plupart rares et précieux. Le noyau de cette collection est dû à la munificence d'un moine; mais elle s'est successivement enrichie des livres qui appartenaient aux jésuites, de ceux qu'on a recueillis dans les divers monastères, à l'époque de leur suppression, et des donations faites par des particuliers. Cette bibliothèque contient des ouvrages sur tous les sujets et dans toutes les langues des nations civilisées de l'Europe. Il s'y trouve surtout un grand nombre de livres français. Rivadavia n'a rien négligé pour la rendre aussi utile que possible à ses concitoyens; et, comme on y trouve tous les journaux, elle est devenue une espèce de cabinet de lecture.

Les lieux de divertissemens publics sont en petit nombre à Buenos-Ayres. Les cafés ne paraissent pas y être d'une excellente tenue, et la fréquentation n'en est pas sûre, à cause de l'esprit de parti qui s'y manifeste fréquemment et qui a, plus d'une fois, ensanglanté les rues de la capitale. J'ai déjà parlé de la principale promenade sur la rade, de la *plaza de Toros*, qu'on appelle aujourd'hui *el Retiro*, et où l'on va, tous les dimanches, entendre la musique du *cuartel de los negros* (la caserne des nègres), qui, sous le titre de *bataillon des défenseurs de Buenos-Ayres*, ont rendu les plus grands services au pays, et ont puissamment concouru, par leur bravoure, à la conquête et au maintien de son indépendance. Il y a encore un assez joli jardin public, espèce de Tivoli, *el Parque argentino*, et le jardin *de la Esmeralda*. Le théâtre, ce lieu de réunion si plein de charme pour un Français, devait attirer mon attention. Il est assez agréable à Buenos-Ayres; mais il fut surtout très-piquant pour moi d'y voir représenter, indépendamment des *saynetes* nationaux, le *Joueur* et le *Passage du pont d'Arcole*. La salle, qui n'est que provisoire, et qui attend l'achèvement du vrai théâtre, le *Colyseo*, sur la place de la Victoire, n'a, comme architecture, absolument rien de remarquable; les hommes y sont commodément assis, au parterre, dans des stalles numérotées; les dames occupent exclusivement les loges découvertes des premières galeries et l'amphithéâtre des secondes, dont l'entrée est rigoureusement interdite aux hommes. Il résulte de cette disposition, un aspect sévère et gracieux à la fois, dont nos réunions dramatiques d'Europe n'offrent pas d'exemple; et, si l'on veut se faire une idée complète des Porteñas dans tout leur éclat, c'est au théâtre qu'il faut les voir. Je ne reviendrai pas sur leurs toilettes, si brillantes, si riches, si variées; je ne dirai rien du jeu de leur éventail, qui est, là, dans toute sa gloire; et j'ai déjà parlé de leurs peignes-monstres; mais je dois ajouter que, suivant M. Isabelle, voyageur qui a parcouru le pays quelques années après moi, la grandeur de ces peignes s'est accrue jusqu'à un mètre de largeur.

Je commençais à connaître la ville; mais je n'en avais pas encore parcouru les environs. Mes relations avec mon hôte si bienveillant ne manquèrent pas de m'en offrir des occasions aussi commodes qu'agréables. On arrangea un jour pour moi, dans sa famille, ce que nous appelons en France une *partie de campagne*. Nous allâmes tous à sa *quinta* (maison des champs), l'une des plus agréables du voisinage, située à très-peu de distance au S. E. de la ville, près du joli village de *Barracas*, qui tire son nom des magasins soit publics, soit privés, que le commerce y a successivement élevés. Ce village est situé dans une plaine unie et sablonneuse; et sa proximité de la ville en fait, les jours de fête, surtout dans la belle saison, le rendez-vous du beau monde de la capitale, qui s'y presse à pied, en voiture ou à cheval, comme font au bois de Boulogne nos élégans de Paris. Barracas offre au peuple un attrait de plus dans les combats de taureaux qui s'y donnent encore, après avoir été proscrits dans la capitale. Nos dames, tout-à-fait françaises, ne vinrent point à celui qui nous fut annoncé comme devant avoir lieu le lendemain de notre arrivée à la quinta; mais Lorenzo et moi nous ne manquâmes pas de nous y rendre. Comme voyageur, j'avais une excuse.

L'amphithéâtre provisoire construit à cette occasion était, à notre entrée dans son enceinte, garni d'une foule considérable de personnes de tout sexe et de toutes classes, vêtues de leurs plus beaux habits, mais sans autre distinction que celle que donne la supériorité des richesses; car l'humble gaucho et sa femme se placeront sans façon, dans l'occasion, à côté du président de la république et de son épouse. Cette manière d'être, due entièrement au triomphe des idées républicaines, a quelque chose de satisfaisant; mais ce qui l'est moins, c'est de voir l'autorité des lois et de l'humanité protester en vain contre un usage qui n'a en sa faveur

que la sanction si contestable de son ancienneté et de sa durée. On combat les taureaux l'un après l'autre; et, dans quelques occasions, il y en a jusqu'à vingt de tués dans le cours d'une seule soirée. Une porte s'ouvre : un taureau sauvage, pressé d'un aiguillon jusqu'à en devenir fou, s'élance, bondissant, dans l'arène, en se battant les flancs de sa queue et la gueule fumante. Il s'arrète alors et cherche un ennemi. On lui oppose deux piqueurs (*picadores*) à cheval, armés chacun d'une longue lance; huit ou neuf coureurs (*corredores*) à pied, et un *matador*, qui ne paraît que lorsqu'il s'agit d'en finir avec le taureau. La scène ne tarde pas à s'animer, le taureau se précipitant tantôt sur l'un de ses ennemis, tantôt sur l'autre. Il faut que le picador soit aussi vigoureux qu'agile, pour éviter les coups désespérés que lui porte souvent le taureau; car je vis le cheval de l'un d'eux et le taureau, tous deux les jambes de devant en l'air, soutenues un instant par la lance seule du picador, qui avait jeté le taureau de côté, en lui perçant l'épaule. Les corredores viennent ensuite, et lui dardent, dans le cou et dans les épaules, des javelots armés de feux d'artifice, jusqu'à ce qu'aveuglé par la fureur, il ne porte plus ses coups qu'au hasard; quand ils l'ont ainsi harcelé et tourmenté quelque temps, le matador, appelé à grands cris pour le mettre à mort, paraît, une pièce d'étoffe cramoisie dans la main gauche, et tenant dans l'autre une longue épée droite. Le taureau attache sur lui ses regards; et, quand il voit la pièce d'étoffe, il s'élance dessus. L'adroit matador se jette de côté; et, après quelques passes du même genre, agitant, pour la dernière fois, sa pièce d'étoffe, il attend le taureau, lui plonge son épée dans le flanc et l'étend à ses pieds. Alors, au bruit des applaudissemens, quatre gauchos à cheval se précipitent dans l'arène, en faisant vibrer dans l'air leurs lazos, enlacent le taureau par les cornes et par les jambes, et, au moyen de la longue courroie fixée à la sangle du cheval, entraînent le cadavre de l'animal hors de l'arène, au milieu de nuages de poussière. Un autre taureau paraît et subit le même sort. Quelquefois un homme est tué aux applaudissemens des spectateurs, et très-souvent il y a des chevaux éventrés. Dans la course que je fus témoin, il y en eut plusieurs blessés, et l'un d'eux fit le tour de l'arène au galop, en y semant ses entrailles. Quelquefois aussi, quand un taureau montre beaucoup de courage, les spectateurs demandent sa vie; mais ce n'est pour lui qu'un répit; car son courage même le condamne à de nouveaux tourmens et à la mort, pour la prochaine représentation. J'ai su que, cette fois-ci, il y avait eu seize taureaux de tués dans la soirée; mais j'avoue que la catastrophe du premier avait, et au-delà, satisfait ma curiosité. Je n'eus pas la force d'attendre les autres, et je rejoignis nos dames, qui se promenaient tranquillement sur la riante pelouse au milieu de laquelle était située leur quinta, fabrique de la construction la plus élégante, et dont la blancheur contrastait avec la verdure des environs. Assise sur les bords de la rivière, à laquelle son étendue donne l'aspect d'une véritable mer, elle est entourée de champs et de prairies, et s'élève au milieu des limoniers, des orangers et des figuiers. On y voit aussi des vignes, des oliviers, tous les arbres fruitiers de nos climats, tous les légumes de nos potagers. Les quintas situées sur les rives de la Plata présentent, en général, moins d'ombrage que les autres; mais, comme elles plongent sur la rivière, et qu'au-dessous passe la route la plus fréquentée, elles sont beaucoup plus animées et ont un aspect plus satisfaisant. Elles sont ordinairement entourées de larges fossés plantés d'agavés ou d'une espèce de poirier épineux, qui forment d'excellentes clôtures, les meilleures qu'on puisse opposer aux entreprises des Indiens et des gauchos (Pl. XXXIV — 1). La seule espèce de grand arbre indigène qu'on trouve dans cette partie du pays, est un arbre assez triste, espèce de *ficus*, mais dont le tronc est tellement volumineux, qu'on le prendrait, à quelque distance, pour un bouquet de bois. La feuille en est longue, d'un beau vert, analogue à celui de la feuille du laurier de Portugal. La texture du tronc est si singulière, qu'il serait assez difficile d'en donner une juste idée : on pourrait la comparer à un chou de couleur jaune. Cet arbre, dont j'ai déjà parlé plus d'une fois, sans le décrire encore, est l'*ombu*, qui n'est bon à rien comme bois de construction, mais dont on encourage la culture, parce qu'il sert d'ornement et qu'il donne de l'ombrage. Un ombu solitaire, rencontré çà et là dans la plaine perdue, devient quelquefois précieux au voyageur, auquel il indique sa route.

Une fois lancé dans mes excursions de banlieue, et profitant des priviléges accordés au voyageur par l'indulgence de mes hôtes, je poussai jusqu'au village de los Quilmes, situé à l'E. de Barracas, à trois lieues de la ville; il se distingue par ses monticules et ses nombreuses *chacras*, ou fermes de labour en même temps que de pâturages, à la différence des *estancias*, où l'on ne s'occupe que d'élever des bestiaux. Tout l'intervalle qui sépare les deux villages est

planté de saules, de pêchers sauvages (*duraznales*), dont les fruits sont, dans le pays, un grand objet de commerce, et dont le bois sert de bois à brûler. Au-delà, la contrée est sèche et aride. N'ayant plus que sept lieues à faire, il me prit envie de pousser dans l'E. jusqu'à l'*ensenada de Barragan*, ou la baie de Barragan, servant autrefois de port à Buenos-Ayres. Ce port, formé par le ruisseau de Santiago, peut recevoir des navires tirant jusqu'à douze pieds d'eau. L'entrée en est étroite, mais l'ancrage en est bon. Les vaisseaux de roi s'y arrêtaient avant la fondation de Montevideo; et, long-temps après encore, les bâtimens de commerce qui avaient déposé leurs cargaisons à Buenos-Ayres venaient y attendre leur chargement de retour; mais il est aujourd'hui totalement abandonné, et l'on n'y retrouve que quelques pauvres ranchos ou cabanes, et deux ou trois maisons à toits en terrasses. Les Anglais y débarquèrent le 5 juillet 1807, lors de leur seconde attaque contre Buenos-Ayres.

Dans une autre course, dirigée du côté tout-à-fait opposé, vers le S. O., mais toujours sur le bord de la rivière, je vis successivement San Isidro, la Punta et las Conchas. San Isidro est un joli village qui, ainsi que Barracas et ses environs, sert de résidence d'été à beaucoup de riches Porteños. A la Punta, située à plus d'une demi-lieue à l'O. de San Isidro, la falaise, abandonnant brusquement le bord de l'eau, s'enfonce en plein O.; et derrière, aussi loin que la vue peut s'étendre, le pays est plat, marécageux, couvert de buissons et de bouquets d'*espinillos* (acacias épineux), dont on envoie une quantité à Buenos-Ayres, pour servir de bois à brûler. Toute cette contrée est remplie de jaguars. Le village de las Conchas est situé à plus d'une demi-lieue de la Punta, sur la partie la plus plate du pays, au bord d'un petit ruisseau qui se jette dans la rivière Lujan, un peu avant qu'elle-même se jette dans le Parana. Les bâtimens d'un assez fort tonnage peuvent arriver à cet endroit, et c'est là que tous ceux qui descendent le fleuve en venant du Paraguay déchargent leurs cargaisons, qui se charient ensuite à Buenos-Ayres; pratique fort incommode, en ce qu'elle entraîne la nécessité d'un fort long transport par terre, mais que justifie la plus grande sûreté du port.

Mes études sur Buenos-Ayres touchaient à leur fin avec le temps que j'y avais destiné; et, tout en observant les hautes classes dans les brillans salons où j'avais mes entrées libres, grâce à mes hôtes, je n'avais pas négligé les mœurs du peuple, dont les salons sont dans la rue, dans les places et sur les marchés. C'est en effet là qu'il faut le voir, à Buenos-Ayres comme partout; mais là, plus qu'ailleurs, il faut, pour le bien regarder, un certain courage; car il est horriblement malpropre, les jours de fête exceptés. Les *changadores*, ou porte-faix, les *carretilleros*, ou charretiers, qu'on rencontre à chaque pas, et qui saluent souvent les étrangers des épithètes les plus grossières, ne sont pas beaucoup plus mal appris que nos cochers de fiacre et nos crocheteurs; mais je ne m'occupe ici que des individus qui exercent une industrie positive et déterminée, comme, par exemple, cette blanchisseuse (*lavandera*), qui marche bravement, la pipe à la bouche, portant sur la tête une espèce de pirogue en bois (*batea*), dans la concavité de laquelle est déposé son paquet de linge, et, dans la main gauche, la bouilloire à faire son maté pendant la journée. Je l'ai peut-être vue bien des fois le battoir à la main au pied du fort, où les femmes de sa profession se réunissent chaque jour (Pl. XXXIV — 3). Plus loin, je reconnais un marchand de chandelles (*vendedor de velas*). Quand il marche, il porte, sur l'épaule gauche, une espèce d'arc sans corde, garni de crans auxquels sont suspendus en équilibre de gros paquets de sa marchandise; mais au repos, il fiche en terre une espèce de fourchette de bois qu'il tient à la main droite, et y étale sa denrée, en attendant les chalands (Pl. XXXIV — 5). Cet homme qui porte sur les épaules, ou à la main, des balais de roseaux, ou des plumeaux en plumes d'autruche, c'est le *vendedor de escobas* (Pl. XXXIV — 7). Voici venir, se tordant la bouche à force de crier, voici venir l'idole des petits enfans: *Ya, se acaba, quien me llama, pastelito!* (Gâteaux, bons gâteaux)! Devant lui, une espèce d'éventaire carré, sur lequel il porte ses pâtisseries; à la main, un plumail pour les préserver de la poussière (Pl. XXXIV — 4). A ses côtés cheminera, parfois, une rivale plus heureuse peut-être, la *vendedora de tortas* (marchande de galettes), portant sur la tête un panier plein de ses trésors (Pl. XXXIV — 2). Dans cette autre rue voisine, le marchand d'oranges a bien aussi son mérite, avec les sacs de peaux remplis de ce fruit qu'il porte aux deux côtés de son cheval (Pl. XXXIV — 8). Mes promenades dans les marchés m'avaient fait acquérir quelques notions d'économie locale, qui, sans être indifférentes, ne peuvent être, néanmoins, accueillies qu'avec précaution; car elles doivent beaucoup varier, suivant les saisons et les circonstances: ainsi, je me vis bientôt en

état de lutter d'érudition culinaire avec mon hôte, en faisant l'éloge de l'excellente viande de boucherie dont Buenos-Ayres est abondamment pourvue, et en m'applaudissant plus d'une fois d'avoir souvent trouvé à sa table des tatous, ou armadillos, ou du moins certaines espèces de cet animal, dont le goût peut se comparer à celui du cochon de lait et du lapin. Ce tatou passe pour du gibier dans toute l'Amérique du Sud; et c'est vraiment un manger très-délicat, lorsqu'il est gras. Les Indiens en apportent à la ville, de la distance de plus de quarante lieues. La volaille est très-chère, et une couple de poulets se vend. parfois, le prix d'un bœuf; mais, en revanche, les perdrix ou tinamous abondent au marché, pendant les premiers trois mois qui suivent le carême, avant que les routes deviennent mauvaises : car, plus tard, il est difficile de s'en procurer, parce qu'on n'en trouve qu'à une certaine distance de la ville. Tous les légumes y sont chers, ainsi que les fruits, excepté les poires. Les amandiers et les pruniers y fleurissent, mais n'y portent jamais de fruits. Les olives y viennent bien; les poires y sont bonnes; mais les cerises n'y valent rien. On y trouve quelques pommes de médiocre qualité. Tous les légumes communs y croissent bien, les pommes de terre exceptées, pour lesquelles les terres sont trop fortes. On s'y plaint beaucoup du lait qu'il est aussi difficile d'avoir pur qu'à Paris, et qui n'est pas moins cher. Quant au beurre, jamais les naturels n'en font, et leur *manteca*, par laquelle ils y suppléent, n'est que de la graisse de bœuf.

Je touchais au moment fixé pour mon départ; et, quelque attrait qu'eussent pour moi mes promenades toujours instructives, mes conversations avec mon hôte et sa famille, dans leur intérieur, en avaient encore davantage, et complétaient mon instruction, à laquelle ne contribuaient pas peu la vive Juanita et sa sœur, plus grave, mais non moins aimable. « Que pensez-vous, me disait la jeune folle, de la señora Isabel, que vous avez vue l'autre jour chez Son Excellence le gouverneur? N'est-il pas vrai qu'elle est bien jolie? Et quand elle sort avec sa mère, ses huit sœurs, ses quatre cousines, ses trois tantes et leurs *criadas* (servantes), marchant à la file les unes des autres, sur les trottoirs, ne les prendrait-on pas pour une procession? Quel dommage qu'elle soit si coquette! — Oh! ma sœur! disait Teresa. — Quant à la señora Torribia, qui vous a tant parlé hier du Palais-Royal, il faut que vous sachiez qu'elle court tous les soirs les boutiques...—Ma sœur! ma sœur! disait Teresa. — C'est la mode ici comme à Londres. On fait déplier, on chiffonne les plus jolies étoffes de Lyon, de Manchester ou de Paris; et puis on s'en va sans acheter. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que quelques-unes de ces dames sont fort adroites à faire passer à leurs criadas une pièce d'étoffe, ou telle autre chose qui leur plaît, tandis que les commis ont le dos tourné... — Ma sœur! ma sœur! disait Teresa : pourquoi dire cela? — Et pourquoi ne pas le dire, si cela est vrai? D'ailleurs, ce ne serait qu'une vengeance; car MM. les commis sont bien fripons... *A pillo pillo y medio* (à trompeur trompeur et demi). » Et de rire tous les trois à qui mieux mieux. Ceci se passait un matin d'assez bonne heure, dans un joli salon orné d'un papier à fleurs, de riches tapis, de glaces, etc. La señorita Juanita debout s'appuyait nonchalamment sur une brillante console, chargée d'un beau vase de fleurs. Elle avait une robe rayée perse, rose et blanche, à manches à gigots, et prenait son maté, ses longs cheveux épars sur les épaules. Sa sœur était assise en face, les cheveux natés à droite et à gauche, en robe verte, à manches à gigots aussi; le tout très simple, mais plein de grâce. Tel est le costume du matin pour les dames de Buenos-Ayres. Près de la porte, un petit nègre debout, tête et pieds nus, pantalon rayé, attendant, les bras croisés, les ordres de ses jeunes maîtresses; et moi en tiers, jouissant de ce piquant tableau, et me promettant bien d'en offrir quelque jour l'esquisse à mes lecteurs européens (PL. XXXIV—6). Je l'achève en disant deux mots de la distribution d'une maison à Buenos-Ayres. Celles des riches ont jusqu'à trois cours, *patios: patio primero* ou cour d'honneur, cour de réception, quelquefois pavée en marbre, et par où arrivent l'équipage du maître ou ceux des amis qui le visitent; *patio segundo*, où se tiennent les domestiques; *corral*, ou parc, pour les chevaux. Entre les pièces dont se composent les appartemens, le plus souvent disposés carrément autour des cours, le salon, plus long que large, se distingue des autres par son étendue et par la richesse de son ameublement, dû à l'industrie anglaise, nord-américaine ou française; siéges élégans, piano, tapis, vases, candelabres, etc. Dans la chambre à coucher des maîtres et maîtresses, un immense lit, quelquefois placé au milieu; sofa, commode, etc. La simplicité primitive se retrouve encore, néanmoins, dans la partie de la maison occupée par les enfans et par les domestiques : quatre murailles blanchies, un lit de camp recouvert en cuir, une petite table, un vase d'eau, en font tous les frais. Toutes les maisons sont presque

construites sur le même modèle, et présentent la même distribution; elles sont toutes meublées d'une manière analogue: mais il est inutile de dire que le luxe y est toujours proportionné à la condition sociale et à la fortune de leurs habitans.

J'arrive au terme de mes observations sur Buenos-Ayres, et je les clos par une réflexion générale qui servit de texte à ma dernière conversation avec mon digne hôte D. José Garcias, la veille même de mon départ pour la Patagonie; réflexion que me suggérait tout naturellement l'aspect des lieux. « J'ai remarqué, lui disais-je, que vous adoptez promptement les innovations utiles qui vous viennent d'Europe, et qu'elles sont généralement vulgaires chez vous, bien avant même que notre esprit de routine les ait popularisées à leur berceau. — C'est l'effet de notre révolution, me répondit D. José. Nous sommes neufs encore pour des jouissances que nos tyrans s'étaient exclusivement réservées, et nous les accueillons avec avidité, comme l'enfant qui se jette sur les joujoux dont on l'a privé, sauf à les briser lui-même, une heure après, afin d'en avoir d'autres; car nous sommes un peu enfans, nous autres Porteños; mais le temps pourra nous mûrir; et il s'est déjà opéré bien des changemens dans notre état social, malgré les entraves apportées à son amélioration. La liberté d'agir et de penser qui, précédant la révolution, devait l'amener et en garantir les résultats; la liberté du commerce, qui a forcé les naturels à mettre en œuvre leur activité et leur intelligence; les scènes de la guerre et de la politique accumulées depuis les dernières années sur un même point, toutes ces causes réunies ont eu pour effet nécessaire de réveiller le génie national, si long-temps endormi. La génération qui s'élève pourra dire qu'elle est née pour un nouvel ordre de choses. La masse des idées s'étend parmi le peuple, encore trop souvent soumis à d'anciens préjugés, fort difficiles à déraciner entièrement, mais dont il n'est déjà plus l'aveugle esclave. On lit partout les journaux et les manifestes du gouvernement, que les curés ont ordre de faire régulièrement connaître à leurs troupeaux respectifs, ce qui oblige le gouvernement lui-même à consulter désormais l'opinion publique sur toutes les mesures importantes. Il n'est pas rare de voir le même villageois qui, naguère, ne sortait jamais du cercle étroit de ses affaires domestiques, acheter un journal, en se rendant à la ville, et, s'il ne sait pas lire, prier le premier venu de suppléer à son ignorance. Je n'en doute pas, c'est à la trop courte administration de Rivadavia, de 1820 à 1827, que notre civilisation a dû surtout les immenses progrès qu'elle a faits dans cet intervalle; c'est à lui qu'elle devra ceux qu'elle peut faire encore, si le retour aux vieux erremens, dont tout nous menace, ne les arrête pas pour l'avenir. L'esprit d'amélioration se remarque partout. Ceux même qui sont le plus fortement prévenus contre la révolution ne peuvent s'empêcher de reconnaître que nous avons fait des progrès, et vous l'avez observé vous-même. Nos habitudes, notre ton, nos habits, notre manière de vivre se sont améliorés par suite de nos relations avec les étrangers, et par la libre introduction des coutumes étrangères, surtout de celles de la France, de l'Amérique du Nord et de l'Angleterre. En dépit même d'anciens souvenirs, tout nous détache de la mère-patrie, qui ne s'est montrée pour nous qu'une marâtre. Il s'est établi de fortes préventions contre tout ce qui est espagnol. Beaucoup d'entre nous s'offensent même de ce nom, et s'identifient de préférence avec les aborigènes. — J'ai été frappé, à mon arrivée, des formalités sans nombre qu'il faut remplir avec votre police : visite au bureau de la marine pour visa du passe-port; échange du passe-port visé à la police centrale; visite au consul de la nation à laquelle on appartient, pour obtenir un sauf-conduit; visite à l'alcade, etc. Tout cela est-il bien compatible avec l'esprit d'un gouvernement libre? — Toutes ces formes sont un reste inévitable des abus de l'ancien régime; et, d'ailleurs, la liberté n'exclut pas les précautions; mais vous avez dû remarquer aussi que nos *celadores*, ou alguazils, ne sont pas plus importuns que vos gendarmes. Il y a du bon dans l'institution des *serenos*, ou gardes de nuit, répondant aux *watchmen* des Anglais; et vous avez vous-même rendu justice à la réserve et à la décence avec laquelle nos douaniers remplissent leurs fonctions. On a dû mettre de la prudence dans la réforme des différentes branches des lois municipales, et de la manière dont ces lois étaient exécutées. On a considérablement diminué le nombre des charges, et la responsabilité des fonctionnaires est plus directe et plus positive. L'ordre judiciaire a été beaucoup amélioré, et presque toutes les lois qui n'étaient plus en harmonie avec les principes d'un gouvernement libre ont été effacées du code. Ainsi, plus de charges barbares imposées aux aborigènes; l'odieuse *alcabala* (*V.* le Paraguay, p. 221) et autres taxes vexatoires ont été modifiées, de manière à les rendre beaucoup moins onéreuses au peuple. L'esclavage, la traite des noirs sont proscrits

pour l'avenir: tous les titres de noblesse sont abolis, sous peine de la perte des droits de citoyen, et la loi de primogéniture a éprouvé le même sort.

» — Votre agriculture, ajoutai-je, est encore dans l'enfance; et, sauf quelques points du voisinage de la ville, où elle s'est beaucoup améliorée, comment en serait-il autrement, avec des moyens d'exploitation aussi restreints que ceux dont vous disposez? — Il est trop vrai; et ce fait est d'autant plus déplorable, que la nature a doué notre sol d'une fertilité merveilleuse; car beaucoup de nos agriculteurs, en dépit même de la grossière *reja*, qui leur sert à gratter la terre, au lieu de la labourer, ne recueillent pas moins de cinquante boisseaux par acre, dans les bonnes années. Cependant Buenos-Ayres n'en est pas moins aujourd'hui, pour une partie du froment qu'elle consomme, tributaire des Etats-Unis et du Chili. Nos laboureurs négligent jusqu'à la culture du maïs, si facile et si avantageuse. En revanche, notre commerce et notre industrie trouvent un puissant stimulant dans la diminution du prix des marchandises étrangères, et dans l'augmentation de valeur des produits du pays. Vous avez déjà vu le commerce du maté en grande activité au Paraguay et dans la province de Corrientes, dont il est une des principales ressources. Ce commerce existe aussi à Buenos-Ayres, quoique beaucoup moins actif; mais ce dont nous tirons un très-grand parti, c'est la fonte des suifs et la fabrication d'un savon d'une espèce toute particulière, qui se durcit au moyen d'une cendre à base de potasse, produite par l'incinération de deux plantes abondantes à Buenos-Ayres, dans la province de Santa Fe et dans celle d'Entre-Rios. Ce savon a la propriété de laver le linge à froid, sans lessive, quand il n'est pas trop fin. Une autre branche de notre industrie, très-importante et tout-à-fait propre au pays, est celle que vous avez vue exploitée à nos *saladeros* (saloirs), sur la route de Barracas et à Barracas même. Elle consiste à saler la viande, pour en faire du charque, ou *tasajo*, nourriture dont l'usage est universellement répandu dans la plus grande partie de l'Amérique du Sud, et dont il se fait des exportations immenses au Brésil, au Cap-Vert et à la Havane. On y sale aussi quelquefois les cuirs, pour les conserver; mais, le plus souvent, ils sont *estaqueados*, c'est-à-dire séchés au soleil, où on les étend à quelques pouces du sol, au moyen de piquets, opération assez délicate, du succès de laquelle dépend l'excellence de son produit. Vous sentez que notre commerce a dû beaucoup souffrir des guerres avec le Brésil; mais il n'est pas douteux que la paix ne puisse et ne doive bientôt le rétablir et l'étendre, surtout si nous en venions à une alliance avec la Bolivia, et si les projets depuis si long-temps formés pour la navigation du Pilcomayo et du Vermejo, que vous avez vus au Paraguay, se reprennent et se réalisent. C'est surtout en ce qui concerne la religion que l'esprit public a beaucoup changé. La religion catholique n'a pas cessé d'être la religion de l'État; mais on trouve à Buenos-Ayres, dans les cercles et parmi les écrivains, beaucoup d'avocats de la tolérance universelle. La plupart des chefs de l'administration partagent ces idées libérales; et, malgré la partie ignorante et superstitieuse du peuple, malgré le clergé régulier, qui est ennemi juré de cette opinion, et qui fait tout de son mieux pour s'y opposer, il faudra bien qu'elle prévale tôt ou tard, parce qu'elle a pour appui les classes éclairées, qui reconnaissent toujours, dans la personne du pape, le chef spirituel de l'Église, mais qui ne lui accordent plus de titre à aucune intervention dans leurs affaires temporelles. Le nombre des moines et des religieuses était autrefois très-considérable à Buenos-Ayres, comparativement aux autres parties de la domination espagnole. Tous ont considérablement diminué depuis la révolution, et surtout grâce à Rivadavia, qui, comme vous savez, de tous les couvens, n'a conservé que celui des Franciscains. On avait même fait une loi qui défendait absolument de se faire moine ou religieuse. C'était peut-être aller trop loin, dans un pays comme le nôtre; aussi a-t-il fallu rapporter cette loi, entachée d'un nouveau genre d'intolérance; elle a été représentée, depuis, avec quelques modifications: et sanctionnée, dans cet Etat, par l'opinion publique, elle a produit, à peu près, l'effet qu'on attendait de la première. Peu de jeunes gens aujourd'hui s'appliquent à la théologie, depuis que de nouvelles carrières se sont ouvertes à leur ambition; tandis qu'autrefois la profession du sacerdoce était presque la seule à laquelle pussent se vouer les fils de famille un peu éclairés. Une réforme dans l'éducation de la jeunesse fut un des objets qui occupèrent le plus l'attention publique, immédiatement après la conquête de notre indépendance par les armes. Nous nous plaignions de voir, avant la révolution, l'éducation entravée par tous les moyens possibles. Nous nous plaignions de ce que, loin de favoriser les institutions publiques fondées dans ce but, on avait empêché, dans la capitale, l'établissement de plusieurs écoles, de sorte que nos jeunes gens étaient obligés d'aller s'instruire à l'étranger. Vous avez

vu notre Université, due à la sollicitude de Rivadavia, et fondée par lui en 1820, indépendamment de vingt écoles primaires établies en même temps dans la capitale, et d'une école du même genre dans chaque district de campagne. Malheureusement sa vie politique a été trop courte pour qu'il pût achever et consolider son ouvrage. Immédiatement après sa démission volontaire, tous les hommes d'un mérite distingué qu'il avait fait appeler d'Europe pour le seconder ont dû chercher ailleurs un autre emploi de leurs talens ; et l'avenir seul pourra nous apprendre ce que nous pouvons espérer de la réorganisation toute nouvelle de nos études nationales, sur un plan tout-à-fait analogue à celui de l'Université de France. Malgré tant de revers, nous avons encore beaucoup gagné, même dans cette partie si importante de l'administration publique ; et, sans être une ville littéraire, Buenos-Ayres peut présenter un assez grand nombre de gens instruits, qui serait, sans doute, beaucoup plus considérable, sans les restrictions apportées à la liberté de la presse. On y trouve encore six librairies, autant d'imprimeries, qui ont publié plusieurs ouvrages distingués, et notamment celui du docteur Funes, le vénérable historien de notre pays; si nous n'avons plus dix-sept journaux, comme il y a deux ou trois ans, au moins nous en reste-t-il encore six, dont, à la vérité, il faut peut-être défalquer les trois que solde le gouvernement que beaucoup d'entre nous osent appeler *obscur*. »

Ces réflexions d'un homme aussi impartial qu'éclairé résumaient pour moi l'état politique et moral de la république Argentine. Jointes à mes observations personnelles sur son aspect physique et sur son régime administratif, elles complétaient assez l'idée que je voulais m'en faire, pour que je crusse pouvoir poursuivre mon voyage dans le Sud, qui me restait à voir, avant d'achever mon exploration de la république. Mes préparatifs étaient faits depuis long-temps. Je devais m'embarquer sur *la Juanita*, navire de D. José, qui allait au Carmen prendre du sel pour Buenos-Ayres, à l'effet d'en alimenter les saladeros ; il me serait facile, après avoir exploré les environs, de revenir par terre du Carmen à la capitale. Je n'avais plus qu'à faire mes adieux à mon hôte et à sa famille, sans renoncer à l'espérance de les revoir; le lendemain matin, de très-bonne heure, j'étais sous voile, en dehors de l'Amarado, et je faisais route pour la Patagonie.

—

CHAPITRE XXXV.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — PATAGONIE.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde dont on ait plus parlé et qui soit moins connu que la Patagonie ; elle est regardée, depuis plus de deux siècles et demi, comme la patrie d'un peuple de géans qui n'a jamais existé que dans l'imagination des premiers voyageurs, trop bien secondée, dans ses rêves, par la crédulité des uns, par l'ignorance des autres et par le manque de critique de tous. Il est curieux de voir combien d'opinions divergentes et contradictoires ont eu cours, dans ce long intervalle, sur une pure question de fait, en apparence si facile à résoudre. Soulevée, en effet, par Magellan (mieux Magalanes), elle resta entière, sans faire l'objet d'aucun doute pour personne, jusqu'en 1762, époque où Bernardo Ibeñez de Echavarri, auteur fort judicieux et qui passe pour très-véridique parmi tous les Espagnols, présenta le premier la chose sous le point de vue le plus rapproché de la vérité, ce qui n'empêcha pas le commodore Byron et son équipage de remettre sur pied les vieilles idées, que l'autorité de Wallis et de Carteret, en 1766, et celle de Bougainville, en 1767, purent à peine ébranler de nouveau, appuyées qu'elles étaient sur cet amour du merveilleux qui a consacré et perpétué tant d'erreurs ; mais, enfin, d'autres écrivains ont commencé à leur porter des coups efficaces, en leur opposant le témoignage d'une longue expérience. Parmi ces derniers, il faut remarquer, comme plus dignes de foi, en raison de leurs lumières acquises, les jésuites Dobrizhoffer et Falconer, tous deux missionnaires dans l'Amérique méridionale, l'un pendant dix-huit ans, et l'autre pendant quarante. Le premier, résumant les opinions de plusieurs auteurs sur la nature des Patagons, et citant ce qu'ont dit les premiers navigateurs sur la dimension d'ossemens trouvés sur la côte, et par eux réputés humains, cherche à démontrer que ces ossemens appartiennent à quelque grande espèce d'animaux de terre ou de mer, et conclut en ces termes : « Qu'on croie, d'ailleurs, de ces ossemens tout ce qu'on en voudra croire ; mais qu'on n'en conclue pas qu'à mon avis les Patagons sont des géans. » Le second, en reconnaissant que les Indiens Patagons sont assez généralement de grande taille, déclare n'avoir jamais entendu parler d'une race gigantesque, et il explique les exagérations si long-temps consacrées par l'usage dans lequel il dit que sont les hommes de

cette contrée, de ne communiquer jamais avec les étrangers que par l'intermédiaire des plus grands d'entre eux. Mais, pour me servir des expressions mêmes de M. d'Orbigny, dans un des écrits par lui publiés, depuis son retour d'Amérique en France : « Le gigantesque fantôme de ces fameux Patagons de sept à huit pieds de haut, décrit par les anciens voyageurs, s'est évanoui pour moi. J'ai vu là des hommes encore très-grands, sans doute, comparativement aux autres races américaines, mais qui, pourtant, n'ont rien d'extraordinaire, même pour nous; car, sur plus de six cents individus observés, le plus grand n'avait que cinq pieds onze pouces de France, et je crois pouvoir évaluer leur taille moyenne à cinq pieds quatre pouces. Peut-être la manière dont ils se drapent avec de grandes pièces de fourrure expliquerait-elle l'ancienne erreur. Dans tous les cas, nul doute que mes Patagons ne soient la nation qu'ont vue les premiers navigateurs; car eux-memes m'ont assuré qu'ils faisaient tous les ans des voyages aux côtes du Sud, et qu'ils ne connaissaient, à la pointe de l'Amérique, d'autre nation que celle qui habite la Terre de Feu. »

Mais l'intérêt qu'inspire la Patagonie n'est pas seulement un intérêt de curiosité, fondé sur l'observation d'une constitution physique et de mœurs nationales encore mal connues. C'est aussi, et plus encore, un intérêt de politique, basé sur l'importance très-réelle de cette contrée pour la province de Buenos-Ayres, quand les projets d'établissement qu'on y médite, et quand les établissemens qu'on y a déjà fondés, ou qu'on y fonde chaque jour, auront reçu leur première exécution ou les développemens dont la nature des lieux les a rendus ou peut les rendre susceptibles.

Cette importance peut être considérée sous un double point de vue; d'abord, sous le point de vue particulier des avantages que présente le pays par ses productions naturelles qui, pour n'être pas très-variées, n'en sont pas moins très-précieuses, en raison de leur abondance : son sel surtout, répandu sur tous les points, dans l'intérieur, et l'huile des éléphans de mer, dont abondent ses côtes, si propre à remplacer, dans le commerce, l'huile de baleine, qu'il est bien plus difficile et plus coûteux de se procurer, sans parler de l'immense quantité de bestiaux qui couvrent une partie de la province, et dont la conversion en charque ou tasajo est, pour toute la république Argentine, une source aussi féconde qu'inépuisable de richesses. Considérée, en second lieu, sous un point de vue plus général, la Patagonie semble destinée, par la nature, à devenir le lien des républiques occidentales de l'Amérique du Sud avec les républiques orientales du même continent; le lien des Etats océaniques du Pérou, de la Bolivia et du Chili, avec les Etats atlantiques de l'Uruguay et de la Plata. M. de Humboldt, en effet, a désigné le golfe de Saint-George, ou la baie de Saint-Julien, comme un des points les plus propres à établir une communication efficace et constante entre les deux Océans, tournant ainsi à l'avantage immédiat et direct de l'Amérique méridionale, la question soulevée pour l'Amérique du Nord, par le projet de coupure ou de colonisation de l'isthme de Panama; et, quand bien même cette idée hardie d'un grand observateur de la nature américaine ne devrait être regardée que comme une spéculation ingénieuse, il demeurerait toujours certain qu'il est extrêmement facile de communiquer des côtes de la Patagonie aux côtes du Chili, par les affluens du Rio Negro, qui débouche dans l'Océan, vers le 41e degré de lat. S., à l'endroit où l'on a fondé le village du Carmen, que sa position peut rendre un jour le centre de toutes les relations commerciales à établir dans le pays.

La première notion qu'on ait eue de la Patagonie est due aux navigateurs. Les premiers points explorés de cette contrée en ont été les côtes orientales et méridionales, depuis le cap Saint-Antoine, au midi de la grande embouchure de la Plata, jusques et y compris le cap de la Victoire, à l'extrémité la plus occidentale du détroit de Magellan. Ce dernier nom rappelle involontairement à la mémoire le souvenir du noble aventurier qui, en découvrant un passage de l'Océan-Atlantique au Grand-Océan, consomma si heureusement, au commencement du XVIIe siècle (1620), la grande révolution géographique que Christophe Colomb et Vasco de Gama avaient commencée, avec tant de bonheur, à la fin du XVe, l'un par la découverte du continent américain en 1492, et l'autre, en doublant le cap de Bonne-Espérance en 1498. Dès lors le lien, jusqu'alors si mystérieux, qui unissait les deux mondes, cessa d'être caché pour tous; dès lors, le globe tout entier s'ouvrit à l'avide curiosité des missionnaires de la science et à l'ambition des spéculateurs; dès lors, il n'y eut plus de secrets pour le géographe, pour le naturaliste, pour le philosophe, et il n'est pas indifférent de remarquer que, par une compensation toute particulière de la Providence, le premier trait de lumière qui vint éclairer l'uni-

vers est parti du fond de ces régions glacées. Depuis Magellan, les navigateurs qui ont exploré successivement les mêmes côtes ont pu contredire ou rectifier quelques-unes de ses données de détail; mais tous ont confirmé le plus grand nombre de ses données générales. Le voyage de Magellan, vérifié dans ses principaux résultats par les recherches et par les découvertes de ses successeurs, demeure l'un des plus beaux monumens que le génie de l'homme ait élevé à la science géographique. Ainsi les Cook, les Wallis, les Winter, les Narborough, les Carteret, les Byron, les Bougainville, n'ont rien dit qui contredise positivement les assertions de leur immortel devancier. Leur dissidence même sur la grande question de la taille des Patagons justifie assez les doutes dont elle a été si long-temps l'objet. Nous ne croyons plus sans doute à ce géant du bon chevalier Pigafetta, historien de Magellan; à *cet homme si grand que notre tête*, dit-il naïvement, *touchait à peine à sa ceinture*, et que le chevalier rencontre au *bon* port de Saint-Julien, par 40° 41' de lat. S. Winter, Narborough, Bougainville n'y croyaient pas plus que nous; mais Byron, Wallis, Carteret, Cook et Forster y ont cru; mais ces hommes éclairés ont pu, de très-bonne foi, se faire illusion sur ce sujet; et pourquoi n'auraient-ils pas eu sous les yeux des individus de taille relativement gigantesque? Quant au surplus des observations de Magellan, il est curieux d'en vérifier la parfaite identité avec celle des autres navigateurs. Il est curieux de le suivre depuis le Rio de la Plata, rectifiant l'erreur déjà ancienne qui voyait, dans ce fleuve, un canal de communication avec la mer du *Sur* (Sud); trouvant au port Désiré, comme on y en trouve encore aujourd'hui, des pingouins (*aptenodita demersa*, Lin.) que Pigafetta nomme des *oies*, et des veaux marins ou phoques (*phoca ursina*, Lin.) qu'il appelle des *loups*. Il décrit parfaitement bien le *guanaco* (*camelus huanacus*, Lin.), animal *étrange*, de la peau duquel les *géans* sont toujours vêtus. Il ne désigne pas moins bien l'autruche américaine, le *ñandu* (*struthio rhea*, Lin.), et la description qu'il fait des mœurs, des habitudes des hommes qu'il est à portée de voir dans le pays, est fort analogue à celle que nous en donnent les observateurs modernes. Il arrive, le 21 août, à la rivière de Sainte-Croix, par 50° 40' de lat. S., que Cook a placée d'un degré seulement plus bas; il séjourne là deux mois, après avoir éprouvé un violent orage, et y prend possession du pays au nom du roi d'Espagne. Ce port, bon et sûr à cette époque, paraît avoir changé, depuis, de caractère; car le vaisseau espagnol *le Saint-Antoine* le trouva impraticable en 1746, à cause de l'accumulation des sables, quoiqu'il eût encore servi de relâche à Loaysa en 1526, et en 1780 aux frères Nodales. Le 21 octobre, Magellan arrive au cap qu'il nomme des *Onze mille Vierges*, où s'ouvre un détroit de cent dix lieues marines, dont la découverte doit immortaliser son nom. Il voit là des montagnes très-élevées et couvertes de neige, et sa description est encore ici conforme à celles de ses successeurs; mais, sur les cartes d'aujourd'hui, le millésime a disparu; et, le 28 novembre, parti du cap de la Victoire, ainsi nommé du nom d'un de ses vaisseaux, le navigateur triomphant prenait possession du Grand-Océan, qui, pour la première fois, dans cette direction, entendait le bruit du canon européen. Son escadre, au départ, se composait de cinq vaisseaux, *le Saint-Antoine*, *la Conception*, *le Saint-Jacques*, *la Trinité*, *la Victoire*. Le dernier seul rentra, le 8 septembre 1522, dans le port de San Lucar, dont tous étaient partis le 20 du même mois 1519. *Le Saint-Jacques* avait fait naufrage dans le détroit même des Patagons, où *le Saint-Antoine* s'était séparé de l'escadre et était revenu en Espagne sous le commandement du traître Etienne Gomez; et, des trois vaisseaux restans, *la Conception* avait été brûlée, près des îles Marie-Anne, par ses propres équipages; *la Trinité* abandonnée à Tidor (Moluques), à cause d'une voie d'eau qu'on n'avait pu découvrir. Mes lecteurs me pardonneront, sans doute, ces détails, en raison de l'intérêt qui s'attache à une expédition aussi intéressante que généralement peu connue. Pour revenir à mon sujet, et me résumer géographiquement sur le littoral oriental de la Patagonie, d'après ce qu'en ont dit les navigateurs les plus accrédités, je remarque, en général, que cette côte, étendue du 36° 41' au 52° 20' de lat. S., court du cap Saint-Antoine au *Cap Blanc*, dans la direction du S. O.; du Cap-Blanc au *Rio de los Gallegos*, dans la direction S. S. O., là, coupée de plusieurs anses; et du Rio de los Gallegos au *Cap des Vierges*, dans la direction S. E., terre basse, dangereuse pour les vaisseaux jusqu'au 44e degré, fort élevée du 44e degré à la baie de Saint Julien; de la baie de Saint-Julien au port de Sainte-Croix, basse, sans fond, et avec peu de rivage; et, enfin, du port de Sainte-Croix au Rio de los Gallegos, médiocrement haute, puis très-basse jusqu'au Cap des Vierges, où elle se relève de nouveau. Quant au littoral méridional, ou détroit de Magellan, extrême-

ment découpé dans toute son étendue, il offre partout des ports dont plusieurs sont sûrs, de la bonne eau, des bois, du poisson, des coquillages en abondance; l'*apium dulce*, le cochléaria avec d'autres plantes anti-scorbutiques; et, sans les vents contraires et les coups de vent auxquels on y est souvent exposé, il offrirait, au dire de Cook, en raison de tant d'avantages, un passage de beaucoup préférable à celui du cap Horn, où, sans aucune compensation, on ne peut compter que sur de grands froids, des pluies et de fortes mers.

Quelque vagues et quelque incertaines que soient les connaissances géographiques sur les côtes de ce pays, celles qu'on a sur son intérieur le sont plus encore. Le premier voyage par terre date du commencement du XVIIe siècle, sans qu'on puisse en indiquer la date précise. On l'attribue à Saavedra, gouverneur du Paraguay, qui, après avoir conquis le Patana et découvert le Chaco, aurait pénétré par terre jusqu'au détroit de Magellan; pris par les Indiens avec ses compagnons, puis miraculeusement soustrait à leur joug, il serait retourné dans le pays, et, dans son second voyage, aurait affranchi ses premiers compagnons de captivité. Cette expédition, que l'absence de tous détails rend déjà suspecte, est entachée d'un caractère romanesque qui ne permet guère d'y ajouter une foi implicite; mais on en peut toujours conclure que Saavedra est le premier Espagnol qui ait traversé la contrée. Concurremment à ce récit, on trouve, vers novembre de 1703, la continuation d'une mission fondée à *Nuestra-Señora de Nahuelhuani y de la Laguna*, par 42° de lat. S., au S. du *Sicu-Leuwu*, chez les Puelches et les Poyas, vis-à-vis de l'île de Chiloé. Le fondateur de cette mission avait été un P. Nicolas Mascardi; les continuateurs en furent le P. Philippe de la Laguna et son compagnon le P. José Maria Sessa; mais c'est tout ce qu'en dit l'histoire. Plus tard, D. Basilio Villarino remonte deux fois le Rio Negro de sa source à son embouchure, et, selon Ignacio Ñunes, périt assassiné par les Indiens en 1783. On ne trouve plus ensuite que les explorations partielles de D. Justo Molina en 1805, et de Luis de la Cruz en 1806; mais on peut, au moins en partie, suppléer au silence de l'histoire par le travail du P. Falconer, que j'ai déjà cité et qui a pour lui le préjugé d'un long séjour dans le pays.

Tel était l'état de mes connaissances sur la Patagonie et l'idée théorique que je m'en étais faite par mes lectures, au moment où je m'embarquai pour la visiter. C'était à la fin du mois d'août 1829, et j'avais pris mes mesures pour arriver à ma destination à peu près à l'époque de la pêche des éléphans de mer dans la baie de San Blas, étant fort curieux de voir cette pêche, l'un des travaux les plus importans du pays. J'épargne au lecteur les détails nautiques qui ne l'amuseraient pas plus que moi, et je lui dirai simplement que, poussés par un vent favorable, nous sortîmes bientôt de l'estuaire de la Plata, en voyant passer successivement devant nous le village de los Quilmes, l'ensenada de Barragan, la pointe de l'Indien, défendue par des récifs, celle de las Piedras, qui présente le même genre d'obstacles, et enfin le cap San Antonio, que quelques géographes regardent comme la pointe méridionale de l'embouchure du Rio de la Plata. Ce cap est de forme arrondie, et, dans son voisinage, se trouvent *las arenas gordas* (les bancs épais), redoutés des bâtimens. Sur cette côte sont de petits lacs salés, marécageux, peuplés de jaguars; puis, derrière, trois rangs de dunes au-delà desquelles s'étend un pays fertile qui nourrissait beaucoup de chevaux sauvages et qui s'appelle le *Rincon de Tuyu* (le recoin de la fange ou de la terre glaise), en raison de la nature du sol de la contrée adjacente, de quarante à cinquante lieues au N. O. La première localité remarquable au S. du cap San Antonio, est le cap de *los Lobos* où le sol est bas et dont le voisinage se couvre de marais profonds de deux lieues de large. Toute cette contrée était, jadis, remplie de chevaux sauvages qui y attiraient les peuples méridionaux. Près de la mer, à environ cinq lieues du cap de los Lobos, est *el Mar Chiquito* (la petite mer), espèce de lac de cinq lieues de long sur une de large, dont les eaux sont salées. Il reçoit plusieurs petites rivières venant des montagnes voisines qui sont peu élevées, mais qu'on distingue, néanmoins, de vingt lieues en mer, à cause de la parfaite horizontalité des campagnes au milieu desquelles elles se trouvent. Ces montagnes ne forment point de chaînes continues, mais des chaînons fréquemment interrompus et coupés de quelques ravins. A six lieues de la mer, elles commencent à s'élever presque perpendiculairement, s'étendant alors à quarante lieues à l'O., couvertes d'herbe, ayant à leur pied des sources qui descendent des ravins, des prairies en amphithéâtre sur la croupe de quelques-unes, et où des troupeaux nombreux pourraient trouver une abondante nourriture. Toute cette contrée, très propre à la culture, n'a point de bois; mais elle serait facile à boiser; et l'on y trouve une

quantité de petits lacs, entre lesquels se distingue le *Cabrillo;* tous sont couverts de canards en nombre indéfini.

Jusqu'alors nous avions longé la côte; mais, à partir de là, nous gagnâmes la pleine mer, et je ne sus plus du pays, jusqu'à ma destination, que ce que j'en appris par mes compagnons de voyage, qui y avaient attéri plus d'une fois. Ainsi, un peu au S. del Mar Chiquito, se trouve ce qu'on appelle le *Pays du Diable*, appellation qui n'annonce rien de bien satisfaisant pour la localité; puis viennent les *cerros de los Lobos* ou collines des Loups-Marins, ainsi nommées du grand nombre d'animaux de cette espèce qui s'y trouvent; tandis que, dans les bois voisins, il y a des pumas, mais peu de jaguars; et, plus bas, jusqu'à la Rivière-Rouge (*rio Colorado*), les côtes sont très-élevées; puis viennent des bancs de sable extrêmement bas. Nous passâmes devant la Baie-Blanche, devant l'embouchure du Colorado, devant la baie de San Blas, que je devais visiter plus tard; enfin nous entrâmes dans le Rio Negro, où nous eûmes à affronter cette barre si redoutée de tous les marins. Nous remontâmes la rivière, et nous finîmes par jeter l'ancre devant le Carmen, non sans avoir couru le risque de faire côte, ce qui était arrivé dernièrement à plusieurs navires, mais ce qui nous fut épargné, grâce à l'habileté de notre pilote et au changement inattendu du vent, qui nous poussait beaucoup plus vite que nous ne l'aurions voulu. Je fus bientôt installé dans le fort, où D. José Garcias avait des amis. Il devenait pour moi un nouveau centre d'observations, et je me proposais bien de pousser de là diverses reconnaissances par mer ou par terre, dans toutes les directions, pour vérifier par moi-même, autant que possible, les faits que je ne connaissais encore que par les livres et par la conversation. C'est ainsi que, vers le S., profitant de la navigation de quelques pêcheurs de loups marins qui, tous les ans, parcourent cette côte, je m'avançai jusqu'au port Saint-Julien, passant par tous les points intermédiaires, depuis le Cap-Blanc, terre fort élevée et entièrement rase. Ainsi j'ai vu, toujours en descendant, l'anse et le port Désiré, reconnaissable par un îlot blanc qui se trouve à l'entrée, et ou le pays, observé du haut d'une montagne voisine, est sec, crevassé, sans arbres, ne présentant que des buissons et des halliers, des rochers et des pierres calcaires. Ce port conviendrait pour l'hivernement de toutes sortes de navires; mais, comme il est dépourvu d'eau douce, il serait assez difficile d'y faire un séjour prolongé. Quant au port Saint-Julien, situé par 49° 12' de lat. S., aucune rivière ne s'y jette; et, quoique les plus grands navires puissent y pénétrer d'une lieue et demie, indépendamment de ce que l'entrée de la baie est difficile, on n'y trouve que peu ou point de ressources d'établissement, parce qu'il n'y a point d'eau en été, qu'on n'y recueille en hiver que celle des petits ruisseaux que forme la fonte des neiges; que le pays, extrêmement stérile, n'offre pas un arbre à exploiter, et n'a d'autre bois que du bois de chauffage. Ce port, au reste, a été le dernier terme de mes courses personnelles vers le midi, faute d'occasion pour aller plus loin; mais heureusement que le voyage des vaisseaux anglais *l'Adventure* et *le Beagle*, chargés, en 1826 et 1827, de l'exploration du détroit de Magellan, va suppléer à mon silence. Ces vaisseaux, partis à cet effet de Maldonado, avaient fait toutes voiles de cette ville pour la côte de Patagonie, où ils n'attérirent que le 28 novembre 1826, au port Sainte-Hélène, situé par 45° de lat. S. Il y a là un bon ancrage pour plusieurs bâtimens; mais il est exposé à une forte houle du S. O., et les vaisseaux y éprouvèrent une mer terrible, qui faillit les jeter sur des rochers dont ils n'étaient éloignés que d'une encâblure. Le pays environnant est d'une stérilité effrayante: on n'y saurait voir la moindre trace de végétation; un chaos universel semble y régner, et l'on n'entend sur la terre que les cris des poules d'eau et le mugissement des vagues, sur les noirs rochers qui bordent la côte, tellement déserte et dépouillée, qu'un bâtiment naufragé n'y trouverait aucune ressource. De nombreux troupeaux de guanacos sauvages paraissent en être les seuls maîtres, et se laissent assez facilement approcher, dit le narrateur, quoiqu'il ne soit pas toujours facile de les avoir à la portée du mousquet. Quelques autruches, l'armadillo à huit bandes, des chats-huans, des busards et diverses espèces d'oiseaux de mer partagent avec eux ce triste empire.

Je laisserai maintenant presque toujours parler l'auteur, en ne m'arrêtant pourtant qu'aux parties de son récit qui pourront être d'un intérêt général, comme tableau des mœurs et des lieux.

« Nous remîmes à la voile le 4 décembre. La première terre où nous ancrâmes fut le cap Beau-Temps, où, malgré son nom, nous éprouvâmes de forts coups de vent du S. O. Cette terre n'est pas aussi montagneuse que le port Sainte-Hélène; mais, de la mer, elle présente un aspect aussi triste et aussi désert. L'intérieur du pays paraît verdoyant; et, près de la côte, il y a beaucoup de gazon, mais brûlé par le soleil.

On voyait, répandus dans les plaines éloignées, d'innombrables troupeaux de guanacos. Les aigles bruns, surpris à l'aspect de l'homme, planaient, en tournoyant, sur nos têtes et semblaient prêts à fondre sur nous. Là, se trouvent en quantité des buissons chargés d'un fruit rouge qui embaume l'air d'un parfum des plus agréables. Dans tout le pays, pas la moindre trace d'un être humain. Toute cette partie de la côte de la Patagonie, du port Sainte-Hélène au cap des Vierges, offre le même aspect sauvage; dans l'espace de près de mille milles, on ne verrait pas un arbre ou un buisson; et toute la côte, à l'entrée septentrionale du détroit de Magellan, présente le même caractère. En arrivant à la hauteur du cap des Vierges, nous vîmes distinctement un banc de rochers qui s'avance dans la mer à la distance d'environ un mille. Ce cap ressemble, dit-on, au cap Saint-Vincent en Espagne.

» De cet ancrage, nous aperçûmes, pour la première fois, la Terre de Feu qui s'élevait à l'horizon. La première terre qui frappe les yeux quand on entre dans le détroit est le mont Dinero, qui ressemble beaucoup au Cerro de Montevideo, pour la forme comme pour la hauteur. »

Des vents contraires, accompagnés de fortes pluies et d'un ciel nuageux, retiennent plusieurs jours les vaisseaux dans la baie de la Possession, la terre la plus voisine du cap des Vierges, et permettent d'y remarquer, au nord, quatre montagnes coniques que sir John Narborough a nommées *Aymond et ses Fils*, et qu'il lui a plu d'appeler aussi les *Oreilles d'Ane*, à cause de la ressemblance qu'elles présentent avec la partie supérieure de la tête de cet animal.

Le passage de ce qu'on nomme le premier Goulet, la partie la plus resserrée du détroit, puisque la Terre de Feu et la côte de la Patagonie ne sont éloignées là, l'une de l'autre, que de quatre ou cinq milles au plus, est aussi l'un des points les plus difficiles de cette navigation, et demanda aux navigateurs une double tentative qui ne leur réussit que le 28. Cette terre est assez élevée; mais elle n'a rien de pittoresque. Les guanacos sont là très-sauvages et s'enfuyaient dès qu'ils voyaient les vaisseaux près de la rive.

Les navigateurs ne trouvent rien de remarquable jusqu'à la baie de Saint-Grégoire, où ils jettent l'ancre le 1er janvier 1827. « C'est un excellent ancrage, parfaitement à couvert des vents violens qui, dans ces parages, soufflent constamment du S. O. à l'O. S. O. ou S. S. O. La côte est là d'un aspect plus agréable qu'aucune de celles que nous avions vues, depuis le cap des Vierges, toutes sombres et désertes. On aperçoit, de temps en temps, une chaîne de montagnes couvertes de verdure; mais, le plus souvent, des précipices noirs et déchirés, des rochers menaçans, privés de toute végétation, couvrent le pays sur les deux côtes.

» Vers le soir, un grand feu brilla derrière la pointe qui s'avance en dehors du cap Saint-Grégoire; et, le lendemain matin, nous vîmes aller et venir sur la côte deux hommes à cheval qui semblaient nous inviter à descendre. » L'auteur décrit la première entrevue que lui et ses compagnons eurent avec les Indiens. « Les deux premiers que je rencontrai étaient un homme et une femme, tranquillement assis sur la rive. L'homme paraissait avoir quarante-cinq ans et la femme environ quarante. L'homme se distinguait par une tête longue et large, face très-plate, pommettes des joues très-saillantes, sans sourcils, ni barbe, le nez plat, les narines ouvertes, les yeux petits, noirs, enfoncés; les cheveux très-noirs et épars. Il portait autour de la tête une petite lanière de peau de guanaco colorée, retenant une plume d'autruche qui flottait sur son épaule droite et qui, malgré son lien, lui pendait aussi sur la face et jusque sur la poitrine. Son teint était d'un noir olive ou plutôt d'un aspect huileux et cuivré. Il paraissait très-robuste. Sa taille était d'environ six pieds trois pouces (mesure anglaise), sa bouche remarquablement grande; les lèvres épaisses et avancées; les angles de la bouche excessivement contractés, ce qui, indépendamment d'un certain coup-d'œil égaré qu'ils ont tous, comme je l'ai reconnu plus tard, lui donnait un air féroce qui n'engageait pas du tout à faire plus ample connaissance avec lui, et qui me faisait presque regretter d'être sans armes. La femme paraissait plus aimable que l'homme, ce qui me décida à lui offrir un morceau de biscuit qu'elle prit entre l'index et le pouce et se mit à grignoter avec la délicatesse et la grâce d'une jeune pensionnaire. Je n'en offris point à l'homme, et je le regardais pour voir s'il se formaliserait de l'oubli. Il ne parut pas y faire attention. Je lui donnai alors quelques morceaux de biscuit qu'il reçut avec indifférence dans la paume de la main et qu'il mit en un clin-d'œil dans sa bouche, les croquant avec une satisfaction évidente. Les dents des deux Indiens étaient unies et blanches, et le bruit qu'elles faisaient pendant leur service ne ressemblait pas mal à celui d'un moulin à café en fonction.

» D'autres Patagons arrivèrent bientôt au galop avec quelques personnes de *l'Adventure*. Ils étaient au nombre de vingt environ, parmi lesquels plusieurs jeunes garçons et jeunes filles, tous vêtus seulement de peaux de guanaco et ayant un certain air espagnol. Ces jeunes sauvages paraissent fort bien entendre le pillage; car ils ne tardèrent pas à m'entourer, et je me vis bientôt débarrassé par eux de tout le tabac que j'avais apporté sur la rive. La plupart d'entre eux avaient un air féminin et il était difficile de discerner la différence des sexes; seulement les hommes avaient les épaules plus larges et un extérieur plus grave. Tous étaient imberbes. Dans la troupe il se trouvait un individu que nous appelions *la jeune Maria*, d'un extérieur plus gracieux et qui n'avait pas la teinte olivâtre des autres. La jeune Maria semblait avoir gagné tous les cœurs. Tous les colliers, tous les boutons, tout le tabac étaient pour elle, et, comme marque particulière de distinction, on lui avait passé au cou une médaille frappée en Angleterre, avec l'inscription : « *L'Adventure* et *le Beagle*, vaisseaux de Sa Majesté, 1827. » La jeune Maria était toujours de bonne humeur, et montrait une denture dont la blancheur et l'uniformité eussent fait honneur aux ateliers de nos plus célèbres dentistes. La jeune Maria avait fait des passions parmi nos équipages ; mais, plus tard, on découvrit que la jeune Maria était..... un homme.

» Plusieurs de ces Indiens étaient peints au-dessus et au-dessous des yeux d'une terre d'un rouge noir ; d'autres avaient une ligne blanche sur les joues et sur les sourcils. Leur taille variait de six pieds dix pouces à six pieds trois. Quelques-uns portaient des bottines qui n'allaient que jusqu'au cou-de-pied, laissant les orteils à découvert. Leurs éperons sont fort curieux. Ils sont formés de deux morceaux de bois d'environ cinq pouces de long, chacun à deux pouces de distance l'un de l'autre, et des pointes de fer y tiennent lieu de molettes. Ces éperons sont attachés au pied par une lanière de peau de guanaco, qui, se rattachant derrière chaque morceau de bois, passe sur le cou-de-pied et l'assujettit à la cheville.

» Ils portent suspendues autour de la ceinture trois longues courroies attachées ensemble, à l'extrémité de chacune desquelles se trouvent autant de boules de granit enveloppées de peaux et dont ils se servent pour chasser les chevaux sauvages et les autruches. La manière d'en faire usage a déjà été souvent décrite. Les femmes vont à cheval jambe de çà, jambe de là, comme les hommes, et leurs selles, pour le petit nombre de ceux qui en ont, ressemblent absolument au *recado* des gauchos, formé d'un morceau de bois courbé de manière à s'adapter au dos du cheval, à peu près comme un bât, et percé, de chaque côté, d'un trou destiné à recevoir la courroie de l'étrier. On étend dessus deux ou trois peaux, et le tout est assujetti sous le ventre du cheval par une large sangle. Les brides sont de peau, le mors de bois, fixé à la tête du cheval par une lanière de peau de guanaco. Les étriers sont de forme triangulaire, de bois aussi, attachés à la sangle par des lanieres de peau, et n'ont de largeur que ce qu'il en faut pour recevoir trois doigts. Leurs chevaux, qui sont à peu près de la taille des poneys anglais, sont très-doux ; ils les font courir très-vite et leur déchirent les flancs d'une manière horrible.

» Dans l'après-midi du même jour, profitant de la marée, nous fîmes voile pour le second Goulet, formé par l'île de Nassau et par le cap Grégoire. Ce second Goulet a environ treize milles de long sur quatre ou cinq de large. Les navigateurs espagnols l'ont appelé *Saint-Simon*, les navigateurs anglais *Saint-Barthélemy*. Nous jetâmes l'ancre à l'extrémité orientale de l'île Elisabeth, haute et âpre, mais très-plate à son sommet ; sans arbres, mais verdoyante en plusieurs endroits. Le 5 janvier, nous remîmes à la voile avec un vent d'O. favorable pour passer entre l'île Elisabeth et les îles des Pingouins, ce qu'on regarde, communément, comme le passage le plus dangereux de tout le détroit. Nous eûmes bientôt franchi l'île Elisabeth, et nous arrivâmes à la Pointe-Noire. Là commence le pays boisé, et la côte, jusqu'à la Baie de l'eau douce, est couverte de forêts épaisses, contraste aussi frappant qu'agréable pour nous, après les déserts nus et arides que nous avions vus jusqu'à ce moment. Plusieurs centaines de troncs d'arbres arrachés par les vents gisaient épars sur la rive. A la Baie de l'eau douce, qui est sur la côte patagone, se trouve une rade très-ouverte, mais d'un assez bon ancrage, à environ un mille et demi de la côte. Les divers marais qui bordent la rive sont remplis d'oies excellentes, de canards, de sarcelles et de bécassines. Les oies sont ici les plus grosses et les mieux emplumées de tout le détroit, avec de petites plumes noires, semées de petits points blancs. Elles pèsent de huit à dix livres. Dans la soirée du dernier jour de notre résidence en ce lieu, nous vîmes sept habitans de la Terre de Feu tournant une pointe dans leurs canots.

» Ils étaient de petite stature, le plus grand d'entre eux n'ayant pas plus de cinq pieds deux pouces, et tous, hommes et femmes, paraissaient des plus misérables. Les peaux de veau marin qui formaient leurs seuls vêtemens flottaient en lambeaux autour de leurs corps noircis et huileux. Leurs cheveux, raides et noirs, ressemblant à des fanons de baleine, pendaient en désordre sur leur face et sur leurs épaules, et l'on aurait peine à concevoir des hommes réduits à une condition plus triste. Ils dévoraient avec avidité quelques morceaux de veau marin ranci.

» La côte, depuis la Baie de l'eau douce jusqu'au port *Famine*, vers lequel nous nous dirigions, présente toujours le même aspect, celui d'impénétrables forêts. La terre n'est pas très-élevée, la côte de la Terre de Feu ne s'apercevant qu'à grand'peine de celle de la Patagonie. Nous fûmes assaillis, dans notre passage au port Famine, de houles extrêmement violentes, et ce fut avec grande joie que, le 6 janvier, nous jetâmes l'ancre dans ce port. La terre est ici la plus haute que nous eussions vue jusqu'à ce moment. Le port Famine a reçu son nom de l'un des navigateurs qui nous y ont devancés. Les Espagnols, en 1584, y avaient formé un établissement, et, de quatre cents personnes qui le constituaient, il n'en survécut que trois ou quatre, les autres étant littéralement mortes de faim. On y trouve, en quantité, de l'épine-vinette et des arbousiers, mais très-peu d'autres végétaux ; on y trouve aussi beaucoup de moules, mais pas si grosses que celles que Byron dit y avoir vues. C'est un excellent port pour le bois et pour l'eau. Vers la partie S. O. de la baie, il y a quantité de gros arbres qui paraissent avoir lutté des siècles contre les vents, et dont quelques-uns sont entièrement pourris et les autres bien conservés. En fait d'oiseaux, on y voit quelques sarcelles, des martins-pêcheurs, des autours, des vautours, des faucons, diverses espèces de chats-huans, diverses espèces de poules d'eau, des corbeaux, des grives, quantité d'oiseaux plus petits, et du poisson en abondance. La seine de *l'Adventure* y fit une véritable pêche miraculeuse. Quelques-uns des éperlans qu'on prit étaient d'une taille et d'un éclat extraordinaire, pesant chacun plus de trois livres. »

Le 15, *le Beagle*, laissant *l'Adventure* à l'ancre dans le port Famine, dut mettre à la voile pour continuer la mission d'exploration du détroit jusqu'à son entrée occidentale. La navigation par la pointe *Sainte-Anne* (cap *Shut up* de Byron, *San Isidro* des Espagnols) et par la baie de Saint-Nicolas, mauvais ancrage aux environs fort tristes, ne lui présente rien de très-intéressant jusqu'au cap Holland, où il arrive après avoir couru des bordées et sondé plusieurs fois par prudence. Ce cap est très-haut et large, et la côte de la Terre de Feu commence à prendre un aspect froid et désolé. Les montagnes qui bordent la rive sont très-élevées ; celles de l'intérieur sont plus hautes encore et couvertes de neige ; et quand le temps est chargé et tempétueux, ce qui arrive souvent, la perspective n'en est rien moins qu'agréable. Sous le cap Holland, *le Beagle* se trouva assez bien à l'abri des vents dominans du S. O. La côte de la Patagonie est, de ce côté, très-montagneuse et très-boisée, et le canal y est d'environ cinq ou six milles de large. Le 20, *le Beagle* était à la hauteur du cap *Forward*, promontoire aussi très-élevé. La côte y est couverte de bois épais et d'arbres qui s'élèvent presque jusqu'au sommet des montagnes. L'intérieur est très-élevé et couvert d'une neige perpétuelle. Je remarque, comme fait géographique assez important, que le cap Forward, situé à peu près au milieu du détroit de Magellan, est vraiment l'extrémité la plus méridionale du continent américain, bien que, dans l'opinion du plus grand nombre, le cap Horn, quoique situé de l'autre côté de la Terre de Feu, soit en possession de ce rôle. Du cap Forward, *le Beagle* arrive au *port Gallant*, l'un des hâvres les plus sûrs et les meilleurs du détroit, donnant un excellent ancrage, et que les terres d'alentour abritent de tous les vents. Du cap Gallant, d'où il part le 21, jusqu'au cap *Providence*, *le Beagle* trouve une côte garnie de hautes montagnes neigeuses, entremêlées de noirs rochers caverneux ou coniques, entre lesquels se montrent par intervalle des arbres et des rochers de l'aspect le plus sauvage. Le cap Providence présente un assez bon ancrage ; mais c'est un port où il est dangereux d'entrer, surtout dans les gros temps, à cause des rochers qu'on y aperçoit au-dessus de l'eau.

L'expédition venait de parcourir près de deux cent cinquante milles de côte par des vents presque constamment contraires, avec des pluies et un froid continuels.

Il fallait tout le courage du capitaine pour ne pas renoncer à l'accomplissement de sa mission ; le 31 janvier, il se décide à pousser jusqu'au cap Pilar, distant encore de trente-cinq milles, et cela en dépit des vents contraires et de la violence de la houle venant du Grand-Océan mais, repoussé malgré ses efforts, il est

forcé de revenir au cap Providence, après avoir essuyé plusieurs gros temps et touché plusieurs fois. Le 1er février, le cutter du *Beagle* fut expédié pour chercher des ports, et revint après six jours d'absence. Il avait reconnu, sur la Terre de Feu, le *Hâvre de la Séparation*, où *le Beagle* arriva le 15 du même mois, et se trouva à portée de faire plusieurs observations intéressantes sur un campement des naturels. « Ceux-ci plantent circulairement en terre un grand nombre de longues branches d'arbres, entre lesquelles ils ménagent un terrain d'environ quinze pieds; d'autres branches pliantes unissent ensemble les extrémités supérieures des premières, qu'on recouvre ensuite de peaux de veau marin et de branchages, afin d'en échauffer l'intérieur et d'y intercepter l'air. Le feu se fait au centre, et les habitans s'asseyent autour, au milieu de la fumée, qu'ils ne peuvent éviter, parce qu'il n'y a point d'ouverture au sommet de la hutte, qui n'a d'issue que par la porte. Cette porte même est tellement surbaissée, qu'il est très-difficile d'entrer ou de sortir autrement qu'en rampant sur les genoux et sur les mains. »

Le lendemain, les Anglais, ayant pris terre, furent assez heureux pour arriver dans une des huttes, au moment même où les Indiens préparaient et allaient prendre leur repas. Ceux-ci avaient ramassé une grande quantité de moules et d'autres coquillages qu'ils faisaient rôtir en grande hâte. L'un d'eux, prenant une des plus grosses moules qui lui paraissait assez cuite, la passa une ou deux fois dans sa bouche, comme pour la refroidir, et l'offrit, avec une grâce toute particulière, à l'un des hommes de l'équipage, sans paraître offensé le moins du monde de l'accueil fait à sa politesse. Un des Indiens admis à bord du vaisseau s'y montra plus curieux que les Patagons; il regardait autour de lui avec empressement, tantôt jetant les yeux sur le pont, tantôt les levant vers les manœuvres. On lui présenta un verre de Porto, qu'il parut prendre avec le plus grand plaisir, ainsi que du thé, du sucre et du grog. Il dévorait aussi, avec une extrême avidité, le bœuf, le biscuit et les autres comestibles, et ne montrait pas moins de goût pour la graisse des sondes.

L'équipage, durant son séjour parmi ces Indiens, les vit construire un canot. Il était formé de plusieurs morceaux d'une espèce d'écorce, sur le bord desquels ils faisaient plusieurs trous, servant à les lier ensemble, à l'aide de boyaux de veau marin. La nature semble avoir doué ces peuples d'adresse et de persévérance; car il leur faut un travail long et difficile, pour construire ces canots, sans autres outils que des coquilles de moule. Parmi le grand nombre d'arbres qui composent les bois de ce port, le plus élevé est le bouleau qui atteint quelquefois une hauteur de vingt-cinq à vingt-six pieds, mais qui est généralement tortu. On pourrait l'employer à la construction de petits bâtimens. Il y a aussi, en abondance, un arbre dont les feuilles ressemblent à celles du laurier, et qui atteint jusqu'à trente pieds de haut. On y trouve enfin des buissons à fleurs blanches de huit ou dix pieds d'élévation, très-durs, et l'arbousier, dont le tronc et les branches croissent irrégulièrement.

Le 20 février, le vaisseau se remit en route et se trouva bientôt au milieu d'un archipel qui n'est marqué sur aucune carte. Il paraîtrait que la côte, depuis le cap Providence jusqu'au cap Victoire, aurait été fort mal relevée par les précédens navigateurs. Ces rochers portent à l'E. S. E. par S. et à l'O. S. S. O. Après avoir fait toutes les observations nécessaires pour en bien fixer la latitude, le 27, le vaisseau appareilla du port Mardi pour son retour; car sa mission était remplie. En longeant la côte nord, il entra dans une immense baie où se trouve un bon ancrage, et à laquelle le capitaine du *Beagle* donna le nom de *cap Parker*. C'est une rade ouverte, dont les deux côtés présentent trois îles basses, très-plates. Son côté septentrional est peu profond, à une grande distance, et l'intérieur du pays offre beaucoup de terrains inondés, de cataractes et de grandes flaques d'eau. Elle paraît avoir échappé à tous les navigateurs et n'est indiquée sur aucune carte. Descendus sur la côte, quelques-uns des hommes de l'équipage, après avoir traversé une forêt, trouvèrent une grande chute d'eau, au-delà de laquelle ils aperçurent une plaine ouverte, garnie, de chaque côté, de hautes montagnes que couvraient des arbres de toute taille, les uns blanchissant de vieillesse, les autres parés d'une riche et brillante verdure. Un silence de mort régnait dans cette solitude, et n'était interrompu que par le bruit alors affaibli de la chute. Les Anglais y trouvèrent de très-bonne eau douce. En revenant au rivage, ils remarquèrent les ruines d'un *kraal* ou village abandonné, et crurent y reconnaître quelques indices d'anthropophagie; mais leurs conjectures me paraissent au moins hasardées. Après avoir séjourné quelque temps au cap Temur, l'un des plus mauvais ancrages de tout le détroit, ils arrivèrent le 1er mars au cap Upright, un des meilleurs qu'on y puisse trouver. On fit le tour du port qui est fort grand

et qui serait un rendez-vous excellent et des plus sûrs pour de petits bâtimens. On y voit plusieurs oiseaux beaucoup plus gros que des oies. Leurs ailes sont très-courtes, de sorte qu'ils ne peuvent s'élever au-dessus de l'eau; mais, quand ils sont troublés, ils se meuvent à la surface avec un bruit et un mouvement qui les feraient comparer à des bateaux à vapeur. On trouve aussi, dans ce port, quelques beaux bouleaux et de beaux pins.

Le 3 mars, *le Beagle* rencontra une baleinière montée de six hommes, et appartenant au schooner *le Prince de Saxe-Cobourg*, capitaine Brisbane, naufragé le 19 décembre, dans la baie *Furie*, à l'entrée septentrionale du canal Barbara (Terre de Feu). On peignait la situation du capitaine Brisbane comme extrêmement dangereuse, les naturels augmentant chaque jour en nombre et manifestant des intentions hostiles; ces hommes sont doux, à ce qu'on prétend, quand ils ne se sentent pas en force, mais leur caractère est tout différent dans le cas contraire. Le capitaine du *Beagle* se hâta alors de regagner le port Gallant, d'où il expédia un officier dans la baleinière à *l'Adventure*, pour le prévenir de son retard; un autre officier fut envoyé, avec des forces, dans le cutter et dans la chaloupe, pour aller chercher le capitaine naufragé au port Furie, distant de dix-sept milles du port Gallant. A moitié du canal Barbara, ces derniers rencontrèrent beaucoup d'Indiens qui, avec leurs canots, s'efforcèrent de gagner de vitesse les embarcations anglaises, tandis que d'autres, du haut des rochers et des pointes de terre voisines de la rive, poussèrent un cri de guerre et les saluèrent, à leur passage, d'une grêle de flèches et de traits; ce fut une raison de plus pour se hâter de secourir les naufragés qu'on trouva, d'ailleurs, en bon état de défense. Au retour, on rencontra encore beaucoup d'Indiens, la plupart peints de rouge et de blanc, et d'un aspect si misérable qu'ils avaient à peine figure humaine; ceux-ci, à la différence des premiers, se montrèrent très-concilians, et cédèrent volontiers aux Européens, en échange de couteaux, de colliers, etc., des lances, des arcs, des flèches et deux de leurs chiens, ressemblant à des renards par leur tête effilée, leurs longues oreilles, leur queue touffue, mais en différant par leur couleur, qui est d'un gris sale.

Le Beagle quitta le port Gallant le 10 mars et rejoignit *l'Adventure* le même jour, au port Famine, après une absence de cinquante-quatre jours.

Les vaisseaux partirent du port Famine le 7 avril. Ils ne rencontrèrent rien de remarquable jusqu'au 10, à leur approche de la baie Grégoire; mais, dans la matinée de ce jour, les feux des Patagons couvraient la rive. « Quelques-uns d'entre eux étaient à cheval et agitaient dans l'air de grandes peaux, comme pour nous inviter à descendre. La rive était alors au loin garnie de naturels, et il pouvait bien s'y trouver rassemblées de trois à quatre cents personnes, hommes, femmes et enfans. Ils s'étaient évidemment réunis pour un marché; car une immense quantité de plumes d'autruches, de peaux de guanacos et d'autres animaux étaient comme exposées à tous les regards. Presque tous les Indiens étaient à cheval, et de gros chiens, au nombre de près de cent cinquante, étaient couchés au milieu de ceux qui étaient à pied, distribués en divers groupes, ou courant au loin dans la plaine, par troupes de vingt ou trente. C'était un spectacle fort original que ce mélange d'Indiens sauvages, de chiens et de chevaux; les premiers, au nombre desquels se trouvaient des enfans à la mamelle, rangés en cercle autour de grands feux, où ils faisaient cuire de la chair de cheval. Beaucoup d'entre eux, encore jeunes, n'étaient pas mal, pour des Patagons; mais les vieux étaient bien les êtres les plus horribles qu'on puisse voir sous figure humaine. »

L'historien du voyage décrit la rencontre qu'il fit d'une troupe de Patagones, dont la plus âgée, d'environ vingt-cinq ans, n'eût pas été mal, sans les longs cheveux raides qui lui pendaient en désordre jusqu'à la ceinture. Il les trouva occupées à préparer leur repas autour d'un grand feu. Sa galanterie naturelle le porta, malgré certaines répugnances, à en accepter sa part; mais la crainte de se voir bientôt totalement dévalisé par ses belles hôtesses, fort disposées à se payer de leur hospitalité, en le dépouillant d'une partie des effets qu'il portait sur lui, le décida à piquer des deux, pour se rendre au campement général. « Ce campement consistait en quinze ou vingt huttes, formées de pieux et de peaux, ressemblant beaucoup aux boutiques de nos foires; elles étaient fermées de trois côtés, ouvertes sur le devant, et distantes l'une de l'autre d'environ neuf à douze pieds. J'attachai mon cheval aux pieux de la première; j'y entrai, et je vis, assise dans un coin, une femme qui pétrissait ensemble de ces terres de diverses couleurs, rouge, noire et blanche, dont ils se servent pour se parer; elle leur donnait à peu près la forme, l'épaisseur et la longueur d'un bâton de cire à cacheter. Elle

paraissait fort gaie et riait de fort bon cœur avec une autre femme. Autour de la hutte étaient suspendus divers produits de leur industrie, et surtout des *bolas* beaucoup plus grosses et mieux confectionnées que celles que portaient les Patagons de la rive. En dehors de cette hutte et des autres, toutes désertes, car je n'y vis que ces deux femmes et un vieillard, étaient accrochées des têtes et des épaules de daims, qui paraissaient tués depuis peu et réservés pour la table. »

Je borne ici mes extraits et mon analyse du voyage de *l'Adventure* et du *Beagle*, qui n'offrirait plus au lecteur rien d'intéressant sur la Patagonie; et, laissant les deux vaisseaux anglais suivre leur route jusqu'à Montevideo, où ils rentrèrent le 24 avril 1827, je prends congé d'eux pour retourner à ma station du Rio Negro. Je leur emprunterai cependant une dernière observation sur le contraste frappant que présentent les deux entrées orientale et occidentale du détroit de Magellan : la première offre, en général, des deux côtés, des terres aussi plates qu'elles sont élevées, pour la seconde, sur les deux rives opposées. On pourrait aussi induire de leurs remarques sur la Terre de Feu, particulièrement aux environs du port Furie, que cette terre est entrecoupée de canaux ou de rivières dont les diverses branches forment des îles nombreuses où pas une plante agréable ne prend racine, où ne brille aucune verdure; mais d'autres renseignemens présentent la Terre de Feu comme formée d'un grand nombre d'îles, les unes à l'ouest, les autres à l'est; celles-là basses, petites, toujours noyées; celles-ci grandes, montagneuses, boisées. Le sol en est généralement stérile, mais seulement faute de culture, et pourrait, avec des soins, être fertilisé; car on y trouve beaucoup de plantes très-variées en espèces, surtout du céleri sauvage et une sorte de cresson, regardés comme d'excellens anti-scorbutiques. On y trouve encore, sur plusieurs points, le bouleau, le hêtre et d'autres grands arbres éminemment utiles. On y rencontre aussi de l'eau douce; et si l'on y découvrait un port sûr, peut-être, comme établissement, présenterait-elle plus d'avantages que les îles Malouines ou Falkland, pourvues d'un seul bon port, *la Soledad*, dans lequel, encore, on ne peut entrer que lorsque les vents soufflent du N. ou du N. E.; colonisées par la France en 1760, les Malouines furent cédées à l'Espagne, sous Charles III, pour cinq ou huit cent mille dollars, et passèrent depuis sous la domination de l'Angleterre, où elles sont encore aujourd'hui. Ces îles fort nombreuses, mais petites, sauf deux, et toutes très-marécageuses, produisent à grand'peine de l'orge, des pois, des fèves, des laitues; comme oiseaux, des pingouins et des outardes; comme quadrupèdes, des vaches, des cochons, des chevaux; elles sont, du reste, totalement dépourvues de bois, dont elles doivent s'approvisionner à la Terre de Feu.

Les habitans de la Terre de Feu sont, sans contredit, les plus laids et les moins intelligens de tous les habitans de l'Amérique méridionale. Bougainville et Cook les ont peints comme incapables de rien discerner et comme les plus indifférens de tous les indigènes des terres australes; assertion que pourrait faire révoquer en doute l'une des observations précédentes. Leur teint se rapproche de la couleur de la rouille mêlée avec de l'huile. Leur taille moyenne est de cinq pieds huit à dix pouces; mais ils sont mal faits. Ils se couvrent seulement de peaux de guanaco, dont leur chaussure est aussi formée. Ils se parent de bracelets d'os et de coquillages, et une espèce de réseau de fil brun orne leur tête. Leurs femmes sont vêtues comme eux, sauf une espèce de tablier qu'elles ont l'habitude de porter; les traits distinctifs de leur toilette sont le blanc dont elles s'entourent les yeux, et les lignes horizontales noires et rouges qui couvrent le reste de leur visage. Leur industrie est fort peu avancée. Ils vivent dans des huttes grossières, de figure conique, formées de pieux fichés en terre et couvertes de feuillage et de foin, avec une ouverture qui sert à la fois de porte et de cheminée. Les arcs et les flèches sont leurs seules armes. Ils les fabriquent avec adresse; mais ils s'en servent rarement pour pourvoir à leur existence, parce qu'ils vivent surtout de coquillages, dont la pêche est l'ouvrage de leurs femmes; celles-ci suivent la marée à sa descente et arrachent les coquillages des rochers pour les mettre d'abord dans un panier, d'où elles les versent dans un sac qu'elles portent, à cet effet, sur leurs épaules. On suppose qu'ils doivent éprouver des disettes fréquentes; car il n'y a, dans leur pays, que des phoques et des chiens, errant en grand nombre sur les côtes de la Patagonie, d'où ils ont pu facilement être transportés sur celles de la Terre de Feu. Quant à leur état moral et politique, on leur a reconnu des superstitions qui supposent l'abus de principes religieux quelconques; mais quels sont ces principes? Ils n'ont point de gouvernement apparent, et vivent fort unis entre eux. Banks et Bougainville les regardent comme très-malheu-

reux; et pourtant (cette observation s'applique également aux habitans de la Patagonie) ils semblent satisfaits de leur sort. Depuis que tous ces peuples sont connus, ils ne paraissent pas avoir changé. Enveloppés dans leurs peaux de guanaco et accoutumés aux privations dès leur enfance, ils parcourent librement leurs déserts, sans connaître d'autres lois que leur volonté, et jouissent, dans leurs solitudes sauvages, d'un contentement et d'un bonheur dont les habitans du monde civilisé ne sauraient se faire une idée. A quelle cause attribuer ce phénomène? Serait-ce au fait même de leur indépendance absolue?

Des Patagons du midi je passe aux Patagons septentrionaux, au nord et au sud du Rio Negro, où *la Juanita*, qui m'avait amené, compléta bientôt son chargement de sel; ce minéral se trouve en abondance dans les lacs d'eau salée de l'intérieur des terres où il se cristallise toute l'année, mais surtout pendant la saison sèche. Il fallait, au reste, que j'éprouvasse bien vivement le désir de tout voir et de tout observer par mes yeux, autant que possible, dans cette contrée sauvage, pour me décider à prolonger mon séjour au Carmen, appelé, dans le pays, *Patagones*. Il serait difficile d'imaginer une plus triste résidence. Qu'on se représente, en effet, sur une colline entièrement dépouillée ou n'offrant, pour toute végétation, que quelques rares et tristes bruyères, un petit fortin, qu'annoncent à peine quelques embrasures de canon et le drapeau qui le surmonte; un peu au-dessous, sur la pente du coteau incliné vers la rivière, quinze à vingt petites maisons, entourées de quelques palissades destinées à retenir les chevaux et les bestiaux; de loin à loin, sur l'une et l'autre rive, un petit nombre d'arbres rabougris qui semblent ne croître qu'à regret sur un sol ingrat, et ne font que mieux ressortir l'excessive nudité du reste du paysage, dans toutes les directions et jusqu'à l'horizon le plus reculé.... Voilà le Carmen, du moins tel qu'il se présente du côté de l'ouest; car, du côté opposé, on jouit de la vue d'une végétation plus animée, mais toute de transport et purement européenne. Voilà, dans son état actuel, le lieu qui peut, un jour, devenir la capitale de la Patagonie (Pl. XXXV—1). Quels que soient, cependant, ses désavantages sous le rapport pittoresque, cette localité n'en est pas moins précieuse, en raison de sa position centrale entre Buenos-Ayres et les points méridionaux du pays; car elle est beaucoup plus rapprochée du cap Horn, et nul doute qu'un établissement étranger sur ce point ne dût beaucoup inquiéter les Espagnols. C'est, sans doute, cette considération qui, dès la fin du XVIIIe siècle, détermina la vice-royauté de Buenos-Ayres à prendre les devans sur toute autre puissance, et à commencer la colonisation des rives du Rio Negro, la plus grande de toutes les rivières de la Patagonie, quoiqu'on ait, certainement, beaucoup exagéré le nombre et l'importance de ses affluens; on peut traverser le continent, avec des barques sur le Rio Negro, jusqu'à la hauteur de Valdivia, dans la partie méridionale du Chili. Il a été bientôt reconnu que le Carmen était beaucoup plus propre à un établissement de ce genre que le port Saint-Julien et le port Désiré, qui sont totalement dépourvus de bois et d'eau. Le Rio Negro s'est même déjà vu assez prospère pour fournir, à Buenos-Ayres, son sel et une partie de ses jambons; s'il est déchu depuis, par suite des guerres de la révolution, il est à croire que, devenu, de nouveau, l'objet des soins du gouvernement, qui paraît vouloir s'en occuper plus que jamais, il regagnera bientôt son ancienne prospérité, qui ne saurait que s'accroître ensuite. On ne peut néanmoins se dissimuler que toute tentative d'établissement utile sur le Rio Negro sera sans résultat, tant que n'auront point été ouvertes des communications régulières avec Buenos-Ayres et le Chili; avec Buenos-Ayres, par de bonnes routes à travers les Pampas; avec le Chili, par la navigation du fleuve. Déjà la fondation de plusieurs forts au-delà du Rio Salado, première limite méridionale de la province, et surtout celle des forts de l'Indépendance et de la Baie Blanche, à quatre-vingts lieues et plus de la capitale, en reculant d'autant cette même limite, ont commencé l'accomplissement de ces vues. Le reste sera l'ouvrage du temps et du patriotisme des chefs de la république. En attendant, le fleuve même offre aux habitans de la colonie naissante l'immense ressource de ses excellens poissons, si variés en espèces, entre autres de ses *truchas* et de ses pejereys, abondans au milieu des mares que forment les débordemens de la rivière; de ses lamproies, dont son embouchure abonde, de janvier en avril; sans parler du bagre, de la morue et de la sole, qui pullulent dans la mer voisine.

Quand j'arrivai au Carmen, tout y était encore en émoi par suite d'une attaque récente des Puelches, des Aucas et des Tehuelches ou Patagons, qui venaient à peine de lever l'espèce de siége qu'ils avaient fait du fort. Les colons étaient toujours sur le qui-vive; et, malgré

la supériorité de leurs armes, il leur eût peut-être été difficile de triompher de leurs ennemis, sans leur alliance avec quelques caciques voisins, qui leur avaient prêté le secours et l'appui des tribus qu'ils commandaient, tribus fort mal disciplinées, mais qui, par leur connaissance du pays, ne laissaient pas que de rendre de grands services aux Européens. Plusieurs d'entre eux venaient souvent au fort, et moi-même j'allais plus souvent à leurs campemens qui n'étaient pas très-éloignés, curieux de m'instruire de leur statistique, et d'étudier leurs habitudes, en recherchant leur société.

En rassemblant toutes les notions que j'ai pu recueillir, je trouve d'abord, d'après Falconer, que tous les habitans de la Patagonie se distinguent par deux grandes dénominations génériques, s'appelant eux-mêmes, selon leur situation géographique, *Moluches* ou *Puelches*. Les Moluches ou *Guerriers* paraissent vivre plus particulièrement du côté de l'O., de l'extrémité de l'ancien Pérou jusqu'au détroit de Magellan. Ce sont les Aucas ou Araucanos des Espagnols, divisés en trois nations différentes : les *Picunches* ou *hommes du nord*, qui s'étendent depuis Coquimbo jusqu'à Santiago du Chili et même un peu plus au S., les plus grands, les plus courageux des Moluches ; les *Pehuenches*, qui tirent leur nom de l'abondance des pins qu'on trouve chez eux, et qui s'étendent de chez les Picunches jusqu'au 35e degré de lat. S. ; ces deux nations eurent de longues guerres avec les Espagnols, et s'affaiblirent par ces guerres même, ainsi que par l'usage des liqueurs fortes et par la petite vérole ; enfin les *Huilliches*, ou *Moluches méridionaux*, qui s'étendent de Valdivia jusqu'au détroit. Mais, toujours d'après l'auteur cité, les plus intéressans comme les plus connus des deux grands peuples patagons sont, bien certainement, ceux qui habitent les parties orientales de la contrée, les *Puelches*, ayant les Moluches à l'O., au N. la république Argentine, à l'E. l'Océan-Atlantique, et le détroit de Magellan au S. Ces peuples sont divisés, comme leurs voisins occidentaux, en plusieurs tribus principales, qu'on distingue surtout par leur position géographique, et entre lesquelles se remarquent les *Taluhets* au N., les *Diuihets* à l'O. et au S., le long du Rio Colorado, seconde rivière du pays ; tous très-affaiblis par les guerres ; ces derniers vivent de pillage sur les terres de la république Argentine et sont les *Pampas* des Espagnols. Entre le Rio Colorado et le Rio Negro, sont les *Chechehuets*, nomades par habitude, pacifiques par caractère, mais hardis et pleins d'activité dans les combats ; enfin, les Tehuelches, qu'on nomme proprement *Patagons* en Europe, habitant un pays montagneux, coupé de vallées profondes, arrosé de rivières considérables. Quelques-unes de leurs peuplades occupent les deux rives du Rio Negro ; d'autres, que les Espagnols nomment *Serranos* (montagnards), vivent, en effet, plus particulièrement sur les montagnes ; ils sont sans agriculture et se nourrissent de la chair des guanacos, des lièvres, des autruches, des jumens ; ils sont grands, bien faits, honnêtes, obligeans, mais inconstans et belliqueux ; ils errent sans cesse pour se procurer des provisions et désertent, chaque année, leurs lacs, leurs marais, leurs rivières pour venir, au besoin, jusque sur le territoire de Buenos-Ayres, à trois ou quatre cents lieues de leur pays.

Tel était l'ancien état des connaissances géographiques sur le pays des Patagons ; mais des observations plus récentes ne permettent guère de le rappeler maintenant que pour mémoire. M. d'Orbigny a constaté qu'aujourd'hui toutes les nations ci-dessus indiquées se réduisent à trois bien distinctes : 1o les *Tehuelches* ou *Patagons*, qui habitent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Rio Negro ; 2o les *Puelches*, qui habitent depuis le Rio Negro jusqu'au Colorado, en s'étendant quelquefois jusqu'à Buenos-Ayres ; 3o enfin les nombreuses tribus des *Araucanos*, connus dans le pays sous les noms de *Pampas*, de *Pehuenches*, de *Huilliches*, etc., en raison des divers lieux qu'ils habitent.

Azara, toujours préoccupé de ses idées injustes contre les peuples sauvages de l'Amérique, refuse aux Indiens Patagons qu'il n'a pas vus, de même qu'à la plupart de ceux qu'il a pu voir, toute religion et tout gouvernement, comme si la superstition même et l'existence du corps social n'annonçaient pas l'une et l'autre ; mais des observations plus exactes et plus impartiales rectifieront cette erreur et rempliront cette lacune.

On a même trouvé, dans le système religieux des Patagons, une couleur poétique et des traits d'analogie fort piquans avec l'ancien polythéisme des Grecs ; traits qui feraient presque pardonner au P. Lafiteau d'avoir rêvé tant de rapports factices entre les peuples les plus ignorans du Nouveau-Monde et le peuple le plus éclairé de l'ancien.

Leur théologie est manichéenne. Ils admettent deux êtres supérieurs, l'un bon, l'autre mauvais. Le bon, c'est, suivant les tribus, *Toquichen*, gouverneur du peuple ; *Soychu*, président du

pays des liqueurs fortes; *Guayava-Cunny*, seigneur de la mort, secondé par d'autres divinités bienfaisantes, dont chacune préside à une famille, et qui habitent des lieux déserts, des cavernes, des lacs, des collines. Le mauvais principe, c'est *le Gualichu*, c'est *Huocuvu*, celui qui rôde au-dehors, lequel commande à beaucoup d'esprits malfaisans qui errent dans le monde; il est le principe et la cause de tous les maux de l'humanité.

Que dire de la cosmogonie des Patagons? Elle n'est ni moins brillante, ni moins extraordinaire. Le monde est l'ouvrage de leurs divinités bienfaisantes, qui les ont armés et qui ont tout fait sortir de profondes cavernes où quelques-uns d'entre eux doivent entrer après leur mort. Les étoiles sont de vieux Indiens qui chassent aux autruches dans la voie lactée, et que récompense de leurs vertus la volupté d'une éternelle ivresse; les nébulosités sont les amas des plumes des autruches qu'ils ont chassées.

Quant à leur culte, ils ont des devins des deux sexes, à la fois leurs prêtres, leurs prophètes et leurs augures; les hommes doivent prendre des habits de femme et garder le célibat, auquel les femmes ne sont pas astreintes. Ils sont toujours escortés, pendant leur vie, de deux de ces esprits malfaisans dont j'ai parlé, et dont, après leur mort, ils doivent souvent augmenter le nombre. Ils annoncent leur vocation par des convulsions, par les paroxysmes de l'épilepsie. Sans avoir probablement jamais entendu parler de la baguette de coudrier, de la baguette divinatoire, ces Cagliostro de l'Amérique australe prétendent voir dans le sein de la terre; mais beaucoup de leurs anciens zélateurs commencent à ne plus croire à cette puissance. Je les ai vus, l'œil en feu, les cheveux hérissés, la bouche écumante, avec un petit tambour, une calebasse remplie de pois, des sacs et d'autres instrumens, conjurer la maladie au lit du malade; ou bien, assis sur une espèce de trépied, inspirés comme des Calchas ou des Pythies, annoncer au peuple assemblé des victoires ou des défaites; mais, pour prix d'une influence due à la terreur et à la superstition, et comme pour expier l'autorité qu'ils usurpent sur une populace tremblante, je les ai vus, aussi, tomber, en victimes expiatoires, après la mort de leurs caciques, après de grandes calamités publiques.

Un des caractères les plus marqués des idées religieuses de ces peuples, c'est leur respect pour les morts. Leurs funérailles sont accompagnées de nombreuses cérémonies. Chez quelques nations, dès qu'un homme a rendu le dernier soupir, une des femmes les plus distinguées de la tribu en forme le squelette, en détachant les chairs et en séparant les entrailles avec une adresse toute particulière; puis on l'enterre jusqu'au moment de l'enlever pour le placer dans le cimetière de ses ancêtres. Chez d'autres (les Patagons, par exemple), on se borne à les enterrer en grande pompe. Pendant la cérémonie, des Indiens tournent autour de la tente, barbouillés de noir, avec des chants tristes et lamentables, et frappent la terre, pour effrayer le Gualichu. Ils vont ensuite faire visite à la veuve ou aux veuves et parens du défunt, se déchirent le corps, en leur présence, avec des épines, et donnent tous les signes d'une douleur violente, mais non pas tout-à-fait désintéressée; car elle est payée de présens plus ou moins riches, suivant la fortune de la famille. Certaines peuplades ensevelissent leurs morts dans des fosses carrées de cinq pieds de profondeur, et les enterrent avec leurs armes, en les couvrant de leur meilleur habit; selon Falconer, ces costumes mortuaires sont changés, tous les ans, par une femme âgée qui est chargée du soin des morts; elle ouvre les tombeaux à cet effet, et ses fonctions lui assurent le respect de tous ses compatriotes. Il se fait, chaque année, sur les tombeaux, des libations en l'honneur des morts. Les Patagons méridionaux ont un peu modifié ces usages. Les chevaux d'un défunt, surtout si c'est un chef, sont tués sur sa tombe, afin qu'il puisse les monter pour se rendre à l'*alhue mapu* (pays de la mort).

Il était curieux pour moi de retrouver, au S. de l'Amérique méridionale, cet usage homérique que j'avais vu pratiquer chez les Mbayas du Paraguay. En 1746, l'équipage d'un vaisseau espagnol dont j'ai parlé avait découvert, à trente lieues à l'O. du port Saint-Julien, un tombeau de Patagons où se trouvaient trois squelettes et des chevaux morts. J'ai visité aussi un de ces tombeaux. Au centre d'une tranchée circulaire d'environ un pied de profondeur et de trente-six à quarante-deux de circonférence, des broussailles et des peaux étaient entassées en forme de cône, à la hauteur de douze ou quinze pieds. Le sommet du cône était entièrement couvert de broussailles et de peaux, et surmonté de deux petits drapeaux rouges. Tout autour et en dehors de la tranchée étaient placés, de distance en distance, plusieurs drapeaux de la même couleur; mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'étaient les effigies de deux chevaux faites en peaux, placées près et en dehors de la tranchée, le nez de l'une d'elles ap-

puyé sur un bâton. Comme j'examinais cette tombe, un vieil Indien s'approcha de moi de l'air le plus inquiet, en poussant un cri fort et plaintif, sur les tons les plus variés, et qu'il continua jusqu'au moment où il me vit quitter la place.

Les femmes seules portent le deuil, et ce deuil est d'une année. Pendant tout ce temps, indépendamment de ce que, tous les effets du mort étant brûlés sur sa tombe, elles se trouvent souvent, avec leurs enfans, réduites au dénuement le plus absolu, elles sont encore astreintes à la retraite la plus stricte, obligées de se barbouiller de noir, sans jamais pouvoir se laver, et de s'abstenir de certains mets. Il leur est, de plus, défendu de se marier pendant l'année du veuvage, et les liaisons formées par elles, dans cet intervalle, seraient punies de la mort des deux coupables.

Si, de la tombe du Patagon, je remonte à son berceau, je trouve, dans ce pays, relativement aux enfans, des usages non moins curieux. Entrant un jour dans une hutte, comme cela m'arrivait souvent, accompagné d'un espèce de gaucho qui me servait d'interprète, je vis une femme âgée qui avait deux filles, dont l'aînée était mère. La plus jeune, sans doute pour aider sa sœur, berçait, sur ses genoux, un enfant aux yeux égarés, qui ressemblait à un petit babouin dont on aurait rasé la tête; comme elle remplissait le rôle de nourrice, elle prenait souvent l'enfant dans ses bras, et le présentant à la vieille Indienne, elle semblait s'amuser beaucoup à la voir sourire et parler au petit, ce que la bonne femme faisait avec de telles grimaces, qu'un enfant européen en aurait eu peur. La jeune mère ne s'aperçut pas plutôt que j'avais remarqué son enfant, qu'elle me fit asseoir auprès d'elle et fit tout ce qu'elle put pour me donner l'idée la plus favorable de sa sollicitude; elle s'empressa d'abord de débarrasser le poupon des peaux dont il était enveloppé, pour l'offrir tout nu à mon admiration; puis, après des expectorations répétées et autres ablutions, elle se mit à remplir auprès de lui les fonctions de nourrice; elle le gratta et le frotta à plusieurs reprises, ce qui causait au petit malheureux des crispations semblables à celles d'une grenouille expirante; elle l'enveloppa dans quelques autres peaux, et finit par le déposer dans une espèce de berceau ressemblant à ceux dont se servent les Indiens de l'Amérique du Nord.

Elle se mit ensuite à faire sa toilette, en partageant ses cheveux en deux grandes tresses qui pendaient sur ses deux épaules, à droite et à gauche. Elle prit des pendans d'oreilles, formés d'une plaque de cuivre carrée de deux ou trois pouces de large, des bracelets et un collier en grains de verre bleu de ciel, s'enveloppa la cheville du pied d'ornemens analogues, se revêtit d'une espèce de tablier qui lui descendait jusqu'aux genoux, et plaça par-dessus, en l'attachant autour du cou avec une espèce d'épingle ou de brochette de cuivre, un manteau de peaux de petits renards, les plus estimées de celles que ces peuples emploient pour fabriquer leurs habits; car ils se servent encore à cet effet de peaux d'*yaguane* (espèce de putois), de mouffette et de guanaco, qui se cousent ensemble. La jeune mère était probablement une élégante, car elle mit assez de temps à s'habiller; puis elle sortit, sans plus de cérémonie, après avoir suspendu son enfant sur son dos, dans le berceau où il reposait. Je compris qu'elle allait remplir quelque devoir extérieur ou peut-être faire une visite, et je restai dans la compagnie de ses parentes, parfaitement libre de tout inspecter dans la hutte. Tout autour étaient suspendus, entre autres objets, plusieurs manteaux de fil de laine, tissés et peints de diverses couleurs, et des espèces de culottes ou tabliers de cuir à trois angles, à l'usage du mari. J'y vis aussi toutes ses armes; car c'était un des plus fameux guerriers de la tribu. C'étaient une sorte de casque, une cotte-de-mailles, formée de quatre doubles de peau d'anta, à l'épreuve de la flèche, et même de la balle, suivant quelques-uns, ce qui me paraît difficile à croire; puis un bouclier carré de cuir de bœuf; enfin des arcs et des flèches, dont la pointe était en os, avec des lances de douze à quinze pieds de long. A côté des armes étaient suspendues plusieurs espèces de *bolas* (boules), dont une isolée, servant d'arme de guerre et attachée à une petite courroie; deux accouplées, recouvertes de cuir et attachées à une lanière de neuf à douze pieds, celles-ci servant indifféremment à la guerre et à la chasse. Il y en avait trois autres servant à la chasse seulement. Dans ce dernier cas, deux des boules sont plus petites, et la plus grosse des trois est fixée à une corde de trois pieds de long. Toutes ces armes, sans doute, sont bien inférieures aux nôtres; cependant, maniées avec l'adresse qu'une longue habitude de s'en servir donne à ces peuples, elles n'ont pas laissé que d'être plus d'une fois funestes aux Espagnols, comme la dernière attaque du fort du Carmen m'en offrait des preuves.

Les Patagons ne manquent pas, en temps de

guerre, d'une sorte de tactique assez habile, quoique assurément moins profonde et moins savante que la nôtre. Ils reconnaissent pour chefs des caciques, dont le pouvoir, quoique héréditaire, est très-précaire et très-faible. Les chefs ne peuvent imposer aucune taxe à leurs sujets et doivent payer tous les services qu'ils en reçoivent. Toute leur autorité, fondée sur leur éloquence, n'est qu'un pouvoir de protection et de justice. Ils n'ont aucune responsabilité et se font souvent assez bien payer de leurs justiciables. Leurs fonctions consistent, d'ailleurs, à diriger les mouvemens généraux de la tribu, les voyages, les haltes et campemens, les chasses, les guerres. Dans les occasions importantes et d'où peut dépendre le sort de la nation, ils s'aident des lumières d'un conseil, formé des notables et des devins. Quand une injure à venger, le besoin de se procurer des provisions ou simplement le désir du pillage (car telles sont les causes les plus ordinaires des hostilités chez ces peuples), arment une tribu de concert avec des tribus voisines, toutes s'entendent pour élire un chef (*apo*), auquel obéissent les caciques de chacune d'elles. S'il s'agit de simples courses de cinquante à cent hommes, qui se font en camps volans, on prend moins de précautions, et l'on ne songe qu'à surprendre les fermes isolées pour en enlever les bestiaux et les habitans. Mais, dans les expéditions réglées, d'autres soins deviennent nécessaires. On campe ordinairement à trente ou quarante lieues des ennemis. Des coureurs ou éclaireurs, aussi prudens qu'adroits, sont toujours en avant du corps d'armée, pour reconnaître le terrain et pour signaler les endroits faibles et ceux sur lesquels doivent surtout se diriger les forces. L'attaque a lieu quelques heures après minuit, quand on suppose l'ennemi plongé dans un profond sommeil. On tue les hommes, on emmène les femmes et les enfans. Les Indiennes même suivent l'armée d'expédition; et, dans ces occasions, il n'est pas rare de les voir monter à cheval, la tête couverte d'une espèce de chapeau de paille en forme de bouclier; elles combattent et pillent aussi bien que les hommes. Quand la victoire est consommée, on s'éloigne en toute hâte pour partager le butin, ce qui ne se fait guère sans querelles et sans combats.

Les guerres des Indiens de ces régions contre les Espagnols ne sont que trop célèbres par le sang versé des deux côtés et par les haines acharnées dont elles ont été et sont encore la cause entre les indigènes et les colons étrangers. Depuis le milieu du XVIIIe siècle, elles ont pu quelquefois être interrompues, mais elles n'ont jamais totalement cessé. Aujourd'hui encore des agressions toujours imminentes tiennent en alarme le gouvernement de Buenos-Ayres qui a vainement opposé ses meilleures troupes et ses meilleurs généraux à ses turbulens voisins, vaincus souvent, sans être jamais soumis. Ces guerres d'extermination commencèrent en 1738. Un cacique taluhet, nommé Mayu Pilquya, avait péri victime de l'ingratitude des Espagnols, qu'il avait très-long-temps servis contre ses compatriotes. Ses compatriotes le vengèrent eux-mêmes, en attaquant et pillant quelques métairies voisines de Buenos-Ayres. Ces hostilités amenèrent de cruelles représailles de la part des Espagnols; et les atrocités des colons déterminèrent, enfin, un soulèvement général des nations indiennes, qui attaquèrent simultanément les Espagnols, depuis les frontières de Cordova et de Santa Fe jusqu'à l'embouchure de la Plata, sur une ligne de plus de cent lieues Nouveaux combats, nouvelles défaites des Européens. Les fureurs de la guerre, ralenties quelques années, se ranimèrent avec plus d'acharnement que jamais en 1767, sur la provocation des Espagnols. Plus prudens après de nouveaux échecs, ceux-ci sont réduits, aujourd'hui, à prendre, contre leurs redoutables adversaires, des mesures de défense, plutôt qu'une attitude offensive, dont le danger leur est enfin démontré.

Comme j'achevais de recevoir, de la bouche de mon interprète, les détails stratégiques auxquels l'inspection de l'arsenal patagon avait donné lieu, la jeune femme rentra, suivie d'un homme armé de flèches; il revenait probablement de la chasse, car il portait deux gros tatous sur son épaule. Ses cheveux étaient rassemblés par derrière, relevés en pointe, et liés plusieurs fois au-dessus de la tête, avec une large bande d'étoffe teinte et chargée d'ornemens. Il portait le manteau de guanaco; son visage était peint de rouge et de noir, ce qui attestait son rang et sa fortune. Il paraissait fort en colère. Je compris à son air d'autorité et par ce que me dit mon interprète que c'était le maître de la hutte, et qu'il réprimandait sa femme pour l'avoir compromis dans quelque affaire; car, chez les Patagons, le mari frappe rarement sa femme; il la défend, au contraire, et la soutient en public, même quand elle a tort; mais, en particulier, il ne lui épargne pas les reproches. Le mariage, chez les Patagons, est un véritable marché. Les femmes, en effet, s'estiment et s'achètent quelquefois assez cher en bracelets, habillemens, chevaux et autres objets aux-

quelsils attachent du prix. Le nombre en est illimité; chacun peut en avoir autant qu'il en peut acheter et nourrir. Les cérémonies du mariage sont nulles ou très-simples. Tantôt les parens amènent la fiancée chez son époux; tantôt celui-ci va la chercher chez ses parens; et généralement, dès qu'une femme a pris un homme pour mari, elle lui demeure fidèle; mais ces alliances étant fréquemment de pures spéculations de la part des parens, il arrive souvent que la femme quitte le toit conjugal pour suivre l'objet d'un premier amour, avec lequel il faut alors entrer en procès ou en composition. En cas d'infidélité flagrante, c'est toujours l'amant qui est puni; mais, en général, les Patagons sont peu susceptibles sur le chapitre de l'adultère. Comme chez toutes les nations sauvages, les femmes sont astreintes à de grands travaux. Elles ne sont guère dispensées que de chasser et de combattre; et encore avons-nous vu que ce dernier soin ne leur est pas toujours étranger. D'ailleurs, tout le reste les regarde. Elles nourrissent et portent leurs enfans; elles font la cuisine; elles dressent les tentes et les nettoient; elles chargent et déchargent les chevaux; elles portent les armes de leurs maris, sans que ni maladie ni grossesse les affranchisse d'aucun de ces pénibles devoirs; seulement les femmes des chefs ou les femmes riches peuvent avoir des esclaves qui les partagent avec elles. J'en ai vu, dans les marchés, plier sous le fardeau du produit de la chasse, des ustensiles de ménage, des armes et des provisions de toute espèce, sans qu'aucun homme parût jamais prendre la moindre part à leur peine. Ce n'est pas toujours par indifférence et par cruauté; c'est un point d'honneur, un préjugé de naissance, le sentiment d'une fausse dignité, qui, chez eux comme chez toutes les nations américaines, ravalent le sexe faible au profit de l'autre, et s'opposeront toujours à ce que les indigènes se plient entièrement, sous ce rapport, à nos usages et à nos habitudes.

Indépendamment des notions que j'avais acquises, par diverses incursions dans le pays, sur les mœurs publiques et privées des Indiens, j'avais vu quel parti les industriels européens savent tirer des salines naturelles du pays, en recueillant, au profit du commerce, le sel si abondamment répandu partout. J'avais été témoin, sur les rives du Rio Negro, d'une de ces abominables tueries de bestiaux décrites par M. d'Orbigny, et dans lesquelles, en un seul établissement, on abat, pour des intérêts de commerce, jusqu'à dix mille têtes de bétail à la fois, afin de les saler et de les convertir en charque. Il ne me restait plus rien à voir dans le pays que la pêche ou plutôt la chasse aux éléphans de mer; à cet effet, je dus me rendre à la baie de San Blas, un peu au N. du Carmen; mais comme rien ne me retenait plus dans cette localité, je pris, en même temps, mes mesures pour continuer, de là, ma route au nord, par les terres, en revenant à Buenos-Ayres.

L'éléphant de mer (*phoca leonina*, Lin.) mâle a de quinze à vingt pieds, et la femelle de huit à dix. On a dit faussement qu'il passe successivement, en raison de l'âge, du grisâtre au bleuâtre, et de cette dernière couleur au brun tirant sur le noir. Il est de fait qu'il passe, au contraire, du brun au bleuâtre. Il n'a point d'auricules, à la différence de l'espèce qu'on distingue par le nom d'*otarie;* mais il est pourvu de longues moustaches. Son œil est saillant et très-gros; ses nageoires antérieures sont douées d'une grande force, et son museau (le museau du mâle) est terminé par une trompe ridée d'environ un pied de long, qui se renfle dans la colère; d'où le nom d'*éléphant marin*, que lui ont imposé le naturaliste Péron et les Anglais. Dans les premiers huit jours, les petits grandissent, dit-on, de quatre pieds; ils pèsent déjà une centaine de livres; et, au bout de quelques années, ils ont atteint leur taille ordinaire. Ils paraissent ne vivre que vingt-cinq à trente ans. Ils se plaisent sur les îles désertes et sauvages, restent huit mois à terre et ne se trouvent guère que sur les plaines sablonneuses. Ils sont très-intelligens et susceptibles de s'apprivoiser et de s'attacher à leur maître. Dans la saison des amours, les mâles se livrent des combats sanglans pour la possession de la femelle, qui met bas d'ordinaire un et rarement deux petits par portée.

La baie de San Blas, où je me rendais, est nommée *Bahia de Todos Santos*, ou baie de Tous-les-Saints, par les Espagnols, et plus cavalièrement, quoique peut-être plus justement, par les marins, *baie de Tous-les-Diables*, à cause des coups de vent violens auxquels on y est souvent exposé. Elle est située par le 40° 40' de lat. S., et formée par plusieurs îles dont la plus grande, qui peut avoir quatre lieues de longueur, est l'*isla de las Gamas* ou l'*île des Daims*. Long-temps avant que d'y arriver, mes compagnons et moi nous fûmes frappés de cris horribles, semblables aux mugissemens de taureaux furieux, ce qui nous annonça que la chasse était commencée; car c'est le cri que poussent les éléphans de mer quand ils sont attaqués. En arrivant, j'eus sous les yeux un

spectacle désagréable et qui ne laisse pas que d'avoir quelque chose d'effrayant. Un grand nombre de ces colosses amphibies étaient aux prises avec autant d'Européens qui leur enfonçaient dans le ventre de longues lances, tandis que des Indiens plongeaient dans la gueule de quelques autres de ces animaux des morceaux de bois enflammés, et les tuaient ainsi facilement; car, malgré leur aspect terrible et l'énormité de leur taille, ils sont, en général, paisibles, doux, peu redoutables, et font toujours beaucoup plus de bruit que de mal.

Leur chair est fade, huileuse, indigeste et noire; la langue seule est mangeable, et j'en ai mangé sans trop de dégoût. Ils ont souvent de six à dix pouces de graisse, et c'est cette graisse qui, fondue, se convertit en une huile dont on fait un grand commerce; on la dit supérieure à celle des baleines, et on se la procure, d'ailleurs, beaucoup plus facilement, surtout depuis que ces cétacés ont abandonné le *banc du Brésil* pour se réfugier, soit dans les eaux des Malouines, soit plus au S., où les pêcheurs ne vont les relancer que dans une saison de l'année, à cause de l'isolement de ces côtes, dépourvues de ports. Les Anglais et les Américains ont, aussi long-temps qu'il leur a été possible, conservé le monopole de cette précieuse branche de commerce, en en dissimulant les résultats à l'Europe; mais, depuis 1820, M. Constant Gaulthier, de Saint-Malo, par une expédition heureuse, l'a fait connaître à la France; et tout ce qu'on doit craindre maintenant, c'est que, chassée concurremment par les Américains, les Anglais et les Français, l'espèce des éléphans marins ne soit, tôt ou tard, entièrement détruite, quelque nombreuse qu'elle puisse être. Les environs du Rio Negro et toutes les côtes de la Patagonie abondent également en deux autres espèces de phoques: les *lions marins* ou phoques à crinière (*phoca jubata*, Gmel.), sorte d'otarie, dont le mâle a le cou revêtu de poils plus épais et plus crépus que ceux du reste du corps. On les tue à coups de fusil et non pas à coups de lance, parce qu'ils ne se laissent pas approcher comme les éléphans; mais, comme ils ont peu de graisse et que leur peau n'est bonne à rien, on ne les chasse guère. Quant à l'autre espèce, celle des *loups marins*, elle se distingue en loups marins à un poil et loups marins à deux poils. Les premiers ont un poil gris clair recouvert d'un duvet qui les rend précieux. Leurs habitudes sont les mêmes que celles des lions, et on les tue à coups de bâton. La fourrure des seconds est commune et peu estimée.

Telles sont les notions jusqu'à présent recueillies et répandues par les voies commerciales; mais les observations faites récemment sur ces divers animaux prouveront bientôt qu'on trouve, par une erreur peut-être excusable, des espèces différentes dans des êtres que distingue seulement la différence du sexe.

Du Rio Negro au Colorado, il y a dix jours de marche; mais nous en avions passé plusieurs à San Blas. Dans ce trajet, nous n'avions vu que des plaines sèches et rencontré que des autruches et des guanacos. Notre caravane était formée d'un certain nombre d'Européens qui, comme moi, retournaient à Buenos-Ayres; de plusieurs de ces gauchos, hommes mi-sauvages et mi-civilisés, qu'on trouve partout dans l'Amérique espagnole et qui vivent toujours aux dépens des autres, sans autre loi que leur caprice, sans autre passion que celle du jeu et des cabarets. Nous avions aussi parmi nous des Indiens Aucas, marchant avec leurs femmes et leurs enfans, qui conduisaient les bêtes de somme chargées des bagages de tout le monde, et les bêtes d'approvisionnement; tous marchaient, s'arrêtaient, chassaient, alternativement, sous la direction du *vaqueano* (guide), personnage des plus importans dans ces circonstances; car de ses lumières et de sa prudence dépend le succès de ces longs voyages à travers des plaines sans fin, où il n'y a pas de route tracée.

Le *Rio Colorado*, ou Rivière-Rouge, tire son nom de la couleur de ses eaux. Si le Rio Negro est le premier fleuve de la Patagonie, le Rio Colorado en est bien certainement le second. Il prend sa source dans les environs de Mendoza; et l'on peut conclure, de l'itinéraire d'une expédition ordonnée sur ce fleuve en 1828, par M. Parchappe, ingénieur français au service de la République Argentine, qu'il se compose de deux branches principales, l'une venant directement de l'ouest, l'autre directement du nord; il en résulte que c'est vraiment le Rio Colorado et non pas le Rio Negro qui reçoit le *Rio Diamante* et les autres rivières du versant des Andes au pied duquel se trouve Mendoza. Ces notions sont tout-à-fait contraires à celles que les cartes connues jusqu'à ce jour et tous les géographes ont uniformément consacrées. Le Rio Colorado a de commun avec le Rio Negro un phénomène qui les rapproche tous deux du Nil d'Égypte; c'est d'inonder périodiquement les immenses plaines qu'il parcourt.

Du Rio Colorado nous nous dirigeâmes vers la montagne dite la Sierra Ventana, qui en est

éloignée de quatre jours de marche. Cette montagne se découvre, en mer, à une assez grande distance ; elle est identiquement la même que le prétendu *Monte Hermoso*, qu'on en distingue sur les cartes, en le plaçant au bord même de l'Océan, tandis qu'il en est éloigné de plus de douze lieues.

Nous atteignîmes, enfin, la Baie-Blanche, située à quarante lieues marines au N. du Carmen et que venaient habiter plusieurs des personnes dont se composait notre caravane. M. Parchappe y avait, l'année précédente (1828), fondé un établissement militaire destiné à répandre et à consolider, dans ces lieux sauvages, encore presque inhabités, l'influence de la République Argentine; mais j'étais loin d'imaginer que j'y dusse retrouver un ami. Aussi, quand nous approchâmes du nouveau fort, quelle ne fut pas ma surprise, en voyant, à la tête du détachement qui vint nous reconnaître, le fils de D. José Garcias, le bon Lorenzo, que je croyais n'embrasser qu'à Buenos-Ayres!... Mais il avait changé d'uniforme. Il ne portait p lus le shako noir bordé de jaune par en haut, la blouse rouge à collet noir, le pantalon gris et le sabre à gaîne de fer (Pl. XXXV — 4); il n'était plus *colorado*. « Ce corps, me dit-il apres les premiers complimens, n'existe plus. Il avait été formé surtout pour combattre les Indiens; mais, depuis qu'ils ont cessé ou suspendu leurs agressions, le gouvernement l'a licencié; et moi, vous me retrouvez ici colon, ou plutôt défenseur de la nouvelle colonie; mes services pourraient bien lui être encore long-temps nécessaires; car les gaillards qui nous entourent ne semblent pas nous voir de très-bon œil nous étendre et nous fortifier de jour en jour davantage, dans un pays dont ils ont bien, il faut l'avouer, quelque raison de se regarder comme les légitimes possesseurs. »

L'exploration de la baie et de ses alentours, généralement assez arides, devait m'être moins désagréable dans la compagnie de cet ami; aussi ne tardâmes-nous pas à battre ensemble la campagne. Nous partîmes du fort, situé au milieu d'une plaine fertile, sur la rive gauche et à cinq quarts de lieue de l'embouchure d'une des deux petites rivières qui se déchargent dans la baie. Cette baie n'est connue que depuis très-peu d'années; et les cartes les plus modernes, excepté celles de Brué, ne l'indiquent pas. Découverte par les pêcheurs qui vont sur toutes ces côtes à la poursuite des nombreux amphibies qu'on y trouve, c'est seulement en 1804 et 1805 qu'il en a été fait une reconnaissance officielle au nom du gouvernement de Buenos-Ayres. Un corps d'Indiens Pampas était campé dans le voisinage, et je ne pouvais manquer une si belle occasion de les comparer à leurs frères du Rio Negro, surtout en me souvenant qu'on les avait vus à la tête de toutes les coalitions formées contre Buenos-Ayres, depuis l'origine de cette ville jusqu'en 1794, époque à laquelle ils firent pour la première fois la paix avec les Espagnols.

CHAPITRE XXXVI.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — PAMPAS.

Près d'entrer sur le territoire propre aux Indiens Pampas, je rassemble, sur l'histoire et sur l'industrie de ces peuples, quelques notions générales qui serviront naturellement d'introduction aux renseignemens que j'ai recueillis moi-même sur leurs mœurs et leur contrée.

Les Indiens Pampas, depuis 1535 jusqu'en 1794, disputèrent leur terrain aux fondateurs de Buenos-Ayres avec une vigueur, une persévérance et une valeur admirables. Les Espagnols, après des pertes considérables, abandonnèrent la place; mais ils y revinrent et rebâtirent la ville. Comme ils étaient alors plus forts en cavalerie, les Pampas ne purent leur résister et se retirèrent vers le S., dans les régions qu'ils habitent encore. Là, ils vivaient, comme auparavant, en chassant le tatou, le lièvre, le cerf et les autruches, qui s'y trouvaient en quantité; mais les chevaux sauvages s'y étant beaucoup multipliés, ils se mirent à les chasser et à s'en nourrir. Après les chevaux, les bestiaux sauvages se multiplièrent aussi; mais les Indiens ne songerent jamais à en faire leur nourriture. Il en résulta que ces animaux, à la multiplication desquels rien ne s'opposait, s'étendirent jusqu'au Rio Negro vers le S., par 41° de lat. S.; et, dans la même proportion, vers l'O. jusque dans les environs de Mendoza et jusqu'à la cordillère du Chili. Les habitans de ces contrées, voyant le bétail venir chez eux, se mirent à le tuer pour s'en nourrir; lorsqu'ils s'en trouvaient abondamment pourvus, ils vendaient le surplus aux autres Auraucanos et même aux présidens de l'Audience. Le nombre des animaux décrut ainsi dans ces régions occidentales; et tout ce qui en restait passa vers l'E. et se réunit dans le pays des Pampas. Plusieurs nations indiennes du versant oriental des grandes cordillères et de la Patagonie vinrent, en conséquence, s'établir où les bestiaux étaient le plus nombreux, et s'allièrent avec les Pampas qui possédaient déjà beaucoup de chevaux. Les nouveaux venus emmenèrent un grand nombre

de ces chevaux ainsi que de bêtes à cornes et les vendirent aux autres Indiens et aux Espagnols du Chili. De cette manière, ils détruisirent le reste des troupeaux sauvages; ils furent aidés dens cette destruction par les habitans de Mendoza et de Buenos-Ayres, qui s'y livrèrent avec ardeur, tant pour se procurer des provisions que pour avoir des peaux et du suif. Les Pampas et leurs alliés se voyant privés de leurs bestiaux, qui étaient le seul article de leur commerce, commencèrent, vers le milieu du dernier siècle et même plus tôt, à enlever les animaux domestiques sur les terres et dans les enclos des habitans du district de Buenos-Ayres. Il s'ensuivit une guerre sanglante; car les Indiens, non contens d'enlever le bétail, tuaient les hommes, emmenaient avec eux les femmes et les enfans mâles, dont ils faisaient des esclaves ou plutôt des domestiques. Pendant cette guerre, ils brûlèrent beaucoup de maisons et tuèrent des milliers d'Espagnols. Ils ravagèrent souvent le pays, coupèrent long-temps les communications entre Buenos-Ayres, le Chili, le Pérou, et forcèrent les Espagnols à couvrir la frontière de Buenos-Ayres de onze forts où fut mise une garnison de sept cents hommes de cavalerie, sans compter la milice. On prit les mêmes précautions dans les districts de Mendoza et de Cordova. Plusieurs nations indiennes s'étaient réunies pour cette guerre; mais les Pampas étaient toujours les premiers et les plus nombreux. Ils étaient établis à plus de vingt-cinq lieues au sud-ouest de Buenos-Ayres; ils s'étendent aujourd'hui sur toutes les plaines du pays; mais plusieurs tribus y viennent de beaucoup plus loin et même des parties méridionales de la Patagonie.

Les Pampas ont tous les caractères physiques des Indiens de l'Amérique, du nord au sud; mais leur commerce avec les Européens ne les a pas autant changés que leurs frères du nord. On les a peut-être un peu légèrement regardés comme exempts des habitudes de l'ivrognerie, et peut-être aussi a-t-on beaucoup exagéré la supériorité industrielle qu'on leur accorde sur les descendans même des Espagnols, qui se pourvoient, auprès d'eux, de beaucoup d'objets nécessaires et même de plusieurs objets de luxe. C'est ainsi, par exemple, qu'il se fabrique, chez les Pampas, de très-bons *ponchos* en laine, tissus de manière à résister aux plus fortes pluies. Ils sont ornés de dessins très-originaux et teints de couleurs peu brillantes, mais très-solides, et d'un meilleur usage que les ponchos plus riches et plus chers qu'on fabrique ailleurs en étoffes de coton. Ce vêtement, d'un usage universel et dont j'ai eu, plus d'une fois, occasion de parler, se compose de deux morceaux d'étoffe de sept pieds de long sur deux de large, cousus ensemble dans le sens de leur longueur, excepté au milieu, où on laisse un trou assez grand pour qu'on y puisse passer la tête. Les Pampas font aussi, avec beaucoup d'adresse et de succès, toutes sortes d'ouvrages en peaux, comme des corbeilles, des paniers, des fouets et des brides, ces deux derniers objets souvent d'une élégance infinie; des étriers en bois, les uns très-simples et d'autres enrichis de ciselures; des *plumeros* ou plumails, en plumes d'autruche, meuble qu'on trouve dans chaque chambre à Buenos-Ayres, les communs en grandes plumes grises, les plus élégans en plumes blanches, beaucoup plus rares, et qu'on teint des plus brillantes couleurs, pour les faire figurer avec avantage dans les salons les plus magnifiques. Ils fabriquent, à l'usage des habitans de la campagne, des bottes faites de la peau des jambes de derrière d'un cheval (*botas de potros*). On détache cette peau depuis le haut de la cuisse jusqu'au-dessus de la rotule et on la dépouille de son poil. Ces bottes se livrent sèches et dures; mais on les assouplit avec de la graisse, avant de s'en servir. Les Indiens vendent encore des peaux de diverses bètes sauvages particulières à leur pays et prennent en échange de l'eau-de-vie, du maté, du sucre, des figues, des raisins, du tabac, des couteaux, des confitures, etc. J'ai vu souvent de ces industrieux négocians tenir comptoir dans des pulperias de Buenos-Ayres, où les divers produits de leur industrie se vendent en gros pour être ensuite débités en détail aux habitans. Les Pampas se teignent comme les autres Indiens, mais seulement le visage. Leurs cheveux sont longs et touffus; tantôt ils sont relevés la pointe par en haut, tantôt soutenus négligemment sur le front et autour de la tête, au moyen d'un bandeau d'une couleur tranchante, ce qui ne les empêche pas de tomber en mèches raides sur le front et sur le visage, d'une manière plus pittoresque qu'agréable. Les femmes les divisent en deux moitiés qu'elles font retomber en queue serrée sur les oreilles et sur les épaules, le long des bras. Elles portent des pendans d'oreilles, des colliers, des bijoux, et affectent ainsi une sorte de luxe et de coquetterie, sans être beaucoup plus propres que les autres Indiennes, ni beaucoup plus réservées; elles passent même pour être encore plus faciles. Les hommes vont presque nus à la guerre, à la chasse et chez eux, à moins qu'il ne fasse froid ou qu'ils ne soient à

la ville; alors ils s'enveloppent la partie inférieure du corps d'une espèce de jupon (*chilipa*) d'étoffe fond blanc, rayé de brun ou chargé d'ornemens plus ou moins recherchés, d'une couleur foncée; ils se couvrent les épaules d'un pòncho qui tantôt se dispose en manteau, tantôt se drape en écharpe (Pl. XXXV — 2).

Pour compléter mes renseignemens sur les costumes de ces nations méridionales, il me manquait celui des Puelches. Je vis plus tard une famille de cette nation, qui habitait les environs de la Baie-Blanche; la parure ou plutôt le vêtement d'une jeune Indienne de cette famille se composait de trois pièces d'étoffe bien distinctes, l'une fixée à la ceinture et voilant le devant du corps; une seconde attachée sous les bras descendait jusqu'aux pieds, et la troisième, espèce de mante attachée avec une épingle d'argent, couvrait les épaules; ces étoffes étaient en laine tissée par les Puelches même (Pl. XXXV — 5).

Les Pampas, pour la chasse comme pour la guerre, ne se servent que de bolas, de couteaux, de sabres sans gaîne, achetés par échange à Buenos-Ayres, et de lances de dix ou douze pieds de long, dont la hampe en roseau est ornée, à son extrémité, d'une touffe de plumes d'autruche, et armée d'un fer qui la fait trembler sous son poids. Ils sont fameux par leur adresse à lancer les bolas; arme si formidable entre leurs mains qu'à l'époque de la conquête, dans une bataille, ils enlacèrent et mirent à mort D. Diego de Mendoza, frère du fondateur de Buenos-Ayres, et neuf de ses principaux officiers qui l'entouraient à cheval, avec un grand nombre de ses soldats. En attachant des bouchons de paille enflammés à des bolas lancées isolément, ils parvinrent, dit-on, à incendier plusieurs maisons et même des vaisseaux à Buenos-Ayres.

Les Pampas d'aujourd'hui ne sont pas moins adroits que leurs ancêtres à lancer les bolas, et je fus témoin moi-même de leur habileté en ce genre. Chargé des lettres et des complimens de Lorenzo pour sa famille et pour ses amis de Buenos-Ayres, j'avais enfin quitté la Baie-Blanche; toujours me rapprochant du terme de mon voyage, je me voyais sur le point d'atteindre le fort de l'Indépendance, situé beaucoup plus au N., quand tout-à-coup un grand mouvement se manifesta dans notre troupe, et nos Pampas au galop s'étaient, en même temps que nos gauchos, lancés en avant, le lazo tendu et tournoyant autour de leur tête. Ils avaient vu des autruches, et jamais un Pampa ni un gaucho n'aperçoit, dans la campagne, un animal quelconque sans éprouver l'impérieux besoin de le poursuivre et de l'atteindre (Pl. XXXV — 3). J'avais souvent vu les gauchos chasser aux autruches avec toute l'adresse imaginable; mais, cette fois, les chasseurs indiens mirent une telle dextérité dans le maniement de leurs bolas que, presque dans le même instant, trois ou quatre de ces oiseaux étaient pris et dépouillés de leur peau et de leurs plumes; cette peau sert à faire une espèce de bourse, et avec les plumes on fait des houssoirs et des ornemens pour l'extrémité des *picanillas* des charrettes et des lances indiennes. On ne mange de l'autruche que la chair de la poitrine, qui est tendre, très-grasse, et d'un fumet assez agréable. L'autruche américaine ou *ñandu* (*struthio rhea*, Lin.), que les Portugais du Brésil appellent improprement *emeu*, nom qui n'appartient réellement qu'au casoar, est, de moitié, plus petite que l'autruche d'Afrique. Elle est moins fournie de plumes et se distingue par ses pieds à trois doigts, tous ongulés. Son plumage est grisâtre et brun sur le dos. Elle est très-commune sur les bords du Rio de la Plata, dans les plaines de Montevideo et dans les Pampas de Buenos-Ayres. Les ñandus n'entrent jamais dans les bois, préférant toujours les terrains marécageux et les bords des ruisseaux qui se jettent dans les grandes rivières, où on les trouve soit par couples, soit par troupes de trente et davantage. Dans les contrées où l'on ne chasse pas ces oiseaux, ils s'approchent des fermes et la vue des piétons ne les effraie pas; mais, dans les pays où on les poursuit, ils sont extrêmement farouches et craintifs. Ils courent avec tant de vitesse que les meilleurs chevaux et les plus adroits cavaliers peuvent seuls les atteindre. Quand ils sont pris, on ne doit pas les approcher sans précaution: car, incapables de se servir du bec pour frapper, ils s'en servent pour mordre avec une force qui briserait une pierre. Ils ne peuvent voler; dans leur fuite, ils rejettent leurs ailes en arrière; mais, pour se retourner ou faire une feinte, ils ouvrent une de leurs ailes et la présentent au vent, afin d'accélérer leur course. Les autruches sont très-faciles à apprivoiser quand elles sont jeunes. Elles parcourent les appartemens, les rues, et s'éloignent dans la campagne quelquefois à la distance d'une lieue, toujours sûres de retrouver leur asile. Elles sont fort curieuses, s'arrêtant devant les fenêtres et devant les maisons pour voir ce qui s'y passe. On les nourrit d'herbes et de viande, et, à l'état sauvage, elles sont essentiellement herbivores. Elles avalent aussi des pièces de monnaie, des morceaux de métal et de petites

pierres. On croit qu'elles ne boivent jamais; mais elles nagent très-bien, et traversent facilement les rivières et les marais, quand elles sont poursuivies. Le nombre de ces oiseaux diminue en raison proportionnelle de l'augmentation de la population, parce qu'en dépit même de la difficulté de les tuer à coups de fusil ou de les poursuivre à cheval, et bien qu'il soit impossible de les prendre au piége, chacun cherche à s'emparer de leurs œufs et à détruire leurs petits. Au mois de juillet, époque des amours, le mâle de l'autruche pousse un cri assez semblable au beuglement d'une vache. Les premiers œufs se trouvent à la fin d'août, et les premiers petits en novembre. La coquille de l'œuf n'est pas si épaisse que celle des autruches d'Afrique, et elle est d'un blanc mêlé de jaune. Les deux bouts en sont de grosseur à peu près égale, et le plus grand diamètre est de cinq pouces trois quarts. Les habitans des campagnes recueillent tous ceux qu'ils peuvent trouver, soit pour les manger, soit pour les vendre; c'est un excellent mets. On ne sait pas, au juste, le nombre d'œufs que produit chaque ponte. Azara dit avoir vu une autruche femelle sans mâle, qui, en trois jours, avait pondu dix-sept œufs, semés par elle en divers endroits. On dit que deux femelles d'un seul district déposent leurs œufs dans un seul nid, et qu'un seul mâle les couve. Azara nous assure, d'après ses propres observations, qu'un seul oiseau couve les œufs et prend soin des petits, sans l'aide de l'autre. On prétend, en outre, que, si quelqu'un les touche, l'oiseau les prend en dégoût, et que, s'il se voit observé pendant l'incubation, il les écrase sous ses pieds. L'opinion commune est encore que le mâle a soin de mettre à part un petit nombre d'œufs qu'il brise, quand les petits sont près d'éclore, afin qu'en sortant de la coquille, les autres trouvent la nourriture que leur fourniront les mouches réunies autour des œufs brisés.

Le fort de l'Indépendance, où nous arrivâmes, est à environ quatre-vingts lieues de la capitale, et situé au pied des montagnes du Tandil qui, avec celles du Volcan à l'E. et celles du Tapalquen à l'O., forment, suivant M. Parchappe, un système orologique évidemment lié à celui de la Sierra Ventana, que j'avais vu plus au S. de la Sierra Huamini. Avant d'y arriver, j'avais parcouru successivement, à partir de la Sierra Ventana, des plaines argilo-calcaires, arrosées de petites rivières plus ou moins salées; des montagnes entièrement calcaires qui doivent leur nom de *Sierra de la Tinta*, ou des Couleurs, aux ocres que les Indiens y viennent chercher pour teindre ou leurs figures ou leurs pelleteries; enfin, une belle vallée où coule la petite rivière de Chapaleufu.

Les montagnes du Tandil sont peu élevées, mais elles se distinguent par des sommets granitiques rougeâtres, nus et déchirés, contrastant avec la riante verdure des plaines environnantes, où l'on ne rencontrerait pas une pierre, pas un caillou, et dont les gorges versent, par torrens, de nombreux ruisseaux qui rendent plus imposans et plus tristes le silence et l'immobilité des eaux marécageuses de la plaine.

Le nom du groupe du Volcan semble la corruption d'un mot local qui signifie *ouverture*, parce qu'en effet cette chaîne ouvre un passage du N. au S. aux émigrations annuelles des peuples sauvages; elle n'a de volcanique que son appellation. Ce groupe, celui du Tandil et celui de l'Huamini, tendent ensemble, bien que séparés, par une direction identique vers le cap Corrientes, à la hauteur duquel tous viennent expirer, formant ainsi la limite méridionale du bassin des Pampas proprement dites; mais, ici, il faut s'expliquer et s'entendre sur l'idée encore très-vague qu'on se fait généralement de ces vastes plaines, idée que je tâcherai de rectifier et de fixer, en m'appuyant, avec confiance, sur les observations de M. Parchappe; un séjour de plusieurs mois dans ces contrees a mis ce voyageur à même de reconnaître plus d'une erreur sur leurs caractères physiques et géologiques, ainsi que sur leur étendue réelle.

Suivant cet observateur, le mot *pampas* qui signifie *plaine*, *plaine rase*, aurait été appliqué à une superficie de terrain beaucoup trop considérable, et toutes les Pampas ne seraient point exclusivement un terrain absolument plat et couvert de pâturages. Selon lui, les Pampas proprement dites, terrains essentiellement argilo-calcaires, seraient entourées de tous les côtés, excepté au N. et à l'E., par des terrains siliceux couverts d'arbres rabougris et épineux, lesquels, malgré l'opinion généralement adoptée, sont loin de s'étendre eux-mêmes des régions chaudes des palmiers aux glaces du détroit de Magellan. Dans ces limites, les Pampas proprement dites présentent, vers le N., entre le Rio de la Plata et le Rio Salado, et même plus au S., des éminences bien prononcées, mais qui s'effacent à mesure qu'on s'avance davantage dans la direction australe; ces petits coteaux ou mamelons, appelés par les habitans espagnols *medanos*, ou dunes, tranchent en été, par leur couleur jaunâtre, sur la teinte de la nappe uniformément verdoyante et sans arbres, au milieu de laquelle ils

s'élèvent; dans la saison des pluies, ils se groupent en îlots sur la plaine noyée, comme les coteaux égyptiens au temps de l'inondation du Nil. « Du haut de ces petites éminences, dit M. Parchappe, l'œil parcourt, avec une espèce d'effroi, la vaste solitude qui les entoure. Dans ce silencieux et morne paysage, pas un arbre, pas un buisson, qui vienne se dessiner sur l'azur du ciel. L'oiseau perdu dans l'immensité de la plaine espérerait en vain trouver une branche pour se reposer ou le plus modeste feuillage qui lui servît d'asile; et la nature paraîtrait entièrement inanimée, si quelques cigognes ne venaient planer au-dessus de ces campagnes, et si les daims et les autruches ne laissaient, de temps en temps, apercevoir leur tête au-dessus des pâturages. »

Nous étions déjà à quinze lieues du Tandil, et, grâce à l'horizontalité de la plaine, nous l'avions encore en vue dans le S., tandis que, devant nous, dans un horizon sans bornes, s'étendaient, à perte de vue, de grands marais formés par les ruisseaux descendant des montagnes du midi, qui ne trouvent d'écoulement nulle part. Nous atteignîmes enfin le *Kaquel*, où commencent les lieux habités; car, jusqu'alors, nous n'avions eu d'autre route tracée que celle qui conduit au fort. Déjà nous rencontrions, de temps en temps, quelques *ranchos* (cabanes), quelques *pulperias*, ou cabarets, comme l'on en trouve dans tous les lieux qui ne sont pas tout-à-fait déserts. Nous n'avions pas encore atteint la limite des cultures; et, d'aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions que la plaine, quand vint s'offrir à nous l'un de ces trous misérables et sales, qui, tel qu'il était, nous fit pourtant grand plaisir, car nous allions y voir au moins d'autres figures humaines que celles de nos compagnons de voyage. Cette pulperia n'était pas une des moins bien fournies: on pouvait s'y pourvoir d'*aguardiente* ou eau-de-vie, de cigarres, d'oignons, etc. Quant au pain, on n'en trouve, et encore pas toujours, que dans les environs immédiats de la ville, et nous en étions encore bien loin. Une pulperia se compose de deux chambres, l'une servant de boutique, et l'autre d'habitation. Elle est ordinairement bâtie sur une éminence, et une guenille de couleur, suspendue à un bambou, lui sert d'enseigne. Quelquefois les pulperias tiennent lieu de poste aux chevaux, et entretiennent un grand nombre de ces animaux qui paissent à l'entour, au pied de la colline. Quand un voyageur arrive, il y laisse son cheval; l'hôte, pourvu d'un lazo, s'élance sur le sien, toujours prêt derrière la hutte, court à la prairie où paissent les autres, en saisit un, lui met la selle sur le dos et le livre au voyageur, qui pousse alors, en un temps de galop, quatre ou cinq lieues plus loin, jusqu'à la première station. J'eus l'occasion d'observer ici la négligence et l'indolence des habitans du pays. Les os que je vis devant la porte (Pl. XXXVI — 1) étaient ceux de quelque animal mort à cette place même et qui avait pourri sous le nez de l'hôte, sans qu'il songeât à se débarrasser de cet objet désagréable; l'œil de l'étranger est, à chaque pas, blessé de ce hideux spectacle, non-seulement dans ces déserts, mais même dans les avenues qui conduisent d'une ville à l'autre; ce qui s'explique par l'usage dans lequel sont souvent les voyageurs de laisser leurs chevaux mourir de faim, quand la fatigue et les mauvais chemins les ont mis hors de service. Tel est le dénuement des pulperias que les voyageurs prévoyans portent sous leur selle un morceau de bœuf cru qu'on voit quelquefois passer au-delà de la croupe du cheval, et qui, pendant les chaleurs de l'été, n'a pas besoin d'une longue cuisson, quand le cavalier arrive au gîte. Cette coutume, quelque dégoûtante qu'elle paraisse, est universelle parmi les gauchos; et l'on sait qu'elle se retrouve aussi parmi quelques tribus tartares de l'Asie centrale.

Indépendamment des estancias, toujours plus multipliées, et où l'on élève d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, au milieu des prairies sans cesse broutées; indépendamment des ranchos ou cabanes, devenant, de moment en moment, moins rares, l'approche du Rio Salado, ancienne limite de la province de Buenos-Ayres, nous était annoncée par les chardonnières ou champs de chardons, que nous apercevions déjà par intervalles plus rapprochés. Les estancias sont très-nombreuses jusqu'à vingt lieues au S. du Rio Salado; mais elles se multiplient à l'infini dans l'intervalle qui sépare ce fleuve du Rio de la Plata.

Nous arrivâmes enfin au Rio Salado, qui doit son nom, si prodigué, dans la géographie de l'Amérique méridionale, à la salure de ses eaux, potables seulement pour les bestiaux. Cette rivière est si basse pendant presque toute l'année que le cours en est à peine sensible; mais, vers le commencement d'octobre, elle s'enfle considérablement et déborde pendant deux ou trois mois; semblable en cela à presque toutes les autres rivières du pays. Après l'avoir passée sans trop de difficulté, quoique nous fussions à la fin de novembre, nous traversâmes les immenses chardonnières qui bordent tous les chemins et qui dissimulent au voyageur la présence des troupeaux dont ces champs si fertiles sont partout

couverts. Ces chardonnières annoncent qu'on se rapproche, de plus en plus, de la civilisation; car elles envahissent toujours, de préférence, le domaine de l'homme. Encore quelques lieues, et nous touchions à la capitale. Des jardins plantés à l'européenne, de riches vergers s'élevant de toutes parts, des pêchers sans nombre, de ceux qui alimentent les foyers à Buenos-Ayres, m'annonçaient le terme de notre voyage, et je n'avais plus d'yeux que pour apercevoir, à l'horizon, les premiers clochers de la ville. Que dirai-je de plus? Laissant mes bagages en arrière avec la caravane, trop lente au gré de mon impatience, je sautai sur le meilleur cheval de la troupe; et franchissant, d'un temps de galop, l'intervalle qui me séparait de la capitale, je retrouvai enfin mes chers hôtes de la *calle de la Vitoria*.

Je ne dirai rien de mon nouveau séjour à Buenos-Ayres, que ne signala aucun incident remarquable, excepté ma visite à l'une des estancias les plus importantes du voisinage de la ville. Je ne voulais pas quitter la capitale de la République Argentine sans avoir acquis des notions précises sur la manière d'élever les bestiaux dans un pays tout entier livré à cette branche de l'agriculture. Un riche estanciero, qui faisait des affaires avec D. José Garcias, m'en fournit bientôt les moyens. J'allai donc passer quelques jours dans son estancia, située dans une position des plus avantageuses, sur les bords du fleuve; elle était, en tout, semblable à celle dont on m'avait procuré le dessin dans mon voyage à Montevideo (Pl. XXXVI — 2). Cette estancia, établie à seize milles au N. de la Colonia, sur la petite rivière de San Pedro, renferme trois bâtimens. L'un sert d'habitation au *capataz* ou intendant et aux gauchos de service; le second est la cuisine, servant aussi d'asile aux noirs esclaves; le troisième, qui est le plus vaste, a, dans son centre, une chambre décemment meublée, qu'occupe le propriétaire lorsqu'il visite l'établissement; de chaque côté, s'étendent de vastes magasins pour la conservation des peaux, des suifs et autres produits.

Des milliers de bœufs et de chevaux paissent, au loin, dans les plaines environnantes; et le riche propriétaire, qui habite la ville, en confie la surintendance à un capataz, secondé par quelques gauchos ou esclaves, subordonnés à ce dernier.

L'office de ces gens est de marquer les bestiaux et les chevaux, dans une certaine saison de l'année, opération dont j'ai déjà rendu compte (*V.* Paraguay, p. 223) et qui se fait, tous les ans, au mois de juin ou de juillet. Je fais seulement observer ici, au sujet de cette marque, qu'elle ne change jamais, de sorte qu'il y a beaucoup d'estancias qui emploient la même depuis deux siècles; lorsqu'un étranger vend un cheval, il est d'usage d'exiger qu'il représente celle de sa bête, comme preuve du droit qu'il a de s'en défaire. Les mêmes employés doivent aussi châtrer la plupart des jeunes taureaux; ils n'en réservent que le nombre rigoureusement nécessaire pour faire race, les autres étant destinés, soit au travail comme bêtes de trait, soit à être engraissés, pour fournir leur chair aux saladeros, leurs peaux et leur suif aux corroyeurs et aux marchands de chandelles. Les employés sont encore chargés de faire, de temps en temps, à cheval, le tour des limites de l'établissement, à l'effet d'y refouler tous les bestiaux qui pourraient s'en être écartés. Enfin, en hiver et au printemps, ce sont eux qui abattent les nombreux bestiaux, pour avoir leurs peaux, leur suif, et pour en faire du *charque* ou bœuf séché. Le printemps est la meilleure saison pour le suif, parce que les pâturages sont extrêmement riches avant les chaleurs de l'été, qui brûlent tout le pays. Les bœufs sont alors dans le meilleur état possible. Pendant l'été, ils maigrissent un peu, et redeviennent gras à mesure que l'hiver avance et que les pluies renouvellent les herbages. On fait sécher les peaux avec grand soin, en les étendant sur des piquets; quand elles sont sèches, on les ploie en deux et on les emmagasine. Le charque est la partie qui se trouve entre la graisse et les côtes; on la coupe en longs morceaux minces que l'on trempe dans le sel et dans l'eau et qu'on fait sécher à l'air.

Les brebis ne sont pas nombreuses près de la ville, quoiqu'il y en eût autrefois d'immenses troupeaux, dont les os étaient employés pour le chauffage. On prétend que toutes les églises sont bâties de briques faites avec des os de brebis brûlés. Ces animaux étaient en si grande quantité que, suivant le mémoire d'un résident étranger à Buenos-Ayres, un troupeau de trois mille bêtes à laine ne se vendait qu'à raison d'un *medio* ou six sous par tête. Le marché conclu, on les tuait sur la place, et on les y laissait pourrir, jusqu'à ce qu'on eût le temps de les dépouiller de leur laine. C'était là tout le parti qu'on croyait pouvoir tirer de ces trois mille carcasses. On a fait des lois pour défendre de se chauffer avec les os de brebis; mais telle est la force des préventions dont ces animaux sont l'objet que, tout récemment encore, le dernier mendiant de Buenos-Ayres se serait offensé de l'offre d'un

mouton; aujourd'hui même, on en voit rarement sur les tables des maisons aisées, quoique les étrangers et les classes inférieures s'en nourrissent. Au printemps, la chair de cet animal est souvent très-bonne, quoiqu'il soit petit et qu'il ne pèse guère plus de trente à quarante-deux livres.

Les brebis ne sont gardées que par des chiens nommés *ovejeros*, dont j'ai souvent admiré le dévouement, le zèle et l'adresse. Ils conduisent, chaque matin, le troupeau du parc dans les champs, l'y accompagnent tout le jour, empêchent les brebis de s'écarter et les défendent contre toute attaque. Au coucher du soleil, ils les ramènent au bercail. Il n'est pas nécessaire que ces chiens soient de la race des mâtins; mais il faut qu'ils soient de grande taille. J'ai dit ailleurs que leur éducation était un des devoirs des fermiers. On les ôte à leurs mères avant que leurs yeux soient ouverts, et on leur fait téter des brebis, sans les laisser d'abord quitter le parc; mais on leur permet d'en sortir avec le troupeau, aussitôt qu'ils peuvent le suivre. Le matin, le berger a soin de donner à son chien, avant son départ, largement à boire et à manger, précaution sans laquelle l'animal affamé pourrait ramener le troupeau vers le milieu du jour. On lui attache, en outre, un collier de viande, qu'il mange quand il a faim, pourvu que ce ne soit pas du mouton, car on assure que, quelque affamé qu'il pût être, il n'y toucherait pas.

Il y a, dans le sud, un nombre considérable de chiens sauvages, qui sont tous de grande taille. Ils vivent en société; souvent plusieurs se réunissent et poursuivent ensemble une jument ou une vache, tandis que les autres tuent le poulain ou le veau; ils font ainsi de grands ravages parmi les troupeaux. Pour mettre fin à ces causes de destruction, un des gouverneurs de Buenos-Ayres envoya un détachement de soldats, qui en tuèrent un grand nombre; mais, au retour de cette expédition, on insulta les soldats, en les appelant *mataperros* ou tueurs de chiens; et le ridicule qui s'attacha, dès-lors, à cette espèce de chasse, empêcha de la renouveler.

On a remarqué que les chiens nourris par les Espagnols et par les mulâtres, et ceux des Indiens, partagent les antipathies de leurs maîtres; les premiers tombent sur un Indien dès qu'il les approche, et les seconds attaquent tous les Espagnols et les mulâtres qu'ils rencontrent.

Les habitans des estancias et, en général, les bergers de ces contrées sont aussi peu civilisés que les Indiens; et leur manière de vivre a presque rendu sauvages les Espagnols qui l'ont adoptée. Leurs habitations sont au centre des estancias; et, dans presque toutes, les portes et les fenêtres sont remplacées par des peaux de bœuf.

Chaque troupeau a un maître berger ou *capataz*, qui a un aide pour chaque millier de têtes de bétail. Le capataz est ordinairemeent marié; mais s , aides sont célibataires, à moins qu'ils ne soient nègres, gens de couleur ou Indiens convertis et déserteurs de leurs tribus. Jamais ces bergers n'accompagnent leurs troupeaux dans les champs, comme font ceux d'Europe. Ils se bornent à y aller une fois par semaine, suivis d'un certain nombre de chiens, et galopent autour de leurs estancias respectives, en poussant des cris. Le bétail, qui paît en liberté dans les environs, accourt alors de lui-même, et se rassemble sur un seul point qu'on appelle *rodeo*, où on le retient quelque temps et d'où ensuite on le laisse retourner à ses pâturages. Le but de cette opération est d'empêcher les animaux de s'écarter du domaine de leur propriétaire. On suit la même méthode avec les chevaux, qu'on réunit, non pas dans le rodeo, mais dans le *corral* ou parc de la ferme. Les bergers emploient le reste de la semaine, soit à vaquer aux travaux intérieurs de l'estancia, soit à dresser leurs chevaux, mais le plus souvent à ne rien faire.

Comme ces bergers vivent à quatre, dix et même trente lieues de distance l'un de l'autre, et que les chapelles sont peu nombreuses, ils vont très-rarement ou ne vont jamais à la messe; ils baptisent souvent leurs enfans eux-mêmes, ou retardent cette cérémonie jusqu'à l'époque de leur mariage, parce qu'elle est alors indispensable, Lorsqu'ils vont à la messe, ils l'entendent à cheval, en dehors de l'église ou de la chapelle, dont les portes restent ouvertes. Tous tiennent beaucoup à être inhumés en terre sainte; les parens et les amis d'un mort ne manquent jamais de lui rendre ce service; mais quelques-uns d'entre eux demeurent si loin de toute église qu'en général le cadavre est laissé dans les champs, couvert seulement de pierres et de branches d'arbres, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que les os qui sont portés alors aux prêtres pour être inhumés. D'autres dépècent le mort, séparent les chairs des os avec un couteau, et portent les os à l'ecclésiatique, après avoir jeté ou enterré le reste. Si la distance n'est pas de plus de vingt lieues, ils couvrent le défunt des habits qu'il portait de son vivant, le mettent à cheval, les

pieds dans l'étrier, en le soutenant avec deux bâtons placés en croix par derrière, de sorte qu'à le voir, on croirait qu'il vit encore; et, dans cet état, ils le présentent au desservant de la paroisse la plus voisine. J'ai fait une rencontre de ce genre dans le voisinage du Salado; et je ne sus trop de quoi je devais le plus m'étonner, de la barbarie de cette étrange coutume ou du sentiment religieux si touchant et si vrai qu'elle suppose et qu'elle consacre. « Le pauvre Juanito! » me disait le naïf conducteur de ces étranges obsèques... « C'était mon meilleur ami. Je lui devais bien cela; car il en a fait autant à mon oncle et à mon père. »

En cas de maladie, ils demandent l'avis de la première personne qu'ils rencontrent, et suivent, avec la plus aveugle confiance, toutes les prescriptions qu'ils en reçoivent. Azara consulté un jour, par un vieillard, sur un mal de tête, s'avisa de lui dire de se faire saigner deux fois, persuadé que, dans ces déserts, il ne se trouverait personne qui pût faire l'opération. « Dans la soirée, dit ce voyageur, mon homme vint, tout en colère, se plaindre à moi de ce qu'un officier qui m'accompagnait s'était refusé à lui rendre ce service. — Peut-être, lui dis-je alors, pour le calmer, feriez-vous mieux d'aller vous coucher tout de suite; de vous laver les pieds et de vous couper les ongles, car ils sont si longs que probablement ils n'ont jamais été coupés; et c'est là, sans doute, la cause de votre mal. — Il suivit mes conseils à la lettre, s'en trouva bien, et cette circonstance lui inspira tant de confiance en mes talens médicaux que, six mois après, il m'écrivit pour me consulter sur la maladie de son fils, qui, disait-il, sans autres détails, souffrait d'une hernie suivant les uns, et, suivant les autres, d'une fièvre maligne. »

Ces bergers n'ont, dans leur hutte, d'autres meubles qu'un baril à mettre de l'eau, une corne à boire, quelques broches en bois pour faire rôtir la viande et une petite bouilloire en cuivre pour préparer le maté. Quelques-uns n'ont pas même de bouilloire; et, quand ils veulent faire un bouillon pour un malade, ils coupent la viande en petits morceaux et la mettent dans une corne de bœuf remplie d'eau qu'ils posent sur un amas de cendres. D'autres ont une chaudière et un bol, une ou deux chaises ou un banc, et quelquefois une couchette composée d'une peau de vache attachée à quatre pieux fichés en terre; mais, en général, ils ont pour lit une peau étendue sur la terre nue. Jamais ils ne mangent de végétaux, qui ne sont bons, suivant eux, que pour les bestiaux, et ne touchent à aucun mets préparé avec de l'huile. Ils ne vivent que de bœuf rôti au feu sur une broche de bois qu'ils enfoncent en terre du côté du vent, en l'inclinant sur le brasier enflammé. Ils ne se servent pas de sel. Ils n'ont point d'heures fixes pour leurs repas. Au lieu de s'essuyer la bouche, ils se la grattent avec le dos du couteau et s'essuient les doigts à leurs jambes ou à leurs bottes.

Les capataz, les maîtres bergers ou les propriétaires et tous ceux à qui leur fortune le permet, portent une veste, des culottes ou des pantalons blancs, un chapeau, des souliers et un poncho; mais leurs serviteurs ne portent guère que le chilipa, morceau d'étoffe de laine grossière attaché avec une corde autour des reins. Plusieurs d'entre eux n'ont pas de chemise; mais ils ont un chapeau, des pantalons blancs, un poncho, des bottes courtes en peau de cheval ou de chat sauvage. Comme ils n'ont pas de barbiers, ils se rasent eux-mêmes, rarement à la vérité et à l'aide d'un couteau; aussi portent-ils tous la barbe très-longue. Les femmes vont nu-pieds et sont très-sales. Leur vêtement ordinaire ne se compose que d'une chemise sans manches, attachée par une ceinture autour de la taille. Il est très-rare qu'elles en aient une de rechange. Elles vont au bord d'un ruisseau, se dépouillent de leur unique chemise, la lavent, l'étendent au soleil; et, quand elle est sèche, elles la reprennent et retournent à la maison. Elles ne savent ni coudre, ni filer; toute leur besogne consiste à balayer la maison, à faire le feu pour rôtir la viande et bouillir l'eau pour le maté. Les femmes des maîtres bergers ou de ceux qui ont quelque fortune sont un peu mieux nipées.

Comme les gens de la campagne n'ont pas d'habits de rechange, ils quittent les leurs quand il pleut, les placent, pour les tenir secs, sous la peau qui couvre la selle de leur cheval, et les remettent quand il a cessé de pleuvoir, ne se souciant pas le moins du monde de se mouiller eux-mêmes; car leur peau, disent-ils, sèche tout de suite, et il n'en serait pas de même de leurs habits. S'ils sont en marche et qu'ils aient occasion de faire la cuisine en temps de pluie, deux d'entre eux tiennent un poncho dans une position horizontale, et un troisième allume le feu dessous.

A peine un enfant a-t-il huit jours que son père ou son frère le prend dans ses bras et se met à chevaucher avec lui dans les champs, jusqu'à ce qu'il crie; alors il le ramène à la mère, pour qu'elle lui donne à téter. Ces excursions se répètent souvent jusqu'à ce que l'enfant puisse monter lui-même un vieux cheval bien

tranquille. C'est là toute son éducation; et, comme il n'est soumis à aucune contrainte, comme il ne voit rien que des lacs, des rivières et des déserts, où il ne rencontre que des hommes isolés, poursuivant tout nus les bêtes fauves et les bœufs, sa volonté sauvage ne se soumet à aucun frein; il déteste la société des personnes qu'il ne connaît pas, et reste toujours étranger à l'amour du pays et à toutes les convenances de la vie sociale. Il n'apprend absolument rien, pas même l'obéissance. Accoutumé dès son enfance à tuer les animaux, la vie d'un homme n'est rien pour lui; il devient fréquemment meurtrier, même sans motif, et toujours de sang-froid et sans colère; car cette passion est inconnue dans des déserts où elle a si peu d'occasions de se manifester.

Ces bergers sont tous robustes et bien portans, surtout les *mestizos* (métis) ou ceux qui sont issus d'unions entre des Espagnols et des Indiens. Jamais ils ne laissent échapper un murmure quand ils sont malades, au milieu même des plus horribles douleurs. Ils ne tiennent point à la vie; ils marchent au supplice avec le plus grand calme, et reçoivent un coup mortel sans proférer une plainte. Un mulâtre mécontent d'un mestizo, son ami, vient le trouver et lui dit, sans descendre de son cheval: « Mon ami, je suis fâché contre toi, et je viens te tuer. » Le mestizo lui demande la raison de son mécontentement l'autre l'expose froidement, sans élever la voix; puis il descend de cheval, tue le mestizo..... et cette scène se passe devant plusieurs témoins, dont aucun ne paraît surpris.

Accoutumés à ne faire jamais que ce qui leur plaît, ils répugnent beaucoup à s'engager comme domestiques. Ils ne peuvent comprendre qu'on puisse s'attacher à un maître; et, fussent-ils même bien payés et bien traités, ils l'abandonnent, quand l'envie leur en prend, sans lui faire leurs adieux, ou tout au plus en lui disant: « Je m'en vais, parce qu'il y a assez long-temps que je suis avec vous. » Promesses, reproches sont inutiles; ils ne répondent pas, et rien ne peut les détourner de leur projet.

Ils sont extrêmement hospitaliers. Ils logent et nourrissent tout voyageur qui s'adresse à eux, et songent à peine à lui demander qui il est et où il va, dût-il rester plusieurs mois. Nés et nourris dans un désert, et n'ayant que peu de communications avec leurs semblables, ils ne connaissent pas l'amitié et sont disposés aux soupçons et à la fraude. Quand ils jouent aux cartes, accroupis sur leurs talons, la bride de leur cheval sous leurs pieds, pour qu'il ne s'éloigne pas, ils ont tout prêt un poignard ou un couteau fiché en terre à côté d'eux, pour égorger la personne avec laquelle ils jouent, s'ils lui soupçonnent l'intention de les tromper. Ils jouent avec le plus grand calme tout ce qu'ils possèdent. Si l'un d'eux a perdu son argent, il ôte sa chemise, quand elle en vaut la peine; et ordinairement le gagnant donne la sienne au perdant, si elle ne vaut rien, parce que ni l'un ni l'autre ne se soucient d'en avoir deux.

Les gauchos sont naturellement portés à voler des chevaux ou des objets de peu de valeur, mais jamais rien de précieux. Ils aiment beaucoup à tuer les animaux sauvages, et ils tuent même sans nécessité les animaux domestiques. Ils détestent tous les travaux dont ils ne peuvent s'occuper à cheval. A peine savent-ils marcher, et ils ne vont jamais à pied, quand ils peuvent l'éviter, fût-ce seulement pour traverser la rue. Quand ils se réunissent à la pulperia ou ailleurs, ils restent en selle pendant plusieurs heures de conversation. C'est encore à cheval qu'ils vont à la pêche, à cheval qu'ils jettent et retirent leurs filets; et, pour tirer de l'eau d'un puits, ils attachent la corde à leur selle et la relèvent sans mettre pied à terre; enfin s'ils ont besoin d'un peu de mortier, ils le font pétrir par leurs chevaux.

L'usage qu'ils ont du cheval, presque dès leur naissance, en fait d'incomparables cavaliers, soit pour se tenir fermes en selle, soit pour galoper continuellement, sans aucune fatigue. En Europe, on pourrait trouver qu'ils manquent de grâce; mais leur manière de se tenir à cheval les affranchit du danger de perdre un seul moment l'équilibre ou d'être désarçonnés, soit au trot, soit au galop, en dépit même des ruades, des écarts ou des soubresauts du cheval. On dirait presque que l'animal et le cavalier ne font qu'un, quoique leurs étriers ne soient que de simples triangles de bois si petits qu'ils ne peuvent recevoir que l'extrémité de l'orteil. Si leur cheval s'abat en courant au grand galop, ils sont sûrs de ne se faire aucun mal; ils tombent sur leurs pieds et sans quitter la bride. Ils se servent des bolas avec autant d'adresse que les Pampas, si fameux dans cet exercice.

On imaginerait à peine jusqu'à quel point ils savent reconnaître les chevaux et les animaux en général. Dites à l'un de ces hommes: « Voici deux cents chevaux ou plus, qui m'appartiennent; je vous les confie et vous m'en répondez. » Il les regardera un moment avec attention, et quoiqu'à une distance assez considérable de l'endroit où ils paissent, un seul coup-

d'œil lui suffira pour les reconnaître et pour n'en perdre aucun. Ils ne sont pas moins habiles à juger, au premier aspect, le meilleur gué des rivières et à conduire droit au but une caravane ou un convoi, soit de nuit, soit de jour, au milieu d'une plaine nue, sans routes tracées, sans arbres ou sans marques quelconques qui puissent leur en tenir lieu.

On trouvait autrefois, depuis le 30° de lat. S., une immense quantité de chevaux sauvages, réunis en troupeaux de plusieurs milliers, et il n'était pas rare de voyager trois semaines dans une même plaine sans cesser d'en être entouré, de manière à ce qu'il devînt, parfois, difficile de se frayer un chemin au milieu d'eux sans risquer d'être foulé aux pieds. Ces chevaux, quand ils en apercevaient d'apprivoisés, se formaient en colonne serrée et les enveloppaient en courant, ou galopaient à leurs côtés, en les caressant, et finissaient par les emmener avec eux, sans que les autres montrassent la moindre répugnance. Ils couraient avec une vitesse incroyable; quand on les poursuivait, ils se heurtaient contre tout ce qui les arrêtait dans leur fuite. Dans les années de sécheresse, ils devenaient tellement furieux, qu'ils s'écrasaient souvent les uns les autres, en se précipitant tous à la fois dans les lacs ou dans les marais qu'ils avaient pu trouver à grand'peine.

Maintenant on ne voit plus un seul cheval sauvage dans tout ce désert; mais il y a beaucoup de chevaux domestiques, et la facilité de s'en procurer explique, sans la justifier, la cruauté avec laquelle on les traite. On les force quelquefois à marcher trois ou quatre jours de suite, sans leur donner ni à boire ni à manger, et jamais on ne les met à couvert. Les étalons se disputent les jumens, qu'ils se partagent comme font les chevaux sauvages; chacun d'eux isole son sérail, autour duquel il veille sans cesse et qu'il défend des pieds et des dents. Tous ces chevaux errent en liberté dans la campagne, sans que leurs propriétaires en prennent d'autre soin que celui de les réunir une fois par semaine dans de vastes enclos (*corrales*), pour les accoutumer à ne pas s'écarter de leurs terres.

Les observations précédentes sur les mœurs et les coutumes des habitans des estancias, jointes à mes études sur la civilisation naissante des sauvages qui peuplent cette contrée du N. au S. et aux notions que j'avais recueillies au sein des villes, venaient de compléter mes renseignemens sur la République Argentine. Je ne songeais donc plus qu'à chercher, en d'autres contrées, des idées et des impressions nouvelles. Il me fallut néanmoins attendre encore à Buenos-Ayres, pendant plusieurs mois, une occasion favorable pour gagner Mendoza, d'où je voulais passer au Chili; car on ne traverse guère les Pampas dans un simple but de curiosité, et la voie des charrettes qui vont sans cesse de Buenos-Ayres à Mendoza était trop lente pour me convenir. Quelques jours avant de partir de la capitale argentine, je me rendis à l'une de ces courses de chevaux (*carreras*), pour lesquelles les Porteños sont si passionnés, mais qui sont loin de pouvoir être comparées à celles d'Angleterre et de France. Leurs chevaux ne reçoivent point d'éducation à cet effet, et l'on ne tient aucun compte de leur taille ni de leur poids; il suffit qu'il n'y ait pas entre eux de disproportion trop frappante. On n'y connaît pas les jockeys, ou du moins ils n'y sont pas employés. On monte les chevaux de course sans selle, sans fouet et sans éperons; on ne les guide que par une bride dépourvue de mors. Il n'y a même point de lieu assigné pour les courses; elles ont lieu souvent le long de la rive, près de la ville, où se trouvent un assez grand nombre de terrains planes et dégagés de marais. Il n'est pas rare de voir beaucoup de gens s'y transporter à cheval, pour assister aux courses où se font des paris assez considérables (PL. XXXVI — 3).

Enfin arriva le moment de mon départ, fixé au 19 mars. D. José Garcias, qui voulait toujours être mon génie tutélaire, me chargea de lettres de recommandation pour tous ses correspondans de Mendoza, du Chili et du Pérou. Il m'aurait conduit au bout du monde; et j'eus le bonheur d'être aussi le messager des jolies señoritas auprès de quelques-unes de leurs amies de Lima. Je devais faire route avec un Mendozino qui retournait chez lui. Nous avions loué une espèce de voiture ou de chaise de poste assez semblable à celles qui pouvaient avoir, sous Louis XIV ou sous Louis XV, le mérite d'être construites sur un nouveau modèle. Les vitres qui garnissaient autrefois les portières étaient remplacées, pour la plupart, par des bouchons de paille ou par quelques vieux ponchos, destinés à empêcher la pluie d'inonder l'intérieur. Cette machine était montée sur des roues d'une immense circonférence, propres à la faire rouler plus commodément et avec plus de facilité au milieu des nombreux *pantanos* ou marais que nous devions trouver sur tout le chemin. Ces roues, dont les jantes étaient solidement liées les unes aux autres par des lanières de cuir de bœuf, étaient aussi garnies de peaux dans tous les sens

pour les garantir des chocs sans nombre qu'elles devaient éprouver dans les parties rompues des routes. Je ne dis rien des harnais qui étaient en parfaite harmonie avec le reste (Pl. XXXVII — 4). Notre troupe se composait du Mendozino; d'un *peon* ou domestique qui nous servait à la fois de guide ou de cocher; de trois jeunes gauchos à la mine rebarbative, portant sur les épaules un poncho de laine, autour de la tête un mouchoir de madras, surmonté d'un chapeau de feutre en forme de pain de sucre, et aux jambes des *botas de potros*, dont le poil était en dedans et qui laissaient passer leurs orteils à nu. Nous devions louer, de plus, deux postillons à chaque relai. Quant à nos bagages, deux chevaux les portaient, et nous n'oubliâmes pas une paire de matelas, qu'il avait bien fallu prendre avec nous; car mon compagnon de voyage savait depuis long-temps, et je commençais à savoir moi-même que, dans ces contrées encore à demi-sauvages, on ne peut guère compter, en fait de commodités, que sur celles dont on a su se pourvoir. Le jour du départ arrivé, mes hôtes me demandèrent encore cette journée; il fut résolu que la voiture irait m'attendre à la première poste, à sept lieues de là, et que j'irais la rejoindre à cheval, avec un guide. Le soir, en effet, j'étais en route. Etranges auspices que ceux sous lesquels je commençais un voyage dans un pays que je regardais comme perdu! De nuit, sur un cheval quinteux, qui courait au grand galop, tantôt avec de l'eau jusqu'à la sangle, tantôt dans un gazon sec, lui allant à l'épaule; et, pour guide, un gaucho qui toujours chantait et n'interrompait ses chants que pour me crier: En avant! en avant! courant au grand galop lui-même, sans trop s'inquiéter si je le suivais, ce qu'il fallait bien faire, de gré ou de force, au risque de me voir à jamais abandonné. Nous courûmes ainsi plus de deux heures; enfin, nous arrivâmes à la maison de poste. J'étais mort de fatigue et bien mouillé, malgré mon poncho; car, depuis long-temps, il pleuvait à verse.

Je descendis à la porte d'une misérable hutte où mes compagnons étaient déjà couchés. La lumière venait d'un hangar voisin qui servait de cuisine; autour des tisons d'un feu à demi-éteint, gisaient étendus des gauchos. Mon compagnon était sur son matelas. Il n'y avait, dans la hutte, ni table ni chaise. Les murailles étaient formées d'une boue noire et remplies de trous assez larges pour recevoir, au besoin, une pièce de canon de gros calibre. Cette hutte présentait un aspect de misère assez peu propre à adoucir ma fatigue et mon désappointement. Les habitans de l'Amérique du Sud tiennent si fort à leur repos que lorsqu'une fois ils sont au lit, il ne faudrait rien moins qu'un tremblement de terre pour les réveiller : aussi ne songeai-je pas même à demander à souper; et mon guide, après avoir mouché l'unique chandelle de suif attachée à la muraille, disparut, en me laissant me reposer comme je l'entendrais sur mon matelas. Je le déroulai, j'étendis par-dessus une peau de bœuf, je m'y plaçai et je m'endormis bientôt, bon gré mal gré, transi de froid et mourant de faim.

Le lendemain, à la pointe du jour, la voix rauque d'un gaucho nous annonça qu'il était temps de partir. Nous nous levâmes sur-le-champ; et, après avoir présidé à l'arrangement de nos bagages pour le voyage, nous prîmes le maté, pendant lequel mon Mendozino me décrivit la partie de la route que j'avais parcourue la veille. Cette route, en partant de Buenos-Ayres, est horriblement mauvaise, et une voiture européenne n'eût pas manqué d'y verser; mais la nôtre s'en était tirée, grâce à sa construction. Les deux ou trois premières lieues sont en partie cultivées, et les terrains sont entourés de poiriers épineux et d'agavés; on y voit aussi des *montes* ou bois de pêchers, qui sont presque les seuls arbres des environs de Buenos-Ayres. Bientôt on ne trouve plus de trace de culture ou d'habitation, si ce n'est, de temps à autre, quelque *rancho* solitaire, espèce de hutte de boue, bâtie d'un mélange de gazon et de terre glaise. Le pays est sauvage et couvert de grands chardons, tandis que la route est coupée de pantanos, généralement remplis de carcasses d'animaux morts en les traversant, ou d'autres ossemens qu'on y a semés pour donner quelque solidité à la route. A mesure qu'on avance, le pays s'améliore; la terre, même dans cette saison de sécheresse, est couverte de pâturages qui fournissent une nourriture suffisante à d'immenses troupeaux. C'est la partie la plus intéressante jusqu'à Mendoza, le sol en plusieurs endroits étant revêtu du plus beau trèfle; les bosquets de pêchers, semés de temps à autre sur les éminences, donnent au paysage l'apparence d'un de nos parcs d'Europe.

Le maté pris et le maître de poste payé d'avance, suivant l'usage, nous ayant salués du bienveillant : *Vaya V. con Dios!* (Dieu vous accompagne!), nos six postillons attachèrent un bout de leur lazo à la voiture, l'autre à l'arçon de leur selle, et, poussant tous ensemble un grand cri, partirent au grand galop. Rien n'anime plus que de voyager vite; et, en me sentant emporter à travers les plaines d'une vitesse

d'environ quatre lieues par heure, j'oubliai mes tribulations de la veille et je commençai à trouver que les choses n'allaient pas trop mal.

L'aspect du pays est celui d'une plaine sèche; pas une habitation, pas un arbre, pas un buisson; partout de grandes herbes et des marais; mais notre course était si rapide, que nous atteignîmes bientôt la première poste, distante de six lieues, où il n'y avait qu'un petit nombre de misérables huttes, avec environ une douzaine d'hommes, de femmes et d'enfans, tous sales et déguenillés. Les chevaux étaient dans le corral, enclos circulaire formé de pieux fichés en terre. Les postillons, en arrivant au grand galop, se séparèrent si promptement de la voiture qu'elle roula quelques momens sans chevaux. Alors chacun d'eux déroula son lazo et entra dans le corral, pour choisir sa monture. Pourvus ainsi, en quelques minutes, de chevaux frais, nous nous remîmes bientôt en route au galop. A dix heures, nous entrions dans le joli village de Lujan, où nous devions déjeuner chez l'alcade que connaissait mon compagnon de voyage.

Nous nous arrêtâmes devant la maison de l'alcade: il était assis dans le salon avec sa femme qui pinçait de la guitare en accompagnant une autre dame. Nous fûmes reçus cordialement et le déjeuner fut servi tout de suite; il consistait en un ragoût de *gallinas*, une *masamora,* des œufs, du café, du chocolat, diverses espèces de vins et un peu d'excellent pain blanc. J'avais grand'faim, après mon jeûne de la veille, et je fis honneur au repas, surtout au ragoût, excellent plat, bien qu'un peu bizarre, composé de poulets bouillis dans le riz et accompagnés de patates, de tomates, d'œufs et d'oignons. Quant à la masamora, c'est du maïs aussi blanc que la neige bouilli avec des fèves, excellent mets aussi pour des palais un peu blasés; car il est assaisonné de poivre, de sel et de vinaigre. On servit encore du bœuf rôti (*carne asada*), la pièce de résistance des Pampas, préparée à la manière du pays.

Nous nous promenâmes environ un quart d'heure dans le village. Il ne contient pas plus de huit cents habitans; mais il a une église et une prison qui en sont les plus grands bâtimens; et immédiatement après venait, par son importance, la maison de l'alcade. Le digne magistrat y tenait un petit magasin de denrées coloniales, de linge et de souricières.

Après avoir dit adieu à notre hôte, nous partîmes et passâmes successivement en divers endroits qui n'étaient composés que de maisons de boue, ayant une peau de bœuf en guise de porte et dont les sales habitans sont le vrai portrait de l'indolence. Quelquefois nous étions obligés d'attendre que les chevaux fussent amenés du pâturage dans le corral, où ils entraient, en galopant, comme dans une charge de cavalerie, faisant retentir l'écho de leurs hennissemens. Ces chevaux ont l'aspect le plus sauvage, n'étant jamais touchés que pour recevoir une bride et un *recado*. On laisse croître leur crinière et leur queue; et, comme on ne leur pare jamais les pieds, leur sabot prend toute sorte de formes. Quand ils ont été paître au milieu des ronces, leur crinière est dans un tel désordre qu'ils ont l'air de revenir du sabbat; ils sont pleins de feu; et, quoiqu'ils ne soient nourris que d'herbes, ils sont durs à la fatigue.

Le premier poste un peu important où nous arrivâmes se nomme Arrecife. C'est une assez jolie résidence, munie d'une pulperia et d'une batterie de deux couleuvrines, sur une plate-forme, destinée à repousser les attaques des Indiens. L'hôte, qui paraissait être un homme sentimental, s'amusait à pincer de la guitare, en attendant les voyageurs. Presque tous les paysans jouent de cet instrument. La musique des Pampas est mélancolique et monotone; mais, dans ces déserts sauvages, à défaut d'une meilleure, elle n'est pas sans agrément.

Près de là, nous rencontrâmes une de ces longues caravanes de charrettes (*carretas*), auxquelles il faut environ six semaines pour se rendre de Buenos-Ayres à Mendoza, et qui sont, sur cette route, le seul moyen de transport pour les marchandises lourdes et embarrassantes. Ces charrettes sont montées sur de très-grandes roues, pour traverser plus facilement les pantanos, avec l'aide toujours nécessaire de six bœufs vigoureux. Deux de ces bœufs sont attachés au timon de la charrette, et les quatre autres marchent, deux par deux, côte à côte, à une distance considérable des premiers. De cette manière, deux paires ont traversé le pantano et atteint la terre ferme, tandis que la troisième est encore en pleine eau. Tous sont attachés par les cornes, les uns aux autres, avec deux longues lanières qui aboutissent au timon de la charrette. On ne se sert point de rênes. Les animaux sont guidés, avec une adresse merveilleuse, par le conducteur (*picador*), au moyen d'un bambou d'environ trente pieds de long, suspendu devant la charrette et tenu en équilibre dans l'intérieur. Ce bambou, armé à son extrémité d'un aiguillon, est assez long pour atteindre la paire la plus avancée et s'appelle *picana*. Un autre aiguillon plus petit appelé *pica-*

nilla descend perpendiculairement sur la paire du milieu. Quant à la paire la plus voisine de la charrette, le conducteur la dirige avec un petit aiguillon qu'il porte à la main. La moindre négligence à conduire une charrette, quand elle traverse un pantano, pourrait avoir les plus grands inconvéniens; car les lanières, venant à s'embarrasser dans les jambes des bœufs, les feraient tomber; alors, la charrette courrait grand risque de faire naufrage. Les pantanos ont quelquefois trois à quatre pieds de profondeur; et, dans ce cas, lorsqu'un des bœufs s'abat, le conducteur n'a plus d'autre ressource que d'user sans pitié de son aiguillon jusqu'à ce que la bête se tire d'affaire par un coup de collier ou tombe pour ne plus se relever. On coupe alors les lanières et on abandonne le pauvre animal. Le corps des charrettes est couvert de peaux dont le poil est en dehors : au-dessus est la provision de bois, et par derrière une grande jarre de terre contenant de l'eau; car, dans ce désert, on ne trouve ni bois ni eau. Ces caravanes roulantes sont souvent très-nombreuses, et, comme les charrettes marchent constamment à la file les unes des autres, quelquefois au nombre de quinze, vingt et plus, et qu'elles sont suivies des bœufs de rechange et de provision, qu'escortent eux-mêmes des pions à cheval, on conçoit qu'elles doivent embrasser une ligne de terrain assez étendue. Le convoi est dirigé par un capataz qui va sans cesse galopant de la tête à la queue, pour s'assurer que tout est dans l'ordre (Pl. XXXVII — 1).

Vers le soir du 23, nous fûmes assaillis par un de ces orages si imposans dans ce pays. L'horizon prit un aspect des plus redoutables. Les nuages semblaient près de nous écraser de leur poids, tandis que les éclairs, si dangereux, mais si beaux, illuminaient tout le paysage, non par éclats intermittens, comme en Europe, mais d'un seul trait de lumière, tantôt se dirigeant horizontalement, tantôt prenant une direction perpendiculaire, et venant ensuite se briser sur le sol. Le tonnerre retentissait d'une manière horrible; et, à peine étions-nous arrivés à la maison de poste, que la pluie fondit par torrens et pénétra, par mille ouvertures, le faible toit de gazon de notre retraite. Nous passâmes, comme on peut le croire, une très-mauvaise nuit. Le changement que produisit cette pluie sur l'atmosphère est très-remarquable. Avant l'orage, pas un souffle de vent, et le thermomètre était à 88°; il tomba bientôt après au-dessous de 60°, et nous éprouvâmes un froid âpre, que nous eûmes bien la peine à combattre.

Nous avions fait, ce jour-là, vingt-quatre lieues, et nous étions au petit ruisseau appelé *Arroyo del medio*, où la province de Buenos-Ayres finit et où commence celle de Santa Fe.

Le lendemain, nous ne partîmes que fort tard pour laisser sécher la route. Nous avions passé une très-mauvaise nuit, tourmentés sans cesse par des insectes de toute espèce, dont j'étais couvert, à mon réveil, et entre lesquels on distingue la *binchuca*, espèce de punaise longue de près d'un pouce. Un naturaliste de mes amis m'a dit, plus tard, qu'il avait reconnu, à l'aide du microscope, que ces insectes des Pampas étaient noirs et blancs et bariolés comme les zèbres.

Malgré notre retard, le pays était inondé en plusieurs endroits et les routes étaient excessivement glissantes et pénibles. Les petits ruisseaux étaient tellement enflés que le passage en était dangereux. Nous entrions dans les Pampas, l'un des pays les plus sauvages du monde.

J'ai déjà décrit les Pampas, ces immenses plaines qui s'étendent aussi loin que l'œil peut atteindre, sans offrir aucun accident de terrain sur le niveau de leur surface. Elles sont couvertes de longues herbes et de chardons assez élevés en été, pour donner au pays l'air d'une forêt basse; mais comme nous étions en automne, tous ces végétaux étaient tombés, et la terre, par intervalle, se montrait couverte de leurs tiges. Le gazon ordinaire est long et fin, et ne croît point en touffes épaisses, comme en Europe, mais en petites touffes très-rapprochées les unes des autres. Le plus petit atteint la hauteur de quatre pieds, et est rempli de moustiques qui fatiguent horriblement le voyageur. Le paysage est extrêmement monotone, ne présentant pas même un buisson sur lequel l'œil puisse se reposer; on n'y voit pas d'autres demeures que les maisons de poste, situées à la distance d'environ quatre lieues l'une de l'autre et construites en *adobes*, grandes briques de terre séchée au soleil. Elles ont pour toit des branches d'arbres recourbées, apportées de loin et recouvertes d'un long gazon mêlé de boue. Les huttes spécialement destinées aux courriers et aux voyageurs sont d'une construction semblable, ayant, au lieu de porte, une peau montée sur un châssis, et qui est loin de remplacer la clôture qu'elle supplée. On y trouve quelquefois une couple de vieilles chaises et deux châssis couverts de peaux de bœuf pour servir de banc; encore est-ce là du luxe, et le voyageur n'a communément, pour faire son lit, que le sol boueux, ou un banc de boue adossé à la muraille, qui lui sert à la fois de couchette, de table et de chaise.

Les habitans de cette partie du pays sont une race grossière, barbare, de l'aspect le plus repoussant, déjà décrite sous le nom de gauchos, habitans chrétiens des Pampas, mélange du sang des blancs et de celui des Indiens, ennemis mortels des aborigènes et constamment armés contre eux. J'ai peu de chose à ajouter à ce que j'en ai dit dans plusieurs endroits et surtout en décrivant les estancias. On a vu leurs mœurs, leurs habitudes, leurs vices, leurs vertus, leur adresse à cheval et leur miraculeuse aptitude à tous les genres de chasse. Le toit de leur pauvre cabane étroite, petite, formée de quelques pieux, maçonnée en boue et quelquefois seulement recouverte de peaux, est de paille et de roseaux, ouvert au milieu pour laisser passer la fumée. Quelques blocs de bois ou le squelette de la tête d'un cheval ou d'un bœuf y servent de siége. Une petite table, d'environ dix-huit pouces de haut, pour jouer aux cartes; un crucifix suspendu à la muraille, et quelquefois une image de san Antonio ou de quelque autre saint, sont les seuls ornemens de cette demeure; des peaux de brebis, sur lesquelles couchent les femmes et les enfans, et un petit feu dans le milieu, en sont le seul luxe. Le gaucho, chez lui, dort quand il est seul, ou joue quand il est en société. S'il pleut, la famille et ses hôtes, les chiens, les cochons, la volaille, sont tous réunis pêle-mêle dans la hutte; et, comme la fumée qu'exhale le foyer en remplit ordinairement la moitié, les figures qui se dessinent au milieu de cette atmosphère rembrunie ne ressemblent pas mal aux ombres d'Ossian. Il y a quelquefois, près de la hutte, un petit nombre d'arbres fruitiers Les femmes portent des chemises de coton grossier, des jupons de flanelle ou d'une étoffe bleue; leurs bras et leur cou restent nus; quand elles sortent à cheval, elles portent des écharpes ou des châles d'une couleur brillante et des chapeaux d'hommes en paille ou en laine. Elles enfourchent le cheval et le manient avec non moins d'adresse que les hommes. Elles sont employées à cultiver le petit blé indien (maïs) qui sert de pain; elles cultivent aussi des melons d'eau et des oignons et tissent des flanelles grossières et des ponchos. L'usage du tabac est commun aux deux sexes. Ils le fument en cigarres, qu'ils enveloppent, soit dans du papier, soit dans une feuille de maïs. Leurs ustensiles de cuisine sont ordinairement en terre, et leurs plats en bois. Du temps des Espagnols, le fer était plus rare que l'argent, parce qu'il n'y a point de mines de fer exploitées dans l'Amérique du Sud; mais, depuis la révolution, tant de partis divers de Montoneros et d'Indiens ont pillé les habitans des Pampas, que l'argent a presque disparu. Les gauchos aiment passionnément l'*aguardiente* (eau-de-vie), mais ils se plongent rarement dans un état complet d'ivresse. On a déjà vu combien ils étaient vindicatifs; aussi, quand ils sont réunis, sont-ils dans l'usage d'attacher leurs couteaux en signe de paix pour marquer l'intention de ne pas se battre; mais, quand ils sont ivres ou quand ils perdent au jeu, ils ont immédiatement recours à leur arme favorite. J'ai vu moi-même deux de nos *peones* se jeter inopinément l'un sur l'autre, comme deux bêtes féroces, pour une bagatelle, et se blesser dangereusement; l'un d'eux reçut une profonde blessure à l'oreille et au coude, et l'autre eut un pouce presque détaché de la main, avant que nous eussions pu les séparer. Un voyageur peint le gaucho à cheval comme réalisant la plus noble idée de l'indépendance. « Son front élevé, son air digne et gracieux, les rapides mouvemens de son fier coursier, tout concourt à offrir en lui le beau idéal de la liberté, » dit Samuel Haigh.... A la bonne heure; mais n'y aurait-il pas dans ce tableau quelque peu d'exagération? J'ose penser que des hommes qui ne reconnaissent aucun frein ne peuvent jamais être regardés comme véritablement libres.

Quoique le pays paraisse très-sec et peu intéressant au premier aspect, le sol est beaucoup plus fertile qu'on ne le croirait; il consiste en un bon terreau noir de plusieurs pieds de profondeur; et le climat est si favorable que les productions des autres contrées y peuvent très-bien réussir. Les pâturages nourrissent d'immenses troupeaux de bétail qui trouvent de l'eau dans les nombreux torrens et dans les lacs dont le pays est entrecoupé. Ce qui lui manque, c'est une population assez active pour cultiver le sol et assez nombreuse pour résister aux incursions des Indiens qui, de temps en temps, y pénètrent par le nord et par le sud et y sèment la désolation, en enlevant le bétail et en massacrant les habitans. Les routes ne sont que des sentiers tracés par la marche; et, comme elles n'offrent pas d'ornières profondes, on y peut voyager rapidement. Les courriers vont en général, de Buenos-Ayres à Mendoza, distantes l'une de l'autre de trois cent quatre lieues de France, en huit ou neuf jours; ce trajet a même été fait, dit-on, par des Anglais, en moins des deux tiers de ce temps, ce qui me paraît un peu difficile à croire.

Les Pampas abondent en animaux et en oiseaux remarquables. On y voit, dans toutes les directions, des troupeaux de petits cerfs fuir

l'approche et le bruit des voyageurs; mais, comme leur chair n'est pas estimée des naturels, ces animaux y mènent une vie aussi heureuse que possible. Il n'en est pas de même des autruches, très-nombreuses aussi dans le pays, et dont j'ai déjà décrit la chasse. Toute la contrée abonde en *pumas* (couguars ou lions d'Amérique), fort inférieurs en taille et en férocité aux lions africains, auxquels, d'ailleurs, ils ne ressemblent guère. On trouve, près des rives de la Plata, beaucoup de jaguars. Les daims y sont à peu pres de la taille de ceux d'Europe, et j'ai déjà parlé des armadillos. J'y ai observé une grande variété d'oiseaux; car, outre les grandes et les petites perdrix ou tinamous, si nombreuses que les chevaux les foulent presque aux pieds, il y a des cygnes, des oies, des canards, des bécassines, des chats-huants, des tourterelles, des perroquets et une multitude de plus petits oiseaux. Il n'y a pas de village, pas de hutte où l'on n'entretienne un grand nombre de chiens, dont les aboiemens réunis font souvent, des lieux habités, un enfer pour le voyageur; ils aboient rarement la nuit; mais, quand l'un d'eux commence, tous les autres l'imitent, et c'est un vacarme à ne pas s'entendre. Ils sont de grande taille et très-hargneux, sans avoir beaucoup de courage. On les intimide facilement, et ils n'attaquent jamais un homme en face; mais ils ont l'habitude de mordre les chevaux par derrière. Il est faux qu'il y ait, dans les Pampas, des chiens sauvages qui se logent dans des trous, chassent en troupes et vivent de bétail et de bêtes fauves; du moins on n'en voit plus nulle part.

La terre est partout couverte de sauterelles, dont quelques-unes ont plus de quatre pouces anglais de longueur. Ces insectes sont pourvus d'ailes; et, quand ils sortent de dessous les pieds d'un cheval, on les prendrait pour de petits oiseaux. Les lézards sont aussi en grand nombre; tout le pays, depuis Buenos-Ayres jusqu'à San Luis de la Punta, est, pour ainsi dire, miné par un animal qui tient du lapin et du blaireau. Cet animal, gris sous le ventre, avec de moustaches et de longues oreilles, une grande queue et des pattes courtes, s'appelle la *biscacha* (*calomys biscacha*, Isid. Geoff. et d'Orb.). La biscacha rend les chemins dangereux, surtout la nuit; car les tanières qu'elle se creuse sont si larges et si profondes qu'un cheval est presque sûr de tomber, s'il met le pied sur l'une d'elles; ce sont, d'ailleurs, d'innocens et timides animaux, qui ne s'éloignent jamais beaucoup de leur retraite et ne paraissent guère avant le coucher du soleil; ils sortent alors pour se repaître; et on les voit par centaines gambader autour de leurs trous, en faisant un bruit semblable au grognement des cochons. Le jour, ils se montrent rarement, si ce n'est à l'entrée de leur tanière. Les habitans aiment beaucoup leur chair, parce qu'ils sont extrêmement gras; aussi les prend-on facilement, pour peu qu'ils s'écartent; mais ils se défendent long-temps contre les chiens. Une chose fort singulière, c'est de voir, souvent de jour, à l'entrée de leur tanière, deux chevèches qui semblent y faire faction avec toute la gravité possible. Je n'ai jamais pu savoir quelle affinité il pouvait y avoir entre les biscachas et leurs gardes-du-corps; mais j'ai remarqué que les parties de la route le plus fréquentées par les biscachas sont, en général, couvertes d'une espèce de petit melon sauvage, amer au goût. Croît-il de préférence dans l'asile de l'animal, ou l'animal aime-t-il à s'établir près de cette plante rampante? C'est une question qui ne paraît pas encore décidée.

Je termine ces réflexions générales sur les Pampas par quelques remarques qui pourront être utiles aux voyageurs qui m'y suivront. Dans les Pampas, un jour ressemble beaucoup à l'autre. La seule différence qui se trouve entre eux, c'est qu'en quelques endroits on n'a souvent à manger que ce dont on s'est pourvu. On y trouve bien, de temps en temps, du pain de blé et de maïs, et du bœuf; mais, comme tout le monde ne s'accommoderait pas de cet ordinaire, je conseille au voyageur de se pourvoir de jambons, de langues fourrées, de saucissons et d'autres comestibles de nature à se conserver. Une provision de biscuit de mer ne sera pas, non plus, sans avantages. Pour peu qu'on y joigne du chocolat, du café, des marinades et quelques bouteilles de vin, on pourra espérer de charmer quelque peu les ennuis de la route; et, comme il n'est pas toujours facile de louer une voiture propre à transporter tous ces objets, une vache en peau en pourra tenir lieu. Que le voyageur n'oublie pas un lit de camp et une cantine, particulièrement s'il voyage à cheval; et, s'il voyage en voiture, qu'il se défie partout des maîtres de poste; car presque tous sont des fripons, qui ne songent qu'à tromper les voyageurs : je ne présente pas cette observation seulement comme le fruit de mon expérience personnelle, j'ai encore pour moi le témoignage de Miers, que rendent digne de foi son exactitude et son long séjour dans le pays. Je signale, d'après la même autorité, l'excessive malpropreté des habitans, dont la principale oc-

cupation, pendant la plus grande partie de la journée, consiste à se débarrasser mutuellement d'une foule d'insectes qu'on me pardonnera de ne pas désigner autrement. Je signale aussi la grossière ignorance de ces hommes, livrés à la plus ridicule superstition, généralement disposés à s'approprier le bien d'autrui, n'ayant d'autre Dieu que l'argent, d'autre culte que la recherche des moyens de s'en procurer, défians au point de ne jamais rien livrer avant d'en avoir reçu le prix. Il faut bien dénoncer encore la plupart de leurs alcades ou juges de paix comme les plus odieux tyrans qu'on puisse voir. Ils tiennent presque toujours les pulperias des villages, se réservant le monopole de tout le commerce qu'on y peut faire; encouragent, dans leurs administrés, tous les vices qui peuvent attirer des consommateurs à leur boutique, et excitent toutes les disputes et tous les mauvais penchans dont ils attendent quelque profit; aussi leur influence est-elle très-grande et leurs moyens de nuire sont plus grands encore.

Jusqu'à l'Arroyo del medio, où j'étais arrivé, et qui est à cinquante-huit lieues de Buenos-Ayres, le pays abonde en longues herbes et en roseaux; mais à partir de là, il devient plus fertile, se couvrant de broussailles et de petits arbres, dont plusieurs sont des arbres fruitiers transplantés, pêchers, pruniers, amandiers, etc. Depuis l'Arroyo del medio jusqu'à l'Esquina de Ballesteros, les maisons de poste sont partout détestables. La partie du terrain comprise dans cet intervalle a toujours été le principal théâtre des combats entre les Indiens sauvages et les gauchos; aussi les habitations répandues sur cette ligne sont-elles fortifiées pour résister aux sanguinaires attaques des Indiens.

La manière dont ces fortifications sont construites mérite l'attention, en raison même de sa singularité. Tout près les uns des autres sont plantés en cercle des poiriers épineux, espèce d'arbre qui s'élève à la hauteur de vingt-cinq à trente pieds, sorte de cactus à larges feuilles (*cactus opuntia*) qui tire son premier nom du fruit qu'il porte, quoique ce fruit ressemble peu à la poire. C'est dans cette enceinte qu'à la première alarme se réfugient les habitans du hameau. Quelquefois ces ouvrages sont entourés d'un fossé. Les Indiens, n'étant armés que de bolas, de longues lances et de sabres, ne peuvent rien faire; les gauchos, qui ont ordinairement des fusils, font feu avec sécurité derrière leurs fortifications végétales; et ni chevaux ni hommes ne peuvent jamais les y atteindre.

On m'a dit que les Indiens s'approchent quelquefois très-près du fossé, en poussant de grands cris comme pour défier leurs adversaires, et galopent tout autour, en faisant, sur leurs chevaux, toutes sortes de passes gymnastiques. Les chevaux des Indiens sont regardés comme les meilleurs de ces plaines, les pâturages du sud étant plus riches que ceux du nord. Ils en prennent plus de soin que les gauchos, et ont une manière beaucoup plus expéditive, non-seulement de les réduire, mais encore de les dresser aux services qu'ils en attendent. En deux jours, un gaucho dompte un *potro;* mais, en aussi peu de temps, un Indien le dompte et le dresse à la course et au combat, sans employer d'autre artifice, pour le faire volter, s'arrêter ou courir, que le mors des gauchos ou une *rienda*, semblable à la corde que nos postillons passent dans la bouche de nos chevaux, pour les mener à l'abreuvoir. Les Indiens ne montent jamais les jumens, qui sont réservées pour faire race et pour servir de nourriture : dans toutes les expéditions de maraude, elles suivent au galop leurs sauvages maîtres, qui peuvent ainsi surprendre l'ennemi, sans avoir jamais à craindre de manquer de vivres.

Du temps des Espagnols, quelques-uns des forts que je viens de décrire étaient garnis de petits canons; mais ces canons, s'il en existe encore, sont maintenant si vieux et si mal entretenus, qu'il y aurait danger pour la garnison à s'en servir. En somme, ces fortifications sont fort insuffisantes quand les Indiens sont en nombre; et, comme ceux-ci préfèrent les surprises nocturnes, il atteignent ordinairement leur but, et détruisent fréquemment en une seule nuit tout un hameau et toute sa population. Les gauchos content d'horribles histoires des atrocités commises par leurs sauvages voisins, trop bien prouvées par les ruines noircies des huttes qui couvrent toute cette ligne du pays; mais les deux partis sont rarement en reste l'un avec l'autre, les gauchos ne manquant jamais de couper la gorge à tous les *maudits Indiens* qui tombent en leur pouvoir. J'ai vu dans une hutte, à *Candelaria*, deux enfans indiens qu'avait épargnés et adoptés un gaucho miséricordieux, après la mort de leurs parens dans l'une des escarmouches des Pampas. Ils jouaient à la porte avec les enfans de leur père adoptif. L'aîné avait environ sept ans; tous deux étaient absolument nus, de couleur de tan, et extrêmement laids; leurs jambes étaient courtes et tortues; leurs longs corps semblaient gonflés comme des crapauds; leurs cheveux noirs tom-

baient en désordre sur leurs yeux plus noirs encore; et je ne crois pas avoir jamais vu deux petits monstres plus hideux.

Le premier endroit de quelque importance que nous rencontrâmes après avoir traversé l'Arroyo del medio, fut le poste de Demochades, qui, par sa saleté, justifiait déjà, plus qu'aucune autre localité du pays, l'une de mes remarques précédentes. Nous y retrouvâmes le convoi de *carretas* que nous avions vu près d'Arrecife; nous l'avions déjà aperçu, mais sans entendre le craquement des roues, qui se distingue quelquefois à une demi-lieue de distance, non plus que l'éternel *vamos!* (allons!) des conducteurs, par lequel ceux-ci stimulent leurs bœufs, en les appelant chacun par son nom. Les charrettes, en effet, étaient dételées au milieu de la plaine; les bœufs paissaient à l'aventure dans les environs; les conducteurs et toute la *peonada* préparaient leur repas au pied des charrettes ou dormaient. C'était une halte semblable à celles de tous les convois de ce genre, qui s'arrêtent régulièrement de six heures en six heures (Pl. XXXVII — 2).

Nous arrivâmes de nuit à un poste militaire, où nous fûmes trop heureux de trouver asile, la maison de poste, l'*Arroyuelo del Sauce* (le *petit ruisseau du Saule*) ayant été abandonnée. Nous trouvâmes là une centaine d'hommes revêtus de vieux uniformes et de ponchos, entassés dans un long bâtiment construit en boue, autour duquel régnait un banc de même matière; aux murailles étaient suspendus leurs sabres, leurs carabines, etc. Ces messieurs nous régalèrent du chant national de la république, que répétèrent en chœur avec eux nos péons et nos gauchos, après quoi nous allâmes nous coucher. À peine avais-je fermé les yeux, que je sentis mon matelas, qui était étendu par terre, contreminé par les rats qu'il empêchait probablement de sortir de leurs retraites. Ils se firent enfin jour, et je les entendis bientôt trotter partout, grignoter mes habits, mes bottes; après m'avoir arpenté jusqu'à la figure, l'un d'eux me saisit le gros orteil, dont il se fût sans doute accommodé, si je n'y avais mis obstacle. Le lendemain, nous trouvâmes le plus grand désordre dans nos effets, dont ils avaient entraîné à distance quelques-uns des plus légers, les cravates et les mouchoirs de poche. Les rats sont un des fléaux du pays, et ils sont si nombreux et si familiers dans toutes ces provinces, qu'un voyageur m'a dit en avoir tué de son lit, en plein jour, à coups de pistolet, et avoir eu beaucoup de peine à soustraire à leur voracité ses collections d'histoire naturelle.

Nous traversâmes, dans la matinée du 25, un pays des plus secs et des plus désolés, où l'on ne voyait que du gazon, des chardons et des autruches. La première maison de poste où nous arrivâmes avait été, depuis long-temps, abandonnée. Dans ce cas, l'homme qui a fourni les derniers chevaux est obligé de transporter les voyageurs à la plus prochaine habitation; mais on lui paie la station double.

Nous arrivâmes le lendemain à la *Cruz Alta*, puis à la *Cabeza del Tigre*, puis enfin à l'*Esquina de Lobaton*, lieux tous fortifiés à la manière du pays, et plus ou moins célèbres par les attaques des Indiens. Le dernier surtout, situé dans la province de Cordova, fut, quelques années après mon passage, en janvier 1833, défendu sauvé miraculeusement des fureurs d'une *indiada* ou armée d'Indiens; un colonel des troupes du Tucuman et un Français, retranchés seuls derrière leurs remparts de cactus, étonnèrent tellement les assiégeans par la précision de leur feu, qu'ils les forcèrent à céder. Après trois heures de combat, les Indiens se retirèrent avec une perte de trois des leurs et un grand nombre de blessés, sans avoir pu, malgré des efforts répétés, entamer la forteresse que défendaient les deux braves dont se formait la garnison.

À quatre lieues plus loin, nous passâmes le *Rio Saladillo*, dont les bords sont agréablement ornés de saules, qui donnent au pays un intérêt encore augmenté par l'absence totale de la végétation depuis quelque temps. Le torrent est assez profond; ses eaux sont de couleur boueuse et salées, comme l'indique son nom, qu'il tire de l'un des grands lacs salés dont le pays abonde dans toutes les directions; mais c'est surtout au S. E. de la garde de Luján, à cent lieues environ de Buenos-Ayres, que se trouve la grande *laguna de Salinas*, où jadis la ville envoyait tous les ans une expédition d'approvisionnement, et où le sel s'obtenait par la simple évaporation au soleil. Beaucoup de gens employés à ce genre d'exploitation n'avaient pas d'autres moyens d'existence. On retire aussi le sel de plus petits lacs situés depuis Luján, dans la direction du grand lac; et leurs bords nourrissent des plantes probablement propres à fournir de la soude au commerce et à la chimie. Les rives du Saladillo étant fort escarpées, nous fûmes obligés de faire un détour de quelques lieues pour trouver un gué où nous le passâmes, ce qui ne se fit pas sans quelque difficulté, à cause de l'élévation du terrain, et, comme la maison de poste de Barrancas avait été abandonnée, force nous fut de pousser, le 28, jusqu'à Zanjon, la plus agréable

et la plus commode des stations que nous eussions encore trouvées depuis notre départ de Buenos-Ayres. Nous arrivâmes le même jour au *Fraile Muerto* ou le Moine-Mort, qu'on peut appeler la capitale des Pampas; mais quelle capitale! Elle renferme environ cinquante huttes de boue, bâties sans aucune régularité, et peuplées d'à peu près deux cents habitans; cependant, quelque faible que paraisse ce poste, il est trop formidable pour que les Indiens osent l'attaquer, et ils se souviennent encore des leçons de prudence qu'ils y ont quelquefois reçues.

Nous étions toujours dans la Pampa; et pourtant, nous rencontrions déjà, de temps à autre, quelques arbres nains. Les plaines étaient plus ou moins couvertes de bestiaux qui charmaient l'ennui et la fatigue du voyage, délassaient nos yeux de la sécheresse du pays, et nous étaient plus précieux encore par l'avantage que nous retirions de leur lait, quand nous avions le bonheur d'arriver à temps pour en profiter. On trait les vaches le matin; mais elles ne donnent pas assez de lait pour qu'on puisse les traire deux fois par jour. La moisson était déjà faite et la saison trop avancée pour que je pusse reconnaître les progrès de l'agriculture. Je ne pouvais pourtant qu'être frappé de la manière ingénieuse dont on conserve la récolte dans un grenier des Pampas, au moyen de quatre pieux fichés droit en terre et surmontés d'un toit. Entre ces quatre pieux, on tend deux peaux de bœuf cousues ensemble, pendant qu'elles sont encore humides; on empile ensuite le blé, aussi épais que possible, et on coud ces peaux, en leur donnant la taille et la figure d'un éléphant; invention qui n'est pas mal imaginée pour préserver le grain de l'humidité et le défendre contre les insectes.

Nous ne trouvâmes rien de remarquable jusqu'à l'*Esquina de Medrano*, où nous arrivâmes le 29. On y entre par une grande salle plafonnée en roseaux rangés les uns à côté des autres, ce qui donne à la maison un air de propreté qui manque à toutes les autres, dont les salles n'ont point de plafond, tandis que des toiles d'araignées pendent en festons autour de leur toit, sans avoir jamais à craindre d'être enlevées par un balai. La maison est bâtie dans une très-agréable situation, et les environs en sont plantés surtout en acacias épineux ou algarrobos, dont les branches balaient la terre. Les habitans tirent un grand parti du fruit de cet arbre; lorsqu'il est mûr, il ressemble à une longue cosse jaune qu'on prendrait pour une fève de France. Il croît en longues grappes et est fort doux au goût. On en fait diverses sortes de confitures et une espèce de pain visqueux qui ne me parut pas fort agréable. A l'Esquina de Medrano se trouve la séparation des routes du Pérou et du Chili; la première se dirige à droite par Cordova, par Tucuman et par Salta, et la seconde (celle que nous suivions) par San Luis et par Mendoza.

Ici nous quittâmes la route gazonnée des Pampas; le pays était couvert de fougères et accidenté par des collines boisées. Nous ne pouvions plus aller aussi vite, parce que les mules et les charrettes avaient creusé dans le sol de profondes ornières. Dans quelques endroits, le paysage nous offrait une forêt d'algarrobos clairsemés, et, dans quelques autres, des bouquets d'arbres se groupaient de la manière la plus pittoresque.

A la *Punta de Agua*, nous ne manquions pas de provisions, mais nous manquions d'asile. Fatigué de manger toujours du mouton rôti, assez dur pour nous faire mal aux dents, je voulus tâter de l'*herbido*, sorte de brouet ou de soupe qui se compose d'un morceau de bœuf maigre, bouilli dans de l'eau claire avec des oignons, des morceaux de citrouille et des épis de maïs frais; ce plat assez savoureux, quand on y ajoute de la moutarde, du sel et du poivre, a l'inconvénient d'être très-long à cuire. Le 30 et le 31, le pays prit un aspect des plus sauvages; et des collines escarpées, où l'on ne voyait que très-peu de verdure, s'élevaient de tous les côtés à l'horizon. Nous apercevions une ligne bleue de montagnes qu'on appelle la *Sierra de Cordova*, qui, situées juste sur la ligne de la route, obligent le voyageur à faire un long circuit pour les éviter. Là nous vîmes un grand troupeau de guanacos, trop éloignés pour que nous pussions bien les distinguer, mais dont l'apparition nous annonçait l'approche d'une autre nature. Nous allions toujours plus lentement, à cause de la difficulté des chemins.

Le 1er avril, mêmes aspects, mêmes obstacles; nous avions, de temps en temps, à traverser les lits à moitié desséchés des ruisseaux qui sortent du pied de la Cordillère. La marche devenait excessivement difficile; les ornières étaient si profondes qu'on ne pouvait, sans danger, aller autrement qu'au pas. Les terrains les moins élevés étaient couverts d'un petit arbrisseau semblable à notre verveine, mais dont l'odeur n'est pas aussi agréable que celle d'Europe; cet arbrisseau, haut de plus de quatre pieds, est si serré, que les

voitures ont de la peine à se frayer un passage au travers.

Après avoir franchi à grand'peine le *Rio Quarto*, quatrième grand cours d'eau qu'on trouve depuis Buenos-Ayres, nous arrivâmes au poste de Barranquitos, longue rangée de bâtimens avec un bon verger et une grande chambre pour loger les voyageurs. Une forte averse, tombée dans la nuit, retarda beaucoup notre départ le lendemain. Nous nous approchions sensiblement du pied des montagnes; et, du haut d'une éminence voisine, je jouis de l'aspect agréable d'un grand nombre de collines entrecoupées de jolis vallons. Quel n'eût pas été le charme de ce paysage, si la main de l'homme eût cultivé cette contrée, à laquelle la nature a accordé la double faveur d'un sol riche et d'un si beau climat! Le soleil, qui animait de son éclat le plus vif ce paysage silencieux, fut bientôt obscurci, et une pluie retentissante se fraya de nouveau une route au milieu des collines de granit et des rochers sauvages précipités des montagnes au fond des vallées. Nous nous hâtâmes de chercher un asile à la maison de poste d'Achiras. Nous étions alors à cent quatre-vingt-six lieues de Buenos-Ayres. Cette maison est dans une situation fort pittoresque. Le pays qui l'entoure présente d'immenses blocs de granit semés partout confusément et s'ornant quelquefois de jolies maisons verdoyantes, dominées par des rochers gigantesques que des arbrisseaux protègent de leur ombre. La maison ressemble à toutes les autres; elle est dans une gorge et possède un verger entouré de rochers nus. Le verger était rempli des plus beaux figuiers, dont le riche feuillage noirâtre s'unissait à la verdure plus gaie des pommiers et des poiriers courbés sous le poids de leurs fruits, tandis que des vignes, chargées de grappes magnifiques, se suspendaient en festons de l'un à l'autre. Les enclos pour le bétail étaient formés de grosses pierres empilées en cercle. On a dans cette contrée une méthode toute particulière de sécher les pêches pour la provision d'hiver et que j'ai vu pratiquer plus tard au Chili, où ce genre de conserve est un objet de commerce assez considérable. On pèle ces fruits, on les étale au sommet des rochers pour les faire sécher au soleil, puis on les enfile dans des bâtons de onze pouces de long, afin de les conserver.

Nous quittâmes le lendemain matin Achiras; et, après avoir voyagé à travers une contrée pierreuse, nous atteignîmes une plaine rase dans laquelle nous voyions, depuis long-temps, cheminer une longue file de mules qui ne tardèrent pas à faire halte à quelque distance. On rencontre souvent de ces mules chargées de figues et de vin, et qui vont continuellement de Mendoza à Buenos-Ayres, d'où elles rapportent des denrées européennes. Elles sont quelquefois au nombre de deux ou trois cents. Chaque mule porte, de chaque côté d'un grand bât en paille, un petit baril cerclé en bois, que recouvre une peau lacée comme celle d'un tambour lorsqu'elle est encore fraîche, et qui, à mesure qu'elle se dessèche, consolide le baril même. Ces mules voyagent sur deux, trois et quatre files, attachées les unes aux autres par le nez et par la queue. Celle qui va devant est pourvue d'une clochette pour guider la marche. Ces grands convois sont rarement accompagnés de plus de trois ou quatre hommes, et tous les muletiers (*arrieros*) vont derrière, à l'exception d'un seul qui précède la mule conductrice. Quand une des mules se montre difficile, il est d'usage de lui envelopper la tête d'un vieux poncho (Pl. XXXVII — 3).

Je me rapprochai du campement pour mieux l'examiner. Il y avait environ quarante charges de mules rangées en cercle sur la terre à peu près à trois pieds de distance l'une de l'autre. Chacune d'elles était recouverte du bât de paille, ressemblant au toit d'une maison. Les muletiers allumaient du feu au milieu du cercle pour faire leur cuisine, tandis que les mules paissaient en liberté le gazon, toujours prêtes à se réunir au son de la clochette de la *madrina* ou mule conductrice. Les selles, quelques mauvais habits étendus sur la terre nue, forment le lit du muletier, qui, couvert de son poncho, dort en plein air, comme tous les gauchos, tous les propriétaires terriens et tous les fermiers de ces provinces. J'achetai à ces gens quelques-unes de leurs figues, renfermées dans des sacs de peaux cousues ensemble, et quelque peu de leur vin, qui est assez agréable, mais qui coûte fort cher, en raison de la difficulté du transport, ce qui n'empêche pas qu'on n'en vende beaucoup dans toutes les villes de province, ainsi qu'à Buenos-Ayres.

La maison de poste de *Portezuelo*, que nous trouvâmes ensuite, est dans une situation fort curieuse, au milieu d'une petite crevasse à mi-côte d'une haute montagne de pierre : son verger de figuiers et de pêchers formait un contraste aussi frappant qu'agréable avec la surface nue du rocher.

Nous quittâmes Portezuelo pour nous rendre au *Morro*, qui en est éloigné de sept lieues. La terre était couverte de gazon; mais nous ren-

contrions, de temps en temps, des touffes de cette jolie petite verveine cramoisie dont la présence nous annonçait l'approche de San Luis. A mesure que nous avancions, le terrain s'accidentait davantage, et nous arrivâmes enfin à un pic beaucoup plus élevé qu'aucun autre de la chaîne. C'était le Morro, montagne en pain de sucre, hérissée de rochers et percée de cavernes, qui peut bien avoir de cinq à six cents pieds au-dessous de sa base; dernière cime de la Sierra de Cordova, du côté du S. Les gauchos assurent qu'elle ne manque jamais de se mettre en colère aussitôt que s'y montrent des Indiens ou même des étrangers. Elle resta pourtant fort tranquille à notre approche; mais elle ne dut pas l'être autant quelques années plus tard, lorsqu'en février 1833, l'*indiada* qui avait été si honteusement repoussée par deux braves à l'Esquinade Lobaton, rencontra au pied du Morro, dans une belle plaine semée de petits arbres et parfaitement unie, une colonne de Cordovezes, forte de cinq cents hommes au moins, qu'elle vainquit et mit en déroute, après avoir tué quatre-vingts fantassins. On ajoute que cette incursion coûta à la province quatre cents personnes, plus de trente mille chevaux, soixante mille moutons et un nombre indéfini de bœufs et de mulets. Plus tard, Ruiz d'Obro fit payer cher aux Pampas vainqueurs leur sanglant triomphe. Ils furent, à leur tour, complètement battus et réduits à la dernière extrémité; mais ils se vengèrent encore de cette victoire, restée sans fruit pour les Espagnols, faute d'accord et de concert, ce qui arrivera toujours dans ces provinces, dont les chefs ne savent jamais s'entendre. Nous eûmes a traverser, jusqu'au *Rio Quinto*, un pays couvert d'algarrobos et continuellement coupé de collines et de vallées. Vers quatre heures, nous arrivâmes à la maison de poste du Rio Quinto, bâtie dans une jolie vallée, à travers laquelle coule la rivière qui était alors un courant très-bas, roulant dans un immense lit dont les bords sont extrêmement escarpés. Lorsque la neige fond dans la Cordillère, il n'est pas douteux que ce cours d'eau ne se change en un formidable torrent. Ainsi que son nom l'annonce, c'est la cinquième rivière de quelque importance qu'on trouve depuis Buenos-Ayres.

En quittant le Rio Quinto, le lendemain matin, il nous fallut gravir une haute colline de pierre qui nous demanda beaucoup de temps et que nous eûmes encore à descendre. La route, pendant quelque lieues, ressemblait à celle que nous avions parcourue la veille; mais, en approchant de San Luis, elle se montrait plus ouverte; semblable aux Pampas, c'était une longue plaine unie, couverte de grandes herbes sèches, mais vertes en dessous. Vers le soir, nous entrâmes dans une contrée très-montagneuse, garnie de petits arbrisseaux et de poiriers épineux, et qu'on appelle la *Sierra de San Luis*. Deux lieues environ avant d'arriver à la ville, on passe par une gorge remarquable, entre deux montagnes dont l'entrée est ombragée d'arbrisseaux et qui ouvre une petite vallée où l'on remarque un bâtiment de quelque importance, orné d'une fastueuse colonnade, en face de piliers de bois. En tournant au pied d'une colline, on découvre la ville ou plutôt la place qu'elle occupe; car les maisons étant fort basses, sont presque entièrement cachées par les vergers de figuiers. Nos gens tenant beaucoup à ce que nous fissions une entrée brillante dans la capitale de la province, se rangerent en ordre et nous firent traverser au grand galop plusieurs rues garnies de misérables maisons en boue, quoique disposées en *quadras*, comme pour mériter le titre de cité. Nous arrivâmes ainsi à la maison de poste, au milieu de tous les habitans qui sortaient pour nous regarder. La poste était très-sale, sans autre ameublement que des bancs de boue à demi-renversés par la volaille qui semblait résider dans la chambre et que notre arrivée parut beaucoup déranger. Les murailles avaient été autrefois blanchies; mais toutes les personnes qui avaient visité ces lieux, peut-être depuis le siècle dernier, y avaient écrit leur nom et la date de leur passage, en caractères plus ou moins lisibles.

San Luis de la Punta est situé dans une fertile vallée, au pied d'un rang de collines. C'est le seul endroit de quelque importance qui se trouve sur la route de Buenos-Ayres à Mendoza. San Luis est la capitale de la province du même nom; cette province, après avoir fait partie de l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres, puis des Provinces-Unies du Rio de la Plata, est restée indépendante, à la dissolution tacite de cette fédération.

Le commerce de San Luis consiste principalemant en bétail et en peaux, et l'on y trouve quelques boutiques garnies d'articles appartenant à l'industrie européenne. Le voisinage de San Luis présente une flore beaucoup plus variée, plus étendue et plus riche que celle de plusieurs des autres provinces. Parmi les arbres sont l'algarrobo, le *chañar*, plusieurs mimoses, le *quebracho*, toujours vert, avec des feuilles en rhombe mucronées. On y trouve aussi une grande quantité d'espèces d'*orchidées* et autres

plantes parasites, plus connues à Buenos-Ayres sous le nom de *fleurs de l'air*, parce que, sans que leurs racines soient plongées en terre, il suffit de les attacher aux barreaux en fer des croisées et des balcons pour qu'elles y vivent plusieurs années. Le *cactus tuna*, sur lequel pullule l'insecte précieux nommé *cochenille*, croît en abondance aux environs de San Luis.

Les habitans n'y sont pas beaucoup plus avancés que le gauchos des Pampas, sous le rapport des manières et de la civilisation; mais ils paraissent avoir meilleure mine que les habitans des plaines. Je ne dois pourtant pas dissimuler qu'un autre voyageur les accuse d'être grands joueurs et très-débauchés. Il applique son accusation indifféremment aux deux sexes, et surtout aux femmes mariées, qui, dit-il, n'attendent pas même les provocations. Il ajoute que San Luis est habité par un peuple ignorant, intolérant, superstitieux, fantasque, qui se croit supérieur à toute l'humanité. Je suis resté trop peu de temps à San Luis pour avoir une opinion à cet égard; mais, quant à la ville même, c'est bien certainement une des moindres de son rang dans l'Amérique du Sud. A peine y trouverait-on une maison d'une apparence décente et n'annonçant pas la misère. La place publique a l'aspect le plus triste qu'on puisse imaginer. Deux églises très-basses, un pauvre *cabildo* (maison-de-ville), la prison et un couvent, tous bâtis en boue et tombant en ruines, en sont les principaux monumens. Le fort, qui n'est pas éloigné, est un carré assez étendu, construit en boue et en adobes ou briques séchées au soleil, et armé de quelques pieces de canon. La plupart des maisons ont de grands jardins, enclos de murailles en terre et renfermant beaucoup d'arbres fruitiers. J'y ai vu un grand nombre de peupliers et de cyprès. Aucune des maisons n'est blanchie. La ville occupe beaucoup de terrain, mais ne paraît pas très-peuplée; sa population ne doit pas s'élever à plus de trois à quatre mille ames, suivant Miers. Un autre voyageur ne lui donne pas au-delà de quinze cents habitans. L'eau qu'ils boivent leur est fournie par une petite rivière et distribuée dans les quadras par de petites rigoles. Le peuple se nourrit de bœuf, de maïs et de fruits de toute espèce, entre lesquels il faut remarquer les pêches, les melons, les raisins et les figues. Ces dernières, séchées au soleil sur des couches de roseaux, forment la principale provision d'hiver.

Suivant Miers, tout le bois employé à la construction des maisons et à d'autres usages vient du Chili, à travers les Andes; aussi est-il extrêmement cher. On l'apporte en poutres d'environ douze pieds de long, attachées aux deux côtés d'une mule, de manière à ce que deux des bouts se trouvent à la hauteur du garrot de la bête, tandis que les deux autres traînent sur la terre; d'où il résulte qu'une grande partie du bois s'use pendant le voyage et arrive à sa destination considérablement raccourci.

Nous commencions à être fatigués, et il nous tardait d'arriver à notre destination. Nous partîmes, en conséquence, de San Luis, le plus tôt qu'il nous fut possible. Je n'ai rien à dire de particulier des différens endroits que nous eûmes à traverser jusqu'à la Represa, dont le maître de poste, qui connaissait bien les diverses tribus des Indiens, me donna, à leur sujet, des détails que je n'aurais pas recueillis facilement à d'autres sources. Les premiers Indiens des Pampas ne vivaient que de leur chasse et n'avaient aucune idée du labourage ou de l'agriculture; mais, depuis les dernières années, leurs heureuses expéditions dans les provinces de l'est les ont mis comparativement à leur aise, en leur procurant d'immenses troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux. Aussi ne comptent-ils plus exclusivement, pour leur subsistance, sur les chevaux sauvages, les autruches, les daims, les renards, etc., dont la capture difficile n'offre jamais que des ressources précaires. Leurs établissemens sont devenus plus stables, quoiqu'ils n'aient point renoncé à leurs anciennes habitudes de pillage. Ils ne demeurent pourtant pas long-temps en un même lieu; ils choisissent de préférence les endroits où d'autres tribus ont déjà campé : de là vient qu'au bord des rivières surtout on trouve, à des distances de vingt ou trente lieues, une suite de ces campemens indiens, nommés *tolderias*, dont les habitations consistent simplement en peaux tendues sur trois pieux disposés triangulairement, à la manière des tentes des Bohémiens qu'on rencontre dans certains pays de l'Europe.

Enfin, nous atteignîmes le *Rio Desaguadero*, dont la profondeur varie suivant les saisons. A l'époque de notre passage, la rivière n'était pas extrêmement dangereuse; elle n'avait pas plus de cent pieds de large et trois de profondeur. Nos gauchos se mirent à la nage, et notre voiture la traversa, grâce à ses grandes roues. En été, elle a au moins quinze pieds de profondeur, et on ne peut la traverser qu'au moyen d'une espèce de bac ou plutôt de pont de bateaux.

Nous nous trouvions alors au milieu de ce qu'on appelle proprement, dans le pays, la *tra-*

vesia ou le désert, qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur dans cette direction. C'est une plaine étendue au pied de la Cordillère, plaine perdue et sablonneuse, fortement imprégnée de sel et qui paraît ne pouvoir produire naturellement ni pâturages ni aucun végétal utile à l'homme, semblable en cela à la plupart des terrains de l'Afrique septentrionale. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un sol si complètement stérile puisse, au moyen de l'irrigation seule, devenir de la plus étonnante fertilité. Il faut que la substance saline dont il est partout saturé soit le plus puissant moteur de la force végétative. Nous souffrîmes beaucoup de la soif pendant tout le trajet; mais, en arrivant sur la rive opposée du Rio Desaguadero, nous nous étions sentis encouragés et fortifiés par l'idée que nous entrions déjà sur le territoire de la province de Mendoza.

Le 7 avril, nous eûmes, pour la première fois, la vue de la Cordillère des Andes. Personne ne peut imaginer l'effet que produit, sur le voyageur, l'aspect de cette épouvantable barrière de montagnes. Ces colosses étaient entièrement couverts de neige et si élevés que nous étions obligés de nous rejeter en arrière pour les voir. Ils semblaient appartenir à un monde différent; car on n'en voyait que la cime, le ciel étant au-dessus extrêmement clair, tandis que l'horizon était un peu obscurci au-dessous.

Dans le cours de la journée, nous commençâmes à reconnaître quelque apparence de culture, et çà et là quelques clôtures arrosées. Les peupliers nous annonçaient l'approche de Mendoza; mais presque toute notre attention était absorbée par le spectacle imposant de la Cordillère qui dominait toujours sur nos têtes.

Nous arrivâmes le soir à la maison de poste de *la Dormida*, située sur un terrain élevé et sablonneux qui commande la rivière du Tunuyan. Le pays que nous traversâmes le lendemain était en partie cultivé; et toutes les maisons étaient ornées d'allées de peupliers qui, bien que d'un effet assez monotone, ne laissent pas que de récréer les yeux dans une contrée presque entièrement dépourvue d'arbres.

Les cultures se multipliaient de plus en plus; nous rencontrions souvent des clôtures de boue de quatre pieds de hauteur, formées de pièces de bois, entre lesquelles se tasse la terre humectée. Tout se fait par irrigation; car, sans le secours de l'art, la nature ne produirait absolument rien.

Un air de prospérité et de luxe signalait et distinguait la maison d'un riche fermier, où nous nous arrêtâmes, au poste de *Retamo*. Nous y trouvâmes un grand salon, avec une chambre à chacune de ses extrémités; et, derrière, un corridor couvert, sous lequel le propriétaire conservait sa récolte dans des peaux cousues ensemble. Au plafond des chambres étaient suspendues, à des ficelles, de magnifiques grappes de raisin muscat, auxquelles on peut bien penser que nous ne restâmes pas indifférens. La façade de la maison, ornée d'un portique et de piliers de bois surmontés d'une corniche, donnait sur la route; elle était ombragée par deux rangs de beaux peupliers, dont chacun recevait, à ses racines, les eaux d'une rigole séparée.

Le lendemain matin, à une lieue environ de Retamo, nous rentrâmes dans la travesia et perdîmes de nouveau la vue de toute culture. Seulement, de temps en temps, un bouquet de peupliers nous annonçait une habitation. C'est plutôt au défaut d'habitans qu'au manque d'eau qu'il faut attribuer l'infertilité du pays; car il est entièrement traversé par la rivière de Mendoza, qui est très-considérable. Deux lieues environ avant d'arriver à la ville, la culture reparut et nous accompagna jusqu'à la ville même. Les maisons devinrent bientôt plus nombreuses. De tous côtés, on voyait de grands vignobles et des figuiers larges et élevés, dont les branches étendues et l'épais feuillage offraient une retraite contre les feux du soleil. Souvent des canaux d'irrigation traversaient la route, que continuaient des ponts de bois assez larges pour qu'une voiture ou une charrette pût y passer. Nous rencontrâmes plusieurs paysannes de Mendoza à cheval; elles portaient des chapeaux d'hommes et étaient assises sur des selles du pays qu'on appelle *sillones*. A mesure que nous avancions, le nombre de gens à cheval augmentait; des troupes de mules et de charrettes toujours plus nombreuses nous annonçaient l'approche d'une grande ville. Enfin nous entrâmes dans Mendoza le 8 avril 1829, vers six heures du soir, et notre équipage nous conduisit au grand galop, comme d'usage, à la porte de la maison qu'occupait mon compagnon de route, au centre de la ville. J'avais grand besoin de repos; pourtant, dès le lendemain matin, j'étais sur pied, aiguillonné par la curiosité, et j'avais déjà parcouru en partie ma nouvelle résidence.

Mendoza, capitale de la province de ce nom, est une charmante ville située au milieu des vignobles, à 2,600 pieds au-dessus du niveau de la mer, au pied de la grande chaîne de la Cordillère des Andes. Cette ligne de montagnes gi-

gantesques court N. et S., aussi loin que la vue peut s'étendre, avec ses sommets étincelant, tout le jour, de l'éclat d'un ciel sans nuages et toujours azuré, et perçant, la nuit, de sa blancheur argentée, le bleu obscur que la lune anime quelquefois de son inconstante lumière. Des milliers de petits ruisseaux, descendus des montagnes, fertilisent les plaines situées au-dessous, et portent leurs eaux claires et rapides dans toutes les rues et dans tous les jardins de la cité.

La ville, bâtie en *quadras* ou carrés rectangles d'égale étendue, ressemble extérieurement à toutes les villes espagnoles déjà décrites ; mais elle est d'une grande propreté. Le seul endroit remarquable de son intérieur est la place (*la plaza*), où se trouve un assez pauvre bâtiment qui sert de cabildo. Au centre de la place entourée de peupliers, il y a une fontaine de cuivre assez propre, d'où s'élance un jet d'eau dans un bassin qui approvisionne la ville.

Mon compagnon m'offrit un asile chez lui jusqu'à mon départ pour la Cordillère. Sa maison était des plus agréables, munie de cours spacieuses, de riches salons et de tout ce qu'on trouve d'agrémens dans une maison opulente. Elle était meublée dans les goûts français et anglais combinés. A peine le bruit du retour du maître se fut-il répandu, que ses amis accoururent en foule pour le féliciter.

La tertulia était très-nombreuse. La danse et la musique commencèrent presque immédiatement, et la soirée se passa dans la joie. Des glaces, des crèmes, des bonbons, des vins, des cordiaux, furent présentés à la ronde, et je fus enchanté de la manière aussi franche qu'amicale dont les dames de Mendoza se traitaient entre elles. Après m'être retiré dans une chambre à coucher des plus élégantes, on peut juger du bonheur avec lequel je jouis du repos le plus parfait dans un bon lit entouré d'une riche moustiquaire, moi qui, depuis si long-temps, n'avais trouvé, dans les Pampas, au milieu de bouges remplis de fumée, que le sol boueux pour couchette et des toiles d'araignées pour rideaux. Le lendemain, une jolie petite mulâtresse vint m'annoncer que la famille de mon hôte m'attendait pour déjeuner. Le service était en porcelaine française du dernier goût, et l'on servit du café, du thé, du chocolat, avec des mets plus substantiels, des poulets, du riz, des beef-steaks, des fruits et du vin.

Le soir, je fis une promenade à cheval aux environs de la ville. Je fus charmé, dans cette excursion, d'une très-jolie *alameda* ou promenade publique, l'orgueil et l'ornement de Mendoza. Elle consiste en quatre allées de beaux peupliers rangés en droite ligne, parallèlement à la Cordillère, et où l'on jouit d'une vue magnifique de ces montagnes. A l'une des extrémités de la promenade est un petit temple d'architecture grecque, consistant en une jolie frise soutenue par plusieurs colonnes. On y monte par quelques degrés faisant face à la promenade. Ce temple est bâti de briques et de chaux imitant la pierre. Du côté opposé, est un autre temple, mais d'un style plus lourd. La promenade est parfaitement bien entretenue et fréquentée, tous les soirs, par les habitans qui y prennent des glaces, des fruits et autres rafraîchissemens achetés sur le lieu même. Pendant le jour, c'est une charmante retraite où le feuillage des grands arbres défend les promeneurs des feux d'un soleil ardent.

Je remarquai encore les vignobles de raisins blancs et noirs dont la ville est entourée. De petites rigoles amènent l'eau au pied des ceps qui sont plantés en lignes parallèles à cinq pieds de distance, séparés d'environ autant les uns des autres et qu'on laisse croître jusqu'à près de quatre pieds de hauteur. On fait de leur récolte des vins rouges et blancs et de l'eau-de-vie. Le vin blanc est très-tolérable et pourrait devenir excellent, avec plus de soin et d'habileté de la part de ceux qui le fabriquent. Les vergers et les jardins que possède presque chaque maison de la ville attirèrent aussi mon attention.

Le lendemain, je fus invité à un grand bal que donnait un frère de mon hôte, et où je pus voir les habitans les plus distingués de la ville en grande tenue, ce qui n'a pas lieu dans une simple tertulia. Le bal était fort brillant, et les dames en grand nombre, la plupart fort jolies ; malheureusement, presque toutes étaient défigurées par un goître, infirmité à laquelle sont sujets tous les habitans de la province, et plus particulièrement encore, m'a-t-on dit, ceux de Salta et de Santiago del Estero. On attribue ordinairement le goître à l'usage des eaux de neige qui descendent de la Cordillère ; mais d'habiles médecins, en remarquant que beaucoup de pays où l'on boit de cette eau n'ont pas de goîtres, les expliquent par la présence de certains miasmes atmosphériques. Mendoza, sous d'autres rapports, peut être regardée comme l'une des villes les plus saines du monde. L'air y est extrêmement pur. Grâce au voisinage des montagnes, on n'y est pas aussi accablé par la chaleur que dans beaucoup d'autres localités ; et cependant il y fait très-chaud pendant presque toute l'année. Il résulterait d'observations gé-

nérales comparées que la chaleur moyenne en été est, à l'ombre, à deux heures après midi, d'environ 90° de Farenheit. Les nuits sont comparativement très-fraîches; et, en hiver, elles sont froides et accompagnées de gelées.

Les Mendozinos aiment passionnément la danse. Dès que la chaleur du jour est passée, et que la sieste est finie, on se réunit pour danser; et tout le monde danse, sans distinction d'âge. Dans le bal auquel j'assistai, les dames étaient rangées en lignes autour de la salle; les messieurs se tenaient au milieu ou causaient avec elles. Le bal commença par des menuets que suivirent les danses espagnoles et quelques-unes des danses du pays. Il se prolongea pendant plusieurs heures; après quoi, l'on annonça le souper, et les dames passèrent dans une salle voisine où les attendait un élégant banquet, servi tout-à-fait à l'européenne. Chacune d'elles en prit sa part, tandis que la plupart des hommes se tenaient derrière leurs chaises. On eût pu voir tel de ces messieurs murmurant quelques doux propos à l'oreille de sa belle, tandis que tel autre, peut-être moins sentimental, recevait une nourriture plus solide de la pointe de la fourchette de sa dulcinée. Vinrent ensuite plusieurs toasts à la patrie, à la liberté, à l'égalité, aux droits de l'homme, etc. Puis la danse recommença et se prolongea fort tard.

Les voyageurs les plus récens ne sont pas d'accord sur la population effective de Mendoza; car ils la portent à six, douze, vingt, trente ou trente-huit milles ames; calculs dont les premiers paraissent trop faibles et les derniers trop forts; peut-être ne serait-ce pas trop hasarder de prendre le milieu entre les termes extrêmes. Les Mendozinos sont fermiers et nourrisseurs plutôt que manufacturiers. Ils échangent les produits de leurs terres et de leurs bestiaux pour des articles manufacturés qu'ils reçoivent de Buenos-Ayres, de Cordova et des Indiens du sud. Quelques soieries et quelques cotonnades, qui viennent directement de la Chine et du Bengale au Chili, leur sont aussi apportées par le chemin des montagnes; mais ce genre de commerce a considérablement perdu de son importance, depuis que des relations directes se sont ouvertes avec Valparaiso par le cap Horn, et aussi en raison du peu de sûreté des routes de terre; car il ne faut qu'une poignée de mécontens armés ou d'Indiens, pour intercepter sur-le-champ toutes les communications. L'herbe du Paraguay est encore une branche de commerce entre Mendoza et le Chili. Il se fabrique enfin à Mendoza un savon passable, dont il s'exporte une partie.

Le gouvernement de la province est indépendant et administré par une assemblée représentative que le peuple élit tous les ans et qui envoie deux députés au Congrès général tenu à Buenos-Ayres.

La fortune et le commerce sont généralement concentrés, là comme partout ailleurs dans l'Amérique du Sud, entre un petit nombre de familles. Il y a quelques maisons appartenant à une classe supérieure, mais qui ne sont pas opulentes. Dans le reste de la population, plusieurs, par leur industrie, se sont acquis un peu de fortune; personne ne paraît être indigent, et presque tous les habitans possèdent quelques portions de terre qui, avec un travail modéré, l'abondance des denrées et la simplicité de leurs goûts, pourvoient à tous leurs besoins. Quelques maisons déploient beaucoup de luxe par l'étendue des appartemens destinés aux réceptions du soir, l'éclat de leur luminaire et la richesse de leurs ameublemens. Le goût de la musique est répandu partout; mais l'impossibilité de se perfectionner dans cet art borne les talens des meilleurs musiciens à l'exécution de quelques morceaux faciles de guitare et de forté-piano et de quelques chants bien simples. On ne trouve à Mendoza qu'un très-petit nombre de bibliothèques particulières. On y est généralement peu instruit, et des traits d'une grossière ignorance venant à se faire jour dans la conversation étonnent d'autant plus l'étranger qu'ils forment un contraste plus frappant avec l'extérieur élégant et les manières polies de ceux à qui ils échappent.

On accuse les Mendozinos d'être fiers, bigots, fantasques; mais, par compensation, on leur reconnaît de la douceur et des sentimens de bienveillance envers leurs inférieurs de toute classe. Ils sont simples dans leurs manières et très-hospitaliers; et, quoique privés d'éducation et de lumières, ils montrent, même dans les classes les plus pauvres, un sens droit, un jugement sain et une franchise qui rendent leur commerce très-agréable aux étrangers.

D'après tout ce qu'on vient de lire, on peut imaginer que je passais fort bien mon temps à Mendoza, au milieu de ses aimables habitans, dansant, chassant, montant à cheval ou me promenant à l'Alamada avec des femmes charmantes, et respirant les délicieuses brises qui descendent chaque soir des hauts sommets de la Cordillère neigeuse. Mais je commençais à sentir que les délices de Mendoza m'avaient déjà trop long-temps retenu; et, prenant mon parti en brave, après avoir fait de nouveaux préparatifs pour un voyage d'un autre genre, le 14 avril je

me mis en marche, pour affronter les neiges et les précipices de la Cordillère.

CHAPITRE XXXVII.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

La République Argentine est peut-être, après l'empire du Brésil et la Colombie, le plus vaste des territoires de l'Amérique méridionale qui sont déjà civilisés ou dont la civilisation commence. Cette république, à n'en juger que par l'inspection de la carte, a pour bornes, à l'O., la Cordillère des Andes et la république du Chili; au N., la république de Bolivia et le Mato-Grosso du Brésil, en y comprenant le Paraguay, dont elle n'a pas encore reconnu l'indépendance, et qui, par conséquent, peut être, regardé diplomatiquement, comme en faisant encore partie; à l'E., les provinces méridionales du Brésil et le Rio Uruguay, qui la sépare de la nouvelle république de Montevidéo; et, dans cette même direction, l'Océan Atlantique, depuis le Rio de la Plata jusqu'au Rio Negro au S., dont les eaux la séparent de la Patagonie indienne; car, quoique les Argentins aient la prétention d'étendre leur domination jusqu'au détroit de Magellan, il faut bien reconnaître que leur empire effectif est limité à ce dernier fleuve, en supposant même que quelques forts isolés et des établissemens naissans encore assurent suffisamment cet empire sur les nations indigènes répandues au sein des Pampas de la Patagonie septentrionale. Mais que de changemens et de révolutions ont subi les diverses parties de ce territoire, depuis la conquête espagnole jusqu'à nos jours, en ne considérant ici, d'abord, la question que sous le point de vue purement géographique!

Ces provinces furent primitivement au nombre de cinq : Buenos-Ayres ou Rio de la Plata, le Paraguay, le Tucuman, las Charcas, Potosi, soumises, jusqu'en 1778, à la juridiction du vice-roi du Pérou; mais, à cette époque, on les érigea en une vice-royauté séparée, dont Buenos-Ayres devint la capitale.

Au commencement du XIXe siècle, la vice-royauté de Buenos-Ayres, prenant le nom de *Provinces-Unies de la Plata*, se partagea en vingt provinces divisées, en raison de leur situation, en hautes et basses. Les premières étaient au nombre de onze, savoir : Mojos et Chiquitos, Apalobamba, Santa Cruz de la Sierra, la Paz, Cochabamba, Carangas, Misque, Paria, Charcas, Potosi et Atacama; les secondes au nombre de neuf, savoir : Tarija, Salta, le Paraguay, le Tucuman, Cordova, Cuyo, Entre-Rios, Montevideo ou la Banda oriental, et Buenos-Ayres.

En 1825, nouveaux changemens. Le Haut-Pérou se détacha de l'Union de la Plata, et forma, d'une partie des provinces de cette Union, la nouvelle république de Bolivia. Antérieurement ou postérieurement à cette époque, trois autres des provinces de la Plata se détachèrent encore de l'union : le Paraguay, en 1811, pour vivre sous la dépendance du docteur Francia; Montevideo ou la Banda oriental, en 1828, pour constituer la *Republica oriental del Uruguay;* Tarija, en 1831 ou 1832, pour se réunir à la Bolivia.

Enfin, les territoires de l'ancienne *Union de la Plata* qui restaient à la République Argentine furent et sont encore aujourd'hui distribués de manière à présenter une division territoriale en quatorze provinces, reconnaissant pour loi, suivant les circonstances, l'autorité politique du congrès réuni à Buenos-Ayres, et auquel chacune d'elles, tout en se gouvernant par elle-même, envoie plus ou moins de députés chargés de discuter et de soutenir ses intérêts généraux ou particuliers, qui ne sont pas toujours en harmonie avec ceux de l'ensemble de la république, d'où il résulte, à chaque instant et partout, des troubles dont il serait difficile de prévoir le terme.

Ces quinze provinces sont Buenos-Ayres, Santa Fe, Entre-Rios, Corrientes, Misiones, San Luis, Mendoza, Cordova, Tucuman, Santiago del Estero, Salta, Jujuy, San Juan, la Rioja et Catamarca.

Un coup-d'œil jeté sur la carte montrera que, depuis Buenos-Ayres, en suivant le cours du Parana, jusqu'à l'Esquina, depuis l'Esquina jusqu'à San Luis, et, enfin, de San Luis jusqu'à Mendoza, dans une direction occidentale, il se prolonge, au S., une vaste étendue de pays plat, sans arbres, ne produisant qu'un gazon court; pays couvert de lacs nombreux s'enchaînant les uns aux autres à travers un sol sablonneux, et dont les eaux, qui proviennent de plusieurs rivières, se perdent et s'absorbent au milieu de ces sables mêmes. A l'extrémité N. O. de cette surface se trouve, dans l'espace de trente mille milles carrés, un terrain plat fortement saturé de matière saline, sans autre végétation que des forêts d'arbres épineux et de petits buissons entremêlés de nombreux marais et de lacs salins, que nourrissent les deux grandes rivières d'eau douce de Mendoza et de San Juan. Ces lacs se nomment *Guanacache* et déchargent le trop

plein de leurs eaux par un canal appelé la rivière Desaguadero, qui se perd elle-même dans le lac Bebedero, près de San Luis.

J'ai déjà décrit cette contrée saline, appelée *la Travesia* ou désert de Mendoza. Sur beaucoup de plateaux plus élevés qui s'étendent entre les montagnes de Cordova, sur ceux de Santiago del Estero, sur ceux de la Rioja, du Tucuman, et dans plusieurs autres des provinces septentrionales, il y a des terrains que le manque absolu d'eau empêche de produire autre chose que des buissons et des arbrisseaux épineux, et qui sont aussi très-salés. Presque toute la surface de ces provinces est de la même nature, excepté dans les ramifications stériles des montagnes, dont les gorges profondes présentent, de temps à autre, de petits courans qui peuvent nourrir les habitans, dans un pays où les communications sont si difficiles. Ces terrains plats et stériles s'appellent aussi travesias. Dans ces provinces, il ne se trouve qu'un petit nombre de vallées cultivables; et tout ce pays, borné au N. par le rio Dolce, à l'O. par la Cordillère (espace de plus de cent mille milles carres), présente à peine un seul endroit où l'on puisse être tenté de fonder un établissement. A l'exception de Santiago del Estero, de Tucuman, de San Juan, de Mendoza, de San Luis et de Cordova, qui sont sur la lisière de cet immense district, on ne trouve, dans son intérieur, qu'une seule ville, Rioja; et, à l'exception du rio Dolce, du rio de San Juan, du rio de Mendoza et du rio Tercero, qui en forment les limites, il ne s'y trouve qu'une rivière d'eau douce, l'Anqualasta, qui alimente Rioja, encore est-elle fort peu considérable, ne tardant pas à se perdre dans des marais et dans des lacs salés, au milieu de ce désert inhospitalier. Les communications à travers ces lieux sauvages sont très-pénibles et très-ennuyeuses à cause de l'excès de la chaleur, de la fréquence des marais, du manque des maisons et des postes, et, surtout, en raison du défaut d'eau fraîche, ce qui expose les voyageurs à beaucoup d'inconvéniens; aussi est-il à croire que ces terrains resteront inhabités jusqu'à ce que les parties plus fertiles du continent se soient plus peuplées, ce qui ne peut être que l'ouvrage des siècles.

Il est extrêmement difficile d'apprécier au juste la population des diverses provinces de la République Argentine; car les calculs partiels sur lesquels on pourrait en baser l'estimation générale, sont, pour la plupart, trop forts ou trop faibles, et varient, d'ailleurs, en raison des temps où les données ont pu être recueillies par divers voyageurs dont l'exactitude ne peut être toujours suffisamment garantie.

Comme dans le reste de l'Amérique, les habitans appartiennent à quatre races qui diffèrent entre elles autant par les mœurs que par la complexion. La première est celle des *Indiens* ou *Américains*; la seconde, celle des *blancs* ou *Européens*, parmi lesquels on appelle *créoles* ceux qui sont nés de père et mère espagnols et qu'on divise aussi en blancs habitans des villes, reproduisant, plus ou moins, dans leurs habitudes, celles de la mère patrie, et en blancs-habitans des campagnes, partagés en deux classes bien distinctes, celle des agriculteurs (pour la plupart Indiens convertis), et celle des bergers (gauchos et peones). Vient, en troisième lieu, la race des *negres*, transplantés d'Afrique comme esclaves, et enfin celle des sang-mêlés qu'on désigne par le nom générique de *gens de couleur* (*pardoz sambas*), et dont il y a plusieurs espèces, entre autres les *métis* (*mestizos*), mélange de sang indien et blanc; les *mulâtres* (*mulatos*), mélange de sang africain avec le sang indien ou celui d'Europe; encore y a-t-il ici plus d'une distinction à faire, par exemple, entre le mulâtre proprement dit, né d'un Européen et d'une négresse, le *quarteron* ou quart *de nègre*, fruit du mélange du sang mulâtre avec le sang européen, et le *saltoatras* (saut en arrière ou trois quarts de nègre), que produit le mélange du sang nègre et du sang mulâtre.

Le chiffre qu'on pourrait donner de la population de la république serait très-vague. Miers, écrivain consciencieux, la regarde comme ayant été constamment exagérée, et ne porte pas à plus de 150,000 la totalité des habitans des cinq provinces de Buenos Ayres, de Mendoza, de San Juan, de San Luis et de Cordova, que d'autres calculs ont évaluée à 271 et même à 438,000. Il ajoute que la population des provinces plus septentrionales a encore été plus exagérée, ainsi que leurs ressources, leurs richesses, leurs productions et la nature du pays; ce que ce même auteur attribue à l'intérêt qu'a toujours eu la cour de Madrid à tout enfler, à cet égard, pour exciter la cupidité des Espagnols. D'un autre côté, si l'on en croit Ignacio Nuñes, écrivain moderne du pays, que son caractère diplomatique a dû mettre à portée de puiser ses renseignemens aux meilleures sources, ce chiffre pourrait être élevé de 411 à 450,000 ames, calcul dans lequel ne figure pas la population de la province de Buenos-Ayres, estimée à 250,000 dans un recensement fait en 1815; à 140,000, par un voyageur moderne, et à 85,000, par Miers, en 1819 et années suivantes.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déjà dit des provinces de Buenos-Ayres, d'Entre-Rios, de Corrientes, des Misiones, ainsi que de celles de Montevideo et du Paraguay, leurs anciennes annexes, qui toutes ont été l'objet principal de mon attention et de mes recherches. Je viens de parcourir les frontières méridionales des provinces de Cordova, de San Luis et de Mendoza. Il ne me reste donc quelques regrets que relativement à celle de Santa Fe, qui, d'ailleurs, est d'une importance médiocre, et où l'on ne s'occupe guère que de l'éducation des chevaux et des bœufs, lesquels encore n'y sont qu'en petit nombre.

J'aurais aimé à visiter les aimables habitans de la province de San Juan, qui montrent de grandes dispositions à faire des progrès dans la civilisation, et qui passent pour suivre de plus près que tous les autres les *Porteños* dans la marche de la réforme sociale. Ils se livrent avec succès à la culture de leurs nombreuses vignes, et à la fabrication de vins et d'eau-de-vie qu'ils envoient en quantité à Potosi, à Buenos-Ayres, à Santa Fe et dans la république orientale de l'Uruguay. La province est extrêmement fertile et le blé y rapporte communément cent pour un. Elle produit de grands et beaux arbres, d'excellens oliviers; elle a des troupeaux de bœufs et de chevaux, quoique les pâturages n'y soient pas aussi bons qu'en d'autres endroits. C'est une des plus favorisées de la nature pour l'or et pour l'argent, et elle possède, à trente ou quarante lieues de sa capitale, un minerai d'or du nom de *Jacha*, qui a réuni sur ce point une population assez considérable. Le voyageur Miers regarde, en raison de la beauté et de la salubrité du climat, qu'il compare à celui de Mendoza, et aussi en raison de la fertilité du sol, les environs de San Juan comme des plus propres à la fondation d'une colonie agricole d'Européens, et cela en dépit même des préjugés des habitans.

La province de la Rioja est, jusqu'à présent, une des moins considérables; mais, indépendamment de l'éducation des bestiaux, dont on s'y occupe beaucoup, elle possède une fameuse mine dite de *Famatina*, située à trente-cinq lieues à l'O. de sa capitale, et d'où l'on tire, en quantité, de l'or, de l'argent et autres métaux précieux.

Santiago del Estero, assez étendue et très-fertile, est remarquable en ce que la langue vulgaire des campagnes est encore le *quichua* des anciens Incas. Une coutume particulière aux habitans de cette province est d'aller chercher du travail dans les autres, à deux, trois, et quelquefois quatre cents lieues de leur résidence, reproduisant à cet égard les mœurs des Auvergnats et des Savoyards; fort paresseux et très inappliqués dans leurs foyers, ils se montrent, partout ailleurs, laborieux et actifs; ils passent pour les meilleurs moissonneurs de l'Union, et finissent, comme les cosmopolites européens, par rentrer sur leur territoire avec le produit de leur travail. La province produit du miel, de la cire, du salpêtre, plusieurs arbres et surtout le caroubier. Une célèbre mine de fer natif, située au grand Chaco, dans le voisinage de Santiago del Estero, a fourni, par l'exploitation régulière qu'on en a faite depuis la révolution, une occupation utile et lucrative aux habitans de cette partie de la République Argentine.

Catamarca, peu considérable, mais éminemment agricole, se distingue par l'éducation des bœufs, des moutons et des chevaux. Son coton a été jugé, même en France, le meilleur, peut-être, qu'il y ait au monde, et pourrait devenir pour le pays l'objet d'un commerce considérable. L'ouverture de la navigation du Vermejo lui serait des plus avantageuses, à cause de sa proximité de Salta, à laquelle profiterait surtout cette importante opération.

Salta est la dernière province du premier ordre sur le chemin de Buenos-Ayres au Pérou; elle est intéressante par les belles vallées qu'y forment diverses branches des Cordillères, par la belle rivière qui l'avoisine, par ses magnifiques forêts, riches en bois de toute espèce, par ses gras pâturages et les troupeaux qu'elle y nourrit, surtout les troupeaux de vigognes et de mulets, qui font le principal objet de son commerce extérieur; elle se recommande encore par ses mines d'or et d'argent, de cuivre, de fer, de soufre, d'alun, de vitriol; enfin, par l'esprit d'hospitalité qui anime ses habitans et par les souffrances que lui a fait endurer la guerre de l'indépendance, aux avant-postes de laquelle sa position géographique l'avait, en quelque sorte, placée, et dont ses braves défenseurs même n'ont pu la préserver, au prix de leur sang, pendant quinze ans de luttes et de réactions acharnées.

Jujuy, la plus septentrionale des provinces argentines, riche en bestiaux de toute espèce, dont elle fait un grand commerce avec le Pérou, n'abonde pas moins en coton, en blé, en maïs, en orge, en patates et autres légumes, en sucre, en miel, en laines excellentes; elle possède des mines d'or fécondes et s'est distinguée dans la guerre de l'indépendance; mais, sous ce rapport,

le Tucuman, enclavé dans tous les districts que je viens de nommer, est assurément le plus remarquable. Il a mérité le beau titre de *Tombeau de la tyrannie* par la brillante victoire que ses dignes citoyens y remportèrent sur les Espagnols en 1812; il s'est placé à la tête de tous les mouvemens révolutionnaires, que ses braves phalanges ont partout appuyés; et c'est enfin de sa capitale que le congrès général des Provinces-Unies du Rio de la Plata publia, en 1816, sa déclaration d'indépendance absolue. On vante l'affabilité, la douceur de ses habitans et leur amour du travail, éloge d'autant plus flatteur, quant à ce dernier point, que cette vertu est plus rare en Amérique. On vante aussi l'extrême fertilité de la province, où l'on récolte, en abondance, du riz, du maïs, de la pistache de terre, du tabac, des oranges, des melons et des oignons du meilleur goût et d'une grosseur monstrueuse; des patates qui pèsent jusqu'à sept livres; des arbres d'une circonférence telle que seize hommes, en se donnant la main, ont peine à embrasser certains d'entre eux. Ses fromages dits de *Tafi* se vendent très-cher à Buenos-Ayres. De l'une de ses chaînes de montagne, au milieu de laquelle la capitale est agréablement située, descendent seize rivières qui fertilisent son territoire et dont la réunion forme la rivière de *Santiago del Estero*.

Je termine ma rapide revue par quelques notes additionnelles sur la province de Cordova. Avec quel plaisir n'aurais-je pas visité sa célèbre capitale, surtout dans l'espoir d'y retrouver mon bon cicérone de l'Assomption du Paraguay! Combien il m'eût été agréable de visiter avec lui ce qui reste de cette université si fameuse, long-temps le flambeau intellectuel de l'Amérique méridionale! Mais, dominé par d'autres idées et entraîné vers un autre but, il me fallut renoncer à ce voyage; je me contente donc d'emprunter à quelques voyageurs en crédit les traits les plus caractéristiques de cette intéressante localité. La ville de Cordova fut fondée en juillet 1575. Elle est pittoresquement située, à cent soixante-quinze lieues de Buenos-Ayres, au milieu de montagnes et de collines, dont le rapprochement ne permet de la voir que lorsqu'on y est arrivé. La ville, considérée sous le point de vue matériel, n'est rien moins que remarquable; elle est bâtie en carrés rectangulaires, comme toutes les villes espagnoles. Les maisons sont, pour la plupart, construites en cailloux roulés, tirés du fond du Rio Primero qui l'arrose. Les rues ne sont pas pavées, et le sol se trouvant très-sablonneux, l'air est lourd et malsain. Quelques-uns des édifices publics sont bien dans le style mauresque, quoique lourds et grossiers, à en juger d'après notre goût; mais la ville n'est pas moins, après Buenos-Ayres, la plus notable de la République. Du temps de la domination des Espagnols, Cordova était une place d'une grande importance, extrêmement peuplée, et sa population se composait des hommes les plus intelligens dont pût se vanter aucune des villes coloniales de l'Espagne. Son université avait été créée pour l'éducation des plus distingués d'entre les créoles. Les jésuites y régnaient dans toute leur gloire; elle était le centre de leur pouvoir, de leur influence et de leurs spéculations. Elle possédait un évêché qui ajoutait beaucoup à sa célébrité. Son principal commerce était celui des mules, qu'elle envoyait à la grande foire annuelle de Salta. Les travaux d'exploitation des mines de ces plateaux inhospitaliers coûtaient un nombre incroyable de ces animaux, et l'on dit que la province de Cordova n'en expédiait pas moins de quatre-vingt mille par an; mais les événemens de la révolution ont mis fin à ce trafic; les capitalistes espagnols ont interrompu l'exploitation des mines, et retiré les fonds qu'ils y avaient versés. Depuis, tout n'a fait que dégénérer dans la ville, les fortunes ayant été déplacées et étant tombées entre les mains d'hommes ignorans et tyranniques, qui ne savaient qu'abuser d'une influence et d'un pouvoir dus seulement à l'intrigue. Cordova est la patrie du doyen Funes qui, en 1818, a publié, à Buenos-Ayres, un ouvrage estimé sur cette ville, le Tucuman et le Paraguay. Il y a, dans la province, un grand nombre d'*haciendas* ou estancias, où l'on nourrit et élève beaucoup de bestiaux. Les habitans sont doux et hospitaliers. Les Anglais faits prisonniers à Buenos-Ayres en août 1806 s'applaudirent d'y avoir été reçus avec l'humanité la plus touchante. Le pays est arrosé par plusieurs rivières qu'on ne distingue que par leur numéro d'ordre, à partir de l'ouest jusqu'à Buenos-Ayres, et dont une, le *Rio Tercero*, est la plus considérable, et communique avec la Plata, ce qui fait beaucoup désirer, dans le pays, qu'on rende la navigation plus facile, dans l'intérêt commercial de toutes les provinces occidentales. La province de Cordova a acquis, dans ces derniers temps, un autre genre de célébrité par la part plus ou moins active qu'elle a prise à la guerre civile qui a déchiré la République Argentine; guerre causée, depuis la fin de 1828, époque de la cessation de la guerre avec le Brésil, par les rivalités acharnées des deux partis unitaire et fédéral. C'est dans la plaine de la *Tablada*, moitié sablonneuse, moitié couverte

de pâturages entrecoupés de ravins et de monticules, et au nord de Cordova, que se livra, le 20 juin 1829, la fameuse bataille dans laquelle les fédéraux, sous les ordres de Bustos et de Quiroga, furent complètement vaincus par le général la Paz, commandant les unitaires.

Je passe à l'exposé rapide des révolutions politiques dont les provinces du Rio de la Plata furent le théâtre depuis leur origine jusqu'à nos jours, en les rapportant presque toutes à leur capitale; car en Amérique, comme ailleurs, l'histoire des capitales est presque toujours celle des Etats aux destinées desquels elles président.

Buenos-Ayres a reçu son nom de son fondateur, D. Pedro Mendoza, en 1534, et le dut à la salubrité de son climat. Les premiers colons furent très-malheureux. La ville fut brûlée par les Pampas; et, après avoir éprouvé la famine et tous les maux que cette calamité traîne à sa suite, les Espagnols, en 1539, abandonnèrent la place. De 3,000 hommes qui avaient quitté l'Espagne avec D. Pedro pour la conquête de la Plata, un quart à peine gagna l'Assomption où se réfugièrent les restes de la colonie. En 1542, un nouvel armement fut tenté, et l'on essaya de rebâtir la ville; mais les hostilités des Indiens firent avorter ce nouveau dessein. Buenos-Ayres fut encore abandonné. Ce fut seulement en 1580 que les Espagnols, qui déjà s'étaient établis à Santa Fe, sous les ordres de Juan de Garay, virent, enfin, réussir leur troisième tentative pour fonder une ville sur la place choisie par Mendoza. Les naturels, se souvenant qu'ils avaient déjà deux fois rasé les ouvrages des Espagnols, les attaquèrent de nouveau et incendièrent les tentes et les huttes provisoires des colons; mais leur chef fut tué et on les mit en déroute. Avant qu'ils fussent en état de revenir à la charge, la ville avait une garnison et des fortifications capables de résister à de pareils ennemis. La cité commença bientôt à prospérer; et le vaisseau qui fit voile pour la Castille avec la nouvelle de sa reconstruction, y porta une cargaison de sucre et les premières peaux qu'ait fournies à l'Europe le bétail sauvage qui déjà couvrait le pays et qui bientôt changea entièrement les mœurs des tribus du voisinage. Trente ans plus tard, on ne comptait pas moins d'un million de bêtes à cornes conduites des environs de Santa Fe dans le Pérou; tant elles avaient multiplié rapidement sur les plaines sans limites du Tucuman et de la Plata. Les bestiaux avaient été introduits dans cette partie de l'Amérique du Sud long-temps avant cette année 1580; mais par qui et à quelle époque? C'est ce dont l'histoire n'a conservé aucun souvenir.

En 1620, Buenos-Ayres avait acquis assez d'importance pour devoir être érigé en évêché; elle partagea, dès-lors, avec l'Assomption du Paraguay, première capitale des établissemens espagnols sur la Plata, cet avantage, dont cette dernière cité jouissait depuis 1547. Montevideo, Maldonado et les autres villes de la Banda oriental furent comprises dans son diocèse. En 1700, ses habitans étaient au nombre de 16,000. On a déjà vu qu'en 1778 les provinces de la Plata, jusqu'alors subordonnées à la juridiction du vice-roi du Pérou, furent érigées en une vice-royauté séparée. Les nouveaux réglemens de commerce adoptés alors ne contribuèrent pas peu à la prospérité toujours croissante de cette importante cité.

Les premiers trafiquans en Amérique, ne voulant que de l'or et de l'argent, estimaient peu les contrées qui n'abondaient pas en ces précieux métaux. Craignant que l'introduction des marchandises au Pérou par la voie de Buenos-Ayres ne nuisît à la vente des cargaisons des flottes et des galions qu'ils envoyaient à Panama, ils sollicitèrent et obtinrent du gouvernement la prohibition de toute espèce de commerce par le Rio de la Plata. Ceux à qui nuisait le plus cette mesure réclamèrent avec force; et, en 1602, ils obtinrent la permission d'exporter pendant six ans, sur deux vaisseaux qui leur appartenaient et à leur compte, une certaine quantité de suifs, de peaux et de charque, mais seulement dans les ports du Brésil et de la Guinée. A l'expiration du terme de cette permission, ils en sollicitèrent une prolongation indéfinie, avec extension à toute espèce de marchandises et droit d'exportation dans les ports d'Espagne. Les consulats de Lima et de Séville s'y opposèrent de toute leur force. Cependant, en 1618, les habitans des rives du Rio de la Plata furent autorisés à équiper deux navires, n'excédant pas chacun un certain tonnage. On leur imposa plusieurs autres conditions; et, pour empêcher tout trafic avec l'intérieur du Pérou, on établit à Cordova du Tucuman une douane où l'on percevait un droit de cinquante pour cent sur toutes les importations. Cette douane était aussi chargée d'empêcher la transmission de l'or et de l'argent du Pérou à Buenos-Ayres, même en paiement des mules fournies par cette dernière ville. Le terme de cette nouvelle permission écoulé, un ordre de 1622 le prolongea indéfiniment; et, pour augmenter la prospérité du pays, on établit à Buenos-Ayres, en 1665, une audience

royale, qui fut abolie comme inutile en 1672. Tel était l'état des choses, quoique, de temps en temps, des individus obtinssent la permission d'exporter des marchandises, lorsqu'enfin, en 1778, il fut permis au Rio de la Plata de se livrer à toute espèce de commerce, même avec l'intérieur du Pérou. Avant cette époque, à peine avait-on vu douze ou quinze vaisseaux autorisés à faire le commerce colonial de toute l'Amérique espagnole du Sud, et ils faisaient rarement plus d'un voyage en trois ans. En 1796, soixante-treize navires arrivèrent de la seule Espagne dans le port de Buenos-Ayres, avec des cargaisons évaluées à près de trois millions de piastres, et l'on en vit partir de Buenos-Ayres soixante-seize, dont cinquante-un pour la métropole, quatorze pour la Havane et onze pour la côte d'Afrique. La valeur des exportations était d'environ cinq millions et demi de piastres, dont plus de quatre millions en or et en argent.

Dans les années qui suivirent, la guerre survenue entre la Grande-Bretagne et l'Espagne amena des changemens sensibles dans l'état de la colonie de la Plata, et la stagnation du commerce y fut telle, que les magasins de Buenos-Ayres et de Montevideo étaient encombrés de peaux et d'autres productions du pays, tandis que les marchandises européennes s'élevaient à des prix exorbitans ou qu'il devenait même impossible de s'en procurer à aucun prix. Les habitans des États-Unis surent très-habilement se prévaloir de cette situation des affaires; et, au moyen d'un commerce de contrebande, ouvert de connivence avec le gouvernement espagnol, ils continuèrent à fournir aux habitans de ces provinces les marchandises européennes, et à prendre, en retour, les productions du pays, jusqu'à l'époque où la fortune de la guerre mit momentanément Buenos-Ayres entre les mains des Anglais.

Buenos-Ayres se rendit, le 28 juin 1806, aux troupes anglaises commandées par sir Home Popham et par le général Beresford. L'inactivité et l'incapacité du vice-roi, le marquis de Sobre-Monte, ont été sévèrement censurées par le doyen Funes, historien de Buenos-Ayres; il ne paraît pas, en effet, que cet administrateur ait fait le moindre effort pour défendre cette importante cité contre la petite armée des Anglais ou pour la reprendre aux vainqueurs. Cet honneur était réservé à D. Santiago Liniers, Français de naissance, qui avait commandé l'un des vaisseaux de guerre espagnols à cette station. Cet officier, en l'absence du vice-roi qui s'était retiré à Cordova, se mit à la tête de toutes les troupes qu'il put réunir sur les deux rives de la Plata; et, le 12 du mois d'août, il attaqua la ville sur plusieurs points avec un succès tel que le général anglais fut obligé de se rendre avec toutes ses troupes. Cet événement peut être mis au nombre des causes déterminantes de la révolution qui, depuis, a séparé ces provinces de la mère-patrie; car le peuple de Buenos-Ayres, indigné de la conduite de son vice-roi, voulut absolument revêtir son libérateur du pouvoir civil et militaire, avec le titre de capitaine-général.

Dans l'intervalle, des renforts anglais arrivèrent du cap de Bonne-Espérance, d'où la première expédition était partie; et sir Home Popham, après avoir fait une tentative inutile sur Montevideo, prit possession de Maldonado. Le gouvernement anglais, pour ne pas abandonner les avantages commerciaux si importans que semblait lui promettre la possession des rives de la Plata, prépara alors un armement destiné à s'en assurer la conquête. En février 1807, Montevideo fut prise d'assaut par les troupes que commandait sir Samuel Auchmuty. Le général Whitelocke arriva, au mois de mai suivant, à la tête d'un armement considérable; et, le 15 juin, on reçut un nouveau renfort que commandait le général Crawfurd. Avec ces forces, évaluées à huit mille hommes (que d'autres rapports portent à douze mille), on résolut d'agir immédiatement contre Buenos-Ayres; mais les Anglais ne furent pas plus tôt entrés dans la place, qu'ils se virent assaillis de toutes parts par un feu roulant de mousqueterie. Les rues étaient coupées de fossés profonds, garnis de canons; et, des fenêtres ainsi que du faîte des maisons, les assaillans étaient exposés aux effets meurtriers d'une grêle de grenades, de briques et de pierres. J'ai décrit ailleurs ces mémorables *barricades* américaines. Il paraît que l'expédition avait été méditée sans tenir compte de la nature du pays, ni du caractère de ses habitans, et qu'elle fut mal conduite. Plus d'un tiers de l'armée anglaise fut tué, blessé ou pris dans la désastreuse attaque du 5 juillet, sans aucune espèce d'avantages; et, le lendemain, on conclut un armistice que suivit une convention, par laquelle il fut arrêté que les Anglais évacueraient la Plata dans le délai de deux mois, et que tous les prisonniers faits des deux côtés seraient réciproquement rendus. Les Anglais perdirent aussi, par cette capitulation, Montevideo, qu'ils auraient pu défendre facilement, et qui leur eût assuré un excellent entrepôt.

L'année 1808 fut témoin de grands événemens à Buenos-Ayres. L'invasion de la mère-patrie par les Français et la captivité de la famille royale n'y furent connues qu'à la fin de juillet, époque où un émissaire de Napoléon se présenta avec des dépêches pour le capitaine-général, qui réunissait les pouvoirs militaire et judiciaire. Liniers assembla les principaux officiers civils, et les lettres apportées par l'envoyé furent ouvertes et lues en leur présence. Suivant le doyen Funes, il serait impossible de peindre l'indignation que fit éprouver au brave Français un procédé qui tendait à le rendre complice de la plus exécrable trahison ; mais on peut se demander s'il ne connaissait pas le contenu des dépêches, et les exclamations de colère par lesquelles on assure qu'il en interrompit la lecture ne prouveraient pas le contraire. D'autres rapports présentent sa conduite comme également fourbe et vacillante, son seul objet étant de se maintenir au pouvoir. Ainsi l'on dit qu'il ne tint pas compte de l'ordre péremptoire qu'il avait précédemment reçu du conseil des Indes, de proclamer Ferdinand comme successeur de son père captif, et qu'il affecta un moment de soutenir les prétentions de la reine de Portugal et du Brésil, qui offrait sa protection aux Buenos-Ayriens. Comme preuve de son manque de fermeté, on dit que, sommé par le général Whitelocke de rendre Buenos-Ayres, il l'aurait certainement rendue, si le général Elio, gouverneur de Montevideo, ne s'y fût opposé avec énergie. Les honorables précédens de Liniers me paraissent rendre cette dernière version la moins admissible des deux ; mais quelle que soit celle qu'on adopte, toujours est-il que l'émissaire français reçut l'ordre de se rembarquer immédiatement et que Ferdinand VII fut proclamé au milieu de grandes réjouissances. Bientôt après, une nouvelle junte centrale, élue sous l'influence d'Elio, déposa Liniers et l'exila à Cordova comme traître. Elio fut mis à la tête de l'armée et le marquis Cisneros fut choisi pour vice-roi dans l'été de 1809.

Les rigueurs du nouveau vice-roi, qui fomentèrent d'abord l'esprit d'indépendance, n'étaient que l'exécution rigoureuse des ordres venus d'Espagne. La déportation en Europe de quelques citoyens suspects, et l'emprisonnement de quelques autres, causèrent, parmi le peuple, une grande effervescence qui, à l'arrivée des désastreuses nouvelles reçues de la mère patrie, se changea en sédition. « Un certain nombre de braves, dit le doyen Funes, s'unirent secrètement pour extirper la tyrannie, et, en exposant leur repos, leur fortune et leur vie, formèrent le plan de la révolution qui suivit... » « Dans la reprise de Buenos-Ayres, par l'expulsion des Anglais, ajoute-t-il, nous avions fait l'essai de nos forces, et nous nous étions convaincus que nous pouvions nous affranchir des lisières de l'enfance. Nous crûmes que le temps était venu de secouer le joug d'une marâtre décrépite. Nous fûmes aussi poussés à cette mesure par l'intention présumée de Napoléon de perpétuer le gouvernement qu'il avait établi en Espagne. » Vers la fin de mai 1810, le timide Cisneros jugea nécessaire, pour rétablir la tranquillité dans la ville, de convoquer une assemblée délibérative formée des principaux habitans, qui, en qualité d'agens du peuple, élurent un pouvoir exécutif sous le titre de *Junte provisoire et gouvernementale des provinces de la Plata*. Cette junte, composée de neuf personnes, y compris le président, fut officiellement installée le 25 mai, et chacun de ses membres prêta séparément serment d'obéissance à Ferdinand VII.

Cependant les Espagnols européens ne voyaient pas avec plaisir se réveiller, dans un peuple qu'ils avaient si long-temps méprisé, une énergie qui menaçait de les priver de leurs emplois et de leur influence. Elio, d'abord favorable à la cause patriotique, Concha, gouverneur de Cordova, le vice-roi de Lima et les gouverneurs de Potosi et de las Charcas, se déclarèrent tous contre la révolution et se préparèrent à lutter avec la capitale. Liniers leva une armée dans le même but ; mais, abandonné par ses soldats, il fut pris dans le voisinage de Cordova, avec plusieurs des principaux adversaires de la révolution de ce côté, et tous furent condamnés à mort, à l'exception de l'évêque Orellana. Cisneros et les membres de l'*audiencia*, reconnus coupables d'avoir trempé dans le complot, furent envoyés en exil aux îles Canaries. Le major-général Cordova, Sanz, gouverneur de Potosi, et Nieta, président de Charcas, furent mis à mort. Elio était le seul adversaire redoutable qui restât au nouvel ordre de choses. Il avait été investi de l'autorité suprême par la régence d'Espagne, et avait déclaré rebelles les membres de la junte.

Des mésintelligences amenèrent entre Buenos-Ayres et Montevideo une guerre civile qui fit le plus grand tort à la dernière de ces deux villes, long-temps si riche et si florissante. Pendant quelque temps, le parti dévoué à l'Espagne y avait maintenu son ascendant, malgré une tentative faite par les créoles pour secouer le joug de la mère-patrie. Enfin, en 1810,

des hostilités réelles commencèrent entre les deux villes. Le gouvernement de Buenos-Ayres excita à la révolte le peuple de la Banda oriental et mit le siége devant Montevideo, siége qu'il abandonna et reprit successivement, pendant plusieurs années, suivant qu'il était heureux ou malheureux dans sa lutte avec les royalistes espagnols des provinces d'en haut. Dans tout cet intervalle, les relations de Montevideo avec l'intérieur furent presque entièrement suspendues, et l'on imagine combien son commerce dut en souffrir. Mais cette ville n'avait pas encore atteint le terme de ses malheurs : peu de mois après l'établissement d'un gouvernement républicain à Montevideo, les troupes buenos-ayriennes, ayant dû en abandonner une première fois le siége, pour se porter dans les autres provinces, la place ne tarda pas à tomber entre les mains du fameux Artigas et de ses bandits. Cet homme extraordinaire, issu d'une famille honorable de Montevideo, mais élevé, dès le berceau, dans les mœurs sauvages des bergers, s'était associé de bonne heure à une troupe de voleurs et de contrebandiers qui infestait le pays, et contre laquelle le gouvernement espagnol se vit, enfin, contraint d'armer un corps de troupes. Gagné par l'offre d'une amnistie entière et d'un grade, Artigas passa du côté des troupes espagnoles, et devint ainsi l'ennemi de ses anciens compagnons de pillage et de meurtre; il leur donna une telle chasse qu'il parvint à en délivrer la contrée. Au commencement de la guerre civile entre Buenos-Ayres et sa ville natale, il était parvenu au rang de capitaine au service espagnol; mais en 1812 il eut quelques différends avec le gouverneur de la Colonia del Sacramento, abandonna les royalistes et se rendit à Buenos-Ayres, où le gouverneur patriote le reçut à bras ouverts et accepta ses services avec empressement. Le commandement des troupes républicaines avait été donné à D. José Rondeau, officier américain. Artigas, à la tête de ses gauchos, se joignit à Rondeau et défit plusieurs fois les royalistes, surtout à la bataille de las Piedras, livrée en mai 1811, où les troupes espagnoles qui défendaient la Banda oriental furent faites prisonnières avec leur chef. Les vainqueurs, ayant reçu des renforts de Buenos-Ayres, mirent le siége devant Montevideo. Elio, incapable de tenir long-temps seul, implora le secours du gouvernement brésilien. Quatre mille hommes lui furent envoyés ; mais, paraissant ensuite se repentir de son appel, il fit à la junte des propositions de paix. En novembre 1811, il fut convenu que les troupes de Buenos-Ayres évacueraient la Banda oriental et que les troupes portugaises rentreraient dans leurs foyers. Le traité fut bientôt rompu. Elio avait été remplacé par D. G. Vigodet qui, avec un renfort de troupes venues d'Europe, se mit en mesure de renouveler la lutte; mais, en décembre 1812, le siége fut repris par les forces combinées de Rondeau et d'Artigas. Enfin, le chef gaucho montra son vrai caractere. Après s'être rendu coupable de plusieurs actes d'insubordination envers le général en chef, il devint tout-à-fait intraitable. Rondeau avait convoqué un congrès à l'effet de nommer des députés à un congrès national et un gouverneur de province. Artigas prit feu, annula les actes de l'assemblée; et, trouvant son opposition inutile, il abandonna Rondeau dans un moment difficile et se replia sur les plaines avec ses guérillas. Il enleva, en outre, les munitions de guerre et de bouche destinées aux assiégeans; et, au moment où la garnison était sur le point de capituler, on intercepta une lettre par laquelle Artigas invitait le gouverneur à mettre la place sous sa protection et à faire cause commune avec lui contre Buenos-Ayres.

Le gouvernement de Buenos-Ayres avait subi divers changemens. Une junte active de trois membres ayant été jugée insuffisante, une assemblée, convoquée le dernier jour de 1813, avait confié le pouvoir exécutif à un directeur suprême, assisté de sept conseillers, et dont le premier fut Gervasio Posadas. Posadas offrit une récompense à quiconque livrerait Artigas comme déserteur; mesure qui n'eut d'autre effet que d'exaspérer le rebelle et de le porter à une déclaration d'indépendance. Cependant le siége de Montevideo continuait; et les provisions devenant rares dans la ville, parce que les républicains avaient défait une flottille royaliste et bloqué le port, la forteresse se rendit en juin 1814, sous la condition que la garnison pourrait s'embarquer pour l'Espagne. Les prisonniers, au nombre de 5,500, furent distribués, au mépris de la capitulation, dans les provinces intérieures; Vigodet seul reçut la permission de s'embarquer. Quelques mois après, Montevideo fut démantelée, toutes les munitions et l'artillerie furent transportées à Buenos-Ayres et la garnison fut retirée. Artigas l'occupa sur-le-champ et y prit le titre de *chef des orientalistes*. La cité de Santa Fe et la province d'Entre-Rios, dont il réclamait la protection, reconnurent son autorité. Le peuple de Buenos-Ayres craignait une guerre civile. Comme Artigas devenait

puissant et dangereux, on se mit à blâmer les mesures de rigueur prises contre lui. Posadas donna sa démission en janvier 1819, et le colonel Alvear lui succéda par intrigue, malgré les troupes qui ne voulaient pas le reconnaître. Artigas restait toujours maître paisible de la Banda oriental, ainsi que de Montevideo; et quand, enfin, les républicains voulurent envoyer quelques troupes pour reprendre la forteresse qu'ils avaient si étrangement abandonnée, Artigas les battit. Cet important territoire étant ainsi perdu tout à la fois pour la cour d'Espagne et pour le gouvernement de Buenos-Ayres, et sous la domination d'un vrai sauvage, la cour impériale de Rio de Janeiro ne pouvait trouver une meilleure occasion de mettre à exécution le projet qu'elle avait formé depuis si long-temps d'étendre sa frontière méridionale jusqu'au Rio de la Plata. Vers la fin de 1816, le général portugais Lecor, à la tête de 10,000 hommes, entra dans la Banda oriental, répondant aux remontrances du gouvernement de Buenos-Ayres qu'il n'avait point d'intentions hostiles contre son territoire, mais que la contrée qu'il envahissait s'était déclarée indépendante. Artigas, ne pouvant tenir la campagne contre les Portugais, sans l'aide de Buenos-Ayres, se soumit, après quelques succès partiels, à l'armée d'invasion. Beaucoup des habitans de la ville et un régiment de *libertos* se rangèrent sous l'étendard des Provinces-Unies.

Au colonel Alvear, chassé honteusement sur le soupçon d'avoir encouragé le gouvernement brésilien dans ses projets d'envahissement, avaient succédé plusieurs chefs tour à tour renversés par les factions opposées, Rondeau, Ramon Balcarce; enfin tous les partis convinrent de s'en rapporter à un conseil souverain de représentans, assemblé à Tucuman le 25 mars 1816. D. Juan Martin Puyredon, jouissant de la plus haute estime parmi ses concitoyens, y fut élu directeur suprême. En même temps, le congrès rédigea, le 9 juillet 1816, une déclaration solennelle d'indépendance où la nation se qualifia de *Provinces-Unies de l'Amérique du Sud*. C'est de la promulgation de cet acte que date, à proprement parler, l'existence politique de la république. Des envoyés extraordinaires furent alors dépêchés auprès des diverses cours de l'Europe, pour obtenir la reconnaissance de l'indépendance de l'État.

Cette déclaration allait devenir, pour la république naissante, la source de nouveaux combats. Existant de fait dès l'année 1810, elle avait, depuis lors, lutté pour le principe, contre le parti espagnol, dans la plupart des provinces occidentales; à peine se fut-elle définivement prononcée, que deux partis rivaux s'élevèrent dans son sein comme pour arrêter ses progrès. L'un était celui de l'Union, comprenant la partie la plus éclairée de la population; représentant les besoins ainsi que les idées nouvelles, il était jaloux de donner à l'État des formes gouvernementales analogues à celles des États-Unis de l'Amérique du Nord, et de constituer un corps national animé d'un même esprit, tout en laissant chacune des provinces à son individualité. L'autre, écho des vieilles idées, de l'ignorance et du fanatisme, avait pour lui l'immense majorité des gauchos et la plupart des habitans des campagnes; trop bien représenté, d'ailleurs, par des hommes, la plupart braves, mais aussi grossiers qu'égoïstes, et capables de tout sacrifier aux vues de leur ambition. Le premier, avec Buenos-Ayres qui en fut long-temps le centre, avait pour soutien le Tucuman et Santiago del Estero, auxquels se joignaient, quoique faiblement, San Juan et Catamarca; le second était appuyé par Santa Fe, Cordova, la Rioja, San Luis, Mendoza; tandis que l'Entre-Rios, Corrientes, Misiones gardaient une sorte de neutralité, prêtes à se ranger du côté du plus fort, et que Salta et Jujuy semblaient ne prendre aucune part à la lutte. Tantôt vaincus, tantôt victorieux, les fauteurs des deux partis ne tardèrent pas à envelopper tout l'État dans les horreurs d'une guerre civile commencée presque dès l'origine de la république et non encore éteinte, sans parler d'autres semences de dissension jetées parmi cette malheureuse nation par la politique étrangère; de sorte qu'on l'avait vue depuis 1816 jusqu'à l'époque où je visitais le pays, constamment en butte au double fléau de la guerre du dedans et du dehors.

En 1817, Montevideo fut enfin prise par les Portugais. Cinq ans après (1821), un acte d'incorporation, arraché par la violence, réunissait la Banda oriental au Brésil, sous le nom de *Provincia Cisplatina*. A cette même époque, dans Buenos-Ayres, le système de l'Union obtenait un triomphe malheureusement trop court, et promettait à l'État grandeur et prospérité sous la sage administration de Bernardino Rivadavia. Ce fonctionnaire, bien certainement la plus haute capacité politique d'alors sur le continent de l'Amérique du Sud, fondait, à la fois, chez lui, en même temps que la représentation républicaine, l'inviolabilité des propriétés, la publicité des actes du gouvernement, l'instruction publique, l'administration de la justice, la liberté de la presse, l'état militaire, les relations

extérieures, les finances, tandis que, par son influence, les États-Unis et l'Angleterre reconnaissaient la république. Nouveau Pélopidas, le brave D. Juan Antonio Lavalleja, natif de Montevideo, partait de Buenos-Ayres (15 avril 1825) avec trente-deux orientalistes pour affranchir son pays du joug odieux des Portugais; et d'héroïques combats, dont j'ai noté les principaux sur le théâtre même de la guerre, assurèrent bientôt le triomphe de la justice sur l'usurpation. Buenos-Ayres ne tarda pas à prendre parti pour les orientalistes, après avoir épuisé avec les Portugais tous les moyens possibles de conciliation, et la guerre s'engagea, en décembre de la même année, contre le Brésil. Cette guerre semblait devoir être nationale; et pourtant les autres provinces n'y prirent que peu ou point de part; mais elle ouvrit aux héros argentins une nouvelle carrière de gloire dans diverses batailles, dont la dernière, celle d'*Ituzanizo*, gagnée par D. Carlos Alvear, le 20 février 1827, et suivie de l'occupation des Missions de l'Uruguay par le général Fructuoso Rivera, détermina l'empereur D. Pedro à renoncer à des prétentions que ses armes avaient si mal soutenues. Par un traité du 4 octobre 1828, il reconnut l'indépendance de la Banda oriental, qui prit alors, en se détachant de l'Union, le titre particulier de *République orientale de l'Uruguay*. J'avais été témoin de cet événement et de ses effets immédiats, lors de mon voyage à Montevideo; peu de temps avant, le digne Rivadavia, débordé de toutes parts par les succès du fédéralisme, contraint de donner sa démission, s'était exilé volontairement, pour ne pas être témoin, dans sa patrie, de maux qu'il ne pouvait plus prévenir. Le congrès national avait été dissous, et la fédération triomphait dans la personne des Quiroga, des Bustos et des Rosas, le premier désigné, par la voix publique, sous le titre odieux de *tigre de la Rioja*, à cause de ses cruautés dans sa ville natale; le second, moins guerrier que cupide; le troisième, le premier des gauchos, et cachant son excessive ambition sous des dehors de désintéressement et de générosité. Les succès toujours plus positifs des fédéraux menaçaient de renverser sans retour et sans réserve tout ce qui restait encore des belles institutions de Rivadavia et des autres partisans éclairés et loyaux de l'unitarisme. Lopez et Rosas avaient bloqué Buenos-Ayres; Quiroga et Bustos avaient surpris Cordova, quand le général la Paz, le 20 juin 1829, vint attaquer et vaincre ces derniers sous les murs de cette ville, dans la fameuse bataille de la Tablada, ce qui recula la ruine entière du système sans l'empêcher; car, en 1831, Quiroga vit, à son tour, triompher sa cause par la défaite et la capture de son rival... Mais l'exposé de ces faits, postérieurs à mon voyage, sortirait du cadre qui m'est tracé, et m'offrirait, d'ailleurs, que le spectacle assez gratuitement affligeant de nouveaux malheurs, que causèrent à la république, en 1832, l'invasion et les ravages des Indiens, habiles à se prévaloir des troubles pour dévaster les provinces, en se riant des vains efforts de Rosas et des autres chefs, beaucoup plus attentifs à leurs intérêts particuliers qu'aux intérêts généraux.

Je résume en deux mots cet aperçu de l'histoire de la République Argentine et les leçons qu'on en peut tirer; ce résumé est d'ailleurs applicable à toutes les autres républiques de l'Amérique du Sud. Erigée dans le sentiment de ses droits les plus sacrés, que sanctionnèrent les sacrifices de ses glorieux fondateurs, cette république fut entravée dans ses progrès par l'ignorance et par la mauvaise foi des intrigans plus ou moins habiles appelés ensuite à la conduire; elle ne pourra échapper à sa ruine que par le retour aux principes de désintéressement et d'honneur qui l'environnèrent à son berceau.

CHAPITRE XXXVIII.

PASSAGE DE LA CORDILLÈRE — CHILI.

Avant de quitter la République Argentine, j'avais recueilli, auprès des habitans du pays, tous les renseignemens qui pouvaient éclairer et guider mon inexpérience dans le passage de la Cordillère, et je crois devoir communiquer aux voyageurs qui me suivront sur cette route le résultat de mes observations, pour leur épargner plus d'un mécompte.

La route la plus ordinaire de Mendoza à Santiago du Chili est celle par où j'ai passé, et que je vais décrire; mais il y a plusieurs autres passes, entre lesquelles on distingue celle de *la Dehesa*, qui traverse la principale chaîne de la Cordillère, près du pic de Tupingato, et par laquelle on descend dans la vallee de la Dehesa, l'un des affluens du Mapocho, qui baigne Santiago; la passe de *los Patos*, qui traverse la principale chaîne située au N. du volcan de Aconcagua, et descend par une suite de ravines; route qui abonde en pâturages et en eau, mais dont le désavantage est d'obliger à gravir cinq crêtes rapides et d'être beaucoup plus longue; ce qui fait qu'elle n'est guère suivie que par les muletiers qui trafiquent entre

Aconcagua et San Juan; la passe de *Portillo* (la petite porte) qu'on dit être l'une des plus courtes et des plus commodes, ainsi nommée parce que la gorge par laquelle on y pénètre dans la Cordillère est si étroite, qu'elle ne peut livrer passage qu'à une mule chargée; elle traverse des localités comparativement faciles, et elle n'exige pas plus de trois journées pour un parcours de quatre-vingts lieues seulement de Mendoza à Santiago; mais on y court souvent le risque d'être enseveli dans les neiges, si l'on a le malheur d'être surpris par des *temporales* ou tempêtes du pays. Jamais une troupe de mules ne se hasarderait sur cette route, et le voyageur que la curiosité engagerait à prendre cette passe devrait se décider à la parcourir seul. La passe dite de *Planchon* est ensuite la plus célèbre; mais il est rare qu'on la prenne, et elle n'est guère connue que de ceux qui font le commerce avec les Indiens des Pampas. Enfin, la passe d'*Antuco* mène directement dans la partie méridionale du Chili; elle est plus commode qu'aucune autre pour les relations commerciales, et pourrait bien finir par être préférée comme la plus favorable ou plutôt la seule ouverte aux charrettes, si jamais la paix vient à s'établir solidement entre les diverses provinces, et si, d'un autre côté, on trouve moyen d'écarter, sur cette route, les dangers que doit toujours y faire craindre le voisinage des Indiens.

Je n'avais personnellement pas de choix à faire entre ces diverses routes; car mon itinéraire m'était tracé d'avance par le désir que j'avais de voir les fameuses mines d'Uspallata, ou tout au moins de me faire une idée des lieux où elles sont situées.

La première inquiétude qu'éprouve un voyageur inexpérimenté, quand il arrive à Mendoza, est de savoir comment il devra s'y prendre pour continuer commodément son voyage. Il lèvera toutes les difficultés en se procurant un *arriero* ou muletier dont il y a toujours là un grand nombre qui attendent qu'on les emploie; mais, en passant son marché, qu'il prenne bien garde de n'être pas pris pour dupe; car aucun de ces messieurs ne se fait scrupule de demander aux étrangers beaucoup plus que ce qui lui est dû. Mes amis m'épargnèrent ces embarras. Du commencement de novembre à la fin de mai, c'est-à-dire tant que la Cordillère est facile à traverser, le prix ordinaire est de huit piastres (quarante francs) par mule employée, soit pour la selle, soit pour le bagage. Le muletier s'oblige à prendre un renfort de bêtes ou à remplacer celles qui ne peuvent achever le voyage, et à procurer, à ses frais, tous les peones nécessaires. La concurrence, si le voyageur sait bien s'y prendre, pourra lui épargner des surprises. Un recado et ses dépendances peuvent, à la rigueur, lui servir de lit; mais il est bien plus convenable de se faire suivre d'un matelas qu'on porte à dos de mule dans une espèce de vache appelée *almofres*, et qui, déballé par les peones à l'arrivée au gîte (*alojamiento*), est sur-le-champ mis en place. Un poncho est d'un bon usage; mais une grande redingote est bien préférable pour se préserver de la fraîcheur des soirées et des matinées; elle peut suffire de jour, même dans les parties les plus élevées de la Cordillère. Avant de quitter Mendoza, il importe surtout de se munir de provisions pour tout le voyage, car il faut bien se mettre en tête que, pendant huit jours au moins d'une traite de cent sept lieues par une très-mauvaise route parcourue au pas, on n'a pas la moindre chance de se procurer quoi que ce soit; excepté au moment d'arriver, on ne trouve pas un lieu habité.

Les objets les plus nécessaires au voyageur sont toute espèce de vivres et d'ustensiles de cuisine, un peu de vin ou d'eau-de-vie, une paire de cornes ou *chifles* propres à contenir du vin et de l'eau, une paire de grands *alforjas* ou bissacs attachés à la selle, fort utiles pour transporter une foule de choses; des peaux de bœuf pour couvrir les diverses charges; enfin une cantine, objet de première nécessité quand on voyage dans l'Amérique du Sud.

Le muletier, pendant le voyage, sert ordinairement de cuisinier. Son premier soin, quand on arrive au gîte, est d'envoyer en avant un peon pour allumer du feu, fonction qu'il remplit fort adroitement, en enflammant avec un cigarre un petit monceau de fiente de mule, recouvert de bûchettes.

On doit toujours préférer les mules, quand on voyage dans la Cordillère. Elles ont le pied plus sûr que les chevaux, sont beaucoup plus prudentes, s'effraient moins en cas de danger, et supportent, avec plus de patience, la fatigue et le manque de nourriture. Les chevaux se blessent plus facilement les pieds en marchant sur les pierres anguleuses qui couvrent les sentiers, et ne tardent pas à ne pouvoir plus aller.

On fait, terme moyen, treize lieues par jour dans la Cordillère, ce qui, vu l'état des routes, ne laisse pas que d'être une assez bonne marche. La distance directe entre Mendoza et Santiago n'est que de quarante lieues; mais, à cause des détours, on l'estime à cent sept, que les muletiers font d'ordinaire en huit jours.

Je n'ai parlé, jusqu'à présent, que du passage de la Cordillère dans les momens où les routes ne sont pas couvertes de neiges; mais, de juin à septembre, le voyage est beaucoup plus fatigant, plus long, plus coûteux. Dans cette saison, les deux versans de la Cordillère et la *cumbre* (son sommet) sont couverts d'une neige si épaisse, que les mules même n'y peuvent passer; dans ce cas, il faut faire à pied une partie notable de la route, en portant soi-même sur son dos ses provisions, sa selle, ses bagages, si l'on n'a engagé d'avance des peones pour ce service, ce qui entraîne à une dépense énorme. Depuis l'établissement de maisons de commerce étrangères au Chili, la traversée de la Cordillère, en hiver, par des messagers et des voyageurs, est devenue plus fréquente. Le courrier la traverse aussi régulièrement tous les mois, aller et retour; mais les Espagnols craignent trop le froid pour s'exposer aux fatigues d'un tel voyage. Il est, en effet, très-dur de parcourir un si long espace de terrain dans la neige. Ce qui fait plus souffrir encore peut-être, c'est l'inflammation des paupières, causée par la réflexion de la lumière sur l'éclatante blancheur de la neige, et qui, dans les intervalles de beau temps, est encore augmentée par la réflexion immédiate des rayons solaires. A l'approche d'un orage, il est toujours prudent de se hâter de gagner la *casita* (hutte) la plus voisine, au risque d'y être retenu pendant huit, quinze jours ou même trois semaines, ce qui arrive souvent aux courriers. Quelles ne doivent pas être les angoisses des pauvres voyageurs, lorsque, dans cette situation, leurs vivres viennent à baisser ou à leur manquer tout-à-fait! Un voyageur moderne, M. Th. Pavie, dans l'une de ses intéressantes esquisses de la nature de l'Amérique du Sud, trace un tableau terrible des tribulations à subir dans cette traversée. Gravir avec effort des pentes à chaque instant plus âpres et plus raides, glisser à chaque pas, lutter à la fois contre un froid glacial, l'épuisement et la *puna*, oppression cruelle, accompagnée de toux, maladie locale qu'on attribue généralement à l'excès d'une marche constamment ascendante, et qui n'est que l'effet de la raréfaction de l'air; franchir en tremblant une *ladera* ou pente périlleuse sur les pas du *vaqueano*, quelquefois tremblant lui-même... quelles épreuves! Silence morne, respiration pénible et saccadée, sueur froide sur le front, soupirs plaintifs du malheureux dont le pied glisse ou qui sent le sol lui manquer; et, sur la tête de tous ces hommes qui luttent avec douleur contre les élémens conjurés, le fier dominateur des airs, le condor, aux ailes étendues, tournoyant autour des rochers voisins, prêt à fondre sur une proie qu'il se croit assurée..... Qui ne serait touché du spectacle de ce pauvre courrier chilien, que l'habitude de telles courses n'empêche pas de tomber évanoui dans les bras de l'Européen, à qui, tout-à-l'heure encore, il servait de guide!.... Les montées sont très-fatigantes, mais les descentes le sont peut-être encore plus, excepté pour les courriers et les peones, qui les exécutent *à la ramasse*, à peu près comme on fait dans quelques parties de nos Alpes européennes. Ils forment, avec une peau, une sorte de traîneau sur lequel l'homme se place avec sa selle, son bagage ou son fardeau, après s'être attaché fortement le tout autour de la ceinture, au moyen d'une lanière; puis il se laisse emporter sur la pente par son propre poids, et dirige sa course ou la ralentit, quand elle devient trop rapide, en enfonçant son grand couteau dans la neige. Le voyageur n'a rien à craindre des avalanches, qui sont inconnues dans le pays, ou qui, du moins, y sont peu de chose. La neige de la Cordillère ne reste pas long-temps molle, comme dans les pays situés sous des latitudes plus froides. Bientôt après sa chute, le soleil en fond la surface, qui, dans cet état de demi-fluidité, s'infiltre dans les masses poreuses situées au-dessous, et, s'y glaçant de nouveau, devient un corps tellement solide, qu'il ne faut rien moins que les feux d'un soleil presque vertical pour le faire disparaître des montagnes. Tous les inconvéniens, enfin, semblent se réunir contre le passage de la Cordillère en hiver. Il ne coûte alors pas moins de trois cent cinquante piastres (2,750 francs), tandis que, dans les autres saisons, avec le même bagage, il ne coûte pas plus de vingt ou trente piastres (100 ou 150 francs); ajoutons qu'en hiver on ne peut se mettre en route qu'après des arrangemens préalables qui retiennent plusieurs semaines, soit au Chili, soit à Mendoza.

L'époque à laquelle je partais devait m'affranchir de beaucoup de ces inquiétudes; mais je n'avais pas de temps à perdre, et peut-être même étais-je déjà un peu en retard. Je devais faire route avec quelques marchands dont les uns allaient à Santiago, d'autres plus loin. Notre caravane se composait d'une trentaine de mules et de tous les muletiers ou peones destinés à les conduire.

La route, à partir de Mendoza, quoique cette ville soit située tout-à-fait au pied de la montagne, ne monte pas immédiatement. Elle tourne

autour de la base de la Sierra environ l'espace de douze lieues, et entre alors dans la contrée montueuse. Cet espace est la continuation de la *travesia ;* sables arides, sans une goutte d'eau, sans un arbre sous lequel le voyageur puisse un moment trouver un asile contre les traits brûlans du soleil. En approchant des montagnes, la physionomie du pays change entièrement; le sol devient pierreux et porte la marque évidente des torrens qui le labourent en tous sens, quand la neige fond sur la Cordillère ; la surface du sol est coupée de leurs lits desséchés, remplis de rocs et de buissons déracinés. Quelle ne doit pas être la violence de ces cours d'eau à la fonte des neiges, si telles sont les traces qu'ils laissent partout de leur passage! Les principales de ces ravines sont celles de Villa Vicencio, de l'Higuera et de Canota. A mesure que nous avancions, les collines, d'abord assez basses, se relevaient peu à peu en se rapprochant et formaient une vallée toujours plus resserrée, qui nous conduisit enfin à la maison de poste de Villa Vicencio, près de laquelle sont des sources chaudes du même nom, assez célèbres dans le pays. Ces bains naturels sont situés sur un joli petit amphithéâtre entouré, de toutes parts, de hautes montagnes, et auquel on ne parvient qu'en gravissant un roc extrêmement escarpé ; ils sont creusés dans le tuf et ont environ huit pieds de diamètre et deux de profondeur. Du fond de chacun d'eux coule une petite source qui ne consiste guère qu'en un filet d'eau. Ces sources sont au nombre de cinq, dont chacune présente une température différente. L'eau n'a aucun goût ni aucune odeur particulière ; mais il s'en dégage un gaz qui paraît être de l'acide carbonique. Ce lieu, élevé de 5,382 pieds au-dessus du niveau de la mer, et de 2,780 au-dessus du sol de Mendoza, n'a rien de remarquable en soi; mais il a, pour le voyageur, l'avantage de lui présenter un point de vue nouveau. Il ne consiste, d'ailleurs, qu'en deux huttes où nous ne trouvâmes pas ame qui vive, et en un *corral* ou parc pour les chevaux ; à quelque distance des huttes, se trouvent les ruines de vieux bâtimens qui servaient à l'exploitation d'une mine d'argent du Paramillo (Pl. XXXVIII — 1). On parle encore, dans le pays, d'une dame qui, dans une grossesse déjà fort avancée, s'avisa de partir de Mendoza pour le Chili, croyant pouvoir y arriver avant son accouchement. La pauvre femme prenait bien son temps ! A Villa Vicencio, elle fut prise des douleurs de l'enfantement, et resta là trois semaines, dévorée par une fièvre ardente, sans le secours d'aucun médecin; elle put cependant être transportée à bras dans une litière, à travers le pays perdu que j'ai décrit, jusqu'à Mendoza. Le trajet se fit en vingt-quatre heures ; mais, à leur arrivée, les porteurs étaient exténués, et le mari de l'accouchée avait la plante des pieds totalement à nu pour avoir aidé à porter le fardeau.

En quittant la ravine de Villa Vicencio, on entre dans une vallée étroite couverte d'algarrobos, de verveine, de cactus et d'une sorte de dipsacée ressemblant à notre chardon des teinturiers, abondant surtout en un lieu que les muletiers appellent en conséquence *Cardal*, et qui, comme beaucoup d'autres du même genre, leur sert de halte. Les montagnes sont si hautes et si escarpées, que le soleil, qui se lève à cinq heures pour les plaines, ne brille, dans ces vallées, qu'à près de huit heures du matin. Nous traversâmes plusieurs places, *el Cerro dorado* (le mont doré), ainsi nommé de la couleur du soleil qui l'éclaire ; l'*Angostura*, resserrée entre des sommets de deux à trois cents pieds de hauteur ; l'*Alojamiento de los Hornillos* (le gîte des petits fourneaux), qui doit son nom à ce que sa pauvre hutte, aujourd'hui abandonnée, servait jadis à l'exploitation des mines de San Pedro.

Ici commence l'ascension du Paramillo, nom d'une chaîne longue et étroite qui s'étend entre Mendoza et la plaine d'Uspallata. Le sommet de la première hauteur nous présenta une vue des plaines éloignées, au milieu desquelles on distinguait aisément Mendoza, à la distance d'environ treize lieues en droite ligne ; cette vue est du reste assez peu récréative, car elle ne consiste guère qu'en une nappe bleuâtre s'étendant sans accidens aussi loin que la vue peut se porter. Le vent, sur ces hauteurs, est pénétrant, et le sol y est sec et pierreux, de sorte qu'on n'y voit peu ou point d'apparence de végétation.

A mesure que nous avancions, les montagnes devenaient plus rapides et se garnissaient davantage de précipices, suspendus quelquefois sur le sentier. J'admirais la sagacité des mules et le sang-froid avec lequel elles choisissaient la place la plus sûre, pour y poser le pied. Elles s'arrêtaient souvent comme pour réfléchir au moyen d'éviter une crevasse ou de toucher un roc opposé; se tenant fermes sur leurs pieds de derrière, elles avançaient ceux de devant pour s'assurer si elles pouvaient en sûreté atteindre le point qu'elles avaient en vue. Quelquefois la route tournait brusquement, et il fallait monter par un sentier en zig-zag, dont le pied des mules avait fait une espèce d'escalier. L'effet de l'ascension et de la descente par ces

échelles est des plus singuliers, les têtes des mules prenant toutes différentes directions, à mesure qu'elles suivent les divers angles de la route, quoique toutes aient, en effet, la même destination. Au reste, la marche est si graduelle et l'animal qui vous porte paraît si sûr de son fait qu'on n'éprouve pas un seul moment de crainte, excepté lorsqu'on s'avise de jeter un regard en arrière sur la route qu'on a parcourue. A ce spectacle, ajoutez les cris incessans des muletiers encourageant ou grondant leurs bêtes, que répètent, de tous côtés, les échos des montagnes nues.... Scène en tout plus facile à concevoir qu'à bien peindre.

La couleur générale de ces montagnes est la couleur rouge ; et, en les regardant avec attention, quand elles sont plus déchirées et dépouillées de terre, elles paraissent composées d'une espèce de granite de cette teinte.

Nous avions atteint le premier plateau de montagnes, appelé par les habitans *las Sierras*, par opposition à la Cordillère ou chaîne plus élevée des Andes, généralement couverte de neige. Notre route passait alors à travers un terrain très-élevé, montant et descendant sans cesse, et nous cheminions de nouveau entre deux rangs de montagnes noires totalement dépourvues de végétation. La vallée, en beaucoup d'endroits, était embarrassée de blocs immenses de rochers que les orages ou les tremblemens de terre y avaient précipités. Les collines devinrent ensuite moins considérables, plus rares, et nous nous trouvâmes dans une vallee sauvage appelée la plaine d'*Uspallata*, servant de limite entre la chaîne de montagnes que nous venions de traverser et la Cordillère qui s'élevait devant nous jusqu'aux nues. Cette plaine peut avoir cinq lieues de largeur et soixante-dix de long. Elle est dans une situation très-pittoresque, trois de ses côtés étant flanqués de montagnes, dont les sommets se couronnent de neiges perpétuelles. Arrivé à Uspallata, je fus trompé dans mon espoir de voir les mines de ce nom, qu'on appelle aussi de *San Pedro* et qui sont situées un peu plus au nord. Les circonstances ne me permirent pas de me détacher de la caravane; mais un de mes compagnons de voyage et d'autres personnes très-instruites m'ont mis à portée de satisfaire la curiosité du lecteur, tant sur cette mine en particulier que sur les mines de l'Amérique du Sud en général.

Le minerai de San Pedro est une galène argentifère. La montagne qui le contient paraît être une ardoise brune durcie. La principale ouverture en est située sur le côté sud-ouest, très-près du sommet qui forme le point le plus élevé de la chaîne du Paramo.

D'après Miers, juge des plus compétens en cette matière, on aurait grand tort de croire les Chiliens peu exercés dans l'art d'exploiter les mines. Ils sont, au contraire, de très-habiles et de très-excellens mineurs. Ils extraient le minerai à beaucoup meilleur marché que les autres, par des procédés grossiers, il est vrai, mais fort économiques, et dont on ne pourrait les faire changer sans beaucoup d'embarras et de dommage, tant ils sont attachés à leurs anciens usages. Le capitaliste qui fournit au *minero* ou propriétaire de la mine les fonds nécessaires à son exploitation prend le nom d'*habilitador*. Une législation régulière fixe les droits et priviléges de chacun d'eux; et l'on peut conclure des dispositions qu'elle contient que, si le second court la chance de gagner beaucoup en cas de succès, la situation du premier semble pourtant plus favorable, en ce qu'il ne supporte aucune des pertes, qui sont toutes à la charge de son associé.

La classe des mineurs diffère peu de celle des peones agriculteurs : même insouciance, même indifférence de tout, même amour pour le jeu. On loue leurs services pour un temps fixé; mais ils se pourvoient à leurs frais d'habits; et toutes leurs fantaisies, comme tabac, liqueurs fortes, etc., ils se les procurent à la pulperia du maître mineur. Ils ne travaillent que du lever au coucher du soleil, faisant, au milieu du jour, une sieste de deux heures, comme les peones ordinaires; ils ne travaillent pas du tout les jours de fête qui se multiplient à l'infini.

Dans les mines de l'Amérique du Sud, on ne descend pas dans les travaux par une ouverture perpendiculaire, mais par une galerie inclinée si étroite et si basse, que les mineurs sont presque obligés de se traîner sur leurs genoux quand ils veulent s'y introduire. On extrait le minerai au moyen de pics; mais quand le roc trop dur résiste à l'effort de ces instrumens, on le fait sauter avec de la poudre à canon, opération dans laquelle les gens du pays sont sont très-experts. Les mineurs se nomment *barreteros*, et l'on appelle les peones qui transportent le produit au-dehors *capacheros*, du nom des especes de paniers de cuir employés à le faire parvenir à l'ouverture de la galerie. Des mules le descendent alors au pied de la montagne, où il est reçu dans des tubes de cuir pour être transporté à l'endroit destiné à en opérer la fonte et l'épuration. Les détails des moyens employés pour

griller le minerai, le réduire en poudre, en opérer l'amalgame, le distiller, le fondre et le raffiner, appartiennent à l'art du métallurgiste et ne peuvent trouver place ici.

On a démontré, par des chiffres, que le montant annuel du produit des mines de l'Amérique méridionale était, avant la révolution, infiniment plus considérable qu'il ne l'a été depuis; et l'on donne pour causes principales de la diminution sensible de cette branche de revenu, le retrait des capitaux par des spéculateurs qu'effrayaient les chances de la guerre, le manque des récoltes, qui ruina les propriétaires de mines, obligés de nourrir leurs ouvriers, et la contrebande du billon.

La vallée d'Uspallata a été habitée, et l'on y voit encore les restes d'un village considérable et les murailles de boue qui formaient les enclos. Il est probable que les habitans de ce village étaient les mineurs employés à l'exploitation des anciennes mines. Aujourd'hui on ne trouve plus là qu'une misérable hutte où l'on passe ordinairement la nuit. On y voit aussi un petit bâtiment en forme de briquerie, rond et conique, avec une ouverture à son sommet pour livrer passage à la fumée. Était-ce une habitation ou une usine pour la fonte des métaux? Il y a enfin, dans le voisinage, un corps-de-garde où le gouvernement de Mendoza entretient quelques soldats, et où l'on examina nos passeports et nos bagages; car là finit son territoire.

Le lendemain, 17 avril, nous nous remîmes en route. Nous avions devant nous une masse perpendiculaire dont la montée paraissait impossible. Il fallait pourtant bien la franchir; après avoir circulé pendant quelque temps dans la vallée, et traversé deux ou trois lits de torrens qui, dans la saison des pluies, apportent leurs eaux à la rivière de Mendoza, nous arrivâmes à la première de ces passes si fameuses.

Elle se nomme *ladera de las Cortaderas*, et tourne sur les flancs sinueux de la montagne, en s'abaissant et s'élevant tour à tour. Le plus souvent, le côté de la montagne est dans un état de décomposition d'où résulte un grand nombre de fragmens anguleux que les pluies entraînent, et dont l'accumulation forme un plan incliné assez raide; c'est au milieu de ce plan qu'est tracée la route qui, dans ses parties les plus étroites, n'a pas moins de cinq pieds de large. Les mules ont l'instinct de marcher toujours sur le bord du sentier, pour éviter le choc de leur charge contre les angles de la montagne; et il est impossible de ne pas éprouver quelque crainte, en se voyant les jambes pendantes sur un abîme, tandis que la montagne, composée de matières friables et suspendue de temps en temps sur la tête du voyageur, semble le menacer de l'écraser, soit par la chute de sa masse entière, soit par celle de ses matériaux. De petites croix de bois, fichées de distance en distance dans le flanc de la montagne, ne disent que trop le destin de quelques malheureux qui ont péri de cette manière. Il arrive souvent que le sol manque sous le pied des mules; mais elles examinent l'étroit sentier avec calme et précaution et posent adroitement un pied devant l'autre. Quand on se voit ainsi suspendu sur le précipice, on serait tenté de prendre les rênes pour guider la bête; mais ce serait une grande imprudence, et l'expérience m'a démontré qu'il vaut beaucoup mieux la laisser marcher comme elle l'entend.

Après avoir franchi la passe, nous entrâmes dans le lit desséché d'un torrent qui, bien qu'affaibli, mugissait encore à distance à travers les montagnes, très-rapprochées en cet endroit, et élevant jusqu'aux nues leur front majestueux. Nous y passâmes la nuit de ce jour de fatigue; et, prêts à affronter de nouveaux dangers, nous nous avançâmes le lendemain matin vers la fameuse *ladera de las Jaulas* (les caves), la seconde de ces passes qui impriment tant de crainte. Celle-ci est vraiment effrayante. Elle est de même formation que l'autre; mais le chemin tracé par les mules y était rompu en trois endroits, et n'avait guère plus de neuf pouces de large, de manière qu'il fallait tourner autour des angles saillans de la montagne, sur l'espace le plus étroit possible; les mules, ayant à poser les pieds sur des pointes, étaient obligées de redoubler de précautions. Cette passe n'est pas aussi large que celle de las Cortaderas, et la route y est plus solide, mais beaucoup plus rapide; son nom lui vient de ce que la muraille de rochers suspendue sur la tête est percée de vastes cavités qui pourraient contenir un grand nombre de personnes.

Avant d'arriver à la troisième passe, nous traversâmes une partie pierreuse, célèbre dans le pays par une histoire merveilleuse qu'en racontent les arrieros. On y voit un bloc quadrangulaire divisé par deux fissures verticales en quatre sections distinctes, dont l'une s'écarte des autres. C'est la *Pierre de l'Inca* (Piedra del Inca), sur laquelle l'empereur du Pérou, dans les visites qu'il y faisait tous les trois ans, accomplissait quelques cérémonies religieuses. A l'époque de la chute de l'empire des Incas, un pouvoir mystérieux a fendu cette pierre, dont les diverses parties se rapprocheront et s'uni-

ront de nouveau quand l'empire des Incas sera restauré.

On nous disait que la troisième passe, appelée *ladera de las Vacas* (des vaches), était si mauvaise, que nous ne pourrions la franchir sur nos mules. Nous en descendîmes donc, et nous nous acheminâmes à pied, chacun de nous chassant sa bête devant soi. A mon avis, cette passe n'est pas aussi terrible que les autres. Elle est beaucoup moins élevée et moins longue; mais elle est peut-être plus difficile à la descente, à cause de son excessive rapidité, qui oblige les mules à précipiter leur marche. Je ne sais pas trop comment on s'arrangerait si, dans ces étroits sentiers, on venait à rencontrer un convoi marchant en sens contraire; car il n'y a assez de place ni pour se croiser ni pour aller en arrière. Toutefois il faut dire, pour rassurer les voyageurs à venir, qu'on a beaucoup exagéré les difficultés et les dangers de ces passes.

La vallée que nous venions de traverser est remplie de belles cascades et de torrens qui descendent du sommet des montagnes. L'eau de ces torrens est excellente et claire comme le cristal, mais extrêmement froide. Les muletiers, en les traversant, y plongent une corne de vache attachée à une ficelle, et étanchent ainsi leur soif, sans s'arrêter.

Nous eûmes, à l'extrémité de cette vallée, une vue remarquable du côté oriental de la Cordillère. Elle est bornée par le pic de Tupungato, qui passe pour être le point le plus élevé des Andes du Chili, et qui nous semblait monter en cône au-dessus des points environnans. Quelques voyageurs le disent plus haut que le Chimborazo de Quito, élevé de plus de 21,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est une exagération manifeste, d'après Miers qui lui donne une hauteur de 15,000 pieds.

A la *Punta de las Vacas* (la pointe des vaches) s'ouvrent trois vallées divergentes : celle de las Vacas, que nous venions de parcourir et qui court dans la direction S. O.; celle de *Tupungato*, qui va droit au S., et celle de *Cuevas*, que nous suivions dans la direction O. N. O. Nous arrivâmes bientôt à la première *casita*, dite de *las Vacas*. Il y a plusieurs de ces casitas sur chacun des deux versans de la Cordillère ; elles ont été bâties par O'Higgins, vice-roi du Chili, père du fameux directeur de ce nom, pour servir de retraite aux courriers qui traversent la montagne dans toutes les saisons de l'année, et souvent à pied, pendant plusieurs lieues, à cause de la chute des neiges. Ces casitas sont toutes construites sur le même plan; c'est un petit bâtiment en briques cuites, cimentées avec du plâtre, circonstance assez remarquable dans un pays où les meilleures maisons ne sont bâties qu'en briques séchées au soleil, liées avec de la boue. Il consiste en une seule chambre d'environ douze pieds carrés; le toit en est voûté; il est élevé d'à peu près six pieds au-dessus du sol, pour que la neige n'en obstrue pas l'entrée. On y monte par un escalier de brique comme le reste. Les casitas avaient autrefois des portes; mais elles sont maintenant en ruines, et leurs escaliers sont presque tous brisés, ce qu'on peut attribuer aux ravages des tremblemens de terre, autant qu'à la négligence des habitans. Lors de leur fondation, elles étaient approvisionnées de charque et autres vivres secs, ainsi que de charbon, le tout renfermé dans des caisses dont les voyageurs obtenaient la clef à certaines conditions. Ces casitas ont sauvé un grand nombre de voyageurs, tandis que plusieurs, avant leur établissement, ont été victimes des tempêtes de neige qui, même encore aujourd'hui, sont à redouter d'une casita à l'autre; mais, dans leur état actuel, ces bâtimens présentent l'aspect le plus misérable et le plus délabré.

Enfin nous arrivâmes au *Pont de l'Inca*, si célèbre dans toute l'Amérique. Quoiqu'il ne soit qu'à quelques cents pas de la grande route, il faut savoir et se souvenir qu'il est là, pour que les guides y conduisent; car ces gens poussent l'indifférence pour tout jusqu'à ne pas même comprendre le prix qu'on peut attacher aux beautés de la nature.

Le Pont de l'Inca est une arche naturelle jetée sur la rivière de las Cuevas, dont nous n'avions pas cessé de longer les bords, depuis notre départ de la vallée d'Uspallata. Cette arche s'élève à cent cinquante pieds au-dessus de l'eau; elle est très-solide, très-compacte, et décrit une courbe elliptique assez régulière; elle est recouverte, en partie, de stalactites qui pendent gracieusement en spirales blanches, d'environ un pied de longueur (Pl. XXXVIII — 2). Quand on traverse le pont naturel, on s'aperçoit qu'il penche sensiblement de la gauche à la droite. On a beaucoup discuté sur sa formation et sur les matériaux dont il se compose. Il me paraît être le résultat d'une alluvion. Il est formé pour un tiers d'un ancien dépôt alluvial que la rivière a contreminé, et pour les deux autres tiers d'un tuf gypseux qui a fini par s'unir à la formation primitive. Plusieurs sources chaudes bouillonnent dans son voisinage; à quelques pas, s'élève une masse pierreuse de douze pieds de haut et

ressemblant à un pain de sucre, au sommet de laquelle est un bassin où une source d'eau salée est sans cesse en ébullition. Sur la ligne directe du pont même, et au-dessus, sont d'autres sources plus chaudes encore. Toutes ces eaux sont fortement purgatives. Le pays, dans son ensemble, présente tous les caractères du volcanisme le plus actif.

Nous vîmes, ce jour-là, de nombreux troupeaux de guanacos, animaux qui appartiennent essentiellement aux Andes, dans toute l'étendue de cette chaîne, jusqu'au Pérou. Ce sont les chamois de ces Alpes américaines; mais ils sont bien plus nombreux que les chamois ne le sont chez nous. Ils sont extrêmement sauvages et ne se laissent voir que de très-loin, sur les flancs escarpés des montagnes, où ils se repaissent des herbes sèches qui croissent, çà et là, sur ces arides sentiers. Quand on les effraie, ils gravissent les hauteurs avec une grande facilité et se dérobent bientôt à la vue. On les chasse à cheval, avec des meutes exercées à les poursuivre et dressées à réunir tous ceux qu'elles peuvent atteindre dans de vastes enclos naturels, formés de rochers de porphyre inaccessibles aux guanacos même. Nous avions vu l'un de ces enclos dans un lieu dit *Parrales de Pavo*, à quelques milles de la casita de las Vacas. Une fois acculés dans ces impasses, les guanacos sont très-faciles à *lacer*. Leur chair est douce et de bon goût; mais c'est pour leur peau qu'on les recherche, et l'on abandonne leurs corps aux chiens.

Enfin nous arrivâmes au pied de la *Cumbre*, le sommet le plus élevé de cette partie des Andes. Nous étions à la casita de las Cuevas, à 10,044 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous devions repartir le jour suivant dans la matinée; car les muletiers sont dans l'usage de passer la Cumbre soit le matin de bonne heure, soit le soir, pour éviter certains vents très-violens qui soufflent sur la principale chaîne, de dix à quatre heures de la journée. Le lendemain, pendant que nous nous préparions à monter, en faisant un déjeuner composé d'oignons et de vin, qu'on regarde comme des préservatifs contre le froid et la raréfaction de l'air, une troupe de mules vint à traverser la Cumbre au-dessus de nous, et nous pûmes ainsi mesurer le chemin que nous avions à faire; elles me paraissaient de petits insectes. La montée de la Cumbre est longue et fastidieuse, à cause des nombreux détours que fait la route; mais, quoi qu'en aient dit tous les voyageurs qui l'ont gravie, il n'y a là ni précipices ni dangers. Le seul inconvénient, c'est qu'on y met dix fois plus de temps qu'il n'en faudrait pour parcourir une route tracée en droite ligne sur le flanc de la montagne. Nous atteignîmes le sommet après deux heures de marche. Je me trouvais alors à 1,876 pieds au-dessus de las Cuevas, et à 11,920 pieds au-dessus du niveau de la mer.... Mais quel désappointement! Au lieu de la vue immense qu'on m'avait décrite et que mon imagination m'avait peinte, au lieu de ces vastes et fertiles plaines du Chili dont le riant aspect devait enchanter nos regards, derrière moi fuyait la vallée que je quittais, profonde, désolée, solitaire; au-dessus de moi s'élevaient des pics déchirés et couronnés de neiges, qui montaient en tournoyant dans les nues; devant moi, enfin, d'énormes montagnes noires s'entassaient sans ordre les unes sur les autres et paraissaient plus sauvages que celles que nous avions traversées. La descente, plus rapide et plus déchirée que la montée, semblait devoir nous conduire au fond d'un puits sombre. Nous trouvâmes l'air très-froid et le vent nous coupait la figure. Beaucoup de voyageurs s'enveloppent, pendant tout le voyage à travers la Cordillère, pour se garantir du contact de l'air, et surtout pour défendre leurs yeux des reflets du soleil sur la neige. J'ai entendu dire que quelques personnes arrivent au Chili presque aveugles et restent plusieurs jours dans cet état de cécité, les lèvres tellement enflées qu'on a peine à les reconnaître. Mes compagnons et moi nous en fûmes quittes pour changer plus ou moins de peau.

Le côté de la Cumbre que nous avions à descendre était couvert de neige, et l'absence totale du soleil ajoutait à la tristesse naturelle de la scène. Comme il se compose de rocs escarpés et très-raides, la descente était plus mauvaise encore que la montée; mais le chemin était assez bien battu.

Nous arrivâmes vers trois heures au pied de la montagne du côté du Chili. Nous descendions toujours rapidement et nous atteignîmes ainsi le lac de l'Inca (*Laguna del Inca*), dont on raconte des choses merveilleuses, notamment qu'il n'a pas de fond. Il est toujours plein et ne déborde jamais, quoique d'immenses torrens s'y déchargent; ce qui fait supposer qu'il a un écoulement souterrain.

Nous passâmes la nuit à l'*Ojo de Agua* (œil d'eau), lieu où nous découvrîmes à grand'peine un poirier épineux et quelques broussailles, qui nous servirent à allumer du feu. L'Ojo de Agua tire son nom d'une source qui jaillit près du sentier par lequel nous étions descendus, et les muletiers le connaissent par l'espèce de cresson qu'ils y recueillent. Cinq lieues plus loin,

nous étions à un autre endroit où commence le territoire chilien et qui est une position militaire que nous trouvâmes abandonnée ; dans un petit enclos qui en dépendait, nos peones découvrirent quelques pêchers, dont ils dévorèrent les fruits à peine mûrs.

A partir de ce point, la vallée prend un aspect moins sauvage et l'on s'aperçoit déjà qu'on s'approche d'un pays plus habitable. La hauteur des montagnes diminue par degrés ; leurs flancs commencent à se couvrir de verdure ; on voit, en plus grande quantité, des poiriers épineux, chargés de leurs fleurs écarlates. Les ronces de la vallée sont remplacées par des buissons fleuris et par des arbres, entre lesquels on distingue des saules et le *cactus peruvianus*, dont les tiges branchues s'élèvent perpendiculairement jusqu'à la hauteur de trente pieds, armées d'épines assez grandes pour que les naturels en fassent des aiguilles.

Le 27 avril, nous nous éveillâmes aux cris d'une espèce de perroquet vert et jaune à longue queue, le premier être animé que nous eussions vu, sauf les guanacos et les condors, depuis notre entrée dans la Cordillère ; dans la matinée, nous franchîmes le *Salto del Soldado* (le saut du soldat), ainsi nommé de l'aventure d'un déserteur de l'armée libératrice de San Martin, qui se précipita de la rive escarpée dans le torrent, et se déroba ainsi à ceux qui le poursuivaient. Nous quittâmes vers midi les chaînes de montagnes qui nous avaient accompagnés depuis Uspallata, et l'apparition de quelques pauvres *ranchos*, peuplés de gens plus pauvres encore, nous annonça bientôt que nous rentrions dans la civilisation. Nous étions dans la grande vallée d'Aconcagua, qui tire son nom du volcan qui la domine au nord, et où se voient deux cités, la *Villa Vieja* (la vieille ville) ou San Felipe, située au centre de la vallée, l'autre la *Villa Nueva* (la ville nouvelle) ou Santa Rosa Santa Rosa où nous arrivions est bâtie en quadras, avec une plaza où se voient la cathédrale, le cabildo et d'autres édifices publics ; elle est petite, mais propre, régulière et riante. Avant d'y entrer, nous avions passé une dernière fois la rivière sur le *Pont de Cimbra*, pont indien construit en bois, suspendu par des lanières de cuir de vache ou lassos. Le plancher en est formé d'une espèce de roseaux particulière au Chili. C'est sur le plan de ces ponts légers, fort communs dans tout le Chili, que sont construits les ponts suspendus en fer de l'Europe (Pl. XXXVIII — 3). Ces ponts, lorsqu'on les traverse, oscillent et vibrent à chaque pas. Ils sont néanmoins très-sûrs, parce qu'on ne les charge jamais que du poids d'une mule avec son fardeau et du peon qui la conduit.

Le 22, à onze heures, nous quittâmes Santa Rosa pour continuer notre voyage vers Santiago, dont nous n'étions plus qu'à environ vingt-deux lieues. Le pays était sec et désert, rempli de collines qu'il fallait continuellement monter et descendre ; à peine apercevait-on de temps à autre quelques ranchos solitaires, autour desquels des vaches et des chèvres maigres trouvaient une nourriture insuffisante dans les feuilles et les branches de quelques acacias rabougris. Je ne voyais pas sans surprise des terrains entièrement infertiles entourés de pierres entassées, comme si l'on y eût attaché quelque prix. L'aspect des lieux démentait absolument tout ce que j'avais entendu dire de la beauté et de la fertilité du pays.

Huit lieues plus loin, nous entrâmes dans la vallée de Chacabuco, si fameuse par la victoire que le général San Martin y remporta sur l'armée espagnole. San Martin était gouverneur de Mendoza à la fin de 1816, où les armées combinées d'O'Higgins et de Carrera avaient été défaites à Rancagua au Chili. San Martin en réunit les débris qui passaient par Mendoza ; et, y joignant d'autres troupes rassemblées dans le voisinage, il se vit en six mois à la tête de quatre à cinq mille hommes, avec lesquels il entreprit d'enlever le Chili aux Espagnols. L'exécution de ce projet commença le 17 janvier 1817. Les passes par lesquelles il envahit le Chili étaient presque inaccessibles. La marche fut longue, fatigante et désastreuse ; les troupes avaient à lutter à la fois contre le froid, la faim et toutes les privations possibles, et les trois divisions de l'armée marchaient chacune au même but, sans avoir aucune nouvelle l'une de l'autre. Le 12 février, elles opérèrent leur jonction sur les hauteurs qui dominent la Cuesta de Chacabuco. Les royalistes, commandés par le général Marcos, s'étaient retirés dans la plaine, pour y faire mouvoir plus facilement leur cavalerie, sur laquelle ils comptaient beaucoup, et s'y étaient formés en bataille ; ils étaient à peu près égaux en nombre aux républicains, mais beaucoup mieux équipés. San Martin les attaqua et les mit, en quelques heures, dans une déroute complète ; le lendemain, l'armée patriote entrait en triomphe dans la capitale.

Nous passâmes la nuit dans un misérable rancho dont les habitans hospitaliers nous chantèrent, sur le théâtre même de la victoire, l'hymne national du Chili, tandis que trois grandes filles,

tout en joignant leurs voix à celles du chœur, pétrissaient tour à tour, à force de bras, leur pain fait de farine mêlée de graisse.

Le lendemain 23, nous arrivâmes au petit et pauvre village de Colina, près duquel sont des bains alimentés par deux sources, dont l'une est alcaline et l'autre sulfurique. Le nombre des personnes que nous rencontrions sur la route augmentait à chaque instant, et l'échange fréquent des saluts entre les passans et nos muletiers nous prouvait qu'en fait de politesse les Chiliens ne sont en arrière d'aucune nation. Je remarquai, pour la première fois, que, dans la campagne, Santiago se nomme *Chili*. Ce nom produit un singulier effet sur le voyageur, quand on lui demande : « Allez-vous au Chili? Combien y a-t-il de lieues d'ici au Chili? »

Au détour d'une colline, à environ deux lieues de Santiago, nous aperçûmes enfin les clochers, qui s'élevaient au milieu de plantations de peupliers. Les approches de la ville du côté de Colina ne sont pas pittoresques et n'en donnent pas une idée favorable; mais je devais suspendre mon jugement jusqu'à plus ample examen. D'ailleurs, après un si long séjour au milieu de sauvages déserts, n'était-ce pas déjà beaucoup que de me retrouver parmi les vivans? Je traversai les faubourgs, formés de maisons de boue, dont quelques-unes étaient ornées de devises peintes de diverses couleurs; je passai ensuite sur un pont en pierre de cinq arches, bâti par le père du général O'Higgins, et j'arrivai chez un des habitans, pour qui j'avais des lettres, Sa maison était située à l'extrémité opposée de la ville, sur la place de la Monnaie, dans la Cañada, l'un des plus beaux quartiers. C'est en effet sur cette place que se trouve l'hôtel de la Monnaie, le plus vaste bâtiment de la cité; occupant toute une quadra et entièrement bâti en briques, il n'a pas, suivant les Chiliens, son égal dans le monde. Il consiste en trois cours quadrangulaires autour desquelles sont disposés les bureaux et les appartemens d'apparat. La façade se compose d'une suite de lourds piliers, surmontés d'une massive corniche que couronne une longue balustrade d'un mauvais goût. Au centre est un grand portique flanqué de pilastres collés, de chaque côté, contre la muraille, et qui ne supportent rien. Sur chaque côté du quadrangle, d'où la principale entrée livre passage aux distributions intérieures, s'élèvent aussi deux grands pilastres en saillie sur les portes, assis sur de minces piédestraux, et qui ne supportent que des corniches inélégantes et s'avançant au-delà de l'architrave du grand portail. Au jugement des architectes, tout cet ensemble n'est pas heureux; mais, comparé aux autres édifices du même genre de l'Amérique, cet immense amas de briques, chef-d'œuvre des ouvriers envoyés d'Espagne pour le construire, n'est pas sans quelque mérite (Pl. XXXVIII — 4).

Santiago fut fondée, en 1541, par Pedro Valdivia. Elle est située dans une plaine vaste et fertile, arrosée par les rivières Maypo et Mapocho. L'espace qu'elle couvre est bien plus considérable que ne le ferait supposer le chiffre de sa population; chaque demeure occupe une vaste étendue de terrain, parce que, indépendamment de ce qu'elle n'a qu'un étage, à cause des tremblemens de terre, elle a aussi par devant une vaste cour et par derrière un jardin et un corral. Les murailles ont quatre pieds d'épaisseur et sont bâties en *adobes* blanchies avec soin, ce qui leur donne un aspect agréable. Le toit est couvert en briques ou en tuiles rouges. Les fenêtres, qui s'ouvrent sur la rue, ont un grillage (*reja*) de fer orné, peint avec soin et quelquefois doré. Chaque maison a une grande porte qui en est la seule entrée. Quelques-uns des appartemens du devant sont loués comme boutiques; mais on entre dans ces boutiques par une plus petite porte, et elles sont entièrement séparées du logis principal.

La ville de Santiago n'égale pas Buenos-Ayres en étendue; mais l'aspect en est plus agréable. Les rues larges sont ornées de trottoirs commodes et pavées en petits cailloux roulés qu'on tire du fond de la rivière. Des *asequias* (rigoles, canaux d'irrigation), d'environ trois pieds de large, sans cesse alimentées par le Mapocho, courent au milieu des rues, qui sont ainsi toujours propres. Les rigoles arrosent aussi les jardins; ceux des maisons principales sont grands et bien disposés, ornés, au milieu, de fontaines en pierre et plantés d'orangers, de grenadiers, de tilleuls, de vignes, d'arbres et de fleurs indigènes. La végétation est toujours active à Santiago, car l'hiver s'y fait à peine sentir, et la neige séjourne rarement sur la terre.

Comme les autres villes espagnoles, elle est divisée en carrés rectangles et réguliers. La partie S. E. de la ville est séparée du faubourg de la *Cañadilla* par une grande route de cent cinqante pieds de large, appelée la *Cañada*. Le rio Mapocho coule en dehors, à l'O. et au N. de la ville, et la sépare du faubourg de la *Chimba*, avec lequel elle communique par le pont que j'avais passé à mon arrivée. Au S.O., à l'extrémité de la Cañada, est un autre faubourg appelé *Chu-*

chunco. La ville elle-même a neuf rues principales; douze autres rues la coupent transversalement à la Cañada, de sorte que les limites actuelles de la cité embrassent plus de cent dix quadras. Le faubourg de la Cañadilla comprend à lui seul les deux tiers du même espace, et les deux autres sont ensemble à peu près de même étendue que la Cañadilla.

En pénétrant dans l'intérieur de la ville, on trouve d'abord, presque au milieu, la *Plaza* ou grande place, qui occupe l'espace de toute une quadra (Pl. XXXIX — 1). Au N. O., s'élèvent la résidence du directeur, le palais du gouvernement, la prison et la chambre de justice. Au S. O., s'étendent la cathédrale et le vieux palais de l'évêque, maintenant occupé par l'état-major. Au S. E. se trouvent de petites boutiques placées sous de lourdes galeries, tandis que l'étage supérieur est divisé en maisons bourgeoises et en maisons de jeu. Le côté N. E. est occupé tout entier par des maisons particulières, entre lesquelles on distingue une assez belle auberge appelée l'hôtel d'Angleterre, où descendent ordinairement les voyageurs qui n'ont pas de connaissances dans la ville.

Le palais est un assez beau bâtiment à deux étages disposés autour d'un grand quadrangle. Au premier étage sont l'arsenal, le trésor et quelques autres bureaux; au second sont la grande salle d'audience et les bureaux de plusieurs ministres d'État. Le directeur réside au rez-de-chaussée, où il occupe des appartemens richement meublés. Le *presidio* renferme une prison, la cour de justice, le cabildo. Tous ces édifices, bâtis dans le plus mauvais style de l'architecture mauresque, sont en briques, plâtrés et blanchis; les piédestaux des pilastres sont seuls en porphyre rouge.

La cathédrale est l'unique édifice en pierre de la ville. Elle n'est pas encore terminée; ce qu'on en voit déjà promet un monument assez orné, mais lourd. Quant au palais de l'évêque et aux autres bâtimens de la place, ils sont en ruines, et le premier tremblement de terre peut les renverser. Au centre est une fontaine de cuivre, alimentée par la rivière au moyen d'un aqueduc souterrain; elle fournit à toute la ville l'eau qu'on distribue dans des tonneaux transportés à dos de mule.

Il faut encore citer, près de la Plaza, le *Consulado*, grand bâtiment où se réunissent le tribunal de commerce, le sénat et le congrès national; la douane, très-vaste et bien appropriée à son objet; enfin le théâtre, édifice mesquin dont la salle peut contenir huit cents personnes; je n'ai rien à dire des représentations, si ce n'est qu'à mon avis les spectatrices elles-mêmes en font le charme presque exclusif.

La ville est divisée en cinq paroisses. Toutes les églises paroissiales sont d'une architecture grossière; mais celles des couvens sont belles. On distingue, entre autres, celle du couvent de San Domingo (Saint-Dominique), dans la rue du même nom; et celle des Jésuites, remarquable par les peintures dont son intérieur est orné, et par sa tour, construite en bois, pour mieux résister aux tremblemens de terre. Il y a cinq couvens, dont deux de jésuites, servant aujourd'hui de collége national et de bibliothèque publique, et trois de franciscains. Les couvens ont tous des corridors ou cloîtres dans le style gothique, ornés de tableaux de saints et de martyrs. Chaque moine a sa cellule, dont une cruche d'eau, une image du Sauveur, du patron, quelques livres de dévotion, une table et une chaise, font tout l'ameublement. Le couvent de San Francisco, dans la Cañada, est très-beau et très-spacieux. Des palmiers et des cèdres élevés ornent les cours de ces couvens, où se voit un grand crucifix de bois dont le pied est jonché de têtes de mort, et devant lequel les moines viennent faire pénitence et se macérer. Il y a aussi cinq monastères d'hommes et neuf couvens de femmes, de divers ordres.

A l'angle oriental de la ville est la colline de Santa Lucia, où les Espagnols avaient bâti un fort qui commande la cité; ce fort fut évidemment élevé, non pour la défendre, mais pour la réduire, en cas d'insurrection. Au-dessus de cette colline, sur la rive méridionale de la rivière, se prolonge le *Tajamar* ou promenade publique, de près d'un tiers de lieue de long, toujours très-fréquentée le matin ou le soir, suivant les saisons; mais les réunions du soir sont les plus brillantes. A gauche, règne un fort parapet bâti en briques, qui protège la ville contre les inondations du Mapocho. A droite est un siége prolongé pour les personnes qui veulent prendre le frais assises, tandis que beaucoup des promeneurs passent devant elles entre un double rang de peupliers d'Italie; derrière, plus à droite, sont quelques boutiques de confiseurs, et des *chinganas*, établissemens qui ont quelque analogie avec nos guinguettes des barrières et des environs de Paris, et qui sont le rendez-vous de toutes les classes du peuple. On y voit des chanteuses qui s'accompagnent de la harpe ou de quelque autre instrument particulier au pays, ou qui exécutent toujours la même danse (la

zapateado), sans qu'il se passe jamais rien de répréhensible entre les actrices et les spectateurs. Les dames de Santiago viennent assister quelques instans à ces scenes et paraissent y prendre plaisir; mais le sentiment de leur dignité les ramène bientôt sur le Tajamar, où les attendent, pour le retour, les petites voitures à deux roues traînées par une mule (Pl. XXXIX—2). Le directeur Bernardo O'Higgins a commencé, en 1817, une nouvelle promenade sur presque toute l'étendue de la grande Cañada, à l'extrémité opposée de la ville. De cette rue l'œil embrasse à la fois le fort de Santa Lucia, et à l'horizon le gigantesque Tupungato, qui s'élève au-dessus de la Cordillère des Andes. On voit sans cesse à la Cañada des marchands de fruits s'abritant sous une tente contre les feux du soleil, des peones se reposant de leurs travaux, et des bêtes de somme transportant au marché des charges de bois et de luzerne (Pl. XXXIX—3).

Santiago renferme trois marchés, dont le principal est permanent et situé dans le Bassoral, grande place au pied du pont; les deux autres sont amovibles et se tiennent aux deux extrémités de la Cañada. Ici on ne va pas au marché pour faire ses provisions : tout ce dont les habitans peuvent avoir besoin leur est porté de rue en rue à dos de cheval ou de mulet; il ne faut pas même en excepter la luzerne pour les chevaux, dont il se fait une consommation considérable, parce qu'il n'y a pas une maison qui n'entretienne un cheval. Ce fourrage vient des terrains arrosés des environs; on ne récolte de foin dans aucune partie du Chili et il n'y croît point d'avoine. On nourrit quelquefois les chevaux avec de la paille et de l'orge.

On peut estimer la population de Santiago de quarante à quarante-cinq mille ames, en y comprenant les habitans des faubourgs. Ils se divisent en deux classes bien distinctes: l'une se compose des riches, qui possèdent toutes les terres, le commerce et les places administratives; l'autre se compose des petits marchands, des artisans et des peones. Tous se distinguent par leur obligeance, par leur douceur et par leurs attentions pour les étrangers qu'ils arrêtent quelquefois dans la rue pour les inviter à entrer dans leurs maisons.

Leur manière de vivre est loin d'être magnifique. Ils se nourrissent principalement de soupes et d'*ollas*. Le pain est excellent à Santiago, grâce à la bonne qualité du blé du Chili, et en dépit de la mauvaise méthode employée pour le préparer. Le matin, les Santiagueños prennent du maté et du chocolat; vers deux heures, ils dînent; puis ils font la sieste jusqu'à quatre; le soir, ils prennent encore le maté et soupent avec des mets chauds. Ils ne restent jamais à table après le repas; ils sont tempérans et sobres, et se contentent de fumer un cigarre apres le dîner. Quelques-unes des premières familles ont adopté les habitudes européennes, surtout en ce qui concerne les heures des repas.

Les moines mènent une vie fort agréable; ils sont civils, affables, tolérans, et semblent peu s'inquiéter de faire des prosélytes. On trouverait difficilemrnt aujourd'hui à Santiago de ces prêtres sombres et rigides, regardant et traitant comme ennemi quiconque professe une religion qui n'est pas la leur. Telle est, du moins, l'idée que m'ont laissée des religieux actuels les courtes relations que j'ai eues avec eux : et je crois exagérée l'opinion de Miers qui les regarde comme n'ayant fait aucun progres a cet égard.

Les *hacendados* ou propriétaires d'haciendas sont les habitans les plus riches de Santiago; quelques-uns de leurs domaines, le plus ordiment situés dans les fertiles vallées d'Aconcagua, de Maypo, de Rancagua, de Melipilli, et dans les environs de la ville, sont d'un revenu considérable. Depuis la révolution, le haut commerce a pris une direction nouvelle et est presque entièrement passé des mains des hommes du pays dans celles des étrangers. Les classes inférieures sont très-pauvres; mais elles ont peu de besoins, et la douceur du climat ainsi que la fertilité du sol, en diminuant le nombre des indigens, favorisent leur indolence naturelle, de sorte que l'aspect général de la ville n'est pas celui de l'activité.

Les dames de Santiago sont agréables et pleines d'affabilité. Leurs amusemens ne diffèrent pas beaucoup de ceux des dames de Buenos-Ayres qui sont plus familiarisées avec les manières européennes. Elles dansent, pincent de la guitare et touchent du piano; leurs remarques sont piquantes et leur conversation est pleine de charme; mais leurs connaissances sont fort bornées, quoiqu'elles aient beaucoup de pénétration; on peut compter celles qui aiment la lecture. J'ai rarement vu dans leur bibliothèque d'autres ouvrages que Don Quichotte, Gil Blas, les Nouvelles de Cervantes, Paul et Virginie, quelques abrégés d'histoire et quelques livres de dévotion. J'en ai pourtant connu quelques-unes à qui les littératures française et anglaise étaient très-familières et qui parlaient et écrivaient les deux langues avec beaucoup de facilité.

Les amusemens des Santiagueños ne sont pas

très-variés. Après la promenade sur le Tajamar, les courses de chevaux à l'extrémité de cette promenade sont ce qu'ils paraissent aimer le plus, et leurs tertulias ressemblent à toutes celles que j'ai vues ailleurs.

Tel était à peu près l'état de la capitale de la république chilienne à l'époque où je l'ai vue. Il me reste à parler des mœurs et des usages nationaux. Je citerai d'abord les jeux auxquels se livrent les Indiens le jour d'une fête religieuse qui n'est guère autre chose qu'une fête catholique romaine greffée sur les anciennes mœurs aborigènes, aujourd'hui presque entièrement effacées dans la république. Ici l'ancien usage s'est maintenu, et l'on s'est contenté de substituer la vierge Marie à l'une des divinités indiennes. Le cacique marche encore aujourd'hui à la tête de la procession, avec les insignes de fonctions qu'il n'exerce plus. Accompagné des paysans, il sort de chez lui; il est précédé d'un homme portant une bannière ornée de rubans, et suivi d'un orchestre composé de deux vieux tambours et d'une demi-douzaine de flûtes en bois. Ils se rendent dans cet équipage grotesque à l'église, où ils implorent les bénédictions de la Vierge, en la saluant d'une symphonie; puis à une pulperia voisine, devant laquelle on plante la bannière; le cacique s'est entendu d'avance avec le maître du cabaret pour défrayer toute la bande. Des danses ont lieu autour de la bannière, et ces grossières jouissances se renouvellent pendant trois jours entiers (Pl. XL — 2).

Une hacienda du voisinage de Santiago m'offrit l'occasion d'observations plus intéressantes sur l'état de l'agriculture. Une hacienda, au Chili, réunit, dans son but, le caractère des estancias et des chacras de la République Argentine; mais elle en diffère essentiellement dans ses formes et dans ses distributions. Ces établissemens sont divisés en plusieurs cours (*patios*). Dans l'une d'elles on égrène le blé, en le faisant fouler circulairement sous les pieds des chevaux. Une autre de ces cours est destinée à servir de boucherie et à la préparation du charque. Sur le devant sont disposés le logement du régisseur, ses magasins, ses greniers et la boutique où ses produits sont vendus en détail. Derrière s'étendent le vignoble, le jardin et le verger. Très-souvent les haciendas présentent un carré parfait (Pl. XL — 1). J'examinai avec un intérêt spécial les celliers vastes, bien tenus et remplis d'un grand nombre d'immenses jarres de terre dont l'extérieur est fortifié par des enveloppes de peaux qu'on étend mouillées, et qu'on laisse ensuite sécher. Près des celliers étaient deux cuves de pierre d'environ deux pieds et demi de profondeur, six de large et douze de long. C'est là qu'on dépose le raisin et qu'on le foule; le mou est ensuite recueilli dans des citernes, puis dans les jarres. On en fait deux sortes de vin: l'un âpre, dur, parce qu'il n'a reçu qu'une fermentation imparfaite, et appelé *chica*, nom commun à une boisson faite de drèche, de maïs germé, ainsi qu'à d'autres liqueurs fermentées. Cette première espèce de vin ne se conserve que peu de mois, et les classes inférieures en boivent abondamment. L'autre espèce demande plus de soins, sans être beaucoup meilleure; elle est épaisse, fade, lourde, mais elle se conserve plusieurs années. Le raisin est excellent au Chili, et l'inhabileté des manipulateurs peut seule expliquer comment on fait de si mauvais vins. On distille, dans beaucoup de maisons, de l'eau-de-vie de raisin dont les habitans des campagnes consomment une quantité prodigieuse.

L'agriculture est du reste fort peu avancée au Chili. Les seuls instrumens qu'on emploie pour préparer la terre sont une charrue très-simple, traînée par deux bœufs, et qu'un seul homme peut conduire, le pic et une large houe appelée *asadon;* l'usage de la bêche ne s'y est introduit que tout récemment. On sarcle avec un os de brebis, et un fagot de ronces chargé de pierres et tiré par des bœufs tient lieu de herse; le reste, sauf l'irrigation, est abandonné à la nature. On ne connaît pas les engrais. Il est d'usage de laisser les terres cultivées en jachère tous les quatre ou cinq ans. Le climat du Chili est sans doute très-favorable, les récoltes manquent rarement et sont le fruit de peu de travail; mais, suivant Miers, la prodigieuse fertilité du sol a été fort exagérée.

Le blé et l'orge, qui sont les seules céréales cultivées au Chili, se coupent avec une faucille de fer. La récolte se réunit en tas, que l'on place sur une espèce de traîneau grossier, et qu'on amène ainsi sur l'aire où on la fait fouler aux pieds des chevaux. On vanne ensuite le blé égrené, en le réunissant en un tas et en le jetant plusieurs fois en l'air avec des fourches de bois. Le blé, ainsi préparé, n'est pas tres-pur, et la farine qui en résulte est pleine de gravier, ce dont les Chiliens se mettent peu en peine.

Après avoir suffisamment parcouru Santiago et sa banlieue, j'avais un vif désir de visiter ces fameux Araucanos, qu'a illustrés le poëme si peu connu chez nous de D. Alonzo de Ercilla. Ce titre seul eût suffi pour un poëte, jaloux de visiter la nation parmi laquelle le chantre de

l'*Araucana* a choisi ses héros; mais c'était plutôt en observateur curieux que je voulais étudier ce peuple mal connu, la seule des nations américaines qui ait constamment combattu les Européens sans être vaincue, ou qui se soit soustraite à leur joug sans les fuir, phénomène assez remarquable pour mériter la sérieuse attention du voyageur philosophe.

En jetant, en effet, les yeux sur la carte, on voit le Chili divisé en deux parties bien distinctes, le Chili proprement dit au N., et le Chili indien au S. : le premier, depuis la conquête, soumis au gouvernement directorial de Santiago; le second, toujours possédé par les Indiens aborigènes qu'on doit encore regarder comme indépendans, puisqu'ils ont leurs chefs particuliers, et qu'ils sont régis par leurs lois et par leurs coutumes propres. Les limites de ces deux grandes divisions n'ont jamais été bien exactement fixées; mais le rio Biobio est regardé généralement comme la ligne de démarcation, les Espagnols n'ayant jamais pu se maintenir au S. de cette rivière au-delà des forts et des positions militaires dont ils en ont couronné les bords.

Le Chili proprement dit est lui-même partagé en trois grandes juridictions ou intendances, divisions qui, pour être politiques, n'en semblent pas moins indiquées par la nature même; car chacune d'elles se distingue par un climat, des ressources et des avantages différens de ceux des deux autres. Au N. se trouve celle de Coquimbo, au milieu celle de Santiago, au S. celle de Concepcion, subdivisées elles-mêmes en treize provinces, dont deux au N., Copiapo et Coquimbo; sept au centre, Quillota, Aconcagua, Santiago, Melipilli, Rancagua, Calchagua, Maule; et quatre au midi, Chillan, Itata, Rere, Cuchaguay.

J'étais entré dans le pays par la province d'Aconcagua, l'une des sept subdivisions de la juridiction de Santiago. Cette province présente une grande surface cultivable. Elle est assurément la plus belle et la plus fertile partie de la juridiction centrale du Chili, grâce à deux cours d'eau assez considérables qui la parcourent après être descendus de la Cordillère, le Putaendo, venant du N. E., et l'Aconcagua, venant du S.; ils se réunissent près de San Felipe ou la Villa Vieja, capitale de la province, grande, propre, régulièrement bâtie et située un peu à l'O. de Santa Rosa. On voit dans l'Aconcagua beaucoup de vergers, de vignes, de champs de luzerne; et, en raison du morcellement des propriétés, la population y est assez bien distribuée. Les cantons voisins de la Cordillère, quoique couverts de neige trois ou quatre mois de l'année, sont propres à la nourriture des bestiaux, à cause des excellens pâturages que fournissent les plateaux et les ravines. Il s'y trouve quelques lavages d'or (*lavaderos*) de peu de valeur, et il n'y a pas de mines d'argent; mais, en revanche, la végétation y est rapide; les vignes y produisent d'excellens raisins; il y vient des olives en abondance, et, avec plus d'activité et d'industrie, les habitans pourraient en tirer un profit considérable, quoique leur élévation, d'environ 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et leur voisinage de la Cordillère les exposent à des gelées qu'on ne connaît pas à la côte, sous la même latitude. Les avantages de la révolution se sont déjà beaucoup fait sentir dans l'Aconcagua.

La province de Santiago continue le plateau d'Aconcagua; mais elle n'est ni aussi fertile ni aussi cultivée, faute d'une quantité d'eau suffisante pour l'irrigation; depuis plusieurs années, l'agriculture y a cependant fait des progrès, auxquels contribuent quelques cours d'eau, parmi lesquels on distingue le Maypo et le Mapocho; ce dernier favorise surtout les travaux du labour et du jardinage dans les environs immédiats de la cité métropolitaine, où se trouvent beaucoup de quintas, de vignobles et d'haciendas d'un grand rapport. Après avoir parcouru en curieux tous les villages environnans; après avoir visité plusieurs mines d'or de peu d'importance, dont la principale est celle de la vallée de Dehesa, et plusieurs mines d'argent, entre autres celle de Renghio, près de Chacabuco, il ne me restait plus qu'à voir le port important de Valparaiso. Deux routes différentes conduisent par terre de Santiago à cette ville. Sur la plus méridionale de ces routes qui a trente-sept lieues de long, on trouve Barrancas, lieu ainsi nommé parce qu'il sert de canal au trop plein des eaux du Maypo dans la saison des pluies; la chaîne ou Cuesta de Prado, élevée de 2,543 pieds au-dessus du niveau de la mer; Bustamente, l'une des meilleures maisons de poste du Chili; une seconde Cuesta, celle de Zapata, moins haute que la précédente; Casa Blanca, que les Chiliens honorent du nom de ville, quoique ce ne soit plus qu'une misérable bourgade depuis le tremblement de terre de novembre 1822, qui en a renversé tous les édifices; enfin Cuesta de Valparaiso (1,260 pieds au-dessus du niveau de la mer), dont la descente, assez rapide, conduit au *Puerto*. Ayant poussé un jour ma promenade jusqu'au pied de la chaîne de Prado, à sept lieues à l'ouest de la capitale, je rencontrai un convoi

de mules transportant des barres de fer à Valparaiso. C'est un coup-d'œil vraiment original, et dont j'avais déjà vu l'analogue dans la Cordillère pour le transport des bois de construction (Pl. XL — 3). La seconde route, plus au nord, quoique un peu plus longue que la première, a, sur celle-ci, l'avantage de ne présenter à franchir qu'une Cuesta au lieu de trois, mais plus haute qu'aucune des autres, puisqu'elle a 2,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. On y rencontre Polpayco où se trouvent des carrières de plâtre abondantes; plus loin, le village de Tiltil, où se broient et s'amalgament les minerais d'or apportés des mines voisines; au-delà, sur une montagne richement boisée d'où s'élancent mille sources délicieuses, dont la réunion forme l'un de ces lavages d'or si communs au Chili, se voit l'Asiento Viejo, où toutes les beautés de la nature contrastent avec la saleté, la misère et la paresse des habitans. C'est de là qu'on commence à gravir la chaîne, du haut de laquelle l'œil embrasse une vue immense, terminée par les plaines de l'Océan-Pacifique. On remarque encore, sur cette route, la riche vallée de Limache, féconde en fruits et en légumes, et peuplée par les fermiers les plus opulens de tout le Chili; et l'on arrive enfin à Concon, à six lieues au N. de Valparaiso. Les deux routes traversent la province de Quillota, située à l'O. de l'Aconcagua, le long de la côte, arrosée par la seule rivière dite Concon, et séparée de la juridiction de Coquimbo, par le Rio Chiupa. Il y pleut moins au nord qu'au midi et la côte est, en général, plus fertile que l'intérieur. On y trouve, indépendamment de Valparaiso, Quillota, près de la mer, sur le Rio Concon, Petroca, qui en est, au contraire, fort éloignée. La province a quelques petits ports dont on pourrait tirer un grand parti, et possède des mines d'or.

Si je n'avais eu à voir que le principal port de la république, j'aurais pris l'une de ces deux routes; mais pour m'épargner les retards et les frais d'une double navigation de Valparaiso à Concepcion et de Concepcion à ce port, d'où je devais me rendre par terre au Pérou, je préférai attaquer, par l'intérieur, le Chili méridional, sûr de trouver, dans cette direction, ample matière à d'intéressantes observations. Ma détermination une fois prise, je me joignis à quelques marchands qui se rendaient à la Concepcion. Ainsi, après un mois de séjour à Santiago, j'étais en marche pour l'Araucanie.

A peine sorti de la capitale, on entre dans les plaines de Maypo, où la grande route est, pendant quelque temps, parallèle au canal de Maypo, Ce canal, commencé sous le gouvernement espagnol et terminé en 1819, court N. et S. dans le sens de la Cordillère, sur une étendue d'environ neuf lieues. Cette création industrielle a eu pour effet immédiat de fertiliser la plaine aride qu'elle traverse, et, depuis son achèvement, elle a plus que triplé le nombre des terres cultivées. Déjà si précieuse à l'industrie, la plaine de Maypo n'est pas moins célèbre dans les annales politiques du Chili, comme théâtre d'une bataille sanglante que s'y livrèrent, le 5 avril 1818, les troupes royalistes commandées par Osorio, et les troupes patriotes conduites par San Martin. Après un combat acharné, la victoire de San Martin fut complète et assura l'indépendance du pays.

Melipilli ou San José de Logroño est la capitale de la plus petite des sept provinces de la juridiction centrale; elle est remarqnable seulement par sa situation littorale à l'O. de celle de Santiago et par les riches haciendas qui entourent son petit village de San Francisco del Monte.

Quand on a franchi le Rio Maypo, on entre dans la province de Rancagua, qui a deux lacs, l'un d'eau douce, vanté pour la beauté du paysage qui l'entoure et pour le poisson qu'on y pêche, les cygnes et les flamants qui en habitent les eaux; l'autre est situé près de la côte, et son beau sel est un article de commerce considérable. Les mines d'or d'Alguë, non loin du premier de ces lacs, étaient jadis très-riches. La capitale de la province appelée Rancagua ou Santa Cruz de Triana, que nous trouvâmes sur notre route, est située sur le Rio Cachapoal qui la sépare de la province de Colchagua. Un peu à droite, dans une ravine de la Cordillère, sont les bains de Cauquenes, assis dans la position la plus romantique, sur un plateau très-étroit, au bord d'un précipice au pied duquel roule le Cachapoal, à la profondeur de cent pieds. Tout ce que m'en dirent mes compagnons de voyage me fit vivement regretter de ne pas voir ces bains. Les collines qui dominent la hauteur sont couvertes d'arbres; et, tandis qu'en hiver les sommets des plus fortes éminences sont chargés de neiges, dans la vallée, la température, sous un ciel sans nuages, est chaude et agréable. Ces bains se composent de quatre sources principales qui coulent en divers réservoirs naturels d'environ cinq pieds de long, à la température de 100° et plus; quoiqu'ils soient trop chauds pour qu'on y puisse rester sans douleur, on y retient les malades par force tout le temps exigé par l'or-

donnance des médecins. Ils sont très-fréquentés en été, et souverains contre les rhumatismes et autres maladies analogues.

Nous traversâmes la province de Cochagua, située au S. de la précédente, sans que j'eusse occasion d'y faire aucune remarque particulière, si ce n'est sur son extrême fertilité, due, sans doute, aux nombreuses rivières qui l'arrosent au N. et au S. Elle abonde en bois de construction, dont les provinces situées au N. de la rivière Maypo sont entièrement dépourvues, et elle possède plusieurs haciendas riches en blé et en vignobles. Nous traversâmes sans nous y arrêter San Fernando, sa capitale, ainsi que le petit village de Curico (province de Maule). C'est près de Curico qu'on sort de la Cordillère par la passe de Planchon. Nous étions pressés de gagner Talca, la capitale, destination de plusieurs de mes compagnons de voyage. Cette ville est située dans une petite vallée sur le Rio Claro. Elle n'a pas plus de 1,000 habitans, mais les environs en sont bien cultivés. La province, en général, possède d'immenses ressources, et peut, presque partout, être cultivée. Elle a une rivière du même nom qu'elle, l'une des plus importantes du Chili, et qui reçoit un grand nombre d'affluens; à son embouchure est située une petite ville appelée aussi Maule, qui, depuis la révolution, a dû un accroissement considérable à l'adresse avec laquelle ses habitans construisent des barques propres à transporter à Valparaiso des bois de charpente excellens et à bon marché. Le climat du pays est très-beau et des plus favorables à la végétation; les pluies d'hiver y tombent plus long-temps et plus souvent que dans les provinces septentrionales, ce qui, joint à l'abondance des sources dont elle est pourvue, la dispense d'avoir recours au procédé si coûteux de l'irrigation. Elle est très-boisée, et j'y ai vu, surtout dans le voisinage des rivières, diverses sortes d'arbres de haute futaie, de la meilleure qualité. Le principal produit du pays consiste en bestiaux. Anciennement on y fabriquait beaucoup de charque, mais cette branche de commerce est aujourd'hui un peu tombée, ainsi que celle du fameux fromage de Chanco, qui s'exportait au Pérou et jusqu'à Buenos-Ayres. Plusieurs Maulinos m'ont donné sujet d'observer une différence sensible entre leur extérieur et celui des Chiliens du N. Ils ont, en effet, le teint plus noir, moins de barbe, les yeux moins séparés, le front plus bas, le menton moins pointu. Ce sont de véritables Promauciens, descendans de cette race que les Incas du Pérou n'ont jamais pu soumettre, comme ils ont soumis les habitans plus dociles du *Chilimapu* (Chili septentrional). On ajoute que les Maulinos ont aussi conservé le caractère de leurs ancêtres; ils sont plus durs, plus sauvages que les autres Chilenos, qui se défient toujours d'eux; mais il ne leur manque, pour faire d'immenses progrès, que des bras et des moyens de communication plus faciles.

Nous touchions à la province de Chillan, la plus septentrionale des quatre dont se compose la juridiction du S.; elle est petite, mais très-fertile; elle est couverte, à l'E., de chaînes de hautes montagnes, et s'étend, à l'O., en plaines bien arrosées par la rivière Itata et ses affluens. Rien ne pouvait m'arrêter dans la capitale de cette province; mais pouvais-je me refuser à profiter de l'occasion de faire, sur l'une des terres classiques du volcanisme, une excursion jusqu'au volcan d'Antuco, moi qui en avais vu un si grand nombre, sans en avoir encore abordé aucun?

Je m'arrangeai avec quelques braves du pays, connaissant parfaitement la langue et les habitudes des Indiens sauvages que nous pouvions rencontrer sur cette route nouvelle. Je pris congé de mes compagnons de Santiago, qui suivaient directement leur chemin vers le midi, et je tournai à droite, avec mes guides. Après avoir abrégé la course, autant que possible, grâce à leur connaissance des lieux, et traversé plusieurs villages insignifians et une assez grande rivière (le Rio *Laxa*), nous ne tardâmes pas à nous apercevoir, au changement d'aspect des lieux et à la difficulté toujours croissante de notre marche ascendante, que nous allions entrer dans les Andes et en gravir un des sommets les plus élevés. Enfin, nous franchîmes le *Ruscuë*, torrent impétueux qui, dans les crues, rompt toutes les communications; nous eûmes la vue du volcan, qui se présentait à nos yeux dans toute sa magnificence. Nous nous arrêtâmes pour nous reposer au village d'Antuco, but de notre voyage.

La vallée d'Antuco, qui occupe le point habité le plus élevé des Andes, s'étend sur une longueur O. et E. de près de sept heures de chemin, et n'a pas moins de largeur. Le Rio Laxa la sépare en deux parties presque égales. Elle présente de grandes beautés naturelles, et le village lui-même est fort romantique, situé au pied de ses hautes murailles, dont la verdure l'égaie. Il s'y trouvait, quand je l'ai visité, plusieurs Pehuenches exilés de leurs pays, et auprès desquels je pus recueillir quelques notions sur leurs peuplades.

Toute la magnificence du paysage le cède encore à l'aspect du volcan, qui n'est éloigné

du village que de quelques heures de marche, et qui se montre entouré de montagnes plus petites. Il sort du cratère une fumée presque continuelle. L'aspect de ce pic est tous les jours nouveau, soit que sa cime se colore des rayons obliques du soleil, soit qu'elle semble menacer le ciel, soit que la flamme de son cratère perce les nuages pendant la nuit, illuminant la neige qui l'entoure de toutes parts, ou le disputant d'éclat avec la lune argentée (Pl. XL — 4).

Le plus beau point dans la partie élevée de la vallée est le *pic de Pilgue*. A peine a-t-on gravi la moitié de la hauteur, qu'on arrive dans des prairies où se croisent la végétation alpestre et les plantes à la végétation vigoureuse et fortement colorée des tropiques, parmi lesquelles se trouve le *lys de la vallée* des Antucanos (*azuzena del campo, gravilia odoratissima*). A mesure qu'on remonte dans la vallée d'Antuco, les images gracieuses deviennent de plus en plus rares, on voit se développer peu à peu les caractères de la plus terrible puissance volcanique. Les rocs se dépouillent de leur verdure et se calcinent, et de hautes murailles de laves se manifestent à la vue. On aperçoit *Silla Velluda*, l'un des plus hauts pics des Andes du sud; on est alors entouré de basaltes et de laves affectant mille formes fantastiques, et le sauvage torrent (le *Tvun Leuvu*) se présente comme pour interdire au voyageur l'accès de la haute balustrade de montagnes sur laquelle il se trouve. A la prière des habitans, le gouvernement a fait construire en cet endroit un fort et y a mis une petite garnison. Un précipice et une montagne à pic à gauche; le torrent sauvage à droite; devant, une petite colline, surmontée d'une plateforme juste assez large pour renfermer la garnison dans l'intérieur d'une palissade, tel est l'aspect de ce fort de peu d'importance (Pl. XLI — 2).

Le Tvun Leuvu, sur lequel on ne s'aventure pas sans peur au temps des crues, n'a pas ici vingt pas de largeur. Son eau, toujours trouble (*Tvun Leuvu* veut dire, en langue pehuenche, *Rio Turbido*), donne aux soldats de violentes coliques. Quiconque voudrait en franchir les flots, y trouverait promptement la mort, car, à quelques pas au-dessous, s'ouvre un gouffre immense où il se précipite avec fureur, pour aller mêler ses eaux à celles du Laxa. La chute peut avoir cent-cinquante pieds; cette hauteur ne serait point extraordinaire dans les Andes, si le torrent ne tombait pas en une seule masse, sans presque laisser s'égarer un filet d'eau sur les noirs rochers qui l'entourent

En allant de là aux bords resserrés du Laxa, on rencontre un beau bastion de basalte, qui s'étend, comme une haute muraille, jusqu'au fond de la vallée où les arbres le recouvrent. Les colonnes ne sont pas tout-à-fait perpendiculaires et n'ont que rarement plus de deux pieds de haut. En plusieurs endroits, elles rayonnent comme d'un centre commun ou bien sont entassées sans ordre. Leur extraordinaire dureté se trahit par un éclat métallique et résiste au marteau. Sans autre anneau de transition, on voit se joindre à ces basaltes les laves qui revêtent la plus grande partie de la montagne, depuis le fort jusqu'au pied, et qui se forment en tables d'un demi-pouce à trois pouces de diamètre et de plus d'un pied carré de surface. Les laves en ardoise paraissent les plus anciens produits du volcan, car on les retrouve entre les basaltes (Pl. XLI — 3).

Il part tous les ans, du village d'Antuco, trois ou quatre caravanes composées de plusieurs centaines de mulets chargés, qui s'enfoncent dans les Andes pour commercer avec les Indiens; ceux-ci se trouvent à certains endroits dès longtemps déterminés. Elles leur portent du froment, du maïs, de la quincaillerie, des verroteries, et reçoivent d'eux, en échange, du sel et des troupeaux. C'est vraiment un assez bon commerce, car pour trois anneaux de fer (*argollas*) servant à attacher le lasso à l'arçon de la selle, le négociant nomade donnera quelquefois deux chevaux ou une vache pleine.

L'ascension du volcan nous coûta trois heures de la marche la plus pénible; car, lorsqu'après avoir fait cinquante pas, on s'arrêtait pour reprendre haleine, on se sentait souvent entraîné, par la rapidité de la pente, à quinze pieds en arrière. Nous atteignîmes enfin la dernière pointe, et nous arrivâmes à un endroit du cratère où personne, avant nous, n'était encore parvenu. Le sommet du volcan consiste en une petite plaine circulaire au milieu de laquelle s'élève, comme une muraille de cinquante pieds, une éminence revêtue de laves. Après le pic de Ténériffe et le Cotopaxi, le volcan d'Antuco est, sans contredit, le plus raide des pics connus. La hauteur totale du cratère, dans sa partie la plus élevée, est de trois mille cent quatre-vingts pieds.

Ma curiosité était satisfaite. Je ne songeais plus qu'à retourner aux lieux habités. La descente fut longue et dangereuse; cependant nous nous retrouvâmes sans accidens au milieu de la vallée d'où je repris la route qui conduit à Talcahuano, l'une des villes frontières du Chili

proprement dit; mais, cette fois, j'étais seul avec le muletier et le peon indispensables; car mes valeureux guides à Antuco étaient retournés à Chillan. Je repassai le Ruscuë, le Laxa, après quoi j'eus à traverser une longue et ennuyeuse travesia, semée de matières volcaniques, et qu'on suppose, avec quelque raison, avoir jadis été un lac. Elle me conduisit à *Yumbel*, capitale de la province de Rere, très-petite ville, ou plutôt village entouré d'une muraille carrée, flanquée d'un bastion sur chaque face, et qui a soutenu, avec avantage, plus d'un siége contre les Indiens. Le petit bourg de Rere, qu'on trouve ensuite, est fier d'un palmier de trois pieds de diamètre et de ses belles cloches, au métal desquelles la piété de ses habitans a mêlé beaucoup d'argent et plus de vingt livres d'or pur. A la belle hacienda de Gualqui, sur les rives du Biobio, j'eus une occasion nouvelle de me confirmer dans l'idée de cette précieuse tolérance que les prêtres chiliens d'aujourd'hui savent si singulièrement concilier, pour eux et dour leurs fidèles, avec les pratiques d'une bigoterie trop peu éclairée, ainsi que cet esprit d'hospitalité qui porte les habitans à se regarder presque comme les obligés de ceux qu'ils reçoivent; honorable caractère, que quelques voyageurs moroses ont, je crois, trop obstinément méconnu. J'eus ensuite à passer le long du Biobio, le roi des fleuves du Chili, que j'admirais pour la première fois, un chemin très-difficile, à gauche duquel s'élèvent des montagnes boisées et fertiles et qu'on appelle les défilés (*angostias*) de Gualqui; chemin si étroit, si raboteux, si glissant, que, dans la saison des pluies, on courrait mille fois le risque d'y perdre son cheval. Mais qu'était-ce pour moi qui venais de franchir les Andes et qui descendais de l'Antuco? Ce sont pourtant là de vraies Thermopyles, où deux hommes déterminés arrêteraient seuls une armée; et il faut ajouter, à l'honneur des Chiliens du sud, qu'on n'y rencontre jamais un voleur. C'est le dernier point remarquable jusqu'à Talcahuano, où j'arrivai après trois ou quatre jours de marche depuis mon départ du volcan.

Talcahuano, de toutes parts entourée de montagnes, est une ville par elle-même peu remarquable, si petite et si capricieusement bâtie, qu'à peine, en Europe, on lui donnerait le nom de bourgade. Elle se compose de deux rues parallèles, d'une assez grande place qui sert de marché, de maisons, dont la plupart ne sont que des cabanes, et d'une église de peu d'apparence. (Pl. XLI. — 1.) En 1825, elle n'avait pas plus de 15 à 1600 habitans; mais sa position géographique et la sûreté de son port lui promettent un rang distingué dans l'avenir, sinon comme ville marchande, du moins comme entrepôt de Concepcion. Elle est située sur une presqu'île qui tient à Concepcion par une langue de terre que les crues du Biobio couvrent quelquefois de manière à en faire momentanément une île. Remplie de sources et fort boisée en quelques endroits, elle borde à l'orient la baie de ce nom. Elle a un peu plus d'un mille géographique du N. au S. et à peine un demi-mille de large.

La baie dont nous venons de parler est un des meilleurs ports du Chili. Les vaisseaux y sont partout en sûreté. L'île de Quiriquino la défend contre les vents du N., et un banc de sable la partage en deux parties. A l'embouchure du fleuve Andalien, qui s'y jette au S., il y a quelques bas-fonds, mais qui ne sont pas dangereux. Le mouvement qui règne sur la baie en certains momens est vraiment curieux, quand une foule de petits canots la sillonnent en tous sens, à l'aide de leur unique voile, qui n'est souvent qu'une natte grossière ou le poncho dont se couvrent les pêcheurs de ces contrées, pour la plupart vrais Indiens au teint brûlé, aux demeures amphibies (*caletas*), et dont toutes les habitudes font un peuple à part. Sur le bord de la mer s'élève un petit fort en assez mauvais état, et, à peu de distance de la partie la plus escarpée de la presqu'île, une batterie de six canons en fer (*fuerte de Galvez*) est disposée de manière à croiser son feu avec celui du fort.

Lorsqu'on monte sur les montagnes qui entourent Talcahuano, on arrive sur un terrain très-intéressant pour le botaniste, et l'on atteint bientôt les rives sablonneuses de la baie de San Vicente, aussi dangereuse que celle de Talcahuano est sûre; mais on trouve sur ces parages une innombrable quantité d'animaux marins. Toute cette côte était jadis un lieu de retraite pour les otaries et les lions de mer, dont la chasse procure du travail à beaucoup de gens du pays. En 1828, sept vaisseaux étrangers croisaient sans autre but dans ces eaux, de l'équateur au cap Horn. L'otarie des côtes du Chili a de huit à dix pieds et est recouvert d'une peau brune à poils ras.

A trois lieues S. E. de Talcahuano se trouve la ville de Concepcion, où l'on se rend par une plaine infertile et de l'aspect le plus triste. Concepcion est la seconde ville du Chili, la rivale de Santiago, la capitale de la troisième juridiction chilienne, et, en particulier, de la province de Puchacal ou Penco, riche en mines

d'or, entre lesquelles on distingue celles de Quillacoya, à cinq lieues de Gualqui, province très-fertile avant la révolution, mais ruinée depuis par la guerre et par les incursions des Indiens. Concepcion peut s'être relevée depuis mon voyage; mais, quand je l'ai vue, elle conservait encore les traces de la désolation qu'y a laissée le passage des hordes de brigands et des divers partis qui s'y sont disputé la victoire. Bien des années s'écouleront avant qu'elle reprenne son premier éclat. On y arrive sans que rien annonce l'approche d'une grande ville, et l'on y parvient entre une longue rangée de maisons détruites dont les ruines ont un très-beau caractère d'architecture. On traverse des lieux incendiés pour se rendre au marché, point où viennent se réunir dans toutes les directions les avenues de la ville. Il n'est pas de coup-d'œil plus désolant que l'aspect de la misère qui règne au milieu de tant d'édifices imposans, dont les portes et les fenêtres laissent entrevoir encore les ornemens dorés et les fresques noircies par la fumée. Les habitans sont dispersés, et la destruction n'a pas même épargné les arbres à fruit qu'ils avaient plantés. Leurs jardins si beaux ne pourraient pas même se distinguer des ruines environnantes, si, çà et là, il ne s'y élevait quelque bel arbuste en fleurs. J'ai retrouvé dans l'un d'eux, planté sans doute comme spécimen par un amateur de botanique, le *piñal, pehuen* (*pinus araucanus*, Mol.; *dombeya chilensis,* Lam.), espèce d'*araucaria*, arbre qui tient, quant à ses propriétés, du pin, du thuya et du châtaignier. Je l'avais vu sur la chaîne des Andes, et il croît particulièrement dans toutes les provinces de l'Araucanie. Il s'élève quelquefois à quatre-vingts pieds et atteint une circonférence de huit; il est remarquable par la singularité de sa fructification; son bois est jaune, très-épineux; ses feuilles en cœur produisent un fruit semblable à la pomme de pin, et que les Indiens mangent avec grand plaisir, comme nous faisons des marrons (Pl. XLII — 1).

Autrefois, Concepcion était aussi populeuse que Santiago. Les premières familles du Chili formaient une partie de la population de cette ville, portée à plus de 20,000 ames, et les Espagnols en préféraient la température à celle de beaucoup de provinces de leur propre patrie. Une cour de gouverneur, une cour épiscopale, quantité de hauts dignitaires espagnols, qu'y attirait le besoin de se délasser de leurs travaux, y formaient une société brillante. La richesse, l'hospitalité des habitans, la beauté de leurs femmes faisaient l'admiration de toute l'Amérique du Sud. Concepcion, maintenant, n'a presque plus rien de remarquable. Un couvent de femmes pour trente pensionnaires a seul bravé la tempête. Le palais archiépiscopal tombe en ruines, le palais du gouverneur a éprouvé le même sort et n'a jamais été terminé; il ne reste de la cathédrale qu'une petite portion des combles. Depuis 1828, sa carrière politique s'est rouverte, et les habitans travaillent avec ardeur à la restauration de leur patrie.

Le spectacle de tant de grandeurs passées m'affligeait. Je me hâtai de m'y soustraire en passant le Biobio, où je fus, pendant la traversée, témoin et presque acteur d'une chasse en *balsa*, sorte d'embarcation fort singulière, en usage dans tout le pays. C'est un canot d'une apparence assez fragile, mais sur lequel les habiles marins de cette contrée naviguent avec confiance dans tous les fleuves et vont même fort souvent très-loin en mer. Il se compose de deux peaux de lion de mer cousues et rapprochées de manière à leur donner la forme de l'animal vivant, de huit à neuf pieds de long, cylindriques et gonflées d'air: le tout maintenu et supporté par de légères traverses de bois et un mince clayonnage. Le pilote s'assied à l'une des extrémités, maniant par le milieu deux longues rames engagées de chaque côté dans une petite échancrure. Quelques coups vous éloignent de la côte, et le passager descendu pour la première fois dans une balsa ne se voit pas sans inquiétude isolé au milieu des vagues sur cette espèce de ballon nautique, où il n'a d'autre point d'appui que les minces parois sur lesquelles les peaux sont fixées (Pl. XLII — 3).

Le passage effectué, j'étais sur le territoire où la république chilienne n'a plus d'autorité hors de la portée du canon des forts dont les Espagnols ont couvert les rives du Biobio depuis son embouchure jusqu'à sa source, et dont les principaux sont Nacimiento et Puen. Le Biobio commence dans les Andes, se grossit dans son cours des eaux de plusieurs rivières qui viennent toutes du N., et entre lesquelles on distingue le Rio Claro, le Rio Laxa, le Rio Guaque, le Rio Duqueco. Les deux rives en sont bien boisées, tous les ravins, la plupart des collines et beaucoup des plaines étant couverts de belles forêts. Il est navigable jusqu'à Nacimiento pour les bateaux plats et les canots qui transportent à très-bas prix à Concepcion les denrées du pays, avantage que ne possède aucune des autres provinces chiliennes.

Je gagnai Arauco, petite ville fortifiée qui semble avoir donné son nom à la portion du

pays qu'on appelle Araucanie, et où les Indiens du S. viennent faire des échanges. J'allai au petit village indien de Tubul, situé au S. O. d'Arauco; j'y fis connaissance avec le *toqui* ou *ulmen* (chef) du lieu, homme doux et hospitalier en temps de paix, mais terrible, me dit-on, dans la guerre, et fier d'appartenir à cette race belliqueuse qui, seule de tous les Indiens de l'Amérique, est restée maîtresse chez elle. Sa maison était un bâtiment couvert en chaume, assez vaste, divisé dans l'intérieur en plusieurs cases, dont chacune renfermait une espèce de lit; dans la première étaient placées cinq ou six petites tables sur une sorte d'estrade. Derrière était une cuisine entièrement séparée du reste, avec plusieurs foyers distincts, entourés de différens vases de terre; au-dessus de chaque foyer se trouvait une *chigna* ou panier servant de garde-manger. La famille du chef était fort nombreuse, et au milieu d'une quarantaine d'individus, femmes, jeunes gens et enfans, il semblait régner en patriarche. Aux repas, où les femmes ne paraissaient jamais que pour servir les hommes, chacun d'eux était assis à l'une des petites tables. Le menu se composait ordinairement, au déjeuner, d'une espèce de farine rôtie et mêlée avec de l'eau chaude ou froide; au dîner, de mouton, de bœuf, de poisson, de volaille, de pommes de terre ou de citrouilles, assaisonnés d'ail, de poivre, de piment, et d'une espèce de pâte dite *milow*, faite avec des pommes de terre ou des citrouilles pétries dans du lait; ils boivent, suivant les saisons, une espèce de cidre très-capiteux et d'autres boissons fermentées.

Je dus à l'influence de mon hôte, comme chef des guides, une escorte et toutes les facilités possibles pour me rendre à Valdivia. Je voulais m'embarquer dans ce port pour Valparaiso, après avoir ainsi accompli mon voyage à travers d'immenses déserts. Conduit assez commodément, grâce à mon sauvage, dans toute cette vaste contrée, je traversai sans m'arrêter les huit provinces qui composent le Chili espagnol. Ces provinces sont riches et fertiles; plusieurs d'entre elles possèdent même de belles et abondantes mines d'or, mais on n'en doit pas moins les regarder comme des pays perdus pour la civilisation européenne. Arrivé à Valdivia, avant de mettre à la voile pour Valparaiso, j'ai recueilli et mis en ordre toutes les notions que j'ai pu rassembler soit par moi-même, soit par des informations prises ou des autorités consultées sur la géographie de cette partie du Chili, ainsi que sur les mœurs et usages de ses habitans. C'est le résultat de ces curieux renseignemens que je consigne ici. Si l'on trouve dans cette esquisse sur les Indiens du Chili méridional quelques traits qui rappellent, plus ou moins, les Indiens Patagons et les Indiens Pampas, on ne devra pas s'en étonner; car l'analogie la plus sensible règne, en dépit de toutes les distinctions théoriques, entre ces peuplades diverses, qui sont toutes des branches plus ou moins considérables de l'immense tronc des *peaux rouges* de l'Amérique du Sud.

Les Indiens dont je m'occupe dans ce moment appartiennent à la troisième grande division reconnue par M. d'Orbigny, celle des *Araucanos*, distingués, suivant les régions qu'ils occupent, en *Pampas*; en *Pehuenches*, dont je vais surtout parler; en *Guinchis* ou *Cunches* et en *Huilliches*; ces deux dernières nations habitant la contrée qui s'étend au midi de Valdivia, jusqu'aux îles Chiloé. C'est, dit-on, surtout dans sa partie occidentale, un pays magnifique, bien arrosé, bien boisé, doté d'un climat délicieux et dont le sol est très-uni, particulièrement vers le S. C'est là que se trouvent les deux grands lacs Osorno et Huanaco, auprès desquels on a vainement tenté de rétablir une ancienne colonie espagnole détruite par les naturels.

L'Araucanie, si mes recherches ne me trompas, s'étend du N. au S., de la rivière Biobio à la plaine ou *llanos* de Valdivia, et, de l'E. à l'O., des Andes à l'Océan-Pacifique; ce territoire est tout naturellement divisé par ses habitans en contrée maritime, *languen mapu; lelbun mapu* ou pays plat; pied des Cordillères, *mapire mapu;* et *pire mapu*, pays des Andes. Chacune de ces quatre *uthal mapu* (espèces de tétrarchies) est partagée elle-même en neuf *allarogues* ou provinces, comportant à leur tour neuf *règnes* ou districts; l'uthal mapu a pour administrateurs, par rang d'autorité, quatre *toquis* ou chefs suprêmes, neuf *apo-ulmenes* et trente-six *ulmenes*, tous indépendans les uns des autres, mais tous liés dans l'intérêt général par une sorte de confédération, et tous héréditaires ou élus. Tels sont les détails que donnent plusieurs voyageurs sur la constitution politique des Araucanos; mais il paraîtrait, d'après d'autres, que ces détails ont été fort exagérés par les écrivains espagnols, intéressés à relever les vainqueurs pour excuser un peu la faiblesse ou l'impéritie des vaincus. Les Araucanos sont pourtant plus avancés que les Indiens des Pampas qui n'ont point de résidence fixe et ne vivent que de chasse et de pillage; tandis que ceux du Chili ont des demeures, se livrent à l'agriculture, et vivent de leur travail.

Les Araucanos savent fabriquer certaines poteries et tisser les étoffes; leurs ponchos sont célèbres dans toute l'Amérique, tant par la finesse et la solidité de leurs tissus que par l'éclat de leurs couleurs. J'ai décrit une maison araucanienne, mais c'était celle d'un chef; les autres ne sont guère plus commodes ni plus élégantes que les ranchos des Pampas. Les chefs sont vêtus à peu près comme tous les autres Chiliens: chemise de laine, culottes, ceinture, poncho, *ojotes* ou sandales de peau; mêmes éperons, même selle, mêmes larges étriers de bois. Les autres Indiens ne portent guère qu'une espèce de jupon assujetti aux reins par une ceinture, et un poncho sur les épaules. Il serait absurde de leur attribuer, comme l'ont fait certains voyageurs, des progrès quelconques dans les sciences intellectuelles; ils n'ont ni langage écrit ni hiéroglyphes qui en tiennent lieu; quoique passionnés pour les liqueurs fortes, ils paraissent, en général, doux et exempts de plusieurs des vices des autres nations sauvages. Ils admettent la polygamie. Les femmes se font avorter au moyen d'une plante médicinale qu'elles cachent avec soin; leur sort est, d'ailleurs, celui de toutes les femmes sauvages : elles sont vouées aux travaux les plus pénibles et à la servitude conjugale; elles sont extrêmement propres et se baignent très-souvent. Les Araucanos ne paraissent point étrangers à l'exploitation des mines d'or et d'argent; ils fondent ces métaux dans des creusets grossiers, exposés à un courant d'air. Leurs connaissances en médecine ont été exagérées; elles se bornent à l'application de quelqnes plantes, et dans le traitement des maladies interviennent aussi les *machis* (sorciers) avec leur tambour magique et leurs hideuses contorsions. Leur religion est simple. Ils ont un dieu suprême, *Pillan*, qui a sous lui d'autres divinités; *Meulen*, génie du bien; *Wancubu*, génie du mal; *Epunamun*, génie de la guerre. Ils n'ont ni temples, ni idoles, ni culte. Ils admettent l'immortalité de l'ame et ont un Caron femelle, *Tempulagy*, vieille femme qui passe les ames au-delà des mers, vers l'O., où se trouve le séjour de l'éternelle béatitude. Leurs mariages offrent quelque analogie avec ceux des anciens Spartiates, dans l'usage d'enlever furtivement la fiancée. Leurs funérailles sont semblables à celles des Pampas et des Patagons; elles rappellent les mœurs homériques par l'enterrement du guerrier avec ses armes, par le sacrifice d'un cheval sur sa tombe, et par le dépôt qu'on y fait de comestibles pour nourrir le mort pendant le voyage. Mais le trait dominant du caractère des Araucanos est leur orgueil militaire, qui ne leur a jamais permis de demander la paix, qu'ils ont néanmoins toujours accordée; ils sont vindicatifs comme tous les Indiens, mais susceptibles de patriotisme, d'attachement et d'hospitalité.

Il s'agit maintenant des Pehuenches, autres habitans du pays qui ont beaucoup de rapport avec les Araucanos proprement dits, et que j'en rapproche sans les confondre. Ils ressemblent surtout aux Pampas, si ce n'est pas absolument le même peuple; errant comme eux, ils sont comme eux tantôt ennemis, tantôt alliés des colons, suivant leur caprice ou leur intérêt. J'en avais déjà vu quelques-uns aux environs d'Antuco; ils s'étaient établis là, après avoir été chassés de leur patrie, et ils parlaient la langue araucanienne, sans presque entendre un mot d'espagnol. Je venais d'en rencontrer dans ma traversée plus récente. C'est dans ces diverses occasions que j'ai recueilli les observations suivantes.

Le nom des Pehuenches (*hommes des pins*) est formé du mot *che*, homme, et du mot *pehuen*, grand arbre, pin. Cet arbre, appelé aussi *piñal*, est commun dans toute l'Araucanie. Les Pehuenches sont essentiellement nomades. Ils errent çà et là dans les Andes, se présentant tantôt en pasteurs occupés seulement de leurs troupeaux, tantôt en brigands avides de butin qui descendent dans les plaines et y portent le meurtre et le ravage. Ils ne s'arrêtent et ne construisent quelques cabanes que lorsque les mois glacés de juillet et d'août, couvrant les hauteurs d'une neige épaisse et gonflant les torrens, les forcent à suspendre leurs courses habituelles. La forme de leurs demeures, leur genre de vie, la nature de leurs entreprises, leurs armes, les font beaucoup ressembler aux peuplades qui parcourent les steppes du nord de l'Asie. J'ai décrit ailleurs leurs camps (*tolderias*) dans les plaines ou au bord des ruisseaux. Tout autour les troupeaux errent sans gardiens; devant chaque tente (*toldo*) se voient toujours un cheval sellé et la terrible lance fixée en terre comme chez les Tobas.

Au milieu de la hutte brille un bon feu, sur lequel se trouve toujours quelque mets que chaque membre de la famille vient prendre sans heures réglées et quand la faim le presse. Le signal du départ donné, les tentes sont roulées, et des bêtes de somme transportent ailleurs le village errant. Quelques peaux pour servir de couche, quelques sacs carrés aussi de peau, le recado et ses sangles, la lance et le lasso avec

ses boules (*laquen bolas* des Chiliens), composent tout leur mobilier. La femme panse, selle, bride le cheval de son mari, décharge les animaux dans les haltes, leur donne la nourriture, allume le feu, cuit les alimens, et, dans les marches, porte son enfant à la manière des Caraïbes. Le moindre oubli de ses devoirs lui attire les traitemens les plus barbares.

Il existe chez cette nation un usage qui rappelle singulièrement la *fraternité d'armes* des anciens peuples germains et scandinaves et l'*hetœria* des anciens Grecs. C'est l'union que contractent, sous le nom de *lacu* (couple), deux hommes qui croient se convenir. La mort seule peut dissoudre cette fraternité. Les deux amis couchent sous la même tente, combattent ensemble, et chacun des deux doit être prêt à se sacrifier pour l'autre.

L'éducation des enfans est simple. Le garçon, à peine âgé de quelques mois, apprend à se tenir à cheval derrière sa mère, qui prolonge les courses à mesure qu'il se fortifie. Il grandit rapidement et il est déjà cavalier habile à l'âge où nos enfans marchent à peine. Il s'exerce bientôt à manier les armes, et ne tarde pas à prendre part aux expéditions. La fille, dès qu'elle en a la force, apprend à écraser le maïs entre deux pierres et à conduire les troupeaux. Leur coiffure, leurs habillemens, leurs parures, sont ceux des Pampas et des Araucanos.

Les Pehuenches sont souvent en guerre avec leurs voisins, à cause de leurs troupeaux, qui les obligent à chercher partout de vastes pâturages; leurs empiétemens continuels sur les territoires limitrophes leur attirent de fréquentes querelles, auxquelles toute la nation prend part. Dans le combat, chaque chef agit de son côté avec ses guerriers, sans garder aucun ordre de bataille et sans se concerter avec les autres chefs. Leur principal stratagème consiste à saisir un point faible de l'ennemi et à s'en approcher, pendant la nuit, avec toute l'adresse et la patience propres aux Indiens. A l'aube du jour, ils se précipitent sur le malheureux village en poussant d'affreux hurlemens, de telle sorte que les habitans ont à peine le temps de fuir. Tout ce qui a quelque valeur devient leur proie. Les hommes faits et les adolescens sont immolés sans pitié; les femmes, les enfans sont emmenés captifs, et le village est réduit en cendres; après quoi, ils disparaissent aussi rapidement qu'ils sont venus (Pl. XLII — 2).

Les Indiens font rarement des prisonniers. Ils combattent tous jusqu'au dernier soupir, plutôt que de se rendre. Un fait arrivé à Antuco, pendant mon séjour dans ce village, donnera une idée de leurs mœurs militaires. Un parti de Pehuenches était revenu du sud, après avoir fait prisonnier un chef de Moluches. Le lendemain de son arrivée, le prisonnier parut devant le fort, au milieu d'un double cercle de guerriers armés et de spectateurs des deux sexes. On avait creusé à ses pieds trois fosses et il tenait à la main un petit bâton. Il se mit à célébrer ses exploits, nommant les ennemis qu'il avait vaincus, et rompant, à chaque nom, un morceau du bâton qu'il jetait dans une des fosses, en le foulant aux pieds; l'auditoire poussait des cris de fureur, tandis que les lances se rapprochaient de plus en plus de la poitrine du Moluche, jusqu'à ce qu'enfin le fier guerrier tomba sous les coups de ses vainqueurs, en proclamant sa dernière et sa plus éclatante victoire.

On avait, à la même époque, arrêté, près d'Antuco, deux Pehuenches ennemis, qui furent bientôt reconnus pour espions, et comme tels condamnés à mort. Ils devaient être fusillés le lendemain de leur jugement. Certains du sort qui les attendait, ils saisirent un moment propice pour escalader la palissade et le fossé du fort et s'enfuirent dans la direction du volcan. Arrêtés par le torrent, l'un d'eux tomba bientôt percé de balles; l'autre, pour se soustraire à la poursuite la plus acharnée, avait fait un long détour, qui finit par le ramener vers la cascade près de laquelle le fort est bâti. Entouré de tous côtés, il gravit la dernière pointe des rochers qui dominent l'effrayant abîme où le torrent se précipite avec un bruit épouvantable. Là, le malheureux étendit les bras vers le volcan, dans les entrailles duquel réside le dieu Pillan, le plus puissant de tous, à qui sont donnés les éclairs et le tonnerre, et que tous les Indiens implorent à leur dernière heure. C'était un spectacle saisissant que celui de cette haute figure brune, à la chevelure épaisse flottant en désordre, et dont les traits peignaient le désespoir. Le plus hardi des soldats s'approchait déjà lentement de ce lieu périlleux, et allait saisir le fugitif, quand celui-ci, s'enveloppant la tête de son poncho, se précipita dans l'abîme avec un cri perçant dont le souvenir seul me remplit encore de terreur.

Les Espagnols, indépendamment de Concepcion et des forts du Biobio, avaient fondé six villes sur divers points de l'intérieur de l'Araucanie : la ville impériale, Villarica, Auzol ou la Frontera, Cañete, Osorno, toutes successivement détruites par les Indiens, et Valdivia qui, seule, a pu se maintenir au milieu de tant de ruines,

mais qui n'est, avec son territoire, qu'un point isolé dans le pays.

En y arrivant, je fus extrêmement surpris de trouver si petite une ville qui passe pour l'une des plus importantes du Chili, et qui, en y comprenant un faubourg indien, n'a guère plus de huit cents habitans; mais en voyant son port qui est, assurément, le plus beau de tous les ports chiliens, sans même en excepter Concepcion, je compris l'importance qu'on y attache. L'entrée de ce port est signalée aux navigateurs par deux collines dont l'une au N., appelée *Morro Bonifacio*, est beaucoup plus élevée que le *Morro Gonzalo*, situé du côté opposé. Il est bien défendu, et, dans les différens forts ou batteries qui le protégent de tous côtés, lord Cochrane, quand il prit la ville en 1810, trouva cent vingt pièces de canon de divers calibres. Il y a jusqu'à quinze de ces ouvrages, dont les principaux sont le fort de l'Aguada del Ingles, le fort San Carlos, le fort Amargos, le fort Manzanera, le château de Piojo, le grand château de Niebla; ils sont tous disposés de manière à interdire aux vaisseaux ennemis le port et l'ancrage, et à rendre un débarquement presque impossbile. Valdivia est située à l'embouchure du Rio Callacalla, sur une pointe de terre élevée qui commande un pays magnifique; elle a été fondée en 1553 par D. Pedro Valdivia dont elle porte le nom. Les Indiens l'enlevèrent aux Espagnols en 1599, et la détruisirent en 1603; elle fut rebâtie et repeuplée en 1645. Avant la révolution, elle servait de bagne ou *presidio* aux condamnés du Pérou et du Chili. La province qui en dépend est fertile surtout dans la partie appelée *los Llanos*, abondante en blé, en orge, en légumes, en fruits et en bœufs et moutons d'excellente qualité.

J'étais depuis huit jours à Valdivia. C'était plus de temps que n'en demandait la revue de tout ce qui pouvait m'y intéresser; je saisis donc la première occasion qui se présenta pour me rendre à Valparaiso. Aucune circonstance digne d'être notée ne signala pour moi cette navigation, et j'arrivai promptement au troisième port de la république chilienne, que les habitans de Santiago appellent *Puerto*, le port par excellence, par opposition au nom de *pueblo* (le village), qu'ils donnent eux-mêmes à leur ville.

Rien n'égale l'étonnement du voyageur au premier aspect de cette place si ridiculement nommée *Valparaiso* (vallée du paradis), avec son *almendral* (terrain des amandiers), dont le nom ne représente plus guère qu'une tradition, car il n'y a presque plus d'amandiers dans cette partie. Que peut-il dire, en effet, quand, au lieu du riche tableau que ces noms charmans ont retracé à son imagination, il n'aperçoit qu'un petit nombre de maisons irrégulièrement bâties sur le bord d'un bassin profondément encaissé, formé par une ligne demi-circulaire de collines qui s'élèvent de douze cents pieds au-dessus de son niveau? Mais cette première impression ne dure pas; et, à mesure qu'on approche, la vue se repose avec intérêt sur quelques points; entre lesquels on distingue le *Monte-Alegre*, couronné d'élégantes demeures de construction anglaise (Pl. XLIII—1). La ville se divise en deux parties, le port et l'almendral. L'almendral est situé à l'E. du port, auquel il sert de faubourg. On y descend d'abord quand on arrive de l'intérieur par l'une des deux routes précédemment décrites (Pl. XLII—4). Cette partie est bien bâtie et ornée de jardins; elle est déjà fort peuplée. Beaucoup de négocians de la ville y ont de jolies maisons de plaisance, et elle sert de rendez-vous aux fashionables. Quant au port, c'est la partie la plus importante de la ville, le centre de son commerce et de son activité. Les marchandises s'y déchargent; on y voit les bureaux et les magasins des négocians et des autorités. Il semble, à la première vue, ne consister qu'en une seule rue bâtie au pied d'une montagne à pic et où l'on remarque, entre autres édifices, une douane magnifique; mais bientôt, en pénétrant dans les *quebradas* (gorges de montagne), on découvre des centaines de maisons d'abord invisibles, et l'on ne s'étonne plus de voir enfin une ville qui a compté une population de 10 à 15,000 ames, aujourd'hui portée à plus de 25,000.

La situation centrale de Valparaiso en a fait, jusqu'à présent, le principal dépôt de toutes les ressources du Chili, et l'habitude prise par tous les navires baleiniers ou autres d'y relâcher, soit qu'ils viennent du cap Horn, soit qu'ils viennent des régions septentrionales, assure à cette ville une importance commerciale déjà considérable et qui ne peut que s'accroître encore; mais la baie de Valparaiso a le grave inconvénient de n'être sûre que de septembre à la fin d'avril, exposée qu'elle est, depuis mai jusqu'à la fin d'août, aux vents du N. O.; aussi est-elle tous les ans, en hiver, le théâtre d'un plus ou moins grand nombre de sinistres. Sous ce point de vue, les ports de Concepcion et de Valdivia lui sont de beaucoup préférables.

Valparaiso, ville exclusivement commerçante, et sans monumens remarquables, ne pouvait être pour moi que d'un intérêt secondaire; en dé

pit même de la grâce et de l'affabilité de ses habitans, qui ne s'occupent pas moins de leurs plaisirs que de leurs affaires. Je n'y séjournai pas long-temps; et, après avoir visité ses deux forts San Antonio et Baron, qui commandent l'ancrage; après avoir reconnu, avec douleur, les traces encore trop nombreuses du terrible tremblement de terre de 1822, qui l'avait renversée dans sa presque totalité, je pris mon passe-port pour le N., et me dirigeai vers la Bolivia.

Ici finit presque tout l'intérêt de ma promenade chilienne, et je vais rapidement exposer ce qui me reste à en dire. Les deux provinces de Coquimbo et de Copiapo, dont se compose la juridiction du N., quoique plus considérables en territoire que toutes les autres, sont également montagneuses et dépourvues de végétation; sauf le petit nombre de vallées où s'égarent de minces filets d'eau qui sont bien loin de mériter le nom de rivières, on n'y trouve d'autres cours d'eau que le Rio Copiapo et le Rio Guasco; encore ces derniers sont-ils plutôt des torrens à sec la plus grande partie de l'année. La seule richesse de ces provinces consiste en mines d'or, d'argent et d'autres métaux précieux; mais l'exploitation de ces mines est souvent paralysée par la difficulté d'y entretenir des mules sur des routes la plupart du temps impraticables.

On voyage ordinairement dans cette direction sur des mules ou à cheval. Je partis de Valparaiso vers le 15 juillet; j'atteignis bientôt le Rio Quillota, dont le passage, en cette saison, n'est pas sans danger. La route suit d'assez près les bords de la mer et conduit, par la jolie vallée de Ligua, jusqu'au petit port de Quillamari; on se rend de là à la vallée de Chiupa, où déjà se fait sentir la différence de fertilité marquée par la nature entre les provinces du nord et celles du midi. C'est dans cette vallée qu'est la petite ville d'Illapel, où sont des mines de cuivre assez riches et où on élève des chevaux qui passent pour les meilleurs du pays. A mesure que nous avancions, la végétation prenait un aspect plus triste et plus pauvre et la présence des animaux n'animait plus guère le paysage. Plus d'algarrobos, plus de beaux arbres; mais encore quelquefois des aloès et des poiriers épineux, et quelques troupeaux éloignés de guanacos sauvages, quelques chèvres, quelques vaches solitaires; de temps à autre, un champ de blé suspendu au front d'une montagne à une hauteur considérable, attendant sans succès les pluies de l'hiver, expérience précaire tentée par les cultivateurs pour s'épargner les frais écrasans de l'irrigation. Je ne trouvai plus rien de remarquable jusqu'à Coquimbo, autrefois nommée *Cuquimpu*, agréablement située sur une espèce de petite terrasse, à l'embouchure de la rivière de ce nom. C'est une ville petite, mais assez propre. Les champs cultivés qui l'entourent forment un contraste frappant avec les terres qu'on voit plus loin. Son existence dépend tout entière de l'exportation du produit des mines voisines. Son port est situé à trois lieues au sud. Elle a sept à huit mille habitans. C'est une espèce de capitale du Chili septentrional. De Coquimbo, je me dirigeai sur Guasco qui en est éloignée de soixante-deux lieues, et qui appartient à la province de Copiapo. De toutes les provinces du Chili, celle de Copiapo est la plus riche en mines, mais elle n'en est pas plus opulente, parce que beaucoup de ces mines sont à peu près inexploitables, surtout celles de Chuco-Alto, au nord, abondantes en or et en argent, et qui, jusqu'à ce jour, ont été inaccessibles à l'avidité même des Européens. Le pays est montagneux, aride, dépourvu de toute espèce de végétation; et il est rare qu'il y pleuve une ou deux fois en hiver. La principale ville ou plutôt le principal village, Guasco, a seul une apparence de vie; car plus on avance sur cette route, plus les habitans sont clair-semés, et ce n'est pas là qu'il faudrait chercher à étudier les mœurs et les coutumes des *Guasos* qui sont les gauchos ou paysans du Chili, et qui ressemblent beaucoup, à tous égards, à ceux que l'on rencontre dans toute la République Argentine. J'en vis pourtant quelques-uns dans les environs un peu moins sauvages de Guasco. Leur coiffure a surtout quelque chose de fort bizarre, et il est assez original de voir des gens à jambes nues ou couvertes de grossières pièces de cuir, les talons armés de gros éperons; quelques-uns d'entre eux ont une mine telle qu'on ne les rencontrerait pas sans crainte au coin d'un bois, dans notre Europe civilisée (Pl. XLIII — 2). Les habitans de Guasco s'occupent surtout des travaux des mines. Une tertulia, à laquelle l'un d'eux m'invita chez lui, me fit sentir que je m'éloignais de plus en plus des capitales; je fus surtout frappé de voir fumer des cigarres et prendre le maté dans une salle à l'une des extrémités de laquelle figurait, éclairée par deux flambeaux, une table portant un grand crucifix, flanqué, de chaque côté, de figures de saintes, indice de mœurs assurément bien étrangères aujourd'hui aux centres de notre civilisation, même dans l'Amérique espagnole. J'arrivai enfin à Copiapo, deux fois détruite, depuis peu d'années, par les tremblemens de terre, et récemment rebâtie en adobes blanchies; mais

c'est un lieu bien pauvre, bien triste, et le courage me manqua tout-à-fait pour aller plus loin. Que me restait-il, d'ailleurs, à voir au Chili, en poussant jusqu'à l'extrême frontière? Me rendre au Pérou, en traversant, dans toute sa longueur, l'éternel désert d'Atacama, ne me souriait pas le moins du monde. Heureusement j'appris à Copiapo qu'en ce moment un petit navire chilien était à l'ancre, prêt à faire voile pour Cobija. L'occasion était excellente, et je n'avais que seize lieues à faire pour m'y rendre. Le soir même, j'étais d'accord avec le capitaine.

Le lendemain, au point du jour, au moment où le bâtiment appareillait, un cri soudain s'éleva parmi notre petit équipage. Tous les regards se dirigèrent à la fois sur un des plus hauts rochers qui bordaient la rive. Une masse noirâtre s'élevait lentement au-dessus du roc en tournoyant dans les airs. C'était un condor.... Un condor, cet oiseau si rare même dans les lieux qui lui servent de retraite, et que j'avais vu tout au plus deux ou trois fois dans mes courses au milieu des Andes et sur les côtes de la Patagonie, quoiqu'il habite indifféremment les sommets les plus élevés et les plaines les plus basses, du 56° de lat. S. (cap Horn) au 8° de long. N.; le condor que je devais retrouver encore dans tout le Pérou et dans toute la Bolivia, mais qui ne franchit pas le versant occidental des Andes, quoiqu'il en atteigne les sommets les plus élevés, puisque M. d'Orbigny l'a vu planer sur l'Ilimani, à 3,753 toises au-dessus du niveau de la mer! On sait à combien de contes absurdes cet oiseau célèbre a donné lieu; peu s'en est fallu que son existence même, ainsi que celle du phénix, ne se trouvât reléguée dans le domaine des fables, comme si la vérité seule, sur les beaux ouvrages de la nature, n'était pas plus grande que tout ce que peut inventer l'imagination exaltée des voyageurs ignorans ou prévenus. On connaît aujourd'hui très-bien le condor (*sarcoramphus gryphus*, Lin.); personne ne croit plus maintenant qu'il enlève des moutons, des vaches, des taureaux, des cerfs, des enfans; mais on reconnaît qu'il nuit beaucoup aux troupeaux. On sait que la taille du plus grand n'excède pas celle du *læmmer-geyer* ou *vautour des agneaux* (*vultur barbatus*) des Alpes, et il ne paraît pas, terme moyen, avoir plus de trois mètres d'envergure, ce qui est encore énorme. Le condor ne préfère pas, comme on l'a dit, les montagnes aux plaines, puisqu'on le reretrouve dans les plaines comme sur les montagnes; mais ce qui le décide surtout sur le choix de son habitation, c'est la nature des lieux, qu'il aime dépouillés, arides, pourvu qu'il y trouve des llamas ou des alpacas, des phoques ou des otaries, sa nourriture habituelle. Le condor vit, en général, isolé et non en troupes nombreuses, comme d'autres oiseaux de proie du genre des cathartes. Sa force consiste surtout dans son bec, avec lequel il entame, déchire et dépèce sa proie, et non dans ses ongles, qui sont longs, mais sans énergie. On ne sait pas au juste combien de temps vit le condor; les Indiens disent en avoir vu de plus de cinquante ans; mais ce fait est à vérifier. Il est certain que sa femelle ne pond jamais que deux œufs; ce qui, joint à la chasse active qu'en font les fermiers, expliquerait comment le nombre en est si restreint, comparativement à celui des autres *accipitres* (Pl. XLIII — 3). Ce noble oiseau n'est pas seulement remarquable sous le rapport de l'histoire naturelle; il l'est aussi sous le point de vue archéologique; car, en des temps auxquels l'histoire ne remonte pas, il paraît avoir été l'objet de l'adoration des peuples du Pérou, comme le symbole de leur gloire. Dans la circonstance où je le retrouvais, parti des bords que je quittais et dirigeant vers les Andes péruviennes son vol majestueux, il semblait vouloir me devancer sur le territoire de cet antique empire des Incas que j'allais visiter, et dont tous les monumens devaient encore m'offrir son image. Il n'était pas impossible que nous nous revissions bientôt sur cette terre classique des grands souvenirs; et tandis que le fier représentant des Fils du Soleil fendait de son aile intrépide les flots de la plaine éthérée, moi, tendant au même but par une autre route, je m'embarquais pour Cobija.

CHAPITRE XXXIX.

CHILI. — GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

Considéré dans son ensemble géographique, le Chili, situé sur la côte occidentale du continent de l'Amérique du Sud, présente la forme d'un immense parallélogramme, neuf fois plus long que large, courant N. et S. et compris entre les 24e et 44e degrés de lat. S. Les bornes en sont bien déterminées. Il a pour limites au N. le grand désert d'Atacama, qui le sépare du Pérou; à l'E. la haute barrière de la Cordillère des Andes; au S. le golfe de Guayteca et l'archipel de Chiloë; et à l'O. le Grand-Océan.

On a, jusqu'à ce jour, méconnu les caractères topographiques de cette contrée, en la supposant formée de plateaux élevés allant de la mer

au pied de l'immense Cordillère, tandis qu'on doit, au contraire, la regarder comme une partie de la Cordillère même, divisée transversalement en hautes chaînes et en vallées correspondantes qui descendent vers la mer, en diminuant toujours, non pas en ligne directe, mais par des détours très-variés, ayant rarement moins de 1000 pieds et généralement plus de 2000 pieds d'élévation au-dessus de la base des vallées qui les coupent. Les vallées étant fort inclinées permettent l'irrigation dans tous les endroits où l'on peut se procurer de l'eau; aussi les parties montueuses sèches et brûlées sont-elles la plupart du temps incultivables, ce qu'on peut dire d'un cinquième environ de la moitié septentrionale du Chili; mais, à partir du 35° de lat. au S. du Rio Maule, cette observation n'est plus applicable.

Le climat du Chili est assurément l'un des plus beaux et des plus sains du monde, surtout vers la mer, parce qu'il est là moins sujet aux passages trop brusques du chaud au froid. Les mois de janvier et de février sont les plus chauds de l'année : dans cette saison, à l'intérieur, le thermomètre de Farenheit s'élève souvent à 90 et 95 degrés à l'ombre; mais après la chaleur du jour, dès que le soleil est couché, il souffle une brise qui rafraîchit l'air et rend les nuits fort agréables; aussi les habitans font-ils presque de la nuit le jour. A la côte, pendant les mois d'été, la grande chaleur se fait sentir avant dix heures du matin, après quoi il souffle un vent du S. qui la tempère beaucoup. Le thermomètre s'élève quelquefois à 85 degrés de jour, et la nuit de 70 à 75 degrés. Les mois de juin et de juillet sont les plus froids. Il est rare qu'il tombe de la pluie, si ce n'est entre les mois de mai et d'août; et, si elle est très-forte, il est rare aussi qu'elle tombe plus de trois jours de suite. On a remarqué que les hivers les plus secs sont ordinairement suivis de saisons plus abondantes. Les mois d'août, de septembre, d'octobre et de novembre sont généralement chauds et agréables. On ne voit jamais de neige à la côte; de juin en novembre la Cordillère des Andes en est couverte dans toute son étendue; mais le soleil la fait fondre avant le mois de décembre, et on n'en voit plus après le mois de mars. Il y a, pendant les soirées d'été, de fréquens orages dans la Cordillère; on aperçoit souvent les éclairs qui illuminent les sommités sur toute la ligne; mais la distance ne permet pas d'entendre le bruit du tonnerre.

Quelques avantages que présente le Chili pour l'excellence de son climat et pour la fertilité de toutes les parties de son sol susceptibles d'irrigation, ces avantages sont plus que contrebalancés par les tremblemens de terre auxquels tout le pays est sujet. Rien n'égale la terreur qu'impriment ces terribles phénomènes; les animaux mêmes courent effrayés dans toutes les directions et semblent avoir la conscience du danger qui les menace. Quoi de plus effrayant et de plus déplorable, en effet, que de voir de grandes maisons, que dis-je? des villes entières, rasées en quelques minutes et ensevelissant sous leurs ruines leurs malheureux habitans! Aux premiers symptômes d'un tremblement de terre, tous les naturels sortent de leurs demeures, tombent à genoux, et se frappent la poitrine avec violence aux cris de *misericordia! misericordia!* Ils distinguent les secousses en deux classes, dont les plus légères s'appellent *temblores;* celles qui sont assez fortes pour fendre la terre et pour renverser ou endommager les édifices se nomment *terremotos*. Les temblores sont très-fréquens et se font sentir à intervalles irréguliers, de jour et de nuit, toute l'année, à deux mois, à quelques jours d'intervalle, souvent plusieurs fois en un jour; quelquefois avec un bruit analogue à celui d'une charrette qui roule au loin sur le pavé, quelquefois sans bruit, d'autres fois sans faire éprouver la moindre agitation.

Miers, à qui j'emprunte ces observations, présente un tableau terrible du grand tremblement de terre du mardi 19 novembre 1822. Il était alors à Concon, à l'embouchure de la rivière Quillota. En rentrant, quelques jours après, dans Valparaiso, il fut étonné de l'étendue des ravages. Presque toutes les maisons étaient découvertes et un grand nombre d'entre elles renversées, ainsi que celle qu'il habitait lui-même. La grande église de l'Almendral, la Merced, dont j'ai vu moi-même les décombres, était par terre, ainsi que la maison du gouverneur, les deux châteaux et les autres bâtimens un peu considérables. La secousse avait eu lieu à dix heures et demie du soir; deux heures plus tard, la population périssait tout entière; ce qui en restait s'était enfui et campait sur les montagnes voisines. Le tremblement de terre s'était fait sentir sur une étendue considérable du pays. Copiapo au nord et Valvidia au midi en furent atteintes; on l'éprouva aussi à Mendoza et même à Cordova. Il paraît que le centre de l'ébranlement était dans la mer, un peu au S. de Valparaiso, car Santiago, Aconcagua et Rancagua, villes de l'intérieur, quoique vigoureusement secouées, éprouvèrent moins de mal que les villes riveraines.

Le Chili, grâce à la sécheresse de son climat,

à l'égalité de sa température, à sa situation et à quelques autres causes locales, est un pays très-salubre. Les épidémies y sont rares ; mais on y éprouve des fièvres, des rhumatismes. Les goîtres s'y voient rarement et ne sont jamais, dans l'Amérique du Sud, accompagnés de crétinisme, comme il arrive si fréquemment en Europe. On ne pratique guère que dans les grandes villes et à Santiago la vaccination et l'inoculation de la petite vérole que les habitans redoutent cependant comme la peste, fuyant avec horreur tous ceux qui en sont atteints.

Il y a plusieurs versions sur le chiffre de la population totale du Chili qu'on a évaluée, en 1818 et 1820, les uns à 1,200,000 ames, d'au- à 250,000 ou 300,000 au plus. Miers, à peu près à la même époque, la portait à environ 550,000.

Miers dément tout ce qu'on a pu dire des encouragemens accordés à l'industrie par le gouvernement chilien; mais on peut le croire prévenu par l'accueil peu favorable qui lui aurait été fait à lui-même. S'il faut l'en croire, la fabrication du cuivre y serait fort peu étendue. On ne voit pas une seule grande manufacture de savon; mais on en voit beaucoup de petites, et ordinairement chaque famille fabrique celui dont elle a besoin. Le vin et l'*aguardiente*, espèce d'eau-de-vie fort aimée des guasos, sont l'objet d'un commerce considérable.

Le blé et le bétail sont les principaux produits du pays. Il y a deux espèces de blé, l'un blanc (*trigo blanco*) qui fournit d'excellente farine; l'autre moins délicat, appelé *candeal* et que le peuple préfère parce qu'il est moins cher. Chacun fait moudre son blé aux moulins à eau de quelque hacienda, moyennant un prix très-modique. On dispose des bêtes à cornes en les vendant au marché, ou en faisant du charque, qui diffère de celui de Buenos-Ayres en ce qu'à raison du climat du Chili il ne demande pas de sel. On en fait une consommation immense soit dans le pays, soit au Pérou, où on le transporte de Valparaiso ou de Concepcion. Le suif se convertit en chandelles, ou s'exporte. Le prix des peaux a plus que doublé depuis 1821. Le mouton est maigre, rare et cher; les porcs sont très-communs. On ne trouve en abondance que des *frijoles* (haricots), des citrouilles, des pommes de terre qui font presque la seule nourriture des guasos. On cultive aussi beaucoup de maïs, et, aux environs de Quillota, une espèce de chanvre qu' on dit très-bon. Il n'y croît pas de lin. Le Chili ne produit pas de sucre et tire le sien du Pérou; le riz et le cacao lui viennent de Guayaquil. Pour le chauffage, on se sert de charbon d'*espiño* et d'*algarrobo;* on consomme beaucoup de bois dans le midi; mais, dans les provinces du nord, où il est fort rare, quoiqu'on en ait grand besoin pour l'exploitation des mines, on y supplée par l'usage du *quisco* (*cactus peruvianus*). L'industrie est encore très-bornée. Le commerce doit s'en ressentir et s'en ressentira long-temps encore, quoique depuis la révolution des idées plus vastes lui aient déjà fait éprouver des améliorations sensibles

Les premières notions de l'histoire du Chili, qui ne datent que du milieu du XVe siècle, sont dues aux Péruviens. L'Inca Yupanqui, vers l'an 1450, vint à Atacama, située au N. du désert de ce nom qui borne le Chili au N., avec une armée qui soumit, presque sans coup férir, les habitans de Copiapo, de Coquimbo, de Quillota, de Mapocho; mais elle fut arrêtée là par les Promaucenos et leurs alliés. Après avoir pénétré au S jusqu'au pays situé entre les rivières Maule et Rapel, les Péruviens n'osèrent plus avancer. Cette rivière devint la limite des Incas et des tribus non soumises. Leurs communications avec le Pérou avaient surtout lieu par les Andes; et les Péruviens tiraient des subsides considérables des établissemens d'Aconcagua, de Rancagua et autres.

La découverte du Chili par les Espagnols et le récit de leurs premiers établissemens dans cette contrée forment un des chapitres les plus intéressans de l'histoire des conquêtes des Européens dans l'Amérique du Sud. Après la mort de l'Inca Atahualpa, en 1535, Pizarro, jaloux de l'influence et de l'ambition de son compagnon Almagro, lui présenta la conquête du Chili comme un objet digne de ses talens et l'engagea à la tenter, quoiqu'il eût alors plus de soixante-dix ans.

Almagro partit de Cuzco, cette même année, avec cinq cent soixante-dix soldats et quinze mille Péruviens. Deux routes mènent au Chili dans cette direction : l'une le long de la côte de la mer, par le désert d'Atacama; l'autre par les Andes. Il prit par impatience la plus courte, celle des montagnes, où le froid et la faim lui firent éprouver des maux incroyables. Il y perdit cent cinquante de ses compatriotes, dix mille de ses alliés, et arriva enfin à Copiapo avec quelques cavaliers assez à temps pour procurer des secours efficaces à ceux de ses compagnons restés dans les montagnes. Bien traités par les Chiliens et reçus d'abord avec une vénération qui tenait de l'idolâtrie, la soif de l'or porta bientôt les Espagnols à des excès qui ne tardèrent pas à leur aliéner les habitans du pays;

et, malgré des renforts reçus du Pérou, ils furent arrêtés par les Promaucenos sur la frontière où, le siècle précédent, l'avaient été les Péruviens. Almagro abandonna tout le Chili et revint en 1538 à Cuzco, où le frère de Pizarro le fit mettre à mort.

Pedro Valdivia fit, en 1540, une seconde tentative avec deux cents Espagnols et un corps de Péruviens ; mais il n'eut pas à vaincre autant d'obstacles naturels, car il était parti en été. Il ne fut pas aussi bien reçu que son prédécesseur. Chaque pas qu'il faisait dans le pays était marqué par un combat; et pourtant, après avoir fondé Santiago et obtenu des secours du Pérou; après avoir conquis l'alliance des Promaucenos, probablement jaloux de leurs voisins du midi, il franchit la redoutable frontière. En 1550, il avait atteint le Biobio, jété les fondemens de Concepcion ; malgré les efforts du brave Aillavilla, chef des Araucanos, il établit, en cinq ans, dans tout le pays, plusieurs villes et plusieurs forts. Enfin Lautaro, jeune héros araucanien, prit Valdivia, le mit à mort et brûla Concepcion ; déjà il marchait triomphant sur Santiago, quand il fut, à son tour, vaincu et tué par Villagran, successeur de Valdivia.

Après la mort de Lautaro, les Espagnols rebâtirent Concepcion, fondèrent Cañete et découvrirent les îles Chiloë. D. Alonzo d'Ercilla, l'Homère de cette Iliade américaine, et souvent acteur lui-même dans les combats acharnés qu'il a décrits, grava sur un arbre son nom et la date de cette découverte, le 31 janvier 1558.

Une guerre acharnée continuait toujours entre les Espagnols et les Araucanos. Les toquis Caupolican et Caillamachu avaient successivement conduit leurs concitoyens à de nouveaux combats; mais tous leurs efforts furent inutiles ; vaincus partout, les Araucanos ne purent empêcher les Espagnols de se consolider toujours de plus en plus sur leur territoire. Philippe II, en 1575, avait établi à Concepcion une *audiencia*, qui, en 1609, fut transportée à Santiago, position plus avantageuse en ce qu'elle exposait moins l'administration aux attaques des aventuriers français, anglais et hollandais, qui troublaient alors la tranquillité des gouvernemens espagnols sur les côtes de l'Océan-Pacifique.

Le prodigieux agrandissement de l'Espagne sous le règne de Charles V avait épuisé ses ressources ; les malheurs qu'éprouva la métropole sous ses successeurs tombèrent, en grande partie, sur ses établissemens d'outre-mer; et, à mesure qu'on leur demandait plus d'argent, leur position leur rendait les contributions de plus en plus intolérables, en raison même de la fausse politique qui leur interdisait impérieusement l'exercice et le développement de toute industrie. Les premiers vice-rois avaient été des hommes de talent; mais il en fut tout autrement de leurs successeurs, depuis l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. A cette époque, les besoins de la cour de Philippe V firent mettre à l'enchère les hautes fonctions administratives des Indes occidentales. Les vice-rois, ne pouvant plus se distinguer par les armes et par la politique, se rejetèrent sur le commerce; ils en écartèrent avec soin les étrangers, et s'en réservèrent le monopole. Leurs excès en tout genre devinrent tels ; leur avarice, leurs extorsions, leur tyrannie étaient si flagrantes, que la cour de Madrid ne pouvait plus long-temps fermer les yeux sur des abus dont elle souffrait la première. Les trésors de l'Amérique étaient à jamais perdus pour elle; et, dès 1709, Amelot, ministre de Louis XIV en Espagne, prévoyait une révolution. Les vice-rois furent abolis au Chili; on y substitua des capitaines-généraux qui ressortissaient de la vice-royauté du Pérou ; mais les abus ne changeaient pas, seulement ils avaient lieu sur une plus petite échelle.

Quelques-uns de ces nouveaux officiers et des vice-rois leurs supérieurs méritent cependant d'être distingués par leur dévouement au bien des peuples; et le Chili, en particulier, doit de la reconnaissance à D. Ambrosio O'Higgins, soldat irlandais, qui, après avoir servi dans les armées espagnoles, commandé des troupes sur les frontières du Chili, repoussé plus d'une fois les Indiens, remit les villes et forteresses dans un état de défense respectable, rebâtit Osorno détruite, et fit une excellente route de Valdivia à cette dernière ville, pour faciliter les relations avec Chiloë. De retour dans la capitale, il bâtit des ponts, construisit la route de Santiago à Mendoza par la Cumbre, éleva les casitas et facilita les communications avec Valparaiso. Il mourut en 1799 ou 1800, laissant une famille pauvre et une mémoire honorée.

La date de cet événement nous rapproche de l'époque où les colonies espagnoles allaient réclamer auprès de la mère-patrie, d'abord des priviléges égaux aux siens, et puis leur indépendance que les flottes et les armées de la vieille Espagne n'étaient plus en état de leur contester. Les causes de la révolution furent identiquement les mêmes au Chili que dans la Colombie et dans la République Argentine.

Le premier propagateur des idées révolu-

tionnaires fut un créole nommé Antonio Alvarez Jonte, chargé d'affaires de Buenos-Ayres et du Chili à Londres, et postérieurement envoyé à Santiago de Chili. Dès le 18 septembre 1811, les propriétaires et les principales autorités furent convoqués, et l'on décida qu'il serait formé, au nom du roi, une junte provisoire de cinq membres.

Au mois d'avril de l'année suivante, la révolution était déclarée. On avait déposé et banni le président, dissous l'audience, mis à sa place une chambre des appels; la junte était investie du pouvoir exécutif et un congrès était convoqué. Tout se faisait au nom du roi. Les premiers mouvemens furent incertains, comme il arrive toujours, entravés qu'ils étaient par deux partis formés au sein du congrès, celui des Penquistos et celui des Carreras. Le succès momentané du second de ces partis qui avait pour chef José Miguel Carrera, brave officier, l'un des membres de la junte, faillit compromettre les intérêts de la cause. Après une guerre civile de près de deux ans, dont les royalistes profitèrent au moins pour reculer leur chute, le général Bernardo O'Higgins, digne fils du dernier vice-roi, fut appelé, par les vœux de tous, à terminer la querelle avec les Espagnols. Il rapprocha momentanément les partis; mais les suites de leur longue désunion devaient bientôt se faire sentir. Osorio, chef royaliste, vainquit les patriotes à Rancagua, le 2 octobre 1814; et, profitant de sa victoire, rétablit pendant deux ans l'autorité espagnole à Santiago, tandis que les débris de l'armée républicaine se ralliaient à Mendoza et que les chefs vaincus allaient, soit aux États-Unis, soit à Buenos-Ayres, pour demander du secours.

Le gouvernement de Buenos-Ayres, qui venait d'assurer son indépendance, ne pouvait rester indifférent à celle du Chili; rien, en effet, ne lui était garanti, tant que les Espagnols resteraient maîtres du Chili et du Pérou; il était donc l'allié naturel des Chilenos. La guerre recommença plus vivement que jamais en 1817; mais de nouveaux acteurs occupaient la scène: le général Marcos pour les royalistes; et, pour les patriotes, avec O'Higgins, le général San Martin, Mendozino, agissant au nom de la République Argentine. J'ai déjà parlé de la marche presque miraculeuse du général San Martin à travers les Andes par trois colonnes qui tendaient au même but, sans avoir jamais pu se communiquer; de la bataille de Chacabuco (12 février 1817) qui leur ouvrit le chemin de la capitale, quand leurs chefs comptaient si peu sur la victoire qu'ils pouvaient à peine en mesurer toute l'étendue; de la seconde bataille de Rancagua (19 mars 1818), échec momentané de la république, si habilement réparé par la présence d'esprit et la bravoure d'O'Higgins. La bataille de Maypo (5 avril de la même année) fut le dernier coup porté à la tyrannie espagnole et fit à jamais disparaître les royalistes du sol du Chili.

Dans l'intervalle, le général O'Higgins avait été proclamé directeur suprême; et le gouvernement avait pris la forme sous laquelle il s'était constitué lors de la première révolution, à cette différence près qu'il ne se reconnaissait plus sujet du roi d'Espagne et des Cortès, et que, s'étant déclaré complètement indépendant, il avait annoncé une constitution pour le mois d'avril 1817.

Mais si la lutte était finie sur le territoire, elle ne l'était pas sur mer. Il fallait songer à se créer une marine; et, comme les Romains de l'antiquité, les Chilenos s'ouvrirent cette nouvelle carrière par une victoire. Cependant, ils avaient besoin d'appui; appelé par eux en 1818, lord Cochrane partit de Valparaiso, le 19 janvier 1819, à la tête d'une escadre chilienne, pour aller combattre les ennemis de la nouvelle république jusqu'au centre de leur puissance au Pérou. Il ne fut bientôt bruit que de ses succès sur toute la côte péruvienne; partout il gagnait des amis à la cause des Chiliens. Revenu en 1820 sur les côtes méridionales du Chili, Cochrane accomplit, dans la prise de Valdivia, le 2 février de la même année, l'un des exploits de marine les plus remarquables, par le sang-froid et l'héroïsme de son exécution, ainsi que par l'étendue de ses résultats.

Depuis son élection comme directeur suprême, D. Bernardo O'Higgins faisait tous ses efforts pour introduire dans les diverses branches de l'administration toutes les améliorations possibles, et, ne songeant qu'au bonheur des peuples, il résumait toute sa politique dans ce mot digne d'Aristide : « S'ils ne veulent pas être heureux de bonne volonté, il faut qu'ils le soient par force. »

D'un autre côté, les héros de Maypo et de Valdivia réunissaient leurs talens pour affermir la révolution chilienne en révolutionnant le Pérou. Ils partirent à cet effet (20 août 1820) avec des forces de terre et de mer relativement considérables. Cette expédition, commencée sous les plus brillans auspices, faillit manquer par les irrésolutions peut-être calculées de San Martin. Cependant les troupes patriotes prirent possession de Lima le 13 juillet 1821, et, le lende-

main, le général entra dans la capitale du Pérou. Les Espagnols s'étaient retirés à Cuzco, où le vice-roi avait son quartier-général. A peine entré, le général San Martin s'établit lui-même chef de l'Etat sous le titre de protecteur du Pérou; et, au lieu de rendre compte de ses opérations au gouvernement chilien, dont il devait se regarder comme l'agent, il se posa en chef d'un Etat nouveau et indépendant, trancha du dictateur et traita même avec un dédain superbe l'habile coopérateur à qui il devait une si grande partie de ses succès. Abreuvé d'injustices et de dégoûts, lord Cochrane partit le 16 janvier 1823 et alla offrir ses services à l'empereur du Brésil, après s'être vu, de la part de San Martin, en butte à des accusations qui n'ont jamais été justifiées. Quant à San Martin, revenu l'année précédente à Santiago, où sa conduite au Pérou lui avait fait perdre entièrement son ancienne popularité, il ne tarda pas à reconnaître qu'il était menacé de se voir enveloppé dans une tempête politique qui se préparait depuis long-temps et que lord Cochrane avait prévue.

O'Higgins avait proposé au congrès de juillet 1822 une mesure de finance dont le but louable, mais peut-être impolitique, était d'empêcher la contrebande. Il espérait par là favoriser l'industrie nationale; mais cette mesure qui compromettait bien des intérêts privés indisposa une grande partie de la nation contre le directeur suprême. Dès-lors le général Freyre, quoique sa créature et son protégé, avait résolu de prendre les armes contre lui, s'il était nécessaire, pour le renverser et commander à sa place. O'Higgins, qui n'ignorait pas ses projets et ses intrigues, s'était flatté vainement d'étouffer la révolte, sans employer la force. Dès le mois de décembre 1822, le nord et le midi étaient en pleine insurrection contre lui et les Coquimbanos marchaient sur la capitale. Le mouvement eut lieu à Santiago le 18 janvier 1823. Sommé par les rebelles de donner sa démission, O'Higgins, pour ne pas troubler la tranquillité publique, déposa son autorité entre les mains d'une junte provisoire, sous la condition qu'un congrès général serait sur-le-champ convoqué. San Martin, prévoyant l'orage qui le menaçait, était retourné à Mendoza. Le général O'Higgins s'était rendu à Valparaiso, dans l'intention de s'embarquer pour le Pérou. Au moment où il y arrivait, son vainqueur s'y présentait aussi, venant de Concepcion avec 1,500 hommes. On arrêta l'ex-directeur; mais la partie la plus éclairée du peuple intercéda pour sa liberté, et Freyre fut obligé de se contenter de le mettre en surveillance. De là Freyre se rendit à Santiago avec ses troupes; mais il n'entra pas dans la ville. Il promit tout ce qu'on promet en pareil cas. Nommé directeur par le congrès où ses partisans étaient en majorité, il refusa, et s'enfuit seul dans la direction du Rio Maule, comme pour se dérober aux honneurs. Il parut ne céder qu'à la force, et il ne fut pas plus tôt en place, qu'on ne vit plus en lui que l'instrument d'un parti.

Après une session de plus d'un an, à la fin de 1823, la nouvelle constitution, depuis si long-temps promise, fut promulguée. En résumé, les habitans du nord (Coquimbo) et ceux du sud (Concepcion), qui s'étaient armés contre O'Higgins, pour s'affranchir de sa tyrannie, « trouvèrent, dit Miers, témoin de cette dernière révolution, que les maux dont ils s'étaient plaint s'étaient aggravés surtout depuis la publication du nouvel acte constitutif, qui les privait de tout vote et de toute influence dans le gouvernement et plaçait toute l'autorité entre les mains d'une petite junte élue par elle-même, qui s'était elle-même investie de l'autorité souveraine. »

CHAPITRE XL.

RÉPUBLIQUE DE BOLIVIA.

Après une navigation qui ne m'offrit rien de remarquable, j'abordai enfin cette terre si célèbre par les antiques souvenirs de son histoire, par ses arts, ses sciences, son gouvernement, son culte, ses monumens, et surtout par les malheurs de ses habitans, à qui leur défaite même assura la sympathie de tous les peuples, quand leurs vainqueurs n'ont recueilli que honte et exécration de leur facile triomphe où l'humanité eut tant de fois à gémir. J'étais au *pays de l'or*, au Pérou.

Le Pérou d'autrefois était cette contrée comprise entre le 3° 30' et le 21° de lat. S. Il était borné au N. par les territoires qui forment aujourd'hui la république de Colombie; à l'E. par le Brésil; au S. par le Chili et les provinces de la Plata; à l'O. par le Grand-Océan.

Le Pérou, pris dans sa totalité, a trois divisions naturelles formées par les deux Cordillères ou chaînes de montagnes presque parallèles qui le traversent du sud au nord. Entre la mer et la chaîne occidentale appelée la Cordillère de la côte, est le Bas-Pérou, consistant en un plan incliné de dix à vingt lieues de large, auquel les Espagnols ont donné le nom de *Valles*. Il se compose surtout de déserts sablonneux qui manquent à la fois de végétation et d'habitans;

c'est, au reste, le caractère de la plus grande partie de la côte occidentale, où l'on ne voit, au Pérou comme au Chili, que de sauvages rochers, des sables et du salpêtre rose. La pluie n'atteint jamais ces régions. Ce phénomène provient de ce que les vents d'est, qu'on suppose être la continuation des vents alisés du sud-est, soufflant à travers le continent, poussent les nuages jusqu'aux plus hauts sommets des Andes, qui les brisent, de sorte que la pluie tombe avant d'avoir atteint la côte. Un petit nombre de vallées font seules exception à cette stérilité, grâce aux petits cours d'eau qui se précipitent dans le Grand-Océan, après leur avoir procuré des moyens d'irrigation, ou parce qu'elles sont humectées par des sources souterraines. Le climat du Bas-Pérou est remarquable par sa douceur toujours égale. La contrée située entre les deux chaînes des Andes, et qu'on appelle *la Sierra*, consiste en montagnes et en rochers nus, entrecoupés de quelques vallées fertiles et bien cultivées et d'immenses plaines. Cette région contient les mines d'argent les plus riches du monde, et les filons les plus abondans se trouvent d'ordinaire au milieu des rocs les plus stériles. Quoique aujourd'hui comparativement peu cultivée et moins peuplée, cette région élevée paraît avoir nourri jadis une population considérable, et ce qu'on rapporte de la longévité de ses habitans ferait supposer que le climat en est particulièrement salubre. Sur le penchant oriental de la chaîne centrale commence la région des bois, appelée improprement *la Montaña* (la montagne), frontière occidentale d'une immense plaine qui s'étend, à l'est, jusqu'aux bords du Paraguay et du Marañon. Cette plaine est cependant entrecoupée, sur plus d'un point, par plusieurs chaînes qui divisent les eaux, et habitée par diverses nations ou tribus peu connues. Le climat de cette contrée qu'on appelle le Pérou intérieur est extrêmement humide ; le pays est couvert de lacs et de marais, où fourmillent des reptiles dangereux et d'innombrables insectes.

Sous le point de vue de la géographie politique, le Pérou a subi un grand nombre de révolutions. Il était appelé anciennement *Lavantin-Suyu* et divisé en quatre parties ou provinces, distinguées respectivement par leur position géographique, savoir : *Colla-Suyu*, la province de l'E., où était Cuzco, capitale; *Anti-Suyu*, la province du N.; *Chinchay-Suyu*, la province de l'O., et enfin la province méridionale, *Conti-Suyu*.

L'ancien empire des Incas, à l'époque de sa chute, comprenait Quito, que ces princes avaient ajouté par conquête à leurs domaines originaires. Sous les Espagnols, la vice-royauté du Pérou établie à Lima s'étendit d'abord sur la totalité de leurs possessions au S. de l'isthme de Panama. Quand la Nouvelle-Grenade constitua, en 1718, une vice-royauté distincte, Quito y fut annexée, et cette province est maintenant incorporée à la Colombie. En 1778, un nouveau démembrement du Pérou eut lieu par la séparation des riches districts de la Paz, de Potosi, de Charcas et de Santa Cruz, qu'on distingue ordinairement sous le nom de Haut-Pérou, et qui, comprenant une surface de 37,020 lieues marines carrées, furent placés sous la juridiction du vice-roi de Buenos-Ayres. Le reste de la vice-royauté, qu'on peut appeler le Pérou propre, s'étendait sur une surface territoriale de 30,000 à 41,400 lieues marines carrées, et se divisait en sept intendances : Lima, Truxillo, Tarma, Huancavelica, Guamanga, Arequipa et Cuzco.

Depuis la dernière révolution, cet immense territoire s'est formé en deux républiques distinctes et séparées; la république du Pérou (l'ancien Bas-Pérou), divisée en sept départemens : Truxillo, Lima, Arequipa, Junin, Ayacucho, Cuzco, Puno ; et la république de Bolivia (ancien Haut-Pérou), qui en comprend six : la Paz, Cochabamba, Oruro, Chuquisaca ou Charcas, Potosi, Santa Cruz de la Sierra. C'est par la Bolivia que j'ai commencé mes courses péruviennes, en me réservant de visiter ultérieurement le Bas-Pérou, dont les départemens septentrionaux me conduisaient directement dans l'Amérique du Nord.

Je débarquai à Cobija, satisfait de toucher de nouveau sans accident la terre-ferme, mais peu flatté du spectacle qu'elle offrait alors à nos yeux. Il serait, en effet, difficile d'imaginer un aspect plus triste, plus aride, que celui que présente cette baie, ouverte aux vents de S. et abritée au N., où est situé le *Puerto la Mar* ou Cobija (Pl. XLIV—1). C'est le seul port que possède encore la république de Bolivia. Fondé par ordre du gouvernement, en 1825, par 22° 16' de lat. S. et 72° 32' de long. occidentale, il a si peu d'apparence, que, lorsquon y descend, on ne le reconnaît qu'au drapeau blanc que les habitans arborent, comme signal, sur la pointe du rocher qui le défend des vents du sud. Ce port ou plutôt cette rade offre un bon mouillage, et les navires n'y ont rien à craindre. Le climat y est bon. Quoique sous le tropique, la chaleur n'y dure guère que deux ou trois heures par

jour : une brise du S. se lève régulièrement de dix à onze heures du matin, et les soirées et les nuits sont rafraîchies par des vents qui soufflent régulièrement de terre. L'eau est assez salubre, quoique saumâtre.

On jouit, il est vrai, dans ce port de la plus grande liberté commerciale possible; le gouvernement, afin d'y attirer des navires, n'a établi aucunee pèce de douane ni de droit d'entrée, et s'y contente d'un modique droit de deux pour cent sur les marchandises. Mais quel séjour d'ailleurs ! deux ou trois arbres, tout au plus, sur toute la côte, restes des établissemens qu'y ont tentés, il y a long-temps, quelques Européens forcés de les abandonner par défaut de ressources; trente ou quarante maisons, qui n'ont aucune apparence ; partout des sables que n'arrose jamais la moindre pluie et qu'humecte rarement la rosée; à l'horizon, s'il y en a un, des montagnes bleuâtres ou rougeâtres, et au milieu de tout cela, quelques cinquante ou cent personnes qui paraissent vivre malheureusement. Tel était le *Port de mer* de la république de Bolivia en 1828, et à l'époque où je l'ai vu, en 1829 ; mais on sait qu'il a bien changé depuis, qu'il est devenu l'une des places de commerce les plus actives du Grand-Océan, et qu'il rivalise d'importance avec Valparaiso, dont plusieurs maisons notables y ont des succursales ou des agens. Je me décidai tout de suite à ne pas m'arrêter long-temps dans un séjour aussi stérile pour un voyageur. Néanmoins en y attendant l'un des convois de mules établis, pour les transports à l'intérieur, par M. Cotera, riche négociant bolivien et le bienfaiteur du pays, j'eus occasion de faire, pour la première fois, quelques observations intéressantes sur les indigènes. Près de Cobija vivaient quelques Indiens ayant pour toute demeure des peaux de chiens de mer tendues sur quatre pieux; pour toute nourriture un peu de maïs, du poisson sec, de la *coca*, espèce de feuille séchée; pour toute occupation, ou même pour tout moyen d'existence, la pêche, qu'ils vont faire quelquefois à trente ou quarante lieues le long de la côte dans de fragiles balsas, du genre de celles que j'avais vues au Chili sur le Biobio. Et ce sont là, me disais-je avec étonnement, les anciens maîtres du pays, les descendans des Fils du Soleil! Leurs mœurs sont bien toujours les mêmes, sauf une religion imposée; ils pratiquent les mêmes vertus que dans les anciens temps et sont encore affranchis de nos vices, car il est rare qu'ils s'enivrent; ils sont graves, et vivent entre eux, éloignés des étrangers. Ils chantent pourtant, ces infortunés! mais leurs chants, véritables élégies sauvages, sont des plaintes, des regrets, des souvenirs d'amour ou de gloire. Ce sont toujours des cœurs affligés qui invoquent la mort ou protestent contre la tyrannie. Garderaient-ils encore la mémoire de leur grandeur déchue? Auraient-ils la conscience de l'avilissement dans lequel ils sont tombés? J'avais déjà entendu plusieurs fois de ces *tristes* ou chants péruviens, si répandus dans toute l'Amérique; mais il est difficile de rendre l'impression qu'ils produisent sur les lieux mêmes qui les ont inspirés et dans la bouche d'hommes dont ils semblent retracer les pensées et les sentimens les plus intimes.

J'avais à traverser, dans sa longueur, l'éternel désert d'Atacama, pour arriver dans l'intérieur et toucher à Potosi, capitale du département de ce nom. Ce département est un des plus peuplés de la république; les deux tiers de sa population sont des indigènes, distribués dans les cinq provinces qui la composent et qui sont, avec le désert même, Porco, Chayania, Lipes et Chichas.

Je parcourus plus de quarante lieues d'une contrée des plus arides avant d'atteindre Calama; c'est là que je trouvai la première peuplade indigène, pauvre, misérable, comme celles de la côte, ne vivant, comme elles, que de maïs torréfié, de coca, et suppléant au poisson par du lait dont elle ne sait pas même vendre le superflu aux marchands qui sont forcés de la visiter. Rien n'égale la monotonie, l'ennui d'un pareil voyage, parmi des sentiers pierreux, sur toute cette route, où l'on ne rencontre pas une pulperia.... Pourtant j'avançais toujours, gravissant et descendant des montagnes nues, plus ou moins élevées, entrecoupées de tristes pampas; je franchis, entre autres rivières, une des sources du Rio Pilcomayo, le même que celui que j'avais vu se jeter dans le Paraguay, près de l'Asuncion. Enfin, sans que la route devînt plus commode et le pays plus beau, tout sembla m'annoncer l'approche d'une grande ville. Le pays n'était plus désert. Je voyais passer et repasser des paysans conduisant des ânes et des troupes de beaux llamas, quelques-uns trottant légèrement, chargés de fruits, de légumes, de maïs, de farine, de charbon, de bois à brûler; d'autres revenant du marché, libres de leur fardeau, et regagnant à grands pas les vallées fertiles. Des Indiens des deux sexes, chargés de volaille, de lait, d'œufs, égayaient la route et annonçaient au voyageur que, quoique entouré de montagnes non cultivées et incultivables, il était encore sur la terre des vivans.

Soudain apparut devant moi, dans l'éloigne.

ment, une haute montagne colorée de diverses teintes, vert-noir, orange, gris et rouge, de la forme d'un cône parfait. C'était cette montagne célèbre, dont les trésors cachés ont été, pendant plus de deux siècles, l'objet des efforts laborieux de la cupidité toujours excitée et jamais satisfaite; c'était la montagne de Potosi.

Du haut de toutes les éminences que je gravissais dans les deux dernières heures de mon voyage, je faisais tout ce qui dépendait de moi pour voir la ville; mais, en approchant de Potosi, ce plaisir du voyageur qui touche à son but, lui est absolument interdit. On ne peut voir de loin ni maisons, ni dômes, ni clochers, et, en pénétrant au milieu d'un amas des ruines de longs faubourgs, je n'aurais jamais cru entrer dans une cité décorée du nom pompeux de *ville impériale*.

La ville de Potosi est située dans la province de ce nom, à 13,265 ou 15,000 pieds (anglais) au-dessus du niveau de la mer, par 19° 50' de lat. La découverte accidentelle de ses richesses minérales, en 1545, lui fit donner le nom d'*Asiento* ou station de mine; mais, dans la suite, elle fut élevée au rang de ville, et devint la capitale d'une intendance. Suivant un dénombrement fait en 1611, elle comptait, alors, 150,000 habitans, consistant surtout en *mitayos* de toutes les tribus existant entre Potosi et Cuzco, dans un espace de plus de trois cents lieues. Ces malheureux étaient, en général, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, venus avec eux plutôt pour les soulager dans le pénible travail de l'exploitation des mines, que pour s'établir sur les montagnes arides de Potosi. Il n'est pas étonnant que l'abolition de la *mita* et les pertes que la révolution a fait éprouver aux plus riches établissemens aient considérablement diminué cette population, qui, en 1825, n'était plus que de 8 à 12,000 ames. Les faubourgs étendus étaient jadis habités par des Indiens et des mineurs. Ils sont aujourd'hui tout-à-fait déserts et les vestiges des rues sont tout ce qui en reste. Autrefois beaucoup de familles indiennes habitaient des huttes et des grottes près des mines du Cerro et ne descendaient à la ville que le samedi soir, pour recevoir leur paie et acheter les provisions de la semaine; mais beaucoup d'entre eux y restaient à boire et à jouer leur gain, et passaient une grande partie de la nuit à pincer de la guitare et à chanter à la porte des cabarets.

Le voyageur, en approchant de Potosi par quelque côté que ce soit, émerge, en quelque sorte, de profondes ravines et découvre enfin la ville quand il en est tout près, au pied du fameux Cerro argentifère qui peut avoir environ trois lieues de circonférence à sa base (Pl. XLIV — 3). Le sommet du mont s'élève de plus de 2000 pieds au-dessus de la cité, et conséquemment au-dessus de la mer de 17,000 pieds, ou de 15,981, suivant le docteur Redhead, calcul qui ne diffère que de onze pieds de celui de M. Pentland, observateur plus moderne. Quelques personnes regardent le Cerro comme étant d'origine volcanique. Plus de cinq mille *boca-minas* ou bures y ont été ouverts, fait dont il ne faudrait pas conclure qu'il s'y trouve autant de mines distinctes, car plusieurs d'entre elles ont chacune de deux à trois entrées. On n'exploite guère aujourd'hui que cinquante ou soixante de ces mines; les autres ont été abandonnées, inondées ou détruites par les éboulemens. Le sommet de la montagne a été tellement fouillé qu'on n'y peut plus travailler; le bas, au contraire, vers le tiers du cône, n'a presque pas été touché, à cause des nombreuses sources qui empêchent les travaux. S'il faut en croire une anecdote répandue dans le pays, le hasard seul a fait découvrir les trésors qu'elle renferme. Un Indien nommé Diego Gualca, en poursuivant un llama sur un sentier escarpé, s'accrocha à un petit buisson pour monter plus facilement, déracina l'arbrisseau et mit à nu une masse d'argent de la plus grande richesse. On rapporte cet événement à l'année 1545.

Il existe encore à Potosi une singulière coutume, due probablement à l'indulgence des premiers *mineros* (propriétaires de mines). Du samedi soir au lundi matin, le Cerro devient, à la lettre, la propriété de quiconque y veut travailler pour son propre compte. Dans cet intervalle, le minero le plus hardi n'oserait visiter ses propres mines. Ceux qui en prennent ainsi possession se nomment *caxchas* et vendent ordinairement à leurs patrons le produit de leur travail du dimanche. Indépendamment du minerai ainsi détourné, les caxchas causent beaucoup de dommage, en négligeant les précautions convenables pour la sûreté des excavations. Quand ils trouvent, dans la semaine, un filon plus riche que d'ordinaire, ils le passent et le réservent avec soin pour le dimanche suivant. On a pris les mesures les plus sévères pour abolir cette coutume; mais aucune n'a pu amener de résultat: les caxchas défendaient leur privilége par les armes et roulaient de grosses pierres sur leurs assaillans. Ils saisirent une fois à la descente quinze ou vingt llamas richement chargés de minerai d'argent, qui avaient quitté la mine

après l'heure à laquelle commençait le privilége du caxcha; depuis, on n'entendit parler ni des llamas ni des conducteurs.

Tout près de la ville et au pied de la grande montagne, il y en a une autre plus petite, que les Indiens appellent *Huayna Potosi* (le fils du Potosi ou Potosi le jeune), qui abonde en très-beau minerai d'argent, mais qui ne peut être exploitée à cause des sources qui l'inondent tout près de la surface. Le minerai se pulvérise dans des moulins sous des roues mises en mouvement par de petits ruisseaux qu'on amène des lacs ou des mares dans les montagnes, d'un tiers de lieue à trois lieues de la ville même. Les plus considérables de ces lacs se forment par des écluses construites en travers des *quebradas* ou ravines. L'eau est parcimonieusement versée durant le jour par une écluse, mais jamais la nuit; on n'en fournit souvent que deux fois par semaine, selon les besoins. Quelques-uns de ces grands réservoirs sont alimentés par d'autres situés dans les parties les plus élevées des mêmes montagnes. Il y a constamment des hommes employés à la garde des lacs et chargés du service des écluses et de leur réparation. Dans les années très-sèches, il est arrivé que la rareté de l'eau a fait cesser le travail des moulins. On pourrait obvier à cet inconvénient en pavant les *asequias* ou canaux et en nettoyant avec soin les réservoirs.

Sans entrer dans aucun détail de métallurgie pure, je crois devoir résumer ici, en peu de mots, les procédés généraux mis en usage au Pérou pour l'exploitation des mines. On emploie autant d'Indiens que la mine en peut contenir à extraire le minerai des filons. Les mineurs joignent à la force de leurs bras celle des machines et de la poudre à canon. Les pièces ainsi détachées se transportent à l'entrée de la mine où on les brise en plus petits morceaux; puis on les porte à dos d'ânes ou de llamas à l'*ingenio* (laboratoire pour l'amalgame). La charge d'un âne est de cent vingt-cinq livres, celle d'un llama de la moitié. Quarante charges d'âne font un *cajon* qui est de cinq mille livres. Le minerai va ensuite au moule qui le réduit en poudre; puis on le passe par des cribles en fil d'archal, opération très-dangereuse que les ouvriers font la figure couverte d'une espèce de masque, les narines et les oreilles bouchées avec du coton. Vient ensuite l'amalgame du minerai pulvérisé, avec une certaine quantité d'eau et de sel. Les peones l'amènent, en le foulant aux pieds, à la consistance d'une boue épaisse, à laquelle on ajoute, suivant les circonstances, du vitriol, du plomb, de l'étain, du mercure. L'amalgamation dure quinze jours ou environ et est suivie du lavage qui a lieu dans une sorte de puits. Le lavage fini, il en résulte des masses, qui, après avoir été passées au four, s'appellent *piñas* et qu'on porte à la banque nationale où elles sont achetées pour le compte du gouvernement. Quelques années avant la révolution, il y avait en activité, dans le Potosi, quarante ingenios qui réalisaient par semaine huit mille marcs (4,000 livres) d'argent pur, ce qui a pu autoriser M. de Humboldt à dire que les mines du Potosi étaient les premières en importance après celles de Guanaxuato au Mexique. Tout a bien changé, à cet égard, depuis la révolution; quinze ans de guerre civile ont si cruellement ravagé le pays et tellement réduit la fortune des plus opulens mineros, qu'on ne trouve plus que quinze ingenios qui toutefois, tout en travaillant comparativement fort peu, produisent encore quinze cents marcs d'argent par semaine.

La ville de Potosi est bâtie sur un terrain inégal. Les rues en sont plus propres que celles d'aucune des villes que j'eusse vues jusqu'alors dans l'Amérique du Sud, Mendoza peut-être exceptée. L'usage de blanchir l'extérieur des maisons contribue sans doute beaucoup à leur donner cet air de propreté; mais cette observation n'est pas applicable à leur intérieur, où tout est horriblement sale, à très-peu d'exceptions près, même dans les premières maisons, dont un voyageur n'a pas craint de comparer quelques-unes aux étables d'Augias. Il ajoute que les Indiens, qui composent la moitié des habitans, constituent une population des plus malpropres, égaux en cela à ceux qui se considèrent comme leur étant de beaucoup supérieurs. Au centre de la ville est une place spacieuse. Le palais du gouvernement, longue rangée d'édifices très-bas, comprenant les *Salas de justicia*, la prison et un corps-de-garde, en occupe un côté; le trésor et les bureaux de l'administration un autre; un troisième est occupé par un couvent et par une église en construction, qui n'est qu'une masse énorme de granit gris, mais qui, après son achèvement, s'appellera la cathédrale; enfin, sur le quatrième côté, se trouvent des maisons particulières. Au milieu de la même place s'élève un obélisque de soixante-dix pieds de haut qui atteste que, si Potosi a été au Pérou la dernière ville affranchie, elle fut la première à élever un monument à la gloire de ses libérateurs; car cet obélisque y a été construit en 1825, avant l'arrivée de Bolivar.

Dans une de mes promenades, j'eus bientôt

l'occasion de distinguer et de reconnaître les diverses classes des habitans de Potosi. En face de la future cathédrale se trouvaient réunis une créole de la première classe de la société, avec son châle attaché sur le sommet de la tête et encadrant la plus gracieuse figure; le colonel d'un régiment colombien au service de la république; un des députés au congrès, enveloppé de sa large *capa;* et une *chola* (paysanne indienne), que distinguaient son châle et son écharpe faits dans le pays, ses larges *topas* d'argent sur la poitrine et ses simples sandales de peau. Plus loin je reconnus une Indienne de la cité, avec son *guagua* (enfant), dont le costume ne diffère de celui de la chola que par la richesse de la chaussure qui coûte souvent jusqu'à dix piastres; et un paysan péruvien, portant pendue à son côté la bourse qui contient sa provision de coca. Le coca est une sorte de feuille aromatique analogue au maté du Paraguay, et que tous les Péruviens mâchent avec délices (Pl. XLIV — 2).

Le marché de Potosi est un des mieux fournis de l'Amérique du Sud, quoique certains articles de première nécessité viennent de provinces fort éloignées. Le vin, l'eau-de-vie et l'huile se tirent des *Puertos intermedios*, mot consacré dans le pays pour désigner tous les ports situés entre le Chili et Lima. Cochabamba fournit la farine. Les mules, les ânes et les llamas sont les seuls moyens de transport. En continuant ma tournée par la ville, et en examinant les boutiques, je fus surpris de trouver, au milieu d'un désert si montagneux et si sec, une telle abondance de denrées. Le bœuf, le mouton, le porc, le llama (dont le goût est celui du mouton maigre), les fruits, les légumes y sont en quantité. On y trouve plusieurs espèces de pommes de terre.

Parmi les édifices publics, j'ai remarqué la *Casa de moneda* ou l'hôtel des monnaies, construction immense et lourde, mais parfaitement appropriée à son usage; quel qu'il puisse être sous le rapport architectonique, cet établissement qui a coûté près de deux millions de piastres, y compris les machines, est d'une haute importance dans un pays dont la principale, pour ne pas dire la seule ressource, est l'exploitation des mines. On y a frappé, dans les années les plus productives, jusqu'à cinq millions de piastres en argent et trente-six mille doublons en or.

En marchant dans les rues, on éprouve cette difficulté de respirer que cause la raréfaction de l'air, effet que ressentent même les naturels et les animaux du pays. C'est cette indisposition qu'on appelle *puna* ou *zorocni*, et qu'on prétend guérir au moyen d'une plante appelée *quinuali*.

Le climat de Potosi est désagréable, et j'y ai remarqué en un seul jour la température des quatre saisons. Le matin, de bonne heure, on éprouve un froid perçant; l'après-midi, on jouit de la température de nos beaux jours du mois de mars; de midi à deux ou trois heures, au soleil, la chaleur est accablante, tandis qu'à l'ombre et le soir, il fait non-seulement frais, mais très-grand froid. Les créoles semblent être très-sensibles au froid : ils regardent ce climat comme frappé d'un hiver éternel, qu'ils divisent en hiver sec et en hiver humide; mais les Indiens, quoique à moitié nus, ne sont pas si délicats.

La position géographique de Potosi, dans le plan que je m'étais tracé, était pour moi une espèce de centre d'opérations d'où je ne devais partir pour le Pérou qu'après avoir fait diverses excursions sur les points les plus remarquables de la république bolivienne.

Ma première excursion eut pour objet la province de Tarija, qui appartenait encore à la République Argentine, mais dont les politiques de Potosi prévoyaient déjà l'accession prochaine au territoire du département de Chuquisaca, événement arrivé en effet un an ou deux après. Dans ce voyage, à la faible distance de trente milles de Potosi, je m'aperçus déjà d'une différence sensible dans la température, qui devenait beaucoup plus douce. Il n'y avait d'ailleurs rien de bien divertissant dans cette course à travers des montagnes pelées; mais de temps en temps je rencontrais des Indiens dont le costume bizarre faisait quelque peu diversion à la monotonie de la route; ils allaient tous les jambes nues, coiffés d'une espèce de casque en forme de plat à barbe; ils portaient des culottes courtes, descendant jusqu'aux genoux et dont les boutons ne servent que d'ornement. Ces Indiens sont presque tous de moyenne taille, mais forts et musculeux (Pl. XLIV — 4). Les femmes paraissent aimer beaucoup la toilette; et quoique allant les jambes nues, comme les hommes, et chaussées comme eux de sandales, leurs vêtemens supérieurs, le châle, l'écharpe de couleurs variées, l'espèce de jupon qu'elles portent en dessous, sont, en général, très-ornés. Toutes sont très-précoces, et il est rare de rencontrer une Indienne de dix-huit ans sans un guagua sur son dos; elles sont vieilles à vingt ans, ce qu'il faut attribuer, sans doute, à l'extrême chaleur du climat.

Dirai-je mon passage par les villages d'Otavi, de San Lucas, de Muyokiri, pays d'apparence

toute volcanique, presque sans habitans; pays où l'on voit des femmes couvertes de diamans et de perles, et où l'on peut trouver du vin, de l'eau-de-vie, mais rarement du pain?

Après avoir traversé de hautes montagnes, j'entrai dans la vallée de Cinti, vignoble de près de trente lieues de long, arrosé par une rivière dont les bords sont plantés de pêchers, de figuiers et d'autres arbres à fruit. Quant à la ville de ce nom, elle est pauvre et d'un aspect misérable, malgré sa situation romantique. Là, j'étais encore à quarante lieues de Tarija. C'est dans cette province que se trouve le *Cerro del Palmar* dont les Indiens tirent, de temps en temps, de gros morceaux d'or natif, mais que les Européens n'ont pu exploiter jusqu'ici, à cause du secret gardé sur ses trésors par leurs possesseurs naturels. J'eus bientôt à traverser la rivière de San Juan. Ce cours d'eau, presque impossible à passer dans la saison des pluies, forme de ce côté la frontière de la province de Tarija. En pénétrant dans cette province à travers un affreux désert et la branche de la Cordillère qu'il faut bientôt monter et descendre pour arriver dans la plaine, on serait bien loin de croire qu'elle est une des contrées les plus fertiles de la terre. J'étais écrasé de fatigue quand, le douzieme jour de mon départ de Potosi, j'arrivai à ma destination.

La ville de Tarija peut avoir environ 2,000 habitans. Ces braves gens, très-indolens par caractere, aiment beaucoup mieux faire la siesta que de s'occuper des arts et de l'industrie, qui leur sont encore à peu près inconnus. Quelques recommandations de leurs amis de Potosi me firent recevoir, par plusieurs d'entre eux, avec la plus gracieuse hospitalité. Le lendemain de mon arrivée, il fut question d'une excursion à l'ancienne mission jésuitique de Salinas, distante d'environ quarante-cinq lieues; c'était une excellente occasion de voir le pays, et d'autant plus agréable, que plusieurs dames de la ville devaient être de la partie. Les dames de Tarija sont célèbres pour leur adresse à monter à cheval; elles se distinguent même souvent dans les courses de chevaux, amusement favori de toutes les classes. Plus d'une fois, je pus reconnaître que mes belles compagnes de voyage n'avaient jamais besoin du secours de leurs écuyers pour descendre ou se mettre en selle. Elles montent à peu près à la manière anglaise; mais la selle est plus petite et couverte d'un *pellon* ou manteau de diverses couleurs sur lequel elles s'asseyent avec beaucoup de grâce. Quelquefois elles montent en croupe derrière le cavalier, en mettant le pied comme dans un étrier, sur un nœud coulant ménagé à cet effet à la queue de l'animal, tandis que le cavalier leur donne la main pour les soutenir (Pl. XLVII — 4). Notre excursion dura près de quinze jours, et fut une véritable partie de plaisir où, comme dans la meilleure compagnie d'Europe, je vis constamment s'allier la décence la plus austère avec la plus grande liberté.

Nous traversâmes d'abord quatre lieues d'une contrée montagneuse, fertile, mais inhabitée, arrosée par une rivière dont les bords étaient couverts de gras pâturages; et, le lendemain, de beaux troupeaux, paissant au milieu d'un riant paysage entrecoupé de bois, de vallées, de ruisseaux, de rochers, de montagnes, nous présentèrent, dans l'espace de huit lieues, l'aspect d'un parc magnifique, où il ne manquait qu'un château. Le troisième jour, autre scène, dans une contrée toute de montagnes âpres et rudes, et qui me rappelaient la Cumbre des Andes du Chili. Nous atteignîmes à la nuit le fort de San Diego, bâti isolément sur une éminence entourée de grandes montagnes, les unes dépouillées, d'autres fertiles, d'autres chargées de bois magnifiques. Le fort a été construit, il y a quelques années, pour prévenir les incursions des tribus voisines des Indiens chiriguanos qui parcouraient le pays par hordes, armés d'arcs et de flèches, dont ils se servent encore avec beaucoup d'adresse. Ils se jetaient sur les villages sans défense, emmenant les femmes, les enfans et les bestiaux. Nous trouvâmes dans le fort une femme qui avait été sept ans prisonnière de ces sauvages, que les Espagnols n'ont jamais pu soumettre entièrement ni convertir au christianisme. Cette femme disait n'avoir jamais été maltraitée par ses maîtres, qui fournissaient à tous ses besoins.

Notre route, pratiquée au milieu de riches forêts de grands arbres, nous conduisit dans une vallée verdoyante où nous trouvâmes la plus aimable hospitalité, au village de San Luis, exposé quelquefois au fléau dévastateur des sauterelles, dont la fertilité du sol a bientôt réparé les ravages. Le pays semblait s'enrichir à mesure que nous avancions. Nous eûmes à traverser plus de onze fois en quatre lieues le Rio de Salinas, qui arrose la délicieuse vallée où, après six jours de marche, nous trouvâmes enfin l'ancienne mission du même nom. Après l'expulsion de la société dont les travaux, partout prosperes, avaient été très-avantageux au pays, cette mission passa entre les mains des franciscains. Un moine âgé nous

reçut à la porte du couvent; c'est un bâtiment irrégulier auquel est annexée une église, et qu'entourent vingt ou trente huttes habitées par quelques Indiens chiriguanos convertis au christianisme. Ces nouveaux chrétiens ont tous beaucoup de peine à se soumettre à la rigueur d'une loi religieuse qui leur interdit la pluralité des femmes; ils ne sont pas moins ignorans, d'ailleurs, que les compatriotes sauvages qu'ils ont quittés. Le seul avantage réel qu'on retire de la mission est le maintien de la paix entre les Indiens et les créoles de la province; les Indiens visitent souvent en troupes nombreuses leurs amis de la mission, et ces rapports fréquens les ont habitués à ne plus regarder les blancs comme leurs ennemis naturels.

Les Chiriguanos sont de couleur cuivrée. Ils portent de longs cheveux d'un noir luisant et n'ont pas de barbe, de même que tous les autres Indiens de l'Amérique du Sud. Comme eux, ils aiment beaucoup la parure et portent la barbote. J'ai été frappé de leur force, de leur taille bien prise et du développement de leur système musculaire, qui explique comment ils peuvent aller en seize ou dix-huit heures à Tarija, distante de trente lieues. Toutes les fois que le couvent a besoin de quelque chose de la ville, on expédie deux ou trois Indiens de la mission, qui souvent s'y rendent en un jour et en reviennent le lendemain.

Le couvent de Salinas est situé dans une vallée fertile qu'entourent des montagnes élevées couvertes d'une quantité d'arbres de haute futaie; mais les pluies et les brouillards qui dominent dans certaines saisons en rendraient le climat désagréable pour un Européen. Je n'y ai cependant entendu parler que d'une fièvre intermittente ou fièvre tierce (*chucho* ou *terciana*) qui se répand comme une peste dans toute la province.

Une course de plus de huit jours, faite avec deux ou trois de mes compagnons de voyage, pendant que les autres, avec les dames, nous attendaient à la mission, sous la garde du vieux moine franciscain, m'a convaincu qu'il n'y a peut-être pas au monde de contrée plus riante et plus fertile. La canne à sucre, le tabac, le riz, le maïs et le coton y viennent parfaitement dans certains districts. Le gros bétail s'y multiplie et engraisse partout à la satisfaction du fermier, qui n'a guère à craindre pour ses troupeaux que la visite des jaguars; mais l'humidité du climat n'y est pas favorable aux moutons, ni à la culture du blé qui, dans quelques parties de la province, est pourtant abondant et beau. La température est si variée qu'on a dit avec raison qu'un Norwégien et un Italien pourraient y trouver chacun le climat propre à sa constitution et à ses habitudes.

De retour à Tarija, il me fallut bientôt songer à regagner Potosi; je partis pour cette ville, en disant adieu à mes hôtes et à cette belle rivière de Tarija, l'un des affluens du Rio Vermejo; mais je pris une autre route plus occidentale, celle de Tupiza, petite ville qui, de ce côté, sert de frontière à la République Argentine et à la Bolivia; on y trouve un octroi qui prélève les droits sur les marchandises et visite les portemanteaux des voyageurs; opération qui se fait, au reste, sans trop de rigueur et d'impolitesse de la part des officiers. Ma première station remarquable fut ensuite le village de Santiago de Cotagaïta, pittoresquement situé dans une vallée bien cultivée et entouré de montagnes que couronnent des cactus assez grands pour qu'on en puisse construire des maisons. A la poste d'Escara, je pris pour guide un de ces Indiens qui continuent de s'appeler *postillons*, quoiqu'ils aillent toujours à pied. On raconte de ces *postillons pédestres* des choses vraiment merveilleuses; et l'un d'eux, qui s'avouait médiocre marcheur (*andador*), tout en faisant lestement sept lieues sans prendre un seul instant de repos, me disait que tels de ses camarades avaient fait et faisaient souvent, en un seul jour, le voyage d'Escara à Caïza, où nous allions (traite de vingt-une lieues de poste). Il m'assurait qu'il n'est pas rare de voir ces *andadores* faire trente lieues du lever du soleil à son coucher. Tous les Peruviens sont très-humbles, et, quoiqu'ils montrent parfois un courage désespéré et même de la férocité quand ils sont ivres et que la passion les transporte, ils sont pourtant généralement aussi timides et pacifiques que l'histoire nous les représente à l'époque où Pizarro, leur barbare conquérant, envahit leurs domaines il y a trois siècles. Caïza, petit village assez propre avec une grande église, est le dernier lieu, jusqu'à Potosi, où l'on puisse trouver des chevaux et des rafraîchissemens; toutes les postes intermédiaires ont été détruites. J'étais encore à plus de trente lieues de ma destination, où j'arrivai pourtant sain et sauf, mais pour repartir sur-le-champ, car je ne voulais pas laisser échapper l'occasion de faire agréablement le voyage de Chuquisaca avec un jeune homme de cette ville qui rentrait dans sa famille.

Il n'y a pas loin de Potosi à Chuquisaca, et il ne nous fallut pas plus de trois jours pour nous y rendre. A environ cinq lieues de Potosi, dans

la direction N. E., je rencontrai un petit hameau indien appelé *Baños* (les bains); ces bains consistent en deux ou trois sources qui, dit-on, possèdent d'admirables vertus médicales, et atteignent 90° de chaleur du thermomètre de Farenheit. Beaucoup de personnes s'y rendent pour leur santé, d'autres pour leur plaisir; mais il faut avoir soin d'y apporter des meubles, car on n'y trouve que l'abri d'un grand bâtiment et une pulperia qui fournit des liqueurs et des provisions. Les environs de ce village présentent quelques traces de végétation. On y laboure avec une branche d'arbre recourbée qu'on tourne de manière à ce que, traînée par une paire de bœufs, la pointe s'enfonce dans la terre de deux ou trois pouces. Il paraît que cette seule façon suffit pour faire produire à la localité une assez bonne récolte d'orge qui, avec quelques pommes de terre et un peu de maïs, est tout ce qu'on demande à ce pays, tandis qu'en Europe l'industrie rend fertile un sol beaucoup plus ingrat. Il y a, dans cette contrée, des déserts où vaguent des milliers de llamas, auxquels se mêlent des troupeaux de chèvres et de brebis. La culture pourra également fertiliser ces solitudes, quand l'industrie encouragée en fournira les moyens, et quand l'augmentation de la population en fera sentir le besoin.

Nous passâmes la première nuit de notre voyage à dix lieues de notre point de départ, au poste de Bartolo, où nous nous aperçûmes d'un adoucissement notable dans la température; j'avais déjà fait cette observation à une moindre distance, dans ma première excursion vers le sud. Le lendemain, à une matinée très-froide succéda une journée des plus chaudes. Je pus reconnaître l'heureuse efficacité d'un poncho blanc contre l'ardeur du soleil. Quelques buissons et de petits arbres décoraient la route, qui traversait de rudes montagnes et de profondes vallées, où la hutte solitaire de quelque Indien offrait seule, de temps à autre, des traces de culture; mais les pâturages couverts de troupeaux bien nourris nous annoncèrent bientôt que nous ne resterions pas long-temps dans une contrée stérile. Le troisième jour nous descendîmes d'une montagne rapide dans une étroite vallée, au fond de laquelle roule le Rio Pilcomayo, l'un des principaux tributaires du Parana, et que je traversai à près de 2,000 milles de cette puissante rivière. Le paysage est d'une rare magnificence. Du haut de l'immense montagne où se développe la route qui tournoie sur ses flancs richement boisés à leur base, on aperçoit d'abord la vallée où s'encaisse le fleuve. De loin à loin se montre un groupe de huttes indiennes dont les paisibles et industrieux habitans travaillent dans leurs jardins à fournir le marché de Chuquisaca d'orge, de maïs, de fruits, de légumes. Du côté opposé, la route suit une montagne escarpée, pareille à celle que nous venions de descendre, et passe auprès d'une *quinta*, dont un peu plus de goût et d'industrie eût fait, sans peine, un site pittoresque et romantique. Une course d'environ deux heures à travers un pays médiocrement peuplé, mais fertile, nous amena dans la vallée qui court alors en serpentant et déroule, sur les deux côtés de la rivière, les aspects les plus variés et les plus piquans de la nature sauvage.

En approchant de Chuquisaca, on distingue d'abord les tours qui s'élèvent de chacun des angles de la cathédrale (Pl. XLV — 2); puis les dômes et les clochers des églises et des couvens sans nombre fondés aux jours passés de la domination ecclésiastique. La vue de ces édifices fait naître dans l'esprit de l'étranger des idées d'espace et de grandeur qui s'évanouissent quand il entre dans la ville; elle a néanmoins un aspect de propreté, d'aisance et de bien-être, et, sous ce rapport, elle l'emporte sur toutes les villes qu'on rencontre depuis Buenos-Ayres jusqu'à Lima, sur une ligne de plus de mille lieues.

Chuquisaca, appelée aussi *la Plata* (la ville d'argent) ou *Charcas*, a été, jusqu'à ces derniers temps, la résidence d'un archevêque qui vivait dans la splendeur. Elle est située dans une petite plaine entourée d'éminences qui la défendent de l'inclémence des vents. Le climat y est doux; mais, pendant l'hiver, on y éprouve des tempêtes terribles et les pluies y durent long-temps. La ville est fournie d'eau par plusieurs fontaines publiques qu'alimentent des aqueducs. Les plus belles maisons n'ont qu'un étage; mais elles sont vastes et possèdent des jardins délicieux. Chuquisaca a été fondée, en 1529, par un des officiers de Pizarro, après sa désastreuse conquête du Pérou. Elle est bâtie sur les ruines d'une ancienne ville indienne, nommée, en quichua, *Choquechaka* ou *Pont-de-l'Or*, à cause des trésors avec lesquels les Incas la traversaient, en se rendant à Cuzco. On y établit un évêché en 1551; elle devint, en 1559, le siége de l'audience royale de los Charcas et fut érigée en archevêché en 1608. Miller lui donne une population de 18,000 ames. Elle est aujourd'hui la capitale de la république de Bolivia, et l'ancien palais archiépiscopal est devenu la résidence du président.

En visitant les églises et les couvens de la ville, je découvris, parmi plusieurs tableaux né-

gligés, quelques-unes des belles pages apportées d'Espagne et d'Italie par les jésuites. Il était piquant pour moi de retrouver, dans une des villes centrales du Nouveau-Monde, des ouvrages que n'auraient peut-être pas désavoués les grands maîtres du *trecento*. Je m'y procurai aussi un assortiment de tableaux sur des sujets religieux, ouvrages des Indiens de Cuzco, qui sont célèbres par leur habileté en peinture. Ils imitent le plus brillant coloris, particulièrement celui des chairs, avec une exactitude surprenante ; mais comme ils n'ont ni instruction ni modèles, leurs figures, quoique généralement agréables, manquent de style et d'expression ; quant aux accessoires, aux draperies par exemple, cédant à leur passion pour tout ce qui brille, ils couvrent d'or et d'argent les robes de la Vierge, de Joseph et de tous les saints, ce qui rappelle absolument l'enfance de l'art dans notre Europe, du temps des Cranak et des Albert Durer. Tout ce luxe se retrouve naturellement sur leurs personnes, et j'ai souvent souri en rencontrant des femmes qui croient, sans doute, ajouter beaucoup à leurs grâces par la magnificence empesée de leur costume. La femme de distinction est vêtue d'un jupon rond à petits plis, orné, vers le bas, d'une large garniture qui tranche sur le fond, et surchargé d'une broderie en or; ses cheveux, réunis sous un grand peigne en or, sont enlacés de rangs de perles et pendent par derrière en plusieurs tresses; le corsage blanc, à manches larges et serrées au poignet, est recouvert d'une espèce de chasuble richement brodée. Si l'accoutrement des femmes du peuple est moins coûteux, il n'est ni moins brillant, ni moins lourd. La variété et le bariolage des couleurs les plus vives et les plus tranchées en sont le caractère distinctif. Les hommes ne sont pas moins que les femmes remarquables par la singularité de leur costume; ils portent un casque à houppe rouge, des culottes noires, d'où sortent des jambes toujours nues avec des sandales de cuir. Ils ont une veste verte, sous une espèce de surtout tricolore ou quadricolore, garni de franges rouges et jaunes. Ce sont des *Quichuas*, Indiens ou métis, derniers représentans des anciens Fils du Soleil (Pl. XLV — 3).

Les dames de Chuquisaca sont célèbres pour leur affabilité envers les étrangers, et ma résidence parmi elles m'a permis de reconnaître qu'elles méritent bien cette réputation. Leurs habitudes tiennent le milieu entre la vivacité des Françaises et la réserve des filles d'Albion, tandis que leur taille bien prise rappelle la noble fierté des femmes espagnoles, sans les manières étudiées des femmes de Paris et la raideur de celles de Londres. Elles commencent à porter à la promenade les modes françaises, qu'elles reçoivent de Buenos-Ayres; mais, à l'église et aux processions, l'ancienne *basquiña* espagnole est toujours en usage, et jamais elles ne quittent le fameux éventail.

Après la promenade, viennent les tertulias, où les étrangers sont assurés d'une réception cordiale, même sans invitation. La conversation est aussi spirituelle que dans toute autre assemblée, sans en excepter les cercles les plus distingués des capitales de l'Europe; nous citerons en passant qu'ici, comme en beaucoup d'autres endroits, les voyageurs qui se sont plu à voir, dans la franchise et dans le bon accueil de la plupart des dames, des provocations par trop prononcées, les ont calomniées ou mal connues. Elles méritent, en cela, d'autant plus d'éloges, qu'en général elles sont peu instruites, ce qui peut se dire aussi de la plupart des hommes de Chuquisaca. Avant la révolution, on n'y enseignait guère que les subtilités théologiques ou scolastiques; mais, depuis, on a secoué bien des préjugés; la raison est écoutée, on ne dédaigne plus la vérité. Les prêtres ont, en partie, renoncé volontairement à une tyrannie capricieuse; et si tous les anciens abus ne sont pas encore détruits, au moins le fanatisme religieux ne trouve-t-il plus d'appui. Les ministres de la religion, en répudiant leur despotisme, se voient partout reçus en amis. En un mot, la liberté, trop long-temps méconnue, a soufflé son esprit régénérateur par tout le pays, et ses bienfaits se font déjà sentir.

De Chuquisaca, j'aurais bien voulu pénétrer plus à l'E., dans ces contrées intérieures et mystérieuses des Chiquitos et des Mojos, qu'on ne connaît presque que par ouï-dire. Quel bonheur, si j'avais pu, l'un des premiers, parcourir et révéler à l'Europe ces vastes provinces dont elle soupçonne à peine l'existence! Mais cette gloire ne m'était pas réservée. Je dus me borner à quelques excursions vers les frontières des Chiquitos, où des voyageurs modernes ont vu répandus, sur une superficie de plus de 12,000 lieues carrées, les restes des missions les plus florissantes qu'aient fondées les jésuites en Amérique, sans même en excepter celles des rives du Parana et de l'Uruguay. Il dut être curieux pour ces voyageurs de voir encore en activité ces institutions religieuses qui, là seulement, ont survécu à l'existence de leurs adroits et infatigables fondateurs, au milieu de peuples chrétiens seu-

lement de nom, et qui mêlent, sans scrupule, le souvenir de leurs anciennes superstitions aux pompes austères du catholicisme ; voleurs, du reste, comme par vertu ; remarquables par la bizarrerie de quelques-uns de leurs idiômes et de leurs usages, et distingués des peuples du Grand-Chaco, plus au S., par un caractère de gaieté et d'insouciance qui contraste avec la taciturnité de ces derniers. Les Chiquitos s'appuient, vers l'E., sur les marais et le cours même du Paraguay septentrional; du côté du S., ils confinent aux Chiriguanos, et plusieurs rivières importantes arrosent leur territoire du N. au S., surtout dans la partie la plus occidentale. Ils sont séparés des Mojos, du côté du N., par d'immenses et sombres forêts qu'arrose une rivière non encore décrite, bien qu'elle soit navigable et partout bordée de la plus brillante végétation ; ces forêts sont l'asile des Guarayos, nation fortunée dont M. d'Orbigny, qui a longtemps vécu parmi eux, trace, dans un de ses écrits, un tableau qui rappelle l'âge d'or. Hospitaliers et francs, incapables de vol, ils cultivent, au sein de leurs familles, toutes les vertus patriarcales. Heureux de partager leur bonheur avec des compagnes restées chastes, au milieu même de la corruption des missions chrétiennes, ils adorent en simplicité de cœur le *Tamoi* (le grand-père), qui les récompense de leurs vertus par l'abondance de leurs récoltes. Fiers sans orgueil de leur noble indépendance, ils accueillent avec affabilité l'étranger qui les visite, et l'entourent de mille attentions délicates que leur envieraient presque les nations civilisées. Au-delà, vers le N., s'étendent les plaines des Mojos, où des terrains constamment inondés remplacent, sans autre transition, les collines granitiques et les grès de Chiquitos; vaste contrée qu'arrosent, du N. au S., entre une quantité innombrable de rivières, le Béni, le Mamoré, l'Itenes, dont les deux premiers suivent une direction parallèle. Ces immenses cours d'eau sont tous long-temps navigables, et leurs flots tributaires forment le Madeira, qui doit son nom espagnol aux bois dont ses bords sont garnis. Le Madeira est un des plus puissans affluens du Marañon, le roi des fleuves de l'Amérique du Sud. Les eaux de toutes ces rivières fourmillent en poissons excellens; leurs rives se couronnent de magnifiques forêts ; les terrains qui les séparent abondent en cacao, en indigo, en coton, en riz, en vanille, en salsepareille, en gommes et en baumes précieux pour la médecine et pour les arts. Là aussi croissent les tamarins, les oranges et les limons, la canne à sucre, les *piñas* (ananas), mille fruits divers, et surtout le *platano* (banane), cette immense ressource de l'homme des forêts, qu'il soit rôti, bouilli ou séché au soleil; véritable manne des déserts du Nouveau-Monde. Cette contrée abonde aussi en pâturages propres à la nourriture du gros bétail, qui s'y trouve en quantité. Les moutons y prospèrent moins, à cause de l'excès de la chaleur. Parmi les quadrupèdes, on y distingue le tapir, le jaguar, six ou sept espèces de singes, quelques amphibies. On y rencontre des perroquets, quelques espèces de pénélopes, de hoccos, une multitude de beaux oiseaux chanteurs faciles à apprivoiser; le *matico* (carouge), aussi remarquable par la richesse de son plumage que par la beauté de son chant. Navigateurs par instinct, par besoin comme par habitude, là, dix peuples divers, parlant tous des langues différentes, parcourent incessamment, dans toutes les directions, les innombrables canaux qui unissent leurs rivières, dont tous les méandres leur sont connus. De longues pirogues, formées d'un seul tronc d'arbre qu'ont excavé le fer et le feu, leur suffisent pour parcourir en sûreté ces canaux, inextricables pour d'autres que pour eux. Quelque riches que soient ces contrées, quelque précieux que soient leurs produits, comme toutes celles qui s'étendent à l'E. des Andes, elles auront toujours à subir les plus grands désavantages, en raison de l'effrayante barrière qui les sépare des nations occidentales; et s'il est déjà si difficile d'en transporter les fruits dans les provinces du Haut-Pérou qui les touchent, combien n'en coûtera pas le transport sur les rives du Grand-Océan, où ils doivent être embarqués pour l'Europe? Les productions de Chiquitos et de Moxos ont plus de deux cents lieues à faire pour se rendre à Cochabamba et à Santa Cruz; et si l'on veut les envoyer en Europe par la voie de Buenos-Ayres, elles n'auront pas moins de six cents lieues à parcourir, sans parler des routes montagneuses de Jujuy. L'or, l'argent, les pierres précieuses peuvent seuls indemniser des frais de transport à travers de si énormes distances. Des siècles s'écouleront encore, sans doute, avant que l'industrie humaine ose affronter de tels obstacles et conçoive l'espoir de les vaincre.

Je ne pouvais m'engager dans ces déserts; je ne pouvais, non plus, visiter le département fertile et montagneux de Santa Cruz de la Sierra, situé au S. de Moxos, ni sa capitale qu'on me disait semblable à Corrientes pour le système de ses constructions. Ses maisons sont, comme dans cette dernière ville, bâties assez irrégulièrement,

presque toutes d'un seul étage et couvertes, les unes en paille, les autres en troncs de palmier carondaï coupés en deux et taillés en tuiles; elle n'a, du reste, aucun monument vraiment digne d'attention. Je ne pouvais, non plus, visiter le département de Cochabamba, qu'une rivière fertilise et parcourt transversalement de l'O. à l'E., en devenant, sous le nom de Rio Grande, l'un des affluens du Mamoré. Toutes ces courses, en m'éloignant du centre, m'auraient demandé beaucoup de temps, et je n'avais pas encore vu le département de la Paz, où j'espérais, comme dans l'un des plus anciens foyers de la civilisation péruvienne, recueillir le plus de notions intéressantes et curieuses sur l'état de la nation. Je me hâtai donc de revenir à Potosi; j'y étais arrivé le lendemain de mon départ de Chuquisaca, le 27 février 1830. Mais quel spectacle s'offrit à mes yeux! Je croyais entrer dans une ville inhabitée. Toutes les portes et toutes les fenêtres étaient fermées; les marchés même déserts et sans provisions. Pas une ame vivante dans les rues. Le prudent condor qui, ordinairement, évite la demeure de l'homme, planait sur la ville et semblait étonné de la solitude générale. Un silence de mort régnait partout, comme si tous les habitans eussent été enfermés dans la tombe ou plongés dans le dernier sommeil. Tous dormaient en effet! Hier, c'était le Mardi Gras.... Ils avaient passé tout le jour et la nuit suivante dans les fêtes et dans les banquets particuliers à ce peuple qui préfère, en tout temps, ses nombreuses frairies au petit nombre de ses jours de travail; mais, dans cette occasion, il met de côté toutes les affaires de ce monde ou de l'autre pour ne plus songer qu'à jouir du *dernier jour* du Carnaval.

Les vieillards des deux sexes, un pied déjà dans la tombe, pour prendre part à la fête, se mêlent aux plus jeunes générations. Ils redeviennent enfans pour un jour, et toute la population ne fait plus qu'une seule famille en délire. On s'inonde mutuellement de farine, d'empois en poudre, de bonbons; on jette aux dames et l'on reçoit d'elles des coquilles d'œufs remplies d'eaux parfumées, qui ne procurent pas toujours une sensation agréable; mais personne ne doit s'en fâcher. Telle avait été l'occupation de la veille; et la danse, les courses à cheval, le chant, les cris, l'abus des boissons de toute espèce pendant vingt-quatre heures de suite, avaient tellement épuisé les habitans, que, le jour de mon arrivée, une moitié d'entre eux était au lit pour cause d'ivresse et l'autre par excès de fatigue.

Vers le soir, la vie sembla rentrer dans la ville. Ranimés tout-à-coup, les joyeux Potosinos étaient debout, et tous, suivant l'ancien usage, parés des costumes les plus riches, se promenaient à peu de distance de la ville, au pied de leur immense montagne. Là était formée une grande tertulia de repos et de causerie, tandis que ceux qui avaient conservé quelque force dansaient sur nouveaux frais et avec une nouvelle ardeur. Cette réunion, qui se prolonge jusqu'au coucher du soleil, a pour but d'*enterrer le Carnaval*. A la fin de la soirée, les guitares, les flûtes, les flageolets sont enveloppés de crêpes ou de rubans noirs, et enterrés, parce qu'on suppose que leur usage cesse avec le Carnaval (Pl. XLV — 1).

Quoique les jours du Carnaval se passent dans le tumulte et dans l'ivresse, les querelles sont rares; et, dans la plus grande foule, on ne signale jamais de filous. Les Indiens parcourent les rues du matin au soir, au bruit du tambour, des cornets et des sifflets, et accompagnés des cris des enfans et des femmes; mais ils n'attaquent jamais personne et semblent vivre entre eux dans la plus parfaite harmonie.

Les scènes que je viens de décrire sortent tout-à-fait des habitudes des Potosinos; et, en rentrant dans le cercle de la vie ordinaire, peut-être ne trouverait-on pas au monde de ville si grande et si peuplée où il y ait si peu de réunions et si peu de plaisirs. La société s'y borne littéralement à deux ou trois familles de deux ou trois personnes, où l'on passe, chaque soir, une demi-heure à pomper l'herbe du Paraguay à l'aide d'un tube, à entendre crier une guitare ou à s'asseoir sur un banc placé contre la muraille, le menton enveloppé dans son manteau, pour répondre : *Si señor!* à toutes les observations qui s'échangent sur la rigueur des vents du sud, ou ce que nous appelons, en Europe, *la pluie et le beau temps*. Les dames, accroupies sur un tapis dont le parquet est couvert, ou entassées dans un coin et enveloppées dans leurs mantes de laine, vous pressent, de temps en temps, de prendre un autre maté; mais rien de plus fatigant que de les voir toute une soirée absolument sans occupation, l'ennui peint sur leur visage. Pour les hommes, vous pouvez compter qu'ils ne parlent jamais que d'une chose; et, comme ils s'occupent exclusivement d'exploitation de mines, n'espérez pas que, quelque prolongée que soit la conversation, il puisse y être question d'autre chose que d'ingenios, de filons récemment découverts, de la supériorité d'un minerai sur un autre, etc. Pourtant je trouvai mieux que cela dans la maison d'une dame de la ville, Doña....,

veuve riche encore d'un homme qui, avant la révolution, avait été un des plus opulens marchands de Potosi.

Cette dame va tous les jours à la messe, assiste à toutes les processions, ne cache point sa vénération pour les images des saints qui décorent ses appartemens, et a chaque jour à sa table un prêtre ou un moine, qui a libre accès chez elle; elle allie toutes les pratiques de la dévotion au meilleur cœur du monde et à la charité la plus active et la plus éclairée. On la surnomme la *buena cristiana.*

Doña.... m'honorait de son amitié et je dînai chez elle la veille de mon départ pour les provinces septentrionales. La description du repas qu'elle m'offrit complètera la peinture des mœurs des Potosinos. Nous étions à table à deux heures. Deux ecclésiastiques dont un gros et gras Dominicain, confesseur de la veuve, étaient de la partie. Nous étions servis par trois jeunes filles indiennes, propres et adroites, enfans de vieux domestiques; par un jeune garçon indien, sans chemise, sans souliers et sans bas; par une très-jolie esclave noire, et par une femme âgée, domestique de confiance. Toutes les familles du Pérou ont pour serviteurs des Indiens dont rien au monde ne peut, dit-on, tenter ni corrompre la fidélité. Le premier service consistait en fromage et en fruits de diverses espèces. Vinrent ensuite deux ou trois sortes de soupes et du riz préparé de plusieurs manières différentes; puis des mets plus substantiels; enfin des compotes, des bonbons et autres objets de même nature. Un plat d'excellentes pommes de terre, assaisonné de très-mauvais beurre, termina le repas. J'avais remarqué que, pendant toute sa durée, Doña.... enlevait constamment une ou deux assiettées de chaque plat et les passait à l'un des Indiens qui les plaçait dans un coin de la chambre. J'imaginais qu'on les réservait pour le lendemain. Le dîner fini, les domestiques enlevèrent la nappe, se rangèrent, de leur propre mouvement, au milieu de la salle; et, tombant à genoux, chantèrent ou récitèrent à haute voix des *grâces*, que répétaient les deux ecclésiastiques, tandis que Doña...., pressant sur son sein sa croix et son chapelet et les yeux fixés sur un beau tableau de madone suspendu en face d'elle dans un magnifique cadre en argent, se joignait avec ferveur à cet acte de dévotion. Un long Amen! termina la cérémonie, à laquelle le mécréant le plus endurci n'aurait pu s'empêcher de se joindre.

Les domestiques enlevèrent alors les plats mis à part, tandis que la maîtresse semblait donner sur chacun d'eux des instructions particulières. Curieux d'en connaître la destination, je risquai, à cet égard, une question dont la réponse fut: « C'est pour les pauvres. » En effet, tous les jours de l'année, à deux heures, plusieurs indigens se rendaient chez la *buena cristiana* et s'asseyaient sur l'escalier ou même pénétraient quelquefois jusqu'à la porte de la salle à manger, où l'on pouvait voir quotidiennement une scène assurément bien neuve pour un Européen, celle d'une troupe de mendians faisant cercle dans une maison respectable et mangeant avec des cuillères et des fourchettes d'argent dans des assiettes de même métal, sans être surveillés et sans qu'on parût craindre la soustraction de la moindre pièce de vaisselle. Je ne dois pas oublier que les sucreries et les bonbons réservés étaient pour les enfans qui accompagnaient leurs parens.

Je partis enfin pour Oruro, chef-lieu du département du même nom, au N. de Potosi, à environ soixante-six lieues de cette dernière ville. A une lieue de Potosi, on trouve un passage étroit appelé le *Puerto*, où les rocs, s'élevant à droite et à gauche, à une hauteur de deux à trois cents pieds, se rapprochent de temps à autre, de manière à se toucher au sommet; la tradition rapporte que cette fissure extraordinaire fut faite par le diable qui, luttant contre saint Antoine et vaincu par lui, tourna fort impoliment le dos à son vainqueur, et, humilié de sa défaite, donna un tel cours à sa vengeance que les montagnes voisines se fendirent. Une image de saint Antoine, placée dans une niche, est là comme preuve du fait; et malheur à qui oserait en douter! Sur la plus grande partie de cette route, au village indien d'Yocalla, à celui de Lagunillas et dans beaucoup d'autres, jadis florissans et populeux, je ne trouvai que ruines et désolation; inévitable effet des guerres civiles! Les habitations ne manquent nulle part; mais elles sont partout renversées ou du moins découvertes. Dans les plaines et dans les vallées, j'apercevais d'immenses troupeaux de llamas, avec leurs petits, dont le manége est fort divertissant. Le cou tendu, les oreilles dressées, ils vous regardent de tous leurs grands yeux. Approchez-vous? Ils fuient en toute hâte; le départ d'un seul entraîne tous les autres comme des moutons. Je vis aussi des *vicuñas* et des *guanacos* en grand nombre. Le cri sauvage et grêle de ces jolis animaux, quand ils aperçoivent un étranger, est d'un effet particulièrement frappant dans ces vastes régions de solitude et de silence; car il n'est pas rare de les parcourir une journée entière sans y trouver

un seul homme. A mon troisième jour de marche, je vis, dans une immense plaine bordée à gauche par les Cordillères, une ligne d'anciennes constructions en adobes, qu'on me dit être des tombeaux antiques où l'on a souvent trouvé des anneaux et divers autres objets en or, ainsi que des poteries du travail le plus curieux; sur presque tous les sommets de montagnes, dans presque toutes les vallées, je rencontrai, à côté de ruines évidemment modernes, des restes antiques attestant, par leur nombre et par leur étendue, l'existence d'une immense population maintenant détruite. La destruction de ce pays de *sauvages* par un peuple *civilisé* me suggéra tout naturellement les plus pénibles réflexions. Le cinquième jour de mon voyage, je vis se dérouler devant moi une plaine unie comme l'Océan. La marche était plus facile pour nos bêtes, mais le paysage n'était pas fort intéressant. A l'O., enfin, à l'extrémité de cette plaine, j'aperçus la ville toujours respectable et jadis opulente d'Oruro. Elle ne compte pas aujourd'hui plus de 4,000 ames, ce qui n'est pas la moitié de ce qu'elle possédait avant la révolution, et encore ses malheureux habitans sont-ils réduits à une grande indigence, par suite de la destruction de leurs mines d'étain et d'argent, objet pour eux autrefois du commerce le plus productif et le plus étendu. Ces mines ont été long-temps fameuses et étaient comptées parmi les plus riches du Pérou; mais, abandonnées dans ces derniers temps, elles se sont remplies d'eau et sont restées inutiles par défaut d'argent pour les vider et les rouvrir. Les prodigieuses fortunes de plusieurs familles d'Oruro sont, en quelque sorte, proverbiales, et l'on cite surtout celle de D. Juan Rodriguez qui, réalisant la fable de Midas ou renouvelant l'histoire de Crésus, avait converti chez lui, en argent ou en or, tous les ustensiles de l'usage le plus ordinaire. « Voyez-vous bien dans ma cour, me disait mon hôte, cette grande auge de pierre qui sert d'abreuvoir aux mules et aux autres animaux? Eh bien! le señor Rodriguez en avait deux plus grandes encore, pour le même usage, en argent massif pur; et, avant la révolution, il se trouvait, dans Oruro, trois ou quatre maisons aussi riches que lui. Le pauvre señor Rodriguez! L'influence qu'il exerçait dans notre ville l'avait fait soupçonner d'avoir pris part à la terrible insurrection des Indiens, sous le cacique Tupac Amaro, en 1780. Il fut arrêté par les autorités espagnoles et envoyé prisonnier à Buenos-Ayres, où il resta renfermé plus de vingt ans; il mourut au moment où l'on venait de le rendre à la liberté, quand éclata la dernière révolution. »

Je ne restai à Oruro que le temps nécessaire pour prendre quelque repos, et je partis bientôt pour la Paz. Après avoir traversé dix lieues de plaines plates et désertes, j'arrivai au village de Caracollo où je reçus du curé l'hospitalité la plus désintéressée; il faut dire, à la louange du clergé du pays, que cette hospitalité s'obtient avec la plus grande facilité: un salut des arrivans et une bénédiction de l'hôte sacré en font toute la cérémonie; après quoi bêtes et gens sont reçus sans difficulté, à la seule condition tacite de se conformer fidèlement aux usages et coutumes; ce qui n'est, en tout pays, que justice et convenance. De Caracollo j'arrivai à Sicacica, jadis jolie ville assez importante, ayant de 3 à 4,000 habitans, mais aujourd'hui presque ruinée et n'en comptant que quelques centaines. Dans son voisinage se trouvent des mines d'argent qui ont été et qui pourraient être encore exploitées avec grand avantage. Les troupeaux de bêtes à laine et de bêtes à cornes qui, avant la révolution, couvraient les riches pâturages de cette partie de la contrée n'avaient pas encore réparé leurs pertes. La désolation et la ruine régnaient partout. Arrivé, le lendemain, au village ruiné de Calamarca, je pus remarquer, de chaque côté d'une route commode et unie, des montagnes plus basses, aux flancs moins rapides et plus verdoyans que celles que j'avais vues jusqu'alors au Pérou. Plusieurs étaient cultivées par les Indiens; il était clair que toutes l'avaient été jadis. Le quatrième jour de mon départ d'Oruro, quel spectacle s'offrit à nos yeux, dans un ciel d'azur qu'embrasaient les rayons d'or du soleil levant? C'était le majestueux Ilimani, le géant des Andes, dans toute sa pompe sauvage, dominant la région des neiges et brillant du plus vif éclat, quoique éloigné de plus de dix lieues. A quinze milles plus loin, à la poste de Ventilla, j'avais encore à parcourir, jusqu'à la Paz, quatre ou cinq lieues d'une plaine rase, couverte de pierres brisées, de buissons verdoyans. Depuis Potosi, à peine avais-je vu un arbre, et je n'en devais pas voir encore jusqu'à ma destination, tandis qu'à peu de distance de la Paz se rencontrent des forêts immenses. A mesure que j'avançais, je m'étonnais de ne rien trouver qui indiquât l'existence d'une ville. Je voyais bien divers groupes d'Indiens et des troupes de mules, de llamas, d'ânes, passant et repassant avec ou sans fardeaux; mais pas un édifice, pas une demeure, pas un dôme, pas un clocher, pas une tour, quoique le tintement des cloches vînt, par intervalle, frapper faiblement mon oreille. Des

rochers dépouillés, arides, battus des vents; des montagnes couvertes de neiges s'élevaient directement devant moi et m'offraient une insurmontable barrière. Où donc y avait-il une ville? Avançant, néanmoins, toujours plus impatient de résoudre cette question, je me trouvai tout-à-coup au bord d'un précipice, au fond duquel s'étendait la grande et populeuse cité de la Paz, dont les toits couverts en tuiles rouges et les maisons blanches contrastaient avec les ranchos enfumés des Indiens. Tout autour, on voit, revêtus de leurs teintes vertes et jaunes, des blés, des fruits, des légumes, des produits de toute espèce, à leurs divers périodes de maturité, depuis les semailles jusqu'à la récolte; ici, un champ d'orge encore en herbe; là, un autre en pleine maturité, que des Indiens moissonnent déjà; à côté, une moisson qui pointe à peine; plus loin, une autre arrivée à la moitié de sa croissance; au-delà, un homme guidant une paire de bœufs attelés à un bâton sans forme dont la pointe gratte la terre assez profondément pour qu'elle puisse recevoir la semence qu'un autre, sur ses pas, jette dans les sillons. Des arbres, portant à la fois des fruits, des bourgeons et des fleurs, complètent cette scène de magnificence végétale; et ce fertile Eden, entouré de précipices nus et arides, que couronnent des monts battus des orages et dressant, dans les nues, leurs fronts couverts de neiges, sur lesquelles tombent inutiles tous les traits du soleil des tropiques.... quel contraste! Je restai quelques minutes suspendu au bord de l'abîme, pour contempler un paysage si riche. Des hauteurs d'où j'avais découvert la ville, j'aurais cru pouvoir y jeter un biscuit. J'en étais pourtant encore à une lieue et je mis trois quarts-d'heure à descendre dans les faubourgs. La ville m'avait paru bâtie sur une plaine; je reconnus qu'elle est située sur des collines, et que plusieurs rues en sont même extrêmement rapides. A quelle profondeur est donc la vallée où se trouve la cité de la Paz?... Comme dernier trait à ce tableau, le fier condor déployait devant moi ses larges ailes au-dessus de ce gouffre.

Arrivé à la Paz, je me rendis chez l'un des habitans de la ville, D. Alonzo, à qui j'étais particulièrement recommandé; c'était un homme d'une instruction variée et capable d'appeler et de fixer mon attention sur les objets les plus remarquables de ce pays si curieux pour le naturaliste et pour l'antiquaire, par la singularité de sa contexture géologique et par ses nombreuses ruines de l'existence de deux civilisations anciennes. « Vous êtes ici, me disait D. Alonzo, sur un plateau de 4,000 mètres de hauteur, et qui s'élève entre deux chaînes bien distinctes de nos Andes. L'une est la *Cordillera oriental*, au N., dont le sol, quoiqu'elle présente plusieurs points volcaniques, est granitique, tandis qu'une partie du plateau n'est que secondaire. L'autre, qui s'étend au S. O. et qu'on appelle la *Cordillera de Chuluncani*, est partout volcanique, comme l'atteste évidemment le grand nombre de pierres ponces qu'on y trouve à chaque pas. Son plateau s'élève à 4,400 mètres; ses sommets sont d'une hauteur considérable, et plusieurs d'entre eux couverts de neiges perpétuelles; mais, quelque importante que soit cette masse de montagnes, elle ne saurait être comparée à celle que présente la Cordillère orientale. Cette dernière offre trois *nevados* principaux. Vous savez que nous entendons dans ce pays-ci, par nevados, des points couverts de neiges perpétuelles.

» En remontant notre vallée dans la province d'Umasuyos, entre la Cordillère au N. et le lac de Titicaca au S., après avoir traversé les nombreux cours d'eau qui alimentent le lac, en descendant des montagnes; après avoir touché successivement Yarbichambi, las Peñas, Guarinas, sur les bords du lac; Achacache, Habaya, on arrive enfin à la ville de Sorata, ou Esquivel, au-dessus de laquelle s'élève le plus septentrional de ces nevados, le *Sorata* ou *Aucumani*, à 7,696 mètres de hauteur. Vous apercevez de ma fenêtre la cime nue et imposante du gigantesque Ilimani, que vous avez déjà vu de notre plateau, et qui atteint une élévation de 7,315 mètres (24,200 pieds). Il forme l'extrémité méridionale de la Cordillère de la Bolivia. Il paraît tirer son nom de ce qu'il est couvert de neige, le mot *ill* en aymara signifiant *neige;* et les neiges les plus basses de son côté N. ne descendent pas au-dessous de 16,500 pieds. Vous douteriez-vous, à le voir si grand, que nous en sommes à plus de dix lieues (Pl. XLVI — 1)? Quant au troisième nevado, situé entre Sorata et l'Ilimani, à peu près à distance égale de l'un et de l'autre, c'est l'*Huayna Potosi* (le petit Potosi). Je ne vous parle pas d'au moins quinze sommets intermédiaires, également neigeux, qui couronnent la crête de la Cordillère; mais un contraste étonnant pour tous les voyageurs, c'est celui que présentent les versans orientaux de cette Cordillère, sans excepter la Cordillère occidentale. J'ai fait bien des courses intéressantes dans cette contrée pittoresque, que nous appelons la province de Yungas. J'ai traversé, dans ses innombrables ravins, une foule d'immenses torrens encore inconnus en Europe. Dans ses fo-

rêts sans routes et de plusieurs centaines de lieues d'étendue, dans ses passes presque impraticables, où chaque pas présente un obstacle, j'ai trouvé sur pied le *coca*, dont elles abondent, l'*erythroxylon* des botanistes, ce végétal précieux qui remplace, pour le Péruvien, l'opium des Turcs, le bétel des Indiens d'Asie, le tabac des Européens. Il charme ses ennuis, le soutient dans ses travaux, le fortifie dans ses marches, apaise sa faim et le réchauffe quand il a froid. Les Péruviens le mâchent avec une espèce de cendre à base de potasse appelée *toura;* la feuille, assez semblable à celle de nos cerisiers, est d'un goût légèrement amer et aromatique. C'est notre ville de la Paz qui en fait le principal commerce. On en exporte, pour des valeurs considérables, des ballots de vingt à trente livres d'Espagne, et des femmes indiennes (*coqueronas*) le détaillent au poids. Il y en a beaucoup au marché de Chucuito, et vous en verrez en quantité à Puno, à Arequipa. J'y ai trouvé aussi, sur son sol natal, notre fameux *quinquina*, devenu, dans votre Europe, l'une des principales ressources de l'art de guérir. Sur ces effrayantes sommités, où la raréfaction de l'air semble, à chaque moment, devoir arrêter la vie, combien de fois, perdu au sein des nuages, n'ai-je pas vu, quand leur voile épais venait à se déchirer, se dérouler sous mes pieds, souvent à des profondeurs immenses, les flots ondoyans d'un océan de verdure, dont l'œil n'embrasse pas l'horizon! »

Après ce premier exposé de la topographie générale du pays, mon obligeant cicérone, qui devait, sous peu, se rendre à Arica où quelques affaires d'intérêt l'appelaient, m'offrit de m'accompagner jusqu'à la frontière. Nous devions partir dans quelques jours, et visiter, sur la route, le lac de Titicaca et les ruines de Tiaguanaco.

Dès le lendemain, suivant ma coutume, je rôdais, de fort bonne heure, au milieu de deux files de paysans, qui étalaient sur le marché aux fruits et aux légumes de la Paz, leurs paniers remplis des beaux produits de leurs jardins. Il y avait des ananas, des bananes, des oranges, des fraises, fruits d'excellente qualité; mais les fraises ne valaient pas celles d'Europe. Les paysannes, cholas ou Indiennes, étaient plus jolies et mieux vêtues que celles de Potosi. Leur coiffure leur sied très-bien, et a beaucoup de rapport avec la toque polonaise; mais elle s'en distingue par l'excessive ampleur du fond, qui paraît destiné à en faire, au besoin, une espèce de parasol, meuble fort utile dans une contrée où le soleil est rarement voilé par les nuages. Cette coiffure est plus ou moins riche, plus ou moins simple, suivant la fortune de celles qui la portent. Elles ont les cheveux pendans par derrière en petites tresses; de larges boucles d'oreilles en argent ou en métal plus précieux; des chaînes et *topas*, comme dans beaucoup d'autres localités; des robes rondes, très-amples; leur chaussure consiste en souliers à l'européenne ou en sandales. Les hommes portent également les cheveux pendans par derrière, en une ou trois tresses, sous un chapeau qui ressemble à celui de nos Auvergnats, dont leur veste courte et leurs culottes les rapprochent aussi beaucoup; mais ils vont toujours sans bas et portent des sandales de peau, comme les femmes. Ce sont les descendans des Aymaras, qui paraissent avoir précédé les Quichuas dans le pays (Pl. XLVI — 2).

En rentrant de ma promenade, je félicitai D. Alonzo de la prospérité commerciale dont me paraissait jouir sa ville natale, qui est assez considérable et compte bien près de 20,000 habitans.

« La Paz, me dit-il, est le grand comptoir du Pérou. On y apporte toutes les marchandises de la côte de l'Océan-Pacifique, et les marchands, grands ou petits, viennent les y prendre pour les détailler dans les villes et dans les villages de l'intérieur. Il est peu de villes d'Europe qui présentent, sur un terrain aussi peu étendu, un plus grand mouvement d'affaires. Les marchandises anglaises y abondent, et on les y préfère aux objets manufacturés de France et d'Allemagne, quoique ces derniers figurent aussi très-avantageusement sur notre marché. Les marchands européens y versaient d'abord toutes sortes d'oripeaux, de colifichets et de bagatelles sans valeur chez eux, dans l'espoir d'en trouver ici le prompt débit. Ils changent maintenant de marche; ils se sont aperçus du juste dédain que notre goût, enfin plus exercé, montre pour toutes ces niaiseries; mais si la Paz est aujourd'hui florissante, si un plus brillant avenir lui est réservé, elle a passé par bien des épreuves. Beaucoup de nos habitans l'ont vue deux fois assiégée et réduite aux dernières extrémités dans l'insurrection des Indiens, sous Gabriel Tupac Amaro et ses partisans. Pendant près de deux années, de 1780 à 1782, le Pérou fut partout en feu, du Cuzco à Chuquisaca. Il perdit au moins un tiers de sa population, Espagnols, cholos, mestizos et Indiens. Le bandeau royal des Incas brilla quelques momens, sous les murs de la capitale, au front du chef des rebelles, et peu s'en fallut que la masse des Péruviens ne relevât

le trône du Cuzco. Vous ne demanderez pas comment on peut expliquer une démonstration aussi énergique, de la part d'un peuple naturellement docile et doux. Vous savez de quoi sont capables des hommes que poussent à bout les excès d'une tyrannie sans bornes. Des corrégidors aussi avides qu'inhumains avaient tourné contre les Indiens la loi du *repartimiento*, faite, pourtant, dans une intention d'humanité; ils n'abusaient pas moins de la *mita*, autre genre d'oppression plus cruelle encore. Les progrès des lumières ont rendu impossible le retour de pareilles horreurs, et quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux hommes dont le sang généreux a payé, dans nos plaines, le triomphe de l'humanité! »

Tout en prêtant l'oreille à ce discours, mes yeux étaient fixés sur une carte du pays. « Vous souriez, reprit Alonzo, et pourtant cette carte est l'ouvrage d'un de nos plus habiles géographes. J'avoue qu'il est assez singulier de voir un Péruvien placer les villes de Sorata et de la Paz sur le versant oriental de la Cordillère bolivienne, tandis qu'effectivement elles sont situées sur le côté occidental de cette chaîne; ce qui est à peu près comme si l'on mettait en Europe Florence à l'E. des Apennins ou Turin à l'O. des Alpes. Cette erreur, au reste, a été reproduite dans toutes les cartes européennes du Pérou, celles de M. de Humboldt exceptées. Peut-être pourrait-on l'expliquer, sinon tout-à-fait la justifier par le fait extraordinaire que le Rio Sorata et le Rio de la Paz, au lieu de se jeter dans le lac, comme une foule d'autres, en suivant la pente naturelle des terrains, traversent, au contraire, toute la Cordillère orientale; fait entièrement exceptionnel en géographie physique et évidemment contraire aux lois de la statistique hydrographique. »

Au jour fixé par D. Alonzo, nous étions en route pour le voyage projeté. « La plaine aride que nous parcourons, me disait D. Alonzo, n'a pas moins de trente lieues de largeur de l'une des Cordillères à l'autre, et s'étend beaucoup au N. et au S. Le lac que nous allons voir en occupe l'extrémité N.; et, du côté où nous sommes, elle est semée de villages que séparent de petites distances et arrosés d'un grand nombre de cours d'eau qui se jettent tous dans le lac. » Arrivés sur ses bords, qui sont presque partout fort escarpés, nous nous embarquâmes à bord du premier navire construit sur ce lac, pour visiter d'abord l'espèce d'archipel qu'y forment un grand nombre d'îles, entre lesquelles on distingue Amaza, Quebaya, Taquiri, Surique, Pariti. Mon guide me fit remarquer les tombeaux et les ruines d'anciennes habitations, dont elles sont couvertes pour la plupart. Il y retrouvait des traces pour lui évidentes de l'existence des Incas, et l'une des preuves qu'il en donnait était leur parfaite analogie avec les anciennes constructions péruviennes qu'on trouve encore au Cuzco. Pendant notre navigation d'une île à l'autre, il ne m'épargnait pas les observations sur le lac, qu'il me disait être très-profond, excepté dans ses parties les plus orientales, et n'avoir souvent pas moins de 480 pieds de profondeur. Il m'était facile de reconnaître que les eaux en sont très-limpides; car elles laissent voir le fond jusqu'à 20 ou 30 pieds. Elles sont douces, quoiqu'on les ait dites amères et impures, ce qui est évidemment inexact, car les bestiaux et les habitans en boivent sans danger. Nos Indiens, pour justifier la réputation dont il jouit de nourrir d'excellens poissons, nous en servirent quelques-uns, entre autres des *trouchas*, des *armantos*, des *cuchis* et des *boguillas*; nous les trouvâmes excellens, ainsi que les oiseaux qui abondent sur les rives et qui nagent sur les eaux.

Cette première exploration terminée, nous cinglâmes droit au N., et bientôt nous nous trouvâmes dans un vaste canal, bordé, à droite et à gauche, de hautes montagnes aux croupes assez arrondies, quoique s'élevant perpendiculairement à une hauteur considérable. On y aurait en vain cherché des arbres, et pourtant elles étaient partout revêtues de verdure. Nous en passions quelquefois si près que leur ombre projetée sur l'eau couvrait entièrement notre embarcation. L'aspect de ce détroit où nous n'avions que l'eau sous nos pieds, le ciel sur nos têtes et des montagnes assez tristes à droite et à gauche, avait quelque chose de sombre et de solennel. Nous y entrions à pleines voiles. A gauche, on apercevait quelques maisonnettes, bâties à mi-côte ou au sommet d'une colline de médiocre hauteur placée au-dessous et en avant d'une montagne relativement considérable, avec une petite église et un petit clocher. « Voilà San Pedro! » me dit mon cicérone; et « voici San Pablo, » ajouta-t-il, en se tournant vers la droite et en me montrant un autre village à peu près de la même étendue, mais situé sur une rive beaucoup plus unie, abritée aussi par de hautes montagnes. « Nous sommes dans le détroit de Tiquina (PL. XLVI — 3) qui nous mène de la partie méridionale du lac dans sa partie septentrionale, beaucoup plus vaste, et s'étendant jusqu'à Huancane, dans la province de ce nom; rappelez-vous que nous voguons sur

une mer élevée de 4,000 mètres au-dessus du Grand-Océan. » Toujours poussés par le vent, nous abordâmes bientôt l'île de Coati ou de *la Lune*, où se trouvent les ruines du fameux temple de la Lune et où les Vierges du Soleil vivaient dans le luxe et dans les honneurs, objet de vénération pour les peuples, presque à l'égal du grand Inca, dont elles partageaient la gloire. Après avoir quitté l'île de Coati pour gagner celle de Titicaca ou *del Sol*, nous fûmes assaillis d'un de ces violens orages qui descendent des Andes et rendent si souvent la navigation du lac dangereuse. Heureusement, il éclata seulement au moment où nous abordions cette dernière île, et nous en fûmes quittes pour la peur. « L'île de Titicaca, mot qui signifie *montagne de plomb*, est la principale de toutes les îles du lac, me dit D. Alonzo, et donne son nom au lac entier. Les naturels croient que c'est dans cette île que Manco Capac a résidé primitivement et qu'il a reçu sa mission divine ; aussi l'ont-ils en grande vénération. Cette île a trois lieues de long sur une de large, avec cinq lieues de tour. Elle est montagneuse et peu cultivée; mais partout elle est fertile et abonde en fleurs. Ses pâturages nourrissent du bétail, et l'on y trouve beaucoup de pigeons. »

Nous étions descendus à terre, et je cherchais de tous mes yeux une pierre, un pilier qui pût au moins m'indiquer la place de ce temple magnifique élevé au Soleil par les Incas, et dont on a prétendu que les murailles étaient revêtues d'or pur. « Il ne reste plus que des ruines informes de toute cette antique splendeur, me dit Alonzo. Chaque Péruvien, à commencer par le grand Inca, pour qui c'était un devoir sacré, étant obligé, tous les ans, de visiter ce temple et de déposer une offrande dans son trésor, les richesses qu'on y avait accumulées étaient immenses; mais, à l'époque de la conquête du pays par les Espagnols, tout fut ruiné. Les Indiens ajoutent même, et ils en sont bien convaincus, que la plus grande partie des richesses du pays furent jetées dans le lac quand les Espagnols y entrèrent ; entre autres objets précieux, on y jeta, dit-on, la grande chaîne d'or faite par ordre de l'Inca Huaynacapac, qui avait deux cent trente-trois aunes de long, et dans laquelle pouvaient danser six mille hommes! Mais, en laissant de côté tout ce qu'il faut accorder à l'amour du merveilleux, passion de tous les hommes, qui préside au berceau de tous les peuples, il reste encore, dans l'histoire des anciens Péruviens, assez de grandes et belles choses pour vouer à jamais à l'exécration les odieux oppresseurs de cette malheureuse nation. »

Nous nous rembarquâmes pour regagner la terre-ferme ; et, cinglant droit au S. entre les îles Chique et Pariti, nous attérîmes au petit bourg de Taraco, d'où nous nous rendîmes bientôt aux fameuses ruines de Tiaguanaco. Le premier objet que j'aperçus en arrivant à Tiaguanaco me dédommagea du désappointement que j'avais éprouvé à la première vue des monumens péruviens, dans ma promenade sur le lac. « Ne soyez pas surpris, me dit Alonzo. Le portique monolithe que vous avez sous les yeux et dont l'étonnante conservation atteste la solidité, a dû survivre à tous les orages, car il ne tentait pas la cupidité des conquérans (Pl. XLVI — 4). Sa grandeur et sa masse, ainsi que la singularité du système architectonique auquel il appartient, attestent l'existence et le passage d'une nation que je regarde comme bien plus ancienne et plus puissante que la nation quichua ou des Incas. Voyez autour de cette colline factice et sur cette colline même, ces statues colossales, ces enceintes entourées de piliers énormes; contemplez ces massifs de constructions dont les pierres le cèdent à peine en dimensions à celles des monumens de l'ancienne Égypte; examinez ce portique couvert de sculptures en reliefs plats dont les principaux détails accusent indubitablement l'importance qu'on attachait au condor, considéré comme emblême politique de grandeur et de gloire, ou plus probablement comme objet particulier d'un culte (Pl. XLVII—1). Tous ces objets n'attestent-ils pas la préexistence d'une civilisation plus ancienne et plus avancée que celle des Incas même ; d'une civilisation dont la civilisation de ces derniers, toute imposante qu'elle puisse paraître, ne serait encore qu'un débris? Ce n'est point là une vaine hypothèse. Les allégations des historiens et leurs doutes même tendent à l'établir; toutes ces ruines sont, d'ailleurs, situées sur le territoire de la nation aymara, qui parlait un langage différent du quichua ; cette ancienne langue des Incas est encore parlée, avec quelques modifications, dans une partie du Pérou; mais à la Paz et dans tous ses environs la langue ordinaire des indigènes est l'aymara. »

Pendant que D. Alonzo me parlait, je ne voyais autour de moi, dans toute la contrée qu'il supposait avoir été jadis la patrie d'un peuple nombreux, qu'un laboureur conduisant sa charrue au pied des ruines; et, assise non loin de lui, une pauvre bergère faisant paître à ses brebis l'herbe rare et courte de la plaine ; tous deux s'inquiétaient fort peu, sans

doute, d'histoire et d'archéologie péruviennes. « Et sont-ce là aussi des Aymaras? » demandai-je à D. Alonzo. « N'en doutez pas, me répondit-il; vous n'avez pas vu autre chose depuis la Paz... Mais regardez au loin ces troupeaux si nombreux de llamas et d'alpacas qui font la richesse de notre pays, en nous rendant les mêmes services que les chevaux et les ânes vous rendent en Europe, sans que cela nous empêche, comme vous l'avez vu, de leur associer ces derniers. L'affluence de ces animaux est pour moi une nouvelle preuve de la justesse de mes idées. Les rives méridionales du lac, les îles que nous y avons vues pleines de vestiges d'anciennes demeures, sont encore aujourd'hui, comme elles l'étaient autrefois, l'asile d'une population toujours comparativement beaucoup plus nombreuse que celle d'aucune autre partie du plateau. Comment n'en serait-il pas ainsi puisque, dans ses vallées, se pressent et se sont toujours pressées des myriades de llamas et d'alpacas, dont nos fermiers élèvent encore de riches troupeaux que leur disputent en vain les condors et les caracaras? Vous n'oublierez probablement pas de recueillir dans votre journal et sur votre album de voyage quelque description et quelque dessin de ces intéressans animaux. — C'est déjà fait, au moins quant au dessin, lui dis-je, en lui présentant une de mes esquisses (Pl. XLVII — 2). Pour la description, je compte un peu sur votre complaisance. — Je ne puis guère vous dire, à cet égard, que ce que vous savez déjà; car vous avez vu bien des individus de ces espèces, depuis que vous parcourez nos contrées, où on les trouve presque partout. Le llama (*camelus llamas*, Lin.), grand comme un cerf, au pelage châtain, mais variant de couleur en domesticité, est particulier aux Andes péruviennes et d'un grand usage soit sur les routes où les mules mêmes ne peuvent passer, soit dans les lieux où le fourrage est rare. Il est regardé, dans le règne animal, comme tenant le milieu entre le chameau et la brebis. On l'emploie à transporter le minerai des mines, le charbon, le blé, etc. Quand sa charge passe de quatre-vingts à cent cinquante livres, ou quand on exige de lui une marche de plus de trois à quatre lieues par jour, il tombe malade, se couche et meurt. Un des grands avantages qu'on trouve à se servir du llama, c'est que deux ou trois livres de paille lui suffisent pour vingt-quatre heures. On forme des troupeaux d'alpacas à cause de leur laine. »

Tout en causant ainsi, mon compagnon de voyage et moi, nous avions repris notre route et nous avancions toujours dans la direction de l'O., qui nous conduisit enfin sur les rives du Desaguadero. Cette rivière, au lieu d'entrer dans le lac, comme l'indiquent toutes les cartes, en sort vers la partie méridionale, et va, plus au S., se perdre dans un autre lac du département d'Oruro. Le cinquième Inca, Yupanqui Capac, avait jeté sur le Desaguadero un pont, par lequel l'armée péruvienne passa, lors de son invasion des Charcas. Ce pont, construit peu solidement, suivant le système adopté au Pérou, devait être, d'après une loi des Incas, réparé tous les six mois, usage que le gouvernement espagnol trouva utile d'adopter.

« C'est ici que nous nous quittons, me dit D. Alonzo, quand nous eûmes passé la rivière; car voici la limite entre la République Bolivienne et celle du Pérou. Ma route directe pour Arica est de franchir la Cordillère occidentale par la passe la plus rapprochée d'ici, en tirant droit à l'O.; tandis que vous, qui gagnez Puno, vous devez remonter au N., le long du lac. Mais nous pourrons nous revoir à la côte; et si j'y suis encore quand vous viendrez, n'oubliez pas que vous avez en moi un ami. »

Il me tendit cordialement la main, et après un échange du bienveillant *vaya V. con Dios*, qui répond à notre : *bon voyage!* nous nous séparâmes.

CHAPITRE XLI.

RÉPUBLIQUE DU PÉROU.

Le premier point remarquable qu'on rencontre entre le Desaguadero et la Cordillère, en longeant la côte occidentale du lac, est Zepita, d'où l'on se rend à Pomata, qui possède une église bâtie dans la situation la plus agréable. De Pomata, on arrive à Juli, petite ville très-peuplée; de Juli, on gagne le village d'Ilabe, où j'ai vu, en quantité, des vers luisans (*lampyris*). Ces insectes éclairaient ma route, qui était pénible et désagréable, pendant le commencement d'une nuit fort obscure. Je passai là, en *balsa*, le Rio Ilabe, comme j'avais déjà passé plusieurs autres cours d'eau dans cette direction; car de ce côté, comme du côté opposé, beaucoup de rivières, plus ou moins considérables, descendent de la Cordillère et vont se perdre dans le lac. Le village est agréable et paraît avoir été jadis très-peuplé. La route directe d'Ilabe à Acora, jolie ville bâtie sur le lac, est agréable et bordée de cultures, entre lesquelles se distingue celle de la *quinoa*, espèce d'anserine (*chenopodium*), dont les graines sont

broyées par les Indiennes sur des pierres, et se convertissent en farine qui sert à faire des potages et des bouillons. On y cultive aussi beaucoup de pommes de terre, du seigle, de l'orge. Acora peut avoir 3,000 habitans. Depuis là jusqu'à Chucuito, on a toujours en vue le lac, dont les bords sont animés par de longues bandes de hérons blancs et de flamingos (*phenicopterus*). Chucuito, dont le nom est un de ceux sous lesquels on désigne le lac, est bâtie sur une colline haute de deux cent soixante-dix pieds et de l'aspect le plus pittoresque. C'est une ville très-propre et régulièrement bâtie, à laquelle on donne une population de 5 000 ames. Elle possède une très-belle église entourée d'arcades, de grandes fontaines et un marché où se fait un commerce considérable de *coca*. Elle est célèbre entre les villes qui ont le plus souffert dans l'insurrection de Tupac Amaro; elle fut prise, pillée et détruite par les insurgés, le 13 avril 1781. Chucuito est le dernier lieu de quelque importance qu'on trouve avant d'arriver à Puno; le chemin de cette première ville à l'autre est un véritable jardin garni de plantes dont, par une singularité très-remarquable, toutes les fleurs sont jaunes. Sur les pentes de toutes les chaînes voisines, la végétation la plus brillante et la plus variée; mille oiseaux divers se jouant sur les eaux du lac, dont les rives sont tapissées de joncs touffus, au milieu desquels une multitude de filets tendus annoncent l'espoir du pêcheur; l'air le plus pur, le plus beau ciel; et, comme caractère particulier, partout, sur les montagnes, dans les plaines, jusqu'aux bords du lac, un gazon vert et touffu, qui produit une grande variété de graminées, mais pas un seul arbre : tel est l'aspect de cette contrée délicieuse que les habitans ont appelée à juste titre leur paradis.

Puno est la capitale du département de ce nom, composé des cinq provinces de Huancane, de Lampa, d'Asangaro, de Caravaya, de Chucuito. Le département, dans toute son étendue, est un plateau qui, sur quelques points, n'a pas moins de 10 à 12,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Le climat y est froid, comparativement à celui de la côte, mais très-sain. Il abonde en bétail, en pommes de terre et en orge qu'on coupe souvent en vert pour les chevaux. Il s'y trouve aussi quelques manufactures de tissus en laine, qui fournissent les villes d'Arequipa et de Lima. Les llamas, les guanacos, les alpacas sont très-nombreux dans ce district. On y trouve aussi beaucoup de vigognes, *vicuñas* ou *pacos* (*camelus vicunna*, Lin.), animal grand comme une brebis, couvert d'une laine fauve, très-fine et très-douce, qui lui pend en longues soies sous la poitrine et qui sert à tisser des étoffes précieuses.

Puno est une ville assez considérable, à laquelle le général Miller, écrivain estimable, qui a quelque temps gouverné la province, donne une population de 9,000 ames, réduite à 5,000 par M. Pentland, savant anglais. Très-florissante lors de l'exploitation des mines, Puno est aujourd'hui tellement déchue que, sur la belle place centrale qui jadis en faisait l'ornement, il n'y a pas une seule maison à laquelle il ne manque des portes, des fenêtres ou quelque partie du toit. Le matin, elle sert de marché et l'on y vend de la chair de llama, des pommes de terre, du pain de froment, dont la farine vient d'Arequipa, de la quinoa, et d'autres comestibles; mais on n'y voit pas d'autres fruits que des coings et des grenades qui, sans être bons, coûtent extrêmement cher. Suivant M. Pentland, la ville est à 13,831 pieds anglais d'élévation, et le lac à 12,760; ce qui suppose, pour le niveau de la cité, un excédant de 70 pieds.

Je profitai de mon nouveau séjour sur les bords du lac pour rectifier ou compléter les notions que j'en avais déjà. J'appris que son nom est *Laguna de Puno;* très-peu de personnes, même dans cette ville, connaissent son véritable nom de Titicaca. Ses bords entourés, de toutes parts, de grands joncs que les Péruviens appellent *totora*, sont habités par des pêcheurs; ceux-ci vivent dans de petites huttes construites avec ces joncs, qui leur servent aussi à faire des tapis, des couvertures de lit, et de petits bateaux plats avec lesquels ils naviguent sur le lac et sur les rivières du voisinage.

Puno avait plusieurs mines d'or qui, dans le XVII[e] siècle, étaient rangées au nombre des plus riches du monde et ne le cédaient qu'à celles de Potosi. La plus célèbre était celle de Laycota ou de Salcedo, comme on l'appelle aujourd'hui, du nom de son premier propriétaire. Ce dernier ayant été injustement mis à mort en 1669, toutes les mines du canton ne tardèrent pas à déchoir, parce que l'eau s'y accumula et finit par les remplir. Elles restèrent dans cet état jusque vers la fin du XVIII[e] siècle, où l'on chercha de nouveau à les exploiter. D'après les registres de Chicuito, le minerai tiré dans une année (1668) des seules mines de Salcedo avait produit plus d'un million et demi de piastres.

Ma visite à Puno avait satisfait ma curiosité sur la fameuse Méditerranée de l'Amérique mé-

ridionale, puisque j'en avais reconnu les principaux rivages avec tout le soin possible. Je jetai donc un dernier regard sur ses belles eaux, et lui adressant un dernier adieu, auquel un poëte eût sans doute ajouté une touchante invocation à l'ombre des Incas, je repris mon voyage, en me dirigeant sur Arica, par le chemin de la Cordillère.

Je revis avec plaisir Chucuito, Acora, Ilabe; et, me dirigeant à l'O., j'arrivai, le 2 avril 1830, à l'ancienne mission de San Francisco de Anquac, distante de quatre lieues d'Ilabe, et qui ne consiste qu'en quatre maisons et une église. Plus loin, au petit village indien de Piche-Pichun, je vis une usine d'amalgamation; je fus surtout frappé de l'innombrable quantité d'oiseaux variés qui voltigeaient autour des maisons. Le grand nombre de demeures éparses que j'apercevais de toutes parts, ainsi que les troupeaux de llamas qui couvraient la campagne, devaient me faire présumer que ce canton est fort populeux. Pourtant on y manque absolument de bois, et l'extrême élévation du terrain doit apporter nécessairement de grands obstacles au développement de l'agriculture.

En partant du village de Piche-Pichun pour gagner la plus prochaine station, j'eus à traverser une belle et vaste pampa, qui s'étend vers le S. jusqu'au Rio Desaguadero. Rien ne vient interrompre la monotonie de ces plaines désertes, si ce n'est le fréquent aspect d'enclos réguliers et de maisons rondes uniformément construites, preuves infaillibles de l'existence antérieure d'une population dans ces lieux où l'on ne voit plus guère que des voyageurs, des llamas et des guanacos; mais cette population, qu'est-elle devenue? A-t-elle été jamais aussi nombreuse qu'on le suppose, d'après des autorités un peu suspectes? Les savans seuls peuvent résoudre ces difficiles questions d'histoire et de statistique.

A Pisacoma, village indien de 1,300 ames, où le climat est rigoureux et où les habitans ne vivent guère que de chair de llama, de quinoa et de pommes de terre, j'interrogeai le curé sur le nombre de ses paroissiens. « J'en ai deux, me répondit-il, moi et mon neveu. Tous les autres sont des Indiens. » En gravissant la pente rapide d'un plateau qui domine la vallée de Pisacoma, j'eus de nouveau, dans l'E., l'aspect imposant de l'Ilimani et du Sorata, que j'avais vus de si près. Les vigognes, aux formes sveltes, se montraient, de moment en moment, plus fréquentes au bord des montagnes. Enfin j'arrivai au sommet d'un plateau élevé de 14 à 15,000 pieds et où tout annonçait l'existence d'un volcan maintenant éteint. Au village de Morocollo, situé sur le plateau même, je trouvai, dans toute leur pureté, les mœurs, les habitudes, les constructions des anciens habitans, telles que les historiens les ont décrites : maisons en pierre, rondes pour la plupart, à toits coniques, couverts d'une herbe du pays; foyer au centre et dont la fumée n'a pas d'autre issue que l'unique porte qui sert d'entrée. Pour meubles, un tambour, une flûte, une espèce de violon. A l'intérieur, plusieurs enclos où l'on réunit, la nuit, en plein air, les llamas, les moutons et les alpacas, dont la laine est quelquefois si longue qu'elle leur couvre presque les pieds : tels sont les trésors des habitans qui sont chrétiens seulement de nom, et n'ont d'autre langue que l'antique idiome aymara. Leur haine pour un ancien ennemi, encore brûlante au fond de leur cœur, en dépit du temps, revit dans leur ton, dans leurs manières, envers tout ce qui est ou tout ce qu'ils croient espagnol, à moins que la menace et la crainte ne les forcent à la politesse et à la complaisance; ils deviennent alors aussi timides, aussi obséquieux qu'ils étaient d'abord hautains et insolens.

Je montais toujours; et, de Morocollo, j'arrivai au nevado de Chipicani, auquel M. Pentland donne 18,898 pieds, et qu'on regarde comme l'un des plus hauts sommets de la Cordillère. A une demi-lieue plus loin, je touchai à une *casa del rey* (maison du roi) ou *tambo*, l'un de ces refuges ménagés, sous un nom trop pompeux, au voyageur perdu dans les neiges. Les casas del rey remplissent l'office des casitas de la Cordillère du Chili. Mais quel refuge! Mon arriero et moi nous mourions de froid. Toutes les eaux du voisinage étaient glacées. C'est pourtant là qu'il fallut coucher. Il n'y a guère, dans tous ces endroits, d'observation utile à faire que pour le géologiste, et encore faudrait-il être poussé d'un bien ardent amour de la science pour n'en pas être un peu distrait dans ces lieux sauvages. Au petit village de Tacora, jadis probablement très-peuplé, et qui, suivant M. Pentland, n'est pas à moins de 14,275 pieds au-dessus du niveau de la mer, je rencontrai un pauvre cordelier plein d'une ardeur tout apostolique pour la conversion des Indiens, et qui, dans la paroisse même ou dans les environs, n'attendait plus que des paroissiens; il s'inquiétait, d'ailleurs, fort peu de savoir si le plateau renferme ou non un volcan éteint, comme le suppose le savant anglais que je viens de nommer. Enfin l'apparition d'une

végétation plus vive, plus variée, qui succédait déjà aux plantes purement alpines, nous annonçait l'approche du versant opposé; et le *cactus peruvianus*, qui est là sur son terrain, égayait nos yeux de l'éclat de ses grandes fleurs blanches. Le 7 avril, j'étais à Palca; Palca, véritable Eden pour moi, après cinq jours de fatigues. Avant d'y arriver, j'avais remarqué plusieurs édifices en forme de tours carrées ou d'obélisques de vingt pieds de haut sur huit de large environ, construits en terre et entièrement pleins. J'en avais vu de semblables près de Puno. Ces édifices, déjà fort anciens, et rapportés, par les indigènes, aux temps antérieurs à la conquête, ne sont pas des monumens de triomphe, comme le pense le docteur Meyen, mais bien certainement des tombeaux des anciens habitans, ainsi qu'il est facile de s'en assurer. Quoi qu'il en soit, Palca est située sur la pente d'une *quebrada* (ravine) très-profonde. Elle se compose d'un *tambo* (chambre à la disposition du voyageur), de quelques maisonnettes et d'une église pittoresquement située. Des pommes de terre croissent sur les hauteurs voisines; dans les champs qui l'entourent se cultivent le maïs et l'*alfalfa* (luzerne). Le brillant colibri voltige gaîment sur tous les buissons. On voit paître épars, çà et là, les llamas du pays; tandis que des troupes nombreuses de ces animaux et de mules, chargés de marchandises, montent ou descendent par les étroits et dangereux sentiers qui servent de route pour pénétrer dans l'intérieur jusqu'à la Paz et à Potosi (Pl. XLVII — 3).

Au-delà de la station de Palca s'étend la région des cactus, qui présente au voyageur un aspect tout particulier. Cette région est caractérisée par des masses de pierres où l'on ne voit pas d'autres plantes que ces cierges, entre lesquels le docteur Meyen en distingue une espèce nouvelle qu'il nomme *cactus candelaris*, sans doute à cause de la disposition élégamment symétrique de ses douze branches d'un vert clair, revêtues d'un fin duvet, et qui se dirigent, celles-ci en haut, celle-là en bas, tandis que d'autres tournoient en spirale. Toute cette végétation est active et pompeuse, quoique l'eau soit peu abondante.

Nous n'avions plus qu'à descendre sur des pentes plus ou moins rapides; nous approchions du pied de la Cordillère. Il nous fallait encore traverser, avant d'arriver à la ville de Tacna, le joli village de Pachia. Ce village a près d'une lieue de long et se compose d'une file continue de cabanes et d'haciendas, alternant les unes avec les autres; aspect animé que vivifient encore de longues allées d'arbres analogues à nos peupliers d'Italie, unis à une foule de végétaux brillans. Des grenadiers, des figuiers, des oliviers se groupent ou s'alignent au bord des ruisseaux d'irrigation, dont le murmure égaie encore ce riant paysage. Pour qu'il ne manquât rien à son originalité, au moment même de mon passage, un cavalier du pays reproduisait à mes yeux une scène que j'avais déjà vue à Tarija. Il recevait en croupe derrière lui une femme à laquelle il tendait galamment une main officieuse afin de la soutenir, tandis que le pied de la dame, pour s'élever jusqu'à lui, s'engageait, comme dans un étrier, sur un nœud pratiqué à cet effet à la queue du paisible coursier, qui paraissait habitué à ce manége (Pl. XLVII — 4). Je retrouvai cette coutume à Tacna, le pays du monde où l'on aime peut-être le plus l'équitation; car les dames de la ville font jusqu'à leurs visites à cheval, et les habitans pauvres se servent d'un âne à défaut de quadrupède plus relevé.

Tacna est une ville aussi singulière par sa situation que par le mode de sa construction et l'humeur de ses habitans. Située sur une rivière très-étroite, dans laquelle il n'y a de l'eau que deux jours par semaine, elle est bâtie au milieu d'une espèce d'oasis de verdure et d'arbres qu'entourent une nature inanimée et une bande de sable et de rochers nus. Elle peut avoir une lieue de long. Ses maisons en pierre sont uniformément blanchies, très-petites, et n'ont qu'un rez-de-chaussée avec un toit pointu fait de roseaux entrelacés. Il est rare qu'elles aient une cour, et les fenêtres s'ouvrent toujours sur les rues, qui sont droites et pavées en pierres de grandeur inégale. On voit souvent s'y promener des cochons et autres animaux de basse-cour. Les dames de Tacna sont généralement laides; elles ne manquent cependant pas de coquetterie, à en juger, du moins, par le temps qu'elles mettent à disposer leur coiffure, qui consiste en un grand chapeau de paille ou de poil de vigogne, sous lequel leurs cheveux pendent par-devant en boucles sans nombre, et sont divisés par derrière en vingt ou trente tresses. Tacna compte 10,000 habitans. La vie matérielle y est excessivement chère, et le manque de bois et d'eau s'y fait souvent sentir. Le bois vient d'Arica, et l'eau se distribue artificiellement deux fois par semaine, à des jours fixes, pendant lesquels tout est en mouvement, tandis que, les autres jours, la plus morne tranquillité règne partout. Malgré la

manque d'eau, le marché de la ville est constamment fourni de belles grenades, et les olives, les raisins, les melons, les pastèques y sont excellens.

Le climat de Tacna est agréable et salubre. La chaleur est excessive le matin, mais modérée dans la journée, sans doute à cause du voisinage des Andes. M. Pentland dit que cette ville est élevée de 1,796 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer.

Tacna est, dans toute la force du terme, une ville de commerce, cultivant peu les arts et les sciences. Elle fait, par le transit, d'excellentes affaires avec la Bolivia. Elle exporte du quinquina, du cuivre, de l'or, de l'argent. On y trouve tous les objets de luxe qui se fabriquent en Bolivia, tels que des filigranes en argent, des *braseritos* (vases à allumer les cigarres) et des couvertures brodées qui sortent des fabriques de la Paz. Elle a entièrement supplanté Arica pour le commerce extérieur ; et tous les négocians de Tacna ont, dans ce port, des commis et des mandataires pour les avertir des arrivages et leur adresser les commandes.

Arica est à une distance de quatorze lieues de Tacna; elle en est séparée par une triste et monotone pampa, formée seulement de gros sable, sans la moindre apparence de végétation, sans route tracée; un arriero de mauvaise volonté pourrait très-bien y égarer le voyageur, et on a même vu des muletiers s'y perdre eux-mêmes sans le vouloir. Pour toute distraction, on n'y a jamais d'autre spectacle que les nombreuses carcasses de mulets que leurs conducteurs laissent périr, quand la fatigue ou des blessures ne leur ont pas permis de suivre les caravanes. On peut juger si j'étais impatient d'arriver à Arica, quelque triste que dût être pour moi le séjour de cette ville; aussi la nouvelle que me donna l'arriero de la fin prochaine de notre triste et fatigant voyage me fit-elle le plus grand plaisir.

L'impression que produisit sur moi la première vue d'Arica fut à peu près analogue à celle que j'avais reçue de Cobija, c'est-à-dire fort peu favorable ; j'y étais pourtant arrivé par terre, et mes petites navigations côtières auraient dû m'accoutumer depuis long-temps à l'aspect presque identique des ports de l'Océan-Pacifique. Le premier objet qu'on remarque, soit qu'on descende de la Cordillère, soit qu'on arrive de la mer, est le *morro* (la colline) *d'Arica*, montagne de sept cents pieds de hauteur perpendiculaire, d'une blancheur éblouissante, et dont les flancs escarpés descendent rapidement jusqu'au bord de la mer. Le manque d'eau qui se fait sentir de prime abord et les masses immenses de sable qui entourent la ville de toutes parts, lui donnent un aspect de misère et de stérilité. Ce n'est qu'après un examen plus sérieux et un séjour de quelque durée, qu'on finit par se réconcilier un peu avec des apparences aussi fâcheuses.

Mon premier soin, en arrivant, fut de demander D. Alonzo, qui s'y trouvait encore, et qui devait partir, le surlendemain, pour Lima, en passant par Arequipa. J'étais ainsi assuré d'un compagnon de voyage pour une partie importante de l'exploration qui me restait encore à faire.

Après les premiers complimens, il me proposa une promenade dans la ville et dans ses environs, pour que je ne la quittasse pas avant d'y avoir vu ce qu'elle pouvait offrir de curieux. Il me montra d'abord le port; il est vaste, mais comme tous ceux de la côte occidentale de l'Amérique, il a le grave inconvénient d'être ouvert et sans abri contre les vents du N. On y remarque un môle à l'extrémité duquel est un corps-de-garde destiné à protéger le service de la douane. Ce môle devient, tous les soirs, pour les habitans d'Arica, une promenade où ils viennent jouir de la fraîcheur d'une brise légère qui descend des Andes. Les autres parties du port sont remplies de grands bancs de sable, de rochers, et le ressac y est très-violent; le débarquement n'est pas toujours très-facile et ne peut s'opérer qu'au moyen de fragiles balsas, que leur extrême légèreté rend seules capables de toucher au rivage sans se briser. La côte qui s'étend au N. de la ville paraît riche ; mais elle est marécageuse, et c'est peut-être aux vapeurs malsaines qui s'en exhalent qu'il faut attribuer la fièvre tierce à laquelle ses habitans sont sujets. On pourrait attribuer aussi cet état presque permanent de maladie à la négligence avec laquelle les Ariqueños laissent s'accumuler sur leurs rives des centaines de milliers d'échinides qui, tombés en putréfaction, infectent l'air d'alentour ; et si l'on y joint la stagnation presque continuelle des eaux du ruisseau voisin, on ne s'étonnera plus que la plupart d'entre eux ressemblent moins à des hommes qu'à des squelettes ambulans. Que voit-on, en effet, en arrivant? quelques pauvres diables ayant l'air le plus misérable du monde; quelques sales Indiens, tristes enfans du pays; un ou deux soldats en faction, et fort mal équipés, ayant à peine la force de crier *qui vive!* En

pénétrant dans les rues, c'est encore pis. Toutes les personnes que vous rencontrez ont l'air souffrant ; vous croiriez presque marcher dans une ville où règne la peste. Aussi qu'en est-il résulté? Que plusieurs des plus riches habitans ont pris le parti de déserter un lieu aussi malsain pour aller chercher à Tacna, dans un air plus pur, de nouvelles garanties d'existence. Cette circonstance a, sans doute, beaucoup nui et devra toujours nuire à la prospérité de ce port qui n'en reste pas moins un des plus importans de l'Amérique du Sud, et l'entrepôt naturel des produits de l'industrie européenne pour tout le Pérou méridional et pour la Bolivia. A cet égard, il est en concurrence avec le port de Cobija, auquel quelques négocians le préfèrent même, parce qu'ils ne sont pas forcés ainsi de traverser le désert qui entoure cette dernière ville et de suivre, sur le dos des Andes, la route excessivement longue et pénible qui seule, de ce côté, conduise à la Paz.

Arica est une ville fort laide. Les maisons en sont basses, bâties de boue et couvertes de roseaux et de nattes. Partout on rencontre des traces des tremblemens de terre auxquels le pays est souvent exposé. Les toits sont parfois couverts d'urubus et d'autres oiseaux de proie; ce qui justifierait un voyageur d'avoir osé comparer cette ville à un vaste cimetière silencieusement gardé par ces hôtes funèbres. Sauf les étrangers qu'y attirent les intérêts de leur commerce, la population ne se compose guère que de sang-mêlés, comme mulâtres et métis, qu'on ne voit presque que le soir, au coucher du soleil, enveloppés d'un grand manteau et coiffés d'un chapeau de laine ou de poil de vigogne orné d'un large ruban de soie bariolée avec un gros nœud. Je voulus voir de près le *morro d'Arica*, montagne dont la masse se compose de basaltes d'une couleur grise tirant sur le noir. J'attribuais à la nature même de la roche l'extrême blancheur de son sommet et d'une partie de ses flancs, qui contrastaient d'une manière pittoresque avec la couleur brune des autres collines sablonneuses dont la ville est entourée de toutes parts du côté de la terre ; mais cette teinte blanche est l'effet du *guano* ou fiente des oiseaux de mer de diverses espèces, des fous, des cormorans, qui couvrent tout le rivage. On peut dire, sans exagération, que les volées de ces oiseaux obscurcissent le soleil, et il faut les avoir vu s'élancer de leurs retraites, par bandes de plusieurs milles de longueur, pour se faire une idée juste de ce singulier spectacle. Le guano est un objet de commerce considérable pour toutes les provinces littorales du Pérou : cette fiente, un peu humectée, devient un engrais précieux qui double le produit des terres ou qui en combat efficacement la stérilité. La végétation, autour d'Arica, est peu développée; cependant les bords du chétif Rio d'Arica présentent des champs de canne à sucre, des cotonniers, des bananiers et même des vignes dont les raisins sont d'une excellente qualité, ainsi que des oliviers et des figuiers qui donnent des meilleurs fruits qu'on puisse trouver en Amérique ; mais toutes ces productions sont d'un prix fort élevé.

Le délai fixé par D. Alonzo pour son départ était passé. Il n'avait prolongé son séjour que par égard pour moi; et, quand bien même je n'eusse pas suffisamment observé cette localité plus curieuse que vraiment intéressante, je me serais reproché d'abuser plus long-temps de la complaisance de mon guide, qui, d'ailleurs, me promettait bien autre chose d'Arequipa et de son volcan. Nous partîmes donc pour cette ville ; et, afin de me donner l'occasion de bien reconnaître sur un plus grand développement les côtes de cette partie de l'Amérique, si différentes de celles qui leur sont opposées, D. Alonzo voulut bien les suivre jusqu'à la hauteur de l'ancien port de Quilca.

Nous trouvâmes, de temps en temps, comme je l'avais déjà vu aux environs d'Arica, des os d'énormes cétacés qui s'étaient échoués dans les sables, après avoir été blessés par les baleiniers. Arrivés à la hauteur du lieu où existait le port de Quilca qui a dû céder à l'influence des circonstances et que remplace aujourd'hui celui d'Islay, à tous égards beaucoup plus convenable, nous nous dirigeâmes sur Arequipa. Nous fûmes affligés, durant tout le trajet, de l'aspect de profonde misère de quelques familles indiennes qui végètent péniblement sur cette côte.

Deux routes pouvaient nous conduire à Arequipa, l'une par le village de Siguas, et l'autre à travers une plaine qui porte le nom de *Pampas coloradas* et une vallée qu'on appelle *los Infiernos* (les enfers). Nous eûmes à gravir, en quittant Quilca, une montagne escarpée dont l'ascension ne nous prit pas moins d'une heure et demie et au sommet de laquelle est un plateau qui s'étend presque jusqu'à Arequipa. On chercherait en vain dans cette plaine le plus léger vestige de végétation ; elle est formée d'un sable dont l'éclatante blancheur fait beaucoup de mal aux yeux, pour peu qu'il y ait de vent, et qui, lorsque le temps est calme et que le soleil darde d'aplomb ses rayons sur la

tête du voyageur, s'échauffe jusqu'à le suffoquer. Cette plaine est semée d'innombrables monticules de sables, formés par le vent, qui, dans sa violence, les fait souvent changer de position et fait disparaître toute trace de route frayée. Les muletiers qui nous conduisaient paraissaient fort inquiets; car, une fois la route perdue, il est difficile de la retrouver, et l'on est dans une situation analogue à celle des caravanes égarées dans les déserts de l'Afrique. Exposé moi-même à l'ardeur d'un soleil tropical, tandis que mon cheval s'enfonçait à chaque instant dans le sable, je n'avais en perspective, pour récréer ma vue, que ce beau sable blanc, avec des rochers nus et des montagnes; j'avais donc beau jeu pour moraliser sur ce que la cupidité peut faire entreprendre à l'homme, et le seul aspect de cette contrée me paraissait propre à refroidir le zèle des déterreurs de trésors que la nature semble avoir enfouis dans ces régions désolées, comme pour leur en interdire l'accès. Quelle vie en effet que celle de ces Européens, qui consentent à s'enterrer vivans parmi de pauvres Indiens, sans société, souvent à demi morts de faim, exposés à périr dans les éboulemens des mines ou dévorés par la fièvre! Nous avions marché dans ces plaines jusqu'au coucher du soleil, n'ayant toujours devant nous qu'un sable aride et la haute Cordillère, à vingt lieues, quand notre guide, qui nous précédait de quelques pas, s'arrêta tout-à-coup. Il avait atteint le bord d'un précipice d'une largeur immense, dont le côté opposé, éloigné de nous d'environ deux tiers de lieue, était absolument au niveau du sol que nous foulions. Au fond de ce gouffre, coulait une petite rivière, dont les rives étaient bordées de blés, de vignes et de quelques arbres à fruit. La rencontre inattendue de ces vallées, au milieu de plaines sèches et sablonneuses, produisait sur nous la sensation de bien-être et de rafraîchissement qu'éprouve le voyageur à la vue du groupe de dattiers et de la claire fontaine de l'oasis au sein des déserts du Sahara.

Le village de Siguas était à mille pieds au-dessous de nous; après avoir suivi les zig-zags d'un étroit sentier qui plongeait sur la vallée, nous atteignîmes une espèce de hutte indienne, où nous fûmes trop heureux de trouver une couple de poulets cuits avec du maïs et des pommes de terre. Une lampe de terre remplie de graisse fondue et munie d'une mèche de coton nous tint lieu de flambeau. Après avoir terminé notre modeste repas, nous nous livrâmes au sommeil. Le lendemain, de bonne heure, nous sortîmes de la profonde vallée de Siguas; et, en une demi-heure, nous nous retrouvâmes dans la plaine qui la domine. Nous eûmes encore à voyager à travers les sables jusqu'à Victor, village qui ressemble beaucoup à celui de Siguas, mais qui est plus grand et mieux pourvu des choses nécessaires au voyageur. De Victor à Ochamayo, il y a huit lieues, et quatre d'Ochamayo à Arequipa. Nous eûmes la première vue de la ville près d'une grande croix en pierre servant de limite; nous aperçûmes une grande cité avec des murailles blanches comme la neige, brillant à la clarté de la lune. Nous y entrâmes vers huit heures et nous remarquâmes les principales rues. Celles qui sont à l'entrée sont étroites; mais, quand on a passé le pont jeté sur la rivière Chile, on jouit d'une vue étendue de la ville même, le côté opposé n'étant formé que de faubourgs. Nous passâmes le pont et nous descendîmes bientôt chez un ami de D. Alonzo qui nous donna l'hospitalité.

Les maisons d'Arequipa sont bâties avec une sorte de pierre blanche si molle que l'ouvrier n'a pas beaucoup de peine à la tailler. Cette pierre durcit à l'air, ce qui a donné lieu de dire qu'il est plus facile de bâtir une maison neuve à Arequipa que d'en démolir une vieille. Les rues, comme celles de toutes les villes espagnoles, sont à angles droits. Elles sont bien pavées, mais peu propres, quoiqu'un courant d'eau parcoure les principales d'entre elles, qui seules sont bien éclairées, parce que chaque propriétaire est obligé de placer une lanterne devant sa porte. La grande place est fort étendue et sert de marché. Les maisons, comme à Santiago de Chili, ont pour entrée un grand portail conduisant à un *patio* ou cour intérieure. Le bois étant particulièrement rare dans cette partie du pays, les toits des maisons sont en pierre, et décrivent, dans chaque chambre, une voûte qui donne à l'ensemble de la demeure l'air d'un couvent assez triste. Les murailles sont très-épaisses, ainsi que celles de la cathédrale, des couvens et des églises, pour prévenir les effets des tremblemens de terre qui sont fréquens et souvent désastreux. L'historien Ulloa rapporte que la ville a été quatre fois ruinée par ces terribles convulsions de la nature. Un voyageur moderne (Samuel Haigh) cite celui du 11 février 1826, dont il a été témoin, comme l'un des plus terribles qu'on eût vu depuis longues années; suivant lui, la ville entière eût été renversée, s'il eût duré une minute de plus; mais celui du 12 juillet 1821, arrivé le jour même de la prise de Lima par les troupes patriotes sous le commandement de San Martin, fut beaucoup plus

funeste. Les royalistes superstitieux ne manquèrent pas d'y voir un effet de la vengeance divine. La ville de Lima en souffrit peu; mais plusieurs des villages de la province d'Arequipa furent en partie détruits, et la ville même éprouva de grandes pertes.

Arequipa est dans une plaine à environ vingt lieues de la côte, à cinquante lieues au nord d'Arica. Elle avait été fondée par Pizarro dans une situation différente; mais l'inconvénient du voisinage trop immédiat du volcan de Huayna-Patina contraignit les habitans à passer où ils sont aujourd'hui. Le nom de la ville signifie, en quichua, *rester;* et l'explication qu'on en donne est que, dans une des expéditions des Incas, l'armée victorieuse traversant ces contrées, plusieurs des capitaines, frappés de la beauté du pays, demandèrent la permission de s'y établir et reçurent pour réponse : *Arequipay* (restez). Quoi qu'il en soit de cette étymologie qui, comme tant d'autres, pourrait bien être plus curieuse que vraie, je dois dire qu'Arequipa est encore sous l'influence du clergé, dont plusieurs membres la représentent au congrès; j'en acquis la preuve par le tintement continuel des cloches des couvens et des églises : il commence à environ deux heures et demie du matin, au lever des prêtres pour les matines, et dure tout le jour, sans presque aucune interruption. Comme il y a beaucoup de couvens, tels que San Domingo, San Francisco, la Merced, San Juan de Dios, sans compter plusieurs autres moins importans et la cathédrale, on conçoit sans peine le tintamare d'un si grand nombre de cloches mises en branle toutes à la fois.

Il y a une maison pour les enfans-trouvés (*casa de Huérfanos*). La manière simple de les y introduire a quelque chose de touchant. Une ouverture dans la muraille contient une petite boîte destinée à les recevoir. Dès que l'enfant y est déposé, la personne qui l'a apporté agite une sonnette; la boîte tourne sur un pivot et l'enfant est reçu dans l'hospice. Si de l'argent a été déposé dans la boîte, on enregistre fidèlement la somme, qui est remise à l'enfant quand il est d'âge ou qu'il quitte la maison. Quelques-uns des plus beaux enfans que j'aie vus à Arequipa appartenaient à cette institution.

Les femmes d'Arequipa sont loin d'être aussi belles que celles des autres villes de l'Amérique du Sud; mais elles ont une sorte de charme auquel il paraît difficile de résister, car beaucoup des étrangers qui viennent dans cette ville finissent par s'y établir et par s'y marier.

A la distance d'une lieue environ, se trouve un cimetière, dont la construction, d'un assez beau style, ne date que de quelques années. Il occupe un terrain de deux acres, et la muraille en est divisée par compartimens et en niches destinées à recevoir les corps, ce qui rappelle les hypogées des anciens Egyptiens. Les protestans ou ceux qui ne meurent pas dans la foi catholique ne sont pas reçus dans la terre consacrée; et, au lieu de les enterrer dans les églises, on les porte dans quelque champ, hors de la ville. Beaucoup de gens de la classe inférieure croient encore que, lorsqu'un étranger meurt, ses amis mettent dans sa bière des provisions et de l'argent, pour l'aider à faire son long voyage. J'ai trouvé une pareille croyance en Patagonie; mais ce que je n'y ai pas vu c'est que les Arequipeños déterrent le cadavre pour le dépouiller; et, s'ils sont déçus dans leur espoir de trouver de l'argent, ils s'indemnisent au moins de leur peine en enlevant le linceul.

A près de quatre lieues d'Arequipa s'élève, dans un isolement majestueux, une montagne volcanique qui présente la forme d'un cône. Le sommet en est toujours couvert d'une fumée qui se présente quelquefois comme un léger nuage, dont la blancheur contraste avec le bleu sombre du ciel; quand la fumée augmente et s'épaissit, c'est ordinairement l'annonce d'une prochaine explosion. On dit que la montagne n'a jamais jeté de flammes, quoique son cratère, à un demi-mille aux environs, soit couvert de cendres. On lui donne 14,000 pieds anglais de hauteur au-dessus du niveau de la mer; mais l'effet qu'elle pourrait produire est diminué par l'extrême élévation du plateau sur lequel elle est assise. Quelques Anglais qui l'ont gravie ont employé deux jours pour parvenir jusqu'au sommet; et encore les difficultés de l'ascension leur firent-elles plus d'une fois mettre en question s'ils l'accompliraient. Cette montagne est ordinairement couverte de neige vers le sommet.

La saison pluvieuse à Arequipa commence en novembre et continue jusqu'en mars. Ordinairement les nuages se rassemblent lentement autour de la montagne, dans la matinée, et crèvent vers quatre heures de l'après-midi; ils sont accompagnés quelquefois de tonnerre et d'éclairs, mais l'averse est bientôt passée. Il pleut en effet, comparativement, fort peu dans la saison; et, de mars en novembre, pas une goutte de pluie ne vient rafraîchir la terre sèche et lézardée. La température d'Arequipa exerce une influence fâcheuse sur la peau et la chevelure, et, sous ce rapport, on pourrait préférer le climat de la côte, quelque malsain qu'il puisse être;

le climat est d'ailleurs assez salubre; et, sauf la *terciana* ou fièvre tierce, fréquente dans les profondes vallées, comme à Siguas, il n'y a pas de maladies dominantes.

La population de la ville et des villages voisins peut s'élever de 30 à 40,000 ames. Plusieurs de ces villages sont remplis de sources d'eau minérale chaude, où les habitans d'Arequipa se rendent, soit pour s'amuser, soit pour leur santé. Les principales sources sont celles d'Ura, à environ sept lieues de la ville, renommées pour la cure des affections rhumatismales. Il me fallut visiter ces endroits, autant pour connaître le pays, que pour me distraire du profond ennui qu'on y éprouve; car, indépendamment de ce que tout y est horriblement cher, on ne peut trouver d'autre société que celle qui se réunit dans quelques tertulias où l'on voit circuler à de rares intervalles des gâteaux et des sucreries. On n'y connaît pas les dîners, et il est fort rare que les habitans invitent les étrangers à leur table. Dans le voisinage même, on ne s'occupe ni de pêche, ni de chasse, si ce n'est quelquefois de la chasse des guanacos, qui se fait en poussant ces animaux jusqu'au pied des plus basses montagnes. Pourtant, au retour d'une de ces parties, je fus témoin d'une danse assez originale, fort en usage dans le pays. Cette danse est exécutée par des enfans indiens des deux sexes au son de la harpe et du violon, autour d'un mai ou mât de cocagne, au sommet duquel sont attachés autant de longs rubans qu'il y a de danseurs. Chacun d'eux tient un ruban par le bout qui s'enroule en tresse avec les autres, par le mouvement même de la figure, jusqu'à ce que les danseurs, toujours plus rapprochés du centre commun, finissent par se joindre tous au pied du mât, dont ils s'éloignent alors, en cadence, pour recommencer les mêmes circonvolutions, tant que la musique ne s'arrête pas (Pl. XLVIII—1). Cette danse qu'on nomme *ayllas* forme un tableau gracieux et animé que nos chorégraphes transporteraient peut-être avec succès dans leurs exercices dramatiques. Sauf cette distraction accidentelle, je ne vis rien qui pût tromper mon ennui. Les mœurs et les costumes n'avaient rien d'assez original, ni d'assez tranché pour intéresser un observateur qui en avait déjà vu cent fois d'analogues. Cependant je distinguai par sa bizarrerie même le costume des revendeuses du marché de la ville, avec leurs grosses jupes et leur espèce de casquette aplatie sur les oreilles (Pl. XLVIII—3); aussi, en désespoir de cause, je fus réduit à l'étude des antiquités péruviennes, que je pus reconnaître et observer là, en grand nombre, grâces aux lumières de D. Alonzo. Elles consistent en jarres de terre ou de bois trouvées dans les tombeaux, et dont quelques-unes ne sont pas moins curieuses par l'originalité de leurs formes que par les figures monstrueuses d'hommes ou d'oiseaux qui leur servent d'ornemens. Quelques-uns de ces vases sont formés de deux parties bien distinctes, réunies en bas par une espèce d'arc-boutant et en haut par une anse recourbée. Leurs formes extrêmement variées et la nature des matières employées pour leur composition attestent que les Indiens étaient assez avancés dans l'art de la poterie (Pl. XLVIII — 2).

Quelque intéressantes que fussent pour moi ces recherches et ces études, je vis arriver avec grand plaisir le moment de notre départ pour Lima, où je devais résider quelque temps et qui m'intéressait à plus d'un titre. D. Alonzo partageait mon impatience, et, après avoir terminé ses affaires à Arequipa, il me proposa de nous épargner les deux cent dix-sept lieues que nous avions à faire encore en nous y rendant par terre. Nous retournâmes promptement à la côte et nous nous embarquâmes sur-le-champ pour Lima; Lima, *la ville des rois;* l'un des deux centres de civilisation dans l'Amérique espagnole.

Nous débarquâmes peu de jours après au Callao, port de Lima. Rien de plus triste que le spectacle que présente la vue de l'île de San Lorenzo, amas de sable et de rochers noirs, d'une circonférence de deux ou trois milles; elle fut détachée, dit-on, du continent, par le tremblement de terre de 1746 et forme aujourd'hui le côté méridional de la baie du Callao. On ne voit pas un arbre, pas un buisson, pas un brin d'herbe; ce ne sont que sables et rochers; mais, quand on a franchi ce point, la ville et ses batteries se présentent aux yeux; et le principal fort, appelé *Real Felipe*, quoique dans une situation désavantageuse, ne laisse pas d'avoir quelque chose d'imposant. Derrière le fort, par un temps clair, se voient des montagnes plus élevées, que couronnent, au loin, les gigantesques sommets des Andes, dont quelques-uns se perdent dans les nuages. En approchant de l'ancrage, on voit, à gauche de la ville du Callao, les clochers et les dômes sans nombre de Lima, qui donnent à cette cité un aspect de magnificence orientale.

Les maisons du Callao sont d'une assez pauvre apparence; elles n'ont pas plus de vingt pieds de haut, quoiqu'elles soient divisées en deux étages; elles sont construites en boue avec des toits aplatis. Le rez-de-chaussée forme une suite de petites boutiques ouvertes sur la rue, et l'étage

supérieur une galerie incommode. La fréquence des tremblemens de terre et l'absence totale de la pluie expliquent la légèreté des constructions du pays. La ville actuelle est un peu au N. de l'ancienne, qui fut détruite par le tremblement de terre de 1746, et dont on voit encore les ruines submergées dans la partie de la baie nommée *Mar Brava* ou la mer mauvaise. Les magasins du gouvernement et les demeures des principaux officiers sont dans l'intérieur du fort, qui occupe un espace considérable entouré d'épaisses murailles et d'un fossé, et garni de fortes batteries. Au centre est une grande place où sont de vastes casernes, une chapelle, l'habitation du gouverneur et d'autres édifices publics. La ville même est sale, quoique très-commerçante; elle est habitée par des pêcheurs, par des négocians et par des contrebandiers.

On se rend du Callao à Lima distante de deux lieues par une bonne route due à la sollicitude patriotique du vice-roi D. Ambrosio O'Higgins, marquis d'Osorno, mort malheureusement avant de l'avoir terminée. Suivant son plan qui réunissait l'agréable à l'utile, cette route devait être une promenade ombragée de saules, rafraîchie par un double courant d'eau et garnie de bancs de pierre. Sur la droite, en partant du port, se voient les ruines d'un village indien bâti avant la découverte de l'Amérique du Sud. Il en reste encore quelques vieilles murailles en argile d'environ deux pieds d'épaisseur sur six pieds de haut. A gauche est la ville de Bella-Vista, dont dépend la paroisse du Callao, et qui possède un hôpital pour les marins et pour les pauvres. A moitié chemin du port et de la ville s'élève une jolie chapelle munie d'un petit cloître sous l'invocation de Notre-Dame du Mont-Carmel, patrone des marins; et, tout près, un cabaret (*pulperia*), incontestablement le plus fréquenté des deux établissemens. A mesure qu'on approche de la ville, le sol s'améliore. On voit de grands jardins potagers, des champs de luzerne et de maïs; et, sous les murs de Lima, de vastes vergers plantés d'arbres fruitiers du tropique, arrosés par des canaux qu'alimentent les eaux du Rimac. La porte d'entrée présente la figure d'une arche triple en briques, ornée de corniches, de moulures, de piliers de pierre. Les armes de la couronne d'Espagne, aujourd'hui brisées sur la porte qu'elles ornaient naguère, n'attestent plus que la chute de son empire dans le Nouveau-Monde.

Dès que le voyageur a franchi cette porte, il s'étonne du contraste que présente l'intérieur de la cité avec l'aspect grandiose de son apparence extérieure. Il se trouve dans une longue et sale rue bordée de maisons basses, avec de petites boutiques dont les marchandises sont étalées, devant chaque porte, sur des tables. Point de vitres aux fenêtres; point de brillans étalages. Une population de toutes couleurs, depuis le noir Africain jusqu'au Biscayen au teint blanc et vivement coloré, se presse dans les rues. Dans quelques parties de la ville on voit pourtant un certain nombre de magasins où brillent les soieries et la joaillerie française à côté de tous les produits de l'industrie britannique; presque partout les modes de France se rencontrent mêlées à celles d'Angleterre, tandis que les belles Limeñas ont un costume qui leur est particulier. Dans toutes les rues vous remarquez le mouvement caractéristique d'une grande ville: mais lorsqu'une procession ou quelque autre intérêt général réunit les diverses classes de la population sur une des places publiques, quel singulier spectacle! Des prêtres en riches habits sacerdotaux; des moines de différens ordres, franciscains, dominicains, bénédictins, dont plusieurs, par la dignité de leur maintien ou par la rudesse de leurs manières, accusent l'austérité de leur profession; des hommes vêtus comme des religieuses, en voile noir et sous des masques, vendant de petites figures de la Vierge en cire; des femmes de toutes classes, les unes en châle et en chapeau, les autres avec la *saya* et le *manto* de soie noire, drapé de manière à cacher la figure et à dessiner le reste du corps; des blancs et des mulâtres; des Indiens à l'extérieur sale et dégoûtant, bien éloignés des images gracieuses que l'imagination se retrace de leurs ancêtres, les brillans Fils du Soleil; des mules et des ânes, poussés par les zambos qui viennent du port; des villageois des deux sexes à cheval; des voitures construites et peintes à l'espagnole; des cavaliers de toutes nations; des officiers en brillant uniforme, ceux-ci à pied, cherchant à fixer les regards des belles Limeñas qui les contemplent, ceux-là modérant le pas de leurs fringans coursiers; des marchands de glace et de chica répandus partout, comme à Paris les marchands de coco; des mendians implorant les ames chrétiennes au nom de la Vierge et de tous les saints.... Tous ces groupes variés et pittoresques forment un spectacle aussi neuf que piquant pour un Européen, et surtout pour un Français accoutumé à ne voir, dans ses villes, que le retour monotone des mêmes tableaux incessamment reproduits à ses yeux.

Lima, fondée par Francisco Pizarro le 6 janvier 1535, a reçu de lui le nom de *Ciudad de los*

Reyes, ville des Rois, c'est-à-dire des Mages, en commémoration du jour de sa fondation, celui de l'Epiphanie. Elle est située dans une vaste et fertile plaine, inclinée en pente douce vers l'Océan-Pacifique. La grande chaîne des Andes passe à vingt lieues de la cité; mais elle pousse jusqu'à trois quarts de lieue de la ville des rameaux formant un amphithéâtre, au pied duquel Lima est construite. Les sierras qui s'élèvent de 1300 à 2650 pieds au-dessus la défendent des vents du N. et de l'E. Elle s'étend sur la rive gauche du Rimac, torrent qui descend de la montagne et qui se jette dans la mer, après avoir traversé une partie de la ville. On le passe sur un pont qui ne se recommande que par son utilité, en ce qu'il joint les deux parties de la ville, dont l'une, espèce de faubourg appelé San Lazaro, est habitée par la classe inférieure, tandis que le beau quartier s'étend sur l'autre partie (Pl. XLIX — 1).

Les rues de Lima sont toutes bâties à angles droits et pavées de petites pierres apportées des montagnes et sur lesquelles la marche est extrêmement fatigante. La direction de ces rues est de l'E. à l'O., formant en tout cent cinquante-sept *quadras;* elles ont généralement vingt-cinq pieds de large et sont arrosées par un petit cours d'eau. La ville a deux milles de long de l'E. à l'O., et un mille un quart de large du pont à la muraille, qui est en briques séchées au soleil ou adobes, de six pieds d'épaisseur à la base sur huit au sommet et généralement de huit pieds de haut, avec un parapet de trois pieds, le tout flanqué de bastions et ménageant une belle promenade. A l'extrémité sud-est de la cité, est une petite citadelle appelée *Santa Catalina*, qui renferme l'artillerie, des casernes et un dépôt militaire. La plaza ou principale place est, dit-on, de quatre cent quatre-vingts à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle a, du côté de l'est, la cathédrale, très-beau monument. Les sommes incroyables entassées en divers temps dans l'intérieur de cet édifice n'ont pu être dépensées que dans une ville qui, jadis, pavait en lingots d'argent l'une de ses rues, à l'avènement d'un nouveau vice-roi. Les balustrades qui entourent le grand autel et les tuyaux de l'orgue sont en argent. Caldcleugh, pour donner une idée du nombre des ornemens d'argent que possède Lima, dit qu'en 1821 les besoins de l'Etat firent retirer de diverses églises une tonne et demie de ce métal, sans qu'elles parussent sensiblement appauvries. Au nord de la place est le cabildo ou maison de ville, bâtiment dans le goût chinois. Le sud est occupé par une rangée de maisons particulières, décorées, en face, d'une galerie, sous laquelle sont des drapiers et des merciers. Cette place sert de marché principal ; elle est, à toute heure du jour, le centre d'un grand mouvement, à cause du grand nombre de porteurs d'eau qui viennent incessamment y puiser, pour l'approvisionnement de la ville, l'eau que leur fournit une belle fontaine de cuivre construite en 1653.

L'église de San Pedro est remarquable par son architecture; tous les voyageurs visitent aussi la petite église bâtie par Pizarro et qui a été respectée, jusqu'à ce jour, par les tremblemens de terre. Les établissemens monastiques sont très-nombreux et très-riches. L'église de *Santo Domingo* (Saint-Dominique), voisine de la plaza, est de la plus grande magnificence, et sa tour, bâtie toute en bois et en plâtre, est la plus élevée de la cité. Le couvent des Franciscains, sans être aussi riche que celui de Saint-Dominique, a quelque chose de plus imposant. Il occupe un huitième de la cité, et forme à lui seul une petite ville. On y remarque la chapelle *del Milagro* (du miracle) où se trouve une madone qui, pendant le tremblement de terre de novembre 1630, se tourna vers le grand autel dans une attitude suppliante, et préserva ainsi la ville d'une entière destruction. Les autres édifices publics dignes de remarque sont le palais de l'archevêque situé sur la place, et dont la magnificence dépasse celle de tous les autres monumens; la Monnaie, le palais qu'occupait l'inquisition, quand elle existait au Pérou, et un bel établissement servant de maison de retraite au clergé séculier et qui touche à l'église de San Pedro. L'ancien couvent des jésuites est devenu un hospice pour les enfans trouvés. Sur la rive droite de la rivière, il y a une promenade publique nommée *el Paseo del Agua*, à l'extrémité de laquelle est un cirque pour les combats de taureaux. Les étrangers s'empressent de visiter aussi le Panthéon, qui sert de cimetière à une partie des habitans; il est entouré et divisé en plusieurs parties par des murailles où sont pratiquées des niches destinées à recevoir les morts. Au milieu est une chapelle ou plutôt un autel couvert d'un toit où l'on officie pour eux. Il y a beaucoup de couvens de femmes, plusieurs établissemens de *beatas* (espèce de sœurs de la charité), des *Casas de ejercicio*, où les dames, quittant leurs familles, se renferment pour deux ou trois semaines, afin de se soumettre à des actes de dévotion extraordinaires, auxquels elles ne se livreraient pas aussi facilement chez elles. Il y a aussi, pour les dames, un grand

nombre de couvens et de maisons d'éducation.

Il existe à Lima, dans un beau bâtiment muni de grandes salles et d'une belle bibliothèque, une université fondée en 1551, et par conséquent la plus ancienne du Nouveau-Monde. Il s'y trouve aussi beaucoup d'autres établissemens d'éducation, ainsi qu'un grand nombre d'écoles particulières. Les Espagnols envoyés à Lima étant toujours d'une classe supérieure à ceux qu'on envoyait à Buenos-Ayres, au Chili ou à la Nouvelle-Grenade, la littérature y a toujours été cultivée plus qu'ailleurs. Plusieurs ouvrages qu'on y a publiés sont fort estimés, et si les habitans de Lima manquent de lumières, ce n'est assurément pas par défaut de moyens de s'instruire.

On porte la population de Lima de 60 à 70,000 âmes; mais, comme il arrive toujours dans ce genre d'appréciation, il y a presque autant d'opinions que d'autorités, ce calcul dépendant des époques où les observations ont été faites.

Il y a quelques années, un réglement municipal défendit de bâtir les clochers des églises autrement qu'en bois et en toile peinte. C'était pour prévenir les horribles accidens résultant de ce que, dans les tremblemens de terre si fréquens et si dangereux dans cette partie du Pérou, la population s'y réfugiait en foule et y périssait sous les ruines de ces édifices; mais, plus tard, on les a construits d'une espèce d'argile, qui, avec le temps, contracte la dureté de la pierre. Par la même raison, les maisons ont rarement un étage supérieur; quand elles en ont un, les fenêtres sont ornées d'un balcon extérieur. Toutes sont construites en briques séchées au soleil et ont, par derrière, une cour et un jardin. Les murs de la cour et la porte d'entrée sont couverts de peintures à fresque, et quand, en face de la maison d'une personne notable, il se trouve un mur de clôture, on l'orne de la même manière. Les appartemens sont richement décorés d'or et d'argent, les parquets généralement carrelés : une estrade ou un long divan garnit un des côtés, et un tapis couvre cette partie de l'appartement. Les toits de toutes les maisons sont tout-à-fait plats. Comme il ne pleut jamais, ils ne se composent que de lattes et de terre; mais on les couvre d'arbustes et de fleurs conservées dans des pots.

Après avoir visité dans tous ses détails la capitale du Pérou, accompagné partout par D. Alonzo, guide aussi éclairé qu'obligeant, je voulus connaître ses habitans. Je me présentai donc dans plusieurs maisons avec les lettres de recommandation que j'avais reçues de D. José Garcias, à mon départ de Buenos-Ayres. Elles étaient un peu vieilles; mais l'amitié n'a point de date, et, à la vue de leur signature, je fus reçu partout comme une ancienne connaissance; je fus, comme à Buenos-Ayres, admis aux repas de famille et aux réunions.

Une des choses qui frappent le plus l'étranger à son entrée dans Lima, c'est le singulier costume sous lequel les dames apparaissent dans les rues. On les prendrait pour ces fantômes de femmes invisibles dont les voyageurs en Orient retrouvent l'image à Constantinople et dans toutes les villes mahométanes. Les Limeñas sont douées d'une grande beauté; elles ont la figure très-pleine, ce qui est la preuve la moins équivoque d'une santé florissante dans un pays chaud; mais ce qui les recommande surtout aux yeux des Espagnols d'origine, ce sont leurs pieds, qu'elles ont d'une petitesse et d'une délicatesse remarquables. Elles se montrent avec le plus grand avantage sous leur costume de promenade, la *saya* et le *manto*. La saya est une jupe collante, mélange de laine et de soie très-fine, de couleur noire, marron ou verte, qui les couvre de la tête aux pieds; une boucle la serre à la ceinture, de manière à accuser toutes leurs formes plus nettement encore que les draperies mouillées des sculpteurs. Quelques dames portent la saya si serrée à la cheville, qu'il leur est difficile d'enjamber les petits ruisseaux des rues. Le *manto* (mantille) est une pièce de soie noire qui s'attache au milieu du corps, se relève par-dessus la tête, et se rabat sur la figure, qu'elle cache entièrement, de manière à ne laisser voir qu'un œil. Il paraît d'abord impossible de reconnaître une dame sous ce costume; mais l'habitude obvie bientôt à cet inconvénient. C'est la toilette de promenade de toutes les personnes bien nées et même de toutes les classes, les esclaves exceptées. Pendant l'été, les dames ne portent, sous la saya et la mantille, qu'une chemise brodée et un fichu. Sous ce costume on les appelle *tapadas* (Pl. XLIX — 2).

Cet usage de porter des voiles ou d'aller *tapada* a, de bonne heure, fixé l'attention des législateurs espagnols, par suite des inconvéniens graves qu'il entraînait pour la morale; quatre lois de l'Etat l'avaient successivement interdit, de 1586 à 1639; mais tous les efforts sont demeurés inutiles, et l'Eglise seule a pu obtenir que les dames parussent sans voile à la procession du Vendredi-Saint. Elles ont, en effet, de si bonnes raisons à alléguer! Le soleil brunit leur teint; et puis elles ne peuvent visiter les malades et faire des charités sans être vues.

Dans leur intérieur, les Limeñas ne se couvrent jamais la tête, et laissent tomber leurs cheveux en une seule tresse qui descend jusqu'à la ceinture. Elles portent une simple robe de mousseline blanche ou de couleur, qui laisse la poitrine à moitié nue; elles se contentent de jeter négligemment un châle sur leurs épaules. Leurs manières sont agréables : elles reçoivent les étrangers avec une grâce et une affabilité séduisantes; elles sont obligeantes et bonnes; et, si à ces qualités elles joignaient les avantages d'une éducation moins négligée, elles pourraient devenir l'ornement d'une société éclairée et contribuer à ses progrès; mais les relations entre les familles sont presque inconnues à Lima. On n'y connaît pas les tertulias qui font le charme de Buenos-Ayres; aussi a-t-on peine à réunir les élémens d'un bal européen, où les Limeñas ne craignent pas de se présenter avec leurs voiles; elles se tiennent aux portes et aux fenêtres pour voir ce qui s'y passe, ce que rend facile l'usage de laisser les maisons ouvertes, afin d'avoir le plus d'air possible. Souvent la salle de bal se vide entre les danses, et les hommes doivent courir après leurs danseuses, qui, dans quelque coin obscur, se livrent au plaisir de fumer le cigarre. Les deux sexes fument dans toutes les classes. On prend un cigarre en s'éveillant le matin; on s'endort un cigarre à la bouche; et, même depuis la révolution, il n'a fallu rien moins qu'un ordre du Protecteur pour en interdire l'usage au théâtre.

L'amour du jeu est excessif à Lima, tant chez les hommes que chez les femmes, et ruine souvent les familles les plus opulentes. La première leçon que reçoivent les demoiselles, avant leur entrée dans le monde, est toujours une leçon de jeu. Tous les voyageurs s'accordent à signaler les maisons même les plus distinguées comme de véritables tripots.

Il faut attribuer les graves erreurs dans lesquelles tombent les femmes de Lima au manque absolu d'éducation; car elles ont une foule de bonnes qualités qui deviendraient facilement des vertus. On conçoit qu'elles doivent n'être que de fort mauvaises ménagères; jamais elles ne s'occupent de leurs affaires domestiques, elles en abandonnent le soin à un esclave de confiance ou *mayordomo*.

Mon séjour dans la maison d'une des familles les plus distinguées de la ville m'a mis à même de recueillir quelques notions sur la manière dont la haute bourgeoisie emploie ses journées. Après le déjeuner, qui consiste invariablement en une tasse de chocolat prise avec du pain et suivie d'une abondante libation d'eau fraîche, la famille va à la messe; elle est suivie d'une femme esclave portant des tapis sur lesquels les dames s'agenouillent pendant l'office; car il n'y a, dans les églises, ni stalles, ni siéges. Après la messe, l'usage est d'aller en voiture à des bains distans de la ville d'environ un tiers de lieue et auxquels on se rend par une belle *alameda*, le long des bords du Rimac. En été, ils sont fréquentés par une foule de dames qui permettent aux hommes de leur parler à la porte, tandis qu'elles jouissent des plaisirs du bain.

Vers midi, la famille se réunit dans la *sala* (la salle de compagnie), pour y attendre les visiteurs. Si ce sont des hommes, ils se découvrent, saluent séparément chacun des membres de la famille, et s'asseyent sur les sophas qui occupent un des côtés de l'appartement; si ce sont des femmes, les dames se lèvent et les embrassent. Pendant la visite, les dames de la maison ont devant elles une corbeille de fleurs ou de bonbons en forme de cœur ou autres emblêmes analogues, qu'elles présentent aux visiteurs; elles s'inondent, elles et leurs amies, d'eaux de senteur devant tout le monde.

Vers deux heures, les visiteurs ont pris congé; bientôt la cloche du dîner sonne, et les portes de la maison se ferment. On voit alors les esclaves courir aux pulperias, pour se pourvoir de sel, de beurre, d'épices, de vinaigre. On n'a rien de tout cela dans les maisons, et l'on ne songe jamais à se le procurer qu'au moment où le besoin s'en fait sentir.

Le dîner se compose d'une foule de petits plats et de deux plats de résistance, le *chupe* (mélange de poisson, d'œufs, de fromage et de pommes de terre), l'*olla con garbanzo* (nommée *puchero* au Pérou), qui consiste en bœuf et en lard bouillis ensemble et servis avec du riz, des choux, des pois, des pommes de terre douces et des concombres; le tout fortement épicé. Le repas fini, les dames vont en voiture à l'alameda; elles y font un ou deux tours et se rangent de côté, pour regarder les promeneurs ou pour recevoir les complimens des cavaliers qui les accostent, en allant et venant sur leurs beaux coursiers de parade. Un peu plus tard, on se rend sur le pont, pour y jouir de la fraîcheur de l'air de la mer et de la silencieuse vallée de Lima, bornée d'un côté par l'Océan et de l'autre par la gigantesque Cordillère; effet des plus pittoresques par un clair de lune du Pérou. Au retour on s'arrête à la plaza pour se rafraîchir; on boit de l'eau à la glace et on mange des fruits que présentent des négresses proprement

vêtues. Il est de bon ton de causer et de rire là pendant une heure, et tout s'y passe de la manière la plus décente.

Pendant que la famille s'amuse en ville, les domestiques s'amusent aussi à la maison. La guitare et la harpe sont mis en jeu. On danse, on chante, on joue à colin-maillard. Les nègres de Lima sont naturellement musiciens ; les négresses chantent en parties, avec justesse et avec goût. Les chants d'amour sont ceux qu'elles préfèrent. Les esclaves sont très-heureux à Lima. Ils sont en grand nombre dans chaque maison, et n'ont presque rien à faire : les hommes se tiennent derrière leurs maîtresses pendant le repas, et les femmes cousent. La manière dont les Espagnols traitent leurs esclaves fait le plus grand honneur à leur caractère, et contraste fortement avec celle dont les Portugais traitent les leurs. Je n'ai jamais vu punir un esclave pendant mon séjour au Pérou ou à Buenos-Ayres, tandis qu'à Rio-Janeiro et dans tout le Brésil j'ai vu le dos des esclaves déchiré de coups de fouet pour les moindres fautes.

Si la famille reste le soir à la maison pour recevoir les visites, elle y prend séance absolument comme le matin, avec un seul flambeau dans une salle immense. Les cartes, les échecs et la musique, qui demandent peu d'exercice, sont les amusemens le plus en usage à Lima ; on y joint le spectacle du combat de taureaux, parce qu'il ne demande rien de plus que de rester tranquillement assis dans l'amphithéâtre. L'amphithéâtre (*circo de toros*) est situé au milieu de l'alameda, et à moitié chemin de la ville et des bains. C'est un grand cirque au centre duquel sont, à peu de distance les uns des autres, de forts poteaux, destinés à protéger les combattans contre la fureur des animaux. L'arène est entourée de murs de boue, dans l'intérieur desquels sont ménagés des loges et des bancs pour les diverses classes de spectateurs, dont le nombre peut s'élever jusqu'à 10,000. Lors de la conquête du pays, ces jeux sanglans rivalisaient, dans Lima, avec ceux qu'on célèbre à Séville, si fameuse à ce titre. Ils avaient été abolis par San-Martin en 1822, comme précédemment à Buenos-Ayres, à Rio-Janeiro et au Chili, par les divers administrateurs de ces contrées ; mais ils furent rétablis ou du moins célébrés de nouveau avec éclat, au passage de Bolivar, qui les aimait passionnément.

Les Limeños sont incapables d'aucune occupation utile. Dès qu'ils peuvent fumer leur cigarre, tous leurs vœux semblent satisfaits ; si le malheur les atteint, ils s'abandonnent au désespoir et à toutes les horreurs de l'indigence, également privés de l'énergie nécessaire pour parer le coup et de la force d'ame qui pourrait le leur faire supporter. Il est presque incroyable que, pour une population aussi considérable et avec un commerce aussi étendu que celui de Lima, il n'y ait pas plus de deux ou trois magasins péruviens dans Lima même et dans le Callao. Tout le commerce se fait par les étrangers. Si vous rencontrez, dans les rues de Lima, un homme au visage pâle et alongé, enveloppé d'une longue capote bien serrée autour du corps, un cigarre de papier à la bouche et un petit chapeau sur la tête, comptez que c'est un Limeño. Chez eux, les Limeños mettent bas la capote qu'ils portent en ville l'hiver comme l'été. Ils ont conservé l'ancien costume : les habits brodés, les bas de soie, avec la grande canne à pomme d'or.

Cette absence d'énergie physique et morale doit être attribuée à deux causes : le défaut d'éducation et le climat. Beaucoup de Péruviens qui se sont formés en Europe ont montré autant de capacité que les hommes les plus civilisés, et plusieurs des ecclésiastiques qui ont étudié hors du pays déploient beaucoup d'activité et de zèle. La politique de l'Espagne s'est toujours opposée à la diffusion des lumières parmi les laïques de l'Amérique du Sud ; mais cet esprit d'obscurantisme a dû produire plus d'effet au Pérou qu'ailleurs, parce qu'il y était secondé par le climat ; non pas qu'un excès de chaleur affaiblisse le système et énerve la machine, car le thermomètre s'élève rarement au-dessus de 82° de Farenheit ; mais il y a, dans l'atmosphère, une puissance débilitante qui, constamment la même dans toutes les saisons, ôte à la nature son énergie.

La population de Lima se compose de trois classes d'hommes, les blancs, les mestizos, les noirs et mulâtres. Les blancs sont les descendans directs des premiers conquérans du pays, et à cette classe appartiennent les familles les plus riches et les plus respectables de Lima ; les émigrans espagnols regardent les blancs comme au-dessous d'eux, et les enfans même de parens espagnols nés en Amérique sont traités par eux comme ayant perdu leur rang dans la société. Les mestizos sont boutiquiers, manufacturiers, ouvriers. On les désigne sous la dénomination générale de *comerciantes* et d'*artesanos*. Polis et industrieux, ils forment la partie la plus utile et la plus nombreuse de la population. Ils sont surtout tailleurs, cordonniers, orfèvres, fabricans de cigarres et de chocolat. Les noirs et les mulâtres sont esclaves ou exercent

les états les plus pénibles de la capitale, tels que ceux d'hommes de peine, de porte-faix et de porteurs d'eau. Les noirs africains sont très-rares à Lima, et y coûtent fort cher. Quant aux mulâtres, ce sont de très-beaux hommes, forts, mais peu laborieux, parce qu'il leur est facile de gagner leur vie. Ils ont la réputation d'être grands voleurs, et fréquentent surtout les cabarets (*chinganas*), où ils se livrent aux amusemens les plus bruyans. Bons musiciens, ils jouent de la guitare et d'une espèce de tambour; ils exécutent souvent les danses les plus obscènes, auxquelles j'ai vu des dames, qui passaient pour respectables, assister sans le moindre scrupule.

On ne trouve de vestiges du peuple aborigène qu'à trois lieues à peu près de la capitale, dans le bourg de Chorillo, habité par des Indiens pour la plupart pêcheurs, vivant de poisson, de maïs, de sucre de canne; ils sont vêtus, les hommes du poncho, les femmes d'une jupe lâche et d'un châle en laine de llama; dégoûtans et sales au-delà de toute expression, ils ont les yeux petits, le nez large et plat, les pommettes saillantes, la chevelure noire et rude, et le teint cuivré. Croira-t-on que les Vierges du Soleil, célèbres par leur beauté, appartenaient à la même race, ou ne soupçonnera-t-on pas plutôt quelque exagération poétique dans ce qu'on a dit de cette beauté même?

En dépit de la révolution qui a partout opéré, même à l'égard de la religion, de grands changemens dans les esprits, les habitans de Lima sont restés plus que tous les autres Américains sous l'empire de la superstition. Beaucoup d'entre eux se laissent encore entièrement gouverner par les prêtres qui, pour la plupart, sont des hommes de mœurs relâchées. La ville a une sorte de célébrité proverbiale pour la débauche et la dissipation de ses habitans. Elle a été désignée comme le *ciel des femmes, le purgatoire des maris et l'enfer des ânes*. Presque tous les voyageurs ont accusé les Limeñas de la corruption la plus profonde ou au moins de la plus audacieuse coquetterie. Beaucoup d'entre eux ont fondé leurs reproches sur des preuves malheureusement trop irrécusables; mais en supposant qu'il n'y ait pas beaucoup d'exagération dans ce qu'on a dit de leurs directeurs spirituels, des confidens de toutes leurs pensées, des dépositaires de tous les secrets de leurs familles, les femmes ne trouvent-elles pas leur justification dans leur ignorance même et dans les mœurs qui permettent l'introduction au sein des familles d'un homme aussi puissant que le prêtre confesseur? Ces accusations s'adressent surtout au clergé régulier, aux moines; car parmi les ecclésiastiques séculiers, il se trouve beaucoup d'hommes éclairés dont la piété et la vie régulière sont en exemple.

Les Limeños sont extrêmement fastueux et aiment beaucoup tout ce qui brille; la pompe essentielle au culte catholique favorise ce goût particulier, et, dans les nombreuses occasions où les saints des diverses églises vont processionnellement, au jour de leur fête réciproque, se visiter les uns les autres, les rues sont remplies de peuple et les balcons garnis de spectateurs. J'ai vu des pluies de fleurs tomber sur le saint de toutes les fenêtres; j'ai vu la populace se battre pour ces fleurs sanctifiées et les conserver comme des reliques. Il en est de même quand on doit administrer le viatique à un malade. Si la personne occupe un rang distingué, le viatique lui est porté dans une riche voiture à quatre chevaux, suivie d'une procession à pied, armée de cierges et de flambeaux et escortée de soldats, pour le maintien de l'ordre. On ne déploie pas moins de luxe pour les funérailles des gens riches; mais faut-il dire qu'il s'exhale sans cesse du cimetière des émanations pestilentielles, parce qu'on se contente d'y enterrer les corps à la superficie de la terre? Il existe un autre usage dégoûtant qui prévaut surtout parmi les classes inférieures, c'est d'exposer leurs enfans près de quelque église, sans doute pour s'épargner la dépense de l'enterrement. Ils restent ainsi exposés jusqu'à ce qu'un char funèbre vienne les enlever et les porter en terre, en visitant successivement toutes les églises, pour les recueillir, comme on ne fait aucune enquête ni sur leurs parens, ni sur la cause de leur mort, il est permis de craindre que, dans une ville aussi immorale que Lima, l'infanticide ne soit très-fréquent. J'avais déjà été frappé de l'importunité du bruit des cloches à Arequipa; mais c'est ici bien autre chose, et il est aussi étourdissant qu'il pourrait être harmonieux, s'il était mieux réglé; car il entre beaucoup d'argent dans l'airain qui compose les cloches. Le premier ministre de San Martin avait pris des mesures pour arrêter l'abus de cette sonnerie; mais ses réglemens ne survécurent pas à son autorité, parce qu'on les regardait comme irréligieux.

Le climat de Lima est l'un des meilleurs du monde. Les ardeurs du soleil en été sont adoucies par les nuages constamment suspendus sur la ville, quoiqu'on ne les aperçoive pas à cause de l'élévation des montagnes. Pendant les mois d'hiver, d'avril ou mai jusqu'en novembre, il y a des brouillards humides (*ga-*

ruas), qui, dans les autres saisons de l'année, se manifestent aux changemens de lune. Ces brouillards arrivent avec la brise du matin, qui souffle de l'O., et au milieu du jour, pendant l'été, la chaleur du soleil les dissipe; mais ils sont ramenés par une brise de terre soufflant du S. O. Pendant les mois d'hiver, le soleil est souvent obscurci plusieurs jours de suite; un phénomène fort singulier, c'est que dans la sierra voisine il tombe des pluies violentes, accompagnées de forts éclats de tonnerre, tandis que les brouillards humides fertilisent incessamment la vallée du Rimac. Cette particularité du climat caractérise seulement les parties du Bas-Pérou, dans lesquelles la Cordillère se rapproche de l'Océan, de la Bolivia et d'une partie du Chili; car, plus au N., dans le Guayaquil, où la distance est considérable entre les montagnes et la mer, les pluies sont fréquentes et très-fortes, tandis que les brouillards sont très-rares. Par suite de cette singularité, la vallée du Rimac est partout peuplée d'une grande variété d'arbres et de plantes agréables et utiles, comme m'en convainquit une excursion de quelques milles dans les environs de la ville. Fatigué d'une longue course, j'étais entré chez un propriétaire du pays, dont je me suis plu à reproduire le costume, ainsi que celui de quelques autres personnes des environs de Lima (Pl. LXIX — 3). Après m'être reposé et rafraîchi chez lui, il fallut reconnaître sa complaisance en le suivant dans son verger et dans son parterre, richement garnis, l'un et l'autre, des mille productions du pays; grâce à son obligeance, il n'eût tenu qu'à moi de faire, dans ses allées et le long de ses plate-bandes, un cours complet de botanique péruvienne. « Le sucre, le riz, le tabac, les pommes de terre douces (*batatas* ou *camotes*), le cacao, croissent, me disait-il, dans les endroits chauds. On plante la vigne et la quinoa dans les lieux froids, et la *papa amarilla* (pomme de terre jaune) vient très-bien dans la sierra, à environ trente lieues de notre capitale, parce qu'il lui faut des lieux élevés. Nous avons ici jusqu'à trois espèces d'excellent maïs. Vous avez vu dans nos plaines beaucoup d'*alfalfa* (luzerne), de *yuca* (cassave) et de *frijoles* (haricots), qui servent surtout de nourriture aux classes pauvres. Nous cultivons aussi beaucoup de *tomates* (pommes d'amour) et d'olives; mais les huiles qu'elles produisent sont inférieures à celles de France et d'Italie. Nous avons des pommes et des poires en petite quantité; diverses espèces de pêches, des abricots, de très-gros coings, des figues, des grenades, diverses espèces de melons et des melons d'eau (*sandias*) qui sont gros et de bon goût; vous voyez ici le *vicuri* (la banane), l'arbre à pain (*musa paradisiaca*), qui nous a été apporté de Taïti en 1769; la *lucuma*, dont le fruit est de la grosseur d'une orange; la *palta* (*laurus persia*), grand et bel arbre, et une foule d'autres; mais le plus remarquable de nos fruits du tropique, doux et acide tout à la fois, c'est celui de notre *chirimoya*, qui a la forme d'un cœur et qui pèse jusqu'à trois livres ici; il y en a dans les bois de Huanuco qui pesent quinze, vingt livres et plus. Vous savez que nos dames aiment passionnément les fleurs, qu'elles les paient fort cher, et vous en avez vu de toutes les espèces sur les terrasses de leurs maisons, où elles se plaisent à les cultiver. Vous avez remarqué que la plupart de nos fleurs indigènes sont jaunes, tandis qu'elles sont blanches dans les montagnes, ce qui a fait dire proverbialement : *Oro en la costa, plata en la sierra* (or sur la côte, argent sur la montagne). Voici le *floripodio* (*datura*), dont les fleurs ont le parfum du lis, mais causent des maux de tête: le *suche*, avec ses fleurs en cloche, et l'*aroma* (accacia), qui mérite bien son nom par son parfum... » Mais il me fallait retourner à la ville, et je dus mettre un terme à l'obligeante loquacité du botaniste péruvien.

Lima est affranchie du terrible fléau des tempêtes; mais elle est exposée au phénomène plus désastreux encore des tremblemens de terre. On en éprouve tous les ans des secousses, à l'époque où les brouillards disparaissent pour faire place aux chaleurs de l'été. Elles ont le plus ordinairement lieu deux ou trois heures après le coucher du soleil ou peu avant son lever, et leur direction est du S. au N. On a surtout beaucoup souffert des tremblemens de terre de la fin du XVe au commencement du XIXe siècle (de 1586 à 1806). Celui de 1678 s'est particulièrement fait sentir dans les environs de Lima et sur toute cette ligne de la côte. Les blés, le maïs et les autres céréales furent complètement détruits, et, quelques années après, la terre ne produisit plus rien. Caldcleugh explique ce phénomène par l'influence que les tremblemens de terre exercent sur les cours d'eau et sur les sources, qu'ils dessèchent ou déplacent, de manière à rendre stériles telles localités précédemment connues pour leur fertilité, et à fertiliser d'autres endroits dont la stérilité était regardée comme irrémédiable. Les grands tremblemens de terre de 1687 et de 1786 furent suivis de pluies; et, après la violente secousse de 1806, les rues de Lima furent inondées pendant plusieurs jours.

Les fièvres intermittentes, nommées *tercianas* à Lima, sont fréquentes pendant les mois de mars et d'avril et au commencement de l'automne; mais, à cette exception près, Lima n'est pas sujette aux épidémies. Les personnes qui arrivent jusqu'à la cinquantaine atteignent ordinairement quatre-vingts ans et plus, ce qui a fait appeler Lima le *paradis des vieillards*, quoiqu'on y éprouve communément des catarrhes, des asthmes et autres affections pulmonaires.

Le moment était venu de quitter Lima et de me diriger dans le N., vers Trujillo; mais c'était avec bien de la peine que je me voyais contraint de laisser en arrière, sans les voir, les départemens intérieurs de Cuzco, d'Ayacucho et de Junin, situés au N. de celui de Puno, et longeant celui de Lima, à l'E. de la Cordillère orientale. Je ne pouvais cependant pas repasser pour la troisième ou quatrième fois cette redoutable barrière, quand j'avais encore tant de choses à voir dans le reste de cette Amérique que je devais parcourir tout entière. D. Alonzo, qui avait vu ces provinces en détail, voulut bien, pour son adieu, m'en donner une description dont je résume ici les traits les plus importans. Cuzco est bâtie sur un sol très-inégal, au milieu d'une plaine étendue et fertile, qu'arrose la petite rivière de Guatanay, presque toujours à sec, excepté trois mois de l'année. D'après la tradition reçue, elle fut fondée en 1043, par Manco-Capac lui-même, le premier des Incas, et divisée par lui en haute et basse ville. Son nom signifie le *centre*, et l'on ajoute que c'était la seule place des domaines originaires des Incas qui eût l'aspect d'une cité. « En la parcourant, me dit D. Alonzo, on est tout à la fois surpris et affligé de la grandeur et de la magnificence de ses édifices, et du honteux abandon dans lequel ces ruines imposantes sont destinées à périr tout-à-fait. La forteresse et le temple du Soleil, ce capitole et ce colysée de la Rome péruvienne, avaient surtout frappé d'admiration les Espagnols, lorsqu'en 1534 Pizarro s'empara de la ville. Il reste encore dans un état de conservation parfaite plusieurs parties des murailles de la puissante forteresse située sur une haute colline, un peu au N. de la ville. Elles sont bâties en pierres énormes, polyangulaires, de différentes dimensions, placées les unes sur les autres sans ciment et si bien jointes qu'on ne pourrait introduire entre elles une aiguille. On se demande encore par quels procédés mécaniques les Péruviens ont pu transporter et élever ces masses véritablement cyclopéennes et les ajuster avec tant de précision. Quant au temple du Soleil, on n'en voit plus que quelques murs sur lesquels on a élevé un couvent de Dominicains. Le grand autel est construit à l'endroit même où s'élevait l'image d'or du Bel péruvien; les moines occupent les cellules qu'habitaient les Vierges du Soleil; et des champs de blé et de luzerne ont remplacé les jardins royaux et les ménageries qu'enrichissaient jadis les images fantastiques de buissons et de fleurs gigantesques en or et en argent massif. Indépendamment des restes de beaucoup de maisons antiques respectées par le temps, en raison de leur solidité, de leur masse et de l'excellence de leur travail, j'y ai encore vu les ruines d'une grande voie bâtie par les Incas et qui conduisait jusqu'à Lima, et les vestiges de quelques passages souterrains qui menaient du palais des Incas à la forteresse; tous ces édifices donnent à la ville un air antique et romanesque qui inspire un sentiment de vénération alternativement doux et pénible. On éprouve un serrement de cœur à l'idée que tant de monumens des arts, ouvrages des enfans du Soleil, ont pu être défigurés ou détruits par le vandalisme des Européens, capables d'y substituer, de sang-froid, les monumens de leur tyrannie. Ainsi, non loin du temple, se voit la place où les Espagnols établirent le *quartel* ou camp retranché, dans lequel, vaincus par le nombre, ils se réfugièrent et soutinrent un siége. Les moines disent qu'un jour les Péruviens mirent le feu aux fortifications; mais au moment où les assiégés allaient périr dans les flammes, la Vierge Marie descendit dans un nuage, éteignit l'incendie et accorda la victoire aux propagateurs de la sainte foi catholique. La cathédrale bâtie près de là, qui subsiste encore dans tout son éclat, contient une chapelle dédiée, en commémoration de ce miracle, à *Nuestra Señora del Triunfo*. Parmi les constructions modernes du Cuzco, il faut citer les couvens de Saint-Augustin et de la Merced, qui sont magnifiques. Le Cuzco passe toujours pour la seconde ville du Pérou; et, suivant Miller, elle avait, en 1825, plus de 40,000 habitans, qui conservent encore le souvenir de fêtes solennelles, défendues par les Espagnols comme ayant quelque rapport au culte des anciens Incas. Je les ai vus, presque tous les jours, suivre les processions sous des costumes grotesques, le visage masqué, le front ceint de grandes plumes d'autruche, contrastant avec le caractère plaintif de leurs danses et de leur musique; leurs instrumens sont des flûtes, des tambourins, des tambours, des cornets et une sorte de syrinx; la mélodie presque funèbre de leurs

chants répand, sur tout leur extérieur, un air de misère et de souffrance.

» A vingt lieues au-delà du Cuzco, du côté de l'E., vous ne trouveriez plus que des tribus indomptables et indomptées, qui ne permettent guère à l'étranger de pénétrer dans leur pays. Je vous conduirai donc tout de suite à Guamanga (département d'Ayacucho), siége épiscopal, université, à environ moitié chemin entre Lima et le Cuzco, ornée d'une belle cathédrale et ayant à peu près 26,000 habitans. De là, nous dirigeant vers le N. E., nous arrivons au village d'Ayacucho, à jamais illustré par l'action immortelle dont il a été le théâtre. Cette action eut lieu le 9 décembre 1824, dans une plaine presque carrée, d'environ une lieue de circonférence, flanquée à droite et à gauche de profondes ravines et de hautes montagnes, qui dominent de toutes parts le village; les royalistes occupaient les sommités de cette espèce de défilé qui pouvait devenir nos fourches caudines, si notre cause n'avait triomphé. L'action s'engagea vers neuf heures du matin. Il fallait assurer les avantages de la victoire de Junin, remportée le 6 août de la même année. « Des efforts de ce jour, s'écria notre brave général Sucre, dépendent les destins de l'Amérique du Sud! Soldats, continua-t-il en montrant à l'armée les colonnes ennemies qui descendaient des montagnes, un autre jour de gloire va couronner votre constance !...» Et, déjà démonté, le brave colonel de cavalerie Cordova s'écria plus tard : « En avant, du pas des vainqueurs! » Le succès récompensa tant d'héroïsme. Avant la fin du jour, le chef des royalistes capitulait sous la tente de Sucre, et le résultat du triomphe fut la soumission de toutes les villes qui résistaient encore et l'accession à la cause patriotique de toutes les cités du midi qui balançaient à s'y joindre, tandis que toutes celles du nord l'avaient déjà embrassée.

» Les autres localités du département d'Ayacucho, entre lesquelles on distingue Huancavelica, à peu de distance au S. O. d'Ayacucho, doivent surtout leur importance au rôle qu'elles ont joué dans la révolution; on peut en dire autant des villes du département de Junin, au N. du dernier, formé, dans toute son étendue, des sommets, des versans et des vallées intermédiaires de notre triple boulevard, à l'E. duquel s'étendent, tout du long, les immenses *Pampas del Sacramento;* ces pampas sont arrosées de nombreux cours d'eau et peuplées d'une foule de tribus indiennes encore mal observées ou totalement inconnues. Mais vous allez partir pour nos provinces septentrionales, et à d'autres appartient le droit de vous y servir de guide; car je ne les ai pas visitées. *Vaya V. con dios*, ajouta-t-il pour la seconde fois, en me serrant la main, car je crains bien de ne plus vous revoir. » Cette conversation avait lieu la veille de mon départ pour Trujillo, vers lequel je me dirigeai, le lendemain, au soleil levant.

Il y a de Lima à Trujillo cent dix-huit à cent trente lieues environ. Le premier poste un peu important qu'on rencontre sur cette route est Chancay à douze lieues de Lima. Dès qu'on quitte le voisinage immédiat de la capitale, le chemin est à peine tracé sur des collines abruptes, d'où l'on court le risque de tomber dans la mer; mais la vue est ensuite réjouie à l'aspect de la fertile vallée de Chancay, à laquelle succèdent bientôt des collines de sable qui mènent à deux misérables huttes indiennes appelées *los Pescadores* (les pêcheurs), où, dans la guerre de l'indépendance, cinquante patriotes osèrent charger deux cents royalistes; ils périrent tous, excepté trois qui reçurent une médaille appelée la médaille de *los vencidos en Pescadores* (des vaincus de Pescadores). En quittant Pescadores on arrive à *la Loma*, espèce de pâturage qu'entretiennent les brouillards des collines, et où les Indiens mènent paître leurs troupeaux de gros et de petit bétail. Huacho est une ville très-sale, habitée par de pauvres Indiens, la plupart pêcheurs, et célèbre pour avoir quelque temps servi de quartier-général à San Martin. La vallée qui sépare Huacho d'Huaura, le poste le plus voisin, est riante, fertile, bien arrosée. Cette ville même est parfaitement bâtie et jouit d'une belle vue sur la baie de Salinas. Jusqu'à environ une lieue plus loin, le pays est agréable; mais alors recommencent les *pampas sin agua* (plaines sans eau), qui conduisent jusqu'à Supe, ville à peu près aussi peu agréable qu'Huacho, et à Barranca, près de laquelle il faut traverser la rivière du même nom; cette rivière est très-rapide dans la saison des pluies, et fort difficile aussi pour les chevaux dans la saison sèche. On arrive ensuite à Pativilca, où finit le département de Lima et commence celui de Trujillo. Peu après on rencontre des ruines des anciens Indiens appelées les *forteresses*, dont une est au sommet d'un rocher suspendu au-dessus des flots, vraie roche Tarpéïenne, du haut de laquelle, dit-on, du temps des Incas, on précipitait les criminels condamnés à mort. La route, à partir de là, traverse un horrible désert où l'on ne trouve que les carcasses des mules qui sont mortes de fatigue sur les collines de sable mouvant. Le soleil était brûlant, et encore suivions-nous

la mer, où l'air est moins lourd et le sable moins profond. Quel voyage! Nous n'entendîmes que les cris des oiseaux de mer, les sifflemens des veaux marins, les gémissemens du ressac jusqu'à Guarmay. A quatre lieues de là, on traverse *las Culebras* (les Couleuvres), le seul endroit de la route où l'on marche sur de la terre ferme. Nous arrivâmes ensuite à Casma, où nous ne vîmes, dans une sale auberge, que des joueurs et des ivrognes en querelle, s'inquiétant fort peu de leur belle vallée, célèbre par ses cotonniers. Dix lieues de sable conduisent de Casma à Nepeña, où nous entrâmes un dimanche. Tout le monde y était en habits de fête, et la plupart des hommes s'amusaient à faire combattre des coqs, divertissement en usage dans toute l'Amérique méridionale. Le pays est sablonneux et couvert de collines jusqu'à Santa. Nous rencontrâmes plusieurs restes de villes indiennes, et surtout deux rues, parallèles l'une à l'autre, qui s'étendent en ligne droite l'espace de plus d'une lieue, avec les ruines des maisons en partie enterrées dans le sable. Les troncs d'arbres morts qu'on rencontre dans la plaine où ces villes étaient situées prouvent qu'elle a été fertile. Près de Santa gisent d'autres ruines du même genre, mais plus vastes encore. A l'entrée de la vallée, je rencontrai une *huaca* ou *guaca*, monticule de terre quelquefois entouré de murailles de boue, comme on en trouve tant au Pérou et qu'on suppose avoir été des tombeaux. Santa est une ville considérable située dans une plaine fertile. Elle possède un excellent port, visité souvent par des navires de Lima qui viennent y chercher du riz, du sucre et du saindoux. Les porcs et les bestiaux y sont en abondance. Santa est à l'embouchure d'une rivière du même nom assez difficile à passer dans la saison des grosses eaux, parce qu'elle est alors rapide et profonde, mais dangereuse en toute saison, à cause des trous qui forment des tournans. Aussi se trouve-t-il là des Indiens à cheval toujours prêts à secourir les voyageurs. Ils sont ordinairement deux pour guider chaque passager : l'un va devant, afin de rompre le courant, l'autre soutient le cheval du voyageur quand il le voit entraîné. Sur la rive opposée est une hacienda où l'on trouve des chevaux et des provisions. Immédiatement après, on entre dans un désert aride où les rochers sont incrustés de sel; puis on arrive à Viru, qui n'a rien de remarquable, et à Mocha, très-grande, mais ruinée, avec une vaste église. De ce dernier lieu à Trujillo, la route traverse un pays bien cultivé où de belles haies ne permettent pas de voir les champs qu'elles entourent.

Trujillo, chef-lieu du département du même nom, à deux lieues de la mer, dans la grande et riche vallée de Chimu, au pied des Andes, peut être appelée une miniature de Lima. Comme Lima, elle est entourée d'une muraille en adobes, d'environ douze pieds de haut, formant une suite de bastions et de courtines. Elle peut avoir une lieue et demie de circonférence et contient de 9 à 10,000 habitans. Les rues sont larges, coupées à angles droits par quadras, avec une *plaza mayor* (grande place) au centre. Peu de maisons ont plus d'un étage, à cause des tremblemens de terre. Les principales sont bâties et meublées à peu près comme à Lima. Elle a une *alameda* ou promenade, formant une partie de la route d'Huanchaco. Outre la cathédrale, elle a plusieurs églises paroissiales ou conventuelles. Les dames s'habillent et vivent à peu près comme dans la capitale. On trouve en abondance à Trujillo toutes les choses nécessaires à la vie qui, comparativement à Lima, n'y est pas chère. Quoique située à quatre degrés seulement plus près de la ligne, la température y est meilleure, et l'on y est moins sujet aux fièvres, sans doute parce que l'air y circule mieux. Trujillo fait un grand commerce avec la capitale, Guayaquil et Panama. Elle envoie à Lima les produits de son sol, du coton, du riz, du saindoux, et des étoffes grossières, qui se fabriquent dans le voisinage et servent à vêtir les Indiens. On expédie aussi de Trujillo de l'or et de l'argent, provenant des mines que la ville possède à peu de distance de la Cordillère. Les retours consistent surtout en marchandises anglaises.

Huanchaco, port de Trujillo, n'est qu'une espèce de rade ouverte. La ville même n'est qu'une réunion de misérables huttes indiennes formées de quatre piliers, dont les intervalles sont garnis d'un tissu de roseaux et que couvre un toit de même matière. Les rues sont si étroites que deux chevaux ont grand'peine à y passer de front. Les seules constructions auxquelles on puisse donner le nom des maisons sont une douane et deux ou trois autres bâtimens qui ont vue sur la rive. Il est extrêmement difficile de débarquer à Huanchaco, à cause de l'épouvantable ressac qui s'y fait sentir. Il est rare que les chaloupes osent y aborder. Quand on veut descendre à terre, on est obligé de recourir aux gens de la côte; le débarquement s'opère par des moyens qui supposent, de leur part, autant d'adresse et de courage que de force et de présence d'esprit. Les Indiens n'emploient, pour la pêche et pour

leurs relations avec les vaisseaux, que des balsas, au lieu de canots et de barques.

Le département de Trujillo paraît avoir été très-peuplé sous les Incas, car le pays est plein de ruines indiennes. Parmi les plus curieuses se trouvent, à moitié chemin de Trujillo et de Huanchaco, celles d'une vaste cité, le grand Chimu, dont on dit que les chefs ont long-temps défendu l'indépendance contre les Incas. Plusieurs de ses bâtimens sont encore très-bien conservés, et l'on y voit aussi les restes de grandes *huacas;* à différentes époques, les Espagnols tirèrent de ces huacas des trésors considérables, ce qui les détermina à exempter de tout tribut les Indiens de cette vallée, auxquels ils en devaient la connaissance. Les huacas sont des *tumuli*, qui ressemblent à des collines ordinaires, mais sous lesquelles l'exploration a fait découvrir différens petits caveaux où l'on a trouvé des masses d'or et d'argent, des squelettes encore enveloppés de leurs linceuls, des vases de terre de formes curieuses et beaucoup d'autres ouvrages.

L'intérêt de mon voyage littoral au Pérou cesse à Trujillo; car, au-delà, le long de cette côte aride et sablonneuse, rien ne pouvait plus piquer ma curiosité; Trujillo même ne me présentait plus que quelques traits sans couleur. Je commençais à me fatiguer de ne rencontrer, à chaque pas, que des Indiens et des métis tous vêtus de la même manière (Pl. XLIX — 4). J'avais déjà vu Guayaquil et ses environs; les Caucas, au-delà, ne m'intéressaient guère. Sur toute cette côte resserrée entre les flots du Grand-Océan et les neiges éternelles de la Cordillère, je me trouvais à l'étroit, il me semblait y étouffer. Je me serais plus volontiers rejeté de nouveau vers l'E., s'il s'était présenté une occasion favorable; mais, ne pouvant la trouver, je fus obligé de me contenter des renseignemens puisés dans la relation du lieutenant anglais Maw et de son compatriote Hinde. Ces deux Anglais entreprirent, en 1827, de vérifier si, comme on le leur avait donné à entendre, une route par le Pérou, jusqu'à la rivière des Amazones, était praticable; ils avaient à cœur aussi de fournir au commerce anglais de la côte des notions plus précises sur les régions intérieures, encore peu connues. Voici un extrait de leur Voyage.

Ils partirent le 10 décembre 1827. En quittant Trujillo, la route traverse plusieurs chaînes servant de base à la Cordillère et monte enfin sur le plateau élevé de Caxamarca; les trois vallées de Chimu, de Chicama et de Viru n'en forment qu'une dont le sol est très-fertile, grâce à la rivière qui l'arrose. Les productions de Chicama, à six lieues de Trujillo, et de Cascas, alimentent les marchés du chef-lieu. A Contusama, température, sol, productions, tout change : on ne voit que de l'herbe, des buissons, des perdrix, quelques condors. Les toits inclinés et couverts en tuiles annoncent qu'on touche à la région des pluies. On descend de là dans la profonde et fertile vallée de la Magdalena, mais dont le climat est chaud et insalubre; puis on commence à gravir péniblement la première Cordillère, jusqu'à ce qu'enfin on ait en vue la vallée et la cité de Caxamarca, dont les haies et les rangées d'arbres, les clochers, les dômes et les maisons couvertes en tuiles présentent l'aspect d'un paysage européen. Caxamarca possédait jadis un palais des Incas; il n'en reste plus que quelques pierres. La ville peut avoir 7,000 habitans; et, à une lieue de distance vers l'E., sont les fameux bains des Incas, d'où le malheureux Atahualpa fut porté, sur un trône d'or massif, à la rencontre des Espagnols de Pizarro. Les voyageurs trouvent aussi à la ferme de *la Lagunilla*, à cinq lieues de Caxamarca, les restes d'une ville indienne qu'on appelle le *Tambo del Inca* et bâtie à la manière cyclopéenne. Dans les débris de toutes ces constructions, rien de l'élégance et de la délicatesse des anciens Grecs et Romains; mais, comme chez les Egyptiens, une grandeur massive qui frappe et étonne l'imagination, en révélant un peuple civilisé au centre de l'Amérique, à une époque où l'Europe était replongée dans la barbarie. Bientôt les voyageurs franchissent la seconde Cordillère. Près du sommet, ils voient s'élancer du flanc des montagnes les innombrables torrens destinés à former la branche la plus occidentale de l'Amazone, et ils ont une première vue de ce roi des fleuves américains. Cependant les difficultés de la route se compliquent. Il leur faut monter et descendre la troisième Cordillère, plus rapide, plus escarpée que les deux précédentes. Ils restent long-temps perdus dans les nuages; au-dessous d'eux se déroule une ceinture de forêts sur laquelle les nues demeurent suspendues. Ils arrivent à un sentier en échelle où les mules glissent plutôt qu'elles ne marchent et qui les mène à une riche vallée; puis, ils gravissent encore une chaîne couverte de bois dans la direction N. E., et atteignent la ville de Chachapoyas, chef-lieu de la province du même nom, fertile en vin, indigo, blé, maïs, cacao, sucre, pommes de terre, cochenille, quinquina, coton, et en bestiaux de toute espèce. Le 24 décembre, ils partent pour Moyobamba, et arrivent le soir au

pueblo de Toulea, la dernière station habitée avant d'entrer dans la Montaña, qui s'étend à l'E. jusque sur les bords de l'Amazone. Le 27, ils entrent dans les bois où se développe à leurs yeux un luxe d'arbres et de fleurs dont aucune expression humaine ne peut donner une idée. Les routes étaient tellement rompues, tellement escarpées, qu'ils étaient souvent obligés de se courber sur leurs mules; ils couraient en outre à chaque instant le risque d'être accrochés, déchirés ou étranglés par l'étreinte des mille arbustes et des plantes épineuses dont il fallait pénétrer le fourré toujours plus épais. Au coucher du soleil, épuisés de fatigue et de besoin, dans une clairière où leurs mules enfin trouvent à paître sur les bords d'un ruisseau qui leur promet quelque fraîcheur, les voyageurs plantent leur tente près d'un gros arbre. Là commence pour eux le supplice des moustiques. Le lendemain, après avoir franchi la *Ventana* (la Fenêtre), rocher presque perpendiculaire où l'on a creusé des niches pour que les mules puissent poser le pied, nos voyageurs arrivent à Moyobamba ou *Santiago de los Valles* ville de 5,000 ames où la banane (*plantano*) sert de pain. Le 7 janvier, ils se rendent à pied, la route n'étant plus praticable même pour les mules, au lieu dit *Balsa Puerto*, distant de cinq journées, où ils s'embarquent dans des canots sur une rivière tombant d'un rocher sous un angle de 45°. Un peu plus loin, ils aperçoivent, du haut des dernières chaînes des Andes, la vaste plaine qui s'étend devant eux; quoique couverte de bois, elle leur paraît comme une vaste mer. Ils sont parvenus à l'*Escalera* (l'Escalier) ou plutôt l'*Echelle*. Ce passage, en quelques endroits, est presque perpendiculaire, avec des entailles pratiquées dans le rocher. Habitués aux routes des Andes et même à la Montaña, ce passage les étonne encore. Ils s'embarquent le 15 janvier sur le *Cochi Yaco*, l'un des affluens du Guallaga (ou *Huallaga*), rivière beaucoup plus considérable, dont les bords sont garnis d'arbres peu élevés, servant de refuge aux ours, aux jaguars, aux tapirs et autres animaux sauvages. Les pueblos des bords de cette rivière sont bâtis sur de petites criques, dont le terrain, un peu élevé au-dessus du courant, les préserve de l'humidité et des insectes.

Ici s'arrête le voyage du lieutenant Maw et de son compagnon; mais, pour compléter la description de cette frontière orientale du Pérou et du Guallaga qui l'arrose, j'emprunte les traits les plus marquans de la relation de M. Pœpig, voyageur allemand, qui parcourut plus tard ces contrées dans la même saison de l'année. M. Pœpig, parti de Lima, aborde le pays beaucoup plus au S. et descend la rivière dans une grande partie de son cours. Arrivé à la mission de Sion, habitée par les Indiens de la nation *Xibitos* (Pl. L — 1), il met en avant auprès d'eux la recommandation du vicaire d'Uchiza, situé beaucoup plus haut sur le fleuve même. L'auteur ne parle pas très-favorablement de la piété des Indiens, non plus que des mœurs de leurs guides spirituels; car, pasteurs et troupeaux, il les représente tous livrés à l'ivrognerie et ouvrant à peine les églises, même les jours de fête. Il va ensuite camper près du *Malpaso de Tabaloyacu* dont le mugissement imprime l'effroi. La rivière, dans la violence de sa chute, forme une espèce de courant cylindrique qui occasione un dangereux tourbillon. Les navigateurs franchissent ce premier passage, après avoir, avec beaucoup de peine, remis à flot leur canot submergé; immédiatement après, ils en rencontrent un second, la Mer morte (*Cachihuanusca*), au-delà duquel M. Pœpig reconnaît, pour la première fois, la formation de gypse bleuâtre qui ne quitte plus ces rivages jusqu'au Pongo de Huallaga. Sa première station est à Juanjuy, peuplée seulement de déserteurs et entourée de forêts qui renferment de nombreux jaguars. Diverses contrariétés l'y retiennent long-temps; et, quand il en part (le 25 novembre) pour continuer son voyage, les eaux sont déjà grosses. La colline est toujours plate et boisée, comme à Juanjuy, l'espace de huit lieues; mais alors les collines de la rive droite commencent à grandir et à se changer en montagnes couvertes de graminées (*pajonales*). Le grès qui les forme figure des bastions; la végétation est toute nouvelle; pas un grand arbre sur ce noir terrain saturé de sel; on n'y voit que des buissons courts et bas, aux feuilles grasses et d'un vert sombre, aux fleurs papillonacées; des gazons élevés sur des espaces considérables; mais le sol est si rempli d'excavations qu'on ne s'y hasarderait pas sans danger. Sur la rive gauche, on remarque un pays boisé, inondé par la crue du fleuve; sur la droite, des rochers escarpés et couverts d'épines qui en interdisent l'accès. Tel est le Huallaga dans cette partie sauvage du pays (Pl. L — 2). Le 26 novembre, les voyageurs atteignent les célèbres salines de *Pilluana*. Un mur de montagnes s'élève droit au-dessus du fleuve; il est formé en partie de pyramides et de cônes de pierre à sel, dont les interstices sont remplis d'un sable boueux et grossier. On le prendrait pour un amas d'une prodigieuse hauteur, dont on aurait tout récemment

enlevé la terre et où les pluies auraient amené beaucoup de décombres (Pl. L — 3). Le sel suit une direction horizontale; mais il se trouve, entre chaque bande, des assises de sable fin bien amalgamé, d'un diamètre considérable. Qu'il se présente en larges bandes ou en groupes de formes variées et bizarres, le sel est tantôt rose, tantôt bleu indigo, tantôt blanc; il est partout d'une telle dureté qu'on ne peut le détacher qu'à l'aide de la hache et de la pioche. Ces salines sont fort utiles aux habitans du pays, qui en exportent les produits en gros blocs carrés. En quittant Pilluana, le voyageur gagne le petit village de Juan Guerra, où le conduit une navigation d'une heure sur la petite, mais profonde rivière de San Miguel ou Rio de Moyobamba. Il se loue beaucoup de la réception que lui font les habitans de ce petit village, tous Lamistes ou nés dans le district de Lamas, l'un des plus remarquables du Pérou par le courage, la bonté, l'intelligence, la sociabilité de sa population. Ici le voyageur abandonne la rivière pour appuyer un peu au N. O. et gagner le petit village de Tarapoto, situé sur une légère éminence, non loin du grand village de Cumbasa. Ces deux endroits, par les verts gazons, les beaux saules, les petits jardins qui les entourent, lui rappellent les paysages de l'Europe. Dans le sud, à la distance de cinq lieues, on distingue la ville de Lamas; à droite, les sombres rives du fleuve; et sur la gauche, les dernières pointes de la Cordillère des Andes se détachant en blanc sur l'azur des cieux. Ce circuit avait épargné à M. Pœpig et à sa suite les deux *malpasos* d'*Estero* et de *Chumia*, dont l'aspect seul fait pâlir les Indiens des missions de Chassuta, quoiqu'ils aient la réputation d'être les meilleurs mariniers de tout le Huallaga. Les Indiens de cette contrée, ainsi que les Lamistes proprement dits, sont renommés dans tout le Pérou pour leur aptitude et leur zèle pour l'étude; traités paternellement par les Espagnols, ils aiment beaucoup les Européens, et vivent, dans un état d'égalité parfaite, des produits de leur sol fertile et du tissage des toiles de coton, seule industrie connue de Lamas à Moyobamba; pour rompre la monotonie de leur existence, ils n'ont pas d'autres distractions que leurs foires les jours de fêtes religieuses, et leurs voyages sur le Marañon et ses affluens, pour trafiquer avec les Indiens des forêts. Le 30 novembre, M. Pœpig reprend son voyage et gagne la région des montagnes; après une ascension de moment en moment plus pénible, il atteint le sommet le plus élevé, le pic de l'Ouragan (*Huaïra Purinam*), du haut duquel il aperçoit, profondément encaissé à ses pieds, le Huallaga, avec ses chaînes de collines qui semblent s'étendre jusqu'à l'Ucayale; dans le lointain, les plaines de l'Amérique intérieure lui apparaissent comme un océan d'un vert noir, confondu avec les lignes de l'horizon. Après deux heures de marche dans un sentier rapide, il arrive au village de Chassuta, situé entre deux murs de rochers presque perpendiculaires. Chassuta que recommande comme embarcadère sa position au-dessous des grands malpasos dont il a été question, est habité par environ quatre-vingts couples indiens, vivant des produits de leurs champs, sans jamais se mêler avec personne. Parti de Chassuta le 3 décembre, M. Pœpig, vers le milieu du jour suivant, franchit heureusement le dernier malpaso (*Yuracyacu*), endroit où le fleuve, large de cinq cents pas et d'une incroyable profondeur, tombe avec un horrible fracas de la hauteur de cinq cents pieds. Les Indiens s'y hasardent cependant avec leurs canots chargés de sel, parce qu'il ne s'y trouve aucun écueil. M. Pœpig découvre bientôt les gorges du Pongo de Huallaga. Le pays qu'on parcourt avant d'y parvenir est d'une variété prodigieuse. Tantôt les rochers qui bordent la rive se resserrent au point que la violence du torrent peut à peine en surmonter l'obstacle; tantôt ils s'élargissent en demi-cercle et forment une espèce de lac. Ici l'on traverse des forêts vierges, dont les interstices laissent apercevoir au loin de sombres montagnes; là, d'autres montagnes se rapprochent encore. Ce mur de rochers s'élève incessamment, riche de végétation. On n'est pas loin alors du Pongo, l'une des puissantes portes de rocs par lesquelles la plupart des fleuves des Andes débouchent dans les plaines. Les rochers descendent perpendiculairement dans le lit du fleuve, dont la profondeur, en cet endroit, est inconnue; de sorte que, lorsqu'une masse de roc vient à se détacher de l'enceinte et tombe dans les eaux, elle disparaît bien loin au-dessous du voyageur (Pl. L — 4). Dans les endroits resserrés, les Indiens ne peuvent quelquefois pas remonter le courant, quand ils n'ont que la rame pour vaincre la fureur des flots. Le plus étroit de ces passages porte le nom de *Salto de Aguiere*. On le traverse avec une rapidité extraordinaire, qu'augmente encore le courant d'air qui mugit dans cet abîme et pousse les embarcations d'une rive à l'autre. On est ensuite assailli par des myriades de moustiques, et l'on arrive à des îles presque inondées, où l'on voit des troupes de caïmans étendus au soleil. La

nuit, les échos redisent, de distance en distance, le cri effrayant des singes hurleurs ou *carayas*, répété en chœur par leurs nombreuses troupes, au signal du plus vieux d'entre eux. Enfin M. Pœpig voit la plaine s'étendre sur les bords du fleuve; et à mesure que les rochers du Pongo s'enfoncent à l'horizon et bleuissent à ses regards, tandis qu'il respire avec plus de liberté, les dernières traces des Andes s'effacent et disparaissent devant lui. Il passe sans accident la barre de *Chipurana*, banc de boue jeté en travers du fleuve, qui, depuis long-temps, roule couronné d'arbres et de verdure, et, entrant dans un torrent paisible bordé de plaines sur ses deux rives, M. Pœpig, trois jours après son départ de Chassuta, touche enfin à Yuvimaguas, premier village des Maynas proprement dits. Parvenu avec lui à la dernière limite orientale du Pérou, près du point où je viens de laisser Maw, je voulais lier ainsi mon exploration à celle que j'ai précédemment faite de la Colombie.

J'achève ce chapitre par quelques notes sur l'histoire du Pérou, qui se compose des deux républiques nouvelles de Bolivia et du Pérou proprement dit. Cette histoire se lie si intimement à celle de la Colombie, de la Plata et du Chili, dont j'ai déjà donné le précis, que je dois me borner à parler des événemens contemporains qui se sont passés au Pérou, renvoyant, pour les événemens antérieurs, à l'histoire générale du continent américain, esquissée dans l'Introduction de cet ouvrage.

Le Pérou fut la dernière des provinces espagnoles qui prit part à la grande révolution qu'ont amenée les premières années du XIXe siècle; ce fut au Pérou que les royalistes firent leurs derniers efforts pour maintenir en Amérique l'autorité de la métropole. Il fallut même long-temps employer la force pour vaincre leur opposition aux idées républicaines. Leurs défaites à Cotogaita le 27 octobre 1810, et à Tupiaza le 7 novembre de la même année, rendirent les Argentins maîtres du Haut-Pérou; ils ne tardèrent pas à le perdre par l'imprudence d'un de leurs chefs, et la question de l'indépendance resta plus que douteuse jusqu'à l'entier affranchissement du Chili, époque à laquelle San Martin et lord Cochrane, libérateurs de cette dernière province, songèrent à porter au Pérou leurs armes victorieuses. Lord Cochrane avait déjà fait, en 1819, une tentative inutile sur le Callao. Il fut plus heureux en 1820. L'armée libératrice partit de Valparaiso le 21 août; forte seulement de 4,500 hommes et de neuf pièces de canon, elle avait à lutter contre 7,800 hommes de troupes réglées, à Lima et au Callao, sans parler d'une armée de 23,000 royalistes répandue sur toute la surface des provinces à délivrer. Le débarquement des troupes républicaines eut lieu sans opposition, le 8 septembre, près de Pisco; et après une conférence inutile à Miraflores, avec le vice-roi Pezuela, une suite d'exploits sur terre et sur mer, uniques peut-être dans les annales de la guerre, fit successivement tomber au pouvoir des deux chefs toutes les positions ennemies, et enfin la capitale où San Martin fit son entrée triomphante le 12 juillet, le vice-roi l'ayant abandonnée dès le 6. L'indépendance du Pérou fut proclamée le 28. Le 3 août, San Martin se déclara lui même *Protecteur du Pérou*, et prit, en cette qualité, la direction suprême des affaires civiles et militaires; l'un des premiers actes de son administration fut l'abolition du tribut des Indiens et de la *mita*. Des mésintelligences éclatèrent bientôt entre le Protecteur et lord Cochrane qui, abandonnant la cause de l'indépendance, alla offrir ses services à l'empereur du Brésil. Cependant le vice-roi tenait toujours, et ses troupes avaient fait éprouver aux patriotes plusieurs échecs que fit oublier la bataille de Pinchincha, gagnée sur les royalistes, le 24 mai 1822, par le général colombien Sucre, et dont le résultat fut l'affranchissement de Quito. Le 20 septembre, San Martin abdiqua le pouvoir suprême entre les mains du congrès de Lima, installé le même jour, et se retira avec le titre de *Fondateur de la liberté du Pérou;* ses ennemis l'accusèrent d'avoir manqué d'activité et d'énergie dans la guerre de l'indépendance, d'avoir usurpé l'autorité souveraine, d'avoir gouverné tyranniquement par d'indignes ministres et d'avoir abandonné la cause de la liberté au moment du péril; mais il n'appartient qu'à l'impartialité de l'histoire d'examiner la valeur de ces charges. Le gouvernement qui lui succéda ne montra que désaccord et faiblesse, et l'état des affaires devint tel que la capitale tomba le 18 juin au pouvoir du général royaliste Canterac, contraint, il est vrai, dès le 17 juillet suivant, de la rendre au général Sucre, qui était accouru au secours de la république avec 3,000 hommes de Guayaquil, 1,000 Buenos-Ayriens et 1,000 Péruviens. Cependant la cause de l'indépendance était cruellement compromise, et il y avait peu d'apparence que les patriotes pussent tenir contre une force de 20,000 hommes, quand Bolivar lui-même, le libérateur de la Colombie, résolut aussi de sauver le Pérou. Le 1er septembre 1823, il fit son entrée à Lima; investi immédiatement de l'autorité suprême, politique et militaire, il

ne tarda pas à justifier par ses actes l'enthousiasme et la confiance qu'il inspirait. Une sorte de charme s'attachait à son nom, et on le regardait comme le seul homme qui pût sauver la république. L'armée libératrice marcha sur Pasco au mois de juillet. Elle s'était formée en trois divisions, sous le commandement des généraux Lara, Cordova, La Mar, Miller, Nicochea, et des colonels Caravajal et Bruiz; le général Sucre était chef d'état-major. L'armée patriote entrait en campagne forte d'environ 9,000 hommes; l'armée active des royalistes, commandée en chef par Canterac, l'était d'environ 9,200. J'ai déjà parlé des batailles de Junin (6 août) et d'Ayacucho (9 du même mois) gagnées, l'une par Bolivar en personne, l'autre par le général Sucre; toutes deux furent décisives, et eurent pour résultat l'occupation rapide de toutes les provinces que les royalistes retenaient encore, et la prise de Callao (12 janvier 1826), seule place qu'ils eussent conservée, brisa le dernier anneau de la chaîne qui avait si long-temps retenu dix-sept millions d'Américains sous la dépendance de la monarchie espagnole.

Dans l'intervalle, considérant combien les manières, les usages et même la langue de la majorité des habitans du Haut-Pérou différaient de ceux des provinces du Rio de la Plata, la République Argentine, avec autant de générosité que de justice, avait fait le sacrifice de ses droits sur des territoires à la liberté desquels elle avait si puissamment concouru; et, dans une assemblée générale de députés, convoquée à Chuquisaca, au mois d'août 1825, le Haut-Perou avait été déclaré indépendant sous le nom de Bolivia.

Le libérateur avait résigné ses pouvoirs entre les mains du congrès du Bas-Pérou, assemblé à Lima le 10 février de la même année (1825). A la prière des Limeños, il les retint pourtant avec une répugnance apparente ou réelle (qui oserait prononcer?), et partit bientôt pour Chuquisaca; sa marche vers le pays qui venait de recevoir son nom ne fut pour lui qu'un brillant triomphe. En mai 1826, il proposa et fit accepter au congrès de Bolivia la constitution qu'il avait rédigée pour la nouvelle république; mais il fut trompé dans l'espoir de la faire accepter au Pérou, où elle était impopulaire, et où l'on commençait à se fatiguer de la présence des troupes colombiennes, dont les manières et les habitudes ne sympathisaient point avec celles des Péruviens. Une opposition modérée d'abord se traduisit bientôt en une conspiration contre la personne du libérateur. Elle fut découverte et punie; mais les sentimens hostiles qui l'avaient amenée subsistaient toujours, et vainement à Lima adopta-t-on la constitution de Bolivar; vainement, au départ du héros pour Santa Fe de Bogota, où le rappelaient les affaires de la Colombie, le nomma-t-on *Président à vie* (*Presidente vitalicio*); vainement le jour anniversaire de la bataille d'Ayacucho jura-t-on obéissance à la constitution bolivienne. Les Péruviens, qui n'avaient plus caché leurs sentimens après le départ de Bolivar, déclarèrent ouvertement, en mars 1827, que la constitution bolivienne leur avait été imposée et qu'à un congrès général seul, et non pas à de simples colléges électoraux, appartenait le droit de déterminer la forme de gouvernement qui convenait au pays. Un nouveau congrès fut assemblé à Lima le 4 juin; on y mit dédaigneusement de côté la constitution bolivienne; le général La Mar fut nommé président de la république du Pérou; et, à la suite d'une imprudente déclaration de guerre du Pérou à la Colombie, l'armée péruvienne osa entrer, en 1828, sur le territoire colombien, où, le 25 février, elle fut complètement battue et presque détruite par Bolivar à Tarqui, près de Jiron, dans la province de Quito. Cette action mit fin à la guerre terminée dès-lors par un traité qui fit le plus grand honneur à la modération et à l'équité du vainqueur.

Cette levée de boucliers ne fut pas le seul tort des Péruviens envers le libérateur; car, avant cette époque, ils avaient offert leur appui à un parti anti-colombien qui, soutenu par eux, attaqua le général Sucre, élu président de la Bolivia, en 1826, par la volonté du peuple. Après s'être défendu en vainqueur d'Ayacucho, ce héros, enfin obligé de céder au nombre, partit pour le Callao, d'où il retourna auprès de Bolivar, sans tirer des Péruviens d'autre vengeance que celle de leur dicter un peu plus tard, après leur défaite à Tarqui, les conditions équitables et modérées du traité de paix dont je viens de parler.

CHAPITRE XLII.

ÉTAT DE GUATEMALA (CONFÉDÉRATION DE L'AMÉRIQUE CENTRALE).

En quittant le Pérou, mon dessein était de gagner, par la voie la plus courte, l'un des ports de la Confédération mexicaine, pour entrer ainsi dans l'Amérique du Nord. Un caboteur, qui se rendait de Trujillo à Acapulco, m'offrait une occasion sûre et rapide; je la saisis. La traversée fut heureuse jusqu'à la hauteur des Etats de Guatemala; mais là un coup de vent nous ayant

assaillis, le navire fut obligé de chercher un abri dans le port de Realejo.

Realejo, située au fond du hâvre de Cardon, est peuplée de métis presque tous artisans et principalement forgerons, calfats ou charpentiers employés au radoub des navires qui viennent s'y abattre en carène. D'excellens bois de construction, des chantiers actifs, des manufactures de toile à voile, forment la plus grande richesse de ce point, dont l'importance est plutôt maritime que commerciale. Du reste, rien, dans l'aspect des lieux et de la population, n'était nouveau pour moi. La conquête espagnole, en passant sur le Nouveau-Monde, semble lui avoir donné une physionomie presque uniforme. Partout le croisement des races entre les vainqueurs et les vaincus a créé ce type cuivré, que l'on retrouve avec toutes ses nuances depuis le Mexique jusqu'au Chili, en passant par la Colombie et le Pérou, type que modifient, sans l'altérer profondément, tantôt le régime hygiénique, tantôt les contrastes de température.

La ville de Realejo date des premiers jours de la conquête. Elle fut fondée en 1534 par quelques compagnons d'Alvarado, qui, dans leur marche vers le Pérou, ayant rencontré sur les bords de ce hâvre un emplacement convenable, s'y établirent en se séparant du gros de la troupe. C'est à peu de distance de Realejo que s'étend le lac de Nicaragua, moins remarquable peut-être par lui-même que par les projets qu'il a fait naître. Le lac de Nicaragua, l'un des plus grands de l'Amérique centrale, a cinquante lieues de l'E. à l'O. sur trente lieues du N. au S.; sa profondeur moyenne est de dix brasses avec un fond de vase, excepté sur les bords où le fond est de sable blanchâtre.

Ce lac abonde en poissons qui suffisent à la consommation des villes qui le bordent. Une multitude d'îles qui l'ornent, comme autant de corbeilles vertes ou fleuries, lui donnent l'aspect le plus pittoresque et le plus vivant. Toutes sont cultivées, à l'exception d'une seule que l'on nomme Ometep. Sur cette dernière on remarque une petite montagne conique, siége d'un volcan actif qui, dans ses jours d'éruption, soulève le lac comme une mer et y occasione d'horribles tempêtes. Quoiqu'une multitude de ruisseaux se jettent dans ce vaste bassin, et que la petite rivière de San Juan en soit le seul déversoir, on a remarqué, comme un assez singulier phénomène, qu'à aucune époque de l'année il n'y a ni crue ni décroissance dans les eaux du lac, qui gardent toujours le même niveau. La véritable importance de ce bassin est moins dans son étendue que dans un plan de jonction des deux Océans, dont il est la base.

On sait combien d'esprits positifs et d'imaginations ardentes ont, de nos jours, rêvé le projet gigantesque de couper d'une manière ou d'une autre par un vaste chenal cette langue de terre qui forme le chaînon d'attache des deux Amériques, combien d'industriels ou d'ingénieurs ont cherché à réaliser ainsi la jonction de l'un et de l'autre Océan, entre le cinquième et le dixième parallèle. Opérer cette jonction, c'était résoudre en effet le plus grand problème maritime et commercial que les hommes aient jamais poursuivi. Il est donc utile de l'envisager dans sa généralité.

Parmi les divers points sur lesquels on a tour à tour dirigé des enquêtes savantes, il en est cinq qui plus que les autres ont fixé l'attention des ingénieurs et des hydrographes : l'isthme de Darien, celui de Panama, la province de Choco, l'isthme de Tehuantepec et enfin celui de Nicaragua.

Le percement de l'isthme de Darien, dont la partie la plus étroite est de soixante milles, semblerait rencontrer de graves obstacles. Le golfe Saint-Michel et la rivière de Santa Maria formeraient une navigation naturelle jusqu'à un tiers environ de l'isthme; mais, d'une part, il faudrait creuser le lit de la rivière Santa Maria à une énorme profondeur, et de l'autre, au-delà de ce point, se présenteraient des collines et des montagnes qui exigeraient d'immenses travaux de nivellement. Si l'on ajoute à ces obstacles l'insalubrité du climat, on est forcé de convenir que ce projet est à peu près impraticable et qu'il nécessiterait d'énormes sacrifices sans présenter de grandes chances de succès.

Le percement de l'isthme de Panama offre encore de nos jours une question qui n'est qu'à demi éclairée. Même après ce qu'en ont dit Dampier, Tunnel, Wafer, de Humboldt, Pitman et Robinson, on n'est pas parfaitement fixé sur la configuration des terrains qui séparent Panama de Chagres. Les uns parlent de hautes Cordillères, les autres de chaînes moyennes, entre lesquelles serpenteraient des vallées; Robinson prétend qu'alors même que le système géologique de la bande intérieure se prêterait à une canalisation faite sur une large échelle, d'autres impossibilités se présenteraient sur le littoral, dans les sables qui s'amoncèlent sur les grèves de la baie de Panama et qui auraient bientôt obstrué l'embouchure du plus beau et du plus large canal. M. de Humboldt, qui a cherché à réunir quelques documens sur cette grande question, établit aussi,

avec sa supériorité ordinaire, quels empêchemens rencontrerait la canalisation de Chagres à Panama. La vitesse du courant de la petite rivière qui remonte jusqu'à Cruces, enfin les nivellemens coûteux et impossibles peut-être de la chaîne qui surplombe Panama, paraissent à ce savant des difficultés insurmontables. « D'après les renseignemens que j'ai pu me procurer, dit-il, pendant mon séjour à Carthagène et à Guayaquil, je pense que l'on doit abandonner l'espoir d'un canal de sept mètres de profondeur et de vingt-deux à vingt-huit mètres de largeur, qui, semblable à une passe ou à un détroit, traverserait de mer en mer et recevrait les mêmes vaisseaux qui font voile de l'Europe aux Grandes-Indes. L'élévation du terrain forcera l'ingénieur à avoir recours, soit à des galeries souterraines, soit au système des écluses. Par conséquent, les marchandises destinées à passer l'isthme de Panama ne pourront être transportées que dans des bateaux plats incapables de tenir la mer. »

La communication des deux mers par la province colombienne de Choco n'a pas seulement paru au savant que l'on vient de citer une chose praticable et facile ; il la considère encore comme un fait accompli. Suivant lui, la chaîne des Andes se trouvant sur ce point entièrement rompue, des barques chargées de cacao passent d'une mer à l'autre, dans les temps d'inondation, tantôt sur des rivières, tantôt à travers des canaux. Le ravin de la Raspadura, creusé par les soins et aux frais d'un moine du pays, unit les sources du Rio Noanama et de la petite rivière de Quito, laquelle réunie au Rio Andegada et au Rio Zitara forme le Rio Atrato qui se jette dans la mer des Antilles, tandis que le Rio Noanama va déboucher dans la mer du Sud. Voilà, suivant M. de Humboldt, une communication intérieure ignorée en Europe, et qui existe depuis 1788.

C'est encore à M. de Humboldt que l'on doit un plan de canalisation de l'isthme de Tehuantepec, qui comprend d'un côté les sources du Rio Guazacoalco, et de l'autre celles du Rio Chimalapa, le premier se jetant dans le golfe du Mexique, le second dans l'Océan-Pacifique. Déjà, à l'aide d'un chemin de terre qui conduit de Tehuantepec à l'embarcadero de la Cruz, le Rio Guazacoalco forme depuis long-temps une communication commerciale entre les deux Océans. Pour compléter ce grand travail, il suffirait peut-être d'ouvrir un canal de six lieues à travers les forêts de Tarifa. Depuis M. de Humboldt, un voyage d'exploration a été fait dans l'isthme de Tehuantepec par deux ingénieurs habiles et persévérans. Ils ont trouvé que les eaux qui se jettent dans l'un et l'autre Océan n'étaient séparées que par une chaîne de montagnes de peu d'élévation; que cette chaîne au sud du village de Santa Maria de Chimalapa, devenue un simple groupe, présentait sur un point une vallée transversale, dans laquelle un canal de jonction pouvait être facilement creusé. Ainsi on réunirait la rivière de Chimalapa à celle del Passo, de manière à former une voie praticable aux petits navires. Cette opinion des deux ingénieurs espagnols fut aussi celle de M. Robinson. Toutefois, ce voyageur, après avoir détaillé les avantages du projet, ajoute que l'idée n'en appartient à aucun ingénieur, à aucun savant de l'Europe, mais bien à des natifs d'Oaxaca qui, dès 1745, avaient présenté au vice-roi de la Nouvelle-Espagne un mémoire constatant la possibilité d'unir les rivières de Guazacoalco, Chimalapa et Tehuantepec. M. Pitman, au contraire, ne partage pas sur l'utilité de ce projet les idées de M. Robinson, et il montre combien dans cette question les avis ont été divers et contradictoires. En effet, on peut conclure de tout ce qui a été dit et écrit à ce sujet que l'on manque de données exactes et précises sur l'isthme de Tehuantepec et sur les chances qu'il offrirait à un travail combiné sur de larges bases. Ce qui est hors de doute, c'est l'immensité des travaux à exécuter. Le fleuve de Guazacoalco, navigable pendant une dizaine de lieues pour les navires de deux à trois cents tonneaux, n'est accessible, au-delà, qu'aux frêles et petites pirogues des naturels. Ensuite il est un second fait démontré aujourd'hui par une déplorable et récente expérience. Les bords du Guazacoalco sont inhabitables à force d'être insalubres. A la suite de quelques prospectus qui promettaient un Dorado aux aventuriers, une colonie de deux cents jeunes Français partit pour le Mexique, il y a cinq ou six ans, pour coloniser les bords du Guazacoalco. Un grand nombre y a péri, le reste n'a revu la France qu'après avoir souffert des misères horribles. Comment alors, en des climats pareils et dans une atmosphère fiévreuse, entreprendre des travaux dont la pensée effraie l'imagination, même dans les zônes les plus saines?

De tous les systèmes sur l'ouverture de l'isthme, le plus raisonnable jusqu'ici a été celui d'une canalisation par le lac de Nicaragua. C'est le seul du reste dans lequel les savans et les ingénieurs soient d'accord. MM. de Humboldt, Robinson et Pitman l'ont compris et présenté à peu près dans les mêmes termes. M. de Humboldt établit que le grand lac de Nicaragua com-

munique non-seulement avec le lac de Léon, mais aussi vers l'E. par la rivière de San Juan avec la mer des Antilles, et que la jonction s'opérerait d'une façon toute naturelle en creusant un simple canal à travers l'isthme uni qui sépare le lac de Nicaragua du golfe de Papagayo. M. Robinson va plus loin; il indique deux points sur lesquels cette voie intérieure pourrait se creuser, l'un du lac de Nicaragua au golfe de Papagayo, l'autre de la côte de Nicoya au lac de Léon. Le golfe de Papagayo et le lac de Léon présentant un rivage élevé et peu rocheux, le terrain étendu entre les deux lacs offrant d'ailleurs un niveau presque parfait, cette entreprise n'offrirait ainsi ni des difficultés immenses, ni des chances malheureuses. Le plus grand inconvénient serait peut-être dans les tempêtes qui dévastent le lac de Nicaragua et qui le rendent inabordable dans les mois d'août, de septembre et d'octobre. Ces tempêtes proviennent de furieux vents du N. E. qui prennent le nom de *papagayos*. En 1825, la jonction par le lac de Nicaragua parut assez facile et assez féconde pour qu'une maison de New-York, la maison Palmer et Cie, entreprît de l'exécuter à ses frais. Ayant contracté avec les chefs de la république de Guatemala qui venait de fonder son indépendance, cette maison se chargea de l'entreprise moyennant le privilége exclusif du nouveau canal. Elle expédia de New-York une grande quantité d'ouvriers qui devaient pousser avec activité les travaux de creusement. Cet ouvrage devait être terminé en dix-huit mois. Il s'agissait de rendre navigable la rivière de San Juan, puis de tracer, s'il était besoin, un chenal au milieu du lac; enfin de pratiquer une coupure qui réunît ce dernier à la mer Pacifique. Nous ignorons quels obstacles imprévus ont pu empêcher, depuis lors, la réalisation de ce projet, si ces obstacles sont d'une nature politique ou s'ils ont une valeur matérielle; enfin si là aussi il n'y a pas eu un mécompte comme sur les bords du Guazacoalco.

Quoi qu'il en soit, la question qu'il faudrait peut-être agiter avant toutes les autres, c'est de savoir si le niveau existe entre les deux mers que l'on veut joindre. Toutes les fois qu'il s'agit de couper un isthme, les hydrographes reproduisent cet empêchement sans trop en faire la démonstration. Cet obstacle a été mis en avant pour l'isthme de Suez comme pour l'isthme de Panama. C'est d'ailleurs une opinion beaucoup plus vieille que la science moderne. De tous temps et dans tous les climats, deux mers voisines l'une de l'autre ont passé pour avoir des niveaux différens. Strabon rapporte que de son temps on croyait le golfe de Corinthe, près de Lesché, au-dessus du niveau de Cenchrée. Il exprime des craintes sur le danger de couper l'isthme du Péloponèse dans l'endroit où les Corinthiens, à l'aide de machines particulières, avaient établi un portage. En Amérique, dans l'isthme de Panama, on pense aussi que la mer du Sud est plus élevée que celle des Antilles. Mais où sont les preuves de ces dires? Où sont les observations faites? Où sont les chiffres devant lesquels le doute s'humilie? Et encore faudrait-il que plusieurs expériences successives vinssent s'appuyer et se contrôler les unes les autres pour qu'on eût en elles une confiance absolue et entière. Jusque-là, le seul milieu à tenir dans cette question, c'est de se défendre à la fois d'un dénigrement systématique et d'un engouement passionné. On s'est exagéré, d'ailleurs, les avantages immédiats que la navigation retirerait de la jonction des deux Océans. Sans doute, ce travail grandiose serait sur-le-champ un fécond élément de civilisation pour les ports colombiens, péruviens et chiliens qui font face à la mer Pacifique. Pour eux, plus de cap Horn, plus de navigation tempétueuse et longue, mais des relations sûres, rapides, fructueuses avec l'Europe. La côte N. O. de l'Amérique, la Californie et les moindres points de la mer Vermeille acquerraient promptement aussi une grande importance. La pêche de la baleine et du cachalot, le commerce des pelleteries y trouveraient une impulsion dont on peut à peine apprécier la portée; mais les relations de l'Europe avec l'Inde n'y gagneraient rien ou y gagneraient peu; la route par le Cap serait toujours plus courte, plus sûre, mieux pourvue de stations favorables et de relâches fréquentées. L'ouverture de l'isthme de Panama serait peut-être la colonisation de toute l'Océanie. Mais pour déposséder le cap de Bonne-Espérance, pour ouvrir une nouvelle voie maritime vers le Gange, ce ne serait pas l'isthme de Panama, mais bien l'isthme de Suez qu'il faudrait couper.

Ces considérations, inspirées par le lac de Nicaragua et par les vastes plans qu'il a vu naître et sans doute mourir, nous ont un peu éloigné de Realejo, notre halte sur le territoire guatemalien. Un séjour de vingt-quatre heures suffit à notre caboteur pour s'y ravitailler; mais, au lieu de pousser jusqu'à Acapulco, comme cela était convenu entre nous, il me signifia qu'il allait rebrousser chemin et appareiller pour Panama. Que faire? J'avais cru abréger ma route, en attaquant le Mexique par l'ouest; je me voyais

forcé à changer mon itinéraire, à retourner vers l'isthme pour de là gagner par terre Porto-Bello, d'où je pourrais m'embarquer sur un navire à la destination de Vera Cruz. Je pris ce parti, et dans les deux mois de retard que me valut ce changement de direction, je mis en ordre mes notes sur l'Etat indépendant de Guatemala que je n'avais fait qu'effleurer.

Jusqu'en 1821, cette contrée, fragment des possessions espagnoles dans le Nouveau-Monde, forma, avec l'Etat mexicain de Chiapa, la capitainerie de Guatemala, riche et beau fleuron colonial. Incorporée vers ce temps au Mexique, elle s'en détacha quand survint la chute d'Iturbide; et, en 1824, elle se constitua sous le titre de Confédération de l'Amérique-Centrale.

Dans les premiers âges de son existence connue, le royaume de Guatemala tira son nom du mot *quanhtemali* (vieux tronc pourri), parce que les Mexicains qui guidèrent Alvarado vers le roi des Kachiquels, maître de la contrée, trouvèrent, près de l'endroit où il tenait sa cour, un arbre que l'âge avait usé et fendu. Le nom en demeura à la capitale que fondèrent les Espagnols. Le royaume de Guatemala (depuis capitainerie) créé vers ce temps occupait le terrain qui s'étend du 8e au 17e degré de latitude, entre l'un et l'autre Océan.

Le climat y est, en général, salubre, à l'exception de la côte située au N. La surface entière du pays est une succession de montagnes et de plaines qui, déterminant diverses températures, donnent une grande variété aux produits du sol. La terre porte une foule de plantes et d'arbres nourriciers, même dans les lieux où n'a pu pénétrer la culture. On compte dans beaucoup de cantons trois espèces de bananes, quatre de pommes, cinq de pêches, cinq de sapotilles et une foule d'autres. Les espèces de fleurs ne sont pas moins abondantes. Le grain y donne quelquefois cent pour un, et trois moissons par année d'orge, d'avoine, de riz, de sésame, de pois, de pois chiches, de lentilles et de fèves. Les montagnes offrent une grande quantité de bois de construction ou de teinture, des cèdres, des bois rouges, du mahogany, du gayac, du brésillet, tandis qu'à l'ombre de ces arbres poussent une foule de plantes médicinales d'un emploi fréquent en Europe, la salsepareille, l'ellébore, et plus loin des plants de cafiers, de cassiers, de tamariniers, d'arbres à julep. Une profusion de baumes et de gommes, le sang-dragon, le carana et d'autres objets de prix, comme le safran, le poivre, la cochenille, la vanille, les cuirs, le soufre, le salpêtre, le sel ammoniac, l'écaille, le coton, le tabac doivent être ajoutés à cette liste de richesses. En première ligne, il faut placer comme ressources capitales et importantes le sucre, le cacao et l'indigo.

Le règne animal n'est ni moins fécond, ni moins varié. Outre les espèces européennes qui y sont parfaitement naturalisées, et celles qui appartiennent à toute l'Amérique, on y remarque spécialement le zorilla, renard de la petite espèce, et le quezal, magnifique oiseau dont le plumage est fort estimé.

Les chaînes de l'intérieur contiennent beaucoup de minéraux précieux : de l'or, de l'argent, du fer, de l'étain, du talc et autres. On y voit des volcans, qui, à diverses époques, ont eu de nombreuses et violentes éruptions. Les plus célèbres sont ceux de Tajumulco, d'Asitan, d'Isalco, de San Salvador, de Saint-Michel, de Momotombo et de Mazaya. De nombreux cours d'eau sillonnent l'intérieur de la contrée, et parmi les plus importans, on remarque le Sumasinta, le Rio-Grande qui va déboucher dans le golfe de Honduras; le Motagua qui offre la plus longue ligne navigable; l'Ulua, le Yare, le Nueva Segovia et le San Juan qui prend sa source dans le lac de Nicaragua.

Cette région favorisée appartenait autrefois à divers peuples, gouvernés chacun par leurs chefs et constamment en guerre les uns avec les autres. De là vient aujourd'hui encore la confusion de dialectes qui règne dans cet Etat. Parmi les natifs, les uns parlent le mexicain, les autres le quiché, le kachiquel, le zutigil, le mam, le pocoman, le pocouchi, le chorté, le sinca, etc. Toutes ces tribus, d'origine, de langues, de mœurs, de costumes divers, ne s'accordent que sur un seul point, celui de l'exercice du catholicisme. C'est la seule unité que l'on retrouve au milieu de tant de contrastes.

La plus grande portion de la contrée fut soumise, en 1524 et dans les années qui suivirent, par Pedro de Alvarado. A cette époque, la population indigène était si considérable, qu'on y comptait jusqu'à trente nations distinctes, et il faut que depuis lors elle ait décru, puisqu'un recensement fait en 1778 ne constatait qu'un chiffre de 797,214 ames.

Au temps où la métropole espagnole administrait encore cette province, elle ressortissait de l'audience royale de Guatemala, résidence du gouverneur ou capitaine-général. Les affaires spirituelles relevaient de l'archévêque de Guatemala et de ses trois suffragans. La division ecclésiastique comprenait quatre évêchés : celui de Guatemala avec cent huit cures, quatre cent

vingt-quatre églises paroissiales et 539,765 habitans; celui de Léon avec trente-neuf cures, quatre-vingt-huit églises paroissiales et 131,932 habitans; celui de Ciudad Real avec trente-huit cures, cent deux paroisses et 69,525 habitans; enfin celui de Comayagua avec trente-cinq cures, cent quarante-cinq églises paroissiales et 88,143 habitans.

Aujourd'hui les divisions politiques ont absorbé les divisions ecclésiastiques, et la capitainerie de Guatemala, devenue la Confédération de l'Amérique Centrale, est partagée en six districts ou Etats principaux : le district Fédéral, l'Etat de Guatemala, l'Etat de San Salvador, l'Etat de Honduras, l'Etat de Nicaragua et l'Etat de Costa Rica.

Le DISTRICT FÉDÉRAL, espèce de chef-lieu créé à l'imitation du Washington des États-Unis, ne contient pas d'autre ville importante que la capitale de la confédération, GUATEMALA LA NUEVA ou la Nouvelle-Guatemala. La Nouvelle-Guatemala est située sur un plateau de cinq lieues de diamètre que sillonnent divers cours d'eau et que recouvre une brillante végétation. Bâtie en 1772, quand les éruptions de deux volcans voisins eurent détruit en grande partie Guatemala l'Antigua, la capitale moderne est coupée d'une façon régulière, avec des rues tirées au cordeau et arrosées par une eau courante. Elle est divisée en quatre quartiers, subdivisés eux-mêmes en deux arrondissemens, dont chacun a son alcade élu par les citoyens ses justiciables et exerçant ses pouvoirs sous le contrôle d'un juge de quartier. Les rues, d'environ douze verges de large, sont presque toutes pavées. Les maisons, à un seul étage à cause des tremblemens de terre, ont comme attenances des jardins, des cours et des terrasses; presque toutes sont desservies à l'intérieur par une eau vive que des aqueducs amènent dans la ville et dans les faubourgs. Toutes ces circonstances maintiennent dans la ville un aspect d'ordre, d'élégance et de propreté. Autour de la grande place, rectangle de cent cinquante verges sur chaque côté, sont disposés les plus beaux édifices de Nueva Guatemala, avec leurs péristyles réguliers et à colonnades. Cette enceinte est d'un bel effet. Du côté de l'est se trouve l'entrée principale de l'église métropolitaine, avec le palais archiépiscopal à sa droite et le collége des Infantes à sa gauche. A l'opposite se prolongent le palais du président de la Confédération, l'Audiencia ou palais-de-justice, la Chambre des comptes, le Trésor et la Monnaie; au nord, l'hôtel-de-ville, les prisons, les marchés et les greniers publics; enfin, au midi, la douane et l'hôtel du marquis d'Aizinema. Dans le centre de la place, on remarque une belle fontaine en pierre, dont l'eau arrive de deux lieues de distance. La cathédrale, quoique petite et inachevée, est d'un assez joli style; les piédestaux et les chapiteaux de ses colonnes, les plafonds ornés de ses chapelles méritent l'estime des connaisseurs. D'autres églises, celles du Panthéon et de Sainte-Thérèse, un amphithéâtre en pierres destiné au combat des taureaux, et plusieurs autres édifices complètent cet ensemble de constructions. Sous le rapport intellectuel, Nueva Guatemala n'est pas moins avancée : elle compte plusieurs instituts littéraires, parmi lesquels il faut citer l'université, les deux colléges des Infantes et Tridentinum, l'Académie des beaux-arts, la Société économique, la bibliothèque publique, le cabinet d'histoire naturelle et le musée d'anatomie, avec de beaux appareils en cire. La Société économique (*Sociedad economica de los Antiguos del Estado de Guatemala*) a fondé un Recueil mensuel consacré à la propagation des sciences utiles et des meilleures notions de l'économie politique. Nueva Guatemala est la résidence du président de la Confédération et de l'archevêque. Sa population peut s'élever aujourd'hui à 50,000 ames. Quoique située loin des rivières navigables, elle n'en fait pas moins un grand commerce. Les marchandises y sont transportées à dos de mulet d'Omoa à Izaval d'un côté, et de l'autre par la barre d'Estipa, située sur le Grand-Océan. L'industrie locale consiste en manufactures de coton et de poterie, en travaux d'orfévrerie et de sculpture sur bois et sur pierre. Isolée des villages environnans, Nueva Guatemala a néanmoins des marchés parfaitement fournis de viande, fruits, volailles et végétaux.

L'ETAT DE GUATEMALA a pour chef-lieu l'ancienne capitale de ce royaume, nommée GUATEMALA ANTIGUA. Cette ville fut fondée, comme on l'a dit, par Alvarado. Après que ce chef espagnol eut achevé la conquête des provinces de Soconusco et de Tolana, et battu les Indiens Quichés qui s'opposaient à son passage, il arriva devant la capitale du royaume des Kachiquels où, d'après l'historien Velasquez, le roi Apotzotzil le reçut avec la plus grande bienveillance. Alvarado traversa le territoire de ce prince pour aller attaquer les Zutigiles, qui résistaient encore. Mais arrivé au lieu nommé *Almolonga* (source d'eau), il fut si enchanté de cette position, qu'encaissent deux montagnes, qu'il résolut d'y fonder une ville. Cette fondation, dit la chronique, fut célébrée le 25

juin 1524 par une messe à laquelle assistèrent toutes les troupes en armes, messe accompagnée de musique militaire et de décharges d'armes à feu. Emerveillés de la splendeur de ces armures, de cet aspect de plumets ondoyans et de chevaux richement caparaçonnés, les Indiens aidèrent leurs nouveaux hôtes déjà leurs maîtres. Ce fut le chapelain Juan Godinès qui célébra l'office et voua la ville à son patron. Cette première fondation fut peu durable. Elle produisit ce qu'on nomme encore aujourd'hui Ciudad Vieja. Dès 1527, on avait bien commencé sur ce point quelques constructions, entre autres une jolie cathédrale, divers couvens de dominicains, de franciscains et de frères de la Merci; mais, le 11 septembre 1541, une horrible catastrophe vint renverser la ville naissante. De l'un des sommets volcaniques qui la surplombent, s'élancèrent soudain des torrens d'eau si impétueux, si dévastateurs, roulant devant eux de tels blocs de rochers et de tels troncs d'arbres, que la ville en fut littéralement engloutie. Les maisons furent jetées au rez du sol, et la population périt presque tout entière.

Ce fut à la suite de ce grand désastre que l'on chercha un autre emplacement. Un peu plus loin, dans une délicieuse vallée, au pied de deux collines toujours vertes, on fonda Guatemala Antigua. Ses environs furent, au bout de peu d'années, et comme par enchantement, semés de villages que peuplèrent des colonies d'ouvriers industrieux, maçons, briquetiers, bouchers, jardiniers et cultivateurs. Cette plaine, qu'arrosent deux larges ruisseaux, offrit bientôt l'aspect du plus riant jardin. Cependant la ville s'était élevée dans la partie la plus étroite du vallon, avec des rues larges, bien pavées, tirées au cordeau dans la direction de l'E. à l'O. et du N. au S., excepté dans les faubourgs, qui étaient moins larges et moins réguliers. De nombreuses fontaines coulaient dans les rues pour le service des habitans. Les maisons, élégantes dans leur vieux style, bien bâties, bien distribuées, contenaient une population aisée et affichant toutes les recherches du luxe. Ce fut vers ce premier temps de la conquête que l'on bâtit à Guatemala Antigua la cathédrale, temple magnifique de trois cents pieds de long sur cent vingt de large et soixante-dix de hauteur. Cette somptueuse église a trois ailes et huit chapelles de chaque côté. Ses ornemens consistent en magnifiques statues, en tableaux des meilleurs maîtres, en reliques fort estimées dans le pays, et en une grande quantité de vases d'or et d'argent. Le grand autel situé sous la coupole, supporté par seize colonnes, plaqué d'écaille de tortue, et orné de médaillons en bronze d'un goût exquis, est une des plus belles choses que l'on puisse voir. Sur la corniche figurent les statues en ivoire de la Vierge et des douze apôtres. C'est dans cette superbe cathédrale aux sept portes spacieuses, que reposent les cendres de Pedro de Alvarado, le conquérant de la contrée, et de François Marroquin, son premier évêque. La fondation des plus belles églises de Guatemala Antigua remonte à cette époque éloignée : de là date Santo Domingo, remarquable par son dessin élégant, son large vestibule et surtout par sa statue de la Vierge du Rosaire, haute de six pieds et toute d'argent massif; Saint-François, un des plus beaux temples de la ville, aux portes duquel figuraient autrefois des statues de saints faites en stuc, et revêtues du plus bel émail que le travail humain ait jamais obtenu; enfin l'église du collége des jésuites et celle de Nuestra Señora de la Merced, non moins riches, non moins belles, non moins ornées. Le luxe des couvens ne le cédait point, comme on peut le croire, à ce luxe d'édifices consacrés au culte.

Dans le premier siècle de sa fondation, Guatemala Antigua était donc une ville monumentale, riche, grande, heureuse, tranquille, peuplée de 40,000 habitans. Cependant le voisinage des deux volcans d'Agua et de Fuego semblait encore la poursuivre dans sa position nouvelle. A l'abri des éruptions qui avaient ruiné en une nuit la Ciudad Vieja, elle avait à se défendre contre les tremblemens de terre qui l'ébranlaient jusqu'en ses fondemens. En 1565, 1577, 1586, 1607, 1651, 1663, 1689, 1717 et 1751, elle eut à souffrir de secousses périodiques. Chaque fois elle avait pu néanmoins réparer ses désastres et en espérer la fin; mais en 1773, la catastrophe fut si affreuse et si complète, qu'il fut impossible de songer à conserver sur ce point la capitale de l'Etat de Guatemala. On choisit donc un autre emplacement dans la vallée de Mixco, et, en 1776, on y transporta le chef-lieu moderne de la province. Alors peu à peu Guatemala Antigua vit diminuer sa population. Elle était descendue à 5,000 ames au commencement de ce siècle. Toutefois on dit que depuis lors elle est remontée jusqu'à 18,000.

Les habitans de Guatemala sont en général doux, humains, libéraux, affables, dévots, hospitaliers, mais en revanche mous et indolens. Les ouvriers y sont intelligens et habiles, surtout dans la sculpture, dans l'orfévrerie et dans la lutherie. On a vu des ouvrages de sculp-

teurs distingués s'exporter non-seulement pour Mexico, mais encore pour l'Europe où ils obtiennent les suffrages des artistes. La classe des tisserands est fort nombreuse, et de leurs métiers sortent des gazes, des mousselines charmantes et des tissus plus ordinaires pour l'usage des classes inférieures. Les femmes sont ou brodeuses, ou fleuristes ou fabricantes de cigarres. Quant aux mœurs et aux usages, ils diffèrent peu de ce que nous avons remarqué dans les autres colonies espagnoles.

Dans l'État de Guatemala, se trouve Mixco, l'une des forteresses primitives de la contrée et boulevard du royaume des Kachiquels. Les fondateurs de cette place forte furent les Pocomans qui, souvent en guerre avec les Quichés et les Kachiquels, cherchèrent à se créer un point d'appui dans la vallée de Xilotepeque dont les peuples étaient leurs amis. Pour cela ils choisirent au haut d'un rocher escarpé, accessible à peine à deux personnes de front, un plateau assez vaste pour y bâtir une petite ville. Telle fut l'origine de Mixco. Quand Alvarado se vit à portée de cette place, il détacha contre elle son frère Gonzalo avec deux compagnies d'infanterie et une de cuirassiers; puis, comme le siége traînait en longueur, il vint la soumettre en personne. Ce fut sous ses murs qu'eut lieu une sanglante rencontre avec les Chiquantecos, dont deux cents restèrent sur le champ de bataille. La manière dont Alvarado se rendit maître de Mixco est des plus ingénieuses. Deux hommes pouvant à peine marcher de front dans l'étroit sentier qui conduisait vers la forteresse, on disposa les files de manière à ce qu'il y eût à chaque rang un porte-bouclier qui protégeait un arbalétrier ou un fusilier, et qui imitait ainsi la tortue romaine sur laquelle glissaient les traits et les pierres. On arriva de la sorte au haut de la plate-forme où presque tous les défenseurs de Mixco furent égorgés. Le village qui porte aujourd'hui ce nom est situé à dix ou douze lieues de la conquête d'Alvarado. La population se compose de Ladinos (Indiens civilisés) et d'Indiens idolâtres, les premiers charretiers ou laboureurs, les seconds potiers ou journaliers.

Le petit bourg de Quiché, riche, industrieux, au milieu d'une plaine féconde, moins important par lui-même que par les ruines d'Utatlan, qui gisent dans le voisinage, se trouve aussi dans l'Etat de Guatemala. Utatlan était l'ancienne capitale du puissant royaume des Quichés, la ville la plus somptueuse de tout le pays à l'époque de la découverte. L'historien Francisco de Fuentes, qui l'a explorée, établit que Utatlan s'étendait à peu près dans la position qu'occupe aujourd'hui Quiché, et ajoute que ce village formait peut-être l'un de ses faubourgs. La ville était entourée par un ravin profond qui laissait à peine deux chemins étroits pour pénétrer dans l'enceinte, et l'un et l'autre étaient si bien défendus par le château de Resguardo, qu'Utatlan était presque imprenable. Le centre de la ville était occupé par le palais du roi, qu'entouraient les maisons des nobles; le peuple logeait dans les extrémités. Les rues étaient fort étroites, mais la population atteignait un chiffre si considérable, que le roi de Quiché put en tirer 70,000 combattans pour les opposer aux Espagnols. Utatlan contenait une foule de beaux édifices, et, dans le nombre, une espèce de collége où 5 à 6,000 enfans étaient élevés aux frais du trésor royal. Les châteaux d'Atalaya et de Resguardo formaient deux ouvrages importans de quatre à cinq étages, et servant à la fois de forteresse et de caserne. Mais, de tous ces édifices, le plus magnifique était, sans contredit, le palais du roi, qui, au dire de Torquemada lui-même, pouvait rivaliser avec celui de Montezuma à Mexico et avec celui des Incas au Cuzco. Ce palais, bâti en pierres de taille de différentes couleurs, n'avait pas moins de sept cent vingt-huit pas géométriques de long sur trois cent soixante-seize de large. Il présentait six parties principales. Dans la première étaient les logemens d'une troupe nombreuse de lanciers, d'archers et d'autres soldats d'élite composant la garde du souverain. La deuxième servait à l'habitation des princes et des parens du roi, qui y étaient servis avec une magnificence somptueuse tant qu'ils étaient célibataires. La troisième était appropriée à l'usage personnel du roi, et contenait des appartemens distincts avec leur destination spéciale, les uns pour le matin, les autres pour le soir. Dans une de ces pièces figurait le trône sous quatre dais tissus de plumages. On y montait par un escalier à plusieurs gradins. Cette portion du palais comprenait, en outre, la trésorerie, le tribunal, le jardin, l'arsenal, les vergers, les ménageries, les volières et une foule d'autres attenances. Les quatrième et cinquième divisions du palais étaient occupées par les reines et les royales concubines. Ces constructions avaient une grande étendue, car le roi possédait plusieurs femmes qui avaient toutes droit aux honneurs d'un luxe souverain. Aucune jouissance de la vie matérielle ne leur était refusée; elles avaient sous la main des salles de bains et des basse-cours pour l'éducation d'une multitude d'oies, dont elles n'employaient que les plumes pour

faire, soit des tentures, soit des couvertures, luxe de ces habitations. Enfin la sixième et dernière division servait de gynécée aux sœurs du roi et aux autres femmes de sa famille; toutes y recevaient une éducation digne de leur rang.

La nation des Quichés ou Tutlecas dont il est question formait la principale puissance du territoire de Guatemala, et leurs chroniqueurs citent, de leur premier roi Tanuh jusqu'à Teum-Uman qui gouvernait à l'époque de la conquête, une succession de vingt monarques, tous plus glorieux les uns que les autres. Dans des temps plus anciens, les Kachiquels et les Zutigiles avaient relevé eux-mêmes de cet empire, et le fractionnement que trouvèrent les Espagnols ne s'était opéré qu'un demi-siècle auparavant.

On remarque encore, dans l'Etat de Guatemala, le village d'Amatitan, qui donne son nom à un petit lac poissonneux, vivier inépuisable de la capitale; Santa Catalina Pinula, situé au pied d'une chaîne de montagnes qui se prolonge à deux lieues au sud de Guatemala; enfin Nuestra Señora de Guadalupe, ville de formation récente et habitée par des Ladinos (Indiens convertis). Il faut ajouter, dans un rayon plus éloigné, Quesaltenango, autrefois capitale d'un district des Quichés, et qu'Alvarado prit en 1524 le jour de la Pentecôte; ville agricole et industrielle avec 12,000 ames de population, tant d'Espagnols et de métis que d'Indiens idolâtres ou convertis; Totonicapan, moins importante, mais qui renferme encore une classe d'Indiens descendue des anciens Tlascalans, auxiliaires d'Alvarado dans la conquête de la province et à ce titre jouissant de quelques immunités; Soconusco, qui produit le meilleur cacao de toute la province, mais presque inhabitable à cause des reptiles venimeux et des bêtes féroces qui abondent dans ses environs; Chiquimula, dont la population a été exagérée par M. Thompson qui la porte à 37,000 ames; Acasaguastlan, dans le ressort duquel se trouve le golfo Dulce où les Espagnols établirent une forteresse en 1647. Le golfo Dulce est un lac d'eau douce que rendent navigable une grande quantité de petits affluens et qui communique avec la mer par un bras nommé la rivière du Golfe. Non loin de son embouchure est la baie de Saint-Thomas de Castille, long-temps l'entrepôt de la province de Honduras. Les derniers endroits considérables de l'Etat de Guatemala sont Coban, le plus grand établissement indien de toute la confédération; puis Peten ou Remedios qu'occupaient jadis les Indiens Itzaex qui y ont laissé des traces d'assez grands progrès dans l'architecture. Peten ou Grande-Ile conserve une foule d'idoles parmi lesquelles les naturels font voir quelques os (relique fort vénérée chez eux), comme ayant appartenu à un cheval de Cortez, mort de maladie en cet endroit, à l'époque de l'expédition du conquérant vers le pays de Honduras.

L'Etat de San Salvador, l'un des plus peuplés de la Confédération, contient plusieurs localités remarquables : San Salvador, chef-lieu de l'Etat, située dans une vallée délicieuse qu'entourent des mamelons boisés. Fondée en 1528 par Diégo Alvarado et élevée en 1545 au rang de ville par un décret de Charles-Quint, San Salvador compte aujourd'hui une population de 40,000 ames; elle a de beaux édifices, des manufactures, un commerce actif et plusieurs établissemens littéraires; San Miguel, peuplée quoique insalubre; Saint-Vincent, remarquable par ses églises; Sacatecolula, village indien contenant une nombreuse population; San Pedro Matapa, dans le rayon duquel sont des mines de fer qui produisent annuellement près de quinze cents quintaux.

Dans l'Etat de Honduras, on cite : la capitale Comayagua à laquelle on a attribué 15,000 ames de population, ville située dans une magnifique plaine, sur les bords d'une rivière poissonneuse, fondée en 1540 par Alonzo Caceres, puis élevée au rang de cité depuis 1557; Tegucigalpa, l'un des plus florissans établissemens de la province; Corpus où se trouve la plus riche mine d'or de toute l'Amérique centrale, mine aux filons si inépuisables que l'on suspecta d'abord la pureté du métal; Trujillo, jadis capitale de la province et résidence de l'évêque, ville fondée en 1524 par Francisco Las Casas; San Fernando de Omoa, fort qui commande le hâvre du même nom, résidence insalubre souvent reprise, souvent abandonnée. Ce fut en 1740 que le gouvernement espagnol ordonna qu'un point fortifié serait établi sur la côte de Honduras, afin d'offrir une relâche aux navires de guerre chargés de la surveillance de ces parages. Le fortin tomba en 1780 au pouvoir des Anglais que la fièvre en chassa. Depuis lors on a essayé des coupes dans les environs comme moyen d'assainissement. Enfin comme dernière ville de cet Etat il faut citer Copan, petit village qui n'a point d'importance propre, mais dont la vallée conserve des vestiges curieux d'une architecture primitive. Ce sont ceux d'un grand cirque que Francisco de Fuentes assure avoir vu dans un bon état de conservation en 1700. Ce cirque est un espace circulaire entouré de

pyramides de pierre d'environ six verges de haut et fort bien construites. A la base de ces pyramides se voyaient des figures d'hommes et de femmes, d'un très-beau travail comme sculpture, et gardant encore les diverses couleurs dont on les avait émaillées. Les personnages étaient vêtus, toujours suivant le même auteur, à l'européenne, bien que le monument fût antérieur à l'arrivée des Espagnols. Au milieu de cette enceinte et au haut d'un perron à plusieurs gradins, était l'autel du sacrifice. A peu de distance du cirque se faisait remarquer en outre (toujours suivant Francisco de Fuentes que M. Balbi a omis de citer en parlant de ce monument d'archéologie) un portail en pierre sur les colonnes duquel étaient des figures d'hommes vêtus comme les autres d'un costume castillan, avec des hauts de chausses, une fraise autour du cou, l'épée, le bonnet et le manteau court. En passant sous cette grande porte, on voyait deux belles pyramides en pierre, hautes et larges, d'où pendait un hamac contenant un couple, homme et femme, vêtu à la manière indienne. L'œil devait demeurer étonné à l'aspect de cette construction qui, large et grande comme elle l'était, ne trahissait pourtant aucun raccord, et qui, bien qu'elle fût en pierres massives, semblait pouvoir s'ébranler à la plus petite impulsion. A une légère distance du hamac s'ouvre la caverne de Tibulca, qui se présente sous l'aspect d'un vaste temple, saillant de la base d'un roc avec des colonnes qui ont leurs bases, leurs piédestaux, leurs chapiteaux et leurs socles aussi parfaitement ciselés que si elles fussent sorties des mains d'un sculpteur habile. Les faces de l'édifice accusent un système de croisées régulières en pierres fort bien travaillées. En retranchant même de ce récit tout ce qu'a pu y ajouter l'exagération de l'historien espagnol, et l'on peut d'ailleurs compter sur sa véracité, l'existenc seule de ce monument accuserait peut-être entre les deux hémisphères des rapports antérieurs à la découverte de Colomb.

Dans l'Etat de Nicaragua, il faut citer comme points essentiels, Léon située sur le lac de Nicaragua, et fondée en 1523 par Francisco Fernandez de Cordova, ville importante à laquelle M. Thompson dont le chiffre nous semble fort exagéré, quoique M. Balbi l'ait suivi sans contrôle, attribue 38,000 ames. Domingo Juarros, traduit par M. Bailly, ne lui en donne que 7,571. Nous avons vu encore Realejo avec ses chantiers et son port, Nicaragua qui tire son nom du lac. Les autres villes importantes sont Granada, dont la population s'élève presque au chiffre signalé pour la capitale de la province, ville où l'on remarque une belle église paroissiale; Nicoya qui a un port sur l'Océan-Pacifique et sur les rivages de laquelle on pêche quelques perles; Sutzaba, peuplé seulement d'Indiens; le château San Carlos à l'entrée du San Juan dans le lac Nicaragua; enfin Masaya, grand village d'Indiens, qui tire son eau d'un puits très-profond, dans lequel les femmes descendent avec leurs cruches sur le dos en s'accrochant seulement aux rochers qui font saillie. Masaya a donné son nom à un volcan qui, à l'époque de la conquête, était dans toute son activité. Les historiens racontent que, dans l'intérieur du cratère, sur un diamètre de vingt-cinq à trente pas environ, paraissait une substance semblable à du métal fondu, qui souvent bouillonnait avec violence et jusqu'à une très-grande élévation, émettant une clarté suffisante pour illuminer la contrée à plusieurs lieues à la ronde. De là le nom redoutable que lui avaient donné les Espagnols : *Infierno de Masaya* (enfer de Masaya).

Le dernier Etat de Guatemala est celui de Costa Rica dont la capitale porte le même nom. On y trouve en outre Cartago, ancienne résidence des gouverneurs espagnols; Villa Nueva de San José qui compte une population mêlée de 9,000 ames; Esperanza que ruina de fond en comble un pirate français dans l'année 1670; enfin Villa Vieja et Villa Hermosa, bourgs considérables. Outre ces six grandes divisions d'un territoire incontesté, la Confédération de l'Amérique centrale revendique encore en ce moment une portion du territoire de Chiapa, annexe mexicaine; mais jusqu'à solution finale, Chiapa doit toujours être considérée comme faisant partie de la république du Mexique.

Tel est de nos jours l'aspect statistique et géographique de l'Etat de Guatemala. Il serait fort difficile de démêler, au milieu de traditions orales, confuses et incohérentes, ce qu'il était avant les jours de la conquête. On croit pourtant que la contrée eut pour premiers maîtres des Indiens Tutlecas venus du Mexique, sous la conduite de leur roi Nimaquiché, et qui, une fois maîtres du territoire, s'y fractionnèrent en quatre nations distinctes avec leurs chefs et leurs gouvernemens : les Quichés, les Kachiquels, les Zutugiles et les Mams. Du désir de s'agrandir les uns aux dépens des autres, naquirent bientôt, entre ces diverses peuplades, des guerres sanglantes et longues qui duraient encore à l'arrivée des Espagnols.

Dans ces jours de sauvage et belliqueuse indépendance, les indigènes de cette contrée n'é-

taient pas, à beaucoup près, ce qu'on les voit aujourd'hui, rudes, incultes, malingres, abâtardis. La civilisation chrétienne, qui les a soumis à l'obéissance, n'a pas servi au développement extérieur de cette race. En la voyant aujourd'hui si déchue, on a même quelque peine à croire qu'en d'autres temps elle ait pu bâtir des cités si vastes et si bien défendues, des palais si magnifiques, des ouvrages construits avec tant d'art, enfin des constructions de simple luxe, comme celles dont les vestiges subsistent encore. De nos jours, le plus grand luxe des riches indiens consiste en un logement à plusieurs pièces irrégulières et mal disposées, et leur code de lois ne se compose guère que de traditions demi-sauvages, amalgame étrange de paganisme et de christianisme. C'est pourtant ce même peuple qui a construit Utatlan, Mixco, le grand cirque de Copan, son hamac de pierre et la caverne de Tibulca. Quand on remarque presque sur tout le globe ce dépérissement graduel et général de toutes les races noires ou cuivrées au moment où elles se trouvent en contact direct avec la race blanche, on ne peut plus considérer ce fait comme une circonstance isolée et fortuite que les vainqueurs auraient pu empêcher ou qu'ils auraient fait naître; il faut y voir ce doigt providentiel du progrès, qui introduit peu à peu dans le monde des élémens nouveaux pour une œuvre nouvelle, et qui ne peut fonder la civilisation de la race blanche que sur l'extinction ou la fusion lente, mais sûre, des races noires et cuivrées, types d'une civilisation à demi-sauvage.

On ne peut nier, toutefois, qu'une sorte de riche et grande civilisation ne régnât parmi ces peuplades du Nouveau-Monde, au moment où elles furent atteintes par la conquête. Dans la forme de gouvernement, on connaissait la succession au trône par ordre de primogéniture, mais avec survivance acquise au frère cadet, de manière à ce que la couronne ne fût jamais exposée à tomber entre des mains inhabiles. Le conseil suprême de Quiché était composé de vingt-quatre seigneurs, avec lesquels le roi délibérait sur les affaires de l'Etat. Ces conseillers étaient investis de grands priviléges; ils avaient l'honneur de porter sur leurs épaules le fauteuil royal quand le monarque quittait son palais. L'administration de la justice et des revenus publics était dans leurs attributions. Leur puissance se trouvait ainsi fort grande; mais elle avait pour contre-poids une tout aussi grande responsabilité. A la moindre forfaiture ils étaient sévèrement punis.

Outre ce conseil attaché à sa personne, le roi envoyait dans tout le royaume des lieutenans auxquels il déléguait ses pouvoirs, dont il était rare qu'ils abusassent. Ces délégués du monarque avaient aussi leurs conseils choisis parmi les notables de la province. Quand il s'agissait de la guerre, les plus vaillans officiers étaient admis à donner leur avis. Les places de lieutenans et de conseillers n'étaient jamais données qu'à des nobles. Dans le palais du roi, tout, jusqu'aux gardiens des portes, devait être noble. La noblesse conférant de tels priviléges, on comprend que les familles devaient tout faire pour éviter des mésalliances et conserver leur sang dans toute sa pureté. La loi voulait que tout noble ou cacique, par le fait seul de son alliance avec une femme non noble, descendît sur-le-champ à la qualité de *mazegual* ou plébéien, et que, renonçant à son nom, il prît le nom de sa femme. Il y a plus : dès ce jour-là même, ses biens faisaient retour au roi, qui ne lui en réservait qu'une portion suffisante pour défrayer un ménage de mazegual.

Ces peuples avaient des lois pénales auxquelles le souverain lui-même n'échappait pas. Convaincu de cruauté et de tyrannie, le roi pouvait être déposé par les *ahaguaes* (premiers nobles), qui tenaient à cette occasion un conseil solennel et secret; d'autres fois, on se contentait de confisquer les richesses du roi flétri, pour les donner à son successeur. Quand la reine était convaincue de commerce criminel avec un noble, les deux coupables étaient étranglés; mais quand elle oubliait son rang jusqu'à se livrer à un plébéien, on la précipitait avec son complice du haut d'une roche.

Si les ahaguaes se rendaient coupables de quelque crime d'Etat, d'un complot ou d'une malversation, on les condamnait à mort, et tous leurs parens étaient vendus comme esclaves. Tout crime contre le roi ou contre les libertés publiques était puni de la même manière, la mort, la confiscation et l'esclavage des proches. Les voleurs étaient condamnés à payer la valeur des objets dérobés, plus une amende; s'ils tombaient en récidive, l'amende était doublée; au troisième délit, on les condamnait à mort, et ils étaient exécutés, à moins qu'un homme puissant ne les rachetât; au quatrième, ils étaient impitoyablement précipités du haut d'un rocher. Le rapt était puni de mort, l'incendie aussi, et comme les incendiaires passaient pour les ennemis du pays, le feu n'ayant pas d'action limitée et pouvant brûler une ville quand on ne voulait brûler qu'une maison, toute

la famille du coupable était bannie du royaume. Celui qui se soustrayait à l'autorité de ses maîtres payait une amende la première fois, et la seconde il était condamné à mort. Le vol des choses saintes, l'offense aux prêtres, la profanation des temples entraînaient la mort du coupable, l'infamie de sa famille. Une loi assez singulière, était celle qui autorisait un jeune homme, désireux de prendre sa femme dans une maison, à payer cette alliance à l'aide de services domestiques pour un temps limité, et de présens faits aux parens de sa future. Si, le temps d'épreuves une fois écoulé, on lui refusait la jeune fille, les parens étaient tenus de rendre ses présens au jeune homme et de le servir à leur tour aussi longtemps qu'il les avait servis. Cet usage se retrouve identiquement le même dans l'archipel malais.

Considérées dans leur ensemble, ces lois sont sages en grande partie, justes quoique sévères, logiques quoique entachées de cruauté. Parmi les coutumes qui portaient l'empreinte de cette justice sauvage, il faut citer surtout la manière dont on cherchait à s'éclairer sur la vérité d'une accusation. Si le prévenu avouait son crime, on l'exécutait à l'instant même; s'il le niait, il était mis à la torture. On le dépouillait de ses vêtemens; puis, après l'avoir suspendu par les pouces, on le fouettait d'une manière cruelle.

Les Indiens de ce temps portaient divers costumes qui indiquaient leur rang et leur fortune. Les nobles seuls pouvaient avoir un vêtement de coton blanc marqueté de diverses couleurs. Ce vêtement consistait en une chemise et des pantalons blancs ornés de franges; une autre paire de pantalons n'allant qu'aux genoux et ornée de plus de broderies recouvrait la première paire. Les jambes étaient nues; les pieds chaussés de sandales liées sur le cou-de-pied et sous le talon par des bandes de cuir. Les manches des chemises étaient bridées au-dessus du coude par des bandes bleues ou rouges. Les cheveux, fort longs, étaient tressés par derrière et retenus par une corde de même couleur; à leur extrémité figurait une ganse, signe distinctif des chefs militaires. La ceinture était faite d'une sorte de drap de couleurs diverses, et attachée sur le devant par un nœud. Sur les épaules se jetait un manteau blanc orné de figures d'oiseaux, de lions et autres décorations de cordelettes ou de franges. Les oreilles et la lèvre inférieure toujours percées recevaient, comme parure, des pendans d'or et d'argent ayant la forme d'une étoile : les insignes d'une charge et d'une dignité se portaient toujours à la main. Les Indiens modernes conservent encore tout ce costume; seulement ils ont les cheveux courts, les manches lâches et les oreilles sans pendeloques.

Les naturels civilisés se vêtissent avec la plus grande décence ; ils ont une espèce de jupe qui descend de la ceinture à la cheville, et sur les épaules une robe qui se termine aux genoux. Cette robe autrefois en coton est aujourd'hui chez les riches naturels en soie brodée. Leurs cheveux sont tressés et noués avec des cordes de diverses couleurs.

L'habillement des mazaguales est au contraire simple et pauvre. On ne leur permet pas de porter de coton, ce qui les oblige à revêtir la *pita*, sorte de toile écrue. Ils ont une simple chemise ample et longue, dont ils relèvent et attachent les bords pour n'être pas gênés dans leur marche. Deux pièces de même étoffe leur servent, l'une de ceinture, l'autre de turban. Quelques Indiens de la côte sud ont adopté ce costume, mais dans ce canton le plus grand nombre ne portent guère que le *maztate*, qui est leur langouti ou calimbé.

Les Indiens sauvages de Guatemala, qui marchent dans un état de nudité complète, ont aussi un morceau d'étoffe qui passe entre leurs jambes et vient se nouer au-dessus des hanches. Ce vêtement parmi les chefs est en coton blanc; chez le peuple, en tissu d'écorce qui, après avoir trempé dans l'eau pendant plusieurs jours et avoir été fortement battu, prend l'apparence d'un beau cuir chamois ou d'une peau de buffle. Ces sauvages se teignent le corps en noir, moins dans une vue d'ornement, que pour se défendre des atteintes des moustiques. Un lambeau de coton, surmonté de plumes rouges, forme leur coiffure. Les plumes vertes sont la marque distinctive des chefs et des nobles. Les cheveux tombent épars sur les épaules; le nez et la lèvre inférieure supportent des anneaux. Ils ont un arc dans les mains et un carquois sur les épaules.

Autrefois, si l'on en croit Torquemada, ils avaient dans leurs principales villes des écoles où ils élevaient les enfans des deux sexes, d'après une méthode analogue à celle que pratiquaient les Lacédémoniens. Aujourd'hui, comme on le présume, rien de pareil n'existe même parmi les Indiens les plus civilisés. Seulement les pères prennent le plus grand soin de l'éducation de leurs enfans. Les femmes ne sèvrent leurs nourrissons qu'à l'âge de trois ans; elles les portent constamment derrière leur dos, ce qui ne les empêche pas de se livrer à une foule de travaux domestiques, au lavage et à la mouture des

grains. Ces enfans, ainsi promenés, se font de bonne heure à toutes les intempéries, car ils sont exposés sans cesse à la pluie, au soleil, et n'ont pour berceau que le sol, ou tout au plus un petit hamac. A peine peuvent-ils courir seuls qu'on leur met sur les épaules un fardeau proportionné à leurs forces. A cinq ou six ans, on les envoie dans la campagne pour couper une espèce de fourrage et en faire de légers fagots. Quand ils sont plus grands, les pères enseignent aux fils la chasse et la pêche, les mères enseignent aux filles les travaux du ménage. La plus grande surveillance s'exerce dans les familles; les mères ne perdent pas leurs filles de vue une seule minute; les fils sont à la charge du père, mais ils doivent lui remettre tout ce qu'ils gagnent. Jusqu'à l'époque de leur mariage, cela dure ainsi.

Quand on doit célébrer un mariage, au jour fixé le curé du village, le cacique principal et les parens des deux fiancés s'assemblent dans la maison du chef de la peuplade. Les époux se confessent d'abord, puis on les unit et les proches parens offrent leurs présens. Lorsque l'union officielle est ainsi terminée, on accompagne le couple jusque dans sa demeure, on le met au lit, puis on tire la porte, en ayant soin de la fermer en dehors.

La vie de ces Indiens est rude et misérable; ils couchent sur la terre, la tête couverte et appuyée sur une brique, les pieds nus. Leur repas s'étend sur le gazon; c'est le maïs qui en est la base. Quelquefois, ils y mêlent du bœuf ou quelque autre viande que la chasse leur procure; mais ce n'est là pour eux qu'une ressource d'exception. Leur plat ordinaire est la *tortilla*, gâteau léger cuit sur une brique, assaisonné avec du sel. Ils font encore des boules de maïs nommées *tamal;* quand on y ajoute de la viande, c'est du *nacatamal*. Le maïs leur fournit en outre un breuvage qu'ils appellent *alole*.

Dans leurs visites, ils font de longues harangues, remarquables seulement par la répétition des mêmes mots. S'ils ont leurs enfans avec eux, ils les obligent à garder le plus grand silence. On peut leur confier un secret; ils ne le trahiront pas même au péril de leur vie. Quand on leur fait une question, jamais leur réponse n'est longue : *peut-être*, *oui*, *non*, voilà à quoi semble se borner leur vocabulaire. Ils font le plus grand cas des Espagnols, et se trouvent honorés de les avoir pour hôtes; mais ils témoignent une répugnance invincible pour les nègres et semblent éviter de se trouver sur leur chemin. Frileux comme tous les habitans primitifs de ces zônes, ils ménagent dans toutes leurs habitations une place pour le foyer. Hors de leurs cabanes, on les voit se chauffer au soleil avec plaisir et se baigner volontiers dans les sources d'eau chaude. Ils sont fort adonnés à l'ivrognerie, et superstitieux au-delà de tout ce qu'on pourrait croire.

Le nombre de leurs dialectes est fort considérable, et nul Etat du Nouveau-Monde n'en offre une telle variété. C'est une confusion dont il est difficile de se faire une idée. Dans l'Etat seul de Guatemala, on compte vingt-six idiômes, dont les radicales offrent de grandes différences.

La physionomie des indigènes de Guatemala diffère peu de celle des races primitives de l'Amérique; et, quoique séparées entre elles par la langue, les tribus se rapprochent par le type. C'est toujours ce visage régulier, mais mou et peu expressif, ces traits bien proportionnés, mais sans force, ces lèvres fortes, ces yeux ternes et fixes, ces membres peu musculeux, dont les proportions sont pourtant assez correctes. Parmi les femmes, il en est peu qui puissent prétendre à un caractère de beauté. Jeunes, elles ont un air de fraîcheur et de grâce qui en tient lieu; mais la jeunesse est bien courte chez elles. Les premières fatigues de la maternité altèrent et fatiguent leurs formes, et à vingt ans une Indienne est déjà vieille.

A cette esquisse sommaire et rapide se bornent les traits saillans de l'Etat de Guatemala. Il existe, d'ailleurs, entre ce pays et le Mexique de tels rapports archéologiques, ethnologiques et historiques, que le tableau de Guatemala peut être considéré comme un simple avant-propos à celui des provinces mexicaines.

CHAPITRE XLIII.

CONFÉDÉRATION MEXICAINE. — VERA CRUZ. — ROUTE DE VERA CRUZ A MEXICO.

Notre traversée de Porto-Bello à Vera Cruz fut longue et monotone. A diverses reprises, le calme nous tint comme enchaînés sur cette mer qu'animaient à peine la multitude de poissons volans qui rasaient l'eau, les légions de bonites et de dauphins qui accouraient autour du navire et se jouaient dans son sillage. Enfin, après un long mois de traversée, un jour, au soleil levant, le matelot en vigie sur la poulaine cria : « Orizaba! » A cet appel, tout l'équipage monta sur le pont, et l'on vit en effet se dessiner, au milieu des lueurs blafardes de l'aube, le gigantesque pic qui ne compte pas moins de 17,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quand nous l'aper-

çûmes, nous en étions à cinquante lieues de distance. Pendant la journée qui suivit, le sommet neigeux parut et disparut comme une masse fantastique, tantôt portant jusqu'à mi-hauteur un diadème de nuages, tantôt se découronnant et laissant voir toutes ses grandioses proportions. Ce fut avec la distraction d'un tel spectacle que nous nous approchâmes de Vera Cruz. Son fanal nous apparut d'abord, puis son château de San Juan de Ulloa, le dernier point que les Espagnols aient occupé sur ce territoire; puis encore les nombreuses tours de la ville, ses dômes, ses fortifications, ses rochers, ses vaisseaux à l'ancre sous le canon des ouvrages (Pl. LI — 3).

San Juan de Ulloa, située sur une île, et qui, si l'on en croit la tradition, ne coûta pas moins de deux cent millions de francs, date des premiers jours de la conquête. En 1518, Juan de Grijalva qui la visita lui donna le nom qu'elle a conservé. Ayant trouvé sur ce point les restes de deux victimes humaines, il demanda aux indigènes pourquoi ils sacrifiaient des hommes, et ceux-ci lui répondirent que c'était par l'ordre des rois d'*Acolhua* ou du Mexique. De là le nom d'*Ulloa*; de là aussi celui d'*îlot des Sacrifices*, donné à un écueil voisin. Cet îlot des Sacrifices, occupé par une seule famille indienne, est le cimetière des étrangers non catholiques que le fanatisme local exclut de la sépulture commune.

Avant de pouvoir pénétrer plus avant, on nous obligea à raisonner à San Juan de Ulloa. Ayant passé autour des batteries qui font face à la ville, nous pénétrâmes dans l'intérieur des ouvrages, après avoir franchi plusieurs portes et traversé un grand canal. Le fort nous parut en bon état, bien armé et presque imprenable. De là et dans la même embarcation, nous gagnâmes la ville qui, du large, offre un charmant coup-d'œil. Ce système de fortifications régulières qui venaient se confondre avec les faîtes irréguliers des maisons bourgeoises, des palais publics, des églises paroissiales, des couvens, des hôpitaux; la longue ligne des terrasses qui formaient comme un damier blanc suspendu sur la ville, ses dômes blanchâtres, ses aiguilles pittoresques et variées, tout cela plaisait au regard. Malheureusement la mort habite sous cet extérieur riant; la fièvre jaune y moissonne largement les Européens qui s'exposent à son influence. Elle est endémique à Vera Cruz comme à la Havane et à la Nouvelle-Orléans, et elle y fait même plus de ravages qu'en aucun autre endroit.

Nous débarquâmes à Vera Cruz sur un petit môle construit en maçonnerie et consolidé à l'aide de saumons en fer; puis, après une halte insignifiante à la douane, nous prîmes asile dans la meilleure posada. Grâce à quelques lettres de recommandation, j'eus bientôt des amis dans ce port mexicain, où je ne devais pas, par prudence, faire un long séjour. Sous le coup de la fièvre jaune qui dévastait alors le pays, mal logé, mal couché dans ma misérable posada, je devais me hâter de voir ce que Vera Cruz offrait d'important et de curieux. Ma première course me porta vers l'*alameda*, promenade obligée que l'on trouve dans toutes les villes coloniales, et rendez-vous du monde élégant qu'elles renferment. L'alameda de Vera Cruz est fort convenable; elle a des siéges pour les promeneurs qui veulent se reposer. Quant à la société qu'on y rencontre, elle varie suivant les heures et les jours, le Nouveau-Monde ayant comme le nôtre son code de fashion et d'étiquette.

En revenant de l'alameda, je vis pour la première fois un corps de troupes mexicaines. Les officiers étaient revêtus d'uniformes brillans et chamarrés d'or; mais le costume des troupes répondait mal au luxe des chefs. Les bataillons se composaient d'Indiens assez gauches sous leurs habits, et paraissant presque embarrassés de leurs armes.

Les marchés de Vera Cruz ont un meilleur aspect que ses promenades. Quand j'y passai, leur enceinte était encombrée de naturels et d'Indiens dont les costumes originaux formaient un intéressant spectacle. Le marché à la viande seul provoquait le dégoût. La viande s'y découpe en longues lanières, et, au lieu de la vendre au poids, on la vend à l'aune. Pour la conserver, on l'expose au soleil et on la sèche sans sel. Les poissons avaient fort bonne mine; ils étaient d'une belle dimension, et leurs couleurs reflétaient sur les dalles toutes les nuances du prisme. Dans le nombre, je ne remarquai qu'une espèce voisine du mulet (*mugil cephalus* de Linnée), qui fût connue en Europe; tout le reste se composait d'espèces particulières à ces mers, peut-être même à ces parages. Dans les produits de la pêche et de la chasse se distinguaient encore des tortues, des armadillos, et une grande variété d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels figuraient des espèces voisines du souchet commun, de l'*anas clypeata* et de la sarcelle commune.

Ensuite je visitai les églises, qui sont peu remarquables. La cathédrale est grande, mais d'une architecture fort ordinaire. Les autels latéraux, chargés de bas-reliefs et de dorures de très-mauvais goût, sont ornés de tableaux médiocres et de statues; du reste, point de

soin d'entretien, point de propreté dans ces temples. Les chandeliers et les trépieds en argent massif étaient si mal entretenus qu'on les eût crus de plomb. Les maisons particulières sont plus agréables à voir. Avec un, deux ou trois étages, elles sont construites dans l'ancien style moresque, et se composent ainsi d'une grande cour carrée qu'entourent des verandas ou galeries couvertes. Les fenêtres de ces maisons sont vitrées, et leurs toits sont plats. L'ensemble de leur construction témoigne le désir de les garantir contre les fortes chaleurs. Plusieurs d'entre elles ont des kiosques saillans qui peuvent recevoir les brises du large, et assurer ainsi une ventilation constante aux autres pièces de la demeure. Les maisons de la ville, ainsi que les ouvrages du château, sont bâtis en pierres madréporiques, liées entre elles par un ciment de la même espèce. Ce ciment ou cette chaux est également employé pour les toits et pour les pavés, et sa dureté est telle qu'en certains endroits le frottement lui donne le poli du marbre. La plus belle place de la ville a l'un de ses côtés formé par le palais du gouvernement, et l'autre côté par la cathédrale qui est assez remarquable. L'un et l'autre édifice ont des portiques sous lesquels les piétons peuvent circuler à l'abri de la pluie et du soleil. La ville n'a que six églises desservies, quoiqu'on y aperçoive, au premier coup-d'œil, plus de douze clochers. Une foule d'églises, dépendant de couvens d'hommes et de femmes, sont aujourd'hui sans culte et sans fidèles. Plusieurs de ces édifices portent encore les stigmates des combats acharnés dont Vera Cruz fut le théâtre. Cette lutte fut si désastreuse qu'au lieu de 16,000 ames de population, chiffre donné par M. de Humboldt, la ville n'en comptait guère que 8,000 en 1825. On dit que ce chiffre est remonté depuis à 12 ou 13,000. M. Balbi exagère en le portant à 15,000. Soit à cause de cette dévastation, soit par suite de l'insalubrité de la plage, les rues conservent, dans presque tous les quartiers, une physionomie triste et silencieuse. Les environs, dévastés et déserts, se composent d'un terrain sablonneux et peu susceptible de culture. Aussi tous les objets de première nécessité, apportés de fort loin, sont-ils, à Vera Cruz, d'une cherté excessive. Ce spectacle morne et désolé d'une ville qu'entourent des marécages pestilentiels, cette absence de denrées à un prix raisonnable, cette fièvre jaune, épée de Damoclès sans cesse suspendue sur l'Européen qui débarque, tout cela contribue à faire de ce port du Mexique un séjour dangereux et peu attrayant. Les rapports sociaux n'y sont pas même une compensation à ces causes d'ennui et de tristesse. On y vit isolément et seulement dans un cercle de relations d'affaires. Le commerce du pays, assez riche pendant la domination espagnole, semble avoir décru à la suite des guerres récentes. Les droits et les frais sur les marchandises sont d'ailleurs si énormes qu'ils découragent la spéculation. On paie huit et demi pour cent *ad valorem* sur tous les articles d'Europe, et la valeur des objets livrés à l'estimation arbitraire des officiers des douanes est souvent portée au double ou au triple des prix de facture. On paie sur chaque ballot une piastre pour l'hôpital, et quatre piastres et demie par tonneau de cargaison, trois réaux par tonneau pour l'eau du navire, et trente-deux piastres à chaque voyage pour l'usage des grands bateaux qui servent au déchargement. Si l'on ajoute à ces taxes les frais de transport à la douane et dans les magasins, le paiement des nègres portefaix dont le tarif est fort élevé, on aura à peine une idée des entraves que le régime fiscal apporte au développement du commerce de Vera Cruz. En dehors de ces frais de port, il en existe de non moins exorbitans pour le transport à Mexico, les articles qui se dirigent vers l'intérieur étant soumis à un droit additionnel de douze pour cent, et en outre à un autre droit perçu dans la capitale sur tout objet qui s'exporte pour les provinces.

Dans mes courses au sein de Vera Cruz, je retrouvai, au milieu des rues, se promenant comme des oiseaux privés, cette espèce de vautours qui semblent chargés du soin de la voirie dans les villes intertropicales. A mesure que l'on jette les débris des cuisines, ils se précipitent dessus avec une voracité sans égale et les font disparaître en un clin-d'œil. Quand leur tâche de balayeurs est remplie, ils reprennent leur vol vers les toits des églises, où ils gîtent par centaines.

La plage sur laquelle Vera Cruz est située se nommait jadis *Chalchiuhuecan*. On appelle souvent la ville Vera Cruz Nueva pour la distinguer d'une Vera Cruz Vieja, située près de l'embouchure du Rio Antigua, et que les historiens regardaient comme la première fondation de Cortez avant que l'abbé Clavijero eût prouvé le contraire. Commencée en 1519 sous le nom de Villa Rica de Vera Cruz, la ville était située à trois lieues de Cempoalla, chef-lieu des Totonaques; mais on l'abandonna pour fonder, plus au sud, Vera Cruz l'Antigua, évacuée bientôt elle-même à cause des ravages de la fièvre

jaune, et remplacée par la ville actuelle, la Nueva Vera Cruz, que fonda le comte de Monterey, gouverneur du Mexique, vers la fin du XVIe siècle, sur la plage même où Cortez avait primitivement débarqué. La ville n'eut ses priviléges que sous Philippe III, en 1615. Elle s'agrandit dans cette plaine aride, privée d'eaux vives, ouverte aux ouragans du N. E., encaissée de dunes mouvantes, dont les réverbérations sont suffocantes et malsaines. Des ruisseaux et des eaux marecageuses y déterminent, outre la fièvre jaune, une fievre intermittente qui attaque même les naturels. Dans les environs de la ville, point de rochers, point de pierres même. Les sables couvrent les formations secondaires qui reposent sur le porphyre de l'Encerro et qui ne viennent au jour que près d'Acazonica, métairie des jésuites, célèbre par ses carrières de beau gypse feuilleté. L'eau, sur le sol de Vera Cruz, se trouve à un mètre de profondeur; saumâtre et malsaine, elle ne sert guère qu'au lavage. Les habitans aisés ont des citernes et boivent de l'eau de pluie; le peuple puise la sienne dans un fossé. Cette disette d'eau ayant été regardée de tout temps comme le principal obstacle à la prospérité de Vera Cruz, on s'était occupé dans le dernier siècle de détourner la belle rivière de Xamapa; mais tous les frais faits jusqu'ici ont été inutiles, quoiqu'ils n'aient pas absorbé moins de trois millions.

Après quarante-huit heures de séjour, Vera Cruz était sans intérêt pour moi, mais non pas sans danger. Ce fut donc avec quelque plaisir que je me mis en route dans une voiture traînée par huit mules. Le hasard m'avait procuré un compagnon de route, un ingénieur anglais; nous voyagions à frais communs. Pendant quelques heures, la voiture sillonna péniblement les sables de la plage, puis elle tourna vers la gauche et se dirigea vers l'intérieur, à peu près à la hauteur de Santa Fe. Santa Fe, comme tous les villages que nous allions rencontrer sur cette route, était un groupe de huttes, construites en bambou et recouvertes en feuilles de palmiers. Pour aérer ces demeures, on n'y pratique point de fenêtres; on laisse des jours entre les cannes, afin que la brise pénètre à l'intérieur. Ce logis n'a qu'une porte qui s'ouvre sur la pièce unique dans laquelle la famille entière, le bétail et la volaille logent pêle-mêle. Quelquefois on établit une séparation à l'aide d'une ou deux nattes, mais c'est le cas le plus rare. La cuisine est dans une hutte séparée. Les lits sont ou une natte sur le sol ou une espèce de couchette en bambou. Les autres meubles consistent en quelques gourdes qui contiennent l'eau, en verres où l'on boit l'orangeade, en pierres à broyer le maïs, et quelques ustensiles en terre. Telles sont les habitations des naturels, et par conséqnent les seules posadas ou auberges que nous eussions à espérer sur la route. C'est là qu'il fallait se reposer le soir, au pied des chevaux qui mangeaient leur maïs, à côté des chiens qui faisaient un vacarme effroyable, au milieu de ces hommes et de ces femmes, confondu parmi les poules et les porcs, et livré aux cuisantes morsures des moustiques, cette plaie dévorante des régions tropicales. Encore cette première posada était-elle assez passablement garnie de provisions. Nous y trouvâmes des poules, du riz, des *tortillas* (gâteaux de maïs), des pommes de pin, le tout accompagné d'une abondante provision d'orangeade.

L'aube du jour suivant nous trouva debout et poursuivant notre chemin, tantôt à travers les marécages, tantôt dans une mer de sables. Quelquefois apparaissaient çà et là, comme des oasis, quelques sites verdoyans que décoraient de pittoresques chaumières d'Indiens, cabanes proprement construites, et d'un aspect tout autre que les *ranchos* (tavernes) de la route. Chemin faisant, nous pûmes observer une foule d'animaux et de plantes : des chats sauvages et un couguar, plusieurs espèces d'aigles, des faucons très-beaux, des coucous, des loriots, des rossignols de Virginie, qui se laissaient approcher jusqu'à portée de pistolet. Ce jour même, nous aperçûmes aussi quelques-uns de ces *tumuli* mexicains, presque semblables à des monticules naturels et qui devenaient plus fréquens à mesure que l'on s'avançait vers l'intérieur du pays. Les Indiens qui se montraient de loin à loin sur la porte de leurs huttes étaient civilisés; ils paraissaient tous de bonnes gens, innocens et simples.

Quelques heures avant d'arriver à Puente del Rey (*Pont du Roi*), nous atteignîmes cette portion de la route dont parle M. de Humboldt, et qui, conçue jadis sur une grande échelle, au lieu d'être aujourd'hui, comme l'augurait le savant voyageur, achevée à la gloire de la persévérance espagnole, reste délaissée et en ruines, apres que des millions y ont été engloutis. L'aspect de Puente del Rey est une compensation à ce mecompte. Rien de plus joli que le site dans lequel il s'encadre, rien de plus gracieux que les arches élégantes et blanches sous lesquelles roule la rivière Antigua, après avoir baigné le pied de mamelons rocheux et boisés (PL. LI—1). Cet emplacement fut, en 1815, le théâtre d'un combat

sanglant entre les insurgés mexicains et les troupes espagnoles. Santa Anna et Vitoria en firent à diverses reprises la clef de leurs opérations. Aussi les rochers qui dominent le chemin ont-ils été changés en redoutes et sont-ils couronnés de canons. Le pont est d'une construction remarquable. Les arches sont en pierre, bien liées entre elles et dressées avec une certaine élégance : la chaussée est large, et le petit village de Puente qui se projette sur les deux côtés sous un rideau de beaux arbres ajoute à l'effet de ce délicieux paysage.

A Puente, nous pûmes observer encore mieux ce que l'on nomme l'Indien de la *Tierra caliente*, homme simple à qui peu suffit et qui se nourrit de fruits venus presque sans culture. L'usage de la viande est peu commun parmi ces peuples. Leurs vêtemens, quand ils en ont, proviennent de la vente de leurs œufs dans une ville voisine. Un machete, une selle et un cheval, voilà les objets de plus grand luxe parmi eux ; mais les riches seuls les possèdent. De Vera Cruz à Puente del Rey, c'est à peine si la centieme partie du terrain est en culture. Le reste se compose de landes et de jachères.

Mais au-delà de Puente del Rey commencèrent une autre végétation et un autre paysage. Après avoir dépassé le plan del Rio qui a aussi un beau pont d'une seule arche, on commence à gravir l'Encerro, premier sommet des plateaux mexicains du côté de Vera Cruz. A mesure que l'on gravit cette hauteur, on sent l'air se raréfier, on voit le paysage changer de caractère. Les fruits et les fleurs de la Tierra caliente disparaissent, et bientôt on aperçoit des bouquets de chênes, limites de la fièvre jaune, barrière que la terrible maladie ne franchit jamais. Là rien ne rappelle plus l'aspect désolé des régions littorales. On se croirait dans un parc d'Europe, si la forme et le port des arbres n'avaient un caractère spécial. Pour augmenter l'illusion, au sommet du plateau qui conduit à Xalapa, la route élargie devient une chaussée pavée qui traverse tantôt des champs de maïs, tantôt des vergers, tantôt de petits bois de bananiers, d'aloës ou de chirimoyas. Par intervalle, à travers les treillages de bambous, on entrevoyait le faîte de charmantes habitations qui semblaient comme enterrées dans des corbeilles de fleurs. De cette hauteur, à 4,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, on pouvait promener les regards sur tout le système géologique de la contrée, embrasser cette suite de chaînes verdoyantes, dont Perote et Orizaba formaient le dernier plan.

Au milieu de distractions pareilles, nous atteignîmes Xalapa, qui depuis long-temps se montrait au loin avec ses églises et ses maisons harmonieusement découpées, quoique irrégulières. Xalapa est l'Eden des négocians qu'a fatigués l'insalubre climat de Vera Cruz. C'est là qu'ils viennent, hâves et maladifs, reprendre quelques forces contre les endémies du littoral.

Xalapa, vu à distance, au pied de la montagne balsatique de Macultepec, a plutôt l'air d'une fortification que d'une ville. Le couvent de Saint-François qui la domine, bâti du temps de Cortez, ressemble de loin à une redoute ; et en effet, dans les premiers temps de la conquête, on donnait à ces édifices une forme qui les rendait utiles au besoin contre une insurrection d'indigènes. Ce couvent de Xalapa est situé merveilleusement ; il domine et découvre toute la contrée, donnant vue jusqu'à l'Océan et embrassant les cimes colossales du Coffre et du pic d'Orizaba sur la pente des Cordillères. Plus près, et aux environs même de la ville, se déroulent des forêts épaisses de styrax, de piper, de mélastomes et de fougères en arbres, celles surtout que traverse le chemin de Pacho et de San Andres, les bords du petit lac de los Barrios, et les hauteurs du village d'Huastepec.

Xalapa n'est plus aujourd'hui ce qu'elle fut jadis. Les malheurs nés des guerres récentes, les préjugés toujours vivans n'ont pas permis que vainqueurs et vaincus vécussent encore en parfaite harmonie dans la nouvelle république. L'avenir seul opérera cette fusion. En attendant, une foule d'élémens d'ancienne prospérité ont disparu de ces provinces. La foire de Xalapa est du nombre. Cette foire servait de point d'attache entre les transactions du littoral et celles de l'intérieur. Xalapa était le grand entrepôt mexicain des marchandises européennes. A peine débarquées à Vera Cruz, on les transportait à dos de mulet jusqu'à la grande foire de Xalapa, et de tous les coins du Mexique accouraient des marchands qui venaient y faire leurs emplettes annuelles. L'ouverture de la foire était marquée par des processions et par des prières que le commerce échangeait contre des libéralités sans nombre faites aux églises. Xalapa, qui en temps ordinaire ne comptait guère que 12,000 habitans, en avait alors près de 50,000. Aujourd'hui cette importance commerciale a cessé et Xalapa n'est plus que la maison de plaisance de Vera Cruz. Les maisons y sont bâties à l'ancienne manière espagnole, élevées de deux étages : elles entourent une cour carrée, au milieu de laquelle coule une fontaine, où s'élance un jet d'eau. Quelques-uns de ces bâtimens ont des fenêtres

vitrées, mais le plus grand nombre n'a que des jalousies, suffisantes dans cette atmosphère tempérée. De décembre en février, le vent du nord couvre d'une brume épaisse le ciel de Xalapa, si serein en été. Le thermomètre y descend alors de douze à seize degrés, et l'on passe quelquefois deux ou trois semaines sans voir le soleil. Xalapa compte huit églises, proprement tenues et décorées de riches sculptures; le maître-autel de la cathédrale est en argent. La bourgeoisie et le peuple ont un air d'aisance et de luxe. Les femmes y sont uniformément vêtues de noir, et plusieurs d'entre elles portent de fort beaux voiles de dentelles; elles ont la réputation d'être gaies, vives, affables, même un peu galantes. Comme dans les autres colonies espagnoles, les femmes font usage du cigarre, et, dans leurs réunions, elles se renvoient entre elles des bouffées de fumée. Un salon est ainsi un estaminet.

Après une courte halte à Xalapa, nous reprîmes notre chemin vers l'intérieur. Sur notre horizon se trouvait toujours le géant de ces montagnes, le pic d'Orizaba, et à ses côtés, son voisin et son inférieur, le Coffre de Perote, ainsi nommé à cause de la forme de son sommet. Au pied de l'Orizaba s'étendent les deux villes d'Orizaba et de Cordova, célèbres l'une et l'autre par le tabac et le café que l'on récolte dans les environs. Le même district produit, comme celui que nous traversions alors, de la salsepareille, de la vanille supérieure et du jalap, qui a donné son nom à Xalapa. Un petit nombre de villages indiens est disséminé sur tout le terrain, couvert d'une magnifique verdure. On arrive ainsi, par une succession de sites délicieux, jusqu'au village de San Rafael. La route est bordée de nopals, dont quelques-uns s'élèvent à vingt-quatre pieds de hauteur.

Cependant, à sept ou huit lieues plus loin, la contrée change d'aspect. On entre alors dans la région des pins, et le terrain sur lequel on marche ne forme qu'une masse de scories à demi-brûlées, de pierres ponces et de laves amoncelées sous toutes les formes. Tantôt de noires basaltes surplombaient la route, tantôt des arches entières formaient des ponts aériens, comme si la lave liquide avait été saisie et concrétée au moment même où elle jaillissait. C'est au milieu de ce paysage âpre et bouleversé, que l'on arrive au village indien de las Vegas, dont les habitations en charpente et les toits en lattes rappellent plutôt la Suède et la Norwège que le Mexique et le Nouveau-Monde. Las Vegas est un petit endroit exposé pendant l'hiver à des froids assez vifs, situé dans une campagne ingrate. A peine y trouvâmes-nous quelques chirimoyas, excellent fruit, plus gros qu'une orange et dont le goût approche de celui de la fraise.

De Vegas à Perote, la route, fort peu praticable, traverse des steppes, animées de loin à loin seulement par quelques fermes ou haciendas. Avant d'arriver à cette ville, nous aperçûmes pour la première fois de grandes plantations d'agave américaine ou grand aloës, arbre qui fournit le *pulque*, liqueur favorite des Mexicains. L'agave croît à Perote jusque dans les rues de la ville, et elle s'y élève à une hauteur merveilleuse. Quelques feuilles ont dix pieds de de long, quinze pouces de large et huit pouces d'épaisseur. Sur des tiges hautes de vingt pieds s'étendent, comme des bras de candélabres, des rameaux couverts de fleurs d'un jaune éclatant. Dans ces plaines croissent aussi les plus beaux nopals que l'on puisse voir, arbres de vingt-quatre pieds de diamètre avec des feuilles rondes et polies.

Perote, bâtie en pierre, n'a, à proprement parler, qu'une rue bordée de maisons basses, tristes, sans fenêtres et sans cheminées. L'importance de cette ville est dans une forteresse du même nom et située au N. Cette forteresse, adossée à une chaîne de montagnes qui borde la vaste plaine, est un ouvrage qui, bien qu'assez imposant, est tout-à-fait inutile à la défense du pays. Une armée l'oublierait sans aucun danger, et la tournerait dans sa marche vers les provinces centrales; elle peut ainsi tout au plus servir comme dépôt d'armes et de trésors. Perote a aussi donné son nom au sommet nommé *Coffre de Perote*. C'est une montagne de porphyre basaltique moins remarquable par sa hauteur que par la forme bizarre de son rocher culminant, qui lui a valu le nom atzèque de *Naucampatepetl* (montagne en quatre parties) et le nom de Coffre de Perote. De la cime de ce mont, qui n'entre point dans la limite des neiges perpétuelles, quoiqu'il ait 2,097 toises au-dessus du niveau de la mer, on découvre la plus magnifique vue, d'un côté sur tout le plateau de la Puebla et sur la pente orientale des Cordillères du Mexique couverte d'épaisses forêts de liquidambars, de fougères arborescentes et de mimoses; de l'autre, sur l'Océan et sur ses côtes dentelées où apparaissent, comme d'imperceptibles points, Vera Cruz et le château d'Ulloa. La crète du Coffre est un rocher nu entouré d'une forêt de pins.

A Perote, située à douze cents toises au-dessus du niveau de la mer, se présente la tête orien-

tale du vaste plateau central. La nature y est morne, triste, désolée comme sur tous les terrains volcaniques; et cette physionomie sombre et aride varie peu jusqu'à la Puebla de los Angeles. Seulement il nous fut possible, durant ce trajet, d'avoir une reproduction du mirage, phénomène d'optique présentant au sein de la plaine nue l'apparence de jardins enchantés et de lacs qui fuient devant le regard. Nous pûmes aussi voir sous tous ses aspects le colosse d'Orizaba, qui, surtout d'Ojo de Agua, se présente comme détaché des chaînes secondaires qui le flanquent, et semblent littéralement nager dans les airs.

Nous entrâmes à la Puebla par le faubourg du nord. Au-delà du pont Saint-François, paraissaient, d'un côté un couvent, de l'autre l'alameda ou promenade publique. La Puebla n'était plus une de ces bourgades dépeuplées et mesquines, comme tout ce que nous avions aperçu le long du chemin; c'était une ville bruyante et animée. Pour l'embrasser dans son ensemble, il faut monter jusqu'à la terrasse de l'église de Notre-Dame de Guadalupe (Pl. LI — 2).

La Puebla, que les Espagnols fondèrent en 1533, est une des plus riches et des plus belles cités du Mexique. Elle se déploie sur le plateau d'Anahuac, au milieu d'un territoire bien cultivé, avec ses maisons régulières et propres, et ses églises, qui, pour le luxe intérieur et pour les formes architecturales, ne le cèdent pas même à celles de Mexico. Elle conserve encore, soit dans sa forme, soit dans les habitudes de ses citadins, on ne saurait dire quel parfum des jours de la conquête. Les décorations gothiques, sous ce climat conservateur, sont restées fraîches comme au premier jour; les dorures, les statues coloriées, tout a gardé son premier éclat. On dirait que tout cela date d'hier.

Les rues de la ville sont droites, larges, se croisant à angles réguliers, pavées de larges dalles et pourvues de trottoirs; les maisons assez vastes, de deux à trois étages, ont des toits plats, dont quelques-uns sont couverts en tuiles vernies, arrangées en mosaïque, et formant des peintures qui représentent presque toujours des sujets tirés de l'Écriture-Sainte. Rien, en Europe, ne peut donner l'analogue du coup-d'œil que présente cette sorte de décoration. Quelquefois on peint les maisons à fresque comme dans les villes italiennes. Des balcons en fer élégamment construits et des toits en saillie, doublés de tuile de porcelaine, complètent l'extérieur de ces maisons. A l'intérieur, elles ont, comme celles de Vera Cruz, une grande cour carrée dont les galeries sont ornées de vases de porcelaine garnis de fleurs. Les pièces sont nues et sans tapisserie, avec un mobilier assez mesquin. Chacune d'elles a comme patron religieux, ou un Enfant Jésus en cire, ou l'image sculptée d'un saint ou du Christ, entourée d'un cadre d'argent. Une eau courante dessert presque toujours l'intérieur de ces logemens.

On ne compte pas moins de soixante églises à la Puebla de los Angeles, soixante églises et vingt couvens dont le luxe ferait pâlir notre luxe européen. La cathédrale est surtout une merveille d'or et d'argent accumulés, sans goût peut-être, mais avec une profusion incroyable. Le grand autel forme à lui seul une église dans une église. C'est un morceau construit avec les plus beaux marbres, avec les pierres les plus précieuses du Mexique; il attire, il éblouit par l'aspect de ses colonnades, avec ses plinthes d'or brun, et son autel d'argent massif, couvert de vases, aussi d'or et d'argent, admirablement ciselés. On évalue à deux millions la valeur de ce splendide autel.

Après la cathédrale, le lieu qui commande le plus vivement l'attention du voyageur est la *Maison de retraite spirituelle*, vaste édifice dans lequel hommes et femmes qui cherchent à se préparer à recevoir les sacremens peuvent se retirer et vivre sans rétribution aucune pendant une semaine. C'est un local dont la construction a été calculée dans ce but de vie méditative, établissement si bien doté d'ailleurs qu'il peut recevoir un très-grand nombre de pieux pensionnaires sans s'appauvrir jamais. Le palais, car c'est un palais, est divisé en deux quartiers, chacun avec un beau jardin sur lequel donnent les chambres des pénitens. Chaque chambre a son crucifix, son lit de bois, une chaise et une table. On en compte près de cent. La vie des hôtes passagers de la maison se passe presque tout entière dans ces cellules, asiles de prière et de pieuse contemplation. Les repas et les dévotions publiques réunissent seuls la communauté, soit dans la chapelle, soit dans les réfectoires. Quelquefois pourtant les pénitens viennent se promener dans de longues galeries, ornées de crucifix d'or et d'argent, de fort beaux tableaux religieux ou de citations de psaumes inscrites sur les murs. Les deux quartiers ne sont pas destinés à séparer les deux sexes, mais à diviser les séculiers des ecclésiastiques. Pour ces derniers, le séjour de la maison n'est pas transitoire; ils y passent quelquefois leur vie dans des exercices pieux.

Les autres édifices de la Puebla sont Saint-Philippe de Neri que Bulloch regarde comme étant

la plus grande et la plus riche après la cathédrale; l'église du Saint-Esprit, ancienne propriété des jésuites, édifice construit avec goût, ainsi que son attenance, vaste et beau collége, l'un des plus célèbres du Mexique; l'église du couvent de Saint-Augustin dont le maître-autel supporte des statues d'argent; l'église et le couvent de Saint-Dominique où le maître-autel, lui-même d'argent massif, offre à ses côtés deux chiens du même métal, de grandeur naturelle, posés sur des piédestaux d'or; un séminaire palafoxien, l'un des principaux établissemens d'instruction publique du Mexique; enfin l'église de Sainte-Monique, remarquable par la richesse de ses voûtes et les précieuses sculptures de ses parois.

Seconde ville du Mexique, siége d'un évêché dont la richesse balance presque celle de l'évêché de Mexico, la Puebla est administrée par quatre alcades qui ont au-dessous d'eux seize magistrats subalternes. Sur les places, on trouve des voitures publiques traînées par des mules et qui rappellent nos fiacres. Les marchés sont fournis par des Indiens, qui, accourus souvent de très-loin et même des Tierras calientes, viennent étaler sur les dalles de ces marchés des denrées de toutes sortes qu'abrite un vaste parasol. Ici ce sont des légumes des tropiques, produits étrangers à ces hautes zônes; là s'étale la volaille, abondante et à bon marché; plus loin s'organisent des espèces de cuisines nomades où les indigènes apprêtent, sur un feu de charbon, toutes sortes de viandes, de volailles et de légumes. Leur cuisine est toujours fortement assaisonnée avec le chili ingrédient favori des Mexicains. Ailleurs les femmes présentent comme rafraîchissemens des liqueurs de couleurs et de parfums variés. Un vase, espèce de bardaque en terre rouge, est rempli d'eau et presque enterré dans le sable humide; à côté figurent des glaces, du chocolat et du pulque qui invitent les amateurs à faire un choix. Ce sont des espèces de cafés en plein vent qui réveillent au passage les fantaisies des consommateurs.

Jadis la Puebla avait des manufactures de drap commun, célèbres dans la contrée. Cette industrie est aujourd'hui à peu près éteinte; mais on y voit encore des briqueteries, des verreries et des savonneries. La Puebla est aussi célèbre par ses pâtissiers, artistes consommés dans les gâteaux et les conserves de fruits, qui fournirent pour le festin du couronnement d'Iturbide plus de cinq cents espèces de confitures.

Favorisée sous le rapport des monumens, la Puebla ne semble pas l'être autant sous celui de la population. Cette ville manque surtout de femmes, de femmes élégantes qui en animent et en égaient la physionomie extérieure. Ce n'est guère que dans les églises aux jours de grandes fêtes, ou dans les rues quand une procession les traverse, qu'on peut voir la société élégante et riche de la deuxième ville du Mexique. A part ces jours privilégiés, tous les quartiers sont presque déserts.

La route de la Puebla à Mexico nous offrait, à l'aide d'un petit détour, l'occasion de visiter la pyramide de Cholula : nous ne la manquâmes pas. Cholula et sa pyramide formaient la première preuve monumentale de l'ancienne civilisation de ces contrées; nous nous dirigeâmes vers la plaine où est assis ce monument depuis tant de siècles.

C'est entre Mexico et la Puebla, au pied de la chaîne volcanique qui part du pied du Popocatepetl, le plus haut pic de tout le système avec ses 277 toises au-dessus du niveau de la mer pour aller mourir vers le Rio Xrio et le pic du Telapan, c'est, disons-nous, entre la Puebla et Mexico que se présente la pyramide de Cholula. Le pays étendu autour d'elle, quoique stérile et nu, n'est pas sans célébrité dans l'histoire mexicaine. Elle renferme les chefs-lieux des trois républiques de Tlascala, de Huexocingo et de Cholula, qui long-temps résistèrent aux empiétemens des souverains de la grande ville, les rois atzèques. Ce Cholula, dont Cortez fait une ville si importante dans ses récits, compte aujourd'hui à peine 16,000 ames. C'est à l'E. de ses murs et sur le chemin même de la Puebla que se trouve la pyramide bien conservée sur la face occidentale. Autour du monument à peine voit-on quelques pieds d'agaves et de dragonniers; le reste est sans verdure et sans eau.

Pour bien comprendre ce qu'est ce monument, il faut savoir que chacun des peuples qui occupèrent tour à tour le territoire mexicain, les Toltèques, les Cicimèques, les Acolhuès, les Tlascaltèques, et enfin les Atzèques, peuples divisés seulement par les querelles politiques, mais identiques pour l'origine, les mœurs et la langue, il faut savoir, dis-je, que chacun de ces peuples tenait à honneur de bâtir des édifices qu'ils nommaient *teocallis* (maisons de leurs dieux). Quoique de dimensions diverses, ces édifices avaient tous la même forme, celle de pyramides à plusieurs assises, dont les côtés suivaient la direction du méridien et du parallèle du lieu. Le teocalli s'élevait au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur; et dans cette enceinte étaient des jardins, des fontaines,

des habitations pour les prêtres, quelquefois même des magasins d'armes. On arrivait par un escalier au sommet de la pyramide tronquée, et l'on trouvait sur la plateforme deux chapelles votives, partie essentielle du monument, dans laquelle on renfermait les idoles colossales. Ces chapelles ainsi placées étaient vues de toute la foule en adoration éparse dans la plaine, et le sacrificateur se plaçait à l'endroit le plus évident.

Les teocallis, dont les vestiges existent encore sur divers points du plateau mexicain, remontent si haut dans l'histoire de ces peuples qu'on ne saurait en préciser l'origine. Lorsqu'au XII[e] siècle les Atzèques ou Mexicains arrivèrent dans cette région équinoxiale, les pyramides de Papantla, de Teotihuacan et de Cholula étaient debout depuis des siècles. Ils attribuèrent ces constructions grandioses aux Toltèques, nation puissante et civilisée qui habitait le Mexique cinq cents ans avant eux, sans savoir toutefois si elles ne remontaient pas à une date antérieure encore.

Parmi les teocallis, le plus ancien et le plus célèbre est le teocalli de Cholula. On l'appelle encore *la Montagne faite à main d'homme* (*monte hecho a mano*). Aujourd'hui la forme du monument a été tellement altérée soit par les éboulemens, soit par la croissance de quelques végétaux, comme le nopal et le poirier épineux, qu'on le prendrait pour une colline naturelle recouverte de végétation. La grande route de la Puebla à Cholula traverse même la pyramide. Cependant quand on examine avec quelque attention la physionomie de ce monticule, on retrouve facilement sa forme primitive.

Le teocalli de Cholula a quatre assises toutes d'une hauteur égale. Autant qu'il est possible de le voir à des arêtes peu distinctes, il a dû être exactement orienté d'après les quatre points cardinaux. La base de la pyramide est deux fois plus grande que celle des pyramides égyptiennes, mais sa hauteur n'est que de cinquante-quatre mètres. Le monument est construit en briques non cuites qui alternent avec des couches d'argile. Les traditions locales veulent qu'il existât jadis dans l'intérieur de la pyramide des cavités destinées à la sépulture des rois; et, en effet, vers la fin du dernier siècle, les travaux de percement de la route de la Puebla firent découvrir dans les flancs de la pyramide une maison carrée construite en pierres et soutenue par des poutres de cyprès chauve (*cupressus disticha*). Cette maison renfermait deux cadavres, des idoles en basalte et des vases vernissés, peints avec art. Elle n'avait pas la moindre issue. M. de Humboldt a observé dans sa construction une disposition particulière de briques superposées qui suppléaient en quelque sorte au cintre gothique. Peut-être eût-on, à l'aide de fouilles ultérieures, découvert dans les flancs de la pyramide d'autres caveaux souterrains semblables à celui qui a été fortuitement découvert. Peut-être aussi y eût-on trouvé des trésors semblables à celui que Guttierez de Toledo rencontra, en 1576, en perçant le tombeau d'un prince péruvien, et dont les archives de Trujillo portent la valeur à cinq millions de francs en or massif. Les expériences en sont toutefois restées là.

Au sommet du teocalli de Cholula était jadis un autel dédié à Quetzalcoatl, le dieu de l'air, littéralement le *serpent revêtu de plumes vertes*. Ce Quetzalcoatl, blanc et barbu comme le Bochica des Muyscas colombiens, était grand-prêtre à Tulan, et, comme les diverses sectes de l'Inde, apprenait à s'imposer des pénitences cruelles. Lui-même il s'était percé les lèvres et les oreilles, et se meurtrissait le corps avec les piquans des feuilles d'agave ou avec les épines du cactus. Son âge fut un âge d'or pour les peuples d'Anahuac. Jamais, au dire de la tradition, la terre ne fut plus féconde, jamais les races d'oiseaux ne furent plus belles, les espèces plus éclatantes de plumage. Mais il en fut de cette ère comme de celle de Saturne et de Rhée; elle dura peu. Après avoir demeuré vingt ans parmi les Cholulans, leur avoir enseigné l'art de fondre les métaux, avoir réglé leurs notions chronologiques et astronomiques, Quetzalcoatl se dirigea vers les bouches du Guazacoalco et disparut en disant qu'il reviendrait plus tard pour gouverner de nouveau ces peuplades. Depuis lors on fit un dieu de ce sage, et quand Cortez se présenta sur les rives du Mexique, Montezuma crut que Quetzacoatl revenait ainsi qu'il l'avait dit. « Nous savons par nos livres, disait cet empereur au général espagnol, que moi et tous ceux qui habitent ce pays ne sommes pas indigènes, mais des étrangers venus de très-loin. Nous savons aussi que le chef qui conduisit nos ancêtres retourna dans sa première patrie et qu'il revint ensuite ici pour y chercher ceux qui s'y étaient établis. Il les trouva mariés avec les femmes de cette terre, ayant une postérité nombreuse et vivant dans des villes qu'ils avaient construites; les nôtres ne voulurent pas obéir à leur maître, et il s'en retourna seul. Nous avions toujours cru que ses descendans viendraient un jour prendre possession de ce pays. Or, comme vous venez de ce côté où naît le soleil et

que, comme vous me l'assurez, vous nous connaissez depuis long-temps, je ne puis douter que le roi qui vous envoie ne soit notre maître naturel. »

Voilà ce qu'il y a de moins vague et de plus accrédité sur la pyramide de Cholula. Une autre tradition tend à en ramener l'origine à une fable qui se rapproche de celle des Titans, et dans laquelle les géans qui habitaient le plateau mexicain auraient voulu élever une montagne artificielle pour gravir ainsi le ciel. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, au lieu d'un autel dédié au dieu de l'air, la plate-forme de la pyramide porte une petite église d'architecture cruciforme, propre, élégante et bien bâtie. On y voit des ornemens d'argent et de vermeil constamment entourés de vases de fleurs qu'y dépose la piété des fidèles. De la terrasse de l'église, la vue se déploie avec une magnificence sans égale. Au pied même de la pyramide paraît la jolie ville de Cholula, encadrée de jardins et comme festonnée par les clochers inégaux de ses églises; puis, plus loin, s'étendent des fermes, des champs de blé et des plantations d'aloës, vaste territoire autour duquel les montagnes bleues développent leur ceinture, et sur lequel planent les deux géans neigeux d'Orizaba et de Popocatepelt.

Après le teocalli de Cholula, le plus célèbre était celui de Mexico, dédié à Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, et à Tezcatlipoca, la première des divinités atzèques, en exceptant toutefois Téotl qui est l'être suprême et invisible. Cette pyramide, que Cortez nomme le temple principal, avait quatre-vingt-dix-sept mètres de largeur à sa base et cinquante-quatre mètres de hauteur. Œuvre des Atzèques, il fut détruit durant le siége de Mexico. Plus anciennes et plus curieuses, se présentent encore les pyramides de Teotihuacan, à huit lieues au N. E. de Mexico et dans une plaine qui porte le nom de *Micoatl* ou chemin des morts. Ce sont deux grandes pyramides dédiées, l'une au soleil (*tonatiuh*), l'autre à la lune (*metzli*), et entourées de plusieurs centaines de petites pyramides, qui forment des rues dirigées du midi au nord et de l'est à l'ouest Les grandes pyramides ont, l'une cinquante-cinq, l'autre quarante-quatre mètres d'élévation; les petites, huit à neuf mètres. Ainsi les grandes pyramides seraient des tombeaux de rois, les petites des tombeaux de chefs. A la cime des grands teocallis se trouvaient deux statues colossales du soleil et de la lune, toutes les deux en pierre, et plaquées de lames d'or que détachèrent les soldats de Cortez. Enfin il faut citer, comme dernier monument en ce genre, la pyramide de Papantla cachée dans les profondeurs de la forêt de Tajin. La forme de ce teocalli diffère des autres autant que la matière; il a sept étages répartis sur une hauteur de dix-huit mètres, et il est construit en pierres de taille d'une coupe très-belle et très-régulière. Trois escaliers mènent à sa plate-forme; le revêtement de ses assises est orné de sculptures hiéroglyphiques et de petites niches disposées avec une grande symétrie, et dont le nombre semble correspondre aux jours du calendrier des Toltèques.

En descendant de la grande pyramide de Cholula, nous aperçûmes vers le milieu de la plaine deux masses détachées, dont la forme différait peu de celle de la grande pyramide, et qui étaient, comme elle, en argile et en briques non cuites. Au sommet de l'un de ces deux monumens, le plus ruiné des deux, était une croix; l'autre, en bon état de conservation, ressemblait plutôt à une forteresse, avec une enceinte, une muraille et un fossé. On y pouvait voir encore, gisans sur le sol, des tessons de poterie rouge, des ossemens humains, enfin des débris de trophées d'obsidienne, tels que couteaux, lances et têtes de flèches des anciens Mexicains.

Après cette curieuse exploration, nous arrivâmes à Cholula, jadis si célèbre dans toutes les provinces mexicaines comme but de pieux pélerinages. Etendue sur un grand espace de terrain, Cholula compte pourtant plusieurs rues larges et régulières. Les maisons à toits plats sont presque toutes d'un seul étage. On sait que, visitée en chemin par Cortez et ses soldats, Cholula déguisa une trahison sous les plus amicales apparences, et que, pour se tirer de ce guet-apens, il fallut au général espagnol toute sa présence d'esprit et tout son courage. Cholula expia cruellement les machinations secrètes de quelques caciques. Cinquante mille habitans périrent sous le fer du vainqueur.

Au-delà de Cholula le chemin traverse d'immenses plantations d'agaves. Rien jusqu'à Mexico ne nous offrit l'occasion d'une surprise. Nous laissâmes loin de nous Saint-Martin et Rio Frio avec leurs champs en culture, et dans l'après-midi, après avoir gravi une longue montée à travers de beaux bois de pins et de chênes, nous découvrîmes la magnifique vallée de Mexico, ses lacs, enfin son rideau sombre et onduleux de montagnes volcaniques, qui se découpaient hardiment sur l'azur du ciel. Cette perspective étendue et variée saisissait le regard. Quand on se trouve au niveau de la plaine, l'horizon se rétrécit; à

la hauteur d'Ayotla, on n'a plus devant soi qu'une route semée de scories, et à sa gauche le lac de Chalco, sur lequel volent des milliers d'oiseaux aquatiques. Enfin, après quelques heures de marche au milieu de la chaussée triste et solitaire qui, autrefois, traversait le grand et célèbre lac de Mexico, on entre dans l'opulente capitale de la Nouvelle-Espagne par des faubourgs boueux et sales, au milieu d'une population déguenillée et misérable. Quel désappointement pour un voyageur dont la tête est remplie encore des récits de Cortez et de ses compagnons! Où sont, doit-il se dire, ces temples d'or massif, ces idoles d'argent, ces eaux si belles, ce lac si animé, cette ville si éblouissante? Quant à nous, arrivés vers le crépuscule, nous ne pouvions nous figurer que ce fût là l'ancienne Mexico, la Mexico des Montezuma et des Guatimozin, cette reine du Nouveau-Monde. Nous ne devions, en effet, la retrouver que le jour suivant.

CHAPITRE XLIV.

CONFÉDÉRATION MEXICAINE. — MEXICO. LA VILLE ANCIENNE. — LA VILLE MODERNE.

Avant de dire ce qu'est aujourd'hui Mexico, il est utile de constater ce qu'elle fut, d'arriver de ses magnificences passées à son importance présente, et de se préparer ainsi aux impressions qu'elle fait naître.

Le premier mouvement de l'étranger est de chercher la ville sur un lac, liée au continent par des chaussées. C'est ainsi que l'histoire la décrit. Et pourtant le Mexico actuel est éloigné de quatre mille cinq cents mètres du lac de Tezcuco, et du lac de Chalco de plus de neuf mille mètres. Mexico, l'ancien Tenochtitlan, a-t-il pour cela changé de place? Non, car la cathédrale occupe exactement le lieu où s'élevait le temple de Huitzilopochtli, et la rue actuelle de Tacuba est l'ancienne rue de Tlacopan, par laquelle Cortez fit sa retraite dans la nuit du 1er juillet 1520, nuit que les Espagnols surnomment *noche triste* (nuit triste).

Mexico, quoique bien diminuée d'étendue, se développe toujours à la même place, mais le lac de Mexico a peu à peu abandonné la sienne. « La plaine, disait Cortez dans son rapport, contient près de soixante-dix lieues en circonférence, et dans cette plaine se trouvent deux lacs qui remplissent presque toute la vallée, car à plus de cinquante lieues à l'entour presque tous les habitans naviguent en canots. Ces lacs, l'un d'eau salée, l'autre d'eau douce, sont séparés par une petite rangée de montagnes. Les villes et les villages des deux lacs font leur commerce avec des canots. Quatre digues mènent à la ville; elles sont faites de main d'homme et ont la largeur de deux lames. La ville est grande comme Séville ou Cordoue. Les rues sont très-droites et très-larges, les unes moitié à sec, les autres moitié occupées par des canaux navigables garnis de ponts de bois très-bien faits et si larges que dix hommes à cheval y peuvent passer à la fois. Le marché, deux fois grand comme celui de Séville, est entouré d'un portique immense sous lequel on expose toutes sortes de marchandises, de comestibles, des ornemens en or, en argent, en plomb, en étain, en pierres fines, en os, en coquilles et en plumes, de la faïence, des cuirs et du coton filé. On y trouve des pierres coupées, des tuiles, des bois de charpente. Il y a des ruelles pour le gibier, d'autres pour les légumes et les objets du jardinage; il y a des maisons où des barbiers rasent la tête; il y en a d'autres qui ressemblent à des boutiques de pharmaciens, dans lesquelles se vendent les médecines déjà faites, les onguens et les emplâtres. Il y en a enfin où l'on donne à manger et à boire pour de l'argent. Le marché offre un si grand nombre de choses que je ne saurais les nommer à Votre Altesse. Pour éviter la confusion, chaque genre de marchandise se vend dans une ruelle séparée; tout se vend à la vare; jusqu'ici on n'a pas vu peser dans les marchés. Au milieu de la grande place est une maison que je nommai l'*audiencia*, dans laquelle sont constamment assises onze ou douze personnes, lesquelles jugent les disputes qui ont lieu à cause de la vente des marchandises. Il y a d'autres personnes qui se tiennent continuellement dans la foule même pour voir si l'on vend à juste prix. On leur a vu briser les fausses mesures qu'ils avaient saisies aux marchands. »

Voilà comment Cortez décrivait, en 1520, l'aspect extérieur de Tenochtitlan. Quant à sa topographie, on manque de documens exacts. Cortez fit, il est vrai, dresser un plan de Mexico; mais il n'existe plus que des fragmens de cette carte. L'abbé Clavigero a donné un plan du lac de Tezcuco; mais on ne peut l'admettre qu'avec défiance; enfin Bernal Dias, qui a donné sur Tenochtitlan des renseignemens assez authentiques, la compare à un immense échiquier dont les quartiers étaient séparés, soit par des rues pavées, soit par des canaux. Dans chacun des carrés ou divisions, s'élevait un temple atzèque, dont les noms traduits en espagnol ont été conservés dans la collection de Boturini.

La ville fut d'abord, à ce qu'il paraîtrait, construite sur un îlot et autour d'un teocalli, que les Espagnols nommèrent depuis le grand temple de Metzili. Ce teocalli, grand bâtiment en bois, avait été élevé en 1486, par l'ordre du roi Ahuitzol. C'était un monument pyramidal, situé au milieu d'une vaste enceinte de murailles, élevé de trente-sept mètres, et composé de cinq assises ou étages. Exactement orienté comme toutes les pyramides égyptiennes, asiatiques et mexicaines, le teocalli de Tenochtitlan avait 97 mètres de base; sa pyramide était tellement tronquée, que, vu de loin, l'édifice figurait un cube énorme, sur la cime duquel s'élevaient de petits autels couverts de coupoles de bois. Des historiens rapportent que l'ensemble de la construction était revêtu d'une pierre dure et polie. En effet, on a découvert autour de la capitale d'énormes fragmens de porphyre à base de grunstein rempli d'amphibole et de feldspath vitreux. Peut-être cette matière servait-elle de revêtement au temple, ou bien peut-être aussi, comme le pense M. de Humboldt, ce revêtement ne consistait-il qu'en argile revêtue de l'amygdaloïde poreuse. Du reste, en des temps plus reculés, les Mexicains surent remuer de grandes masses de pierre. En pavant la place de la cathédrale, on a trouvé des blocs sculptés jusqu'à une profondeur de dix à douze mètres. La pierre calendaire, que l'on voit à Mexico, a huit ou dix mètres cubes, et parmi une foule d'autres idoles, débris du teocalli, on a découvert une roche sculptée de sept mètres de long sur six de large. Ce teocalli fut entièrement détruit par le siége; aujourd'hui on n'en aperçoit pas même de vestiges.

L'ancienne ville de Mexico communiquait avec le continent par trois digues, celle de Tepejacac (Guadalupe), Tlacopan (Tacuba) et Itzapalapan. La quatrième, mentionnée par Cortez, était sans doute la chaussée qui conduisait à Chapultepec. Tenochtitlan était divisée en quatre grands quartiers, Teopan, Atzacoalco, Moyotla et Cuepopan, division qui a été conservée jusqu'à nous dans les limites assignées aux quartiers Saint-Paul, Saint-Sébastien, Saint-Jean et Sainte Marie.

Ainsi, quoique située à quelque distance de l'un et l'autre lac, la ville actuelle se trouve sur l'emplacement de la ville ancienne. Ce n'est point elle qui s'est éloignée de l'eau; c'est l'eau qui s'est retirée d'elle. Une multitude de circonstances ont contribué à ce changement. De tout temps, il faut le dire, quelques parties du lac salé ne furent que des flaques d'eau sans profondeur. Cortez lui-même s'en plaint comme d'un obstacle à la navigation de sa flottille. Ces flaques d'eau peu à peu desséchées se modifient d'abord en terrains marécageux, puis ces terrains marécageux deviennent à leur tour des *chinampas* ou terres cultivables. Sans doute les causes habituelles de dessèchement n'auraient agi sur les deux lacs que d'une façon très-lente et presque insensible, et Mexico s'élèverait encore aujourd'hui au milieu des eaux et au centre de ses digues, si la main des Espagnols n'avait contribué à épuiser le vaste bassin qu'elle dominait. Voici comment : depuis le XVIe siècle, soit besoin, soit manie, les conquérans ont porté la hache dans la vallée, de manière à y opérer un déboisement à peu près complet. Les nouveaux quartiers de la ville exigeant une grande quantité de bois de charpente, on abattit d'abord les arbres qui se trouvaient le plus à portée, et de proche en proche on arriva ainsi au pied du rideau de montagnes qui entoure le vallon de Mexico. Alors le manque de végétation exposant le sol à l'action directe des rayons solaires, et le feuillage des arbres n'attirant plus les rosées de la nuit pour les distiller ensuite en gouttes chaque matin, il s'ensuivit que le vaste réservoir ne fut pas alimenté en proportion de ses déperditions, et le dessèchement marcha si vite que le lac de Tezcuco, le plus beau des cinq lacs de la vallée, celui que Cortez nommait une mer intérieure, est réduit aujourd'hui à un tiers de son ancien développement. A cela s'est joint comme une cause plus décisive encore la *percée à ciel ouvert* connue sous le nom de *Desague real de Huehuetoca*, percement souterrain qui a empêché les deux lacs de Zumpango et de San Cristoval de verser, à l'époque des pluies, leur trop plein dans le grand lac de Mexico

De nos jours, les limites du lac de Tezcuco sont peu déterminées, le sol glaiseux et uni ne présentant pas, sur un mille d'étendue, deux décimètres de différence de niveau. Généralement le lac n'a que de trois à cinq mètres de profondeur. Son eau est chargée de muriate et de carbonate de soude.

Anciennement, Tenochtitlan sur son lac offrait le coup-d'œil le plus imposant et le plus magnifique. Sa régularité parfaite, l'ordre et la symétrie de ses monumens la classaient sans doute parmi les plus belles villes du monde. Ornée de teocallis qui s'élevaient au milieu de ces îlots couverts d'une riche verdure, sillonnée de bateaux qui animaient le paysage, la capitale du Mexique devait avoir quelque ressemblance avec Venise, la ville aux lagunes, et ce qui en reste justifie

l'admiration que les Espagnols éprouvèrent à sa vue. En fait de monumens publics, elle ne semble pas avoir eu autre chose que les teocallis dont il a été question, temples saints dont les Mexicains se firent des forteresses à l'époque de l'invasion espagnole.

On pourrait difficilement aujourd'hui reconstruire l'ancien Tenochtitlan par la pensée et sur les vestiges qui en restent. Çà et là on découvre quelques restes d'habitations particulières que les Espagnols eux-mêmes nous ont décrites comme peu élevées; mais rien d'intact nulle part, rien qui soit en bon état de conservation. Dans leur zèle à refaire un nouveau monde sur d'autres bases, les Espagnols ne laissèrent pas pierre sur pierre, quand ils eurent repris Mexico les armes à la main. « Les habitans étaient si opiniâtres, dit Cortez, que je ne savais plus comment empêcher la ruine de la capitale qui était bien la plus belle chose du monde. Ils n'avaient d'autre désir que de combattre. Dans cet état de choses, calculant que quarante à cinquante jours s'étaient écoulés depuis l'investissement de la place, je formai le dessein de démolir d'un côté et de l'autre toutes les maisons à mesure que nous nous rendrions maîtres des rues, de sorte que nous n'avancerions pas d'un pied sans avoir tout détruit et abattu derrière nous, convertissant en terre-ferme tout ce qui était eau, quelle que pût être la lenteur de ce travail et le retard auquel nous nous exposerions. Pour cet effet je réunis les chefs de nos alliés et je leur expliquai la résolution que j'avais prise. Je les engageai à faire venir un grand nombre de leurs laboureurs avec leurs *coas* (espèce de houes), et nos amis et alliés approuvèrent ce projet, car ils espéraient que la ville serait détruite de fond en comble, ce qu'ils désiraient ardemment depuis long-temps. »

A cet appel de destruction générale répondirent tous les habitans de la contrée, auxquels le joug de Tenochtitlan était sans doute depuis long-temps odieux. Pour venger d'anciennes oppressions ou de vieilles injures des rois aztèques, les paysans et les chefs de la contrée voisine et des provinces éloignées vinrent offrir leur concours pour l'anéantissement de la capitale. Ce fut ainsi que l'on mit les canaux à sec, de manière à pouvoir y faire agir la cavalerie. Les maisons de Mexico, basses comme les maisons chinoises, étaient bâties partie en bois, partie en tetzonli, pierre spongieuse, légère et facile à briser. « Aidés par 50,000 Indiens, dit Cortez, nous gagnâmes la grande rue de Tacuba, et nous brûlâmes la maison de Guatimozin. On ne fit autre chose que brûler et raser des maisons. Ceux de la ville disaient à nos alliés (les Tlascèques) qu'ils avaient tort de nous aider à détruire, parce qu'ils auraient un jour à reconstruire, de leurs propres mains, ces mêmes édifices, soit pour les assiégés, si ceux-ci restaient vainqueurs, soit pour nous autres Espagnols, qui effectivement les forçons déjà à rebâtir ce qu'ils ont démoli. »

A la lecture de ce récit, on doit aisément se faire une idée de ce que Mexico peut contenir de vestiges de l'ancien Tenochtitlan. Jamais sac de ville ne fut plus complet; jamais on ne put dire d'une manière littéralement plus vraie, qu'il ne resta pas pierre sur pierre de la cité primitive. Ce que l'on peut remarquer encore avec quelque intérêt, ce sont les ruines des digues (*albaradones*) et des aqueducs aztèques, la pierre dite des sacrifices ornée d'un relief qui représente le triomphe d'un roi mexicain; le grand monument calendaire; la déesse Teoyaotimiqui, couchée sur le dos dans une des galeries de l'Université moderne et enfouie sous deux ou trois pouces de terre; les manuscrits ou tableaux hiéroglyphiques aztèques, peints sur papier d'agave, sur des peaux de cerf et sur des toiles de coton; les fondemens du palais des rois d'Alcolhuacan à Tezcuco; le relief colossal tracé sur la face occidentale du rocher porphyritique, appelé le *Peñon de los Baños*.

Dans la vallée, on trouve en outre les deux pyramides de Teotihuacan, consacrées l'une au soleil, l'autre à la lune, et appelées par les indigènes *Tonatiuh Ytzaqual* et *Meztli Ytzaqual*. La plus élevée des deux pyramides a une base de deux cents huit mètres de long; l'autre est beaucoup moins grande. D'après le récit des premiers voyageurs, ces deux monumens ont servi de modèle aux teocallis aztèques. Les indigènes qu'y trouvèrent les Espagnols attribuaient leur fondation aux Toltèques leurs prédécesseurs, ce qui les fait remonter à l'ère du royaume de Tollan, c'est-à-dire, de 667 à 1031. On prétendait que ces monumens étaient creux, et, pour vérifier le fait, un géomètre mexicain avait essayé, quoique vainement, de les percer à l'aide d'une galerie. Ces constructions avaient jadis quatre assises, subdivisées elles-mêmes en d'autres petits gradins. Un escalier en pierres de taille conduisait à leur cime, et c'était là, suivant les premiers voyageurs, que se trouvaient les statues avec un revêtement de lames d'or très-minces. Les gradins de la pyramide sont couverts de fragmens d'obsidiennes, qui étaient sans doute les instrumens tranchans avec lesquels les prê-

tres ouvraient la poitrine aux victimes humaines. L'obsidienne était d'ailleurs l'objet de grandes exploitations, dont on voit les traces dans une innombrable quantité de puits près des ruines de Moran et dans les montagnes porphyritiques d'Oyamel et du Jacal, région que les Espagnols nomment encore *el Cerro de las Navajas* (montagne des couteaux). Tout autour de ces grandes maisons du Soleil et de la Lune s'élève un groupe de pyramides disposées en rues très-larges qui servaient sans doute de sépultures aux chefs des tribus.

Un autre monument, digne de fixer l'attention du voyageur, c'est le retranchement militaire de Xochicalco, situé au S. S. O. de la ville de Cuernacava. Cet ouvrage est une colline isolée de cent dix-sept mètres d'élévation, entourée de fossés et divisée en cinq assises ou terrasses revêtues de maçonnerie, le tout formant une pyramide tronquée, dont les quatre faces sont exactement orientées selon les quatre points cardinaux. Les pierres de porphyre à base basaltique sont d'une coupe très-régulière et ornées de figures hiéroglyphiques. Dans le nombre, on distingue des crocodiles jetant de l'eau, et ce qui est assez curieux, des hommes assis les jambes croisées à la manière asiatique. La plate-forme de ce singulier monument a près de 9,000 mètres carrés.

D'autres antiquités aztèques de la ville et de la vallée sont d'autant plus remarquables qu'elles rappellent toutes plus ou moins quelque fait mémorable de la conquête. Le palais de Montezuma était placé dans l'endroit où se trouve aujourd'hui la Casa del Estado à la Plaza Mayor, au S. O. de la cathédrale. Comme ceux de l'empereur de la Chine, ce palais était composé de plusieurs maisons basses, mais spacieuses; elles occupaient tout le terrain contenu entre l'Empepradillo, la grande rue de Tacuba et le couvent de la Profesa. Pour s'en faire une idée, il faut remonter aux récits du temps.

« La grandeur et la magnificence des palais du roi, dit Bernal Dias, de ses maisons de plaisance, de ses bois et de ses jardins, répondaient à cette splendeur. Sa résidence habituelle était un vaste édifice bâti en pierres et en chaux, qui avait vingt portes donnant sur des places publiques et sur des rues diverses, trois grandes cours dans l'une desquelles était une belle fontaine, plusieurs salles d'apparat et plus de cent chambres. Quelques-unes de ces pièces avaient des murs de marbre ou de pierres de valeur. Les portes étaient de cèdre, de cyprès et d'autres bois excellens, parfaitement travaillés et sculptés. Parmi les salles, il en était une qui, suivant un témoin oculaire digne de foi, pouvait contenir 3,000 personnes. Outre ce palais, le roi en avait d'autres dans l'intérieur de la capitale ou au dehors. A Mexico, il avait non-seulement un sérail pour ses femmes, mais des logemens pour tous ses ministres et conseillers, et tous les officiers de la maison et de sa cour; de plus, des maisons pour recevoir les seigneurs étrangers qui le visitaient, et particulièrement les deux rois alliés.

» Deux bâtimens dans le palais étaient appropriés aux animaux; l'un aux oiseaux paisibles, l'autre aux oiseaux de proie, aux quadrupèdes et aux reptiles. Le premier contenait plusieurs chambres et des galeries soutenues par des colonnes de marbre d'une seule pièce. Les galeries donnaient sur un jardin, dans lequel, au milieu de massifs d'arbustes, dix viviers, les uns d'eau douce, les autres d'eau salée, recevaient les oiseaux aquatiques de rivière et de mer. Dans les autres parties du bâtiment étaient des oiseaux en quantité si prodigieuse et si variée, que les Espagnols en furent frappés d'étonnement, et pensèrent qu'il n'y avait pas une espèce dans le monde qui manquât à cette collection. On les nourrissait avec ce qu'ils avaient coutume de manger dans leur état de liberté, graines, fruits ou insectes. Trois cents hommes étaient employés à prendre soin de ces oiseaux, sans compter les médecins qui observaient leurs maladies et y appliquaient de prompts remèdes. Ce fameux édifice était situé sur la place où est actuellement le couvent de Saint-François.

» L'autre bâtiment, destiné aux animaux féroces, avait de vastes et superbes cours pavées en dalles et divisées en appartemens. Dans l'une habitaient tous les oiseaux de proie, depuis l'aigle royal jusqu'à la cresserelle. Ces oiseaux étaient distribués, suivant leurs familles, dans des chambres souterraines de plus de six pieds de profondeur, et de plus de seize en largeur et en longueur. La moitié de chaque chambre était couverte de pierres plates, et des perches étaient fixées dans le mur, sur lesquelles les oiseaux pouvaient dormir et se mettre à l'abri de la pluie. L'autre moitié n'était couverte que d'un grillage qui laissait pénétrer les rayons du soleil. La même maison renfermait des salles basses dans lesquelles de fortes cages de bois contenaient des couguars, des jaguars, des loups, des chats sauvages, et toutes sortes de bêtes féroces qu'on nourrissait avec des daims, des lapins, des chèvres et d'autres animaux, et avec les entrailles de victimes humaines.

» Le roi du Mexique avait dans ses ménageries, non-seulement tous les animaux que les autres princes conservent par luxe, mais encore des espèces que la nature semble avoir exemptées de l'esclavage, par exemple, des crocodiles et des serpens. Les premiers étaient gardés dans de grandes tonnes ou vaisseaux, et les derniers dans des étangs fermés de murailles. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'outre ces animaux monstrueux, le palais contenait encore les hommes qui pouvaient, à cause de quelque difformité, passer pour une exception et une anomalie. Ces malheureux trouvaient ainsi un asile et une nourriture. »

D'après la même description, fort prolixe et sans doute fort exagérée, les palais du roi étaient entourés de jardins où l'on cultivait toutes espèces de fleurs, d'herbes odoriférantes et de plantes médicinales. Les rois avaient aussi des bois pour leurs chasses et des clos réservés. Tous ces palais étaient tenus avec un goût exquis, même ceux qui n'étaient visités que rarement. A l'époque de la conquête, c'était Montezuma qui habitait ces magnifiques résidences, et nul monarque au monde n'était entouré de plus de faste et de plus de splendeurs que ce monarque mexicain. Il changeait d'habits quatre fois par jour, ne reprenait jamais celui qu'il avait mis une fois, et en faisait présent aux nobles ou aux soldats qui s'étaient bien comportés à la guerre. Un grand nombre d'ouvriers était attaché au seul service de la cour. Les armuriers préparaient pour le musée des armes offensives et défensives; des peintres, des orfèvres, des sculpteurs, des ouvriers en mosaïque travaillaient aussi constamment pour le prince et pour les favoris.

Tous les officiers attachés au palais étaient des hommes du premier rang. Outre ceux qui résidaient dans l'enceinte souveraine, six cents seigneurs feudataires venaient chaque matin prendre les ordres du roi. Les dames d'honneur n'étaient pas moins nombreuses, et le roi, après avoir choisi celles qui lui plaisaient le plus, accordait les autres comme des récompenses à ses seigneurs favoris. Tous les grands feudataires de la couronne étaient tenus de passer une partie de l'année à la cour et d'y laisser, quand ils retournaient dans leurs Etats, leurs fils ou leurs frères en ôtages, pour servir de garantie de fidélité au roi.

Personne ne pouvait entrer dans le palais, soit pour le service du monarque, soit pour conférer avec lui, sans ôter sa chaussure à la porte. Il n'était pas permis non plus de paraître devant le souverain en habits pompeux : ce procédé eût paru un manque de respect pour la majesté du trône. En conséquence, à l'entrée du palais, les seigneurs, à l'exception des seuls proches du roi, revêtaient des habits plus modestes. Avant de s'adresser au souverain, ils faisaient trois salutations, en disant à la première : *seigneur;* à la seconde : *mon seigneur;* à la troisième : *grand seigneur.* On parlait bas au roi, et on recevait la réponse de son secrétaire, en conservant une attitude de très-humble attention. En prenant congé, il ne fallait pas tourner le dos au trône.

La salle d'audience était aussi la salle à manger du roi; il prenait ses repas sur un large coussin. La nappe et les serviettes étaient en coton très-blanc et d'une extrême finesse. Les ustensiles de cuisine étaient en terre de Cholula. On préparait le chocolat et les autres boissons de cacao dans des coupes d'or et de coquilles marines précieuses. Le service était somptueux et abondant : il consistait en gibier, en poisson, en fruits et légumes du pays. Trois ou quatre cents jeunes seigneurs apportaient en cérémonie le dîner et se retiraient ensuite. Alors, avec une baguette, le roi indiquait les mets dont il désirait manger, puis il faisait distribuer le reste aux nobles qui attendaient dans l'antichambre. Les seuls spectateurs admis au repas étaient quatre favorites du sérail, chargées de présenter l'eau et l'aiguière, l'écuyer tranchant et six des principaux ministres qui se tenaient à une distance respectueuse, recueillis et silencieux. Pour égayer le repas, souvent on faisait venir des musiciens, ou bien quelques bouffons de la cour, choisis parmi les hommes contrefaits que le roi pensionnait. Après le dîner, on apportait une grande pipe de roseau dans laquelle était du tabac mêlé à de l'ambre liquide. Le repas était suivi d'une espèce de sieste, et la sieste de l'audience. Quand le roi sortait, ses nobles le portaient sur leurs épaules dans une petite litière couverte d'un dais magnifique. Toutes les personnes qui se trouvaient sur son passage devaient s'arrêter et fermer les yeux. Quand il voulait descendre de sa litière et marcher, on étendait devant lui des tapis pour que son pied ne touchât point la terre.

Tels sont les souvenirs que réveille l'enceinte du palais des antiques souverains, souvenirs de magnificence qui attestent une civilisation avancée. Le grand temple au contraire rappelle des faits de barbarie qui ne font point honneur aux peuples aztèques. Là dans ce vaste enclos de murailles où Cortez assure qu'une ville de cinq cents feux aurait pu tenir, là était ce temple ou-

vert sur quatre faces, élevant au loin ses murs crénelés avec leurs figures de serpens. Chaque année, s'il faut en croire Zumarraga, premier évêque de Mexico, vingt mille victimes humaines étaient sacrifiées dans ce local. D'autres auteurs maintiennent le fait, en abaissant le chiffre; Gomara le fixe à quinze mille; Acosta dit qu'à certains jours de l'année, cinq mille personnes étaient immolées en différens lieux de l'empire, et vingt mille un autre jour. Enfin d'autres écrivains avancent que sur la seule montagne Tepejacac, on faisait une hécatombe de vingt mille personnes à la déesse Tonanteiu. Tous ces temples étaient remplis d'idoles. Dans les premières années de l'occupation, les Franciscains en brisèrent plus de vingt mille généralement faites d'argile et de certaines espèces de pierre et de bois; quelquefois aussi d'or et d'autres métaux. La plus extraordinaire de ces idoles était celle de Huitzilopotchli qu'on prétendait avoir été fabriquée de certaines graines pétries avec du sang humain. Ces idoles grossières et hideuses ne représentaient guère que des monstres fantastiques. Le zèle à détruire ces emblèmes fut si grand et si vif qu'un missionnaire dominicain mit en poussière une petite idole faite d'une précieuse émeraude et dont on lui offrait quinze cents sequins. Ce fanatisme d'iconoclastes devint fatal aux monumens de la vieille capitale. Les plus magnifiques édifices tombèrent renversés sur le sol, et l'on consacra leurs matériaux à divers usages profanes. Les bois, les jardins royaux furent entièrement rasés, et lorsque Cortez bâtit la nouvelle ville, il ne restait de l'ancienne que la base de quelques constructions.

Parmi les localités auxquelles s'attache quelque tradition célèbre, il faut placer un petit pont près de Bonavista qui a conservé le nom de *Salto de Alvarado* (Saut d'Alvarado) en mémoire du saut prodigieux que fit le guerrier de ce nom pour échapper à l'ennemi dans la nuit célèbre appelée *noche triste*. Déjà, du temps de Cortez, on disputa sur la vérité historique de ce fait, que plusieurs versions confirment et attestent. Le fossé que sauta le capitaine espagnol était si large qu'en le voyant franchir les Mexicains *mangèrent de la terre*, ce qui était chez eux la dernière expression de l'étonnement. On montre encore aux étrangers le pont Clerigo comme l'endroit mémorable où fut pris le dernier roi aztèque, Guatimozin, lequel conduit devant Cortez porta la main à son poignard et dit avec calme : « Tuez-moi; j'ai fait ce que je devais pour mon peuple et pour moi-même; il ne me reste plus qu'à mourir. »

Il reste peu de traces de tombeaux à Mexico, les sépultures n'ayant pas autrefois de places affectées. Chacun se faisait ensevelir où il voulait; celui-ci dans quelque temple, au pied de quelque autel; celui-là dans un champ ou sur une montagne. Les rois et les seigneurs étaient ordinairement inhumés dans les tours des temples. Les tombes se composaient de fosses profondes en maçonnerie, dans lesquelles on plaçait le corps assis sur un *icpalli* ou siége bas, et entouré des instrumens de son art ou de sa profession. Si c'était un militaire, on enterrait avec lui une épée et un bouclier; si c'était une femme, un fuseau, une navette de tisserand et un *xicalli*, vaisseau naturel. Dans les caveaux des riches, on enfouissait de l'or et des bijoux, et plus d'une fois les Espagnols ouvrirent les tombes pour en retirer des masses d'or et d'argent.

On ne retrouve aussi que fort peu de tableaux anciens à Mexico, quoique la peinture y fût fort avancée autrefois, et qu'elle concourût à l'ornement de presque tous les objets. Malheureusement le fanatisme des premiers apôtres fit détruire tous ces précieux vestiges, qui auraient tant aidé à la connaissance de l'histoire primitive du pays. Dans la crainte que quelque idolâtrie ne se mêlât à ces peintures, on en fit un immense autodafé sur la place publique de Tenochtitlan. Les artistes mexicains peignaient sur une toile faite de fil d'agave, ou de la palme icxolt, quelque fois sur des peaux préparées et du papier. Leur papier était fait avec des feuilles d'une espèce d'aloës, rouies comme du chanvre, puis lavées, étendues et lissées. Ils employaient aussi pour le même usage le papier icxolt, et l'écorce mince de quelques autres arbres, unie et préparée avec une gomme, de la soie et du coton. Le papier mexicain avait l'épaisseur du carton européen, quoiqu'il fût plus souple et plus uni.

Malgré la difficulté de retrouver intactes les traces de son existence ancienne, Mexico offre encore un champ très-vaste aux recherches de l'archéologue. Dans diverses parties de la ville, on retrouve des idoles sculptées, qui ont servi comme simples matériaux à la construction des maisons bourgeoises et des édifices publics. Çà et là se rencontrent quelquefois à demi enterrés, d'autres fois à la surface du sol, tantôt l'idole du grand serpent, monstrueuse déité, représentée d'ordinaire au moment où elle dévore une victime humaine; puis des statues de grandeur naturelle, des autels de granit, des pans entiers de murailles sculptées, de beaux torses; enfin la grande et célèbre divinité qui, long-temps enfouie sous la galerie de l'Université, a été récem-

ment tirée de la poussière par les soins de Bullock. Ce monstre colossal figurait, à ne pouvoir en douter, dans le temple principal, où tant de milliers d'hommes étaient chaque année égorgés en son honneur. C'est un bloc de basalte de neuf pieds de haut, dans lequel on a taillé une figure difforme, qui a autant du tigre que de l'homme, autant du singe que du reptile. Deux grands serpens lui tiennent lieu de bras, et sa draperie se compose de festons de vipères. Ses côtés sont deux ailes de vautour, ses pieds ceux d'un tigre qui ouvre les griffes, et entre ces deux emblêmes paraît la tête d'un autre serpent à sonnettes, qui semble glisser le long de l'idole. Quant à ses ornemens, ils cadrent avec la forme du monstre : c'est un énorme collier de cœurs humains, de crânes et de mains qui sont soutenus par des entrailles; collier repoussant et hideux qui couvre entièrement la poitrine de la statue, en laissant voir seulement le haut des seins. Sans doute, au temps où le peuple l'adorait, cette statue devait être peinte de couleurs qui ajoutaient à son effet terrible.

Dans ces vestiges et dans l'aspect des lieux, il serait difficile de reconnaître exactement quelle fut l'importance de l'ancien Tenochtitlan. Les ruines des maisons mexicaines et les récits des premiers conquérans peuvent seuls guider là-dessus l'appréciation statistique. Dans son ouvrage sur la Nouvelle-Espagne, l'abbé Clavigero prouve que ces évaluations varient de soixante mille jusqu'à un million d'habitans, ce qui peut donner une idée du nombre des chiffres intermédiaires. En portant le nombre de ces habitans à 300,000, on se rapprocherait de la donnée la plus probable et la plus généralement admise.

Le Mexico moderne, comme on l'a vu, quoique situé en terre-ferme, est construit tout entier sur l'emplacement de l'antique capitale des Aztèques. Après la destruction de cette ville, Cortez se retira pendant quatre ou cinq mois à Cojohuacan. Incertain d'abord s'il rebâtirait la capitale en quelque autre endroit de ses lacs, il se détermina pour le site ancien, « parce que, dit-il lui-même, sa position est merveilleuse, et que, de tout temps, on l'a considérée comme le chef-lieu des provinces mexicaines. » Peut-être pourtant aurait-on mieux fait, comme le voulut plus tard le roi Philippe II, de la placer à l'E. du lac de Tezcuco, ou sur les hauteurs, entre Tacuba et Tacubaya. Quoi qu'il en soit, Mexico est un nom d'origine indienne : il signifie, dans la langue aztèque, l'habitation du dieu de la guerre, dont le nom était Mexitli ou Huitzilopochtli. Placée à une hauteur de 1168 toises, dans la zône équatoriale, sa température reste à peu près toujours la même, sans que la différence des saisons y détermine des variations notables : il n'y tombe de la neige que tous les trente ou quarante ans. Si l'on consulte les recensemens officiels, la population actuelle de la capitale paraît être, en y comprenant les troupes, de 170 à 180,000 ames, qui peuvent se diviser moitié en blancs, moitié en hommes de couleur. Le nombre des naissances, en prenant le terme moyen de cent ans, est, d'après M. de Humboldt, de 5,930; le nombre des décès, de 5,050.

L'aspect général de Mexico est agréable et régulier. Quand on regarde du haut d'une de ces terrasses qui dominent les habitations, on remarque avec plaisir cette symétrie des rues larges et propres, cette ordonnance élégante et simple des maisons bourgeoises que dominent de loin à loin les dômes des grandes églises, ou les clochetons gracieux des petites paroisses; ici la cathédrale, là San Juan de Dios, plus loin la Santa Vera Cruz, ailleurs le faîte régulier des casernes de l'artillerie (Pl. LII—1). Cette masse de constructions semble se relever encore par l'effet des montagnes neigeuses qui se dessinent dans le lointain, et par cette ceinture de montagnes vertes qui forment le plan secondaire.

Plus on voit Mexico, plus on s'y habitue et plus il séduit. Les rues larges, belles, unies, ont jusqu'à deux milles de longueur. Les maisons, d'une hauteur égale, et généralement à deux étages, sont ornées de balcons de fer travaillé, quelquefois de bronze peint ou doré. On entre au rez-de-chaussée par de doubles portes ornées en bronze, qui conduisent dans une cour plantée d'arbres et embaumée de fleurs. Les maîtres se logent au premier étage, les serviteurs occupent le rez-de-chaussée. Dans les pièces très-hautes et très-aérées, on a ménagé toutes les jouissances d'un climat chaud à côté de quelques précautions contre des froids subits. La façade des maisons, peinte à la détrempe, en blanc, en rouge ou en vert, a une apparence riante et aisée. Sur quelques-unes on lit des passages de l'Écriture ou de pieux centons; d'autres fois, le revêtement est en carreaux de porcelaine qui forment des arabesques ou d'autres dessins du plus gracieux effet, quelquefois même des tableaux entiers empruntés à la Bible. C'est là un coup-d'œil riche, merveilleux, fantastique, dont aucune ville d'Europe ne peut donner l'idée. Les parois de Mexico sont un musée qui luit au soleil. On dirait une de nos

villes méridionales tapissée de tentures pour une fête solennelle. Ici seulement la décoration est permanente et indélébile. Les murs des escaliers intérieurs sont souvent couverts de la même matière, avec une profusion de dorure qui tranche sur le bleu et le blanc de la porcelaine. Ce système d'ornement, quoique peu usité en Espagne, a dû être inspiré aux conquérans espagnols par le souvenir des magnificences analogues qui recouvraient les palais moresques et les mosquées de Cordoue et de Séville. A une époque où les mines d'or et d'argent du Nouveau-Monde jetaient parmi les colons des richesses immenses, ils durent chercher à se faire honneur de leur fortune par un grand étalage extérieur. Ce fut alors qu'on fit venir à grands frais de Hollande et des Pays-Bas ces carreaux de porcelaine, matière inconnue jusqu'alors au Mexique. On en revêtit les maisons, on en couvrit les églises, et l'on fit ainsi une ville diaprée et originale.

Les toits, pavés de briques et couverts en grande partie d'arbres à fleurs, sont une suite de terrasses qui offrent le soir la plus ravissante promenade. La vue y plane sur les lacs de la vallée, sur ces *chinampas*, qui sont autant de vases de fleurs, et sur les chaînes vertes ou neigeuses de l'horizon.

A l'intérieur, les maisons semblent donner un démenti à leur apparence extérieure. Les plaies des révolutions récentes ne sont pas encore toutes cicatrisées. Autrefois dans ces mêmes pièces se montraient de magnifiques tables, des chandeliers, des vases, des cadres de glaces en argent ou même en or massif; aujourd'hui ce luxe n'est plus permis au Mexique; les temps d'opulence fastueuse sont passés.

Parmi les lieux les plus remarquables de Mexico, il faut citer en première ligne la grande place ou Plaza Mayor (Pl. LIII — 1), l'une des plus belles qui soient au monde. Du côté de l'E. se trouve la cathédrale avec le Sagrario ou église paroissiale. Le magnifique palais du vice-roi forme le côté du nord; la façade du midi est occupée par d'imposantes maisons, au milieu desquelles on remarque la *Casa del Estado*, palais bâti par Cortez; enfin la façade de l'ouest consiste en une rangée de bâtimens avec des portiques où sont des magasins bien fournis, quelques administrations et des greniers d'abondance. Au milieu de la place s'élève une statue équestre de Charles IV, exécutée par un artiste espagnol à Mexico même. C'est un morceau d'un beau travail et qui fait honneur au statuaire. Avec le palais et ses décorations la place serait irréprochable, si l'on n'y voyait figurer un misérable édifice nommé le *Parian*, espèce de bazar que tiennent des détaillans espagnols. Cette construction fait honte au goût des administrateurs, qui n'y ont vu qu'un objet de ressources pour la ville à cause des locations fort chères des boutiques marchandes.

Aujourd'hui on se ferait difficilement une idée de ce qu'était la ville de Mexico un ou deux siècles après sa fondation, quand les mines du Potosi défrayaient le luxe le plus orgueilleux et le plus prodigue que l'on pût voir. Tout était or et argent dans cette capitale. Les vêtemens y étaient d'une richesse inouie; des milliers d'équipages encombraient les rues; on n'y voyait presque point de piétons. Rien de plus curieux à ce sujet que la relation d'un auteur anglo-américain, Gage, qui visita Mexico en 1648. « La moitié de la ville, dit-il, a équipage. C'est un proverbe commun, qu'il y a quatre belles choses en ville : les femmes, les habits, les chevaux et les rues. Mais j'ajouterai à cela les voitures qui surpassent celles de Madrid et des autres capitales de la chrétienté. On n'y épargne ni l'or, ni l'argent, ni les pierres précieuses, ni le brocard d'or, ni les superbes soies de la Chine. Les Indiens qui se sont fait chrétiens ont surpassé les Espagnols dans cette espèce de travail. Le vice-roi de Mexico commanda, en 1625, un papagayo (perroquet) en or, en argent et en diamans avec ses couleurs naturelles, et ce perroquet, exécuté avec un art admirable et une perfection extraordinaire, fut offert au roi d'Espagne. On estimait à cinq cent mille ducats sa valeur tant en matière qu'en travail. Dans le couvent des Dominicains la lampe suspendue au milieu de l'église a trois cents branches d'argent travaillées pour contenir des cierges, et cent petites lampes dans lesquelles on brûle de l'huile, chacune d'un travail différent, et si excellent qu'on évalue le tout à quatre cent mille ducats. Ces ouvrages merveilleux embellissent les rues où sont les orfèvres. Les femmes ont deux grandes passions, celle du jeu et celle de la toilette. Pour avoir des joueurs dans leurs parties de primes (*primeras*), elles appellent quelquefois les gentilhommes étrangers qui passent. Dans leur toilette, les hommes et les femmes sont d'une recherche excessive; ils y emploient la soie, les diamans et les perles. Une boucle de chapeau et un cordon en diamans ne sont point des objets rares parmi les gentilshommes, et les simples marchands en ont quelquefois en perles. Il n'est pas jusqu'à la négresse esclave, qui n'étale sa chaîne d'or, ses bracelets de perles et ses bou-

cles d'oreilles en pierres de couleur. La tenue des mulâtresses est fort attrayante. Elles portent une jupe de soie ou d'étoffe de laine, chargée d'une grande quantité de galons d'or ou d'argent, et bordée d'un double rang de larges rubans d'une couleur vive, avec des aiguillettes d'or ou d'argent tombant sur le devant de la jupe jusqu'en bas, et de même par derrière. Leur corsage est juste à la taille, lacé en or ou en argent et sans manches; et elles ont de plus une ceinture de grand prix, semée de perles et de nœuds d'or. Leurs manches, larges et ouvertes en bas, sont de toile fine de Hollande ou de Chine, brodées soie et or, soie et argent, ou seulement en soie de plusieurs couleurs. Ces manches tombent presque jusqu'à terre. Leurs cheveux sont retenus par une résille que fixe sur le front un beau ruban de soie, d'or ou d'argent, sur lequel se trouve brodée quelque devise d'amour. Le sein cuivré de ces femmes n'est couvert que par les bijoux de leurs colliers. Quand elles vont par les rues, elles portent un petit manteau blanc de linon ou de batiste bordée de dentelle; quelquefois elles le placent sur leur tête, la largeur ne couvrant que le haut de la taille, et laissant paraître leur ceinture et leurs aiguillettes de jupes, tandis que les deux bouts tombent presque jusqu'à terre. D'autres fois la mantille est placée sur le cou, l'un des bouts coquettement jeté par-dessus l'épaule gauche, afin que le bras droit puisse se développer et montrer la grande manche. Leurs souliers très-hauts ont plusieurs semelles; et quelques femmes les ont bordés en dehors d'un galon d'argent, attaché par des clous à large tête, aussi d'argent. »

Ce tableau de 1648, dans lequel respire un parfum de volupté et de luxe, a vu se faner de nos jours la plus grande partie de ses couleurs. Mexico a encore de grandes magnificences, et l'avenir, sans doute, lui en réserve d'autres; mais les dernières révolutions ont déplacé et disséminé les fortunes de telle sorte qu'aujourd'hui le pays n'a plus rien de ces allures fastueuses. Les églises seules rappellent encore les merveilles des premiers jours de la conquête. On a vu ce qu'étaient celles de la Puebla; Mexico est mieux partagé encore. La cathédrale de cinq cents pieds de long, en y comprenant un bâtiment derrière l'autel, est situé sur la Plaza Mayor, à l'endroit même qu'occupait jadis le grand et vaste teocalli, dont les idoles ont été employées comme matériaux à construire ses fondations. L'extérieur de la cathédrale, malgré son architecture lourde et mixte, a une assez belle apparence; mais il est difficile de n'être pas choqué à l'intérieur d'un défaut d'harmonie, que les décorations ne masquent pas. Le centre de l'église est obstrué de constructions qui empêchent d'embrasser d'un coup-d'œil tout le développement de la nef. Le maître-autel est aussi trop grand pour la place qu'il occupe, et la masse de dorures lourdes et de sculptures massives ne fait qu'accroître cette défectuosité. Le grand autel et ses dépendances sont entourés d'une grille de métal coulé très-massive et qu'on dit avoir été fondue en Chine sur les dessins envoyés de Mexico. Les figures qui l'ornent sont nombreuses, mais d'une exécution médiocre. Comme les autres temples du Mexique, la cathédrale n'est point pavée; le fidèle, quel qu'il soit, est obligé de s'agenouiller sur le sol. Quoiqu'on inhume dans les églises, rien n'y indique le lieu où les corps sont déposés.

L'un des beaux édifices de Mexico est le couvent des Franciscains, immense établissement qui jouit d'une magnifique dotation d'aumônes. Le couvent des Dominicains et son église sont aussi des objets dignes de remarque. Depuis l'époque de l'indépendance, on a plus d'une fois employé ce monastère comme prison d'Etat. Devant l'église même était une pierre sur laquelle on fixait le poteau des victimes destinées à l'auto-da-fé des inquisiteurs. En face était le palais de l'Inquisition, bâtiment élégant qu'on a converti en école polytechnique. Le monastère de la Profesa et celui de Saint-Augustin méritent aussi l'attention du voyageur.

Le palais du vice-roi offre des beautés d'un autre ordre. L'étendue, l'élégance, la symétrie des constructions en font l'un des plus beaux monumens qui existent en ce genre, même en Europe. Il occupe tout le côté méridional de la grande place, et contient plusieurs administrations publiques, la prison, la monnaie, le jardin botanique, la bibliothèque, l'imprimerie du gouvernement, etc. Le gouverneur a en outre à Chapultepec une maison de plaisance, dont un jeune sybarite, le vice-roi Galvez, commença la construction, mais qui n'est point encore terminée (Pl. LIV — 2). Chapultepec était aussi une ancienne résidence des souverains du Mexique. Les constructions, même dans leur état d'inachèvement, ont coûté des sommes immenses, plus de quinze cent mille francs, dit-on. L'ordonnance de cet édifice est assez singulière. Il est fortifié du côté de Mexico, ce qui donnerait lieu de supposer qu'il a été construit autant dans un but de défense que de plaisir. On y reconnaît même les murs saillans et les parapets

propres à placer des canons, le tout déguisé sous la forme d'un ornement d'architecture. Du côté du nord, il y a des fossés et quelques souterrains. C'était une opinion jadis accréditée à Mexico que Chapultepec avait été construit par Galvez avec l'intention de proclamer l'indépendance de la Nouvelle-Espagne : ce rocher fortifié devait être son dernier asile dans une attaque de troupes européennes. Les soupçons ne semblent toutefois point fondés. Galvez appartenait à une famille que Charles III avait rapidement élevée, et il n'eût pas voulu compromettre une position brillante et certaine pour les chances d'une indépendance précaire et douteuse. Aujourd'hui Chapultepec est dans un état complet de dévastation et de délaissement. On a vendu tout ce qui le meublait, jusqu'aux châssis et aux vitres des croisées. Ce n'est plus qu'un but de promenade, d'autant plus agréable que la route qui y conduit longe un des plus beaux aqueducs de la ville. Cet aqueduc, qui reçoit l'eau des Cerros de Santa Fe, a 3,300 mètres de long, et débouche au Salto del Agua dans la partie méridionale de la ville. L'eau qu'il verse n'est ni pure, ni saine; on ne la boit guère que dans les faubourgs. La meilleure eau de Mexico est celle de l'aqueduc de Santa Fe qui, en longeant l'Alameda, aboutit à la Traspana, au pont de la Marescala. Cet aqueduc a 10,200 mètres de long, mais la pente du terrain n'a permis le passage de l'eau sur des arches que dans un tiers environ de cet espace. Après avoir suivi pendant une petite lieue l'aqueduc, on arrive aux jardins de Chalpultepec, le seul endroit qui ait conservé une apparence d'ordre et de soin. Là, on voit des arbres immenses auxquels les naturels donnent le nom de cyprès, arbres dont la circonférence, au dire de Bulloch, peut être de soixante pieds. D'une hauteur prodigieuse, ils portent, suspendus à leurs branches, une grande quantité de lichens que l'on nomme *barba de España* (barbe d'Espagne). A deux milles plus loin et près de Tacubaja paraît la maison de plaisance de l'évêque de Mexico, décorée de canaux, de fontaines, de berceaux, de grottes et d'innombrables vases de fleurs.

Au nombre des édifices curieux de Mexico figure encore l'hôpital de Jésus, dont la fondation remonte à Cortez. C'est une maison vaste, aérée, encaissant une cour qui forme un parallélogramme. On y montre une table d'acajou massif, curieuse non-seulement parce qu'elle est faite d'un seul bloc, mais parce qu'elle a appartenu au conquérant du Mexique. Là aussi reposent les cendres de Cortez, renfermées dans un coffre renforcé de barres de fer.

La *Mineria* (écoles des mines) est une construction plus moderne et une institution utile, dont M. de Humboldt a peut-être exalté les bienfaits. Malheureusement le bâtiment lui-même a été construit sur de mauvais plans et sur un sol peu convenable. Déjà une portion de l'édifice est tombée, et l'on voit le reste fléchir sur ses sveltes et jolies colonnes. C'était là que se trouvait l'*Academia de los nobles artes* qui jeta quelque éclat au Mexique vers la fin du siècle passé. Cet établissement avait jadis 125,000 francs de revenus, dont 60,000 étaient fournis par le gouvernement, 50,000 par le corps des mineurs mexicains, 15,000 par le *Consolado* (réunion des plus riches négocians de la capitale). A cette époque, cette institution avait exercé la plus grande influence sur le goût de la nation, sur les arts et sur les produits industriels. C'est à cette académie que l'on doit, selon M. de Humboldt, les maisons somptueuses, les palais élégans que l'on trouve aujourd'hui à Mexico et à Guanaxuato. Là, dans de grandes salles fort bien éclairées, se réunissaient tous les soirs plusieurs centaines de jeunes gens qui venaient dessiner, les uns d'après la bosse, les autres d'après le modèle. Entre eux, point de distinction de couleur ni d'origine : on y voyait l'Indien à côté du blanc, le fils du journalier à côté du fils du gentilhomme. Il faut dire aujourd'hui que cet établissement n'est plus ni prospère ni florissant. Les guerres et les révolutions intérieures ont chassé les arts de cet asile et du Mexique tout entier. A peine y trouve-t-on aujourd'hui quelques barbouilleurs qui copient des tableaux pour les églises ou essaient de faire des portraits. A Mexico, on n'aperçoit nulle part des traces de sculptures en marbre; mais les sculptures en bois y sont très-multipliées, chaque maison ayant sa madone peinte et presque toujours parée magnifiquement. Les Indiens excellent dans les ouvrages en cire.

Mexico n'a qu'une seule salle de spectacle, édifice vaste et bien bâti, dont la forme intérieure est celle d'un fer à cheval alongé qui se rétrécit beaucoup du côté de la scène. L'orchestre, les décorations, les costumes et les acteurs sont inférieurs à tout ce que l'on peut voir de plus commun en Europe. Le théâtre, ouvert tous les soirs, n'attire guère l'élite de la société de Mexico; et, comme les spectateurs conservent la faculté de fumer, il en résulte bientôt un nuage qui empêche de distinguer ce qui se passe sur la scène.

L'*Alameda* (promenade publique) est belle,

spacieuse et bien ombragée. Elle consiste en trottoirs pavés, ornés de fontaines d'un goût médiocre et de statues plus médiocres encore. Quelques promeneurs à pied et en voiture s'y montrent de loin à loin. Quelle différence pourtant entre notre époque et celle où l'Américain Gage écrivait : « Les galans de la ville se montrent tous les jours, les uns à cheval et un plus grand nombre en voiture, dans un lieu agréable et ombragé, nommé *Alameda*. Ce lieu ressemble à *Moor-Fields*, et deux mille carosses remplis de cavaliers lestes et galans, de belles dames et de riches bourgeois, se rencontrent là aussi exactement, les uns pour courtiser, les autres pour être courtisées, que nos négocians se rencontrent à la Bourse. Les gentilshommes ont une suite de douze ou au moins de six esclaves noirs, en livrée brillante, chargée de galons d'or et d'argent, avec des bas de soie sur leurs jambes noires, des rosettes à leurs souliers et l'épée au côté. Les dames ont aussi leur suite composée de demoiselles couleur de jais qui, au milieu de leur parure éclatante et de leurs mantilles blanches, ressemblent, comme le dit le proverbe espagnol, à une mouche dans du lait (*mosca en leche*). »

Outre l'Alameda, Mexico a *el Parco*. Cette autre promenade, plantée de deux allées d'arbres et longue de deux milles, se termine tout-à-coup auprès d'un pont et d'une grande porte sous laquelle passe le canal de Chalco (Pl. LI — 4). C'est vers cet endroit que se dirigent surtout les voitures et les cavalcades. Rien de plus gracieux que son aspect les dimanches et les jours de fêtes. Dans toutes les directions se croisent des canaux couverts d'une barge et remplis d'Indiens proprement vêtus et la tête couronnée de fleurs. A la proue de chaque canot est un musicien qui joue de la guitare, tandis que le reste de la troupe se livre au chant et à la danse.

Sur le canal de Chalco, on voit un grand nombre de ces îles artificielles connues dans le pays sous le nom de *Chinampas*, et que les Européens appellent jardins flottans. Dans le nombre, il en est en effet qui sont mobiles, mais d'autres tiennent au rivage, séparés les uns des autres par des fossés de quelques verges de large.

L'ingénieuse invention de ces chinampas paraît remonter au XIVe siècle, et sans doute elle naquit du besoin de pourvoir à la subsistance d'une grande ville jetée sur un lac peu poissonneux. La nature a dû donner aux Aztèques l'idée de ces jardins sur les rives marécageuses du lac de Chalco. L'eau, en effet, dans les grandes crues, enlève des mottes de terre couvertes d'herbe qui, flottant d'abord isolément, finissent par s'agglomérer et par adhérer les unes aux autres. Les plus anciens chinampas n'étaient donc, il faut le croire, que des mottes de gazon artificiellement réunies, consolidées ensuite, puis enfin devenues cultivables. Plus tard l'industrie s'en mêla. Les peuples aztèques formèrent des champs entiers, à l'aide de radeaux de roseaux, de joncs, de racines et de branches de broussailles. Ils recouvrirent ces matières légères et enlacées les unes dans les autres d'un terreau noir, naturellement imprégné de muriate de soude. Quand ces chinampas étaient mobiles, rien de plus curieux que de les voir s'en aller au gré du vent, avec leur verdure, quelquefois même avec la cabane de l'Indien qui cultivait le terrain. Aujourd'hui, les chinampas tendent toutes à se fixer. On en trouve une foule qui se sont consolidées de la sorte tout le long du canal de Vega dans le terrain marécageux contenu entre le lac de Chalco et le canal de Tezcuco. Plusieurs d'entre elles forment des parallélogrammes de cent mètres de long sur cinq à six mètres de large. Des fossés étroits, communiquant symétriquement entre eux, séparent ces carrés. Le terreau propre à la culture, dessalé par de fréquentes irrigations, s'élève de plus d'un mètre au-dessus de la surface de l'eau environnante. C'est sur les chinampas que se cultivent les fèves, les petits pois, le piment, les pommes de terre, les choux-fleurs qui défrayent les marchés de la capitale. Les bords de ces carrés sont généralement garnis de fleurs, quelquefois même d'une haie de rosiers.

Dans ces environs et auprès des chinampas s'élèvent de pittoresques villages d'Indiens bâtis au milieu des fleurs et de la verdure. Çà et là se montrent aussi des champs de *maguey de pulque*, sorte d'agave qui sert à la fabrication du pulque, boisson des Mexicains. Les plantations de ces magueys se font par longues allées. Les plantes ne commencent à donner leur suc que lorsque la hampe est sur le point de se développer. C'est le moment où commence la récolte du suc dont on fait le pulque. On coupe alors le *corazon* (faisceau de feuilles centrales), puis on élargit successivement la plaie, en la couvrant à l'aide des feuilles latérales rapprochées et liées aux extrémités. C'est dans cette plaie que les vaisseaux paraissent déposer tout le suc qui devait former la hampe colossale chargée de fleurs. Il en résulte une véritable source végétale qui coule pendant quelques mois, et à laquelle l'Indien puise deux ou trois fois par jour (Pl. LIV — 4 et 5). Communément un pied donne, en vingt-quatre heures, deux cents pou-

ces cubes de liqueur ; une plante très-vigoureuse en peut donner jusqu'à trois cent soixante-quinze pouces. Cette abondance de suc, produit par un maguey d'à peine un mètre et demi de haut, est d'autant plus étonnante, que les plantations d'agave se trouvent sur des terrains quelquefois arides, et même sur des bancs de rocher que recouvrent à peine quelques pouces de terre végétale. Dans un terrain ingrat, l'Indien ne compte que cent cinquante bouteilles par maguey, et on évalue à dix ou douze sous la valeur du pulque fourni dans un jour. Le produit est inégal comme celui de la vigne tantôt plus, tantôt moins chargée de grappes. Le pulque, une fois fermenté, donne une boisson vineuse qui ressemble au cidre, sauf une odeur de viande pourrie. Quand on a pu vaincre le dégoût qu'inspire cette odeur fétide, on s'habitue aisément au pulque, qui, au dire des amateurs, est une boisson stomachique et très-fortifiante. Parmi les qualités les plus estimées, on cite celle du village d'Hocotitlan, dont le terroir est célèbre dans tout le Mexique. Le goût du pulque est général parmi la population de couleur. Il s'en consomme à Mexico seulement l'énorme quantité de quarante-quatre millions de bouteilles.

La culture des terres et des jardins aux environs de la capitale se fait à l'aide de méthodes avancées qui signalent une direction européenne. Il y a, en effet, à Mexico une école et un jardin de botanique. Le jardin occupe l'un des quartiers du palais du vice-roi, et, quoique situé au milieu d'une ville populeuse, les productions végétales s'y développent avec vigueur. L'ordonnance des parterres est toute espagnole, avec des allées enfoncées, bordées de grands et beaux vases de fleurs, rendues plus fraîches par la quantité de plantes grimpantes qui se festonnent autour des arbres. Toutes ces allées rayonnent vers un grand bassin qui en forme le centre et d'où s'échappent une foule de rigoles qui arrosent les moindres plate-formes. L'œil est enchanté de cette multitude de plantes élégantes, inconnues à l'Europe, et qui, toutes épanouies à l'air libre, mélangent leurs parfums dans les airs. Quelle variété de ports! quelle diversité de couleurs! Quelle différence de cet aspect plein de sève et de force avec la physionomie rabougrie et maladive des exotiques nains de nos serres chaudes, qui meurent sans avoir rien produit!

Tout intéresse dans Mexico. Quoi de plus étrange, en effet, que les marchés de la ville avec leurs myriades d'Indiens accourus des environs! A peine le soleil est-il levé qu'on voit glisser sur le canal de Chalco plusieurs centaines de canots, de toutes grandeurs et de toutes formes, chargés d'une variété infinie de denrées, qui s'y élèvent en pyramides. D'ordinaire, ce sont des femmes qui dirigent ces canots; elles les poussent avec de longues perches, tandis que le reste de la famille, vieillards ou enfans, se groupe sous une tente située au milieu de l'embarcation. Ici, ce sont des viandes, du gibier, de la volaille; là, du maïs ou du beurre, ou des fruits, ou des chevreaux morts. Comme décoration, on jette sur tous ces objets un voile de pavots blancs ou rouges, et si un homme se trouve à bord, il distrait l'équipage féminin aux sons de sa guitare. Excellentes gens qui ne passent jamais à côté les uns des autres sans se dire : *Buenos Dias!*

Le débarquement de ces cargaisons se fait un peu au sud du palais, près du grand marché. Le spectacle de ce marché est vivant et gai. Des poissons de toutes sortes, des tortues, des grenouilles et des axalots (espèce de salamandre) foisonnent de toutes parts. Le marché à la viande est bien fourni de bœuf, de mouton et de porc; le chevreau y abonde; le veau y est prohibé. Quant à la qualité de la viande, elle est loin de valoir celle qui se consomme en Europe; mais en revanche les légumes y sont excellens et très-variés. On ne pourrait se figurer la beauté de ce qui s'étale en fait de fruits, bananes, citrons, avocats, sapotas, grenadilles, ananas, dattes, mangues, melons, gouards, tomates, etc.

Outre ces denrées, on expose encore au marché de Mexico des laines, des cotons, des étoffes grossières, des peaux préparées, de la vaisselle de terre. Dans les rues adjacentes sont les tavernes où les hommes vont s'enivrer de pulque et se livrer au jeu, leur passion favorite. Ce quartier de Mexico résume assez bien la physionomie marchande de la capitale. On y voit ici un *lepero*, espèce de mendiant à demi-nu, appuyé contre un mur et rêvant à l'aumône qu'il va convertir en pulque (PL. LII — 2); plus loin un écrivain public, homme important à qui les Indiennes confient le soin de leur règlement de compte; scribes en plein air qui, abrités sous leur parasol, écoutent et traduisent les confidences de leurs pratiques (PL. LII — 3). Ailleurs paraît l'aguador ou marchand d'eau. Les aguadores, corps considérable et nombreux, vont puiser leur marchandise dans les réservoirs des aqueducs pour la transporter ensuite dans de grandes jarres posées sur leur dos et soutenues par une courroie passée sur leur tête, à laquelle est suspendue une autre jarre plus petite qui fait contrepoids (PL. LII—4). Ces porteurs d'eau sont les

lazzaroni de Mexico. Les marchands d'outres ne sont pas moins singuliers. Leur charge légère suspendue des deux côtés à l'aide d'un long bâton placé sur les épaules, tient autant de place que pourrait le faire une charrette et leur donne l'aspect le plus plaisant (Pl. LII — 5).

Il y a peu d'hôtels et peu d'auberges à Mexico. Le plus bel hôtel, celui de la Sociedad, a plusieurs salles de billard, une table d'hôte, un café, etc. Ses portes sont presque toujours obstruées de mendians hideux, aveugles, boiteux, bossus, culs-de-jatte qui se traînent à terre ou se portent sur le dos les uns des autres.

L'aspect des boutiques est en général pauvre et mesquin. Rien n'y figure sur l'étalage: peu d'entre elles ont même une enseigne sur la porte. Il faut être un habitué de la ville pour savoir où se vendent les objets. Les ouvrages d'orfévrerie se font à la main par de bons ouvriers ciseleurs; les fabriques de galons d'or et d'argent exécutent les articles de passementerie dans la plus grande perfection et à un prix très-convenable. Les ateliers de tailleurs sont peu nombreux; quant aux ateliers de modes, ce sont des hommes qui les exploitent. Les hommes cousent presque au milieu de la rue des robes de mousseline; ils confectionnent des garnitures, des fleurs, des bonnets, préparent de la lingerie, tandis qu'à quelques pas de là, dans une maison voisine, de pauvres filles à genoux sur le sol sont employées à broyer le chocolat, travail pénible et long.

Le commerce des drogues est fort étendu dans le pays, et les pharmaciens y occupent une place considérable. Des milliers de boîtes, de tiroirs, de cuves, de bocaux, de bouteilles, de jarres, rangés dans un assez bel ordre et mystérieusement étiquetés donnent à leurs boutiques l'aspect de cabinets d'alchimistes. Les barbiers ont une grande importance à Mexico; leurs boutiques sont des plus belles et des plus brillantes. Le métier y est fort lucratif. Une séance de barbier est payée à l'égal d'une visite de médecin. L'ébénisterie est fort arriérée au Mexique; la plus grande partie des meubles vient des Etats-Unis. Il y a quelques années, la scie était un outil inconnu aux ouvriers ébénistes de cette capitale. Les selliers sont les plus habiles des ouvriers indigènes : leurs voitures sont solides, élégantes et simples. Les meilleurs peintres du pays s'emploient à leur décoration. Les boulangeries sont vastes et fort bien garnies; leur pain est d'une excellente qualité. Pour la nourriture des classes inférieures, on fabrique des *tortillas*, espèce de gâteaux mollets faits de maïs ou blé de Turquie. Dans quelques boutiques, on vend de l'eau-de-vie d'Espagne et du pays, et les Indiens, quand ils ont quelques réaux, y font de fréquentes pauses.

A Mexico, les costumes varient beaucoup d'une classe à l'autre. Les Espagnols et les blancs natifs portent des habits confectionnés à l'européenne, au-dehors des fracs et des redingotes, dans leurs maisons des surtouts ou des vestes de calicot imprimé. Les dames et les enfans marchent dans les rues toujours vêtus de noir. Les femmes ont la tête découverte : quelquefois seulement, elles jettent un léger voile par-dessus leurs beaux cheveux. Elles sont fort recherchées dans leur chaussure. Les dimanches, elles revêtent des habillemens plus gais. Elles préfèrent aux plumes les fleurs artificielles.

Le costume d'un gentilhomme de campagne ou *paisano* est très-brillant et très-coûteux. Il se compose 1° de culottes brodées, généralement de peau de couleur, ouvertes sur les genoux et ornées d'un grand nombre de boutons ronds en argent, et de larges galons en argent aussi; 2° d'une chemise brodée avec un col très-haut et une veste courte en calicot imprimé, sur laquelle est jetée une *manta*, soit en drap fin, soit en belle étoffe de coton fabriquée dans le pays, souvent même couverte de galons d'or. Le paisano porte des souliers de cuir très-mince, ou des bottines qui forment vers le haut une espèce de guètre retenue par une jarretière ornée. Cette partie du costume est fort dispendieuse, les bandes de peau étant travaillées en relief. Ces sortes de guètres, ou bottines, ou cothurnes, comme on voudra les appeler, se vendent jusqu'à quarante et cinquante piastres la paire; elles forment la partie élégante et distinctive de l'équipement du fashionable mexicain. Les étriers et les éperons sont à l'unisson de ce luxe, soit pour le travail, soit pour la richesse de la matière. Les chapeaux, dont les couleurs varient, ont les bords très-larges et la forme basse; bordés de galons d'or ou d'argent, ils sont entourés d'une ganse ronde et ont une boucle et une frange d'or. On ne saurait se former une idée de l'élégance de ces chapeaux, propres à garantir le cavalier des ardeurs du soleil.

L'équipage du cheval n'est ni moins resplendissant ni moins coûteux. C'est d'abord la grande selle espagnole avec ses larges oreillettes, et richement brodée de soie, d'or et d'argent. L'arçon de devant est fort élevé, les étriers eux-mêmes sont en argent ou en bois couvert d'étoffe brodée; la bride étroite soutient un mors très-fort et très-large, à l'aide duquel les cavaliers peuvent arrêter leurs chevaux en plein galop,

Les femmes ont moins de luxe dans leur costume. Elles portent, en général, une chemise brodée, une espèce de spencer qui s'ouvre sur le devant, enfin une jupe de drap écarlate ou rose, couverte de paillettes et de riches broderies.

Quant aux costumes des classes pauvres, Espagnols, métis, ou Indiens, ils varient suivant les provinces. Quelques-uns n'ont presque pour vêtement qu'une couverture de laine roulée autour du corps. D'autres ont un chapeau de paille avec un justaucorps a manches et des culottes courtes, ouvertes sur les genoux, en peau de chevreau ou de pécari avec le poil tourné en dehors. Par-dessus ce vêtement, sont des caleçons de calicot qui descendent jusqu'à mi-jambe. Leur chaussure consiste en sandales de cuir assez semblables à celles des Romains. Les femmes ont un petit jupon et une veste courte; elles portent leurs cheveux tressés de chaque côté de la tête avec des lacets rouges. En général, leur vêtement est propre; leur maintien modeste et décent. Parmi les Indiens qui fréquentent les marchés de Mexico, les plus curieux sont ceux de Mitchoacan (Pl. LIII — 3), descendans des Tarasques, célèbres au XVIe siècle par la douceur de leurs mœurs, par leur industrie dans les arts mécaniques, et par l'harmonie de leur langue riche en voyelles. Les huttes de ces Indiens n'ont pas toutes la même forme. Dans les cantons les plus chauds ce sont des cages faites avec des cannes ou de petits bâtons et couvertes de feuilles. Dans les montagnes neigeuses, ce sont des chaumières à peu près semblables à celles de la Norwège ou de la Suisse. Une natte étendue à terre ou un filet suspendu, quelques vaisseaux de terre et quelques calebasses, une pierre pour faire cuire les *tortillas* ou pains de maïs, tels sont les meubles d'utilité; une grossière figure de saint, ou une mauvaise gravure, quelques vases en terre pour y placer des fleurs, voilà leurs meubles de luxe.

Ce sont les Indiens Mitchoacans qu'on emploie de préférence à tous les autres dans le petit nombre de manufactures qu'on exploite à Mexico. Avant l'ère de l'indépendance, il n'était pas permis d'élever des vers à soie au Mexique, ni d'y cultiver le lin; la vigne et l'olivier y étaient prohibés sous des peines assez graves; et pourtant ce n'était guère là que des matières premières. A plus forte raison proscrivait-on les objets manufacturés dont la concurrence aurait pu nuire aux débouchés de la métropole. A peine avait-on pu parvenir à la fabrication d'étoffes grossières, et les ouvriers qu'on y employait se regardaient comme déchus et tombés à la dernière des conditions humaines. Les manufactures devenaient donc ainsi des espèces de maisons de force, gardées par de hautes murailles et des portes doubles. On eût dit des ateliers pénitentiaires. Aujourd'hui pourtant, sous un gouvernement plus libéral, ces vieux préjugés ont disparu, et ce régime odieux a été modifié.

On fabrique à Mexico d'excellens chapeaux de castor et des chapeaux de laine appropriés à l'usage des campagnards. On y confectionne en outre les *mantas* ou manteaux de *paisanos* dont il a été question, des cuirs tannés fort bien travaillés, de la coutellerie assez mauvaise, quelque peu d'horlogerie, des fayences et des verres, de la belle poterie qui forme toute la batterie de cuisine, de la poudre médiocre, et de l'eau-de-vie de pulque.

L'industrie monétaire ne se présente pas à Mexico sous un aspect plus avancé. L'hôtel des Monnaies occupe une grande partie du palais du vice-roi, et il fut long-temps l'un des plus actifs et des plus riches qui soit au monde. L'argent y est envoyé des mines en barres longues d'environ deux pieds et du poids de mille onces chacune. Affinées d'abord et mises au titre, on les fond ensuite dans d'étroits creusets, d'où on les tire à l'aide d'un appareil mécanique. En sortant de là, le métal est divisé en longues bandes de la largeur et de l'épaisseur d'une piastre, par des hommes presque nus; tandis que d'autres ouvriers, les prenant des mains de ceux-ci, les coupent, à l'aide d'une presse à vis, en pièces rondes de la dimension de la monnaie. Dans d'autres parties de la salle, on pèse et on égalise les pièces en leur enlevant le superflu du poids, puis on mouline leurs bords et on les porte dans des salles pour les blanchir avec de l'eau d'alun. De là enfin, elles passent à l'atelier où elles reçoivent leur empreinte par une vingtaine de balanciers qui peuvent frapper plus de cent mille piastres par jour.

Les procédés employés pour cette fabrication sont en général fort défectueux. Les machines y occupent une place énorme et font un bruit assourdissant. Deux milliards deux cent cinquante millions de piastres qui circulent aujourd'hui dans le monde sont sortis de cet hôtel.

Les environs de Mexico ne sont pas moins curieux que la capitale même, tant à cause de leur aspect géologique et hydrostatique, qu'à cause des localités remarquables qu'ils renferment.

La vallée de Tenochtitlan ou de Mexico est un bassin entouré d'un mur circulaire de monta

gnes porphyritiques très-élevées, avec un fond situé à 2,277 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Ce bassin reçoit et absorbe toute l'humidité de la rangée montagneuse qui l'entoure; aucune rivière n'en sort si ce n'est le petit ruisseau de Tequisquiac qui va se jeter dans le Rio de Tula. En revanche, les quatre lacs principaux de la vallée, Chalco, Tezcuco, San Cristobal et Zumpango, reçoivent six à sept rivières dont la plus considérable est le Rio de Guautitlan. Ces quatre lacs, récipiens des eaux, s'élèvent par étage, à mesure qu'ils s'éloignent du centre de la vallée; le plus bas est celui de Tezcuco, puis viennent ceux de Chalco, de San Cristobal et de Zumpango.

A une époque antérieure, ces lacs menaçaient toujours Mexico et la vallée d'inondations désastreuses; et même aujourd'hui que d'immenses travaux d'écoulement ont été réalisés, les habitans ne voient pas sans inquiétude les crues subites de leurs lacs. Parmi les inondations dont l'histoire a conservé la date, les cinq principales se rapportent aux années 1553, 1580, 1604, 1607 et 1629. Depuis lors, la ville a été préservée de calamités pareilles par le travail du *Desagne* dont il va être question.

Après que les Espagnols se furent établis à demeure dans le Mexique, ils durent songer à la sûreté de sa capitale, incessamment menacée par les lacs. Déjà les souverains indigènes avaient essayé d'y pourvoir à l'aide de digues, dont les ruines, même dans leur état actuel, sont encore utiles à la ville. En 1553, Velasco, imitant les rois atzèques, fit construire une autre digue que l'on nomma l'Albaradon de San Lazaro, laquelle fut suivie d'une foule d'albaradones semblables. Mais à la suite d'épreuves successives, on vit combien cette façon de combattre les eaux était insuffisante, et on songea à employer un moyen d'écoulement qui les rejetât en partie hors de la vallée. De là naquit le plan du travail que l'on nomme encore aujourd'hui *Desague de Huehuetoca*. L'auteur primitif est Enrico Martinez, cosmographe de la couronne d'Espagne. Aidé par trois autres ingénieurs, il fit d'abord, dans la vallée, un nivellement dont l'exactitude a été prouvée par tous les travaux subséquens; ensuite il émit un projet pour l'épuisement commun des trois lacs de Tezcuco, Zumpango et San Cristobal, en proposant comme base une grande galerie souterraine près des collines de Nochistongo, qui semblaient être l'ancien point de communication entre la vallée de Mexico et celle de Tula. Cette fameuse galerie souterraine fut commencée le 28 novembre 1607. Le vice-roi vint l'ouvrir lui-même à la tête de l'*audiencia* et donna le premier coup de pioche. Quinze mille Indiens se mirent à l'instant à la besogne, et, après onze mois de travaux pénibles et continuels, la galerie (*el socabon*) était achevée, ayant plus de 6,600 mètres, une lieue et demie de long, et trois mètres cinq décimètres de large, sur quatre mètres deux décimètres de hauteur. Dès le mois de décembre 1608, le vice-roi et l'archevêque purent voir couler à travers la galerie les eaux du lac de Zumpango. Le vice-roi fit, au rapport de Zepeda, plus de 2,000 mètres à cheval dans ce passage souterrain.

C'était là un ouvrage hydraulique qui, même de nos jours et en Europe, fixerait l'attention des ingénieurs. Malheureusement la galerie était percée dans un terrain meuble, et bientôt des éboulemens fréquens vinrent fournir la preuve de l'insuffisance de ce travail. On se vit forcé de soutenir le plafond formé seulement de couches alternantes de marne et d'argile durcie. On se servit d'abord pour cela de boisage, puis de muraillement; mais l'un et l'autre procédé furent appliqués d'une manière imparfaite. Les eaux, auxquelles on avait donné trop de chute, minèrent peu à peu les murs latéraux, et déposèrent une énorme quantité de vase, dont les attérissemens successifs finirent par boucher la galerie. Alors on examina s'il fallait achever le muraillement, ou faire une percée à ciel ouvert en découvrant la voûte; et, pendant cinq ans que durèrent ces discussions, Mexico resta inondée. Enfin, en 1637, on résolut d'abandonner définitivement la galerie (*socabon*), de découvrir la voûte et de faire une immense coupure de montagne (*tajo abierto*), dont l'ancien passage souterrain ne formerait que la rigole. On s'y prit mal d'abord; on engagea la galerie, de telle sorte qu'il fallut deux siècles pour achever cette coupure à ciel ouvert, l'un des travaux les plus longs et les plus pénibles qui se soient exécutés. En 1789, le Desague toucha à sa fin; mais, depuis cette époque, il fallut revenir sans cesse sur ce travail en élargissant le fond de la coupe et surtout en rendant les pentes plus douces.

Dans son état actuel, ce Desague appartient encore aux travaux hydrauliques de première importance. On ne peut s'empêcher de le regarder avec une sorte d'admiration, surtout quand on considère la nature du terrain, l'énorme largeur, la profondeur et la longueur de la fosse. Si cette fosse était remplie d'eau à une profondeur de dix mètres, les plus grands

vaisseaux de guerre passeraient à travers la rangée de montagnes qui bordent le plateau de Mexico. Mais il résulte aussi de ce spectacle un sentiment de pitié quand on songe au nombre incalculable de victimes qui sont mortes dans cette tâche dangereuse et pénible. Des milliers d'Indiens ont dû y demeurer ensevelis sous les éboulemens.

Depuis l'achèvement du Desague et vers la fin du dernier siècle, on a complété le système d'écoulement des eaux de la vallée par l'ouverture de deux canaux qui conduisent les eaux des lacs Zumpango et de San Cristobal à la coupure de la montagne de Nochistongo. Le premier de ces canaux a été commencé en 1796; le second en 1798; l'un a 8,900 mètres, l'autre 13,000 mètres de longueur. Ces deux ouvrages ont coûté un million de francs. Ce ne sont guère que deux rigoles, dans lesquelles le niveau de l'eau est à huit ou neuf mètres plus bas que le sol voisin.

Malgré tous ces moyens, malgré les digues mexicaines, le Desague de Martinez et les deux derniers canaux de M. Mier, des inondations du nord et du nord-ouest menacent toujours la capitale; et elle continuera à courir de semblables risques jusqu'à ce qu'un canal soit dirigé directement sur le lac de Tezcuco. Ces travaux hydrauliques demandent les plus grandes précautions; car ils sont très-impopulaires dans la contrée. Les Indiens se souviennent des pertes énormes d'hommes, causées par le travail de Martinez, et du nombre des bras qu'il a distraits des soins de la culture. Le Desague a été considéré comme l'une des causes essentielles de la dépopulation de la contrée et de la misère actuelle des indigènes.

Jusqu'ici on n'avait regardé l'eau dans la vallée que comme un ennemi qu'il fallait combattre, et aujourd'hui qu'on l'a presque vaincu, on commence à comprendre qu'il avait son côté utile et bienfaisant. Depuis le jour où l'écoulement des lacs s'est opéré d'une manière facile, la vallée a pris graduellement un aspect de stérilité et de dévastation. Ce qui formait de belles et vertes savanes est devenu une steppe aride, à la surface de laquelle se cristallisent des efflorescences salines.

Dans la vallée de Mexico, on remarque entre autres bourgs et villages GUADALUPE, moins célèbre par sa population de 2,000 ames que par le riche et célèbre sanctuaire de Nuestra Señora de Guadalupe, bâti sur la colline de Tepejacac, à la place où s'élevait jadis le temple de la Cérès mexicaine (*Cen-teotl*) la déesse du maïs. L'édifice est partagé en trois corps, dont le principal consiste en une coupole flanquée de deux clochetons (PL. LIV— 1). C'est un vaste et majestueux édifice, dans lequel on montre avec respect une image de la Vierge. Les ornemens en or, en argent et en pierreries abondent dans cette église. Dans le palais qui lui est contigu, bâtiment fort beau et tenu avec le plus grand luxe, habitent de somptueux chanoines. Nuestra Señora de Guadalupe est une des chapelles votives les plus célèbres du Nouveau-Monde. Des parties les plus reculées du Mexique et des Etats limitrophes partent chaque année des milliers de pélerins qui s'y rendent en caravanes pour faire leurs dévotions.

D'autres localités aux environs de Mexico réclament l'attention des étrangers. Dans le nombre sont TEAPAN, capitale de l'Etat de ce nom, avec six mille ames et un hôtel des monnaies; TACUBAYA, gros bourg où se trouve la maison de plaisance de l'archevêque; TACUBA, l'un des sites les plus délicieux de la contrée, et où l'on voit encore la belle chaussée en pierre par laquelle Cortez fit son entrée dans Tenochtitlan; SAN CRISTOBAL, que caractérise sa digue, défense incomplète contre les eaux du lac; OTUMBA, célèbre au temps de la conquête, aujourd'hui pauvre et ruinée; HUEXOTLA, importante jadis comme l'attestent ses murailles et ses ruines. On y voit encore des fondations que l'on peut attribuer à un ancien palais, au milieu duquel se trouvaient deux réservoirs en assez bon état de conservation. L'ancienne muraille, épaisse et haute de trente pieds, est divisée en cinq parties inégales et superposées. La plus considérable est en pierres ovales fort larges dont les saillies bizarres affectent la forme de crânes humains. Une corniche sépare cette partie des autres. Plus loin, au pied de la montagne conique nommée Tecosingo, se trouve un lieu que les indigènes nomment *Baño de Montezuma*, du moins suivant quelques rapports que d'autres voyageurs, comme M. Ward, ont formellement contredits. Cette construction a la forme d'un bassin de douze pieds de long sur huit pieds de large: au milieu est un puits de quatre à cinq pieds de profondeur, avec un parapet de deux pieds et demi tout autour. On y remarque aussi un trône ou un siége tel que le représentent les anciennes peintures. Des escaliers réguliers conduisaient dans le bassin, et le tout était taillé dans le roc avec une précision mathématique. Dans les environs se retrouvent aussi des terrasses avec des parapets, bâties en pierre et en ciment, et sur

lesquelles on remarque les traces du stuc le plus beau et le plus dur. Quelques-unes de ces terrasses sont taillées dans le rocher, d'autres sont bâties à pic sur des précipices. On voit dans toute la montagne de Tecosingo, et jusque sur son sommet, des vestiges d'excavations.

Mais, des villes de la vallée, nulle n'est plus célèbre dans l'histoire que Tezcuco, ancienne capitale d'un royaume indépendant. Pour se rendre à Tezcuco, on longe d'abord l'ancienne chaussée jusqu'à l'embranchement de la route de Chapingo. Chapingo est un village où le marquis de Vibanco possède l'une des plus plus remarquables haciendas de la contrée (Pl. LIV — 3). Le corps des constructions, comme l'atteste la croix placée sur chacune d'elles, fut bâti par les jésuites et acheté ensuite par les ancêtres des propriétaires actuels. Le terrain qui environne cette métairie est d'une richesse extrême, fécond, bien arrosé, propre à toutes les cultures. Le voisinage de la capitale assure aux récoltes de cette ferme un prompt débouché, et ces récoltes importantes ne produisent pas moins de trois cent mille francs par an. Les *troges* ou greniers à blé sont magnifiquement construits, hauts, aérés, pavés de larges dalles qui varient de soixante-dix à quatre-vingt-dix pieds de dimension.

De Chapingo, on se dirige droit sur Tezcuco, en longeant un grand aqueduc qui conduisait jadis l'eau à la ville; puis, après avoir traversé le *puente de los Bergantinos*, endroit où Cortez construisit et lança ses brigantins, on arrive devant les fossés modernes de la ville que flanquent quelques teocallis de briques non cuites. Au premier aspect, Tezcuco trahit ses grandeurs passées. A chaque pas, on y heurte des fondations de temples, des restes de forteresses, des débris de palais. Tezcuco était l'Athènes de l'Amérique, la ville des historiens, des orateurs, des poëtes, des artistes mexicains. Ici sont les restes d'une grande construction que les Espagnols élevèrent après la conquête, construction aujourd'hui plus ruinée que les autres; plus loin paraît une idole presque intacte et oubliée sous un chambranle de porte, le serpent à sonnettes, grande divinité mexicaine; plus loin encore les casernes bâties pour Cortez par le jeune cacique de Tezcuco, son allié, bâtiment entouré d'une muraille de vingt pieds de haut. Mais tout cela n'est rien auprès du palais des anciens caciques ou rois tributaires de Tezcuco, édifice qui donne une grande idée de l'art chez les Américains aborigènes. Ce monument de 300 pieds de long formait un des grands côtés de la place; il était construit sur des terrasses en pente, élevées les unes au-dessus des autres par de petites rampes, le tout recouvert d'un ciment aussi dur que le ciment romain. L'édifice qui couvrait plusieurs acres de terrain était composé de gros blocs basaltiques de quatre ou cinq pieds de long et de deux ou trois pieds de large, coupés et polis avec le plus grand soin. Auprès de ces ruines est une vaste église, presque entièrement bâtie des matériaux qui en ont été tirés. Une foule de pierres sculptées, débris évidens de constructions anciennes, se retrouvent dans plusieurs maisons bourgeoises, et la ville moderne semble ainsi avoir été élevée avec les décombres de la ville ancienne. Çà et là aussi se retrouvent d'autres vestiges, des *tumuli* ou pyramides de briques, les arches de l'aqueduc, et de grandes pierres circulaires sculptées. Et combien de documens plus précieux encore n'eût pas fournis cette localité, si le premier évêque de Mexico, Sumarica, mu par un zèle excessif, n'avait brûlé sur la place de Tezcuco toutes les peintures et tous les manuscrits aztèques!

En effet, d'après les récits de Gama, l'un des auteurs qui nous ont légué le plus de renseignemens sur l'ancien Mexique, le royaume d'Acolhuacan dont Tezcuco était la capitale, était l'un des plus florissans et des plus peuplés de l'ancien Anahuac ou Mexique. D'abord indépendant et assez étendu, il fut bientôt réduit, puis incorporé à l'empire. Parmi les rois qui ont gouverné cet État avec quelque gloire, la tradition a surtout conservé le nom de Nezahualcoyotl, le Solon de l'Anahuac. Ce roi fit quatre-vingts lois dont le texte existe encore. Elles ordonnaient entre autres choses qu'un procès, tant civil que criminel, ne durerait que quatre-vingt-dix jours; le vol, le meurtre, l'adultère, l'ivrognerie étaient sévèrement punis. Le moindre vol des productions du sol était surtout frappé de châtimens très-sévères; mais en revanche, Nezahualcoyotl avait ordonné que tous les terrains côtoyant les grandes routes fussent semés de blé pour les malheureux. Afin de mettre les juges à l'abri de toute prévarication, il les faisait nourrir, loger et entretenir aux frais de sa maison. Aussi la consommation de son palais était-elle effrayante : elle consistait, dit-on, en quatre millions de quintaux de maïs, trois millions de quintaux de cacao, trois mille deux cents quintaux de chili ou piment et de tomates; deux cent-quarante quintaux de chiltecpin ou petit poivre rouge, treize cents gâteaux de sel, huit mille dindons et une quantité incroyable de

végétaux, de lapins, de daims et d'oiseaux de diverses sortes. Trente villes étaient tenues de fournir ces provisions. Ce monarque fut en outre, dit la chronique, un artiste célèbre, un bon astronome et un poëte distingué. Doux et tolérant, il essaya d'abolir les sacrifices humains; mais ses sujets l'obligèrent à les rétablir. Seulement il circonscrivit cette mesure barbare dans l'immolation des seuls prisonniers. On ajoute encore qu'il érigea en l'honneur du Créateur une tour haute de neuf étages, au sommet de laquelle était une chambre peinte en bleu avec des moulures dorées où se tenaient des hommes avec la charge de frapper, à certaines heures, sur des tables de fin métal pour en tirer des sons; le roi, en les entendant, tombait à genoux et offrait ses prières au grand créateur de l'univers.

Telles sont les localités saillantes aux environs de Mexico. Ce plateau et la chaîne des mines sont les deux points importans de la Confédération mexicaine. C'est de ce centre que partent les ordres politiques du président de la Confédération et les ordres religieux de l'archevêque. Autour d'une ville dont on porte la population à 180,000 ames, on conçoit d'ailleurs que la contrée ait acquis un grand degré de richesse par les perfectionnemens de la culture et par l'avantage des débouchés.

CHAPITRE XLV.

CONFÉDÉRATION MEXICAINE. — VOYAGE AUX MINES D'ARGENT.

Après une semaine de séjour à Mexico, ma moisson d'observations et de faits était à peu près complète. Mais il me restait, avant de quitter la contrée, à accomplir un voyage essentiel, celui du district des mines. Les mines d'argent et le Mexique, le Potosi et le Nouveau-Monde, voilà deux idées qui marchent parallèlement en Europe. Seulement ce n'est point au Potosi qu'il faut aller pour voir les plus riches exploitations. Le Potosi est un peu comme Golconde. Golconde a la réputation de recéler les plus beaux diamans du monde, et il n'y a pas un seul diamant natif à Golconde. Le Potosi passe pour offrir de l'or à la surface de la terre comme notre sol offre des cailloux, et pourtant il y a fort peu d'or au Potosi; quatre ou cinq mines d'argent du Mexique sont plus riches et surtout plus inépuisables que les siennes. Les plus abondantes de toutes sont celles de Guanaxuato. C'est seulement celles-là que je voulus visiter.

Pour accomplir cette tournée d'intérieur assez longue et assez pénible, je me me pourvus de bonnes mules de Durango, les seules qui puissent supporter de telles fatigues; et, négligeant les mines secondaires de Tlalpuxahua et de Temascaltepec, je me dirigeai sur-le-champ vers Guanaxuato.

Après une halte à Huehuetocan, notre caravane arriva à Tula sur la rivière de ce nom. Tula est une jolie petite ville, avec une église fort curieuse en ce sens qu'elle a été construite suivant les règles de l'art militaire, avec des remparts élevés, percés de meurtrières et surmontés de petites tours. On dirait, à la voir, une espèce de château fort. De Tula, par un chemin semé de scories, on arrive à Arroyo Sacro, poste peu important où l'on trouve à peine une petite hacienda, dont les greniers servent de logement aux voyageurs. Plus loin paraît San Juan de Dios, jolie petite ville, bien pourvue d'auberges et offrant au voyageur une foule de commodités inconnues pendant tout le reste de l'itinéraire. Les environs de la ville abondent en jardins et en vergers, ce qui lui donne l'aspect le plus pittoresque quand on la regarde du haut de la colline appelée la *Bajada de San Juan*. Au-delà la route devient mauvaise et le pays ingrat, jusqu'à ce qu'au village de Sans la végétation reparaisse, et avec elle de nombreuses habitations. On traverse ainsi tour à tour l'hacienda de Cazadero et une suite de petites fermes, où l'on s'occupe surtout de l'éducation du bétail, pour arriver à Queratero, capitale du district de ce nom.

Le district de Queratero comprend six *partidos*, Amealco, Cadereita, San Juan del Rio, San Pedro de Toliman, Queratero et Xalpan, contenant en tout une population d'environ 200,000 ames. Les habitans, à part ceux de la capitale, s'occupent presque tous d'agriculture, quoique le district de Cadereita contienne quelques mines peu exploitées encore, mais dont le gouvernement mexicain a la plus grande opinion.

Queratero, qui compte 40,000 habitans, est divisée en cinq paroisses ou cures, quatre dans la ville et une dans les faubourgs. Quelques églises, et dans le nombre celle de Guadalupe, sont fort belles; on remarque aussi parmi les couvens celui de Sainte-Claire qui compte deux cent cinquante pensionnaires. C'est une construction très-vaste, qui, à l'intérieur, ressemble à une petite ville avec des rues et des places régulièrement tirées au cordeau. L'aspect général de la ville est tout manufacturier. La moitié des maisons a des boutiques sur la rue, et la plus grande partie des habitans est occupée dans les

travaux des fabriques de drap. La population se divise en deux classes, les *Obrages* et les *Trapiches*, les premiers comprenant les établissemens qui peuvent employer de vingt à trente métiers, les seconds ceux qui n'en peuvent occuper qu'un nombre moindre. Des draps que l'on confectionne dans la ville, une partie se vend au détail sur la place du marché; l'autre partie s'expédie sur les autres points de la Confédération. La laine que l'on travaille arrive principalement de ce que l'on nomme la *Tierra Adentro*, c'est-à-dire des districts de San Luis Potosi et de Zacatecas.

Entre Queratero et Zelaya s'étend le Baxio, pays célèbre à la fois par ses richesses agricoles et parce qu'il a servi de théâtre aux plus cruelles scènes de la dernière guerre civile. Ce pays était, avant de récens désastres, une succession d'haciendas, abondamment pourvues de toutes choses, une suite de sites délicieux et frais, riches et couverts de moissons. Depuis quelque temps, l'état de la plaine a changé. L'abandon momentané des mines de Guanaxuato ayant provoqué une sorte de dépopulation dans cette zône, beaucoup de terrains sont restés en friche faute de bras, beaucoup de récoltes ont séché sur le sol faute de débouchés. Zelaya qui termine le Baxio est une ville de 10,000 ames. Les rues y sont coupées, comme dans tout le Mexique, à angles droits. Les maisons du centre de la ville, et la grande place surtout dont un des côtés est occupé par l'église del Carmen, sont fort agréables au coup-d'œil.

Après Zelaya se montre Salamanca, dont la population est de 15,000 ames; puis vient Irapuato qui en a près de 20,000, avec un couvent d'une architecture élégante. La population des deux localités se compose presque toute de cultivateurs.

Entre Irapuato et Guanaxuato, on rencontre Barras, charmant village posé comme un oasis sur les bords de la *barranca* et qui ne forme qu'un massif de verdure. La végétation semble serpenter avec le ruisseau et se perdre avec lui à l'horizon. Au-delà rien n'offre plus le moindre intérêt jusqu'à ce qu'on arrive à l'une des portes de Guanaxuato, appelée porte de Marfil. Là la route formée en chaussée et bordée d'un parapet longe la ravine ou Cañada de Marfil (Pl. LV — 1): c'est le faubourg de Guanaxuato. La ville se prolonge pendant une lieue environ le long de cette ravine avec ses maisons blanches étagées sur la montagne, et une suite d'*haciendas de plata* ou ateliers d'amalgamation pour le minerai. Sur l'un des côtés est une sorte de quai élevé pour les passans; mais les voitures et les bêtes de somme continuent à marcher dans la ravine presque toujours à sec.

La ville de Guanaxuato, quoiqu'elle ait beaucoup souffert d'une longue suspension de travaux, garde encore des traces nombreuses de son opulence primitive. Les magnifiques maisons des Otero, des Valenciana, des Ruhl, des Perès Galvez, la riche église bâtie par les soins du marquis de Rayas, la route de Valenciana, des chapelles somptueuses élevées sur tous les points, sont autant de souvenirs de l'époque où ce lieu célèbre livrait à la circulation d'immenses richesses monétaires. Tout ce pays appartient aux anciennes et puissantes familles des mineurs. La comtesse Ruhl a d'immenses propriétés du côté d'Aguas Calientes; les Perès Galvez sont maîtres d'une grande portion de San Luis Potosi, et les Obregon, descendans du premier comte de Valenciana, possèdent de magnifiques haciendas près de Léon et en d'autres districts. On verra que de nos jours l'exploitation de ces mines a été presque toute sous-affermée à des étrangers et surtout à des Anglais. Long-temps leur qualité d'hérétiques fut une cause d'empêchement à un traité entre eux et les propriétaires créoles; mais la tolérance du clergé a su aplanir cet obstacle.

L'Etat de Guanaxuato, malgré sa dépopulation, contient environ 450,000 ames. Ses revenus consistent dans des droits sur les mines et dans quelques taxes locales. Le district est aussi riche en produits agricoles qu'en revenus des mines. On y compte quelques manufactures de draps et de cotonnades à Léon, à Irapuato et à Salamanca; mais, dans le temps de la prospérité du pays, ce n'était là que des exploitations secondaires. Passons à ce qui fit la fortune de cette localité, à ses mines.

Quoique les montagnes du nouveau continent renfermassent, comme celles de l'ancien, une foule de dépôts de fer, de cuivre, de plomb et d'autres minéraux utiles, on ne songea pas, aux jours de la conquête, à les exploiter, parce qu'à côté de ces richesses la terre en recelait d'autres plus séduisantes pour l'imagination. Le Nouveau-Monde avait dans ses flancs de l'argent et de l'or; on ne lui demanda pas autre chose. Peu importait que l'on manquât de fer et d'acier pour les métiers utiles, pourvu qu'on eût de l'or et de l'argent, signes représentatifs de l'aisance et du luxe. On cherchait alors les valeurs fictives, non les valeurs intrinsèques.

Déjà, avant l'arrivée des Espagnols, les indigènes du Mexique comme ceux du Pérou con-

naissaient l'usage de ces métaux. Ils ne se contentaient pas, comme on l'a pensé, de ceux qui à l'état natif se trouvent à la surface du sol et dans le lit des torrens; mais ils se livraient aussi à des travaux souterrains pour l'exploitation des filons; ils perçaient des galeries et creusaient des puits. Cortez nous apprend qu'au grand marché de Tuoctitlan on vendait de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb et de l'étain. Les habitans de la Trapoteca séparaient l'or au moyen du lavage des terrains d'alluvion. Ils payaient leurs tributs soit en grains d'or natif, soit en barres d'or fondu. Dans les grandes villes de l'Anahuac, on fabriquait des vases d'or et d'argent, quoique ce dernier métal fût peu estimé. Les Espagnols ne pouvaient même se lasser d'admirer l'habileté des orfèvres mexicains, et quand Montezuma eut forcé la noblesse aztèque à prêter hommage au roi d'Espagne, les dons offerts à cette occasion furent évalués à 162,000 *pesos de oro*. « Outre la grande masse d'or et d'argent, dit Cortez à Charles-Quint dans sa première lettre, on me présenta des ouvrages de bijouterie et d'orfévrerie si précieux, que, ne voulant pas les laisser fondre, j'en séparai pour plus de cent mille ducats pour les offrir à Votre Altesse Impériale. Ces objets étaient de la plus grande beauté, et je doute qu'aucun autre prince de la terre en ait jamais possédé de semblables. Afin que Votre Altesse ne puisse croire que j'avance des choses fabuleuses, j'ajoute que tout ce que produisent la terre et l'Océan et dont le roi Montezuma pouvait avoir connaissance, il l'avait fait imiter en or et en argent, en pierres fines et en plumes d'oiseaux, et le tout dans une perfection si grande, que l'on croyait voir les objets même. Quoiqu'il m'en eût donné une grande partie pour Votre Altesse, je fis exécuter par les naturels plusieurs autres ouvrages d'orfévrerie en or, d'après les dessins que je leur fournis, comme des images de saints, des crucifix, des médailles et des colliers. Comme le *quint*, ou le droit sur l'argent payé à Votre Altesse, fit plus de cent marcs, j'ordonnai que les orfèvres indigènes les convertissent en plats de diverses grandeurs, en cuillères, en tasses et autres vases à boire. Tous ces ouvrages furent imités avec la plus grande exactitude. »

Dans l'ancien Mexique, l'or était, comme le cacao et les toiles de coton, un signe représentatif des valeurs. On achetait au marché de Tenochtitlan toutes sortes de denrées pour de la poudre d'or contenue dans des tubes transparens.

On conçoit combien les Espagnols, à la vue de ce métal, passion de l'ancien monde, durent mettre d'empressement à en rechercher les gîtes. Les montagnes du Mexique recelaient les filons les plus précieux et les plus féconds qui fussent au monde, et, en moins de deux siècles, les conquérans eurent ouvert plus de cinq cents exploitations (*reales* et *realitos*); elles se trouvent dans les districts suivans :

Guanaxuato (vingt mines), Zacatecas (quinze mines), San Luis Potosi (trente mines), Mexico (quarante mines), Guadalaxaca (trente-sept mines), Durango (soixante mines), Sonora (cinquante-huit mines), Valladolid (vingt-huit mines), Oaxaca (seize mines), Puebla (dix mines), Vera Cruz (quatre mines), Ancienne-Californie (une mine).

Il est difficile, sous le rapport géologique, de réduire à des données générales les observations faites sur ces couches métallifères, dans quelque pays qu'elles se trouvent, et au Mexique moins qu'ailleurs. Dans ces montagnes, en effet, les filons, les couches et les amas se trouvent épars dans une infinité de roches de mélanges et de formations très-différens. Aujourd'hui ce qu'on y trouve le plus ce sont les *filons;* les *amas* et les *couches* y sont assez rares. La plupart des filons mexicains se trouvent dans des roches primitives, dans celles de transition, et moins communément dans les montagnes de formation secondaire. Ainsi les porphyres du Mexique peuvent être considérés comme des roches très-riches en filons d'or et d'argent. Ce qui caractérise ce porphyre, c'est la présence de l'amphibole et l'absence presque constante du quartz, si commun dans presque tous les porphyres primitifs de l'Europe. D'autres filons se présentent dans les roches de transition, comme le calcaire du Real de Cardonal et de Zacala. Sans doute, on arrivera à découvrir que les richesses métalliques du Mexique n'appartiennent pas exclusivement aux terrains primitifs et aux roches de transition, mais qu'elles s'étendent aussi aux formations secondaires.

Les filons de minerai n'ont pas, en général, dans la Cordillère du Mexique, une direction uniforme et fixe; mais ce que l'on a pu observer, c'est que les gîtes les plus riches, ceux de Guanaxuato et de Zacatecas, n'ont qu'un filon principal (*veta madre*). Le filon de Guanaxuato, dont il a été extrait au commencement de ce siècle plus de six millions de marcs d'argent, a une puissance de quarante à quarante-cinq mètres sur une longueur de douze mille sept cents. L'un des filons les plus remarquables d'Europe n'a qu'une puissance de deux mètres sur une

longueur de six mille deux cents mètres. En Europe, les filons ne sont situés que sur des plateaux peu élevés; en Amérique, l'or a été déposé par la nature sur le dos même des Cordillères, quelquefois dans des sites peu éloignés des neiges perpétuelles. Près de la petite ville de Miciupampa, un amas de minerai d'argent connu sous le nom de *Cerro de Hualgayoc* a offert d'immenses richesses dans ses affleuremens à une hauteur absolue de quatre mille cent mètres.

Bien que la Cordillère du Mexique renferme une foule d'exploitations métalliques, il ne faut pas croire que ses produits se répartissent entre eux d'une manière à peu près égale. Les 2,500,000 marcs d'argent que fournissaient les mines au commencement de ce siècle étaient, pour la moitié, tirés des trois districts de Guanaxuato, Catorce et Zacatecas. Un seul filon, celui de Guanaxuato, fournissait alors près du quart de tout l'argent mexicain et la sixième partie du produit de l'Amérique entière. Voici, d'ailleurs, quel était alors l'ordre descendant de ces exploitations :

Guanaxuato, Catorce, Zacatecas;

Real del Monte, Bolanos, Guarisamey, Sombrerete, Tasco;

Batopilas, Zinapan, Fresnillo, Bamos, Parral.

L'histoire de ces mines est une chose fort confuse. Les premiers filons exploités ont été ceux de Tasco, de Saltepeque, de Tlalpuxahua et de Pachuca. Cortez fit percer la première galerie d'écoulement dans le *Cerro de la Campaña*, et cette galerie, nommée *el Socabon del Rey*, fut commencée dans des dimensions si grandes, qu'on pouvait y pénétrer à cheval. Ensuite vinrent les exploitations de Zacatecas. Le filon de San Barnabé fut attaqué en 1548. Le filon principal de Guanaxuato fut découvert, dit-on, par des muletiers en 1558. Les mines de Comanjos avaient dû précéder cette découverte. Du reste, il y a lieu de croire que, jusqu'aux premiers jours du XVIIIe siècle, on ne travailla que mollement à l'extraction, puisque, à cette époque, le produit total des mines du Mexique n'avait été que de 600,000 marcs d'or et d'argent par année. Les vrais filons de Guanaxuato n'avaient pas encore été trouvés.

C'est, en effet, vers 1760 seulement que la mine dite la *Valenciana* déroula ses richesses. La partie du filon de Guanaxuato qui s'étend de Tepeyac au N. O. avait été faiblement exploitée vers la fin du XVIe siècle, et depuis ce temps la contrée était restée à peu près déserte. Ce fut alors qu'un Espagnol qui avait passé très-jeune en Amérique, un nommé Obregon, attaqua le filon dans un des points que l'on avait cru jusque-là stérile. Obregon était sans fortune; mais bien famé dans la contrée, il obtint quelques fonds de ses amis et ouvrit ses travaux. En 1766, on était arrivé à quatre-vingts mètres de profondeur, et les frais de l'exploitation dépassaient de beaucoup la valeur du produit métallique. Homme de tête, Obregon s'obstina, il s'imposa des sacrifices et poursuivit. Un petit marchand de Rayas nommé Otero entra en société avec lui et versa dans la mine le fruit de longues épargnes. Au bout d'un an, la chance commença à devenir plus favorable. En 1768, la mine de Valenciana donnait déjà de riches minerais d'argent; quelques mois après, on touchait à la *veta madre*, dépôt principal des grandes richesses métalliques de Guanaxuato. En 1771, la *Pertinencia de dolores* fournissait des masses énormes d'argent sulfuré, mêlé d'argent natif et d'argent rouge. Dès-lors la veine fut déclarée, et de 1772 à 1807, la mine de Valenciana n'a pas cessé de fournir annuellement un produit de quatorze millions de francs. Subitement et miraculeusement enrichi, Obregon devint comte de la Valenciana, sans rien perdre pour cela de ses mœurs simples et de ses habitudes modestes. Quand il avait attaqué le filon de Guanaxuato au-dessus du ravin de San Xavier, les chèvres seules animaient cette colline. Dix ans après, une ville de 8,000 ames s'y était élevée. A la mort du comte et de son ami Otero, la propriété de la mine échut à plusieurs familles qui s'en partagèrent les produits. Ce produit est resté pendant trente-cinq ans à peu près toujours le même, bien que les frais d'exploitation aient considérablement augmenté à cause de la profondeur perpendiculaire de cinq cents mètres où il a fallu atteindre.

Tout le minerai tiré, soit de ce point, soit d'autres points de Guanaxuato, provient de ce que l'on nomme la veine-mère ou *veta madre*, qui serpente dans les flancs du groupe porphyritique connu sous le nom de *Sierra de Santa Rosa*. Ce groupe, en partie aride, en partie couvert d'arbousiers et de chênes verts, a au N. les llanos de San Felipe, au S. les plaines de Salamanca et d'Irapuato. Les points culminans du groupe sont le Cerro de los Llanitos et le puerto de Santa Rosa, hauts de 2,900 mètres. Le filon de Guanaxuato traverse la pente méridionale de la sierra de Santa Rosa.

De Salamanca à Barras la crête du filon se prolonge dans un rideau de montagnes qui s'ouvre à la hauteur de la ferme de Xalapita pour donner issue à la gorge où coule la Cañada de

Marfil, et où s'étendent les habitations de Guanaxuato.

La roche la plus ancienne du district est le schiste argileux qui repose probablement sur les roches granitiques de Zacatecas et du Peñon Blanco. Ce schiste est gris de cendre, traversé par de petits filons de quartz, passant à de grandes profondeurs au schiste talqueux et à la chlorite schisteuse. En creusant le grand puits de Valenciana, on a découvert de la syénite, du schiste amphibolique et de la serpentine, alternant entre eux. Sur ce schiste argileux reposent deux formations très-différentes, l'une de porphyre à des hauteurs très-considérables, à l'E. de la vallée de Marfil et au N. E. de Valenciana; l'autre de grès, dans les ravins et sur les plateaux peu élevés.

Les porphyres qui entourent Guanaxuato, formés par masses gigantesques et pierreuses, donnent un air d'âpreté sauvage à ces sites montagneux. Ce porphyre constitue la majeure partie de la sierra de Santa Rosa ; il a, en général, une teinte verdâtre, et varie d'après la nature de sa base. On peut diviser géologiquement la contrée en deux régions, l'une où règnent les porphyres, l'autre où dominent la syénite et le grünstein. A l'E. du ravin de Marfil, le porphyre s'élève surtout avec des formes déchirées et bizarres; à l'O. on découvre un terrain dont la surface, légèrement ondulée, est couverte de cônes basaltiques.

Quant au filon ou veine-mère (*veta madre*) de Guanaxuato, il traverse à la fois le schiste argileux et le porphyre, et il a, dans chacune de ces roches, présenté des richesses métalliques très-considérables. Sa direction moyenne est de 8 $^4/_8$ de la boussole du mineur; son inclinaison est de 45 ou 48° au S. O. L'énorme masse d'argent qu'il a fournie a été extraite de la partie du filon qui se prolonge entre les puits de l'Esperanza et de Santa Anna.

La veta madre de Guanaxuato offre l'exemple d'une fente qui s'est formée selon la direction et l'inclinaison des strates de la roche; vers le S. E., depuis le ravin de Serena ou depuis les mines faiblement travaillées de Belgrado ou de San Bruno jusqu'au-delà des mines de Marisanches, elle parcourt des montagnes porphyritiques; au N. O., à partir des puits de Guanaxuato jusqu'à la Cañada de la Virgen, elle traverse le schiste argileux. Sa puissance varie comme celle de tous les filons métallifères; lorsqu'elle n'est pas ramifiée, elle n'a guère plus de douze à quinze mètres de largeur, quelquefois même elle est étranglée à un demi-mètre de puissance. Le plus souvent on la trouve partagée en trois masses (*cuerpos*) qui sont séparées ou par des bancs de roche (*caballos*), ou par des portions de la gangue presque dépourvues de métaux. On a remarqué généralement que, dans les endroits où les trois *cuerpos* (masses) *alto*, *medio*, *baxio*, se rapprochaient davantage, la gangue devenait plus riche et plus abondante. Cela se vérifie surtout dans les vallées où sont les belles mines de Serena, de Rayas, de Cata et de Valenciana. Dans la mine de Valenciana, la veta madre a été trouvée sans ramification, et de sept mètres de largeur depuis la surface du sol jusqu'à une profondeur de cent soixante-dix mètres. A ce point elle se divise en trois branches, dont la puissance totale est quelquefois de soixante mètres, et dont une absorbe la richesse des autres. Les petits ravins qui divisent la vallée de Marfil semblent avoir eu quelque influence sur la veta madre de Guanaxuato. Partout où la direction des ravins et la pente des montagnes ont été parallèles à l'inclinaison du filon, la gangue a été plus abondante. Il existe, en outre, une région moyenne que l'on peut considérer comme le dépôt des plus grandes richesses; au-dessus et au-dessous les produits ont été fort peu abondans. A Valenciana, les riches minerais se sont produits entre cent et trois cent quarante mètres. A Rayas, l'abondance a paru dès la surface du sol. Il en est résulté que Valenciana a perdu beaucoup aujourd'hui de sa richesse primitive, tandis que celle de Rayas s'est toujours maintenue à peu près au même point.

Parmi les substances minérales qui constituent la masse du filon de Guanaxuato, on remarque le quartz commun, l'améthyste, le carbonate de chaux, le spath perlé, le hornstein écailleux, l'argent sulfuré, l'argent natif ramuleux, l'argent noir prismatique, l'argent rouge foncé, l'or natif, la galène argentifère, la blende brune, le fer spathique et les pyrites de cuivre et de fer. Les eaux qui filtrent à travers la gangue varient sur les différens points du filon. Long-temps les mines d'Animas et de Valenciana ont été entièrement sèches, quoique les ouvrages d'exploitation occupent une vaste étendue; celles de Cata et Tepeyac, au contraire, sont souvent inondées. A Rayas, avant que la compagnie anglo-mexicaine eût introduit des moyens d'épuisement plus perfectionnés, on l'opérait d'une manière incomplète et dispendieuse, à l'aide de *baritels à mulets* placés dans l'intérieur des traverses, et soulevant l'eau non pas à l'aide de pompes, mais par

le jeu de chapelets à caissons fort imparfaits.

La méthode d'exploitation de ces mines, telle qu'elle était pratiquée dans les premières années du siècle et que l'on ne modifia que très-lentement, est dispendieuse, lente et défectueuse. Le travail à la *pointrolle*, celui qui exige le plus d'adresse de la part de l'ouvrier, y est en revanche assez bien exécuté; seulement le maillet pourrait être moins lourd. De petites forges mobiles servent à reforger la pointe des pointrolles qui se sont émoussées au travail. Quant au *tirage à la poudre*, il était autrefois très-défectueux. Le *cuvelage* ou revêtement en charpente était imparfait, mais en revanche le *murailement à chaux* et les *voussoirs* ne méritaient que des éloges. Les galeries et les puits sont en général trop grands et trop coûteux, et ils ont l'inconvénient de ne pas communiquer entre eux. L'entrée de quelques mines, et surtout de celles de Valenciana, étonne par la facilité qu'elle offre; mais à ces avantages extérieurs semblaient autrefois se borner les soins des ingénieurs chargés de la distribution du travail. Un Européen, habitué à jouir de tant d'ingénieux moyens de transport, aurait peine à croire que tout le minerai arraché au filon était autrefois transporté à dos d'hommes hors des galeries souterraines. Les ouvriers employés à cette tâche se nommaient des *tenateros*. Les tenateros, espèce de bêtes de somme, restaient chargés pendant six heures de leur journée d'un poids de deux cent vingt-cinq à trois cent cinquante livres. Ils montaient et descendaient ainsi plusieurs milliers de gradins par des puits inclinés de plus de 30°. Le minerai mis dans des sacs (*costales*) tissus avec du fil de pite était chargé sur leurs épaules, et portait sur une couverture de laine qui empêchait les travailleurs de se blesser le dos. Dans le moment de la besogne, on rencontrait dans les mines des files de cinquante à soixante de ces portefaix, parmi lesquels on voyait des enfans de dix à douze ans et des vieillards sexagénaires. En montant les escaliers, ils jetaient le corps en avant et s'appuyaient sur un bâton de trois décimètres de longueur. On conçoit toute la force et toute la vigueur qu'il fallait pour supporter long-temps une telle besogne. Aussi ces tenateros étaient-ils fortement salariés, et ce travail seul coûtait-il aux propriétaires de Valenciana près de 15,000 francs par semaine. Dans l'intérieur de la mine, on se sert de mulets pour les travaux pénibles.

On a dit un mot sur la méthode d'épuisement. Il ne paraît pas que l'industrie anglaise y ait encore substitué une méthode hydraulique plus avancée et moins coûteuse. Du temps de M. de Humboldt, ce travail ne se faisait pas à l'aide d'équipages ou de systèmes de pompes, mais au moyen de sacs attachés à des cordes qui roulent sur le tambour d'un baritel à chevaux. Ces mêmes sacs servent à volonté pour retirer tantôt l'eau, tantôt le minerai, et comme ils frottent contre les parois des puits, leur entretien est extrêmement coûteux. Un sac rempli d'eau suspendu au tambour d'un baritel à huit chevaux (*malacata doble*) pèse 1,250 livres; il est fait de deux cuirs cousus l'un à l'autre. Les sacs des baritels simples à quatre chevaux (*malacatas sencillas*) n'ont que la moitié du volume et sont faits d'un seul cuir. Il est probable que tôt ou tard on apportera quelques perfectionnemens soit au mode d'extraction, soit au mode d'épuisement. Malheureusement le bois étant assez rare sur le dos des Cordillères, et des houillères n'ayant été découvertes que bien au nord de Guanaxuato, on aura quelque difficulté à y organiser sur un grand pied l'usage des pompes à feu. Le temps, du reste, et le besoin d'économie amèneront dans ces exploitations des progrès que la richesse des filons et la magnificence des bénéfices rendaient inutiles dans l'origine. Dans la fameuse mine de Valenciana par exemple, les frais annuels se sont souvent élevés à cinq millions de francs. Mais aujourd'hui, après une longue interruption de travaux et après les désastres de la guerre, les mineurs de Guanaxuato ne peuvent plus prétendre à de si merveilleux résultats, et tôt ou tard ils introduiront dans leurs usines de nouveaux élémens de bénéfice avec une meilleure entente de leurs travaux souterrains.

Le métier de mineur est un métier libre dans tout le Mexique : aucun métis, aucun Indien ne peut être contraint à cette exploitation. On a dit et écrit autrefois que la cour de Madrid envoyait des forçats en Amérique pour y travailler aux mines d'or. C'est un fait controuvé. De tous les mineurs, le mineur mexicain est le plus libre, et aussi le mieux rétribué. Il gagne de vingt-cinq à trente francs par semaine, tandis que les cultivateurs du plateau ont à peine pu avoir, dans les temps prospères de la contrée, neuf à dix francs pour le même temps. Les *tenateros* et *faeneros* qui sont destinés à transporter les minerais aux places d'assemblage gagnent jusqu'à six francs par journée de six heures. A côté de ce bénéfice licite, il en est d'autres qui le sont moins. Le mineur mexicain est aussi sujet au vol que le diamantaire brésilien, et on est obligé d'exercer à son égard une surveillance non moins

grande. Comme on fouille les ouvriers, bien qu'ils soient à demi-nus, ils cherchent à cacher des morceaux d'argent natif et d'argent sulfuré rouge dans leurs cheveux, sous leurs aisselles et dans leur bouche; ils cherchent aussi à loger partout où ils peuvent des cylindres d'argile (*longanos*) qui contiennent le métal. Plus d'une fois on prend les voleurs sur le fait et on tient registre des quantités qui ont été retrouvées. De 1774 à 1787, la seule mine de Valenciana présentait un chiffre de 900,000 francs de valeurs détournées par les mineurs.

Dans l'intérieur de la mine, on contrôle avec le plus grand soin la gangue qui s'en extrait. A la place d'assemblage des grands puits sont assises, devant une table, deux personnes (*despachadores*) qui ont un livre sur lequel est inscrit le nom de tous les mineurs employés au transport. Chaque tenatero se présente chargé de son minerai, et les deux experts parfois le pèsent, parfois l'estiment au gré de l'ouvrier, puis inscrivent le poids qui doit servir de règle pour son paiement. De quelque endroit de la mine que vienne le tenatero, on lui paie pour une charge de neuf arrobes un réal, un réal et demi pour une charge de treize arrobes et demi.

Avant de livrer le minerai à ces portefaix, on fait dans l'intérieur de la mine un tirage auquel on emploie principalement les femmes. Ensuite le minerai passe sous les *bocards*, puis sous les *tahonas* ou *arastres*. Ces arastres sont des machines dans lesquelles la gangue est triturée sous des pierres très-dures, qui ont un mouvement giratoire et qui pèsent sept à huit quintaux. Les bocards (*mazos*) sont des espèces de meules volantes ou de moulins dont le travail diffère selon que le minerai est destiné à la fonte ou à l'amalgamation. De ces deux procédés, l'amalgamation à l'aide du mercure et la fonte, le premier est sans contredit le plus usité et le plus productif. D'ordinaire le rapport du minerai traité par l'amalgamation à celui traité par la fonte est comme 3 $^1/_2$ à 1.

Quelques mots sur ce procédé d'amalgamation :

Depuis long-temps, on connaissait la propriété qu'a le mercure de se combiner avec l'or. Les anciens ne l'ignoraient pas. Ils se servaient de l'amalgamation pour dorer le cuivre, et pour recueillir l'or contenu dans des vêtemens usés. Avant la découverte de l'Amérique, des mineurs allemands semblent aussi avoir employé le mercure soit dans le lavage des terres aurifères, soit pour retirer l'or des filons, soit à l'état natif, soit mêlé aux pyrites de fer. Toutefois ce procédé appliqué d'une manière fort restreinte, n'avait que de lointaines analogies avec le procédé d'amalgamation des minerais d'argent, découverte précieuse à laquelle on doit les promptes exploitations réalisées dans nos âges modernes. Cette découverte eut lieu au Mexique en 1557; on la doit à un mineur de Pachuca, nommé Bartolomeo de Medina. A peine l'eut-il employée que les mineurs renoncèrent presque tous à la fonte. En 1562, cinq années après, on comptait déjà trente-cinq usines dans lesquelles le minerai était traité par le mercure.

On tâtonne aujourd'hui encore au Mexique pour le choix du procédé applicable au minerai; on voit fondre dans un district ces mêmes substances que dans un autre on ne croit pouvoir être traitées que par le mercure. Les minerais qui contiennent du muriate d'argent donnent lieu à ces incertitudes; souvent aussi l'abondance du mercure décide seule le choix du mineur. En général, on traite par la fonte les *minerais maigres* très-riches, ceux qui contiennent dix à douze marcs d'argent par quintal, le plomb sulfuré argentifère et les minerais mêlés de blende et de cuivre vitreux; tandis qu'on amalgame au contraire les *pacos* ou *colorados*, l'argent natif vitreux, rouge noir et corné, en un mot, toutes les mines maigres, disséminées en petites parcelles dans la gangue.

Destinés à l'amalgamation, les minerais doivent être triturés et réduits en poudre très-fine, de manière à présenter le plus de contact possible au mercure. Cette trituration s'opère, sous les *arastras* (moulins), avec la plus grande perfection. Nulle part dans le monde on n'obtient des farines minérales aussi subtiles ou d'un grain aussi égal. Quand les minerais sont très-pyriteux, on les grille, ou à l'air libre, ou dans des fourneaux à réverbère. Quant au bocardage à sec, il se fait sous des pilons (*mazos*), dont huit travaillent à la fois mus par des roues hydrauliques ou par des mulets. Le minerai ainsi broyé passe à travers un cuir percé de trous, puis on le réduit en poudre très-fine sous des *arastras* qui sont ou *sencillas* ou de *marco*, suivant qu'ils sont munis de deux ou de quatre blocs de porphyre ou de basalte. Ces arastras sont, en général, rangés en file sous le même hangar, où des mulets les mettent en mouvement (Pl. LV — 3), à moins que l'on n'emploie des forces hydrauliques. Une seule de ces machines peut broyer en vingt-quatre heures trois à quatre cents kilogrammes de minerai. Le minerai pulvérulent qui sort de dessous les moulins se lave dans des fosses.

Toutefois, quand le minerai se présente comme très-riche, on ne pousse pas la trituration au même degré de finesse, et on ne les réduit sous les meules qu'à l'état de sable grossier (*xalfonte*) pour en séparer ensuite, dans l'opération du lavage, les grains métalliques les plus riches (*polvillos*).

Dans l'amalgamation des minerais d'argent très-pauvres en or, on verse du mercure dans l'auge, sur le fond de laquelle tournent les pierres des arastras; alors l'amalgame aurifère se forme à mesure que le minerai se réduit en poudre, et le mouvement giratoire des meules favorise la combinaison des métaux.

Une fois sortie de dessous les meules, la poudre du minerai est portée dans la cour d'amalgamation (*patio*), qui est généralement pavée de dalles (Pl. LV — 2). Là on range les farines métalliques en piles (*montones*) de trente à trente-cinq quintaux. Quarante ou cinquante de ces montones forment ce que l'on nomme une tourte (*torta*), amas de minerai pulvérulent qu'on laisse exposé à l'air libre, et qui a communément trente mètres de largeur sur cinq à six décimètres d'épaisseur. Pour cette amalgamation en cour pavée (*en patio*), procédé le plus général et le plus productif, on emploie le muriate de soude (*sal blanco*), le sulfate de fer et de cuivre (*magistral*), la chaux et les cendres végétales. Le sel est tiré, en grande partie, de la *laguna del Peñon*, entre San Luis Potosi et Zacatecas. Le magistral est un mélange de cuivre pyriteux et de sel sulfuré grillé pendant quelques heures dans un fourneau à réverbère et refroidi lentement.

C'est dans le contact de ces diverses substances, le mercure, le muriate de soude, les sulfates de fer et de cuivre, et la chaux, que se forme l'amalgame d'argent, dans le procédé de l'amalgamation à froid (*de patio y por crudo*). Les ouvriers chargés de ce travail se nomment *azogueros*. Ils commencent d'abord par mêler le sel à la farine métallique et à remuer la tourte, en proportionnant le mélange à la pureté du sel. Quand les métaux sont chauds (*calientes*, terme usité parmi les azogueros), on ajoute de la chaux pour refroidir la masse : s'ils paraissent au contraire froids (*frios*), on emploie du magistral qui a la propriété d'échauffer la masse. Après quelques jours de repos, on commence à incorporer, c'est-à-dire à mêler le mercure à la masse métallique. La quantité de mercure est déterminée par la quantité d'argent que l'on croit retirer du minerai; mais en général on emploie, dans l'incorporation, six fois autant de mercure que la tourte contient d'argent. A ce dernier, peu de temps après, on ajoute une dose de magistral plus ou moins forte suivant la nature des minerais. Alors si le mercure prend une couleur de plomb, c'est la preuve que la tourte travaille et que l'action chimique a commencé. Pour favoriser cette action, on remue la masse, soit en forçant une vingtaine de chevaux ou de mulets à courir en cercle sur l'amalgame (Pl. LV—2), soit en le faisant fouler par des hommes qui marchent pieds nus, des journées entières, dans ces boues métalliques. Chaque jour l'azoguero examine l'état des farines; il en fait l'essai dans une petite auge en bois, c'est-à-dire qu'il lave avec de l'eau une portion des farines métalliques et juge, d'après l'état du mercure et de l'amalgame, si elle est trop froide ou trop chaude, la refroidissant au besoin avec de la chaux, ou la réchauffant avec du magistral.

Ainsi pendant deux, trois, quatre et jusqu'à cinq mois, on balance la tourte entre le magistral et la chaux, en étudiant en outre pour cela l'état de l'atmosphère. Quand, par les caractères extérieurs, les azogueros jugent que l'amalgame est complet, que le mercure a attiré à lui tout l'argent contenu dans les minerais, enfin que la tourte a rendu tout ce qu'elle pouvait rendre, alors on jette les boues métalliques dans des cuves dont les unes sont en bois, les autres en pierre, et dans lesquelles fonctionnent des moulinets garnis d'ailes placées perpendiculairement; alors les parties terreuses et oxidées sont emportées par l'eau, tandis que l'amalgame et le mercure demeurent au fond de la cuve. On sépare ensuite du mercure l'amalgame réuni au fond des cuves, en le pressant au travers de sacs; on le moule en pyramides que l'on couvre d'un creuset renversé en forme de cloche; et l'argent est séparé du mercure.

Malheureusement dans ce procédé d'amalgamation on perd en général onze, douze et même quatorze onces de mercure sur un kilogramme d'argent, et cette perte énorme fut long-temps un obstacle au développement des exploitations. En effet, le mercure étant en grande partie tiré d'Europe, et le gouvernement espagnol s'en étant réservé le monopole, il s'ensuivit que le prix de cet ingrédient alla chaque année en augmentant, et que la quantité importée fut insuffisante pour défrayer tous les travaux de ce genre. De 1762 à 1781, on a calculé que les usines d'amalgamation du Mexique avaient détruit la somme énorme de cent quatre-vingt-onze mille quatre cents quintaux de mercure, c'est-à-dire une valeur de plus de soixante millions de francs.

Depuis cette époque on a cherché, par d'autres procédés d'amalgamation, à diminuer l'emploi coûteux de cet agent essentiel; et, en effet, quelques essais heureux en ce genre ont eu lieu à Guanaxuato. On ne peut toutefois contester au procédé de Medina le grand avantage de la simplicité; il ne demande pas de construction d'édifices, pas de machines, presque pas de force motrice, mais en revanche la perte de temps y est énorme. Dans la méthode d'amalgamation européenne, l'argent est extrait en vingt-quatre heures, et l'on consomme huit fois moins de mercure.

A l'époque où nous visitâmes Guanaxuato, les mines n'avaient plus cette activité merveilleuse qui avait signalé pour elles la fin du siècle passé et les premières années de celui-ci. On y voyait encore, quoiqu'en petite quantité, les *rescatadores* ou *azogueros* (almagamateurs) travaillant pour leur compte, et qui, estimant à vue d'œil un amas de farines métalliques, l'achetaient sur cette simple évaluation. Plusieurs d'entre ces hommes avaient acquis une grande expérience dans ces estimations; et, aux jours de grande veine de la Valenciana, on avait ainsi effectué des ventes à l'entrée de la mine pour une valeur de quatre cent mille francs. En 1826 et 1827, les achats de ce genre ne se montaient guère plus qu'à dix mille francs par semaine. Les calculs statistiques les plus récens portent à 838,857 marcs d'argent la production des mines du Mexique de 1824 à 1830, c'est-à-dire au tiers environ pour sept années de ce qu'elles produisaient autrefois pour une seule année. Il est vrai qu'avant de pouvoir s'installer dans cette exploitation, la Compagnie anglo-mexicaine qui s'en est rendue adjudicataire depuis 1824, avait besoin de réparer les dommages causés par un long abandon; qu'elle avait à mettre à sec des mines envahies par les eaux, et à rétablir les galeries que cette inondation avait détruites. Les premiers travaux de la Compagnie se portèrent sur la mine de Villalpando, dont les propriétaires principaux étaient le comte Valenciana, la comtesse Ruhl, et le comte Perès Galvez. On commença par l'épuisement qui fut fait à l'aide de malacates et coûta plus de 400,000 francs; après quoi on procéda à la réparation des ateliers voisins. Bientôt cette mine fut en état de fournir trois cents charges par jour. Elle eut ses *bascones* (extracteurs), ses *cargadores* (porteurs), et ses *rescatadores* (amalgamateurs), noms que leur donne l'Anglais Ward qui les visita en 1827, et qui diffèrent de ceux de M. de Humboldt.

Après Villalpando, la Compagnie anglo-mexicaine exploita la mine de Sirena, dont elle eut, comme de la précédente, le tiers en propriété. La mine fut également mise à sec, et, huit mois après l'extraction, elle donnait déjà de beaux bénéfices. C'est l'un des filons les plus riches de Guanaxuato. Non loin de là sont les ateliers d'amalgamation dits de la *Pastita*, où la Compagnie entretient vingt-huit arastres ou moulins en mouvement. Plus loin paraissent les usines de l'hacienda de San Agustin, où, dans le principe, on avait employé des mineurs de Cornouailles. Malheureusement ces hommes venus d'Angleterre n'étaient pas la fleur de ses ouvriers. Ivrognes, débauchés, querelleurs, exigeans, ne travaillant point en proportion des énormes salaires qu'ils touchaient, ils eurent bientôt ruiné l'établissement dans lequel on les avait employés, et force fut aux directeurs de renoncer à leur service pour se rabattre sur celui des naturels, tout aussi intelligens et moins coûteux. Une machine à vapeur est établie à San Agustin avec la double destination de scier du bois et de broyer les minerais. Une autre machine de la force de trente chevaux a été aussi installée dans la petite mine de Purisima à Santa Rosa, située à trois lieues de Guanaxuato.

L'un des plus grands ouvrages de la Compagnie anglo-mexicaine fut l'épuisement de la mine de Valenciana. Les travaux intérieurs de cette mine ayant près d'un quart de lieu d'étendue, ce n'était pas une petite besogne que d'épuiser toute l'eau qu'y avait accumulée un long abandon. Les divers puits de la mine et toutes ses galeries étaient inondés; les communications souterraines étaient détruites, et des fragmens de roches calcaires détachés des parois encombraient les passages. Il fallut procéder à l'épuisement par le procédé si lent des malacates, et y employer huit de ces machines qui travaillèrent jour et nuit sans désemparer pendant plusieurs années, au bout desquelles l'exploitation put recommencer.

L'une des plus belles dépendances de Valenciana est l'hacienda de Salgado, dans laquelle les minerais sont réduits en poudre. L'hacienda contient quarante-deux arastres ou moulins. Là sous les yeux de M. Ward, en 1827, un des plus habiles rescatadores de Guanaxuato, Pedro Belauzaran, se livrait à la série d'opérations que nécessite le travail du minerai. Comme ce récit diffère en quelques points de celui de M. de Humboldt, il est utile de le consigner ici.

« Le minerai, une fois extrait de la mine, est livré aux *pepenadores*, hommes et femmes, qui en brisent les fragmens les plus forts à l'aide de

marteaux, et qui, après avoir rejeté ceux qui ne contiennent aucune particule métallique, divisent le reste en trois classes nommées, dans la langue des mineurs, *azogue* et *apolvillados buenos* et *ordinarios*. Les azogues sont les minerais inférieurs qui ne contiennent que quelques paillettes d'argent. A mesure que la quantité augmente, cela s'appelle *apolvillado ordinario* et *apolvillado bueno*. L'argent sulfuré, quand il se présente légèrement mêlé avec d'autres substances, se nomme *polvillos*, et *motongues* ou *petanques* sont les noms donnés aux cristallisations d'argent pur que l'on rencontre assez souvent. Les trois dernières sortes de minerais sont trop riches pour être soumises au procédé d'amalgamation; mais les azogues et les apolvillados sont transportés à l'hacienda dans des *costales* (sacs) pesant 150 livres chacun, et délivrés à l'administrateur qui en donne un reçu. Alors ils sont soumis à l'action des *morteros* (mortiers), dont chacun, armé de huit pilons (*mazos*), peut pulvériser dix charges (*cargas*) de minerai en vingt-quatre heures. Quand cette poudre n'est pas jugée assez fine pour l'amalgamation du mercure, on la transporte aux *arastres* (moulins), mis en jeu par l'eau ou par les mulets. Chacun de ces arastres réduit en vingt-quatre heures six quintaux de minerai en une poudre métallique fine et presque impalpable. A Salgado, où la puissance hydraulique ne peut pas être employée, les arastres sont mis en action par des mules qui tournent constamment à un pas assez lent, et qui sont remplacées toutes les six heures (Pl. LV — 3). Les pierres à moudre, aussi bien que les côtés et le fond même du moulin, sont en granit, et quatre blocs de même matière roulent dans chaque arastre, attachés à des barres en bois. Cette partie de l'opération a la plus grande importance, car c'est sur la perfection de la *molienda* (mouture) que se base la perte du mercure. Le broyage se pratique d'habitude dans une longue galerie, dans laquelle se groupent un grand nombre d'arastres. De là la matière se transporte dans le *patio* (cour d'amalgamation), où elle est disposée en *tortas*, dont les dimensions varient suivant l'étendue du patio ou selon la fantaisie de l'administrateur. Le nombre des amas (*montones*) contenus dans chaque torta est, par conséquent, incertain. A Guanaxuato, le monton comporte neuf cargas et deux arrobes ou trente-deux quintaux de minerai, chaque carga faisant environ quatorze arrobes de vingt-cinq livres.

» Le monton emporte trois arrobes de sel à une piastre ou neuf reales l'arrobe. Ce sel est mêlé à la masse trois jours avant tout autre ingrédient.

» Puis on ajoute une arrobe de magistral ordinaire ou sept livres de la meilleure qualité.

» Enfin du mercure dans la proportion de trois livres pour chaque marc d'argent que les minerais sont estimés contenir, quantité, par conséquent, incertaine et variable.

» Dans l'amalgamation d'une large torta, les mêmes proportions sont toujours observées, et la masse est de nouveau travaillée avec des mulets et des hommes (*reparadores*) (Pl. LV — 2), pour que l'incorporation se fasse d'une manière complète, ce qui exige six semaines en hiver et un mois en été. Quand l'amalgamateur suppose que la torta a rendu (*rendido*), c'est-à-dire qu'elle a déposé tout le métal qu'elle contient, on la lave dans de vastes cuves (*tinas*) jusqu'à ce que toutes les parties terreuses en aient été enlevées: puis l'amalgame qui demeure au fond de la cuve est pressé dans des sacs de cuir jusqu'à ce qu'aucune portion du mercure ne puisse être séparée de l'argent. Le résidu est coupé en lingots que l'on porte au *quemadero* (four à cuire), et arrangé en tas circulaires autour d'une planche de cuivre nommée le *varo*. Au milieu de cette planche est un trou dans le centre et un écoulement pour l'eau au-dessous, le tout placé de manière à ce que le trou laissé au milieu de la pile d'amalgame corresponde exactement au trou du vase. Le résidu est recouvert alors avec une large cloche en fer nommée *capella* ou *capellina*, laquelle est soigneusement enduite de lut. Un mur de briques est élevé tout autour et les interstices sont remplis avec du charbon de bois. Dans cet état, le feu est mis sous cet appareil pendant douze heures, durant lesquelles le mercure a le temps de se sublimer et de se condenser dans l'eau, où on le recueille ensuite. L'argent pur (*plata quemada*) est alors de nouveau coupé en lingots ou fondu en barres de 135 marcs chacune, et, sous l'une ou l'autre forme, envoyé aux ateliers monétaires.

» La perte du mercure à Salgado, dans tout le courant de l'année 1825, s'était élevée à neuf onces sur chaque marc d'argent, quoique dans les autres haciendas elle s'élevât de dix à douze onces.

» Les plus beaux montones que j'aie vus à Salgado étaient estimés devoir rendre quatorze marcs d'argent, et ceux de qualité inférieure huit marcs. Deux marcs et demi paient le coût du travail de préparation qui s'élève à vingt piastres par monton. En allouant une somme égale pour l'extraction du minerai et pour les

frais généraux, il resterait encore un bénéfice de trois marcs ou de vingt trois piastres et demie sur chaque monton des pauvres minerais (*azogue*), tandis que sur les riches montones le bénéfice s'élèverait à soixante-six piastres et demie, en y comprenant même la perte du mercure. »

Outre les mines ci-dessus mentionnées, la Compagnie anglo-mexicaine a encore pris à ferme celle de Mellado, appartenant au comte de Ruhl, et celle de Tepeyac, propriété du colonel Chico, mais cette dernière sous des conditions trop onéreuses pour que l'exploitation en pût être continuée. Enfin les mêmes spéculateurs ont aussi mis la main aux travaux importans des mines de Rayas, de Lecho et de Cata. La mine de Rayas est une des plus riches et des plus puissantes de tout le Nouveau-Monde. Elle est située sur l'une des *cañadas* ou ravines qui se prolongent sous les mines de Santa Anita, de San Vicente. Ce fut le grand-père du marquis de Rayas actuel qui, propriétaire de Santa Anita, essaya le premier de pousser son exploitation vers la mine de San Juan de Rayas. Les premiers essais ne furent pas heureux, et le marquis mourut sans voir réaliser ses espérances et en léguant à son fils l'achèvement de ses projets. Celui-ci recueillit le fruit de la persévérance et de la sagacité paternelle, et bientôt les plus riches filons payèrent ses efforts. Troublée à diverses époques, soit par l'invasion des eaux, soit par les désastres de la guerre civile, cette exploitation a donné, à chacune de ses reprises successives, les plus heureux résultats.

Lorsqu'en 1824 la Compagnie anglo-mexicaine commença ses opérations, le puits principal de la mine était inaccessible, à cause de l'énorme quantité d'eau qu'il contenait. Peu à peu, en appliquant au travail d'épuisement autant de machines qu'en comportait l'état des lieux, on parvint à rendre la mine accessible aux travailleurs. Depuis le jour de sa découverte en 1556, Rayas, d'après les livres même des propriétaires, a payé au trésor provincial, comme droits, l'énorme somme de 17,363,000 piastres. La mine de Lecho n'a pas donné d'emblée les mêmes résultats. C'est depuis peu seulement que l'on est arrivé à des filons puissans et riches. Enfin la mine de Cata, quoique l'une des plus anciennes du pays, n'a eu quelque célébrité que depuis les premières années du siècle dernier, à l'époque où le marquis de San Clemente, le plus riche personnage de son temps, l'exploita concurremment avec Mellado. Cata occupe toute la vallée de ce nom. Sa plus grande profondeur est de six cent trente vares; elle a été récemment mise à sec en six mois; quant à ses chances futures, beaucoup de connaisseurs regardent cette veine comme à peu près épuisée, tandis que des ingénieurs anglais et espagnols croient à la découverte prochaine des filons les plus riches et les plus abondans. Les mines en effet ménagent souvent de pareilles surprises à ceux qui ne se rebutent pas dès les premiers travaux. Il en fut ainsi à la Quebradilla, quand de Laborde y établit ses ouvriers, à Sombrerete et à Bolanos, quand les Fagoaga et les Barrano y commencèrent leurs exploitations.

Telles sont les mines de Guanaxuato. Les procédés d'exploitation y étant à peu près les mêmes que dans les autres districts, il suffit maintenant, pour compléter ce tableau des mines du Mexique, de résumer les généralités des autres districts. Ainsi on peut tour à tour jeter un coup-d'œil sur Zacatecas, San Luis Potosi, Sombrerete, Catorce, Durango au nord du Mexique, Real del Monte, Tasco, Tlalpuxahua, Temalscaltepec et d'autres moins importantes au midi.

Les mines de Zacatecas ne remontent guère qu'à 1748, peu de temps après qu'on eut découvert les filons de Tasco et de Pachuca, et trois ans après la découverte des minerais du Potosi. Elles sont placées sur le plateau central des Cordillères qui s'abaisse rapidement vers la Nouvelle-Biscaye et vers le bassin du Rio del Norte. Quant à la constitution géologique, le bassin de Zacatecas ne semble pas différer beaucoup de celui de Guanaxuato. Les roches les plus anciennes sont de la syénite, sur laquelle repose le schiste argileux. Seulement, au lieu d'un filon, Zacatecas en a trois; elle a sa *veta grande*, l'équivalent de la *veta madre* de Guanaxuato, et se développant dans la même direction; puis deux autres filons, la Quebradilla et San Barnabé, qui semblent se diriger de l'E. à l'O., ainsi qu'une foule de filons secondaires. Un porphyre dépourvu de métaux y forme çà et là de ces rochers nus et taillés à pic, que les indigènes appellent *buffas*, et s'élance même sur un point en une montagne en forme de cloche, cône de balsate que les habitans nomment *campana de Xeres* (cloche de Xerès). L'aspect sauvage des montagnes métallifères de Zacatecas contraste avec la richesse des filons qu'elles renferment, et un fait singulier, c'est que ces richesses se sont montrées, non pas dans les ravins ni dans les endroits où les filons traversent la pente douce des montagnes, mais le plus souvent sur des sommets élevés, sur des points où la surface du sol paraît avoir été tumultueusement déchirée par d'anciens bouleversemens terrestres.

Plus de mille excavations importantes ont été essayées dans ces montagnes dont les crêtes révèlent à l'œil le moins exercé le croisement inégal des veines métallifères. Aujourd'hui que la mine de Quebradilla a été complètement abandonnée, les travaux de la Compagnie sont tout-à fait concentrés dans les filons situés au nord de Zacatecas. Quebradilla a eu trois *bonanzas*, c'est-à-dire trois époques de belle exploitation, plus remarquables pourtant par l'abondance du minerai que par sa richesse : la première peu de temps après la conquête; la seconde à l'époque où de Laborde l'exploita; la troisième en 1810, quand une Compagnie indigène en reprit les travaux. De tous les propriétaires de cette mine, aucun n'eut des destinées plus singulières que ce de Laborde dont on vient de citer le nom. De Laborde était un Français actif, hardi, entreprenant, qui, arrivé pauvre au Mexique, imagina, en 1740, de donner une grande impulsion aux fouilles de Tlalpuxahua. Après avoir gagné à cette opération d'immenses richesses, il passa à Tasco où, dans le courant des premières années, sa fortune prit encore un accroissement prodigieux. Malheureusement, de Laborde ne sut pas s'arrêter à temps; il voulut continuer les mêmes efforts sur des veines stériles et épuisées; il s'y ruina et fut réduit à la dernière misère. Dans les jours de son opulence, il avait construit à Tasco une église qui lui avait coûté 400,000 piastres, église dont le tabernacle était un soleil d'or enrichi de diamans. Aux jours de sa détresse, l'archevêque eut pitié de lui et lui rendit ce don précieux. Ce fut avec les 100,000 piastres, résultat de cette vente, que de Laborde vint s'établir à Zacatecas, alors dans un complet état d'abandon. De Laborde s'y mit à l'œuvre et entreprit l'épuisement de la mine de Quebradilla, depuis long-temps célèbre. Il ne put y parvenir et s'y ruina de nouveau. A peine lui restait-il quelques fonds insignifians, lorsqu'en creusant le puits de la Esperanza il attaqua la *veta grande*, et y gagna pour la seconde fois de grandes richesses. Dès-lors le produit des mines de Zacatecas s'éleva jusqu'à 500,000 marcs par an. A sa mort, de Laborde laissa une fortune de 3,000,000 de francs.

Les mines actuelles du nord de Zacatecas sont celles de Barnabé, Malanoche, Peregrina et Rondanera. Barnabé remonte à la conquête, elle fut exploitée à ciel ouvert; c'est aujourd'hui encore une veine productive. Un mille à l'ouest de Barnabé s'ouvrent les galeries de Malanoche, de Rondanera et de Peregrina. La petite mine de Loreto peut presque être regardée comme une annexe de celle de Malanoche. Quant à la mine de San Ascasio située à l'extrémité de la Veta Grande, elle appartenait à de Laborde qui y trouva une partie de sa fortune. Délaissée depuis, elle a toujours été reprise avec le plus grand avantage. Dans la même zône, à l'ouest de San Ascasio, se trouvent d'autres mines pour l'exploitation desquelles il se forma, en 1825, une compagnie dite de Bolanos, parce que son siége central était à Bolanos, État voisin de celui de Zacatecas. Là se trouvaient encore quatorze ou quinze exploitations récentes dans les mines de la famille de Fagoaga. Cette compagnie de Bolanos possède l'une des plus magnifiques haciendas de tout le Mexique, celle de la Sauceda, bâtie par de Laborde et achetée ensuite par les Fagoaga, quand San Ascasio fut abandonnée. La Sauceda compte soixante-quatorze arastres que l'on nomme *tahonas* dans l'État de Zacatecas, un lavoir superbe, et un *patio* ou cour d'amalgamation capable de contenir vingt-quatre *tortas* de soixante montones chacune. Les procédés d'exploitation sont les mêmes qu'à Guanaxuato, si ce n'est pourtant que le broyage, plus rapidement fait, donne moins de finesse aux poudres métalliques. On compte sept mortiers à la Sauceda, parce qu'on a calculé qu'un mortier peut alimenter douze arastres. Le sel et le magistral sont à très-bon marché et fort abondans. Les frais pour l'obtention du métal sont de douze onces d'argent par tonneau, qui peut équivaloir à un monton de vingt quintaux. Les minerais les plus riches de Zacatecas n'ont jamais donné au-delà de cinquante à cinquante-cinq marcs par monton.

L'hacienda de la Sauceda est située au pied de la chaîne des montagnes que traversent les veines de la Veta Grande et de Malanoche, sur les bords d'une plaine immense très-productive en maïs. Dans cette plaine point d'eau ni d'arbres, mais seulement le monotone aspect de champs cultivés.

La ville de Zacatecas est elle-même triste, quoique grande et populeuse. On ne l'aperçoit guère que lorsqu'on arrive à ses portes, enterrée au fond de sa ravine et surplombée par la montagne *la Buffa* qui porte une chapelle pittoresquement perchée sur son sommet. Les rues fort étroites sont remplies de débris d'animaux qui ont alimenté des fabriques de suif, nombreuses dans la ville. Ces rues sont encombrées d'enfans criards et assez malpropres. Vue à quelque distance, Zacatecas s'embellit pourtant; ses dômes de couvens et d'églises lui donnent un aspect de richesse et de magnificence.

L'un des principaux avantages de Zacatecas, comme district de mines, c'est la supériorité de son hôtel des monnaies sur ceux des districts voisins. Quoiqu'imparfait encore, le procédé du martelage et du balancier offre quelques économies précieuses de temps et de main-d'œuvre. En vingt-quatre heures, la monnaie de Zacatecas peut battre 60,000 piastres. Les bénéfices de cet établissement sont de 20 à 30,000 piastres par an. L'État de Zacatecas contient une population de 272,901 portée sur les registres. Sur ce nombre, la capitale en prend 22,000, et le village voisin de la Veta Grande 6,000; le reste se divise en onze partidos ou districts, savoir . Zacatecas, Aguas Calientes, Sombrerete, Tlaltenango, Villa Nueva, Fresnillo, Jerez, Mazapil, Nieves, Pinos et Juchilipa.

Plusieurs villes, comme Sombrerete, Fresnillo, etc., ont une population de 4 à 8,000 ames, et dans le canton d'Aguas Calientes, célèbre par ses magnifiques cultures, vivent 35,000 habitans. En revanche, dans d'autres localités ingrates, un petit nombre d'ames est disséminé sur un vaste territoire. Malgré cela, l'ensemble du district est fécond et populeux. L'agriculture s'y maintient dans un état prospère. Zacatecas contient 1,020 haciendas de campo et près de sept cents ranchos. Les manufactures n'y ont point d'importance. Cet État, depuis 1825, a sa législature, qui ne comporte qu'une seule Chambre. Le plus grand des revenus locaux est le monopole du tabac. En général, la population du district est fanatique, intolérante, brutale envers les étrangers. Les Anglais chargés de l'exploitation des mines ont eu beaucoup à souffrir des insultes de la canaille des villes. Quant aux habitans de la campagne, ils ne se montrent que doux, bons, pieux et hospitaliers.

A Sombrerete, ville du district de Zacatecas, se trouvent aussi des mines de quelque importance, situées dans un groupe isolé de montagnes qui s'élève au-dessus des plaines du plateau central. Ces plaines sont presque toutes couvertes de formations porphyritiques. Découvertes en 1555, les mines de Sombrerete sont devenues célèbres par la merveilleuse richesse des filons du Pabellon et de la Veta Negra, lesquels ont laissé à la famille des Fagoaga (marquis de Apartado) un bénéfice net de vingt millions de francs réalisé dans l'espace de quelques mois. La plupart de ces filons se trouvent dans une pierre calcaire compacte qui renferme, comme celle de la Sauceda, de la pierre lydique. C'est surtout dans ce district qu'abonde l'argent rouge sombre; on l'a vu former toute la masse des filons qui ont plus d'un mètre de puissance. La Veta Negra et le Pabellon ont été connus dès le commencement du XVIIe siècle. De 1670 à 1675, le Pabellon, exploité par trois Espagnols, donna chaque jour la valeur de vingt mille piastres d'argent, évaluation exagérée peut-être, mais qui ne paraît pas aussi invraisemblable, quand on pense que l'église de San Juan Batista à Sombrerete fut bâtie du produit d'une *barra* (vingt-quatrième de la propriété) pendant une année. En 1681, on établit un trésor royal dans la ville; mais, depuis, tous les produits semblent avoir diminué à tel point, que l'exploitation fut entièrement délaissée en 1696 ou 1698. Pendant un siècle, personne ne songea au Pabellon. Ce fut en 1780 seulement que la famille Fagoaga songea de nouveau à en tirer parti. Voici cette curieuse histoire :

Vers ce temps, don José Fagoaga, déjà intéressé dans les exploitations de Fresnillo, visita Sombrerete avec son secrétaire Tarve, qui l'engagea fortement à faire un essai sur cette mine, dont lui, Tarve, prit la direction. Fagoaga y consentit, et le résultat fut si heureux et si inespéré, qu'une *bonanza* survint et donna 1,620,000 piastres de bénéfice. Enhardi par ce premier succès, Tarve résolut d'attaquer en 1787, pour son propre compte, le filon du Pabellon; mais il mourut avant d'avoir pu mettre ses plans à exécution, et en les léguant à son ami D. Juan Martin de Izmendi. Dans ce moment, appauvrie par quelques fausses entreprises, la famille des Fagoaga n'osait pas se livrer à des spéculations nouvelles. Cependant, quelque temps après, Martin Izmendi exécuta le plan de Tarve, qui était de tirer un niveau de la Veta Negra, de manière à aller attaquer la veine du Pabellon un peu au-dessous de l'endroit où s'était arrêtée la bonanza du siècle précédent. Dès les premiers travaux, on s'aperçut que l'on avait trouvé d'incalculables richesses. Peu de mois après, le marquis de Apartado et ses frères étaient, comme ils le sont encore, les plus riches individus du Nouveau-Monde, et peut-être du monde connu. Un fait plus curieux encore que le succès en question, c'est que, si la coupure en croix qui forma le travail d'exploitation de cette mine avait été régulière, la veine aurait été coupée à faux et n'aurait offert qu'un pauvre minerai; Martin Izmendi et ses patrons auraient été ruinés et déclarés des hommes imprévoyans. Mais les ouvriers se trompèrent et poussèrent leurs fouilles à une vara plus haut que l'ingénieur ne l'avait entendu; ce qui fit que l'on put atteindre les der-

nières couches du *clavo* ou dépôt naturel de riches minerais long de soixante varas sur trente-cinq de large, dépôt dans lequel on trouva une bonanza de onze millions et demi de piastres. Plus tard, pourtant, le minerai riche ayant cessé, on tomba sur des veines inférieures, et de 1792 à 1811 le produit de la mine devint tout-à-fait insignifiant. Toutefois, à l'époque de cette subite prospérité, les Fagoaga firent bâtir une hacienda de toute magnificence. Le *patio* ou cour d'amalgamation est entouré de quatre-vingt-quatre arches, sous chacune desquelles est placé un arastre, avec un nombre infini d'autres pièces vastes et belles pour les ouvriers, gardiens et surintendant, le tout entouré d'une muraille élevée. Quoique cet édifice ait un air d'abandon et de dépérissement, il n'en reste pas moins une preuve de la splendeur antérieure de cette contrée.

La veine du Pabellon a été de tout temps remarquable plutôt par sa richesse que par l'abondance de son minerai. Pendant la dernière bonanza, on tirait d'un quintal de gangue trente-cinq marcs d'argent, et, dans les boues métalliques les plus communes, on trouvait encore de douze à quinze marcs par carga. Cependant les Fagoaga avaient abandonné complètement le Pabellon de 1812 à 1819, lorsque, vers ce temps, une association de mineurs indigènes chercha à remettre en activité l'exploitation de cette mine. Les travaux d'épuisement furent suspendus en 1821, à la suite de la déclaration d'indépendance. Dès-lors il fut impossible de retenir les ouvriers dans la mine; ils partirent presque tous pour aller se ranger sous les drapeaux d'Iturbide, et les entrepreneurs se virent complètement ruinés par cet événement imprévu. Cependant, après trois années d'interruption, ils purent céder leur propriété à la Compagnie anglo-mexicaine, qui, depuis lors, a accompli de grands travaux dans ces localités, en y creusant les ouvertures de San Lucas et de la Concordia sur des points inexplorés encore. Déjà, en 1826, la Compagnie comptait pour plus de 500,000 piastres de dépenses faites à Sombrerete, dépenses dans lesquelles il faut comprendre la construction de deux nouvelles haciendas, la Purisima et la Soledad. Le procédé le plus généralement employé à Sombrerete est le travail par la fonte. Les mineurs prétendent que la gangue y rend beaucoup plus, exploitée ainsi.

Le gîte de Catorce, découvert en 1788, n'occupe guère que le second ou le troisième rang parmi les mines du Mexique. Rien de plus sombre et de plus glacial que l'aspect général de cette Cordillère. Pour la gravir, on n'a guère qu'un petit sentier à peine assez large pour qu'une mule puisse y poser le pied. La petite ville de Catorce, dont le véritable nom est la *Purisima Concepcion de Alamos de Catorce*, est située sur le plateau calcaire qui s'abaisse vers le Nuevo Reyno de Leon, et vers la province du Nouveau-Santander. Quoique la ville soit située à une grande hauteur, on ne l'aperçoit guère quand on gravit la montagne, dont le front lui sert de parapet. Pas un arbre, pas une herbe ne croît dans ces lieux tristes et mornes, bien qu'autrefois la totalité de la contrée fût couverte de forêts. Les déboisemens par l'incendie ont eu lieu d'une manière si fatale et si complète, qu'aujourd'hui la stérilité la plus grande règne dans tous ces environs. Après avoir gravi les plus hauts sommets de la Cordillère, on aperçoit Catorce dans une espèce de creux, et adossée à une falaise haute de mille pieds, sur laquelle des constructions de mineurs marquent les sinuosités de la veta madre. La situation de la ville elle-même est fort curieuse, coupée qu'elle est par de larges ravines, et entourée de masses de rochers dans lesquels les ouvriers se sont creusé des logemens. Malgré cet aspect sauvage, Catorce est abondamment fournie de provisions, viande, volaille, légumes et fruits, qui y sont apportées de la *Tierra Caliente*. La hauteur de Catorce, au-dessus du niveau de la mer, est de 7,700 pieds, c'est-à-dire près de 300 pieds de plus que Mexico. Placée à trois degrés et demi plus au N., Catorce est exposée à des froids très-rigoureux, surtout dans les mines de Purisima, situées à trois cent quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau de la ville. La constitution géologique de ces mines est assez curieuse. Du sein de montagnes de calcaire compacte s'élèvent des masses de basalte et d'amygdaloïde poreuse, qui ressemblent à des produits volcaniques et qui renferment de l'olivine, de la zéolithe et de l'obsidienne. Un grand nombre de filons peu puissans et très-variables dans leur largeur et leur direction traversent la pierre calcaire, qui recouvre elle-même un schiste argileux de transition. Les minéraux qui forment la gangue se trouvent, en général, dans un état de décomposition : on les attaque avec la pioche, le pic à roc et la pointrolle. Ces mines ont l'avantage d'être presque entièrement sèches, de sorte qu'elles n'ont pas besoin de machines coûteuses pour l'épuisement des eaux. Ce fut en 1773, pour la première fois, que deux particuliers fort pauvres, Sébastien Coronado et Antonio Lla-

nas, découvrirent dans un site nommé aujourd'hui *Catorce Viejo*, à la pente occidentale du *Picacho de la Variga de Plata*, une série de filons qui semblaient promettre quelques richesses. Ils attaquèrent ces filons, qui étaient pauvres et inconstans dans leurs produits.

En 1778, un autre mineur, Antonio de Zepeda, parcourut pendant trois mois ce groupe de montagnes arides et calcaires. Après avoir examiné avec attention tous les ravins, il eut le bonheur de trouver la crête ou l'affleurement de la *veta grande*, sur laquelle il perça le puits de la Guadalupe. Là gisaient une grande quantité d'argent muriaté et des colorados mêlés d'argent natif. Zepeda les exploita si bien qu'il y réalisa en peu de temps plus d'un demi-million de piastres de bénéfice. Depuis ce temps, les mines de Catorce furent exploitées avec l'activité la plus grande et les résultats les plus heureux. Celle de *Padre Flores* produisit seule, dans la première année, 1,600,000 piastres; la célèbre mine de Purisima, propriété du colonel Obregon, n'a pas cessé depuis 1788 de présenter annuellement un produit net de 200,000 piastres; en 1796 ce produit a été de 1,200,000 piastres, pendant que les frais d'exploitation se montaient à peine à 80,000 piastres. Le filon de Purisima n'est pourtant pas autre chose que celui de Padre Flores; mais pendant que dans cette dernière mine il cesse d'être riche à une profondeur perpendiculaire de 150 mètres, à la Purisima il a été travaillé jusqu'à une profondeur de 480 mètres. Du reste, depuis 1798, la richesse des minerais de Catorce a toujours été en diminuant, et les *metales colorados* qui sont un mélange intime d'argent muriaté, de plomb carbonaté terreux et d'ocre rouge, commencent à faire place aux minerais pyriteux et cuivreux.

On se ferait difficilement une idée de l'aspect sauvage que présente la galerie (*socabon*) de la Purisima. Les dimensions à l'embouchure sont de huit varas de hauteur sur sur six de large; mais à l'intérieur et à une distance de six cents varas, ces dimensions se réduisent à cinq varas et demie sur cinq. Une autre mine, celle del Compromiso, ouverte en 1807, ne semble pas avoir été autre chose qu'un avortement. Depuis peu, la Compagnie anglo-mexicaine a été mise en possession du travail de ces mines; mais bien qu'elle ait réussi à y introduire les procédés avancés de l'art européen, on doute qu'elle y retrouve les merveilles de l'exploitation primitive et qu'elle renouvelle la féerie des fortunes qui se sont faites vers la fin du siècle passé.

Ce fut alors en, effet, le beau temps de Catorce. Alors y arriva le Padre Flores avec le fruit de ses épargnes qui lui servirent à acheter une mine ou plutôt une apparence de mine au nord de la ville. A l'instant il fit mettre la main à l'œuvre dans une surface de vingt varas, où se présentaient des gîtes de minerai. Peu de jours après l'ouverture des travaux, on tomba sur une *boveda* ou chambre voûtée, dans laquelle se trouvaient des morceaux détachés de terre métallique que les restacadores pouvaient vendre jusqu'à une piastre la livre. Aucun des procédés habituels n'était nécessaire pour la réduction de cet argent. A la suite de cette première boveda en survint une autre plus riche encore, située à soixante pieds plus bas et remplie de la même poudre métallique. Cette nouvelle *bonanza* (ou bonne veine), commencée en 1781, dura jusqu'en 1783, intervalle durant lequel le Padre Flores reçut pour sa part de bénéfices la somme de trois millions et demi de piastres, et cela dans un temps où, pour avoir des ouvriers à Catorce, on était obligé de leur donner la moitié des valeurs produites par l'extraction des minerais. On peut évaluer à six millions de piastres le profit réalisé en trois ans dans la mine de Padre Flores; et plus d'une fois on effectua des bénéfices de soixante à soixante-dix mille piastres par jour. Sur le bruit de la découverte du Padre Flores et de sa mine, nommée aussi Mine de Zalava, accoururent de tous les points des aventuriers qui voulurent aussi se faire leur part dans ce magnifique butin. On ouvrit des galeries et des puits dans tous les terrains environnans, et comme ces tentatives restaient infructueuses, l'un des entrepreneurs, le comte de Peñasco, osa, dans une nuit, reculer les différentes bornes qui marquaient les limites des *Pertinencias* du Père, et se mit à exploiter indûment et insolemment une portion de sa mine. Il fit plus : il voulut légaliser ce vol par un autre vol. Il enleva dans la nuit les papiers qui attestaient la propriété de Flores. Le crime était grand, la peine ne fut pas moindre. Le comte fut obligé de restituer au Père les titres qu'il lui avait enlevés et de lui demander pardon à genoux.

Une autre fortune merveilleusement réalisée est celle du capitaine Zuniga, propriétaire des mines de San Geronimo et de Santa Ana. Cette fortune, qui date de 1787 et 1789, était si considérable que le capitaine put en appliquer, sans s'appauvrir, quatre millions de piastres à des institutions de bienfaisance. Zuniga, à son arrivée de Catorce, était un simple muletier qui transportait dans ces montagnes de la viande et

d'autres denrées dont on lui donnait le poids en argent. Encouragé par l'exemple des fortunes soudaines qui se faisaient sous ses yeux, Zuniga vendit ses mules, et avec le produit (2,000 piastres environ) il acheta les deux mines qui devaient lui valoir dans la suite de si grandes richesses. C'était alors simplement des gîtes indiqués ; mais, dès les premières fouilles, le minerai se montra si abondant et si riche que ce fut dès-lors une fortune faite. A l'aide de ses millions, Zuniga obtint le grade de capitaine. Sa magnificence était telle que le vice-roi lui-même ne put se soustraire à son influence. Aux jours des grands baise-mains, Zuniga paraissait à la cour avec un mouchoir rempli de bijoux d'or; mais il ne faisait que traverser la salle d'audience où le vice-roi recevait ses dignitaires. « Je ne viens pas voir Votre Excellence, disait-il, je suis un barbare; je ne comprends rien à l'étiquette des cours (*soy un barbaro; y no se nada de las cortes*) ; je viens voir ma petite enfant (*vengo á ver á mi niña*). » Sa petite enfant était la jeune fille du vice-roi, à qui les bijoux d'or étaient destinés.

Parodi (D. Pedro Medellin), le propriétaire de la mine de los Dolores, était aussi un parvenu de ce genre, un *barbaro*, pour emprunter le terme de Zuniga. Comme lui, il dépensait avec la facilité la plus grande un argent aussi facilement acquis. Dans une seule occasion, Medellin consacra six cent trente mille piastres pour une fête donnée à Saltillo en l'honneur de l'enfant Jésus. Les ouvriers imitaient eux-mêmes alors la prodigalité des maîtres, et de simples mineurs perdaient, dans une matinée, de deux à trois mille piastres au combat des coqs. Parmi ces hommes qui gaspillaient ainsi des biens inespérés, il y en eut qui surent convertir leur fortune en acquisitions fructueuses dans des districts moins ingrats que celui de Catorce. Les Davalo achetèrent de belles haciendas près d'Aguas Calientes; les Obregon près de Léon. Les Aguirre s'établirent à Matehuala et devinrent possesseurs de la grande hacienda de Vanegas. Le Padre Flores acquit de beaux terrains dans le Zacatecas ; le licencié Gordoa en fit autant ; enfin une foule d'Espagnols qui avaient acquis de petites fortunes dans ces exploitations recueillirent leur capital et s'embarquèrent pour l'Europe.

Les exploitations de San Luis Potosi, ancien pendant du célèbre Potosi péruvien, ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir. Depuis longtemps les magasins d'amalgamation de la Pisa et de los Pozos ont éte complètement abandonnés, et 18,000 piastres récemment dépensées en pure perte n'ont servi qu'à prouver de nouveau et d'une manière péremptoire l'épuisement complet de cette veine. En revanche, San Luis de Potosi est restée en possession de grandes richesses agricoles. La population du district ne va pas à moins de 250,000 ames, et celle de la capitale flotte entre cinquante et soixante mille. Le congrès de cet Etat est de quatorze députés. Le commerce du pays est presque entièrement concentré, à l'heure actuelle, dans les mains de quelques étrangers. La ville compte une foule d'ouvriers industrieux qui pourvoient au besoin de ses habitans. Ses environs sont d'une fertilité vraiment merveilleuse.

Durango est aussi un district de mines isolé des autres, et peu connu avant que l'Anglais Ward y eût séjourné. Pour les habitans des provinces centrales, Durango est une *tierra inconoscida*. Quand on y pénètre, pourtant, on est surpris d'y trouver une civilisation plus avancée que celle des pays situés plus au S. C'est un pays tout espagnol et tout créole, d'où les aborigènes semblent s'être complètement retirés; une colonie composée de descendans des Biscayens, Navarrois, Catalans, qui se fixèrent au Mexique peu de temps après la conquête. Dans ces pays, peu ou point de métis. On y retrouve presque intactes les qualités des vieux Castillans, la dignité, la gravité, la politesse, l'activité et l'esprit d'entreprise. Cette même race non mélangée se rencontre dans toutes les provinces situées à l'O. de Durango, dans le Nouveau-Mexique et dans la Californie. Là aussi domine la race blanche, et les Indiens qu'on y retrouve, presque tous chasseurs, habitent des villages distincts, sans se mêler jamais au sang de leurs maîtres. Dans le S. du Chihuahua, la race des aborigènes cesse presque tout-à-fait, si ce n'est, pourtant, dans le Bolson de Mapimi, qui communique avec les forêts de Cohahuila et du Texas, occupées par les Comanches et autres *Indios bravos* (Indiens libres) qui occupent toute la zône déserte entre le Rio Bravo del Norte et les frontières des Etats-Unis.

Dans le Durango même, on chercherait vainement un seul homme de couleur. Aux temps de la conquête, ses habitans se retirèrent vers le nord à mesure que les blancs gagnaient du terrain, et sauf un très-petit nombre de tribus sédentaires qui demeurèrent dans les cantons de Sonora et de Cinaloa, tout le reste se retira sur les bords de la Gila, terres inexplorées depuis trois siècles.

Ainsi, presque toute blanche, la population

de l'Etat de Durango est de 175,000, celle de la capitale est de 2,200. Les villes les plus importantes du district ont été fondées par suite de la découverte de mines. Avant la fouille de celles de Guarisamey, Vitoria n'était qu'un pauvre village; en 1783, il contenait 8,000 habitans. La ville presque tout entière, sa place, son théâtre, ses grandes rues, ses édifices publics ont été bâtis par Zambrano, qui tira, dit-on, des mines de San Dimas et de Guarisamey une valeur de trente millions de piastres. Cependant d'autres endroits, comme Villa del nombre de Dios et San Juan del Rio, doivent leur existence à des exploitations agricoles ou manufacturières. L'éducation des bestiaux, des chevaux et des mules entre aussi pour une somme importante dans les produits du pays. On pourrait utiliser beaucoup mieux encore le territoire le plus propice et le plus beau. Le sucre réussirait à souhait dans les vallons de la Sierra Madre, dans lesquels l'eau abonde. L'indigo et le café deviendraient une grande richesse locale. Quant aux trésors métalliques, ils ne sont encore qu'à peine soupçonnés. A un quart de lieue de la ville se trouve le Cerro de Mercado, entièrement composé de minerais de fer, de deux qualités distinctes, cristallisé ou magnétique, mais l'un et l'autre également riches et pouvant contenir de 60 à 75 p. °/₀ de fer pur. Malheureusement les procédés d'exploitation du fer sont encore ou imparfaits, ou même totalement inconnus. Quand M. Ward y passa, le travail avait cessé faute d'ouvriers entendus. C'est aussi dans les environs de Durango que l'on trouve, isolée dans la plaine, cette énorme masse de fer malléable et de nickel, dont la composition paraît identique avec celle de l'aérolithe tombée en Hongrie en 1751. On assure que cette masse de Durango pèse près de 1,900 myriagrammes, c'est-à-dire 400 myriagrammes de plus que l'aérolithe d'Olumpa.

D'après la nouvelle organisation de la Confédération mexicaine, Durango a sa constitution spéciale, beaucoup plus libérale que celle des autres districts. L'Etat est fertile, abondant en toutes sortes de denrées. Le maïs s'y vend rarement au-dessus de douze réaux la fanega; souvent il descend à sept réaux. Les fruits et les végétaux de Durango, surtout les pêches et les pommes de terre, jouissent d'une certaine célébrité. Ses mules sont les plus estimées du Mexique. Ses bestiaux s'exportent pour tous les marchés méridionaux.

Le district offrant d'autres ressources, les gîtes de minerais y ont été moins vivement poursuivis qu'ailleurs. A part les mines de San Dimas et de Guarisamey, il en est peu dont la profondeur excède cent varas. Les procédés employés dans ces exploitations sont d'une simplicité telle qu'ils se refuseraient à des travaux étendus. Il en est de même des machines dont on se sert dans l'hôtel des monnaies de Durango. C'est l'art du monnayage dans son enfance. Les mines de Guarisamey sont celles de tout le Mexique qui présentent le plus d'or à l'état d'alliage avec l'argent. La proportion est quelquefois telle qu'un bloc d'argent vaut de deux mille à trois mille piastres.

La plus grande partie des gîtes métalliques de ces montagnes fut dénoncée et exploitée d'abord par Zambrano; tous donnèrent de beaux résultats. Guarisamey, Arana, dans laquelle on trouva des excavations garnies d'un sable métallique d'argent et d'or; la Candelaria, la Abra qui offrirent presque sans frais des richesses merveilleuses, furent ou sont encore la propriété de cette opulente famille. Dans l'Etat de Chihuahua qui confine à celui de Durango, on trouve aussi quelques mines, entre autres celles de San José del Parral, et les exploitations plus célèbres encore de Batopilas. Parmi ces dernières, il faut citer la mine del Carmen, qui fut l'origine de la fortune du célèbre marquis de Bustamente, et d'où fut extrait un bloc d'argent massif du poids de dix-sept arrobes ou quatre cents livres. Quand l'évêque de Durango vint visiter Batopilas, le fastueux marquis le fit marcher sur des barres d'argent depuis la porte de sa demeure jusqu'à la salle de réception. Le district Jesus Maria a aussi quelques gîtes récemment découverts et en cours d'exploitation.

En revenant vers le sud et presqu'à proximité de la capitale, on rencontre d'autres mines bien plus célèbres par leur ancienneté. Ce sont les gîtes de Pachuca, de Real del Monte et de Moran. Parmi eux, le filon de la Biscaina est le seul peut-être qui ait été l'objet de travaux soutenus, Moran a été tour à tour repris et quitté; Pachuca, l'un des plus riches filons de l'Amérique, a été délaissé long-temps à la suite d'un désastreux incendie qui ruina tous les travaux souterrains et fit périr un très-grand nombre de mineurs. Cette mine del Encino fournissait, à elle seule, trente mille marcs d'argent.

La veta de la Biscaina, moins puissante, quoique plus riche peut-être que le filon de Guanaxuato, fut célèbre depuis le seizième siècle jusqu'au dix-septième; mais vers ce temps, quoiqu'elle eût produit avec la mine de Xacal plus de cinq cent quarante mille marcs d'argent, on

fut obligé, à une profondeur de cent vingt mètres, d'abandonner les travaux, à cause de la grande quantité d'eau qui filtrait à travers les fentes de la roche porphyritique. Dans cet état, un mineur fort entreprenant, Don Alexandro Bustamente, eut le courage de commencer une galerie d'écoulement que son associé Pedro Terreros (comte de la Regla) acheva après la mort de Bustamente. Ce comte de la Regla est encore l'une de ces prodigieuses fortunes qui semblent offrir la réalité des contes de Sheherazade. En 1774, il avait déjà retiré vingt-cinq millions de francs de la mine de la Biscaina. Ce fut lui qui fit présent à Charles III de deux vaisseaux de guerre, dont l'un de 112 canons; ce fut lui encore qui prêta à la cour de Madrid cinq millions qui ne lui ont jamais été rendus. Il construisit, en outre, la grande usine de la Regla, qui lui coûta plus de dix millions, et laissa à ses enfans l'une des plus colossales fortunes qui se soient faites au Mexique.

C'est sur le Real del Monte et sur Moran que se sont portés les soins les plus actifs des compagnies européennes qui exploitent aujourd'hui les mines du Mexique. Les Hollandais sont à Chico, les Anglais à Moran. Des machines à vapeur ont été mises en jeu, tant pour l'épuisement que pour l'extraction du minerai. Des difficultés immenses et des frais énormes ont d'abord rendu ces opérations onéreuses; mais, à la suite de ces premiers travaux, de meilleurs résultats ont été obtenus.

Il serait trop long de suivre ici la foule de gîtes secondaires, les uns abandonnés pour diverses causes, les autres exploités encore, que l'on rencontre dans toute la Cordillère du Mexique; Tasco, à qui se rattache l'histoire de la première fortune et de la ruine de Laborde; Tehuilotepec fort appauvries depuis leur découverte; Bolanos délaissées à la suite d'un incendie intérieur; Tlalpuxahua, Zimapan, San José de Oro, la Encarnacion, el Chico, Capula, Temascaltepec, Angangeo et Rancho del Oro, gîtes de minerais plus ou moins anciens, plus ou moins puissans, plus ou moins célèbres. L'histoire des mines du Mexique, leurs vicissitudes, leurs phases de fortune et de misère, leur apogée et leur décadence demanderaient de plus longs développemens que ce que nous pouvons leur en donner ici. Seulement il nous reste à dire que cette richesse a plus profité à quelques aventuriers qu'elle n'a été utile au pays même. Si, avec la même activité fiévreuse, la même persévérance maladive qu'on a mises à arracher des valeurs fictives des entrailles de la Cordillère, on avait poursuivi dans les plaines fécondes du Mexique l'amélioration des produits du sol, la propagation des arts industriels et l'extraction des minéraux utiles, nulle contrée au monde ne serait aujourd'hui plus favorisée sous tous les rapports, nulle n'aurait des richesses plus inépuisables et plus réelles à offrir aux échanges européens. Les mines d'argent ont retardé la civilisation agricole du Mexique; elles ont semé çà et là quelques paillettes, mais sans aucun fruit pour l'avenir du pays.

Un séjour d'une semaine à Guanaxuato et aux environs me suffit pour me donner une idée assez complète des districts des mines et de leur exploitation renaissante. Quand cette exploration fut terminée, je repris le chemin de Mexico, où je ne demeurai cette fois que le temps nécessaire pour rencontrer une occasion agréable et sûre pour Vera Cruz. Elle se présenta et je partis; je revis la Puebla et ses églises, Xalapa et ses pittoresques maisons de plaisance; puis, après une longue traite à travers la Tierra Caliente, je regagnai Vera Cruz, d'où je devais m'embarquer pour les Etats-Unis d'Amérique.

CHAPITRE XLVI.

GÉNÉRALITÉS SUR LE MEXIQUE. — HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE. — THÉOLOGIE.

L'histoire de la conquête du Mexique est un drame qui vit dans toutes les mémoires. Comment Cortez aborda le 21 avril 1519 sur la péninsule de Yucatan; ce qu'il lui fallut d'efforts opiniâtres pour arriver le 8 novembre suivant dans la capitale du Mexique; par quels moyens atroces il y vainquit et s'y maintint; le meurtre de Montezuma, ce roi d'un âge d'or, qui ne voyait dans la venue des conquérans étrangers que l'accomplissement d'une prophétie locale; le massacre de la noblesse mexicaine ordonné par Alvarado; la résistance héroïque de Guatimozin et son supplice affreux et bizarre; la conquête définitive de cet empire, au milieu d'une immense dévastation; les villes détruites, les populations égorgées, l'Evangile, cette charte de paix, prêché avec le fer et le feu; personne n'ignore aujourd'hui cette lamentable chronique, cette invasion brutale et sanglante d'intrépides aventuriers, ce récit d'héroïsme éclatant et d'atrocités si noires, cette prise de possession dans laquelle tout l'or de l'Amérique ne put pas la défendre contre le fer de l'Europe.

Ce fut presque sur des ruines que Cortez fonda au Mexique le pouvoir espagnol. Le sys-

tème d'oppression et de pillage ne mourut point avec lui. Malgré tous les efforts de Charles-Quint pour améliorer le sort de ses nouveaux et lointains sujets, on perpétua au Mexique la politique de dépopulation, en traitant les indigènes comme des bêtes de somme. Les vice-rois que l'Espagne envoyait au Nouveau-Monde n'avaient souci que de leur fortune ou de leur pouvoir; ils s'inquiétaient peu des misères chaque jour accrues des peuples qu'ils gouvernaient. Autour d'eux, la vénalité avait formé comme un cercle impénétrable au contrôle supérieur. Si loin de la métropole, et avec tant d'or sous la main, les vice-rois du Mexique étaient de vrais despotes, ne relevant presque que de leurs caprices. Par toutes sortes de moyens de compression, ils cherchaient à y étouffer l'élan des idées et des progrès qui éveillent toujours chez les peuples le sentiment de leur dignité et de leur indépendance. Le monopole pesant à la fois sur l'industrie et sur l'agriculture, les droits énormes tant à l'entrée qu'à la sortie des produits, la mise à l'index d'une éducation libérale, tout était combiné de façon à perpétuer l'ignorance, et, avec l'ignorance, l'esclavage des régnicoles.

Sans les événemens de 1808, long-temps peut-être ce système eût régné sur le Nouveau-Monde. Ces événemens, qui ébranlèrent l'existence politique de la métropole, ne furent pas sans doute le motif de la révolution coloniale; mais ils en devinrent l'occasion et le prétexte. Napoléon venait de soumettre par les négociations la Péninsule hispanique; il en faisait une annexe de l'Empire français et posait sur la tête de son frère la couronne de Ferdinand. A cette nouvelle, un mouvement éclata au Mexique; mouvement qui prit d'abord le caractère d'une protestation en faveur du souverain légitime, mais qui, plus tard, devint une déclaration d'indépendance contre ce souverain. Le vice-roi qui gouvernait alors, José Iturigarray, voyant que les colonies espagnoles restaient désormais sans lien avec la métropole, isolées et livrées à elles-mêmes, voulut organiser une junte, dans laquelle devaient entrer en proportions égales des créoles et des Européens. Cette assimilation indisposa ces derniers; ils conspirèrent contre le vice-roi, s'emparèrent de sa personne et l'embarquèrent pour Cadix alors au pouvoir de la junte insurrectionnelle. Bientôt cette junte envoya son dignitaire de confiance, Venegas, qui devint la tête et le bras du parti européen, marchant désormais vers l'oppression du parti créole. De là naquit cette révolution qui, conçue d'abord dans une pensée de fidélité au souverain légitime, devait aboutir à l'indépendance coloniale et à une ère d'émancipation. Les Américains ne purent souffrir sans impatience et sans haine l'autorité du nouveau gouverneur. Ils complotèrent à leur tour. Il s'organisa dans tout le royaume une ligue, à la tête de laquelle se mirent des dignitaires civils et religieux. Trahis et dénoncés aux vengeances du vice-roi, les conjurés levèrent l'étendard de la révolte. Le moine Hidalgo, recteur de la ville de Dolores, désigné comme la première victime de Venegas, fut aussi le premier insurgé. Le 10 septembre 1810, au moment où les soldats du vice-roi venaient le saisir, il fit sonner le tocsin et appela les populations aux armes. Deux mois après, il eut 30,000 hommes sous ses ordres, mal armés, mal disciplinés, il est vrai, mais hardis, exaspérés et entreprenans.

Ce fut alors que commença cette guerre trop longue pour être racontée. Hidalgo, n'ayant d'appui contre des troupes aguerries que dans des moyens révolutionnaires, offrit en perspective à ses milices le pillage et la dévastation. Ayant assiégé Guanaxuato, et s'en étant rendu maître, les richesses métalliques de la contrée tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et le soldat le moins bien partagé parmi ses Indiens eut pour lui une valeur de cinq cents à mille piastres; mais telle était l'ignorance de ces malheureux qu'ils prenaient les doublons pour des médailles dorées, et les échangeaient contre quatre réaux.

Ces triomphes eurent leurs revers. Les excès commis par Hidalgo, les prédications des prêtres qui excommunièrent en masse tous les insurgés, la bravoure farouche du général espagnol Calleja amenèrent une réaction. Hidalgo, fait prisonnier à Chihahua, fut exécuté le 27 juillet 1811, et tous les Indiens que l'on put saisir furent passés par les armes. Jamais boucherie ne fut plus affreuse et plus générale.

Le sang invoquait le sang, et à un chef mort devait succéder un autre chef. José Maria Morelo prit la place de Hidalgo. Plus habile et plus prévoyant, il essaya d'ébaucher la révolution politique, en continuant l'insurrection militaire. Il convoqua une junte à Zultepec, et fit formuler une constitution qui faisait du Mexique une annexe indépendante de l'Espagne, relevant du patronage de Ferdinand. Malheureusement Morelo n'avait pas des forces suffisantes pour fonder son œuvre par les armes. Vaincu comme Hidalgo, il périt comme lui. Alors parut Xavier Mina, le neveu du général de ce nom si célèbre dans la Péninsule. Le jeune Mina combina à Londres le plan d'une insurrection nouvelle, et

en 1817, à la tête de 450 hardis aventuriers, il débarqua à Soto la Marina, sur la côte mexicaine. Comme on lui avait promis des renforts, il laissa sur le lieu du débarquement 130 hommes, et, avec les 320 autres, il marcha à la conquête du Mexique. Dès le second jour, 1,500 créoles déterminés se rallièrent à lui. Il marcha sur San Luis de Potosi, battit sur la route un corps de 2,000 royalistes, entra dans la ville, puis se dirigea sur Guanaxuato qui lui ouvrit ses portes avec enthousiasme. Si, à ce moment, Mina eût sur-le-champ poussé vers la capitale, c'en était fait de Mexico. Le vice-roi Apocada n'eût pas cherché à le défendre; mais Guanaxuato fut une espèce de Capoue pour les vainqueurs; et, pendant qu'ils y faisaient une halte, les royalistes trouvèrent le temps de rassembler leurs forces. Ce n'eût rien été encore si un guet-apens n'eût compromis tout-à-coup le sort de la révolution. Dans une reconnaissance isolée, le jeune chef, l'ame de cette entreprise, Mina, fut fait prisonnier et impitoyablement fusillé ensuite par le général Orantia. C'était une perte immense. L'armée confédérée se dispersa sous divers généraux qui, chacun de son côté, tinrent la campagne. Cette nouvelle guerre de guérillas sans cesse renaissante eût à la longue usé les forces royalistes, quand même un événement imprévu n'eût pas tout-à-coup décidé de l'avenir du Mexique. Le colonel Iturbide, envoyé à Acapulco avec un des régimens les plus dévoués, passa aux rebelles et se posa comme généralissime de l'indépendance mexicaine. En quelques mois, il devint si puissant que les nouveaux vice-rois, Novella et O'donoju, transigèrent avec lui et reconnurent l'indépendance de l'Etat émancipé.

Iturbide, qui s'était proclamé *Général en chef de l'Armée impériale*, entra à Mexico en triomphateur. La municipalité vint lui offrir en grande pompe les clefs de la ville. Une junte provisoire, installée avec solennité, confirma les titres qu'Iturbide s'était attribués et nomma une régence à l'empire. Malheureusement, Iturbide ne sut ni reconnaître ni ménager le principe révolutionnaire qui l'avait fait vaincre. Il visa à une dictature. Des actes de cruauté gratuite et de despotisme intempestif ébranlèrent son pouvoir naissant, et le ruinèrent avant qu'il eût acquis quelque force. Santa Anna ayant proclamé la république à Vera Cruz, la désertion se mit parmi les troupes de l'empereur Iturbide qui venait de se faire couronner avec la plus grande magnificence. La dissolution du Congrès et l'arrestation de quelques membres ne purent sauver le dictateur. Vitoria et Vergas à Vera Cruz, Guerrero et Bravo à la Puebla, Jural à San Luis de Potosi proclamaient à la fois la république. Une dernière rencontre trancha la question. L'empereur fut battu, et ce fut la fin de l'empire. Le Congrès exila Iturbide en Italie, avec une pension de 25,000 piastres. Il s'embarqua à Antigua le 11 mai 1823; mais, poussé par son humeur inquiète et ne se tenant pas pour déchu, il ne craignit pas de reparaître en 1824 sur le territoire mexicain. Cette fois, saisi par le général Felipe de la Garza, il fut fusillé quelques jours après son débarquement.

Cependant le nouvel Etat se constituait à l'ombre d'un pouvoir exécutif composé des généraux Vitoria, Bravo et Regrete. En janvier 1824, la Charte mexicaine fut promulguée : elle proclamait une république fédérale. Après avoir établi l'indépendance absolue de la contrée et adopté le culte catholique comme religion de l'Etat, la constitution divisait la république en dix-neuf districts, attribuait le pouvoir législatif à un Congrès composé de deux chambres, les représentans et le sénat, et mettait le pouvoir exécutif entre les mains d'un président et d'un vice-président élus par les congrès des provinces. Désormais les drapeaux mexicains furent décorés de l'aigle, perchée du pied gauche sur le cactus de la cochenille. (Ce cactus s'élève sur un rocher au milieu d'un lac, et l'aigle tient dans ses serres du pied droit un serpent qu'il déchire avec son bec.) Deux rameaux furent brodés des deux côtés de cet écusson, l'un de laurier, l'autre de chêne, en mémoire des premiers défenseurs de l'indépendance. Telle fut la nouvelle Confédération mexicaine.

Les forces de mer et de terre de cet Etat naissant ne sont point encore sur un pied bien formidable. La marine surtout n'a qu'un matériel et un personnel insignifians; un vaisseau de ligne, deux frégates, une corvette, quelques bricks ou goëlettes de guerre, et quelques bateaux à vapeur, voilà à quoi elle se réduit. L'armée de terre est plus imposante. Ses cadres se composent de 60,000 soldats, dont 32,000 seulement restent sous les armes. Outre ces troupes régulières soldées, on a la *milicia activa* (milice active) qui varie de 10,000 à 30,000 hommes. On ne compte au Mexique que cinq forteresses, San Juan de Ulloa, Campêche, Perote, Acapulco et San Blas, et encore ne sont-elles guère en bon état. Les arsenaux sont actuellement bien garnis d'armes, et les parcs d'artillerie renferment un fort beau matériel.

L'une des plus grandes influences politiques

de l'Etat mexicain, c'est le clergé. Son pouvoir ne semble pas même avoir été compromis par la révolution récente, parce qu'il en fut l'un des agens les plus actifs et les plus opiniâtres. La république reconnaît un archevêché, celui de Mexico, et neuf évêchés, lesquels, avec le chapitre collégial de Guadalupe, comprennent cent quatre-vingt huit prébendes ou canonicats. Les énormes propriétés du clergé, que l'on évaluait au commencement de ce siècle à quarante-quatre millions de piastres, semblent avoir diminué aujourd'hui de moitié. Soit par dépréciation, soit par suite de pertes, il ne s'élève plus aujourd'hui qu'à la somme de vingt millions de piastres.

La guerre civile qui a si long-temps pesé sur le pays, a aussi attaqué dans leur source les revenus de l'Etat mexicain. Le temps n'est plus où, suivant M. de Humboldt, les recettes annuelles s'élevaient à vingt millions de piastres. En 1823, d'après les rapports des ministres de la république, ce chiffre était tombé à 9,373,065 piastres, tandis que celui des dépenses s'élevait à 17,986,674, ce qui constituait un déficit énorme. Depuis lors, les revenus de la Confédération ont pris un mouvement ascensionnel, de manière à s'élever en 1828 jusqu'à près de quatorze millions de piastres, tandis que les dépenses, tendant à se niveler avec les recettes, se réduisaient peu à peu à quinze millions. Les sources du revenu public sont le monopole du tabac, qu'on a maintenu avec certaines modifications, la fabrication des poudres, les droits de poste, les droits sur le sel, la loterie, le monnayage, les droits de douanes à l'importation et à l'exportation des marchandises, une espèce de taxe foncière inégalement répartie dans les districts, un droit sur les boissons, enfin le revenu du domaine public. L'emploi de ces rentrées est dans les honoraires des fonctionnaires, dans l'entretien de l'armée de terre et de mer, dans le paiement des intérêts de la dette active. Cette situation n'est encore ni tellement nette, ni tellement prospère, qu'il ne faille de longues années pour retrouver, au Mexique, la balance entre les recettes et les dépenses.

L'un des plus précieux élémens d'une renaissance serait dans une impulsion nouvelle donnée au commerce que de longues guerres ont appauvri et qu'une révolution a déplacé. Avant l'époque de l'indépendance, il n'existait pour le Mexique d'échanges organisés qu'avec la métropole et ses colonies. Tout progrès commercial et industriel était subordonné aux convenances du commerce espagnol et de l'industrie espagnole. Aussi, tout en s'élevant à un certain degré d'activité, les échanges n'avaient jamais marché vers un développement qui leur fût propre. Toutes les relations extérieures n'avaient, pour aboutir au Mexique, que deux points : l'un, Vera Cruz, destiné à desservir le mouvement entre le pays et la métropole; l'autre, Acapulco, liant le Mexique aux possessions espagnoles de l'Inde, et principalement aux Philippines. Tout le commerce avec l'Europe était donc concentré sur un seul marché; il l'était aussi dans une seule main, le *Consulado*, corporation de marchands qui résidait à Mexico. Malgré toutes ces chaînes du monopole, les échanges du Mexique avaient pris, au commencement de ce siècle, une extension assez grande, favorisée sans doute par l'énorme quantité de valeurs monnayées que les indigènes tiraient alors des entrailles de la terre. Les importations consistaient en étoffes de soie, de drap et de coton, en papier, eaux-de-vie, mercure, fer, acier, vin et cire; les exportations, en or, argent, cochenille, sucre, farine, indigo, viandes salées, cuirs, salsepareille, vanille, jalap, savon, poivre et bois de campêche.

Depuis la guerre de l'indépendance et l'organisation nouvelle qui en est résultée, le commerce a entièrement changé de mains. Toutes les vieilles maisons espagnoles ont dû quitter un pays qui n'était plus sûr pour elles, et des négocians accourus de tous les coins du monde, Anglais, Américains, Français, Allemands, Suédois, Italiens, sont venus établir la concurrence dans un pays où elle n'avait jamais existé. Ne laissant que des agens à Vera Cruz, ils ont fondé à Mexico une foule de comptoirs exploités ensuite avec plus ou moins de bonheur. Cette péripétie commerciale ne s'est point accomplie sans d'énormes souffrances. Les importations et les exportations de Vera Cruz tombèrent, de 1821 à 1823, du chiffre de dix-sept millions à celui de sept millions. Mais peu à peu ce chiffre s'est relevé, et, en 1824, le mouvement combiné d'Alvarado et de Vera Cruz était de dix-sept millions de piastres, somme énorme lorsqu'on pense que, pendant cinq ou six années de trouble, les riches espagnols avaient dirigé sur l'Europe, avec la pensée de les y mettre à l'abri, des sommes qu'on ne peut pas évaluer à moins de cent cinquante millions de piastres.

Ce fut alors que, dans la pénurie du numéraire obstinément enfoui, la république contracta un emprunt public, afin de relever le crédit particulier, et cette mesure, mal accueillie d'abord, produisit dans la suite les meilleurs et les plus utiles résultats. Aujourd'hui le commerce mexicain, guéri des plaies de la guerre, semble

marcher dans une progression toujours croissante.

Tel est l'état de la contrée sous le triple point de vue de l'histoire, de la politique et du commerce. Passons maintenant à sa géographie.

La république de Mexico, autrefois vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, a pour limites: à l'E. et au S. E., le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes; à l'O., l'Océan-Pacifique; au S., l'Etat de Guatemala; au N., les États-Unis. Au S. et au N., ces frontières sont indécises; elles forment l'objet de négociations encore pendantes entre la république et le Guatemala d'une part, et les Etats-Unis de l'autre, quoique le traité de Washington soit provisoirement reconnu par les deux peuples limitrophes. Ce qui fera tôt ou tard l'objet d'un litige entre les Américains du Nord et les Mexicains, c'est la riche province du Texas, objet depuis long-temps de la convoitise de l'Union.

Le territoire du Mexique est de 118,478 lieues carrées de 25 au degré, dont une grande portion située au-delà du Tropique et dans la zône la plus tempérée de l'univers. L'étendue totale de cet État équivaut au quart de celle de l'Europe, c'est-à-dire à la France, l'Autriche, l'Espagne, le Portugal et la Grande-Bretagne réunis.

Dans cette vaste étendue de terrain, ce n'est pas seulement à sa grande échelle de latitudes que le Mexique doit ses variations de température, mais encore à sa construction géologique, l'une des plus singulières que l'on connaisse.

En effet, la Cordillère des Andes, après avoir traversé toute l'Amérique du Sud et l'isthme de Panama, se sépare, à son entrée dans le continent septentrional, en deux branches qui, divergeant à l'E. et à l'O., tout en conservant leur direction vers le N., déterminent entre leurs deux chaînes un vaste plateau, que traversent sur divers points des chaînes principales ou secondaires, mais maintenu dans sa plus grande dimension à une hauteur de six à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette élévation va en diminuant vers le N. E., de manière à tomber au niveau de l'Océan vers le Texas, tandis qu'à l'E. la Cordillère continue à porter son plateau à travers les provinces de Sonora et de Durango jusqu'aux frontières des États-Unis. Il résulte de cette constitution géologique que les villes situées sur le plateau, comme Mexico, Guanaxuato, Zacatecas, quoique placées sous le même parallèle qu'Acapulco, Vera Cruz et San Blas, ont une température tout-à-fait différente, et par conséquent des produits tout autres. La végétation, en gravissant le plateau, semble se modifier et se suivre par couches; les plantes parasites des Tropiques font place peu à peu à de magnifiques chênes, et l'atmosphère fiévreuse de Vera Cruz à l'air salubre de Xalapa. Plus loin, au lieu du chêne, se présente le sapin, dans une zône déjà plus froide : c'est le plateau. Privé d'eau, et par conséquent de verdure persévérante, il déroule ses longues plaines, presque toutes sur le même niveau, et à peine coupées, de loin à loin, par des rangs de montagnes, qui encadrent de vastes vallons. On dirait autant de lacs restés à sec.

Pour exprimer ces différences de température qu'ils ressentaient plutôt qu'ils ne se les expliquaient, les Indiens ont jadis divisé le pays en trois natures de climats : la *Tierra caliente* (terre chaude), dans laquelle ils comprennent tout le littoral et les ravins de l'intérieur, sol sur lequel peuvent croître les productions tropicales; la *Tierra fria* (terre froide), renfermant tous les districts montagneux qui s'élèvent depuis la hauteur moyenne du plateau jusqu'aux sommets chargés de neiges éternelles; enfin la *Tierra templada* (terre tempérée), la partie du sol qui se trouve entre l'un et l'autre de ces niveaux, et qui participe à la fois de l'une et de l'autre température. On comprend, sans qu'il soit nécessaire de le dire, tout ce qu'une pareille classification peut avoir de vague et d'arbitraire, surtout quand les habitudes locales, et non les observations scientifiques, en règlent l'emploi et l'application.

Dans ce territoire ainsi distribué, tous les produits de l'univers trouveraient le sol et le climat qui leur sont propres. Malheureusement, cette constitution géologique, en même temps qu'elle se prête au développement de toutes les cultures, semble être un obstacle à la facilité des communications, sans laquelle les produits perdent beaucoup de leur valeur. Les routes, entre le plateau et le littoral, sont mauvaises et d'un entretien coûteux; et, à part le canal de Chalco qui n'a guère que sept lieues d'étendue, on ne connaît pas de voie navigable dans toute la zône élevée du Mexique. Ainsi, point de navigation et pas même de charroi, les routes étant trop étroites. Le transport se fait tout entier à dos de mules, ce qui le rend nécessairement fort coûteux. De là résulte ce fait que, si l'on cultive le sol dans les environs des grandes villes, où les denrées trouvent un débit sûr, on le laisse en friche dans tous les autres districts.

La population de ce plateau se composait de diverses races : les *Guachupines*, Européens de sang pur; les créoles espagnols, indigènes de

sang européen non mêlé; les métis, descendans de blancs et d'Indiens; les mulâtres, descendans de blancs et de nègres; les Zambos, descendans de nègres et d'Indiens; les Indiens eux-mêmes ou la race aborigène cuivrée; enfin les nègres, esclaves importés d'Afrique. Les Indiens ou anciens Mexicains forment à eux seuls les deux cinquièmes environ de la population du Mexique, population que l'on ne peut guère évaluer au-delà de 8,000,000 d'ames.

Ces Indiens, descendans des peuples trouvés sur les lieux à l'époque de la conquête, semblent être de la race aztèque qui avait reçu des Toultèques les élémens d'une civilisation assez remarquable. Dans le nombre, il y en eut alors qui se soumirent au joug des nouveaux maîtres et le subirent patiemment; d'autres qui se retirèrent devant la conquête et restèrent ainsi indépendans. Ces derniers sont ceux que les Espagnols ont désignés sous le nom d'*Indios bravos*. Ils occupent aujourd'hui la lisière qui sépare les possessions mexicaines des possessions des États-Unis. Du reste, il serait fort difficile d'établir entre les uns et les autres, soit une affinité, soit une divergence d'origine, quand on pense que si, d'un côté, le type physique offre de l'une à l'autre de grandes analogies, de l'autre les idiomes diffèrent complètement dans leurs radicales. De ces langues, la plus répandue était la langue aztèque ; ensuite venait celle des Otomites.

Les indigènes du Mexique reproduisent le type américain que nous avons souvent décrit : couleur basanée, cheveux plats et lisses, peu de barbe, le corps trapu, l'œil alongé et un peu bridé, les pommettes saillantes, les lèvres larges. Parmi ces indigènes, ceux qui se sont résignés au joug espagnol et qui se vouent aux travaux du sol dans les plaines du plateau mexicain, arrivent d'ordinaire à un âge fort avancé. Ils n'ont pas à essuyer les fatigues de la vie errante qui épuise les peuples chasseurs et guerriers du Mississipi et des savanes du Rio Gila. Sans l'abus du pulque, ces indigènes parviendraient à une longévité très-grande. Il est fort difficile de juger l'âge d'un Indien sur sa physionomie. Une tête qui ne grisonne que fort rarement, l'absence de barbe et une peau peu sujette à se rider, perpétuent même parmi les personnes âgées un certain air de jeunesse. Les couples centenaires, homme et femme, se rencontrent assez fréquemment dans la zône tempérée, située à mi-côte de la Cordillère. Ces vieillesses sont robustes et heureuses. Parmi ces Indiens, peu de louches, de boiteux, de manchots et de bossus. Un fait singulier, c'est que dans les pays où les Européens et les créoles sont affligés de goître, les Indiens ignorent cette infirmité. La taille de ces aborigènes et des métis qui en proviennent est fort avantageuse, et M. de Humboldt cite un géant métis, Martin Salmeron, haut de sept pieds.

On ne peut guère, sur ce que sont aujourd'hui les Indiens, apprécier ce qu'ils étaient, sous le rapport des mœurs et des habitudes sociales. L'esclavage, qui altère si profondément les types, agit encore plus profondément sur les coutumes et les mœurs. Ensuite, il faut dire que les femmes de la classe distinguée parmi les anciens Mexicains aimèrent mieux toutes contracter des mariages avec les vainqueurs que de subir le mépris que ceux-ci témoignaient pour les Indiens. De là il est résulté que les indigènes actuels sont les descendans de la race la plus pauvre et la plus misérable de l'ancien Mexique, des portefaix, des mendians, des colporteurs qui, dès ce temps, pullulaient dans la capitale. Comme traits généraux, on peut seulement dire que l'indigène mexicain est grave, mélancolique et silencieux. Son caractère est résigné, mais ferme; docile, mais énergique au besoin. Quoiqu'en apparence il ait renoncé à ses anciennes pratiques, au fond du cœur il ne les a point oubliées. Le changement de culte n'est pas même après trois siècles un fait accompli pour lui. Dans l'origine, le nouveau rituel catholique se confondit dans leur pensée avec la mythologie mexicaine; le Saint-Esprit avec l'aigle des Aztèques. Les missionnaires, loin de les détourner de ces croyances, y entraient au contraire et s'y prêtaient. De cette façon, quoiqu'en gardant toujours un amour vague pour leurs rites anciens, les indigènes en ont à peu près perdu la formule. Le cérémonial catholique a détrôné le cérémonial aztèque, mais en dehors de l'appareil extérieur, des fêtes, des processions, du sacrifice divin, aucune pensée profonde de dogme et de morale n'a pénétré dans ces populations encore incultes. Douées d'une intelligence grave et réfléchie, ces tribus ne semblent pas pourvues du sens de la poésie et de l'imagination. Point de gaieté, point de laisser-aller, même dans la danse et dans la musique. Les chants sont mélancoliques et lugubres. Quant à la danse, les hommes seuls s'y livrent pendant que les femmes présentent à la ronde des liqueurs fermentées. Les Mexicains ont conservé un goût particulier pour la peinture et la sculpture sur pierre et sur bois. Rien de plus merveilleux que leurs petits ouvrages exécutés à l'aide d'un mauvais couteau. Ils ont encore pour les fleurs le même goût que Cortez observa de son temps; goût que les hommes des hautes classes pous-

saient alors jusqu'à faire venir de loin des plantes exotiques, ainsi que le prouve le fameux arbre à mains (*cheirostemon*) trouvé à Chapultepec. Au grand marché de Mexico, le natif, soit qu'il vende des fruits ou du pulque, a toujours le soin d'orner sa boutique d'un amas de fleurs qu'il renouvelle chaque jour. Souvent le détaillant est caché derrière un rempart de verdure. Devant lui s'élève une espèce de charmille formée d'herbes fraîches et surtout de graminées à feuilles délicates. Le fond d'un vert uni est divisé par de petites guirlandes de fleurs parallèles les unes aux autres, et au centre desquelles s'élèvent des pyramides de fruits. Quelquefois encore, les indigènes présentent leurs fruits dans de petites cages d'un bois léger. Les sapotilles, les mammeas, les poires et les raisins en garnissent le fond, tandis que le sommet est décoré de fleurs odoriférantes.

A côté de ces Indiens soumis aux Espagnols, il en est d'autres peu nombreux qui, ainsi qu'il a été dit, ont reculé devant la conquête. Pêcheurs ou chasseurs, ils occupent aujourd'hui ou la partie la moins accessible des terres centrales, ou les pays frontières dans lesquels les Espagnols n'ont jamais porté leurs armes. Ce sont les Comanches, les Mecos, les Apaches, les Lipans, presque toujours en guerre avec les créoles et infestant les districts de la Nouvelle-Biscaye, de la Sonora et du Nouveau-Mexique. Ces sauvages, qui diffèrent peu des hordes de l'Amérique méridionale, ont plus d'activité, plus d'imagination, plus de force de caractère que les Indiens cultivateurs.

Les familles des Indiens soumis avaient été, dans les premiers siècles de la conquête, partagés entre les conquérans (*conquistadores*) par le système des *Encomiendas*, qui livrait à chaque moine, homme de loi, ou soldat bien méritant, un nombre d'hommes, devenus ainsi leurs esclaves. Jusqu'au dix-huitième siècle, le travail des naturels appartint aux encomienderos, et le serf prit souvent le nom de famille de son maître. Cependant, les familles des conquistadores s'étant peu à peu éteintes, on ne fit plus de distribution nouvelle des encomiendas, et désormais subordonnés aux seuls vice-rois, les Indiens eurent une sorte de liberté et au moins la propriété de leur travail. Depuis lors, le sort des Indiens n'a fait que s'améliorer graduellement sous des lois chaque jour plus douces et plus humaines, et les résultats de la révolution récente seront sans doute de compléter, à leur égard, le système d'émancipation que la politique espagnole avait déjà ébauché.

Jamais pourtant, on doit le croire, ces peuples ne retrouveront l'importance qu'ils eurent à l'époque où la conquête les surprit. On a déjà vu combien de monumens gigantesques, semés autour de Mexico, offraient la preuve d'une civilisation grande et avancée. Ces preuves se retrouvent sur toute l'étendue du territoire.

Telles sont, entre autres, les ruines de Culhuacan, improprement nommées ruines de Palenque. Ces vestiges d'une grande ville, cachés dans les profondeurs de vastes forêts, étaient restés pendant trois siècles ignorés de nos antiquaires, lorsqu'en 1787 le capitaine Antonio del Rio et D. José Alonzo de Calderon rencontrèrent sur leur chemin ces décombres, les plus curieux et les plus étendus qui soient dans le Nouveau-Monde. Depuis lors, ces monumens, dessinés sur les lieux par le capitaine Dupaix, ont acquis une grande importance aux yeux des archéologues européens. La ville de Culhuacan, située non loin du Micol, affluent du Tulija, paraît, autant qu'on peut l'établir sur l'aspect de ses vestiges, avoir eu de six à sept lieues de tour. Dans toute cette étendue de ruines, on distingue des temples, des fortifications, des tombeaux, des pyramides, des ponts, des aqueducs, des maisons, et on retrouve encore enfouis sous le sable des vases, des idoles, des instrumens de musique, des statues colossales; enfin, des bas-reliefs d'une assez belle exécution et ornés de caractères qui semblent être de véritables hiéroglyphes. L'aspect des lieux, le fini de quelques-unes des sculptures, la forme générale des monumens, tout accuse une civilisation antique supérieure à ce que l'on rencontre dans le reste du Mexique. Les figures des monumens représentent un peuple de haute stature, de proportions élégantes et sveltes, d'une physionomie régulière et noble. Parmi ces fragmens d'une antiquité précieuse, on remarque surtout le grand temple, de forme carrée et entouré d'un péristyle, édifice qui peut avoir trois cents pieds de long sur soixante pieds de large (PL. LVI — 1). Ses murailles ont quatre pieds d'épaisseur. L'intérieur en est divisé en plusieurs corps de logis. La forme de l'ensemble est une masse de constructions pyramidales, assises sur une base en carré long et s'élevant en talus l'une au-dessus de l'autre. Au front de la façade qui regarde l'orient est un grand escalier en pierres taillées qui conduit à l'entrée principale. Du milieu de l'édifice s'élève une tour haute d'environ soixante-quinze pieds, qui devait probablement servir de belvéder, et dont

quatre étages sont encore intacts. L'escalier qui y conduisait est au centre, éclairé par des fenêtres percées de chaque côté et à chaque étage. Du reste, l'architecture de l'édifice est en masse élégante et simple. Au-dessous du temple se prolongent d'immenses souterrains qui ne paraissent pas encore avoir été fouillés. Les murailles sont ornées de bas-reliefs sculptés sur pierre et enduites d'un stuc très fin. Les personnages ont ordinairement de sept à huit pieds de hauteur.

C'est à Palenque que l'on a trouvé un bas-relief représentant une prétendue adoration de la croix sur laquelle nos archéologues ont savamment disserté. Ce bas-relief présente, dans le milieu, une grande croix de forme latine, avec une seconde croix inscrite dans la première. Les trois bras supérieurs des deux croix se terminent par trois croissans réunis, et le pied de la grande croix repose sur un support presque demi-elliptique, placé sur un cœur, dont la partie supérieure porte la figure d'un 8 placé transversalement. La croix est surmontée d'un coq à double queue, tenant dans le bec un bonnet ou une calotte hémisphérique. A gauche de la croix figure une femme qui tient un nouveau-né du bras gauche et qui le présente à un prêtre en habits sacerdotaux debout du côté opposé sur un siége formé de deux spirales placées en sens opposé. L'enfant est couché sur deux branches de lotus; sa tête se termine en un croissant, du sommet duquel sort le disque à rayons tournés en haut. Deux feuilles de lotus sortent de derrière sa tête, et son corps, terminé aussi par une feuille, est séparé de la main de la femme par quatre petites sphères. La croix inscrite est ceinte dans sa longueur par quatre demi-cercles placés deux à deux, en face l'un de l'autre. De chacun des bras latéraux de la grande croix extérieure part une branche droite terminée en crochet rectangulaire et garnie de rayons divergens terminés par de petits globes. Ce vaste tableau est entouré de bas-reliefs et de figures. Le scarabée est répété plusieurs fois sur les deux bandes latérales, et, sur celle à droite de la croix, il est accompagné de deux ellipses croisées. Sur plusieurs médaillons, on remarque la croix rectangulaire à branches égales, et dans l'un d'eux elle porte quatre globes, chacun répondant à l'un de ses angles. Dans un autre médaillon, on voit le T, et au-dessous une ellipse renfermant elle-même une seconde ellipse qui contient un arc surmonté d'une pyramide. Deux sphères sont placées au-dessus de l'un, et une au-dessous. Dans ce tableau et dans les bandes de caractères qui l'entourent, nos archéologues européens ont vu de véritables hiéroglyphes. Ils ont pensé en outre que ces hiéroglyphes se rapprochaient en beaucoup de points des hiéroglyphes égyptiens, et que la pensée du tableau étant une allégorie de la naissance du soleil au solstice d'hiver, le temple de Palenque devait être dédié à cet astre. Palenque est située à huit journées d'Ocosingo, d'où on n'y arrive qu'à travers des chemins difficiles, tantôt sur des mules, tantôt porté en hamac à dos d'hommes, tantôt à pied. On distingue deux Palenque : Palenque Nuevo qui a une population assez considérable de blancs et de métis, et Palenque Viejo dans les environs de laquelle sont situées les ruines dont il a été question. La campagne est, dans tout ce rayon, d'une fécondité admirable.

Parmi les fragmens d'antiquité dont est jonché le sol mexicain, il faut citer encore :

Un pont remarquable situé à une lieue de los Reyes dans la province de Tlascala. Haut de douze pieds, large de quarante, garni de parapets et décoré d'obélisques aux quatre coins, ce pont vient mordre sur la pente d'une colline verte et escarpée (Pl. LVI — 2). Les obélisques, hauts de quarante pieds, sont du plus gracieux effet.

Une forteresse antique située à trois lieues de Miquitlan, et les ruines de l'ancienne ville de San Pablo Millan. La forteresse est située sur la plate-forme d'un immense rocher qui a environ une lieue de tour à sa base et 600 pieds d'élévation (Pl. LVI — 3). Inaccessible par tout autre point, on y arrivait du côté de la ville apres avoir franchi une enceinte de murailles qui avaient six pieds d'épaisseur et dix-huit pieds de haut. Non loin de là et en descendant de la citadelle, on trouve la salle d'un palais antique a Miquitlan, salle longue, étroite, partagee par une rangée de cinq colonnes. Aujourd'hui deux colonnes seulement restent debout, une à chaque extrémité (Pl. LVII — 1).

Un monument pyramidal à Tehuantepec, parallélogramme de 120 pieds sur 55 pieds de base et que surmontait sans doute autrefois un édifice habité (Pl. LVII — 3).

Un pont antique à Chihuitlan, village indien situé à une lieue de Tehuantepec. Ce pont assez bien conservé et jeté sur la rivière qui traverse le village, a douze pieds de long sur six pieds de large. Deux pierres arquées en forment l'arche (Pl. LVII — 2).

Une pyramide à San Cristoval Tehuantepec, dans un fort bel état de conservation. Ce monu-

ment de 54 pieds de côté à sa base sur 72 de hauteur, est construit en pierres liées entre elles avec la plus grande solidité (Pl. LVII—5). Elevé de plusieurs étages, sans doute il portait à son sommet les autels où l'on adorait les faux dieux. Les faces étaient exactement dirigées vers les points cardinaux. Celle qui regarde l'ouest offre un chemin qui conduit au sommet.

Enfin une foule innombrable d'autres débris antiques semés çà et là, des têtes sculptées, des chapiteaux de colonnes couronnées d'un casque élevé en pierre volcanique brune, morceau trouvé à Cholula (Pl. LVII — 4); des têtes de divinité de trois pieds de haut s'élevant sur des piédestaux ou des espèces de colonnes, sculpture précieuse que l'on a trouvée à Santiago Guatusco.

On a déjà vu comment de la structure particulière des pays mexicains résultait une grande variété dans les productions du sol. Souvent, dans la même journée, le voyageur change quatre ou cinq fois de zône et par conséquent de culture. Le produit le plus général est le maïs, qui vient avec le même succès sur le littoral et sur le dos de la Cordillère. A ces hauteurs et à 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, sa fécondité est vraiment merveilleuse. Dans les cantons favorisés, on a vu une fanega de maïs en produire sept et huit cents, tandis que la moyenne des lieux arrosés était de trois à quatre cents. La plus grande partie des habitans du Mexique ne vit absolument que de farine de maïs, dont on fait une espèce de pain non fermenté, vulgairement nommé *arepa* ou *tortillas*. On mange ces tortillas légèrement rôties avec une espèce de sauce piquante composée de piment et de tomates. Le prix du maïs varie suivant la récolte. A Mexico, il vaut rarement moins de deux piastres la fanega de cent cinquante livres, mais quelquefois il s'élève jusqu'à trois piastres et demie. Dans l'intérieur, le prix ordinaire est de trois à quatre réaux. Avant la révolution, presque tout le territoire mexicain était couvert de maïs; mais, depuis 1810, le nombre des terres en culture a diminué des trois quarts par suite de la suspension des travaux des mines. Pour se faire une idée de la consommation des districts métallifères, il suffit de dire que, dans le Guanaxuato seulement, quatorze cents mules étaient employées chaque jour à l'extraction du minerai et qu'on les nourrissait avec du maïs, de la paille ou du zacate, tiges du maïs. De semblables besoins existaient proportionnellement pour toutes les localités d'exploitations métalliques, de sorte qu'on peut dire que le travail d'extraction était la mesure de la prospérité agricole de ces districts. Il y avait même entre l'un et l'autre de ces produits une relation si intime que le prix des denrées réagissait d'une façon sensible sur le bénéfice des mines. Aujourd'hui les terrains les plus abondans en maïs sont le *Baxio* (zône centrale du plateau), les plaines de Toluca, l'est et le sud de la vallée de Mexico, l'Etat de la Puebla et les environs d'Aguas Calientes. Toutefois, on pourrait exploiter ce produit dans toutes les localités arrosées du Mexique. Dans quelques endroits, on fabrique une grande quantité de liqueurs fermentées connues sous la dénomination générale de chicha de maïs, boissons plus ou moins fortes, plus ou moins enivrantes. La plus estimée de toutes est le pulque de maïs ou tlaolli, composé d'un sirop que l'on obtient par la pression des tiges du maïs.

En fait de céréales, le Mexique a le froment et l'orge. L'avoine y est peu connue. Sur tout le plateau de Mexico le froment abonde et réussit à merveille. Il semble moins beau à mesure que l'on descend vers la Tierra Caliente. C'est à Perote que semble commencer pour lui la zône la plus propice. Les récoltes ne semblent pas y suivre l'ordre de nos saisons européennes. Il n'y a point d'autres distinctions que celle de saison des pluies (*estacion de las aguas*) qui commence en mai et dure quatre mois, et saison sèche (*el estio*) qui comprend tout le reste de l'année. A Vera Cruz et sur le littoral, la pluie commence plus vite; les nuages vont ordinairement de l'E. à l'O. Comme la saison sèche est en proportion plus longue que la saison humide, les moissons ne souffrent jamais d'autre chose que du manque d'eau, et le plus grand souci du cultivateur est d'y pourvoir à l'aide d'irrigations. Les grandes terres à blé du Mexique sont principalement celles de la Puebla, du Baxio, de Mexico, de Durango et des Missions de Californie. Quoique beaucoup de terrains soient encore en friche, les produits actuellement obtenus suffiraient pour nourrir une population cinq fois plus forte que ne l'est la population actuelle. Cela tient non-seulement à la grande fertilité du sol, mais encore à l'énorme quantité de maïs et de bananes qui se consomme dans la Tierra Caliente au lieu de pain et de farine. Une autre raison de cet excédant, c'est que les récoltes se consomment presque toutes sur les lieux mêmes, ou dans un rayon de quelques lieues, la difficulté des communications rendant le transport trop onéreux. Dans l'état ac-

tuel, Vera Cruz aurait plus d'avantage à faire venir des farines du Kentucky et de l'Ohio qu'à les tirer de l'intérieur. La beauté des rendemens est d'ailleurs tout à l'avantage du Mexique. Le grain y rend de quarante à soixante boisseaux pour un, tandis qu'en Angleterre le maximum est de douze pour un, en France de dix, en Allemagne de six.

La banane est, pour les habitans de la Tierra Caliente, ce qu'est le froment pour les habitans du plateau. Cette plante a l'avantage de défrayer presque à elle seule la consommation journalière, et de concentrer la plus grande quantité possible de substance nutritive sur le plus petit espace. M. de Humboldt dit qu'un acre de terre planté en bananiers suffirait pour nourrir cinquante hommes, tandis que le même terrain semé en froment en nourrirait à peine trois. La culture du bananier demande d'ailleurs peu de soin. Les rejetons une fois plantés, la nature fait le reste. En dix ou douze mois, le fruit vient à maturité. On coupe alors les vieilles tiges, en ne laissant que les jeunes pousses qui portent des fruits trois mois après la plante-mère. On les mange ou frais ou séchés au soleil, par tranches que l'on nomme *plantano pasado*. Après la banane, il faut compter comme produits du sol mexicain la cassave du manioc, le riz moins connu, l'olive, le raisin peu répandu, le chili ou capsicum, fort piment d'un usage général, enfin le maguey d'où l'on extrait le pulque dont il a été question. Ajoutons encore, pour les produits coloniaux, le sucre dont la qualité paraît bien inférieure aux magnifiques sortes de la Havane, le café dont la culture plus avantageuse peut avoir de grands et fructueux développemens; le tabac, important article que le monopole étouffe; l'indigo, connu des Aztèques à l'époque de la conquête, et qui a été négligé dans les temps modernes à cause de la préférence accordée aux sortes de Guatemala; le cacao de qualité inférieure; le coton dont la culture peut acquérir une grande importance; la vanille, reconnue originaire dans plusieurs districts et dont l'exploitation est tout entière entre les mains des Indiens; le jalap qui a donné son nom à la ville de Xalapa; la cire dont il se fait une prodigieuse consommation pour les églises; les perles que l'on trouve en abondance sur la côte occidentale du golfe de Californie, mais pour la pêche desquelles les plongeurs du pays se montrent fort inhabiles; enfin la cochenille, produit précieux qui semble appartenir exclusivement au Mexique, car l'insecte qui porte ce nom au Brésil est d'une qualité très-inférieure. L'insecte qui produit la teinture de la cochenille vit sur le *cactus opuntia*, dont les fruits sont blancs. Ce sont les femelles seules qui donnent la couleur, et l'on compte à peine un mâle pour trois cents femelles. Ces insectes ne se tiennent que sur les feuilles; ils sont de la grosseur et de la forme d'une punaise, quoique avec une enveloppe argentée. Quand on les récolte, il faut y procéder avec soin. Les feuilles du nopal sur lesquelles la semence est déposée doivent être préservées du contact de toute substance étrangère, et, avant de les recueillir, des femmes indiennes les brossent doucement avec des queues d'écureuil. Dans une bonne année, une livre de *semilla*, déposée sur la plante en octobre, donne en décembre douze livres de cochenille. Les plantations du cactus de cochenille ne se trouvent que dans le district de Mixteca, de l'Etat d'Oaxaca. Quelques haciendas de nopals contiennent depuis cinquante jusqu'à mille plantes alignées comme les agaves dans les plantations de magueys.

Peu de pays sont plus riches que le Mexique en animaux domestiques, comme bêtes à cornes, moutons, porcs, chèvres et chevaux, tous d'origine espagnole. Dans le Texas, dans la Californie et dans la contrée indienne, d'immenses troupeaux sauvages errent dans les forêts. La laine des moutons américains semble être d'une qualité inférieure peut-être seulement à cause du manque de soins. Le produit général de l'agriculture mexicaine a été évalué par M. de Humbolt à vingt-neuf millions de piastres, c'est-à-dire à quatre millions de plus que le produit général des mines.

On a déjà dit que la Nouvelle-Confédération mexicaine comprenait dix-neuf Etats, auxquels il faut ajouter le district fédéral et les territoires des Californies, du Nouveau-Mexique, de Tlascala et de Colima.

Le district fédéral de Mexico, sa capitale et ses localités les plus importantes ont été parcourus. Il ne reste plus qu'à mentionner Acapulco, autrefois le port le plus essentiel du Mexique, quand le galion de Manille venait y déposer les richesses de l'Inde. Acapulco n'est plus aujourd'hui qu'une ville déchue, adossée à une falaise abrupte, dont les réverbérations ne contribuent pas peu à y perpétuer une atmosphère insalubre et pestilentielle. La population n'y va guère à plus de 4,000 ames. Dans l'Etat de la Puebla, on a visité, en passant, le chef-lieu la Puebla de los Angeles, et Cholula, la ville des teocallis. Il faut citer encore Tlascala, ville déchue et qui n'a guère d'importance que dans ses souve-

nirs. Tlascala, quand Cortez arriva au Mexique, était l'une des cités les plus puissantes du plateau de l'Anahuac, garnie d'une population que le conquérant espagnol porta au-dessus de celle de Grenade. C'était alors le siége d'un grand marché où venaient aboutir les productions des plaines voisines. Son gouvernement, indépendant de celui de Mexico, semblait avoir des formes républicaines. Le territoire, fertile et peuplé, renfermait, d'après les statistiques du temps, treize villes, qui composaient autant de seigneuries indépendantes. Les seigneurs de ces villes relevaient de quatre chefs et formaient avec eux un grand conseil qui nommait le généralissime de l armée. Ces seigneurs contribuaient à la défense du territoire, en mettant sur pied un contingent armé. Ils administraient la justice chacun dans son ressort, sauf aux parties à se pourvoir en appel devant le grand conseil. Les Tlascalteques se déclarèrent, dès les premiers jours de l'invasion, les alliés de Cortez; ils aidèrent les Espagnols à prendre Tenochtitlan et contribuèrent à sa ruine. Après la conquête, Tlascala fut admise à se gouverner encore par ses propres caciques sous la surintendance d'un fonctionnaire espagnol. Jusqu'à la révolution, elle ne paya qu'un tribut à l'Espagne. Depuis lors, elle a été fondue dans l'Etat de la Puebla.

Dans l'Etat de QUERETARO, outre la capitale de ce nom déjà visitée, on cite CADEREITE, importante par ses mines d'argent, et SAN JUAN DEL RIO, célèbre pour une foire et surtout pour le sanctuaire de Notre-Dame, appelé *la Madona de San Juan del Rio*, que visite chaque année une foule de pélerins. C'est un temple d'une architecture simple et magnifique, dans le centre duquel s'élève un autel d'une belle dimension et que couronne un dôme grandiose.

Après les détails donnés sur les districts des mines, il faut ne citer que pour mémoire l'Etat de GUANAXUATO, en donnant quelques lignes à LEON, charmante petite ville, jadis florissante et centre du commerce du Baxio, plus tard dévastée par les guerres qui ensanglantèrent ce territoire; au fort de SOMBREROS, boulevard des patriotes; au fort de LOS REMEDIOS, célèbre par les cruautés de son commandant, le P. Torrès; à HILDAGO ou *Dolores*, qui a pris son nom du célèbre curé Hidalgo, premier chef de la révolution mexicaine; à ALLENDE, IRAPUATO et SALAMANCA, localités importantes; enfin, à EL JARAL, résidence du marquis del Jaral, qui possède en biens-fonds 40,000 milles carrés, sur lesquels paissent trois millions de têtes de gros et de menu bétail.

Il faut glisser aussi sur les autres districts de mines déjà parcourus, ZACATECAS, SAN LUIS POTOSI et DURANGO, pays riches par leurs exploitations et semés de villes et de bourgades importantes. L'Etat de MICHOACAN ou de VALLADOLID a aussi des mines, celles de TLALPUXAHUA; mais le reste de la contrée n'a qu'une importance agricole. Situé sur la pente de la Cordillère d'Anahuac, avec ses prairies étendues et arrosées de ruisseaux, l'Etat de Michoacan jouit du climat le plus doux et de l'atmosphère la plus salubre. C'est dans son sein et à l'E. du pic de Tamitaro que s'est formé, dans la nuit du 9 septembre 1759, le volcan de Jorullo, produit de l'une des révolutions physiques les plus extraordinaires que l'on connaisse. Jusqu'alors on n'avait jamais vu, en effet, à trente-six lieues de distance des côtes et à plus de quarante-deux lieues d'éloignement de tout autre volcan actif, une montagne de scories et de cendres sortir d'un millier de petits cônes enflammés. Cet événement eut lieu sur les terres de San Pedro de Jorullo, l'une des plus grandes et des plus riches haciendas du pays. Un terrain, de trois à quatre milles carrés, que l'on désigne sous le nom de *Malpays*, se souleva en forme de vessie, et aujourd'hui encore on distingue, dans des couches anfractueuses, les limites de ce soulévement. Au moment où l'éruption eut lieu, on vit, sur une étendue de plusieurs milles, sortir de terre des flammes, et des fragmens de roches incandescentes jaillir à des hauteurs prodigieuses, tandis qu'à la lueur du feu volcanique, on apercevait le travail de la croûte terrestre se gonflant et se ramollissant à vue d'œil. Aujourd'hui encore, des milliers de petits cônes poussent au-dehors leurs fumerolles, et dans plusieurs on entend un bruit souterrain qui semble accuser la présence d'un fluide en ébullition. C'est du milieu de ces fours que se sont élevées à quatre ou cinq cents mètres au-dessus de l'ancien niveau des plaines six grandes buttes, dont la plus elevée est le volcan de Jorullo, volcan en activité qui a vomi du côté du nord une immense quantité de laves scorifiées et basaltiques. Les Indiens qui habitent la province de Michoacan sont les descendans de trois peuples célèbres au temps de la conquête : les Tarasques, tribu citée dans l'histoire pour la douceur de ses mœurs, pour son industrie et pour l'harmonie de sa langue; les Chichimèques qui, comme les Aztèques, parlent l'idiôme mexicain; enfin les Otomites, peuplade fort arriérée encore aujourd'hui et dont le dialecte est plein d'aspirations gutturales et nasales. Dans les villages de cette province, on ne

rencontre guère d'autre figure blanche que celle du curé, et encore le curé est-il souvent un métis. Les lieux principaux de l'Etat sont : VALLADOLID, sa capitale, siége d'un évêque, ville bien bâtie et peuplée de vingt à vingt-cinq mille habitans. On y remarque la cathédrale, le séminaire, l'un des plus fréquentés de la Confédération, et l'aqueduc dont la construction a coûté près de cinq cents mille francs. PASCURAO, sur les bords du lac de ce nom; ZINTZUNZANT, ancienne capitale de l'Etat des Tarasques et célèbre dans tout le Mexique pour les ouvrages en plumes qui sortaient de ses fabriques. « Il est étonnant, dit M. Beltrami, qu'on puisse si bien combiner des milliers de petites plumes, dont quelques-unes ne sont pas de la largeur d'une tête d'épingle, et en former une draperie, une chevelure et des nuages, le ciel et la terre, un paysage et des fleurs, le tout d'un ouvrage parfait et certes des plus délicats. Ces plumes sont collées, plaquées sur du fer-blanc que leur apportèrent les Espagnols et qui leur était auparavant inconnu. Avant la conquête, ils collaient les plumes sur des feuilles de maguey. »

L'Etat de XALISCO ou GUADALAXARA, traversé de l'E. à l'O. par le Rio de Santiago, cours d'eau considérable, s'étend en partie sur le plateau et sur la pente occidentale de la Cordillère d'Anahuac. Les régions maritimes, plus malsaines, fournissent de beaux bois de construction. On y voit le volcan de Colima qui jette souvent des cendres et de la fumée. Xalisco a des mines d'argent assez riches et des terrains merveilleusement propres aux exploitations agricoles. La capitale, GUADALAXARA, est une grande et belle ville, siége d'un riche évêché. Elle a des rues spacieuses et tirées au cordeau, des places nombreuses, grandes et symétriques, des fontaines qu'alimente un aqueduc de quinze milles de longueur, des couvens et des églises superbes, parmi lesquels on cite la cathédrale d'une architecture bizarre, mais riche à l'intérieur; l'église de Saint-François, l'église et le couvent des Augustins. D'autres monumens, comme un séminaire, un hôtel de monnaies, une université, un collége et une école lancastrienne, complètent cette nomenclature. La population de la ville peut être évaluée à 30,000 ames. Dans le même Etat, on trouve SAN BLAS, à l'embouchure du Santiago, petite ville, mais importante comme forteresse et comme arsenal maritime. Le climat y est tellement malsain que, dans la saison sèche, les employés sont obligés de se retirer à TEPIC, résidence agréable et salubre. BOLANOS, réputée pour ses ruines. BARCA et COLULA, bourgs commerçans, le dernier cité pour un temple antique; enfin CHAPALA, autre bourg sur les rives du lac de ce nom et situé en face de Mescala, célèbre dans les annales de l'indépendance par la résistance qu'y opposa une poignée d'insurgés aux efforts des Espagnols. Aujourd'hui l'île de Mescala est un bagne. Autour d'elle se développe le beau bassin de Chapala qui communique avec le Santiago, l'un des plus beaux cours d'eau de la Confédération mexicaine. Rien de plus magnifique que le paysage qu'offre ce fleuve à la hauteur du *Saut de Guanacuatlan*, au moment où il se précipite d'une hauteur de 80 pieds. Cette grande chute est immédiatement suivie d'une foule d'autres chutes que l'on nomme dans le pays *Barrancas* et qui se succedent pendant un mille environ.

L'Etat d'OAXACA est l'un des plus beaux cantons de ce pays déjà si beau. Pureté et salubrité du climat, fertilité du sol, richesse et variété des produits, tout y concourt au bien-être des habitans. Dans toute la province, surtout à mi-côte, dans la région tempérée (*Tierra templada*), à trois lieues de la capitale, se trouve l'énorme tronc de *cupressus disticha* qui a trente-six mètres de circonférence. Cet arbre antique est ainsi plus gros que tous les baobabs de l'Afrique, ce qui paraît moins étonnant depuis que M Anza a découvert que c'était la réunion de trois individus distincts. Dans l'Etat d'Oaxaca se retrouvent plusieurs vestiges de la civilisation aztèque, et entre autres l'édifice de Mitla ou *Miguitlan* qui, en langue mexicaine, signifie lieu sombre. Ces tombeaux de Mitla forment trois bâtimens symétriques, dont le principal pouvait avoir quarante mètres de long. Un escalier pratiqué dans un puits conduit à un appartement souterrain, couvert de *grecques* qui décorent aussi l'extérieur de l'édifice. Ce qui distingue ce monument de tous les autres, ce sont six colonnes de porphyre placées au milieu d'une vaste salle et soutenant le plafond. Naguère encore on regardait comme les seuls fûts trouvés dans le Nouveau-Monde, ces colonnes qui manifestent l'enfance de l'art, n'ayant ni base ni chapiteau, et montrant à peine un rétrécissement à la partie supérieure. La hauteur totale est de cinq mètres, le fût est d'une seule pièce de porphyre amphibolique. Parmi les villes de cet Etat, il faut citer la capitale Oaxaca, l'une des plus belles villes du Mexique, l'ancienne *Huaxyacac* qui s'élève sur les bords du Rio Verde, au milieu de plantations de nopals. La ville bâtie en pierres vertes a un air de grâce et de fraîcheur. On y remarque un séminaire, la cathédrale et un palais épiscopal. C'est pres

d'Oaxaca que l'on a trouvé l'une des plus curieuses sculptures de l'ancien Mexique, un bas-relief représentant un guerrier qui sort du combat paré des dépouilles de l'ennemi. A ses pieds gisent des esclaves nus et dans diverses attitudes. Ce qui frappe le plus dans ce morceau, comme disparate choquante, c'est la grandeur énorme des nez. Toute la vallée d'Oaxaca est semée de charmans villages, bourgades ou villes; ici Talixtaca et Huyapa, les jardins de la capitale, tapis à l'ombre de bois de citronniers et d'orangers; Zachita rempli d'antiquités non encore étudiées et résidence des rois tzapotèques, où l'on récolta le premier froment apporté par les Espagnols; Azompa, cité pour ses poteries; Chilapa pour son église gothique; Ocatlan, au pied de la Sierra, d'où le grand Esprit rendait ses oracles; enfin la Misteca, seul point du Mexique où l'on récolte la cochenille. Au-delà de ce rayon, on remarque TEPOZCOLULA, importante par ses fabriques; TEHUANTEPEC, populeuse et riche de ses salines, ville dont le nom a retenti en Europe à propos de la canalisation de l'isthme.

L'Etat de YUCATAN, formé d'une partie de la péninsule du Yucatan, fut, dans les premiers temps de la conquête, peuplé d'établissemens européens, comme le prouvent des ruines encore existantes. Aujourd'hui c'est une contrée à peu près déserte, qui n'a qu'un port de quelque valeur; CAMPÊCHE. C'est un des pays les plus chauds de l'Amérique équinoxiale. Les Indiens Mayas qui l'habitent ne furent dans aucun temps soumis aux rois aztèques, mais ils eurent leur civilisation propre, comme le prouvent les monumens découverts chez eux par les Espagnols. Dans cet Etat se trouvent en abondance les arbres qui fournissent le fameux bois de campêche, lequel a pris son nom du lieu où on l'embarque. Cet arbre (*hematoxylon campechianum*), très-abondant dans tout le Yucatan et sur la côte de Honduras, se retrouve épars dans diverses forêts de l'Amérique équinoxiale. Les coupes dans l'Etat de Yucatan se font annuellement sur le Rio Champoton, dont l'embouchure est au S. de la ville de Campêche, dans l'Etat de Lerma. Le bois de campêche, après avoir été coupé, doit sécher un an avant d'être propre à l'embarquement. La capitale de cet Etat, MERIDA, est une ville peu importante, siége d'un évêché et d'une cour de justice pour les États de Chiapa, de Tabasco et de Yucatan. Au S. de la ville se trouve le bâtiment en pierre nommé *Oxmutal*, que visita dans la seconde moitié du XVIIIe siècle le P. Thomas de Sora. D'après son rapport, l'édifice a 600 pieds sur chaque façade: les appartemens, les corridors extérieurs, les piliers sont ornés de figures d'hommes, de lézards, de serpens, etc., en stuc. On y voit des statues d'hommes dansant avec des palmes à la main. Un fait assez singulier à remarquer, c'est que toute la zône, aujourd'hui presque déserte, située au S. d'Oaxaca, est aussi féconde en monumens que les districts situés au N. de Mexico s'en trouvent pauvres et dépourvus. On a vu de quelle importance étaient les ruines de Culhuacan dans l'Etat de CHIAPA. Ce district, aujourd'hui délaissé, était en effet dans les premiers jours de l'occupation peuplé d'indigènes fort civilisés qui eurent pour évêque l'immortel Las Casas et obtinrent, grâce à lui, de grands priviléges du gouvernement espagnol. CIUDAD REAL, CHIAPA DE LOS INDIOS, CHAMULA, OCOSINGO, COMITLAN, telles sont les localités les plus importantes de cet Etat. Celui de TABASCO est moins remarquable encore. On n'y trouve que de petites villes, SANTIAGO DE TABASCO, le chef-lieu, et NUESTRA SEÑORA DE LA VITORIA, célèbre par la descente de Cortez qui aborda sur ce point et y remporta sa première victoire sur la terre mexicaine.

L'Etat de SONORA ET CINALOA est une contrée fort dépeuplée quoiqu'elle compte deux cent quatre-vingts lieues de littoral, depuis la grande baie de Bayona jusqu'à l'embouchure du Rio Colorado. Dans le N. de cet Etat est un pays nommé la Pimeria, divisé en Pimeria Alta et Pimeria Baxa, l'une et l'autre habitées par les Indiens Pimas, tribus converties et vivant sous les lois des missionnaires. La Pimeria Alta est le Choco de l'Amérique septentrionale. Les ravins, les plaines même contiennent de l'or de lavage, disséminé dans des terrains d'alluvion. On y a trouvé des pépites d'or pur du poids de deux à trois kilogrammes. Mais ces lavages ou *lavaderos* sont peu exploités à cause des incursions fréquentes des Indiens indépendans. Plus au N., sur la rive droite du Rio de la Ascension vivent les Seris, peuplade sauvage et belliqueuse. Non loin du Rio Gila, campent d'autres Indiens dont la culture sociale contraste avec l'état des tribus qui vaguent sur les rives du Mississipi. Ce sont des naturels paisibles, qui marchent vêtus, se groupent par villages de deux à trois mille tentes, et cultivent du maïs, du coton et des calebasses. Dans la zône qu'ils habitent, se retrouvent des vestiges d'une civilisation ancienne, et les ruines de grandes villes aztèques. Vers la fin du siècle passé, deux missionnaires espagnols reconnurent les décombres de l'une d'elles et dans le centre un édifice qu'ils nommèrent *Casa Grande*.

C'était une maison orientée d'après les quatre points cardinaux, construite en torchis avec des pisés d'une grandeur inégale, mais symétriquement placés. Les murs en ont douze décimètres d'épaisseur. On reconnaît que l'édifice avait trois étages et une terrasse. Une muraille interrompue par de grosses tours entoure l'édifice principal. Les villes importantes de Sonora et Cinaloa sont VILLA DEL FUERTE, nouvelle capitale de l'Etat; CULIANCAN; GUAYMAS, que l'on regarde aujourd'hui comme le plus beau port du Mexique; CINALOA; ARISPE, ancien chef-lieu de la province; SONORA qui a des mines d'argent, ainsi qu'HOSTIMURI, COSALA et EL ROSARIO, PITIT et MAZATLAN, places commerçantes; enfin PRESIDIO DE BUENAVISTA et PRESIDIO DE TORRENATE, postes fondés dans l'une et l'autre Pimeria.

L'Etat de CHIHAHUA, qui faisait partie des anciennes *provincias internas*, est de tous les districts mexicains celui qui nourrit le plus d'*Indios bravos* sur ses frontières septentrionales. Sur toute cette lisière se distribuent les Acoclames, les Cocoyames et les Apaches mezcaleros, dont le plus grand nombre erre dans le Bolson de Mapimi; puis, les nombreuses tribus des Comanches et des Chichimèques, plus redoutables encore et plus pillardes. Ce sont là autant d'infatigables maraudeurs qui, semblables aux Bédouins de l'Arabie, se font entre eux une guerre de surprises et se liguent quelquefois ensemble pour attaquer de concert les établissemens espagnols. Dans le nombre, les Comanches sont les plus braves et les plus terribles. Ils ont, comme les habitans de la Patagonie, appris à dompter les chevaux sauvages et sont devenus d'intrépides et d'excellens cavaliers. Les Comanches ignorent leur patrie primitive. Ils ont des tentes de cuir de buffle et de grands chiens qui accompagnent leurs hordes errantes. Nulle tribu n'a des habitudes plus sanguinaires : elle tue tous les prisonniers adultes et ne garde que les enfans pour en faire des esclaves. On conçoit quelle doit être, sous le coup d'invasions pareilles, l'attitude des Espagnols qui habitent ces provinces. Une guerre d'extermination existe entre eux et les Indiens, parmi lesquels ils classent pourtant à part quelques tribus d'Apaches, de Moquis et de Yutas, qu'ils ont nommées *Indios de paz* (Indiens de la paix). La capitale de cet Etat est CHIHUHUA, grande et belle ville, située sur un petit affluent du Conchos, qui lui-même porte ses eaux au Rio del Norte. La cathédrale, le palais de l'Etat et l'Académie militaire sont de fort beaux édifices. La population de Chihuhua ne doit pas excéder 20,000 ames. Ses environs ont de belles mines d'argent.

L'Etat de COHAHUILA ET TEXAS est à la fois, de tous les Etats du Mexique, le plus vaste et le plus populeux. C'est dans le Texas et au milieu de vastes steppes couvertes de graminées que se trouvent les limites entre le Mexique et les Etats-Unis. Depuis long-temps, le Congrès américain convoite la possession de ces immenses solitudes, et l'on prétend que le président a fait offrir, par l'entremise du colonel Poinsett, dix millions de piastres pour la cession de cette province. Non-seulement les Mexicains ont refusé, mais ils ont encore envoyé cinq régimens pour y former des colonies militaires. Aujourd'hui, de petites ventes se font à des émigrés de diverses nations au prix de quarante dollars pour cent acres. Les negres et les Indiens qui fuient l'esclavage des Etats méridionaux de l'Union y sont reçus et protégés, et tout esclave est libre en touchant le sol du Texas comme il l'est en touchant le sol du Canada. On se souvient que ce vaste territoire du Texas eut un instant en France les honneurs d'une sorte de vogue. C'était là, dans ces steppes incultes, que l'on avait rêvé un champ d'asile pour les glorieux débris de l'armée de la Loire. Le rêve dura peu. On cite, dans l'Etat de Cohahuila et Texas, MONCLOVA, sa capitale; SALTILLO, plus riche et plus peuplée; SAN FELIPE DE AUSTIN, chef-lieu de la nouvelle colonie fondée dans le Texas.

Dans l'Etat de NUEVO LEON, on trouve MONTEREY, ville de 15,000 ames, la plus importante de toutes les villes mexicaines situées entre son méridien et celui de la frontière des Etats-Unis. Monterey est le siége d'un évêché et d'une cour de justice. Dans l'Etat de TAMAULIPAS, il faut citer la capitale AGUAYO, et surtout TAMPICO DE TAMAULIPAS, petite ville littorale fondée en 1824, et qui doit à la situation de son port d'être déjà la plus florissante et la plus populeuse de l'Etat; EL REFUGIO, place commerçante; enfin ALTAMIRA qui n'a d'intéressant que sa montagne isolée au milieu du pays, montagne si gigantesque qu'on n'ose la croire bâtie par les hommes, si parfaitement coupée en pyramide, si régulière et ayant si peu d'affinité géologique avec le terrain environnant, qu'il est impossible de l'attribuer à la nature. C'est là certainement une des plus étonnantes merveilles du monde.

L'Etat de VERA CRUZ nous laisse peu à dire. On a vu tour à tour VERA CRUZ, la capitale; PAPANTLA, XALAPA, PEROTE et d'autres villes ou villages. Avec ALVARADO, port de mer qui gagne

chaque jour en importance, et GUAZACOALCO, célèbre par de malheureux essais de colonisation, on aura tout ce que cet Etat offre encore d'important à citer. Les territoires du NOUVEAU-MEXIQUE et de COLIMA n'ont rien qui puisse arrêter davantage l'attention du voyageur. Le chef-lieu du premier est SANTA FE, celui du second est COLIMA.

Maintenant, pour compléter cette géographie du Mexique, il ne reste plus qu'à jeter un coup-d'œil sur le territoire presque désert des DEUX-CALIFORNIES. Les côtes de la Californie furent découvertes au mois de février 1534 par Hernando de Grijalva, dont le pilote fut tué par les Californiens. En 1535, Cortez lui-même explora cette mer intérieure au milieu de mille dangers et fit compléter ensuite cette reconnaissance par D. Francisco de Ulloa qui, dans une navigation de deux ans, reconnut les côtes du golfe de Californie jusque vers l'embouchure du Rio Colorado. A cette époque, on fixa d'une manière à peu près exacte le gisement de ces parages, comme le prouve une carte du temps qui existe à Mexico. Mais plus tard, le merveilleux s'en étant mêlé, on fit de cette contrée une terre fabuleuse, riche, abondante, pleine d'or et de perles. Celui qui propagea le plus ces idées fut un moine voyageur, Fray Marcos de Nizza, qui révéla aux Espagnols l'existence d'une prétendue ville de Cibola, ville populeuse, civilisée, puissante. Cibola et Quivira, situées sur les bords du lac de Teguayo, non loin du Rio de Aguilar, tels furent les deux *Dorados* dont la crédulité mexicaine fut long-temps bercée. Plus tard, quand on chercha ces villes, on ne les trouva plus et on aperçut à leur place les terres arides de la Vieille-Californie, composées de montagnes nues sans terre végétale et sans eau, couvertes à peine de raquettes et de mimoses arborescentes. D'ailleurs, nulle trace des mines d'argent et d'or qu'on avait annoncées. La presqu'île de la Vieille-Californie, traversée par une chaîne de montagnes volcaniques de 14 à 1,500 mètres d'élévation, est habitée par des animaux qui se rapprochent du moufflon (*ovis ammon*) de la Sardaigne et que les Espagnols nomment brebis sauvages (*carneros cimarones*). L'eau manque dans la plus grande partie de la Péninsule. Là où elle coule, la terre est susceptible de culture. De tous les produits de ce littoral, les perles sont le seul qui puisse attirer sur ce point les spéculateurs européens. Les perles abondent surtout dans la partie méridionale de la presqu'île. Elles sont d'une belle eau, grandes, mais irrégulières. La pêche en est presque abandonnée, les Indiens et les nègres plongeurs étant trop mal payés par les blancs pour continuer ce travail périlleux et ingrat. Le petit nombre de missions fondées sur le territoire de la Vieille-Californie ont rallié autour d'elles quelques Indiens qui vivent assez tranquilles entre l'autorité militaire et l'autorité religieuse. Les Indiens demeurés sauvages sont aussi près que possible de l'état de nature. Ils passent des journées entières couchés sur le ventre et étendus sur le sable. Ils ont horreur des vêtemens. On ne compte guère au-delà de 4,000 Indiens sauvages dans toute la presqu'île, et 5,000 Indiens cultivateurs.

La Nouvelle-Californie, située au N. O. de la Vieille, est un continent aussi arrosé, aussi fertile que la presqu'île est pierreuse et sèche. Découvert en 1602 par Sébastien Vizcaino et occupé seulement en 1763 par les soins du vice-roi, le chevalier de Croix, ce pays est un des plus beaux et des plus pittoresques que l'on puisse voir. Un ciel brumeux y donne de la vigueur à la végétation et fertilise le sol couvert d'un terreau spongieux et noir. Dans les dix-huit missions de la Nouvelle-Californie, on cultive le froment, l'orge, les fèves, les pois chiches (*garbanzos*) et les lentilles. Ces missions, insignifiantes au début, ont peu à peu acquis une tres-grande importance. Avant que les Espagnols eussent colonisé les bords de la baie San Francisco, leur poste le plus septentrional dans le Nouveau-Monde, les Indiens de ces parages étaient aussi barbares que les naturels de l'Australie. Aujourd'hui ces peuples sont civilisés à demi. Au-delà on trouva des indigènes moins sauvages, vivant dans des huttes de forme pyramidale, et tissant le jonc d'une manière fort ingénieuse. Ils fabriquaient, avec ses tiges, des paniers qu'ils enduisaient ensuite d'une couche d'asphalte très-mince pour les rendre impénétrables à l'eau.

La partie septentrionale de la Nouvelle-Californie est habitée par les deux tribus des Rumsens et des Escelens qui forment la population du presidio et du village de Monterey. Dans le reste de la province vivent d'autres peuplades, des Matalans, des Salcens et des Quirotes, dont l'idiôme ne semble présenter que des affinités lointaines avec la langue aztèque. Ces Indiens s'occupent, depuis quelques années, du tissage des laines grossières; mais leur commerce le plus important est la préparation des cuirs des cerfs qui abondent dans les plaines couvertes de graminées. Ces cerfs sont des animaux de taille gigantesque qui marchent par troupeaux de trente à quarante; ils sont de couleur brune

unie et sans tache. Leur bois, dont les empaumures ne sont point aplaties, ont près de quatre pieds et demi de long. Le cerf de la Nouvelle-Californie est l'un des plus beaux animaux de l'Amérique espagnole; il court avec une rapidité extraordinaire, en rejetant son col en arrière et en appuyant son bois sur le dos. Les chevaux les plus rapides seraient incapables de le suivre; on ne peut le prendre qu'au moment où il vient de boire, ce qu'il fait rarement et ce qui l'alourdit beaucoup. Alors le cavalier le poursuit et l'enveloppe avec le lazo. Les Indiens, pour s'emparer du cerf, ont recours à un autre stratagême. Ils coupent la tête à un venado dont les bois sont très-longs, en vident le col, et puis le placent sur leur propre tête. Ainsi masqués, et en même temps armés d'arcs et de flèches, ils se cachent dans l'herbe touffue, et, imitant les mouvemens du cerf qui paît, attirent ces animaux auprès d'eux et les saisissent. On a retrouvé aussi parmi ces Indiens l'usage des bains chauds et même des bains de vapeur, connus des Aztèques. Le baigneur aztèque s'étendait dans un four chaud dont le pavé était constamment arrosé. Mais dans la Nouvelle-Californie on usait au contraire du bain que le célèbre Franklin recommandait sous le nom de *bain d'air chaud.* En revenant de leur travail, les Indiens entraient dans le four, y restaient un quart d'heure, puis, baignés de sueur, ils allaient se jeter dans le ruisseau voisin, ou bien ils se vautraient dans le sable. Au lieu d'avoir des résultats funestes, ce passage subit du chaud au froid semblait les retremper et les rendre plus dispos.

Les villes les plus importantes de la Vieille et de la Nouvelle-Californie sont : San Carlos de Monterey, résidence du gouverneur, et le lieu le plus populeux de ce territoire, San Francisco, l'un des plus beaux ports du Nouveau-Monde; enfin Loreto, misérable village, chef-lieu de toute la Vieille-Californie.

CHAPITRE XLVII.

UNION AMÉRICAINE. — NEW-YORK.

Entre Vera Cruz et les Etats-Unis d'Amérique, les relations sont suivies et les occasions fréquentes. Aussi n'eus-je pas à chercher long-temps un navire en partance. Le brick *Jefferson*, capitaine Smith, allait mettre à la voile; je pris passage à son bord, et quarante jours après nous étions en vue des côtes de New-York. Rien de plus riant et de plus frais que cette terre, vue du large. C'est un ensemble de forêts et de prairies mollement disposées sur une surface onduleuse que traversent çà et là de majestueux cours d'eau. A cinq milles de distance, paraissent le phare de Sandy-Hook, les hauteurs de Never sink, les îles et leurs forts, le tout parsemé de jolies maisons de campagne qui forment comme les cases blanches d'un échiquier sur ce fond d'un verd tendre et nuancé. Plus loin se déploie, comme un phare avancé, tout le littoral de Long-Island; à l'extrémité s'ouvrent les bouches de l'Hudson, dont les eaux baignent les quais de New-York.

L'heure de la marée propice étant venue, nous nous engageâmes dans le fleuve, au milieu des perspectives animées et changeantes de ses deux rives, croisant sur notre route une multitude de beaux navires qui attestent l'activité incroyable de ce port. A trois lieues de la ville les côtes de Long-Island et de Staten-Island, opposées l'une à l'autre, forment un détroit commandé par des fortifications. Ce système de défense se complète plus haut par diverses redoutes, situées sur Governor's-Island, à l'embouchure d'East-River, et sur les îles de Bedlow et d'Ellis au milieu de la côte du New-Jersey.

Ce spectacle changea encore lorsque nous eûmes laissé tomber l'ancre au milieu de l'Hudson en face de la grande cité marchande. Alors au coup-d'œil d'une belle et féconde campagne succéda celui d'une ville industrieuse, peuplée, bien bâtie, riche en monumens. Le vaste fleuve hérissé de mâts, les deux rives hérissées d'aiguilles ou de dômes, une foule bruyante sur les quais, mille chaloupes ou canots sur le bassin, tous ces objets fixes ou mobiles, signalaient une prospérité, un luxe, un état avancé de civilisation que j'avais depuis long-temps perdus de vue. C'était l'Europe, ou les Etats-Unis d'Amérique, cette autre Europe.

Débarqué à l'instant même, j'allai prendre un logement dans le Broadway, la plus grande, la plus longue, la plus magnifique rue de la ville. Elle court parallèlement au fleuve depuis le point dit de la Batterie jusqu'à une distance de trois milles environ (Pl. LVIII — 3). Broadway est le centre de la vie opulente de New-York, le rendez-vous des étrangers, et le séjour des citadins les plus riches. Dans les beaux jours, il s'y porte une foule immense qui afflue dans les cafés et dans les salons de lecture. De magnifiques magasins jalonnent toute l'étendue de la rue. On y remarque aussi une foule de très-beaux édifices, en tête desquels il faut mettre l'hôtel-de-ville de New-York (Pl. LVIII — 2). C'est un palais dont la façade est en marbre

blanc : il a deux cents pieds de long sur cent de large, et soixante de hauteur en y comprenant l'attique. Dans l'intérieur sont des pièces magnifiquement ornées, où se tiennent les diverses cours de justice. La principale contient les portraits de Washington et des principaux présidens ou généraux des armées de l'Union. Le coût total de cet édifice, terminé en 1812, s'élève à cinq cent mille piastres. C'est là, en somme, une construction qui fait honneur au goût des habitans, et qui n'a que fort peu de rivales dans les autres villes de l'Union.

La Bourse dans Wall-Street est aussi une belle construction en marbre blanc, avec cent pieds de développement sur une façade, et cent trente-cinq sur l'autre. Le corps-de-logis a deux étages, plus un attique. Le rez-de-chaussée est occupé par la direction des postes. Le portique, auquel conduit un perron à degrés de marbre, est orné de colonnes ioniques de vingt-cinq pieds de hauteur. Au centre est la Bourse, de forme ovale et recevant le jour par un fort beau dôme. Tout cet ensemble est imposant. De l'étage qui couronne l'attique, on monte par un escalier à une coupole, où se trouve un télégraphe qui correspond avec celui des bouches du fleuve, à sept milles et demi de distance. Ce monument, la coupole comprise, a coûté deux cent trente mille piastres.

Parmi les autres édifices de New-York, il faut citer l'église de la Trinité, l'une des plus anciennes constructions de la ville. Ses premiers travaux remontent à 1696. Bâtie alors dans des proportions trop restreintes, l'église fut élargie en 1737; puis, incendiée en 1776, elle fut reconstruite seulement en 1788. Le monument actuel est en pierres, d'ordonnance gothique comme le précédent, seulement moins élevé et moins vaste. Il contient les seules cloches qui soient dans la ville, et un jeu d'orgues excellent. La chapelle de Saint-Paul est aussi un bâtiment d'une certaine élégance, avec un portique d'ordre ionique, consistant en cinq colonnes de pierre brunes, supportant un fronton dans le centre duquel figure, au fond d'une niche, la statue de saint Paul. Sous le portique est le beau monument élevé, par ordre du Congrès, à la mémoire du général Montgomery, qui fut tué à la bataille de Québec en 1775. L'aiguille de l'église a deux cent dix pieds de hauteur, et l'ensemble du temple est un des plus gracieux échantillons que l'on connaisse de l'architecture américaine. Dans le cimetière du temple, se trouve le mausolée élevé à Thomas Ellis Surmet, jurisconsulte célèbre de l'Union. La plinthe du monument est d'un seul bloc, large de sept pieds, épais de douze pouces. Un obélisque égyptien, debout sur sa base, et haut de trente pieds, est aussi d'un seul bloc.

Outre ces églises, qui se recommandent aux artistes, on en compte près de cent autres toutes plus ou moins remarquables. Le collége de Colombia, situé non loin de l'hôtel-de-ville, fut fondé en 1750, sous le nom de Collége du Roi. Il a aujourd'hui de vastes attenances, une chapelle, des salles de lecture, une librairie, un muséum, des cabinets de physique et d'astronomie, un observatoire et un parc fort étendu.

La Société de librairie, dans Nassau-Street, commencée en 1740, et détruite une première fois au commencement de la révolution américaine, est aujourd'hui un établissement florissant qui compte près de vingt mille volumes, dont plusieurs sont rares et précieux. L'institut de New-York forme une attenance de l'hôtel-de-ville. Ses pièces sont occupées par la Société littéraire et philosophique, la Société historique, l'académie américaine des beaux-arts, le lycée d'histoire naturelle, le musée américain, et l'asile des sourds-muets. Les autres établissemens sont : la maison pénitentiaire, la prison de la ville, l'hôpital, la douane, la maison de charité, l'hospice des orphelins, l'hospice des fous, la société linnéenne, l'école de médecine, avec un jardin botanique et autres établissemens, le séminaire théologique, et une infinité d'écoles élémentaires, enfin la bibliothèque publique et l'établissement typographique de la société biblique américaine.

Le Park-Theatre est un bel édifice dont la construction coûta, en 1798, près de deux cent mille piastres. Incendié en 1820, il fut rebâti l'année suivante. C'est le théâtre le plus fréquenté et le mieux desservi. Le New-York-Theatre lui est pourtant supérieur pour les formes architecturales. Les plus belles rues de New-York se croisent avec le Broadway, ou bien courent dans une direction qui lui est parallèle. Quelques rues, voisines du fleuve, sont étroites, sales et tortueuses. C'était là que se groupait l'ancienne New-York, avec de chétives maisons en bois dont on retrouve çà et là quelques échantillons. Aujourd'hui, les maisons de New-York, généralement construites en briques, ont de deux à trois étages ; elles sont élégantes et simples. Le long du fleuve il n'y a pas de quais proprement dits, mais seulement des débarcadères.

Quand on se promène dans New-York, il est aisé de distinguer, dans le port des habitans, dans leurs costumes, dans leurs usages, un peu

de la désinvolture coloniale, mêlée à la vie sérieuse et grave de l'Angleterre et de la Hollande. La base de l'ancienne population de New-York est presque toute hollandaise. On y parle un anglais très-pur, et on y a adopté depuis longtemps à peu près toutes les habitudes anglaises. La poiltesse, la gaîté, l'hospitalité, forment le fond du caractère des habitans. Les femmes sont fraîches, bien faites, bien élevées; elles vivent dans leur intérieur.

New-York, située à la pointe de l'île d'York, aux bouches de l'Hudson, fut fondée par les Hollandais en 1615, sous le nom de Nouvelle-Amsterdam; les Anglais s'en emparèrent en 1696. L'île sur laquelle la ville se développe a quinze milles de long, sur un à trois milles de large. La ville s'étend sur la partie méridionale de l'île. Elle se prolonge le long de l'Hudson pendant deux milles à peu près, et depuis la Batterie, le long de la rivière de l'Est, qui n'est à proprement parler qu'une branche de l'Hudson. La Batterie, située au S. O. de la ville, est entourée de promenades délicieuses, sablées et ombragées, qui sont, dans la belle saison, le rendez-vous de la société élégante. Semées dans l'Hudson, une foule d'îles vertes et parfumées animent ce beau paysage où l'on découvre les îles du Gouverneur, de Bedlow et d'Ellis, sur chacune desquelles est une station militaire, les rivages de New-Jersey et l'île Longue, avec sa ville florissante de Brooklyn. Brooklyn est située tout-à-fait à l'opposé de New-York, dont elle est séparée par la rivière de l'Est. Un service régulier de bateaux à vapeur conduit à cet endroit, dont la population est aujourd'hui de quinze mille ames. La proximité de New-York, la facilité des communications entre les deux places, l'ont fait adopter comme résidence par une portion de la bourgeoisie de New-York. Des maisons de campagne et des promenades charmantes égaient toute cette île. C'est du haut de ses sommets que se présente le plus joli point de vue qu'offre la ville de New-York, surmontée de quelques clochers aigus, et flanquée d'une forêt de navires (Pl. LVIII—1). Au N. E. de Brooklyn, sur une langue de terre nommée le Wallabout, se trouve le chantier de la marine des Etats-Unis, avec une maison pour le commandant, divers magasins spacieux, et un vaste hangar en bois sous lequel on peut construire les plus grands vaisseaux de guerre. Ce fut auprès de ce chantier que sauta, en 1829, la frégate à vapeur *le Fulton*.

La progression ascendante de la prospérité de New-York est l'un des faits les plus saillans de l'ère contemporaine. Au moment de la déclaration d'indépendance, cette ville comptait à peine 22,000 habitans; en 1811, ce chiffre s'élevait à 100,000; en 1830, à 210,000; aujourd'hui on le porte à 280,000 ames. Sa marine marchande est estimée à 330,000 tonneaux, et le revenu de sa douane a été, en 1834, de cinquante millions de francs, somme énorme, quand on songe combien les droits d'entrée et de sortie sont modérés dans les ports de l'Union. Le plus rapide service de paquebots lie cette place avec toutes les places d'Europe et d'Amérique. Tous les huit jours il en part un pour Liverpool, tous les quinze jours un pour Londres, tous les dix jours un pour le Hâvre. D'autres paquebots mettent à la voile à des intervalles plus éloignés pour Baltimore, Charlestown, Savannah, New-Orleans, la Havane, Buenos-Ayres et Montevideo.

Ce fut sur l'un de ces paquebots, qu'après un séjour d'une semaine à New-York, je m'embarquai pour aller visiter la capitale de l'Union américaine, Washington, dont le nom rappelle de si glorieux et de si touchans souvenirs.

CHAPITRE XLVIII.

UNION AMÉRICAINE. — BALTIMORE. — WASHINGTON. — PHILADELPHIE.

Après une courte navigation, le paquebot sur lequel j'étais embarqué donna dans la magnifique baie de la Chesapeak, mer intérieure qui lie entre elles une foule de villes américaines. Après avoir doublé le cap Charles et dépassé la large embouchure du Potomac, nous longeâmes une suite d'îles; puis, à la hauteur de la rivière Patapsco, nous nous engageâmes dans le bassin au fond duquel est située Baltimore. L'entrée de la rivière, assez étroite, a facilité les travaux de défense, mis, dès 1814, dans un état si respectable, que les efforts des Anglais échouèrent dans l'attaque de cette ville. Au-dessus du goulet que défend le fort Henry, le lit de la rivière devient plus large, et forme un beau port au fond duquel Baltimore s'élève en demi-cercle et en amphithéâtre. C'est de ce bassin que sortirent, durant la dernière guerre entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, les corsaires les meilleurs et les plus fins voiliers de toute la marine américaine.

La ville de Baltimore, la troisième de l'Union pour l'importance, est plus élégante que New-York, quoique moins régulière. Comme New-York, elle a eu l'accroissement le plus imprévu et le plus rapide. En 1765, elle ne comptait

qu'une cinquantaine de maisons; elle a aujourd'hui près de 100,000 habitans. Plus de 1,500 navires, tant nationaux qu'étrangers, y entrent ou en sortent chaque année. Jadis insalubre à cause des marécages qui l'entourent, le climat de la ville s'est amélioré à la suite de quelques travaux de défrichement. Baltimore, vaste marché de farines, a en outre un grand nombre de manufactures de cotons, de bleu de Prusse, de toiles et de produits chimiques; des verreries, des distilleries et plusieurs moulins à vapeur. Dans les environs se trouvent une multitude de moulins à farine et à poudre, des forges, des chantiers et des papeteries. Quoique commerçante, Baltimore compte plusieurs établissemens scientifiques et littéraires; l'université de Maryland, avec son école de médecine, l'une des meilleures de l'Union, avec des collections scientifiques fort precieuses et un grand hôpital comme attenance; le collége de Sainte-Marie, fondation catholique avec une riche bibliothèque, et un cabinet de physique et de chimie; d'autres colléges, deux académies, la bibliothèque de la ville, établissement considérable; enfin le musée, qui possède une riche collection de curiosités sauvages. Parmi les monumens publics de Baltimore, il faut citer la colonne élevée à la mémoire des citoyens morts le 13 septembre 1814, en défendant la ville contre les forces anglaises. On sait que l'armée anglaise, après avoir dévasté Washington de la manière la plus impitoyable, marcha sur Baltimore, destinée sans doute au même sort, mais où elle rencontra d'assez vives et courageuses résistances pour se voir obligée de renoncer à toute entreprise ultérieure. La colonne monumentale qui perpétue ce fait est d'un style sévère et d'une belle exécution. La statue de la Victoire en couronne le faîte, et sur les côtés sont inscrits les noms des braves qui moururent alors pour la patrie. Un monument plus somptueux encore est le monument de Washington, magnifique colonne en marbre blanc haute de cent cinquante pieds. Au sommet de ce fût est la statue colossale du héros, tandis que des bas-reliefs en bronze rappellent les traits les plus saillans de sa vie. Enfin, pour compléter cette revue sommaire des édifices de Baltimore, il faut mentionner la cathédrale catholique, dont la coupole rappelle celle du Panthéon romain; l'église des unitaires, chef-d'œuvre d'élégance et de goût; l'athénée, le nouveau théâtre, l'école de médecine, puis le bâtiment nommé *Exchange*, qui sert à la fois de bourse et de douane. L'ensemble de Baltimore, placé sur un terrain onduleux, n'a pas la régulière monotonie des villes littorales. Chaque quartier a sa physionomie propre, son aspect, son caractère. De plusieurs points élevés de la ville, on domine non-seulement la masse des constructions, mais on aperçoit encore au loin, d'un côté, les eaux brillantes de la Chesapeak, de l'autre, le sombre rideau de forêts qui limite l'horizon de ce paysage.

Quoique la route actuelle de Baltimore à Washington soit belle et spacieuse, on a commencé, pour la jonction de ces deux villes, un chemin de fer, dont les travaux sont conduits par M. J. Knight, l'un des plus habiles ingénieurs de l'Union. La longueur totale du chemin sera de 60,751 mètres, et le trajet se fera en deux heures et demie, à raison de 25 kilomètres par heure sur les parties en ligne droite, et de 21 kilomètres seulement sur les parties courbes.

De Baltimore à Washington, on traverse, pendant l'espace de huit milles, un canton montueux, bien boisé, salubre, étendu sur les bords du Patapsco, navigable jusqu'à vingt-cinq milles de son embouchure. Au-delà de ce point commencent des forêts, dont les essences dominantes sont des chênes, des noyers et des pins. Cette campagne est en général assez nue jusqu'à Bladensbourg, petite ville située sur le bras oriental du Potomac et à cinq milles au N. E. de Washington. Ce fut à Bladensbourg que, le 24 août 1814, le commodore américain Barney attendit l'armée anglaise qui marchait vers Washington. La position était bonne, et sans doute le succès de la rencontre eût répondu aux belles combinaisons de Barney, sans la supériorité des forces anglaises et la désertion des milices américaines. On montre encore la pelouse verdoyante sous laquelle dorment les os des Américains morts dans cette journée.

De Bladensbourg à Washington, la campagne est maigre, triste, peu féconde. Rien ne semble annoncer les approches d'une grande ville. Cependant, quand on arrive aux portes de Washington, son aspect solitaire et silencieux ne manque pas d'une certaine maieste. Ce n'est plus cette activité bruyante du littoral, cette surexcitation fiévreuse qui pousse des milliers d'hommes vers des intérêts industriels ou commerciaux; c'est le calme et le repos des idées de détail qui semble préparer l'esprit à l'élaboration des idées d'ensemble. New-York, Philadelphie, Baltimore, Boston et cinquante autres villes d'importance moindre, voilà les bras de l'Union; sa tête, son cerveau sont à Washington. Isolée des grands foyers commerciaux, Washington peut seule pondérer et combiner des intérêts quel-

quefois rivaux, des relations quelquefois divergentes. Les premiers chefs de la république virent Washington sous ce point de vue, et ils ne craignirent pas de nommer capitale de l'État une ville qui en est à peine la vingtième pour l'importance. L'emplacement de Washington fut choisi entre le Maryland et la Virginie, à distance à peu près égale des frontières N. et S. des États-Unis. Le plan en fut tracé par un officier d'origine française, le major Lenfant. Elle est bâtie sur la rive gauche du Potomac, sur une pointe de terre que baignent d'un côté le Potomac et de l'autre l'Anna Kostia, qui n'est autre qu'une branche de ce fleuve. Washington a à son N. O. George-Town, ville manufacturière et importante, dont elle n'est séparée que par le Rock-Creek, sur lequel deux ponts ont été jetés. George-Town peut-être prise ainsi pour un faubourg de Washington. Une petite rivière, nommée *Tiber Creek*, traverse la capitale, et réunit, à l'aide d'un canal, les deux branches du Potomac.

A part son éloignement des grands centres d'affaires, la situation de Washington est heureuse, convenable et salubre. En s'élevant par un talus graduel, des bords de la rivière vers l'intérieur, le terrain forme une foule de perspectives charmantes et offre une pente suffisante à l'écoulement des eaux pluviales. Tout l'espace n'est point encore occupé par des maisons, mais les constructions faites présentent un aspect symétrique et régulier. Les rues, larges de quatre-vingts à cent pieds, se coupent du N. au S. à angles droits; plusieurs aboutissent à des avenues de cent vingt à cent cinquante pieds de large, avenues qui portent chacune le nom d'un État de l'Union. Les rues sont désignées par des numéros et par des lettres de l'alphabet. Toutes ces constructions résultent d'un plan beaucoup plus vaste qui, pour son accomplissement total, est voué à un avenir encore fort éloigné. A diverses époques, l'accroissement de Washington fut troublé par des catastrophes fatales. Érigée en 1800 en capitale du gouvernement, elle avait chaque année réalisé des agrandissemens successifs, lorsque, le 24 août 1814, les Anglais vainqueurs à Bladensbourg firent leur entrée dans la capitale américaine. Le général des troupes britanniques la traita comme le Musulman Omar avait traité l'Alexandrie égyptienne. Non-seulement il incendia les navires, les chantiers, les corderies, les entrepôts avec leurs marchandises, les ateliers et les poudrières, mais encore il livra aux flammes des édifices qui semblaient devoir demeurer étrangers aux désastres de la guerre, les palais, les musées, les bibliothèques et le Capitole lui-même, cet asile du Congrès américain.

Avant son désastre, le Capitole, situé sur l'une des collines de la ville et la dominant presque tout entière au N. et au S., le Capitole n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, un monument du plus beau style et de la plus grandiose ordonnance. Ce ne fut guère qu'en 1818 et le 24 août, jour anniversaire de la dévastation britannique, que l'on commença les travaux qui l'ont mis dans son état actuel. C'est à présent un magnifique édifice à trois coupoles, dont celle du milieu, correspondant à la vaste salle nommée la *Rotonde*, a quatre-vingt-cinq pieds de diamètre. L'aspect extérieur du palais consiste en deux ailes massives avec des demi-colonnes adhérentes au mur et des croisées dans les entrecolonnemens; puis dans le milieu et en face du grand dôme est un perron qui conduit à un péristyle à colonnade corinthienne (Pl. LVIII — 4); le tout jeté sur une vaste place qui en agrandit l'effet. Quant à l'intérieur, rien de plus beau que cette rotonde. Elle est, comme tout le reste du Capitole, en marbre; son dôme est élevé et imposant, le pavé en est magnifique, et la disposition acoustique de la salle est telle, que les moindres sons s'y répercutent d'une manière merveilleuse. Dans les niches pratiquées à quinze pieds environ au-dessus du sol, sont quatre sculptures représentant chacune un fait mémorable de l'histoire américaine. La première, exécutée en 1773, représente une querelle entre un chef indien et Daniel Boon, l'un des premiers colons établis sur ce territoire. La seconde figure la descente des colonisateurs à Plymouth en 1610. La troisième est la représentation d'un traité survenu en 1682 entre William Penn et deux chefs indiens : la scène se passe sous un orme célèbre, et sur la rive droite de la Delaware, près de Philadelphie. Enfin la quatrième figure la fuite du capitaine John Smith, qui, en 1606, parvint à s'échapper des mains du roi Powatan. Dans cette sculpture est figurée Pocahontas, cette jeune fille indienne, qui supplie le roi son père de rendre la liberté au blanc dont elle s'est soudainement éprise. La Chambre des représentans est l'un des édifices les plus riches et les plus élégans qui aient jamais été construits. C'est une salle demi-circulaire avec des colonnes de pierre, polies et d'un bleu foncé (Pl. LXIX — 3). Elle est éclairée par le plafond. La bibliothèque publique, située dans le même édifice, est décorée de peintures exécutées par le colonel Trumbull. Ces

peintures sont *la déclaration de l'indépendance, la reddition de l'armée anglaise dans les plaines de Saratoga et à York-Town ;* enfin *le général Washington résignant ses pouvoirs.* La Chambre du sénat est dans l'aile droite du Capitole : les objets les plus curieux que l'on y remarque sont les portraits de Louis XVI et de Marie-Antoinette, gage de reconnaissance que la liberté américaine devait aux têtes couronnées qui l'aidèrent si puissamment à la conquérir.

Le Capitole de Washington est dans un site vraiment beau. Tout à l'entour on découvre un territoire bien cultivé et parsemé de villas charmantes. Au S. coule le Potomac, sur les bords duquel s'élève Alexandrie ; au S. E. les chantiers, les vaisseaux et les casernes ; enfin à l'O. au bout de l'allée de Pennsylvanie, l'hôtel du Président. Cet hôtel est le digne pendant du Capitole. C'est aussi un édifice à colonnades, surmonté par un attique élégant et riche (Pl. LXIX — 4). Entouré de parcs et de jardins, il est flanqué, en outre, de quatre grands bâtimens en briques qui servent à loger les grandes administrations de l'Etat, les finances (*treasury*), la marine (*navy*), la guerre (*war*), l'intérieur et les affaires étrangères (*state*).

Washington, assez triste et déserté dans les intervalles qui séparent les sessions législatives, se peuple et s'anime au moment où le Congrès se réunit. Les séances s'y passent à peu près comme dans nos parlemens européens, seulement avec moins d'apparat et avec une beaucoup plus grande simplicité. Les membres parlent, en général, de leur place, en improvisant, et non en lisant des discours écrits. Ils s'expriment avec pureté, avec clarté et dans les meilleurs termes. On ne donne, dans le Congrès, que peu de marques d'approbation ou d'improbation, et quand un orateur s'égare dans les détours d'une faconde verbeuse, on ne le rappelle pas rudement à la question par des murmures ou par des marques d'impatience. Durant la session, le Président reçoit les députés une fois par semaine, et s'entretient avec eux des affaires du pays avec une grande bonhomie et une grande familiarité. Point de morgue, point de faste, point d'airs de supériorité. En dehors des attributs de son poste, le Président des Etats-Unis est un simple citoyen, que la modicité de ses allocations n'astreint pas au luxe d'une représentation fastueuse.

Outre le Capitole et l'hôtel du Président, on remarque à Washington, comme édifices de premier ordre, l'arsenal de la marine (*navy-yard*), l'un des plus beaux établissemens de ce genre, quoique les vaisseaux construits dans ses chantiers ne soient armés qu'au bas de la rivière, à Norfolk en Virginie. Il faut visiter aussi le musée d'artillerie, pourvu d'armes curieuses ; le vaste bâtiment où se trouvent l'administration des postes et le bureau des patentes, ce dernier pourvu d'une magnifique collection d'échantillons et de modèles, dans toutes les branches des arts et de l'industrie ; l'hôtel-de-ville, le théâtre, la maison de correction, le cirque, le monument élevé en l'honneur des officiers morts dans la guerre récente avec Tripoli ; le fort qui domine le Potomac, et le pont en bois, d'un mille de long, qui traverse le fleuve ; enfin, parmi les établissemens scientifiques et littéraires, l'institut de Colombie, divisé en cinq sections pour les mathématiques, les sciences physiques, les sciences morales et politiques, la littérature et les beaux-arts ; puis encore la société de botanique, de médecine, d'agriculture, et le *columbian college.* Une foule d'autres objets utiles existent en d'autres lieux : on trouve, par exemple, dans le bureau topographique, une belle collection d'instrumens et le plan de toutes les forteresses et de tous les forts formant le système de défense des frontières de l'Union, un dépôt général de toutes les cartes des Etats-Unis, et de tous les travaux et découvertes des ingénieurs nationaux. On trouve aussi, dans le département des affaires des Indiens (*indian department*), une belle collection des portraits des chefs indiens et de leurs femmes, qui, à diverses époques, parurent à Washington pour y traiter d'objets en litige entre les blancs et eux, soit pour des délimitations de territoire, soit pour d'autres réclamations à faire valoir.

Quoiqu'elle ait souffert à diverses époques, et surtout dans les ravages récens des Anglais, Washington n'a pas cessé de croître en population et en importance. En 1810, elle ne comptait guère au-delà de 8,000 habitans. Aujourd'hui, ce nombre paraît s'élever à plus de 20,000. George-Town, qu'on peut regarder comme un faubourg de la capitale, en a 9,400. Les environs de la ville, en descendant le Potomac, sont pleins de sites gracieux et enchanteurs. C'est sur cette route que l'on trouve le Mont-Vernon, demeure célèbre de Washington, l'une des plus jolies villas que l'on puisse voir. C'est là que repose dans un caveau l'homme qui fonda l'indépendance américaine.

Après avoir vu en détail ce que Washington renfermait de curieux, je partis enchanté de l'accueil que l'on y reçoit de la part d'une société élégante, polie, instruite, composée pres-

que toute de fonctionnaires. Jusqu'à Baltimore, ma route fut la même; mais là, variant mon itinéraire, je résolus de me rendre à Philadelphie par la voie de terre. Dans les premières heures de la route, rien ne parut justifier ma préférence. Nous traversâmes une maigre campagne, parsemée de quelques magnifiques habitations de planteurs et de cases à nègres. Point de villes, seulement quelques villages par intervalles jusqu'à ce que l'on ait atteint la Susquehanna. Au-delà, le pays semble comporter plus de richesse et nourrir plus de population; dans les éclaircies que laissent les forêts de chênes et de pins, s'étendent de belles plantations soignées par des travailleurs esclaves. Les maisons, qu'une galerie extérieure abrite contre le soleil, témoignent par leur étendue et par leur ordonnance que le luxe de la vie agricole est échu en partage à leurs maîtres. Quand on a atteint les rives de la magnifique Delaware, les beautés du paysage semblent s'accroître encore. Wilmington en est comme la limite. Plus loin et aux approches de Philadelphie, le Schuylkill offre un spectacle non moins attrayant, quoique d'une autre nature, avec ses chutes et ses cascades de l'effet le plus pittoresque. « L'aspect brillant des roches, dit Hall, qui interrompent ainsi le cours des eaux, indique qu'ils appartiennent à cette chaîne de granit schisteux dont Volney a marqué l'étendue de Staten-Island jusqu'au Roanoke, sur une longueur de cent soixante-dix lieues, et qui probablement se prolonge jusqu'à Savannah. Elle fixe le point au-delà duquel la marée ne peut remonter par les cataractes qu'elle occasione dans les fleuves, et sépare la côte sablonneuse et stérile du fertile terrain d'alluvion qui est au-dessus. Son élévation apparente, peu considérable, suffit pour onduler la surface du pays et pour présenter quelquefois, surtout autour des rivières, des éminences plus prononcées que l'on désigne en Caroline méridionale par le nom de *mornes*. Les rivières et les fleuves coulant dans un sol qui se creuse facilement, ont fréquemment des rives escarpées, et l'œil, en les suivant, pénètre dans des vallées boisées et profondes. »

Après avoir longé pendant quelque temps la rive gauche de la Delaware et du Schuylkill, on arrive aux portes de Philadelphie. Cette ville est située sur une espèce d'isthme entre le Schuylkill et la Delaware, à quatre milles environ de leur confluent. A cette hauteur environ nous prîmes le bateau à vapeur, qui, en peu de temps, se trouva à la hauteur du magnifique quai de Market-Street. Quand on arrive, on a peine à se défendre de la foule des porteurs nègres, qui se disputent les bagages des voyageurs. Enfin chacun s'accommoda de son mieux, et deux robustes Yolofs chargés de nos malles nous conduisirent vers High-Street, magnifique rue qui coupe Philadelphie d'E. en O., et dans laquelle je trouvai un hôtel commode et convenable. A peine avais-je entrevu la ville, et déjà pourtant son air de grandeur et d'opulence m'avait vivement frappé. C'était plus régulier que New-York et beaucoup plus grandiose que Baltimore.

Bornée à l'E. par la Delaware, à l'O. par le Schuylkill, Philadelphie a la forme d'un parallélogramme. Les rues y sont, les unes verticales au fleuve, les autres latérales; toutes sont vastes, larges, belles, bien disposées. La principale, High-Street, va d'un fleuve à l'autre. Le Broad-Street a cent pieds de large, Mulbery-Street en a soixante, les autres cinquante. La plupart sont pavées en cailloux au milieu de la chaussée et en briques sur les trottoirs, bordées d'arbres et arrosées à l'aide de pompes. Sur un seul point de la ville, le défaut de largeur dans les rues devient une cause d'insalubrité; c'est sur les bords de la Delaware. Pour modifier cet état des lieux, il faudrait détruire presque tout un quartier, celui de Water-Street, dans lequel sont établis les comptoirs et les magasins des négocians. Un fait à noter, c'est que, dans le plan primitif de Penn, cette rue n'existait pas. Ce fut dans ce cloaque infect que prit naissance la fièvre jaune de 1793, et, dans la crainte qu'un fléau pareil ne s'y reproduise, le gouvernement municipal de Philadelphie s'occupe à grands frais de le faire disparaître. Ce quartier jure, d'ailleurs, avec l'élégance, la propreté et la tenue des autres. Les maisons en sont coquettes et de bon style, avec des perrons et des tablettes de fenêtres en marbre gris, et de grandes et belles nattes étendues devant la porte. Quant aux magasins des détaillans, ils ne le cèdent à aucune des villes les plus populeuses d'Europe. Paris et Londres avoueraient le goût des étalages, l'aspect extérieur de la plupart d'entre eux.

Conçue dans une pensée de vie commode, mais simple, Philadelphie a conservé quelque chose des formes puritaines de ses fondateurs. Les monumens de pur luxe y sont fort rares; et dans aucun on ne remarque cette prodigalité de décors, cette pompe d'architecture profane, qui distingue les autres grands édifices de l'Union. Cependant plusieurs constructions se distinguent de cette masse de constructions uniformes et simples. La banque des Etats-Unis, établie en 1816, avec un capital de trente-cinq millions de piastres, est un bâtiment fort remarquable,

établi sur le plan du Parthénon d'Athènes, et tout en marbre blanc. On cite ce monument comme l'un des meilleurs morceaux d'architecture qui soit aux Etats-Unis. Il se compose d'un péristyle orné de huit colonnes cannelées qui ont quatre pieds environ de diamètre. La longueur totale de l'édifice, le portique compris, est de cent cinquante pieds, et sa largeur de quatre-vingts. La principale entrée a un beau perron de six marches en marbre. Les bureaux de la banque occupent le centre de ce palais. L'édifice tout entier est à l'épreuve de la bombe, depuis les caves jusqu'aux toitures qui ont un revêtement de cuivre. Deux autres banques, celles de Pennsylvanie et de Philadelphie, sont moins remarquables sous le point de vue de l'art. Un édifice qui offre plus d'intérêt encore, comme date historique, c'est le palais de l'Etat, bâtiment assez simple et fait en briques, dans lequel fut rédigée et signée la déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776. Ce fut dans le même palais que se réunit, en 1787, l'assemblée chargée de formuler la constitution fédérale. Tant que dura la guerre de la révolution, le Congrès tint ses séances dans ce même local. L'édifice est surmonté d'une coupole, au front de laquelle paraît une horloge illuminée durant la nuit. A côté de ces monumens il faut placer la Monnaie, le seul établissement de ce genre que possède l'Union; la Société philosophique, la bibliothèque de la ville, l'université, l'académie des beaux-arts, l'hôpital de Pennsylvanie, le *masonic-hall* (loge des francs-maçons), mélange assez incorrect de briques et de marbre, de niches en ogive et de colonnades, de gothique et d'antique, avec un clocher de quatre-vingts pieds de hauteur; l'arsenal de la marine, le théâtre, et une foule d'autres constructions fort belles. Les fondations littéraires et scientifiques abondent à Philadelphie; une foule de sociétés savantes font d'elle l'Athènes de l'Union; on y compte la Société philosophique, la Société de médecine, la Société linnéenne, la Société d'agriculture, la Société des sciences naturelles, la Société pour l'encouragement des inventions mécaniques. Sa faculté médicale est la première de l'Etat. L'académie des beaux-arts avec ses belles collections de tableaux, parmi lesquels se trouve une portion de la galerie de Joseph Bonaparte, le musée de Peel avec des collections non moins belles, et un squelette entier de mammouth qui pèse mille livres, l'observatoire, le jardin botanique de Bartram, complètent à peu près cette série d'établissemens publics.

Nous en avons réservé trois qui méritent une mention spéciale. L'un est un pont couvert sur le Schuylkill, pont en bois qui reçoit le jour d'une longue suite de meurtrières qu'on a pratiquées à hauteur d'homme. Rien de plus gracieux au coup-d'œil que l'arche presque droite de ce pont, espèce de cage jetée sur la rivière au milieu d'un pittoresque paysage (Pl. LIX—1). Le second monument est la maison pénitentiaire, située à quelque distance de la ville sur un plateau aéré et salubre. Cette maison occupe un espace de dix acres de terrain, formant un carré de six cents pieds sur chaque face, entouré de murs massifs de trente pieds d'élévation, avec des tours crénelées à chacun des angles et au milieu (Pl. LIX — 2). La prison qui se trouve dans le centre de ce carré est une construction éminemment appropriée à cet usage. L'édifice a coûté plus de trois millions de piastres. Quand on entre dans la cour intérieure de cet établissement, on se croirait plutôt dans un atelier que dans une maison de correction. Tous les hommes travaillent avec assiduité, avec habileté, avec succès; ici on taille et on scie de grands blocs de pierre; là on forge le fer; ailleurs se prolonge une vaste galerie dans laquelle se groupent divers corps de métiers, tailleurs, brossiers, tisserands, cordonniers, passementiers, etc., travaillant tous, non seulement pour ajouter quelques douceurs à l'ordinaire de la maison, mais encore pour se créer une petite épargne au moment de leur mise en liberté. Rien ne peut rendre l'effet d'un pareil spectacle. Ce n'est plus cet affligeant tableau d'hommes abrutis et dégradés, n'ayant plus d'autre activité que celle du mal; ce n'est plus un bruit de chaînes comme celui que l'on entend dans nos bagnes : c'est une grande famille d'ouvriers ramassés dans la même enceinte, et qui pourrait, pour la tenue, la tranquillité, l'activité, servir de modèle à la grande famille des artisans libres et honnêtes. C'est aux États-Unis, pour la première fois, que l'on crut inutile et nuisible d'assimiler à des brutes des hommes qui avaient violemment manqué aux lois sociales, et cette mesure y a obtenu les plus heureux résultats. Des deux systèmes tour à tour employés, celui de l'isolement pur et simple ou celui de l'isolement partiel et hors des heures du travail, le dernier semble avoir le mieux réussi. Chaque détenu a sa cellule particulière, ce qui enlève à ces malheureux l'occasion de se corrompre l'un l'autre, comme cela arrive dans les dortoirs communs, repaires du vice et des mauvais conseils. Mais les ateliers réunissent les habitans de la maison, et là, en vue l'un de l'autre, s'excitant mutuellement au travail, ils ne souf-

frent pas de cette vie isolée qui semble être physiquement antipathique à l'homme. C'est grâce à de si paternelles mesures que l'on a obtenu parmi ces détenus des conversions éclatantes. Là, ces mêmes hommes que la débauche et la paresse avaient jetés dans les voies du crime deviennent doux, honnêtes, bons, laborieux; de farouches qu'ils étaient, ils s'habituent à être sociables. Réunis par milliers, et ayant à peine quelques guichetiers pour les surveiller, ils ne semblent pas vouloir faire le moindre effort pour recouvrer leur liberté. Armés d'outils, ils pourraient facilement faire sauter la simple grille qui les sépare du monde. Ils ne le font pas, tant le travail a adouci leurs mœurs.

Le troisième objet digne de remarque est la grande machine hydraulique qui fournit des eaux à tout Philadelphie. Elle est située du côté de Fair-Mount sur la rive du Schuylkill, au milieu d'un délicieux paysage. Les réservoirs sont placés sur le haut d'une montagne qui domine la rivière. Le chemin vers le sommet est une sorte de rampe pourvue de gradins en bois dur et solide, avec quelques plate-formes par intervalles. Sur l'une d'elles on a construit un temple. Les réservoirs, entourés de palissades, et autour desquels règne une promenade sablée, contiennent environ douze millions de gallons d'eau, lesquels arrivent à la ville en traversant quinze milles à peu près de conduits. Autrefois l'eau était mise en jeu par la vapeur dont on n'a pas fait un long usage; maintenant on se sert d'une machine hydraulique à laquelle le Schuylkill donne l'impulsion. Cette machine se compose de cinq roues, dont l'une est en fer. Quand elles sont toutes les cinq en mouvement, elles peuvent soulever sept millions de gallons d'eau en vingt-quatre heures. Pour que le Schuylkill pût agir sur ces roues avec assez de puissance, on a été obligé de l'encaisser et de l'écluser tout entier. Quand on veut que la machine marche, on contient la rivière, puis on lui ouvre la bonde de manière à ce que les roues reçoivent l'impulsion première. La dépense totale de ces ouvrages s'est élevée, suivant Hinton, à 1,783,000 piastres, et suivant M. Balbi, qui ne cite pas son autorité, seulement à 432,512 piastres. Cette eau ainsi poussée vers la ville y défraie les besoins des habitans, l'arrosage des rues, et les secours en cas d'incendie (Pl. LX — 1). Water-Works est d'ailleurs un but de promenade pour la population, qui vient jouir des beautés de ce site magnifique.

C'est à Philadelphie qu'il faut voir et juger la population américaine. Philadelphie est la ville de Penn, la ville des puritains de l'Union. Quoique la secte des quakers, ces austères et bizarres moralistes, tende à se fondre peu à peu dans le reste de la population, on voit pourtant dominer dans la masse cette rigidité de mœurs, cette inflexibilité de principes, cette sauvagerie d'habitudes, qui formaient la base de leur code religieux. Un homme accoutumé aux plaisirs extérieurs et bruyans de la vie européenne s'habitue difficilement aux jouissances du foyer domestique, aux joies d'intérieur, aux coutumes simples, aux allures calmes et douces de la vie américaine, surtout à Philadelphie. On y trouve peu de divertissemens publics, peu de points de réunion, si ce n'est pourtant pour des affaires religieuses ou commerciales. Le seul objet qui intéresse bien vivement les habitans, ce sont les débats politiques, qui se mêlent plus ou moins à la vie intime de chaque citoyen. Comme, dans les Etats de l'Union, chacun a sa part d'influence dans la direction des intérêts généraux, la vie politique est entrée dans les mœurs privées; elle s'associe à toutes les combinaisons et pénètre dans tous les entretiens. De là résulte ce tour d'esprit sérieux et positif qui caractérise le citoyen de l'Union; de là cette écorce dure et grave qui n'a aucune espèce d'affinité avec notre vernis d'urbanité européenne. De la cordialité au fond, de la générosité, de l'humanité, voilà ce que l'on rencontre souvent; mais des manières aisées et élégantes, de l'abandon, du laisser-aller, de la gaîté, de l'esprit, de la saillie, voilà ce qui ne se trouve que par exception et dans de petits cercles d'élite. Dans un bal, dans un concert, dans une réunion quelconque, les chaises sont rangées en demi-cercle bien serré. Arrivées à la file dans l'appartement, les dames s'asseyent à côté les unes des autres, et se mettent à causer entre elles à voix basse et par groupes. De leur côté, les hommes demeurent isolés et à part, conversant entre eux de la politique du jour, d'une vente faite ou d'un achat à réaliser, le tout sans s'inquiéter du cercle de femmes qui se déploie autour d'eux. Si, dans un bal, la danse s'engage, les cavaliers ne s'approchent des dames que pour les inviter à une valse ou à une contredanse, qu'ils achèvent avec un sérieux et une impassibilité vraiment étranges, souvent même sans entamer la conversation. Ces façons guindées étaient bien plus dominantes et bien plus exagérées autrefois. Toutes les classes de la société, quelle que fût leur secte, prenaient exemple de la plus puritaine, afin de ne pas perdre les avantages résultant de l'apparence d'une sainteté plus grande. Tout était considéré du point de vue du devoir,

jamais du point de vue du plaisir. L'amour, le mariage, avaient leurs solennités. On ne faisait rien en ce genre qui ne fût pesé, calculé, compassé. Aujourd'hui, il faut le dire, ces habitudes, austères jusqu'à la bouffonnerie, ont fait place à des usages d'une sociabilité plus grande. Les communications entre l'Europe et les Etats-Unis ont tempéré la gravité farouche de ces allures. Notre luxe, nos coutumes élégantes, notre vivacité française, notre goût pour les arts, se sont introduits même à Philadelphie. On y a des bals, des concerts, un théâtre. Quoique les vieux quakers, débris de l'ère ancienne, crient à l'abomination et au scandale, la génération nouvelle déserte le puritanisme de tradition pour entrer dans une existence plus gaie, plus vive, plus fastueuse. Après le comfort, le luxe est venu, et avec le luxe l'élégance des manières. C'était inévitable.

Les établissemens de charité, nombreux à Philadelphie, y sont vraiment des modèles. La municipalité locale était l'une des plus riches du monde, même avant que Stephen Gerard lui eût légué la somme énorme d'un million de piastres. La ville, à la fois commerçante et industrielle, compte une foule d'usines et de manufactures, des ateliers d'impression pour la toile, des clouteries, des distilleries, des brasseries, des tanneries, des papeteries, des corderies, des verreries, enfin cinquante-quatre typographies. L'activité de ces dernières est une chose merveilleuse et presque incroyable. On cite le fait d'une maison de librairie qui, à l'aide de bonnes feuilles, parvenait à livrer au public de Philadelphie les romans de Walter Scott le jour même où on les livrait au public de Londres. Un jour il arriva que, par suite d'un retard ou d'une erreur, l'édition anglaise brochée arriva en vue de New-York avant qu'on eût en main à Philadelphie une ligne des deux volumes que portait le paquebot, alors au bas de la rivière. Que fait la maison de Philadelphie? Elle fait venir un exemplaire par estafette extraordinaire, imprime, tire les deux volumes, exécute une réimpression américaine sur l'édition anglaise, en envoie plusieurs ballots à New-York et les débite avant même que le paquebot eût pu mettre à terre les volumes qu'il portait. Trente six heures suffirent pour tout cela.

Le climat de Philadelphie est assez inégal. La chaleur y est très-forte l'été; le froid très-rigoureux durant l'hiver. La police y est faite à peu près comme en Angleterre. La nuit, des *watchmen* veillent à la sûreté des citoyens. Pour les cas d'incendie, on a des troupes de pompiers fort bien organisées. Point de garnison, point d'uniformes dans la ville. Les soldats y sont inutiles. On y voit peu de ces rixes si fréquentes en Europe; peu de crimes, peu de délits s'y commettent. Moins étendu que celui de New-York, le commerce de Philadelphie est l'un des plus importans de l'Union. Des armemens s'y font pour les parties les plus éloignées du globe. La Delaware est navigable jusqu'à Philadelphie pour les plus gros navires et même pour les vaisseaux de 74; les sloops remontent jusqu'à Trenton. Dix ponts traversent les fleuves et les rivières environnantes, et dans le nombre il faut nommer surtout le magnifique pont du Schuylkill, dit *Market Street Bridge*, construit en bois. L'arche du milieu a une ouverture de 190 pieds anglais, et celle des deux autres est de 150. Un mille au-dessus, on admire un autre pont aussi en bois d'une seule arche de 340 pieds d'ouverture. On croit que c'est l'arche la plus grande qui ait été construite. Les routes des environs de Philadelphie sont magnifiques. Toute la campagne est riante et féconde; des maisons de campagne, des villages charmans l'animent et l'embellissent; dans le nombre, on cite Francfort, Bustleton, Chesnuthill, Pleasant-Mount et German-Town, où eut lieu, en 1777, la première escarmouche entre le général Washington et lord Cornwallis.

L'État de Pennsylvanie, dont Philadelphie est la capitale, est l'un des Etats les plus vastes, les plus riches, les plus fertiles de l'Union. Il est bordé par les Alleghanys, longue chaîne de montagnes au milieu de laquelle se déroule une suite de paysages ravissans et agrestes (Pl. LX — 3). Sa longueur est de cent lieues, sa largeur de cinquante-trois; sa population, de un million quatre cent mille habitans. Entrecoupée de collines et de vallées, la contrée offre les terrains convenables à toutes sortes de cultures. Les hauteurs sont couvertes d'un sol si gras et si bon que l'on peut quelquefois les exploiter jusqu'au sommet. Les pâturages abondent le long des belles rivières : la Delaware, le Schuylkill, le Lehigh, la Susquehanna, l'Alleghany, le Monangahela et l'Youghingeny. La plupart prennent leur source dans le plateau élevé situé au N. du pays. La température, dans toute l'étendue de l'Etat, varie comme le sol. La population se distingue par des mœurs austères, un grand courage et des vertus sociales et politiques. Nulle part l'esprit de véritable philanthropie n'a rencontré de plus fervens adeptes et n'a été aussi bien pratiqué. Les premiers habitans de la province furent des Suédois qui, arrivés en

1627, achetèrent des Indiens le territoire baigné par la Delaware jusqu'aux chutes du fleuve, et s'étendirent dans l'intérieur jusqu'à la Susquehanna. Ces colons fondèrent sur des principes sages et clémens un gouvernement régulier, fort et sincère. On y regardait les Indiens comme les véritables possesseurs du pays, et on les traitait avec bonté. La petite colonie était déjà florissante, lorsque des rixes survinrent entre les Suédois et les Hollandais établis à New-York. Ces derniers, plus nombreux et plus forts, demeurèrent les maîtres, jusqu'à l'arrivée des Anglais. Alors, en 1681, Guillaume Penn fonda sa colonie de quakers sur les bords de la Delaware, et, comme avaient fait les Suédois, il acheta des Indiens les terres qu'il voulait occuper. Penn traça le plan de sa ville et lui donna un code social et moral qui la rendit bientôt le modèle de l'univers entier. Quoique le noyau de la population fût anglais, une foule d'Allemands s'y mêlèrent depuis, et c'est à eux que l'on doit la plupart des améliorations agricoles introduites dans la contrée.

Après quelques jours de station à Philadelphie, je repris le chemin de New-York, résolu de m'y embarquer sur l'Hudson, de remonter par ses canaux jusqu'aux chutes du Niagara, et de gagner ensuite le Canada par les lacs.

De Philadelphie jusqu'à Trenton, la route se fait par eau sur de sveltes et jolis bateaux à vapeur qui glissent sur la Delaware. On se ferait difficilement une idée des jouissances d'une traversée pareille, au milieu des beautés d'une campagne tantôt magnifiquement cultivée, tantôt un peu inculte. A Trenton, on prend la voie de terre pour se rendre à New-Brunswick, d'où l'on s'embarque de nouveau sur le Rariton, petit fleuve peu profond, mais très-poissonneux, qui traverse des marais salés. A New-Jersey, la mer s'ouvre, et avec elle les bouches de l'Hudson. J'avais déjà vu ces parages, la côte de New-Jersey et de Staten-Island, Elisabethtown et la baie de Newark. Le deuxième jour de notre départ de Philadelphie, je débarquai de nouveau à New-York, la véritable capitale de l'Union.

Là, sans plus de délai, je pris sur-le-champ le bateau à vapeur qui allait partir pour Albany. Rien de plus beau que l'Hudson, fleuve toujours large, toujours accore, et qui semble avoir été le résultat d'un déchirement volcanique. A quelques lieues de New-York, au lieu de se rétrécir, il s'élargit et semble former un vaste lac qui baigne des campagnes fertiles. Coulant dans une ligne à peu près droite, du S. au N., du lac Champlain dans l'Océan-Atlantique, l'Hudson parcourt le New-York pendant cent lieues environ, et plus de la moitié de cette longueur est navigable pour les gros bâtimens. Le lit de ce beau fleuve forme ainsi comme un magnifique canal, uniformément large et profond, ouvert dans une direction régulière, au milieu de rochers élevés. Sa pente est si douce, que la marée remonte jusqu'à Albany. L'embouchure de ce fleuve fut découverte en 1609 par l'Anglais Henri Hudson, qui eut l'honneur de lui donner son nom. Notre bateau filait rapidement au milieu d'une foule de points de vue délicieux. Déjà aux environs de New-York nous pûmes voir de longues suites de falaises rocheuses qui semblent s'être ouvertes un beau jour pour donner passage aux eaux. Dans ces endroits, le fleuve coule entre deux parois de rocs au sommet desquels se montrent à peine quelques buissons chevelus (Pl. LX — 2). Des barques, des bateaux, des sloops, des paquebots, animent seuls le paysage âpre et sévère. D'autres fois et par larges échappées la campagne se déploie dans toute sa magnificence. On laisse ainsi un peu loin sur la gauche, et sans l'apercevoir, Hartford, la capitale du Connecticut, située sur le Connecticut, et dont les maisons blanches et coquettes se déploient au milieu de massifs de verdure qui garnissent la berge de la jolie rivière (Pl. LXI — 1). En revanche, on longe et on voit avec détails la jolie Newburg, assise sur la rive gauche de l'Hudson, Newburg qui monte en amphithéâtre des bords du fleuve jusqu'aux plateaux charmans d'une campagne féconde (Pl. LX — 4).

Mais de tous les sites qui se déroulent durant cette traversée, nul n'offre plus d'enchantemens et de féeries que celui de Cattshill, où nous fîmes une halte. Là se déploient les monts Cattshill, dont le plus haut sommet, le High-Peak, s'élève à six cent vingt toises au-dessus du niveau de la mer. Profitant du petit délai qui nous était accordé, nous pûmes voir la chute de Cattshill, petit avant-goût de la chute du Niagara, miniature charmante d'une des plus grandes et des plus sérieuses beautés de la nature. Qu'on se figure dans un lieu où la nature a jeté un pont sur le torrent, une chute d'eau tombant par flocons écumeux de quarante pieds de hauteur, et cela au milieu de collines boisées qui se groupent d'une façon tourmentée et confuse : on aura une vague et faible idée de la chute de Cattshill (Pl. LXI — 2). La montagne de Cattshill et la belle maison qui la couronne présentent une scène d'un autre caractère, au milieu d'une na-

ture à peu près semblable. Là, dans cette construction à péristyle, que termine un fronton élégant, on reconnaît la main des hommes, au milieu des beautés végétales les plus incultes et les plus sauvages (Pl. LXI — 3), au sein de forêts irrégulières de sapins, de chênes et de mélèses qui semblent vieux comme le monde.

C'est au milieu de tableaux pareils, à chaque minute renouvelés, que l'on arrive à la délicieuse ville d'Albany. Nous l'aperçûmes de loin au travers de feuillages touffus, avec ses habitations en partie échelonnées sur la falaise, en partie massées à ses pieds (Pl. LXI — 4). Les clochers qui pointaient au loin lui donnaient la physionomie d'une cité populeuse et importante. En effet, Albany située sur la rive droite de ce fleuve et à l'endroit où commence le canal de jonction entre l'Hudson et le lac Erié, Albany est la seconde ville de l'Etat de New-York pour le commerce et pour la population. Peuplée aujourd'hui de 25,000 habitans, Albany possède plusieurs édifices remarquables, entre autres le capitole ou palais d'Etat, monument magnifique et richement meublé, le théâtre, l'arsenal, la prison, plusieurs banques, des sociétés scientifiques et une librairie flottante qui remonte et descend le canal d'Erié, grande promenade fréquentée par des voyageurs de l'Union qui vont admirer les chutes du Niagara. Albany est une ville de fructueux commerce. Elle a des manufactures de tabac, de chapeaux, de fer, des brasseries et des distilleries.

A Albany, nous quittâmes le bateau à vapeur pour prendre une espèce de coche qui fait le service du grand canal. Le départ eut lieu le lendemain. Ce canal est l'un des plus beaux travaux qui se soient faits en ce genre. Achevé en 1825, il a aujourd'hui trois cent soixante milles de longueur. Commençant à Albany sur l'Hudson, il longe d'abord ce fleuve; puis, à la hauteur de Troy, il tourne brusquement à l'ouest et longe alors la Mohawk, en traversant les comtés d'Albany, de Schenectady, de Montgomery, d'Hermiker, d'Oneida et de Rome. De Rome, le canal gagne vers le S. O., et traverse l'Oneida; puis, tournant encore à l'O., il coupe la contrée d'Onondago, de manière à s'approcher à environ un mille et demi de la saline. A Montezuma, le canal traverse la rivière de Seneca; puis, passant par Lyons et Palmyra, il va frapper le Genessee à Rochester. A l'ouest du Genessee, il se prolonge au S. de la grande route et parallèlement pendant soixante milles environ; après quoi, tournant au S., il joint la Tonnewanta à onze milles environ de son embouchure dans le Niagara. On se sert du chenal de la Tonnewanta pendant ces onze milles, au bout desquels le canal se dirige de l'embouchure de cette rivière le long de la rive orientale du Niagara jusqu'à Buffalo sur le lac Erié. Cette route est divisée en trois sections : la section occidentale qui va de Buffalo à Montezuma, sur la rivière Seneca, cent cinquante-cinq milles anglais: dans cette étendue, le niveau du canal s'abaisse, à mesure qu'il s'éloigne du lac, de 194 pieds, et à l'aide de vingt-une écluses. La section du milieu va de Montezuma à Utica, pendant laquelle étendue le niveau s'élève de 49 pieds, à l'aide de neuf écluses. La section orientale d'Utica à Albany comprend cent neuf milles, durant lesquels le niveau du canal s'abaisse de 419 pieds à l'aide de cinquante-une écluses. Le total de l'élévation et de l'abaissement est par conséquent de 662 pieds, et la différence des niveaux entre l'Hudson et le lac Erié de 564 pieds. Le canal a quarante pieds de large sur les côtés, vingt-huit au milieu, et quatre de profondeur. On avait estimé en 1817 que la dépense totale serait de 4,881,733 piastres. Il fut commencé le 4 juillet de cette année, et, le 4 novembre 1825, arriva à New-York le premier bateau venu du lac Erié. Vers le milieu, le canal n'a qu'une écluse sur une étendue de soixante-dix-sept milles. Le canal du N. se prolonge du lac Champlain jusqu'à sa jonction avec le canal de l'O., à environ huit milles au-dessus d'Albany. Son développement total est d'environ soixante-quatre milles, en l'estimant à quarante-huit milles de navigation naturelle. Le coût actuel et réel des deux canaux d'Erié et de Champlain a été de 9,125,000 piastres. L'emprunt fait pour leur réalisation s'élève à 7,771,000 piastres. Les droits de péage se sont élevés, en 1825, à 500,000 piastres.

Aucune des impressions que j'avais jusqu'alors reçues dans mes excursions à travers les pays de l'Union ne ressemblait à celles qui m'assaillirent pendant cette traversée sur le grand canal. C'était une autre nature, changeante et originale, tantôt calme et sereine, tantôt rude et effrayante. Le premier et le plus délicieux point de vue que je remarquai fut celui de la ville de Schenectady, charmant endroit, presque enterré sous des massifs de verdure et baigné par les eaux limpides de la Mohawk (Pl. LXII — 1). C'est à peu de distance de ce bourg que se découvre, parallèle au grand canal, la petite chute de la Mohawk, cataracte où la rivière bouillonne tourmentée sur un lit de roches aiguës, en rongeant au pied les mélèses qui se penchent sur

le gouffre (Pl. LXII — 3). Cette chute de la Mohawk est peu importante auprès de la grande chute de cette rivière nommée saut de Cohoes. Là, la masse entière du cours d'eau se précipite perpendiculairement, et large de 400 pieds sur 70 pieds de hauteur. Nulle chute au monde n'offre une nappe aussi régulière et aussi continue. On dirait de loin une vaste surface d'argent laminé, dans lequel le soleil se joue et chatoie.

Au-delà de ce point toute ville offre son intérêt, tout paysage a son charme. Nous vîmes ainsi tour à tour Hermiker, Utica, Rome, Lyons, Rochester, Montezuma; puis arrivés à la hauteur de la Tonnewanta, au lieu de gagner Buffalo sur le lac Erié, nous nous dirigeâmes du côté des chutes du Niagara, ce but essentiel de notre course. Déjà depuis long-temps nous entendions au loin un grondement sourd, tonnerre perpétuel que fait retentir le vaste fleuve à douze milles à la ronde.

Notre première rencontre, en allant vers la chute, fut celle d'une famille d'Indiens Tuscororas qui habitent ces environs. Entrés dans leur hutte, nous y trouvâmes deux sauvages assis les jambes croisées sur un lit et fumant d'une manière fort tranquille. Auprès d'eux était une vieille Squâ qui raccommodait des mocassons, et un jeune homme qui mangeait des pommes de terre et du lait de beurre. Autour de ces gens, tout était d'une malpropreté affreuse, le lit, les hardes, les ustensiles de cuisine. Ces Indiens sont, grâce aux missionnaires, à demi-civilisés. On en rencontre parmi eux qui s'intéressent aux affaires politiques de l'Europe, et qui interrogent les voyageurs à ce sujet. L'un de nos hôtes nous fit voir un cahier sur lequel il avait écrit des hymnes traduites en indien par les missionnaires. Ces naturels ont beaucoup de vaches et de cochons, avec quelques chevaux. Il en est qui cultivent de petits jardins. Dans le court entretien que nous eûmes avec eux, ils révélèrent de l'intelligence, de la sagacité et une réserve qui témoignait en leur faveur. Leur caractère le plus remarquable est l'impassibilité. Il est difficile d'exciter en eux la moindre émotion, parce qu'ils regardent comme une faiblesse d'être affectés par la joie, l'étonnement ou l'inquiétude. Leur vie se passe à fumer, les jambes croisées.

Grâce à quelques pièces d'argent, ces deux hommes se décidèrent pourtant à nous servir de guides dans notre course vers les chutes. Déjà, à trois milles de distance, il était facile de reconnaître au-dessus de la chute ce tourbillon du Niagara, qui n'est pas une de ses moindres singularités. Nous avions alors atteint les bords du fleuve, et déjà entre ses deux rives hautes et perpendiculaires on pouvait remarquer une excavation semi-circulaire dont l'ouverture a plus de mille pieds de largeur et la longueur à peu près deux milles. Le fleuve, en arrivant à la pointe supérieure de cette baie, quitte le canal direct, coule avec impétuosité contre le côté de la baie, et, après avoir décrit ce circuit, reprend son cours et s'enfonce entre deux rochers perpendiculaires qui ne sont séparés que par un intervalle de quatre cents pieds. La surface du tourbillon est dans une agitation continuelle : l'eau bouillonne, écume et tourne d'une manière qui prouve sa profondeur prodigieuse et la pression qu'elle éprouve ; les arbres qui arrivent dans la sphère du courant sont enlevés avec un mouvement irrégulier et brisé qu'il est difficile de décrire. Cette singulière masse d'eau doit avoir plusieurs centaines de pied de profondeur; on ne l'a pas vue prise encore par la gelée, bien qu'au printemps les glaçons qui descendent du lac Erié se rassemblent à sa surface en telle quantité, et soient si rapprochés les uns des autres, qu'ils résistent au courant et demeurent jusqu'à ce que la chaleur les rompe.

En avançant vers la chute, la scène change à chaque pas. Pour arriver à la grande cataracte, il faut, pendant une partie du chemin, marcher sur une couche de pierres calcaires sur lesquelles on trouve des débris de poissons, d'écureuils, de renards et d'autres animaux qui, surpris par le courant un peu au-dessus des cataractes, ont été précipités dans le gouffre, brisés et rejetés sur la grève. Plus on approche de la chute, plus la route devient pénible et dure. En quelques endroits, la berge s'étant éboulée tout entière, on est obligé de se frayer un chemin à travers les vides formés entre les crevasses des rochers et des arbres, et de marcher sur des rochers glissans que les vapeurs de la cascade tiennent sous l'aspersion d'une rosée constante. Bientôt cette rosée devint une pluie réelle, et quand nous nous trouvâmes à un mille du saut, nous étions aussi mouillés que si nous avions essuyé la plus forte averse. Ce fut de cette distance à peu près que nous prîmes le premier point de vue de la cataracte. Placés sur un rebord avancé que formait la berge, nous pûmes voir le fleuve se précipitant sur une largeur de quinze cents pieds, au milieu d'un nuage de vapeurs humides et fines (Pl. LXII — 2). Vers le milieu de la nappe, l'eau était d'argent, tandis que les reflets changeans du ciel lui donnaient sur

les côtés un aspect plus terne. On ne saurait rendre avec la parole cet aspect formidable et merveilleux d'un fleuve qui se précipite d'une hauteur de cent cinquante pieds environ. Les impressions, à cette vue, ont quelque chose de si solennel, qu'il faut renoncer à les décrire.

Quand on est parvenu à peu de distance des cataractes, le chemin pour arriver jusqu'à elles est moins pénible et moins dangereux. Pour y parvenir, il faut descendre le long de l'escarpement de la rive, et suivre un sentier qui serpente entre des broussailles et des arbres dont la masse cache entièrement la chute. Près de l'extrémité de ce chemin, elle se déploya tout entière devant nos yeux. Un instant encore, la vue nous en fut ravie par un immense nuage de pluie épaisse que produisait le rejaillissement de l'eau; pluie qui nous enveloppa d'une manière si complète que nous nous trouvions comme sous la douche d'un millier d'arrosoirs. Nos oreilles étaient en même temps assourdies par un fracas bien plus fort que celui du tonnerre. Enveloppés de ce nuage, nous ne pouvions rien distinguer, si ce n'est lorsque le vent venait à le disperser et à le fendre. Alors des cataractes immenses semblaient nous entourer de toutes parts, tandis qu'au-dessous de nous s'ouvrait un gouffre horrible avec ses vagues écumantes et tumultueuses.

La masse d'eau qui compose la partie moyenne de la chute est si énorme qu'elle descend à près des deux tiers sans se briser, et la tranquillité solennelle avec laquelle elle tombe forme un imposant contraste avec sa turbulence au fond de l'abîme. Au contraire, de chaque côté de la chute, l'eau est rompue du moment où elle passe par-dessus le bord du rocher; elle se partage à mesure qu'elle descend en petits fragmens pyramidaux dont la pointe est tournée en bas. La surface du gouffre présente un aspect singulier. On croirait voir une immense quantité de givre agité par un mouvement très-rapide. Les particules de l'eau ont une blancheur éblouissante, et semblent, pour un certain temps, se repousser les unes les autres par un mouvement de tressaillement difficile à analyser.

La largeur de la chute est plus grande que celle de la rivière. Avant d'arriver au gouffre, celle-ci fait un détour considérable à gauche, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique, et lui fait faire un angle considérable avec le rocher du haut duquel elle se précipite. Elle ne forme pas une nappe unique, mais elle est partagée par des îles en deux et même trois cataractes bien distinctes. La plus grande qui est du côté du Canada est appelée la grande cataracte ou la cataracte du fer-à-cheval, parce qu'elle en a un peu la forme; sa hauteur n'est pourtant que de 143 pieds, tandis que celle des deux autres est de 160. Le lit du Niagara au-dessus du précipice étant plus bas d'un côté que de l'autre, les eaux se pressent vers la partie la moins élevée du lit, et acquièrent par conséquent dans leur chute une plus grande vélocité que celles qui s'échappent par l'autre côté. C'est du centre de ce fer à cheval que s'élève la plus grande quantité de vapeurs visible au loin.

Le bruit de la grande chute, celle de la rive canadienne, quoique très-fort, l'est beaucoup moins qu'on n'est disposé à s'y attendre et varie suivant l'état de l'atmosphère. Quand le temps est clair et à la gelée, on peut l'entendre jusqu'à dix ou douze milles, même plus loin du côté où le vent souffle.

C'est au fond du ravin par où l'eau descend pour arriver au bas de la chute que l'on jouit le mieux de la grandeur du spectacle. Là, au milieu de roches immenses, l'ame n'est plus ouverte qu'à la terreur causée par un bruit effrayant. On demeure muet et glacé quand, par le plus hardi chemin, on pénètre dans les excavations du rocher de manière à se trouver tout-à-fait derrière la cataracte. Là s'étendent de profondes cavernes que le P. Charlevoix eut le mérite de deviner, au seul bruit sourd et mugissant qu'elles occasionent. On peut pénétrer par là sous le lit du fleuve et voir la cataracte précipiter devant le regard ses nappes d'écume. Peu de voyageurs, il faut le dire, osent s'enfoncer dans ces profondeurs. L'obscurité complète qui y règne, le roc noir qui s'élève en arcade sur la tête, les mugissemens affreux de cette masse d'eau précipitée forment un objet de terreur qui suffirait pour en éloigner, quand même il n'existerait pas un danger réel dans l'état glissant du rocher et dans le voisinage de l'abîme.

Il est impossible de mesurer autrement qu'à l'œil les diverses parties de la chute. L'opinion la plus accréditée donne à la cataracte canadienne une circonférence de six cents pas; l'île qui la sépare peut en avoir trois cent cinquante; la seconde chute n'en a guère que cinq; l'île qui suit en a trente, et la troisième chute quatre cents environ, ce qui fait un total de quatorze ou quinze cents pas. Plusieurs voyageurs ont estimé la distance à un mille anglais. La quantité d'eau qui tombe du haut de ces cataractes est prodigieuse. On l'a évaluée à 670,255 tonneaux par minute, sans que la preuve de ce calcul semble possible à faire.

L'île qui coupe la chute est l'île des Chèvres. La rapidité extrême du fleuve avant qu'il se précipite faisait regarder comme chimérique le projet de construire un pont qui réunît cette île au continent. Ce pont a pourtant été effectué par un ingénieur des Etats-Unis, M. Potter. Quoiqu'en bois, il est de la solidité la plus grande; les voitures peuvent le traverser. La plus grande profondeur de l'eau en cet endroit est de sept pieds : la vitesse du courant est de dix-huit nœuds à l'heure. La surface de l'île aux Chèvres est à peu près de soixante-dix acres de terre excellente. Elle est couverte de beaux arbres; une route de voiture en fait le tour, et de petits sentiers se dirigent vers les parties des bords d'où l'on peut le mieux contempler le saut et les rapides.

D'après toutes les observations recueillies sur les lieux, il est évident que la chute n'a pas toujours existé au lieu où elle est aujourd'hui. Sa position et sa forme ont subi des changemens considérables, même depuis que des hommes civilisés peuvent en avoir suivi et décrit l'état. Plusieurs des anciens habitans du Canada s'accordent à dire que la grande cataracte n'a plus la figure d'un fer-à-cheval dont elle portait le nom; et aujourd'hui elle offre une concavité profonde et irrégulière découpée vers son centre. On sait avec quelle rapidité une grande masse d'eau use les rochers les plus durs. Ce qui est impossible, c'est que la chute ait existé au-dessous de Queenston, située à sept milles plus bas que le point où elle est aujourd'hui, car le seuil ou le point culminant qui l'occasione commence dans cet endroit que l'on nomme la Montagne. Plusieurs circonstances indiquent en outre que la chute se trouvait jadis sur ce point. Les précipices qui forment les deux côtés de la rivière offrent la ressemblance la plus parfaite l'un avec l'autre, et les hauteurs de leurs couches respectives se correspondent également. En plusieurs endroits les flancs des rochers présentent des marques de l'action de l'eau à soixante ou soixante-dix pieds au-dessus du niveau actuel du fleuve, et manquent en grande partie de ces pointes dures et saillantes qui caractérisent les masses de rochers séparés par de grandes convulsions de la nature. Au bac de Queenston, le fleuve est enfoncé au moins de 100 pieds de plus qu'ailleurs, et c'est là sans doute que le bassin de la cataracte doit avoir existé primitivement. Un pareil gouffre ne peut avoir été creusé que par l'action persistante des eaux.

Au-dessus de la chute, le Niagara a trois quarts de mille de largeur, et ses rapides forment sur ce point comme l'avant-scène du grand spectacle qui se déroule plus bas. Entre le commencement du rapide et de la cataracte, la distance est d'un mille environ et la pente de cinquante-six pieds. Le fleuve coule avec une impétuosité effrayante dans un canal de rochers raboteux, et la résistance qu'il rencontre le change en une masse d'écume qui s'étend presque d'une rive à l'autre. En regardant le fleuve à contre-courant, la pente est si marquée que la partie supérieure du rapide est de niveau avec l'horizon. Un peu au-dessus du bord de la cataracte, l'énorme masse d'eau glisse en silence et se dérobe presque subitement; on n'aperçoit plus qu'un nuage de vapeur. En revanche, au-dessus du rapide, le Niagara coule si doucement, si lentement dans un lit, large de deux milles, qu'on le prendrait pour un petit lac. Couverte de bois, la rive américaine n'offre sur ce point aucune habitation. On n'y entend que le bruit lointain de la chute et les cris des canards sauvages. Ainsi, dans l'espace d'un mille, la nature présente deux scènes tout-à-fait opposées, l'une bruyante et terrible, l'autre calme et douce.

En remontant le Niagara du côté du lac Erié, on rencontre le village de Chippawa, peuplé de brocanteurs qui fournissent au pays voisin toutes sortes de marchandises et reçoivent des denrées en paiement. Toutes les affaires de ces environs se font par trocs. L'argent est si rare qu'on ne peut l'obtenir en échange d'aucun objet. De Chippawa, la route qui mène au lac Erié suit les sinuosités du Niagara : elle est bordée de fermes qui appartiennent presque toutes à des laboureurs d'origine hollandaise. Plus loin est Buffalo où vient aboutir le grand canal, Buffalo autrefois village peu important, devenu aujourd'hui une bourgade assez considérable. Là commence le lac Erié qui est sujet aux tempêtes et aux brumes. Tous les ans il s'y perd quelque navire. Les vents du S. O. qui y règnent durant une grande partie de l'année empêchent, pendant des semaines entières, les bâtimens d'aller à l'O. Ainsi les bateaux à vapeur sont ceux qui conviennent le mieux pour la navigation de ces lacs. Souvent les eaux du lac, bouleversées par les tempêtes, viennent battre les falaises avec une grande violence; répandues sur la plage, elles ont parfois englouti des voyageurs qui n'avaient pas le temps de se dérober à leurs atteintes.

Mon intention n'était pas, après avoir vu les cataractes et m'être reposé deux jours à Buffalo, de m'engager dans la contrée solitaire qui borde

les lacs supérieurs. Je voulais, au contraire, fatigué d'un long pélerinage, achever par un court voyage dans le Canada mon excursion américaine. Je descendis donc vers Niagara avec l'intention d'y trouver un bateau à vapeur pour Kingston, situé sur le lac Ontario et première ville importante des possessions anglaises. Sur ce chemin le premier endroit que nous rencontrâmes fut Queenston, assis dans une situation délicieuse, au pied d'une colline bien boisée et baignée par le Niagara, dont les rives en cet endroit sont élevées et raides. Autour de Queenston, le sol est généralement composé d'une argile rouge dont la couleur forme un contraste singulier avec la teinte verte des arbres et des prairies. Tout le long de cette route, on remarque de nombreux vergers de pêchers et de pommiers, qui ne sont point enclos et ne nécessitent presque aucune culture. Les environs de Queenston sont très-pittoresques; le fleuve y est magnifique. Un peu au-delà du village, le canal se rétrécit et les deux rives forment des falaises perpendiculaires de trois cents pieds d'élévation. En même temps ces rives deviennent âpres et rocailleuses, et de vastes forêts les couvrent de telle sorte, que parfois les eaux du fleuve sont ombragées par elles. Les fermes entre Queenston et le lac Ontario sont fort bien cultivées. On y voit des propriétaires qui possèdent jusqu'à deux cents acres de terrains défrichés, où l'on n'aperçoit pas un tronc d'arbre. Ces propriétaires sont presque tous des soldats de régimens licenciés ou des repris de justice. Le changement de condition ne semble pas avoir apporté de grandes modifications dans leur conduite; ils sont aussi indociles qu'ils l'étaient et plus dépravés encore. Pendant l'été, ces routes, assez désertes d'habitude, s'animent tout d'un coup par l'arrivée d'émigrans anglais qui vont à l'O. Quelques-uns viennent de New-York; les autres du Bas-Canada.

En descendant encore le fleuve, on trouve plus loin Niagara, situé à son confluent dans le lac Ontario. Niagara est un des plus vivans et des plus jolis villages du Haut-Canada. Sa population est de 800 ames, et des boutiques élégantes, un marché, des maisons bien bâties, annoncent que l'on va entrer dans une contrée moins âpre et moins rude. Un fort bâti aux bouches du fleuve sert à garder l'entrée du lac : à ses pieds s'étend un petit hâvre dans lequel les goëlettes, les bateaux à vapeur, les petits bâtimens trouvent un abri sûr contre les bourrasques qui tourmentent le vaste bassin. On entretient toujours une garnison à Niagara, ce qui contribue à rendre ce lieu plus animé. La société y est fort agréable; on y a des bals, des concerts, des courses de chevaux, enfin tout le raffinement d'une vie somptueuse et élégante. A Niagara, il me fut facile de trouver une occasion pour le Bas-Canada. Un service régulier de bateaux à vapeur existe entre cette petite ville et Kingston, la capitale des possessions anglaises. Peu de jours après, je voguais sur le lac Ontario, achevant sur les Etats-Unis mon travail de résumé comme complément de mes impressions personnelles.

CHAPITRE XLIX.

UNION AMÉRICAINE. — VOYAGES DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DU PAYS.

Si le littoral que baigne l'Atlantique offre des preuves de civilisation avancée, il n'en est pas de même des pays de l'intérieur, d'autant plus sauvages et d'autant moins connus, qu'ils se rapprochent davantage du centre du continent. Là errent ces innombrables tribus d'Indiens, dont on ne connaît encore que la plus faible partie, chacune d'elles avec ses mœurs, ses usages, ses préjugés, ses costumes.

Parmi les expéditions assez multipliées qui ont été dirigées vers cette zône américaine, nous en choisirons quelques-unes pour les résumer à grands traits. Nous commencerons par les capitaines Lewis et Clarke, qui furent chargés de remonter le Missouri depuis son confluent avec le Mississipi jusqu'à sa source, puis, après avoir gravi et traversé les Montagnes-Rocheuses, d'aller reconnaître s'il n'existait pas sur ce point une communication par eau entre l'Océan-Pacifique et l'Océan-Atlantique. C'était là une mission pénible dont les voyageurs ne se dissimulaient point les dangers. Lewis dit lui-même : «Nous savions que nous aurions à traverser des régions habitées par des peuples sauvages, puissans et belliqueux, animés d'une haine profonde pour les hommes blancs; on nous avait dit aussi que notre course serait arrêtée par des montagnes inaccessibles; que nous serions obligés de vivre de notre chasse et de notre pêche, loin de toute société civilisée. N'importe; nous étions décidés à braver tous les dangers pour répondre à l'attente de notre gouvernement et de nos compatriotes. » En effet, au milieu des fatigues les plus grandes et des périls les plus effrayans, Lewis et Clarke purent descendre par la rivière Colombia qui débouche dans l'Océan-Pacifique. Une escorte de vingt soldats, dix bateliers, deux chasseurs interprètes et un nègre,

étaient avec eux, ainsi que neuf jeunes gens de l'État de Kentucky qui avaient voulu s'associer à l'entreprise.

Le 14 mai 1804, cette caravane se trouva réunie sur les bords du Missouri avec des vêtemens de rechange pour trois ans, des munitions, des ustensiles et des marchandises diverses. On remonta ainsi lentement le Missouri jusqu'à la Platte, à trois cent trente-cinq milles au-dessus du confluent du Missouri et du Mississipi, après n'avoir aperçu le long de cette route que quelques radeaux et canots conduits par des Osages, des Sioux et d'autres Indiens, ou bien encore par des chasseurs français. Jusqu'au 21 août, on eut des communications avec les chefs des Ottos, des Missouris et des Mahas, auxquels on distribua quelques présens. A l'embouchure de la Pierre-Blanche, les voyageurs aperçurent l'une de ces collines artificielles qui rappellent les *tumuli* mexicains. Plus loin se présenta une tribu de Sioux, les Yanctous, avec lesquels Lewis et Clarke eurent quelques communications. On dansa, on tira à l'arc. Les instrumens de danse étaient un tambour et un sac de peau de bison rempli de cailloux. Ces Yanctous sont grands et bien faits; ils portent dans les traits un certain air de grandeur et de hardiesse; aimant la parure, ils se peignent le visage et s'ornent la tête de tuyaux de porcs-épics et de plumes. Quelques-uns ont une espèce de collier de griffes d'ours bruns.

On passa ainsi devant l'île Bonhomme vis-à-vis de laquelle s'étendent d'anciennes fortifications, et l'on atteignit le 15 l'embouchure de la Rivière-Blanche, affluent du Missouri. Au-delà parut une autre tribu de Sioux nommée Tentous, qui, hostile d'abord, finit par témoigner aux voyageurs la plus grande bienveillance. Les chefs revêtirent Lewis et Clarke de belles peaux de bisons, et les portèrent en cérémonie l'un après l'autre dans la salle du conseil. En leur honneur ils tuèrent plusieurs chiens et en mangèrent la chair avec du pemmican et des pommes de terre. Après quoi on fuma le calumet pendant que les femmes dans leurs plus beaux atours dansaient devant les voyageurs, les unes armées de fusils et de piques, les autres tenant à la main des perches au bout desquelles pendaient des chevelures arrachées à l'ennemi. Les Tentous, d'un caractère fort doux, sont enclins au vol: laids, malpropres, avec des jambes et des bras trop petits, ils ont les pommettes des joues très-saillantes et les yeux à fleur de tête. Quinze jours auparavant, ils avaient eu une guerre avec les Mahas, et, comme preuves de leur victoire, vingt-cinq femmes et enfans se trouvaient leurs prisonniers.

Plus loin on vit les bouches de la Chayenne, près de laquelle vivent les Indiens de ce nom. On trouva établis dans cette zône quelques chasseurs français. Alors on se trouvait sur le territoire des Ricaras, dont les chefs se montrèrent fort obligeans. Au-delà de ce point s'offrirent des tribus de Mandanes, auprès desquels résidaient des Anglais, agens de la Compagnie du N. E. et qui étaient venus d'un fort situé sur la rivière des Assiniboins, à cent cinquante milles de là. Les autres tribus des environs étaient les Minnetaris, les Ava-Cavas et les Ricaras. Comme vers la mi-novembre le temps était devenu très-froid et que le Missouri commençait à charier des glaces, on résolut d'hiverner là, sur le territoire des Mandanes. On y vécut du gibier que procurait la chasse et du maïs que vendaient les naturels. Un fort provisoire qui y fut établi reçut le nom de Fort Mandane. Les Mandanes diffèrent peu des races jusqu'alors observées. Leur religion consiste dans la croyance à un grand esprit, sorte de bon génie. Comme tous les aborigènes, ces Indiens aiment la danse et s'y livrent avec des attitudes fort obscènes. Ils cultivent le maïs, les fèves et quelques autres végétaux dont ils font des provisions pour l'hiver. La chair du bison est leur principale nourriture.

Nos voyageurs se remirent en route dans les premiers jours d'avril. Dès le 13, ils atteignirent l'embouchure du petit Missouri, et ensuite celle de la Pierre-Jaune, le plus considérable affluent du Missouri, l'un et l'autre descendus des Montagnes-Rocheuses. On se trouvait alors à plus de six cents lieues de la jonction du Missouri avec le Mississipi.

Les jours qui suivirent furent marqués de peu d'incidens. On aperçut un grand nombre de bisons morts, soit qu'ils eussent été laissés sur place par les Indiens chasseurs, soit qu'ils eussent été forcés et dévorés par les loups. Quand les Indiens ont besoin d'une grande quantité de chair de bison, ils ont recours à un singulier stratagème. Le plus jeune, le plus agile de la troupe revêt une peau de bison et va se placer ainsi déguisé entre un troupeau et un précipice. A un signal donné, ses compagnons arrivent et donnent la chasse aux bisons qui, croyant apercevoir au loin un congénère, se dirigent de son côté. Le jeune Indien court alors vers l'abîme, et quand il est arrivé sur le bord, il se tapit dans une crevasse. Toujours poursuivis, les bisons courent dans le même sens, et ne pouvant con-

tenir l'élan de leur course, ils tombent précipités au fond du gouffre. Les Indiens descendent et prennent ce qu'il leur faut de ce gibier, puis ils laissent le reste aux loups.

Tout le long du chemin, on voyait courir, par troupes quelquefois, des ours qui ne craignent pas d'attaquer les sauvages. Les bois n'étaient pas très-communs, ce que l'on peut attribuer aux dévastations des castors qui coupent avec leurs dents de jeunes saules et des peupliers de trois à quatre pieds de diamètre.

Cependant, à mesure que l'on s'élevait en latitude, on voyait changer l'aspect de la contrée. Le 11 mai, on aperçut le premier pin; le 26, en gravissant une colline, Lewis eut la première vue des sommets neigeux des Montagnes-Rocheuses, objet des recherches de l'expédition. Les rapides se succédaient sur le fleuve et devenaient plus difficiles à franchir. Le 31, on longea des falaises qu'on eût prises pour des murs taillés par les hommes; puis on se trouva vis-à-vis d'une rivière qui paraissait presque aussi large que le Missouri. L'embarras était grand. Laquelle des deux était l'Ahmatizé des Minnetaris, celle qui devait conduire près de la Colombia? On ne pouvait le deviner. Il fut résolu que l'on enverrait dans chaque rivière une pirogue avec trois hommes pour reconnaître leur largeur, leur profondeur et leur vitesse. Cela n'éclaircit rien. Les deux chefs firent à leur tour une reconnaissance qui n'avança pas davantage la question. Enfin il fut résolu qu'un officier remonterait la branche méridionale par terre jusqu'à ce qu'il rencontrât le saut qui devait lui faire reconnaître le Missouri ou qu'il arrivât aux montagnes. Lewis partit avec quatre hommes. Après avoir traversé plusieurs chaînes, le bruit d'une chute frappa ses oreilles, et il arriva au lieu où le Missouri, large de cent cinquante toises, se précipite d'une hauteur de quatre-vingts pieds. Cette cataracte est suivie de trois autres, l'une de vingt pieds, l'autre de cinquante, l'autre de six pieds dans un endroit où le fleuve coule avec une rapidité extrême sur un plan incliné de quatorze pieds. Cette suite de chutes et de rapides offrait un merveilleux spectacle. Sur une longueur de dix-huit milles, la rivière présente tant de cascades que dans cet espace la différence de niveau est de 365 pieds.

La rive droite du Missouri offrant plus de facilité pour le portage des canots, on s'occupa de cette opération qui fut longue et pénible. Pendant un mois de séjour, les voyageurs, quand ils campaient à terre, eurent à combattre les ours. Lewis profita de cette station pour reconnaître le gisement des Montagnes-Rocheuses. On se trouvait alors à quatre-vingt-dix milles au N. O. de la première chaîne et à deux cents milles de la troisième. Après avoir lancé de nouveaux canots construits sur les lieux, on se rembarqua pour naviguer au milieu d'une région déserte, peuplée de troupeaux de bisons, et couverte d'*helianthes*, très-communs dans cette contrée montagneuse. On y vit aussi des groseilliers à grappes et des sorbiers dont les fruits étaient exquis. Des bighorns bondissaient au loin sur l'arête des précipices.

Après quelques milles de lit encaissé, on se trouva de nouveau au sein d'une vallée étendue et féconde; puis plus loin et coup sur coup naquirent de nouveaux embarras à cause de la multiplicité des rivières qui presque toutes avaient des lits égaux. On se trouvait au pied des Montagnes-Rocheuses, et force était de se procurer des chevaux, afin de pouvoir les gravir. Les tribus qui errent dans cette zône sont celles des Chochonis, et Lewis résolut de se mettre à la recherche de l'une d'elles. Il partit le 9 août à cheval avec trois hommes, et dans cette excursion il reconnut le 12, en s'engageant dans les montagnes, les sources du Missouri; puis deux jours après, parvenu sur le sommet des Montagnes-Rocheuses, il se trouva au point de partage entre les eaux du Grand-Océan et celles de l'Océan-Atlantique. Lewis descendit alors du côté de l'O. et vint aboutir à un ruisseau rapide et limpide qui prit le nom de Lewis-River. Il fut vérifié depuis que ce ruisseau se jetait dans le Grand-Océan. Ainsi, en deux jours, Lewis avait vu deux cours d'eau qui, partis presque de la même gorge, allaient aboutir l'un dans une mer, l'autre dans l'autre. Le problème était là.

Cependant on avait vu plusieurs Chochonis. Le 13 août, Lewis ayant rencontré des femmes, leur barbouilla les joues de vermillon, ce qui est un gage et une manifestation de paix. On put alors observer les mœurs de ces peuples.

Habitans primitifs de la plaine et refoulés dans les montagnes par les Pakis, les Chochonis mènent une vie errante. Depuis le milieu de mai jusqu'aux premiers jours de septembre, ils restent sur les eaux de la Colombia, vivant du saumon que ce fleuve nourrit en abondance; puis, l'automne venu, ils descendent vers les plaines du Missouri, y forment des alliances avec les Têtes-Plates, pour se garantir des attaques des Pakis, et se livrent ensuite à la chasse du bison. Francs et communicatifs avec les étrangers, les Chochonis leur donnent volontiers le peu qu'ils ont de vivres: gais, d'ailleurs, aimant la parure,

ils ont un caractère sociable et doux. On ne saurait dire quel est, au juste, leur gouvernement. Chaque individu relève de lui-même, et le chef n'a pour lui que l'action du conseil. Ce chef est ordinairement le guerrier le plus brave; c'est un rang qui n'est ni conféré par des cérémonies, ni caractérisé par des insignes. Dans sa famille, l'homme est maître et despote : il peut vendre ses femmes et ses filles. La polygamie est en vigueur chez les Chochonis; mais on n'y peut, comme chez les Mandanes et les Minnetaris, épouser sa propre sœur. Les filles sont fiancées en bas âge, et échangées par le père contre des chevaux et des mulets. A l'âge de puberté, c'est-à-dire à quatorze ou quinze ans, on remet la jeune fille à son mari, et le père fait un cadeau égal à celui qu'il a reçu lors des fiançailles. Loin d'être jaloux, les Chochonis trafiquent des faveurs de leurs femmes, quoique cependant ils ne mettent pas à les offrir aux étrangers l'insistance peu décente qui caractérise les Sioux.

La femme, chez les Chochonis, est chargée des plus rudes travaux de la maison; l'homme ne se réserve que les périls du combat et le soin de son cheval. Ils regardent comme une humiliation d'aller à pied pendant une certaine distance. Les chevaux sont, du reste, assez nombreux pour que tout le monde en ait, femmes et hommes. La race primitive des chevaux américains est d'importation espagnole. Elle y a étonnamment prospéré. Les chevaux des Chochonis sont beaux et pleins de vigueur; chaque guerrier en a toujours un ou deux attachés à un pieu près de sa cabane. La guerre étant le premier besoin des Chochonis, nul ne peut espérer de marquer dans sa tribu, s'il n'a fait ses preuves de courage. Tuer un ennemi n'est rien, si l'on ne rapporte pas sa chevelure de dessus le champ de bataille. Qu'un guerrier tue beaucoup d'adversaires dans un combat, il n'en aura pas les honneurs, si d'autres que lui ramassent les chevelures des morts. Les armes ordinaires du guerrier chochoni sont l'arc et les flèches, un bouclier, une lance et le poggamogon.

Ces naturels sont de taille médiocre; ils ont les pieds gros et plats, les chevilles grosses. Leur teint ressemble à celui des Sioux; il est plus foncé que celui des Minnetaris, des Mandanes et des Pânis. Les deux sexes laissent flotter leurs cheveux épars sur les épaules. Quelques hommes les partagent pourtant, avec des courroies en cuir ou de peau de loutre, en deux queues égales qui pendent par-dessus les oreilles sur le devant du corps. Quand la peuplade est affligée d'un grand deuil, comme celui de la perte de plusieurs guerriers distingués, la plupart des Chochonis ont les cheveux coupés à la hauteur du cou.

L'habillement des hommes consiste en une robe, une collerette, une chemise, de longues chausses ou bas et des mocassons ou chaussons. La robe est ordinairement de peaux de grosse-corne ou de cerf rouge, de peaux de castors, de marmottes, d'élans, de jeunes loups, quoique la peau du bison soit préférée à tout cela. On passe ces peaux en y laissant le poil; les robes descendent jusqu'au milieu de la jambe. Mais la pièce la plus élégante de l'habillement des Indiens est la collerette, dont le collet est une bande de quatre à cinq pouces, coupée le long du dos d'une peau de loutre. Le museau et les yeux en forment une extrémité, et la queue une autre. A cette bande on laisse les poils, puis on attache sur l'un des bords, d'un bout à l'autre, cent ou deux cents petits rouleaux de peaux d'hermines. On fixe des glands faits de franges de la même peau au bout de la queue pour en mieux faire ressortir la couleur noire. Le milieu du collet est, en outre, orné de coquilles perlières. Ces collerettes sont très-estimées; on ne les donne que dans les occasions importantes. L'hermine est la pelleterie connue chez les marchands du N. O. sous le nom de *belette blanche;* mais c'est bien la véritable hermine. La chemise est de peau d'élan; elle descend jusqu'à mi-cuisse : ses bords sont quelquefois unis, d'autres fois terminés par la queue de l'animal. Les coutures pratiquées sur les côtés sont garnies de franges et de piquans de porcs-épics. La partie inférieure de la chemise garde la forme naturelle des jambes de devant et du cou de l'animal, décorés d'une légère frange. Les chausses sont aussi faites de peau d'élan; le mocasson ou chausson est en peau de cerf, d'élan ou de bison, passée et sans poils. Il est orné de figures faites de piquans de porcs-épics; les jeunes gens les plus élégans se couvrent d'une peau de mouffette dont la queue bat leurs talons.

L'habillement des femmes est composé des mêmes pièces que celui des hommes. Quoique plus courte, la robe est portée de la même manière; la chemise, les mocassons diffèrent peu. Le principal ornement de la chemise des femmes est sur la poitrine, où l'on voit des figures bizarres faites avec des piquans de porcs-épics. Comme les hommes, les femmes ont une ceinture autour du corps. Les enfans seuls portent des colliers de verroterie. Les adultes les sus-

pendent aux oreilles en petites pendeloques, et les entremêlent de morceaux d'huîtres perlières. Quelques hommes en parent leurs cheveux en y ajoutant des ailes et des queues d'oiseaux, notamment des plumes du grand-aigle qu'ils recherchent beaucoup. Les colliers sont faits, soit de coquilles marines, soit d'écorces aromatiques, qu'ils tressent et tordent de la grosseur du doigt. Les hommes ont quelquefois un collier d'os ronds semblables à des vertèbres de poissons; mais le collier préféré, le collier le plus honorable, est fait des griffes de l'ours brun. Tuer un de ces animaux est un exploit équivalent à celui de tuer un ennemi. Ces griffes sont alors suspendues à une lanière de cuir; on les décore de grains de verroterie, et les guerriers sont tout fiers de les porter autour du cou.

Les noms des Chochonis varient dans le cours de leur vie. A chaque nouvel exploit, un adulte ou un homme fait a le droit d'en changer. Quelquefois même les deux noms se conservent. Ainsi, le chef qui eut des relations avec Lewis et Clarke se nommait à la fois Kamiouaït (*celui qui ne marche jamais*) et Touettéconé (*le fusil noir*). Échanger son nom avec son ami est une marque de politesse, comme la cérémonie d'ôter les mocassons est un gage de sincérité et d'hospitalité. Quand un Chochoni fait ce dernier acte, il semble dire : « Puissé-je marcher pieds nus, si je vous trompe, » ce qui, dans un pays semé de plantes épineuses, est la plus terrible des imprécations.

Après avoir fraternisé avec les tribus qu'il avait rencontrées le long de Lewis-River, le capitaine Lewis songea à opérer sa jonction avec Clarke. Grâce aux guides, cela se fit sans difficulté. Alors les voyageurs enterrèrent, à l'insu des Indiens et près des sources du Missouri, la plus grande partie de leur bagage, puis ils repartirent pour aller explorer les bords de la Colombia. On se mit en route le 30 août, suivant d'abord les rives du Lewis-River, traversant un pays âpre et montagneux arrosé par les affluens de la Colombia. Après avoir rencontré une tribu de Tonchipas, on arriva le 14 septembre sur les bords du Kouskouski, qui coule directement à l'O. dans un pays plus sauvage encore. Là, peu ou point de ressources, et pourtant il fallut construire les canots qui devaient servir à descendre la Colombia. A force de travaux et de courage, on surmonta tous les obstacles. Le 10 octobre, les canots étaient à flot; quelques jours après, on arrivait au confluent du Kouskouski et du Lewis-River, et le 17 on entrait dans la Colombia.

Au point où il reçoit à sa gauche le Lewis-River, ce fleuve a de 400 à 480 toises de large : il coule dans un pays plat, qui vient mourir près du fleuve, de manière à se tenir presque à son niveau. Dans cette vaste plaine, on n'aperçoit d'autres arbres que quelques saules et quelques arbrisseaux. Au confluent des deux rivières se trouvaient les Indiens Sokolks, hommes doux et paisibles qui professent un grand respect pour les vieillards, et partagent avec leurs femmes les soins du ménage. Leurs maisons, qui ont jusqu'à cent pieds de long, servent à plusieurs familles. Ils se nourrissent de racines, de gibier, et surtout de saumon, qu'ils font un peu chauffer et qu'ils mangent avec la peau et les écailles. Plus loin on rencontra une tribu de Pitchquitpas, qui prirent les voyageurs pour des êtres surnaturels. Le 22, on atteignit la hauteur de la grande chute de la Colombia, chute de trente-sept pieds, que les canots franchirent sans équipage et retenus par une corde. Le 2 novembre, arrivés au-dessous du dernier rapide, on reconnut que le mouvement de la marée remontait jusque-là. Depuis ce jour jusqu'au 7, on navigua entre des rivages bien boisés, au milieu de brouillards épais. Le 7, on vit l'Océan, et le 15 on découvrait l'embouchure de la Colombia. Là, il fallait de nouveau s'établir pour passer l'hiver, qui rendait toute autre excursion impossible. On était sur le terrain des Indiens Clastops, près de l'embouchure d'une petite rivière de ce nom, entouré de Killamoks, de Tchinnouks et de Catlamahs, peuplades presque toutes adonnées au vol. On s'installa tant bien que mal; puis on passa le temps à chasser, à trafiquer avec les Indiens et à fabriquer du sel pour l'usage de la cuisine. En même temps, les chefs de l'expédition recueillaient des renseignemens sur la région environnante et sur les indigènes qui l'habitent.

Les Killamoks, les Clastops, les Tchinnouks, les Catlamahs, voilà les peuplades connues sous le nom générique de *Têtes-Plates*, avec lesquelles les voyageurs eurent le plus de rapports. Ces naturels ont entre eux de grandes ressemblances, tant physiques que morales. Ils sont en général de petite taille, mal faits et d'un extérieur repoussant. La couleur de ces Indiens est le brun-cuivré; ils ont la bouche grande, les lèvres épaisses, le nez de moyenne grandeur, charnu, élargi aux extrémités, avec de grandes narines. Les yeux sont presque toujours noirs.

Le nom de *Têtes-Plates* est venu à ces tribus de l'usage où ils sont d'aplatir la tête aux nouveaux-nés, usage général à l'O. des Montagnes-

Rocheuses, tandis qu'il est complètement inconnu aux Indiens de l'E. Pour obtenir cet aplatissement, la mère place son enfant dans une machine qui lui comprime la tête, et l'y laisse dix à douze mois, les garçons plus long-temps que les filles. A la suite de cette espèce de torture, la tête ne peut plus reprendre sa forme naturelle.

Le costume des hommes et des femmes diffère beaucoup de celui des Chochonis. Les hommes portent une petite robe qui ne va qu'à mi-cuisse, quelquefois aussi des couvertures tissues de la laine de leurs moutons. La robe des femmes ne commence qu'à la ceinture. Les plus estimées sont en bandes de peaux de loutre de mer que l'on tord et que l'on entrelace avec des liens d'herbe ou d'écorce de cèdre. Au rebours des indigènes de la montagne, ces sauvages ne portent ni bas, ni mocassons; vivant sous un climat chaud et sur une plage unie, ils n'ont pas besoin de chaussure. Ils se coiffent d'ordinaire d'un chapeau fait de bear-grass et d'écorce de cèdre entrelacée; chapeau de forme conique avec un bouton semblable au sommet. Quelquefois ces sauvages se tatouent ou se laissent tatouer. Ainsi Lewis découvrit sur le bras d'une femme le nom de *J. Bowman*, qui, sans aucun doute, avait été tracé par une main anglaise ou américaine. La plus grande passion des deux sexes est celle de la verroterie blanche et bleue. Les naturels en font de grands colliers, des pendeloques pour les oreilles, d'autres pour le nez, des bracelets pour les bras et pour les jambes. Pour le nez, ils préfèrent pourtant un ouampoun, espèce de coquille violette. Malgré ces ornemens, rien au monde n'est plus hideux que les beautés clastops ou tchinnouks.

Le caractère de ces peuples est doux et affectueux. Ils sont questionneurs et grands parleurs; ils ont de l'intelligence, de la finesse et une excellente mémoire. Tout ce qu'ils voient excite leur curiosité; ils répondent sensément à toutes les questions et apprennent facilement les langues étrangères. Chez eux la femme n'est pas dans l'état d'infériorité que l'on remarque parmi les autres peuplades. Il leur est permis de parler librement devant les hommes; on les consulte, on les écoute, on suit même leurs avis. Au lieu de retomber entièrement sur elles, les travaux du ménage sont partagés par les hommes. Les hommes ramassent du bois, font le feu, aident à vider le poisson, à bâtir les maisons, à construire les pirogues, à fabriquer les ustensiles. Les femmes recueillent les racines, fabriquent divers objets avec le jonc, l'acorus, l'écorce de cèdre et le bear-grass. La conduite des pirogues, qui ailleurs repose sur les femmes, est ici commune aux deux sexes.

Le vice dominant de ces peuples, bienveillans et sociables, est le goût des jeux de hasard, dont ils connaissent un grand nombre, assez perfectionnés pour la plupart. Dans le commerce, ces Indiens montrent de l'intelligence, de la finesse, même de la subtilité. Naturellement soupçonneux, ils refusent constamment la première offre, quelque élevée qu'elle soit. Ces habitudes de calcul, étrangères à toutes les autres tribus indiennes, leur sont venues de leurs rapports fréquens avec les brocanteurs de la Colombia. Le lieu du grand marché est à la chute même du fleuve. Toutes les nations voisines s'y rassemblent à des époques fixes; celles des plateaux de l'E. et celles du littoral de l'O., chacune avec les produits de son sol, de son industrie ou de sa chasse. Les uns apportent des racines d'ouapatou, les autres du poisson broyé, ceux-ci des chevaux, ceux-là des verroteries ou des peaux apprêtées. Quand les Indiens se rencontrent seuls sur ce point, le mouvement des échanges n'a pas une activité bien grande; mais à l'époque de l'arrivée des blancs, l'aspect du marché change tout-à-coup. A peine les blancs sont-ils mouillés dans un port spacieux et commode situé sur le rivage septentrional de la baie Colombia, que l'on voit accourir une foule de tribus indigènes. Ce commerce consiste dans l'échange de peaux crues et passées, d'élan, de loutre de mer, de loutre commune, de castor, de renard ordinaire, de lynx et de cougouar, de saumon pilé et broyé, de biscuit fait de racines de chapellell, contre de vieilles armes de munition anglaises ou américaines, contre de la poudre, des balles et du plomb, des chaudières de laiton et de cuivre, des couvertures de laine, du gros drap rouge et bleu, des plaques et des bandes de feuilles de cuivre, des couteaux, du tabac, des hameçons, des hardes, et surtout des verroteries communes bleues et blanches, passion de toutes les tribus.

Lewis et Clarke, pendant leur séjour sur ce point, ne manquèrent pas d'observer les productions dans les divers règnes. Comme particularités végétales, ils nomment le chenantapé, espèce de chardon dont les naturels mangent la racine après l'avoir fait cuire au four; la racine d'une fougère, la bulbe d'une orchidée, la réglisse, l'ouapatou, toutes plantes qui avec des baies d'arbrisseaux servent à la nourriture des naturels. Dans tous les environs, on rencontre de beaux arbres de construction et des sapins

de 200 pieds de haut. Parmi les animaux, on remarque l'ours blanc, brun et gris; le cerf rouge, le bighorn, l'élan, le loup, le chat-tigre, plusieurs espèces de renards, le castor, diverses espèces de loutres, les putois, l'écureuil, le lapin, le lièvre, le faisan, la buse, l'épervier, le merle, etc.; parmi les poissons, la raie, la plie, le saumon, la truite saumonée, ces deux derniers fort communs.

Lewis et Clarke demeurèrent au fort Clastop jusqu'au 1er mars, vivant tant bien que mal du produit de leur chasse. Alors ils songèrent à retourner par le même chemin, et après avoir laissé parmi les Indiens des papiers qui attestaient leur passage, ils remontèrent la Colombia et visitèrent diverses peuplades qu'ils n'avaient pas encore aperçues. Les équipages et l'escorte avaient à peine de quoi vivre, et souvent le matin on ne savait pas ce que l'on mangerait dans la journée. A mesure que l'on gagnait vers les plateaux élevés, la misère devenait pourtant moins grande. La neige rendant encore impraticables les sommets des Montagnes-Rocheuses, il fallut bivouaquer pendant près d'un mois sur le terrain qui s'étend entre le Kouskouski et la rivière de Clarke, et y contracter une alliance avec les chefs Tchoponnichs. Enfin, vers la fin de juin, après avoir retrouvé les objets enfouis l'automne précédent, on put s'embarquer sur le Missouri. Le 23 septembre, les deux voyageurs débarquèrent à Saint-Louis après une absence de neuf ans quatre mois et neuf jours, pendant lesquels ils avaient parcouru plus de 3,000 lieues.

Le voyage du major Pike fut fait dans une direction toute autre. Sa mission, à la fois commerciale et politique, était de remonter le Mississipi jusqu'à sa source. Il devait s'assurer de la délimitation des deux territoires anglais et américain, et chercher en même temps à rétablir la paix entre les tribus indiennes des Osages et des Konsas qui se faisaient une guerre acharnée.

Parti de Saint-Louis le 9 août 1805, avec un sergent, deux caporaux et dix-sept soldats, le major se trouva bientôt parvenu à l'embouchure de l'Illinois; il visita les Sakis chez lesquels résidait un Américain, William Eying, qui leur enseignait l'agriculture, et, au-delà des premiers rapides, il rencontra un village peuplé d'Indiens Renards. A cette hauteur, sur la rive droite du Mississipi, se trouvait alors une mine de plomb, exploitée par un Français. Le 10 septembre, Pike arriva sur le territoire des Sioux et reçut une députation du chef de la tribu chargée de l'escorter. Arrivé dans la cabane, on lui présenta un calumet, et le sauvage dit à Pike : « Je suis charmé de te voir dans mon village, afin de pouvoir rendre les jeunes gens témoins du respect qu'ils doivent aux enfans de leur nouveau père. Lorsque j'étais à Saint-Louis au printemps, mon père m'a annoncé que si je regardais au bas de la rivière, je verrais bientôt l'un de ces guerriers. Je reconnais que c'est vrai, et je suis bien content de te voir, parce que tu sais que le Grand-Esprit est le père des hommes rouges et des blancs, et que si les uns sont détruits les autres ne subsisteront pas longtemps. Je n'ai jamais fait la guerre à notre nouveau père, et j'espère que la bonne intelligence se maintiendra toujours entre nous. » On fuma ensuite et des danses terminèrent la soirée. Les hommes et les femmes y figuraient vêtus d'une manière assez élégante. Chacun tenait à la main la peau d'un animal; et de temps en temps soufflait sur un autre en lui tendant cette peau. L'individu sur lequel on soufflait de la sorte se laissait tomber comme s'il eût été frappé à mort. Cette danse n'est pas seulement un plaisir; elle est une pratique de religion. Pour s'y mêler, il faut avoir reçu une espèce d'initiation. Le reste des Indiens croit que ces initiés ont le pouvoir de tuer les gens en soufflant sur eux.

Pike continua sa route. Le 12, il passa devant la Rivière-Racine, entra le 16 dans le lac Pepin où il fut assailli par une tempête, rencontra le 21 un autre village de Sioux, dans lequel on ne trouva que des femmes dont la loquacité était extraordinaire; enfin, le 22, il campa sur une île où il reçut une députation de Sioux, auxquels il demanda cent mille acres de terre qui lui furent accordés en échange d'un présent de deux cents piastres.

Arrivé le 26 au saut Saint-Antoine, Pike fut obligé d'y faire porter ses canots. Il avança encore à deux cents milles environ du saut Saint-Antoine; mais là, surpris par l'hiver, il fut obligé d'établir un campement, et d'y vivre de chasse à cinq cents lieues de tout pays civilisé. Le 17 décembre seulement, il se remit en route sur des traîneaux. On passa devant plusieurs camps d'Indiens; on reçut la visite de chasseurs canadiens et de marchands anglais. Pike visita sur le lac du Cèdre-Rouge l'un de ces derniers qui l'accueillit avec les plus grands égards. Il reconnut ce lac et arriva, le 1er février, au lac Sangsue, objet de ses recherches, car là se trouvait la principale source du Mississipi qui n'y a que quarante pieds de large. Un de ses bras communique avec le lac Winnipeg, qui reçoit les eaux du lac du Cèdre-Rouge, distant de

cinq lieues. La navigation ne va pas plus loin.

Sur ce lac était un établissement de la Compagnie anglaise du N. O.; Pike y fut accueilli d'une manière amicale. Ayant ensuite réuni autour de lui plusieurs chefs ou guerriers indiens, il leur expliqua les motifs de sa venue, demandant d'un côté qu'ils fissent la paix avec les Sioux, de l'autre qu'on lui remît les pavillons anglais et les médailles anglaises pour les échanger contre des médailles et des pavillons américains. Il fallut, dans ces négociations, déployer beaucoup de patience et de sang froid. Enfin, comme gage de paix, tous les chefs consentirent à fumer avec la pipe d'*ouachu;* tous aussi, quoiqu'avec plus de peine, remirent peu à peu leurs pavillons; mais les difficultés furent bien plus grandes lorsqu'il s'agit de les déterminer à envoyer des ôtages à Saint-Louis. Il fallut, pour vaincre leur résistance, que Pike épuisât les formules de l'éloquence indienne : « Je suis fâché, s'écria-t-il, que les cœurs des Sauteurs de ces cantons soient aussi faibles. Les autres nations diront : Quoi! n'y a-t-il donc point de guerriers au lac Sangsue, au lac Rouge ni au lac de la Pluie, qui soit assez courageux pour porter le calumet de leur chef à leur père? » Ce discours produisit son effet : deux des chefs se levèrent et dirent qu'ils se chargeaient de l'ambassade. Tous alors voulurent suivre Pike; mais deux suffisaient. Le 18 février, Pike partit aux acclamations des Indiens; il voyageait dans un traîneau auquel des chiens avaient été attelés. Le 3 mars, il rejoignit ses compagnons dans leur campement sur les bords du Mississipi, où ils avaient eu de fréquens rapports avec les Indiens Ménomonis. Les Ménomonis sont tous généralement des hommes bien faits et d'une taille moyenne; leur teint est plus clair que celui des autres sauvages; ils ont les dents belles, les yeux grands et expressifs, la physionomie douce et noble. Pike remarqua surtout un couple, le plus beau, dit-il, que l'on pût voir. « Le mari, qui avait près de cinq pieds onze pouces, était un homme superbe; sa femme, âgée de vingt-deux ans, avait des yeux d'un brun foncé, des cheveux noirs comme le jais, un cou bien proportionné : elle ne paraissait pas disposée à cet embonpoint excessif que les Indiennes acquièrent généralement après leur mariage. »

De retour à Saint-Louis, après une absence de huit mois vingt-deux jours, le major Pike reçut, peu de temps après, l'ordre d'une mission nouvelle. Cette fois il s'agissait de remonter par le Missouri et l'Osage, avec des prisonniers Osages que l'on rendait à leurs compatriotes, et des députés de ces tribus revenus de Washington. Sur sa route, il devait recueillir le plus de renseignemens possibles sur l'Arkansas et la Rivière-Rouge. Parti le 15 juillet 1806 avec deux canots et une escorte, Pike remonta le Missouri. Parmi les Indiens prisonniers, les uns suivaient le rivage; les autres, et dans le nombre les femmes, suivaient dans un canot. Pike raconte que chaque matin on les entendait se livrer à des lamentations et à des complaintes sur les parens qu'elles avaient perdus. «Mon père chéri n'existe plus! disaient-elles. Oh! Grand-Esprit, aie pitié de moi! Tu vois! je pleure à jamais; sèche mes larmes et donne-moi des consolations. » A quoi les guerriers répondaient : « Nos ennemis ont tué mon père; il est perdu pour moi et pour ma famille! Oh! maître de ma vie! je t'en conjure, conserve mes jours jusqu'à ce que je l'aie vengé, et dispose ensuite de moi comme il te plaira. »

Quand on fut entré dans l'Osage, et qu'on l'eut remonté pendant quelques jours, on vit arriver les parens et les amis des prisonniers, qui accouraient au-devant d'eux avec des chevaux pour transporter leurs bagages. Cette entrevue fut extrêmement touchante. Les femmes se jetaient dans les bras de leurs maris; les pères, les mères embrassaient leurs enfans; tous se livraient à une joie sincère et vive. Ce fut à l'aide de ces Osages que Pike put effectuer le portage de ses canots, quand il voulut quitter l'Osage pour entrer dans le Konsas et l'Arkansas. Le pays qui sépare ces rivières est aride et ingrat; mais ils domine un bassin riche et verdoyant, dans lequel vaguent des troupes nombreuses de bisons, d'élans et de chevreuils. On arriva sur le Konsas le 17 septembre, et on aperçut le premier village des Pânis. Comme le but de l'expédition était de rétablir la bonne harmonie entre les tribus, Pike commença par aboucher entre eux les chefs osages et les chefs konsas; la trève fut scellée; on fuma le calumet de paix; mais la réconciliation fut plus difficile à opérer entre les Pânis et les Osages. Le chef des Pânis, Caractériche (*loup blanc*), y apporta une raideur, une fierté et un mauvais vouloir invincibles. Au lieu d'accéder aux conseils de l'officier américain, il le menaça de l'attaquer, lui et ses gens, s'il persistait à vouloir pénétrer plus avant dans le pays. Le major ne tint pas compte de la menace; il gagna les bords de l'Arkansas, d'où il expédia un des lieutenans avec un canot, cinq soldats et deux Osages. Lui-même continua sa marche vers les montagnes.

Cependant les rives de l'Arkansas étaient cou-

vertes d'une quantité innombrable de bisons, et quoique le pays devînt de plus en plus montagneux, les arbres étaient beaucoup plus communs. Tout annonçait que l'on était près des sources de l'Arkansas; mais la rigueur de la saison semblait interdire de pousser plus loin ces recherches. Pike résolut de laisser ses soldats dans un campement improvisé qu'on fortifia du mieux que l'on put, et de poursuivre avec deux ou trois compagnons ses explorations ultérieures. Il parvint ainsi jusqu'au pied d'un très-haut pic que l'on nomme sur les cartes le Pic Espagnol, parce qu'il forme l'extrême frontière N. O. des Etats mexicains, et il en détermina la hauteur qu'il fixa à 10,581 pieds au-dessus de la prairie, ce qui supposait une élévation de 18 à 19,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; évaluation que des calculs plus récens ont rectifiée. Ce pic est tellement remarquable que les Indiens le reconnaissent à trente lieues à la ronde. En parcourant ces âpres et neigeuses montagnes, l'intention de Pike avait été de déterminer la position et de trouver les sources des diverses rivières qui y prennent naissance; et, en effet, il exécuta ce travail pour l'Osage, le Konsas, la Platte et la Rivière-Blanche; mais quand il en vint à la Rivière-Rouge, il se trompa à deux reprises, et malgré des peines et des fatigues inouies, quoiqu'il se frayât chaque jour de périlleux chemins à travers les glaces, il ne put jamais parvenir à trouver les bords de cette rivière. Dans cette exploration longue et infructueuse, des misères sans nombre vinrent assaillir son détachement. Il fallait chaque jour marcher les pieds dans l'eau, sans vivres, sans provisions, incertain le matin si la journée fournirait le gibier nécessaire à la subsistance commune. Cependant à force de persévérance, et après avoir traversé de hautes chaînes de montagnes, Pike et ses compagnons arrivèrent sur les bords d'un cours d'eau qu'ils prirent pour la Rivière-Rouge : c'était le Rio del Norte. Sans le vouloir et contre ses instructions formelles, le major se trouvait sur le territoire espagnol. Cette transgression involontaire le jeta dans une autre série d'embarras. Rencontré par des postes espagnols, il fallut qu'il allât s'expliquer devant le gouverneur de Santa Fe, qui, après d'excellens procédés, donna l'ordre qu'on le reconduisît sur la frontière américaine. Mais le but du voyage n'en demeurait pas moins incomplet. Pike n'avait pas vérifié le gisement de la Rivière-Rouge.

Long-temps après le major Pike, deux autres officiers américains, le major Long et le capitaine Bell, entreprirent de reconnaître le pays qui s'étend entre le Mississipi et les Montagnes-Rocheuses. Partis de Pittsbourg le 5 mai 1819, les voyageurs atteignirent, le 30 mai suivant, le confluent de l'Ohio et du Mississipi. Le 9 juin, ils étaient à Saint-Louis, et le 29 à l'embouchure du Missouri. Le 1er août, à l'arrivée au fort Osage, un détachement s'achemina par terre pour aller reconnaître le pays que baigne le Konsas. On avait à venger contre cette tribu quelques attaques récentes faites à main armée; mais, comme les naturels semblaient revenus à des sentimens plus pacifiques, on résolut d'oublier les anciens griefs. Le major Long admit les chefs konsas à un conseil qu'il présidait.

Les Pânis, peuples plus farouches, comme on l'a vu, ne se conduisirent pas d'une manière aussi pacifique. Le 24 août, pendant une halte que l'on avait faite sur le bord d'un ruisseau, on en vit paraître qui avaient l'air d'abord de venir fraterniser avec les Américains, mais qui, ensuite, trahirent de la façon la plus bizarre la confiance qu'ils avaient inspirée. « Les Pânis, dit la relation, étaient barbouillés et parés comme pour le combat, et pourtant, en accourant vers nous, ils montrèrent d'abord les intentions les plus amicales, nous prenant la main, nous passant les bras autour du cou, et nous présentant la paume de la main, ce qui est un signe de paix. Quelques-uns montèrent nos chevaux, qui étaient attachés à des pieux à une certaine distance, puis s'enfuirent au galop, ce qui nous contraria singulièrement. Aucun effort n'aurait pu les sauver; il aurait été extrêmement imprudent pour nous de recourir aux armes, excepté à la dernière extrémité; car la victoire était très-douteuse et la retraite impossible. »

Malgré ces petits échecs, les voyageurs continuèrent leur navigation, et, le 15 septembre, ils étaient devant l'embouchure de la Platte. Au-dessus de cette rivière, les montagnes qui bordent le Missouri sont plus hautes, plus escarpées, plus nues qu'auparavant; déchirées par de nombreuses ravines, elles élèvent au ciel leurs cônes sauvages et irréguliers. Les forêts sont peu étendues et entrecoupées par des prairies marécageuses. On avait choisi, pour y passer l'hiver, un emplacement sur la rive gauche du Missouri, emplacement sur lequel on eut bientôt construit des barrages où se logèrent les hommes de l'escorte. Pour s'assurer une sorte de tranquillité, on fit la paix avec les Pânis, la seule peuplade qui se fût montrée hostile et qui, peu de jours auparavant, avait enlevé deux chasseurs. Cette paix fut scellée, ainsi

que celle des Otous, des Missouris et des Johouas; après quoi, jugeant sa présence inutile sur les lieux, le major Long repartit pour Washington en laissant une garnison dans le fort. Le bateau à vapeur qui avait conduit jusque-là les Américains fut l'objet de nombreuses visites de la part des peuplades environnantes, et entre autres des Sioux, qui ne pouvaient cacher leur surprise et leur effroi à la vue de la machine. L'hiver se passa assez bien ; on eut du gibier frais, de la viande préparée, des mocassons, que les Indiens apportaient en échange de quelques bagatelles et de wiskey, leur liqueur favorite.

On eut aussi des relations avec les Omahas, tribu établie dans un canton plus lointain. Ces Omahas ont des habitudes nomades. En avril, ils arrivent de la chasse, et en mai ils ensemencent leurs champs ; puis ils préparent les peaux de bisons tués pendant l'hiver, de manière à les tenir prêtes pour le moment où les acheteurs arrivent. Les jeunes gens vont dans l'intervalle jusqu'à la distance de 80 milles pour chasser le castor, le cerf, l'élan, le rat musqué et autres animaux, dont les pelleteries sont d'une bonne défaite. Les chefs des Omahas jouissent d'un pouvoir presque absolu. On cite, parmi ceux qui ont eu l'autorité et la célébrité la plus grande, le fameux *Ouachinggohsaba* (le merle), qui régna jusqu'en 1800. A sa mort, il fut, selon sa dernière volonté, enterré sur son cheval, au sommet d'un morne qui domine le Missouri, afin, disait-il, de ne point perdre de vue les blancs qui remontaient la rivière pour commercer avec sa nation. Sa tombe fut couverte d'un tertre, sur lequel on déposa des vivres pendant plusieurs années. Cet homme, pour consolider son autorité, eut recours, dit-on, à des moyens atroces. Il donnait de l'arsenic à ses ennemis et à ses rivaux, et trouvait ainsi le moyen de prophétiser leur mort d'une manière infaillible. D'un côté, il forçait les marchands de lui donner la moitié de leurs marchandises; puis il obligeait son peuple à lui acheter l'autre moitié au double de sa valeur. Son despotisme n'était pas exempt de caprices. Un jour, pour faire parade de son pouvoir aux yeux d'un blanc qui l'accompagnait dans une grande chasse, il défendit de boire de l'eau d'une rivière sur laquelle la tribu arriva. Le blanc seul fut exempté de la prohibition. Quoique tous les Indiens souffrissent de la soif, ils obéirent.

Les Pânis-Loups, autre tribu de ces environs, offraient cela de particulier, qu'ils étaient les seuls parmi les Indiens qui eussent la coutume barbare d'offrir des sacrifices humains à la grande étoile de Vénus. Cette cérémonie avait lieu tous les ans à l'ouverture des travaux champêtres; et dans leur opinion, un manque absolu de récolte aurait puni l'inobservation de cet usage. Afin de prévenir cette calamité, chacun avait la faculté d'offrir un prisonnier de guerre de l'un ou de l'autre sexe. On le nourrissait avec soin, on l'engraissait, et, au jour fixé, on l'attachait à un poteau. Celui qui l'avait offert lui fendait la tête d'un coup de tomahawk; le reste de la tribu l'achevait à coups de flèches. L'un des derniers chefs de cette tribu a pourtant essayé de faire cesser cette coutume atroce. Un jour, voyant une jeune prisonnière liée au poteau fatal, l'un de ses fils s'avança au milieu de l'assemblée, et là, après avoir déclaré que la volonté expresse de son père était de mettre un terme à ces sacrifices, il ajouta qu'il était venu pour sauver la victime au péril de ses jours. En effet, ayant coupé ses liens, il l'emmena à travers la foule, la fit monter à cheval, et la conduisit hors de la portée des Indiens.

Le major Long étant arrivé au camp avec des renforts d'hommes et de provisions, une nouvelle campagne commença, mais cette fois par la voie de terre. On devait aller reconnaître, au milieu de périls sans nombre, le cours de la rivière de la Platte, qu'on disait occupé par des Indiens nombreux et féroces. Après avoir traversé plusieurs camps de Pânis-Loups et une immense prairie naturelle, entièrement dépourvue d'arbres, on arriva sur les bords de ce cours d'eau. Parvenu au confluent des deux grandes branches de la Platte, on passa sur la rive droite, couverte d'un gazon court et fin. Parmi les arbres qui bordent la rivière, on en voyait beaucoup qui étaient morts soit de vétusté, soit par suite des attaques des castors. Les cactus devenaient peu à peu si communs et si rameux qu'ils retardaient beaucoup la marche des voyageurs. Des bisons et des antilopes peuplent seuls ces vastes solitudes. Plus loin, et quand on se trouva en vue des Montagnes-Rocheuses, parurent des terriers de marmottes de la Louisiane, petit animal connu sous le nom de *chien des prairies*. En certains endroits, ces terriers sont si nombreux qu'on les a qualifiés de villages : ils ont la forme d'un cône tronqué ayant son entrée au sommet et d'une hauteur de dix-huit pouces sur trois pieds de base. Sept à huit marmottes habitent dans chacun de ces trous; et, quand le temps est beau, elles viennent s'ébattre et folâtrer à l'entrée. A l'approche du moindre danger, elles gagnent leur retraite. Engourdis pendant l'hiver, ces animaux ne font aucune provision pour

cette saison, dont il ne se défendent qu'en bouchant avec quelque soin l'entrée de leurs terriers. La chair de ces marmottes est fort bonne à manger.

Le 6 juillet, le major Long arriva au bout de la plaine qu'il venait de parcourir pendant trois cents lieues environ. Elle était bornée par une chaîne de rochers de grès nus et presque perpendiculaires qui ressemblent à un grand mur parallèle à la base des montagnes. Entre ce parapet de grès et les premiers rochers granitiques se déployait une vallée large d'un mille, ornée d'une grande quantité de piliers rocailleux, isolés et d'une blancheur éblouissante. On les eût pris pour des obélisques taillés de main d'homme. Une fois arrivés là, les voyageurs songèrent à gravir ces rochers pour examiner le pays. De sommet en sommet, ils arrivèrent à un lieu d'où ils dominaient la vallée et ses nombreux cours d'eau. A leur côté était le pic le plus élevé de la contrée qui porte sur les cartes le nom de *Pic-Long;* à l'ouest s'étendait la vallée étroite dans laquelle coule l'Arkansas; au nord, une masse énorme de neige entassée dans un vallon, d'où doit dérouler quelque affluent de la Platte; à l'est, la Platte elle-même, l'Arkansas et d'autres rivières qui, vues de ces hauteurs, n'étaient plus que des filets d'eau, étroits et sinueux; au sud, la continuation de la chaîne, et, entre deux pics, un petit lac qui envoyait ses eaux à un affluent de l'Arkansas : tel était le beau spectacle qui s'offrit au major Long et à ses compagnons de route.

Là, sur la limite des possessions espagnoles, finissait l'itinéraire du major Long. Après avoir déterminé la hauteur des plus hauts pics de cette chaîne, il revint sur ses pas, s'embarqua sur l'Arkansas et se dirigea vers les plaines. Cependant, à peu de distance, Long quitta l'Arkansas et se dirigea vers le S. pour atteindre les bords de la Rivière-Rouge. Le pays, d'abord sablonneux et nu, offrit bientôt des espaces couverts d'herbes et d'arbustes. Les vignes sauvages devenaient fréquentes. Sur ce point, on rencontra une tribu de Kaskaskias, nommés *Mauvais-Cœurs* par les Français. Ces sauvages dirent à Long qu'il se trouvait alors le long de la Rivière-Rouge; ce qui était une fausse indication; car plus tard, on reconnut que c'était la Canadienne; ils ajoutèrent qu'à une distance de dix journées, il trouverait le village fixe des Pânis-Picas. Les Kaskaskias ont de beaux traits, le nez aquilin, des dents bien rangées, des yeux brillans et vifs, quoique petits; leur teint plus clair que celui des tribus de l'E., les rapproche davantage des Indiens du Missouri. Leurs femmes, du moins sur l'échantillon qu'on en vit, sont fort jolies.

La marche le long de la Canadienne fut assez heureuse. A mesure que l'on avançait, des changemens dans la végétation indiquaient que l'on allait entrer dans une zône nouvelle. Les ormes, les phytolaccas, les cephalanthus avaient fait place aux yucas, aux cactus frutescens, à l'argemone blanche et à la bartonia nocturne. Dans le jour, l'air retentissait du cri assourdissant des sauterelles qui servent de pâture à une belle espèce de faucon, particulière aux régions du Mississipi. Plus loin, les vignes se présentèrent avec une profusion vraiment merveilleuse. Les ormeaux fléchissaient sous le poids des innombrables grappes de raisins dont elles étaient couvertes. Sur la rive qui faisait face, régnait une longue suite de monticules sablonneux, tapissés de vignes qui ne s'élevaient pas à plus d'un pied et demi au-dessus du sol. Ces dunes devaient leur existence aux vignes qui avaient arrêté le sable apporté par le vent. Quelques-unes de ces vignes n'avaient plus de feuilles, mais seulement des fruits tellement tassés qu'on n'apercevait plus les ceps. Le raisin de ces vignes est le meilleur qui soit au monde.

La provision de maïs étant épuisée, la caravane dut se contenter de chair de bison ou d'ours sans aucune espèce d'assaisonnement. Au milieu de ce dénuement et de cette souffrance, on gagna la base occidentale des monts Ozarks qui se prolongent vers le Mississipi; puis, quelques jours après, on se trouva au confluent d'un fleuve que sur-le-champ on reconnut pour être l'Arkansas. Alors seulement on constata une méprise. On avait suivi la Canadienne pendant huit cents milles, en la prenant pour la Rivière-Rouge.

Le reste de cet itinéraire ne se compose plus que de rencontres au-delà du fort Smith, avec les nombreuses tribus d'Indiens belliqueux qui vaguent dans ces plaines. Long parlementa tour à tour avec les Kiavas, les Kaskaskias, les Chayennes, les Arrapahous, indigènes différant peu de ceux qui vivent le long du Missouri, si ce n'est qu'ils sont moins grands et qu'ils ont le nez plus aplati. Plus loin, on vit une trentaine de Jetans ou Gamanches, tribu de Chochonis, avec cinq Squâs. Cette troupe venait d'être battue et dévalisée par les Osages qui avaient pillé tous leurs effets. Les Squâs seuls avaient conservé leurs vêtemens, leurs colliers de verroterie et leurs objets de parure. Il fallut, pour se défendre de leurs dispositions au larcin, se tenir sur le qui-vive. Après avoir trouvé encore sur la route d'autres Indiens, on entra dans les monts Ozarks

où ont été formés plusieurs établissemens florissans. Le 8 octobre, on était à Jackson, l'une des villes importantes du Missouri, quoiqu'on n'y compte guère plus d'une cinquantaine de maisons; le 12, tout le monde était réuni au cap Giraudeau, d'où le major Long et le capitaine Bell se dirigèrent vers la capitale des États-Unis pour y rendre compte des résultats de leur mission.

Il serait trop long de suivre ici tous les explorateurs qui ont accompli de pénibles et utiles voyages dans l'intérieur de ce continent. Cette tâche dépasserait les bornes de notre cadre. Nous retrouverions encore, en 1823, l'infatigable major Long, remontant jusqu'à la source de la rivière Saint-Pierre, parcourant toute la contrée qui se prolonge du Winnipeg au lac des Bois, partant du fort Chicago sur le lac Michigan et trouvant d'abord sur sa route les Menomonis dont il a été question déjà, les Potaouatomis, les Ottaouas et les Chippeouans, naturels moins beaux et moins distingués, longeant le Rock-River et le Kichvake, et rejoignant le Mississipi au lieu nommé la *Prairie du Chien*, où s'élève le fort Crawford; ensuite, remontant le grand fleuve par le fort Saint-Antoine et explorant son affluent par la rivière Saint-Pierre, dont les rives sont peuplées de Dacotas et d'Ouahkapatoans, tribus paisibles et heureuses, jusqu'à ce qu'on atteigne la limite du territoire des Sioux et les eaux de la Rivière-Rouge; enfin, suivant la Rivière-Rouge et arrivant avec elle sur les bords du lac Winnipeg, lac aux rives marécageuses et tirant son nom de la couleur de ses eaux. Il faudrait encore citer d'un côté le voyage remarquable de Schoolcraft fait en 1820 à travers la grande chaîne des lacs de l'Amérique septentrionale; et de l'autre, la série d'explorations savantes et courageuses de Mackensie, Hunt, Stuart, Crooks et autres qui renouvelèrent, en 1811 et 1812, les beaux travaux de Lewis et de Clarke, en allant des bouches de la Colombia aux bouches du Missouri, par les Montagnes-Rocheuses; excursions d'autant plus précieuses pour la science géographique, qu'elles servirent de complément et de preuves aux reconnaissances antérieurement réalisées.

CHAPITRE L.

UNION AMÉRICAINE. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Le premier navigateur qui ait pris terre sur le sol de l'Amérique septentrionale est Jean Cabot, secondé par son fils Sébastien Cabot, l'un et l'autre marins de Venise, au service de l'Angleterre. Ayant obtenu quelques vaisseaux du roi Henri VII, il fit voile en 1497 et découvrit une terre qu'il nomma *Prima Vista* et que l'on croit être le Labrador, communiqua avec des naturels couverts de peaux de bêtes, armés d'arcs, de flèches et de piques, et revint en Angleterre avec une cargaison précieuse. Cette tentative resta isolée; les rois de la Grande-Bretagne n'étaient pas alors en mesure de profiter de ces découvertes. La France et l'Espagne surent mieux les utiliser. Un Florentin, Jean Verazzano, découvrit la Floride, en prit possession au nom de François I[er] et longea sept cents lieues de côtes de l'Amérique du Nord qu'il nomma *Nouvelle-France*. A un second voyage, il fut tué par des sauvages. Jacques Cartier de Saint-Malo fut plus heureux. Il découvrit le 10 mai 1534 le cap Bonavista, pointe de Terre-Neuve; puis reconnut la baie des Chaleurs et le golfe de Saint-Laurent. L'année suivante, dans un autre voyage, il fit plus encore; il remonta le vaste fleuve et vint mouiller à l'embouchure de l'affluent qu'on a nommé depuis *Rivière de Jacques Cartier*. Là, ayant formé des relations avec les naturels, il finit par y fonder un poste qui se maintint pendant deux années, puis fut abandonné. Depuis ce temps, un siècle s'écoula avant que la France songeât de nouveau aux terres canadiennes. De cette première tentative, il ne resta que le nom de Montreal donné à un établissement indien appelé *Hochelaga*.

Cependant, l'Espagne ne demeurait pas inactive. Dès l'an 1528, Pamphile de Narvaez débarquait dans la Floride et se voyait obligé de l'évacuer à la suite d'une résistance fort vive de la part des indigènes. Après lui, Fernando de Soto éprouvait le même sort et succombait aux fatigues et aux dangers de son expédition. A ces Espagnols succéda un parti de huguenots que commandait le brave et habile Ribault, que vint renforcer plus tard Laudonnière. Ces nouveaux colons bâtirent le fort Caroline que les Espagnols assiégèrent bientôt et qu'ils occupèrent après en avoir massacré toute la garnison. Cette cruauté atroce eut ses représailles. Dominique Gourgues partit pour venger ses co-religionnaires, et, s'étant hardiment emparé du fort, y égorgea à son tour les Espagnols. Mais là s'arrête cette série d'efforts de colonisation.

Vers 1578, l'Angleterre reparaît dans l'Amérique septentrionale. Walter Raleigh et Humphry Gilbert obtiennent d'Elisabeth une charte pour coloniser une portion de ce territoire. Gilbert aborda la terre vers les 51° de lat. N.;

puis, cinglant vers le S., il prit possession de Terre-Neuve, après quoi, ayant regagné la mer avec ses vaisseaux, il sombra dans une violente tempête. Quand son associé fut mort, Walter Raleigh n'en poursuivit pas moins chaudement son aventureuse entreprise. La colonisation de la Virginie, le premier point occupé d'une façon durable sur le territoire américain, fut le fruit de ses soins et de sa persévérance. Il y envoya d'abord Amados et Barlow qui firent du pays la description la plus engageante; ensuite et à deux reprises, sir Richard Grenville, qui fonda à Hatteras un établissement, compromis bientôt après par la mauvaise conduite des colons et par le manque de vivres. Tout ce qu'on y gagna alors fut la découverte du tabac, devenu depuis d'un usage si général en Europe. A cet essai succédèrent d'autres tentatives de Raleigh qui dépêcha sur les lieux John Waite; mais, en définitive, après un court séjour sur les lieux, presque tous les Européens abandonnèrent la partie, et cette terre resta de nouveau aux Indiens.

La première colonisation permanente en Virginie eut lieu en 1606, après le voyage de Gosnold. Le capitaine Christophe Newport, parti avec cinq cents hommes qui devaient demeurer dans le pays, découvrit le cap Henri qui forme la pointe méridionale de la baie de Chesapeake, et fonda sur la rivière James la ville de James-Town qui existe encore. Les débuts de l'établissement furent orageux : des discussions survinrent entre les chefs, et, à leur suite, l'homme le plus intelligent de la troupe, le capitaine Smith, fut l'objet d'une exclusion injuste. Plus tard, lorsque la colonie eut à lutter à la fois contre la disette et contre les sauvages, on recourut à lui, et on lui délégua une sorte de dictature. Smith prit à l'instant même des mesures décisives. Il éleva des fortifications autour de James-Town, marcha contre les ennemis, les battit, leur enleva leurs provisions d'hiver, releva le courage de ses compagnons. Malheureusement, dans une de ses reconnaissances, il tomba prisonnier des Indiens, et on le crut perdu. Smith était un homme puissant en ressources. Sachant qu'une mort infaillible l'attendait, il s'efforça de la conjurer. Il amusa d'abord les sauvages, en leur montrant une boussole; puis, avec cet instrument, il fit quelques expériences qui commencèrent à le faire passer pour un être surnaturel. Malgré ce premier succès, il allait être massacré, après avoir été triomphalement promené parmi toutes les tribus, lorsque la fille du plus puissant sachem du pays, l'Indienne Pocahontas, dont le père Powatan pouvait seul lui faire grâce, s'éprit violemment du prisonnier, et se jeta entre lui et le tomahawk qui allait le frapper. Grâce à ses prières, Powatan consentit à rendre Smith à ses compagnons, et Pocahontas, désormais l'amie des Anglais, ajouta à cette faveur précieuse un envoi de vivres dont ils avaient le plus pressant besoin. Plus tard, des secours arrivés d'Angleterre améliorèrent la position de ces colons, et dès-lors le problème de l'occupation de l'Amérique du Nord fut résolu. En 1609, lord Delaware fut nommé gouverneur et capitaine-général de la colonie de Virginie, et Gates, avec Summers, y fut expédié à l'avance. Un accident arrivé au brave capitaine Smith venait de compromettre de nouveau la colonie, quand lord Delaware y arriva en personne; il y demeura tant que sa santé le lui permit. Après lui vint sir Thomas Dale, qui, à l'aide d'une loi martiale, fit régner l'ordre le plus complet. Sous lui, des traités eurent lieu avec les naturels, et l'on vit même la fille d'un sachem, cette Pocahontas, libératrice du capitaine Smith, épouser un Anglais nommé Rolfe qui en était violemment épris. Dale approuva ce mariage, qui fut célébré quand Pocahontas se fut convertie au christianisme. Depuis, cette princesse vint en Angleterre, où elle fut reçue par Jacques avec les égards dus à sa naissance parmi les Indiens.

Dès ce temps, une nouvelle ère commença pour la Virginie. On y distribua les terres entre les divers colons et on y planta du tabac, devenu alors d'un usage commun en Europe. Pour inspirer à ces aventuriers remuans le goût de la paix et de la propriété, on fit venir d'Angleterre un nombre considérable de jeunes filles prises dans les familles du peuple, et alors les devoirs de la famille marchèrent de pair pour ces hommes avec les devoirs de citoyens.

La colonie virginienne se maintint avec des chances diverses. Surprise un jour par les Indiens qui massacrèrent impitoyablement la moitié des planteurs, elle exerça sur eux de sanglantes représailles, et extirpa presque entièrement les tribus les plus voisines. Il s'ensuivit un procès, dans lequel la charte de la Compagnie fut retirée par un arrêt du banc du roi. A la constitution libre succéda alors le gouvernement d'un conseil provisoire créé par le roi Jacques et confirmé par Charles Ier qui annexa la Virginie à la couronne. De cet acte d'autorité résultèrent des troubles, terminés seulement à l'arrivée du sage Berkley comme gouverneur. Il y eut encore des dissensions nouvelles dans la période révolutionnaire de 1650 à 1688. La Virginie,

pour s'être montrée jacobite, eut à lutter contre le Parlement. Tour à tour soumise ou rebelle, frappée dans ses priviléges commerciaux, ou favorisée d'immunités nouvelles, elle prit les armes sous Bacon contre Berkley, et retomba sous le pouvoir royal à la mort de ce chef de partisans. Depuis ce temps jusqu'à la guerre de 1756 avec la France, les établissemens de la Virginie ne firent que grandir et prospérer. On verra comment l'histoire de leurs colons finit par se mêler à l'histoire générale des Etats de l'Union.

La colonisation de l'Amérique du Nord se scinde en deux parts distinctes, non-seulement à cause des différences de climat, mais encore à cause d'un contraste dans les mobiles qui ont présidé à sa formation. La colonisation de la Virginie était, comme on l'a vu, un fait d'un caractère politique; la colonisation de Massachussets et les opérations de la compagnie de Plymouth eurent un caractère religieux. De là une ligne tranchée entre les deux fondations, ligne qui subsiste encore. Les pays qui s'étendent au nord de la Virginie avaient bien été reconnus par quelques explorateurs, et entre autres par le capitaine Smith; mais personne ne songeait à y fonder des établissemens, lorsque la persécution attira sur ces terres lointaines une foule de Puritains et surtout de Brownistes que forçait à s'expatrier l'intolérance du clergé britannique. Ayant abordé dans la province du Massachussets, sur une côte qui faisait partie des concessions de la compagnie de Plymouth, ils y fondèrent la Nouvelle-Plymouth, première ville de cette zône américaine. Ce fut plutôt, à son début, une congrégation qu'une colonie. Comme les Moraves, ces chrétiens avaient mis tous leurs biens en commun, système qui longtemps retarda les progrès de la colonisation naissante. Cependant les persécutions religieuses continuant en Angleterre, de nouveaux Puritains vinrent se réunir au premier noyau des Brownistes, et fondèrent ainsi tour à tour Salem, Boston, Charleston, Dorchester, Roxborough, avec des lois conformes à celles de la Nouvelle-Plymouth, lois plus religieuses que civiles. Dès lors toutes les sectes européennes semblèrent se donner rendez-vous sur ce terrain, où régnaient l'austérité la plus mystique et le rigorisme le plus intolérant. Au lieu de se livrer à des travaux de defrichement, on s'épuisa en querelles théologiques. De là de nouveaux schismes, qui déterminèrent la fondation de plusieurs nouveaux Etats, ceux de Providence, de Rhode-Island et de Connecticut, chacun avec ses lois et son culte. Dans plusieurs de ces localités, on rencontra les Hollandais, qui furent obligés de céder le terrain à des colons plus forts et plus unis. Le New-Hampshire et le Maine eurent une origine semblable; et ainsi de proche en proche, on parvint à occuper une grande étendue de pays; mais alors les Indiens se présentèrent, et il fallut combattre. En moins de trois mois la nation des Peguods fut exterminée. En 1640, l'état des divers établissemens du Nord était satisfaisant. Depuis 1620, date de la première émigration des Brownistes, il était passé sur ces côtes vingt-deux mille colons et deux cent mille livres sterling. Les colons profitèrent de la lutte de Cromwell contre la dynastie anglaise pour usurper le plus qu'ils purent de priviléges et de droits. En même temps une persécution religieuse contre les quakers ensanglantait le pays et offrait l'exemple d'une contradiction flagrante chez un peuple qui avait fui devant une persécution de même nature.

D'autres embarras naquirent du voisinage des Français, qui s'étaient de nouveau établis au Canada. A diverses reprises il fallut combattre. Dès 1690 la guerre était allumée; suspendue par la paix de Ryswick, elle recommença en 1704; en 1707 on prit sur les Français le Port-Royal, situé dans la Nouvelle-Ecosse, et l'on essaya contre le Canada une attaque infructueuse, arrêtée par la paix d'Utrecht. Cette guerre intermittente et des changemens de gouvernement marquèrent seuls cette période de l'existence politique du Massachussets. La prise de Louisbourg en 1745 et en 1746 une malheureuse descente de troupes françaises sur le territoire américain marquèrent encore les relations entre les deux colonies voisines avant le traité d'Aix-la-Chapelle. Dans cet intervalle, les divers Etats de l'Union s'étaient peu à peu fondés et agrandis. Le New-Hampshire et le Maine existaient dès 1622, grâce aux efforts de Ferdinand-George. Le Connecticut, conquis en 1635 sur les Hollandais, par des émigrés du Massachussets, avait déjà sa constitution, son collége de Yale, ses schismes religieux, ses querelles théologiques. Rhode-Island et Providence, créés en 1636 par Roger-William, jouissaient aussi de leur charte, et dès 1647 comptaient dans leur sein l'une des villes les plus florissantes de l'Amérique septentrionale, Newport. New-York, que les Hollandais et les Suédois semblaient se disputer, s'était soumise à son tour, en 1664, au colonel Nichols, puis reprise tour à tour et reconquise, avait fini par demeurer au pouvoir des colons anglais. Pour s'y établir avec quelque sécurité, il avait fallu combattre les Indiens des forêts voi-

sines, ligués entre eux au nombre de cinq tribus. Ce fut dans cette guerre, où se trouvaient d'un côté les Français commandés par La Barre, et de l'autre les Anglais commandés par Dongan, qu'un chef sauvage fit cette réplique, à propos de la paix qu'on lui demandait : « Ecoute, Yonnondio (La Barre), je ne dors pas ; j'ai les yeux ouverts, et le soleil qui m'éclaire me fait voir un grand capitaine à la tête de ses soldats, qui parle comme s'il rêvait. Il dit qu'il n'est venu dans ces cantons que pour fumer le calumet de paix avec les Onondogas ; mais Garrangula lui répond qu'il voit le contraire ; que c'était pour exterminer les Onondogas, si la maladie n'avait affaibli leurs bras. Nous avons conduit les Anglais vers nos lacs pour les mettre en rapport d'échanges avec les Utawawas et les Qagtoes, comme les Adirondas avaient conduit les Français vers nos tentes, pour qu'ils y fissent un commerce qu'on leur dit dévolu. Nous sommes nés libres ; nous ne dépendons ni de Yonnondio (La Barre), ni de Corlear (Dongan). Nous voulons aller où il nous plaît, acheter ce qui nous plaît. Si vos alliés sont vos esclaves, usez-en comme d'esclaves, et ordonnez-leur de ne trafiquer qu'avec vous. Ecoute, Yonnondio ! ce que je dis est la parole des cinq nations. Quand ils enterrèrent la hache à Cadaracui, au milieu du fort, ils plantèrent à la même place l'arbre de la paix, afin qu'il fût dit que le fort était à la fois une retraite pour les soldats et un lieu de rendez-vous pour les marchands. Prends garde que les nombreux soldats qui sont ici n'insultent l'arbre de la paix, et ne l'empêchent de couvrir de ses branches ton pays et le nôtre. Quant à moi, je jure que nos guerriers danseront sous ses branches, et ne lèveront pas la hache contre lui, jusqu'à ce que Yonnondio et Corlear aient fait mine d'envahir la contrée que le Grand-Esprit a donnée à nos ancêtres. » Ainsi l'établissement de New-York, au milieu de luttes tantôt avec les Indiens, tantôt avec les Français, s'était peu à peu consolidé. Au milieu du dix-septième siècle, la colonie entière de New-York ne comptait guère plus de cent mille habitans ; cent ans après, la ville seule de New-York renfermait ce nombre.

New-Jersey, comme New-York, l'une des conquêtes du colonel Nichols, avait vu s'élever dans son sein Elisabeth-Town, et loin de toute guerre était parvenue paisiblement à une situation prospère. La Pennsylvanie et le Delaware, fondés d'abord par les Suédois, en 1627, puis enlevés par les Hollandais en 1651, étaient tombés en 1654 au pouvoir des Anglais. Mais la véritable colonie pennsylvanienne n'existait que depuis 1681, époque où le célèbre Guillaume parut sur les bords de la Delaware. C'était l'un des fils de l'amiral Guillaume Penn qui, sous le protectorat de Cromwell, effectua la conquête de la Jamaïque. Penn s'était constitué le chef des quakers, et, persécuté en Angleterre, avait demandé et obtenu la concession de la Pennsylvanie. Lui-même il était venu bientôt fonder sa ville, Philadelphie, au confluent du Schuylkill et de la Delaware. La charte de Penn, qui portait pour épigraphe : « La liberté sans l'obéissance est une confusion ; et l'obéissance sans la liberté, un esclavage, » avait attiré autour de lui une foule d'émigrans, et des lois douces et sages les y avaient retenus. Nulle colonie n'avait marché avec plus de rapidité vers des destinées grandes et prospères.

Les autres Etats n'étaient pas restés en arrière. Fondé par Cecil, lord Baltimore, Maryland s'était élevé à l'ombre d'une charte qui lui assurait de grands priviléges. Malgré les commotions violentes qui troublèrent ses premières années, la colonie avait prospéré rapidement. En 1660, elle comptait 12,000 habitans. Il en était de même des Carolines du Nord et du Sud qui, à la suite des malheureux essais de Raleigh, avaient été données en partage aux grands seigneurs de la cour de Charles II. Charleston avait été fondée en 1680, et ce pays dès-lors n'avait pas cessé de marcher vers une prospérité ascendante. Fondée en 1733 par Oglethorpe, la Géorgie n'avait pas rencontré des chances moins favorables. Attaquée par l'Espagne, elle s'était vaillamment défendue et avait su maintenir son indépendance. Dans sa constitution, comme dans celle des deux Carolines, existait malheureusement un vice dont aujourd'hui encore les funestes effets se font sentir, celui de la tolérance accordée à l'esclavage. Soit qu'ils eussent pris exemple sur les Espagnols, soit qu'ils n'eussent consulté que le désir d'avoir des bras robustes au service de leurs travaux agricoles, les colons de la Géorgie et des deux Carolines avaient acheté des nègres et fondé ainsi la propriété de l'homme sur l'homme et la suprématie de la peau.

Tel était à leur origine l'état des colonies de l'Amérique du Nord. Fondées séparément et sans autre lien entre elles qu'une métropole commune, elles ne sentirent le besoin d'une cohésion plus grande que lorsqu'elles se virent menacées par la guerre, tant du côté des Français que du côté des Espagnols. Les établissemens français du Canada avaient marché parallèlement avec les divers établissemens anglais ;

Port-Royal avait été fondé en 1605, Québec en 1608. Cet état de rivalité coloniale fut l'origine d'une lutte qui suivit toutes les intermittences de guerre et de paix dont l'Europe fut témoin à cette époque. Il en fut de même entre la Floride alors aux Espagnols, la Géorgie et la Caroline. Ces deux derniers Etats furent souvent menacés par des forces imposantes, et Charleston elle-même, assiégée dans les premières années du dix-huitième siècle, ne dut son salut qu'à la bravoure de ses habitans. Les guerres incessantes contre les Indiens compliquaient encore cette situation militante. Toutefois, en 1739, lorsqu'éclata la guerre de la Grande-Bretagne contre la France et l'Espagne combinées, les colonies américaines se trouvèrent assez fortes pour pouvoir prendre Louisbourg, ville française très-fortifiée et située sur l'île du cap Breton. De 1749 à 1763 les hostilités redoublèrent. Quoique l'Europe fût encore en paix, on se battait en Amérique; les Anglais avaient opposé lord Loudoun au marquis de Montcalm, militaire actif et habile, qui s'empara du fort Guillaume-Henri; mais ces débuts heureux furent bientôt suivis de revers. Le général Amherst s'empara de Louisbourg; le général Wolf gagna sur le général Montcalm une bataille décisive et brillante des deux parts, qui amena la reddition de Québec. Enfin en 1761, M. de Vaudreuil, cerné par les forces anglaises, fut obligé de céder à des conditions honorables la ville de Montréal, dernier poste que la France occupât sur un territoire acheté par des flots de sang français. Le Canada était donc perdu tout entier pour le cabinet de Versailles. Les Anglais n'avaient presque plus de rivaux dans l'Amérique du Nord. Par la paix signée en 1763, la France ne conserva en Amérique qu'une partie de la Louisiane et l'île de la Nouvelle-Orléans : l'Espagne céda les Florides, afin de rentrer en possession de la Havane. Ainsi les Anglais étaient délivrés de la présence des Espagnols dans le midi et de celle des Français dans le nord et dans l'ouest.

Ce fut dans cette période tranquille qu'après avoir assuré leur situation extérieure, les colonies américaines songèrent à leur émancipation et à leur indépendance. A cette époque les États comptaient trois millions d'ames, et il était difficile de tenir cette masse d'hommes long-temps asservie aux intérêts de la métropole. Aussi, à diverses reprises, des mesures vexatoires, telles que l'acte de navigation, avaient-elles éprouvé de la résistance dans le sein des assemblées coloniales; mais pour les forcer à une levée de boucliers plus ouverte, il fallait des motifs plus graves. L'acte du timbre adopté par la Chambre des communes détermina ce mouvement. A peine ce nouvel impôt, qui blessait toutes les franchises locales, fut-il connu en Amérique, que l'assemblée coloniale de la Virginie protesta contre. Dans le Massachussets et dans le New-York, dans la Caroline et dans le New-Hampshire, l'arbitraire de la mesure révolta tous les esprits. Les journaux de New-York et de Boston publièrent des manifestes éloquens pour engager le peuple à s'unir pour la défense de ses franchises. Nulle part les officiers du timbre ne purent exercer leurs fonctions, et dans plusieurs localités on planta des *arbres de la liberté*, qui sont d'origine américaine. Le ministère anglais ayant été renversé et l'acte du timbre révoqué par les Communes, un instant ce grand mouvement populaire s'apaisa. Pitt alors prit la défense des colonies, et des monumens furent élevés à Pitt. Mais cette réaction favorable à la métropole dura peu. De nouvelles taxes et surtout l'impôt sur le thé furent l'occasion de nouveaux troubles et d'une nouvelle rupture : il y eut sur plusieurs points des collisions et des voies de fait; on se battit à Boston et en d'autres villes.

Alors un congrès général fut convoqué à Philadelphie. Le 4 septembre 1774, les délégués de onze provinces, au nombre de cinquante-cinq, ouvrirent leur mémorable session sous la présidence de Peyton Randolph de Virginie. Ce fut là qu'après avoir suspendu toute relation avec la métropole, on adopta la première déclaration de droits, dans laquelle l'autorité métropolitaine était encore reconnue. Des manifestes furent adressés aux habitans du Canada et des Florides. Le pays se trouvait dans un tel état d'effervescence qu'une étincelle pouvait y allumer un incendie. La journée de Lexington précipita ce résultat. Les troupes anglaises y furent battues par des miliciens improvisés qu'on avait nommés *hommes à la minute*. Dès-lors la lutte était engagée entre l'Angleterre et ses colonies.

A l'instant même tout le pays s'arma. Les insurgés surprirent les forts qui commandaient les lacs Champlain et George, et pendant qu'un second congrès, réuni à Philadelphie, reconnaissait encore l'autorité royale, le sang versé disait plus haut que toute royauté avait fini dans l'Amérique du Nord. De son côté, le ministère anglais ne devait pas céder le terrain, sans avoir tiré l'épée. Des troupes nombreuses furent envoyées dans le Nouveau-Monde, sous les ordres des généraux Howe, Burgoyne et Clinton qui rejoignirent le général Gage. La première affaire, celle

de Boston, tourna en faveur des Américains qui proclamèrent alors le célèbre Washington leur général. A l'instant, ce jeune chef organisa une armée encore indisciplinée, mais qu'enflammait le plus ardent patriotisme. On pressa le siége de Boston; on donna des lettres de marque contre les Anglais; enfin on adopta pour drapeau de l'indépendance le nouveau pavillon étoilé aux treize bandes rouges et blanches.

La guerre continua ensuite avec des succès divers. Vaincus devant Québec, les Américains se maintenaient avec avantage dans leurs lignes de Boston, et finissaient par forcer cette place importante. En même temps, il fallait combattre à l'intérieur les hommes qui tenaient pour le parti anglais.

La campagne de 1776 fut signalée par un nouvel effort de l'Angleterre qui envoya sur le territoire américain une armée d'auxiliaires allemands au nombre de 18,000, sous les ordres des généraux Clinton et Cornwallis, et une flotte commandée par sir Peter Parker. Après avoir échoué devant Charleston, ces forces se portèrent sur New-York où commandait le général en chef américain.

Ce fut au milieu de pareils dangers que l'on essaya de donner à l'Amérique une constitution libre et républicaine. Thomas Payne, dans ses écrits intitulés *le Sens commun*, avait préparé les esprits à accepter quelque chose de plus parfait et de mieux adapté aux franchises américaines, que la vieille constitution anglaise, insuffisante pour cette société nouvelle. Il n'y eut qu'un cri dans tout le pays quand le Congrès eut proclamé, le 4 juillet 1776, la célèbre déclaration d'indépendance rédigée par Franklin, Jefferson, John Adams, Sherman et Liwingston, déclaration que signèrent tous les députés provinciaux et qui constituait les Etats-Unis en *Etats libres et indépendans*. Par cet acte, treize colonies anglaises devenaient une grande république. Cet acte, lu à la tête de tous les régimens, y fut accueilli avec le plus grand enthousiasme.

L'échec de Long-Island, où trois mille Américains furent tués, ne découragea pas Washington. En attendant que le décret du Congrès qui ordonnait la formation d'une armée permanente eût été mis en vigueur, il harcela l'ennemi par des escarmouches partielles; il défendit pied à pied le terrain de la Delaware où les Anglais faisaient chaque jour de nouveaux progrès; il sauva Philadelphie par un hardi coup de main contre le colonel Rolle, et força l'ennemi à la retraite.

Rassuré sur le sort de Philadelphie, le Congrès y rentra et s'y recommanda par son activité et par l'énergie de ses mesures. Franklin venait d'être envoyé en France, et déjà l'Europe s'ébranlait à la vue de ce peuple combattant pour son indépendance. Le jeune Lafayette, Kosziusko, illustre depuis, le brave Pulawski et le baron Kalb, Allemand d'un grand mérite, avaient déjà mis leur épée au service des Américains, et la campagne de 1777 s'ouvrait sous des auspices assez favorables. Dans le Canada, Burgoyne était obligé de mettre bas les armes à Saragota, succès immense qui rachetait amplement le petit échec éprouvé à la Brandywine par le général Washington en personne. Ce fut dans cette dernière affaire que Lafayette, marchant comme volontaire à la tête d'une brigade, reçut une blessure à la jambe et n'en persista pas moins à rester sur le champ de bataille.

Le congrès surveillait les événemens et organisait le pays même au fort de la guerre. Les nouvelles d'Europe étaient encourageantes. Franklin avait réussi à la cour de Versailles. La France reconnaissait les Etats-Unis et contractait avec eux un traité d'amitié et de commerce. Une guerre à peu près générale était la conséquence de la guerre américaine. Une escadre française de douze vaisseaux et de quatre frégates sous les ordres de l'amiral d'Estaing, mit à la voile de Toulon le 19 avril, parut peu de temps après sur la côte américaine, et fit le siége de Newport, capitale de Rhode-Island. Un combat naval entre les deux escadres anglaise et française empêcha la réussite de cette opération.

La campagne de 1779 ne fut pas plus décisive que celle de l'année précédente. Tout se borna à des escarmouches d'une part contre les Indiens, de l'autre contre les Anglais. L'ordre était donné de faire une guerre d'extermination. Le général anglais Clinton rasa tout ce qu'il rencontrait sur son passage, incendia des villes florissantes et coula un grand nombre de navires; mais ayant rencontré Washington à Stoney-Point, il fut obligé de se tenir sur la défensive. La guerre, tout en s'éparpillant, prenait un caractère plus acharné et plus farouche. Au siége de Savannah on eut à regretter la mort de Pulawski, tué dans une charge entre deux redoutes. Le général Lincoln, après la résistance la plus mémorable, fut obligé de rendre Charleston, et la Caroline méridionale fut reconstituée en province royale. La cause américaine semblait compromise, quand Lafayette arriva de France, et après lui Rochambeau qui prit terre à Newport avec six mille Français. Washington vint se mettre en rapport avec lui, pendant que

le général Green prenait le commandement de toutes les forces républicaines dans le sud.

Cependant la cause anglaise se maintenait toujours avec une grande puissance, surtout dans les parties méridionales; et, quoique la Grande-Bretagne n'eût pas craint de déclarer la guerre à la Hollande, elle ne paraissait ni intimidée ni inquiète du nombre et de la force de ses ennemis. L'année 1781 commença pour les Américains sous des auspices assez tristes. Leurs troupes manquant de vêtemens, d'argent et souvent de nourriture, se mutinèrent en demandant leur solde. Heureusement qu'alors dans le sud, près d'un lieu appelé les *Cowpens*, il se livra entre le colonel Tarleton, détaché par lord Cornwallis, et le général Morgan, un engagement insignifiant quant au nombre des troupes qui donnèrent, mais important quant à ses résultats; car il sauva l'Amérique. Morgan étant demeuré vainqueur, les habitans de la Caroline qui flottaient encore entre les deux partis embrassèrent sur-le-champ la cause de l'indépendance, et, contraint à une manœuvre ruineuse, lord Cornwallis perdit la position imposante qu'il avait faite dans la Caroline. Après une bataille sanglante entre lui et Green à Guilford-House et dans laquelle il n'y eut pas, à proprement parler, de vainqueurs, il fut obligé de se replier sur Wilmington, et, peu de jours après, il était réduit à la possession de Savannah et du district de Charleston. Pendant ce temps, le transfuge Arnold dévastait la Virginie que Lafayette se chargea de défendre avec douze cents hommes. Bientôt, d'après un nouveau plan, Rochambeau et Washington marchèrent vers lord Cornwallis; ils rejoignirent Lafayette devant York-Town que le lord avait choisie pour place d'armes, et dans laquelle il fut assiégé sur-le-champ. En trois semaines, la ville se vit forcée de capituler. Lord Cornwallis ne put même obtenir les honneurs militaires; son corps d'armée déposa les armes. Cette action d'éclat, dans laquelle Lafayette eut une belle part, et dont le succès fut en grande partie dû aux auxiliaires français, décida du sort de l'Amérique. Un changement de cabinet en Angleterre fit le reste. Peu de temps après, Rochambeau et ses soldats retournaient en France, chargés des bénédictions d'un peuple qu'ils avaient affranchi, et par le traité de Paris, en date du 3 février 1783, la Grande-Bretagne consentit à reconnaître l'indépendance de ses anciennes colonies américaines : elle regarda dès-lors, comme un fait accompli, l'existence des Etats-Unis. La république nouvelle conservait le territoire compris entre les Florides, la Nouvelle-Ecosse, les lacs et le Mississipi; l'Espagne obtenait les deux Florides, et la France se retrouvait vis-à-vis de la Grande-Bretagne sur le même pied qu'avant la rupture.

Le territoire était libre, mais dévasté. Un emprunt de deux cent vingt-sept millions de francs pesait sur l'avenir des Etats-Unis, et soixante-dix mille Américains avaient péri dans cette guerre de sept années. Le Congrès se trouvait en face d'une armée menaçante, sans avoir les premiers fonds pour la contenter. La popularité de Washington vint à son aide; le licenciement eut lieu sans trouble. Alors Washington rendit compte de sa gestion, se démit du commandement et alla vivre dans sa terre de Mont-Vernon, après avoir sacrifié une grande partie de sa fortune à la cause américaine.

La guerre pourtant enfanta bientôt une crise commerciale. Les marchandises n'avaient pas d'écoulement; le papier ne se négociait qu'à 50 pour % de perte; on était à la veille d'une déconfiture générale. Il y eut alors une assemblée, dans laquelle figuraient les noms les plus saillans des Etats-Unis, Washington, Franklin, Robert, Morris, Madison. Une Convention dont Washington fut élu président vota, malgré quelques résistances d'intérêt local, la constitution américaine de 1788. Cette constitution reconnaissait un Congrès composé de deux chambres, celle des représentans et celle du sénat. Le pouvoir exécutif devait résider entre les mains d'un président réélu tous les quatre ans par des électeurs choisis dans chaque Etat. Les seules conditions exigées pour la présidence étaient d'avoir atteint l'âge de trente-cinq ans et d'être né dans les Etats-Unis. Le Congrès est investi de toute la puissance législative; le président n'a qu'un *veto* suspensif qui tombe devant un vote deux fois reproduit. Le droit de guerre appartient au Congrès. Le président commande les forces de terre et de mer; mais il ne peut de son autorité propre ni augmenter l'armée régulière, ni appeler les milices sous les armes. Pour la conclusion des traités, il faut aussi l'approbation et la coopération du sénat. Le suffrage pour les représentans du peuple est direct; il est à deux degrés pour le sénat qui représente les intérêts locaux, à trois pour le pouvoir exécutif.

Le premier président des Etats-Unis fut Washington, nommé à l'unanimité des suffrages. Sa présence au pouvoir suffit pour relever un peu le crédit et pour rétablir les affaires. Sous lui, le Congrès s'occupa des premières et utiles mesures qui devaient faciliter la mise en œuvre

d'un système tout nouveau. Jefferson fut nommé secrétaire d'Etat pour les relations extérieures; le colonel Hamilton pour les finances, Knox pour la guerre; Jay pour la justice. En 1790, on vota quelques taxes modérées et on décréta l'établissement d'une banque. En 1793, malgré le parti des exaltés, Washington fut réélu président, et bientôt le Congrès, atteint du contre-coup du mouvement révolutionnaire qui remuait alors la France, se divisa en deux partis, l'un plus démocrate que l'autre; car, dans l'Amérique du Nord, il ne pouvait plus y avoir désormais que de la démocratie. En 1796, les pouvoirs de Washington expiraient de nouveau. Il allait être encore réélu à l'unanimité, lorsqu'il fit répandre une adresse dans laquelle il déclarait son inflexible résolution de renoncer à la présidence et de se retirer des affaires publiques. Il mourut l'année suivante à Mont-Vernon. Sur son refus, on nomma John Adams, président, et Jefferson, vice-président.

Sous John Adams survinrent quelques difficultés avec la France que gouvernait le Directoire, difficultés pour lesquelles on craignit d'abord une guerre, mais qu'une ambassade aplanit bientôt. La prospérité de l'Union allait croissant chaque année, et le recensement de 1800 donna 5,000,000 d'ames pour toute la république. Depuis le premier dénombrement, trois Etats avaient été admis dans l'Union, ceux de Kentucky, de Vermont et de Tennessee; plusieurs autres districts s'étaient formés dans l'O. et promettaient de nouvelles annexes à la Confédération américaine.

En 1801, Jefferson et Adams étaient en concurrence pour la présidence, l'un porté par le parti démocratique, l'autre par le parti fédéraliste. Jefferson eut le dessus. L'acte le plus important de son administration fut l'organisation de la Louisiane, rétrocédée par l'Espagne à la France, qui la vendit aux Etats-Unis pour quatre-vingt millions de francs. Réélu en 1805 à la presque unanimité des suffrages, Jefferson eut, dans la seconde période de son pouvoir, de grandes luttes extérieures à soutenir. C'était le moment où la France toute-puissante sur le continent semblait abandonner à l'Angleterre la domination des mers. L'Angleterre ne rencontrant point de pavillon rival se livra à une foule d'abus de puissance; elle enleva des matelots américains sur les côtes même de l'Union; elle captura des neutres; enfin elle finit par prendre une mesure plus violente encore; elle mit en vigueur le système du blocus nominal, enlevant ainsi aux Etats-Unis un magnifique commerce de neutres qu'ils s'étaient créé avec la France. Au blocus nominal, Napoléon répondit par le décret de Berlin qui organisait le blocus continental. Alors l'Angleterre alla plus loin encore; elle défendit aux neutres de commercer avec les ports d'où ses vaisseaux étaient exclus. Comme riposte, Napoléon fulmina coup sur coup les décrets de Milan, de Bayonne et de Rambouillet, qui interdirent aux neutres le commerce avec l'Angleterre; puis, comme ses ordres n'étaient pas exécutés, il fit saisir près de seize cents navires américains dont les deux tiers environ furent déclarés de bonne prise. De là l'origine de l'indemnité de vingt-cinq millions accordée par la France en 1835 aux Etats-Unis.

A Jefferson, en 1808, succéda Madison qui eut des guerres sanglantes à soutenir contre les Indiens peu à peu réduits et contre les Anglais qui ne cherchaient qu'un prétexte pour attaquer de nouveau les Américains. Ceux-ci les prévinrent en déclarant la guerre le 19 juin 1812, et Hull pénétra dans le Canada. Malheureusement l'imprévoyance avait présidé aux préparatifs de cette guerre. Michillimackimag, le *Gibraltar américain*, situé sur le lac Michigan, se rendit sans coup-férir, et, cerné par des forces supérieures, Hull mit bas les armes sans avoir brûlé une amorce. Si, dans ce moment, les exploits de la marine n'eussent relevé l'esprit public aux Etats-Unis, l'avenir de la république était peut-être menacé; mais il y eut sur l'Océan des faits d'armes qui relevèrent et exaltèrent l'orgueil national. Ici *la Constitution* attaquait et réduisait la frégate anglaise *la Guerrière*, et plus tard la frégate *la Java;* là *les Etats-Unis* prenait une autre frégate de quarante-neuf canons, après un des plus beaux engagemens qui se soient vus; ailleurs *l'Essex* et *l'Argus* faisaient une foule de captures; les corsaires américains croisaient dans toutes les mers et se rendaient redoutables à ceux-là mêmes qui les avaient long-temps dédaignés.

L'armée de terre ne put pas rétablir sur-le-champ sa situation. Pressée à la fois par les Indiens et par les Anglais, elle se tint plutôt sur la défensive. La bataille de Queenstown et celle de Frenchtown, dans laquelle les Anglais agirent avec une grande barbarie, furent des échecs successifs pour la cause américaine. L'expédition contre York, plus heureuse, n'eut pourtant que des résultats négatifs. Dès ce temps d'ailleurs la guerre avait pris un caractère barbare, indigne de nations civilisées. Deux escadres anglaises, commandées par les amiraux Warren, Cockburn et par le commodore Beres-

ford, vinrent ravager les côtes de l'Amérique et commirent contre les villes et les bourgades des actes de cruauté qui rendirent la guerre de plus en plus populaire dans l'Union. Plusieurs villes, notamment en Virginie, furent livrées au pillage, et les chefs permirent à leurs soldats tous les excès qu'il est possible de commettre. C'était une guerre d'extermination. Les Américains y répondirent par des moyens analogues. On renforça les croisières et la flottille naviguant sur les lacs. Le capitaine Perry s'empara de tous les navires anglais en station sur le lac Erié; et Hamilton remporta une victoire décisive sur le Thames. L'année suivante, la guerre continua dans toute l'étendue de l'Union. Les événemens de 1814 venaient de laisser aux Anglais beaucoup de forces disponibles; ils en profitèrent pour pousser plus vivement les opérations. Elles s'ouvrirent dans le sud par une belle victoire du général Jackson sur les Indiens; puis elles continuèrent dans l'ouest par un échec de Wilkinson. Brown, de son côté, vainquit les Anglais dans le nord à Queenstown et à Chippewa. Pendant ce temps, la marine américaine soutenait sur les mers l'honneur de son pavillon. La frégate *la Constitution* marchait de victoire en victoire, de prise en prise.

Un incident imprévu, une diversion inopinée vint alors tout d'un coup donner un autre caractère à la guerre. L'amiral, ayant reçu des renforts d'Angleterre, se porta dans le courant d'août vers la Chesapeake, avec l'intention d'opérer une descente au cœur même des Etats-Unis. Débarqués sans opposition, les Anglais ne rencontrèrent les Américains qu'à Blandesbourg, les battirent, et entrèrent vainqueurs dans Washington, dont ils incendièrent les édifices et détruisirent les chantiers. De là ils se portèrent sur Baltimore avec l'espoir d'en avoir aussi bon marché; mais ces procédés vandales avaient exaspéré le pays. Baltimore fut vaillamment défendue et sauvée par ses milices. Les Anglais vaincus furent obligés de se rembarquer. Cette victoire fut suivie de la victoire navale remportée par l'Américain Mac-Donough sur le lac Champlain, et complétée par la magnifique résistance de Jackson, qui, avec ses miliciens du Tennessee, repoussa toutes les forces de Cochrane. Ce furent là les derniers événemens de cette guerre. Elle durait encore, que déjà la paix était signée en Europe entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Le traité de Gand du 24 décembre 1814 en avait posé les bases, en fixant les limites des Etats respectifs. Promulguée le 22 février 1815, cette paix fut accueillie aux Etats-Unis par un enthousiasme général. Depuis lors elle n'a point été troublée.

De cette date jusqu'à nous, l'histoire des Etats-Unis se compose de faits contemporains trop connus pour les rappeler. La présidence de Monroë fut marquée par une guerre contre Alger et par l'acquisition des Florides; celle de John Quincy Adams, par la prospérité toujours ascendante de l'Union. Quelques guerres avec les Indiens complétèrent le système de pacification intérieure.

Telle est l'histoire de ce territoire vaste et florissant.

La Confédération actuelle se compose des provinces nommées avant la guerre de l'indépendance colonies anglaises de l'Amérique du Nord, au nombre de treize provinces; d'une portion du Canada; de la Louisiane et de ses dépendances; de quelques portions du territoire mexicain récemment acquises; des Florides cédées par l'Espagne. Ce pays s'étend en latitude du 25° au 55°, en longitude du 6° au 125°. Sa largeur moyenne de l'E. à l'O. est de 2,500 milles; sa longueur moyenne de 830 milles. Sa surface est de 2,257,374 milles carrés.

Les grands traits de ce territoire sont simples et peu nombreux. En le regardant de l'E. à l'O., on trouve d'une part l'Océan-Atlantique, de l'autre le Grand-Océan, puis aussi deux grandes chaînes de montagnes, à l'E. les Apalaches ou Alleghanys; à l'O. la longue chaîne que l'on a tour à tour nommée Montagnes Bleues, Blanches et Vertes, Montagnes-Chippewayanes, ou enfin Montagnes-Rocheuses, qui ne sont les unes et les autres que la prolongation de la grande Cordillère mexicaine.

Cette vaste contrée est sillonnée par une grande quantité de cours d'eau, et coupée par des lacs nombreux. Parmi les fleuves, il faut compter le Saint-Laurent, qui ne fait que toucher au territoire de l'Union; le Connecticut, le plus grand fleuve du New-Hampshire; l'Hudson, la Delaware, déjà décrites; la Susquehanna, formée de la réunion de deux branches, et qui va se jeter dans la baie Chesapeake; le Potamac, qui naît dans les Alleghanys, forme la limite entre le Maryland et la Virginie, baigne Washington, et se jette dans la Chesapeake; le James, son voisin et son rival; le Savannah, qui coule au pied de la ville de ce nom; le Mobile, formé par la réunion du Tombeckbe et de l'Alabama; le Mississipi, l'un des plus grands fleuves du monde, qui descend du lac Winnipeg, et qui, dans sa direction du N. au S., semble tra-

cer une longue ligne centrale dans les Etats-Unis; l'Ohio et le Missouri, affluens du Mississipi, et plus importans que ce dernier pour le volume de leurs eaux; enfin la Colombia, qui prend sa source dans les Montagnes-Rocheuses, et va se jeter dans le Grand-Océan. Presque tous les grands lacs des Etats-Unis leur sont communs avec les colonies anglaises, à part toutefois le lac Michigan, qui est tout-à-fait américain. Les lacs Huron, Supérieur, Ontario et Erié forment la limite des deux territoires. L'Union possède en outre le lac Champlain, les lacs des Bois et de la Pluie, de la Sangsue, Onéïda, Cayuga, Seneca, George, etc.

Le climat des Etats de l'Union, dans ses variations immenses, est l'un des plus salubres que l'on puisse désirer. La Confédération s'étend presque tout entière dans une zône douce et tempérée, plus froide dans le nord, plus ardente dans le midi. On pourrait diviser ce territoire en cinq zônes avec une température et des produits appliqués à chacune d'elles. Mais ce qui les caractérise à peu près toutes, c'est une grande salubrité. La disposition du terrain ayant favorisé l'écoulement des eaux, il en résulte qu'on ne rencontre guère de cantons où l'air soit fiévreux et malsain, du moins d'une manière absolue et irrémédiable.

La géologie des vastes Etats de l'Union n'est encore ni complète, ni bien exacte. La chaîne la plus élevée de l'ouest semble être de roches primitives, non-seulement de la famille granitique, mais de granit même. Les chaînes inférieures sont de formation secondaire. La chaîne de l'est est mêlée des deux espèces de roches, tantôt secondaires, tantôt primitives; le tout entrecoupé de roches de transition. Ces montagnes sont riches en métaux de toute sorte; on a trouvé de l'or et de l'argent dans les Alleghanys, du mercure, du cuivre, du fer en abondance, du plomb, du charbon, du pétrole, du sel, des eaux minérales, des substances gazeuses.

Le règne végétal n'est ni moins riche ni moins actif. Rien au monde n'est plus majestueux que l'aspect de ces forêts séculaires qui se mirent dans des lacs profonds, ou de ces steppes fécondes, connues sous le nom de prairies. Dans le nord croissent, en magnifiques essences, tous les arbres familiers à l'Europe, le chêne, le châtaignier, l'érable, le bouleau, le frêne, l'ormeau, le hêtre, le pin, le cyprès, l'acacia, le peuplier, le catalpa; tandis que dans le midi ou dans la zône tempérée reparaissent les palmiers, les vignes, les cactus, le sycomore, la canne à sucre. Dans le vaste rayon de ses possessions, la Confédération américaine réunit ainsi tous les beaux produits de notre Europe avec les produits coloniaux; elle a dans ses Etats du sud : le tabac, le coton, le sucre, le riz, l'indigo, la soie, le vin, les olives; dans ses Etats du nord, elle a les beaux bois de construction, le brai, le chanvre, le colza, le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, de la cire, etc.

Le règne animal embrasse une foule de variétés; en mammifères : le couguar, le lynx, l'ours noir et brun, le loup, le renard, l'outre, l'hermine, l'opossum, le blaireau, la taupe, le rat musqué, la marmotte, l'écureuil, le porc-épic, le cerf, le daim, l'antilope, le buffle, le bison; parmi les oiseaux : le vautour, l'aigle, le faucon, le hibou, les perroquets dans leurs variétés, le grimpereau, le loriot, un des plus beaux oiseaux de l'Amérique, le geai, la pie, l'oiseau moqueur, l'oiseau-mouche, l'hirondelle, le pigeon, le pluvier, le coq de bruyère, le héron, le canard sauvage, le flamingo, l'oiseau-serpent, etc.; parmi les reptiles : les lézards, les alligators, les serpens de toutes sortes; enfin une quantité innombrable de poissons.

L'agriculture, long-temps négligée, est maintenant en progrès aux Etats-Unis. Au S. comme au N., comme dans les Etats du centre, on se livre aujourd'hui à de grands travaux de défrichemens que facilitent d'immenses moyens de communication. Nulle part, en effet, on n'a entrepris en aussi peu de temps une foule d'aussi grands travaux; jeune comme elle l'est et au milieu des guerres incessantes qu'elle a soutenues, on ne devait pas croire que la Confédération américaine achèverait à elle seule autant de canaux et de chemins de fer que peut en posséder aujourd'hui notre vieille Europe. Le système hydraulique de l'Hudson et du lac Erié avec ses branches offre dans le seul Etat de New-York une ligne de cinq cent soixante-six milles de canaux entièrement achevés. Dans la Pennsylvanie, le système de canalisation conçu sur une échelle plus vaste encore, présente une ligne de mille deux cent cinquante-six milles de longueur, en y comprenant cent milles environ de chemins à rainures. On compte aujourd'hui aux Etats-Unis vingt-deux grands canaux avec leurs divisions, et parmi eux le canal de Newhaven (de 205 milles de long); le canal de Morris (100 milles); le grand canal d'Erié (260 milles); le canal Champlain (65 milles); le canal de Pennsylvanie (dont les divers embranchemens auront 676 milles); le Schuylkill (112 milles); l'Union-Canal (80 milles); le canal de Chesapeake et d'Ohio, avec

398 écluses et un *tunnell* (340 milles); le canal Delaware et Chesapeake, navigable pour des vaisseaux de 300 tonneaux ; le canal Baltimore (60 milles); le Roanoke-Navigation (244 milles); le grand canal de l'Ohio qui ouvre une communication entre les grands lacs du Canada et le Mississipi (307 milles); le canal de Miami (80 milles).

A côté de ces voies navigables, on compte, comme nous l'avons dit, une foule de chemins de fer, dans lesquels, pour économiser ce métal trop coûteux aux Etats-Unis, les ingénieurs américains ont pu et su employer le bois. « La plupart des chemins à rainures des Etats-Unis, dit M. List, sont construits à ornières de bois avec des fondemens plus ou moins solides en pierre. Il est certain qu'après sept ou huit ans d'usage, de tels chemins auraient besoin d'une réparation, et que pour l'œil d'un artiste ils n'offrent pas un aspect aussi séduisant que la route entre Liverpool et Manchester; mais si on les examine en financier et en économiste, on trouvera qu'ils remplissent mieux leur but que les entreprises les plus magnifiques.» Ces chemins ainsi établis sont aujourd'hui : le chemin d'Albany à Boston (long de 200 milles); de Boston à Providence (43 milles); de Philadelphie à Colombia (80 milles); de Baltimore à l'Ohio, à double voie et le plus long des Etats-Unis (250 milles); de Charleston à Hambourg (135 milles); de Trenton à Rariton, de Camden à Amboy (50 milles), etc. Malgré cette quantité énorme de chemins de fer déjà confectionnés, il s'en prépare d'autres avec des développemens plus beaux encore. Il existe un projet de chemins à rainures entre New-York et le lac Erié qui aurait six cents milles, et un autre entre Boston et la Nouvelle-Orléans qui lierait les deux points les plus éloignés de la Confédération.

Doués d'un génie industriel et commercial dont la liberté a favorisé l'élan, les Etats-Unis se sont en cinquante années placés au premier rang pour tout ce qui tient à l'industrie et au commerce. Au moment où la révolution éclata, le pays n'avait point, à proprement parler, de manufactures, la métropole versant sur tous les marchés le trop plein de ses produits. Dans les premiers jours de l'émancipation, l'industrie agricole, la plus féconde de toutes, absorba presque entièrement les autres; mais peu à peu les capitaux s'étant accrus avec la richesse, la Confédération a cherché à exploiter par elle-même les matières premières que lui fournit son sol merveilleux. En 1803, il n'existait dans toute l'Union que quatre filatures de coton; en 1811, on comptait déjà quatre-vingts mille machines à filer : aujourd'hui leur nombre dépasse un million. Ces manufactures consomment par an plus de quarante millions de livres de coton dont la valeur, une fois ouvrée, s'élève à quatre-vingt millions de francs. Il en est de même pour les manufactures de laine très-nombreuses aujourd'hui dans les Etats de l'est. En 1815, on ne citait guère que dix filatures de ce genre ; on en compte aujourd'hui plus de cinquante dont les produits rivaliseront bientôt avec les plus beaux produits de l'Europe. Les forges abondent en Pennsylvanie : le Rhode-Island, le Massachussets, le Connecticut, le Delaware, le New-York, le New-Jersey et l'Ohio sont remplis d'établissemens industriels déjà très-prospères. De tous côtés, on rencontre des moulins à foulon, des machines à carder, des fourneaux, des forges, des fonderies, des moulins à poudre, des raffineries de sel et de sucre; des manufactures de tabac, de chandelles, d'huile de baleine; des distilleries, des brasseries, des clouteries, des chapelleries, des tanneries, des verreries, des plomberies, des marbreries, des corderies, des papeteries, des fabriques de poteries et d'objets en bois, enfin plusieurs autres usines. Les fonderies de caractères et la confection de presses; les forges et les fonderies de canon, la fabrication des machines à vapeur, la construction des vaisseaux, l'exploitation des mines de fer, de plomb et de charbon, sont aujourd'hui l'objet de travaux considérables. La culture du mûrier et la propagation des vers à soie; les tanneries et les mégisseries, de vastes et beaux moulins à eau pour la mouture ou pour servir d'agens mécaniques, complètent ce système d'exploitations manufacturières. Mais, parmi ces industries, aucune n'a reçu une impulsion plus grande que la librairie. Ses produits sont arrivés aujourd'hui à des proportions que n'ont pas pu atteindre les Etats les plus policés du globe.

Le commerce et la navigation n'ont pas eu un moindre développement. En 1790, le total des exportations ne s'élevait qu'à dix millions de piastres; elles étaient, en 1795, de soixante-sept millions; en 1800, de quatre-vingt-quatorze millions; en 1805, de cent un millions; en 1806, de cent huit millions de piastres, somme qu'ils ne semblent pas avoir dépassée, du moins jusqu'en 1830. Les exportations se divisent en produits indigènes et produits étrangers; les produits indigènes sont, comme on l'a vu, le coton, le blé en grain et en farine, le maïs, le tabac, la graine de lin, le bois de charpente, le mer-

rain, le suif, le poisson salé, les viandes salées, la potasse, les peaux; les produits étrangers sont les denrées coloniales tirées des échelles américaines ou asiatiques; le thé, le sucre, le café, le cacao, le poivre, l'indigo, etc. Parmi les exportations figurent en outre les produits des manufactures locales; la poudre, les meubles, les étoffes communes, les chapeaux, les ouvrages en cuir, les armes, les livres, etc. Les principaux articles d'importation sont : l'eau-de-vie, le sel et le vin, puis encore une foule innombrable d'objets provenant du commerce avec l'Inde et la Chine, et des pêches importantes que font les Américains dans l'Atlantique et dans les mers australes. A ces divers échanges, il faut ajouter ceux que l'on fait avec les indigènes auxquels on porte des chemises, de gros draps, des ornemens d'argent et de cuivre, des fusils, des *tomahawks* ou massues de guerre, des munitions, des piéges pour la chasse, et en retour desquels les négocians américains reçoivent des peaux de bison, d'élan, de daim et de castor, du suif et des nattes.

Pour le service de tant d'opérations commerciales, on conçoit qu'il faut un grand matériel maritime et une immense activité dans la navigation. Nulle part les armemens ne sont plus nombreux, mieux conduits, mieux entendus qu'aux Etats-Unis. C'est sans contredit le peuple qui navigue à meilleur marché, et cela au point qu'il trouve des bénéfices là où d'autres marines marchandes ne rencontrent que des pertes. L'accroissement de la navigation aux Etats-Unis est, comme le mouvement de leur commerce, un fait qui tient du prodige. En 1789 le tonnage ne s'élevait qu'à 201,998 tonneaux; en 1807 il était de 1,475,075. Aujourd'hui cette prospérité est presque stationnaire, la paix ayant enlevé aux Américains les beaux avantages qu'ils réalisèrent, comme neutres, de 1800 à 1810.

Les revenus de la Confédération américaine, qui s'élèvent de 24 à 26 millions de piastres, résultent en grande partie de droits de douane imposés à l'entrée. En 1792 leur produit n'était que de 3,443,070 piastres; il s'élève aujourd'hui de 18 à 19 millions de piastres. Le trésor public a en outre comme ressources la vente des domaines nationaux, ou leurs revenus, quand ils sont exploités pour le compte de l'Etat; quelques taxes intérieures sur les raffineries de sucre, la fabrication du tabac, la distillerie des esprits, les ventes aux enchères, les licences pour la vente au détail des vins et des liqueurs spiritueuses, un droit de timbre et un droit sur la circulation des voitures publiques, taxes toutes fort modérées comparativement aux nôtres. Il existe de plus quelques taxes directes sur les terres et sur les esclaves. Cette sorte de contribution s'est élevée jusqu'à 13 millions de piastres. On a enfin des droits de poste, de monnayage et quelques autres. C'est à l'aide de ces recouvremens faciles et peu onéreux que la Confédération est parvenue à payer 200 millions de francs empruntés pendant la guerre de l'indépendance, et à offrir le premier exemple d'un peuple qui parvient à éteindre sa dette. Les gouvernemens européens devraient imiter les républiques américaines, au moins en cela.

Un des grands élémens de la prospérité des Etats-Unis a été l'établissement de nombreuses banques, qui, comme les canaux, comme les chemins de fer, ont bientôt, grâce à la concurrence, couvert le pays. La première charte d'un établissement de ce genre remonte à 1791; elle constitua la grande Banque des Etats-Unis, celle qui existe encore aujourd'hui, et dont les statuts furent modelés sur ceux de la banque d'Angleterre. La charte primitive ayant expiré en 1811, fut renouvelée en 1816, sous des conditions qui rendaient la banque indépendante du gouvernement. Outre cet établissement, il en existe une quantité inappréciable d'autres. Non-seulement chaque Etat, mais encore chaque ville un peu importante a sa banque spéciale. Dans toute la confédération les paiemens ne se font guère qu'en papier-monnaie.

Les dépenses de la Confédération se divisent en quatre départemens : la liste civile comprenant les émolumens de tous les fonctionnaires; la guerre, qui comprend les affaires des Indiens et les travaux publics; la marine et la dette publique, cette dernière désormais effacée. Les salaires pour fonctions publiques s'élèvent à 3 millions de piastres; les frais militaires à 6 millions à peu près; pour la marine à 4 ou 5 millions de piastres. On compte aux Etats-Unis huit vaisseaux de guerre, dix frégates de première classe, trois de seconde classe, quinze sloops, sept goëlettes de guerre et plusieurs canonnières. Des chantiers considérables existent sur tous les points, tant pour la marine marchande que pour la marine militaire. L'armée de terre ne se compose que de sept mille hommes environ de troupes permanentes, que soutiendraient au besoin des milices organisées dans tout le pays.

L'accroissement de la population aux Etats-Unis est la cause première du progrès de la prospérité commerciale. Cet accroissement s'est réalisé d'une manière vraiment merveilleuse. En 1790 on y comptait environ 4,000,000 d'habi-

tans, dont 700,000 esclaves; en 1810 le nombre s'était élevé à 7,239,000, dont 1,191,000 esclaves; en 1830 un recensement a donné 12,000,856 habitans, dont plus de 2,000,000 d'esclaves. Malgré le puritanisme de certaines sectes, il n'y a point de religion dominante aux Etats-Unis. La liberté de conscience et de culte y existe dans son expression la plus complète et la plus étendue. C'est presqu'un congrès de toutes les croyances religieuses qui se partagent le monde. Comme cultes essentiels, on y compte les calvinistes baptistes, les épiscopaux méthodistes, les presbytériens, les catholiques romains, les congrégationalistes, les unitaires, les quakers, les hicksites, les arméniens ou réformés allemands, les luthériens, les frères-unis, les swedenborgiens, les shakers, les mémonites, etc. Voici de quelle manière peuvent se distribuer les principales sectes. Les baptistes sont prépondérans dans le Maine, dans Rhode-Island, dans la Virginie, les deux Carolines, la Géorgie, l'Alabama, le Mississipi, le Tennessee, le Kentucky, l'Indiana, l'Illinois, le Missouri, le district de Colombia, et le territoire de Michigan. Les méthodistes sont plus nombreux dans le Delaware, les presbytériens dans le New-York, le New-Jersey, la Pennsylvanie et l'Ohio; ils sont fort nombreux aussi dans le Delaware, le Maryland, la Virginie, les deux Carolines, le Tennessee, etc. Les congrégationalistes dominent dans le New-Hampshire, le Vermont, le Massachussets, le Connecticut, et abondent dans le Maine, le Rhode-Island et la Pennsylvanie; l'église épiscopale protestante se voit surtout dans le New-York, le Connecticut, le Maryland, la Virginie, le New-Jersey; l'église catholique dans la Louisiane, le Maryland, l'Ohio, le Missouri, le Kentucky, etc. Les frères-unis ou frères moraves ont des établissemens à Nazareth en Pennsylvavanie, à Bethabara, à Salem, et en d'autres localités de la Caroline méridionale. Chacune de ces religions se défraie elle-même, paie son culte, bâtit ses temples. Le gouvernement ne s'en mêle que pour assurer à toutes une égale protection. Et cependant, quoique le pouvoir exécutif cherche à maintenir la balance entre les divers sectaires, il est évident que la plus grande influence appartient au culte protestant, qui souvent cherche à y prendre des allures dominantes. Dans le Massachussets, le New-York, le Connecticut et la Pennsylvanie, le dimanche est observé avec une plus grande rigueur qu'en Angleterre. A Philadelphie et dans d'autres villes, on tend des chaînes dans les rues pour empêcher les voitures de circuler pendant le service divin. A New-York, il n'a pas fallu moins que l'intervention du peuple pour s'opposer à une tentative des pasteurs luthériens, qui voulaient interdire le départ des bateaux à vapeur le dimanche. Dans quelques Etats, on est allé jusqu'à interdire de voyager les jours de fête. Quoique ces pratiques bigotes et intolérantes commencent à disparaître, il n'en est pas moins vrai que nulle part le mysticisme religieux et les puérilités puritaines n'ont jeté de plus profondes racines qu'aux Etats-Unis. C'est là seulement que l'on peut voir encore des prédications en plein air, et des enseignemens de la Bible au milieu de vastes forêts. Des milliers de fidèles accourent de plusieurs lieues à la ronde pour entendre la parole de Dieu sous ces profondeurs sombres et primitives. Les pasteurs prétendent que l'effet de leur éloquence est plus sûr et plus étendu sur un pareil théâtre.

Les arts, les sciences, la littérature, sont aux Etats-Unis à l'unisson de ce que nous voyons en Europe. L'Amérique a maintenant ses grands poëtes comme elle a ses grands industriels, ses romanciers et ses peintres, ses historiens et ses statuaires. Les mœurs y sont douces et policées, quoiqu'en général austères. Les manières y sont froides, mais dignes et nobles. La société y est plus sûre qu'elle n'est agréable, meilleure dans le fond que dans la forme.

La population y comprend une foule de classes. Parmi les Européens ou descendans d'Européens, on trouve des Anglais venus des diverses localités des Iles-Britanniques, et qui composent à eux seuls près des six huitièmes de la population européenne; des Allemands très-nombreux dans les Etats du centre; des Suédois et des Suisses plus clair-semés; des Irlandais, des Ecossais, des Français, des Italiens, des Espagnols, des Juifs, dont les uns habitent plutôt le midi de la Confédération et dont les autres sont disséminés sur toute son étendue.

Les indigènes ou Indiens, habitans originaires de l'Amérique, semblent se retirer chaque jour devant les blancs et perdre du terrain à mesure que la civilisation en gagne. Le type des tribus peu importantes, quoique fort multipliées, qui habitent les Etats-Unis, est à peu près identique. La teinte cuivrée, les yeux bruns, les pommettes saillantes, les cheveux noirs et grossiers, voilà des caractères physiques qui leur sont communs. Les Osages sont grands, les Chochonis de taille moyenne. En dehors de ces traits généraux, chaque tribu a sa physionomie propre. Pour peu qu'on y soit habitué, il est facile, au visage et au costume, de distinguer

un Chippeway ou un Winnebago d'un Dacotas.

Dans le nord de l'Amérique, les Indiens sont divisés par grandes familles, dont la plus nombreuse est celle des Algonquins ou Chippeways. Dans toute la Nouvelle-Angleterre, l'Algonquin dominait. Les Mohicans, considérés comme chefs d'une souche, parlaient la même langue. Les Delawares ou Leni Lenape étaient de la même famille. Les Iroquois ou six nations ne s'en éloignaient ni par les traits physiques, ni par le dialecte, ni par l'analogie d'habitudes. Sur l'autre rive du Mississipi se retrouve une autre grande famille d'Indiens, celle des Sioux ou Dacotas, ou Sioux-Osages. Le territoire qu'ils occupent se prolonge à l'O. du Missouri. Chez eux la langue diffère radicalement de l'algonquin. Leur origine est inconnue et leurs propres traditions ne l'éclairent guère. On croit pourtant que la conquête espagnole les refoula hors du territoire mexicain. Les branches de cette famille sont les Winnebagos, les Otos, les Jowais, les Missouris, les Assiniboines, les Omahas, les Konsas et les Osages. Toutes ces tribus parlent la même langue, et dans le nombre les Otos et les Missouris sont renommés pour leur bravoure; on les évalue à trois cents. Les Johonas, au nombre de deux cents, vivent sur le Mississipi. Les Osages, au nombre de mille, sont disséminés entre les deux grands fleuves. Les Konsas habitent les plaines entre l'Arkansas et la Rivière-Rouge. Les Omahas se tiennent sur le Haut-Missouri. Sur le Haut-Mississipi, on trouve les Renards, tribu de Chippeways, qui a mille guerriers. Les Pânis habitent le Missouri, ainsi que les Minnetaris et les Mandans. Dans la zône colombienne se trouvent les Indiens-Serpens, les Têtes-Plates, les Tchinnouks, les Clatsops, etc., dont on ne peut exactement fixer le nombre. Plus vers le S. et dans les Florides, on trouve les Creeks, les Muskoges, les Chiksavas, les Choktas et les Cherokis, ces derniers civilisés en grande partie.

Sauf quelques tribus qui, d'après les conseils des missionnaires, ont renoncé à leur vie misérable et nomade, ces Indiens ont encore toute la rudesse de leurs mœurs et de leurs habitudes primitives. La plus réelle de leurs vertus est l'hospitalité. Un hôte est sacré pour un Indien. On lui sert ce qu'il y a de meilleur dans le wigwam, on lui donne le siége le plus commode, on lui réserve la couche la plus douce. Il y demeure autant qu'il lui plaît; on organise des fêtes en son honneur, on l'accable de repas. Ces tribus indiennes n'ont qu'une seule préoccupation, celle de leur nourriture. En général, le gros du travail retombe sur les femmes; elles sèment le grain, elles fabriquent les mocassons, elles dressent les tentes, coupent le bois, charient l'eau, et portent le bagage; les hommes vont à la chasse ou à la pêche; l'usage de la hache est un de leurs attributs distinctifs. La polygamie est générale parmi ces tribus; un homme a autant de femmes qu'il peut en nourrir. Il demande une fille à ses parens, leur fait un cadeau proportionné à ses moyens, en retour de quoi on lui envoie la jeune fille. L'adultère est puni quelquefois de mort, d'autres fois par l'amputation du nez. Dans quelques tribus, on se montre toutefois plus tolérant. Le divorce est si commun qu'il n'est pas étonnant de voir des femmes indiennes qui ont été répudiées cinq ou six fois. Parmi les Dacotas, il est assez d'usage qu'un homme épouse toutes les sœurs de sa femme. Presque toutes les tribus ont l'inceste en horreur.

Jeunes, ces Indiens se soumettent à une sorte de discipline corporelle et spirituelle; pendant un certain temps, ils jeûnent pour se mortifier. Il en résulte quelques extases pendant lesquelles leur ange gardien, leur *manitou*, leur apparaît sous la forme de quelque animal. On apprend alors à l'adulte à ne pas craindre la mort. Quoique doué de courage, rarement l'Indien s'abandonne à un suicide qui lui paraît une lâcheté. On lui enseigne aussi de bonne heure à mépriser le travail pour devenir un grand guerrier et un grand chasseur. Ainsi les opinions, les traditions, les institutions de la tribu sont, dès l'enfance, inculquées à chaque Indien par l'habitude, le sentiment et l'autorité, et on a soin de lui persuader que le Grand-Esprit se montrerait fort offensé de voir une Peau-Rouge commettre la moindre infraction à l'ordre qu'il a établi lui-même. Parmi ces tribus, il n'y a pas, à proprement parler, de gouvernement. C'est une sorte de lien de famille qui unit les peuplades entre elles, un contrat du sang plutôt qu'un contrat politique. Ils n'ont ni code criminel, ni châtimens, ni juges; pas plus d'impôts à payer que de droit de propriété à faire valoir. C'est l'état de nature, c'est la société au plus bas de l'échelle. Cependant ils semblent tous admettre un Dieu et croire à l'immortalité de l'ame. Quelques tribus croient en outre à un être malfaisant qu'ils cherchent à conjurer par des offrandes et par des prières. Au-dessous du Dieu suprême, ils reconnaissent une infinité de puissances secondaires, et placent deux d'entre elles, la première dans la lune, l'autre dans le soleil. Tous les serpens sont à leurs yeux des êtres surnaturels. Ils n'en tuent

jamais. Ils croient l'ame immortelle, non-seulement pour les hommes, mais aussi pour les bêtes. L'art du médecin est chez eux de la sorcellerie, et leurs prêtres sont aussi des docteurs et des sorciers. Ce sont du reste des hommes dont l'influence est fort restreinte. Parmi les préjugés des Algonquins et des Dacotas, il en est un fort singulier. Quelquefois un homme est voué par sa famille à une vie d'ignominie. Alors il s'habille comme une femme et se livre à tous les travaux des femmes. Il ne vit que dans la compagnie de l'autre sexe, et quelquefois même il prend un époux. Toute sa vie, il demeure l'objet du plus grand mépris, bien que sa situation ne soit pas le résultat de son choix. Cette condition est souvent la suite d'un rêve que les parens ont fait avant la naissance de l'enfant. Dans beaucoup de tribus, les hommes ont ce qu'ils appellent leur sac à remèdes, qui est plein d'os, de plumes et d'autres débris : la conservation de cette espèce de fétiche est d'une grande importance pour la tribu. Outre cela, chaque personne tient en grand honneur un animal de son choix qu'elle regarde comme son *remède*, et on ne pourrait jamais obtenir qu'elle tuât un seul individu de l'espèce. Les Indiens font aussi aux esprits invisibles des offrandes de tabac, de vieux chiffons et d'autres objets.

Il est impossible de déterminer exactement le nombre des tribus indiennes, qui sont fort multipliées, mais isolément peu importantes. Les guerres qu'elles se livrent font plus de bruit que de mal; ce sont des embuscades peu destructives. Il est rare que l'on y fasse quartier aux prisonniers, et, quand on les épargne, c'est qu'ils sont admis comme membres de la tribu victorieuse. Les tribus qui habitent les prairies font la guerre à cheval, avec des lances, des arcs et des flèches. Celles qui habitent les forêts portent plus généralement le fusil. Le courage de ces guerriers est plus passif qu'actif, plus beau dans la défensive que dans l'offensive. Ils regardent comme une lâcheté d'être affecté d'un malheur et de témoigner la moindre émotion. Quoique privés de lois, ils ont des usages qu'ils observent avec rigueur. Dans un cas de meurtre, par exemple, la règle est sang pour sang, et le meurtrier échappe rarement à cette loi du talion. Ils ont des chefs, mais plutôt comme conseillers que comme maîtres. Un chef gagne d'ordinaire son grade par sa vertu ou par son courage ; dans quelques tribus c'est la naissance pourtant qui les nomme, sans que l'héritage du pouvoir soit une coutume rigoureuse et fréquente. En campagne, l'obéissance la plus absolue est due au chef. Les tribus des prairies vivent de la chasse du buffle ; celles des forêts, de la chasse du daim et d'autres animaux. Les sauvages primitifs sont les plus pauvres, mais aussi les plus indépendans, étant plus habitués que les autres à se contenter de peu. Ceux qui se tiennent dans un rayon moins éloigné des pays américains sont plus dépendans, sans être pour cela ni beaucoup plus civilisés, ni beaucoup plus heureux. A l'heure présente, si l'on suspendait tout-à-coup le commerce entre les Etats de l'Union et les peuplades du Mississipi, les Indiens y périraient tous, car ils n'auraient plus aucun moyen d'avoir ni des vêtemens, ni des armes. Désunis et isolés, les Indiens ne seront jamais à craindre. Il est à croire que, peu à peu, toute cette race s'éteindra faute de pouvoir se fondre dans la civilisation qui la presse. Pour expliquer la décroissance de leur nombre, il ne faut pas recourir à des causes incidentes, comme celles de guerres anciennes, de persécutions, encore moins celle de l'usage des liqueurs fortes dont la race blanche ne s'abstient pas davantage; il faut partir seulement de ce fait que nous avons reconnu et signalé partout, dans l'Océanie comme dans l'Amérique du Sud, que tout peuple inhabile à se fondre dans une civilisation conquérante, cède devant elle, s'efface et périt. C'est une loi à laquelle on ne trouvera pas une seule exception.

Il ne faut donc point s'étonner que cette population indigène qui, à l'époque de l'arrivée des Européens, comptait plusieurs millions d'ames, soit aujourd'hui à 105,000 ames pour toutes les peuplades qui habitent à l'est du Mississipi ; à 108,000 pour celles qui errent de la rive occidentale du Mississipi aux Montagnes-Rocheuses ; à 20,000 pour celles qui occupent les plateaux de ces montagnes; enfin à 80,000 pour celles qui stationnent le long du littoral de la mer Pacifique : en tout 313,000 Indiens disséminés sur vingt-quatre degrés de latitude et quarante-huit degrés de longitude. Jusqu'ici tous les moyens employés pour améliorer la condition de ces peuplades nomades ont échoué. Les seuls Cherokis, grâce aux missionnaires baptistes et moraves, semblent avoir eu la faculté de se ployer à la civilisation plutôt que de se laisser absorber. Ces Indiens occupent maintenant des maisons commodes; ils ont des fermes, des villages, élèvent de nombreux bestiaux qu'ils vont vendre aux habitans des villes voisines. Plusieurs d'entre eux ont étudié les arts mécaniques et sont aujourd'hui charpentiers ou forgerons; les femmes savent tisser les étoffes, fabriquer le beurre et le fromage. La plupart d'en-

tre eux, du moins d'après les relations assez suspectes des missionnaires moraves, savent lire, écrire et compter. Sur une population de 15,000, on compte, selon ces récits, cinq cents enfans qui fréquentent les écoles. Ils ont même en 1827 promulgué une constitution, copie de celle des Etats-Unis, et ouvrage sans doute de quelque révérend qui a voulu faire ainsi ses preuves dans la science politique. Le siége de ce gouvernement est Newtown. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les autorités de l'Etat de Géorgie, l'un des moins libéraux de l'Union, a voulu récemment disputer aux Indiens le droit de s'organiser à l'instar d'une nation civilisée. La sagesse du président des Etats-Unis a fait justice de cette prétention.

A côté de ces deux races, la blanche et la cuivrée, il en est une troisième dont l'existence aux Etats-Unis est un fait incompatible avec l'esprit progressif de ce gouvernement. Cette troisième race est celle des nègres, des nègres encore esclaves dans un pays républicain. Cet esclavage des noirs est une calamité qu'ont apportée aux Etats-Unis du nord les Etats du midi et quelques-uns des Etats du centre. Fondé par les Espagnols, l'esclavage est une lèpre passée dans le sang des générations coloniales et qui sera lente à détruire. Un fait qui paraîtra étrange à l'Europe, où de pareils préjugés n'existent pas, c'est qu'aux Etats-Unis même, le nègre, devenu libre, est encore un être socialement hors la loi. En public et dans la vie privée, on a l'air de ne le regarder que comme inférieur. On a cherché à rejeter sur cet état de choses la dégradation morale d'une partie de cette classe d'hommes, sans songer que l'on tombait dans un cercle vicieux et que la dégradation des noirs libres devait être la conséquence inévitable de l'abjection et du mépris dans lesquels on les tient. Cependant des hommes bien intentionnés se sont dernièrement associés pour améliorer le sort des nègres affranchis. La colonie de Liberia semble avoir ouvert les voies à l'organisation future des populations noires.

Malheureusement l'émancipation n'a lieu que sur une petite échelle et dans des proportions extrêmement restreintes. Sur 2,000,000 de noirs, on compte encore aux Etats-Unis 1,700,000 esclaves. Des treize Etats originaires, sept ont aboli l'esclavage, savoir : Massachussets, New-Hampshire, Rhode-Island, Connecticut, New-York, New-Jersey et Pennsylvanie. Depuis la déclaration de l'Indépendance, onze nouveaux Etats ont été réunis à la Confédération. Parmi ceux-ci, l'esclavage a été aboli dans le Maine, pendant qu'il faisait partie du Massachussets; l'Etat de Vermont a suivi cet exemple, et les Etats d'Ohio, d'Indiana et d'Illinois ont proclamé, dès leur fondation, l'exclusion de l'esclavage. Ainsi, sur vingt-quatre Etats dont se compose l'Union, douze maintiennent l'esclavage, douze le repoussent.

Les Etats à esclaves sont la Virginie, le Maryland, le Kentucky, le Tennessee, la Caroline du Sud, la Géorgie, l'Alabama et le Mississipi. Dans les quatre premiers, la condition des nègres est beaucoup plus tolérable; ils y sont traités mieux que ne le sont les paysans dans une grande partie de l'Europe. Les propriétaires d'esclaves, plus prudens, plus bienveillans peut-être que ne le sont beaucoup de grands seigneurs anglais, leur livrent des portions de terrain sur lesquelles ils cultivent du blé, des melons et d'autres végétaux. Les travaux ne sont ni forcés ni excessifs. C'est enfin quelque chose de plus doux encore que ce que nous avons vu dans les Antilles et dans la Guyane. Quoi qu'il en soit, la question de l'esclavage est une question dissolvante pour les Etats-Unis. Sur ce point, la Confédération est partagée; douze Etats ont un intérêt matériel à défendre contre le grand intérêt moral que plaident les douze autres Etats. On ne saurait prévoir comment la lutte se terminera, et il serait possible qu'une scission fût la conséquence de ce conflit d'intérêts.

La Confédération américaine se compose de vingt-quatre Etats, d'un district fédéral dans lequel se trouve la capitale de la Confédération; de trois territoires constitués qui dépendent du gouvernement fédéral; enfin de l'immense district occidental qui n'est point encore organisé, les petits postes disséminés sur toute cette étendue relevant directement du ministre de la guerre.

Les vingt-quatre Etats sont : Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachussets, Rhode-Island, Connecticut, New-York, New-Jersey, Pennsylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Géorgie, Alabama, Mississipi, Louisiane, Indiana, Illinois, Missouri, Tennessee, Kentucky, Ohio, auxquels il faut ajouter les territoires des Florides, de l'Arkansas et du Michigan; les districts des Sioux, des Mandans, des Hurons, de l'Oregon; enfin le district fédéral de la Colombia, où se trouve Washington.

Situé entre le 43° et le 48° de latit., le district du Maine est borné au N. par le Canada,

Son climat est salubre et doux, son sol fertile et propre à toutes les cultures, son commerce étendu et prospère. On y compte AUGUSTA, capitale de l'Etat depuis 1831, petite ville située sur le Kennebec dans le comté de ce nom; PORTLAND, naguère la capitale et aujourd'hui encore la ville la plus importante du Maine, peuplée de 12,000 habitans, située sur la baie Casco qui y forme un des plus beaux ports de l'Amérique; EASTPORT avec 2,400 habitans, WALDELBOROUGH avec 3,000; CASTINE, HALLOWEL, WISCASSET, BATH, KENNEBUNK, BRUNSWICK, THOMASTOWN, GARDINER, etc., plus ou moins intéressantes.

Le NEW-HAMPSHIRE confine aussi au Canada; c'est un Etat peu étendu, dont le climat est sujet à des variations assez grandes qui ne le rendent pourtant pas insalubre. Son sol est riche, ses manufactures sont importantes. On y voit CONCORD, petite ville de 4,000 ames et capitale de l'Etat; PORTSMOUTH, la plus grande de ses villes, située sur la Piscataqua, avec 8,000, et un des plus beaux ports de l'Union; DOVER, fort industrieuse; EXETER, où l'on remarque le collége Phillips; FRANCONIA, célèbre par ses mines de fer; SOMMERSWORTH, GILMANTON, etc.

Le VERMONT touche dans sa partie N. au Bas-Canada. Il est coupé en deux bandes égales par une chaîne de montagnes qui court N. N. E. et S. S. O. Le climat est bon, mais sujet à de grands excès de froid et de chaud. Les villes principales sont: MONTPELLIER, capitale de l'Etat, peuplée de 3,000 ames; MIDDLEBURY, la première pour l'importance; BURLINGTON sur le lac Champlain; WINDSOR, WOODSTOCK, etc.

MASSACHUSSETS touche au N. New-Hamsphire et Vermont. Cet Etat présente trois zônes distinctes; la première en terrains d'alluvion qui se prolongent sur le littoral; la seconde renfermant une portion de la belle vallée intérieure du Connecticut; enfin la troisième, la plus considérable de toutes, qui consiste en landes sablonneuses. Le climat et le sol varient suivant ces zônes. L'Etat est d'ailleurs fort important pour son commerce maritime et manufacturier. La principale ville de l'Etat et sa capitale est BOSTON, qui tient le quatrième rang parmi les cités de l'Union. Elle est située au fond de la baie de Massachussets sur une presqu'île de forme irrégulière. Le hâvre y est excellent, et son entrée est défendue par deux forts. Sept ponts, dont trois en bois, d'une longueur extraordinaire, joignent la ville à ses faubourgs et avec les villes voisines de Charlestown et de Cambridge. Boston est une des plus belles villes de l'Amérique, et l'une des plus commerçantes. Vue du large, elle est d'un effet imposant et grandiose. De magnifiques édifices peuplent son enceinte. On y voit le palais de l'Etat, l'un des plus beaux et des plus riches qui soient aux Etats-Unis, contenant une magnifique statue de Washington, plusieurs théâtres, un bel hôtel-de-ville, une salle de concerts, la douane, le nouveau marché bâti presque tout en granit. Les établissemens scientifiques ne manquent pas non plus à la cité opulente. En tête de tous, il faut placer l'Athénée qui possède une bibliothèque de trente mille volumes; l'académie des sciences et des arts, la société historique de Massachussets, deux écoles supérieures et une foule d'écoles élémentaires. Boston a près de cinquante églises, toutes construites avec un grand luxe, et 70,000 ames de population. Des chemins de fer, des canaux sillonnent ses environs qui sont d'une beauté ravissante. Après Boston, il faut citer encore dans cet Etat CHARLESTOWN, ville charmante avec 8,000 ames, dont on admire surtout l'arsenal, où l'on a construit un vaisseau de 130 canons, dans une magnifique cale en granit de Quincy, véritable chef-d'œuvre d'architecture; CAMBRIDGE, avec un jardin botanique renommé; WALTHAM, célèbre par sa filature de coton; toutes situées dans les environs de Boston; puis dans le reste de l'Etat, SALEM, ville de 15,000 ames, la seconde de Massachussets pour l'importance; NEWBURY-PORT avec 7,000 habitans; MARBLEHEAD (5200); PLYMOUTH (4,800), première colonie anglaise, fondée en 1600 par une centaine d'émigrans puritains; GLOUCESTER (7,500); NEW-BEDFORD (7,600), toutes remarquables par leur commerce; SPRINGFIELD que recommande son arsenal; AMHERST, WILLIAMSTOWN, ANDOVAR, avec des colléges célèbres; LOWELL et TAUNTON, manufacturières; LYNN, qui fabrique par millions des souliers de femmes; HASFIELD, où l'on remarque un orme de trente pieds de diamètre; WORCESTER, sur le canal de Providence; enfin BEVERLEY, TROY, DANVERS, DORCHESTER, ainsi que les îles MARTHA-VINEYARD et NANTUKET.

RHODE-ISLAND confine à Massachussets. Situé dans une contrée délicieuse et salubre, cet Etat est peut-être le plus manufacturier de toute l'Union; il compte un nombre considérable d'usines et surtout de filatures de coton. Sa capitale PROVIDENCE, peuplée de 23,000 ames, est située sur la rivière de ce nom aux bouches même du Seekhouk et à trente-cinq milles de l'Océan, puis vient NEWPORT, ville de 8,000 ames, située dans un pays charmant et salubre, et où se rend pen-

dant les chaleurs de l'été la population riche des Etats du sud. Son port est une des anses de la baie Narrangasett, l'une des plus commodes et des plus sûres de l'Union, et la seule dans laquelle les navires puissent s'abriter dans les violentes tempêtes du N. O., fréquentes sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Cette considération a décidé le gouvernement fédéral à une dépense de deux millions de piastres pour entourer le port d'ouvrages qui le défendissent contre une agression étrangère. Le plus beau des forts élevés est celui de Wolcoot sur l'île aux Chèvres, qui se présente de la manière la plus pittoresque quand on arrive du large (Pl. LXIII — 2). Les autres villes importantes de l'Etat sont : Nouvelle-Providence (3,500); Scitnate (6,000); Smithfield (4,000), etc.

Connecticut confine aussi vers le N. à Massachussets. C'est un pays montagneux, salubre, fertile, manufacturier et bien peuplé. On y trouve Hartford, située sur le Connecticut et peuplée de 10,000 ames, capitale de l'Etat alternativement avec Newhaven qui en a 11,000; New-London avec 4,400 habitans, Norwich (5,200); Middleton (7,000), etc.

New-York touche par le N. au Bas-Canada. Cet Etat, d'une vaste étendue, renferme à peu près toutes les qualités de sol et presque toutes les cultures. La vallée de l'Hudson est belle dans la moitié de son étendue. Le climat y est sain en général. Parmi les villes remarquables de l'Etat, on a déjà vu New-York et Albany : il faut citer encore Rochester avec 10,000 habitans; Hudson (5,400); Utica (8,300); Osvego (3,000); Buffalo (10,000); Lokport (5,000); Auburn (4,000); Westpoint (5,000); Salina (6,000); Pompey, qui a pris son nom de ruines découvertes dans son enceinte ; Sacket's Harbour sur le lac Ontario, etc.

New-Jersey touche New-York par le N. Il s'élève par plateaux graduellement plus froids depuis les plaines de la mer jusqu'aux plus hautes chaînes de l'intérieur, ce qui donne une grande variété de climats et de températures. Le commerce de cet Etat est fort prospère, et un nouveau travail de canalisation tend à lui donner encore des développemens plus fructueux. Parmi les villes importantes, on cite Trenton, capitale de l'Etat, petite ville de 4,000 ames, située au confluent du Sapping avec la Delaware, entrepôt du commerce entre Philadelphie et New-York, où l'on remarque un beau pont en bois; Newark, sur le Passaic, ville de 11,000 ames, célèbre dans l'Union pour son industrie et son commerce; Patterson avec 8,000 habitans; New-Brunswick (6,000); Princeton, Greenwich, Lebanon, etc.

Pennsylvanie est un des plus grands Etats de l'Union. Il occupe sept degrés en longitude, quatre en latitude, et renferme trente mille acres carrées. Nul territoire n'est plus varié ni plus fertile, embrassant toutes les zônes et admettant toutes les cultures. Toutes les céréales, le riz seul excepté, y prospèrent. Grâce à des canaux et à des chemins sans nombre, le commerce et l'industrie sont en Pennsylvanie dans l'état le plus florissant. On a vu ce qu'était la capitale de l'Etat, Philadelphie ; les autres localités importantes sont : Pittsburg, le Birmingham américain, située dans une plaine entre l'Alleghany et le Monongahela, au lieu où ces deux rivières se réunissent pour former l'Ohio ; ville de 20,000 ames et la plus manufacturière de toute la Confédération après Cincinnati ; York avec 4,000 habitans; Lancaster (7,000); Carlisle, Brownville, remarquables par leurs usines, etc.

Delaware est après Rhode-Island le plus petit des Etats de l'Union. Il confine au N. à la Pennsylvanie. Son terrain est en partie excellent, en partie marécageux. On y voit Dover ou Douvres qui n'a qu'un millier d'habitans, quoiqu'elle soit la capitale de l'Etat ; un Washington, ville manufacturière de 7,000 ames; Newcastle, Smyrna, etc.

Maryland, qui touche aussi par le N. à la Pennsylvanie, se compose en grande partie de terrains d'alluvion, favorables à presque tous les produits, et surtout aux céréales. On a vu ce qu'est la ville principale, Baltimore ; les autres villes sont Annapolis, capitale de l'Etat ; Vienna, Oxford, Hagerstown, Cumberland, etc.

Le district fédéral de Colombia est une langue de terre de dix mille carrés que baignent les deux bras du Potomac et que les deux Etats de Maryland et de Virginie ont cédée au gouvernement général. Outre sa capitale Washington, déjà parcourue, on n'y voit guère que Georgetown avec 9,000 ames et Alexandria avec 9,000 ames.

Virginie, l'un des plus anciens Etats et des plus grands de l'Union, au N. de la Pennsylvanie, embrasse huit degrés en longitude et quatre en latitude, avec diverses zônes dont chacune a son caractère. Dans les vallées et sur le littoral, c'est la nature des tropiques qui domine; sur les plateaux plus élevés, les cultures changent et se rapprochent de celles des latitudes plus élevées.

Dans aucun Etat, les paysages ne sont plus agrestes, les sites plus délicieux. On remarque

surtout en ce genre le pont naturel du ruisseau du Cèdre, situé à douze milles au-dessous de Lexington. Rien de plus hardi, de plus imposant que cette grande arche, résultat d'une convulsion du globe (Pl. LXIII — 1). Virginia contient à lui seul le neuvième de la population de l'Union, sans compter pourtant dans son sein une ville de premier ordre. On y voit Richmond avec 17,000 ames, sur la rive gauche du James et vis-à-vis de Manchester, avec laquelle elle communique par un pont; Norfolk, de 10,000 ames, avec un port excellent; Portsmouth, où l'on trouve un arsenal célèbre; Williamsbourg, ancienne capitale de la Virginie; Lynchburg (4,600); Winchester (3,500); Charlottesville, où se trouve l'université de Virginie, Harper's Ferry, dont l'arsenal est important; Yorktown avec un excellent port, etc,

La Caroline du Nord, qui confine à la Virginie, est l'un des Etats dans lesquels le terrain est le plus variable, sa partie montagneuse offrant toutes les cultures des districts du N., sa partie littorale les cultures du midi. On y voit Raleigh sur la Neuse, capitale de l'Etat, avec 2,000 habitans seulement; Newburn au confluent de la Trent, qui en compte 4,000; Wilmington, la plus commerçante de l'Etat; Lafayetteville, Charlotte, dans le voisinage de laquelle on a trouvé des terrains aurifères, qui s'exploitent aujourd'hui dans toute la zône étendue à l'E. des Montagnes-Bleues, depuis le Potomac jusqu'à l'Alabama; Salem, Chapel-Hill, Plymouth, etc.

La Caroline du Sud, contiguë à la Caroline du Nord, est, comme sa voisine, divisée en trois zônes, littoral, premier et second plan de montagnes, avec un terrain et des produits appropriés à cette situation. Ses villes principales sont Colombia, capitale actuelle de l'Etat, avec 3,500 ames; Charlestown, ancienne capitale à laquelle on attribue encore 35,000 ames de population, ville remarquable par ses monumens et ses chantiers; Georgetown, avec 2,000 habitans; Hamburg, Camden, etc.

Georgia, bornée au N. par le Tennessee et la Caroline du Sud, ressemble pour le climat, pour la situation et pour les cultures, à cette dernière province. La capitale actuelle est Milledgeville, moins importante que ne l'est l'ancienne capitale Savannah, qui a 8,000 habitans. Les autres villes sont Augusta (7,000); Darien, avec un beau port; Athens, avec une université; Macon, fondée en 1826 sur un territoire acheté aux Indiens Creeks; enfin Brunswick, Clinton, Monticello, etc.

L'Alabama, borné au N. par le Tennessee, n'a rien qui le distingue des Etats situés dans le même rayon. On y cultive le coton en grande abondance. La capitale est Tuscaloosa; mais la ville la plus importante de l'Etat est Mobile, près de l'embouchure de la rivière de ce nom. Mobile est l'entrepôt des quantités immenses de coton que l'on récolte dans l'Alabama. On lui assigne 8,000 ames et sa population augmenterait rapidement si la fièvre jaune ne venait la décimer de temps à autre.

Le Mississipi, borné au N. par le Tennessee, occupe une vaste étendue de terrain, cultivée seulement dans quelques-unes de ses parties. On y cite Jackson avec un millier d'habitans et Natchez (3,000), etc.

La Louisiane, l'un des Etats les plus méridionaux, est une annexe récente de l'Union, dont la physionomie, les mœurs et les habitudes sont encore toutes françaises. C'est une contrée fort productive en coton, sucre et riz. Sa capitale, la Nouvelle-Orléans, est toujours l'un des plus grands entrepôts du commerce américain, et sa population, malgré les ravages de la fièvre jaune, s'y maintient entre quarante-huit et cinquante mille ames. La Nouvelle-Orléans est une ville bien bâtie dont les rues se coupent à angles droits. Près du fleuve, les maisons sont toutes en briques; elles sont en bois dans les portions les plus reculées du centre. Parmi ses monumens, on remarque le palais d'Etat, le palais du gouverneur, l'arsenal de l'Etat, le palais de justice, la bibliothèque publique et le collége. La Nouvelle-Orléans est du reste une ville entièrement française pour les usages, bien qu'une foule d'Anglo-Américains s'y soient établis. La navigation à vapeur sur le Mississipi et une foule de chemins ouverts du côté de l'intérieur, lui ont donné une grande activité et une grande importance. Avec quelques travaux d'assainissement, on en ferait l'une des premières villes du monde. Les autres endroits importans de l'Etat sont : Donaldonville avec 1,000 ames, ancienne capitale; Natchitochès et Baton-Rouge, station militaire.

Indiana, borné au N. par le lac et le territoire de Michigan, est un pays onduleux et tempéré où croissent les céréales. La capitale Indianopolis ne compte guère plus de 1,200 ames; Vincennes en a 1,800; New-Albany, 2,500; Harmony, dans laquelle MM. Rapp et Robert Owen ont essayé leurs théories sociétaires, 1,000; Madison, 2,000; Richmond, 1,500; Salem, 1,000.

Illinois, borné au N. par le Michigan, offre

des zônes et des cultures variées. Il renferme VANDALIA, avec 1,500 ames; KASKASKIA, GALENA, importante par ses mines de plomb, etc.

MISSOURI, le dernier Etat admis dans la Confédération, s'étend principalement sur la rive droite de ce fleuve. Son produit principal est le coton, et son plus grand commerce consiste dans les échanges avec les tribus indiennes. On y voit JEFFERSON avec 500 ames, et SAINT-LOUIS, la principale ville de l'Etat, dont la population ne s'élève pas à moins de 7,000 ames. C'est l'entrepôt des affaires importantes qui se font entre la Nouvelle-Orléans, Cincinnati et Pittsburgh, et le centre d'une immense navigation à vapeur qui parcourt six cents milles environ dans l'intérieur des terres. Au nord de Saint-Louis s'élèvent des collines artificielles pareilles aux *tumuli* mexicains. Les autres villes du Missouri consistent en des postes peu importans. POTOSI où l'on a trouvé de riches mines de plomb, FRANKLIN, SAINTE-GENEVIÈVE, etc.

TENNESSEE, borné au N. par le Kentucky et la Virginie, est une contrée sauvage et pittoresque, qui a offert de belles exploitations de minerais. Les villes principales sont : NASHVILLE, la capitale; KNOXVILLE avec 2,000 habitans, MERFREESBOROUGH, GREENVILLE, MARYVILLE, FRANKLIN, etc.

KENTUCKY, le plus central des États de l'Union, a sa physionomie particulière; il est entrecoupé de vallons fertiles et de montagnes escarpées. Sa capitale, FRANCFORT, n'a guère que 2,000 habitans; mais la ville importante de l'Etat, LEXINGTON sur le Townford, en compte près de 7,000, et LOUISVILLE, 12,000. Cette dernière localité est l'un des points intermédiaires de l'importante navigation de l'Ohio, et dans le voisinage se trouve le *Louisville Portland Canal*, travail magnifique, dans lequel l'ingénieur a eu de grandes difficultés à vaincre. D'autres lieux importans de cet Etat sont MARYSVILLE (2,040 habitans), RUSSELSVILLE (1,200), BARDSTOWN (1,600), BOWLING GREEN dans le voisinage de laquelle se trouve la célèbre *Grotte du Mommouth*, dont l'intérieur a été exploré, dit-on, jusqu'à la distance de dix milles anglais. Cette grotte est divisée en plusieurs compartimens, dont quelques-uns n'ont pas moins de huit acres anglais de surface. Cette grotte abonde en nitre.

OHIO, l'un des plus intéressans Etats de l'Union, est borné au N. par les lacs Erié et Michigan. Il occupe environ le tiers de la plaine qui va de la Pensylvanie aux rives du Mississipi. C'était autrefois un territoire couvert de forêts immenses; il est aujourd'hui presque entièrement défriché. Manufacturier et agricole, cet Etat cumule toutes les richesses. Quoique la capitale en soit COLOMBUS, peuplée de 2,500 ames, la ville la plus importante est CINCINNATI qui, fondée en 1810 avec 2,000 habitans, en compte aujourd'hui plus de 30,000. Elle est célèbre dans toute l'Union pour l'activité de ses habitans et pour la bonté de ses produits manufacturés. On y confectionne des machines à vapeur, des étoffes de coton, des draps de diverses qualités : on y trouve des fonderies de caractères, des papeteries, des savonneries, des briqueteries, des raffineries de sucre; ses chantiers rivalisent avec ceux de Pittsburgh pour la construction des bateaux à vapeur. La ville est riche en beaux et utiles monumens. Les autres localités de l'Ohio sont : ZANERVILLE (3,000 habitans), STEUBENVILLE (3,000), NEW-LANCASTER (2,500), CANTON (1,257), enfin CHILLICOTHE (3,208) dans les environs de laquelle se trouvent des vestiges de monumens primitifs, dont les archéologues se sont occupés et sur lesquels nous allons revenir.

Tels sont les vingt-quatre Etats de la Confédération américaine. Il reste à y ajouter maintenant les districts ou territoires, qui sont :

TERRITOIRE DE LA FLORIDE avec TALLAHASSEE (2,000 ames), SAINT-AUGUSTIN (2,000), PENSACOLA (1,200), l'un des points militaires et maritimes les plus beaux et les plus sûrs des États-Unis. Son port est admirable, et à l'une de ses pointes s'élève un magnifique phare de quatre-vingts pieds de haut.

TERRITOIRE DE L'OREGON, vaste espace désert, enclave fictive de la Confédération qui n'y possède qu'un poste, ASTORIA, fondé sur le territoire des Tchinnouks. C'est dans cette contrée qu'on a trouvé, au dire des voyageurs, les pins les plus gigantesques qui soient au monde. M. Ross Cox en décrit un auquel il donne trois cents pieds d'élévation dont cinquante sont libres de toute branche; il en cite un autre dont la première branche était à une hauteur de deux cent soixante-dix pieds.

TERRITOIRE DU MICHIGAN. Péninsule formée par les lacs Michigan, Huron, Saint-Clair et Erié. On y trouve DÉTROIT, célèbre dans les guerres de l'indépendance et aujourd'hui peuplée de 2,400 ames; MICHILLIMACKA, le Gibraltar américain, dominant la navigation des lacs Huron et Michigan.

DISTRICT HURON ou TERRITOIRE DU NORD-OUEST, embrassant l'espace compris entre le Mississipi, les lacs Michigan et Supérieur. On y trouve FORT BROWN, à l'extrémité de la baie Verte; PRAIRIE DU CHIEN, sur la rive gauche du Missis-

sipi, et le fort SAINTE-MARIE, le poste le plus septentrional des Américains.

Les cinq districts des MANDANS, des SIOUX, de l'ARKANSAS, des OZARKS et des OSAGES, font partie de la contrée abandonnée aux sauvages indépendans, et sur laquelle les Américains occupent à peine quelques postes souvent temporaires.

Pour clore cette chorographie de la Confédération américaine, il ne nous reste plus qu'à jeter un coup-d'œil sur les vestiges d'une civilisation primitive, vestiges qu'on y retrouve de loin à loin.

Depuis le lac Erié jusqu'au golfe du Mexique et des rives du Missouri jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, divers voyageurs ont aperçu des décombres d'ouvrages considérables et réguliers, qui portaient le caractère des monumens analogues si communs dans le Mexique. Ils consistaient en lignes de fortifications, en *tumuli*, en murailles, en excavations, en puits, en rochers sculptés, en idoles, en coquilles et en momies. Les plus importantes fortifications existent du côté de Chillicothe, où elles occupent près de cent acres de superficie. Ces fortifications sont en général de forme rectangulaire et de 600 pieds sur 700. Quelquefois aussi elles sont circulaires. A Pompey, dans le New-York, se retrouvent les restes d'une grande ville couvrant 500 acres de terrain; dans le territoire d'Arkansas l'enceinte d'une autre ville importante a été découverte. Il faut y joindre d'autres constructions en pierres trouvées sur les bords du Noyer-Creek, dans les environs de Louisiana, dans l'Etat des Illinois, sur les bords de Buffalo-Creek et de la rivière d'Osage, près des lacs Pepin et Mississipi où les ouvrages ont près d'un mille d'étendue; à Newark, dans l'Ohio, près de Marietta, sur la rive orientale du Miami, à Circleville où elles ont déjà disparu sous les constructions modernes. Ces fortifications paraissent être d'une grande régularité et d'une symétrie parfaite. Les formes polygone et circulaire y sont observées avec beaucoup d'art, et les petits ouvrages destinés à couvrir les portes d'enceinte sont vraiment remarquables. Quant aux *tumuli*, ils ressemblent à ce que l'on a vu au Mexique, et il est à remarquer que plus on avance vers le S., plus ces monumens ont des proportions considérables. Sur les bords de la Cahokia, dans le Missouri, on en a découvert un qui a 2,400 pieds à sa base. Non loin de là aussi existent les vestiges d'une grande ville. Dans ces tertres récemment ouverts on a trouvé, au milieu de poteries, des squelettes dont les formes ne se rapprochent pas de celles des Indiens actuels. Ces ossemens avaient appartenu à des hommes beaucoup plus petits et plus trapus. Les poteries trouvées sont fort grossières dans les *tumuli* du nord, beaucoup mieux travaillées et plus polies dans ceux de l'Ohio. Ces monumens, que l'on peut regarder comme des espèces de nécropolis, sont situés au confluent des rivières. Quelquefois, entre les poteries, on a trouvé à l'intérieur des haches, des vases, des ornemens de cuivre, du fer, de l'argent, des plaques et même, dit-on, de l'or.

Parmi les objets découverts dans ces fouilles, l'un des plus remarquables est un vase trouvé dans une fortification qui borde le Cany, affluent du Cumberland. Ce morceau se compose de trois têtes qui se joignent par derrière auprès de leur sommet, au moyen d'un col qui s'élève au-dessus de ces têtes d'environ trois pouces. Les traits de ces trois têtes, qui ont quatre pouces du sommet au menton, ressemblent à ceux des Tartares : l'une représente une personne âgée, les autres des figures jeunes. Quant aux momies, les cavernes calcaires du Kentucky paraissent en contenir un grand nombre sur un terrain saturé de nitre. Le docteur Mitchell en décrit une trouvée aux environs de Glasgow, dans le Kentucky. Elle était, suivant lui, placée entre de larges pierres, et recouverte d'une pierre plate. On l'a trouvée accroupie, les genoux repliés sur la poitrine, les bras croisés et les mains passées l'une sur l'autre à la hauteur du menton. Les mains, les doigts, les ongles, les oreilles, les dents, les cheveux, les traits du visage, tout était dans un bel état de conservation. La peau jaunâtre n'avait ni suture, ni incision qui indiquât que les viscères en eussent été retirés. Cette momie a six pieds anglais de hauteur, mais elle est tellement desséchée qu'elle ne pèse que quatorze livres. On ne remarque sur le corps ni bandage, ni bitume, ni aromate, ce qui donnerait lieu de croire que le principe conservateur était moins dans le corps que dans la localité qui recevait le cadavre. L'enveloppe intérieure est une sorte d'étoffe faite de ficelle double et tordue d'une manière toute particulière et de grandes plumes brunes entrelacées avec art. La seconde enveloppe est de même étoffe, mais sans plumes; la troisième est une peau de daim rase, et la quatrième et dernière une peau de daim avec son poil.

Mais au nombre des vestiges de vie ancienne trouvés sur ce territoire, nul n'est plus précieux que le monument hiéroglyphique que l'on a nommé *Writing-Rock* ou *Dighton-Rock*. C'est

un bloc de gneiss ou de granit secondaire situé à l'E. de l'embouchure du Taunton (Massachussets). A la surface du sol, sa largeur est de dix à douze pieds à la marée haute; mais, à la marée basse, la pierre disparaît. La surface du bloc est polie, et on y a tracé des caractères qui ne sont guère que des traits. Quelques savans ont vu dans ces traits des caractères phéniciens; d'autres y ont trouvé des ressemblances avec les lettres de notre alphabet. Au bas de l'inscription est un oiseau, symbole de la navigation. D'autres rochers à Newport, dans Rhode-Island, à Scaticook dans le Connecticut, et sur l'Alatamaha en Géorgie, ont été signalés comme recouverts de caractères inconnus. Au confluent de l'Elk et du Kandawa, on trouve sur un rocher de grès très-dur les contours de plusieurs figures dont quelques-unes sont d'une grandeur plus que naturelle. Cette sculpture représente une tortue, un aigle avec les ailes ouvertes, un enfant et d'autres figures parallèles, parmi lesquelles on distingue une femme; puis, de l'autre côté de ce même rocher, on aperçoit un homme avec les bras étendus dans une attitude de prière, et une autre figure semblable suspendue avec une corde par les talons. Tels sont les monumens trouvés dans le continent septentrional de l'Amérique, monumens dont les archéologues américains ont fait grand bruit. Maltebrun les attribue à une peuplade de l'Allighewis, que des hordes belliqueuses et nomades chassèrent dans le sud. Il ajoute que l'époque de la construction de ces enceintes ne peut être raisonnablement portée au-delà de huit ou neuf cents ans, les vestiges des remparts en terre n'étant guère visibles après ce laps de temps. Ce peuple paraît avoir été un peuple agricole, quoique rien n'indique sur ses sculptures qu'il possédât des bestiaux.

CHAPITRE LI.

POSSESSIONS ANGLAISES. — CANADA.

A Niagara, je devais prendre le bateau à vapeur qui fait le service du lac Ontario et qui devait relâcher à York. Mais, avant de suivre la voie d'eau, je voulus faire quelques excursions dans les environs du Niagara, afin de voir par mes yeux l'état des colonies récentes qui y ont été fondées. Les routes, au moment où j'y passai, étaient couvertes de colons qui allaient cultiver les terres du Haut-Canada.

Dans son prolongement à l'O., à quarante milles à peu près des bouches du Canada, le lac Ontario forme un vaste port que l'on nomme Burlington-Bay, port entouré de terres boisées qui forment des sites délicieux et offrent un sol excellent pour la culture. A quelques milles de ce point, se voit le village de Dancaster, l'un des plus riches de ces lieux solitaires. Dancaster, composé de maisons éparses, compte environ 300 ames de population. Ce fut là que, pour la première fois, je vis une fabrique de sucre d'érable. Les gens qui exploitent cette branche d'industrie vont l'exercer dans les bois où ils portent les instrumens nécessaires et où ils demeurent jusqu'à ce qu'ils aient obtenu les produits qu'ils désirent. Pour obtenir le suc, on perce un trou dans la partie inférieure de l'arbre, et on y insère un petit tuyau en bois : le suc tombe dans une auge placée au-dessous, et que l'on vide, une fois pleine, dans un grand réservoir. La partie liquide étant évaporée par la cuisson, le résidu se purifie de différentes manières et donne le sucre d'érable. Huit pintes de suc ne produisent qu'une livre de sucre; il est moins doux que celui de la canne et a un goût particulier de manne pour quiconque n'y est pas habitué. Quelquefois les Indiens le raffinent avec une perfection telle, qu'il a un grain brillant et une blancheur parfaite. Ils le mettent alors dans de petites boîtes d'écorce de bouleau que l'on appelle *mokoks*, et le vendent aux blancs. Les fermiers canadiens ne consomment guère d'autre sucre que le sucre d'érable qui ne leur coûte que des frais insignifians de fabrication.

Au-delà de Dancaster, on rencontre la rivière de l'Ouse qui serpente dans un pays ouvert et fertile entre deux rives bordées d'arbrisseaux. Cette rivière de l'Ouse, qui va ensuite se jeter dans le lac Erié, a près de mille pieds à son embouchure. Des goëlettes la remontent jusqu'à plusieurs milles. Autour de son confluent, le pays est bas et marécageux. Les bords du fleuve abondent en gypse, qui forme un excellent engrais pour les terres. La plus belle et la plus considérable de toutes les couches de gypse se trouve dans le Township de Dumfries. Dans ces environs se trouve un village iroquois qui renferme à peu près deux cents Indiens à demi-civilisés. Il y a aussi une église où la doctrine chrétienne est prêchée et enseignée en iroquois par un pasteur qui appartient à cette tribu. Malgré cette prédication, les indigènes préfèrent leur vie sauvage à toute autre.

Les Indiens vagabonds qui rôdent dans le Haut-Canada ont perdu plus qu'ils n'ont gagné à leur contact avec les Européens. Ils y ont vu disparaître tout ce qui pouvait leur rester de vertus sauvages, et ils y ont acquis des vices

qu'ils eussent toujours ignorés au fond de leurs déserts. L'ivrognerie leur a enlevé cette finesse de sens, si remarquable parmi les indigènes de l'Amérique septentrionale. Un Iroquois qui vient se joindre à l'une des tribus qui habitent les vastes régions du N. O., est à l'instant même l'objet d'un grand dédain, à cause de son infériorité.

Du reste, le gouvernement anglais a un soin tout paternel de ces peuplades. Un certain nombre de personnes forment ce que l'on appelle le département des Indiens, veillent à leurs intérêts et gèrent leurs affaires. Deux fois l'année, un médecin visite leurs villages, donne des avis et distribue des médicamens parmi les habitans. Annuellement aussi une distribution de présens a lieu sur les bords de l'Ouse et à l'extrémité occidentale du lac Érié. Chaque Indien reçoit quelque bagatelle qui peut lui être utile; chaque Indienne un objet de parure. Il est vrai que ces distributions manquent leur but, et qu'aussitôt qu'elles sont faites, les Indiens cherchent à revendre à tout prix les objets qu'ils ont reçus, pour acheter en échange des liqueurs fortes. Ce qu'en fait le gouvernement anglais tend plutôt à obtenir, de la part de ces sauvages, une attitude pacifique et la neutralité en cas de guerre. Les Indiens sont des alliés faibles et inutiles, mais des ennemis dangereux. Quand les Anglais les ont eus pour auxiliaires, ils n'ont jamais pu les plier à la discipline. Ils prenaient la fuite au commencement de l'action, et revenaient seulement pour dépouiller les morts. Cependant la connaissance qu'ils ont des localités et leur adresse au tir les rendent redoutables dans une guerre d'escarmouches. Ils possèdent des secrets qu'ils ne veulent révéler à personne; ils teignent les piquans du port-épic et autres substances de couleurs brillantes et durables, et connaissent les propriétés de plusieurs plantes douées de vertus médicales très-énergiques. Ils savent aussi tendre des appâts qui ne manquent jamais d'attirer certains animaux au piége. Presque tous savent où sont les sources salées; et comme c'est le lieu que les bêtes fauves fréquentent le plus habituellement, ils n'indiquent qu'avec peine leur situation, de peur que les chasseurs n'y viennent et n'y détruisent le gibier.

En s'éloignant de l'Ouse et en gagnant la partie de la province que l'on nomme *Long-Point*, on trouve peu à peu un terrain plus léger et plus sablonneux. Les campagnes étaient unies et ressemblaient à un jardin de plaisance parsemé de quinconces qu'on eût dit taillés de la main des hommes. C'est dans cette portion favorisée du Canada que l'on rencontre parfois de petits serpens qui, plus que d'autres, ont de grandes propriétés de fascination sur le regard et sur l'odorat. Voici à ce sujet un fait que raconte un voyageur anglais : « Un jour, dit-il, je rôdais dans les bois. Arrivé au bord d'une mare, j'aperçus à sa surface une grenouille qui flottait dans un état d'immobilité apparente, comme si elle se fût chauffée au soleil; je lui donnai un petit coup de ma baguette sur le dos. A ma grande surprise, elle ne remua pas : je la regardai plus attentivement; elle éprouvait un bâillement convulsif et un tremblement dans les jambes de derrière : bientôt je découvris un serpent noir roulé sur les bords de la mare, et tenant la grenouille assujettie par le pouvoir magique de ses yeux. S'il tournait sa tête d'un côté ou d'un autre, sa victime le suivait, comme maîtrisée par une attraction magnétique. Quelquefois elle reculait faiblement, mais bientôt elle revenait en avant, comme entraînée par un désir mêlé de répugnance. Le serpent se tenait vis-à-vis d'elle, la gueule demi-béante, et ne détournait pas un seul moment ses yeux de dessus sa proie; autrement le charme eût été rompu à l'instant. Je me décidai à opérer cet effet en jetant un gros morceau de bois dans la mare entre les deux animaux : le serpent recula, et la grenouille, plongeant dans l'eau, se retira dans la vase. »

Le même voyageur cite d'autres particularités non moins curieuses : « Un fermier me dit que pareille aventure était arrivée à sa fille. Un jour d'été qu'il faisait très-chaud, elle était allée étendre du linge sur des buissons voisins de la maison, pour le faire sécher. La mère trouvant qu'elle ne venait pas assez tôt, et la voyant debout sans rien faire, à une certaine distance, l'appela plusieurs fois; elle ne répondit pas. A la fin, la mère s'approcha : la fille était pâle, immobile et comme fixée à sa place ; la sueur lui découlait du front; ses mains étaient fermées par un mouvement convulsif. Un gros serpent à sonnettes étendu sur une poutre, vis-à-vis de la jeune fille, tournait sa tête de côté et d'autre, et tenait ses yeux constamment attachés sur elle. La mère lui donna un coup de baguette; il décampa. La fille, revenue à elle, fondit en larmes; elle était si faible et si agitée, qu'elle n'avait pas la force de marcher. »

Le territoire de Long-Point est, de tout le Haut-Canada, celui qui offre le plus d'avantages naturels, et présenterait le plus de chances à des essais de colonisation. Le gibier y est commun;

des troupes de pigeons sauvages y passent au printemps et en automne; ils volent en rangs si serrés, qu'on en peut tuer un grand nombre d'un seul coup de fusil. Des ruisseaux d'une eau transparente et vive coupent la contrée dans tous les sens; les arbres fruitiers sont hâtifs et féconds.

Déjà plusieurs usines et plusieurs colonies agricoles existent dans cette zône. Au lieu où Long-Point touche au continent, une forge a été fondée pour exploiter un riche minerai de cuivre, découvert dans le voisinage. Tout près de là surgit de terre une source minérale qui forme un bassin de soixante pieds de circonférence et d'une profondeur considérable; les côtés en sont incrustés de soufre pur dont l'odeur se sent à un quart de mille de distance.

A dix lieues environ de Long-Point paraît la colonie Talbot, ainsi nommée du nom de son fondateur. Cette colonie est parallèle au lac Erié; elle est située le long de deux grandes routes, qui s'étendent à soixante-dix et quatre-vingt milles. Les colons sont presque tous Anglais ou Écossais. Ils y vivent dans une sorte de démocratie qui ne paraît pas avoir d'analogue ailleurs. Comme il existe entre eux, quant à présent, peu de différence dans la fortune, les rapports des habitans ont été établis sur le pied de la plus parfaite égalité. Hospitaliers, d'ailleurs, ils s'entr'aident avec empressement, et admettent tous les émigrans nouveaux au bénéfice du système fraternel qui les régit.

Après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur le Haut-Canada, pays curieux et pittoresque, je pris, à Niagara, le bateau à vapeur qui allait partir pour York et Kingston. La navigation du lac Ontario est charmante. Nous glissions sur une onde unie qu'encadraient les plus beaux et les plus sévères paysages. Après quelques heures de navigation, nous arrivâmes dans la baie de York, qui offre un bon mouillage pour les petits navires. York, la seconde capitale du Canada, est une ville assez régulière dont les rues sont coupées à angles droits. On y compte à peu près 3,000 ames et cinq cents maisons, dont la plus grande partie est bâtie en bois. Cependant on y trouve quelques jolies habitations en briques ou en pierres. Les édifices publics sont la maison du gouvernement, la chambre des assemblées provinciales, une église, un palais de justice, une prison; mais surtout un collége, l'une des constructions les plus remarquables du pays. Il faut ajouter à cela l'église écossaise et une chapelle de baptistes. La garnison ne demeure pas dans la ville, mais habite des casernes qui en sont à un mille de distance. Le terrain autour de la ville est bas, marécageux, de nature assez ingrate. Comme il se trouve presque au même niveau que le lac, il serait fort difficile à dessécher et à assainir.

On ne fait à York qu'une courte relâche pour y prendre de nouveaux passagers. Après une heure d'attente, nous gagnâmes de nouveau le milieu du lac, et voguâmes rapidement vers Kingston. Vingt-quatre heures après, cette ville, la plus importante et la plus populeuse du Haut-Canada, se déroula devant nous. Kingston est comme cachée par une pointe de terre; et ce n'est guère qu'après l'avoir doublée, que l'on peut apercevoir la ville, les chantiers et l'arsenal. Kingston offre, du large, un joli aspect. Située à l'embouchure du lac Ontario, et à l'endroit où il se décharge dans le fleuve Saint-Laurent, elle est comme la clef de cette double navigation. Sur l'emplacement où elle s'etend aujourd'hui, existait le fort français nommé fort Frontenac. La fondation de la ville ne remonte qu'à 1783, et tel est l'accroissement rapide qu'elle a éprouvé, qu'aujourd'hui elle se développe le long du rivage dans une étendue d'environ trois quarts de mille. Sa population est évaluée à 5,500 ames. Le plan de la ville, quoiqu'il ne soit encore réalise qu'à demi, est joli et vaste. La plupart des maisons sont en pierre de taille, dont il existe des carrières immenses aux environs de la ville; ces carrières deviendront, dans la suite, d'une utilité bien précieuse, quand il faudra entourer de fortifications cette clef du Haut-Canada. Avec des fortifications peu coûteuses, Kingston peut devenir presque imprenable, située qu'elle est sur une presqu'île défendue presque naturellement. Un fortin commande la ville entière, le circuit du port et l'entrée des passes. Un très-long pont en bois a été récemment jeté dans la partie la plus étroite du canal, entre la ville et la Pointe-Frédéric. Les édifices publics sont le palais du gouvernement, le palais de justice, une église catholique, un temple protestant, un marché, une prison et un hôpital, sans compter les casernes de la garnison et les magasins du gouvernement. L'importance navale de Kingston est très-grande. C'est là que stationne la flotte anglaise, condamnée à pourrir par suite des derniers traités. *Le Saint-Laurent*, de cent douze canons, et la frégate *la Psyché* s'en vont morceau par morceau dans le port de Kingston, tandis qu'en face et sur l'autre rive du lac, c'est-à-dire à vingt-quatre milles de distance, à Sacket's-Harbour, *l'Ohio*, magnifique vaisseau de cent vingt ca-

nons, appartenant aux Anglo-Américains, éprouve une destinée semblable. Les deux puissances ont mutuellement renoncé à entretenir une marine de guerre sur les lacs de l'intérieur. Les Anglais, toutefois, conservent avec le plus grand soin, sur les chantiers couverts de l'arsenal de Kingston, deux vaisseaux de soixante-quatorze, une frégate et quelques autres bâtimens inférieurs. Au point de vue de l'importance commerciale, Kingston a beaucoup grandi depuis ces vingt dernières années. Des entrepôts magnifiques se sont élevés, et tous les objets qui s'échangent entre Montréal et le Haut-Canada ont leur marché à Kingston. Depuis les premiers beaux jours du printemps jusqu'à la fin de l'automne, Kingston offre le spectacle de l'activité la plus grande. Des navires de quatre-vingts à deux cents tonneaux, employés à la navigation du lac, sont continuellement en voie de chargement et de déchargement; et le mouvement de magnifiques bateaux à vapeur complète cet ensemble d'activité maritime. L'ouverture du canal Rideau lui donnera encore une impulsion nouvelle. Parmi les voyageurs qui traversent la ville, on remarque surtout une foule d'emigrans qui se rendent avec tout leur mobilier dans les colonies du Haut-Canada. Aux environs de Kingston, rien n'invite à des exploitations agricoles. Le sol y est médiocre, et sa nature argileuse et froide se prête difficilement à la culture.

A Kingston, je quittai la navigation à vapeur qui ne franchit pas les limites du lac, pour prendre une des embarcations qui descendent le fleuve Saint-Laurent. Ces embarcations sont montées par des Canadiens, hommes rudes et demi-sauvages qui parlent un jargon français presque inintelligible. Ce sont sans doute des descendans des premiers colons du pays.

Notre navigation fut heureuse. Chaque soir nous faisions une halte, et, après avoir planté nos tentes sur le rivage, nous y dormions jusqu'au lendemain. Débarqués, nos Canadiens allaient à la chasse et nous rapportaient toujours quelque pièce de gibier. Dès les premiers jours, nous fîmes la rencontre de deux pirogues d'Indiens qui sortirent tout-à-coup de derrière une langue de terre et s'avancèrent de notre côté. Les femmes étaient assises; les hommes debout maniaient leurs pagaies avec une rapidité remarquable. Leurs têtes étaient ornées de cercles d'acier et de plumes; le reste de leur vêtement se composait de peaux de bêtes fauves, et de longs manteaux d'écarlate couverts d'ornemens en oripeaux qui faisaient un très-bon effet. Le langage de ces Indiens était dur, heurté, guttural, bizarre; il semblait imprimer à tous leurs entretiens un caractère de dispute et de querelle. Ayant pris terre presque en même temps que nous, ces Indiens ne parurent pas intimidés par notre présence. Sans s'inquiéter autrement de nous, les femmes se mirent aussitôt à couper du bois pour le feu, et les hommes ayant rassemblé des perches et de l'écorce de bouleau commencèrent à construire un wighwam. Quand nous fûmes tous installés, eux de leur côté, nous du nôtre, chaque caravane commença son repas, et celui des Indiens eût été fort maigre, si nous n'y avions ajouté un peu de nos provisions, accompagnées d'une bouteille de rhum.

Ce dernier cadeau fut une véritable fête pour ces sauvages. Ils nous remercièrent par des cris bruyans et se passèrent l'un à l'autre à la ronde la boisson spiritueuse jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une seule goutte. Alors dans les deux camps s'offrit un singulier spectacle. D'un côté, nos Canadiens qui ne s'étaient pas épargnés non plus, assis autour d'un grand feu, et groupés de différentes manières, chantaient des chansons à demi-françaises, jouaient aux dés avec leurs camarades, ou essayaient de faire la lecture d'un livre de piété, en s'accompagnant des plus sonores et des plus énergiques jurons. D'un autre côté, les Indiens entassés dans leur wighwam autour du feu où rôtissait leur gibier, se ressentaient déjà du rhum qu'ils avaient bu, et prenaient les poses les plus comiques, les allures les plus singulières. Ceux-ci affectaient un regard belliqueux et féroce; ils frottaient leurs tomahawks avec une sorte de rage, et poussaient par intervalles des cris de guerre comme s'ils eussent voulu défier un ennemi lointain; les femmes se livraient à un bavardage intarissable et les enfans jouaient de la guimbarde. Enfin peu à peu toutes ces manifestations bruyantes cessèrent et les deux troupes tombèrent dans un profond sommeil.

Ce fut ainsi que nous traversâmes le lac des Mille-Iles, bassin immense qui justifie son nom et sur lequel les îles ont été jetées comme par poignées. Ces îles, par leur nombre, donnent des vertiges au regard quand elles semblent glisser le long des embarcations, jouer à la course l'une avec l'autre, se masquer, s'effacer, pivoter, former mille groupes dont aucun ne ressemble à l'autre. En effet, toutes ces îles sont différentes d'aspect, de grandeur et de configuration. Il y en a de fertiles et de stériles, de hautes et de basses, de rocheuses et de verdoyantes, de boisées et de nues. Quelques-unes ont un quart de mille de long; d'autres n'ont que quelques pieds,

petits écueils poussés à fleur d'eau. Leur réunion offrirait sur une petite échelle une variété plus grande de baies, de ports, de passes et de canaux qu'il n'en existe dans tout le continent de l'Amérique. On n'a jamais calculé exactement le nombre de ces îles; mais on suppose qu'il s'élève à plus de mille sept cents. Plusieurs ont très-peu de valeur, n'étant couvertes que de pins chétifs et le sol y conservant à peine quelques pouces de profondeur; d'autres pourraient faire de fort jolies fermes, et tôt ou tard sans doute on cherchera à les utiliser. Entre quelques-unes, le courant est tellement rapide qu'on a de la peine à le maîtriser lorsqu'on le remonte. Du reste, la multiplicité de ces petits bouquets de verdure jetés sur le lac est si grande que les bateliers s'égareraient au milieu de ce labyrinthe, s'ils n'avaient soin de s'y créer des points de reconnaissance qui leur jalonnent le chemin.

Nous avions traversé ce lac charmant, et glissant le long des rives du fleuve, nous jouissions de toutes les scènes qu'il étale. Rien de plus ravissant que la vue de ce paysage quand le jour commence, et quand la nature s'y anime et s'y ouvre au premier soleil. Les jeunes pins exhalaient alors une odeur délicieuse; les oiseaux chantaient le premier de leurs chants, le plus doux de tous; la brise en passant sur les arbres secouait les gouttes de rosée et les envoyait sur le fleuve comme des perles tombant d'une chevelure. Au premier bruit de l'équipage et au monotone mouvement des avirons, souvent on voyait les cerfs avancer au travers des taillis leur tête rameuse; puis, quand ils nous avaient aperçus, détaler et fuir vers l'intérieur de la forêt.

L'eau transparente et rapide du fleuve nous eut bientôt portés à Brockville et de là à Prescott, deux postes fondés sur le fleuve et qui n'ont guère qu'une importance militaire. Prescott renferme une trentaine de maisons et un fort en terre qu'occupent quelques soldats, et dont l'entrée est sévèrement gardée. Prescott, dans l'avenir, pourra acquérir quelque importance. C'est là que l'on commence à pouvoir naviguer avec des goëlettes et des sloops. Entre Prescott et Kingston, le lit du fleuve est tellement obstrué et le courant si rapide, qu'à peine de petits bateaux à vapeur ou des embarcations à quille plate peuvent-ils y naviguer. Si l'on canalisait cette portion du fleuve, Prescott deviendrait promptement l'entrepôt de toutes les marchandises expédiées dans les parties occidentales de la province, comme aussi de celles qui descendent à Montréal.

Au-dessous de Prescott, les bords du fleuve n'offrent que des champs en demi-culture et des maisons en solives, spectacle monotone et fort commun dans le Haut-Canada. Mais à cinquante milles plus bas, nous nous trouvâmes en face de la colonie de Glengary, dont l'existence et les progrès sont des faits assez curieux. Cette colonie écossaise, l'une des premières qui se soient fondées dans l'intérieur du Canada, se composait au début de pauvres cultivateurs qui cherchaient dans ces contrées une dernière ressource contre le besoin. Ces colons eurent d'abord à lutter contre une foule de circonstances décourageantes, tels que la rudesse du climat de cette zône, le mauvais état des chemins, la difficulté d'aborder les fermes, enfin l'immensité des forêts qui couvraient le sol. Aujourd'hui ces obstacles sont à peu près tous surmontés, quoique la colonie ait encore beaucoup à faire pour se trouver dans un état de prospérité complète. Les maisons, construites en solives, ne renferment presque toutes qu'une chambre. Chacun des colons a défriché environ soixante à soixante-dix acres; d'autres pourtant en ont éclairci à peine de trente à quarante. Quand on se promène dans ces champs de création récente, on est étonné et presque épouvanté de voir combien l'action de la nature qui tend à regagner du terrain sur le travail des hommes, est menaçante, forte, incessante, dominatrice. Les forêts étendent sur les champs en culture des branches colossales, sortes de mains végétales à l'aide desquelles elles semblent vouloir chercher à reprendre ce qu'on leur a enlevé. Un autre spectacle non moins bizarre et non moins effrayant est celui qu'offre une énorme quantité de bois de charpente vermoulu et à moitié brûlé, gisant au milieu de racines tortueuses et innombrables. Dans plusieurs endroits, des monceaux de bois s'enflamment tout-à-coup et envoient au ciel des colonnes de fumée. Les haches résonnent de toutes parts, et on entend au loin le craquement des arbres. Ces arbres sont d'un âge extraordinaire. Aux cercles concentriques du bois, il est aisé de discerner dans le nombre des chênes qui ont trois ou quatre siècles, quelquefois même cinq et six cents ans. A la profondeur de plusieurs pieds, le sol se compose de substances végétales entièrement décomposées. A chaque automne, en effet, les feuilles qui tombent adhèrent entre elles après s'être pourries, et ainsi chaque année une nouvelle couche végétale couvre celle de l'année précédente. Des arbres entiers qui tombent augmentent aussi sa surface par leur décomposition. Un sol de cette

nature est en quelque sorte trop fertile pour les travaux ordinaires de l'agriculture, et les premières récoltes ne sont par conséquent jamais aussi bonnes que celles qui suivent. On montre des champs qui ont été ensemencés pendant vingt-un ans de suite sans recevoir le moindre engrais. Du reste, dans ces dernières années, la colonie de Glengary a grandement amélioré ses terres et ses méthodes de culture. Cette population, composée dans l'origine presque toute entière d'Ecossais grossiers, commence à éprouver, aujourd'hui que l'aisance est venue, le besoin d'une civilisation plus grande. Des écoles ont été récemment ouvertes dans un pays où personne ne savait ni lire ni écrire il y a dix ans, et tout fait croire que ces progrès ne s'arrêteront pas là.

Cependant il existe encore un contraste frappant entre les fermiers du haut et du bas Canada, comme nous pûmes nous en assurer à notre arrivée à La Chine. La Chine est un village situé sur le Saint-Laurent, à l'endroit où il se développe pour former le lac Saint-Louis; c'était un endroit fort insignifiant naguère, mais qui vient d'acquérir une certaine importance comme entrepôt des denrées récoltées dans les environs.

C'est autour de La Chine que commencent à se développer de belles et fertiles plantations, exploitées par des fermiers canadiens établis de père en fils. Ces paysans ont le teint brun et les traits caractérisés; ils sont en général maigres, quoique d'une structure athlétique; ils ont les yeux petits, brillans et vifs; en général ils sont envers les étrangers d'une politesse affectueuse et familière. Adroits, spirituels, prévenans, ils convient les voyageurs à venir boire un verre de cidre avec eux, leur pressent la main avec une sorte d'effusion, et se montrent fort empressés autour d'eux. On se ferait difficilement une idée de la cordialité avec laquelle nous fûmes accueillis à Sainte-Anne, joli endroit près duquel la grande rivière des Ouatouacs, qui entoure l'île Perrot, se joint au Saint-Laurent. C'est une délicieuse ferme, située au milieu d'un verger, en face d'une île charmante dont le feuillage trempait jusque dans l'eau.

Derrière Sainte-Anne s'étend une de ces forêts touffues, forêts primitives dont l'analogue n'existe pas en Europe. C'est un aspect vraiment grandiose et sublime. La profondeur de ces bois ombreux est impénétrable à l'œil; ce sont littéralement d'immenses cavernes de verdure. Une obscurité d'un ton mat y borne la vue à peu de distance, excepté dans les endroits où les rayons brisés du soleil laissent entrevoir le ruban sinueux d'un ruisseau, ou le charmant découvert d'une pelouse.

Sur la rive droite du Saint-Laurent, le pays est au contraire uni, ouvert et très-bien cultivé. Le froment rouge, le sarrasin, le seigle, le maïs y sont les cultures principales. On y voit aussi de l'orge assez belle; l'avoine y est commune, mais petite et de qualité inférieure. Les maisons des fermiers canadiens sont presque entièrement en bois; on les élève presque toutes sur un terrain entièrement déboisé.

Dans le chemin que nous fîmes dans ces campagnes, nous trouvâmes presque partout un terrain plat et entièrement sec, à l'exception d'un petit nombre de terrains marécageux; les champs, de formes irrégulières, étaient divisés par des séparations en bois qui attristaient ce paysage, et n'avaient ni la gaieté, ni la solidité des haies vives d'aubépine, si communes en Europe. La route était d'ailleurs animée par de nombreux voyageurs presque tous en voiture. Peu de Canadiens vont à pied; tout fermier est à peu près en état d'avoir un cheval et une calèche. Les chevaux canadiens, bons au fond, sont en apparence les plus misérables que l'on puisse imaginer. Ils sont longs, lourds et d'un poil rude, mais ils s'animent sous le fouet du conducteur. On ne peut se faire une idée de la fierté du paysan canadien, qui conduit son cheval chétif et sa voiture mal assurée; c'est l'être le plus vif, le plus gai, le plus pétulant que l'on puisse voir. Il parle alternativement au cheval et au voyageur, indiquant à l'un les beautés du paysage, flattant l'autre à l'aide de complimens ou le réveillant avec quelques menaces. La calèche et le cheval, tels sont les premiers meubles d'un Canadien, ce qu'il nomme *son établissement*. Les chaleurs de l'été étant excessives dans le Bas-Canada, personne, à moins d'une nécessité pressante, ne se hasarde à aller à pied, du moins à une certaine distance. Dans ces hommes qui arpentent la grande route, on rencontre la même politesse, la même prévenance que dans les fermiers sédentaires. Ils ne passent jamais devant un étranger sans ôter leur chapeau. Quand deux postillons sont à portée de s'entendre, ils se souhaitent mutuellement le bon jour et emploient entre eux le mot de *Monsieur*. Les enfans saluent profondément tout étranger bien mis.

Aux abords du village de La Chine, le Saint-Laurent a une sorte de rapide qui barre sa navigation. Dans une largeur d'un demi-mille, le cou-

rant est si rapide, que l'eau, en frappant le roc qui s'avance, est lancée en l'air en gros jets, hauts de plusieurs pieds. Le canal en cet endroit doit être composé de rochers d'une saillie immense et d'une forme très-bizarre, car la masse du fleuve est tellement déchirée et tourmentée par les inégalités sur lesquelles elle coule, que l'aspect en est réellement effrayant. Là, deux courans d'eau semblent se disputer le passage et se froisser l'un l'autre sans se mêler. Dans certains endroits, la masse d'eau glisse unie comme du cristal sur un lit pierreux, jusqu'à ce que des fragmens de rochers la divisent, et lancent dans l'air des nuages d'écume sur lesquels le prisme imprime ses couleurs. Le milieu du rapide est coupé par une petite île bien boisée, qui ajoute à la majesté de la scène.

En cet endroit, les grandes embarcations s'arrêtent et un portage s'effectue. Des canots seuls, conduits par de hardis Canadiens, peuvent se risquer sur ces eaux tourmentées. Il serait peut-être aisé d'établir dans une direction parallèle à tous les rapides du Saint-Laurent des canaux qui remédieraient à ces intermittences dans la navigation.

C'est cette pensée qui a présidé aux travaux du canal de La Chine, unissant Montréal à cette localité, canal dont la longueur est de neuf milles anglais, la largeur de vingt pieds, la profondeur de cinq. L'achèvement de ce système de canalisation consiste dans le canal Rideau qui doit joindre la navigation du lac Ontario à celle du Saint-Laurent. Le canal Rideau commence à Kingston, et, à travers une chaîne de petits lacs, il vient aboutir à la rivière qui lui donne son nom, tantôt s'identifiant avec elle, tantôt la longeant jusqu'à Bytown, ville récemment fondée à son confluent avec le Saint-Laurent. La longueur totale du canal de Kingston à Bytown est de 160 milles anglais; son point culminant au-dessus de l'Oftawa est à 290 pieds anglais, pente qui a exigé la construction de dix-neuf écluses du côté de Kingston, et de trente-quatre du côté de Bytown. La dépense est évaluée à 500,000 livres sterling.

Bytown, fondée en 1815 par le colonel By, aux bouches de l'Oftawa, un peu au-dessous de la magnifique cascade de la Chaudière, et en face du beau village de Hull, situé dans le Bas-Canada, Bytown forme la limite des deux territoires. Sa position était si merveilleusement choisie que, dans la deuxième année de sa fondation, elle avait déjà une population de 2000 ames. Cette ville située sur une éminence qui domine la baie du canal se partage en deux fractions égales sur l'une et sur l'autre berge. Les rues en sont coupées avec la régularité la plus grande; les maisons, bâties en bois, sont d'une ordonnance parfaite. Parmi les monumens on remarque un hôpital militaire et de vastes casernes. Du sommet de la hauteur sur laquelle Bytown est située, l'œil est frappé d'un des plus magnifiques points de vue qui existent au Canada. Au loin, après une suite de collines mollement onduleuses, on distingue les établissemens et l'église de Hull, les îles vertes et pittoresques qui coupent le cours du fleuve; au-delà et à l'horizon la contrée développe sa surface tourmentée et sa charpente de rocs sourcilleux, au sein desquels coulent des eaux presque toujours tumultueuses et bouillonnantes. Sur un plan plus rapproché, on voit l'Oftawa former d'abord le beau rapide des Chênes qui devient ensuite la double et magnifique cascade de grande et de petite Chaudière. Que si pourtant on se lasse d'embrasser l'immensité de ce spectacle, il faut se reporter au cadre plus étroit qu'embrasse le pont de l'Union sur le canal Rideau et sur l'Oftawa, perspective gracieuse et charmante, où la verdure, l'eau, le soleil se jouent au milieu des merveilles de l'industrie humaine (Pl. LXIII — 3). Rien de plus beau comme œuvre d'architecture que ce pont qui unit Bytown à Hull, pont dont huit arches ont soixante pieds anglais de corde, deux soixante-dix et une deux cents pieds. C'est un des plus merveilleux ouvrages qui existent en ce genre.

De Bytown à Montréal, la traversée est à peine de quelques heures. L'aspect lointain de cette ville est enchanteur. Là, sur les bords du fleuve élargi, s'étend une campagne légèrement montueuse et couverte des plus riches cultures. Depuis La Chine plus de scènes sauvages et grandioses, mais en revanche le spectacle d'une civilisation agricole assez avancée; des fermes de toutes parts, des champs couverts de riches et ondoyantes moissons. Quand j'aperçus Montréal dont les clochers se détachaient sur le rideau vert des montagnes, je ne pus retenir l'explosion de ma surprise. Depuis que je naviguais sur le Saint-Laurent et l'Ontario, j'avais presque oublié l'aspect extérieur des grandes villes. Symétriquement disposée sur une île du fleuve, Montréal présente un ensemble harmonieux et régulier dont les aiguilles des monumens qui le dominent semblent encore augmenter le charme (Pl. LXIV — 1).

Montréal, quoique placée au-dessous de Québec dans la division politique, est cependant la ville la plus importante de tout le Canada. Elle

a pour elle tous les avantages, avantages de situation et de population, de sol et de climat, de richesse industrielle et d'importance territoriale. Elle est en outre la plus ancienne ville fondée sur le territoire sauvage de Hochehaga. Dans ses débuts, Montréal, souvent attaquée par les sauvages, se fit une sorte d'enceinte dont on voit encore aujourd'hui quelques vestiges. C'est actuellement une fort belle ville, divisée en haute et basse, avec des rues aérées, commodes, propres, les plus importantes parallèles à la rivière. Les maisons sont presque toutes bâties en grès et dans un style moderne, recouvertes en étain ou en fer feuilleté. La rue Notre-Dame, qui se prolonge depuis le faubourg dit de Québec jusqu'à celui des Récollets, est la plus belle de la ville, jalonnée par une foule d'édifices imposans, dont le plus remarquable est une cathédrale gothique qui occupe le côté oriental de la place d'armes. Cette cathédrale est un des beaux temples chrétiens qui aient été bâtis. On a calculé qu'il pouvait contenir jusqu'à 10,000 personnes. Parmi les autres monumens, on doit citer la grande église anglicane, le séminaire de Saint-Sulpice, le couvent de Notre-Dame, le couvent des sœurs grises, fondé en 1750 par madame de Youville, le nouveau collége dans le faubourg des Récollets, bâti en 1819, les églises anglaise et écossaise, les casernes, le théâtre, l'hôpital général, la maison-de-ville, le palais de justice, la prison, le monument de Nelson, belle colonne d'ordre dorique de trente pieds de haut, et que surmonte la statue du célèbre marin; le *masonic-hall*, l'un des plus grands et des plus beaux hôtels de l'Amérique; le collége français, espèce d'université; l'université anglaise qui ne date que de 1821; le séminaire catholique, l'église latine, l'institut classique académique, les deux académies classiques et plusieurs autres institutions inférieures et écoles élémentaires; la société d'histoire naturelle, l'institut mécanique avec un musée; les sociétés d'agriculture, d'horticulture et de la propagation de l'industrie; le cabinet littéraire dit *news room* et la bibliothèque de Montréal.

L'importance de Montréal est un fait contemporain. Avant qu'une ligne suivie de bateaux à vapeur se fût établie entre cette ville et Québec, on y comptait à peine 15,000 ames, et en 1815 on a pu y constater à peu près ce nombre; mais, depuis que des communications multipliées et promptes se sont établies entre le Haut et le Bas-Canada, Montréal a peu à peu absorbé presque toute l'importance commerciale du Saint-Laurent. En 1825, elle comptait déjà 24,000 ames; aujourd'hui on élève sa population au-dessus de 40,000. C'était dans cette ville qu'avait fondé son siége la fameuse *Compagnie du Nord-Ouest*, qui, après avoir paralysé les opérations de la *Compagnie de la baie d'Hudson*, a fini par l'absorber et se fondre avec elle. Par suite de cette fusion, Montréal est devenue l'un des entrepôts les plus importans du commerce de pelleteries. On y a compté jusqu'à trois mille facteurs, chasseurs ou agens de la société.

C'est aussi depuis peu d'années qu'ont eu lieu les nombreuses et importantes constructions que l'on vient de détailler. Montréal a pris dans le courant de ce siècle une extension et un développement incroyables. Quinze à vingt bateaux à vapeur continuellement en activité défraient le service avec Québec et Halifax. Les passagers et les marchandises abondent sur cette ligne. Le hâvre de Montréal n'est pas très-vaste, mais il offre un abri assuré. Des navires qui calent quinze pieds peuvent accoster les quais près de la porte du marché pour recevoir ou livrer leurs cargaisons. La profondeur ordinaire de l'eau est de trois à quatre brasses et demie, avec un excellent ancrage sur tous les points. Au printemps, l'île est presque entièrement submergée par les crues de la rivière. L'un des plus grands inconvéniens de ce hâvre est le rapide de Sainte-Marie, situé à un mille plus bas, rapide dont le courant est si impétueux, qu'avec les vents du N. E. on ne peut pas le remonter. On ne parera à cet obstacle qu'en creusant un nouveau canal ou en prolongeant celui de La Chine.

La population de Montréal est encore française au fond, quoique de nombreux émigrans anglais y soient arrivés dans le cours de ces quinze dernières années. Le caractère des habitans est, en général, bienveillant et hospitalier; la société y est agréable, douce, communicative et spirituelle. C'est un mélange heureux des élémens qui constituent le caractère anglais et français et qui unit à la sûreté des rapports l'élégance des manières. Les hommes de la classe inférieure que l'on rencontre dans les rues ont un air de vigueur, de satisfaction et de gaieté. Jusqu'ici Montréal est restée étrangère à cette lèpre du paupérisme qui infeste presque toutes les grandes villes et les grands États de l'Europe. L'excès de population n'y a pas créé le besoin d'une activité surexcitée qui n'exclut pas la misère et qui répand des germes d'étiolement au milieu de populations hâves et maladives.

Les environs de Montréal sont riches en

sites magnifiques et en cultures non moins belles. A la distance d'un mille et demi environ de la ville est une colline dont elle a tiré son nom. Quelques voyageurs ont exagéré la hauteur de ce sommet, qui ne semble pas avoir plus de cinq à six cents pieds d'élévation. La pente qui y conduit, d'abord assez douce, devient promptement raide et escarpée; mais une fois arrivé sur le plateau, on y découvre une vue immense et magnifique. L'œil plane sur ce beau et riant bassin, au milieu duquel le Saint-Laurent coule comme une mer. Le gouvernement a le projet d'établir sur ce point une forteresse qui commanderait tout le cours du fleuve. L'espace entre la colline et la ville est garnie de vergers et de jardins, ces derniers produisant des végétaux excellens et variés, des groseilles, des fraises délicieuses. Dans les vergers se cueillent les meilleurs fruits qui soient au monde en pêches, abricots et prunes, mais surtout en pommes, parmi lesquelles la pomme de neige et la pomme grise n'ont point de rivales. Sur les côtés du chemin qui coupe la montagne est un bâtiment en pierres entouré d'un enceinte qu'on désigne tour à tour par le nom de *Château des seigneurs de Montréal* et de *Maison des prêtres*. Des jardins et des vergers étendus sont attachés à cet établissement. Parmi les bacs qui traversent la rivière, le plus étendu est celui qui va de la ville à la Prairie de la Madelaine. Le trajet se fait à l'aide de bateaux à vapeur.

Après quelques jours de halte à Montréal, nous reprîmes notre navigation vers Québec sur un magnifique bateau à vapeur. Les villages, cachés dans leurs bouquets d'arbres, les fermes, les champs en culture disparaissaient devant le sillage rapide du bateau. A peine pûmes-nous apercevoir de loin le charmant village de la Prairie, devant lequel on fait une station fort courte. La Prairie, située sur la rive gauche du Saint-Laurent, à huit milles environ de Montréal, est une localité intéressante pour son commerce et pour sa population. Elle a de jolies rues, des maisons fort bien bâties et hautes quelquefois de deux étages. Des ouvriers de toutes les professions, mécaniciens, forgerons, détaillans, peuplent ce village, pour qui, d'ailleurs, le mouvement des bateaux à vapeur est une source de richesses.

Le village de Saint-Joseph est inférieur en étendue à celui de la Prairie; mais sa situation est plus romantique encore. Au confluent de la rivière que l'on nomme indistinctement Richelieu, Sorel ou Chambly, avec le Saint-Laurent, est située la ville de William Henry, sur l'assiette même d'un fort bâti en 1665 par les soins de M. de Tracy, comme boulevard contre les attaques des Indiens. C'est une construction assez régulière, dans laquelle se trouvent des magasins, des casernes, le tout pouvant contenir une importante garnison. Devant le fort, la berge de la rivière a de dix à douze pieds d'élévation. Sur le côté opposé sont des chantiers propres à des grandes constructions.

Le reste de cette traversée offrait peu de points dignes d'un examen spécial. Nous passâmes tour à tour devant Trois-Rivières, remarquable par son commerce; Saint-Maurice, par ses forges d'un fer excellent; Saint-John, station des bateaux à vapeur qui vont du lac Champlain au Saint-Laurent; enfin le fort Chambly, dont les Anglais ont restauré et agrandi les fortifications (Pl. LXV — 3). Dans l'intérieur et sur la droite du fleuve, nous laissions un des plus jolis sites que l'on puisse voir, celui du village de Saint-Hyacinthe, pittoresquement groupé aux bords du Richelieu avec un pont qui lie les deux rives (Pl. LXV — 1).

Enfin, après avoir admiré les mille aspects du Saint-Laurent, tantôt s'élargissant pour former le lac Saint-Pierre, tantôt se resserrant un peu plus bas que la Pointe aux Trembles et le village de Saint-Augustin, nous arrivâmes à ce point où le Saint-Laurent s'encaisse entre deux rangées de falaises d'un aspect dur et sauvage; puis à leur débouché se révéla à nous Québec, dans un endroit où la rivière se développe et se partage pour étreindre l'île d'Orléans. Là les eaux, violemment refoulées par la marée qui remonte jusqu'à Trois-Rivières, se trouvent souvent dans un état de turbulence et d'agitation qui lui donne l'aspect d'une mer. Cela cadre, d'ailleurs, avec la physionomie sévère de Québec, dont les maisons, confusément entassées sur la falaise, dominent le bassin du fleuve et les mâts des navires mouillés comme à leur pied (Pl. LXIV — 2).

La fondation de Québec appartient à Samuel Champlain, ingénieur-géographe du roi de France. Elle eut lieu en 1608 sur l'emplacement d'un village indien nommé Stadaconé, et sur le sommet du cap Diamant. Les progrès de la ville furent, dans l'origine, précaires et lents, à cause des attaques sans cesse renaissantes des sauvages. Tombée, en 1629, entre les mains des Anglais, Québec fut reprise par la France en 1632, en même temps que le reste du Canada. Depuis cette date, il y eut accroissement notable dans l'état de la ville, qui, en 1663, fut

nommée capitale. Jaloux de son importance, les Anglais essayèrent de la reconquérir de nouveau en 1690; mais elle fut alors préservée de leurs attaques. Ce fut seulement à la fin du siècle dernier que cette possession importante passa entre leurs mains.

Québec, capitale du Bas-Canada, se développe majestueusement en forme d'amphithéâtre. Elle est située sur un promontoire au N. O. du Saint-Laurent, et sur la pointe du cap Diamant, qui s'élève à plus de trois cents pieds au-dessus du niveau de la rivière. En certains endroits, cette falaise est absolument perpendiculaire; en d'autres, il existe plusieurs portions de terrain, dans lesquelles quelques buissons et quelques pins ont pris racine. L'aspect général est triste et dépouillé. Du plus haut point du cap, en regardant le Saint-Laurent, s'étend une pente douce vers le N. par une suite de collines jusqu'au lieu dit *côteau de Sainte-Geneviève*, encore à pic sur le fleuve, à une hauteur de cent pieds. A sa base commence la plaine: elle se prolonge jusqu'à la rivière dite de *Saint-Charles*, qui forme l'autre côté de la presqu'île. La distance d'une rivière à l'autre forme le front des fortifications de Québec, et comprend une étendue de 1,837 verges. Ces fortifications doivent être regardées comme l'enceinte de la cité, et peuvent avoir deux milles trois quarts de circuit. La ville, outre sa grande division en haute et basse, est partagée en domaines et fiefs, tels que les domaines du roi et les domaines du séminaire, le fief de Saint-Joseph appartenant à l'Hôtel-Dieu, et les terres qui appartenaient au ci-devant ordre des Jésuites. Ces divisions ne comprennent ni les faubourgs, ni les réserves militaires. En 1622, Québec ne contenait pas plus de cinquante habitans; en 1759, la population en était évaluée de 8 à 9,000; aujourd'hui elle s'élève, faubourgs compris, à 30,000 environ. Les édifices publics sont le château de Saint-Louis, l'Hôtel-Dieu, le couvent des Ursulines, le couvent des Jésuites, dont on a fait des casernes, les cathédrales catholique et protestante, l'église écossaise, la bourse, la banque, l'hôpital militaire, le palais de justice, le séminaire, la prison, les casernes d'artillerie, enfin le monument élevé à Wolf et à Montcalm, ces deux intrépides généraux, l'un Anglais, l'autre Français, qui moururent dans la même bataille. On compte encore à Québec deux marchés principaux, une place d'armes et une esplanade.

Le château de Saint-Louis est un nid d'aigle, bâti en pierre et à pic sur un précipice. Sa plateforme domine la contrée, le bassin du fleuve, l'île d'Orléans, la pointe Lévi et toute la campagne. La forteresse de Saint-Louis couvrait quatre acres de terrain et formait un parallélogramme avec deux forts bastions à chaque angle, liés entre eux par une courtine. Aujourd'hui il n'en reste que peu de vestiges.

L'un des plus curieux monumens de Québec est sans contredit la colonne rectangulaire élevée, en 1827, aux généraux Wolf et de Montcalm, par le gouverneur anglais comte de Dalhousie, idée touchante et pieuse qui réunit dans le même monument les honorables défenseurs de deux causes rivales. L'inscription, des plus simples, porte : *Mortem virtus communem, famam historia, monumentum posteritas dedit.*

Le palais de justice est un monument en pierres, de structure moderne, vaste, bien disposé, remarquable par son ordonnance. Toutes les églises des diverses sectes sont aussi de fort beaux édifices. Les couvens, les casernes, les hôtels de laville, les marchés, les domaines de la couronne ont des dehors de grandeur, comme cela convient aux monumens d'une grande ville.

Voici comment un célèbre géographe résume la description de Québec: « Un superbe bassin où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté; une belle et large rivière; des rivages partout bordés de rochers escarpés, parsemés ici de forêts, là surmontés de maisons; les deux promontoires de la Pointe-Lévi et du cap Diamant, dont le sommet est élevé de 350 pieds au-dessus du fleuve; la petite île du cap Diamant et la majestueuse cascade de la rivière Montmorency, tout concourt à donner à la capitale du Bas-Canada un aspect imposant et vraiment magnifique. Mais de toutes les beautés, il n'en est point de plus terribles et de plus grandes que celles de la citadelle, l'une des plus formidables qui soient au monde. Cette citadelle est ceinte de fortes murailles et garnie d'une artillerie qui la rendent presque imprenable. Les casemates, quand elles seront finies, pourront mettre cinq mille hommes à l'abri des bombes. L'arsenal contient des armes pour cent mille hommes. »

Parmi les établissemens purement scientifiques et littéraires de Québec, il faut mentionner le collége et le séminaire, des écoles élémentaires, une bibliothèque publique et une foule de sociétés d'histoire, de littérature, d'agriculture, de médecine, etc. Québec, dont la population n'est guère évaluée au-dessus de 30,000 ames, est le siége d'une cour de justice, d'un évêché anglican, d'un évêché catholique; elle est aussi la résidence du gouverneur-général

qui a le titre de capitaine-général de toute l'Amérique anglaise.

Les environs de Québec abondent en sites d'une beauté grandiose et sévère, parmi lesquels il faut placer en première ligne la cascade de Montmorency. Cette chute a moins d'importance par sa hauteur que par l'aspect du paysage dans lequel elle s'encadre. Il en est de même de la petite cascade de la Chaudière, affluent du Saint-Laurent, qui s'y jette à quelques milles plus bas. Non loin de la chute de Montmorency se trouvent les scieries de M. Patterson, établissement magnifique qui renferme quatre-vingts scies isolées et cinq autres circulaires, lesquelles mises en mouvement par un mécanisme ingénieux coupent les planches avec une rapidité merveilleuse. Parmi les sites de ces environs, il faut citer encore Orléans, jolie bourgade sur l'île de ce nom, dans les chantiers de laquelle ont été construits les vaisseaux les plus considérables qui aient sillonné les mers, *le Colombus* et *le baron Renfrew*.

Quand j'eus séjourné quelques semaines à Québec, le désir me prit de revoir l'Europe après avoir visité tour à tour Halifax et Terre-Neuve, qui devaient être mes deux dernières stations en Amérique. Au lieu de descendre à Halifax par le Saint-Laurent, je pris la voie de terre et gagnai Frederick-Town, capitale du Nouveau-Brunswick. Frederick-Town est une jolie petite ville de 2,000 ames, importante comme chef-lieu de province et siége de garnison. L'un de ses plus jolis points de vue est sur la grande place qui renferme à la fois son principal marché et ses casernes (Pl. LXV — 2). Non loin de Frederick-Town est la ville de Saint-John, bien plus importante que la capitale à cause de sa population qui s'élève à 12,000 ames, et de son commerce qui est fort étendu. La rivière de Saint-John, sur laquelle elle est située, forme à quelques milles de son embouchure une cascade qui semble se précipiter d'une forêt de pins, entre deux parois de rochers qu'on dirait taillées de main d'hommes. La scène présente un ensemble d'âpreté qui plaît au regard (Pl. LXV—4).

De Saint-John je gagnai Halifax par mer. Halifax, capitale de la Nouvelle-Ecosse, et l'une des plus importantes échelles maritimes du Canada, est une ville charmante et régulièrement bâtie, quoique presque toutes les maisons en soient en bois (Pl. LXVI — 1). De ces édifices le plus beau et le plus élégant est sans contredit le *Province Building* (bâtiment de la province), grand édifice en pierres de taille, d'une architecture gracieuse, avec des colonnes d'ordre ionique. C'est là que se concentrent les tribunaux, les bureaux de l'administration, la bibliothèque publique, le conseil et l'assemblée de législation de la province; mais de tous les avantages d'Halifax, le plus grand, le premier est son port, l'un des plus beaux de l'Amérique et l'une des stations militaires les plus précieuses pour la Grande-Bretagne. Des fortifications imposantes défendent l'entrée de ce magnifique bassin. Les édifices et les établissemens remarquables d'Halifax sont le *Dahlousie College*, fondation récente, organisée à l'instar de l'université d'Edimbourg; une excellente école latine et plusieurs établissemens inférieurs. Halifax renferme une population de 18,000 ames, que ne peuvent manquer d'accroître des relations chaque jour plus étendues avec la métropole. Des paquebots de la compagnie d'Halifax partent une fois par mois pour Liverpool; le gouvernement en expédie d'autres pour Falmouth. La traversée de Liverpool à Halifax se fait en peu de jours et à très-bon marché. Halifax expédie des paquebots dans une foule d'autres directions. Pendant l'été, des navires partent à des époques fixes pour les îles du cap Breton, du Prince-Edouard, pour Preston, pour les baies de Miramichi et de Chaleur, enfin pour Québec. On vient même d'établir des bateaux à vapeur entre Halifax et Québec.

Le lendemain de mon arrivée à Halifax, je cinglais vers Johnstown, capitale de l'île de Terre-Neuve, où j'espérais trouver quelques navires français à la veille d'appareiller pour l'Europe. Il ne me restait plus qu'à résumer mes notions sur le Canada et l'Amérique polaire.

CHAPITRE LII.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DU CANADA.

Si l'on remonte à la découverte du Canada, on trouve Sébastien Cabot, le découvreur de l'Amérique du Nord, qui le premier entra dans le golfe Saint-Laurent. Après lui, vinrent Jean Denis d'Harfleur, Thomas Aubert, Verazzani, et surtout Jacques Cartier qui, en 1535, remonta le Saint-Laurent jusqu'à l'endroit dit Hochehaga et y fonda Montréal. A Cartier succéda Roberval qui partit de France pour se fixer au Canada et qui ne donna plus de ses nouvelles. La colonisation présente ici une lacune jusqu'en 1598, où le marquis de la Roche fut nommé par Henri IV vice-roi du Canada. Plus tard surviennent tour à tour Chauvin, de Monts et Champlain, ce dernier protégé par le prince de

Condé. Champlain est un des hommes qui poussèrent le plus avant leurs excursions dans la contrée ; il s'associa pour l'exploiter avec une compagnie de marchands de Rouen. La colonie était d'ailleurs fort précaire vers ce temps, et Québec, fondée depuis quatorze ans, comptait cinquante habitans au plus. En 1627, s'organisa, sous le patronage de Richelieu, la compagnie des fourrures. Prise en 1628 par les Anglais, la colonie fit retour à la France en 1632. A la mort de Champlain, passèrent tour à tour les gouverneurs Montmagny, d'Aillebout, de Lauzun, le marquis d'Argenson, et d'Avengour qui fit beaucoup pour la prospérité de la colonie.

En 1664, le Canada fut, avec toutes les autres possessions coloniales de la France, cédé par Louis XIV à la Compagnie des Indes-Occidentales. Sous Mesy et Courcelles, rien de nouveau ne survint. En 1666, M. de Tracy, gouverneur-général des territoires de la Compagnie, fit bâtir trois forts sur la rivière de Chambly et se livra à des excursions heureuses sur le territoire des Mohawks. La consolidation de la colonie continua sous de Frontenac et de la Barre ; en 1685, la population du Canada s'élevait à 10,000 ames. Les gouverneurs qui suivirent aidèrent encore à ce mouvement de prospérité ascendante, et le marquis de Vaudreuil plus que les autres. L'administration de M. Beauharnais fut signalée par l'érection de nouveaux forts et par l'introduction du *Code marchand français* qui eut lieu en 1744. Sous le comte Galissonière les limites du Canada furent fixées. De Jonquière, Duquesne se succédèrent sans incident, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, Montcalm, qui amena de France une armée considérable pour se faire respecter des forces anglaises. La guerre, intermittente jusqu'alors et réduite à quelques escarmouches, venait de prendre un caractère durable et sérieux. Montcalm réduisit le fort Oswego et fit vaillamment et victorieusement ses preuves dans les plaines de Montréal. Après une suite d'hostilités dans lesquelles les avantages se balancèrent, arriva la campagne de 1759, fatale à la France. Les Anglais attaquèrent le Canada sur trois points. Le général Wolf fut chargé d'investir Québec ; sir Johnson marcha sur le fort Niagara ; le général Amherst sur les forts de Crown-Point et de Tyconderago. En cas de succès, le rendez-vous était à Montréal. A la suite d'une attaque infructueuse contre les Français retranchés à Montmorency, Wolf prit position dans les plaines d'Abraham où Montcalm eut l'imprudence de le suivre. Là se livra une bataille où la bravoure des deux armées se manifesta d'une manière éclatante. Les deux généraux périrent et ne survécurent pas, l'un à son triomphe, l'autre à sa défaite. Les Anglais restèrent maîtres du champ de bataille et Québec ouvrit ses portes le lendemain. Les généraux Amherst et Johnson ne furent pas moins heureux. La capitulation de Montréal, survenue le 8 septembre 1760, livra le Canada aux Anglais. Le traité de Paris de 1783 confirma diplomatiquement un fait que les armes avaient établi.

Depuis lors, le Canada devint pour les Anglais une sorte de place d'armes d'où ils combattirent tant qu'ils le purent la grande insurrection de leurs provinces américaines, guerre dont les détails figurent plus haut. Quand cette lutte eut été terminée, le gouvernement anglais s'occupa d'une nouvelle organisation politique du Canada. Une autre guerre, survenue en 1812 entre la Grande-Bretagne et l'Union, tint encore quelques années le Canada sur le qui-vive. Depuis ce temps, aucune commotion n'a troublé ses destinées pacifiques et progressives.

Le Canada, ou, si l'on veut, la Nouvelle-Bretagne, comprend le gouvernement de Québec, la Nouvelle-Galles ou Maine occidental, le gouvernement de York ou Haut-Canada, le gouvernement du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, celui de l'île du Prince-Edouard, le gouvernement de Terre-Neuve, enfin le Labrador et le Maine oriental. Nous ne voulons pas considérer comme possessions anglaises toute la région qui s'étend à l'E. et au N. et que peuplent des tribus sauvages.

La température du Haut et du Bas-Canada est beaucoup plus rigoureuse que ne pourrait le faire supposer son élévation modérée en latitude. Il y règne l'hiver des froids beaucoup plus rigoureux qu'en d'autres pays situés sous la même zône, et cette différence provient, soit de la grande quantité de forêts et de terres en friche, soit des lacs immenses et nombreux qui se succèdent sur ce territoire. Bien que froid, ce climat est salubre : en été les chaleurs y sont plus fortes qu'en Europe.

Les vents dominans dans le Haut et le Bas-Canada sont les vents de N. E., de N. O. et de S. O., qui ont tous une grande influence sur la température. L'azur du ciel y est limpide et beau. Les brouillards sont rares et le soleil les dissipe promptement. L'hiver seulement, une brume épaisse court sur le Saint-Laurent parmi les glaces flottantes.

L'agriculture est encore dans l'enfance au Canada, où d'immenses et magnifiques terrains attendent une exploitation. Toutes les améliorations introduites en Europe dans la culture sont ignorées dans ce pays; le sol vierge n'en a pas besoin. La rotation scientifique des récoltes importe peu à ces fermiers, qui ont à leur disposition à peu près autant de terres qu'ils en veulent. Les principaux produits du pays sont le grain, l'avoine, les pois, le maïs, le sucre d'érable, les pommes de terre, la cire, etc.

C'est sur ces produits, et plus encore sur le produit des pelleteries, qu'est fondé le commerce du Canada. Depuis que la compagnie de la baie d'Hudson et celle de Montréal se sont fondues ensemble, le commerce a livré à des chasseurs anglais une portion des vastes solitudes qui confinent à la mer Arctique. A cette branche d'échanges actifs, il faut joindre, en la plaçant en première ligne, celle de la pêche de la morue et d'autres pêches accessoires qui se pratiquent sur ces parages, et notamment sur Terre-Neuve. Mac-Gregor a calculé que cette pêche emploie environ vingt mille sujets anglais, et que l'exportation actuelle de Terre-Neuve et du Labrador s'élève à la somme énorme de huit cent mille livres sterling. Du reste, l'industrie manufacturière du Canada se borne à quelques fabriques de tissus de coton, à des distilleries, des brasseries, des scieries et des tanneries. Le reste de la consommation est largement défrayé par les importations anglaises.

On sait déjà que nulle terre n'est plus largement arrosée que le Canada et les pays sauvages que l'on regarde comme ses enclaves. Parmi les fleuves importans, on y remarque le Mackenzie, qui commence son cours sur le versant oriental des montagnes missouri-colombiennes. Ce fleuve se forme de plusieurs bras, parmi lesquels celui de la Paix, regardé comme le principal, lui donne son nom. Il traverse alors le pays des Chippeways en baignant quelques misérables forts en bois bâtis par la Compagnie du Nord-Ouest; puis se jette dans le lac Atapeskon, au sortir duquel il devient la rivière du lac de l'Esclave, pour se jeter dans le lac de l'Esclave, au-dessous duquel il prend le nom de Mackenzie. En ne tenant pas compte de petits affluens qui se confondent dans les lacs, les grands affluens du Mackenzie sont, à la droite, la rivière de l'Elan, puis le fleuve de l'Ours; à la gauche, la Rivière des Montagnes. Le Mackenzie se jette dans l'Océan Arctique. Plus loin, à l'E., coule le Copper-Mine ou Rivière de la Mine de cuivre, qui traverse les lacs de Point et de Red-Rock, et après avoir baigné le pays des Esquimaux, aboutit au Golfe-de-George IV.

Si l'on suit les rives de la mer d'Hudson, on trouve le fleuve de Churchill ou Missinipi, dont on ne connaît pas bien la source, et qui, après avoir baigné le pays des Knistenaux, communique, à ce que l'on croit, avec le Mackenzie; le Nelson, le plus grand cours d'eau de cette mer; enfin le Severn, qui sort du Winnipeg et entre à Severn-House dans la mer d'Hudson.

Dans le golfe Saint-Laurent se jettent le Saint-Laurent, dont on a suivi le cours; le Miramichi, dont le cours est borné, mais dont le bassin est remarquable par les magnifiques forêts au milieu desquelles il coule. Dans l'Océan-Atlantique se jete le Saint-John, qui traverse une partie du Nouveau-Brunswick.

Ces nombreux cours d'eau se prêtent à une canalisation facile. Aussi le territoire du Canada est-il coupé de canaux : le canal Welland, le canal Rideau, le canal de La Chine, le canal Granville, enfin le canal d'Halifax.

Le gouvernement du Canada est une combinaison du pouvoir local avec la puissance métropolitaine. On a créé une législature canadienne, sur laquelle le gouverneur exerce une action prévue et déterminée. Les actes de cette législature n'ont guère qu'une valeur applicable aux affaires de l'intérieur. L'organisation judiciaire participe aussi du double élément qui constitue l'organisation politique.

Le Canada, quoi que les Anglais aient pu faire, a encore, tant dans les villes que dans les campagnes, une physionomie française. Les paysans sont habillés comme nos vieux paysans français; les fermes y ressemblent à des fermes normandes et picardes. Voici comment un voyageur dépeint la chambre à coucher : « Le lit principal, entouré de serge verte qui est suspendue au plancher de la grande salle par une tringle en fer; le bénitier et le petit crucifix à la tête; la grande table à manger, la couchette des enfans sur des roulettes en bois au-dessous du grand lit, les différens coffres pour y déposer l'habillement du dimanche, l'ornement des poutres, la longue pipe, le fusil français à long calibre, la corne à poudre, le sac à plomb; tout rappelait une chaumière du nord de la France. » Les Anglais ont cependant introduit dans les fermes plus modernes leurs habitudes d'ordre, de propreté et de comfort. Dans les villes, l'action anglaise s'est fait un peu plus sentir, mais pas assez, toutefois, pour que le fond ne restât

point français. Les usages, les habitudes sociales, les relations du monde sont encore à peu près ce qu'elles étaient avant la conquête, et les colons primitifs semblent tenir à honneur de ne pas se fondre avec les maîtres nouveaux. Une grande fierté d'origine a résisté jusqu'à ce jour à tous les patiens efforts des Anglais, qui se montrent, du reste, d'une tolérance extrême, certains que l'avenir est pour eux. Ce qui contribuera à maintenir long-temps cette ligne tranchée, c'est la différence de religions ; le clergé catholique cherchant à garder sa puissance intacte contre les envahissemens de l'anglicanisme.

Nous avons cité déjà les villes les plus importantes du Canada : QUÉBEC, MONTRÉAL et leurs environs. Il faut y ajouter SAINT-THOMAS, l'un des plus gros bourgs qui soient sur le Saint Laurent, et près duquel on fait une active pêche aux marsouins ; PETITE-RIVIÈRE, l'un des climats les plus doux et les plus salubres qui soient dans cette zône ; KAMARASKA, gros bourg qu'on a surnommé le *Brighton du Canada* et où se rendent chaque année une foule de riches Canadiens qui y viennent prendre des bains de mer : c'est l'endroit où les eaux du Saint Laurent commencent à être entièrement salées.

Dans le Haut-Canada on a déjà vu YORK, KINGSTON et NIAGARA. Les autres localités de deuxième ordre sont : PORT-MAITLAND et PORT-DALHOUSIE, petites villes qui s'agrandissent chaque jour ; DUNDAS, dans une position ravissante, à l'extrémité du lac Ontario ; LONDON et BROCKVILLE.

Le Nouveau-Brunswick, outre FREDERICK-TOWN et SAINT-JOHN, possède SAINT-ANDREAS avec 3,000 habitans, NEWCASTLE sur le Miramichi et importante par ses chantiers.

La Nouvelle-Ecosse a, outre HALIFAX, LUNEBURG avec douze cents habitans, LIVERPOOL florissante par son commerce, SHELBURNE qui de 1,200 ames est tombée à 500 ; YARMOUTH, CLARE, WINDSOR, et surtout TRURO située au fond de la baie Funday et remarquable par ses hautes marées, lesquelles s'élèvent parfois jusqu'à soixante-onze pieds anglais ; enfin PRESTON importante par son beau port et par l'activité commerciale de ses habitans. Dans ses environs se trouve NEW-GLASCOW, ville remarquable par ses *mines de houille d'Albion*, exploitées par la compagnie générale des mines.

Dans l'île du Cap-Breton, île importante par ses vastes et excellentes baies, par les pêcheries et par le commerce considérable auquel elles donnent lieu, et surtout par d'inépuisables mines de houille, on cite SYDNEY, petite ville de cinq cents ames, aux environs de laquelle sont des houillères ; LOUISBOURG, jadis la ville principale du Cap-Breton et à laquelle on accordait alors 10,000 ames de population, mais qui aujourd'hui n'abrite dans son beau port et sous ses fortifications imposantes et vastes qu'une cinquantaine de maisons de pauvres pêcheurs. C'était, dans le temps de l'occupation française, l'une des cités importantes du Canada, le centre des pêcheries et la station de nos forces navales ; mais les Anglais s'en étant emparés en 1758, à la suite d'un siége mémorable, ses bastions furent démolis et ses habitans dispersés. Il reste encore dans ce gouvernement ARICHAT, la ville la plus florissante de nos jours bien qu'elle n'ait que 2,000 habitans, presque tous négocians ou pêcheurs ; SHIP-HARBOUR située sur le détroit de Canso qui sépare le Cap-Breton de la Nouvelle-Ecosse ; passage le plus sûr et le plus fréquenté pour pénétrer dans le golfe Saint-Laurent.

Dans l'île du Prince-Edouard, on trouve CHARLOTTE-TOWN, petite ville avec un beau port et 3,400 habitans ; BELFAST, colonie agricole d'Écossais, fondée par lord Selkirk et qui compte déjà quatre mille ames ; SAINT-ANDREW, GEORGE-TOWN et MURRAY-HARBOUR, les deux dernières remarquables par leurs ports.

L'île de Terre-Neuve compte JOHNSTOWN, fort belle ville de 15,000 habitans, dont 2,000 sont employés à la pêche de la morue ; HARBOUR-GRACE et PLACENTIA. On a déjà dit un mot de l'importance des pêcheries de cette île, qui demanderaient plus de détails que n'en comporte notre cadre. Quelques faits statistiques compléteront ces premiers aperçus. En 1829, les Etats-Unis employèrent quinze cents navires à cette pêche ; l'Angleterre six cents ; la France trois cents environ ; ce qui peut exiger un total de trente-cinq mille marins. L'Union et la Grande-Bretagne réunies obtinrent deux millions de quintaux de poisson, dix-huit mille barriques d'huile, valant en tout environ un million de livres sterling. La France occupa pour sa part dix mille hommes qui réalisèrent une valeur de huit millions de francs.

Maintenant, si l'on jette un coup-d'œil sur les pays nominalement possédés par les Anglais, mais dans lesquels errent des tribus sauvages et non réduites, on ne trouve rien dans le Labrador, contrée froide et déserte, qui vaille la peine d'être cité. Dans la région de l'O., comprise sous le titre de Nouvelle-Bretagne, on trouve GRAND-PORTAGE, poste de chasseurs, voisin d'une magnifique cascade ; FORT WILLIAM, le

principal établissement des Anglais et des agens de la Compagnie du nord-ouest, situé sur la rive N. du lac supérieur. Dans cet établissement existent de grandes constructions, les unes destinées au logement des employés, les autres à l'emmagasinement des marchandises, d'autres encore servant d'ateliers à une foule d'ouvriers au service de la Compagnie devenue, depuis peu, Compagnie de la baie d'Hudson. On dit que dans cet établissement existe la carte géographique la plus complète et la plus exacte qui ait été faite de l'intérieur de ce continent. Fort William est l'entrepôt le plus actif du commerce de pelleteries et le rendez-vous des employés qui viennent y déposer les produits de leur commerce et de leur chasse. Depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre, il y a, pour ainsi dire, à Fort William foire perpétuelle et cosmopolite à laquelle se rendent des Anglais, des Américains, des Suédois, des Français, des Ecossais, des Allemands et autres Européens, de même que des sauvages, des Canadiens, des Africains et jusqu'à des Océaniens et des Asiatiques. Plus loin on trouve Kildonan, colonie fondée en 1814 par lord Selkirk sur la Rivière-Rouge, établissement qui compte aujourd'hui 1,052 habitans.

Si maintenant on se dirige vers les solitudes glaciales qui avoisinent le pôle, on trouve des pays où les Européens n'ont jamais eu d'établissemens permanens, comme les bords de la mer d'Hudson qui comprennent la Nouvelle-Galles et le Maine de l'E. Sur ces côtes paraissent les premiers Esquimaux, race qui se retrouve sur tout le littoral de la mer Arctique. Ces Esquimaux sont d'une taille médiocre : généralement robustes, basanés et d'un embonpoint raisonnable, ils ont la tête large, la face ronde et plate, les yeux noirs, petits et étincelans, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux noirs, les épaules larges et les pieds extrêmement petits ; ils sont gais, vifs, mais subtils et fourbes et paraissent tenir beaucoup à leurs usages. Leurs canots sont de bois ou de côtes de baleine fort minces et entièrement recouverts de peaux de phoques. Ils ont vingt pieds de long sur dix-huit pouces de large. On en a vu qui portent jusqu'à vingt personnes. Ceux qui les montent n'ont qu'une seule rame. L'habillement des Esquimaux se compose de peaux de phoques ou de bêtes fauves, quelquefois aussi de peaux d'oiseaux terrestres et marins. Ces habits, garnis d'une sorte de capuchon, ne descendent que jusqu'à mi-cuisse ; les culottes se ferment devant et derrière : des bottes de peau enveloppent les pieds des hommes et des femmes. La seule différence pour ces dernières, c'est qu'elles portent à leurs robes une queue qui leur tombe jusqu'aux talons. Les capuchons des femmes sont aussi plus larges du côté des épaules, afin qu'elles puissent y mettre leurs enfans. D'habitude ils portent ce qu'ils appellent des yeux à neige. Ce sont de petits morceaux de bois ou d'ivoire dont ils usent contre l'ophtalmie, et qu'ils nouent par derrière.

Ces peuplades sont répandues sur les bords de la mer d'Hudson, le pays le plus triste, le plus morne, le plus sauvage que l'on puisse voir. De tous côtés s'élancent des montagnes noires et raboteuses dont les sommets sont couverts de neiges éternelles. Pour compléter l'horreur de cette désolante perspective, on voit à l'horizon d'innombrables montagnes de glace, qu'un courant très-fort entraîne vers le milieu de la mer. Tout le pays est riche en minerais. Le jaspe rouge, les hépatites et les pyrites y abondent ; mais la plus célèbre production minérale est le beau feldspath chatoyant, connu sous le nom de pierre de Labrador, et que ses vives couleurs signalent au fond de l'eau. Aujourd'hui les Esquimaux vont le chercher dans les lacs et sur les grèves, où il se rencontre par morceaux détachés. On n'a point encore trouvé la roche dont il est formé. Frobisher le prit pour un échantillon de mine d'or et en rapporta un fragment en Angleterre. La côte est peuplée de phoques et d'oiseaux aquatiques. Dans l'intérieur, on rencontre des renards, des loups, des ours et des volverennes. Mais les animaux les plus caractéristiques de ces parages sont les castors.

Le castor (*castor fiber*) est un amphibie qui peut vivre néanmoins loin de l'eau, mais qui a besoin de s'y baigner souvent. Les plus grands ont un peu moins de quatre pieds sur environ quinze pouces d'une hanche à l'autre. Ils sont blancs, noirs, fauves indistinctement. Leur poil est de deux sortes par tout le corps, et long partout, si ce n'est aux pattes. Ce poil va jusqu'à deux pouces sur le dos ; mais il diminue du côté de la tête et de la queue. Le plus court est un duvet, qui est ce qu'on nomme dans le commerce le poil de castor. Le castor vit quinze ou vingt ans. La femelle porte quatre mois, et sa portée ordinaire est de quatre petits. Les muscles de cet animal sont forts, ses os durs, ses dents tranchantes. Ses pieds, garnis de membranes, l'aident à nager, et, d'ailleurs, sa queue est celle d'un poisson. Les castors vivent par troupes de trois à quatre cents et forment des espèces de

bourgades près des lacs et des rivières. Leur premier soin, quand ils forment un établissement, est d'aller aux environs couper de très-gros arbres, qu'ils abattent avec leurs dents et traînent ensuite du côté de l'eau. Avec leur queue, ils se forment une sorte de truelle, au moyen de laquelle ils maçonnent les pieux en se servant de terre grasse. Leurs cabanes sont élevées sur pilotis au milieu de petits lacs que leurs digues ont formés. La figure de ces habitations est ronde ou ovale ; elles sont voûtées en anse de panier, et les parois ont deux pieds d'épaisseur ; un tiers de l'édifice demeure dans l'eau ; les deux autres tiers surgissent en dehors. C'est là que se loge le castor, dans une place marquée qu'il revêt de feuillages et de petites branches de sapin. Les cabanes ordinaires logent de huit à dix individus.

C'est dans le courant de l'été que les castors se livrent à ces travaux, et l'hiver les trouve achevés. Chacun fait alors ses provisions. Tant qu'ils vivent dans la campagne, ils se nourrissent de fruits, d'écorces et de feuilles d'arbres; ils pêchent aussi quelques poissons. Mais, pour parer aux besoins de l'hiver, ils font des provisions de bois tendre, et le mettent en pile, de manière à ce qu'ils puissent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. Pour manger ce bois, le castor le découpe en pièces qu'il apporte dans sa cabane. Quand la belle saison revient, les castors quittent leurs cabanes que menacent les inondations et reprennent leur course à travers la plaine. Ils reviennent au logis quand les eaux se sont écoulées. Si la violence de l'inondation ou les dévastations des chasseurs ont endommagé leurs demeures, ils les réparent. Malgré la chasse assidue que les Européens ont faite aux castors, ils en existe encore un grand nombre sur les lacs de l'intérieur. C'est pendant l'hiver qu'on se met à leur poursuite; alors leur peau est plus mince et leur poil mieux fourni. Les castors dont les cabanes sont bâties au milieu des lacs se construisent aussi de petits logemens en terre-ferme, à trois ou quatre cents pas du rivage. C'est là qu'on les surprend en leur coupant la retraite et qu'on les tue au passage.

Après la chasse du castor, la plus commune est celle de l'ours, qui est la chasse favorite des Indiens. Jadis elle était précédée de cérémonies qui s'observent encore dans quelques localités. Cette chasse a lieu en hiver. Alors les ours sont presque tous tapis dans le creux des arbres, ou bien lorsqu'ils en trouvent d'abattus, ils se font de leurs racines une tannière dont ils bouchent l'entrée avec des planches de sapin. D'autres fois encore, ils font un trou en terre, capable de les contenir, et prennent les plus grandes précautions pour en boucher l'ouverture. Quelque retraite qu'un ours ait prise, il ne la quitte point l'hiver et s'y renferme sans aucune provision. Les chasseurs savent cela; ils forment un cercle proportionné à leur nombre, puis ils avancent en se resserrant. On surprend ainsi ces animaux dans le gîte, où on les tue. Le principal objet de cette chasse est la peau de l'ours ; mais la chair est aussi fort estimée des sauvages qui la mangent en chemin et s'en régalent en famille. Dans l'été, les ours, qu'on ne tue alors qu'au haut des arbres, sont plus gras et bien plus appétissans que l'hiver, où on les surprend étiolés et amaigris.

Le bœuf est aussi un animal précieux dans l'Amérique septentrionale. Ce qu'on nomme le bœuf du Canada est le bison, plus grand que le bœuf d'Europe. Il a les cornes basses, noires et courtes; et deux grandes touffes de crin, dont l'une sous le museau, l'autre sur la tête, lui donnent un air hideux. Sur son dos est une bosse qui commence aux hanches et va toujours croissant jusqu'aux épaules. Ces animaux ont la croupe assez fine et le poitrail large avec une tête très-grosse. Ils ont l'odorat si fin que, pour s'approcher d'eux à la portée de fusil, il faut avoir soin de se mettre sous le vent. Un bœuf blessé se précipite sur les chasseurs. Vers la baie d'Hudson est une autre espèce de bœuf, que l'on nomme le bœuf musqué, parce qu'il jete une forte odeur de musc. Sa laine est fort longue et plus belle que celle des moutons de Barbarie. Plus petits que les nôtres, ces bœufs ont des cornes plus grosses, ce qui rend leur course extrêmement pénible; aussi les chasse-t-on avec la plus grande facilité.

En plusieurs endroits sur le littoral de la mer d'Hudson, le terrain est assez fertile. Entre les arbrisseaux on est quelquefois surpris de voir des groseilliers, avec leurs fruits, et des vignes qui donnent du raisin de Corinthe, des fraises, de l'angélique, du mouron, des orties, des primevères et la plupart des plantes de la Laponie. Le ciel n'est presque jamais serein : l'été, ce sont des brouillards qui l'obscurcissent; l'hiver, de petites flèches de glace souvent visibles à l'œil. Le soleil ne se lève qu'entouré d'un cône de lumière, et, quand il se couche, l'aurore boréale remplit la terre de ses clartés. Les étoiles paraissent brûlantes et en feu. Dans le grand froid, la saumure la plus forte et l'esprit-de-vin gèlent à l'air presque soudainement et rompent leurs vaisseaux. La glace des rivières atteint

huit pieds d'épaisseur. Si l'on touche du doigt un corps poli et solide, du fer ou de la pierre, les doigts y adhèrent aussitôt; mais des fourrures défendent sans peine les habitans des rigueurs de ce climat. Ils ont à se défendre en outre contre d'énormes ours blancs qui nagent de glaçon en glaçon et attaquent les canots.

CHAPITRE LIII.

GROENLAND. — ISLANDE.

La dernière terre de l'Amérique septentrionale, en remontant vers le pôle, est le Groënland, dont les limites ne sont point encore fixées. On le croit, toutefois, détaché du continent.

Le Groënland est une des terres les plus désolées et les plus affreuses qui soient au monde. Il est comme pétrifié dans les glaces. Rien de plus grandiose et de plus accablant que l'aspect de ces masses congelées qui affectent les formes les plus bizarres, et qui, au besoin, auraient donné à l'homme des élémens d'architecture. Ici c'est une église avec son clocher gothique; là un château avec ses tourelles; ailleurs un vaisseau qui semble voguer sur cette mer immobile; partout ce sont des apparitions fantastiques qui semblent avoir donné naissance à cette poésie des Sâgas, née dans les glaces de l'Islande. Quand le printemps vient, ces blocs de glace, soulevés par le vent, se détachent, s'entrechoquent, se rejoignent, de manière à ne laisser entre elles qu'un passage dangereux. Il est des glaces qui s'épaississent sur ce rocher, de manière à l'absorber et à le rendre invisible. Ces glaces, qu'on peut nommer terrestres, sont bleues, percées de fentes et de cavités. Elles semblent d'une nature plus solide que les glaces flottantes, et, comme elles, affectent mille formes gracieuses et bizarres. On y croit voir des arbres branchus et couverts de givre, des colonnes, des péristyles, des arcs de triomphe, des palais avec leurs magnifiques façades, le tout orné de toutes les couleurs du prisme par un soleil qui les fait briller en lumineuses facettes. Ces montagnes de glace sont indestructibles. Ce qui en a fondu dans le jour gèle durant la nuit; quelquefois, pourtant, la chaleur les détache et les fait changer de place. L'air qui s'y enferme les fait alors éclater comme des volcans qui rejettent toutes les substances étrangères.

Dépourvu de bois, le Groënlandais se sert des nombreux troncs flottés que la mer rejette sur ses grèves. Ce sont des aunes, des saules, des bouleaux, des trembles, des pins, des sapins. On ne sait d'où viennent ces bois et par quels courans ils sont jetés dans ces parages.

Le plus grand froid du Groënland est en janvier; la mer est un chemin de glace, et souvent, faute de pouvoir aller à la pêche, les Groënlandais meurent. L'été se compte depuis juin jusqu'à la fin de septembre. Dans cet intervalle, le Groënland n'a point de nuit. Le soleil reste bien caché trois heures environ; mais les deux crépuscules se touchent. Pendant l'hiver, au contraire, le pays a des nuits qu'éclaire seule la réfraction des glaces.

Cette contrée a son histoire fabuleuse. Elle fut, dit-on, visitée pour la première fois en 982 par un grand seigneur norwégien, qui y passa de l'Islande où il avait été exilé et qui lui donna le nom de Groënland ou terre verte. Sous le roi de Norwège Olaüs, des colonies s'y fondèrent, et dans le nombre celles de Garde et d'Albe. Jusqu'en 1368 ces colonies demeurèrent vassales de la Norwège; mais, vers ce temps, une épidémie que l'on nomma la mort noire les ravagea et les détruisit toutes. Depuis lors rien ne s'était plus tenté sur ce point, lorsqu'en 1728, Egède, pasteur de Vogen, débarqua au Groënland et chercha à convertir les naturels au christianisme. S'étant établi sur une île, il y construisit quelques habitations, et s'y maintint, moins pour y former des relations commerciales que pour y gagner quelques ames à la foi du Christ. En 1733, il fut rejoint par un renfort de frères Moraves qui porta à quatre ou cinq mille hommes le personnel de la colonie, d'où provint une pepetite ville que l'on nomma New-Herrnhutt. Ces divers établissemens ont tous été détruits, soit à cause des rigueurs du climat, soit par suite de l'insociabilité des habitans.

Ces indigènes sont de petite taille; ils ont le visage large et plat, les joues rondes et potelées, quoiqu'avec des pommettes saillantes; les yeux petits et noirs, mais sans expression; un nez épaté, une bouche petite et ronde, la lèvre inférieure plus grosse que la lèvre supérieure. Leur teint est en général olivâtre; leurs cheveux sont noirs, épais et fort longs. Ils ont la barbe courte et rasée, les mains petites et charnues, les épaules larges, surtout les femmes. C'est une race courageuse, robuste, endurcie à la fatigue et capable de soulever des poids deux fois plus lourds que ceux que soulèverait un Européen. Leur caractère est plus railleur qu'il n'est jovial; contens de leur condition, ils ne voient rien au-dessus d'une pêche abondante. Le matin, un Groënlandais monte sur une éminence pour

voir quel temps se prépare; il en redescend serein si le temps est au beau, triste s'il est nébuleux. Le soir, revenu de la pêche, il est causeur et bavard quand il n'a pas perdu sa journée. Ce peuple vit de phoque, de saumon, de flétan que l'on découpe en longues tranches. Le principal repas du Groënlandais est celui du soir, au moment du retour de la pêche; il y convie ses voisins, ou bien il leur envoie une portion de butin. Ses vêtemens sont chauds et nombreux. Il a, pour se couvrir, des fourrures de toute espèce; mais plus communément des peaux de phoque, dont il tourne en dehors le côté le plus rude. Les culottes et les bas sont de la même peau; les souliers d'un cuir noir, doux et préparé, sont attachés aux pieds avec des courroies qui passent par-dessus la plante. Les semelles rebordent de deux doigts, tant devant que derrière. Les personnes que le commerce met à leur aise portent maintenant des capes, des culottes et des bas de laine.

Les hommes ont les cheveux ras; les femmes les relèvent sur la tête, en les entrelaçant de verroteries. Le comble de la coquetterie, c'est de porter sur le visage une broderie faite avec un fil noirci de fumée. On le leur passe entre cuir et chair de manière à former une sorte de tatouage.

Les Groënlandais ont des tentes l'été, des maisons l'hiver. Ces maisons, de la hauteur d'un homme, varient, dans leur longueur, de deux à quatre brasses. Elles sont construites d'ordinaire sur des endroits élevés et principalement sur une base de rocher. Une maison loge souvent plusieurs familles. Chacune d'elles a son feu alimenté par une pierre ollaire dont la mèche est une mousse fine ou quelquefois de l'amiante, et au-dessus est suspendue une chaudière, longue d'un pied, large de six pouces, destinée au repas de la famille. C'est dans ces huttes que vivent les Groënlandais, exempts de besoins et contens de leur pauvreté. Outre sa maison, chaque famille a sa tente, qui peut contenir vingt personnes. La tente est plus aérée, plus habitable pour un étranger, que la hutte toujours enfumée et puante.

Les armes des Groënlandais étaient autrefois l'arc et les flèches; aujourd'hui ils se servent du fusil. Leurs canots fort bien construits sont recouverts de cuirs fraîchement préparés et ramollis, dont on calfate les coutures avec de la vieille graisse. Les petits bateaux nommés *kaiaks* ont dix-huit pieds dans leur plus grande longueur, et dix-huit pouces dans leur plus grande profondeur. C'est dans cette frêle embarcation que le Groënlandais, avec son habit de pêche de couleur grise, affronte des tempêtes qui effraieraient un vaisseau. Il les dirige au moyen de son aviron avec une rapidité telle qu'elles peuvent faire vingt-quatre lieues par jour. Cet aviron est le salut du Groënlandais; tant qu'il le tient, peu lui importe la vague; il la traverse comme ferait un poisson et surnage quand elle a passé. Il n'est point d'Européen qui se risquât dans un kaiak même par une mer calme; le Groënlandais le lance au large par les temps les plus épouvantables. Il est vrai que la vie de ces indigènes se passe presque toute au milieu des flots. A peine adultes, ils vont à la pêche du phoque, pêche terrible. Quand le pêcheur aperçoit un de ces amphibies, il s'en approche à la distance de quatre ou cinq brasses et le harponne une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que mort s'en suive. Alors les femmes hâlent et tirent hors de l'eau le monstre marin.

Les mœurs des Groënlandais sont assez bizarres. Les mariages s'y négocient par de vieilles femmes; puis quand la jeune fille résiste, après tous les préliminaires, on emploie une sorte de violence, et même les coups. Une fois mariée, elle oublie tout cela et devient bonne épouse. L'amour de leurs enfans distingue ces femmes. Elles les portent partout où elles vont et président à leur éducation première. A dix ans, on donne un kaiak à l'enfant, et il se divertit à chasser et à pêcher sur la côte. La prise du premier phoque est l'occasion d'une fête de famille. Si, à l'âge de dix ans, il n'a rien pris, il demeure un objet de dédain et passe à la pêche abandonnée aux femmes, celle des coquillages et des moules.

Le commerce du Groënland consiste en une grande foire, rendez-vous général de toutes les tribus et des Européens qui viennent traiter avec elles. Là les Groënlandais exposent leurs marchandises, et fixent leur choix sur les objets d'échange. Les indigènes du sud n'ont point de baleines, ceux du nord point de bois. Des bateaux de Groënlandais, dans lesquels s'entasse toute la famille, font des voyages de trois à quatre cents lieues pour aller vendre à la baie de Disco, des cornes, des dents de poisson, des barbes, des côtes, des os de queue de baleine. Ils passent ainsi souvent des années entières loin du lieu habituel de leur résidence. Le commerce important entre les indigènes et les étrangers consiste en peaux de renards et de phoques et en huile d'animaux marins. Les Groënlandais reçoivent aujourd'hui, non-seulement de l'argent en paiement, mais encore du papier monnaie.

Les Groënlandais ont quelques fêtes; par exemple, celle du soleil au solstice d'hiver. Ces fêtes consistent en festins où ils dévorent une énorme quantité de vivres, et où ils dansent ensuite au son d'un tambour. Le ménétrier accompagne quelquefois une chanson sur la pêche aux phoques. A la suite de la danse, on vide les querelles et l'on termine la réjouissance par des chants. Il ne paraît pas qu'il existe parmi eux de lois proprement dites; l'usage en tient lieu.

Avant qu'on leur enseignât le christianisme, ils ne semblent pas avoir eu une religion bien caractérisée. A peine reconnaissaient-ils quelques esprits supérieurs et inférieurs, bons et mauvais. Leurs prêtres étaient en même temps des sorciers et des médecins, comme chez beaucoup de peuplades américaines; on les nommait des *Angekoks*. Leur langue se rapproche de la langue esquimaude ; elle se compose de polysyllabes qui la rendent fort difficile à prononcer. Ils ont une poésie, mais sans rime et sans mesure. L'écriture leur était tout-à-fait inconnue, et ils la regardaient comme un sortilége. En médecine, ils savent peu de chose : cependant ils raccommodent les fractures tant bien que mal. Quand un homme est mort, on jette, comme devant porter malheur, tout ce qui a touché à sa personne. On pleure ensuite pendant une heure; on coud le cadavre dans sa plus belle pelisse, et on le porte dans la tombe, sur laquelle on a soin de faire pousser un peu de gazon vert, qu'on recouvre ensuite de grosses pierres larges pour garantir le corps contre les oiseaux et les renards. Aux côtés du tombeau, on met le kaiak du mort, ses flèches et ses outils; si c'est une femme, on y laisse son couteau et ses aiguilles. Quand la cérémonie funèbre est accomplie, les parens rentrent dans la maison du deuil, et là, au milieu du cortége, accroupi et silencieux, le plus proche parent du mort prononce son oraison funèbre, interrompue par les sanglots de l'assistance.

Telle est la vie des Groënlandais. L'histoire naturelle de cette contrée a aussi ses caractères spéciaux. La charpente de la contrée se compose d'une roche très-dure, dans laquelle on trouve le spath, le quartz, le grenat, le talc et d'autres substances hétérogènes. Dans ces montagnes, l'amiante est très-commune. Son grain est un tissu de filamens longs d'un travers de doigt. Quand on la rompt, elle présente, à l'endroit de la jointure, une surface dure et polie, et quand on la broie, elle se déploie en fils d'une grande blancheur.

La végétation est très-pauvre au Groënland. On a vainement essayé d'y naturaliser les céréales. Il croît dans les rochers une espèce de jonc dont les Groënlandais font des paniers, et dans les graviers une graminée qu'ils emploient contre l'humidité. La verdure la plus grande est celle de la mousse et celle d'un lichen qui se mange. Le genévrier, le sorbier, l'oseille, le capillaire, l'angélique, la grande et petite fougère, la scabieuse, la saxifrage, etc., se retrouvent aussi sur toute cette côte ; mais la plante la plus commune et la plus utile est le cochléaria, remède souverain contre le scorbut.

Quant aux animaux, il faut citer le renne, qui est sauvage au Groënland. Les plus forts rennes y sont de la grosseur d'une génisse. Quand ils ont le bois tendre, leur poil est comme une laine douce qui tombe bientôt : en automne, l'animal engraisse. Les renards gris ou bleus sont fort communs en Groënland, où ils vivent d'œufs et d'oiseaux, quelquefois de moules et de crabes. L'ours blanc habite aussi ces mers : sa chair blanche et grasse est fort au gré des Groënlandais. Avec la graisse de l'animal, ils apprêtent leur poisson, et la graisse des pattes est employée dans la médecine. Loin de craindre l'homme, l'ours blanc l'attaque, et, poursuivi, il plonge sous les bancs de glace. Les Groënlandais les chassent avec leurs chiens.

Parmi les poissons, le principal est la baleine. Les Groënlandais ne la pêchent pas comme les Européens. Ils la harponnent; mais, pour l'empêcher d'aller ensuite au fond de l'eau, ils suspendent aux harpons de grandes vessies faites de peau de phoques, de manière à ce qu'elles ne puissent pas facilement plonger. Quand elle est achevée à coups de lance, les pêcheurs se jettent à l'eau avec leur casaque de mer faite en peau de phoque, et se distribuent autour de leur proie, qu'ils tranchent et taillent dans tous les sens.

L'Islande, comme le Groënland, appartient à l'Amérique septentrionale. C'est la plus grande île de l'Océan arctique, située entre le Groënland et l'Europe. Sa charpente est une vaste montagne minée de cavités profondes, dans lesquelles sont entassés de grands dépôts de minéraux, de matières vitrifiées et bitumineuses. Vue du large, l'Islande se présente comme un cône court et écrasé dont les sommets sont couverts de neiges éternelles, et dont les vallées présentent l'aspect d'un bouleversement. C'est un amas énorme de pierres et de rochers en éclat, aigus, quelquefois poreux, et à demi-cal-

cinés. Les fentes et les creux de rochers sont remplis d'un sable noir, rouge et blanc, ce qui donne au paysage un aspect dur et sévère. Cependant, encadrées au milieu de ces rochers, se révèlent des oasis charmantes, des vallées fertiles et délicieuses.

Un auteur islandais, Arngrim Jonas, raconte ainsi la découverte de l'Islande. Un certain Maddoc, allant aux îles Feroë, fut jeté par une tempête sur la côte orientale de cette île, à laquelle il donna le nom de Snœland; mais il ne s'y arrêta pas. Le premier qui y séjourna fut un nommé Gardar, Suédois, qui y passa l'hiver de 864. A son tour, un pirate de Norwège nommé Flocco voulut la reconnaître. Il y parvint à l'aide de pigeons qu'il lâchait par intervalles, et dont il observait la direction. Abordé à la partie orientale de Gardars-Holm, Flocco y passa l'hiver, et donna à cette terre le nom d'Islande, qu'elle a conservé depuis. Un autre Norwégien nommé Ingulfe prit aussi asile sur cette terre en 874 pour se soustraire au châtiment qui l'attendait comme meurtrier de deux grands seigneurs.

Ces divers émigrans semblent avoir trouvé l'Islande déjà peuplée. Une branche de la famille scandinave y vivait de temps immémorial, avec ses mœurs, ses usages, sa poésie ; ce qui donnerait à cette île, ethnologiquement parlant, un caractère plus européen qu'américain. En compulsant les annales de ces peuples, on y trouve que dans les temps les plus reculés ils avaient une mythologie qu'ils nommaient *Edda*, et qui leur était commune avec les peuples scandinaves du nord de l'Europe. La plus ancienne Edda est un recueil de vieilles poésies scandinaves, formé par Sœmund, dit le Savant, qui vivait dans la seconde moitié du onzième siècle. Des pièces qui composaient cette collection, trois seulement sont parvenues jusqu'à nous. La première est la prophétie de Vola, sibylle du Nord, révélant les décrets du dieu suprême, et racontant les aventures de Loke, le génie du mal. La seconde est le *Havamaal* (discours sublime d'Odin), code de mœurs et de doctrine à l'usage de ces peuples, catéchisme de philosophie pratique, qui se rapproche, par la naïveté et la sagesse, de l'œuvre admirable de Franklin intitulée : *le Bonhomme Richard*. Le troisième fragment, nommé la *Magie d'Odin*, a beaucoup plus de pompe et plus de magnificence ; elle contient la cosmogonie, la mythologie runiques. Enfin le dernier fragment est la *Scalda*, les Scaldes, compilation faite par Snorre pour l'intelligence des anciennes poésies scandinaves. L'auteur y donne la liste des épithètes des dieux : Odin en a cent vingt-six; Thor, son fils aîné, douze. Thor était le Jupiter, Odin le Mercure des Scandinaves. C'est de là que le jeudi porte encore, chez les Islandais modernes, le nom de *Torsdag*, et le mercredi celui d'*Odensdag*. Les autels consacrés à ces divinités étaient revêtus de fer; un feu perpétuel y brûlait, et des vases d'airain y recevaient le sang des victimes humaines, avec lequel on arrosait ensuite les fidèles. Ce ne fut guère qu'en 885 que le christianisme sapa ce paganisme sanguinaire, qui ne fut extirpé tout-à-fait que vers l'an 1000 de notre ère. Le luthéranisme, introduit vers le milieu du XVI[e] siècle, ne put y devenir la religion dominante qu'après de longs troubles et une grande effusion de sang.

Les Islandais ne tiennent, par aucun caractère du visage, aux informes Groënlandais. Quoique d'une stature médiocre, ils se rapprochent beaucoup des Norwégiens; ils sont bien pris, bien conformés, quoique peu robustes. Les mariages ne sont pas féconds. Peu industrieux, mais doux et obligeans, ces insulaires exercent l'hospitalité aussi généreusement que leurs moyens le leur permettent. La pêche et le soin de leurs troupeaux, voilà leurs principales occupations. Les hommes vont à la pêche toute l'année, et les femmes apprêtent le poisson. Il existe en outre une sorte d'industrie locale : les hommes préparent le cuir et exercent les arts mécaniques. Comme les paysans du Jutland, ils manufacturent une sorte d'étoffe grossière, connue sous le nom de *wadmal*. Graves et religieux, ces indigènes ne font aucun acte de la vie, si peu important qu'il soit, sans se recommander à la protection divine. Quand ils se réunissent, ils lisent leurs anciens *sagas*, ou bien de nouveaux *sagas*, composés par les jeunes poëtes du pays; on chante ces sagas, tantôt en alternant, tantôt à la ronde et en chœur. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux, comme parmi les anciens Scandinaves, et ils tiennent à honneur d'y être déclarés fort habiles. Le vêtement des Islandais est des plus simples; il se rapproche, pour les deux sexes, du costume de nos matelots : les femmes portent des robes, des camisoles et des tabliers de drap; elles ont à leurs doigts des bagues d'or, d'argent ou de cuivre, suivant l'état de leur fortune. Des étoffes plus amples et plus fines distinguent les plus riches. Les plus pauvres sont vêtues de laine grossière fabriquée dans le pays. Pour la pêche, les hommes ont des habits de peau de mouton ou de veau, qu'ils endossent par-dessus leurs ha-

bits ordinaires, et qu'ils ont soin de frotter avec du foie ou de la graisse de poisson, ce qui exhale une odeur très-désagreable. Quant aux plus riches Islandais, ils se vêtissent et ils se meublent, autant que possible, comme en Danemarck. Les logemens des indigènes sont ordinairement fort misérables. Dans certains endroits, les maisons sont construites avec le bois que la mer jette sur la grève, et qu'ils combinent avec la lave et la mousse. Ils couvrent le faîte de gazon posé sur les solives, quelquefois aussi de côtes de baleines, plus durables et moins chères que le bois. La principale nourriture des Islandais consiste en poisson salé et en laitage; la viande et le pain, quoique plus communs qu'autrefois, y sont encore assez rares. Dix huit mille tonnes de seigle sont consommées dans l'île. La boisson ordinaire est le *syre*, résidu du beurre battu qu'ils font fermenter d'après une recette particulière. Quelquefois aussi on utilise, pour la nourriture, des plantes indigènes, comme le *lichen islandicus*, dont un grand nombre d'habitans usent comme de pain.

La population actuelle de l'Islande ne va guère au-delà de quarante mille ames, la petite vérole y exerçant toujours de grands ravages. Dans le nombre, on compte d'excellens ouvriers, orfèvres, menuisiers, constructeurs, forgerons. Dans les professions libérales, l'Islande a aussi produit des hommes célèbres, parmi lesquels il faut citer Snorre, Sturleson, Sœmond, Thormodus Thorlacius, Arngrim Jonas et plusieurs écrivains assez célèbres. Il est du reste peu d'Islandais qui ne sachent lire et écrire. L'Islande possède des sociétés littéraires dont quelques-unes ont publié des mémoires. Les paroisses ont commencé à former de petites bibliothèques, où les pères de famille viennent prendre des ouvrages de morale, qu'ils lisent tout haut à la veillée du soir. L'histoire biblique et l'histoire scandinave, la mythologie payenne et la révélation chrétienne forment l'objet de leurs entretiens et quelquefois de leurs controverses. Parmi les ministres du pays, on en trouve beaucoup de versés dans l'étude de la littérature grecque et romaine.

L'Islande se divise en trois bailliages, ceux du sud, du nord, de l'est et l'ouest, avec trois chefs-lieux, Reikiavig, Stapon et Madruval. Reikiavig, capitale de la contrée, peut contenir cinq à six cents ames de population. On y trouve pourtant un lycée, une école lancastrienne, une typographie, où l'on imprime deux journaux; deux sociétés savantes, annexes de celle de Copenhague, fondations qui rappellent l'antique gloire d'un pays où les scaldes (trouvères du Nord) chantaient leurs poétiques sâgas lorsque l'Europe était encore plongée dans la nuit de la barbarie. Les autres localités remarquables sont: Lambhaus, avec un observatoire, Besselat, Skalholt et Holum.

On a vu ce qu'était l'Islande comme charpente géologique, un vaste rocher que pressent des glaces et que creusent des feux souterrains, une terre dont les flancs bouillonnent et dont la croûte extérieure est presque toujours congelée, phénomène terrible, qui prend un caractère plus âpre encore par les configurations bizarres et tourmentées du rocher. Sur toute la surface de l'île, on distingue çà et là de vastes formations de lave, qui se cristallise souvent en blocs basaltiques pareils à ceux de la fameuse *Chaussée des Géants* en Irlande. Cette lave se répand parfois encore en longues coulées, ou bien elle se fige, dans l'intérieur des cavernes, en stalactites singulières. L'île renferme une dizaine de volcans, dont le plus célèbre, le mont Hekla, est situé dans la partie méridionale, à cinq quarts de lieue environ du rivage. On estime son élévation à quatre mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. En 1783, s'est révélé un autre volcan, celui de Skaptefell, qui a comblé tout un fleuve de pierres ponces et de laves. Un canton fertile fut alors changé en un désert de scories. Ce qui prouve encore le travail immense et souterrain des matières ignées, c'est l'apparition et la disparition subite d'îlots volcaniques, qui ont marqué quelques éruptions.

L'une des plus merveilleuses curiosités de l'île, ce sont ses sources d'eau chaude qui n'ont pas toutes le même degré de chaleur : les unes sont tièdes et se nomment *laugar* (bains); les autres lancent à grand bruit des eaux bouillonnantes et se nomment *hverer* (chaudières). La plus remarquable de ces sources est celle que l'on nomme *Geyser*, et qui se trouve près de Skalholt, entourée d'une foule d'autres sources moins considérables. Son ouverture est du diamètre de dix-neuf pieds, et le bassin dans lequel elle se répand en a trente-neuf. L'archevêque de Troil l'a vue s'élancer à quatre-vingt-huit pieds, le docteur Lind à quatre-vingt-douze; la colonne d'eau retombe sur elle-même, ou se termine en girandole. Hooker, qui a vu ce phénomène, le décrit ainsi :

« A un demi-quart de mille du point par lequel j'étais arrivé, jaillit la source de Geyser; un vaste monticule circulaire et siliceux, beaucoup plus élevé que ceux qui entourent les au-

tres sources, et composé d'une infinité de petits tertres à surface scabreuse, couverte d'efflorescences blanchâtres, forme le bassin de cette fontaine extraordinaire. Placé sur le bord qui est à dix-sept pieds de l'orifice du centre, je vis que l'intérieur du bassin est bien moins raboteux que le dehors. Il était en ce moment rempli d'une eau extrêmement limpide : j'observai au centre une légère ébullition et une colonne de fumée peu épaisse, qui le devenait davantage aussi souvent que l'ébullition était plus forte. Au bout d'une heure, j'entendis gronder sous terre un bruit sourd, qui se répéta par trois fois, les deux dernières à un intervalle plus rapproché que la première : il ressemblait à celui du canon dans le lointain, et était accompagné chaque fois d'une commotion de la terre, bien légère, quoique très-sensible : aussitôt après le bouillonnement l'eau augmenta; la vapeur devint plus forte, et une grande agitation se manifesta. D'abord l'eau roula, sans grand murmure, par-dessus le bord du bassin, ce qui fut suivi instantanément par un jet qui ne s'éleva pas au-dessus de douze pieds et poussa simplement l'eau hors du centre du bassin : mais ce mouvement fut suivi d'une explosion très-bruyante. Ce jet étant retombé après avoir atteint sa plus grande hauteur, l'eau coula par-dessus les bords plus abondamment qu'auparavant, et, en moins d'une demi-minute, un second jet lui succéda. Le lendemain, à onze heures et demie, un bruit souterrain et des commotions du sol annoncèrent une éruption : le bruit se répéta plusieurs fois à intervalles inégaux qui se succédaient rapidement : il me semblait entendre des décharges d'artillerie faites sur un vaisseau dans un jour de fête. J'étais alors sur le bord du bassin; je fus obligé de me reculer de quelques pas, à cause du soulèvement de l'eau dans le centre, qui fut suivi d'un débordement de sa surface agitée, ce qui recommença trois fois en trois minutes. Au bout de quelques secondes le premier jet s'élança : un second lui succéda rapidement; enfin un troisième, qui s'élança jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de hauteur : sa grosseur, à la base, était à peu près égale à la largeur du bassin qui était de cinquante et un pieds de diamètre; le fond offrait une masse prodigieuse d'écume blanche, d'un aspect magnifique, et qui ne laissait rien apercevoir; mais plus haut, au milieu des énormes nuages de vapeur qui s'étaient dégagés du canal, on distinguait par intervalles l'eau montant en une colonne compacte qui, à une plus grande élévation, se brisait en un nombre infini de minces filets de pluie fine, dont quelques-uns étaient lancés perpendiculairement beaucoup plus haut, tandis que d'autres étaient lancés diagonalement à des distances étonnantes. L'extrême limpidité de la masse d'eau, et l'éclat brillant des gouttes éparses, quand le soleil les éclairait, ajoutaient infiniment à la beauté du spectacle. Un quatrième jet fut bien moindre que celui qui l'avait précédé de deux minutes au plus; aussitôt après, l'eau rentra dans le bassin avec fracas, et l'on n'aperçut plus que la fumée, qui avait augmenté depuis le commencement de l'éruption.

» Je pus alors marcher dans le bassin jusqu'à l'orifice du tuyau; l'eau y était descendue à dix pieds au-dessous du bord. Elle continuait à bouillir, et de temps en temps remontait avec grand bruit à quelques pieds, puis s'abaissait de nouveau et restait tranquille pendant peu de temps. Cela dura ainsi plusieurs heures; ce ne fut que vingt minutes après que l'eau fut rentrée dans le tuyau, que je pus, sans me brûler, m'asseoir sur le bassin et y toucher pour prendre les mesures. Le tuyau, qui est large à son ouverture, se rétrécit graduellement jusqu'à une profondeur de trois pieds; puis devient cylindrique et descend verticalement jusqu'à une profondeur de soixante pieds, suivant le témoignage d'Olafsen et de Paulsen. »

Dans la même enceinte, une nouvelle source s'est révélée, il y a peu de temps, comme rivale de l'ancien Geyser; c'est celle du nouveau Geyser, qu'on a nommée le *Strok*. Voici ce qu'en dit M. Hooker.

« A neuf heures et demie, j'étais occupé à examiner des plantes que j'avais cueillies la veille : tout-à-coup j'entends sous mes pieds un bruit épouvantable comme celui d'une cascade immense; j'écarte la toile de ma tente, et j'aperçois une énorme colonne d'eau qui, jaillissant du bassin voisin, s'élevait à une hauteur prodigieuse et me saisit d'étonnement. Durant une heure et demie, un jet d'eau non interrompu continua de s'élancer à une hauteur de cent cinquante pieds; son diamètre était de dix-sept pieds. L'eau était poussée avec tant de rapidité et tant de force, que la colonne était presque aussi grosse au sommet qu'à la base. Placés entre le soleil et le jet d'eau, nous jouîmes du coup-d'œil ravissant de la réunion des plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel, produites par les gouttes d'eau tombantes que le vent chassait de notre côté. Je m'avançai au milieu de ce déluge de pluie; mes habits furent entièrement trempés; je ne m'aperçus pas que la température de

l'eau fût plus haute que celle de mon corps. La colonne de liquide était si compacte, que, de l'autre côté du bassin, quoique je me tinsse sur le bord du cratère, je ne fus nullement mouillé. Les plus grosses pierres que je pus trouver et que je jetai dans l'orifice furent lancées plus haut que le jet d'eau, et divisées en petites parties par la force de l'explosion. Enfin, au bout de deux heures et demie, depuis le commencement de l'éruption, l'eau s'enfonça dans le tuyau à une profondeur de vingt pieds, et ne cessa pas d'y bouillonner. Les mouvemens de ce nouveau *Geyser* ne sont pas aussi réguliers que ceux de l'ancien; les éruptions de cette source ne sont pas non plus accompagnées, comme celles de l'autre, du bruit souterrain qui les annonce. »

Le docteur Henderson eut l'occasion, à son tour, de voir les deux Geyser; et il raconte des faits à peu près analogues. C'est à ce voyageur que l'on doit les plus curieux détails sur l'Islande, pays fécond en phénomènes physiques. Dans le nombre, il faut citer le lac de Myvatn, dont les bords, dans leur circonférence de cinquante milles, sont encadrés de falaises de lave; il faut citer encore les Namas ou montagnes de soufre, près desquelles se trouvent les meilleures mines de l'Islande. La montagne de soufre s'élève à une hauteur considérable, à l'E. de la cavité dans laquelle ces mines sont situées. Elle n'a pas plus d'un mille de largeur; mais elle en a plus de cinq en longueur, s'étendant de l'extrémité orientale du lac vers le N., entre le Krabla et le Leizhnukr, où elle joint la chaîne qui sépare les deux volcans.

Au débouché de ces montagnes, un spectacle terrible et étrange s'offrit au docteur Henderson.

« Presque directement au-dessous de ce précipice, dit-il, et à une profondeur de plus de six cents pieds, je remarquai une rangée de douze monticules, dont le sommet, creusé en forme de chaudière, était rempli de vase qui bouillonnait avec un bruit extraordinaire. Il s'en élevait d'immenses colonnes d'une vapeur épaisse, qui, se répandant dans l'atmosphère, interceptaient en quelque sorte les rayons du soleil, alors très-haut sur l'horizon. Tout ce que la fiction a de plus exagéré ne pourrait rendre ce qu'il y avait à la fois de grand et d'affreux dans ce tableau : l'imagination la plus hardie ne saurait s'en faire une idée. Je demeurai à peu près un quart d'heure comme pétrifié, les yeux fixés sur ce qui se passait dans l'abîme au-dessous de moi, lorsqu'en me retournant, j'aperçus l'épouvantable Krabla.

» Nous guidâmes nos chevaux par un sentier tortueux le long des flancs de la montagne; puis, comme ils devenaient rétifs et que le sol était moins ferme, nous les laissâmes, et marchant avec précaution, au milieu des bourbiers bouillonnans, nous arrivâmes près des sources. A l'exception de deux, éloignées d'une trentaine de pas des autres, toutes sont rapprochées au milieu d'une grande cavité dans la lave : quelques-unes sont tranquilles, mais font entendre un bruit terrible et vomissent encore de la fumée; d'autres bouillonnent fortement et rejettent leur boue noire autour de l'orifice de la cavité; deux à trois s'élèvent par intervalles à une hauteur de deux ou trois pieds. La plus remarquable de ces sources est celle de l'extrémité septentrionale de la cavité; son bassin, à la partie supérieure, a au moins vingt pieds de diamètre. L'eau trouble et noire fut comparativement tranquille pendant deux minutes : ensuite elle s'agita violemment et s'éleva à une quinzaine de pieds, s'écartant obliquement entre chaque jet, de sorte qu'il y avait du risque à se tenir près du bord pendant l'éruption. Ce qui accroissait le danger, c'est que le sol n'avait pas de fermeté : sans doute d'autres cavités étaient contiguës à celle que l'on voyait; ainsi en faisant un saut en arrière pour n'être point échaudé, on risquait de s'enfoncer dans un trou rempli d'argile et de soufre, à moitié liquides et bouillans. Chaque éruption est accompagnée d'un grand bruit et de l'émission d'une grande quantité de vapeurs fortement imprégnées de soufre. Elle dure quatre minutes; ensuite le fluide est tranquille. Les deux ouvertures éloignées des autres sont remplies d'une vase épaisse qui bouillait à peine; mais leur surface étant considérable, elles exhalaient une énorme quantité de vapeurs. A une très-grande distance autour de ces sources et le long de la montagne, le terrain est si chaud, que l'on ne peut pas enfoncer sa main à plus de trois pouces.

» En suivant le bord oriental d'une coulée de laves, nous avions à droite une montagne dont les flancs étaient, çà et là, revêtus d'herbe; de temps en temps des saules nains relevaient leur tête au-dessus de la crête de lave. Nous arrivâmes ainsi au pied du Krabla sans rencontrer aucun de ces bourbiers qui effraient tant le guide. Mais là d'autres obstacles se présentèrent.

. . . .

Nos fatigues durèrent encore une heure, au bout de laquelle je pus contempler l'objet qui m'attirait. Quel sentiment d'horreur me domina, quand je pus embrasser du même coup

d'œil toute l'étendue de la scène ! Au fond d'un ravin, se présentait une mare circulaire ayant au moins trois cents pieds de circonférence, et remplie d'une matière liquide et noire. De son centre s'élevait, avec un bruit épouvantable, un jet de la même matière ; comme il était enveloppé de fumée jusqu'à trois pieds de la surface de la mare, je ne pus juger de la hauteur à laquelle il atteignait.

» Tout ce que je voyais me donna lieu de supposer que la cavité où se trouve la mare est le milieu d'un cratère qui, après avoir vomi des quantités immenses de matière volcanique, a dissous les parties adjacentes de la montagne à un tel point qu'elles se sont éboulées intérieurement, ne laissant que cette chaudière bouillante pour marquer sa situation. La surface de la mare est à sept cents pieds au-dessus de ce qui paraissait être la cime la plus élevée du Krabla, et à deux cents pieds au-dessous de la hauteur opposée, sur laquelle je me tenais.

» La source ayant continué, pendant quelques minutes, à rejeter la matière boueuse, sa violence diminua sensiblement. Le terrain à l'O. de la cavité n'étant pas assez solide, je décidai le guide à me suivre jusque sur le bord de la mare. Je montai sur une digue au N., formée d'argile rouge et de soufre, et comme le vent soufflait de ce côté, je pus considérer les objets bien à mon aise. Près du centre de la mare, est l'ouverture de laquelle s'élance la colonne d'eau, de soufre et d'argile noire bleuâtre, dont le diamètre est égal à celui du Geyser dans ses plus grandes éruptions. La hauteur des jets variait de douze à trente pieds ; lorsqu'elle avait graduellement diminué, l'on ne voyait plus dans l'orifice qu'un bouillonnement qui le distinguait du reste de la surface de l'étang. Pendant une heure que je demeurai en observation, les éruptions se renouvelèrent de cinq en cinq minutes ; elles duraient deux minutes et demie. J'en étais averti par un petit jet qui s'élevait dans cette même mare, un peu à l'E. du grand ; il communiquait évidemment avec celui-ci ; car une ligne continue de bouillonnement s'étendait de l'un à l'autre. Ses jets s'élançaient de cinq à douze pieds. Un autre canal bouillonnant dérivait de l'ouverture principale vers le N. E., mais n'aboutissait pas à un jet. Pendant l'éruption, les vagues du fluide bourbeux venaient battre les bords de l'étang et y déposaient une argile d'un bleu foncé. Au pied de la digue, le sol était percé d'une quantité innombrable de petits trous, desquels sortaient sans cesse, avec un sifflement très-fort, des bouffées de vapeur. A l'O. de la mare, une pente douce laissait échapper l'eau, qui, par une ravine tortueuse, coulait au pied de la montagne. Le terrain autour du bord de la mare était si mou, que ce ne fut pas sans un danger imminent que j'essayai de plonger mon thermomètre dans le liquide. Cette tentative pour connaître le degré de chaleur de la source fut inutile, parce que les exhalaisons sulfureuses noircissent le verre.

» L'horreur qu'inspire la vue de cette mare singulière ne peut se décrire ; pour s'en faire une idée, il faut la voir. L'impression qu'elle a produite sur mon esprit ne s'en effacera jamais. »

Nul voyageur n'a mieux vu l'Islande qu'Henderson ; nul ne l'a plus minutieusement et plus savamment décrite. C'est lui qui a vu les plus belles rangées de colonnes naturelles et basaltiques. « Je parcourus, dit-il, trois milles entre des masses immenses de rochers dont quelques-uns semblent être tombés des montagnes voisines et d'autres avoir été formés sur place. Il y eut un endroit entre autres où je pus me croire entouré de ruines grecques ou romaines. Les colonnes s'élevaient les unes sur les autres avec l'exactitude la plus parfaite : absolument perpendiculaires, elles étaient disposées de manière à former un demi-cercle ; quelques divisions ont à peu près quatre pieds de long ; la plupart en ont deux ou trois, et cinq, six ou sept côtés. Toutes celles qui étaient renversées ayant une extrémité concave et l'autre convexe, je grimpai sur les points où il en manquait, et je reconnus que toutes étaient concaves à la partie supérieure et convexes à l'inférieure, de sorte qu'elles s'adaptaient parfaitement les unes aux autres. »

Plus loin Henderson vit des *yœkuls* ou glaciers parmi lesquels il remarqua celui de Bridamerkur. « Ce yœkul est moins une montagne qu'un immense champ de glace, long de vingt milles, large de quinze et élevé de quatre cents pieds au-dessus du niveau de sable : tout l'espace qu'il occupe a été autrefois une plaine fertile et bien peuplée. Au quatorzième siècle, six volcans qui firent éruption en même temps, ravagèrent une étendue de cent milles le long de la côte ; les glaciers de l'intérieur vomirent sur ce terrain uni des torrens d'eau qui emportèrent d'énormes masses de glaces. Celles-ci, arrêtées dans leur marche et s'accumulant, ont entièrement bouché le passage aux eaux. Ce glacier fait continuellement des progrès vers la mer, et menace de couper, dans peu d'années, toute communication entre les cantons du S. et ceux de l'E. »

Au-delà de ce point, Henderson aperçut le

Norder Skeideraa Yœkul, sommet ignivome dont les éruptions, en 1783 et 1785, dévastèrent les plus rians et les plus riches cantons de l'île. Ensuite, et près d'une ferme au Skogar, il vit la plus belle cascade de l'Islande, où l'eau se précipite d'une hauteur de mille cinq cents pieds sur une largeur de quarante.

Pendant son séjour à Reikiavig, Henderson eut l'occasion d'admirer plusieurs aurores boréales. « Quelquefois, dit-il, ce phénomène se répandait sur l'atmosphère en ligne droite, présentant pendant toute la soirée un torrent constant de lumière; plus souvent elle voltigeait d'un côté à un autre avec une vitesse étonnante et un mouvement tremblotant et décrivant les plus belles courbes imaginables. D'autres fois, les rayons se rapprochaient, puis se disposaient à des distances immenses l'un de l'autre, en passant au zénith : cependant l'ensemble du phénomène ne s'écartait jamais de la forme ovale. Alors les rayons se resserraient de la même manière qu'ils s'étaient éloignés, et après s'être réunis dans un point commun, ils partaient de nouveau dans l'espace de quelques minutes, ou bien se perdaient dans un torrent lumineux qui devenait de plus en plus faible, à mesure qu'il approchait du côté opposé du ciel. Ces rayons étaient généralement d'un jaune mêlé souvent de rouge et de vert foncé. Lorsque l'aurore boréale est vive, on entend un bruissement semblable à celui qui a lieu lorsque l'on tire des étincelles d'une machine électrique. Quand elle occupait toute la longueur de l'hémisphère, elle était plus forte au N. et au N. E. : on était toujours sûr de la voir de ce côté quand elle ne se montrait pas ailleurs ; je l'observai deux fois au S. : elle était pâle et fixe. »

La grande pêche des Islandais est celle de la morue. Ils y vont en bateaux, montés ordinairement par huit ou dix hommes, et souvent poussent à de grandes distances au large. Au retour, ils hâlent l'embarcation et mettent la morue en autant de tas que le bateau compte d'ayans-part. Les femmes et les enfans pendent le poisson et l'étendent sur le rocher. On donne quelquefois les arètes à manger au bétail ; d'autres fois on s'en sert comme de combustible. Cette morue sèche est un des principaux objets d'échange de l'Islande.

La branche la plus importante de l'économie rurale en Islande, c'est la fenaison. Vers le milieu de juillet, le paysan commence à couper le foin, qui est aussitôt rassemblé dans un lieu convenable pour y sécher, et quand on l'a tourné deux ou trois fois, on le transporte à dos de cheval à la ferme, où l'on en fait des meules. Cette opération terminée, on réunit le bétail qui avait été envoyé dans les montagnes; on répare les maisons pour l'hiver ; on apporte la provision de bois et de gazon. Durant la saison froide, le soin des bestiaux est entièrement abandonné aux hommes, qui utilisent aussi cette saison en fabriquant des ustensiles en fer, en cuivre et en bois. Quant aux femmes, elles filent avec la quenouille et le fuseau.

Il serait trop long de suivre le docteur Henderson dans ses longs et scientifiques pèlerinages au sein de la contrée islandaise ; nous terminerons cette revue de ses travaux par son excursion dans la célèbre caverne de Shurtshellir.

« Etant descendus, dit-il, dans une grande cavité formée par l'affaissement de la croûte de laves, nous avons vu l'entrée de la caverne : elle a quarante pieds de hauteur sur cinquante de largeur, dimensions qu'elle conserve dans les deux tiers de sa longueur, qui est de cinq mille trente-quatre pieds. Tout autour de l'ouverture sont entassés des amas de pierres tombées de la voûte. Les ayant franchis, nous avons trouvé une masse énorme de neige gelée, et plus bas une longue mare, dont le fond était rempli de glace : il fut impossible d'y passer, parce que l'eau était trop froide et que nous en aurions eu jusqu'à la ceinture. On rebroussa chemin dans l'espoir de découvrir un passage plus convenable : tout-à-coup, une crevasse de trente pieds de profondeur perpendiculaire nous arrêta. Cependant on fut obligé, après bien des tentatives, de s'y hasarder pour avancer.

» Les torches allumées, nous sommes entrés dans la caverne ; la neige s'y élevait à une grande hauteur; au-delà on marchait sur des morceaux de lave tombés de la voûte; nous courions à chaque instant le risque de nous couper en trébuchant sur ces pierres, ou de nous mouiller en glissant dans les flaques d'eau qui les séparaient. Nous pouvions craindre aussi qu'une masse, en se détachant de la voûte, ne nous réduisît en atômes.

» L'obscurité devint si grande que, malgré la lumière de nos deux torches, nous ne pouvions bien examiner les belles stalactites volcaniques qui nous entouraient. Nous voulûmes suivre un embranchement qui se présenta sur notre droite; après y être avancés à quatre-vingts pieds de distance, la voûte s'abaissa tellement qu'il fallut regagner la caverne principale. Deux autres passages souterrains, dont l'entrée est en face, ont autrefois servi d'asile à des bandits. Ils y avaient élevé un mur; cet autre a trois cents pieds de

longueur ; le sol est couvert d'ossemens de vaches, de brebis et de chevaux que les brigands avaient tués pour s'en nourrir.

» Bientôt nous arrivâmes à un endroit dont la grandeur nous récompensa complètement de nos peines. La voûte et les côtés de la caverne étaient décorés des stalactites de glace les plus magnifiques, cristallisées sous toutes les formes, et dont plusieurs le disputaient en délicatesse aux plus belles zéolithes ; tandis que du plancher de glace s'élevaient des colonnes de la même matière sous les formes les plus curieuses et les plus fantastiques, tantôt imitant les plus curieux effets de l'art, et tantôt beaucoup d'objets de la nature animée. Plusieurs de ces colonnes avaient au-delà de quatre pieds de haut sur deux pieds environ d'épaisseur, et se terminaient pour la plupart en pointe. Jamais spectacle plus brillant ne s'est peut-être offert aux yeux d'aucun être humain ; c'était véritablement une de ces scènes de féerie peintes dans les *Mille et une Nuits*.

» Quittant ce lieu enchanteur, nous longeâmes une double couche de glace très-unie dont les bords étaient extrêmement tranchans. A l'extrémité d'une pente assez douce, nous découvrîmes la pyramide de lave, dont parlent Olafsen et Paulsen, où se trouve encore l'une des deux pièces d'argent déposées en 1753. A quatre cents pieds plus loin, la caverne se divise en deux branches, dont l'une conduit à la sortie. En arrivant au grand jour après avoir traversé cette caverne sombre et froide, la transition était la même que celle d'un hiver du Groënland à un été d'Afrique. »

Telles sont les diverses merveilles physiques de l'Islande, sur lesquelles de longs et intéressans volumes ont été écrits. Nul pays n'offre, en un moindre espace, de plus curieuses et de plus étranges localités.

Les montagnes de l'Islande contiennent du fer, du cuivre, du marbre, de la chaux, du plâtre, de la terre à porcelaine, plusieurs sortes de bols, des onyx, des agates, du jaspe et autres pierres. On y trouve du soufre tant pur qu'impur. On en a établi une raffinerie à Husawig. Au pied des collines de soufre, on aperçoit l'argile dans une ébullition continuelle ; on entend les eaux bouillonner et siffler dans l'intérieur de la montagne ; une vapeur chaude couvre ce terrain, d'où souvent il s'élance des colonnes d'eau boueuse. Une des productions les plus singulières de l'Islande est le *surturbrand*, espèce de bois fossile légèrement carbonisé et brûlant avec flamme. Une autre espèce de bois minéralisé, plus lourd que le charbon, brûle sans flamme.

Le ciel de l'Islande n'offre pas moins de prodiges que son sol. Tantôt, à travers une atmosphère remplie de petites particules glacées, le soleil et la terre s'agrandissent jusqu'à paraître doubles, et prennent des formes extraordinaires ; tantôt l'aurore boréale se joue en mille reflets de couleurs diverses ; partout enfin l'illusion du mirage crée des rivages et des mers imaginaires. Autrefois le climat était assez tempéré pour permettre la culture des blés, qui fournissait alors aux besoins d'une population beaucoup plus considérable ; mais il suffit d'un hiver rigoureux pour détruire, pendant une ou plusieurs années, tout espoir de récolte. Dans un siècle, on a compté quatorze années de famine ; celles de 1784 et 1785 enlevèrent 9,000 ames, c'est-à-dire le cinquième de la population, 28,000 chevaux, 12,000 bêtes à cornes et 200,000 bêtes à laine.

La végétation de l'Islande est celle de toutes les contrées polaires. On y voit l'*elymus arenarius*, en islandais *melur*, espèce de blé sauvage qui donne une bonne farine ; le *lichen* d'Islande et plusieurs autres sortes de lichens qui servent à la nourriture. Comme la Norwège, l'Islande produit, en outre, des baies sauvages d'un goût exquis. Le jardinage est fort répandu partout. Autrefois de vastes forêts s'étendaient dans les vallées méridionales ; une mauvaise économie les a dévastées ; il y reste à peine aujourd'hui quelques bois de bouleaux et beaucoup de broussailles. Cette disette de bois est compensée, et au-delà, par les énormes quantités de pins et de sapins que la mer rejette sur ces côtes.

Parmi les animaux, on ne compte, en fait d'espèces sauvages, que le renard, qui fournit de belles fourrures grises ou bleues. Des ours blancs abordent parfois dans l'île ; mais on a le plus grand soin de les détruire et d'en empêcher la propagation. Parmi les oiseaux de l'Islande, il faut citer l'édredon (*anas mollissima*), recherché pour son duvet délicat. Les faucons blancs de l'Islande sont aussi fort estimés. La mer offre de grandes ressources aux habitans. Les saumons, les truites, les brochets fourmillent dans les eaux douces. Les baleines, les cabillauds, les harengs, les phoques abondent dans la mer.

Les plus curieux des poissons qui habitent les mers boréales sont ces innombrables familles de harengs, qui promènent dans toutes nos mers leur vie inquiète et tourmentée. C'est au commencement de l'année que leurs bandes immenses quittent les pôles et se présentent

comme une armée dans des mers plus tempérées. L'aile droite tombe au mois de mars sur l'Islande en colonnes épaisses, que poursuit la foule des poissons voraces et des oiseaux non moins voraces que les poissons. Ils marchent en rangs si serrés, que la mer en est noire. Parmi les ennemis de ces émigrans, il n'en est point de plus terrible que le nordcaper, qui les attend dans les mers de Norwège et va les traquer ensuite dans toutes les petites baies de l'Islande. Là, quand il est pressé par la faim, il a l'adresse de rassembler les bandes éparses dans une sorte d'impasse; puis, les resserrant vers la côte, il détermine dans la mer, avec sa queue, un tourbillon si rapide, qu'étourdis et comprimés, les malheureux harengs se précipitent par centaines dans la gueule béante de leur ennemi.

Pendant que la gauche de cette armée prend ainsi l'Islande de côté, la droite se partage en deux divisions, dont l'une tourne dans la Baltique; l'autre, après avoir paru vers les Orcades, entoure les Iles-Britanniques, longe les côtes de Hollande et de France et vient se réunir dans la Manche, d'où toute la bande réunie descend dans l'Océan-Atlantique, où l'on dirait qu'elle se perd.

La reine de ces mers, c'est la baleine, poisson qui, malgré ses dimensions énormes, n'a que deux nageoires. Sa queue est horizontale. La tête de l'animal forme à peu près le tiers de sa masse. C'est à la mâchoire supérieure que sont attachés les fanons garnis de longs poils, qui, pendans des deux côtés, entourent la langue. La gueule est garnie de cinq cents fanons. Sur la tête de la baleine est une bosse avec deux évens, par lesquels l'animal rejette l'eau à une grande hauteur. Le bruit de cette expiration est tel, qu'on l'entend d'une lieue à la ronde. Au soleil, la couleur de ces cétacés est fort belle, et les petites ondes qu'ils ont sur le corps prennent les reflets de l'argent. Les os des baleines sont durs, quoique spongieux; la chair en est grossière et coriace; la meilleure partie est la queue. La graisse qui se trouve entre cuir et chair a six pouces d'épaisseur sur le dos et sur le ventre. Les dimensions ordinaires d'une baleine sont de soixante pieds de long sur une épaisseur proportionnée. Malgré sa grosseur, elle nage avec une grande vitesse. L'ennemi le plus terrible du géant des mers est le poisson à scie, qui lui enfonce son arme dans le dos, et la harcèle ainsi jusqu'à ce qu'elle se soit mise hors de sa portée. L'homme ne poursuit pas la baleine avec moins d'acharnement. Quand les pêcheurs ont, à son souffle, découvert un de ces animaux, ils se jettent dans les canots et s'approchent à distance de harpon. A peine la baleine se sent-elle frappée, qu'elle plonge rapidement et subitement; alors il faut avoir le soin de lui filer de la corde, de manière à ce qu'elle n'engloutisse pas les embarcations. Au moment où elle revient sur l'eau, épuisée et haletante, de nouveaux harpons la frappent, et alors ses nageoires et sa queue battent si furieusement l'eau, qu'elles la dispersent en poussière. Enfin elle meurt, elle flotte sur l'eau immobile; les pêcheurs la halent le long du bord et la dépècent.

C'est sur ces côtes, et plus au nord encore, dans le Spitzberg, que se montrent ces phoques pourvus d'énormes défenses, presque cachées sous des couches de limon de mer. Là paraît aussi le narwhal, à qui la perte d'une de ses défenses a fait donner le nom d'unicorne de mer. Ces animaux semblent avoir été connus des anciens. La première colonie scandinave qui se fixa au Groënland payait son tribu en *dentes de roardo,* qui paraissent avoir été les défenses du morse. Quant à la corne du narwhal, de tout temps elle fut l'objet d'un superstitieux respect; on la regardait comme une sorte de panacée; on la conservait dans les muséums suspendue à des chaînes d'or. On cite les margraves de Bareuth pour avoir gardé dans leur famille un de ces talismans, qui leur avait coûté soixante mille rixdalers. Aujourd'hui l'unicorne a perdu de sa valeur imaginaire. Ce qui est plus utile et plus recherché, c'est le blanc de baleine, ou *spermaceti*, dont on fait dans le Nord des bougies d'une blancheur éclatante.

Les animaux domestiques de l'Islande sont le bœuf et le mouton, qu'on y voit en troupeaux considérables. Les chevaux y ont aussi très-bien réussi. On y a acclimaté le renne, qui y prospère.

Parmi les terres d'une existence certaine qui gisent au nord de l'Islande, il faut citer l'île de Jean-Mayen, et le groupe du Spitzberg, ce dernier paraissant appartenir plutôt à l'Europe. Jean-Mayen est un amas de rochers noirâtres, découvert en 1614 par le Hollandais Jean-Jacob May. Cette île est évidemment un produit volcanique. Son sommet, le Mont-aux-Ours, semble avoir été un pic ignivome. Il est si élevé qu'on le découvre à trente lieues de distance.

Le groupe du Spitzberg a une importance bien plus grande. Il se compose de trois grandes îles et de plusieurs autres beaucoup moindres. La plus boréale est celle du N. E., dans sa partie nommée le groupe des Sept-Iles ou des Sept-

Sœurs. Le Spitzberg proprement dit est la terre la plus considérable. Sur sa côte occidentale, une société de négocians d'Arkhangel a fondé un poste nommé Smeerenberg, pour la chasse et pour la pêche.

On ne connaît guère du Spitzberg que ses côtes. Ses montagnes, couronnées de neiges éternelles et offrant de merveilleux phénomènes de réfraction, se composent de vastes rochers dont les blocs, dans les lieux que les glaciers laissent à nu, resplendissent, comme des masses de feu, au milieu de cristaux et de saphirs. Le silence qui règne sur cette zône déserte ajoute encore à l'aspect imposant de ces grandes masses; il n'est interrompu que par le bruit d'avalanches de glace et de pierres qui, en roulant dans les abîmes, déterminent un bruit épouvantable. On croirait alors que le globe va s'entr'ouvrir.

Parmi les localités du Spitzberg, on distingue le hâvre de la Madelaine, que forme un demi-cercle de rochers; le poste de Smeerenberg (*montagne de la Graisse*), où les Hollandais faisaient bouillir autrefois leur huile de poisson; le Rennefeld, ou champ des Rennes; puis le *Hâvre-aux-Ours*, le *Waigats* et le *Hâvre-des-Moules*. Dans l'été, cette nature engourdie se réveille et s'anime. Un long jour de six mois succède à une nuit de même durée. Les parties du rocher laissées à découvert se tapissent d'une espèce de végétation; Martens raconte que dans les mois de juin et de juillet il put se faire un bouquet dont il orna son chapeau. Les plantes qui croissent sur ces rocs sont la joubarbe à boutons écaillés, la renoncule, la saxifrage étoilée, et surtout le cochléaria du Spitzberg. Ce cochléaria, dont les vertus médicinales sont très-puissantes, diffère du nôtre par sa physionomie : il pousse de sa racine quantité de feuilles qui s'étalent en rond à terre. Beaucoup moins haute qu'en nos climats, la tige du cochléaria sort du milieu des feuilles. Plus abondante dans les localités les moins exposées au froid, cette plante est dans sa perfection au mois de juillet. C'est aussi le moment des végétations marines : des fucus et des algues de cent pieds de long tapissent le fond des baies et servent de refuge aux énormes poissons de ces mers. C'est alors que les ours blancs se répandent par bandes. Des troupes de renards et des nuées d'oiseaux se montrent au Spitzberg; ils y nichent sur les rochers et s'y concentrent en si grand nombre vers la fin de juin, que, lorsqu'ils se mettent à voler, ils obscurcissent les airs. On remarque dans ces parages le macareux ou perroquet plongeur, dont le bec ressemble à deux lames de couteau qui, réunies, forment un triangle à peu près isocèle : ces oiseaux volent seuls ou par paire; ils se tiennent sous l'eau et s'y nourrissent de crevettes, de langoustes, de vers et d'araignées de mer; leurs pieds et leurs jambes sont rouges. Un autre oiseau, que l'on nomme Jean-de-Gand, est le Fou de Bassan. Au moins aussi gros que la cigogne, il lui ressemble par la conformation; ses plumes sont blanches et noires, ses pieds fort larges, sa vue d'une subtilité incomparable. Quelquefois il plonge à pic avec une grande vélocité. Tous ces animaux ne se montrent au Spitzberg que dans la belle saison; l'hiver venu, ils disparaissent.

Pour compléter ce tableau géographique de l'Amérique septentrionale, il ne reste plus qu'à résumer, à grands traits, la région littorale de l'ouest, et cette grande presqu'île connue sous le nom d'Amérique russe.

La région du nord-ouest, au-delà de la Colombia et de tout le territoire américain, se compose de pays presque inhabités, auxquels on a imposé les noms de Nouvelle-Géorgie, Nouveau-Cornouailles, Nouveau-Norfolk et Nouvelle-Hanôvre. Dans la Nouvelle-Géorgie, la terre la mieux observée est l'île de Nootka, dont le climat doux et le sol excellent se prêteraient à toutes les cultures. La Nouvelle-Hanôvre a aussi un beau territoire, sur lequel croissent des forêts de pins, d'érables et de bouleaux. Les côtes en sont âpres et tourmentées, et des cours d'eau rapides descendent du versant occidental des Montagnes-Rocheuses pour aller se jeter dans l'Océan-Pacifique. Les forêts ont des pins et des bouleaux dans leur zône la plus élevée, des cyprès, des cèdres, des aunes dans leurs parties les plus basses. Le panais sauvage croît en abondance autour des lacs, et ses racines fournissent une bonne nourriture.

Le Nouveau-Cornouailles est plus froid que les deux contrées dont on vient de parler. A partir du cinquante-troisième degré de latitude, les montagnes se couvrent de neiges perpétuelles. Le littoral étale quelques forêts de pins, et au-dessous une végétation de framboisiers, de cornouillers et de groseilliers. On y a découvert des sources chaudes et une île entière d'ardoise. Sur les côtes s'échelonnent les archipels que Vancouver a nommés *Princesse-Charlotte*, *Amirauté*, *Prince de Galles*, *George III*, et qui sont une annexe de l'Amérique russe. Quoique rocailleux, le sol y présente plusieurs crevassses;

des lisières et de petites plaines, où s'élèvent de superbes forêts de pins et d'autres arbres de haute futaie. Le Nouveau-Norfolk, situé plus au nord encore, offre les mêmes caractères de terrain et de végétation.

Les indigènes de ces diverses contrées varient suivant les zônes. Ceux que l'on a trouvés dans les environs de Nootka se nomment *Wakash;* d'un corps musculeux et d'une taille au dessus de l'ordinaire, ils ont les os du visage proéminens; le nez, aplati à la base, présente de larges narines et une pointe arrondie; ils ont le front bas, les yeux petits et noirs, les lèvres épaisses et larges. Ils manquent en général de barbe, peut-être à cause de la pratique de l'épilation. Les sourcils sont fournis et droits; les cheveux durs, noirs, lisses et flottans. Leurs vêtemens sont du lin grossier, des couvertures de peaux d'ours ou de loutres marins. Une espèce de tatouage en couleurs rouges, blanches, ou noires, leur couvre out le corps. Leur équipage de guerre est fort bizarre. Ils s'affublent de morceaux de bois sculptés qu'ils posent sur leur front et qui simulent des têtes d'aigle, de loup ou de marsouin. Plusieurs familles s'entassent dans la même cabane, que divisent des cloisons en bois. Leurs étoffes de laine sont assez bonnes et assez bien teintes. Ils sculptent des statues grossières, et construisent des pirogues légères et plates, qui naviguent sans balancier. Pour la pêche, ils ont une espèce de rame garnie de dents, avec laquelle ils accrochent le poisson, et des javelots composés d'une pièce d'os qui présente deux barbes pour harponner la baleine.

Les indigènes de la Nouvelle-Géorgie se rapprochent de ceux de Nootka et des tribus qui campent aux bouches de la Colombie. On retrouve encore dans ce rayon l'habitude d'aplatir les têtes aux nouveaux nés. En général toutes ces tribus, têtes rondes, ou têtes plates, sont d'un brun plus clair que les peuplades missouriennes.

Dans la Nouvelle-Hanôvre, on a trouvé quelques traits de ressemblance entre les mœurs des insulaires et les mœurs des Taïtiens et des Tongas. Ces peuples sont d'une taille moyenne, forts et charnus; ils ont le visage rond, les pommettes saillantes, l'œil petit et d'une couleur grise mêlée de rouge. Leurs cheveux sont d'un brun foncé. Leurs habits sont fabriqués d'une espèce d'étoffe tirée de l'écorce du cèdre, enlacée quelquefois avec des peaux de loutres. Ils sont fort habiles sculpteurs. Les Indiens *Floud-Couss* ont des physionomies fort agréables; ils conservent les ossemens de leurs pères enfermés dans des caisses ou suspendus à des poteaux. Plus loin, dans l'archipel du Roi-George, les cheveux plus rudes semblent indiquer une tendance vers la race esquimaude. Les jeunes gens s'arrachent la barbe, les vieillards la laissent croître. Les femmes portent un ornement bizarre qui semble figurer deux bouches, et qui consiste dans un petit morceau de bois qu'elles font entrer de force dans les chairs au-dessous de la lèvre inférieure. Ces peuples sont les plus industrieux que l'on ait rencontrés sur ces parages; ils sont tanneurs, sculpteurs et peintres. Ils conservent la tête des morts dans une espèce de sarcophage orné de pierres polies.

L'Amérique russe n'est, à proprement parler, qu'une suite de petits postes de chasseurs sibériens. Elle ressort aujourd'hui moins de l'empereur de Russie, que d'une grande compagnie marchande nommée la Compagnie d'Amérique, dont le siége est à Saint-Pétersbourg. L'origine de l'Amérique russe ne remonte qu'au siècle passé. Elle provient d'une réunion de marchands formée à Irkoutsk sous la direction de Chelekhoff, lequel obtint de Paul I[er] le monopole du commerce des pelleteries avec les îles Aléoutiennes et l'Amérique russe. Ce fut ainsi et peu à peu qu'après avoir épuisé les fourrures de l'archipel des Aléoutes, on fonda la Nouvelle-Arkhangel dans l'archipel du Roi-George, et qu'ensuite on créa sur le continent des postes de chasseurs. L'Amérique russe a de la sorte deux parties, l'une insulaire, l'autre continentale.

La partie insulaire comprend les îles Koluches, habitées par les tribus de ce nom; l'archipel, ou plutôt le groupe du Prince-de-Galles; l'archipel du Duc-d'York, celui de l'Amirauté, et celui du Roi-George, que les Russes nomment Baranoff. C'est sur la côte occidentale de cette dernière qu'est située la Nouvelle-Arkhangel, siége du gouverneur de l'Amérique russe, et peuplée de 1000 habitans. On y trouve des fortifications, des magasins, des casernes, une cale de construction. Toutes les habitations sont en bois, et les principaux édifices dépendans de la Compagnie russe ont un aspect de propreté et presque d'élégance. Les Russes de ces établissemens ont parfois des guerres à soutenir avec les Koluches qui, en 1805, ont détruit le premier poste fondé sur cette île. Ordinairement la marine impériale y entretient deux frégates et deux corvettes sur le pied de guerre. Outre ces forces militaires, la Compagnie possède une quinzaine de navires de vingt à deux cents tonneaux : les plus petits d'entre ces bâtimens

sont employés à recueillir des fourrures sur les côtes ; ils servent aussi à escorter les escadrilles de *cayouques*, qui vont à la pêche au nombre de cinquante ou soixante. Les bénéfices de ce commerce de pelleteries dont le plus grand débouché est en Chine ont considérablement diminué depuis ces dernières années. L'article le plus productif était la peau de loutre, qui varie de grandeur et de finesse suivant l'âge et la saison. Une belle peau de loutre allait jusqu'à cent piastres au commencement du siècle passé; aujourd'hui les plus parfaites ne vont guère au-delà de quinze piastres sur les marchés de Canton. La valeur commune des exportations de fourrures que l'on tire de ces pays pour les marchés chinois s'élevait, suivant M. de Humboldt, à 1,500,000 roubles en 1802. Un voyageur russe, qui a visité ces établissemens en 1823, porte à 800,000 francs la valeur totale des fourrures qu'en tire l'empire moscovite.

Les autres îles russes sont celles de Tchalkha et le grand groupe de Kodiak. Le groupe de Kodiak est peuplé d'indigènes robustes, actifs, au nombre de deux mille environ. Leurs habitations, moitié cavernes, moitié cabanes, sont adossées aux rochers. Les Russes emploient avec succès les Kodiaques à divers travaux. Leurs embarcations nommées cayouques sont l'un des produits les plus remarquables de leur industrie; elles sont en forme de navette, entièrement recouvertes en cuir percé d'un ou deux trous, qui ne laissent que le passage du corps des pêcheurs. Les productions végétales de l'île Kodiak sont le sureau, le groseillier, le framboisier et une foule de racines alimentaires. L'intérieur est couvert de grandes forêts de pins.

L'archipel des îles Aléoutiennes est plus considérable encore. On nomme ainsi la chaîne des îles qui se développe entre la péninsule d'Alatska en Amérique et celle du Kamtschatka en Asie. Les Russes la divisent en Aléoutes proprement dites qui renferment l'île Behring, sur laquelle ce célèbre navigateur fit naufrage; l'île Attou, la plus grande du groupe, l'île de Cuivre, et l'île Kiska; en îles Andréanov, remarquables par de nombreux volcans; enfin en îles des Renards dont les principales sont Ounalachka et Ouinimak, sur laquelle les Russes entretiennent une petite garnison. La population réunie de toutes ces îles est de 2,000 ames environ. Autrefois elle était bien plus nombreuse. Ces peuples avaient alors des chefs, des lois, des mœurs que les Russes ont peu à peu anéantis; aujourd'hui ils sont esclaves. Ces insulaires ont le teint brun et la taille médiocre. Leur visage est rond, leur nez petit; leurs yeux sont noirs. Leurs cheveux, également noirs, sont rudes et forts. Ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. La lèvre inférieure est percée, ainsi que les cartilages, et dans ces trous les naturels passent comme ornemens de petits os façonnés et de la verroterie. Les femmes ont des formes assez rondes. Elles se tatouent le menton, les bras et les joues, et fabriquent avec beaucoup d'art des nattes et des corbeilles. Les nattes servent en outre à fabriquer des rideaux, des siéges, des lits et des tentes. Leurs *baidares* ou pirogues sont travaillées avec art; à travers leurs formes transparentes, on aperçoit les moindres mouvemens des rameurs. Ces insulaires sont livrés à des superstitions nombreuses. Quand ils veulent une femme, ils l'achètent du père et de la mère, et ils en prennent de la sorte autant qu'ils peuvent en nourrir. S'ils trouvent que le marché ne vaut rien pour eux, ils rendent la femme aux parens qui sont obligés de restituer une portion du prix. Ces indigènes embaument les cadavres, et une mère garde long-temps ainsi le corps de son enfant. Les restes des chefs et des hommes considérables ne sont point enterrés : suspendus dans des hamacs, l'air les consume lentement; cet usage se retrouve en Océanie. La langue de ces insulaires se rapproche de l'idiôme kourile. Le climat est plus humide qu'il n'est froid. La neige ne fond qu'au mois de mai. Presque tous ces groupes présentent une suite de montagnes fort élevées, composées de jaspe en partie vert et rouge, ou jaune, avec des veines de jaspe transparentes. On trouve sur beaucoup de points des volcans et des sources d'eau chaude. Ces populations semblent en général peu sensibles au froid. Les insulaires se baignent par cinq et six degrés. Pendant l'hiver, on éprouve dans ces îles d'affreuses tempêtes. La mer se couvre alors de bancs de glaces sur lesquels de temps à autre on aperçoit des ours blancs. Le *kottibi*, espèce de phoque, arrive dans ces archipels au mois d'avril en troupes considérables, y fait ses petits et s'en va au mois de septembre. Sa fourrure est très-recherchée. Ces îles fourmillent d'oiseaux de mer, dont les œufs servent à la nourriture des indigènes. Les quadrupèdes sont les renards et les rats. La végétation se compose de pins, de mélèses et de chênes pour les groupes rapprochés de l'Amérique, de saules rabougris pour ce qui avoisine l'Asie.

Les derniers îlots américains de cette mer sont le groupe Pribylov, sur lequel les Russes pêchent les phoques; l'île Nounivok, qui touche presque au continent; enfin le groupe des îles Dio-

mède, dans le détroit entre l'Amérique et l'Asie.

Telle est la partie insulaire de l'Amérique russe. La partie continentale est moins connue et plus déserte. Les sites en sont sauvages et l'aspect désolé. Ce sont en grande partie, du moins sur le littoral, des montagnes nues que couronnent des masses énormes de glaces, souvent précipitées en avalanches sur un plan secondaire de forêts de pins et de bouleaux. Entre le pied de ces montagnes et la mer, se prolonge une lisière de terres basses et marécageuses, où croissent seulement des mousses grossières, des gramens très-courts, des vaciets et autres petites plantes. Souvent ces marais, suspendus au flanc des collines, retiennent l'eau comme des éponges. Les pins, les aunes croissent sur les terrains les plus favorisés. Ailleurs on ne voit que des arbres nains. Les diverses peuplades qui habitent le littoral sont des Esquimaux qui campent aux environs de la Pointe-Barrow, limite des reconnaissances du capitaine Beechey et située par 71° 23'; les Kitegnes aux environs du cap Glace; les Tchouktchis qui habitent la lisière du détroit de Behring et qui ont deux populeux villages; les Konaïgues, tribu de la péninsule d'Alatska et dans le rayon desquels se trouve l'établissement russe de Chelekhoff; les Kenaïzes que l'on rencontre au nord de ceux-ci entre la mer de Behring et l'Entrée de Cook, aux environs du poste russe de Roda; les Tchougatches qui occupent une presqu'île fort caractérisée du territoire américain, sur laquelle les Russes ont fondé le fort Alexandre; les Ougatachmioutes, peuplades de la baie Williams et de l'île importante de Tchalkha; enfin, les Koluches, ou Kolougis, ou Kolioujes, tribus considérables et belliqueuses qui errent dans le Norfolk et le Cornwall de Vancouver. C'est dans le pays de ces peuplades que se trouvent les deux pics les plus élevés de cette Cordillère, l'un le mont Elie auquel on attribue 2,700 toises, l'autre le mont *Fairweather* que l'on estime à 2,300.

Tous ces indigènes sont courageux, actifs, industrieux et robustes. Dans quelques cantons, chaque tribu se distingue par le nom de quelque animal : celle-ci s'appelle le *Loup*, celle-là l'*Aigle*, une autre le *Renard*, une autre l'*Ours*. Ainsi, quand on entre dans un village, on sait d'avance à quelle tribu il appartient, car la cabane du chef est couronnée d'un symbole qui représente cet animal peint avec plusieurs couleurs : ce symbole qui les accompagne à la guerre peut être regardé comme leur drapeau. L'industrie de ces indigènes consiste à savoir forger le fer et le cuivre. Ils fabriquent en outre des étoffes à l'aiguille, nattent des chapeaux, des corbeilles, sculptent et polissent la serpentine. L'extérieur de ces naturels est repoussant, surtout à cause de l'usage où ils sont de porter un morceau de bois dans leur lèvre fendue. On les dit voleurs, immoraux et malpropres.

CHAPITRE LIV.

VOYAGES AU PÔLE ET DANS LA PARTIE BORÉALE DE L'AMÉRIQUE.

Frobisher est le premier navigateur qui, en 1576, ouvrit la route aux explorations boréales. Il aperçut l'Islande le 11 juillet et continua à courir vers l'ouest. Le 20 du même mois, il vit le cap Elisabeth et un détroit qu'il nomma le *Détroit de Frobisher*. Ayant accosté ensuite une île qu'on nomma *Gabriel*, il y héla des canots de sauvages et y fit un prisonnier : c'était sans doute un Esquimau. « De grands cheveux noirs, dit la relation, une face large, un nez plat et un teint basané, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec les Tatares. Ces sauvages, hommes et femmes, étaient vêtus de robes que nous prîmes pour des peaux de chiens marins. Les hommes avaient les joues et les oreilles tatouées en bleu. Les canots étaient de la même couleur que les robes. » Sur un autre point de l'île, Frobisher se vit enlever par les sauvages cinq hommes qu'il fut forcé d'abandonner; il partit après avoir ramassé quelques pierres que l'on prit à Londres pour du minerai d'or, ce qui détermina une nouvelle et malheureuse expédition de quinze navires, qui retournèrent en Angleterre après n'avoir rencontré que des tempêtes sur les parages américains.

Après Frobisher vint, en 1582, Davis, navigateur habile et expérimenté. Sa première découverte fut celle de la terre que l'on nomma *Désolation*. Parvenu, par le 67° de latit., dans une mer libre de glaces, il mouilla dans une belle baie et en face d'une montagne qu'il nomma *Mont Raleigh*, parce qu'elle paraissait de couleur d'or. Une seconde expédition en 1586 fut entravée par les glaces; enfin, dans un troisième voyage, il revit le mont Raleigh, reconnut les îles de Cumberland et explora une portion du détroit qui a conservé le nom de *Détroit de Davis*. De retour en Angleterre, il ne cessa de dire jusqu'à sa mort que ce détroit était la route qui devait offrir un passage vers les mers du nord-ouest.

A leur tour, les Hollandais tentèrent des découvertes dans ces parages; mais, au rebours des Anglais qui attaquaient le passage par le N. O.,

les Hollandais l'attaquèrent par le N. E. Ce fut Guillaume Barentz qui dirigea l'entreprise. Une petite escadre sous ses ordre partit de l'île moscovite de Kildinn, se dirigea vers la Nouvelle-Zemble, accosta une île qui fut nommée de *l'Amirauté*, mouilla dans la rade de Berenfort où l'on tua un monstrueux ours blanc, reconnut le 10 juillet le groupe des Croix, et arriva au cap Nassau d'où l'on retourna vers la Nouvelle-Zemble à cause des glaces. On fit alors infructueusement une chasse aux phoques; après quoi, la masse de la banquise augmentant toujours, les Hollandais relâchèrent encore au port Farine où se reconnaissaient les traces du passage d'un équipage européen; puis ils remirent à la voile pour la Hollande. Barentz repartit peu de temps après avec Heemskerck et de Veer. Sept navires étaient destinés à cette expédition nouvelle. Le 18 juillet 1595, elle était en vue du détroit de Nassau. Depuis le 70° de lat. jusqu'au détroit, on ne cessa point d'avancer au milieu des glaces, en vue de terres peuplées de Samoïèdes, et en rencontrant de temps à autre des barques montées par des Moscovites, barques qui revenaient du Nord chargées de dents de morse et d'huile de baleine. Le 9 septembre, les glaces devenaient si épaisses qu'il fallut retourner sur ses pas.

L'avortement de cette grande expédition ne découragea point la Hollande. Une nouvelle expédition fut résolue en 1596, sous les ordres de Heemskerck. Cette fois, le navigateur découvrit le Spitzberg, qu'il prit pour le Groënland. En face de l'Ile-aux-Ours, l'expédition composée de deux vaisseaux se sépara. Cornelis Ryp chercha à gagner le nord; Barentz préféra courir au sud. Barentz revit le groupe des Croix, et fut pris le 15 août au milieu de bancs de glace, en vue de l'île d'Orange; il fallut se décider à hiverner sur ce point. Ce fut seulement le 15 janvier que le froid diminua; février, mars et avril furent tolérables: en mai, la mer se dégagea, et le 14 juin 1597, après avoir un peu radoubé le navire, on put remettre à la voile. Le 16, on était à la hauteur de l'île d'Orange, où les glaces cernèrent de nouveau le bâtiment et où le brave Barentz, enlevé à ses équipages par une fièvre lente, les laissa aux seuls ordres de Heemskerck. D'autres périls de banquises se reproduisirent les jours suivans, et on n'entra réellement dans les eaux libres que le 20 juillet. Pendant un mois, on erra ainsi au hasard sur les côtes de Laponie; au bout de quelque temps, les Hollandais arrivèrent enfin à Kola, pays russe, où Cornelis Ryp, ayant éprouvé des misères à peu près pareilles aux leurs, les attendait depuis long-temps. Les débris de l'expédition retournèrent encore en Hollande.

En 1602, nous retrouvons les Anglais dans les voies des découvertes. Weymouth relève le cap Warwick et remonte jusqu'au 70°. Hudson en 1607 réalise une série de travaux importans. Il remonte d'abord le Groënland, touche au Spitzberg et pousse jusqu'au 82°. L'année suivante, il reconnaît tout l'espace qui s'étend entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble. En 1609, dans une expédition demi-anglaise, demi-hollandaise, il remonte le cours du fleuve américain qui a gardé son nom, l'Hudson. En 1610, eut lieu son voyage avec Coleburne. Le 15 juin, après des révoltes d'équipage mal comprimées, l'expédition revit la terre reconnue par Davis et nommée Désolation; puis ce navigateur entra dans le détroit et dans la vaste baie ou plutôt la mer qui a pris son nom. Après un hiver passé sur les lieux, il allait remettre à la voile pour l'Angleterre, quand une nouvelle révolte éclata parmi l'équipage. On jeta le capitaine, son fils et six autres personnes dans une chaloupe qui fut abandonnée sur l'eau. Quelques recherches que l'on ait pu faire, on n'a point eu de nouvelles de ces malheureux. Sans doute ils seront morts de froid et de misère. Peu de temps après, on envoya pourtant à sa découverte le capitaine Button, qui pénétra dans la mer d'Hudson et y passa tout un hiver dans un lieu qu'il nomma *Port-Nelson*, et situé à l'embouchure d'une rivière. Button, revenu l'année suivante en Angleterre, n'y porta point de nouvelles d'Hudson, mais seulement des observations soigneusement faites sur la direction des marées dans cette partie de mers glaciales.

L'expédition qui suivit en 1613, plus célèbre encore, fut confiée à Bylet et au pilote Baffin, dont le nom est devenu populaire. Le 6 mai, Baffin reconnaissait le Groënland à l'est du cap Farewell; il pénétra ensuite entre les îles de la Résolution et releva dans la mer d'Hudson par le 64° une île qu'il nomma *l'île du Moulin*. Après avoir vainement tenté un passage par la mer d'Hudson, l'expédition revint en Angleterre. Alors on songea à une tentative nouvelle par le détroit de Davis. Baffin y entra le 14 mai; mais, arrivé par 72°, il commença à douter du passage, la marée ne montant pas au-dessus de huit pieds. Par les 75° 40', les espérances de Baffin se ranimèrent; il doubla un beau cap qu'il nomma *Diggs*, et une anse dite *des Baleines*; puis il s'avança jusqu'à 78°. L'autre côté de la vaste baie qui porte son nom fut aussi reconnue par Baffin. Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut de nouveau retrouvé les îles Cumberland à l'entrée

du détroit de Baffin. Alors il reprit le chemin de l'Angleterre, après un beau voyage de découvertes. Sa pensée était qu'un passage devait exister par le nord-ouest, mais non par le détroit de Davis.

Pendant quinze ans, la Compagnie anglaise cessa de renouveler ses tentatives. Lucas Fox ne partit qu'en 1631; il entra dans le détroit d'Hudson et se borna à constater, par l'inspection des marées, que l'Océan-Atlantique ne pouvait pas être la cause efficiente des flux que l'on constatait dans les parages du Wellcome de Thomas Rowe. James, compagnon de Lucas Fox, n'eut pas l'habileté de se dégager à temps des glaces, et il fut obligé d'hiverner sur l'île de Charleston. Après des souffrances inouïes, il sortit de son impasse, visita la côte qui fait face à l'île de Marbre et revint en Angleterre, déclarant qu'il ne croyait pas à l'existence d'un passage, ou que, s'il en existait un, il devait être si mal situé qu'il y aurait peu davantage à le découvrir.

Ces expériences successives refroidirent la Compagnie anglaise, et l'échec du Danois Munk dans la mer d'Hudson ne fut pas de nature à la réveiller de son indifférence. La première expédition qui suit appartient aux colonies d'Amérique et aux négocians de Boston. Elle fut le résultat du naufrage des capitaines Wood et Flawes qui furent surpris par les glaces sur une terre qu'ils estimèrent être la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble. Ensuite vient Behring, nom plus illustre, navigateur danois qui reçut en plein sénat, et de la bouche même de Pierre-le Grand, ses instructions de voyage. Behring employa cinq ans à son expédition, ayant été obligé de se rendre par terre, avec tout son monde, à l'extrémité orientale de l'Asie, et d'y transporter tout ce qui était nécessaire pour y construire deux bâtimens propres à faire des recherches maritimes. Behring longea la côte du Kamtschatka jusqu'au 67° de lat. N. et découvrit le détroit qui porte son nom; mais des tempêtes affreuses empêchèrent qu'il ne poussât plus loin cette reconnaissance. Des Russes, embarqués à Okhotsk en 1731, continuèrent ses découvertes, sans pouvoir cependant rien fixer sur le gisement du littoral arctique.

Quoique les Anglais se fussent refroidis depuis les premières années du XVIIe siècle, par intervalles pourtant, quelques navigateurs poussaient leurs explorations dans les mers boréales. Ainsi en 1668, de Groseiller s'avança jusqu'au 79° de long. dans la mer de Baffin. Barlow, dont on n'eut point de nouvelles, semble à son tour avoir fait naufrage dans la baie d'Hudson. Après lui, Scroggs et Middleton se vouèrent à la recherche du mystérieux passage. Ce dernier alla dans le Wellcome plus loin qu'aucun des navigateurs qui l'avaient précédé. Il découvrit la grande baie du Repulse, dans laquelle il s'était engagé comme étant le canal qui devait conduire à la Mer-Arctique. Cependant l'esprit de découvertes, stimulé par Arthur Dobbs, avait alors repris faveur en Angleterre. Une souscription de dix mille livres sterling fut ouverte et remplie en peu de temps. Deux vaisseaux partirent, sous la conduite de Moore Smith et d'Ellis, le 31 mai 1746. Le 8 juillet, l'expédition était devant les îles de la Résolution, au milieu d'énormes glaces flottantes. On ne trouva la mer libre que devant l'île de Salisbury. Après avoir côtoyé, du 11 au 19 août, la terre qui est à l'E. du Wellcome et reconnu l'île de Marbre, on comprit que la saison était trop avancée pour réaliser le grand objet de l'entreprise, et l'on résolut d'hiverner au port Nelson, malgré les mauvaises dispositions du gouverneur de ce poste. On chercha une anse près du fort York, afin d'y abriter les navires; puis on construisit des huttes. Le 31 octobre, la rivière des Hayes était entièrement gelée; le 2 novembre, l'encre gelait au coin du feu. Il fallut, pour se défendre du froid, s'habiller suivant la manière indigène, avec des robes de peau de castor et des bas esquimaux par-dessus les bas européens, le tout complété par des souliers à neige. Pour vivre, on chassa tant que le gibier parut, après quoi on eut recours aux provisions. A la belle saison les travaux géographiques recommencèrent. Pour mieux opérer les relevés des côtes, on avait construit une chaloupe dans laquelle s'embarquèrent les capitaines Moore et Ellis. Ce fut ainsi qu'ils purent reconnaître une foule d'îles ignorées avant eux, telles que Biby, Neary, John, et dresser une carte plus complète de la mer d'Hudson. Le 9 juillet, ils visitèrent l'île des Morses, ainsi nommée à cause de la quantité de ces animaux que l'on y rencontre.

Ellis et Moore visitèrent ainsi Whale-Cove, l'île de Marbre, la baie de Ranking et le cap Fry. Quelques jours après, les chaloupes de l'expédition découvrirent à leur tour et reconnurent le vaste enfoncement que l'on nomme détroit de Wager et qui leur parut être le passage vers l'autre mer. A l'entrée de ce bras de mer, la marée a toute l'impétuosité d'une écluse; les hautes marées y parcourent de huit à neuf lieues à l'heure. Quantité de glaçons venant du Wellcome y obstruent presque toujours l'embouchure.

Ellis continua ses recherches dans le Well-

come et essaya de gagner la baie Repulse de Middleton; mais le mauvais temps contraria les travaux de la chaloupe, et des orages violens le forcèrent de regagner les vaisseaux. Le 21 août, il fut reconnu qu'une plus longue croisière serait inutile et dangereuse, et l'on mit à la voile pour l'Angleterre.

L'expédition qui suivit fut d'une autre nature. La Compagnie de la mer d'Hudson, qui s'était organisée pour le commerce des pelleteries, en fit les frais. Elle résolut un voyage par terre, et un employé de la Compagnie, Hearne, en fut chargé.

Hearne prit avec lui quelques sauvages; et, après deux voyages inutiles et perdus, il en fit un troisième d'après les plans de Motonabbi, chef indien. Parti le 7 décembre, Hearne traversa le 1er janvier sur la glace le lac des Iles, sur le bord duquel campent ordinairement des Indiens; puis une foule d'autres lacs ou rivières jusqu'à l'arrivée sur le lac Clovey. Le 30 mai, on était sur les bords du lac Pechou, avec une soixantaine d'Indiens qui se décidèrent à accompagner Hearne dans le seul but de pouvoir tuer quelques Esquimaux. Le 22 juillet, on était sur un bras du Congecathawhachaga, oùl'on fit usage pour la première fois de canots que l'on avait construits. Là, de nouveaux Indiens accueillirent Hearne de la façon la plus cordiale. On fuma le calumet de paix et on échangea quelques bagatelles. Hearne était le premier homme blanc que ces sauvages eussent vu, et ils mirent un grand soin à l'examiner. Ils disaient que ses cheveux ressemblaient au poil de la queue d'un bison, et ses yeux à ceux d'une mouette. Le 2 juillet, on franchit les Monts-Rocheux à l'aide de guides indiens, et, sur l'autre versant, on trouva des bœufs musqués. Le 13 juillet, on était sur les bords du *River Copper's Mine* (fleuve de la Mine de Cuivre) que les indigènes avaient dépeint comme navigable pour un navire européen. Dans cet endroit, c'était un petit cours d'eau qui eût porté à peine un canot sauvage. En suivant son cours, Hearne parvint, le premier de tous les voyageurs, à l'embouchure de ce fleuve dans la Mer-Arctique; car on ne pouvait pas s'y méprendre : c'était bien la mer. La marée laissait ses traces sur la glace, et l'eau était salée. Hearne vit aussi des phoques et des volées d'oiseaux de mer, preuves surabondantes de sa découverte.

Cette reconnaissance capitale étant faite, Hearne revint sur ses pas, vit en passant une des mines de cuivre qui ont donné leur nom à la rivière et recueillit un morceau de ce métal. Au milieu de souffrances inouïes, il côtoya le lac de la Pierre-Blanche, eut tour à tour des relations avec les Indiens-Cuivre, les Indiens-Chiens, et arriva avec son guide Motonabbi chez les Indiens du lac d'Atapeskow. Pendant plusieurs mois, il vécut parmi ces Indiens et put, mieux qu'on ne l'avait fait jusque-là, observer leurs mœurs et leurs coutumes. « Ils sont, dit-il, en général d'une taille moyenne, bien faits et robustes, quoiqu'un peu maigres; ils n'ont pas autant d'activité et de souplesse que ceux qui habitent la côte occidentale de la mer d'Hudson. Leurs traits diffèrent essentiellement de ceux des tribus voisines; ils ont le front et les yeux petits, les pommettes des joues saillantes, le nez aquilin, le visage assez plein, le menton grand, la peau douce et unie; quand ils tiennent leurs habits propres, ils ne répandent pas une odeur désagréable. Tous, de même que les Indiens-Cuivre et Chiens, ont, sur chaque joue, trois ou quatre lignes parallèles qu'ils se font avec une alène ou avec une aiguille qu'ils introduisent sous la peau et qu'ils frottent de charbon pilé. Ils sont tres-intéressés; la plupart mettent tout en œuvre pour tromper les Européens. »

L'usage des armes à feu était déjà, du temps de Hearne, répandu dans la contrée; les indigènes se servent encore de javelots et de flèches, mais seulement dans les défilés étroits. Le pays qu'occupent ces tribus s'étend du 59° au 68° de lat. N., et comprend plus de cinq cents milles de l'E. à l'O., à partir des bords de la mer d'Hudson. La surface en est généralement couverte d'une mousse épaisse, entremêlée de quelques herbes. Dans les marais, plusieurs plantes croissent assez rapidement, mais en quantité insignifiante. Les lacs et les rivières sont très-poissonneux. Quand le gibier manque, les Indiens raclent la surface du rocher pour y déterrer une espèce de lichen qui, bouilli, prend une consistance gélatineuse.

Comme la plupart des Indiens, ces peuples n'ont pas, à proprement parler, de système religieux. Ils écoutent des jongleurs ou sorciers qui conjurent les maladies, et professent chacun du respect pour une bête carnassière. Le plus grand des maux pour ces peuples, c'est la vieillesse. Dès qu'un Indien du Nord ne peut plus travailler, ses enfans même le méprisent. On le sert le dernier; on lui donne ce qu'il y a de plus mauvais; on l'habille avec des peaux de rebut. Un vieillard périt ainsi de misère. Ces sauvages croient à l'existence de plusieurs fées auxquelles ils donnent le nom de *Nant-é-Na*, et qu'ils pré-

tendent leur apparaître fréquemment. Ils attribuent à ces fées tout ce qui leur arrive, soit en bien, soit en mal.

Tel fut le voyage de Hearne ; long-temps la Compagnie de la mer d'Hudson en tint les résultats secrets, et sans doute son journal n'eût jamais été publié, si Lapérouse ne l'eût trouvé dans le fort de la Compagnie, pris en 1782. Le manuscrit fut toutefois rendu à Hearne, sous la condition expresse qu'il le ferait imprimer en Angleterre, ce qui eut lieu en 1792.

Mais avant ce temps, A. Mackenzie avait marché sur les traces de Hearne, d'après l'ordre et aux frais de la Compagnie du Nord-Ouest, dont le siége était au Canada. Mackenzie devait, tout en s'occupant de pelleteries, pousser sa route au N. autant qu'il le pourrait. Parti du fort Chippeway le 3 juin 1789, il entra le lendemain dans la rivière de l'Esclave, rencontrant sur ses bords des Indiens-Cuivre ou Couteau-Rouge, et un littoral dont les aspects variaient à chaque instant, ici rocailleux, là sablonneux et boisé, ailleurs couronné de bois qui s'élevaient en amphithéâtre. Le 1er juillet, Mackenzie entra dans un fleuve qui sortait de l'O. du lac de l'Esclave, fleuve auquel il donna son nom. La navigation se fit au milieu de raudales et de glaçons flottans, ce qui la rendit fort périlleuse. En même temps, des myriades de moustiques désolaient les voyageurs. Jusqu'alors on n'avait pas vu d'Indiens ; le 5 juillet, on découvrit une tribu qui tenta d'effrayer Mackenzie, en lui exagérant la longueur du fleuve sur lequel il s'était embarqué et le nombre de monstres effrayans qui l'attendaient sur le chemin. Ces Indiens étaient des Indiens-Chiens, petits, malfaits, avec les jambes grosses et couvertes d'escarres ; les cheveux longs et épars, la barbe touffue chez les uns, épilée chez les autres ; la cloison des narines percée d'un trou, tels étaient leurs principaux caractères extérieurs. Ils étaient vêtus de peaux de rennes ou d'élans préparées et de blouses ornées de piquans de porc-épic, ainsi que de poils d'élan teints de différentes couleurs.

A la hauteur du 58°, le fleuve se partageait en plusieurs bras, parsemés d'îles que la glace bordait encore. Plus loin, on débarqua sur un lieu où se remarquaient plus de trente emplacemens de foyers, au milieu de débris d'os de baleine, de cuir brûlé et de canots à demi-détruits. C'était un évident avant-coureur de la mer. En effet, peu de jours après, on aperçut des baleines près d'une île qui en prit le nom. On était dans l'Océan-Arctique. Mackenzie fit planter, à côté de ses tentes, un poteau sur lequel il inscrivit son nom, la latitude du lieu, le nom et le nombre des personnes qui l'avaient accompagné et la durée de leur séjour dans l'île. Après quelques reconnaissances aux environs, Mackenzie résolut de revenir sur ses pas ; il repartit le 21 juillet ; le 24 août, il revoyait de nouveau le lac de l'Esclave ; le 12 septembre, il rentrait dans le fort Chippeway.

Un premier résultat si prompt et si heureux amena un second voyage pour lequel Mackenzie alla recueillir des matériaux à Londres même. Il partit le 10 octobre 1792 du fort Chippeway et hiverna sur les bords de l'Oungigah dans le territoire des Indiens-Castors et des Indiens des Monts-Rocheux. Quand il se fut rembarqué le 9 mai 1793, la navigation de ce cours d'eau lui offrit les plus grands obstacles. La route semblait introuvable ; les Indiens des Monts-Rocheux que l'on rencontrait de loin à loin semblaient se refuser à toute explication. Le 26, on se trouva à l'embouchure d'un affluent de l'Oungigah, et plus loin ce fleuve se partagea en deux bras. Mackenzie voulait prendre celui du N. O. ; mais sur les conseils d'un Indien, il suivit celui du S. E., comme le plus court pour arriver au Grand-Océan.

Enfin on atteignit le Tacoutché-Tessé qui se jette dans l'Océan Pacifique. A mesure que l'on descendait ce fleuve, le pays prenait un autre aspect ; les rives assez basses offraient des trembles, des bambous, des saules et des sapins blancs. Çà et là des maisons ruinées et désertes se montraient sur la route ; maisons vastes et larges, construites en madriers et qui auraient pu contenir plusieurs familles. Les sauvages que l'on rencontra ne se montrèrent pas d'abord d'humeur accommodante ; mais ensuite ils furent gagnés par les bons procédés de Mackenzie. Deux d'entre eux s'offrirent comme guides, et l'on arriva ainsi le 15 juillet chez les Niguia-Dinis, tribus vêtues de peaux préparées, plus propres et d'un teint plus clair que les tribus situées dans la même zône. Ces Niguia-Dinis avaient un air gracieux et prévenant. Chacun d'eux, hommes, femmes ou enfans, portait un paquet de pelleteries dont ils font un grand commerce avec les blancs de la côte. Ils annoncèrent à Mackenzie que dans trois jours il pourrait arriver au confluent de la mer. Les indigènes qu'il rencontra sur cette ligne se montrèrent tous obligeans et hospitaliers ; ils lui donnèrent en abondance du saumon séché, et, en échange, Mackenzie leur distribua quelques petits objets de quincaillerie.

Le 19 juillet, Mackenzie arriva au Grand-

Océan. En avançant, il aborda près d'une pointe que Vancouver avait nommée Pointe-Menzies, et reconnut l'île King du même navigateur. Arrivé sur ce point, l'attitude des sauvages fut telle qu'il fallut songer à repartir presque sur-le-champ. Le voyageur se trouvait alors au lieu nommé Cascades de Vancouver. Il délaya un peu de vermillon avec de la graisse fondue, et écrivit en gros caractères sur la roche : *Alexandre Mackenzie est venu ici du Canada, le 22 juillet* 1793. Puis il se mit en route pour remonter le fleuve. Aucun incident essentiel ne marqua le retour; le 24 août, on aborda au fort Chippeway. « Les Indiens du Tacoutché-Tessé, dit Mackenzie, sont en général d'une taille moyenne : ils sont propres et bien vêtus et ne connaissent pas les armes à feu : ils prennent les grands animaux au lacet. On ne les voit guère que par petites peuplades de deux à trois familles. Leur langue, qui semble être un dérivé du chippeway, se parle depuis le Tacoutché-Tessé jusqu'à la mer d'Hudson. »

Pour compléter cette revue des explorations par la voie de terre, nous placerons ici celles du capitaine Franklin. Franklin fut chargé en 1819 du soin de reconnaître la côte de l'Océan-Arctique, depuis les bouches de la Mine de Cuivre jusqu'à l'extrémité orientale du continent. Le 30 août, ce voyageur arriva dans la mer d'Hudson où il mouilla devant le fort York, et, le 9 septembre, il remontait déjà en canot tiré à la cordelle le courant rapide du Hayes-River, qui le conduisit au Steel-River, puis au Hill-River. Par une succession de petits cours d'eau, on arriva ainsi jusqu'au lac Winnipeg dont on suivit la côte septentrionale, pour atteindre le comptoir de Cumberland-House, fondé par Hearne. Dans les environs habitent des Knistenaux et des Assiniboines, dont les mœurs ressemblent beaucoup à celles des Chippeways. Adonnés à l'ivrognerie, ils aiment à se vêtir d'habits européens, quoique leur corps soit tatoué. Cumberland-House, quand Franklin y passa, avait deux postes, l'un ressortissant de la Compagnie du Canada, l'autre de la Compagnie de la mer d'Hudson. La végétation du pays offre la sapinette blanche, arbre résineux; la sapinette rouge et noire; le bananier de Gilead et le pin de Jersey; le mélèse, le bouleau à canots, l'aune, l'érable à sucre, l'orme, le frène et le tuya. Les animaux sont l'élan et le renne, le bison, le cerf américain; les renards à fourrure, argentés, ardoisés, rouges et bleus; les loups gris, les loups noirs, l'ours gris si redouté des Indiens, le volverenne, animal rusé, le lynx avec ses belles fourrures, la martre en magnifiques espèces, le castor, le pékari, la loutre et le rat musqué.

Franklin quitta le fort Cumberland le 18 janvier 1820. Il marcha, lui et ses compagnons, sur la neige, à l'aide de raquettes de bois qui ont quatre à six pieds de long, et voyagea avec des traîneaux que tiraient des chiens. On passa ainsi et successivement à Carlton-House et à l'île de la Crosse, poste important; puis on traversa les lacs Clear, Bison et Methye, et une foule de rivières avant d'atteindre le fort Chippeway, où l'on arriva le 26 mars. Le fort Chippeway, situé sur le lac Atapeskow, est le poste le plus avancé de ces solitudes intérieures.

Le 24 juillet 1820, Franklin entra dans le grand lac de l'Esclave, et atterit au fort Providence où il reçut la visite du chef indien Akaïtcho qui s'offrait comme guide à l'expédition. Le 2 août, on se mit en route. L'expédition comptait vingt-huit personnes; elle avait trois grands canots, plus un petit pour les femmes. On suivit la rive orientale du lac jusqu'à l'embouchure du Begholo-Tessé (rivière de la Pierre-Jaune), dans laquelle on eut souvent recours au portage. Après avoir remonté la rivière presque jusqu'à sa source, on découvrit douze lacs situés au sein d'une campagne morne et désolée. On se dirigea péniblement à travers ces obstacles, et on finit par s'établir sur les bords de l'un d'eux pour y passer l'hivernage. On bâtit donc un fort qui fut nommé fort Entreprise, où l'on passa l'hiver en pêchant et chassant. Le 4 juin, on se remit en route, et, le 21, on se trouvait réuni sur le bord du lac de la Pointe près de la partie que traverse le Copper-Mine. Le lac était pris encore; il fallait marcher sur la glace vers le fleuve navigable. On n'y arriva que le 30. Après quelques jours de navigation, Franklin parvint à la hauteur des montagnes dans lesquelles Hearne avait trouvé du cuivre, et, en effet, on y trouva comme lui quelques échantillons de ce métal. Le 12, on était sur les confins du territoire des Esquimaux, et l'on pouvait reconnaître çà et là des traces de leurs campemens. On voyait dans leurs tentes des marmites et des haches de pierre, des harpons en cuivre, deux petits morceaux de fer, du poisson sec, à demi-pourri. Enfin le 18 juillet, les embarcations arrivèrent au confluent du Copper-Mine dans l'Océan-Arctique. L'eau était verte, limpide, bien salée; le rivage était couvert de bois flotté; on vit des oiseaux aquatiques et des lagopèdes; des phoques se jouaient à l'embouchure du fleuve. La latitude était de 67° 50', et quoiqu'elle différât de celle de Hearne, on ne pouvait s'y mé-

prendre : c'était son fleuve et même le lieu de son campement.

Après avoir ainsi constaté la découverte de son devancier, Franklin commença le cours de son exploration personnelle. Le 21 juillet à midi, il s'embarqua dans les canots et se dirigea vers l'E., le long d'une côte sablonneuse et d'une hauteur uniforme. Les glaces laissaient un intervalle libre dans lequel on pouvait naviguer. On rencontra une foule d'îles, on doubla le cap Barrow au N. du 68e parallèle, et jusqu'au 30 juillet, malgré le froid qui commençait à se faire sentir, on longea le rivage en naviguant au S. S. E. Le 5 août, Franklin parvint à l'embouchure d'un fleuve qui fut nommé *Back's River;* puis en allant au N., il longea la côte jusqu'à la pointe Everit, d'où il gagna le cap Crooker et ensuite la baie Melville. Là, comme le froid commençait à devenir inquiétant, et comme on n'avait point encore rencontré d'Esquimaux, on songea à rebrousser chemin après quatre jours de navigation. C'est dans cet intervalle que Franklin put remonter jusqu'au cap qu'il nomma cap *Turnagain*, lequel est situé à six degrés et demi à l'est de l'embouchure du fleuve de Copper-Mine.

Après cette longue et minutieuse exploration de la côte, Franklin regagna l'intérieur du continent par une autre voie et au milieu d'indicibles souffrances; puis, dans un troisième et dernier voyage, fait, en 1826, concurremment avec l'expédition maritime de Beechey, il visita une portion de la côte occidentale de l'Océan-Arctique. Quant à Beechey, il envoya l'un de ses lieutenans, Eldon, qui s'avança jusqu'à la hauteur du cap des Glaces.

Pendant que ces voyages par terre s'accomplissaient, de nouvelles expéditions avaient lieu par mer. La première du capitaine Ross remonte à 1818; il montait alors *l'Isabelle*, et son lieutenant Parry *l'Alexandre*. On entra le 10 juin dans le détroit de Davis; le 15, on était vis-a-vis l'île de Disco, en poursuivant une navigation périlleuse au milieu de bancs de glace. Ross pénétra ainsi jusqu'au cap Dudley-Diggs de Baffin, entre 75° et 76° lat., et reconnut que la côte en s'éloignant formait une grande baie, remplie de baleines, de goélands et de macareux. Il vit des Esquimaux montés sur des traîneaux attelés de chiens. Ces indigènes ressemblent aux Groënlandais; seulement ils ont le visage plus large : tous avaient la barbe longue, mais peu fournie. Leurs casaques sont en peau de phoque, ornées de peaux de renard noir, doublées de peaux de macareux, et munies de capuchons en peau d'ours ou de chien; leurs bottes sont en peau de phoque. Au nord du cap Dudley-Diggs, la mer semblait moins obstruée de glaces. Cependant, on en retrouva dans les baies de Wolstenholm, de Smith et de Jones. Partout on fut frappé de l'exactitude des observations de Baffin. Plus loin, on se trouva en face du détroit de sir James Lancaster, dans lequel ce navigateur n'était point entré. La mer était assez dégagée de glaces, le vent était favorable; on y pénétra. La largeur du détroit était de cinquante milles. Cependant le 31, après quelques lieues faites dans ce passage, Ross renonça à pousser plus loin, parce qu'on lui annonça la présence de la terre dans l'E. Il perdit ainsi l'honneur de cette découverte.

Cet honneur était réservé à Parry. A leur retour en Angleterre, des officiers de l'expédition de Ross dirent hautement qu'ils croyaient à l'existence d'un passage par le détroit de Lancaster, et le gouvernement arma *l'Hecla* et *le Griper* pour aller vérifier le fait. Parry les commandait. Parry s'engagea dans le détroit de Lancaster, et il fut bientôt facile de voir que c'était en effet un passage vers d'autres mers. Le détroit augmentait de largeur à mesure qu'on y avançait; et sur la gauche s'ouvrait encore un bras de mer que l'on nomma *Goulet du Prince-Régent*. Le détroit fut appelé *Détroit Barrow*, du nom du secrétaire de l'Amirauté. On se trouvait alors par 74° 25' de lat. N. et 95° 7' de long. O. Le temps était généralement clair et serein. Les approches du pôle faisaient varier l'aiguille magnétique. On débarqua sur des îles qui, en divers endroits, offraient des traces d Esquimaux; aucune d'elles ne présentait d'habitations stables et permanentes. Plus loin, à l'ouest, parut une petite île calcaire, où l'on aperçut deux rennes qu'on ne put chasser. Le 4 septembre, on coupa le 110e méridien à l'ouest de Greenwich par 74° 44', ce qui donna droit, pour les équipages des deux vaisseaux, à la récompense nationale de 5,000 livres sterling promise par un acte du Parlement à tout Anglais qui, le premier, pénétrerait jusqu'à ce point des régions polaires. Vers le 18, les navires s'étant trouvés environnés de glaces, le capitaine Parry vira de bord et vint prendre ses quartiers d'hiver dans la baie de *l'Hecla* et du *Griper*. On fit tous les préparatifs d'hivernage. On démâta le navire; on déblaya le pont sur lequel on adapta des cabanes qui avaient été apportées d'Angleterre, et on les calfata de grosses étoffes en bourre de laine. Le froid était alors à 14°; on voyait encore çà et là quelques rennes; mais ils disparurent vers la fin d'octobre. Déjà la raréfaction de l'atmosphère produisait dans les esprits un incroyable abatte-

ment. Les effets de la température agissaient comme l'ivresse; ceux que le froid saisissait avaient l'œil égaré et la langue épaisse. Le 4 novembre, on cessa de voir le soleil; la peau restait attachée à toutes les substances métalliques. Vers la mi-décembre, le froid fit éclater une grande partie des bouteilles de jus de citron. Le vinaigre gela aussi dans les tonneaux.

Cependant le capitaine Parry sut, au milieu de cette vie étrange et nouvelle, entretenir parmi son équipage la discipline, l'ordre et la régularité. Les travaux de tous les jours, le service du dimanche, tout était ponctuellement réglé : on alla jusqu'à jouer la comédie sur le pont, afin de distraire l'équipage. Parry composa lui-même une pièce de circonstance, intitulée : *Le Passage du Nord-Ouest* ou *la Fin du voyage*. On publia aussi un journal hebdomadaire, intitulé: *Gazette de la Géorgie septentrionale* ou *Chronique d'hiver*.

On revit le soleil le 4 janvier, et le plus grand froid eut lieu le 14 février. Un thermomètre descendit à 39°. La différence qui existait entre la température extérieure et celle des cabanes, était de 45°. Rien de plus curieux que la manière dont les sons se propageaient durant les grands froids. A un mille de distance, on entendait une conversation sur le ton ordinaire. Le dégel commença vers les derniers jours d'avril. On tua des lagopèdes et des bœufs musqués. Le 1er juillet, Parry fit le tour de la terre sur laquelle il avait stationné et la nomma *île Melville;* une île voisine fut nommée *Sabine*. Le capitaine fit ainsi cent quatre-vingts milles de route par terre.

Les vaisseaux ne furent guère dégagés avant le 1er août, date à laquelle ils firent de nouveau route vers l'ouest et parvinrent jusqu'au 113° 46' de long. O., point le plus avancé où l'on soit aujourd'hui parvenu ; mais là se présenta une infranchissable barrière de glaces. Au sud, Parry constata l'existence d'une terre qu'il nomma *Terre de Banks;* puis, il reprit la route à l'est et rentra dans la mer de Baffin, après avoir séjourné onze mois dans ces mers polaires. On vit encore sur cette côte des Esquimaux ; puis on cingla directement vers l'Angleterre.

Ces importantes découvertes et le parallèle sous lequel on était parvenu donnèrent une grande probabilité à l'existence d'un passage entre la mer d'Hudson et l'Océan-Arctique. L'Amirauté adjugea les 5,000 livres sterling qui furent distribuées aux équipages, et bientôt après on arma *la Furie* et *l'Hecla* pour continuer ces découvertes. Ces deux navires arrivèrent dans la baie d'Hudson, pénétrèrent dans la baie Repulse et dans le détroit de Lyon, passèrent l'hiver dans l'île de Winter, découvrirent le détroit de *la Furie et de l'Hecla,* passage qui conduisait à la mer polaire. Au 85°, d'énormes masses de glace arrêtèrent cette navigation audacieuse. Un troisième voyage eut lieu en 1824 avec les mêmes navires. L'hiver fut doux et presque agréable. On reconnut tout le canal du Prince-Régent. Enfin, dans un dernier voyage, Parry essaya, à l'aide de tous les moyens, d'atteindre le pôle sur une mer de glace. Il s'embarqua avec des traîneaux attelés de rennes et de chiens; mais, arrivé jusqu'au 82° 45', la violence avec laquelle les glaces se portaient au sud obligea l'intrépide capitaine à renoncer à son entreprise.

La seconde exploration maritime du capitaine Ross fut entreprise dans le but de continuer les découvertes de Parry. Ce fut un particulier, M. Booth, négociant de Londres, qui pourvut aux frais. *La Victoire* et *le Krusenstern* partirent le 24 mai 1829. Le 5 juillet, Ross entra dans le détroit de Davis, visita le poste danois de Hosteinborg, pénétra dans le détroit de Lancaster, puis dans le canal du Prince-Régent; il vit le lieu où *la Furie* avait échoué l'année précédente, et le 1er octobre, cerné entièrement par les glaces, il se décida à hiverner dans le port Felix par 69° 58' de lat. et 92° 1' de long. O. de Greenwich.

Les précautions de cet hivernage, la vie des matelots, l'ordre dans les travaux et les délassemens furent copiés sur ce qu'avait fait Parry. On n'aperçut des Esquimaux que le 9 janvier 1830. On se salua du mot de paix, *tima*, et on s'aboucha. Ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient parler des Européens, dont le nom était dans leur langue *Kablenaïts*. On fit des échanges et on chercha à se procurer de ces sauvages quelques renseignemens sur la contrée. Le 10 janvier, Ross visita un village esquimau qu'il nomma *North Endon*, village qui consistait en douze huttes de neige, placées sans ordre dans une petite anse et semblables à des chaudrons renversés (Pl. LXVI—2). La principale pièce de ces huttes était un dôme circulaire de dix pieds de diamètre pour une seule famille. Vis-à-vis de la porte était un banc de neige, occupant à peu près un quart de largeur de l'espace, uni au sommet et couvert de différentes peaux ; c'était le lit commun. Une lampe qui éclairait et chauffait à la fois rendait ces huttes habitables.

Dans le cours de cet hivernage, on put être témoin de la manière dont l'Esquimau chasse

le bœuf musqué. Le neveu du capitaine assista à l'une de ces chasses qui faillit devenir dangereuse. Harcelé par les chasseurs, un bœuf venait droit à lui, quand il eut le bonheur de l'ajuster et de l'étendre raide mort (Pl. LXVI — 3).

Au retour de la belle saison, le capitaine Ross voulut explorer par lui-même la terre qu'il avait nommée *Boothia Felix*. Il partit en traîneau dans le mois d'avril et découvrit des sites d'un pittoresque effrayant. Tout en constatant le gisement du cap Felix qui domine, à ce que prétend le capitaine, l'étendue de l'Océan-Arctique, tout en prenant possession de ce qu'il a appelé le *Pôle magnétique*, fait assez contestable et pour lequel il faut attendre une vérification ultérieure; Ross découvrit la vallée de Graham avec un grand rocher, à la forme de champignon, situé dans le centre (Pl. LXVII — 1); la rivière de Saumarez encaissée dans des rochers à pic et poudrés de neige (Pl. LXVII — 2); enfin les îles Tilson, qui sortent en formes bizarres et tourmentées du sein d'une mer toute en congélation (Pl. LXVII — 3).

L'état des glaces ne permit pas de retourner cette année en Angleterre, et il fallut hiverner de nouveau dans un port que l'on nomma le *Port de la Victoire*, parce que ce vaisseau y fut abandonné. Non moins malheureux l'année suivante, les Anglais passèrent la mauvaise saison sur la *plage de la Furie*. Ce fut le 26 août 1833 seulement que l'on put rejoindre avec un canot, seule embarcation disponible, le navire *l'Isabelle* de Hull qui recueillit Ross et ses compagnons et les ramena en Angleterre (Pl. LXVII — 4).

Depuis lors, aucun voyage n'a eu lieu dans le Nord de l'Amérique, si ce n'est celui du capitaine Back qui, envoyé en 1832 à la recherche du capitaine Ross, découvrit, au milieu de fatigues inouïes, la rivière Thliou-i-Tchoh et la suivit jusqu'à son embouchure dans l'Océan-Arctique. D'après ces découvertes successives, il est à croire qu'une communication existe entre les deux Océans. Mais sur quel point gît-elle, et quelle est sa nature? Ce sont là des problèmes que l'avenir seul éclaircira.

Après un court séjour à Saint-John, sur l'île de Terre-Neuve, je trouvai une occasion sûre et prompte pour la France : un navire nantais allait mettre à la voile. Notre traversée fut heureuse : nous entrâmes dans la Loire au mois d'avril 1832. Ainsi, en six ans de pélerinage, j'avais parcouru le plus vaste de nos continens terrestres, celui qui, se projetant à la fois vers l'un et l'autre pôle, présente la plus longue étendue et la physionomie la plus variée.

FIN DU VOYAGE EN AMÉRIQUE.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU VOYAGE EN AMÉRIQUE.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES, DES NOMS D'HOMMES, DE TRIBUS ET D'OBJETS REMARQUABLES, MENTIONNÉS DANS LE VOYAGE PITTORESQUE DANS LES DEUX AMÉRIQUES.

NOTA. — Les noms de lieux, de peuples, de montagnes, de fleuves, etc., sont en italique. — Les noms de tribus d'Indiens, d monumens et de choses sont en romain. — Les noms de voyageurs, d'historiens, etc., sont en petites capitales

A

B

C

D

H

I

J

N

O

Q

R

S

U

V

W

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.





